

THESE DE DOCTORAT

NANTES UNIVERSITE

ECOLE DOCTORALE N° 604
Sociétés, Temps, Territoires
Spécialité : Aménagement de l'espace et urbanisme

Par

Diane AYMARD

Une mouvance « tiers-mondophile » et ses ambiguïtés (1968-1998)

Vers un décentrement géographique et épistémologique de l'enseignement de l'architecture en France

Thèse présentée et soutenue à l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais, le 15 novembre 2024

Unité de recherche : UMR AAU-CRENAU (1563)

Rapporteurs avant soutenance :

Gauthier BOLLE Professeur, Ecole nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, ARCHE (UR 3400)

Johan LAGAE Professeur, Université de Gand

Composition du Jury :

Présidente du jury : Emmanuelle CHEREL	Professeure, Ecole nationale supérieure des Beaux-arts de Nantes, UMR AAU-CRENAU (1563)
Stéphanie DADOUR	Maitresse de conférences, Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais, UMR AUSser-ACS (3329)
Eléonore MARANTZ	Maitresse de conférences, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, HiCSA (UR 4100)
Łukasz STANEK	Professeur, Université du Michigan, Taubman College
Dir. de thèse : Jean-Louis VIOLEAU	Professeur, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, UMR AAU-CRENAU (1563)

UNE MOUVANCE « TIERS-MONDOPHILE » ET SES AMBIGUÏTÉS (1968-1998)

Vers un décentrement géographique et épistémologique
de l'enseignement de l'architecture en France

Tome 2. Annexes

par Diane Aymard

SOMMAIRE

Liste des enseignements consacrés aux pays non-occidentaux.....	7
Extraits choisis des programmes pédagogiques.....	27
Biographies des enseignants.....	161
Entretiens retranscrits.....	197
Données statistiques sur les étudiants.....	465

LISTE DES ENSEIGNEMENTS

Cette liste non-exhaustive des enseignements consacrés aux pays non-occidentaux a été constituée à partir des fonds d'archives partiels conservés aux Archives nationales, regroupant les programmes pédagogiques des écoles en province de 1972 à 1978 et les programmes pédagogiques de toutes les écoles de 1983 à 1988. La liste a été complétée de manière sélective, en se concentrant sur les enseignements repérés comme étant les plus importants pour la présente recherche, grâce aux archives – elles aussi partielles - conservées dans les ENSA de Paris-La Villette et de Marseille, et aux Archives départementales de Nantes. Cette liste ne fait pas état des filières sur l'architecture de terre, telles celles à Grenoble et à Saint-Etienne.

1969-1970

UP n°3

3^e cycle, Institut de recherches d'architecture tropicale (A5-A6), Kamal El Kafrawi, et des conférenciers (Hérouart, Tribillon, Gosselin, Barrat, Gérard, Weil, Guichard, Arnaud, Ducharme, Ferrand et Roubier, Dreyfus, Demorgon, Rougerie)

1970-1971

UP n°3

3^e cycle, Institut de recherches d'architecture tropicale (A5-A6), Kamal El Kafrawi, avec Auguste Arsac, Baldaracchi, Boueilh, Marcelle Demorgon, Pierre Doulier, Gosselin, Albert Guichard, Jacques Harmey, Richard Helmy, Gabriel Rougerie et Vignal.

UP n°6

2^e et 3^e cycles, Groupe de projet « Le Tiers-Monde » (GP6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff, Hervé Filipetti, Jean-Paul Flamand, Nina Heissler et Jean-François Tribillon (intégré dans AT6 « Architecture et urbanisme dans le Tiers-Monde »)

2^e et 3^e cycles, « Idéologie, cadre bâti et phénomène de domination » (HA2), Flamand et Tribillon

2^e et 3^e cycles, « Production du cadre bâti », Massiah et madame Osmont

1971-1972

UP n°3

3^e cycle, Institut de recherches d'architecture tropicale (A5-A6), Kamal El Kafrawi, avec Arsac, Baldaracchi, Vignal, Rougerie, Demorgon, Guichard, Gosselin, Harmey, Doulier, Rougerie, Saussois, Ducharme, Minost, Revault et Beynon.

UP n°6

2^e et 3^e cycles, Groupe de projet « Le Tiers-Monde » (GP6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff

2^e et 3^e cycles, Groupe de projet « Production du cadre bâti dans les pays dominés » (GP7), Flamand, Heissler, Massiah, Tribillon et Pastrana

1972-1973

UP n°3

3^e cycle, Institut de recherches d'architecture tropicale (A5-A6), Kamal El Kafrawi, avec Tornikian, Guichard, Ducharme, Minost, Doulcier, Bommel, Depaule, Demorgon, Gosselin, Revault et Saussois.

UP n°6

2^e et 3^e cycles, Groupe « Tiers-Monde » (GP6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff, Fassassi, Saint-Blanquat

2^e et 3^e cycles, « L'habitat du plus grand nombre, bassin méditerranéen, Moyen-Orient (Habitat arabe-musulman) » (AM5), Bonilla, Candilis et Fassassi

2^e et 3^e cycles, « Production du cadre bâti » (HE2), Massiah

UP Lille

3^e cycle : « Ecologie de l'habitat traditionnel » (analyse de livres sur le tiers-monde puis travail sur l'habitat du Nord-Pas-de-Calais), madame Mons

UP Marseille

2^e et 3^e cycles : Atelier d'architecture Franco-International (FI), Paul Nelson, Georges Felici et Shin Yong-Hak

1973-1974

UP n°6

2^e et 3^e cycles, Groupe « Tiers-Monde » (GP 6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff, madame Menard et Saint-Blanquat

2^e et 3^e cycles, groupe « Equipements collectifs, travail de programmation et mise en forme » (GP 7), Heissler, Chenieux, Flamand, Massiah et Pastrana

2^e cycle, groupe « Espace rural – espaces dominés » (GP 11), Sautter, Gili, Lautier, Naizot et Seguret

2^e et 3^e cycles, « L'habitat du plus grand nombre » (AM5), Candilis (Moyen Orient et Extrême Orient) et Fassassi (Afrique Noire)

2^e et 3^e cycle, « Production du cadre bâti » (HE2), Massiah

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation », Flamand, Lautier et Massiah

UP Marseille

2^e et 3^e cycles : Atelier d'architecture Franco-International (FI), Paul Nelson, Georges Felici et Shin Yong-Hak

2^e cycle : « Histoire sociale de l'architecture, Orient et Extrême-Orient », Pierre Dupré (sur l'architecture antique : Ankor, Kagara, etc.)

1974-1975

UP n°6

2^e et 3^e cycles, Groupe « Tiers-Monde » (GP 6), les Alexandroff, madame Menard, Obled et Saint-Blanquat

2^e et 3^e cycle, groupe « Habitat – logements, espace de transitions et équipements associés au logement » (GP 7), Flamand, Heissler, Martinez, Massiah, Pastrana, Spinetta

2^e et 3^e cycles, groupe « Espace rural – espaces dominés » (GP11), Sautter, Gili, Lautier et Seguret

2^e et 3^e cycles, groupe « Architecture en Afrique Noire : société et culture » (GP14), Fassassi et Pierre Joly

2^e et 3^e cycle, « L’habitat du plus grand nombre » (AM5), Candilis

2^e et 3^e cycle, « Industrialisation de l’architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand, Lautier et Massiah

UP Marseille

2^e et 3^e cycles : Atelier d’architecture Franco-International (FI), Georges Felici et Shin Yong-Hak

2^e cycle : « Histoire sociale de l’architecture, Orient et Extrême-Orient », Pierre Dupré (sur l’architecture antique : Ankor, Kagara, etc.)

1975-1976

UP n°6

2^e et 3^e cycles, Groupe « Tiers-Monde » (GP 6), JM et G. Alexandroff, madame Menard, Obled et Saint-Blanquat

2^e et 3^e cycles, groupe « Habitat, logements, espaces de transition et équipements associés au logement » (GP 7), Flamand, Heissler, Massiah, Pastrana et Spinetta

2^e et 3^e cycles, groupe « Espace rural – espaces dominés » (GP11), Sautter, Gili, Lautier

2^e et 3^e cycles, groupe « Architecture en Afrique Noire : société et culture » (GP14), Fassassi et Pierre Joly

2^e et 3^e cycle, « Industrialisation de l’architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

Disparition d’AM5

UP Marseille

2^e et 3^e cycles : Atelier d’architecture Franco-International (FI), Georges Felici et Shin Yong-Hak

3^e cycle : Groupe de spécialisation et de recherche, groupe « Architecture et urbanisme dans les pays en voie de développement », Leccia et Casefond

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1976-1977

UP n°6

2^e et 3^e cycles, groupe « Tiers-Monde – Ecohabitat » (GP6), les Alexandroff, Lefevre, Menard, Obled, Philippe, Saint-Blanquat et Tattegrain

2^e et 3^e cycles, groupe « Habitat : logement, espace de transition et équipements associés au logement » (GP 7), Brassel, Flamand, Heissler, Massiah et Pastrana

2^e et 3^e cycles, groupe « Espaces dominés (ruraux et urbains) » (GP11), Gili, Lautier, Saint-Blanquat et Sautter

2^e et 3^e cycles, groupe « Architecture en Afrique Noire : société et culture » (GP14), Fassassi et Pierre Joly

2^e et 3^e cycles, « Industrialisation de l'architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

UP Marseille

2^e et 3^e cycles : Atelier d'architecture Franco-International (FI), Georges Felici et Shin Yong-Hak

3^e cycle : groupe « Architecture et urbanisme dans les pays en voie de développement », Casefont, Leccia, Panzani et Tirone

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1977-1978

UP n°6

2^e et 3^e cycles, groupe « Tiers-Monde – Ecohabitat » (GP6), les Alexandroff, Lefevre, Menard, Obled, Philippe, Saint-Blanquat et Tattegrain

2^e et 3^e cycles, groupe « Habitat : logement, espace de transition et équipements associés au logement » (GP 7), Brassel, Flamand, Heissler, Massiah et Pastrana

2^e et 3^e cycles, groupe « Espaces dominés (ruraux et urbains) » (GP11), Gili, Lautier, Saint-Blanquat et Sautter

2^e et 3^e cycles, « Industrialisation de l'architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

3^e cycle, « Etude et traitement des espaces résiduels urbains » (PE 9), Araneda et Trochel

Disparition du GP 14

UP Grenoble

1^e et 2^e cycles, 1^{er} semestre, Histoire et théorie « architecture coloniale, architecture « traditionnelle » en Afrique du Nord et Architecture sans architectes », Roche et Karim Mechta

1^e et 2^e cycles (+ 3^e cycle) : Construction en Terre, Patrice Doat (projet) + Dayre (cours)

2^e et 3^e cycles : séminaire « Le procès d'urbanisation dans les formations sociales capitalistes développées et sous-développées », Oliveira

UP Marseille

2^e cycle et 3^e cycle : « Atelier d'architecture et d'urbanisme F.I. », Georges Felici, Carlos Pizarro et Yong-Hak Shin

3^e cycle : Groupe Tiers-Monde (3 CS 5), 15h/semaine, Jean-Baptiste Leccia, Franck Casefont et Lucien Tirone (cours de Données de civilisation, Géographie physique et urbaine, Economie, Problèmes

politiques ; Exercice d'architecture avec 3 esquisses, 2 projets courts et 1 projet long ; voyage ou stage avec rapport)

UP Nancy

3^e cycle : cours « habitat traditionnel, habitat moderne », Monique De Gandillac

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1978-1979

UP n°6

2^e et 3^e cycles, groupe « Ecohabitat » (GP6), les Alexandroff, Lefevre, Menard, Obled, Philippe, Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, groupe « Habitat : logement, espace de transition et équipements associés au logement » (GP 7), Brassel, Flamand, Heissler, Massiah et Pastrana

2^e et 3^e cycles, groupe « Espaces dominés (ruraux et urbains) » (GP11), Gili, Lautier, Nick et Sautter

2^e et 3^e cycles, « Industrialisation de l'architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

2^e et 3^e cycles, « Tiers-Monde (80% de mal-logés ou sans logis) » (AM43), Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, « Habitat solaire » (AT6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff

3^e cycle, « séminaire sur l'espace de la Méditerranée orientale » (AH13), Yannis Tsiomis

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

UP Marseille

2^e et 3^e cycles : « Atelier d'architecture et d'urbanisme F.I. », Georges Felici et Carlos Pizarro

3^e cycle : Groupe Tiers-Monde (3 CS 5), 15h/semaine, 8 UV, JB Leccia, Armand Agbogba, Annie-Claire Panzani

UP Nantes

3^e cycle : « Habitat adapté au 1/3 monde. Architecture et urbanisme du monde arabe (AUMA), Daniel Pinson

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1979-1980

UP n°2

2^e cycle et 3^e cycle, atelier « Architecture tropicale », Trong Kha N'Guyen

UP n°6

2^e et 3^e cycles, groupe « Ecohabitat » (GP6), les Alexandroff, Lefevre, Menard, Obled, Philippe, Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, groupe « Habitat : logement, espace de transition et équipements associés au logement » (GP 7), Brassel, Flamand, Heissler, Massiah et Pastrana

2^e et 3^e cycles, groupe « Espaces dominés (ruraux et urbains) » (GP11), Gili, Lautier, Nick et Sautter

2^e et 3^e cycles, « Industrialisation de l'architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

2^e et 3^e cycles, « Tiers-Monde (80% de mal-logés ou sans logis) » (AM43), Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, « Habitat solaire » (AT6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff

3^e cycle, « Séminaire sur l'espace de la Méditerranée orientale » (AH13), Yannis Tsiomis

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

Création du Laboratoire Tiers Monde et du Laboratoire Architecture Pratique (associations loi 1901)

UP Marseille

2^e et 3^e cycles : « Atelier d'architecture et d'urbanisme F.I. », Georges Felici et Carlos Pizarro

3^e Cycle, Groupe Tiers-Monde (3 CS 5), 15h/semaine, 8 UV, JB Leccia, Armand Agbogba, Annie-Claire Panzani

UP Nantes

3^e cycle : « Habitat adapté au 1/3 monde. Architecture et urbanisme du monde arabe (AUMA), Daniel Pinson

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1980-1981

UP n°2

2^e cycle et 3^e cycle, atelier « Architecture tropicale », Trong Kha N'Guyen

UP n°6

2^e et 3^e cycles, groupe « Ecohabitat » (GP6), les Alexandroff, Lefevre, Menard, Obled, Philippe, Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, groupe « Habitat : logement, espace de transition et équipements associés au logement » (GP 7), Brassel, Flamand, Heissler, Massiah et Pastrana

2^e et 3^e cycles, groupe « Espaces dominés (ruraux et urbains) » (GP11), Gili, Lautier, Nick et Sautter

2^e et 3^e cycles, « Industrialisation de l'architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

2^e et 3^e cycles, « Tiers-Monde (80% de mal-logés ou sans logis) » (AM43), Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, « Habitat solaire » (AT6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff

3^e cycle, « Séminaire sur l'espace de la Méditerranée orientale » (AH13), Yannis Tsiomis

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

UP Marseille

3^e Cycle, Groupe Tiers-Monde (3 CS 5), 15h/semaine, 8 UV, Armand Agbogba, Annie-Claire Panzani, Michel Montardy et François Van Capel De Premont [Leccia absent, année au Canada]

UP Nantes

3^e cycle : « Architecture et urbanisme du monde arabe (AUMA) », Daniel Pinson

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1981-1982

UP n°1

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°2

2^e cycle et 3^e cycle, atelier « Architecture tropicale », Trong Kha N'Guyen

UP n°3

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°6

2^e et 3^e cycles, groupe « Ecohabitat. Tiers-Monde » (GP6), les Alexandroff, Menard, Obled, Philippe, Tattegrain, Philippe et Shin

2^e et 3^e cycles, groupe « Architecture civile » (GP11), Gili, Lautier, Nick et Saint-Blanquat !

2^e et 3^e cycles, « Projettation : théorie et pratique » (GP30), Maroy, Martinez et Pastrana

2^e et 3^e cycles, « Industrialisation de l'architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

2^e et 3^e cycles, « Tiers-Monde (80% de mal logés ou sans logis) » (AM43), Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, « Habitat solaire » (AT6), les alexandroff

2^e et 3^e cycles, « Qu'est-ce que l'histoire fait de l'architecture ? » (AH13), Tsiomis

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

3^e cycle, « Plans de villes orientales » (AM51), Robin et Shin

3^e cycle, « séminaire sur la ville oriental » (AM53), Shin

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°8

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP Marseille

3^e Cycle, Groupe Tiers-Monde (3 CS 5), 15h/semaine, 8 UV, JB Leccia, Annie-Claire Panzani, Michel Montardy et la participation de M. Mangion

UP Nantes

3^e cycle : « Habitat adapté au 1/3 monde. Architecture et urbanisme du monde arabe (AUMA) », Daniel Pinson

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1982-1983

UP n°1

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°2

2^e cycle et 3^e cycle, atelier « Architecture tropicale », Trong Kha N'Guyen

UP n°3

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°5

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°6

2^e et 3^e cycles, groupe « Ecohabitat. Tiers-Monde » (GP6), les Alexandroff, Menard, Obled, Philippe, Tattegrain, Philippe et Shin

2^e et 3^e cycles, groupe « Architecture civile » (GP11), Gili, Lautier, Nick et Saint-Blanquat !

2^e et 3^e cycles, « Progettation : théorie et pratique » (GP30), Maroy, Martinez et Pastrana

2^e et 3^e cycles, « Industrialisation de l'architecture » (AM21), Pastrana et Martinez

2^e et 3^e cycles, « Tiers-Monde (80% de mal logés ou sans logis) » (AM43), Saint-Blanquat et Shin

2^e et 3^e cycles, « Habitat solaire » (AT6), les alexandroff

3^e cycle, « Impérialisme et urbanisation » (HE4), Flamand et Massiah

3^e cycle, « Plans de villes orientales » (AM51), Robin et Shin

3^e cycle, « Séminaire sur la ville orientale » (AM53), Shin

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°8

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP Marseille

3^e cycle : « Atelier d'architecture et d'aménagement territorial » (3 PA 9), 15h/semaine, Carlos Pizarro

3^e cycle, Groupe Tiers-Monde (3 CS 5), 15h/semaine, 8 UV, JB Leccia, Annie-Claire Panzani, Michel Montardy et la participation de M. Mangion

UP Nantes

3^e cycle : « Architecture et urbanisme du monde arabe (AUMA) », Daniel Pinson

UP Toulouse

1^e cycle : séminaire « Urbanisme-développement-dépendance, séminaire », René Urbina, Raymond Malebranche, et Anne-Marie Briat

1983-1984

UP n°1

2^e cycle : atelier « construction bioclimatique », Chauviagnet

3^e cycle: atelier « Habitat Tiers Monde », Patrice Dalix

3^e cycle : option, « Urbanisation Tiers Monde », Charles Goldblum

3^e cycle : option, « Economie Tiers Monde », Charles Goldblum

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°2

2^e et 3^e cycles : atelier « Architecture tropicale », Trong Kha N'Guyen

UP n°3

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°4

3^e cycle : Groupe d'étude optionnel « Architecture internationale et identité culturelle dans les pays du tiers monde », François Denieul avec la participation d'Alain Borie

UP n°5

3^e cycle, studio « Architecture rurale et paysage agraire », Borie, Pinon et Kriegel

3^e cycle, studio « Tiers-Monde », P. Ducoloner et C. Sfaellos

3^e cycle, studio « Modèles culturels et règles constructives » (Tiers-Monde), Thierry Paquot et Olivier Dugas

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°6

2^e cycle et 3^e cycle : atelier « Ecohabitat », Georges et Jeanne-Marie Alexandroff, Menard, François Philippe, Yong-Hak Shin, etc. (GP6)

2^e cycle et 3^e cycle : atelier « Habitat : logement, espaces de transitions et équipements associés au logement », Brassel, Jean-Paul Flamand, Heissler, Gus Massiah, Raoul Pastrana (GP7)

2^e cycle et 3^e cycle, cours « Tiers-Monde : Domination – développement – urbanisation », Bruno de Saint-Blanquat (AM43)

2^e cycle et 3^e cycle, cours « Plans de villes orientales », Robin et Shin, uniquement en 4^e année (AM51)

2^e cycle et 3^e cycle, cours « L'espace chinois », Raymond Gili (AM56)

2^e cycle et 3^e cycle, cours « Habitat solaire », Georges Alexandroff (AT6)

2^e cycle et 3^e cycle, cours « Droit et socio-économie de l'urbanisme », Massiah et Tribillon, 4^e année, 1^e semestre (HE5)

3^e cycle, cours « Impérialisme et urbanisation », Massiah et Flamand (HE4)

Séminaire « Formation et production de l'espace dans les pays en voie de développement », Flamand, Martinez, Massiah, Pastrana, Saint-Blanquat, Tribillon (cycle de 7 conférences, sans validation d'UV)

Laboratoire d'architecture Pratique (LAP) avec Gili (dir.), Flamand, Lautier, Nick et Saint-Blanquat

Laboratoire Tiers-Monde avec Enard, Flamand, Gili, Heissler, Martinez, Massiah, Nick, Pastrana, François Philippe, Robin, Saint-Blanquat, Shin, Tsiomis, Tribillon et Thoret

Atelier de recherche et d'architecture solaire, Georges et Jeanne-Marie Alexandroff, Alain Enard, Alain Liebard, Mireille Menard, François Philippe, Yong-Hak Shin, Danflous Bruno, etc.

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP n°7

3^e cycle (5^e et 6^e années) : option, « Habitat dans les pays en voie de développement », avec Henri Tastemain, François Herbert-Stevens, Marion Tournon-Branly, Jean Thibeau, Pierre Lery et François Lucquin

2^e et 3^e cycles (4^e et 5^e années) : cours « Sociologie Tiers-Monde », Lucquin

UP n°8

2^e et 3^e cycle, cours « L'espace japonais : la maison traditionnelle », madame Bauhain

2^e et 3^e cycle, cours « L'espace japonais II : les habitations contemporaines », madame Bauhain

3^e cycle : programme « Ville orientale »

UP Grenoble

2^e et 3^e cycles, cours « Aménagement et développement économique du Maghreb », Karim Mechta

3^e cycle, GER, Laboratoire « Terre », Houben avec Dayre et Doat

3^e cycle, GER, « Architectures inter-culturelles », Maglione et Henry Bontempo

UP Lyon

3^e cycle, Groupe d'étude approfondie (GEA) IV « Observatoire d'architecture située » avec l'atelier « Architecture et territoire » divisé en 2 : « Architecture arabo-musulmane » avec Pierre Lebigre, Yves Beton Michel Paulin et « Architectures de Lyon et du lyonnais »

UP Marseille

2^e et 3^e cycles, Atelier d'étude et de formation pour un aménagement territorial d'ouverture démocratique, Georges Felici

2^e et 3^e cycle, Atelier d'architecture et d'aménagement territorial, Carlos Pizarro

3^e cycle, Groupe Tiers-Monde, Panzani, Leccia et Montardy

UP Montpellier

3^e cycle, groupe de travail « Architecture dans le Tiers Monde », spécialité « Architecture méditerranéenne », J.P. Guez et Jean Perez-Ferrer

UP Nantes

3^e cycle, département n°3 « Architecture et usages », laboratoire « Habitat et pratiques sociales », sous-laboratoire, « Architecture et urbanisme du Monde Arabe » (un exercice d'étude de cas puis « projet socio-urbain » ouvert au 2^e cycle)

UP Rouen

3^e cycle, séminaire « Architecture civilisation et Tiers Monde », Michel Léger et Paul Revert

UP Strasbourg

2^e et 3^e cycle, Atelier « Projets dans le Tiers-Monde », Carlos Reverdito

UP Toulouse

2^e cycle, cours « Villes orientales », O. Laulhère (essentiellement pour les étudiants étrangers)

1984-1985

NB : la réforme de 1984 fait passer les études de 6 ans à 5 ans, en 2 cycles obligatoires : deux ans pour obtenir le Diplôme d'études fondamentales en architecture (DEFA) puis 3 ans pour le diplôme par le gouvernement (DPLG). Création des formations post-diplômes de 3^e cycle, les CEAA.

UP n°1

2^e cycle, 4^e année, certificat optionnel « Sensibilisation et initiation aux problèmes de l'intervention des architectes dans le Tiers Monde » Dalix, Goldblum et R. Fachatte

2^e cycle, 5^e année, Atelier « Habitat tiers monde », Dalix, Goldblum et R. Fachatte

Groupe d'étude approfondie, « Urbanisme opérationnel », Anne Hublin et G. de Crepy

CEAA « Villes orientales »

UP n°3

CEAA « Villes orientales »

UP n°5

2^e cycle dplg, 2 et 3^e années, optionnel, « Architecture, Habitat et urbanisme du Tiers-Monde », en 1 an, Olivier Dugas, Claude Damery, Thierry Paquot et Pierre Ducoloner

CEAA « Villes orientales »

UP n°6

2^e cycle dplg, certificat « Habitat vernaculaire et architecture rurale », Boyer et Filippetti, sur la France

2^e cycle dplg, certificat « Architecture et climat », Architecture solaire et architectures tropicales, les Alexandroff, Liebard, Shin, etc.

2^e cycle dplg, certificat, « Architecture, aménagement et environnement », Ecohabitat en Europe et Tiers Monde, les Alexandroff, Menard, Obled, Shin, Dubus, etc.

2^e cycle, certificat « Droit et socio-économie de l'urbanisme, de l'architecture et construction », avec au choix parmi les 3 « Aménagement et urbanisation dans les espaces en développement (Tiers-Monde) » de

Flamand, Tribillon et Massiah, « Vocabulaire réglé, maîtrise d'œuvre et d'ouvrage » de Dolle et « Espaces hybrides » de Robin + « Droit et socio-économie, urbanisme, construction, architecture, habitat » de Klajmann, Tribillon et Massiah qui est obligatoire

2^e cycle dplg, certificat « Architecture et développement », projet avec Saint-Blanquat, Gili, Nick et Hoa + 2 au choix parmi les 5 entre « Théorie de développement dans le Tiers-Monde » avec Flamand, Massiah et Tribillon, « sociologie de l'usage et de la production des espaces » avec Lautier et Nick, « L'espace chinois » avec Gili et Hoa, « Problématiques et expériences de production de l'habitat avec Saint-Blanquat, Jean-Paul Dolle et Nick et « Espaces hybrides » avec Robin et Shin

CEAA « Villes orientales »

UP n°7

2^e cycle (surtout 5^e année), certificat optionnel « Urbanisme et habitat de pays en voie de développement » avec des cours, séminaires et un atelier dispensé par Henri Tastemain (resp.), Marion Tournon-Branly, Amat, François Herbert-Stevens, Pierre Lery et François Lucquin

UP n°8

2^e cycle, 3^e année, séminaire optionnel, « Le mouvement moderne et l'Orient », Brian Brace Taylor

2^e cycle, 1 ou 2^e années, séminaire optionnel, « Définir les types de relation entre l'organisation sociale et l'organisation de l'espace : le cas exemplaire de l'espace japonais », Ginette Baty-Tornikian et madame Bauhain

2^e cycle, 1 ou 2^e années, cours « L'espace japonais : la maison traditionnelle », madame Bauhain

2^e cycle, 1 ou 2^e années, cours « L'espace japonais II : les habitations contemporaines », madame Bauhain

CEAA « Villes orientales »

UP Grenoble

2^e cycle, 5^e année, séminaire optionnel « Architecture aménagement et développement 1/3 Monde », Karim Mehta

UP Lyon

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel (Groupe de recherche) « Initiation à la recherche : architecture et territoire », comportant le certificat « Architecture arabo-musulmane du bassin méditerranéen » avec Lebigre et Paulin

UP Marseille

2^e cycle, certificat optionnel « Habitat et architecture en Afrique du Nord », Montardy, Leccia et Panzani

2^e cycle, certificat optionnel « Habitat et architecture en Afrique au Sud du Sahara », Montardy, Leccia, Panzani

2^e cycle, certificat optionnel « Pratique opérationnelle en relation avec les collectivités locales. Urbanisme et habitat méditerranéen », Remond, Lucien Tirone, Landrin et Pierre Garnier

2^e cycle, certificat optionnel « Architecture dans l'espace méditerranéen », Audurier-Cros, Roger Dabat, Marc-André Dabat, Alain Guyot, Jean-Louis Izard, JL Roux, M. Zacek (groupe ABC)

CEAA « Formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement »

UP Montpellier

2^e cycle, atelier au choix « Architecture méditerranéenne et facteurs naturels » avec 1 année propédeutique « Aménagement urbanisme architecture facteurs physiques et humains » AUAFN (Naturels ?) avec Mazard, Perez, Poupin et Guez puis 3 ateliers au choix : 1. « Architecture appropriée et pays en voie de développement »/« Architecture appropriée et actions humanitaires », 2. « Aménagement rural » / « Aménagement régional » (Poupin, Guez et Mazard) et 3. « Architecture méditerranéenne dans le monde judéo-chrétien »/ « Architecture méditerranéenne dans le monde arabe »

UP Nancy

2^e cycle, 3^e année, certificat optionnel « Habitats et cultures : la Ville » avec Marcel Bazin, M. Patronnier de Gandillac, JP Perrin et M. Piermay. Les 4 cours proposés sont « Analyse de la ville dans le monde musulman » (Bazin), « Analyse de la ville en Afrique noire » (Gandillac), « Analyse de la ville en Afrique noire » (Piermay) et « Le projet d'architecture dans les P.E.D. » (Jean-Pierre Perrin)

UP Nantes

2^e cycle, 3^e année, certificat optionnel « Architecture et urbanisme du Monde arabe (AUMA) », Pinson, Guy Denos, Michel Dudon et Ekkehart Rauttenstrauch

UP Rouen

2^e cycle, 4^e et 5^e années, certificat optionnel « A.C.E.T. Architecture, civilisations étrangères, et tiers monde », Michel Léger et Paul Revert

1985-1986

UP n°1

2^e cycle, 3^e année, certificat obligatoire au choix « Habitat Tiers monde » avec Patrice Dalix, Charles Goldblum et Fachatte

2^e cycle, 4^e année, certificat optionnel « Tiers monde » avec Patrice Dalix, Charles Goldblum et Raymond Fachatte

CEAA « Villes orientales »

UP n°2

2^e cycle, 4^e ou 5^e année, certificat optionnel « Architecture dans le Tiers-Monde » avec Michel Leduc, Trong N'Guyen, Gelfi, Noizette et Rodot

UP n°3

CEAA « Villes orientales »

UP n°5

2^e cycle, 2 ou 3^e années, certificat optionnel « Architecture, habitat et urbanisation du Tiers Monde », avec Olivier Dugas, Thierry Paquot et Claude Damery

CEAA « Villes orientales »

UP n°6

2^e cycle dplg, certificat « Architecture et société » avec l'option « développement » avec des ateliers, des cours de théorie, de sciences humaines et d'histoire de la ville assurés par Gili, Lautier, Nick, Saint-Blanquat, et la participation de Flamand, Hoa, Massiah et Tribillon

2^e cycle dplg, certificat « Architecture et environnement », sous-groupe avec les Alexandroff, Jean Doucier, Jacques Dubus, Georges Edery, Shin, Anna Tattegrain et Mireille Menard

2^e cycle dplg, certificat optionnel, « Architecture et climat (architecture solaire et tropicale) », les Alexandroff, Jovanovic, Obled et Shin

2^e cycle dplg, certificat optionnel ADELANTE, Adriana Araneda, Martinez et Pastrana

2^e cycle dplg, certificat optionnel « Approches et méthodes des sciences humaines » avec plusieurs cours de Flamand, Massiah, Robin, Shin, Tribillon, etc.

CEAA « Villes orientales »

UP n°7

2^e cycle, certificat optionnel « Urbanisme et habitat de P.V.D. » avec un atelier « Urbanisme et habitat » (Tastemain, Lucquin, Lery et Tournon-Branly), un cours « Sociologie urbaine et économie » (Lucquin) et un cours « Milieu naturel, milieu urbain » (Amat et Herbert-Stevens)

UP n°8

2^e cycle, 2^e année, séminaire optionnel, « Définir les types de relation entre l'organisation sociale et l'organisation de l'espace : le cas exemplaire de l'espace japonais », Ginette Baty-Tornikian et madame Bauhain...

2^e cycle, 1 ou 2^e années, cours « L'espace japonais : la maison traditionnelle », madame Bauhain

2^e cycle, 1 ou 2^e années, cours « L'espace japonais II : les habitations contemporaines », madame Bauhain

CEAA « Villes orientales »

UP Bordeaux

2^e cycle, 3^e année, certificat optionnel « Architecture sans frontières » avec des cours et un atelier de Jean-Paul Algrot, Bernard Bassoulet, Boris Benado, Alain Billard, Jacques Guiraudou, Bernard Pages et Catherine Signoret

UP Grenoble

2^e cycle, 5^e année, certificat « Ville aménagement et architecture II » avec un cours obligatoire au choix « Architecture, aménagement et développement du tiers-monde » avec Mohamed Mechta

UP Lyon

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel (Groupe de recherche) « Initiation à la recherche : architecture et territoire », comportant le certificat « Architecture arabo-musulmane du bassin méditerranéen » avec Paulin.

UP Marseille

2^e cycle, 4^e ou 5^e année, 1^e semestre, certificat optionnel « Habitat et architecture en Afrique du Nord », Michel Montardy (dir.), Leccia et Panzani

2^e cycle, 4^e ou 5^e année, 2^e semestre, certificat optionnel « Habitat et architecture en Afrique au sud du Sahara », Michel Montardy (dir.), Leccia et Panzani

2^e cycle, 4^e année, certificat optionnel, « Intégration méthodologique aux pratiques opérationnelles intégrées en aménagement, urbanisme et architecture en milieu méditerranéen », Tirone (dir.), Pierre Garnier, E. Guerrier, JL Remond

2^e cycle, 4^e année, certificat optionnel « Architecture dans l'espace méditerranéen », Alain Guyot (dir.), Audurier-Cros, Rogers Dabat, JL Izard et M. Zacek

2^e cycle, 4^e année, certificat optionnel « Initiation à la conception du projet et à la pratique opérationnelle », Carlos Pizarro (dir.), Claude Balansard et C. Clément

2^e cycle, certificat optionnel « Pratique de l'urbanisme dans le cadre opérationnel en milieu méditerranéen », Remond (dir.), Landrin et Tirone.

CEAA « Formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement », avec l'école de Montpellier

UP Montpellier

2^e cycle, certificat obligatoire au choix « Architecture, Urbanisme, aménagement, Facteurs naturels » AUAFN avec Mazard, Perez-Ferrer, Poupin et Guez en « Architecture », Serex et Micollet en « Science de la construction », Jannin-Besson en « Science humaine » et Pieri en « Science exacte ».

2^e cycle, certificat optionnel, « Architecture méditerranéenne et dans les pays en voie de développement » avec des cours d'Architecture (Guez, Perez-Ferrer et Mazard) et de construction avec Serex

Association COTIMO (Groupe de coopération avec le Tiers-Monde)

UP Nancy

2^e cycle, 3^e année, certificat optionnel « Habitats et cultures : la Ville » avec Marcel Bazin, M. Patronnier de Gandillac, JP Perrin et M. Piermay. Les 4 cours proposés sont « Analyse de la ville dans le monde musulman » (Bazin), « Analyse de la ville en Afrique noire » (Gandillac), « Analyse de la ville en Afrique noire » (Piermay) et « Le projet d'architecture dans les P.E.D. » (Jean-Pierre Perrin)

CEAA « Architecture & Archéologie » avec Fraisse, Weber, Braun (Bressler, Pinon) de UP Strasbourg, Nancy et UP 8

UP Nantes

2^e cycle, 3^e année, certificat optionnel « Architecture et urbanisme du Monde arabe (AUMA) », Pinson et Bousquet

UP Rouen

2^e cycle, 4^e et 5^e années, certificat optionnel « A.C.E.T. Architecture, civilisations étrangères, et tiers monde », Michel Léger et Paul Revert

1986-1988

Désormais les programmes pédagogiques sont validés pour deux années universitaires.

UP n°1

2^e cycle, 5^e année, studio au choix « Habitat Tiers-Monde », Dalix, Goldblum et Fachatte (atelier + cours sur l'urbanisation dans le tiers-monde + cours sur l'économie du tiers-monde)

2^e cycle, 4^e année, certificat optionnel « Introduction aux problèmes de l'aménagement et de l'habitat dans le Tiers-Monde », Dalix, Goldblum et Fachatte (atelier avec Dalix, introduction aux problématiques avec Goldblum et application de l'analyse avec Fachatte)

2^e cycle, 4 et 5 années, certificat optionnel « urbanisme opérationnel » avec Anne Hublin, G. Decrepy et L. Jeanjean

CEAA « Villes orientales »

UP n°2

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel « Architecture dans le Tiers-Monde » avec Michel Leduc, Trong N’Guyen, Gelfi, Noizette et Rodot avec « technologie bioclimatique » par Trong Kha, Socio-économie avec Michel Leduc, Projet d’architecture avec Stéphane Gelfi, Jacques Noizette et André Rodot.

UP n°3

2^e cycle, certificat optionnel « Architecture comparée », Panerai, Depaule et Noweir

CEAA « Villes orientales »

UP n°5

2^e cycle, 2 ou 3^e années, certificat optionnel « Architecture, habitat et urbanisation du Tiers Monde », avec Olivier Dugas, Thierry Paquot et Claude Damery (Les modèles architecturaux, élaboration et diffusion / l’explosion urbaine du tiers-monde / construction et transformation des espaces urbains)

CEAA « Villes orientales »

UP n°6

2^e cycle dplg, certificat « Architecture et société » avec l’option « développement » avec des ateliers, des cours de théorie, de sciences humaines et d’histoire de la ville assurés par Gili, Lautier, Nick, Saint-Blanquat + Flamand, Hoa, Massiah et Tribillon

2^e cycle, certificat « Architecture et ville », option « Concevoir l’architecture, produire la ville » avec Flamand, Massiah, Pastrana et Martinez

2^e cycle, certificat « Architecture et ville », cours transversal « L’espace de la démocratie », JP Dollé et Massiah

2^e cycle dplg, certificat « Architecture et environnement », sous-groupe « L’habitat intégré à l’environnement » avec les Alexandroff, Jean Doulcier, Jacques Dubus, Georges Edery, Shin, Anna Tattegrain et Mireille Menard

2^e cycle dplg, certificat optionnel, « Architecture et climat (architecture solaire et tropicale) », les Alexandroff, Jovanovic, Obled et Shin

2^e cycle dplg, 4^e et 5^e années, certificat optionnel ADELANTE (Aménagement De l’Espace Latino-Américain, Nouvelles Technologies-Ecodéveloppement), Adriana Araneda, Martinez et Pastrana

CEAA « Villes orientales »

UP n°7

2^e cycle, certificat optionnel « Urbanisme et habitat des PVD », avec Tastemain, Tournon-Branly, Amat, Hebert-Stevens, Léry et Lucquin (cours sur urbanisme dans les PVD avec tous les enseignants + sociologie urbaine et économie avec Lucquin)

UP n°8

2^e cycle, 2 ou 3^e années, cours « L’espace japonais : la maison traditionnelle », Claude Bauhain

2^e cycle, 2 ou 3^e années, cours « L’espace japonais II : les habitations contemporaines », madame Bauhain

CEAA « Villes orientales »

UP Bordeaux

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel, « Architecture sans frontière » (C24), Bassoulet (technologies), Benado (processus d’urbanisation, architecture) et Bernard Pages (Architecture)

UP Lyon

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel « Architecture et territoire » dont une option « Architecture arabo-musulmane du bassin méditerranéen »

Opération L2A « Lyon Afrique Architecture »

UP Marseille

2^e cycle, certificat optionnel « Habitat dans les pays en voie de développement I » (C56), Carlos Pizarro, avec Leccia, Montardy et Panzani

2^e cycle, certificat optionnel « Habitat dans les pays en voie de développement II » (C57), Michel Montardy, avec Leccia, Panzani et Pizarro

2^e cycle, certificat optionnel « Habitat dans les pays en voie de développement III » (C58), Michel Montardy, avec Leccia, Panzani et Pizarro

2^e cycle, certificat optionnel « Architecture dans l'espace méditerranéen » (C33) Alain Guyot

2^e cycle, certificats optionnels « Projets d'architecture, d'urbanisme et d'aménagement en milieu sensible »

CEAA « Formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement »

UP Montpellier

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel, « Urbanisme et aménagement dans les pays en voie de développement » (C28), Guez (resp.), Perez, Mazard, Bigiaoui et Serex

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel « Habitat -Tiers-Monde » (C32), Perez-Ferrer (resp.), Guez, Mazard, Bigiaoui et Micolet

UP Nancy

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel « Habitats et cultures : la ville » (C20), Monique de Gandillac, marcel Bazin, Jean-Luc Piermay, Bernard Pierrel, Jean-Pierre Perrin et Christian Girard (thème : habitats musulman et africain)

UP Nantes

2^e cycle, 4^e année, certificat optionnel « Approches socio et ethno-architecturales pour la conception du projet » (C443), Bataille, Boccara, Leneveu, Pinson et Verret

2^e cycle, 5^e année, certificat optionnel « Architecture et urbanisme du Monde Arabe » (C552), Pinson, Bousquet, Desnos et Nunez, avec « Analyse et projet d'architecture dans un contexte arabo-musulman » (Bousquet), « Connaissance des architectures arabo-musulmanes » (Pinson), « Sociologie urbain et de l'habitat dans les pays en développement » (Nunez), « Techniques d'aménagement et de construction appropriées au P.V.D. » (Denos, Pinson et Lasne), « Urbanisme et développement des villes du Maghreb » (intervenants extérieurs)

UP Rouen

2^e cycle, certificat optionnel « Architecture, civilisations étrangères et Tiers-Monde » (C14), Léger, Revert, Mermet et Hazard.

1988-1990

A partir de cette année, la liste est davantage incomplète car constituée uniquement grâce aux archives de La Villette, Nantes et Marseille.

UP n°6

2^e cycle, 4^e et 5^e année, certificat « Architecture et société » (C16/AS002), groupe de projet « option développement », avec Nick, Gili, Lautier, Saint-Blanquat et Tribillon

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et ville » (C24/AV005), groupe de projet avec Flamand, Massiah, Pastrana et Martinez

2^e cycle, certificat « Architecture et ville », cours transversal « L'espace de la démocratie », JP Dollé et Massiah

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et environnement », (C34/AE001) groupe de projet avec le couple Alexandroff, Jean Doulcier, Jacques Dubus, Georges Edery, Shin, Anna Tattegrain

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et environnement », (C38/AE005) groupe de projet avec Shin, Anna Tattegrain et Xavier Jaupitre

2^e cycle, 4^e et 5^e année, certificat Pratique opérationnelle (C39), dirigé par Tribillon

2^e cycle, certificat optionnel, ADELANTE (aménagement de l'espace latino-américain nouvelles technologies-écodéveloppement -OPA13), Pastrana, Martinez et Araneda

2^e cycle, certificat optionnel « Architecture et climat » (OPA04), JM et G. Alexandroff, Obled et Shin

2^e cycle, certificat optionnel « Industrialisation de l'architecture » (OPA14), Martinez, Pastrana et Coget

2^e cycle, certificat optionnel « Pratique opérationnelle » (OPA12), Gili, Dollander, Nick

CEAA « Villes orientales. Métropoles d'Asie Pacifique », Shin

UP n°8

CEAA « Villes orientales. Maghreb et Proche-Orient »

UP Marseille

2^e cycle, filière optionnel n°6 Habitat et Développement : cours sur « Les données du développement » (C40), Leccia, 4^e année, annuel ; « Projet d'habitat dans les pays en développement » (C41), Niveau 1, Montardy, 5^e année, 1^e semestre ; « Projet d'habitat dans les pays en développement » (C42), Niveau 2, Montardy, 5^e année, 2^e semestre (avec Pizarro et Panzani)

CEAA « Formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement », avec l'école de Montpellier

UP Nantes

2^e cycle, certificat optionnel « Approches socio-ethno-architecturales pour la conception du projet » (C403), Boccara, Leneveu, et Pinson

2^e cycle, certificat optionnel « Architecture et urbanisme du Tiers-Monde » (C453), Pinson, Bousquet, et Chassagnoux

1990-1992

UP n°6

2^e cycle, 4^e et 5^e année, certificat « Architecture et société » (C16/AS002), groupe de projet « option développement », avec Nick, Gili, Lautier, Saint-Blanquat et Tribillon

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et ville » (C24/AV005), groupe de projet avec Flamand, Massiah, Pastrana et Martinez

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et environnement », (C34/AE001) groupe de projet avec le couple Alexandroff, Jean Doulier, Jacques Dubus, Georges Edery

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et environnement », (C38/AE005) groupe de projet avec Shin, Anna Tattegrain, Christelle Robin et Xavier Jaupitre

2^e cycle, 4^e et 5^e année, certificat « Pratique opérationnelle » (C39), dirigé par Tribillon

2^e cycle, certificat optionnel « Tiers-Monde » (OPA04), JM et G. Alexandroff, Obled et Flamand (puis Candeva)

2^e cycle, certificat optionnel « Pratique opérationnelle » (OPA12), Gili, Dollander, Nick

2^e cycle, certificat optionnel, ADELANTE (aménagement de l'espace latino-américain nouvelles technologies-écodéveloppement -OPA13), Pastrana, Martinez et Araneda

2^e cycle, certificat optionnel « Industrialisation de l'architecture » (OPA14), Martinez, Pastrana et JM Coget
CEAA « Villes orientales. Métropoles d'Asie Pacifique », Shin et Jaupitre

UP n°8

CEAA « Villes orientales. Maghreb et Proche-Orient », Santelli

UP Marseille

2^e cycle, filière Habitat et développement : Certificat introductif « Données du développement » C40, Leccia, annuel, 4^e année ; « Projet d'habitat dans les pays en développement » (C41), Niveau 1, Montardy, 5^e année, 1^e semestre ; « Aménagement dans les pays en développement » (C42), Niveau 2, Montardy, 5^e année, 2^e semestre ; « Opération d'Aménagement » (C43), Claude Balansard, 5^e année ; avec Leccia, Pizarro, Montardy, Panzani, Claude Balansard, René Pasquali.

CEAA « Habitat et Développement », avec l'école de Montpellier

UP Nantes

2^e cycle, certificat optionnel « Approches socio-ethno-architecturales pour la conception du projet » (C403), Boccara, Leneveu, et Pinson, avec madame Erchoff

2^e cycle, certificat optionnel « Architecture et Cultures » (C453), Pinson, Bousquet, Gaucher, Boccara, Ertul et Chassagnoux

1992-1994

UP n°6

2^e cycle, 4^e et 5^e année, certificat « Architecture et société » (C16/AS002), groupe de projet « option développement », avec Nick, Gili, Lautier, Saint-Blanquat et Tribillon

2^e cycle, 4^e et 5^e année, certificat « Architecture et société » (AS009), groupe « Tiers-Monde », JM et G. Alexandroff, Petia Kandeva, Danielle Obled et Abraham Capo (à partir de 1994-1995)

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et ville » (C24/AV005), groupe de projet avec Flamand, Massiah, Pastrana et Martinez

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et environnement », (C34/AE001) groupe de projet avec le couple Alexandroff, Jean Doulicier, Jacques Dubus, Georges Edery (puis disparaît avec l'apparition de AS009)

2^e cycle, 3^e, 4^e et 5^e années, certificat « Architecture et environnement », (C38/AE005) groupe de projet avec Shin, Anna Tattegrain, Christelle Robin et Xavier Jaupitre

2^e cycle, certificat optionnel « Pratique opérationnelle » (OPA12), Alexandroff, Dubus, Dollander, Flamand, Gili, Grosbois, Jaupitre, Lautier, Lefevre, Massiah, Nick, Pastrana, de Saint-Blanquat, Tsiomis, Zoratto

2^e cycle, certificat optionnel, ADELANTE (aménagement de l'espace latino-américain nouvelles technologies-écodéveloppement -OPA13), Pastrana et Araneda

CEAA « Villes orientales. Métropoles d'Asie Pacifique », Shin, Jaupitre, Clément et Goldblum

Disparition du certificat optionnel « Industrialisation de l'architecture » et transformation du certificat optionnel « Tiers-Monde » en certificat obligatoire

UP n°8

CEAA « Villes orientales. Maghreb et Proche-Orient », Santelli

UP Marseille

2^e cycle, filière Habitat et Développement : « Données du développement » C40, Panzani, 4^e année, 2^e semestre ; « Projet d'habitat » (C41), Niveau 1, Montardy, 5^e année, 2^e semestre ; « Opération d'Aménagement » (C43), Claude Balansard, 5^e année, annuel : avec Leccia, Panzani, Montardy, Pizarro et Balansard.

CEAA « Habitat et Développement », avec l'école de Montpellier

UP Nantes

2^e cycle, certificat optionnel « Approches socio-ethno-architecturales pour la conception du projet » (C403), Boccara, Leneveu, et Pinson, avec madame Erchoff

2^e cycle, 3^e année, certificat optionnel « Architecture et cultures » (C453), avec « D'autres architectures » (Gaucher, Pinson et Toussaint), « Anthropologie des sociétés traditionnelles et sociologie des sociétés en développement » (Boccara et Ertul), « Morphologie constructive d'une architecture traditionnelle : le cas de l'Iran » (Chassagnoux), et un cycle de conférence « Maison, villes et culture dans le monde »

A partir de 1994-1995, le groupe AUMA de Nantes disparaît avec le départ de Daniel Pinson, le CEAA porté par le groupe de Marseille disparaît également mais la filière « Habitat et développement » continue en deuxième cycle. Les enseignements à l'École de Paris-La Villette restent peu ou prou les mêmes, de même que les deux CEAA-DESS qui prennent leurs origines dans le programme « Ville orientale ».

EXTRAITS CHOISIS DES PROGRAMMES PÉDAGOGIQUES

UP n°1, 1984-85, « Habitat Tiers-Monde ».....	28
UP n°2, 1983-84, « Architecture tropicale ».....	34
UP n°2, 1986-88, « Architecture dans le Tiers-Monde ».....	35
UP n°3, 1969-70, Institut de recherches d'architecture tropicale.....	37
UP n°5, 1983-84, « Tiers-Monde ».....	40
UP n°5, 1983-84, « Modèles culturels et règles constructives ».....	42
UP n°5, 1984-85, « Architecture, habitat et urbanisation du Tiers-Monde ».....	43
UP n°6, 1970-71, « Le Tiers-Monde ».....	44
UP n°6, 1970-71, « Idéologie, cadre bâti et phénomène de domination ».....	47
UP n°6, 1971-72, « Production du cadre bâti dans les pays dominés ».....	49
UP n°6, 1973-74, « Habitat du plus grand nombre ».....	51
UP n°6, 1973-74, « Equipements collectifs - travail de programmation et mise en forme ».....	53
UP n°6, 1976-77, « Habitat : logement, espaces de transition et équipements associés au logement ».....	54
UP n°6, 1976-77, « Espaces dominés (ruraux et urbains) ».....	55
UP n°6, 1979-80, « Tiers-monde (80% de mal logés ou sans logis) ».....	56
UP n°6, 1979-80, « Impérialisme et urbanisation ».....	57
UP n°6, 1983-84, « Projet et industrialisation de l'architecture ».....	58
UP n°6, 1983-84, « formation et production de l'espace dans les pays en voie de développement ».....	59
UP n°6, 1983-84, Laboratoire Tiers-Monde.....	61
UP n°6, 1988-89, Architecture et société, option « développement ».....	64
UP n°6, 1988-89, Architecture et ville, option « concevoir l'architecture, produire la ville ».....	68
UP n°6, 1988-89, Architecture et environnement.....	71
UP n°6, 1988-89, Architecture et environnement; option « espace hybride ».....	75
UP n°6, 1988-89, Architecture et climat, option « architecture solaire et tropicale ».....	78
UP n°6, 1988-89, pratique opérationnelle.....	79
UP n°6, 1988-89, ADELANTE.....	80
UP n°6, 1990-91, « Tiers Monde ».....	82
UP n°7, 1985-86, « Urbanisme et habitat des pays en voie de développement ».....	84
Inter-UP, 1981-83, Ville orientale.....	86
CEAA, 1983-84, Ville orientale.....	96
CEAA, 1995-96, Ville orientale - Maghreb et Proche-Orient.....	97
CEAA, 1997-98, Ville orientale - Métropoles d'Asie Pacifique.....	99
UP Bordeaux, 1985-86, « Architecture sans frontière ».....	109
UP Marseille, 1975-76, « Architecture et urbanisme dans les pays en voie de développement ».....	112
UP Marseille, 1982-83, Groupe Tiers-Monde.....	113
UP Marseille, 1982-83, Filière Habitat et développement.....	114
UP Marseille, 1984-85, CEAA « formation de professionnels en projets d'aménagement ».....	129
UP Montpellier, 1986-88, « Urbanisme et aménagements dans les pays en voie de développement ».....	146
UP Montpellier, 1986-88, « Habitat Tiers-Monde ».....	149
UP Nantes, 1983-84, « Architecture et urbanisme du monde arabe ».....	152
UP Nantes, 1986-88, « Architecture et urbanisme du monde arabe ».....	154
UP Nantes, 1988-89, « Architecture et urbanisme du tiers-monde ».....	157
UP Nantes, 1990-91, « Architecture et cultures ».....	158
UP Rouen, 1985-86, « Architecture, civilisations étrangères et tiers-monde ».....	159

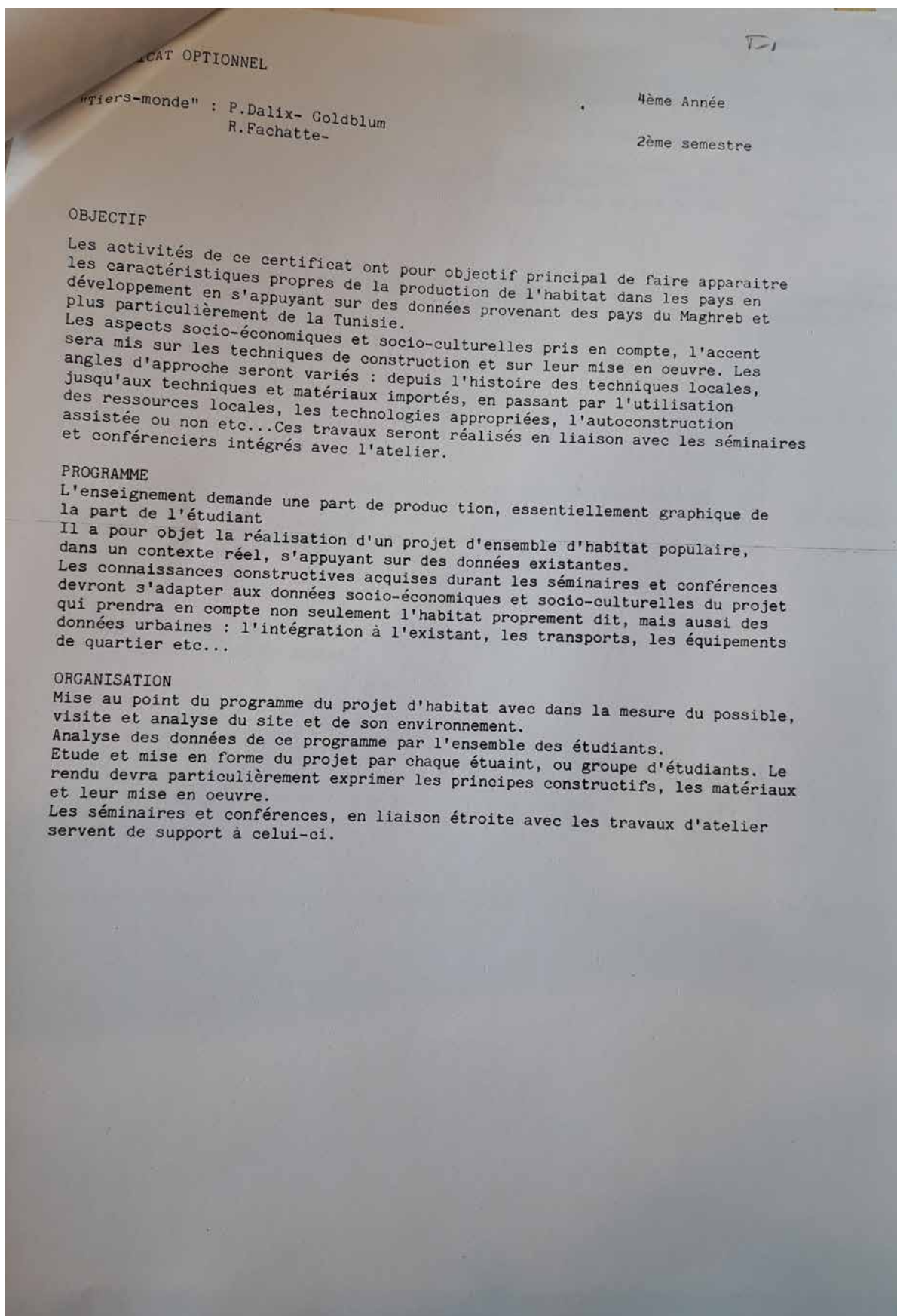
UP N°1 / EA VILLEMIN. 1984-85.

FL

CYCLE : 2 ANNEE : 4	TITRE DU CERTIFICAT : Certificat optionnel Cycle introductif aux problèmes de l'aménagement et de l'habitat dans le Tiers Monde	CODE * 0 7
- Objectif pédagogique du certificat : Sensibilisation et Initiation aux problèmes de l'intervention des Architectes dans le Tiers Monde		Périodicité (annuel , bi-annuel, semestriel) 2ème semestre
- Disciplines concernées : Architecture - Sciences Humaines Urbanisme - Construction Economie		obligatoire ou optionnel
- Enseignements communs concernés (cf listes annexées aux arrêtés)		poids-horaire total :
- Enseignements intervenants à titre permanent dans le certificat et membres du jury :		150 h
DALIX - GOLDBLUM - FACHATTE		
- Mode de validation :		
E C	E P	E T
<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block;">20 %</div>	<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block;">30 %</div>	<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block;">50 %</div>
(%)	(%)	(%)

UP N°1 / EA VILLEMEN. 1984-85.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :	Durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs
<p>Atelier aménagement et habitat Tiers Monde</p> <p>Contenu résumé :</p> <p>Mode pédagogique : <input type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre</p> <p>Caractère de l'enseignement : <input checked="" type="checkbox"/> optionnel <input type="checkbox"/> non optionnel</p>	64 h	
<p>Applications des analyses urbaines au travail de projet</p> <p>Participation aux séances d'évaluation de l'atelier (applications et support dans le domaine de l'urbanisme)</p> <p>Contenu résumé :</p> <p>Mode pédagogique : <input type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre</p> <p>Caractère de l'enseignement : <input checked="" type="checkbox"/> optionnel <input type="checkbox"/> non optionnel</p>	non déterminé	
<p>Application de l'analyse économique au travail du projet</p> <p>Contenu résumé :</p> <p>Mode pédagogique : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre</p> <p>Caractère de l'enseignement : <input checked="" type="checkbox"/> optionnel <input type="checkbox"/> non optionnel</p>	16 h	



UP N°1 / EA VILLEMEN. 1984-85.

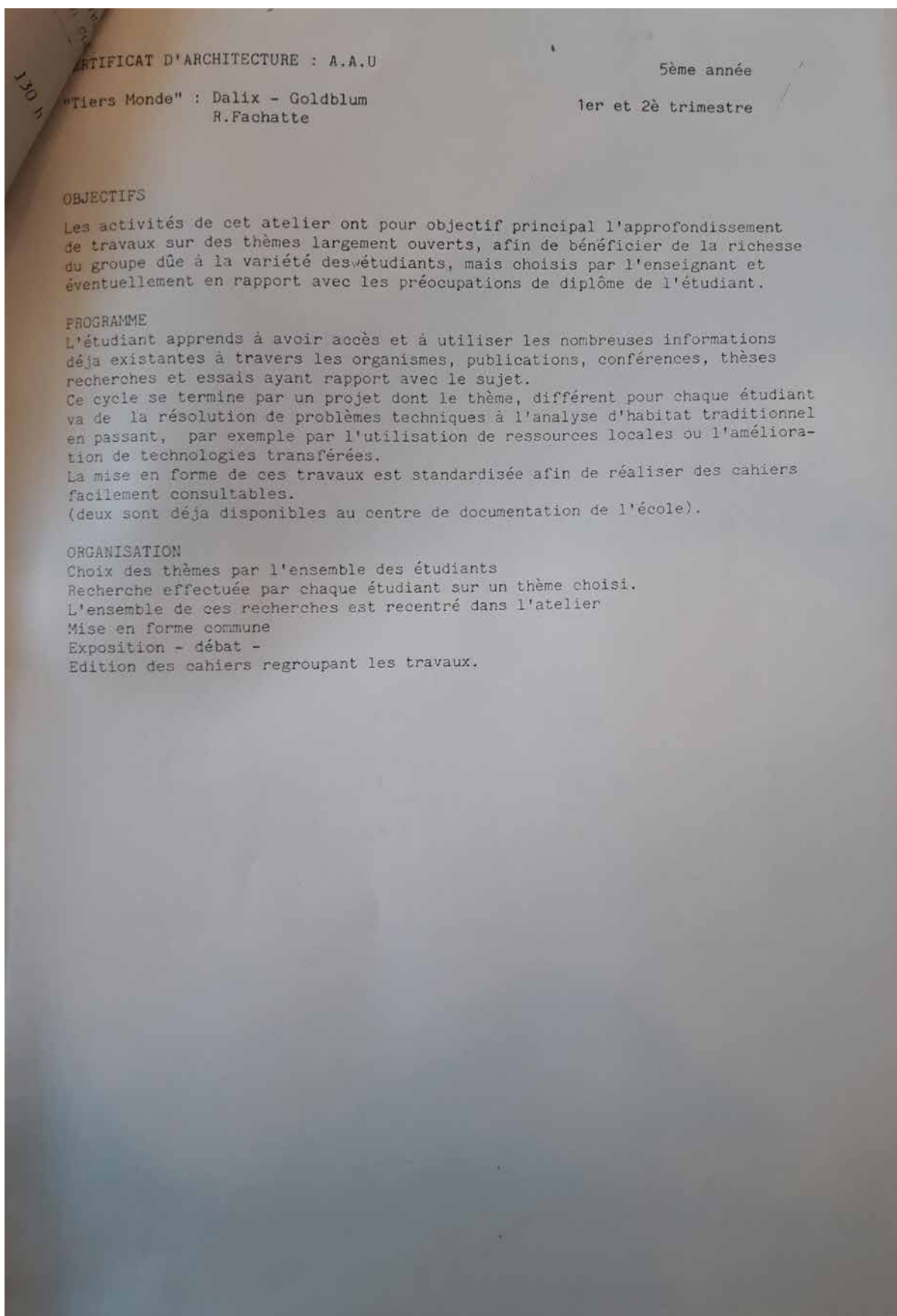
FL

CYCLE : 2 ANNEE : 3	TITRE DU CERTIFICAT : HABITAT TIERS MONDE	CODE * C 29									
<p>- Objectif pédagogique du certificat : formation des étudiants en architecture aux diverses formes d'intervention dans les pays en voie de développement</p> <p>- Disciplines concernées : architecture urbanisme économie construction</p> <p>- Enseignements communs concernés (cf listes annexées aux arrêtés) le projet sous toutes ses formes pédagogiques</p> <p>- Enseignements intervenants à titre permanent dans le certificat et membres du jury : P. DALIX CH. GOLDBLUM R. FACHATTE</p> <p>- Mode de validation :</p> <table style="width: 100%; text-align: center;"> <tr> <td>C C</td> <td>E P</td> <td>E T</td> </tr> <tr> <td><input type="text" value="20"/></td> <td><input type="text" value="30"/></td> <td><input type="text" value="50"/></td> </tr> <tr> <td>(%)</td> <td>(%)</td> <td>(%)</td> </tr> </table>		C C	E P	E T	<input type="text" value="20"/>	<input type="text" value="30"/>	<input type="text" value="50"/>	(%)	(%)	(%)	<p>Périodicité (annuel, bi- trimestriel, semes- triel) 2 trimestres</p> <p>obligatoire ou optionnel</p> <p>poids-horaire total :</p> <p>220 H</p>
C C	E P	E T									
<input type="text" value="20"/>	<input type="text" value="30"/>	<input type="text" value="50"/>									
(%)	(%)	(%)									

UP N°1 / EA VILLEMEN. 1984-85.

<p>TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : Habitat Tiers Monde</p> <p>Contenu résumé :</p> <p>Mode pédagogique : <input type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre</p> <p>Caractère de l'enseignement : <input type="checkbox"/> optionnel <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel</p>	<p>Durée de l'enseignement</p> <p>132 h</p>	<p>dont durée des enseignements communs</p> <p>130 h</p>
<p>TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : URBANISATION TIERS MONDE</p> <p>Contenu résumé : Approche des processus d'urbanisation dans les grandes villes du Tiers Monde. Typologies de l'habitat, politiques urbaines et stratégies foncières.</p> <p>Mode pédagogique : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre</p> <p>Caractère de l'enseignement : <input type="checkbox"/> optionnel <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel</p>	<p>Durée de l'enseignement</p> <p>48 h</p>	<p>dont durée des enseignements communs</p>
<p>TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : ECONOMIE TIERS MONDE</p> <p>Contenu résumé : Etude des problèmes économiques de la croissance et du développement.</p> <p>Mode pédagogique : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre</p> <p>Caractère de l'enseignement : <input type="checkbox"/> optionnel <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel</p>	<p>Durée de l'enseignement</p> <p>40 h</p>	<p>dont durée des enseignements communs</p>
<p>TOTAL..... 220 h</p>		

UP N°1 / EA VILLEMEN. 1984-85.



A R C H I T E C T U R E

Champ disciplinaire	: Architecture
Discipline	: Architecture tropicale
Enseignant (s)	: Monsieur N'GUYEN Trong Kha
Mode d'enseignement	: Projet contrôle continu
Durée	: Deux mois à quatre mois
Contrôle des connaissances	: Evaluation par une commission de 3 enseignants
Nombre d'Unités de Valeur	: 1 U.V. d'analyse 3 U.V. de projet au maximum

Programme d'enseignement :

Les projets d'architecture tropicale sont étudiés suivant des conditions particulières :

- Conditions climatiques : soleil, vent, pluie, température, humidité.
- Conditions humaines : Culture, société, économie, politique.
- Autres conditions techniques.

Le caractère inhabituel des programmes permet de mieux faire ressortir les nécessités spécifiques de chacun d'eux, plus qu'il n'est possible de le faire sur les programmes courants de l'année.

Deux formules possibles de rendu :

- 1°) Projet tenant compte particulièrement des conditions climatiques. Il comporte deux phases :
 - 1ère phase : rendu de programme avec esquisse.
 - 2ème phase : rendu de projet.Durée des travaux : deux mois.

- 2°) Projet basé sur les études de toutes conditions spécifiques. Il comporte trois phases :
 - 1ère phase : rendu de programme.
 - 2ème phase : rendu de l'analyse des conditions spécifiques et de l'esquisse.

... / ...

- 3ème phase : rendu de projet.
- Durée des travaux : quatre mois.

CYCLE : D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT ARCHITECTURE DANS LE TIERS MONDE	CODE c.20	OBLIGATOIRE <input type="checkbox"/>
ANNEE : 3			OPTIONNEL <input checked="" type="checkbox"/>
			ANNUEL <input checked="" type="checkbox"/>
			SEMESTRIEL <input type="checkbox"/>

OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :

Les étudiants apprennent à aborder le problème d'architecture dans un contexte différent du leur. Différent par la culture, le niveau économique et le climat. Ils ont à résoudre le problème par une autre manière de voir l'architecture et avec une méthode spécifique.

Jusqu'à présent, ils avaient le libre choix du thème et du pays, ce qui leur permettait de jeter un regard sur plusieurs horizons dans la même année (du fait de la diversité des choix).

Depuis l'année dernière, nous tentons au contraire de les diriger vers un seul sujet, un seul pays afin d'aller plus en profondeur sur un cas :

La Chine populaire.

ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES

LE PROJET SOUS TOUTES SES FORMES PEDAGOGIQUES
 THEORIES ET PRATIQUES EN URBANISME
 ECONOMIE URBAINE
 ECONOMIE DE LA CONSTRUCTION ET DU BATIMENT
 CONCEPTION TECHNIQUE MATERIAUX
 MAITRISE DES AMBIANCES

MODE DE VALIDATION	NOMS DES ENSEIGNANTS MEMBRES DU JURY DU CERTIFICAT :									
<table style="width: 100%; text-align: center;"> <tr> <td>CC</td> <td>EP</td> <td>ET</td> </tr> <tr> <td><input type="text" value="60"/></td> <td><input type="text"/></td> <td><input type="text" value="40"/></td> </tr> <tr> <td>%</td> <td>%</td> <td>%</td> </tr> </table>	CC	EP	ET	<input type="text" value="60"/>	<input type="text"/>	<input type="text" value="40"/>	%	%	%	<p>N'GUYEN LEDUC GELFI NOIZETTE RODOT</p>
CC	EP	ET								
<input type="text" value="60"/>	<input type="text"/>	<input type="text" value="40"/>								
%	%	%								

UP N°2 / EA NANTERRE. 1986-88.

CYCLE: D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT:	CODE	obligatoire <input type="checkbox"/>
ANNEE: 3	ARCHITECTURE DANS LE TIERS MONDE	C.20	optionnel <input checked="" type="checkbox"/>
			annuel <input checked="" type="checkbox"/>
			semestriel <input type="checkbox"/>
		Durée de l'enseignement	Cont durée des enseignements communs
<p>1°) TITRE DE L'ENSEIGNEMENT: TECHNOLOGIE BIOCLIMATIQUE</p> <p>2°) ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNÉS: Conception technique matériaux Maîtrise des ambiances</p> <p>3°) OPTIONNEL <input type="checkbox"/> NON OPTIONNEL <input checked="" type="checkbox"/></p> <p>4°) CONTENU RÉSUMÉ: Présentation générale du Tiers-Monde Problèmes généraux posés aux architectes. Le soleil et son évolution : les vents, les pluies, la chaleur, l'humidité, les températures. Isolations. Ventilations? Orientations? Matériaux. Espaces extérieurs comme espaces habitables. Rapport espace intérieur - espace extérieur. Rapport volume - espace.</p> <p>5°) MODE PÉDAGOGIQUE: COURS <input checked="" type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRES <input type="checkbox"/></p> <p>6°) ENSEIGNANTS: Trong Kha N'GUYEN</p>		34	17 17
<p>1°) TITRE DE L'ENSEIGNEMENT: SOCIO-ECONOMIE</p> <p>2°) ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNÉS: Théories et pratiques en urbanisme Economie urbaine Economie de la construction et de l'urbanisme</p> <p>3°) OPTIONNEL <input type="checkbox"/> NON OPTIONNEL <input checked="" type="checkbox"/></p> <p>4°) CONTENU RÉSUMÉ: Introduction : unité et diversité du Tiers-Monde. Cadre général : Explosion démographique, explosion (implosion) urbaine. Echec du développement. Habitat et urbanisme : Gestion urbaine et organisation foncière, l'habitat du plus grand nombre - L'organisation de la production - Techniques et matériaux. Architectes, BET et entreprises françaises dans le Tiers-Monde. Pouvoirs locaux, pouvoirs extérieurs : Les Etats, les organismes internationaux, la coopération française.</p> <p>5°) MODE PÉDAGOGIQUE: COURS <input checked="" type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRES <input type="checkbox"/></p> <p>6°) ENSEIGNANTS: Michel LEDUC</p>		48	16 16 16
<p>1°) TITRE DE L'ENSEIGNEMENT: PROJET D'ARCHITECTURE</p> <p>2°) ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNÉS: Le projet sous toutes ses formes pédagogiques Conception technique matériaux Maîtrise des ambiances</p> <p>3°) OPTIONNEL <input type="checkbox"/> NON OPTIONNEL <input checked="" type="checkbox"/></p> <p>4°) CONTENU RÉSUMÉ: Etablissement des programmes Bilan des analyses bioclimatiques Bilan des procédés français de construction Projet proprement dit : Plan de masse Plan de cellules Coupes façades Détails de construction Maquettes.</p> <p>5°) MODE PÉDAGOGIQUE: COURS <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRES <input type="checkbox"/></p> <p>6°) ENSEIGNANTS: Stéphane GELFI. Jacques NOIZETTE. André RODOT.</p>		106	20 20 66
		Poids horaire total du certificat	Poids horaire total des enseignements communs des certificats :
		188 h	188 h

UP N°3 / EA VERSAILLES. 1969-70.

UNITE PEDAGOGIQUE D'ARCHITECTURE - U.P.3
2 avenue de Paris - 78 - VERSAILLES

INSTITUT DE RECHERCHES D'ARCHITECTURE TROPICALE

3ème cycle d'études A 5 et A 6

Contenu des enseignements :

En complément de la formation générale, scientifique, technique et plastique normale, il est dispensé aux élèves sous forme de conférences, séminaires et cours :

Nombre d'heures :

10 h	1 - socio-économie
10 h	2 - climatologie (cours et laboratoires)
10 h	3 - mécanique des fluides (cours et laboratoires)
15/20 h	4 - biogéographie
10 h	5 - sciences humaines
20 h	6 - aménagement urbain
10 h	7 - physiologie
50 h	8 - conférences d'information sur les réalisations faites dans ce domaine dans différents pays

<u>Lundi 17 Novembre 1969</u>	Villes nouvelles / cités minières - étude de cas	M. HERDUART
<u>Lundi 24 Novembre 1969</u>	Aspects fondamentaux du phénomène d'urbanisation dans les pays dominés.	M. TRIBILLON
<u>Lundi 1er Décembre 1969</u>	Le confort dans l'habitat tropical Initiation aux études d'ensoleillement	M. GOSSELIN
<u>Mardi 9 Décembre 1969</u>	Le sous-développement Caractères originaux des phénomènes urbains en pays "en voie de développement"	M. BARRAT
<u>Lundi 15 Décembre 1969</u>	Le sous-développement Caractères originaux des phénomènes urbains en pays "en voie de développement"	M. BARRAT
<u>Lundi 5 Janvier 1970</u>	Aménagement régional - étude de cas	M. GERARD
<u>Lundi 12 Janvier 1970</u>	Rappel des données de géographie physique en milieu tropical	M. BARRAT
<u>Lundi 19 Janvier 1970</u>	Villes nouvelles / Cités minières - étude de cas	M. WEILL
<u>Mardi 27 Janvier 1970</u>	La ville et ses fonctions - étude de cas	M. BARRAT
<u>Lundi 2 Février 1970</u>	Sciences humaines L'urbanisation dans le tiers-monde	M. GUICHARD
<u>Lundi 16 Février 1970</u>	Villes nouvelles / Cités minières - étude de cas	M. GOSSELIN
<u>Lundi 23 Février 1970</u>	Aspects juridiques et institutionnels de l'organisation de l'espace	M. TRIBILLON
<u>Lundi 2 Mars 1970</u>	Sciences humaines Désorganisation sociale ou promotion culturelle	M. GUICHARD
<u>Lundi 9 Mars 1970</u>	Villes nouvelles / Cités minières - étude de cas	M. ARNAUD

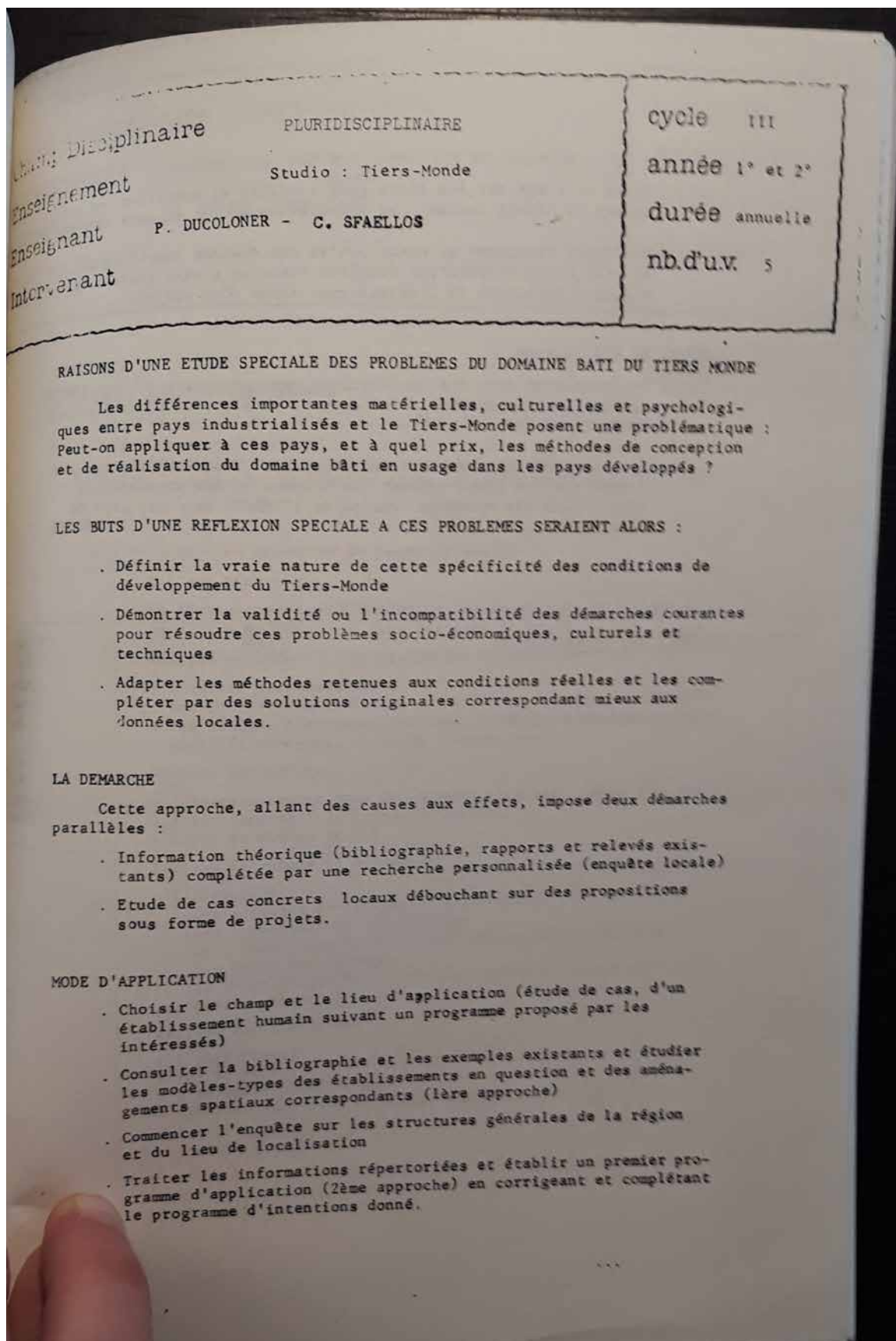
UP N°3 / EA VERSAILLES. 1969-70.

Mardi 17	Lundi 16 Mars	Armature urbaine, réseaux urbains Etude comparative en pays développé, pays sous-développé	M. BARRAT
	<u>Lundi 6 Avril</u>	Les problèmes de santé publique en zones intertropicales	MM. FERRAND ROUBIER
	<u>Lundi 13 Avril</u>	Régimes juridiques du sol	M. TRIBILLON
	<u>Lundi 20 Avril</u>	L'habitat rural - étude de cas -	M. DUCHARME
	<u>Lundi 27 Avril</u>	L'habitat économique - étude de cas -	M. DUCHARME
	<u>Lundi 4 Mai</u>	Aspects sociologiques du développement urbain	M. GUICHARD
	<u>Lundi 11 Mai</u>	Les problèmes de santé publique en zones intertropicales	MM. FERRAND ROUBIER
Mardi 19	Lundi 18 Mai	Extensions spontanées des villes du tiers-monde	M. BARRAT
	<u>Lundi 25 Mai</u>	Coordonnées économiques et idéologiques des principes typiques des régimes politiques des pays dominés	M. TRIBILLON
	<u>Lundi 1er Juin</u>	Le confort dans l'habitat tropical Protection des constructions contre la chaleur et problèmes de ventilation	M. DREYFUS
	<u>Lundi 8 Juin</u>	Les problèmes de santé publique en zones intertropicales	MM. FERRAND ROUBIER
	<u>Lundi 15 Juin</u>	x x	x x x x x x
	<u>Lundi 22 Juin</u>	Habitat du plus grand nombre Aspects qualitatifs et quantitatifs	M. ARNAUD

Lundi 16 Février 1970	Répartition de la population dans les pays inter-tropicaux et conséquences sur l'utilisation de l'espace.	Mme DEMORGON
Lundi 2 Mars 1970	Systèmes de culture et genres de vie traditionnels dans les pays inter-tropicaux	Mme DEMORGON
	- montagnes Tropiques pluvieux	
	- plaines	
Lundi 9 Mars 1970	même thème Tropiques secs	Mme DEMORGON
Lundi 16 Mars 1970	Paysages agraires et habitat	
	- élaboré	Mme DEMORGON
	- rudimentaires	
Lundi 6 Avril 1970	Les contraintes liées à l'aridité dans les milieux désertiques et pré-désertiques	Mr ROUGERIE
Lundi 13 Avril 1970	Etude de cas	
	- population logone - chéri	
	- indiens de la Rain Forest et du Chaco	
	- population andine	
	- population indonésienne et malaise	Mme DEMORGON
Lundi 20 Avril 1970	Economie de plantation et son insertion dans le monde traditionnel des cultures VIVRIERES Equilibres - déséquilibres	Mme DEMORGON
Lundi 27 Avril 1970	Les contraintes liées aux types d'évolution des sols inter-tropicaux	Mr ROUGERIE
Lundi 4 Mai 1970	Vers une industrialisation des tropiques	Mme DEMORGON
Lundi 11 Mai 1970	les villes en milieu inter-tropical	
	- villes pré-coloniales (Afrique	
	(Amérique	

UP n°3 / EA VERSAILLES. 1969-70.

	- villes européennes (issues de la colonisation tation (nées de l'industrialisation	Mme DEMORGON
	et structures nouvelles du monde inter-tropical	
Lundi 25 Mai 1970	Les contraintes du site en milieux forestiers inter-tropicaux	Mr ROUGERIE
Lundi 8 Juin 1970	les faits d'érosion des sols en milieux inter-tropicaux	Mr ROUGERIE
Lundi 15 Juin 1970	même thème que le 11 Mai 1970 rapports villes-campagnes	Mme DEMORGON



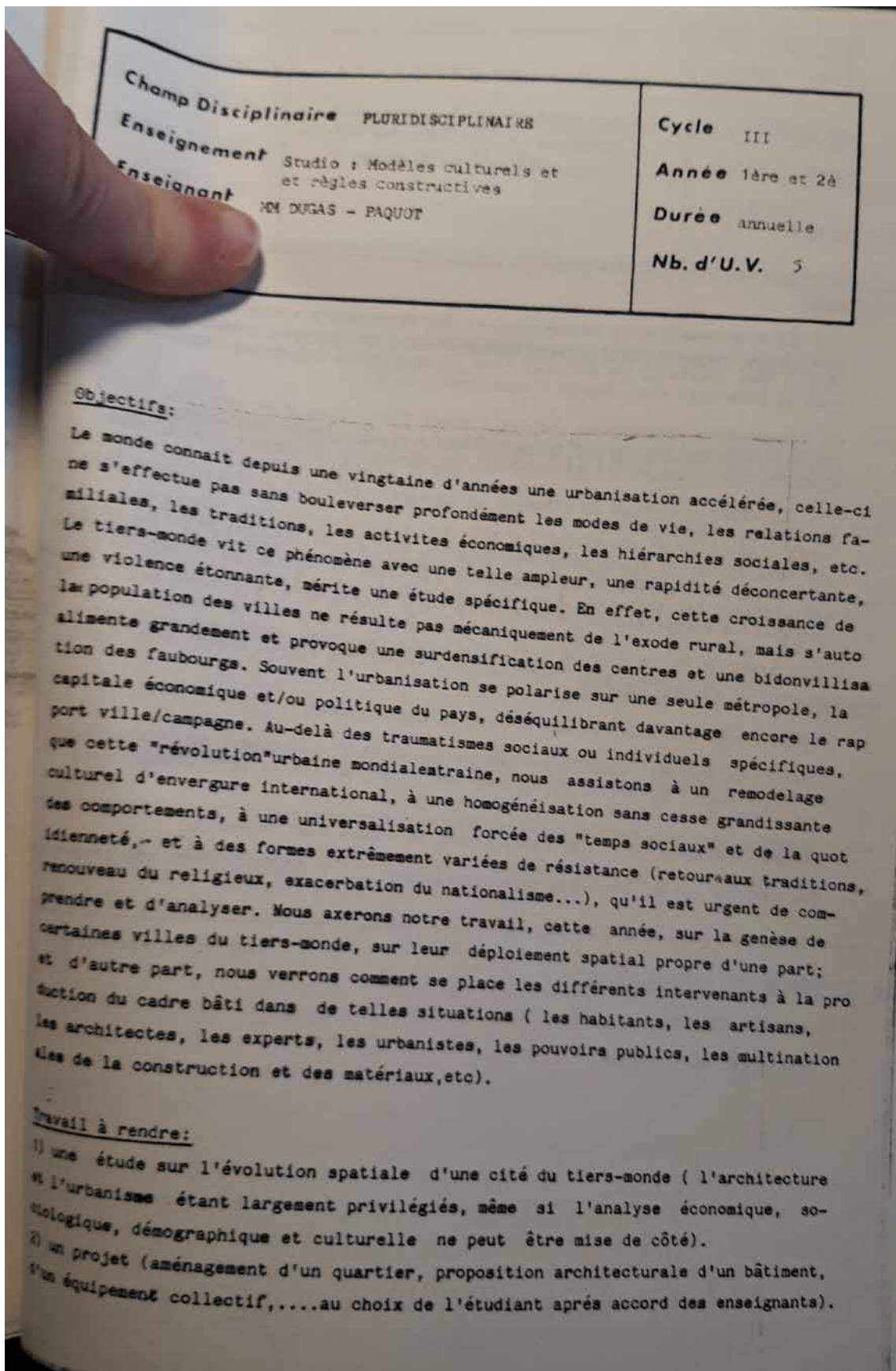
- . Faire un stage sur les lieux pour vérifier et compléter les hypothèses de départ suivant une observation et une enquête directe
- . Réadapter programme et avant-projet aux données complètes et aboutir à une proposition complète (tant au niveau général qu'au niveau d'exécution de l'objet) sous forme d'un projet.

MOYENS DE REALISATION

- . Collaboration avec des institutions internationales du type UNESCO spécialisées en matière d'aménagement physique et d'architecture du Tiers-Monde
- . Formulation des termes spéciaux du projet, enquête et stage pratiques sur les lieux suivant les données et les possibilités matérielles des antennes locales de l'UNESCO dans les pays du Tiers-Monde.

MODE DE CONTROLE DES CONNAISSANCES:

- Contrôle continu
- rattrapage en octobre



TITRE DU CERTIFICAT :		Obligatoire	Code : C 18
ARCHITECTURE, HABITAT et URBANISATION DU TIERS MONDE		<input type="checkbox"/>	
		Optionnel	Cycle : DPLG
		<input checked="" type="checkbox"/>	Année : 2-3
Durée horaire annuelle	200	Composition du jury :	
dont enseignement de cadre commun		MM. DUGAS - DAMERY - PAQUOT - DUCOLNER	
		Semestriel	<input type="checkbox"/>
		Annuel	<input checked="" type="checkbox"/>
		Bisannuel	<input type="checkbox"/>

OBJECTIFS :

Le monde connaît depuis une vingtaine d'années une urbanisation accélérée bouleversant profondément les modes de vie, les relations familiales, les traditions, les activités économiques, les hiérarchies sociales, ... Le tiers monde qui vit ce phénomène avec une ampleur telle une rapidité déconcertante, une violence étonnante, mérite une attention particulière et des études spécifiques. En effet, cette croissance de la population des villes ne résulte pas mécaniquement de l'exode rural, mais s'auto alimente grandement et provoque une surdensification des centres et une bidonvillisation des faubourgs. Souvent l'urbanisation se polarise sur une seule métropole, la capitale économique et/ou politique du pays, déséquilibrant davantage encore le rapport ville/campagne. Au delà des traumatismes sociaux ou individuels spécifiques, que cette "révolution" urbaine mondiale entraîne, nous assistons à un remodelage culturel d'envergure internationale, à une homogénéisation sans cesse grandissante des comportements à une universalisation forcée des "temps sociaux" et de la quotidienneté, et à des formes extrêmement variées de résistance (retour aux traditions, renouveau du religieux, exacerbation du nationalisme...), qu'il est urgent de comprendre et d'analyser. Nous axerons notre travail, cette année, sur la genèse de certaines villes du tiers-monde, sur leur déploiement spatial propre d'une part ; et d'autre part, nous verrons comment se place les différents intervenants à la production du cadre bâti dans de telles situations (les habitants, les artisans, les architectes, les experts, les urbanistes, les pouvoirs publics, les multinationales des B.T.P.).

Disciplines concernées :

Economie - sociologie - architecture

Mode de validation :

Contrôle continu : 80 %
Examens terminaux : 20 %

Organisation des enseignements :

- I - L'explosion urbaine du tiers monde
ses conséquences socio-culturelles
les impératifs et les possibilités d'actions
- II - Les modes architecturaux
définition
conception
implantation
- III - L'espace urbain et les réalisations architecturales en Asie

CODE	TITRE	ENSEIGNANT (es)
GP6	Le Tiers Monde	MM : ALEXANDROFF Mme Alexandroff FILEPETTI FLAMAND Mme HEISSLER TRIBILLON
intégré à AT6	Propositions des enseignants pour l'année 1970-71	

Principe Directeur :

Le groupe Tiers Monde s'adresse plus particulièrement aux étudiants originaires des pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine qui sont envoyés à Paris pour y "apprendre l'Architecture" et courent le risque d'y recevoir un enseignement académique, inadéquat, impérialiste et de perdre de vue les problèmes réels de leurs pays. C'est un lieu de rencontre et d'échange, où ils peuvent confronter leurs problèmes, entre eux et avec les étudiants français.

Le groupe cherche, depuis deux ans, à mener son enseignement sur un double pivot de conscientisation aux problèmes réels des pays d'Economie Dominée, et de lutte contre la déqualification technique (ou l'inadéquation de cette qualification).

Travail :

Le groupe assure :

1. des séries de cours d'analyse et d'initiation au sous développement :
(de Buchère, Flamand)
 - Introduction aux notions fondamentales
 - Etude spécifique de l'Incidence de la Domination sur l'Aménagement du Territoire - l'Urbanisme - l'Equipement bâti (désarticulation ville-campagne, formes urbaines, marché de la construction, sous équipement...)
2. des séries de cours techniques (Alexandroff) sur la construction dans les régions de climats tropicaux et dans un contexte économique de crise :
 - Etude des environnements tropicaux
 - Climatologie
 - Contrôle d'ensoleillement, de la ventilation, lutte contre les différents agents de dégradation
 - Choix et mise en oeuvre de matériaux, options constructions, chantier, etc. ...

et des TP découlant des Cours (simulation sur maquette, travail sur héliodon et en soufflerie, étude expérimentale de matériaux...)

3. La constitution d'un Dossier sur Thème Annuel (travaux exécutés par équipes).

Le thème traité en 69-70 était : "des unités minimales d'équipement collectif (médico-social, d'enseignement, d'animation) en zone rurale ou suburbaine" (voir liste des travaux).

Thème proposé cette année : l'habitat social.

Ces travaux, qui sont conservés au groupe, ne représentent pas des "projets" clos sur eux-mêmes mais constituent un fond commun de documentation et de recherche que les étudiants peuvent reprendre d'une année sur l'autre pour les utiliser, les poursuivre ou les discuter.

4. Un chantier (sujet en rapport avec les besoins des travailleurs africains immigrés dans la Région Parisienne).

5. Des thèmes individuels de recherche.

Liaison avec le CSTB et avec l'IEDES (Institut de Développement Economique et Social).

Annexe I

Liste des Principaux Travaux exécutés au 1969-70

Equipe Antilles : analyse des besoins d'une région sous-équipée du Centre Nord de la Martinique et études constructives (problèmes climatologiques, antisismiques).

Equipe Guyane Française : analyse des problèmes médicaux d'un bassin fluvial. Etude constructive d'une unité médicale mobile (bateau).

Equipe Brésil : recherches en cours pour une vallée du Nordeste (région de Réforme Agraire).

Equipe Pérou : analyse des besoins en équipement dans la région de réforme agraire de la Vallée de la Convention. Etude d'éléments standardisés en cours.

Equipe Cuba : analyse des réalisations cubaines relatives au programme et des procédés de construction.

Equipe Chine Populaire : travail du même type que l'équipe Cuba.

Equipe Siam : Equipement pluri-fonctionnel dans la plaine de Gourgane - Etude de localisation et de construction.

Equipe Maroc : Analyse détaillée des besoins d'une région de l'intérieur.

Equipe Sénégal : étude de types d'équipement réalisable en matériaux traditionnels (mode de construction et recherche de relations d'espaces fonctionnels différenciés, entre eux et avec les villages).

Equipe Pikine (bidonville à Dakar) : Etude de bâtiments polyvalents asso-

ciant matériaux traditionnels et éléments standard industriels de couverture.

Travaux divers :

Etudes d'architecture traditionnelle et d'habitat en Afrique Noire.
Etudes d'habitat dans le Sud Tunisien et au Maroc avec analyse des espaces fonctionnels et étude des procédés de construction traditionnels.
Deux études urbaines (Médina de Tunis, quartier neuf à Pnom Penh)

Travaux pratiques sur Heliodon

Construction de l'Heliodon.

Essais et réglages sur maquettes d'essai.

Etude de l'ensoleillement horaire et saisonnier :

- d'éléments constructifs détaillés (brise-soleils, verandas, auvents, saillies)
- de bâtiments complets ou de volumes simples (ombres propres et portées)
- d'ensembles urbains (maquette de quartier arabe)

CODE	TITRE	ENSEIGNANT (es)
RA2	Idéologie, cadre bâti et phénomène de domination	MM : FLAMAND TRIBILLON
Intégré à	Document établi à partir du travail de 1969-70, susceptible de modifications	

I - Propositions théoriques

- 1 - Hypothèses sur les rapports entre idéologie et cadre bâti.
- 2 - La notion de domination.

II - Domination et urbanisation dans les pays colonisés

1 - Le phénomène colonial

- 1.1 Définition préalable
- 1.2 Développement du phénomène dans le temps et dans l'espace les 3 grandes phases de l'histoire coloniale
- 1.3 Mise en évidence des différentes formes de domination dans la société coloniale :
 - domination économique
 - domination idéologique : politique et culturelle
- 1.4 Les formes nouvelles du phénomène colonial :
 - problèmes du langage : - colonialisme
 - néo-colonialisme
 - impérialisme
 - le passage à l'indépendance formelle
 - les formes nouvelles de domination

2 - Le phénomène urbain

- 2.1 La nature du phénomène urbain : analyse à partir du modèle européen :
 - en période pré-industrielle
 - après l'industrialisation
- 2.2 Les caractères spécifiques du phénomène urbain dans les pays dominés :
 - les villes pré-coloniales
 - la ville coloniale, ses fonctions
 - industrialisation et ville coloniale
- 2.3 Le phénomène urbain dans le monde : tableaux.
 - Les instruments d'analyse :
 - 1 - Les sources documentaires brutes
 - 2 - Les sources documentaires élaborées
 - 3 - Un outil indispensable : l'analyse démographique
 - 4 - Les centres de documentation

III - Domination et Urbanisation en Afrique de l'Ouest :

- 1 - Typologie morphologique et fonctionnelle de la ville coloniale avant 1958.
 - 1.1 Typologie générale : le réseau urbain dans l'organisation économique et politique de la colonie.
 - 1.2 Morphologie urbaine : le paysage urbain et l'urbanisme colonial.
- 2 - La ville d'aujourd'hui : les effets de l'indépendance nationale et de l'industrialisation sur le phénomène urbain en pays dominés.
 - 2.1 Approche monographique de différentes villes
 - 2.2 Les constats
- 3 - Significations de la ville : la ville vécue
 - 3.1 Urbanisation et stratification sociale
 - 3.2 La ville du colonisateur
 - 3.3 La ville du colonisé

IV - Urbanisme et développement

- 1 - Les politiques urbaines actuelles :
 - 1.1 Etude de cas
 - 1.2 Mythes et réalités
- 2 - Urbanisme et économie : équilibre et déséquilibre dans la ville dominée.
 - 2.1 Le fait démographique
 - 2.2 Les nouvelles fonctions urbaines
 - 2.3 Données nouvelles du problème urbanistique
- 3 - Recherche d'une doctrine :
 - 3.1 La ville comme phénomène socio-culturel
 - 3.2 Société urbaine et vie politique

V - Conclusions :

- 1 - Analyse de la validité des hypothèses posées au départ de ce travail
- 2 - Réflexion de méthode.

CODE	TITRE	ENSEIGNANT (es)
GP7	Production du cadre bâti dans les pays dominés.	MM : FLAMAND HEISSLER MASSIAH PASTRANA TRIBILLON.
intégré à	Propositions des enseignants pour l'année 1971-72.	

Activités du groupe :

L'activité principale du groupe est l'activité de projet, à savoir l'analyse et la recherche de solution à un problème de production construite, et ceci en situation. Ceci signifie au moins :

- que les enseignants fournissent les éléments de base de l'analyse permettant de situer le problème ainsi que les éléments de documentation permettant aux étudiants d'affiner leur connaissance de la situation ;
- que les enseignants proposent et suivent une méthode de travail explicite et continue.

En amont ou en aval, de cette activité principale, il peut apparaître nécessaire de traiter tel ou tel aspect de la problématique d'ensemble. Ceci fera l'objet de séminaires, soit de quelques séances, soit étendus à un semestre, et qui peuvent être le fait soit d'un enseignant, soit de plusieurs enseignants du groupe.

Pour tenir compte de la multiplicité de niveaux de connaissance et d'expérience des étudiants, on distinguera :

- le travail de programmation et de mise en forme encadré, destiné aux étudiants de 3e et 4e niveaux, ainsi qu'aux étudiants du 3e cycle qui désireraient le suivre ;
- le travail libre - du type projet libre du 5e niveau ou mémoire de 6e niveau - qui reste à la décision des étudiants et pour lequel les enseignants assurent le suivi.

Objectifs pédagogiques :

- Apporter les éléments de connaissance (informations théoriques et pratiques et outils de méthode) rendant possible l'analyse des différentes situations particulières concrètes, qu'ont eu ou qu'auront à connaître les étudiants, français et étrangers, du groupe.

- A partir d'un problème défini et localisé, mener une démarche d'analyse, de programmation et de mise en forme, en insistant sur la multiplicité des réponses possibles (tant formelles, que techniques et économiques) donc en privilégiant la méthode sur les résultats.

- Suivre et conseiller, de façon continue les travaux libres des étudiants : projets libres de 5e niveau, ou mémoires. Il y a là l'amorce de travaux de recherches nécessaires au renouvellement de l'enseignement, et à la formation des étudiants dans le champ spécifique qui nous intéresse, amorce qui n'a été jusqu'ici que très insuffisamment exploitée.

Contenu :

Quant à la méthode à suivre, aussi bien pour l'étude du contexte socio-économique et politique de production du cadre bâti, que pour la recherche de solutions construites aux problèmes concrets posés, il n'apparaît pas qu'il y ait spécificité du champ d'étude par rapport aux autres champs abordés à U. P. 6. Tout au plus, peut-on dire, que la situation politiquement dominée et économiquement exploitée dans lesquels se trouvent les pays qui nous intéressent, rendent plus nécessaires encore l'analyse des situations particulières, ainsi qu'une grande vigilance quant aux implications et aux conséquences des propositions théoriques et techniques qu'enseignants et étudiants pourront être amenés à faire.

Enfin, toujours par rapport au contenu du groupe, il est proposé de retenir plus particulièrement trois thèmes, qui peuvent être conjugués entre eux, mais qui semblent être au centre des problèmes rencontrés aujourd'hui.

- l'urbanisation rapide et, pour reprendre une formule usuelle, l'habitat pour le plus grand nombre. C'est le problème n° 1, économiquement gigantesque à l'échelle des pays concernés, et auquel seront confrontés tous ceux qui travailleront dans ces pays ;

- les équipements collectifs, en milieu urbain ou en milieu rural :

- les techniques de production : reprise de matériaux "traditionnels" ou recherche de production de matériaux modernes ; construction artisanale ou construction industrialisée ; mise en oeuvre par des "spécialistes", ou auto-construction par investissement humain ; etc...

Contrôle des connaissances

Il est nécessaire d'avoir, dès le départ, une position claire et affirmée à ce sujet.

Il semble possible de fonctionner sous la forme du contrat passé en début d'année et précisant :

- l'objet du travail et la nature des prestations fournies ;
- la durée du travail, et en particulier des étapes intermédiaires ;
- le nombre et la nature des U. V. correspondant à la durée du travail effectué.

CODE	TITRE DU MODULE	ENSEIGNANTS
AM5 _A	Habitat du plus grand nombre	M. CANDILIS
Cycles : 2 et 3	Périodicité : annuel	
Années : 3,4,5,6	Nombre d'UV délivrées : 1 UV/semestre	

Modalités de contrôle des connaissances :

- Examens trimestriels

PROGRAMME :

- 1) - Habitat comme totalité (habitat et Urbanisme)
- 2) - Rôle prédominant de l'habitat dans les conditions contemporaines.
- 3) - L'Habitat et le cadre social.
- 4) - L'Habitat spécifique.
- 5) - Répartition de l'habitat dans le monde et les données de son identification.
 - a - l'Habitat de l'Amérique Latine
 - b - l'Habitat du Maghreb
 - c - l'Habitat de l'Orient Islamique
 - d - l'Habitat de l'Afrique Noire
 - e - l'Habitat asiatique non islamique,
etc...
- 6) - L'Habitat et l'habitation.
- 7) - L'Habitat et les éléments de son intégration dans la vie sociale :
 - a - Instruction - Education
 - b - Travail
 - c - Santé
 - d - Loisirs
 - e - Echanges des idées et des matières
 - f - Communications.

.../...

AM5_A/1

CODE	TITRE DU MODULE	ENSEIGNANTS
AM5 _B	Habitat pour le plus grand nombre - Architecture en Afrique Noire, société et culture.	M. FASSASSI
Cycles : 2 et 3	Périodicité : annuel	
Années: 3,4,5,6	Nombre d'UV délivrées : 1 UV/semestre.	
Modalités de contrôle des connaissances : - Contrôle continu.		
PROGRAMME :		
<u>1ère partie</u>		
1) - L'Afrique Antique		
2) - L'Afrique Moyenageuse de 500 à 1433 (Afrique précoloniale).		
3) - Sociétés et Cultures.		
a - langues africaines		
b - grands groupes ethniques		
c - royaumes et empires du Nord		
d - royaumes et empires du Sud.		
e - les Cercles culturels africains.		
4) - Afrique Coloniale.		
a - de 1433 à 1885 du périple portugais à la Conférence de Berlin.		
b - de 1885 à 1960 (Empire Colonial)		
5) - L'Afrique des Indépendances de 1960 à maintenant.		
6) - Architecture et Urbanisme.		
a - Epoque précoloniale . les cités du Nord (régions soudaniennes)		
.../...		
AM5 _B /1		

CODE	TITRE DU MODULE	ENSEIGNANTS
GP7	Equipements collectifs - travail de programmation et mise en forme.	Mme HEISSLER MM. FLAMAND MASSIAH PASTRANA CHENIEUX
Cycles : 2 et 3	Périodicité : annuel	
Années : 3,4,5,6	Nombre d'UV délivrées : 4 UV/AN	

Modalités de contrôle des connaissances :
- Contrôle continu.

PROGRAMME :

Le travail de ce groupe sera centré sur les problèmes de méthode posés par la définition institutionnelle, la programmation et la mise en forme architecturale d'équipements collectifs - principalement d'ordre éducatif - et ce, dans des situations économiques et sociales diverses.

GP 7	Habitat : Logement, espaces de transition et équipements associés au logement.	121
Cycle : 2e et 3e	Périodicité : annuel	MM. BRASSEL FLAMAND
Année : 3e - 4e 5e et 6e	Nbre d'U.V. délivrées : 4 U.V.	Mme HEISSLER MM. MASSIAH PASTRANA
Contrôle des connaissances : contrôle continu		
Forme du contrôle : projet		
PROGRAMME :		
<p><u>THEME</u> : Par habitat, on entend ici le logement proprement dit, et ses prolongements spatiaux immédiats : équipements résidentiels intérieurs et extérieurs d'accompagnement. L'accent sera mis non pas tant sur le logement lui-même, que sur la relation entre espaces privatifs et espaces socialisés développée par la notion d'habitat, et sur l'analyse des formes d'espaces socialisés déterminées par les conditions actuelles de production et d'usage des logements et des équipements collectifs de quartier.</p> <p>Parallèlement au travail de projet, l'étude de la notion d'habitat sera abordée à travers l'analyse comparée de formes différentes que celui-ci a pris dans le temps et dans l'espace ou, autrement dit, dans des formations sociales historiquement différentes.</p>		
<p><u>ORGANISATION DU TRAVAIL DU GROUPE</u> : Le travail du groupe sera centré sur les problèmes de méthode posés par la définition institutionnelle, la programmation et la mise en forme architecturales de différents lieux composants de l'habitat tel que défini ci-dessus. Le travail du groupe s'organise autour de trois types d'exercices :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. au cours du 1er semestre : exercices analytiques destinés à mettre en évidence les données de méthode d'approche du fait spatial ; 2. au cours du 2e semestre : application de la démarche à un projet ; 3. tout au long de l'année : exposés d'enseignants et d'étudiants portant sur un des aspects soit du thème, soit de la méthode. 		
<p>La complexité des exercices proposés aux étudiants varie selon leur expérience (d'école ou d'agence) du projet. Pour les étudiants de 3e cycle ayant à effectuer un projet pluridisciplinaire, ils peuvent proposer leur propre thème de travail à l'intérieur du thème de travail général retenu pour le groupe.</p>		

GP 11	Espaces dominés (ruraux et urbains)	MM. GILI LAUTIER SAINT- BLANQUAT Mme SAUTTER
	Périodicité : annuel	
	Nbre d'U.V. délivrées : 4 U.V.	
Cycle : 2e et 3e		
Année : 3e - 4e 5e - 6e		
Contrôle des connaissances : contrôle continu (projet)		
<p>PROGRAMME :</p> <p>Le but que nous voulons atteindre dans ce groupe de projet est la définition d'une architecture qui mette en avant l'initiative volontaire de ceux qui vivront les espaces produits, en rupture avec les diverses formes de la domination actuelle de la bourgeoisie sur ces espaces. C'est-à-dire qu'à travers la pratique du projet, ce qui est visé est aussi une autre position pour l'architecte.</p> <p>Cette démarche se fonde sur l'analyse des contradictions sociales et des forces sociales afin que l'intervention projetée ne soit pas le résultat d'une décision extérieure imposant ses objectifs et ses moyens, mais, dans toute la mesure du possible soit reliée au pays, à son histoire propre, aux besoins divers de ses habitants, pour participer, à sa manière, au maintien et au renforcement de leur capacité de résistance et de proposition face à la domination capitaliste et à sa main-mise sur les espaces. Cette analyse implique une relation effective aux habitants concernés.</p> <p>Mais il ne s'agit pas seulement d'analyse ou de critique. L'objectif du groupe de projet est que des interventions concrètes dans l'espace, des projets, soient étudiés et proposés par tous les étudiants en allant le plus loin possible vers leur réalisation. Il ne suffit pas de rompre avec l'architecture dominante. Il s'agit de se rendre capable de mettre en oeuvre une autre pratique, d'autres rapports avec ceux qui désirent modifier ou créer un espace et avec ceux qui le produisent matériellement, et d'aller jusqu'au bout de cette pratique, ce qui signifie en particulier la mise en oeuvre des techniques disponibles à leurs différents niveaux de pertinence, c'est-à-dire, une architecture.</p> <p>Les différentes phases de travail, les modalités de rétribution institutionnelles, etc... seront précisées dans une note donnée aux étudiants lors de leur inscription dans le groupe, pour servir de base, après discussion, et mise au point, à l'élaboration des rapports dans le groupe.</p> <p><i>Nota :</i> les enseignants de GP 11 participent aussi aux modules suivants : GAA 29, GP 1, GP 6, GP 12, HE 2, HA 5, HA 7, HA 10, HA 11, AM 12, AM 30, AM 31.</p>		

AM 43	Tiers-Monde (80 % de mal logés ou sans logis)	MM. SAINT-BLANQUAT SHIN
Cycle : 2e, 3e	Périodicité : annuel	
Année : 3e, 4e, 5e, 6e	Nbre d'U.V. délivrées : 2 U.V.	

Contrôle des connaissances : contrôle continu

Forme du contrôle : exposés oraux et écrits

PROGRAMME :

OBJECTIFS :

Le module ne vise pas à la recherche de solutions concrètes (ce qui est l'objet de GP 6) mais :

- à la compréhension du rapport entre les problèmes dans leur évolution (régressive en général) de l'habitat et de l'urbanisme au Tiers-Monde et les conditions générales dans les domaines technique, écologique, économique, de production, de dépendance, social, culturel, historique, démographique, etc...
- à l'examen des problèmes tels qu'ils sont posés dans les pays pauvres, dans les pays riches, par les spécialistes, par les usagers...
- à l'articulation technicien-architecte-citoyen au Tiers-Monde et à l'école à l'articulation projet-enquête, analyse critique (problème des diplômes notamment) et plus généralement au rapport projet-réalité.

ACTIVITES :

Se concrétisant par des analyses de projets, de recherches d'articles, de revues ou ouvrages spécialisés. On procèdera à des aperçus des thèses des classiques et des contemporains (ex. : R. Dumont, M. Santos, S. Amin...), des projets et activités des états concernés ou d'organismes (ex. : S.M.U.H., U.N.E.S.C.O., F.M.I., bureaux d'études, sociétés nationales et multinationales...) des questions telles que : autoconstruction, villages socialistes algériens, "désurbanisation" en Chine, bidonvilles et médinas, réseaux, etc...

Ce module est en relation avec GP 6.

HE 4	Impérialisme et urbanisation	MM. FLAMMARION MARIANI
Cycle : 3e	Périodicité : annuel	
Année : 5e, 6e	Nbre d'U.V. délivrées : 2 U.V.	
Contrôle des connaissances : contrôle continu. Préparation des séances du séminaire Forme du contrôle : et mémoire écrit		
PROGRAMME :		
<u>OBJECTIFS :</u>		
Permettre à des étudiants et à des enseignants d'approfondir leur analyse de la réalité des formations économiques et sociales dans lesquelles ils désirent situer leur pratique professionnelle.		
L'analyse portera tant sur le plan régional et national que sur le plan international.		
<u>MODALITES :</u>		
Séances consacrées à des exposés d'enseignants, des conférences de personnalités extérieures et à des compte-rendus de travaux d'étudiants.		
Les premières séances seront consacrées à des rappels de concepts sur l'impérialisme, l'analyse des formations sociales et l'organisation de l'espace. Au cours de ces séances on proposera une méthode d'approche permettant d'étudier la relation entre l'organisation sociale et l'organisation spatiale dans des situations dominées.		
Les travaux personnels porteront sur les problèmes de l'urbanisation et de l'organisation de l'espace liés au développement des formations sociales. Ce séminaire est destiné à des étudiants ayant déjà un minimum de formation en matière économique et une connaissance ou une pratique concrète d'une formation sociale dominée. Ces travaux peuvent être directement liés à la préparation des mémoires de fin d'études.		
Au cours du 1er trimestre, les séances ont lieu une fois par semaine. Ensuite, un calendrier est établi en fonction des thèmes retenus sous forme de séminaires et de séances ouvertes programmés sur les 2 autres trimestres.		

GP 30	PROJET ET INDUSTRIALISATION DE L'ARCHITECTURE	MM. MARTINEZ PASTRANA
Cycle : 2 ^e , 3 ^e	Périodicité : annuel	
Années : 3 ^e , 4 ^e 5 ^e , 6 ^e	Nbre d'U.V. délivrées : 4 U.V.	
Contrôle des connaissances : contrôle continu		
Forme du contrôle : projet exercices.		

THEME :

Le groupe de projet GP30 est jumelé au module AM21. Ces deux cursus se proposent de faire connaître et de développer une réflexion critique de l'un des impacts le plus frappant de la révolution industrielle et de la révolution techno-scientifique sur le processus de la création architecturale : l'industrialisation de la production du cadre bâti : phénomène controversé, il fait pourtant partie de la pratique quotidienne de la profession dans les pays dits "développés". Il est aussi au centre du débat sur l'incorporation des technologies nouvelles appropriées dans les pays en voie de développement.

Dans l'un comme dans l'autre cas, le fait de ne pas bien maîtriser sa problématique empêche l'architecte de prendre sérieusement position aussi bien pour l'analyser que pour s'en servir dans l'exercice de son métier. En fonction des acquis théoriques de base sur l'industrialisation du cadre bâti et des outils fondamentaux fournis par AM21, le groupe se propose une pratique de projet dans l'architecture à être construite par des moyens industriels.

II - METHODE

L'activité du groupe abordera la projection architecturale théoriquement et pratiquement de la programmation à la réalisation en privilégiant les aspects suivants :

- la production de l'architecte dans le contexte de l'industrialisation du bâtiment,
- la simulation de la production en situation réelle (collectivités locales, maîtres d'ouvrage publics, etc...)

Le groupe se propose d'élaborer plusieurs projets pendant l'année. Certains pourront revêtir la forme d'exercices courts qui prendront en considération le niveau de connaissance des étudiants.

Un projet sera élaboré tout le long de l'année. Son développement se fera dans l'optique de sa production par l'industrie qu'il soit au niveau de la coordination dimensionnelle, de l'élaboration des bases d'un système constructif, de l'emploi et l'adaptation des systèmes existants, de la rationalisation des procédés traditionnels.

Le groupe souhaite accueillir des projets qui proposeraient l'étude et le développement des pratiques de production industrielle du bâtiment dans le pays du Tiers-Monde.

III - INSCRIPTIONS

Les élèves qui désirent s'inscrire dans ce groupe devront le faire en étroite collaboration avec le module AM21 (avoir été ou être inscrit dans le module).

SEMINAIRE FORMATION ET PRODUCTION DE L'ESPACE
DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT

Equipe : J.P. FLAMAND, C. MARTINEZ, G. MASSIAH, R. PASTRANA
B. SAINT-BLANQUAT, J.F. TRIBILLON, et d'autres in-
tervenants...

Objet : Ce séminaire qui débutera l'année 1983/1984, est conçu
comme devant être pluri-annuel et servir de lieu de
convergence dans et à l'extérieur d'U.P.6 à tous ceux
qui s'intéressent à ce thème ou qui exercent une acti-
vité dans l'espace des P.E.D.

Partant qu'à U.P.6. il existe une riche et longue ex-
périence soit dans le cadre pédagogique soit dans le
cadre professionnel (recherche et pratique) de ses
membres il s'agit de mettre à jour, de formuler, de
rendre communicable (publication) et d'approfondir en
confrontation ces connaissances sur le sujet.

L'objet du séminaire ne sera pas l'opérationnalité di-
recte mais ce qui en relève en amont sur les plans thé-
oriques et concrets ; comme par exemple :

- problématique de l'urbanisation en situa-
tion de domination
- problématique de la planification et de la
gestion urbaine
- question foncière, spéculation, modes
d'accès aux sols
- le dualisme des droits, de l'économie, du
social des modes de production, etc...
- la problématique des matériaux et des tech-
nologues appropriés, de la valorisation des
appareils de production, des transferts
technologiques ... de l'industrialisation

- des modes et méthodes de connaissance qualitative et quantitative des processus de formation, de production et d'usages de l'espace.
- etc...

En outre le séminaire aura pour but d'animer un forum en 1985 qui s'appuiera sur la future association des anciens élèves étrangers.

ACTIVITES

En 1983/1984, le séminaire se déroulera en 7 séances ouvertes qui seront consacrées à une communication préparée et présentée par un des enseignants participants. Suivront un débat et une présentation de la séance suivante.

Leurs dates et leurs thèmes précis seront communiqués à la rentrée 1983/1984.

Le séminaire ne sera pas sanctionné par d'attribution d'U.V. pour les étudiants qui y assisteront, mais permettra d'initier et de soumettre au débat leurs travaux personnels sur le sujet.

PROJETS

Les activités de l'année 1983/1984 viseront à :

- à formuler un programme cohérent pluri-annuel de recherche et à rechercher des financements.
- développer les connaissances et de nouvelles directions de recherche en vue de l'intervention opérationnelle dans le cadre du développement autocentré et de la coopération d'intérêt mutuel.
- préparer la tenue du forum 1985.
- publication des actes du séminaire.

LABORATOIRE TIERS-MONDE

HABITAT - DEVELOPPEMENT - TECHNOLOGIES APPROPRIEES

(J.O.Novembre 1979)

Membres enseignants: A. ENARD - J.P.FLAMAND - R. GILI - N. HEISSLER
C. MARTINEZ - G. MASSIAH - Ph. NICK -
R. PASTRANA - F. PHILIPPE - C. ROBIN - B.SAINT-
BLANQUAT - H. SHIN - Y. TSIOMIS - J.F. TRIBILLON
J.C. THORET.

OBJECTIFS:

En articulation avec l'enseignement d'UP6, le L.T.M. vise à permettre aux étudiants motivés une expérience et une réflexion critique basées sur des pratiques diverses (stages, voyages d'études, activités opérationnelles, recherche, documentation-information, etc...)

Les thèmes de base au L.T.M. sont habitat, aménagement, architecture, technologies appropriées, développement, urbanisation, planification et gestion urbaines, formation, production et usage de l'espace.

Les zones d'intérêt sont tant les pays en développement que les régions sous-développées en général.

Le projet cherche à créer à UP6 un lieu de coopération scientifique, culturel et technique, reconnu et ouvert tant pour l'information, la formation, les échanges avec l'extérieur (chercheurs, praticiens, anciens élèves, autres instituts, décideurs et responsables locaux, etc...) que pour une production de connaissances ou une pratique opérationnelle.

Le L.T.M. est ouvert à tous, enseignants ou étudiants déjà diplômés d'UP6 ou non. Peuvent en faire partie toute personne ou groupe s'intégrant à des travaux soit déjà en cours, soit qu'ils proposent.

PROPOSITIONS 1983/1984 :

- poursuite des études en cours - travail d'analyse sur les mémoires portant sur le Tiers-Monde
- travail d'animation d'un réseau des modules d'UP6 traitant explicitement du Tiers Monde ou non pour mener une réflexion sur la définition et la mise en place d'une formation "utile" de praticiens dans les P.E.D.
- constitution d'une association d'anciens élèves pour recueillir une documentation spécifique vivante et monter un réseau questions/réponses sur les P.E.D.
- organisation d'un séminaire devant déboucher sur un forum 1985 (voir rubrique séminaire "formation et production de l'espace dans les P.E.D.")

UP N°6 / EA LA VILLETTE. 1988-89.



CYCLE CONDUISANT AU D.P.L.G.

UP6

	CERTIFICATS	ANNEES + TOTAL H.	ITEMS *	NBRE D'H.	ENSEIGNEMENTS
1	ARCHITECTURE ET DETAILS	3ème 238 H.	201	20	THEORIE - ARCHITECTURE
			202-219	128	ARCHITECTURE (PROJET)
			214-215	30	ARCHITECTURE/S. HUMAINES
			216	60	CONSTRUCTION
2	CONSTRUCTION	3ème 208 H.	217	100	CONCEPTION TECHNIQUE MATÉRIELLES
			218	60	STRUCTURES
			219	48	MAITRISE DES AMBIANCES
3	ARCHITECTURE ET SOCIETE	4ème 5ème 248 H.	202	128	ARCHITECTURE
			201	20	THEORIE - ARCHITECTURE
			215	15	S.HUM / PROGRAM./ ARCHIT.
			214-207	65	SCIENCES HUMAINES
			208	20	HISTOIRE VILLE
4	ARCHITECTURE ET VILLE	3ème 4ème 5ème 235 H.	202	100	ARCHITECTURE
			203	65	(REHAB.) ARCHITECTURE
			208	20	HISTOIRE VILLE
			210	50	ECONOMIE URBAINE
5	DES DEMARCHES PLASTIQUES PRODUCTRICES D'ESPACE	3ème 4ème 235 H.	204	150	PLASTIQUE
			205-206	25	HISTOIRE DE L'ART
			SH	60	SCIENCES HUMAINES
6	ARCHITECTURE ET ENVIRONNEMENT	3ème 4ème 5ème 195 H.	202	100	ARCHITECTURE
			211	30	ECOLOGIE ET PAYSAGES
			206	25	HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE
			209	40	THEOR./PRAT. URBA.: ARCHIT.
7	PRATIQUES PROFESSIONNELLES	4ème 5ème 205 H.	212	70	ECON. DE LA CONST. ET DU BAT.
			213	50	DROIT
			221	25	LANGUES
			220	60	INFORMATIQUE

* Voir au dos les intitulés des items du Ministère.

CERTIFICAT OBLIGATOIRE

C 16

ARCHITECTURE ET SOCIÉTÉ

C 16

AS 002

CYCLE: D.P.L.G.

ANNÉE: 4^{ème}
5^{ème}

OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :

L'objectif de ce certificat est d'intégrer étroitement l'activité de projection avec l'habiter. Habiter étant à entendre dans le sens le plus large du terme. (Les pratiques de l'habiter, tout comme les connotations philosophiques, littéraires et historiques liées à l'habiter).

La recherche de réponses pertinentes s'appuie sur les différents types de formulation qu'implique le processus de production : programmation, projet, prescription, réalisation, usage.

Chacun de ces "moments" doit faire appel à des démarches et des méthodes spécifiques qui seront abordées dans les certificats.

Enseignant responsable:

NICK

Enseignants :

GILI

LAUTIER

NICK

SAINT-BLANQUAT

TRIBILLON

OBLIGATOIRE

PERIODICITE:

Annuel: /

NBRE D'HEURES:

par semaine: 7.45

par année: 248

ENSEIGNEMENTS COMMUNS :

- 202 - le projet sous toutes ses formes pédagogiques
- 201 - théories doctrines architecturales
- 215 - prog.mait.d'ouvrage (privée, publique, étrangère)
- 214 - insertion socio-professionnelle, réglementation, normes, gestion, comptabilité, budget
- 207 - sociologie urbaine
- 208 - histoire de la ville.

REMARQUES :

Les certificats Architecture et Société: C15, C16, C17, C18, C19 ont le même objectif et contenu.

Enseignants ponctuels :
FLAMAND-HOA-
MASSIAH

Contrôle continu :

Examen partiel :

ou

Examen terminal :

OPTION DEVELOPPEMENT

CODR. ECOLE AS002

Enseignants intervenant à titre permanent dans le certificat et membres du jury.
- GILI - LAUTIER - NICK - SAINT-BLANQUAT - TRIBILLON

Enseignants intervenant à titre ponctuel (conf. sémin.stages...)
- FLAMAND - HOA - MASSIAH

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE

- ARCHITECTURE

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P. T.D. atelier autre.

CARACTERE de l'ENSEIGNEMENT :

optionnel. non optionnel.

durée de l'enseignement

128 H.

dont durée des enseignements communs.

202 - 128 H.

CONTENU :

MM. GILI - LAUTIER - NICK - SAINT-BLANQUAT - TRIBILLON

L'objet de ce certificat sera d'analyser, puis de simuler dans des conditions les plus proches de la réalité, le rôle et les implications d'une production architecturale et, plus globalement, d'espace sur les plans sociaux et économiques, dans des situations de développement.

- . L'architecte en situation professionnelle participe en effet de processus complexes d'intervention dans l'espace répondant à des projets politiques - sociaux - économiques concrétisés par la réalisation de construction et d'aménagements.
- . Seront traités, en Europe et dans le Tiers Monde, Habitat, Constructions publiques, Architecture urbaine, Aménagement, en visant à mettre en articulation cohérente conditions sociales de production, techniques de réalisation, parties de représentation, conditions d'usage.

Le certificat comprend 2 projets : le premier sur thème proposé par les enseignants, le second sur thèmes laissés au choix des étudiants.

Le certificat vise à préparer les étudiants aux certificats "Pratique Opérationnelle" et "Stages internationaux".

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE

- THEORIE ARCHITECTURE

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P. T.D. atelier autre.

CARACTERE de l'ENSEIGNEMENT :

optionnel. non optionnel.

durée de l'enseignement

20 H.

dont durée des enseignements communs.

201 - 20 H

CONTENU :

MM. GILI - LAUTIER - NICK - SAINT-BLANQUAT - TRIBILLON

Il s'agit de permettre aux étudiants de connaître et de se situer par rapport aux doctrines contemporaines en matière d'architecture et d'aménagement.
L'enseignement aura lieu par des séminaires ponctuels et des interventions suivies alternés. Les thèmes précis seront indiqués en début d'année.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :
- SCIENCES HUMAINES - PROGRAMMATION - ARCHITECTURE

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P T.D atelier autre

CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT :

optionnel non optionnel

durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
15 H.	215 - 15 H.

CONTENU : PROGRAMMATION - MAITRISE D'OUVRAGE

MM. GILI - LAUTIER - NICK - SAINT-BLANQUAT - TRIBILLON

L'enseignement se fera par des exposés théoriques et pratiques sur la base de cas concrets. Son objectif est que les étudiants situent et analysent les conditions et les moyens de la décision, de la programmation, de la conception, de la maîtrise d'ouvrage, de la maîtrise d'usage (post réalisation initiale), soit autrement dit que les étudiants intègrent dans leur projet les conditions et les moyens du processus de production d'espace situé dans une filière dynamique débouchant et intégrant l'habiter.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :

- SCIENCES HUMAINES

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P T.D atelier autre.

CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT :

optionnel non optionnel

durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
65 H.	214 - 15 H 207 - 50 H

CONTENU :

MM. GILI - LAUTIER - NICK - SAINT-BLANQUAT - TRIBILLON

SOCIOLOGIE URBAINE

Il sera traité dans cet enseignement tant de thèmes spécifiques comme "développement urbain et activités" ou "l'urbanisme volontaire dans la période 1960-1975" en France, ou la "dualité dans l'urbanisme colonial", que d'analyses de processus de formation spatiale urbaine concrètes de régions en développement en Europe (par exemple : Catalogne Nord...) et dans le Tiers Monde (par exemple : aménagement de l'espace en Chine, urbanisation au Maghreb et en Afrique Noire...).

Les étudiants auront à étudier des thèmes ou sujets laissés à leur choix et à en faire l'exposé.

INSERTION SOCIO-PROFESSIONNELLE

Cet enseignement sera développé en liaison directe avec les travaux personnels des étudiants menés dans l'enseignement Architecture. Outre les aspects réglementation, normes, gestion, on traitera plus largement des problématiques professionnelles, de la prospection - commande, des logiques institutionnelles et financières, des procédures, du rapport entre conception et usage...

UP N°6 / EA LA VILLETTE. 1988-89.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :

- HISTOIRE VILLE

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P. T.D. atelier autre

CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT :

optionnel non optionnel

durée de l'enseignement

20 H.

dont durée des enseignements communs.

20H- 20 H

CONTENU :

Cet enseignement est articulé et imbriqué à celui de "sociologie urbaine". Il traitera sur les mêmes thèmes du repérage et de l'analyse des déterminants et du poids propre de l'héritage social et spatial sur les processus présents de formation de l'espace urbain.

MM. GILI - LAUTIER - NICK - SAINT-BLANQUAT - TRIBILLON

UP N°6 / EA LA VILLETTE. 1988-89.

CERTIFICAT OBLIGATOIRE

C 24	ARCHITECTURE ET VILLE	C 24 ----- AV 005	CYCLE: D.P.L.G. ANNEE 3ème, 4ème, 5ème.
-------------	-----------------------	-------------------------	---

OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :

L'ampleur du champ d'investigation ouvert pour ce certificat et l'acuité des problèmes qu'il traite contraint à formuler moins un objectif que des souhaits. Il faudrait qu'au travers des différentes pratiques et méthodes abordant l'urbain, se dessine une ré-évaluation des enjeux et des impacts contenus dans la ville - La ville, les villes, sont une forme particulière de l'occupation de l'espace par une population. Cette forme varie avec les différentes périodes de l'histoire, les cultures et l'exercice de différents pouvoirs. Dans le sens le plus large du terme la ville est toujours à réhabiliter ; c'est ce souci qui devrait préoccuper ceux qui se proposent de participer à ce certificat. L'intervention de l'architecte en milieu urbain est forcément politique puisque étymologiquement le rêve de démocratie grecque se dit polis, la ville.

ENSEIGNEMENTS COMMUNS :

- 202 - le projet sous toutes ses formes pédagogiques
- 203 - réhabilitation, rénovation, transformation du bâti existant
- 208 - histoire de la ville
- 210 - économie urbaine.

Enseignant responsable:
FLAMAND

Enseignants :
FLAMAND
MASSIAH
PASTRANA
MARTINEZ

OBLIGATOIRE

PERIODICITE:
Annuel:

NBRE D'HEURES:
par semaine 7.15
par année: 235

REMARQUES :
Les certificats Architecture et Ville: C20, C21, C22, C23, C24, C25, C26 ont le même objectif et contenu.
Ens. ponctuels:
DOLLE
JOLY P.

Contrôle continu :	Examen partiel :	ou Examen terminal :
--------------------	------------------	----------------------

60%

40%

CODE ECOLE : AV005

Enseignants intervenant à titre permanent dans le certificat et membres du jury.

- FLAMAND - - MASSIAH - PASTRANA - MARTINEZ

Enseignants intervenant à titre ponctuel (conf. sémin.stages...).

- DOLLE - JOLY P.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE

- ARCHITECTURE

MODE PEDAGOGIQUE :
 cours T.P. T.D. atelier autre.

CARACTERE de L'ENSEIGNEMENT :

optionnel. non optionnel.

durée de l'enseignement

100 H.

dont durée des enseignements communs.

202- 100 H.

MM. FLAMAND-MASSIAH-PASTRANA-MARTINEZ

CONTENU : "CONCEVOIR L'ARCHITECTURE, PRODUIRE LA VILLE".

Aménagement d'un flot dans un quartier parisien en évolution.

Un (ou deux) projet (s) sur l'année permettront d'aborder d'une façon innovante la problématique du logement social.

L'analyse de la réalité sociale, économique, culturelle du quartier, de la morphologie urbaine et des typologies des logements existants sur le quartier et ailleurs devront permettre de comprendre et de mieux orienter les réponses urbanistiques et architecturales dans le domaine du logement et des équipements et services de proximité.

De l'espace public à l'espace privé, il sera donné une attention particulière à l'ensemble des articulations qui qualifient la transition de la ville au logement et assurent la continuité de la trame urbaine.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :

- (REHABILITATION) - ARCHITECTURE

MODE PEDAGOGIQUE :
 cours T.P. T.D. atelier autre

CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT :

optionnel non optionnel

durée de l'enseignement

65 H.

dont durée des enseignements communs.

203 - 65 H.

MM. FLAMAND-MASSIAH-PASTRANA-MARTINEZ

CONTENU :

La ville n'est jamais finie. Bâtir en ville c'est participer à son évolution ; c'est s'inscrire dans son histoire et orienter son avenir. Mais le cadre physique est support de mémoire collective et en tant que tel élément constituant des identités des individus et des groupes.

Pour cela intervenir en centre ancien dense exige d'aborder le cadre bâti existant avec le respect et la modestie que mérite sa fragilité.

Réhabiliter et rénover le cadre bâti devraient être les deux termes indissociables d'un processus permanent de production de la ville.

Méthodes et techniques d'intervention en centres anciens.

UP N°6 / EA LA VILLETTE. 1988-89.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :

- HISTOIRE, VILLE

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P. T.D. atelier autre

CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT :

optionnel non optionnel

durée de l'enseignement 20 H. (dont 10h. assurées par le transversal de JOLY Pierre.	dont durée des enseignements communs. 208 - 20 H
--	---

CONTENU :

MM.FLAMAND-MASSIAH-PASTRANA-MARTINEZ

Intervenir en centre ancien veut dire se confronter à une réalité lourde de significations qui trouve ses racines dans l'histoire des faits urbains.

Interroger la ville permet de comprendre son évolution et sa dynamique, de découvrir ses traces dans les formes urbaines du quartier, des flots, des rues.

Connaître pour mieux intervenir.

+ cours transversal de P. JOLY
(voir texte fin de liste "Architecture et Ville").

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :

- ECONOMIE URBAINE

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P. T.D. atelier autre.

CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT :

optionnel non optionnel

durée de l'enseignement 50 H. (dont 30h. assurées par le transversal de DOLLE et MASSIAH.	dont durée des enseignements communs. 210 - 50 H.
---	--

CONTENU :

MM.FLAMAND-MASSIAH-PASTRANA-MARTINEZ

Programmation et gestion des équipements urbains.

L'objet du certificat est de produire un fragment de ville, contribuer à la constitution d'un habitat.

La proietation et la production du bâti en tant que moments d'un processus de production supposent une réflexion en amont et une simulation prévisionnelle en aval.

De la programmation à la gestion l'architecte est appelé à connaître et à situer son intervention en relation avec tous les autres agents de la production du bâti.

+ cours transversal de J.P. DOLLE et de G. MASSIAH
(voir texte fin de liste "Architecture et Ville".)

CERTIFICAT OBLIGATOIRE

C 34

ARCHITECTURE ET ENVIRONNEMENT

C 34

AE 001

CYCLE: D.P.L.G.

ANNEE: 3ème,
4ème, 5ème.

OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :

L'objectif de ce certificat est de préciser les nombreux registres sur lequel joue le terme d'environnement et de faire apparaître les relations fines et complexes qui conditionnent la dialectique architecture, habitat et environnement. Il devra apparaître dans ce certificat que l'acte d'aménagement est un projet de protection des différents patrimoines (tant ruraux, paysagers, qu'urbains) que l'écologie est une poésie de l'espace puisant toute sa force dans la maîtrise scientifique d'énergies renouvelables, que l'écohabitat est un refus de toute implantation brutale et déculturelissante.

La production d'un projet par les étudiants inscrits à ce certificat passe donc à la fois par une écoute et une lecture approfondie du lieu sur lequel ils auront à intervenir (respect de la mémoire collective) ainsi que par un travail de recherche expérimentale apte à promouvoir des solutions adéquates et nouvelles au problème de l'habitat.

Enseignant responsable:

Mme ALEXANDROFF

Enseignants :

ALEXANDROFF (Mme)

ALEXANDROFF (M.)

DOULCIER

DUBUS

EDERY

SHIN

TATTEGRAIN

OBLIGATOIRE

PERIODICITE:

Annuel: /

NBRE D'HEURES:

par semaine: 6h.

par année: 195

ENSEIGNEMENTS COMMUNS :

- 202- le projet sous toutes ses formes pédagogiques
- 211- écologie et paysages
- 206- histoire de l'architecture
- 209- théories et pratiques en urbanisme.

REMARQUES :

Tous les certificats Architecture et Environnement ont le même obj. et contenu (C34, C35, C36, C37, C38).

Ens. ponctuels:
MENARD.

Contrôle continu :

50%

Examen partiel :

ou

Examen terminal :

50%

91

UP N°6 / EA LA VILLETTE. 1988-89.

CODE ECOLE : **AE 001**

Enseignants intervenant à titre permanent dans le certificat et membres du jury.

- ALEXANDROFF (MME) - ALEXANDROFF G. - DOULCIER - DUBUS - EDERY -

- SHIN - TATTEGRAIN

Enseignants intervenant à titre ponctuel (conf. sémin.stages...).

- MENARD

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE

- ARCHITECTURE

MODE PEDAGOGIQUE : cours T.P. T.D. atelier autre.

CARACTERE de l'ENSEIGNEMENT :

optionnel. non optionnel.

durée de l'enseignement

100 H.

dont durée des enseignements communs.

202 - 100 H.

CONTENU : L'HABITAT INTEGRE A L'ENVIRONNEMENT

ALEXANDROFF (Mme + M.) - SHIN
Mme TATTEGRAIN

L'activité se décompose en 2 types de travaux :

Les projets proprement dits (annuels) et un cours TP associant architecture, physique, construction (semestriel).

I - PROJETS

Les thèmes proposés, situés soit en Europe, soit dans les pays en développement, touchent l'HABITAT au sens large : lieux d'habitation, de travail, avec tous leurs espaces, leurs flux, leurs réseaux. Bref des ensembles et non des événements isolés - et l'objectif du certificat est de prendre en compte, pour la conception de ces ensembles, les contraintes et les ressources de l'environnement : défense et meilleur usage de l'espace naturel, limitation des pollutions, réduction des gaspillages et au-delà, (principalement au Tiers-Monde) recherche de formes urbaines mieux adaptées aux besoins, notamment mieux imbriquées avec les zones agricoles et de subsistance.

- Des thèmes annuels seront proposés aux étudiants qui les adapteront à un environnement particulier de leur choix.

- le premier trimestre sera consacré à des exercices préparatoires encadrés et à la recherche des documents. Le projet personnel sera ensuite traité en 2 étapes.

II - COURS + TP semestriel : "adaptation du projet au site".
Données sur les sols (nature, eau dans les sols, stabilité...) ouvrages souterrains, fondations, données d'architecture parasismique.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : - ECOLOGIE ET PAYSAGES		durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input checked="" type="checkbox"/> T.P. <input type="checkbox"/> T.D. <input checked="" type="checkbox"/> atelier <input checked="" type="checkbox"/> autre		30 H.	211 - 30 H.
CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel		M. DUBUS - Mme TATTEGRAIN	
CONTENU : Ø . Systèmes. Ecosystèmes. Ecologie			
1) <u>ETUDE DES MILIEUX</u> climat le site et ses caractères le terrain histoire écologique du site "médecine" des végétaux.			
2) <u>ETUDE DES SOLS</u> , des eaux de surface, des eaux souterraines du site, structure écologique des sols structure mécanique des sols			
3) <u>ENTREES, SORTIE</u> , traitements aux devenir des éléments relatifs à la vie dans un site naturel ou urbanisé (habitat, équipement, activités...)			
4) <u>IMPACTS GENERAUX</u> ou probables de tels ou tels équipements (circulation, réseaux d'assainissement, adduction d'eau...)			
5) <u>ACCLIMATATION</u> des êtres vivants, adaptation au milieu.			
Le site en tant que cadre d'accueil de réalisations envisagées ; le site, qui suggère telle réalisation plutôt que telle autre pensée d'avance, est la directive ou la contrainte principale de l'engagement puis de la mise au point de l'acte de bâtir ou d'équiper.			
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : - HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE		durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> T.P. <input type="checkbox"/> T.D. <input type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre.		25 H.	206 - 25 H.
CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel		Mmes ALEXANDROFF - MM. ALEXANDROFF DOULCIER-DUBUS-EDERY-SHIN	
CONTENU : Présentation et analyse d'habitats : primitifs, antiques, pré-industriels, récents et contemporains considérés comme des écosystèmes.			
L'analyse s'effectue à l'échelle de la macro-région, du site, de l'agglomération du bâtiment, de l'objet (machines, éléments constructifs etc...)			
Des relations entre milieu naturel, culture matérielle, symboles, formes, structures sociales, substituts énergétiques etc... sont dégagés.			
Quelques exemples : - "l'écosystème gothique" - le désert habité : pistes, oasis, villes caravanières - nature et société en Afrique subtropicale - Orient : la ville, la terre et l'eau - destruction des terrains agricoles et des formes villageoises en Ile-de-France de 1900 à nos jours, etc...			

UP N°6 / EA LA VILLETTE. 1988-89.

024

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE - THEORIE / PRATIQUE URBANISME ARCHITECTURE		durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> T.P. <input type="checkbox"/> T.D. <input type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre.			
CAPACTERE de L'ENSEIGNEMENT :		40 H.	209- 40 H.
<input type="checkbox"/> optionnel. <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel.			

Mmes ALEXANDROFF-TATTEGRAIN-MMS. SHIN
ALEXANDROFF-EDERY-DUBUS-DOULCIER

CONTENU :

- I - L'homme et son environnement "anthropologie de l'habitat" (A.R.)
- II- La ville comme système ; villes anciennes, villes nouvelles, des urbanisme, villes linéaires, cités jardins, villes-ports, villes du Tiers-Monde.
- III- Les relations ville-campagne.. Analyse du flux migratoire, données démographiques.
- IV- Analyse générale des systèmes ; écosystèmes urbains, villes et énergie (industrie, transports, chauffage - réfrigération, l'eau, les déchets urbains et leur traitement)
- V - Administration, pratique des documents d'urbanisme ; gestion urbaine (SDAU, POS, COS), lois foncières ; habitats spontanés ; le cas spécifique des villes du Tiers-Monde.
- VI- Acteurs (professionnels, élus, habitants) de l'environnement.

94

CERTIFICAT OBLIGATOIRE

C 38	ARCHITECTURE ET ENVIRONNEMENT	C 38	CYCLE: D.P.L.G.
		----- AE 005	ANNEE: 3ème, 4ème, 5ème.

OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :

L'objectif de ce certificat est de préciser les nombreux registres sur lequel joue le terme d'environnement et de faire apparaître les relations fines et complexes qui conditionnent la dialectique architecture, habitat et environnement. Il devra apparaître dans ce certificat que l'acte d'aménagement est un projet de protection des différents patrimoines (tant ruraux, paysagers, qu'urbains) que l'écologie est une poésie de l'espace puisant toute sa force dans la maîtrise scientifique d'énergies renouvelables, que l'écohabitat est un refus de toute implantation brutale et déculturelissante.

La production d'un projet par les étudiants inscrits à ce certificat passe donc à la fois par une écoute et une lecture approfondie du lieu sur lequel ils auront à intervenir (respect de la mémoire collective) ainsi que par un travail de recherche expérimentale apte à promouvoir des solutions adéquates et nouvelles au problème de l'habitat.

Enseignant responsable:
SHIN.....

Enseignants :
SHIN
JAUPITRE
TATEGRAIN

OBLIGATOIRE

PERIODICITE:
Annuel: /X/

NBRE D'HEURES:
par semaine: 6h.
par année: 195

ENSEIGNEMENTS COMMUNS :

- 202- le projet sous toutes ses formes pédagogiques
- 211- écologie et paysages
- 206- histoire de l'architecture
- 209- théories et pratiques en urbanisme.

REMARQUES :
Tous les certificats Architecture et Environnement ont le même obj. et contenu. (C34, C35, C36, C37, C38).
Ens. ponctuels:
MASTAH-ROBIN -
G. ALEXANDROFF.

Contrôle continu : Examen partiel : ou Examen terminal :

50%

50%

65

CODE ECOLE : A E005

Enseignants intervenant à titre permanent dans le certificat et membres du jury.
 - SHIN - JAUPITRE - TATTEGRAIN

Enseignants intervenant à titre ponctuel (conf. sémin.stages...)
 - MASSIAH - ALEXANDROFF. G. - ROBIN

<p>TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE - ARCHITECTURE</p> <p>MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> T.P. <input checked="" type="checkbox"/> T.D. <input type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre.</p> <p>CARACTERE de l'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel. <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel.</p>	<p>durée de l'enseignement</p> <p>100 H.</p>	<p>dont durée des enseignements communs.</p> <p>202 - 100 H</p>
---	--	---

Mme TATTEGRAIN-MM. JAUPITRE-SHIN

CONTENU : ESPACE HYBRIDE : pertinence pour une nouvelle adéquation architecturale.

THEORIE: Dans les régions qui vivent une évolution économique, culturelle, sociale accélérée, on note invariablement une prolifération d'architectures appelées couramment et de manière amusée, "METISSEES", "de DETOURNEMENT", "PASTICHES", "POST-MODERNES REGIONALES", ...etc..., comme des bourgeonements indisciplinés que secrètent des conditions dramatiques de pénurie de logement et d'insuffisance de structure, de services urbains...

S'agit-il simplement d'une anecdote architecturale périphérique, malgré son dynamisme, son ampleur avec ses impressionnantes diversités inventives?

Les "compartiments chinois" d'Asie du Sud-Est, les "campongs" de Jakarta, les bidonvilles de Roue Avenue à New-Delhi, ou de Guet'Ndar à St. Louis du Sénégal, les immeubles-tours aux ruelles intérieures des grandes villes japonaises, les habitations collectives à cours du quartier Nord-Ouest de Beijing intra-muros, les "Souks industriels", les maisons multi-familiales du Village de la Libération à Séoul, les opérations habitat-tourisme sur les côtes tunisiennes, les "Barriadas" de Lima....., force est de constater que nous sommes devant un processus d'une efficacité pertinente pour l'élaboration des nouvelles adéquations architecturales ; un défi spontané pour une performance et une modernité originales face à un environnement changeant à haute pression, s'appropriant toutes opportunités d'une culture locale, des modèles/concepts étrangers et de l'économico-technique moderne et jouant "hors normes" avec une insouciance insolente.

La désignation "ESPACE HYBRIDE" est pour signifier, d'une part, cette nouvelle compréhension du phénomène et, d'autre part, pour une démarche architecturale-urbanistique capable de dépasser tant l'anachronisme et l'incapacité d'insertion au tissu local des opérations aux normes universelles, que l'impasse opérationnelle d'une remise en cause de l'environnement politique-économique-social, préalable "sine qua non" aux actes architecturaux ou l'insuffisance méthodologique d'une spéculation "interférence culturelle" pour saisir la réalité architecturale.

METHODE : La démarche "Espace Hybride" consiste en une suite qui va d'un repérage d'exemples hybrides architecturaux et urbanistiques significatifs, à un projet d'amélioration de leur performance, en agissant sur les facteurs, et le processus d'élaboration identifiés comme pertinents. Légitimer et tirer bénéfice de ces innombrables inventions architecturales et de trouvailles opérationnelles ingénieuses, ensuite s'approprier la nouvelles dimension d'une liberté architecturale ; l'essai continué "in situ" en pleine phase avec l'évolution du lieu, permis d'un droit à l'erreur jouissant de l'impunité normative entendus comme inhérents aux dynamiques hybrides-tels sont les intérêts que nous attendons de cette ouverture - "Espace Hybride".

16

2-7.

TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE ECOLOGIE ET PAYSAGES					durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input checked="" type="checkbox"/> T.P. <input type="checkbox"/> T.D. <input type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre.						
CARACTERE de l'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel. <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel.					30 H.	211 - 30 H.
Mmes TATEGRAIN - ROBIN - M. MASSIAH CONTENU : Etude d'écosystème sous l'angle de l'environnement politique administratif, réglementaire, économique, foncier et technologique.						
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE - HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE					durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> T.P. <input type="checkbox"/> T.D. <input type="checkbox"/> atelier <input checked="" type="checkbox"/> autre.						
CARACTERE de l'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel. <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel.					25 H.	206- 25 H.
M. SHIN CONTENU : Architecture et urbanisme d'Extrême Orient : Chine, Japon, Corée.						
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE - THEORIE / PRATIQUE URBANISME - ARCHITECTURE					durée de l'enseignement	dont durée des enseignements communs.
MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> cours <input type="checkbox"/> T.P. <input type="checkbox"/> T.D. <input type="checkbox"/> atelier <input type="checkbox"/> autre.						
CARACTERE de l'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel. <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel.					40 H.	209- 40 H.
- MM. SHIN-JAUPITRE CONTENU : <u>Séries de conférences :</u> Nouvelle architecture dans les villes à développement rapide : Séoul, Bangkok, Singapour, Calcutta, Alger, Le Caire, Pékin. Anthropologie et sociologie technique de saisie et méthode d'exploitation des relevés et enquêtes.						

107

CERTIFICAT OPTIONNEL

C 43

ARCHITECTURE ET CLIMAT

C 43

OPA 04

CYCLE: D.P.L.G.

ANNEE: 3ème, 4ème
5ème.

(ARCHITECTURE SOLAIRE ET TROPICALE)

OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :

-OBJECTIF PEDAGOGIQUE DU CERTIFICAT :

Ce certificat propose une recherche approfondie sur les relations qui unissent l'architecture - formes, espaces, groupements, usages, symboles - aux formes climatiques.

Relations de contraintes, mais aussi relations gratifiantes, sources d'inventivité, de diversité, de plaisir.

Le certificat propose deux options principales :

- l'architecture climatique en France (disons en Europe...) avec la problématique des économies d'énergies, l'architecture solaire, les formes innovantes de toutes sortes.

- l'architecture des "pays chauds", qui sont aussi ceux du Tiers-Monde : monde méditerranéen, déserts, tropiques.

Mais au-delà de la diversité des cultures et des contraintes naturelles on n'a pas voulu séparer totalement les équipes, qui seront invitées à mieux saisir, par leur confrontation, la richesse du thème.

Enseignant responsable:

ALEXANDROFF G...

Enseignants :

ALEXANDROFF J.M.

ALEXANDROFF G.

OBLÉD

SHIN

OPTIONNEL

PERIODICITE:

Annuel: 7

NBRE D'HEURES:

par semaine 5.30

par année: 180.

REMARQUES :

Enseignants ponctuels:

LIEBARD

TATTEGRAIN

DISCIPLINES CONCERNEES :

- ARCHITECTURE
- CONSTRUCTION
- PLASTIQUE

Contrôle continu :

50%

Examen partiel :

50%

ou Examen terminal :

119

CERTIFICAT OPTIONNEL

C 50	PRATIQUE OPERATIONNELLE	C 50 ----- OPA 12	CYCLE: D.P.L.G. ANNEE: 4 ^{ème} , 5 ^{ème}
-------------	-------------------------	-------------------------	---

<p>OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :</p> <ul style="list-style-type: none">- projet en situation réelle, enquête, conception et chantier sur contrats passés à l'extérieur.- périodicité liée à l'importance du contrat.- Nombre d'étudiants nécessairement limité - préinscription obligatoire auprès des enseignants. <p>Suivi des contrats et exécution :</p> <p>Enquête - programmation - APS - APD - DCE. appel d'offres - chantier - réception.</p> <p>Les projets de Pratique OPérationnelle seront annoncés au moment de la conclusion des contrats. Les inscriptions pédagogiques seront alors prises (en cours d'année).</p> <p>(suivant contrat - maximum 2 X 9 mois.)</p>	<p>Enseignant responsable:</p> <p>..... GILI</p> <p>Enseignants :</p> <p>DOLLANDER GILI NICK</p>
---	--

<p>DISCIPLINES CONCERNEES :</p>	<p>NON OPTIONNEL</p> <p>PERIODICITE: Annuel: <input checked="" type="checkbox"/> /</p> <p>NBRE D'HEURES: par semaine 6.30 par année 200</p> <p>REMARQUES : MODE PEDAGOGIQUE cours, atelier, chantier.</p>
--	--

Contrôle continu :	Examen partiel :	ou Examen terminal :
--------------------	------------------	----------------------

50%	50%	(sur chaque phase contractuelle)
-----	-----	----------------------------------

135

CERTIFICAT OPTIONNEL

C 51	ADELANTE	C 51 ----- OPA 13	CYCLE: D.P.L.G. ANNEE: 4ème, 5ème,
-------------	----------	-------------------------	---------------------------------------

OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :

Dans le domaine de l'urbanisme et de l'aménagement, on assiste à une réorientation de la demande des pays en voie de développement. Elle porte essentiellement sur les trois types d'intervention suivants :

- Trames d'accueil et organisation communautaire
 - Restructuration des espaces périphériques urbains
 - Réhabilitation et rénovation urbaines.
- Pour pouvoir répondre, des nouvelles compétences seront nécessaires aux architectes. Le certificat se propose de développer une réflexion sur les rapports qu'entretiennent l'architecture, le territoire et le contexte social, économique culturel et politique à partir d'une démarche de projet architectural dans un site concret et en situation réelle de production.

Les phases d'analyse et de diagnostic devant aboutir au programme de l'intervention, seront l'occasion d'interroger une réalité complexe en situation de développement, en particulier en Amérique Latine où seront choisies les études de cas.

Ces terrains d'intervention situés en milieu urbain ou en proche banlieue des grandes villes permettront d'étudier la problématique de la croissance urbaine et le processus de "métropolisation" des villes en France et en Amérique Latine ainsi que ses conséquences : ségrégation sociale, pauperisation, pénurie de logements, etc...

Le certificat fournira aux étudiants les moyens de simuler l'intervention en conditions proches de la réalité de la production en France et à l'étranger.

Ce certificat fait l'objet d'un accord d'échanges universitaires avec l'Institut des Hautes Etudes d'Amérique Latine, Université de Paris III (Sorbonne nouvelle) 28 rue St.Guillaume 75007 PARIS

Enseignant responsable:

...PASTRANA.....

Enseignants :

ARANEDA
MARTINEZ
PASTRANA

OPTIONNEL

PERIODICITE:

Annuel: /

NBRE D'HEURES:

par semaine: 6.30

par année: 208

REMARQUES :

DISCIPLINES CONCERNEES :

- URBANISME/AMENAGEMENT DU TERRITOIRE
- ARCHITECTURE
- SCIENCES ET TECHNIQUES
- SCIENCES HUMAINES (sociologie-économie-sc.politiques)

Contrôle continu :

Examen partiel :

ou

Examen terminal :

60%

40%

137

<p>TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : - CROISSANCE URBAINE ET DEVELOPPEMENT: VILLES ET METROPOLES</p>	<p>durée de l'enseignement</p>
<p>MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input checked="" type="checkbox"/> <input checked="" type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> cours T.P T.D atelier autre</p>	<p>Projet: 72 H Cours théor.: 24 H</p>
<p>CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel</p>	<p>A. ARANEDA C. MARTINEZ R. PASTRANA</p>
<p>CONTENU : Cours théorique et projet d'intervention.</p>	
<p>Thème : Analyse urbaine, méthodologie d'intervention, études pré-opérationnelles. Composants de l'habitat et formes d'organisation Aménagement urbain - du quartier au logement-réhabilitation et rénovation du bâti.</p>	
<p>Les thèmes seront développés lors des cours théoriques (qui pourront prendre la forme de séminaires). Dans la mesure du possible, ces cours seront à la charge des Universitaires, des chercheurs ou des professionnels (latino) nels membres des équipes franco-américains ayant une expérience confirmée dans les thèmes traités.- Cycle de conférences : "Villes en développement"</p>	
<p>TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : - MATERIAUX-TECHNIQUES ET MOYENS DE PRODUCTION</p>	<p>durée de l'enseignement</p>
<p>MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> <input checked="" type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> cours T.P T.D atelier autre.</p>	<p>22 H</p>
<p>CARACTERE DE L'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel</p>	<p>C. MARTINEZ R. PASTRANA A. ARANEDA</p>
<p>CONTENU : Evolution, tendances et perspectives des moyens de production du bâti dans les pays en développement portant en particulier sur des cas latino-américains.</p>	
<p>TITRE DE L'ENSEIGNEMENT ou de l'ACTIVITE PEDAGOGIQUE - SOCIOLOGIE, SCIENCES POLITIQUES ET AMENAGEMENT DU TERRITOIRE</p>	<p>durée de l'enseignement.</p>
<p>MODE PEDAGOGIQUE : <input checked="" type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input checked="" type="checkbox"/> cours T.P. T.D. atelier autre.</p>	<p>90 H</p>
<p>CARACTERE de L'ENSEIGNEMENT : <input type="checkbox"/> optionnel. <input checked="" type="checkbox"/> non optionnel.</p>	<p>* ARANEDA MARTINEZ PASTRANA</p>
<p>CONTENU : Des villes coloniales aux métropoles d'aujourd'hui : Histoire et conséquences sur le développement urbain des idées politiques, mouvements sociaux et options économiques en Amérique Latine.</p>	
<p>*</p>	
<p>138</p>	

TIERS MONDE

OPA 04

3ème, 4ème, 5ème années

Enseignants intervenant à titre permanent dans le certificat et membres du jury :

**Jeanne-Marie ALEXANDROFF - Georges ALEXANDROFF[©] - J-P.FLAMAND
Danièle OBLED**

Enseignants intervenant à titre ponctuel (conférences, séminaires, stages, ...) :

Jean DOULCIER - Gustave MASSIAH - Mireille MENARD

Objectif et contenu du certificat :

Remobiliser l'attention sur les problèmes du continent africain, et plus généralement du Tiers-Monde francophone (Maghreb, Afrique subsaharienne, + Caraïbes, Pacifique et pays d'Indochine).

Rechercher des solutions adaptées aux problèmes de l'habitat du plus grand nombre (contraintes démographiques, économiques, sociales, culturelles, et corrélativement dégradation des ressources de l'environnement).

Disciplines concernées :

**Architecture
Construction
Plastique
Sciences humaines**

Mode de validation :

Contrôle continu	50 %
Examen partiel ou terminal	50 %

Poids horaire annuel :

180 heures

Poids horaire hebdomadaire :

5 h 30

Titre de l'activité pédagogique : ARCHITECTURE: PROGRAMMES ADAPTÉS
PROJETS ADAPTÉS

Mode pédagogique : tp, td, atelier

Durée de l'enseignement : 96 heures

Enseignants : J.M. ALEXANDROFF, G. ALEXANDROFF, J-P FLAMAND

Contenu :

Analyses de programmes et projets existants ; analyses de l'environnement

Projets : recherches d'urbanisme adapté, de programmes adaptés, d'architecture adaptée, de construction adaptée : construction économique, climatique, auto-construction, technologies alternatives, assainissement, etc...

Titre de l'activité pédagogique : COURS : TIERS MONDE: L'ENVIRONNEMENT,
LES CONTRASTES, LES OUTILS

Mode pédagogique : cours

Durée de l'enseignement : 64 heures

Enseignants : J.M. et G. ALEXANDROFF, J-P FLAMAND, D. OBLED

Contenu :

Principaux thèmes :

- Les mécanismes de la domination : histoire, données économiques, analyses socio-culturelles.
- L'espace colonial, précolonial, néo-colonial. Etudes de cas.
- Cours techniques confortant l'activité de projet : matériaux et chantiers, architectures tropicales, assainissement, eau et énergie, utilisation des ressources disponibles, etc...
- Les procédures coutumières, néo-vernaculaires, internationales.

Titre de l'activité pédagogique : ESPACES, CULTURES,
IDENTITE CREATRICE

Mode pédagogique : séminaires, atelier

Durée de l'enseignement : 20 heures

Enseignants : J-M. ALEXANDROFF, D. OBLED

Contenu :

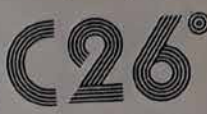
Il y aura 3 séminaires de chacun 8 semaines ; chaque étudiant en choisira un :

Elaboration d'un travail collectif ("cahier" co-redigé et illustré) en 4 semaines + travail individuel d'atelier : dessins et exercices architectural sur thème.

Chaque séminaire se situe dans une aire culturelle particulière . Sont prévus : Les Afriques Noires, le Maghreb, les Caraïbes et autres îles.

TITRE DU CERTIFICAT :		C26 [®] <small>Option</small>		
URBANISME ET HABITAT DE PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT				
<u>OBJECTIF PEDAGOGIQUE</u>				
Le but de ce "séminaire" est d'abord d'initier les étudiants <u>aux problèmes spécifiques de l'habitat</u> dans les pays du tiers monde.				
Cette initiation consiste d'abord à faire connaître le mode d'habiter et le mode de groupement des cellules d'habitat dans un certain nombre de nations considérées par les organismes internationaux comme "pays en voie de développement". Dans l'impossibilité d'étudier tous les pays, on les répartira en groupes ou en régions et on essaiera pour chaque groupe d'analyser en profondeur les conditions d'habiter dans un pays particulièrement représentatif.				
Ce mode d'approche obligera, éventuellement, à examiner les éléments culturels influençant le plus la disposition et le groupement des cellules d'habitation (par exemple l'influence de la religion sur l'habitat dans les pays islamiques).				
Cette étude de l'habitat traditionnel sera prolongée par une recherche sur l'évolution depuis le début de ce siècle sur les problèmes actuels (démographie et pouvoir d'achat) et sur les diverses solutions proposées.				
Du point de vue pédagogique toujours, le second semestre sera consacré à l'élaboration d'un mémoire. Ce mémoire devra proposer une ou des solutions viables aux problèmes d'habitat ou d'urbanisme posés par le pays considéré.				
<u>CALENDRIER</u>				
Le premier trimestre sera consacré à des conférences de personnalités particulièrement compétentes et par des lectures au sujet desquelles l'étudiant présentera publiquement ses notes de lecture.				
Le second trimestre sera plus particulièrement réservé à l'étude des solutions déjà proposées quant à l'habitat et à l'urbanisme et à la critique de ces expériences.				
Enfin, au 3ème trimestre, on s'efforcera de présenter des solutions pour l'habitat et pour l'organisation des quartiers.				
<u>CHAMP D'INTERVENTION</u>				
Ce séminaire portera sur l'ensemble des pays en développement, y compris l'Amérique latine, mais les pays du Maghreb et d'Afrique de l'Ouest auront une place prépondérante. Dans la mesure des crédits alloués, un voyage d'étude d'une quinzaine de jours sera organisé dans l'un de ces pays.				
C26	C.C.	Examens Par ou Term.	Totaux (coef.)	Remarques sur le contrôle des connaissances
C26-1 Urbanisme d'habitat	27 %	27 %	54 %	
C26-2 Sociologie urbaine	10 %	10 %	20 %	
C26-3 milieu naturel milieu urbain	13 %	13 %	26 %	
TOTAUX	50 %	50 %	100 %	

UP N°7 / EA TOLBIAC. 1985-86.

TITRE DU CERTIFICAT : URBANISME ET HABITAT DE PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT		 <i>Option</i>
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT URBANISME D'HABITAT DANS LES P.V.D. (209 - Théories et pratiques en urbanisme) CONTENU RESUME 3 h/SEM. 96 h/AN.	ENSEIGNANTS ET ENSEIGNANT RESPONSABLE : M. TASTEMAIN Mme TOURNON BRANLY MM. AMAT HEBERT STEVENS LERY LUCQUIN	
- La problématique de l'habitat et de l'urbanisme du quartier dans les pays en voie de développement - Conditions historiques et culturelles - Analyse des besoins actuels dans les conditions spécifiques locales - Analyse (historique) des solutions déjà proposées - Recherche de solutions nouvelles MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRE <input checked="" type="checkbox"/> CONTROLE DES CONNAISSANCES thèse finale et exposés séminaire	PERIODICITE DU CERTIFICAT : ANNUEL <input checked="" type="checkbox"/> SEMESTRIEL <input type="checkbox"/> TRIMESTRIEL <input type="checkbox"/> AUTRE <input type="checkbox"/>	ENSEIGNANT(S) : MM. TASTEMAIN, LUCQUIN, LERY, Mme TOURNON-BRANLY
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT SOCIOLOGIE URBAINE ET ECONOMIE (207 - Sociologie urbaine) CONTENU RESUME 1h30/SEM. 48 h/AN.	NOMBRE D'HEURES : PAR SEMAINE : 5 h 30 PAR ANNEE : 176 h	CHAMPS DISCIPLINAIRES : ARCHITECTURE <input checked="" type="checkbox"/> CONSTRUCTION <input checked="" type="checkbox"/> MATHÉMATIQUES <input type="checkbox"/> PLASTIQUE <input type="checkbox"/> SC. HUMAINES ET JURIDIQUES <input checked="" type="checkbox"/>
- L'essor démographique dans les pays en voie de développement - causes et conséquences sur le milieu urbain - Croissance urbaine et aménagement du territoire - Sous-développement et développement - L'aide aux pays en voie de développement MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input checked="" type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRE <input type="checkbox"/> CONTROLE DES CONNAISSANCES contrôle continu et examen final	REMARQUES Ce certificat est accessible aux étudiants de 3ème, 4ème, 5ème années (sauf avis contraire des enseignants).	ENSEIGNANT(S) : M. LUCQUIN
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT MILIEU NATUREL - MILIEU URBAIN (211 - Paysages : doctrines écologie) CONTENU RESUME 1 h/SEM. 32 h/AN.		
Milieu naturel des zones tropicales et sub-tropicales MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRE <input checked="" type="checkbox"/> CONTROLE DES CONNAISSANCES thèse finale et exposés séminaire		
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT CONTENU RESUME		
MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> TD <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRE <input type="checkbox"/> CONTROLE DES CONNAISSANCES ENSEIGNANT(S) :		

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

6, RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TEL. (1) 633 90 36

Laboratoire Architecture Comparée

PROGRAMME VILLE ORIENTALE

RECAPITULATIF DES ACTIONS

- 1) Cycle de conférences "Villes et Cultures de l'Orient"
Jean-Charles Depaule
I.F.A., jeudi, 18 h
- 2) Cours d'initiation
 - i) "A l'architecture et à l'urbanisme arabo-islamique au Maghreb"
Serge Santelli et Brian B. Taylor
U.P.8, lundi, 17h-20h (1er semestre), 1 U.V.
 - ii) "Aux politiques urbaines et systèmes d'habiter en Asie du Sud-Est"
Charles Goldblum
U.P.1, jeudi, 14h-17h (1er semestre), 1 U.V.
- 3) Séminaire collectif "Eléments de structuration de l'espace : polarité marchande et structure urbaine"
Charles Goldblum et Brian B. Taylor
I.F.A., jeudi, 14h30-16h30 (2e semestre), 1 U.V.
- 4) Ateliers
 - i) "Structure urbaine au Maghreb"
Serge Santelli
I.F.A., jour et heure non fixés (2e semestre) 3 U.V. bloquées
Participation au cours d'initiation d'U.P. 8 obligatoire
 - ii) "Réhabilitation urbaine dans une ville arabe - le Caire"
Jean-Charles Depaule, Sawsan Noweir, Mona Zakariya
U.P.3, jour et heure non fixés (1er semestre) 3 U.V. bloquées
Participation au cours d'initiation d'U.P. 8 obligatoire
 - iii) "Plans de villes orientales"
Christelle Robin et Hong-Yak Shin
U.P.6, mardi, 18h-21h (annuel), 3 U.V. bloquées (Pour U.P.6,
4 U.V. bloquées avec le séminaire collectif)

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

8, RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TEL. (1) 633 90 36

CYCLE DE CONFERENCES VILLES ET CULTURES D'ORIENT

Responsable: J.C. DEPAULE

Le cycle de conférences "Villes et Cultures d'Orient", fait partie d'un programme pluri-annuel sur la ville orientale que l'Institut Français d'Architecture inaugure cette année, en collaboration avec les Unités Pédagogiques d'Architecture.

Il s'organise autour d'un séminaire, placé sous la responsabilité de Ch. GOLDBLUM et B.B. TAYLOR, qui s'adresse aux étudiants, enseignants et chercheurs travaillant sur des espaces plus restreints ou sur des thèmes plus particuliers. Il débutera au second semestre. Lieu d'échange et de confrontation, le séminaire vise, en intégrant les données historiques et archéologiques, à réfléchir sur la ville orientale au présent, et notamment, par rapport à sa spécificité et son héritage historique, sur les conceptions et les pratiques urbanistiques et architecturales contemporaines. Etant donnée l'étendue de l'aire envisagée, cette réflexion sera conduite de façon comparative, dans le souci de ne pas s'en tenir à une vision trop globalisante de l'urbanisation dans le Tiers-Monde de ne pas unifier abusivement une définition de "la" ville orientale, ni de juxtaposer de façon fragmentaire des résultats de recherche. Il s'agit plutôt de mettre en évidence des connexions (l'habitat à cour la ville orthogonale, la symbolique de la centralité ou la polarité mercantile...). Le séminaire sera donc centré sur des thèmes fédérateurs. Cette année, c'est celui des "éléments de structuration de l'espace" qui a été retenu pour repérer quelques points forts (par exemple, espace de fondation, relations entre espaces domestiques et publics...).

En relation avec le séminaire sont mis en place trois ateliers :
Plans des Villes Orientales (responsable : Y. H. SHIN)
Projet d'Habitat au Maghreb (Responsable : Serge SANTELLI) et
Réhabilitation Urbaine (Responsable J.-Ch. DEPAULE).
Les terrains choisis cette année pour les deux derniers ateliers sont Tunis et Le Caire.

Le Cycle de conférences "Villes et Cultures d'Orient" qui fait appel à des spécialistes, universitaires et architectes, français et étrangers, doit, par des exposés synthétiques, soutenir les travaux du séminaire, mais il est ouvert à un public plus large.

--oOo--

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

6, RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TEL. (1) 633 90 36

Laboratoire Architecture Comparée

Programme "Ville Orientale"

Cours d'initiation à l'Architecture et à l'Urbanisme arabo-islamique au Maghreb

Enseignants : S. Santelli
B.B. Taylor

1er semestre 1982-83

U.P.A. 8

Lundi 17h-19h30

Attribution d'une unité de valeur

Cours intégré au programme inter-U.P. "Ville orientale" organisé dans le cadre de l'Institut Français d'Architecture

Le cours a pour objectif de définir la structure du modèle spatial arabo-islamique dans les pays du Maghreb. L'identification des typologies architecturales spécifiques et de la morphologie des médinas et des agglomérations contemporaines permettra d'appréhender les différentes expressions architecturales et urbaines de la société arabo-islamique. En rassemblant et en analysant les documents existants sur les agglomérations et les édifices arabes et en les resituant dans leur contexte culturel et socio-économique, le cours a pour ambition de dégager les caractéristiques spécifiques fondamentales de l'espace architectural et urbain au Maghreb.

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

**institut français
d'architecture**

6, RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TEL. (1) 833 90 36

Laboratoire Architecture Comparée

Programme "Ville Orientale"

Cours d'initiation aux Politiques urbaines et Systèmes
d'habiter en Asie du Sud-Est

Charles Goldblum

U.P. 1, jeudi, 14h-17h (1er semestre 1982-1983)

Attribution d'1 U.V.

Le séminaire vise à sensibiliser aux caractères différentiels que présentent les questions relatives aux systèmes urbains, à l'organisation spatiale et à l'habitat dans les pays en voie de développement, à partir d'une identification des vecteurs et éléments de structuration de l'espace urbain en Asie du Sud-Est.

Après avoir resitué, en introduction, les processus d'urbanisation spécifiques à l'Asie du Sud-Est (cités agraires/cités marchandes), une première partie du cours est consacrée à l'impact différentiel des formes de colonisation sur les morphologies urbaines, l'accent étant mis sur les configurations urbaines particulières engendrées par la co-présence des quartiers européens, de la "ville" chinoise et des "villages indigènes". Une seconde partie traite, sous une forme comparative, des nouvelles figures d'intervention sur l'urbain (rénovation de centres anciens, villes nouvelles et grands ensembles, réhabilitation des pseudo-villages), ainsi que des mécanismes fonciers et immobiliers comme constitutifs de nouvelles morphologies urbaines. La démarche aboutit à la formulation d'une typologie de l'habitat urbain en Asie du Sud-Est et ouvre sur la question de l'identité culturelle dans l'architecture urbaine, compte tenu de la caractéristique pluri-ethnique des villes étudiées.

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

6, RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TEL. (1) 533 90 35

Laboratoire Architecture Comparée

Programme "Ville Orientale"

Séminaire collectif inter-U.P. "Eléments de structuration de l'espace: polarité marchande et structure urbaine"

Charles GOLDBLUM et Brian B. TAYLOR

I.F.A., jeudi, 14h30-16h30 (2e semestre 1982-1983)

Attribution d'1 U.V.

L'assistance au séminaire est requise pour la participation aux ateliers du programme. La participation au séminaire collectif est soumise à l'approbation des enseignants responsables au vu des travaux menés par les étudiants au cours du 1er semestre.

Le séminaire vise à offrir aux étudiants, enseignants et chercheurs travaillant sur des espaces plus restreints ou sur des thèmes spécifiques au sein de l'aire orientale (du Maghreb à l'Extrême-Orient) un lieu d'échange, de confrontation et d'articulation de leurs travaux. La démarche s'attache à éclairer la variété des situations urbaines et à mettre en évidence les connexions que font apparaître des thèmes tels que: l'habitat à cour, la ville orthogonale, la symbolique de la centralité ou la polarité mercantile, à l'intérieur de cette aire.

Le séminaire est centré sur des thèmes fédérateurs, relatifs aux éléments de structuration de l'espace, servant de base aux approches comparatives, celles-ci privilégiant les rapprochements transculturels internes à l'aire considérée. Le thème proposé pour le second semestre 1982-83 est: le rôle des quartiers commerciaux dans l'organisation de la ville orientale la dimension commerciale étant commune à un nombre important de villes de notre aire d'étude, tout en donnant lieu à des figures particulières au plan morphologique et architectural. Divers angles d'approche: impact du commerce lointain, profils socio-ethniques, structure du bazar, architecture commerciale (cf. programme détaillé) seront élaborés au cours de séances consacrées à l'étude d'une ville ou d'un ensemble de villes marchandes de l'aire orientale.

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

11, RUE DE TOULNOU (75006 PARIS) - TEL. (1) 4633 90 31

Laboratoire Architecture comparée

SEMINAIRE : LA VILLE ORIENTALE
ELEMENTS DE STRUCTURATION DE L'ESPACE

PROGRAMME

- Jeudi 18 février Brian Brace Taylor et Charles Goldblum
Introduction au séminaire
- Jeudi 25 février Philippe Jonathan
Structuration et restructuration d'une rue
commerçante de Pékin
- Jeudi 4 mars Hong-Yak Shin
La ville coréenne: éléments constitutifs et site
- Jeudi 11 mars Alain Durand-Lasserve
Les mécanismes fonciers et immobiliers comme élé-
ments de structuration de l'espace urbain à Bangkok
- Jeudi 18 mars Patrick Berger
La ville népalaise: limites et centralité
- Jeudi 25 mars Bénédicte Jobert
Analyse de la structure de la vieille Delhi
- Jeudi 15 avril Stéphane Yerasimos
La ville orientale dans les récits de voyageurs
- Jeudi 22 avril Olivier Aurenche et Patrick Desfarges
Sédentarisation et émergence de l'urbain au
néolithique en Syrie
- Jeudi 29 avril Nasrine Faghib
Les espaces ouverts dans la formation de la
ville d'Ispahan
- Jeudi 6 mai Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir-Mangin
Le Caire: exemple d'analyse de l'espace habité
- Jeudi 13 mai Alain Borie
Typologie de l'habitat urbain en Arabie Saoudite
- Jeudi 27 mai Saïd Mouline
L'habitat spontané et extensions urbaines: le
cas de Rabat
- Jeudi 3 juin Serge Santelli
L'habitation populaire autoconstruite à Tunis
- Jeudi 10 juin Brian Brace Taylor et Charles Goldblum
Evaluations et conclusions

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

6, RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TÉL. (1) 833.90.36

Laboratoire Architecture Comparée

Programme "Ville Orientale"

Atelier "Structure urbaine au Maghreb"

Enseignant : S. Santelli

2e semestre 1982-83

U.P.A. 8/I.F.A.

Attribution de 3 unités de valeur bloquées de projet d'architecture

Atelier intégré au programme inter-U.P. "Ville orientale" organisé dans le cadre de l'Institut Français d'Architecture

L'atelier s'inscrit dans la continuité de l'atelier "Projet d'habitat au Maghreb" qui avait orienté le travail des étudiants sur le mode d'habiter populaire à Tunis.

Après un court séjour dans un des pays du Maghreb pour analyser la formation urbaine traditionnelle à partir de quelques études de cas, l'atelier a pour objectif de poser la problématique de l'agglomération urbaine adaptée aux conditions spécifiques maghrébines.

L'accent sera mis sur les rapports existants entre l'habitat et les équipements de quartier tels que hammam, école, petite mosquée etc. Le projet devra porter aussi bien sur un équipement que sur la structure urbaine dans laquelle il s'inscrit.

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

6 RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TEL (0) 533 90 26

Laboratoire Architecture Comparée

Programme "Ville Orientale"

Atelier "Réhabilitation urbaine dans une ville arabe - le Caire"

Enseignants : Jean-Charles DEPAULE (U.P. 3), Sawsan NOWEIR (architecte), Mona ZAKARIYA (architecte, CEDEJ, le Caire)

U.P. 3 (1er semestre 1982-1983)

Attribution de 3 U.V. bloquées de projet d'architecture

Au Caire, le patrimoine très menacé n'est pas seulement fait de monuments prestigieux. Il comprend aussi de l'habitat, notamment des types traditionnels de logements collectifs, et les solutions expérimentées à partir du XIX^{ème} siècle.

Le terrain : la rue Charaïbi. Située dans le Caire médiéval, à proximité de l'axe séculaire nord-sud de la Qasaba et de la percée contemporaine de la rue al Azhar, lieu d'activités économiques et d'habitat, elle comprend notamment un hamman ancien, toujours en activité, une wakala (ateliers de production artisanale et logements), une école, une mosquée et des immeubles d'habitation des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

Programme et modalités

Nombre d'étudiants : 10 au plus

L'atelier se décomposera en trois phases :

- 1) La première sera consacrée à l'acquisition des connaissances préalables sur le Caire et à des exercices d'analyse.
- 2) La seconde, sur le terrain, début décembre, durera deux semaines : présentation générale de la ville et travaux de relevé, d'enquête et d'analyse sur le terrain en vue de projets d'architecture.
- 3) La troisième phase, jusqu'en février, sera celle du projet d'architecture proprement dit.

La participation au "Cours d'initiation à l'Architecture et à l'Urbanisme arabo-islamique au Maghreb" de S. SANTELLI et B. TAYLOR (U.P. 8) est obligatoire.

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

institut français d'architecture

6, RUE DE TOURNON / 75006 PARIS / TEL. (1) 433 90 36

Laboratoire Architecture Comparée

Programme "Ville Orientale"

Atelier "Plans de villes orientales"

Christelle ROBIN et Hong-Yak SHIN

U.P. 6, mardi, 18h-21h (1er et 2e semestres 1982-1983)

Attribution de 2 U.V.

PROGRAMME

Ont été traités pendant l'année 1981-1982:

- Extrême-Orient: Chine (Pékin), Japon
- Moyen-Orient: Isfahan, Téhéran
- Proche-Orient: Maghreb (Fez, Marrakech, Tunis)

Objectifs

- 1) Constituer un support scientifique solide ("plans" de ville à la même échelle) permettant de construire des études d'architecture et d'urbanisme comparées.
- 2) Définir et représenter la problématique spatio-culturelle architecturale et urbaine en rapport à des modèles spatiaux spécifiques pour chaque culture ou civilisation étudiée.
- 3) Mener des études approfondies sur une ou plusieurs villes d'Orient (choisie par l'étudiant) dans une perspective d'initiation à la recherche.

Méthodes

En poursuivant les travaux annoncés pendant l'année 1981-1982, ou en choisissant de nouveaux terrains d'investigation:

- Recherche de sources de documentation et de documents (cartes, gravures, textes)
- Recueil et traduction graphique de "modèles culturels" explicites (traités, traditions orales, "écoles", etc.) et implicites (vocabulaire de l'espace, modes de liaison public/privé, pratiques sociales différenciées, etc.) gouvernant l'air culturel choisie.

.../...

VILLE ORIENTALE. 1981-83.

2.

- Analyses des morphologies urbaines et architecturales:
 - espaces quotidiens
 - éléments structuraux, éléments structurants
- Analyses des modes de figuration traditionnels.

Thèmes

Il s'agit de comprendre les espaces urbains et de les représenter en fonction de critères issus de la culture à laquelle ils appartiennent, et non d'un point de vue purement "ethnocentriste" occidental. Certains thèmes, dans ce cadre, pourront être approfondis:

- processus de développement urbain: rites de fondation, héritages culturels, processus involutifs ou évolutifs
- articulation du public et du privé, du profane et du sacré, du masculin et du féminin, de l'individuel et du collectif... à travers les formes urbaines et architecturales.

N.B. La participation au séminaire collectif "Eléments de structuration de l'espace" est obligatoire pour participer à l'atelier.

VILLE ORIENTALE. CEEA. 1983-84.

LES COURS		LES TRAVAUX PRATIQUES
1. Histoire des sociétés et modes de production. Res. Charles Goldblum		Méthodes d'érquêtes et de relevés Jean-Charles Depaule, Jean-Claude Thozet
2. Monographie des villes Res. Philippe Pareraï		Atlas Y. Roujor Analyse comparée de plans de villes Christelle Robin, Yorg Mak Shir
3. Histoire de l'architecture et des techniques Res. Serge Santelli		Habitat et techniques X...

LES ATELIERS

Atelier 1. Habitat au Maghreb S. Santelli	Atelier 2. Rehabilitation urbaine au Caire J.C. Depaule P. Pareraï	Atelier 3. Espaces urbains en Turquie A. Borie	Atelier 4. Habitat et villes en Asie du Sud-Est Ch. Goldblum	Atelier 5. Villes de l'extrême-orient Y. H. Shir
---	---	--	--	--

LES SEMINAIRES

Typologies architecturales au Maghreb S. Santelli	Modes d'habiter objets et langage J. Ch. Depaule	Langage architectural et constructif Ph. Pareraï H. el Mistikawi	Expériences et héritages coloniaux, pour une analyse critique B.E. Taylor M.H. Cortal M. Head	Technologies comparative A. Thidhault J. Husebaum	Politiques de logement et politiques urbaines Ch. Goldblum	Etude comparée des formes d'habitat dans le Sud-Est Extrême-Orient P. Clément E.T. Shir
--	---	--	--	---	---	---

- Cycle de conférences "Villes et Cultures de l'Orient" J. Ch. Depaule
- Séminaires intensives ex. Villes nouvelles en Egypte P. Pareraï, A et H. Miriaby
- Stages

VILLE ORIENTALE. CEEA. MAGHREB ET PROCHE-ORIENT. 1995-96.

TABLEAU RECAPITULATIF DES ENSEIGNEMENTS

1 Enseignements théoriques communs obligatoires (Équivalence DESS : 3 unités d'enseignement)

Cours TD	64 h	Morphologies des villes 16 séances x 4 = 64h	P.REVAULT, Professeur E.A. Strasbourg P. BOUCHE, Architecte N. WOLBERG, Architecte	Analyse comparative de quelques grandes villes méditerranéennes; structures d'ensemble et tissus urbains. Réalisation de cartes et plans
Conférences	24 h	Monographies de Villes 8 Conf. x 3 = 24h	C. RICHARD, Architecte	Présentation des principales villes du Maghreb et du Proche-Orient.

2 Enseignements théoriques communs optionnels (Équivalence DESS : 1 unité d'enseignement chaque)

Séminaire Terrain	64 h	L'espace Iranien	S.SANTELLI, Professeur EA Belleville	Analyse de la maison traditionnelle en Iran le cas d'Ispahan
Séminaire	24 h	Territoires et Centralités	Rabia BEKKAR Sociologue Enseignante: Chercheur Paris X Nanterre N.BEYHUM, Professeur E.A. Paris-La-Seine J.C. DEPAULE, Chercheur CNRS.	Approche de l'évolution des façons d'habiter à travers l'organisation matérielle et les dénominations de l'espace quotidien
Séminaire	38 h	Informatique et Plans de Ville	Hammad EZZEDDINE, architecte.	Initiation au dessin et à la conception assistée par ordinateur
Séminaire	24h	Occidentalisation de l'espace urbain et protection du patrimoine au Proche-Orient (XIXe - XXe)	Franck FRIES, Historien Marlène GHORAYEB, architecte.	Etude de la nature des fondements et de l'efficacité des règlements concernant la ville, en particulier dans l'Empire Ottoman du XVIe au XVIIIe siècle

VILLE ORIENTALE. CEEA. MAGHREB ET PROCHE-ORIENT. 1995-96.

3 Ateliers (équivalences DENS : 2 unités d'enseignement)
Travaux dirigés

Atelier enseignements terrain	120 h 48h	Le Caire	S; NOWEIR, Chercheur EA Versailles C. RICHARD Architecte.	Initiation à l'architecture et à l'urbanisme du Caire, des hypothèses de projet, stage de terrain, analyses, relevés d'observations sur un quartier contemporain, projet d'aménagement.
Atelier enseignements terrain	120 h 48h	Damas	Y. ROUJON, Professeur E.A. Versailles	Etude typologique de l'architecture du centre historique de Damas centrée sur l'analyse d'un quartier. Relevés lors d'un séjour d'études sur le terrain. Projets d'architecture et aménagement urbain.
Atelier enseignements terrain	120 h 48h	Maghreb	S.SANTELLI, Professeur EA Paris-Belleville	Approche comparative de l'habitat populaire traditionnel et contemporain des villes du Maghreb à partir de relevés réalisés sur le terrains. Mise en forme de projets d'habitat social intégrant les données de l'analyse
Atelier enseignements terrain	120 h 48h	Turquie	A. BORIE, Professeur EA Paris-La-Défense P. PINON, Professeur EA Paris-La-Défense S.YERASIMOS, Professeur Paris VIII (Terrain)	Etude morphologique et sociologique d'un quartier d'Istanbul ou d'une ville turque. Analyse et propositions sur les typologies architecturales.
Atelier enseignements terrain	120 h 48h	Beyrouth	Jade TABET, Architecte	Analyse historique et typologique de la ville de Beyrouth. Projets d'aménagement urbain.
Atelier enseignements terrain	120 h 48h	Bethléem	P. REVAULT, Professeur EA Strasbourg S. SANTELLI, Professeur EA Paris-Belleville C.WEILL-ROCHANT Architecte	Analyse architecturale du patrimoine urbain de la ville de Bethléem.

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

ORGANISATION ET CONTENUS DU 3^{ÈME} CYCLE CONDUISANT AU DIPLÔME D'ARCHITECTE DPLG : MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE
Résumer les programmes dans un tableau synthétique en faisant apparaître, le cas échéant, les options. ARCHITECTURE COMPAREE ET PROJET URBAIN (MAP)

PERIODICITE	INTITULES DES MODULES	CARACTERE	NOM ET QUALIFICATION DES ENSEIGNANTS ET INTERVENANTS	VOLUME HORAIRE PAR ETUDIANT			Stagiaire Durée
				COURS	TD	TP	
semestriel ou annuel ANNUEL	(2 modules d'enseignements approfondis de 250 h., 1 module d'enseignement professionnalisant 70 h.) MODULE 1 - 2 ATELIERS	Obligatoire ou optionnel					
	ATELIER 1 Analyse architecturale et urbaine	OBLIGATOIRE	Y. H. SHIN. P. CLEMENT. C. PEDELAHORE (MC-EAPLV) (P. EAPB) (Vac. EAPLV)	64 h.			DOSSIERS Documents graphiques textes PROJET
ANNUEL	ATELIER 2 Projet architectural et urbain (avec travail de terrain)	OBLIGATOIRE	Y. H. SHIN. P. CLEMENT. J.J. DUPUY (MC EAPV) NGUYEN TRONG KHA C. PEDELAHORE (MC-EAPV) Ch. GOLDBLUM (P. IFU)	192 h.			
	MODULE 2 - SEMINAIRE						
	1- Architecture de la ville	OBLIGATOIRE	P. CLEMENT N. LAMCRET (chercheur EAPB CNRS)	32 h.			DOSSIER
	2- Habitat et espace urbain en Extrême-Orient	OBLIGATOIRE	NGUYEN TRONG KHA	24 h.			MEMOIRE
TRIMESTRIEL	3- Politiques urbaines en Asie du Sud-Est	OBLIGATOIRE	Ch. GOLDBLUM	16 h.			MEMOIRE
ANNUEL	4- Plans de ville	OBLIGATOIRE	Y. H. SHIN.	48 h.			DOCUMENTS
ANNUEL	MODULE 2 (suite) ENCADREMENT DU MEMOIRE	OBLIGATOIRE	P. CLEMENT Ch. GOLDBLUM Y. H. SHIN. J.J. DUPUY	32 h.			MEMOIRE
	MODULE 3 SAVOIRS PROFESSIONNELS	OBLIGATOIRE					
ANNUEL	1- Outils opérationnels (économie, droit, gestion)		G. MASSIAH (P. EAPLV) Y. H. SHIN.	48 h.			
	2- Modes d'intervention Pour mémoire STAGE : 4 à 6 mois (répartis) TPFE (400 h.)		D. PETERMULLER (Vac. APUR) Conférences	24 h.			
TOTAL 3 ^{ÈME} CYCLE par étudiant				176 h.	368 h.		
VOLUME HORAIRE par étudiant (CM+TD+TP)					544 h.		

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 1	Titre du module (fiche 9) M A P PROJET ARCHITECTURAL ET URBAIN			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignants responsables : P. CLEMENT (EAPB) Y.H. SHIN (EAPLV) J.J. DUPUY (EAPV) Ch. GOLDBLUM (IFU)	Autres enseignants : C. PEDELAHORE (EAPLV) NGUYEN TRONG KHA (EAPV)	Poids horaire : hebdo : 8 h annuel : 256 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : 64 h A2 : 96 h A3 : 96 h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Formation à l'intervention architecturale et urbaine dans le contexte des grandes villes en mutation de l'aire Asie-Pacifique				
CONTENU : Atelier 1. Analyse architecturale et urbaine (A1) - approche de méthodologie comparative et techniques de saisie (A2) - traitement des données et établissement de diagnostic Atelier 2. Projet de simulation (A3) - diagnostic à partir du travail de terrain encadré (relevé, enquêtes...), définition de principes d'intervention, projet d'intervention et réévaluation de la démarche de conception. N.B. concernant le travail de terrain, voir fiche Module 1				
Nature des travaux demandés : Travail individuel et en petits groupes encadrés A1 A2 : exercices de méthodologie comparative et de techniques de saisie A3 : planches d'analyse et de projet urbain (format A3)				

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 1	Titre du module (fiche 10) M A P PROJET ARCHITECTURAL ET URBAIN EN ASIE - PACIFIQUE			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignants responsables : Y.H. SHIN (EAPLV) P. CLEMENT (EAPB) J.J. DUPUY (EAPV) Ch. GOLDBLUM (IFU)	Autres enseignants : NGUYEN TRONG KHA (EAPV) C. PEDELAHORE (EAPLV)	Poids horaire : hebdo : 8 h annuel : 256 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : 64 h A2 : 96 h A3 : 96 h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF :				
<p>Formation à l'intervention architecturale et urbaine dans le contexte des grandes villes en mutation de l'aire Asie - Pacifique.</p> <p>Elément central du programme pédagogique, s'appuyant sur une approche en termes d'"architecture comparée" et sur la problématique des "espaces hybrides" comme base référentielle et méthodologique.</p>				
CONTENU :				
<p>3 volets développés autour d'un travail de terrain.</p> <p>A1 - Approches méthodologiques comparées, exercices préliminaires au terrain à trois échelles différentes, complétés par : techniques de saisie et analyse du terrain (relevés, enquêtes...)</p> <p>A2 - Traitement des données, analyse à partir des travaux antérieurs (CEAA) et du travail de terrain.</p> <p>A3 - Projets de simulation, confrontation des projets, à l'interface entre architecture et urbanisme.</p> <p>Terrain : travail encadré <i>in situ</i> comprenant : - identification des éléments architecturaux, - relevés architecturaux et enquêtes socio-spatiales.</p> <p>Le principe général de ces travaux joue d'une part sur un effet de sédimentation : travail développé trois années consécutives sur une même ville avec des partenaires locaux; d'autre part sur la mobilité nécessaire à l'alimentation des démarches comparatives.</p>				
Liste des enseignements du module :				
<p>Atelier 1 - Analyse architecturale et urbaine Atelier 2 - Projet architectural et urbain (avec travail de terrain).</p>				

VILLE ORIENTALE. CEAA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 2	Titre du module (fiche 10) M A P SEMINAIRE "VILLES ET ARCHITECTURES URBAINES DE L'EXTRÊME - ORIENT			Cycle : 3 Année : 1 +2
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignants responsables : P. CLEMENT (EAPB) Y.H. SHIN (EAPLV) Ch. GOLDBLUM (IFU) NGUYEN TRONG KHA (EAPV)	Autres enseignants :	Poids horaire : hebdo : 7 h annuel : 226 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : 64 h A2 : 24 h A3 : 16 h A4 : 48 h	B1 : 64 h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Formation à la recherche appliquée, visant à élargir le champ des références théoriques et pratiques de l'architecture et de l'urbanisme aux caractéristiques de l'Asie - Pacifique, afin de permettre une appréhension globale des dynamiques d'urbanisation propres à l'aire concernée.				
CONTENU : Quatre cours mettant chacun l'accent sur une approche spécifique : A1 - un enseignement sur la tradition urbaine et les évolutions contemporaines des villes de l'Asie - Pacifique, plaçant les grandes villes contemporaines dans une perspective historique, A2 - un enseignement sur l'espace et l'habitat en Extrême - Orient, mettant l'accent sur la typologie résidentielle et les modes d'habiter; A3 - un enseignement sur les politiques urbaines en Asie du Sud - Est, mettant l'accent sur les stratégies d'aménagement; A4 - un enseignement à partir de la lecture et l'analyse des plans de ville mettant, l'accent sur les typologies et l'analyse des évolutions urbaines, enseignement irrigué par les approches spécifiques développées dans les autres cours du module. B1 - un séminaire d'encadrement du mémoire.				
Liste des enseignements du module : - Architecture de la ville - Habitat et espace urbain en Extrême - Orient - Politiques urbaines en Asie du Sud - Est - Plans de villes + Séminaire d'encadrement du mémoire (2ème année).				

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 2	Titre du module (fiche 9) M A P PLANS DE VILLE			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignant responsable : Y.H. SHIN (EAPLV)	Autres enseignants :	Poids horaire : hebdo : 3 h annuel : 48 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : h A2 : h A3 : h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Il s'agit de doter les étudiants des instruments de lecture et d'analyse des organisations spatiales urbaines à partir d'un travail suivi sur des documents de cartographie urbaine.				
CONTENU : Approche synchronique et diachronique des éléments de la lecture urbaine, mettant l'accent sur la variation des échelles et sur les dimensions comparatives (cartographie historique et comparaisons de villes) L'activité pédagogique adopte la forme d'un travail d'atelier sur les cartes et plans des villes asiatiques.				
Nature des travaux demandés : Travaux de groupe : dossiers d'analyse urbaine et approches comparatives (types d'habitat, tissus urbains, etc.)				

C:\Soraya\tabmodu.doc

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 2	Titre du module (fiche 9) M A P HABITAT ET ESPACE URBAIN EN EXTRÊME - ORIENT			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignants responsables : NGUYEN TRONG KHA (EAPV) Y.H. SHIN (EAPLV)	Autres enseignants : C. PEDELAHORE (EAPLV)	Poids horaire : hebdo : 2 h annuel : 24 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : h A2 : h A3 : h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Présentation des éléments fondamentaux et structurels présidant aux agencements spatiaux à l'échelle de la ville et de l'habitation dans les civilisations de l'Extrême - Orient.				
CONTENU : Les cours seront consacrés à l'approche des traditions architecturales et urbaines, en particulier dans leurs incidences sur les systèmes résidentiels et les modes d'habiter, à partir de l'examen de quatre civilisations distinctes : - La Chine, - Le Japon, - La Corée, - Le Viet-nam.				
Nature des travaux demandés : Travail personnel (dossier) + examen Eléments de bibliographie : Jacqueline Matras - Guin et Christian Taillard (éds), <i>Habitations et Habitat de l'Asie du Sud - Est continentale : pratiques et représentations de l'espace</i> , Paris, l'Harmattan, 1992. Sophie Clément . Charpentier, Pierre Clément, Shin Yong Hak, <i>L'architecture du paysage en Extrême - Orient</i> , Paris, ENSBA, 1987.				

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 2	Titre du module (fiche 9) M A P POLITIQUES URBAINES EN ASIE DU SUD - EST			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Trimestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignant responsable : Ch. GOLDBLUM (IFU)	Autres enseignants :	Poids horaire : hebdo : 2 h annuel : 16 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : h A2 : h A3 : h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Cet enseignement, développé dans le cadre de l'option "Villes et développement - expertise internationale" de l'Institut Français d'Urbanisme, porte sur les approches volontaristes relatives aux grandes métropoles de l'Asie du Sud - Est, menées dans les domaines du logement, de l'aménagement urbain et des infrastructures, approches considérées dans leurs rapports aux interventions de la promotion privée.				
CONTENU : - Instauration de l'Etat moderne et genèse de la planification urbaine. - Les politiques du logement comme vecteurs de l'intervention publique. - Du logement public aux villes nouvelles. - Gestion urbaine et promotion privée : conflits fonciers. - Métropolisation et crise urbaine : rénovation urbaine, développement tertiaire international et habitat sous-intégré.				
Eléments de bibliographie : Charles Goldblum, <i>Métropoles de l'Asie du Sud - Est. Stratégies urbaines et politiques du logement</i> , Paris, L'Harmattan, 1987 John P. Lea et John M. Courtney, <i>Cities in Conflict. Studies in the Planning and Management of Asian Cities</i> , Washington D.C., Banque Mondiale, 1985.				
Nature des travaux demandés : Contrôle continu : fiche de lecture "croisée" (à partir de plusieurs documents) et dossier d'analyse d'une opération (objectifs, acteurs, enjeux) + secrétariat de séance. Epreuve sur table de fin de trimestre.				

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 2	Titre du module (fiche 9) M A P ARCHITECTURE DE LA VILLE (EXTRÊME - ORIENT).			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignant responsable : Pierre CLEMENT (EAPB)	Autres enseignants : Nathalie LANCRET (EAPB CNRS)	Poids horaire : hebdo : 2 h annuel : 64 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : 32 h A2 : 32 h A3 : h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Initiation aux formes architecturales et urbaines des villes de l'Extrême - Orient, aux conceptions spatiales qui en sous-tendent l'émergence, le développement et les évolutions.				
CONTENU : - Genèse des formes architecturales et urbaines en Asie de l'Est et du Sud - Est. - Conception des modèles urbains et des types architecturaux. - Fondation urbaine et développement des villes. - Projets urbains et dynamique de transformation. - Conceptions urbaines contemporaines et problèmes de croissance. A1 cours A2 TD				
Éléments de bibliographie : - <i>Cités d'Asie</i> (n° spécial des <i>Cahiers de la recherche architecturale</i> , n° 35 / 36) sous la direction de Pierre Clément, Sophie Clément, Charpentier et Charles Goldblum, Marseille, Editions Parenthèses, 1995. - <i>Villes d'Insulinde I et II</i> (n° spécial de la revue <i>Archipel</i> n° 36 et 37) Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1988 - 1989.				
Nature des travaux demandés : Travail personnel, compte rendu de cours, exercices de typologie et de restitution cartographique, fiches de lecture.				

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 3	Titre du module (fiche 9) M A P OUTILS OPERATIONNELS			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignants responsables : Y.H. SHIN (EAPLV) G. MASSIAH	Autres enseignants : D. PETERMULLER (APUR)	Poids horaire : hebdo : 4 1/2 h annuel : 72 h Conférences : 24 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : 48 h A2 : 24 h A3 : h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Il s'agit de doter les étudiants des éléments d'instrumentation économique, juridique et institutionnelle définissant le cadre de l'intervention architecturale et urbanistique dans l'aire concernée.				
CONTENU : A1 - Economie urbaine : BTP, réglementation architecturale, normes. Acteurs, institutions, professions du cadre bâti. Cet enseignement est complété par le cycle conférences suivant : A2 - Modes d'intervention Initiation à l'urbanisme opérationnel. Planification urbaine et schémas d'aménagement (cycle de conférences organisé en liaison avec l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR) et avec l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région Ile-de-France (IAURIF), en référence à leurs actions de coopération internationale en Asie du Sud - Est).				
Nature des travaux demandés : Travail personnel, dossier, examen. Éléments de bibliographie : - Jürgen Rüländ , <i>The Dynamics of Metropolitan Management in Southeast Asia</i> , Singapour, Institute of Southeast Asian Studies, 1996 - Gustave Massiah, Jean-François Tribillon, <i>Villes en développement</i> , Paris, La Découverte, 1987.				

VILLE ORIENTALE. CEEA. MÉTROPOLIS D'ASIE PACIFIQUE. 1997-98.

Code MODULE 3	Titre du module (fiche 10) M A P SAVOIRS PROFESSIONNELS			Cycle : 3 Année : 1
Caractère : Obligatoire Oblig. au choix Optionnel	Périodicité : Semestriel Annuel	Coefficient de compensation : (entre modules - 1 à 3)	Pré-requis : (éventuels)	Crédits (ECTS) : (éventuels)
Enseignant responsable : G. MASSIAH (EAPLV) Y.H. SHIN (EAPLV)	Autres enseignants : D. PETERMULLER (APUR) G. ABADIA (IAURIF)	Poids horaire : hebdo : 4 1/2 h annuel : 72 h	dont intitulés d'enseignement : (en heures) A1 : 48 h A2 : 24 h A3 : h A4 : h	B1 : h B2 : h B3 : h B4 : h Langue vivante : h Autres : h
OBJECTIF : Formation à la coopération scientifique, technique et opérationnelle dans le domaine du cadre bâti, apte à faire évoluer les modes d'intervention en fonction de la spécificité des contextes extrême - orientaux.				
CONTENU : Ce module comprend un enseignement spécifique associant économie urbaine et outils opérationnels d'aménagement (A1), ainsi qu'un cycle de conférences d'initiation aux outils et au contexte de l'exportation des savoir-faire par les acteurs de la coopération, de la recherche et du BTP (A2).				
Liste des enseignements du module : - Outils opérationnels d'aménagement - Modes d'intervention : maîtrise d'ouvrage et dispositifs de coopération en Asie-Pacifique.				

BORDEAUX. 1985-86.

CYCLE : D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT	CODE	ØBLIG.
ANNEE : 3ème	ARCHITECTURE SANS FRONTIERE	C 24	OPTIONNEL ANNUEL SEMEST
OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT :			
<p>1 - Ce dont on s'est accordé d'appeler Tiers Monde est une réalité complexe et extrêmement diversifiée. Par une approche pluridisciplinaire, sensibilisation aux problématiques des pays sous-développés, élaboration de grilles d'analyse, pour en dégager des pratiques architecturales possibles et adéquates dans d'autres situations. Préfiguration des thèmes de T.P.F.E.</p> <p>2 - Conditions d'inscription (pré-requises), avoir obtenu les 4 certificats obligatoires de deuxième année du cycle D.P.L.G.</p> <p>3 - Plan de travail :</p> <ul style="list-style-type: none"> a) - dossier thématique : recherche documentaire, fichage. - élaboration d'une problématique et de son échelle. - proposition - projet b) - exposé 			
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES			
MODE DE VALIDATION		NOMS DES ENSEIGNANTS, MEMBRES DU JURY	
CC <input type="checkbox"/> 70 %	EP <input type="checkbox"/> %	ET <input type="checkbox"/> 30 %	MM. BASSOULET, BENADO, PAGES
			102

CYCLE : D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT	CODE	ØBLIG.
ANNEE : 3ème	ARCHITECTURE SANS FRONTIERE	C 24-1	OPTIONNEL ANNUEL SEMEST
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE :		DUREE ENSEIGN.	DONT DUREE ENS COMMUNS CONCER
Processus d'urbanisation			
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES :			
Théories et pratiques en urbanisme			
CONTENU RESUME :		OPTIONNEL <input checked="" type="checkbox"/>	NON OPTIONNEL <input type="checkbox"/>
<ul style="list-style-type: none"> - l'espace latinoaméricain développement centrifuge, processus d'urbanisation structure interne des villes et régimes décisionnels - métropolisation - l'espace maghrebin/M. X - l'espace africain /M. W 			
MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input checked="" type="checkbox"/>			
TD <input checked="" type="checkbox"/>			
TP <input type="checkbox"/>			
ATELIER <input type="checkbox"/>			
AUTRES <input type="checkbox"/>			
		C 36 H	
		TD 18 H	
ENSEIGNANTS : MM. BENADO (C : 12 H ; TD : 6 H) ; X (C : 12 H ; TD : 6 H) ; W (C : 12 H ; TD : 6 H)			
			103

BORDEAUX. 1985-86.

CYCLE : D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT		CODE	ØBLIG.
ANNEE : 3ème	ARCHITECTURE SANS FRONTIERE		C 24-2	OPTION. ANNUEL SEMEST
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : Socio-économie			DUREE ENSEIGN.	DONT DUREE ENS COMMUNS CONCER
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES : Sociologie urbaine				
CONTENU RESUME : Relations centre - périphérie Développement inégal, dépendance : structures économiques et sociales Etat et société				
			OPTIONNEL <input checked="" type="checkbox"/>	NON OPTIONNEL <input type="checkbox"/>
MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input checked="" type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRES <input type="checkbox"/>			C TD	16 H 6 H
ENSEIGNANTS : M. X				- -
				104

CYCLE : D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT		CODE	ØBLIG.
ANNEE : 3ème	ARCHITECTURE SANS FRONTIERE		C 24-3	OPTION. ANNUEL SEMEST
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : Technologies			DUREE ENSEIGN.	DONT DUREE ENS COMMUNS CONCER
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES : Conception technique des matériaux				
CONTENU RESUME : - Les circuits de l'innovation : acteurs et processus - La récupération de "nouvelles techniques vernaculaires". Adaptation de VRD dans le Tiers-Monde. - Le problème de l'eau dans le monde				
			OPTIONNEL <input checked="" type="checkbox"/>	NON OPTIONNEL <input type="checkbox"/>
MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input checked="" type="checkbox"/> TD <input type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRES <input type="checkbox"/>				24 H
ENSEIGNANTS : MM. BASSOULET (C : 12 H) ; X (C : 12 H)				-
				105

BORDEAUX. 1985-86.

CYCLE : D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT ARCHITECTURE SANS FRONTIERE	CODE	OBLIG.
ANNEE : 3ème		C 24-4	OPTION. ANNUEL
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : Architecture		DUREE ENSEIGN.	DONT DUREE ENS COMMUNS CONCER
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES : Le projet sous toutes ses formes pédagogiques		32 H	-
CONTENU RESUME : Définition d'une intervention possible : 1) La problématique (échelle) : - intégration des systèmes d'une structure - hiérarchisation : définition des systèmes structurants. 2) Proposition : - élaboration d'une - pré-programmation - déclaration d'intentions - parti général - adéquation d'une réponse par optimisation des réponses possibles.			
MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRES <input type="checkbox"/>			
ENSEIGNANTS : MM. BENADO, PAGES			
			106

CYCLE : D.P.L.G	TITRE DU CERTIFICAT ARCHITECTURE SANS FRONTIERE	CODE	OBLIG.
ANNEE : 3ème		C 24-5	OPTION. ANNUEL
TITRE DE L'ENSEIGNEMENT OU DE L'ACTIVITE PEDAGOGIQUE : La ville		DUREE ENSEIGN.	DONT DUREE ENS COMMUNS CONCER
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES : Economie urbaine		30 H	-
CONTENU RESUME : 1) - Les U.S.A. (6 H) 2) - Le Sud-Est Asiatique (8 H) 3) - Le bassin Méditerranéen (8 H) 4) - Régimes d'économie planifiée : planification et ville dans les pays de l'Europe de l'Est (8 H)			
MODE PEDAGOGIQUE : COURS <input type="checkbox"/> TD <input checked="" type="checkbox"/> TP <input type="checkbox"/> ATELIER <input type="checkbox"/> AUTRES <input type="checkbox"/>			
ENSEIGNANTS :			
POIDS HORAIRES TOTAL			162 H
			107

MARSEILLE. 1975-76.

Code SR 8 Intégré à 3^e cycle

Groupe : Architecture et urbanisme dans les pays en voie de développement

Enseignants : MM. CASEFOND ; LECCLA.

U.-V. attribuées : 8

Motivations : Un tel groupe n'existe dans aucune U.P. de France et Marseille semble être bien armée pour la réalisation. Absence actuellement d'une formation spécifique.

Intérêts : Possibilités de débouchés tant pour les étudiants français qu'étrangers.

Contenu, but : Analyser les problèmes de la croissance démesurée des villes dans les pays en voies de développement et les conséquences dans les domaines économique et social et dans celui du logement. Solutions à apporter dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme.

Organisation : Pour commencer le groupe, sera limité à 20 étudiants maximum. Le travail consistera en cours ouverts éventuellement à d'autres étudiants, T.P., projets. Il serait intéressant de pouvoir organiser des voyages d'études obligatoires.

Temps d'intervention : 16 h./semaine encadrées pour les étudiants, Entre 20 h. et 40 h. pour les enseignants. Cours + T.P. = 4 h./semaine.

Projets : 8 h./semaine. Suivi des thèses : 4 h./semaine.

3 CS 5 Groupe Tiers-Monde

6 U.V. - Cours séminaires - Travaux pratiques.
15 h/semaine.

M^{me} PANZANI, MM. LECCIA, MONTARDY.
Avec la participation de M. MANGION.

Le Groupe Tiers-Monde est un groupe de perfectionnement en Architecture et Urbanisme qui se donne pour domaine d'études les pays en voie de développement, plus spécifiquement les pays d'Afrique du Nord et d'Afrique Noire. Les étudiants participent aux activités pédagogiques suivantes :

Architecture (5 U.V.)

- 2 projets (4 U.V.),
- 2 esquisses (1 U.V.).

Sciences humaines (3 U.V. sur dossier)

- données de civilisation (1 U.V.),
- planification urbaine dans les pays en voie de développement (1 U.V.),
- changements économiques dans les pays en voie de développement (1 U.V.).

Voyage d'études

Un voyage est organisé au second trimestre en Afrique du Nord sur un thème précis. Il fait

l'objet d'une préparation obligatoire sous forme de cours et de travaux pratiques et donne lieu à la rédaction d'un rapport collectif non valorisé.

Stages

L'organisation de stages professionnels est facilitée par les rapports que le Groupe Tiers-Monde entretient avec les écoles de Tunis, d'Alger, de Constantine, de Rabat et de Lomé.

Coopération

Le Groupe Tiers-Monde est le responsable pédagogique de la coopération franco-africaine pour la formation et le perfectionnement des étudiants de l'Ecole Africaine et Mauricienne d'Architecture et d'Urbanisme de Lomé (E.A.M.A.U.). A ce titre, il reçoit en stage vingt étudiants africains par an et coordonne l'ensemble des échanges entre l'U.P.A.M. et l'E.A.M.A.U. dans le cadre de la coopération culturelle et technique définie par le Ministère français de la coopération et du développement.

FILIERE F6 HABITAT ET DEVELOPPEMENT

OBJECTIFS :

La filière HABITAT ET DEVELOPPEMENT accueille les étudiants qui souhaitent investir une partie non négligeable de leur temps pédagogique de deuxième cycle pour aborder les problèmes de l'intervention de l'architecte dans les pays en développement.

Les étudiants français peuvent avoir pour objectif une future insertion professionnelle dans ce secteur, notamment au sein de projets initiés par les institutions internationales comme la BANQUE MONDIALE, par la coopération française, par les Organisations non gouvernementales (ONG) ou par les Etats eux-mêmes.

Les étudiants étrangers, ressortissants des pays du Tiers Monde, peuvent trouver dans cette filière le moyen de se préparer au retour dans les structures professionnelles privées ou étatiques de leur pays.

La filière HABITAT ET DEVELOPPEMENT peut également représenter une structure pédagogique d'accueil pour des étudiants désireux d'ouvrir leur savoir et leur culture sur un des phénomènes majeurs contemporains, le monde en développement, dont André Malraux disait : "C'est là que va se jouer dans les prochaines décennies et pour longtemps, le sort de l'humanité".

Les uns et les autres pourront alors poursuivre la filière par le Travail Personnel de fin d'Etudes et éventuellement par le certificat d'études approfondies "formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement".

Cette filière trouve sa place dans les activités du CENTRE HABITAT TIERS MONDE dont les différents éléments sont :

L'enseignement : certificats de deuxième cycle et post-diplôme de troisième cycle. La coopération internationale inter-établissements, la documentation et les publications, les études et recherches, l'assistance aux projets et la formation.

Organisation pédagogique :

La filière HABITAT ET DEVELOPPEMENT est conçue de manière à préparer progressivement l'étudiant à intervenir en tant qu'architecte dans le monde en développement soit sur le plan de la recherche, soit sur le plan professionnel selon ses motivations, ses goûts et ses aptitudes.

Liste des certificats :

- C 40 : Les données du développement
- C 41 : Projets d'habitat dans les pays en développement (1)
- C 42 : Projets d'habitat dans les pays en développement (2)

Equipe pédagogique :

Enseignants responsables : J.B.Leccia, M.Montardy,
Autres enseignants : J.M.Granger, A.C. Panzani, M.Picard-Royer,
C.Pizarro

C40 DONNEES DU DEVELOPPEMENT

Cycle :	DPLG
Année :	4
Requis :	

CONTENU ET OBJECTIFS

L'enseignement concernant ce certificat se donne pour objectif essentiel l'acquisition des connaissances nécessaires à l'appréhension de la complexité des projets d'habitat dans les pays en développement. Il comporte des cours, des travaux dirigés et des études de cas.

Faire la part des idéologies, de l'histoire, des engagements et confronter les démarches individuelles aux données objectives de la géographie et de la socio-économie, aux travers de cours, d'études de cas et de travaux dirigés concernant :

- l'histoire de la colonisation
- la géographie du développement
- la socio-économie du développement
- la démographie

Compte tenu de toutes ces données, intituler les étudiants à la programmation et à la gestion de projets.

JURY

Président :	LECCIA J.
Membres :	PIZARRO C LECCIA J PANZANI A

Annuel	
Optionnel	

ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES

Nb heures

299	Propre à l'EAML II CYCLE	40
-----	--------------------------	----

Poids horaire	
Hebdo :	6
Annuel :	200

Validation	
Examens	70 %
Continu	30 %

MARSEILLE. 1982-83.

283

C40 DONNEES DU DEVELOPPEMENT		Cycle :	DPLG	Poids horaire	
		Année :	4	Poids horaire	Dont cadre commun
C40 11 HISTOIRE DE LA COLONISATION			Option	40	
Idéologie de la colonisation de l'antiquité à la période contemporaine Mouvements politiques et processus de la décolonisation Les formes de domination, de l'esclavage aux impérialismes					
Mode pédagogique : COURS TD 40 h TP % d'examens : 0 % Contrôle continu : 100 Coef. 25					
ENSEIGNANTS		Nbh	Code ECC		
PANZANI A		40	299		40

MARSEILLE. 1982-83.

284

C40 DONNEES DU DEVELOPPEMENT		Cycle :	DPLG	Poids horaire	
		Année :	4	Poids horaire	Dont cadre commun
C40 21 GEOGRAPHIE DU DEVELOPPEMENT				40	
Climatologie, géologie					
Méthodes agraires et monde rural					
Processus d'urbanisation, bilan et perspectives					
Mode pédagogique : COURS TD 40 h TP					
% d'examens : 0 % Controle continu : 100 Coef. 25					
ENSEIGNANTS	Nbh			Code ECC	
LECCIA J	40			299	
					40

MARSEILLE. 1982-83.

285

C40 DONNEES DU DEVELOPPEMENT		Cycle :	DPLG	Poids horaire	
		Année :	4	Poids horaire	Dont cadre commun
C40 31 SOCIO ECONOMIE DU DEVELOPPEMENT				40	
Option					
Thèmes économiques et confrontation des systèmes					
Les financements du développement, données macro-économique					
Les processus de l'échange					
Les indicateurs du développement					
Mode pédagogique : COURS TD 40 h TP					
% d'examens : 0 % Controle continu : 100 Coef. 2					
ENSEIGNANTS	Nbh			Code ECC	
LECCIA J	40			299	40

MARSEILLE. 1982-83.

286

C40 DONNEES DU DEVELOPPEMENT		Cycle :	DPLG	Poids horaire	
		Année :	4	Poids horaire	Dont cadre commun
C40 41 SOCIO ECONOMIE DU DEVELOPPEMENT				40	
Option					
Généralités sur les données démographiques mondiales dans leur évolution historique, analyses et perspectives					
Le poids de la démographie dans le sous développement					
Mode pédagogique : COURS TD TP 40 h					
% d'examens : 0 % Controle continu : 100 Coef. 2					
ENSEIGNANTS	Nbh			Code ECC	
LECCIA J	40			299	
PANZANI A	40				
					40

MARSEILLE. 1982-83.

287

C40 DONNEES DU DEVELOPPEMENT			Cycle : <input type="text" value="DPLG"/>	
			Année : <input type="text" value="4"/>	
C40 51 PROGRAMMATION ET GESTION DE PROJETS			Options	
<p>Etudes de cas :</p> <p>Outils d'analyse, méthodes d'analyse critique, programmation et planification.</p>				
<p>Mode pédagogique : COURS TD 40 h TP</p> <p>% d'examens : 0 % Contrôle continu : 100 Coef. 1</p>				
ENSEIGNANTS	Nbh			Code ECC
PIZARRO C	40			299
			Poids horaire	Dont cadre commun
			40	
Total nombre d'heures			200	0

C41 HABITAT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT niveau 1

Cycle : DPLG
Année : 5
Requis :

CONTENU ET OBJECTIFS

L'enseignement se donne pour but essentiel, à partir de données générales développées dans le certificat précédent, de constituer une première approche opérationnelle à partir d'études de cas et d'exercices de simulation, des problèmes d'architecture, d'urbanisme et d'aménagement spécifiques aux pays en développement.

Les exercices se situent dans un contexte physique et humain particulier qui donne lieu à une analyse spécifique.

Des séminaires spécialisés et des visites sur le terrain sont prévus.

C'est dans cette optique et dans ce cadre que s'intègre le projet d'architecture, base de la pédagogie de ce certificat. La démarche du projet suppose donc un apport constant en anthropologie, ethnologie et économie, ainsi qu'en techniques et technologies...

JURY

Président :
MONTARDY
Membres :
MONTARDY M
LECCIA J
PANZANI A

Semestriel
Optionnel

ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES

Nb heures

Poids horaire
Hebdo : 14
Annuel : 224

Validation
Examens 70 %
Continu 30 %

MARSEILLE. 1982-83.

·289

C41 HABITAT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT niveau 1		Cycle :	DPLG	Poids horaire	
		Année :	5	Poids horaire	Dont cadre commun
C41 11 PROJET D'ARCHITECTURE				120	
B - PROJET D'ARCHITECTURE L'exercice du projet d'architecture se situe en contexte réel : il concerne un équipement de soutien dans le cadre d'un projet d'aménagement général		Option			
Mode pédagogique : COURS TD 120 TP % d'examens : 0 % Controle continu : 100 Coef. 7					
ENSEIGNANTS	Nbh	Code ECC			
MONTARDY M	120	299			120

C41 HABITAT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT niveau 1		Cycle : <table border="1"><tr><td>DPLG</td></tr></table>	DPLG	Poids horaire	Dont cadre commun
DPLG					
		Année : <table border="1"><tr><td>5</td></tr></table>	5		
5					
C41 21 APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE ETHNOLOGIQUE			40		
<p>A - APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE ETHNOLOGIQUE GENERALE Analyse de la production de l'habitat à travers l'histoire des civilisations.</p> <p>Eclairage particulier : Afrique du Nord et Afrique noire.</p>					
Mode pédagogique : COURS TD 40 h TP % d'examens : 0 % Contrôle continu : 100 Coef. 1,5					
ENSEIGNANTS	Nbh	Code ECC			
LECCIA J	40	299		40	
PANZANI A	40				

MARSEILLE. 1982-83.

291

C41 HABITAT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT niveau 1		Cycle :	DPLG	Poids horaire	
		Année :	5	Poids horaire	Dont cadre commun
C41 31	DONNEES TECHNIQUES TECHNOLOGIQUES ECONOMIQUES ET SPECIFIQUES B - DONNEES TECHNIQUES, TECHNOLOGIQUES, ECONOMIQUES SPECIFIQUES Données locales concernant les matériaux, les structures et l'économie de la construction.	Options		32	
Mode pédagogique : COURS TD 32 h TP % d'examens : 0 % Controle continu : 100 Coef. 1,5					
ENSEIGNANTS		Nbh		Code ECC	
MONTARDY M		32		299	
					32

C41 HABITAT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT niveau 1		Cycle : DPLG	Poids horaire	Donn. cadre commun
		Année : 5		
C41 31 DONNEES TECHNIQUES TECHNOLOGIQUES ECONOMIQUES SPECIFIQUES		Option	32	
Données locales concernant les matériaux, les structures et l'économie de la construction.				
Mode pédagogique : COURS TD 32 h TP				
% d'examens : 0 % Contrôle continu : 100 Coef. 1,5				
ENSEIGNANTS	Nbh		Code ECC	
MONTARDY M	32		299	32
Total nombre d'heures			224	0

C42 AMENAGEMENT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT

Cycle :	DPLG
Année :	4
Requis :	

CONTENU ET OBJECTIFS

Il s'agit de développer les acquis des deux certificats précédents, avec un support d'exercices et de simulation d'une complexité croissante qui permet d'aborder la phase synthétique de la structuration spatiale du territoire en intégrant tous les types de données liant une société à son territoire.

Dans ce cadre est développé un projet d'habitat qui permet aux étudiants un approfondissement de leurs connaissances et de leur capacité de synthèse en même temps qu'il peut déterminer un engagement personnel dans le domaine concerné.

L'enseignement du projet d'habitat et son développement suppose une approche pluridisciplinaire qui s'appuie donc sur les acquis des certificats précédents tout en faisant une place particulière à l'approche politique des problèmes soulevés

JURY

Président :	MONTARDY
Membres :	LECCIA J PANZANI A PIZARRO C MONTARDY M

Annuel	<input type="checkbox"/>
Optionnel	<input type="checkbox"/>

ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES Nb heures

--	--

Poids horaire
Hebdo : 6
Annuel : 192

Validation
Examens 70 %
Continu 30 %

C42 AMENAGEMENT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT		Cycle : <input type="text" value="DPLG"/>	Poids horaire	Dont cadre commun
		Année : <input type="text" value="4"/>		
C42 11 SOCIO POLITIQUE DE L'HABITAT		Option	40	
<p>Etude de la place des politiques d'habitat dans les politiques de développement des Etats. L'aide, les grandes organisations internationales et leur rôle dans la production de l'habitat, et leur influence sur l'économie de la construction.</p> <p>Etude des cas de grands projets d'aménagements intégrés en Afrique du Nord, en Afrique Noire et en Amérique Latine.</p>				
<p>Mode pédagogique : COURS TD TP 40 h</p> <p>% d'examens : 0 % Controle continu : 100 Coef. 3</p>				
ENSEIGNANTS	Nbh		Code ECC	
LECCIA J	40		299	
PANZANI A	40			
PIZARRO C	40			

40

MARSEILLE. 1982-83.

295

C42 AMENAGEMENT DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT		Cycle :	DPLG	Poids horaire	
		Année :	4	Poids horaire	Dont cadre commun
C42 21 PROJET D'AMENAGEMENT		Option		152	
<p>Approche pluridisciplinaire d'un projet d'aménagement territorial complexe en un exercice de synthèse par équipe.</p> <p>L'étude comprend les différents aspects humains, techniques, technologiques, méthodologiques abordés dans les certificats précédents et traite toutes les composantes de l'organisation spatiale autour des logements et des équipements de soutien.</p>					
Mode pédagogique : COURS TD 152 TP					
% d'examens : 0 % Controle continu : 100 Coef. 7					
ENSEIGNANTS	Nbh			Code ECC	
MONTARDYM	152			299	152
Total nombre d'heures				192	0

2 . LE PROJET

2.1 - Intitulé de la formation

Etudes approfondies dans le domaine de l'habitat et de l'urbanisme des pays en voie de développement pour la formation de professionnels en projets d'aménagement.

N.B. : Dans un premier temps, deux options sont ouvertes : Afrique du Nord et Afrique Noire.

Remarque : La pédagogie développée comporte une initiation à la recherche

2.2 - Intitulé du diplôme

CERTIFICAT D'ETUDES APPROFONDIES EN HABITAT ET URBANISME DES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT.

2.3 - Etablissement présentant la demande

Etablissement Public de l'Unité Pédagogique d'Architecture de Marseille.

2.4 - Etablissement responsable de la gestion administrative et de la formation

Etablissement Public de l'Unité Pédagogique d'Architecture de Marseille, dans le cadre des activités développées par le GROUPE TIERS-MONDE.

2.5 - Responsable de la formation

Jean-Baptiste LECCIA, Fondateur et Directeur du GROUPE TIERS-MONDE.
Professeur P3 à l'U.P.A.M.

2.6 - Autres personnels assurant la formation (en dehors des intervenants ponctuels)

Pierre BADUEL	Anthropologue - Chargé de recherche au CNRS - Enseignant chercheur au Centre de Recherches et d'Etudes des Sociétés Méditerranéennes d'Aix-en-Provence.
Henri BERRON	Géographe - Directeur de l'Institut d'aménagement Régional d'Aix-en-Provence - Professeur à l'Université d'Aix - Marseille.
Jean-Jacques BONNIOL	Sociologue - Maître-assistant à l'Université d'Aix-Marseille - Enseignant à l'IAR d'Aix-en-Provence.
Jean DOULCIER	Ingénieur-architecte - Ancien élève de l'Ecole Polytechnique - Professeur (P3) à l'UPAM - Chargé de cours à l'Ecole Polytechnique.

Alain GUYOT	Architecte DPLG - Enseignant (CTP) à l'UPAM - Chercheur au groupe A B C de l'UPAM.
Michel MONTARDY	Architecte DPLG - Enseignant (CTP) à l'UPAM au GROUPE TIERS-MONDE.
Carlos PIZARRO	Architecte DPLG - Aménageur - Enseignant (P4) à l'UPAM au GROUPE TIERS-MONDE.

N.B. Voir curriculum vitae des 8 personnes de l'équipe du CEA en 7.

2.7 - Perspective de débouchés de la formation envisagée

Les besoins immenses et les réalités des pays en voie de développement - notamment africains - dans le domaine de l'habitat et de l'urbanisme requièrent la formation, en nombre, de compétences capables de s'intégrer aux politiques de développement menées par les Etats et de mettre en oeuvre dans ce cadre des projets opérationnels.

Les organisations internationales (UNESCO, FED, FAC, Banque Mondiale, notamment), les projets nés de la coopération française bi-latérale, les Etats concernés, les bureaux privés et les entreprises travaillant dans les pays en voie de développement, sont en mesure de fournir des débouchés très nombreux.

Les offres d'emploi exigent des postulants, une formation à la fois ouverte et spécialisée, tout en souhaitant une première expérience de terrain dans les pays du Tiers-Monde.

Spécialisation dans le champ de l'habitat et de l'urbanisme des pays en voie de développement, pouvant aller jusqu'à des profils plus précis : énergie et habitat, technologie appropriée, habitat économique, réhabilitation de l'habitat spontané, intervention en habitat traditionnel, gestion de projets ...

Ouverture sur les conditions générales de l'aménagement des pays en voie de développement, permettant au candidat retenu de s'intégrer dans une équipe pluridisciplinaire.

La grande majorité des employeurs potentiels (c'est le cas notamment des services de la coopération) souligne la difficulté à trouver des candidats dotés d'une formation spécialisée.

2.8 - Nombre de candidats pouvant être retenus compte tenu des moyens disponibles

On verra que le C E A projeté prévoit une insertion obligatoire sur le terrain. Grâce à la convention de coopération qui le lie à l'Ecole de Lomé (EAMA) le GROUPE TIERS-MONDE est assuré du financement de six stages en Afrique de l'Ouest (voir ci-dessous en 12) par an, lesquels stages sont encadrés par l'EAMAU.

Le candidat devra remettre un dossier comportant :

- curriculum vitae détaillé,
- copie des diplômes,
- un texte retraçant les centres d'intérêt et les points forts de ses études antérieures,
- une description des expériences professionnelles avec des justificatifs,
- des exemples de travaux antérieurs,
- une note concernant les objectifs professionnels et les besoins en formation.

La commission s'efforcera de retenir une équipe de haut niveau mélangeant harmonieusement les formations universitaires différentes, en souhaitant pouvoir intégrer également des candidats retenus pour leur expérience professionnelle (dans la limite de 10 % soit un ou deux).

Le point commun de tous les candidats devra être la motivation à devenir des professionnels de l'aménagement dans les pays du Tiers-Monde capable de conduire des projets opérationnels ou de s'intégrer dans des équipes pluridisciplinaires de terrain.

3.2 - Procédure de la formation

Remarques préliminaires :

- * Le C E A constitue un cycle de formation à plein temps
- * Toutes les activités sont obligatoires, sauf à choisir entre les deux options du 4ème séminaire spécialisé.
- * Chaque étudiant détermine, parmi les séminaires spécialisés, une préoccupation privilégiée qui dicte le choix du thème et du lieu du stage. Ce choix doit avoir lieu quatre mois avant le début du stage pour permettre la bonne organisation de celui-ci.
- * La durée totale du C E A est de 15 mois pouvant être portée exceptionnellement à 16 ou 18 mois suivant la durée du stage.

3.2.1. Activités de la formation

ACTIVITES A

Approfondissement des données du développement

Méthode : cours en méthode active.

A 1 : Géographie de l'habitat dans les PVD	30 H
A 2 : Comportements sociaux et modes de vie dans les PVD	30 H
A 3 : Changements économiques dans les PVD	40 H
A 4 : Programmation et gestion de projets dans les PVD	40 H

TOTAL 140 H

N.B. : Le total ne comprend pas le cycle de conférences qui sera organisé pour conforter les ACTIVITES A

ACTIVITES B

Spécialisation en ateliers

Méthode : séminaires

B 1 : Technologies de l'aménagement dans les PVD	40 H
B 2 : Problèmes urbains dans les PVD	40 H
B 3 : Habitat, confort et énergie dans les PVD	50 H

OPTIONS

40 H

- B 4a : Anthropologie de l'habitat et politiques de l'habitat en Afrique du Nord
B 4b : Anthropologie de l'habitat et politiques de l'habitat en Afrique au Sud du Sahara

N.B. : Ultérieurement une 3ème option "organisation de l'espace en Amérique Latine" pourrait être organisée (voir ci-dessous en 8)

TOTAL 170 H

ACTIVITES C

Stages :

4 à 5 mois de stage sur le terrain en Afrique du Nord ou en Afrique Tropicale dans une équipe chargée d'un projet.

ACTIVITES A

A 1 GEOGRAPHIE DE L'HABITAT DANS LES PVD.

Durée : 30 H.

Enseignants : - Henri BERRON (IAR) - Géographie - Voir C.V. en 7
- J.B. LECCIA (UPAM) - Sciences Humaines et Juridiques - Voir C.V. en 7.

Forme : Cours et étude de documents écrits et audio-visuels

Contenu : Il s'agit d'étudier l'environnement physique des pays en voie de développement et l'inscription des groupements humains dans l'espace. Le rapport Homme-Milieu sera constamment évoqué à partir d'exemples illustrés par une abondante documentation (films, diapositives, articles, ouvrages, enquêtes ...)

Dans cette optique seront abordés :

- les données physiques : sols, végétation, climats et leurs incidences sur l'habitat et les modes de vie,
- les données démographiques et leurs conséquences sur les structures et l'état des populations,
- l'organisation humaine et les modes d'occupation du sol,
- le cadre de la vie quotidienne et du travail.

Quatre conférences-débats, en dehors du temps d'enseignement illustreront ces propos.

Travail des étudiants et contrôle de l'activité : Exposés brefs (une demi-heure) pour chaque étudiant sur un thème précis et localisé.

Remise d'un mini-mémoire de recherche dans les quinze jours qui suivront la fin de l'activité.

Le sujet du mémoire sera arrêté à la fin du deuxième mois.

Note sur 20.

ACTIVITES A

A 2 : COMPORTEMENTS SOCIAUX ET MODES DE VIE DANS LES PVD.

Durée : 30 H.

Enseignants : Jean Luc BONNIOL - Sociologue (IAR) - Voir C.V. en 7

Intervenant ponctuel : Madame PANZANI (UPAM) - Historienne.

Forme : Cours et étude de documents écrits et audio-visuels

Contenu : Il s'agit d'étudier les structures sociales des pays en voie de développement à travers leur histoire et leur confrontation avec le mode contemporain.

L'accent sera mis sur la permanence des données de civilisations et les problèmes nés des exigences des sociétés en développement.

La littérature et le cinéma africains contemporains seront largement mis à contribution pour étudier le cheminement de l'individu à travers les groupes sociaux traditionnels et la vie actuelle dans le monde du travail.

Le phénomène de l'exode rural et le rapport ville/campagne seront particulièrement analysés.

Quatre conférences-débats, en dehors du temps d'enseignement illustreront ces propos.

Travail des étudiants et contrôle de l'activité : Exposé bref (une demi-heure) d'une étude de cas pour chaque étudiant.

Remise d'un mini-mémoire de recherche dans les quinze jours qui suivront la fin de l'activité. Le sujet du mémoire sera arrêté à la fin du deuxième mois.

Note sur 20

ACTIVITES A

A 3 : CHANGEMENTS ECONOMIQUES DANS LES PVD

Durée : 40 H.

Enseignant : J.B. LECCIA - Sciences Humaines et Juridiques (UPAM) - Voir C.V.
en 7

Forme : Cours et études de documents écrits et audio-visuels.

Contenu : Il s'agit d'étudier le dualisme économique dans les pays en voie de développement né de la greffe des économies du capitalisme industriel sur les sociétés traditionnelles.
Ce travail doit permettre de relativiser la portée de l'analyse économique classique : les notions de consommation, d'épargne, de production, d'investissement, de capital, d'emploi doivent être placées dans le contexte complexe et contradictoire de la société d'un pays en voie de développement.
L'accent sera mis davantage sur les données de la réalité économique que sur les théories du développement.
Le cours s'appuiera, sans tomber jamais dans l'anecdote, sur l'étude de dossiers constitués par l'enseignant sur des thèmes précis et localisés dont on fera l'exégèse (à titre d'exemple: le secteur inarticulé dans l'économie ivoirienne, le rôle économique de la femme dans la société tunisienne, le secteur tertiaire au Sénégal...).

Quatre conférences-débats, en dehors du temps d'enseignement, illustrent ces propos.

Travail des étudiants et contrôle de l'activité : Travail collectif sur dossiers préparés par l'enseignant, remise d'une mini-enquête sur un problème précis et localisé dans les quinze jours qui suivront la fin de l'activité. Le sujet de l'enquête sera arrêté à la fin du premier mois.

Note sur 20

ACTIVITES A

A 4 : PROGRAMMATION ET GESTION DE PROJETS DANS LES PVD.

Durée : 40 H.

Enseignant : Carlos PIZARRO - Architecte-aménageur (UPAM) - Voir C.V. en 7

Forme : Cours et études de cas

Contenu : Il s'agit d'étudier la planification du développement d'une communauté dans un moment donné; ceci est conçu comme une planification physique, expression et synthèse des autres planifications, qui prend en compte lorsqu'elle est programmée, toutes les relations données et exprimées dans l'espace.

Le programme pédagogique comprend deux parties :

- La première partie est une partie conceptuelle, (façon de comprendre les phénomènes, perception globale de la communauté). Elle a pour but d'initier et de former à la notion d'aménagement de l'espace et la connaissance analytique et conceptuelle de toutes les données s'y référant.
- La deuxième partie est une partie technique (procédures pour opérer sur les phénomènes ; étude des techniques pour opérer dans le milieu). Elle a été conçue pour faire acquérir les outils et les méthodologies de travail permettant d'aborder et pratiquer l'aménagement territorial à ses différentes échelles, (architecture, urbanisme et aménagement).

1ère partie conceptuelle (ou comment comprendre les phénomènes)

- l'aménagement : les différentes échelles et son objectif,
- les caractères spécifiques de l'aménagement de l'espace,
- la conceptualisation et l'enseignement de l'aménagement de l'espace, en pays développé et en pays en voie de développement,
- les déterminants fonctionnels de l'espace,
- politique d'organisation de l'espace.

2ème partie technique (ou comment opérer concrètement)

- méthodologie et demande dans le traitement des différentes échelles de l'espace,
- les outils et instruments de travail utilisés,
- la phase d'analyse critique : les séries d'usage spatial,
- la phase de synthèse : la mobilisation de l'occupation spatiale,
- la programmation des aires des différents usages spatiaux,
- les propositions et structuration des espaces en équilibre.

Travail des étudiants et contrôle de l'activité : Un dossier complet d'une grande opération de développement intégré d'un pays en voie de développement, constitué par le professeur, sera analysé par les étudiants répartis en équipe qui en expo-

seront toutes les phases, de la conception à la gestion et à l'exécution.

Cette analyse donnera lieu à la remise d'un rapport critique par équipe dans les quinze jours qui suivront la fin de l'activité.

Le dossier sera remis aux étudiants au début des activités.

Note sur 20

N.B. : Quelques interventions ponctuelles sont à l'étude sur l'application des principes du "management" moderne et des procédés informatisés dans les PVD.

Ces interventions seront assurées par l'Ecole Supérieure de Commerce de Marseille-Luminy qui possède compétence et matériel en la matière.

ACTIVITES B

B 1:ATELIER/TECHNOLOGIE DE L'HABITAT DANS LES PVD

Durée : 40 H.

Enseignants - animateurs : Michel MONTARDY - Architecte (UPAM) Voir C.V en 8

Jean DOULCIER - Architecte -Ingénieur (UPAM) Voir C.V.
en 8

Forme : séminaire

Contenu : Toute activité dans les pays en voie de développement conduit à s'interroger sur les choix technologiques et leur adéquation aux conditions socio-économiques et donc sur le degré de dépendance technologique de ces pays vis-à-vis du monde industrialisé, sur les processus actuels de transfert de technologie, sur les possibilités offertes par les technologies appropriées au développement.

Il s'agit en fait d'essayer d'analyser :

- les raisons des choix technologiques qui sont faits par les pays du Tiers-Monde,
- les contraintes qui pèsent sur les décisions prises, qu'elles soient d'ordre socio-politique, technico-économique, psychologique ou écologique,
- les alternatives possibles à ces choix, qui pourraient permettre de réduire la dépendance technologique et économique de ces pays, en particulier par la valorisation de leur potentiel propre.

Le séminaire aura pour objet de permettre aux participants qui seront amenés à exercer une activité professionnelle dans un état en voie de développement, de mieux maîtriser les différents éléments qui président aux choix technologiques, de contribuer à identifier ou de participer à l'élaboration de technologies mieux adaptées aux différents contextes du développement.

Le séminaire tentera donc de définir une méthodologie permettant l'étude des interactions entre les différentes composantes techniques et les multiples aspects socio-économiques, politiques, culturels ou écologiques des pays concernés, à travers des cas concrets choisis dans le Tiers-Monde et plus particulièrement dans les Etats Sud-Méditerranéens et Africains.

Travail des étudiants et contrôle de l'activité : Des cas concrets serviront de base à la réflexion commune.

Il s'agira de projets réalisés qui permettront :

- Une analyse critique des choix :
 - conception, matériaux, mise en oeuvre,
 - équipements techniques et sociaux.

MARSEILLE. CEEA. 1984-85.

22

- Une étude du contexte :

- contexte social, politique, culturel,
- financements.

Les participants devront débattre des alternatives possibles, jusqu' à présenter des contre-projets par des équipes d'étudiants.

Les contre-projets feront l'objet d'un rapport justificatif qui sera remis dans le mois qui suit la fin de l'activité.

Note sur 20

ACTIVITES B

B 2 : ATELIER/ PROBLEMES URBAINS DANS LES PVD

Durée : 40 H.

Enseignant-animateur : Henri BERRON - Géographe (IAR) Voir C.V. en 7
Participation de l'Institut d'Urbanisme de Paris VIII

Forme : Séminaire

Contenu : Les séances seront consacrées à l'organisation de l'espace urbain et particulièrement aux problèmes de l'habitat et du logement.
Des réalisations urbaines aussi différentes que possible quant à leurs objectifs et leurs localisations seront présentées et débattues : opérations de réhabilitation de l'habitat spontané, réalisations d'habitats économiques, schémas directeurs de villes moyennes et de capitales, organisations de hiérarchies urbaines par rapport au contexte du développement, transports urbains ...

Travail des étudiants et contrôle de l'activité : les participants devront se livrer à une analyse commune des projets étudiés dans l'optique d'une réflexion d'aménagement comparé.

Répartis en équipe, ils remettront un rapport critique sur leurs réflexions dans le mois qui suit la fin de la scolarité.

Note sur 20

N.B. : L'Institut d'Urbanisme de Paris VIII prend en charge 15 H. d'intervention pour des séances qui regrouperont les étudiants du C E A et les 20 étudiants de l'EAMAU de LOME en stage chaque année au GROUPE TIERS-MONDE.

ACTIVITES B

B 3 : ATELIER / HABITAT - CONFORT - ENERGIE DANS LES PVD

Durée : 50 H.

Enseignant-animateur principal : Alain GUYOT (UPAM) Voir C.V. en 7

Interventions partielles :

J. L. IZARD	Architecte, (UPAM) chercheur au groupe ABC
Alix CROS	Géographe, (UPAM), chercheur au groupe ABC
J. MARCILLAT	Ingénieur, chercheur (CNRS) Institut de Mécanique des fluides
M. DEGRAND,	GERES-GRET.

Forme : Séminaire

Contenu : - Objectifs : Il s'agit de fournir aux candidats les méthodes d'approche et les outils permettant d'aborder une conception globale de l'habitat sous 3 aspects :

- dimension climatique
- dimension énergétique
- dimension écogéographique.

- Thèmes :
 - * Les facteurs du climat dominant d'une région (rayonnement thermique et lumineux, ventilation et vents forts, pluviométrie et humidité...) et leur incidence dans le mode d'habiter ainsi que leur répercussion dans la production de l'habitat.
 - * Le confort en pays chauds, zones littorales et zones continentales :
 - aspects physiologiques (thermo hygrométrie)
 - aspects visuels (éclairage lumineux)
 - aspects mécaniques (gêne et stabilité face au vent)
 - * Les principes de conception :
 - échelle de l'urbanisme : morphologie des groupements, traitement des espaces extérieurs,
 - échelle du bâtiment : volume, forme, orientation, placement, distribution interne, matériaux...
 - * Les méthodes et outils d'aide à la conception :
 - les approches simplifiées : enquête sur site, diagnostics, simulations graphiques, calculs sommaires, héliodon.
 - Les techniques plus lourdes : calculs automatisés, simulations en laboratoire (soufflerie) campagne de mesures in situ.

- * Contexte économique/énergétique : relations homme/énergie, besoins, consommations sources.
- * Les solutions énergétiques alternatives :
 - filière terre crue
 - filière bois.
- * Les structures physiques et biotiques d'un milieu naturel.
 - les équilibres et modifications anthropologiques.
- Déroulement : Cours et travaux dirigés sont également répartis (25 heures de cours et 25 heures de T.D.) soit 50 H.
Les T.D. mettent en oeuvre les éléments du cours :
 - saisie des données climatiques utile au projet
 - diagnostics site, bâtiment par méthodes graphiques du gisement,
 - simulation sur maquette des mouvements d'airs et des incidences du soleil,
 - ...
- Matériel : Fond documentaire spécialisé
GROUPES ABC et TIERS-MONDE, GERES

Outils de diagnostics divers
(calculs, graphes, appareils météo)

Accès soufflerie.
- Travail des étudiants et contrôle de l'activité : Travaux dirigés

Note sur 20

N.B. : Dans le cas d'une habilitation simultanée des C E A présentés par le GROUPE TIERS-MONDE et le GROUPE ABC, ce séminaire pourrait constituer une option pour le C E A du GROUPE ABC.

ACTIVITES B

OPTIONS

B 4a : ANTHROPOLOGIE ET POLITIQUES D'HABITAT EN AFRIQUE DU NORD

Durée : 40 H.

Enseignant-animateur : Pierre BADUEL - Anthropologue, chercheur (CRESM) Voir C.V. en 7

Forme : séminaire

B 4b : ANTHROPOLOGIE ET POLITIQUES D'HABITAT EN AFRIQUE AU SUD DU SAHARA

Enseignants-animateurs : Collectif : Henri BERRON - Géographe - Voir C.V. en 7
J.B. LECCIA - Sciences Humaines et Juridiques
Voir C.V. en 7
Michel MONTARDY - Architecte - Voir C.V. en 7

Conférenciers extérieurs.

Le contenu de ces deux séminaires est inscrit dans leurs titres.
Les débats et les réflexions tourneront autour du rapport individu/logement/espace aménagé, à travers le mode d'habiter traditionnel à partir d'exemples précis qui seront abondamment illustrés.

Une analyse commune sera faite sur la prise en compte de ces données par les politiques de logement des Etats.

Travail des étudiants et contrôle de l'activité : Remise d'une note de recherche par les participants regroupés en équipe.

Note sur 20

ACTIVITE C

STAGES

Durée : 4 mois

Localisation : Afrique de l'Ouest, Afrique du Nord

Les étudiants seront intégrés à un projet précis et en cours de réalisation. Il sera porté un grand soin au choix du lieu et du thème du stage.

Au mois de Février l'étudiant indiquera au responsable du C E A le séminaire qu'il privilégie comme préoccupation principale et qui déterminera le thème du stage.

L'option choisie (Afrique du Nord ou Afrique Noire) déterminera le lieu du stage.

Encadrement des stages en Afrique au Sud du Sahara :

Conformément à la convention qui lie le GROUPE TIERS-MONDE à l'EAMAU (Lomé), les étudiants seront encadrés sur le terrain par le responsable du projet objet du stage et contrôlés par un enseignant de l'EAMAU choisi pour sa connaissance du terrain.

Il est à noter que le suivi des stagiaires du GROUPE TIERS-MONDE par les enseignants de l'EAMAU est une procédure maintenant parfaitement rodée.

Les enseignants de l'EAMAU, originaires des Etats de l'O.C.A.M., se retrouvent dans leurs pays respectifs pendant la durée du stage (Juin à Octobre). Des stages pourront ainsi être organisés dans la plupart des pays de l'Afrique de l'Ouest francophone.

Grâce au vécu professionnel de longue durée de l'équipe du C E A en Afrique Noire et aux différentes missions que permet le fonctionnement de la convention GROUPE TIERS-MONDE - EAUMAU, grâce à l'appui logistique de ce dernier établissement et de son personnel enseignant et administratif, on peut avancer qu'il sera aisé de choisir des lieux de stage et des projets parfaitement adaptés aux besoins de la formation.

Encadrement des stages en Afrique du Nord :

TUNIS : Conformément à la convention qui lie le GROUPE TIERS-MONDE à l'ITAUT de TUNIS, les étudiants seront encadrés sur le terrain par les responsables du projet objet du stage en coordination avec le Directeur de l'ITAUT.

Ces stages concerneront essentiellement les projets d'Urbanisme, les programmes d'habitat économique et de résorption de l'habitat spontané.

Ici encore, l'expérience acquise permet de préjuger de la pertinence des stages choisis.

FES : Comme suite aux récents accords avec la HADARA de Fes, les étudiants bénéficieront de l'accueil et de l'encadrement de cette organisation.

Les stages à Fes concerneront essentiellement les projets d'habitat traditionnel arabo-andalou (architecture et arts décoratifs).

Conditions matérielles :

Dans un cas comme dans l'autre les institutions avec qui le GROUPE TIERS-MONDE collabore se chargent de la logistique du stage, notamment de l'hébergement.

Travail demandé à l'étudiant stagiaire :

Le stagiaire fait partie intégrante de l'équipe du projet dans lequel il est placé. Il s'agit donc d'un véritable stage professionnel puisque le travail demandé à l'étudiant doit être directement utilisable par l'organisme au sein duquel il se trouve.

L'évaluation du stage porte sur les points suivants :

- Appréciation par l'organisme d'accueil. Une feuille d'appréciation est adressée à l'organisme après le stage (assiduité, esprit d'initiative, sérieux...). Elle est retournée remplie au GROUPE TIERS-MONDE.
- Production par l'étudiant, dans les deux mois qui suivent le retour du stage, d'un rapport que deux enseignants du C E A évaluent.
- Soutenance durant 20 à 30 minutes au mois de Décembre, du rapport de stage, (exposé de l'étudiant, remarques et questions). Cette soutenance est publique.

Note sur 80

MONTPELLIER. 1986-88.

D.P.L.G.	TITRE DU CERTIFICAT URBANISME ET AMENAGEMENTS DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT	CODE	OBLIGATOIRE	<input type="checkbox"/>
ANNEE CURSUS 3		C28	OPTIONNEL	<input type="checkbox"/>
			SEMESTRIEL	<input type="checkbox"/>
			ANNUEL	<input type="checkbox"/>
OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT				
<p>PROJETS D'AMENAGEMENT, TENANT COMPTE DE L'ANALYSE DES SPECIFICITES DES ESPACES AUTOUR DU BASSIN MEDITERRANEEN ET DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT AFIN DE CONCEVOIR DES PROJETS QUI TIENNENT COMPTE DE L'ENVIRONNEMENT ET DES CULTURES DES POPULATIONS POUR LESQUELLES ON EST AMENE A CONSTRUIRE.</p>				
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES				
<p>2 0 2 - LE PROJET SOUS TOUTES SES FORMES PEDAGOGIQUES 2 0 9 - THEORIE ET PRATIQUE EN URBANISME 2 1 0 - ECONOMIE URBAINE 2 1 6 - CONNAISSANCE DES TECHNIQUES DE PRODUCTION 2 1 9 - MAITRISE DES AMBIANCES</p>				
MODE DE VALIDATION			COMPOSITION DU JURY	
<p>CONTROLE CONTINU : 3 0 % EXAMENS PARTIELS : % EXAMENS TERMINAUX : 7 0 %</p>			<p>PRESIDENT : M. GUEZ MEMBRES : MM BIGIAOUI MAZARD PEREZ SEREX</p>	
DUREE HORAIRE ANNUELLE		200		
ENSEIGNEMENTS COMMUNS		200		

MONTPELLIER. 1986-88.

D.P.L.G. ANNEE COURS	ENSEIGNEMENTS DU CERTIFICAT : URBANISME ET AMENAGEMENTS DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT	CODE		
		C 28		
		DUREE		
3		HEBDO.	ANNUELLE	
			TOTAL	E.C
1. ARCHITECTURE 2. 202 - 219 3. OBLIGATOIRE 4. ANALYSE SYSTEMATIQUE COMPAREE DU CADRE BATI AUTOUR DU BASSIN MEDITERRANEEN ET DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT. 5. COURS - T.D. - T.P. - ATELIERS 6. MM. GUEZ, MAZARD, PEREZ	COEF. 4		100	100
1. URBANISME 2. 209 3. OBLIGATOIRE 4. ANALYSE SYSTEMATIQUE COMPAREE DES AMENAGEMENTS AUTOUR DU BASSIN MEDITERRANEEN ET DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT. 5. COURS - T.D. - T.P. - ATELIERS 6. MM. GUEZ - MAZARD - PEREZ	COEF. 2		28	28
1. ECONOMIE 2. 210 3. OBLIGATOIRE 4. ETUDES DE FAISABILITE - PLAN DE FINANCEMENT. EVALUATION FINANCIERE DES PROJETS D'AMENAGEMENTS. ESTIMATION - POSTES BUDGETAIRES - MARKETING 5. COURS ET T.P. 6. M. BIGIAOUI	COEF. 2		36	36
1. CONSTRUCTION 2. 216 3. OBLIGATOIRE 4. CONNAISSANCE DES TECHNIQUES DE PRODUCTION. 5. COURS ET T.D. 6. SEREX	COEF. 2		36	36
TOTAL			200	200

MONTPELLIER. 1986-88.

P R É C I S I O N S

1 - ARCHITECTURE PROJET

P R O G R A M M E

A / INFORMATION

- ANALYSE SYSTEMATIQUE COMPAREE DU CADRE BATI ET DES AMENAGEMENTS AUTOUR DU BASSIN MEDITERRANEEN ET DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT :
- HISTOIRE DES CIVILISATIONS ET INFLUENCES RECIPROQUES
 - MISE EN EVIDENCE DES SYSTEMES CONCEPTUELS
 - PROSPECTIVE D'AMENAGEMENT
 - PRISE EN COMPTE DES TECHNIQUES USUELLES ET RECHERCHE D'INNOVATION EN RAPPORT AVEC LES MOYENS SUSCEPTIBLES D'ETRE MIS EN OEUVRE (CONSTRUCTION EN TERRE, EN BOIS, EN PIERRE,...).
 - RECHERCHE D'ESPACES ADAPTES AUX CULTURES ET AUX FACTEURS NATURELS.

B / LE PROJET

- CHOIX D'UN SITE DETERMINE
- MISE EN PLACE DU PROGRAMME D'INTERVENTION
- MISE EN FORME DU PROJET THEORIQUE
- PROJET PRATIQUE ADAPTE ET COMPARAISON AVEC DES INTERVENTIONS SIMILAIRES (ETUDES DE CAS)
- EVALUATION DU PROJET AVEC PLANS, MAQUETTES, PHOTOS, ETC.
- RECHERCHE SYSTEMATIQUE DES THEORIES ET DES DOCTRINES POUVANT RELEVER DE LA SPECIFICITE DU PROJET - EXTRAPOLATION.

2 - CONSTRUCTION

O B J E C T I F S

FORMER LES ETUDIANTS POUR QUE LES CONTRAINTES TECHNIQUES ET LES MATERIAUX LOCAUX SOIENT UTILISES.

M E T H O D E P E D A G O G I Q U E

SUIVI DE PROJETS EN ATELIER

P R O G R A M M E

VERIFICATION DES CONNAISSANCES TECHNIQUES
ADAPTATION AUX PROBLEMES SPECIFIQUES DU PROJET.

MONTPELLIER. 1986-88.

D.P.L.G.	TITRE DU CERTIFICAT	CODE	OBLIGATOIRE
ANNEE CURSUS 3	HABITAT TIERS - MONDE	C 32	OPTIONNEL <input type="checkbox"/>
			SEMESTRIEL <input type="checkbox"/>
			ANNUEL <input type="checkbox"/>
OBJECTIF ET CONTENU DU CERTIFICAT			
<p>DANS UN CONTEXTE SPECIFIQUE SITUE A L'EXTERIEUR DES ZONES CLIMATIQUES TEMPEREES, ETUDE DE METHODES D'INTERVENTION ADAPTEES AU TRAVERS D'UNE APPROCHE THEORIQUE ET D'UNE SIMULATION THEMATIQUE SUR UN SITE SUPPORT POUR ABOUTIR A LA FORMALISATION D'UN PROJET.</p>			
ENSEIGNEMENTS COMMUNS CONCERNES			
<p>2 0 2 - LE PROJET SOUS TOUTES SES FORMES PEDAGOGIQUES 2 1 2 - ECONOMIE DE LA CONSTRUCTION ET DU BATIMENT 2 1 5 - PROGRAMMATION, MAITRISE D'OUVRAGE 2 1 7 - CONCEPTION TECHNIQUE, MATERIAUX 2 1 9 - MAITRISE DES AMBIANCES</p>			
MODE DE VALIDATION		COMPOSITION DU JURY	
CONTROLE CONTINU :	2 5 %	PRESIDENT :	N. PEREZ-FERRER
EXAMENS PARTIELS :	2 5 %	MEMBRES :	MM BIGIAOUI GUEZ NAZARD NICOLET
EXAMENS TERMINAUX :	5 0 %		
DUREE HORAIRE ANNUELLE	208		
ENSEIGNEMENTS COMMUNS	208		

MONTPELLIER. 1986-88.

D.P.L.G.	ENSEIGNEMENTS DU CERTIFICAT :	CODE		
		C 32		
		DUREE		
ANNEE CURSUS	HABITAT TIERS-MONDE	HEBDO.	ANNUELLE	
			TOTAL	E.C
3	1. ARCHITECTURE 2. 202 - 215 3. OBLIGATOIRE 4. RECHERCHE ET TRAITEMENT DES DONNEES ECONOMIQUES, HUMAINES, ... - DEFINITION D'UN SITE SUPPORT - MAITRISE D'OEUVRE GENERALE ET PARTICULIERE 5. COURS ET ATELIERS 6. MM. GUEZ, MAZARD, PEREZ-FERRER	COEF. 8	148	148
	1. TECHNOLOGIE 2. 212 - 217 3. OBLIGATOIRE 4. ELABORATION DES DOCUMENTS ECRITS ET DESCRIPTIFS, QUANTITATIFS, ESTIMATIFS, TECHNIQUES ET MATERIAUX TRADITIONNELS DANS LES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT. - EFFETS ET TRANFERTS DE TECHNOLOGIE. ECONOMIE DE LA CONSTRUCTION. 5. COJRS - T.P. - ATELIERS 6. M. BIGIAOUI	COEF. 1	36	36
	1. THERMIQUE ET VENTILATION 2. 219 3. OBLIGATOIRE 4. CONFORT THERMIQUE ET VENTILATION (GENERALITES, PRINCIPES ET PROCEDES). - APPLICATIONS SOLAIRES SPECIFIQUES AUX PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT. 5. COURS - T.D. - ATELIERS 6. M. MICOLET	COEF. 1	24	24
	1. 2. 3. 4. 5. 6.			
	TOTAL		208	208

P R É C I S I O N S

O B J E C T I F S

A PARTIR D'UNE PROBLÉMATIQUE D'INTERVENTION DÉFINIE, IL S'AGIRA :

1. DE VÉRIFIER LES DONNÉES, DE LES AFFINER, DE LES COMPLÉTER
2. DE CONFRONTER LE PROGRAMME À LA RÉALITÉ DU TERRAIN
 - POLITIQUE
 - ÉCONOMIQUE
 - SOCIAL
3. DE RECHERCHER LES DIFFÉRENTS PARTENAIRES INTERNES ET EXTERNES
4. DE PROCÉDER À LA FORMALISATION OPÉRATIONNELLE DU PROGRAMME.

M É T H O D E P É D A G O G I Q U E

1. SIMULATION OPÉRATIONNELLE DE TOUTS LES STADES, DEPUIS L'ÉTUDE DE LA PROGRAMMATION JUSQU'À LA FORMALISATION

2. MISE EN PRATIQUE DES CONNAISSANCES THÉORIQUES ACQUISES :

- EN TECHNOLOGIE
- EN CONFORT THERMIQUE ET VENTILATION
- EN ÉCONOMIE DE LA CONSTRUCTION
- EN TECHNIQUE D'INTERVENTION

TANT SUR LA PARTIE GRAPHIQUE QU'EN CE QUI CONCERNE LES PIÈCES ÉCRITES.

B I B L I O G R A P H I E

- FRANÇOIS BEGUM : ARABISANCE
ANDRÉ RAVEREAU : LE M'ZAB UNE LEÇON D'ARCHITECTURE
HASSAN FATHY : CONSTRUIRE AVEC LE PEUPLE
BENALI DRISS : LE MAROC PRÉCAPITALISTE
BERNARD HUET : ANACHRONIQUES D'ARCHITECTURE
LAROUÏ : L'HISTOIRE DU MAGHREB
DORNADIEU, DIDILLON : HABITER LE DÉSERT
LARRY : PRÉSENCE ET AVENIR DES MÉDINAS, CNRS 706
BOURDIEU : SOCIOLOGIE DE L'ALGÉRIE
NATHY KOSTA THO : CONSTRUCTIONS ADAPTÉES À L'ENVIRONNEMENT DANS DIVERSES RÉGIONS GÉOGRAPHIQUES
IREPU GRENOBLE : CONSTRUCTIONS SPÉCIFIQUES AU PVD
J. CHARNE : LE SECTEUR NON STRUCTURÉ DANS LES COMPTES NATIONAUX

1 - 1 / QUE SIGNIFIE POUR NOUS "ARCHITECTURES ET USAGES" ?

USAGES renvoient à la double acception du terme : UTILISATIONS ET COUTUMES. Nous marquons ainsi fortement que toute architecture est à la fois, toujours, OBJET CONSTRUIT, espace de PRATIQUES SOCIALES, et support d'EXPERIENCES EMOTIONNELLES. Notre attention se trouve focalisée sur les PERSONNES DIRECTEMENT CONCERNEES ce qui bannit l'idée de l'architecte démiurge et instaure un nouveau rapport à l'acte de projeter et de construire qui reste un souci essentiel sous cet éclairage nouveau.

Notre direction de travail nécessite le recours conscient, et non plus l'emprunt approximatif, clandestin et décoratif aux sciences de l'Homme et de la Société : non plus un rêve pluridisciplinaire quelconque, mais une approche complexe, délicate et riche en concepts nouveaux, à la mesure du développement de la société et générateur de pratiques architecturales nouvelles : ceci définit la place des SCIENCES HUMAINES dans le département.

1 - 2 / DEPARTEMENT ET LABORATOIRES

Les enseignements principaux du DEPARTEMENT sont organisés en "LABORATOIRES" autour de deux axes d'études et de recherche :

LABO I : HABITAT ET PRATIQUES SOCIALES

LABO II : ESPACES DE L'ENFANT

Le laboratoire est le lieu du travail personnel et en groupe comme celui du "suivi" continu de ce travail ; le département, celui des confrontations et de l'ouverture sur l'extérieur ; le tout est structuré autour des idées fortes d'études approfondies et de "recherche".

1 - 3 / TRAVAIL PERSONNEL DE TROISIEME CYCLE

Il est normal que chaque étudiant ait des "préoccupations personnelles" et cherche à les inscrire dans "son" travail personnel de 3ème cycle. Mais il est tout aussi normal que chaque directeur d'études ait lui aussi ses propres préoccupations. La travail personnel de 3ème cycle par son objet, son contenu et ses thèmes ne peut donc résulter que d'une "juste" concertation et cette concertation doit être étendue à l'ensemble du département et de ses laboratoires. La création des départements à l'Ecole répond en effet, entre autres, à la nécessité de réintégrer cette phase importante des études qui se trouvait jusqu'à présent très isolée et par là, peu productive. Cette réflexion nous conduit à proposer pour le département une place importante pour le DEBAT OUVERT SUR LES TRAVAUX PERSONNELS DE FIN D'ETUDES, ouvert aux étudiants comme aux enseignants du département pour un enrichissement du contenu et de la forme des travaux personnels de 3ème cycle au service des étudiants concernés.

1 - 4 / FORMES PEDAGOGIQUES

Séminaires. Les départements structurés autour des idées fortes d'ETUDES APPROFONDIES et de RECHERCHE y compris, à terme, dans l'acception "universitaire" de ces termes, ne peuvent atteindre cet objectif que par une large OUVERTURE sur l'extérieur :

- Objet d'études situés dans l'espace régional,
- ouverture sur la société assurée par l'intervention d'experts de haut niveau. Le TEMPS FORT de la pédagogie est alors le SEMINAIRE correspondant à un enseignement INTENSIF, BLOQUE sur 2 ou 3 jours et réparti sur l'année pour le département dans son ensemble comme pour chaque laboratoire particulier.

Cours et conférences. Cette forme traditionnelle reste celle des valeurs isolées délivrées par le département pour constituer le lien d'un apport théorique efficace.

Travaux dirigés et Etudes de Cas. Toute démarche d'"étude approfondie" et de "recherche" suppose des "objets d'étude" concrets et un travail personnel intensif confronté dans les groupes de travail des laboratoires. Directement rattachée aux deux laboratoires, cette part importante de l'enseignement est encore le support privilégié du suivi pédagogique continu.

Stages. Par ses préoccupations comme par ses thèmes d'étude, le département a vocation à recevoir et organiser les stages participatifs en relation étroite aux personnes concernées dans différentes branches d'activité professionnelle particulière : C A U E, H L M, ... (U.V. optionnelle sur le Cycle).

1 - 5 / ORGANISATION PRATIQUE

Période de "mise en route". (Octobre). L'efficacité veut que les étudiants soient rapidement inscrits dans les départements et laboratoires, ce qui suppose que nous leur donnons les moyens de ce "choix éclairé" :

- Présentation des "départements" au niveau de l'Ecole,
- Présentation détaillée du département "Architectures et Usages" et de ses deux laboratoires,
- Entretien individuel avec les enseignants pour conseil d'orientation,

Le tout réparti sur deux semaines.

Les valeurs de sciences humaines obtenues au cours des cycles précédents peuvent sans aucun doute faciliter le travail de l'étudiant, sans pour autant être strictement "prérequis".

Phase préliminaire. La période précédente doit permettre la constitution de "groupes provisoires" qui auront à se déterminer définitivement à l'issue de la phase préliminaire dont les temps forts seront constitués par deux séminaires de deux jours :

- S. 1 : exposé détaillé des enseignants, discussion en groupes ou "labo" sur les objectifs généraux, axes de recherche du département.
- S. 2 : séminaire de travail, élaboration des programmes définitifs des labos et du département, exposé des thèmes de Travail Personnel, débats autour de ces thèmes, mise au point, problèmes de méthodes et d'approches etc...

En cours d'année : Alternance de séminaires "labo" et "département" structurés autour des intervenants extérieurs choisis en fonction de l'avancement du travail de réflexion et d'élaboration. Etudes de cas, observation et expérimentation sur le terrain (T.D.) programmées indépendamment par chaque labo. La volonté est de déboucher dans tous les cas sur une matérialisation du travail individuel et collectif sous forme de publications, expositions, montages audio-visuels constituant progressivement le fond de recherche du département et utilisables pour des activités de conférences, colloques, expositions ouvertes au public.

1983-1984		3ème cycle		désignation			CODE		n°
				HABITAT ET PRATIQUES SOCIALES (L1 - D3)			A 3301 à A 3306		23
LABORATOIRE n° 2 : "HABITAT ET PRATIQUES SOCIALES (H.P.S.)									
<u>OBJET PEDAGOGIQUE :</u>									
Dans le cadre du champ problématique du département, l'architecture et ses usages, ce laboratoire se propose de mettre au jour, l'articulation entre l'espace architectural et urbain et les diverses pratiques sociales, tout particulièrement en ce qui concerne le logement et le quartier.									
<u>CONTENUS ET FORMES PEDAGOGIQUES :</u> (voir fiche générale de présentation)									
A - Séminaire de présentation des sujets de recherche (travail personnel de 3ème cycle) Explicitation de leur problématique.									
B - Séminaires spécialisés									
n° 1 : l'espace résidentiel dans le mode de production capitaliste - classes, cultures et usages de l'espace du logement - typologie des logements.									
n° 2 : le logement dans le quartier, dans la ville, son rapport aux équipements - le rapport du logement à la diversité des Formes Urbaines.									
(Plusieurs intervenants extérieurs seront associés à l'organisation de ces séminaires).									
C - Etudes de cas (1) et projet socio-urbain									
Les cas étudiés, choisis en vue d'une démarche comparative, porteront sur des réalités urbaines différenciées : grand ensemble, cité ouvrière, quartier formé au XIXe siècle pris dans l'agglomération nantaise ou la région. Ils pourront déboucher sur un projet.									
- 2 séances préliminaires permettront de mettre au point les instruments méthodologiques, tant en ce qui concerne l'enquête sociologique que l'analyse architecturale.									
- la suite du travail échelonnée sur 6 séances bimensuelles permettra de faire le point sur les matériaux recueillis et la synthèse des conclusions.									
- la synthèse finale du travail débouchera sur une matérialisation qui prendra la forme d'un montage-diapo, d'une exposition ou d'un document publiable.									
<u>VALIDATION :</u> (voir fiche résumé annexée)									
A - Validation sur la cohérence de l'exposé problématique lors du séminaire de présentation du sujet de recherche.									
B - "Séminaires" - Validation sur participation active (exposé au "séminaire" introductif, constitution de fiches (notes d'exposés, conférences, fiches de lecture, bibliographie)									
C - Etude de cas et projet - Contrôle continu et évaluation du travail de synthèse matérialisé.									
(1) Cet enseignement est ouvert aux étudiants de deuxième cycle.									
T/S		COORDINATION ET MATIERES A COORDONNER			caractère U.V.		Nbre U.V.		ENSEIGNANT(S)
4 h/bimensuel		année			Psycho		obligatoires		6 PINSON, LENEVEU

-24-

SOUS-LABORATOIRE SPECIALISE : "HABITAT ADAPTE AU 1/3 MONDE" D3 L1

ARCHITECTURE ET URBANISME DU MONDE ARABE (AUMA)

OBJECTIF PARTICULIER :

Dans le cadre de la préoccupation générale du département, ce labo a pour objectif de donner aux étudiants les éléments et les moyens d'une connaissance des aspects spécifiques (techniques, sociaux, esthétiques) de l'architecture arabo-musulmane.

CONTENU ET FORME PEDAGOGIQUE : (voir fiche générale de présentation)

A - Séminaire de présentation des sujets de recherche (travail personnel de 3ème cycle)
Explicitation de leur problématique

B - Séminaires spécialisés

n° 1 - Spécificité culturelle et formelle de l'espace social et architectural de la ville arabe.

n° 2 - Adaptation des technologies de production de matériaux et de construction des édifices.

C - Etude de cas (1) et projet socio-urbain

Les cas étudiés, prolongement du travail fait l'année précédente, porteront cette fois-ci sur la comparaison de plusieurs entités urbaines de base de villes musulmanes dont il s'agira de décèler les caractères spécifiques. Ces études pourront déboucher sur un projet socio-urbain.

. 2 séances préliminaires permettront de mettre au point les instruments méthodologiques de l'analyse architecturale, notamment ceux de l'ordre de la représentation graphique, outil d'analyse concrète des formes matérielles, et ceux qui relèvent des disciplines révélant la spécificité de l'architecture arabo-musulmane (histoire de l'Art et des technologies, économie, sociologie).

. La suite du travail, échelonnée sur 6 séances bimensuelles, permettra de mesurer l'avancée du travail d'analyse, de faire la synthèse des conclusions partielles acquises.

. La synthèse finale du travail débouchera sur une matérialisation qui prendra la forme d'une exposition ou d'un document publiable.

VALIDATION : (voir fiche-résumé annexée)

A - Validation sur cohérence de l'exposé du sujet de recherche lors du séminaire de présentation.

B - "Séminaires" : validation sur participation active (exposé au "séminaire introductif", constitution de fiches (notes d'exposés et fiches de lecture).

C - Etudes de cas : contrôle continu et évaluation du travail de synthèse matérialisé.

(1) Cet enseignement est ouvert aux étudiants de 2ème cycle.

NANTES. 1986-88.

Cycle: DPLG	Titre du certificat :	Code :	option option
Année: 3	ARCHITECTURES ET URBANISME DU MONDE ARABE (A U M A)	C20 C553	annuel semestriel
<p>Objectif et contenu du certificat :</p> <p>Apporter des connaissances élémentaires sur le cadre bâti des pays du Monde Arabe et initier à la projection d'architectures et d'aménagements appropriés.</p>			
<p>Enseignements communs concernés (utilisez les intitulés réglementaires)</p> <p>Projet Théories et doctrines Architecturales Conception techniques et matériaux Théories et pratiques de l'urbanisme Histoire de l'art et de l'architecture</p>			
Mode de validation	Noms des enseignants, membres du jury du certificat		
<p>CC EP ET</p> <p><input type="text" value="30"/> <input type="text" value="20"/> <input type="text" value="50"/></p> <p>% % %</p>	<p>BOUSQUET PINSON</p>		
44		44	

FICHE PEDAGOGIQUE			
E.A.N.	Titre de l'enseignement et des activités pédagogiques		
CYCLE : DPLG Année : 3	PROJET -		
Coeff. Certificat C 20	nombre d'heures 90 H	coefficient 6/10	Ch. BOUSQUET
ECOLE : C552		40% contrôle continu	60% examens partiels et examens terminaux
OBJECTIFS ET CRITERES D'EVALUATION			
Capacité des étudiants à assimiler et développer les problématiques spécifiques architectural au projet/dans les pays du Maghreb et à les mettre en pratique à travers des exercices de mise en forme thématique.			
MODE pédagogique	PLAN DE COURS ET DEVELOPPEMENT DES ACTIVITES	MODALITES DE CONTROLE ET DE NOTATION	Echéances (dates précises)
T.D. 60h cours 30 h	Le travail global de projet sera décomposé sur l'année en trois approches donnant lieu à trois exercices thématiques: dont le contenu sera le suivant : - intégration critique des modèles d'architecture et d'urbanisme vernaculaires, - les espaces du dedans et les modes d'habiter, - la composition urbaine et le traitement des espaces extérieurs.	Contrôle continu appuyé sur le développement hebdomadaire de chaque exercice. Contrôle sur dossiers de projection rendus en conclusion de chaque exercice, notation sur 20, moyenne sur les trois exercices.	

45

FICHE PEDAGOGIQUE						
E.A.N.		Titre de l'enseignement et des activités pédagogiques				
CYCLE : DPLG Année : 3		ELEMENTS D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME AU MAGHREB D. PINSON				
Code RELAT	Code ECOLE	nombre d'heures	coefficient	50 % contrôle continu	% examens partiels	50 % examens terminaux
C20	C552	32 H	3/10			
OBJECTIFS ET CRITERES D'EVALUATION						
Assimilation et maitrise critique de connaissance élémentaire dans le champ de l'histoire et de l'analyse architecturale et urbaine de la production spécifique du cadre bâti du Maghreb.						
MODE péda- gogique	PLAN DE COURS ET DEVELOPPEMENT DES ACTIVITES		MODALITES DE CONTROLE ET DE NOTATION		Echéances (dates précises)	
cours 2h/s sur 1er semestre total 32 h	<p>A. L'histoire comme matériau révélateur de spécificité</p> <p>1) Une leçon d'Architecture d'Alhambra de Grenade</p> <p>2) Une leçon d'Urbanisme . La médina de Fès.</p> <p>B. La spécificité gommée : l'architecture coloniale à Casablanca</p> <p>1) L'oeuvre de Prost</p> <p>2) L'oeuvre d'Ecochard</p> <p>C. Etat actuel d'une architecture sous influence</p> <p>1) Modèle d'habitat occidentaux</p> <p>2) Habitations métissées / habitat économique</p> <p>D. Les leçons positives d'un apparent échec: Gournah (Egypte)</p> <p>H. Fathy</p>		<p>Examen final sur l'ensemble du cours , devoir sur table en 3 heures (1 note sur 20)</p>		<p>Mars 88</p>	
			46			

NANTES. 1988-89.

DPLG 2 ^e ou 3 ^e A C19-20/C451	MATHÉMATIQUES ET SCIENCES EXACTES	OPTIONNEL Annuel
1 - MATHÉMATIQUES ET SCIENCES EXACTES	• Enseignant : M. SAVEL	64 h 6h/cours T.P./hebdo
2 - STRUCTURES SPATIALES	• Enseignant : M. CHASSAGNOUX	64 h 2h/cours T.P./hebdo
3 - SCIENCES DE L'INGÉNIEUR + MÉCANIQUE DES SOLS + ACOUSTIQUE	• Enseignants : M. SIEFFERT (A) - M. DOSGHEAS (B)	64 h 2h/cours T.P./hebdo
		T. 192 h
N.B. : Ce certificat est pré-requis pour faire le C18/C521 (option 2) du D1 en 3 ^{ème} année DPLG.		
CONTRÔLE CONTINU 60 %	EXAMEN PARTIEL 20 %	EXAMEN TERMINAL 20 %
DPLG 2 ^e ou 3 ^e A C19-20/C452	L'ARCHITECTURE, LA VILLE ET LE TERRITOIRE	OPTIONNEL Annuel
Autour de 3 thèmes - 3 séminaires de 10 semaines chacun... pour un apprentissage des méthodes de recherche en histoire		
1 - MÉMOIRES DES LOTISSEMENTS	• Enseignant : Mlle HALGAND + Conférenciers	55 h
2 - HISTOIRE DE L'AMÉNAGEMENT	• Enseignant : M. LEMANCO + Conférenciers	55 h
3 - IDENTIFICATION DE L'ARCHITECTE	• Enseignant : M. BIENVENU + Conférenciers	55 h
		T. 165 h
CONTRÔLE CONTINU 70 %	EXAMEN PARTIEL —	EXAMEN TERMINAL 30 %
DPLG 2 ^e ou 3 ^e A C19-20/C453	ARCHITECTURE ET URBANISME DU TIERS-MONDE	OPTIONNEL Annuel
1 - SOCIOLOGIE DES SOCIÉTÉS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT	• Enseignants : MM. PINSON et BOUSQUET (16 h) + Vacataire sociologue (16 h)	32 h Cours et séminaires
2 - ÉLÉMENTS D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DU MAGHREB ET PROJETATION	• Enseignants : M. PINSON (32 h) - M. BOUSQUET (90 h)	122 h Cours et T.P.
3 - MORPHOLOGIE CONSTRUCTIVE D'UNE ARCHITECTURE TRADITIONNELLE	• Enseignant : M. CHASSAGNOUX	16 h 2h/cours x 8 sem.
		T. 170 h
N.B. : Le stage obligatoire de 3 ^{ème} année DPLG pourra s'effectuer dans un pays du tiers-monde après accord des enseignants du département dans lequel l'étudiant est inscrit.		
CONTRÔLE CONTINU 30 %	EXAMEN PARTIEL 20 %	EXAMEN TERMINAL 50 %

NANTES. 1990-91.

DPLG/2 ^e A C19/C403	APPROCHES SOCIO-ETHNO-ARCHITECTURALES POUR LA CONCEPTION DU PROJET	OPTIONNEL Annuel
1 - SEMINAIRES THEORIQUES • Enseignants : MM. LENEVEU - BOCCARA - PINSON	32 h	8 semaines x 4h
2 - ENQUÊTES ET STAGES • Enseignants : MM. BOCCARA - LENEVEU - PINSON - Mme ERCHOFF	64 h	4h tous les 15 j.
3 - RESTITUTION DES ÉTUDES • Enseignant : MM. BOCCARA - LENEVEU - PINSON - Mme ERCHOFF	64 h	4h tous les 15 j.
		T. 160 h
CONTRÔLE CONTINU 30 %	EXAMEN PARTIEL 20 %	EXAMEN TERMINAL 50 %
DPLG 2 ^e ou 3 ^e A C19-20/C451	MATHÉMATIQUES ET SCIENCES EXACTES	OPTIONNEL Annuel
1 - MATHÉMATIQUES ET SCIENCES EXACTES • Enseignant : M. SAVEL	64 h	6h/ ^{cours} T.P./hebdo
2 - STRUCTURES SPATIALES • Enseignant : M. CHASSAGNOUX	64 h	2h/ ^{cours} T.P./hebdo
3 - SCIENCES DE L'INGÉNIEUR + MÉCANIQUE DES SOLS + ACOUSTIQUE • Enseignants : M. SIEFFERT (A) - M. DOSGHEAS (B)	64 h	2h/ ^{cours} T.P./hebdo
N.B. : Ce certificat est pré-requis pour faire le C18/C521 (option 2) du D1 en 3 ^{ème} année DPLG.		T. 192 h
CONTRÔLE CONTINU 60 %	EXAMEN PARTIEL 20 %	EXAMEN TERMINAL 20 %
DPLG C19/C453	ARCHITECTURE ET CULTURES	OPTIONNEL Annuel
1 - « D'AUTRES ARCHITECTURES » • Enseignants - M. GAUCHER (Inde) - M. BOUSQUET (Mzab) - M. PINSON (Maroc)	56 h	Cours 1h30 par semaine
2 - ANTHROPOLOGIE DES SOCIÉTÉS TRADITIONNELLES ET SOCIOLOGIE DES SOCIÉTÉS EN DÉVELOPPEMENT • Enseignants Mlle BAKALTI - MM. BOCCARA et ERTUL	48 h	Cours 1h30 /semaine
3 - MORPHOLOGIE CONSTRUCTIVE D'UNE ARCHITECTURE TRADITIONNELLE : le cas de l'Iran • Enseignant : M. CHASSAGNOUX	32 h	Cours 9h par semaine
4 - MAISON, VILLES ET CULTURE DANS LE MONDE • Série de conférences et séminaires	16 h	Séminaires
		T. 152 h
CONTRÔLE CONTINU 30 %	EXAMEN PARTIEL 20 %	EXAMEN TERMINAL 50 %

ROUEN. 1985-86.

CYCLE : D.P.L.G. ANNEE : 4 et 5 ^{ème}	TITRE DU CERTIFICAT ARCHITECTURE, CIVILISATION ETRANGERE ET TIERS MONDE.	CODE : C.20.10
Certificat optionnel.	JURY : LEGER. REVERT.	CONTROLE DES CONNAISSANCES: C. CONTINU : 80 % EX. FINAL : 20 %

Ces certificats se déroulent sur deux années :

- 4^{ème} année (2^{ème} cycle - 2^{ème} année) COACET 1
- 5^{ème} année (2^{ème} cycle - 3^{ème} année) COACET 2

CONTROLE DES CONNAISSANCES.

Contrôle continu.
Dossier.

Ces certificats sont des certificats complémentaires permettant l'approche des différentes spécificités géo-politiques urbanistiques et architecturales dans le cadre de l'étude de l'habitat du plus grand nombre.

COACET 1 - Initiation méthodologique.

COACET 2 - Analyse de cas et préparation au mémoire de fin d'études.

COACET 1.

Initiation méthodologique.
Acquisition d'outils d'analyse.
Outils techniques :

- Climatologie.
- Ensoleillement.
- Relevés, triangulation.
- Analyse constructive et techniques de construction.

Outils théoriques :

- Politique d'habitat - influences et présences théoriques.
- Architecture vernaculaire.
- Auto-construction et conseils constructifs.
- Matériaux locaux et technologies contemporaines.
- Eléments d'analyses économiques, historiques et ethnologiques.
- Analyse de l'échange inégal - rôle du B.T.P. dans le secteur économique.

OUTILS DE PRATIQUE OPERATIONNELLE ET ENCADREMENT DES STAGES.

COACET 2.

- Etudes de cas, exercices préparant au mémoire de fin d'études (comportement des éléments graphiques).
- Contextes des interventions et modes d'interventions.
- Habitat du plus grand nombre.
- Intervention de l'architecte-urbaniste.
- Exercices de propretation.

Ces certificats se présentent comme suit :

- Le rappel et l'acquisition de certains outils traités alors à partir d'exemples diversifiés sur le plan géographique, économique et culturel....

73

Et ce, particulièrement lors des cours exposés ou conférences traitant des outils " Théoriques ".

- L'éveil et l'acquisition des méthodes de travail dans des civilisations différentes tournées vers l'exercice des professions d'architectes dans les pays en voie de développement plus particulièrement.

BIOGRAPHIE DES ENSEIGNANTS

Alain Borie.....	162
Pierre Clément.....	163
Patrice Dalix.....	165
Jean-Charles Depaule.....	167
Jean-Paul Flamand.....	169
Charles Goldblum.....	171
Jean-Baptiste Leccia.....	173
Gustave Massiah.....	174
Michel Montardy.....	176
Trong Kha N'Guyen.....	177
Sawsan Noweir.....	178
Philippe Panerai.....	179
Raoul Pastrana.....	181
Pierre Pinon.....	182
Daniel Pinson.....	184
Carlos Pizarro Juncal.....	186
Christelle Robin-Reboul.....	187
Serge Santelli.....	188
Shin Yong-Hak.....	190
Henri Tastemain.....	191
Jean-François Tribillon.....	192
Adriana Araneda.....	194
Raymond Gili	
Michel Léger	
Bruno de Lingua de Saint-Blanquat	
Carlos Martinez	
Philippe Revault	
Carlos Reverdito	
Brian B. Taylor	
Marion Tournon-Branly	
Luc Vilan	

ALAIN BORIE

Né le 5 janvier 1942, à Sarlat (France)

Formation :

Classe hypokhâgne, lycée Henry IV (Paris)

Admis en 2^{ème} classe à l'Ecole des beaux-arts, atelier Marcel Lods, 6 juillet 1964

Diplôme d'architecte de l'Ecole des beaux-arts, atelier Jean Bossu, 1969

Premières expériences initiatiques :

Voyage en Syrie, au Liban et en Turquie (1965), puis voyage en Syrie, en Irak, en Turquie, en Grèce et en Italie avec Pierre Pinon (1973).

Activités :

Architecte dans le bureau d'architecture de Georges Maurios

Architecte dans le bureau d'architecture de Jean Bossu

Enseignant à l'UP n°5 (école de Paris-La Défense), 1971-2000

Enseignant à l'Ecole de Paris-Malaquais, 2000-2007

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Atelier consacré à la Turquie, programme « Ville orientale », puis CEEA « Maghreb et Proche-Orient ».

Recherches et publications (sélection) :

Alain Borie, Pierre Micheloni et Pierre Pinon, *Formes urbaines et sites de méandres*, rapport de recherche, CORDA/GEFAU, 1977.

Alain Borie, Pierre Micheloni et Pierre Pinon, *Forme et déformation des objets architecturaux et urbains*, rapport de recherche, CERA/ENSBA, 1978.

Samir Abdulac, Alain Borie, Charles Chauliaguet et Pierre Pinon, *Maisons à patio*, rapport de recherche, GEFAU/CORDA, octobre 1982.

Alain Borie et Pierre Pinon, « La maison turque », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 94, 1985, n.p.

Alain Borie, Pierre Pinon, Stéphane Yérasimos et Attila Yücel, « Istanbul », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 115, Paris, IFA, oct. 1987.

Alain Borie, Pierre Pinon, Stéphane Yérasimos, « Tokat : essai sur l'architecture domestique et la forme urbaine », *Anatolia Moderna*, n°1, 1991, p. 239-273.

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphane Yérasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul au XIX^{ème} siècle : rapport de recherche, programme 1990*, rapport de recherche, EA Paris-la-Défense/BRA, 1991.

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphane Yérasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul au XIX^{ème} siècle : réglementation urbaine ottomane*, rapport de recherche, EA Paris-La Défense/BRA, 1992

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphane Yérasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul et des grandes villes de l'Empire Ottoman aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècle (Izmir, Beyrouth, Damas)*, rapport de recherche, EA Paris-La Défense/BRA, 1994.

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphanie Yérasimos, « Essais sur l'architecture domestique et la forme urbaine des villes anatoliennes. II Afyon », *Anatolia moderna*, n°6, 1996, p. 191-253.

Principaux collaborateurs :

Pierre Pinon, Samir Abdulac, Stéphane Yérasimos, Pierre Micheloni.

PIERRE CLÉMENT

Né le 28 juin 1941, à Alger (Algérie)

En France depuis 1958-1959 (de nationalité française).

Formation :

Admis en 2ème classe à l'Ecole des beaux-arts, atelier Pierre Vivien et Joseph Belmont, 8 novembre 1962 (grand massier)

Diplôme d'architecte de l'Ecole des beaux-arts, atelier Pierre Vivien et Joseph Belmont, 1968-69

Diplôme de l'Institut des langues orientales vivantes, 1972

Doctorat en ethnologie, EPHE, 1975

Habilitation à diriger des recherches, Université Paris VIII, 1992

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, architecte au Laos (ambassade de France), 1968-1970

Activités :

Chercheur à l'Institut de l'Environnement, puis au Centre d'études et de recherches architecturales, 1972-1978 (?)

Chercheur au CeDRASEMI, années 1970-1980

Directeur du département « Architecture comparée » de l'Institut français d'architecture, 1981-1988

Enseignant à l'UP n°8 (école de Paris-Belleville) et chercheur à l'IPRAUS, à partir de 1984

Architecte associé de l'agence Arte-charpentier, à partir de 1989

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Programme « Ville orientale », puis CEEA « Métropoles d'Asie Pacifique »

+ participation au DEA « Le projet architectural et urbain : théorie et dispositifs »

Recherches et publications (sélection) :

Sophie Charpentier et Pierre Clément, « L'habitation Lao dans les régions de Vientiane et de Louang Prabang : réunir les bois, réunir les mains », thèse en ethnologie, sous la direction de Lucien Bernot, Paris, EPHE/CERA, tome 1 et 2, hiver 1974/1975.

Sophie Charpentier, Pierre Clément, *Eléments comparatifs sur les habitations des ethnies de langue thaï*, rapport de recherche, Institut de l'Environnement/CERA, mars 1978.

Pierre Clément, Sophie Clément, Yong-Hak Shin, *Architecture de paysage en Asie Orientale : du «fengshui» comme modèle conceptuel et comme pratique d'harmonisation bâti-paysage*, rapport de recherche CORDA, CERA/ENSBA, 1982.

Pierre Clément, « Comparaisons, confrontations, développement. Recherche architecturale et pays en voie de développement », dans Francis Chassel et Catherine Bruant (dir.), « Thèmes et bilans », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n°13, 1983, p. 42-47.

Pierre Clément, Sophie Clément, Emmanuelle Péchenart, Shin Yong-Hak, *Les capitales chinoises : leur modèle et leur site*, rapport de recherche, IFA/SRA, 1983.

Pierre Clément, Emmanuelle Péchenart et Sophie Clément, *L'ambigüité d'une dépendance : la ville chinoise et le commerce*, rapport de recherche, BRA/IFA, 1984.

Pierre Clément, Emmanuelle Péchenart, *Suzhou : forme et tissus urbains*, rapport de recherche, IFA, 1985.

Sophie Clément, Pierre Clément et Yong-Hak Shin, *Architecture du paysage en Extrême-Orient*,

Paris, ENSBA, 1987.

Pierre Clément, Françoise Ged et Qi Wan, *Transformation de l'habitat à Shanghai*, rapport de recherche final, IFA/Plan Construction, décembre 1988.

Pierre Clément, Qi Wan, Emmanuelle Péchenart, Sophie Clément, *Architectures sino-logiques : la forme des quartiers traditionnels, Suzhou les habitations, Islam et architecture*, rapport de recherche, IERAU/IFA, 1989.

Pierre Clément, Françoise Ged, Emmanuelle Péchenart, *Shanghai : image d'architecture, unité diversité*, rapport de recherche, BRA, 1990.

Pierre Clément, Sophie Clément et Charles Goldblum (dir.), « Cités d'Asie », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 35/36, 1994.

Pierre Clément et Nathalie Lancret (dir.), *Hanoi, le cycle des métamorphoses : formes architecturales et urbaines*, Paris, Recherches, 2001.

Sophie Clément, Pierre Clément, Charles Goldblum, Bouleuaum Sisoulath et Christian Taillard (dir.), *Vientiane, architectures d'une capitale : traces, formes, structures, projets*, Paris, Recherches/IPRAUS, 2010.

Principaux collaborateurs :

Sophie Clément-Charpentier, Shin Yong-Hak, Charles Golbdlum, Christian Taillard, Françoise Ged

PATRICE DALIX

Né le 21 avril 1942, à Paris (France)

Formation :

Lycée Montaigne, puis Lycée Louis-le-Grand (Paris)

Admis en 2ème classe à l'Ecole des beaux-arts, 8 novembre 1962

Diplôme d'architecte de l'Ecole des beaux-arts, 8 janvier 1969

Master en urbanisme, Rice University, Houston (Etats-Unis), 1971

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, enseignant et coordinateur pédagogique à l'Ecole d'architecture de Tunis (Tunisie), 1969-1970

Activités :

Architecte libéral (principalement réalisations de logements)

Cofondateur et animateur de la cellule « Habitat-construction » du Groupe de recherche et d'échange technologique (GRET), à partir de 1976

Intervenant dans les formations du SMUH, 1976

Enseignant à l'UP n°1 (école Paris-Villemin), 1981-2001

Enseignant à l'Ecole d'architecture de Paris-La Villette, 2002-2003

Missions :

« Assistance à l'unité de préfabrication de logement ENIP », projet de l'ONUDI, mission pour le compte de l'Aturba, 1976-1977

« Analyse des procédés de construction de logements dans la région d'Oran. Proposition pour la mise en pratique d'une politique de composants compatibles », projet pour le ministère de l'Habitat et de la Construction algérien, 1976

« Développement du secteur de la construction en Yougoslavie, S.A.P. Vojvodina », projet de l'ONUDI, mission pour le compte de l'Aturba, 1978-1979

« Valorisation des potentialités locales dans la construction en Algérie : application à l'habitat en grande Kabylie », projet du ministère de l'Habitat et de la Construction algérien, INERBA, 1980

« Projet de remise en état des bâtiments administratifs en R.C.A utilisant au mieux les potentialités locales », projet du ministère de la Coopération français, mission pour le compte du GRET, 1981-1982

« Habitat et aménagement des établissements humains en zone rurale en Haute Volta », projet de l'ONU-Habitat/PNUD, 1982-1983

« Louang Phrabang. Règlement urbain » et « Manuel de conception des règlements urbains au Laos », projet du PNUD/ONU-Habitat, avec le soutien de l'ambassade de France, 1994-1995

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Atelier « Habitat Tiers Monde », avec Charles Goldblum et Raymond Fachatte

Certificat optionnel « Sensibilisation et initiation aux problèmes de l'intervention des architectes dans le Tiers Monde », avec Charles Goldblum et Raymond Fachatte

Taller del Cerro, partenariat entre les Ecoles de Paris-La Villette, de Paris-Villemin et l'Institut supérieur polytechnique de la Havane (Cuba), à partir de 1997-1998

+ participation aux voyages d'étude des premiers ateliers au Caire et à Mahdia du programme « Ville orientale », 1982

+ participation aux enseignements « Villes en développement », « Urbanisation et urbanisme dans le tiers-monde » et ADELANTE de Gustave Massiah, Jean-François Tribillon, Raoul Pastrana, mais aussi « Métropoles d'Asie Pacifique » de Shin Yong-Hak, 1997-1999

Recherches et publications :

« Numéro spécial sur les actions internationales », *EAPV*, n°31, novembre 1999.

Patrice Dalix, *Chroniques d'un architecte coopérant : essai sur la pensée pratique en coopération*, Paris, L'Harmattan, 2013.

Principaux collaborateurs :

Raymond Fachatte, Charles Goldblum, Yves Cabannes (GRET), Éric Laubé (ASF), Raoul Pastrana, Bob Hardy (ONU-Habitat), Faouzi Chebchoub (Ecole de Tunis)

JEAN-CHARLES DEPAULE

Né en 1945, à Toulon (France)

Formation :

DES de philosophie, université Paris-Sorbonne, 1967

Doctorat en sociologie, université Paris-Nanterre, 1979

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, professeur de français au Caire (Egypte), 1970-1972

Activités :

Enseignant à l'UP n°3 (école de Versailles) et chercheur au l'ADROS/LADHRAUS, 1969-1987

Chercheur au CEDEJ (Centre d'Etudes et de Documentation Economique Juridique et sociale, Egypte), responsable du programme « Le Caire contemporain », 1988-1991

Directeur de recherches à l'IREMAM (Institut d'Etude et de Recherches sur le Monde Arabe et Musulman, CNRS), responsable du pôle de recherche « Histoire de la vie matérielle et des sociétés urbaines » et responsable des publications, 1992-1999

Directeur du laboratoire d'Anthropologie urbaine, Ivry-sur-Seine, 2004-2009

Missions :

Recherches sur les modes d'habiter, Institut français d'études arabes de Damas (Syrie), 1979-1980

Recherches sur l'habitat urbain, CEDEJ (Egypte), 1982

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Participation à l'Institut de recherches d'architecture tropicale, UP n°3, 1972-1973

Programme « Ville orientale », particulièrement l'atelier sur Le Caire et le cycle de conférences, 1981-1987

Recherches et publications (sélection) :

Jean Castex, Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai, *De l'ilot à la barre : contribution à une définition de l'architecture urbaine*, rapport de recherche, ADROS/CORDA, 1975.

Jean Castex, Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai, *Formes urbaines : de l'ilot à la barre*, Paris, Dunod, 1977.

Jean-Charles Depaule, « Les sauvages de l'architecture », thèse de doctorat, Henri Lefebvre (dir.), Paris, Université de Paris-Nanterre, 1979.

Jean Castex, Patrick Céleste et Philippe Panerai, *Lecture d'une Ville : Versailles*, Paris, Le Moniteur, 1979.

Sawsan Noweir et Jean-Charles Depaule, « La maison et son usage », *AMC*, n°48, avril 1979, p. 74-76.

Philippe Panerai, Michel Veyrenche, Marcelle Demorgon et Jean-Charles Depaule, *Eléments d'analyse urbaine*, Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 1980.

Philippe Panerai, Marcelle Demorgon et Jean-Charles Depaule, *Analyse urbaine*, Marseille, Parenthèses, 1981.

Jean-Charles Depaule et Catherine Bruant (dir.), « Espaces et formes de l'Orient arabe », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 10/11, 1982.

Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir, « Atelier du Caire 1 : rue Charaïbi », *Bulletin d'informations*

architecturales, suppl. n°80, nov. 1983, n.p.

Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir, *L'habitat urbain dans l'orient arabe : élément d'architecture*, rapport de recherche, Ecole d'architecture de Versailles/LADRHAUS, 1984.

Jean-Charles Depaule, Jean-François Mounier, Mona Zakariya, Philippe Panerai, Sawsan Noweir, *Actualité de l'habitat ancien au Caire Le Rab c Qizlar*, Le Caire, CEDEJ, 1985.

Jean-Charles Depaule, *A travers le mur*, Paris, CCI, 1985.

Jean-Charles Depaule, et al., *Géométries domestiques au Caire : étude comparative*, rapport de recherche SRA, Ecole d'architecture de Versailles, 1986.

Jean-Charles Depaule, Sawsan Noweir et Olivier Blin, *Matériaux pour l'étude architecturale du logement contemporain au Caire*, rapport de recherche, BRA/LADRHAUS, 1987.

Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai (dir.), « Espace centré, figures de l'architecture domestiques dans l'orient méditerranéen », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 20/21, 1987.

Jean-Charles Depaule, *Monde arabe : villes, pouvoirs et sociétés*, Paris, La documentation française, 1994.

Principaux collaborateurs :

Sawsan Noweir, Philippe Panerai, Jean-Luc Arnaud, Henri Lefebvre, Henri Raymond, André Raymond, Jean-Claude Garcin (historien, université Aix-Marseille).

JEAN-PAUL FLAMAND

Né le 19 décembre 1934, à Angoulême (France)

Décédé en décembre 2023

Formation :

Etude de psychologie et de sociologie, Institut de Psychologie, Université Paris, Faculté des lettres de la Sorbonne, 1951-1957

Inscrit en doctorat d'Etat en Urbanisme, Université Paris 8, sous la direction d'Anatole Kopp (thèse non soutenue).

Premières expériences initiatiques :

Conseiller technique à la Direction de l'Animation rattachée au ministère du Plan et du Développement de la République du Sénégal, 1962-1965

Responsable de la mission d'action sociale de la Société d'Etat pour le Développement du Palmier à l'huile (SODEPALM), Côte d'Ivoire, étude d'implantation de logements et services pour 10 000 salariés, 1965-1967

Activités :

Enseignant à l'ENSBA (juin 1967), puis à l'UP n°6 (1969-2000)

Membre du Laboratoire Tiers-Monde et du Laboratoire architecture pratique de l'UP n°6

Fondateur et directeur des Editions de La Villette

Participation à l'atelier populaire d'urbanisme de l'Alma-Gare (Roubaix), fin des années 1970

Consultant UNESCO pour le compte du gouvernement algérien, programmation d'une structure de formation et de recherche pour l'aménagement du territoire, 1979-1980

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Groupe de projet « Le Tiers-Monde » (GP6), 1970-1971

Cours « Idéologie, cadre bâti et phénomène de domination » avec Jean-François Tribillon, 1970-71

Groupe de projet « Production du cadre bâti dans les pays dominés » (GP7), avec Nina Heissler, Gustave Massiah, Jean-François Tribillon et Raoul Pastrana, à partir de 1971-1972 (puis transformation en « Equipements collectifs, travail de programmation et mise en forme », puis en « Habitat – logements, espace de transitions et équipements associés au logement », puis « Concevoir l'architecture, produire la ville »)

Cours « Impérialisme et urbanisation » avec François Lautier et Gustave Massiah, à partir de 1973-1974

Cours « Aménagement et urbanisation dans les espaces en développement (Tiers-Monde) » avec Tribillon et Massiah, 1984-1985

Cours « Théorie de développement dans le Tiers-Monde » avec Massiah et Tribillon, 1984-1985

+ Participation à l'encadrement du stage de pratique opérationnelle pour le schéma directeur d'Abidjan, UP n°6, 1982

+ participation au certificat « Architecture et société », option « développement » (AS002)

+ participation au certificat optionnel « Tiers-Monde » (OPA04)

Recherches et publications :

Jean-Paul Flamand, *Loger le peuple. Essai sur l'histoire du logement social en France*, Paris, La Découverte, 1989.

Jean-Paul Flamand et Sonia Fayman, *Dialogues d'espaces : Chatenay-Malabry, quartier des Houssières*. Marina et Raoul Pastrana, architectes, rapport de recherche, Plan construction et architecture, 1990.

Principaux collaborateurs :

Gustave Massiah, Jean-François Tribillon, Raoul Pastrana

CHARLES GOLDBLUM

Né le 9 juillet 1944, à Paris (France)

Formations :

Lycée Charlemagne (Paris)

Licence en sociologie, université de la Sorbonne, 1967

Diplôme d'urbaniste DIUP, Institut d'urbanisme, Université de Paris, 1969

Diplôme d'architecte, UP n°6 (d'abord aux beaux-arts, atelier Georges Pingusson), 1972

Doctorat en urbanisme, Université de Paris VIII, 1986

Habilitation à diriger des recherches, 1997

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, enseignant à la faculté d'architecture de l'École des Beaux-arts de Phnom Penh (Cambodge, puis au Laos à l'Ambassade de France), 1970-1971

Activités :

Chargé de cours à l'Institut d'urbanisme, 1969-1970

Chercheur au CeDRASEMI, à partir de 1972

Enseignant à l'UP n°1 (école de Paris-Villemin), à partir de 1972 (?)

Assistant à l'Institut d'urbanisme, 1974-1986

Maitre de conférence et professeur à l'Institut d'urbanisme (directeur de l'Institut, 1988-92), 1986-2009

Chercheur au Laboratoire théorie des mutations urbaines, IFU

Chercheur à l'IPRAUS, à partir de 2009

Missions :

Schéma directeur d'urbanisme de Phnom Penh, contrat de l'IAURIF, 2005

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Atelier « Habitat Tiers Monde », avec Patrice Dalix et Raymond Fachatte

Certificat optionnel « Sensibilisation et initiation aux problèmes de l'intervention des architectes dans le Tiers Monde », avec Patrice Dalix et Raymond Fachatte

Programme « Ville orientale », particulièrement le cours d'initiation aux « Politiques urbaines et systèmes d'habiter en Asie du Sud-Est », le séminaire « Eléments de structuration de l'espace : polarité marchande et structure urbaine », et les ateliers sur l'Asie du Sud-Est, puis CEEA « Métropoles d'Asie Pacifique ».

+ participation au DEA « Le projet architectural et urbain : théorie et dispositifs »

Recherches et publications (sélection) :

Participation à plusieurs numéros de la revue *Utopie* (Hubert Tonka, Jean Baudrillard, Jean Aubert, Jean-Paul Jungmann et Antoine Stinco), 1969-1976.

Traduction de Henryk Grossmann, *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, Paris, Champ libre, 1975.

Charles Goldblum (dir.), *Capitales de l'Asie du Sud-est : stratégies urbaines et politiques du logement*, rapport final de recherche, programme REXCOOP/Ministère de l'urbanisme, du logement et des transports, 1985.

Charles Goldblum, Chulasai Bundit, Jintavorn Kunwadee, *Eléments de structuration de l'espace*

urbain en Asie du Sud-est, architecture urbaine et formations spatiales : compartiments chinois et chinatowns, matrice de la ville «moderne» en Asie du Sud-est, rapport de recherche, EA Paris-Villemin, 1985.

Charles Goldblum, « Singapour : une cité-état moderne à l'épreuve de la fondation urbaine », thèse de doctorat, sous la direction de Michel Coquery, Paris, Université Paris VIII, 1986.

Charles Goldblum (dir.), *Métropoles de l'Asie du Sud-Est : stratégies urbaines et politique du logement*, Paris, L'Harmattan, 1988.

Pierre Clément, Sophie Clément et Charles Goldblum (dir.), « Cités d'Asie », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 35/36, 1994.

Charles Goldblum, « Compartiment chinois ou le passé recomposé. Facette et enjeux de la requalification du centre ancien à Singapour », *Annales de la recherche urbaine*, n° 72, sept. 1996, p 69-78.

Charles Goldblum et Annick Osmont (dir.), *Villes et citadins dans la mondialisation*, Paris, Karthala, 2003.

Sophie Clément, Pierre Clément, Charles Goldblum, Bouleuam Sisoulath et Christian Taillard (dir.), *Vientiane, architectures d'une capitale : traces, formes, structures, projets*, Paris, Recherches/IPRAUS, 2010.

Manuelle Franck, Charles Goldblum et Christian Taillard (dir.), *Territoires de l'urbain en Asie du Sud-Est : métropolisations en mode mineur*, Paris, CNRS éditions, 2012.

Charles Goldblum, Karine Peyronnie et Bouleuam Sisoulath (dir.), *Transitions urbaines en Asie du Sud-Est. De la métropolisation émergente et de ses formes dérivées*, Bangkok, IRASEC, 2017

Principaux collaborateurs :

Pierre Clément, Shin Yong-Hak, Patrice Dalix, Jacques Allégret, Alain Durand-Lasserre (géographe, CNRS), Christian Taillard, Annick Osmont (IFU), Stéphane Yérasimos (IFU), Nathalie Lancret (IPRAUS), Bouleuam Sisoulath (Laos).

JEAN-BAPTISTE LECCIA

Né le 29 juin 1943, à Settat (Maroc)

En France depuis les années 1950-1960 (de nationalité française).

Formation :

Diplôme de l'Institut d'Etudes politiques (Marseille ?), 1964

Licence d'Histoire (Marseille ?), 1965

Diplôme d'études supérieures de Droit public (option droit international public), 1966

Maitrise de géographie, option géographie tropicale (Marseille), 1975

DEA de géographie, option aménagement de l'espace, 1982

Doctorat de 3e cycle en aménagement, Institut de géographie d'Aix-en-Provence, 1984

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, professeur et gestion administrative du Centre de formation et de perfectionnement administratifs de Dakar (Sénégal), 1967-1968

Directeur de l'architecture et de l'urbanisme pour l'Autorité pour l'aménagement de la région sud-ouest (ARSO) en République de Côte d'Ivoire, 1970-1973

Activités :

Sous-directeur de l'Ecole d'art et d'architecture de Marseille-Luminy, 1968-1969

Enseignant à l'UP de Marseille, 1974-2011

Avocat au barreau de Marseille, 1976-1980

Professeur invité à l'université d'Ottawa (Canada), 1980-1981

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Groupe Tiers-Monde, puis filière « Habitat et développement », à partir de 1975-1976

CEAA « Formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement », 1984-1995

+ association OPERA (Opération, études, recherches en aménagement)

Recherches et publications (sélection) :

Cofondateur et codirecteur de la revue *Habitat et urbanisme dans les pays [en voie] de développement*, 1983-1999.

Jean-Baptiste Leccia, « Une région en léthargie : la haute vallée du Taravo en Corse du sud », thèse de doctorat de 3e cycle en aménagement, sous la direction d'André de Réparaz, 1985.

Jean-Baptiste Leccia, *A l'école d'architecture. Chroniques grinçantes, 1968-2011*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Principaux collaborateurs :

Annie-Claire Panzani, Michel Montardy, Carlos Pizarro, Claude Balansard.

GUSTAVE MASSIAH

Né en 1938 en Egypte
En France depuis 1955.

Formation :

Lycée français du Caire (Egypte)

Diplôme de l'École des Mines de Paris, années 1950-1960

Diplôme de l'École nationale supérieure de Statistique et de l'Administration économique, années 1960

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, chargé de mission au ministère du Plan, Dakar (Sénégal), 1965-1967 (ou 1964-1966 ?)

Activités :

Cofondateur du CEDETIM (1965-67), cofondateur (1976) et président du CRID à partir de 2001 (Centre de recherche pour l'information et le développement), cofondateur de l'AITEC (Association internationale de techniciens, experts et chercheurs, 1983), cofondateur puis président d'ATTAC-France (2003-2006)

Chargé de mission à la Direction des études de l'ENSBA, 1967-1968

Enseignant à l'ENSBA puis à l'UP n°6, 1967-2004

Cofondateur du bureau d'études ACT-Consultants, à partir de 1970

Membre du Laboratoire Tiers-Monde et du Laboratoire architecture pratique de l'UP n°6, à partir de 1979

Cofondateur du réseau Centre SUD, à partir de 2004

Missions :

Conseiller du Partenariat pour le Développement Municipal (PDM) en Afrique, 1976-2004

Membre du directoire scientifique du groupe INTERURBA, 1991-1996

Membre du Conseil de politique international du CNRS, 1992-1993

Conseiller du Programme de Gestion Urbaine en Amérique Latine et dans les Caraïbes, 1992-2000

Coordonnateur du champ « Développement urbain » dans le Programme de Coopération scientifique et technique France/Brésil, 1993-1996

Membre du Comité d'évaluation du département SUD de l'ORSTOM, 1995

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Groupe de projet « Production du cadre bâti dans les pays dominés » (GP7), avec Nina Heissler, Jean-Paul Flamand, Jean-François Tribillon et Raoul Pastrana, à partir de 1971-1972 (puis transformation en « Equipements collectifs, travail de programmation et mise en forme », puis en « Habitat – logements, espace de transitions et équipements associés au logement », puis « Concevoir l'architecture, produire la ville »)

Cours « Impérialisme et urbanisation » avec François Lautier et Jean-Paul Flamand, à partir de 1973-1974

Cours « Aménagement et urbanisation dans les espaces en développement (Tiers-Monde) » avec Tribillon et Flamand, 1984-85

Cours « Théorie de développement dans le Tiers-Monde » avec Flamand et Tribillon, 1984-1985

Cours transversal « L'espace de la démocratie », avec Jean-Paul Dollé, à partir de 1986

Recherches et publications (sélection) :

Gustave Massiah (dir.), *Chili : l'affrontement de classes, 1970-1973 [dossier réalisé par le comité de soutien à la lutte révolutionnaire du peuple chilien]*, s.n., Nouvelles presses parisiennes, 1976.

Samir Amin, Alexandre Faire, Mahmoud Hussein et Gustave Massiah, *La crise de l'impérialisme*, Paris Editions de Minuit, 1977.

Gustave Massiah et Jean-François Tribillon, *Evaluation des cellules d'urbanisme. Congo, Cameroun, Rwanda, mission d'évaluation et en liaison avec le Département du Développement urbain*, Ministère des Relations Extérieures, Coopération et Développement, février 1983.

Gustave Massiah et Jean-François Tribillon, *Villes en développement*, Paris, La Découverte, 1988.

Gustave Massiah (dir.), *Economie politique de la corruption*, Paris, AITEC, 1991.

Gustave Massiah et Pierre Meyer, *Evaluation des relations avec les partenaires multilatéraux : cofinancements du ministère de la Coopération, 1990-1997*, rapport pour la Direction générale de la coopération internationale et du développement, Paris, Ministère des Affaires étrangères, 1999.

Bernard Cassen, Gérard Duménil, Gustave Massiah, et al. (ATTAC-France), *Le G8 illégitime*, Paris, Mille et une nuits, 2003.

Gustave Massiah, entretien avec Gilbert Wasserman, « De la décolonisation à l'altermondialisme », *Mouvements*, n°42, 2005/5, p. 133-140.

Clémentine Autain, Stéphane Beaud, Alain Bertho, et al. (dont Gustave Massiah), *Banlieue, lendemains de révolte*, Paris, La Dispute, 2006.

Gustave Massiah, « Les dangers et les opportunités de la crise globale », dans Clémentine Autain (dir.), *Postcapitalisme : imaginer l'après*, Vauvert, Au diable Vauvert, 2009.

Gustave Massiah (avec Elise Massiah), *Une stratégie altermondialiste*, Paris, La Découverte, 2011.

Nils Andersson, Farid Bennai, Adda Bekkouche, et al. (dont Gustave Massiah), *Urgence antiraciste : pour une démocratie inclusive*, Vulaines-sur-Seine, Editions du Croquant, 2017.

Principaux collaborateurs :

Jean-François Tribillon, Jean-Paul Flamand, Raoul Pastrana, Samir Amin, Annick Osmont.

MICHEL MONTARDY

Né le 31 août 1940 à Montauban (France)

Parti vivre en Afrique en 1950 (Haute Volta, puis Côte d'Ivoire).

Formation :

Lycée en Haute-Volta (Burkina Faso)

Diplôme d'architecte, UP de Marseille (d'abord à l'UP de Toulouse à partir de 1961), 1970

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, maquettiste au Centre audio-visuel d'Abidjan (Côte d'Ivoire), 1963-1964

Architecte-urbaniste à l'ARSO en République de Côte d'Ivoire, 1970-1979

Activités :

Architecte libéral

Enseignant à l'UP de Marseille, à partir de 1979

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Groupe Tiers-Monde, puis filière « Habitat et développement », à partir de 1980-1981

CEAA « Formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement », 1984-1995

Réalisations :

Projets à Jakarta, Cayenne, en Afghanistan, au Mexique, au Sénégal, en Côte d'Ivoire (dont la ville nouvelle de San Pedro, et 19 villages).

Principaux collaborateurs :

Jean-Baptiste Leccia, Annie-Claire Panzani, Carlos Pizarro.

TRONG KHA N'GUYEN

Né le 20 septembre 1937, à Thanh Hoa (Vietnam)
En France depuis 1956 (?)

Formation :

Admis en 2ème classe à l'Ecole des beaux-arts, atelier La Mache (après un passage à l'école régionale de Lyon), 11 juillet 1958

Diplôme d'architecte de l'Ecole des beaux-arts, 22 février 1967

Activités :

Enseignant à la Faculté d'architecture de Saigon (Ho-Chi-Minh-Ville), 1971-1979

Enseignant à l'UP n°2 (école de Nanterre), 1979-1988

Enseignant à l'école de Paris-Villemin, à partir de 1989

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Atelier « Architecture tropicale » (UP n°2), 1979-1988

Atelier sur les pays émergents (Chine) dans le certificat « Architecture, Habitat et aménagement urbain dans les P.E.D. » (école Paris-Villemin), à partir de 1989

Réalisations :

Bibliothèque de l'école nationale d'administration de Saigon, Ecole technique de Hué, campus universitaire de Nha Trang et de Da Nang, central téléphonique de Saigon, Musée national de Ho Chi Minh à Hanoï, Monument de la victoire de Ho-Chi-Minh-Ville, plusieurs écoles à Bing Duong, à Long An, à Soc Trang, et résidence universitaire à Can Tho (Vietnam).

Principaux collaborateurs :

Michel Leduc, Philippe Jonathan, Jacques Allégret.

SAWSAN NOWEIR

Née en 1946, au Caire (Egypte)
En France depuis 1972-1973 (circa)

Formation :

Diplôme d'architecte, Ecole des beaux-arts du Caire, 1968
Maîtrise en Histoire et civilisation, Université de Paris-Sorbonne, 1975
DEA en Egyptologie, Université Paris-Sorbonne, 1976

Activités :

Responsable au ministère de l'Équipement de chantiers de construction de logements au Caire (Egypte), 1968-1973
Enseignante à l'école des beaux-arts de Constantine (Algérie), 1977-1978
Enseignante à l'UP n°3 (école de Versailles) et chercheuse au l'ADROS/LADRHAUS, 1982-2013
Chercheuse à l'IFAO (Institut français d'archéologie orientale), 2003-2006

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Pprogramme « Ville orientale », particulièrement l'atelier consacré au Caire, puis CEAA « Maghreb et Proche-Orient ».

Recherches et publications (sélection) :

Sawsan Noweir et Jean-Charles Depaule, « La maison et son usage », *AMC*, n°48, avril 1979, p. 74-76.
Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir, « Atelier du Caire 1 : rue Charaïbi », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n°80, nov. 1983, n.p.
Sawsan Noweir et Mercedes Volait, « Le Caire », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 89, Paris, IFA, nov. 1984.
Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir, *L'habitat urbain dans l'orient arabe : élément d'architecture*, rapport de recherche, Ecole d'architecture de Versailles/LADRHAUS, 1984.
Jean-Charles Depaule, Jean-François Mounier, Mona Zakariya, Philippe Panerai, Sawsan Noweir, *Actualité de l'habitat ancien au Caire Le Rab c Qizlar*, Le Caire, CEDEJ, 1985.
Jean-Charles Depaule, et al., *Géométries domestiques au Caire : étude comparative*, rapport de recherche SRA, Ecole d'architecture de Versailles, 1986.
Jean-Charles Depaule, Sawsan Noweir et Olivier Blin, *Matériaux pour l'étude architecturale du logement contemporain au Caire*, rapport de recherche, BRA/LADRHAUS, 1987.
Philippe Panerai et Sawsan Noweir, *L'herbe verte d'Embaba*, rapport de recherche BRA, Nantes, Ville recherche diffusion, 1989.
Sawsan Noweir et Gilles Sensini, Philippe Panerai (préface), *La carte des Madrasa du Caire*, rapport de recherche, LADRHAUS/BRA, décembre 1993.
Sawsan Noweir et Marie-Noël Gaillard, *Le Caire, tracés et empreintes*, rapport de recherche, LADRHAUS/BRA, 1994.

Principaux collaborateurs :

Jean-Charles Depaule, Philippe Panerai, Mercedes Volait, Mona Zakariya.

PHILIPPE PANERAI

Né le 5 septembre 1940, à Royan (France)

Décédé le 11 mai 2023.

Formation :

Admis en 2^{ème} classe à l'Ecole des beaux-arts, Atelier Louis Arretche, 6 juillet 1962

Diplôme d'architecte de l'Ecole des beaux-arts, Atelier Louis Arretche, 5 juillet 1967

Diplôme de l'institut d'urbanisme de l'Université de Paris, 1969

Habilitation à diriger des recherches, Université de Paris VIII, 1992

Activités :

Enseignant à l'UP n°3 (école de Versailles) et chercheur au l'ADROS/LADRHAUS (directeur de 1975-1994), 1969-1994

Cofondateur et architecte associé de l'agence SEURA, 1989-1992

Fondateur et architecte de l'agence Panerai & associés, 1992-2015

Enseignant à l'école de Paris Villemin, puis Paris-Malaquais, 1997-2005

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Pprogramme « Ville orientale », particulièrement l'atelier consacré au Caire, puis CEAA « Maghreb et Proche-Orient ».

+ participation au programme inter-UP « Paris, formations urbaines » (IFA)

+ participation au DEA « Le projet architectural et urbain : théorie et dispositifs »

Recherches et publications (sélection) :

Jean Castex, Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai, *De l'ilot à la barre : contribution à une définition de l'architecture urbaine*, rapport de recherche, ADROS/CORDA, 1975.

Jean Castex, Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai, *Formes urbaines : de l'ilot à la barre*, Paris, Dunod, 1977.

David Mangin et Philippe Panerai, « Institutions et formes urbaines. Guémar et Tamelhat », *AMC*, n°48, avril 1979, p. 63-73.

Jean Castex, Patrick Céleste et Philippe Panerai, *Lecture d'une Ville : Versailles*, Paris, Le Moniteur, 1979.

Philippe Panerai, Michel Veyrenche, Marcelle Demorgon et Jean-Charles Depaule, *Eléments d'analyse urbaine*, Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 1980.

Philippe Panerai, Marcelle Demorgon et Jean-Charles Depaule, *Analyse urbaine*, Marseille, Parenthèses, 1981.

Philippe Panerai et Françoise Divorne, *Les Bastides d'Aquitaine, du Bas-Languedoc et du Béarn : essai sur la régularité*, Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 1985.

Jean-Charles Depaule, Jean-François Mounier, Mona Zakariya, Philippe Panerai, Sawsan Noweir, *Actualité de l'habitat ancien au Caire Le Rab c Qizlar*, Le Caire, CEDEJ, 1985.

Jean-Charles Depaule, et al., *Géométries domestiques au Caire : étude comparative*, rapport de recherche SRA, Ecole d'architecture de Versailles, 1986.

Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai (dir.), « Espace centré, figures de l'architecture domestiques dans l'orient méditerranéen », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 20/21, 1987.

Philippe Panerai, « Sur la notion de ville islamique », dans Gilbert Grandguillaume et Franck Mermier (dir.), « Yémen. Sanaa », *Peuples méditerranéens*, n°46, janvier/mars 1989, p. 13-30.

Philippe Panerai et Sawsan Noweir, *L'herbe verte d'Embaba*, rapport de recherche BRA, Nantes, Ville recherche diffusion, 1989.

Philippe Panerai et Leïla Ammar, *Le Caire : observations sur le tissu urbain de la ville ancienne*, rapport de recherche, LADRHAUS/BRA, 1991.

David Mangin et Philippe Panerai, *Projet urbain*, Marseille, Parenthèses, 1999.

Philippe Panerai, *L'ivresse de la feuille blanche. L'architecture aux Beaux-Arts avant 1968*, Paris, PB&A, 2020.

Principaux collaborateurs :

Jean Castex, Jean-Charles Depaule, Sawsan Noweir, Marcelle Demorgon, David Mangin, Leïla Ammar.

RAOUL PASTRANA

Né en 1933, à Buenos Aires (Argentine)
En France depuis 1961.

Formation :

Diplôme d'architecte-urbaniste, Faculté d'architecture de l'université nationale de Buenos Aires, 1957

Etudes d'urbanisme, Institut universitaire d'architecture de Venise, 1960-1961

Activités :

Activité professionnelle d'architecte en Argentine, 1955-1960

Collaborateur de Jean Prouvé, 1962-1966

Collaborateur d'Andraut et Parat, 1967-1969

Enseignant à l'ENSBA (1967) puis à l'UP n°6 (école de Paris-La Villette), 1969-1999

Membre du Laboratoire Tiers-Monde et du Laboratoire d'Architecture pratique de l'UP n°6, à partir de 1979

Cofondateur et architecte dans l'atelier ABAC, 1975-1988

Cofondateur et architecte associé d'une agence avec Marina Raggi, à partir de 1988

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Groupe de projet « Production du cadre bâti dans les pays dominés » (GP7), avec Nina Heissler, Gustave Massiah, Jean-François Tribillon et Jean-Paul Flamand, à partir de 1971-1972 (puis transformation en « Equipements collectifs, travail de programmation et mise en forme », puis en « Habitat – logements, espace de transitions et équipements associés au logement », puis « Concevoir l'architecture, produire la ville »)

Certificat « Industrialisation de l'architecture », avec Carlos Martinez, à partir de 1974-1975

Certificat optionnel ADELANTE, avec Adriana Araneda et Carlos Martinez, à partir de 1985-1986

Recherches et publications (sélection) :

ABAC, *Recherche sur la programmation du quartier d'Alma-Gare à Roubaix*, rapport final, Ministère de l'Équipement/Plan Construction, 1978.

Raoul Pastrana, Jean-Marie Tétart, Alicia Casalis, Marcelo Nowerstern, ACT-consultants, *Projet la Boca : rapports de mission. Financement du projet. La réhabilitation des infrastructures dans le quartier de la Boca*, rapport de mission sur les aspects fonciers au projet, 1987.

Jean-Paul Flamand et Sonia Fayman, *Dialogues d'espaces : Chatenay-Malabry, quartier des Houssières. Marina et Raoul Pastrana, architectes*, rapport de recherche, Plan construction et architecture, 1990.

Principaux collaborateurs :

Jean-Paul Flamand, Gustave Massiah, Carlos Martinez, Adriana Araneda, Graciela Schneier-Madanes, Marina Raggi.

PIERRE PINON

Né le 27 juillet 1945 en France

Décédé le 7 mars 2021

Formations :

Diplôme d'architecte, UP n°5 (d'abord Ecole des beaux-arts, atelier Jean Bossu, 1966-1969), 1972

Doctorat de 3ème cycle en archéologie, université François Rabelais de Tours, 1979 (« Le passage des structures antiques dans les tissus urbains médiévaux », sous la direction de Raymond Chevallier)

Doctorat d'Etat en Histoire, université de la Sorbonne, 1998 (« Pierre-Adrien Pâris (1745-1819), architecte, et les monuments antiques de Rome et de la Campanie »)

Premières expériences initiatiques :

Voyage en Syrie, en Irak, en Turquie, en Grèce et en Italie avec Alain Borie en 1973.

Activités :

Enseignant à l'UP n°5 (école Paris-La Défense) et chercheur au GERFAU, 1973-1996

Architecte auprès de Gérald Hanning, 1975-1977

Pensionnaire de l'Académie de France à Rome (Villa Médicis), 1977-1979

Participation à la création de l'Observatoire urbain d'Istanbul (OUI), 1988

Enseignant à l'Ecole de Paris-Belleville et chercheur à l'IPRAUS, 1997-2013

Enseignant à l'Ecole de Chaillot, à partir des années 1990

Membre de la Commission nationale des monuments historiques, 1994-2015

Cofondateur et président de l'Association française des historiens de l'architecture (AFHA), 1996-2003

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Programme « Ville orientale », principalement l'atelier consacré à la Turquie, puis CEEA « Maghreb et Proche-Orient ».

+ participation au programme inter-UP « Paris, formations urbaines » (IFA)

+ participation au DEA « Le projet architectural et urbain : théorie et dispositifs »

Recherches et publications (sélection) :

Alain Borie, Pierre Micheloni et Pierre Pinon, *Formes urbaines et sites de méandres*, rapport de recherche, CORDA/GEFAU, 1977.

Alain Borie, Pierre Micheloni et Pierre Pinon, *Forme et déformation des objets architecturaux et urbains*, rapport de recherche, CERA/ENSBA, 1978.

Samir Abdulac, Alain Borie, Charles Chauliaguet et Pierre Pinon, *Maisons à patio*, rapport de recherche, GEFAU/CORDA, octobre 1982.

Alain Borie et Pierre Pinon, « La maison turque », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 94, 1985, n.p.

Alain Borie, Pierre Pinon, Stéphane Yérasimos et Attila Yücel, « Istanbul », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 115, Paris, IFA, oct. 1987.

Jean-Claude Croizé, Jean-Pierre Frey et Pierre Pinon (dir.), *Recherches sur la typologie et les types architecturaux [actes du colloque, 16-17 mars 1989]*, Paris, L'Harmattan, 1991.

Alain Borie, Pierre Pinon, Stéphane Yérasimos, « Tokat : essai sur l'architecture domestique et la

forme urbaine », *Anatolia Moderna*, n°1, 1991, p. 239-273.

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphane Yérasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul au XIXème siècle : rapport de recherche, programme 1990*, rapport de recherche, EA Paris-la-Défense/BRA, 1991.

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphane Yérasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul au XIXème siècle : réglementation urbaine ottomane*, rapport de recherche, EA Paris-La Défense/BRA, 1992.

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphane Yérasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul et des grandes villes de l'Empire Ottoman aux XIXème et XXème siècle (Izmir, Beyrouth, Damas)*, rapport de recherche, EA Paris-La Défense/BRA, 1994.

Alain Borie, Pierre Pinon et Stéphanie Yérasimos, « Essais sur l'architecture domestique et la forme urbaine des villes anatoliennes. II Afyon », *Anatolia moderna*, n°6, 1996, p. 191-253.

+ recherches sur les architectes Jean-Nicolas Huyot, Albert Gabriel, Henri Prost, sur le Paris haussmannien, sur les canaux.

Principaux collaborateurs :

Alain Borie, Pierre Micheloni, Stéphane Yérasimos, Attila Yücel, Güzin Kaya.

Voir Michèle Lambert-Bresson et Annie Térade (dir.), *Architectures urbaines, formes et temps. Mélanges offerts à Pierre Pinon*, Paris, Picard, 2013.

DANIEL PINSON

Né le 17 avril 1946, à Saint-Sébastien-sur-Loire (France)

Formation :

Admis en 2^{ème} classe, Ecole régionale d'architecture de Nantes, 15 décembre 1965

Diplôme d'architecte de l'Ecole des beaux-arts, 31 janvier 1970

Doctorat de 3^e cycle en sociologie urbaine, Paris X Nanterre, 1982

Doctorat ès Lettres et Sciences Humaines, Paris X Nanterre, 1990

Activités :

Enseignant à l'UP de Nantes et chercheur au LAUA (fondateur en 1991), 1970-1994

Enseignant du DEA de Géographie et d'Aménagement, option « Monde arabe », Université de Poitiers, années 1980

Membre du LERSCO (UA 889, CNRS), années 1980/1990

Membre du MIGRINTER (UA 1145, CNRS), recherche sur l'habitat économique au Maroc et sur les TME (travailleurs marocains à l'étranger), 1981-1983

Professeur à l'Institut d'Aménagement Régional (directeur, 2003-2005), Université Aix-Marseille III, 1994-2013 (DESS « Aménagement et développement local », puis DEA « Aménagement régional et urbanisme » en 1998)

Directeur du Centre interdisciplinaire de recherche sur les territoires et leur aménagement (CIRTA), 1988-2008

Chercheur à l'UMR TELEMMe

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Certificat optionnel « Architecture et urbanisme du Monde arabe (AUMA) », 1979-1994

+ responsable du laboratoire/département « Architecture et usages »

Recherches et publications (sélection) :

Daniel Pinson, « Aménagement industriel et portuaire en Basse Loire et modification du milieu social : L'annexion de Chantenay à Nantes ou la fin d'un espace d'autonomie », thèse de doctorat en sociologie de l'urbain, Henri Raymond (dir.), Paris, Université de Paris-Nanterre, 1982.

Daniel Pinson, *Modèles d'habitat et contre-types domestiques au Maroc*, rapport de recherche, Ecole d'architecture de Nantes/BRA, 1989.

Daniel Pinson, « Réflexions sur le statut et la représentation de l'usage dans la pensée des architectes », thèse d'Etat, Henri Raymond (dir.), 1990.

Daniel Pinson, « La réalisation des relevés d'espaces habités : de la photo au plan pour dégager des typologies », *Les Cahiers du LERSCO*, hors-série, 1991, p.95-110.

Daniel Pinson, *Modèles d'habitat et contre-types domestiques au Maroc*, Tours, Fascicule de recherche n° 23, URBAMA-URA 365, 1992.

Daniel Pinson, *Usage et architecture*, Paris, L'Harmattan, 1993.

Daniel Pinson, « L'usage dans la pensée architecturale », *Les Cahiers du LAUA*, n°1, 1993, p. 11-19.

Elisabeth Pasquier-Merlet et Daniel Pinson, « Une formation au projet à partir de l'usage », dans Guy Tapie (dir.), *Enseigner le projet*, Ministère de l'Equipement/Ecole d'architecture de Bordeaux, 1994, p.89-98.

Daniel Pinson, *Architecture et modernité : un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Paris, Flammarion, 1996.

Daniel Pinson, « L' "Usager" dans la ville », dans Thierry Paquot, Michel Lussault et Sophie Body-Gendrot (dir.), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2000, p.233-243.

Daniel Pinson et Sandra Thomann, *La maison en ses territoires, de la villa à la ville diffuse*, Paris, L'Harmattan, 2002.

Jean-Lucien Bonillo, Clause Massu et Daniel Pinson (dir.), *La modernité critique. Autour du CIAM 9 d'Aix-en-Provence, 1953*, Marseille, Imbernon, 2006.

Daniel Pinson, « L'habitat, relevé et révélé par le dessin : observer l'espace construit et son appropriation », *Espaces et Sociétés*, n° 164-165, 2016, p. 49-66.

Daniel Pinson, « De l'engagement à l'enseignement », *Cahiers de l'HEnsA20*, n°4, 2018 [en ligne].

Principaux collaborateurs :

Claude Leneveu, Jacques Gaucher, Michel Boccara, Christian Bousquet, Benyounès Belkasmi et Mohamed Zakrani, (étudiants participant aux travaux de recherche)

Voir le site internet personnel de Daniel Pinson :

<https://www.dp-archurbsoc.fr/accueil/curriculum-vitae>

CARLOS PIZARRO JUNCAL

Né le 14 décembre 1940, à Montevideo (Uruguay)
En France depuis 1973

Formation :

Diplôme d'architecte-urbaniste (Grado de Arquitecto y urbanista), Faculté d'architecture et d'urbanisme de Montevideo, 1972

Diplôme d'équivalence pour l'obtention du DPLG, UP de Marseille (atelier Franco-international de Paul Nelson), 1974-1976

Doctorat de 3ème cycle en Géographie appliquée à l'aménagement, spécialité « Aménagement urbain », université Jean Moulin Lyon II, 1979

Activités :

Collaborateur de Justino Serralta pour divers projets d'architecture, 1964-1973

Directeur de la construction au sein du bureau d'architecture CPC (Candepon, Pizarro, Capeletti), Montevideo, 1967-1973 (réalisations de logements individuels et collectifs, d'équipements)

Chargé de cours à la Faculté d'architecture et d'urbanisme de Montevideo (assistant de Roberto Capeletti), 1969-1970

Attaché à l'Institut national des habitations économiques, équipe « études et projets », Montevideo, 1969-1973 (conception de 15 000 logements)

Enseignant à l'UP de Marseille, 1975-2008

Consule d'Uruguay en France (Marseille), à partir de 1996

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

CEAA « Formation de professionnels en projets d'habitat dans les pays en développement », 1984-1995

Filière « Habitat et développement », à partir de 1986-1988

+ associations PLANURBA et OPERA

+ Atelier Franco-international avec Georges Felici, 1975-1980

+ Atelier « Architecture et Aménagement territorial », à partir de 1980

Recherches et publications (sélection) :

Recherche sur la rationalisation des procédés et des matériaux de construction pour la réalisation de logements sociaux, Institut national pour l'habitation économique, Montevideo (Uruguay), 1969-1970

Georges Felici et Carlos Pizarro, « Développement social, politique, planification physique », *Le Carré bleu*, n°3, 1977, p. 1-43.

Cofondateur et codirecteur de la revue *Habitat et urbanisme dans les pays [en voie] de développement*, 1983-1999.

Principaux collaborateurs :

Jean-Baptiste Leccia, Michel Montardy, Annie-Claire Panzani, Georges Felici, Claude Balansard.

CHRISTELLE ROBIN-REBOUL

Née le 19 janvier 1943, à Aumale/Sour El-Ghozlane (Algérie)

Décédée en 2015

Formations :

Certificat d'études supérieures préparatoires (SPCN), université d'Alger

Licence ès lettres en psychologie, université de Montpellier

Etudes aux Beaux-arts de Montpellier

Doctorat en sociologie, université Paris X Nanterre, 1983

Activités :

Chercheuse à l'Institut de l'Environnement, fin années 1960/début 1970

Chercheuse dans le Laboratoire n°2 de l'UP n°6, A.AM.UR (Architecture et aménagement urbain), années 1970

Enseignante à l'ENSBA puis à l'UP n°6 et chercheuse au LAA (directrice, 1986-2003), 1967-2003 (?)

Missions :

Etude-pilote sur la protection et la mise en valeur des paysages, CINAM/SCAU, Ministère de l'Équipement et du Logement, 1968

Diverses études de sociologie urbaine : POS de Saint-Ouen, restructuration du centre-ville du Blanc-Mesnil, extension de la ville de Carcassonne, opération HVS à Aulnay-Sous-Bois

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Programme « Ville orientale »

Cours « Plans de villes orientales », avec Shin Yong-Hak, à partir de 1981-1982

Cours « Espaces hybrides », avec Shin Yong-Hak, à partir de 1984-1985

Certificat « Architecture et environnement », (C38/AE005) groupe de projet avec Shin Yong-Hak, Anna Tattegrain et Xavier Jaupitre, à partir de 1990-1991

Recherches et publications (sélection) :

Christelle Robin, et al., « Psychologies et espace », *Cahier pédagogique n°1*, Institut de l'Environnement, 1974.

Christelle Robin, « Analyse comparée d'avant-projets d'architecture : concours international, musée du XX^{ème} siècle plateau Beaubourg », thèse de doctorat d'État en sociologie, sous la direction d'Henri Raymond, université Paris X Nanterre, 1983.

Christelle Robin, Shin Yong-Hak et Bernard Jeannel, *Les espaces quotidiens dans les pays en voie de développement. Les espaces hybrides à Séoul*, rapport de recherche, LAA, 1985.

Christelle Robin (dir.), *Espaces des autres. Lectures anthropologiques d'architectures [actes du colloque « Espace, habitat, société », 8-10 nov.1983]*, Paris, Editions de la Villette, 1987.

Christelle Robin (dir.), « Architectures et cultures », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n°27/28, 1992.

Christelle Robin (dir.), *La ville européenne exportée (fin XIX^e -début XX^e)*, rapport de recherche pour le programme « architecture et interfaces culturelles », Paris, MELATT/DAU, 1992.

Principaux collaborateurs :

Shin Yong-Hak, Bernard Jeannel, Sylviane Leprun, Alain Sinou, Jean-Claude Thoret, Monique Eleb, Pierre Clément, Jacqueline Ancelot.

SERGE SANTELLI

Né le 28 décembre 1944, à Paris (France)

Formation :

Admis en 2^{ème} classe à l'Ecole des beaux-arts, Atelier Louis Arretche, 6 juillet 1962

Diplôme de l'Ecole des beaux-arts, 8 janvier 1969

Master of architecture and city planning, Université de Pennsylvanie, 1970

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, enseignant à l'Institut technologique d'art, d'architecture et d'urbanisme de Tunis, 1971-1973 (séminaire chaque été sur la médina de Mahdia avec Bernard Huet et les étudiants de l'UP n°8)

Activités :

Enseignant à l'UP n°8 (école de Paris-Belleville) et chercheur à l'IERAU/IPRAUS, 1973-2011

Architecte libéral

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Programme « Ville orientale », principalement le cours sur « l'architecture et l'urbanisme arabo-islamique au Maghreb » et un atelier de projet sur le Maghreb, puis CEAA « Maghreb et Proche-Orient », 1981-2011

Recherches et publications (sélection) :

Serge Santelli et Isabelle Herpin, *Bidonville à Nanterre*, Unité Pédagogique N° 8, IERAU, 1971 (diplôme de 1969 et republié en 2020 sous le titre *La Rue des Près*).

Bernard Huet, Serge Santelli, Bernard Roy, et al., *Bourges : politique municipale, morphologie urbaine et typologie architecturale au XIXe siècle (1800-1914)*, rapport de recherche, IERAU, 1975.

Serge Santelli et Inchira Hababou, *Pour une recherche sur la structuration de l'espace de la ville arabo-islamique, étude de trois médinas de Tunisie : Tunis, Mahdiya, Testour*, rapport de recherche, SRA, 1982.

Serge Santelli, « Typologie de l'habitat populaire et modes d'habiter à Tunis », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 75, mars 1983, n.p.

Serge Santelli, « Habitat au Maghreb 2 – Mahdiya », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 86, mai 1984, n.p.

Serge Santelli, *Pour une recherche sur la structuration de l'espace de la ville arabo-islamique : étude de trois médinas de Tunisie : Tunis, Mahdiya, Testour*, rapport de recherche final, BRA, 1984.

Serge Santelli, Olivier Blin et Bernard Tournet, *Pour une recherche sur la structuration de l'espace de la ville arabo-islamique : étude comparative des Médinas et agglomérations rurales du Sahel tunisien*, rapport de recherche, IERAU/BRA, 1985.

Bernard Huet (dir.), *L'habitat populaire au Maghreb*, rapport de recherche REXCOOP, juil. 1985.

Serge Santelli (dir.), *Pour une recherche sur la structuration de l'espace de la ville arabo-islamique : Etude comparative des médinas et agglomérations rurales du Sahel tunisien*, rapport final de recherche, BRA, 1986.

Santelli Serge, Mouline Saïd, « Rabat », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. n° 107, Paris, IFA, 1986.

Serge Santelli, Olivier Blin et Bernard Tournet, *Recherche sur la structuration de l'espace de la*

ville arabo-islamique : étude comparative de la médina de Hammamet et de l'agglomération rurale de Menzel Temime, rapport de recherche, BRA/EA Paris-Belleville, 1987.

Serge Santelli, *Atlas des médinas tunisiennes*, rapport de recherche, IPRAUS/BRA, 1992.

Serge Santelli, *Médinas : Architecture traditionnelle en Tunisie*, Tunis, Dar Ashraf, 1992.

Serge Santelli, *Tunis : le creuset méditerranéen*, Paris, CNRS/Ed. du demi-cercle, 1995.

Philippe Revault, Serge Santelli et Catherine Weill-Rochant (dir.), *Maisons de Bethléem*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997.

Darad Diba, Philippe Revault et Serge Santelli (dir.), *Maisons d'Ispahan*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

Serge Santelli et Revault Philippe (dir.), *Naplouse : l'architecture d'une ville*, Paris, Association européenne pour le patrimoine architectural urbain du pourtour Méditerranéen, 2002.

Serge Santelli et Revault Philippe (dir.), *Harar : une cité musulmane d'Ethiopie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004.

Réalisations :

Logements et hôtels en France et en Afrique, notamment le complexe hôtelier de Sousse en Tunisie (Aga Khan, 1983)

Principaux collaborateurs :

Bernard Huet, Brian B. Taylor, Saïd Mouline, Tarek Ben Miled, Philippe Revault, Pierre Bouché, Catherine Weill-Rochant et, Olivier Blin et Bernard Tournet (étudiants).

SHIN YONG-HAK

Né le 23 septembre 1943, à Séoul (Corée)

Décédé le 28 octobre 2017, à Paris (France)

Formation :

Diplôme d'architecte

Activités :

Enseignant à l'UP de Marseille, 1973-1976

Chercheur dans le Laboratoire SOL 6, UP n°6, fin des années 1970

Enseignant à l'UP n°6 et chercheur au LAA, 1977-2011

Cofondateur de l'Atelab, école d'architecture de Paris-La Villette

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Atelier d'architecture Franco-International (FI), UP de Marseille, avec Paul Nelson et Georges Felici (et Carlos Pizarro), 1973-1976

Groupe de projet « Ecohabitat », avec G. et JM. Alexandroff, Lefevre, Menard, Obled, Philippe, Saint-Blanquat, à partir de 1978-1979 (puis certificat « Architecture et climat », à partir de 1984-1985)

Cours « Tiers-Monde (80% de mal-logés ou sans logis) » (AM43), avec Bruno de Saint-Blanquat, à partir de 1978-1979

Programme « Ville orientale », puis CEEA « Métropoles d'Asie Pacifique », 1981-2011

Cours « Plans de villes orientales » avec Christelle Robin, à partir de 1981-1982

Cours « Espaces hybrides », avec Christelle Robin, à partir de 1984-1985

Certificat « Architecture et environnement », (C38/AE005) groupe de projet avec Anna Tattegrain et Xavier Jaupitre, à partir de 1988-1989

Recherches et publications (sélection) :

Pierre Clément, Sophie Clément, Yong-Hak Shin, *Architecture de paysage en Asie Orientale : du «fengshui» comme modèle conceptuel et comme pratique d'harmonisation bâti-paysage*, rapport de recherche CORDA, CERA/ENSBA, 1982.

Pierre Clément, Sophie Clément, Emmanuelle Péchenart, Shin Yong-Hak, *Les capitales chinoises : leur modèle et leur site*, rapport de recherche, IFA/SRA, 1983.

Christelle Robin, Shin Yong-Hak et Bernard Jeannel, *Les espaces quotidiens dans les pays en voie de développement. Les espaces hybrides à Séoul*, rapport de recherche, LAA, 1985.

Georges Alexandroff et Shin Yong-Hak, *Etude préalable à la réalisation expérimentale d'un village solaire en Corée du Sud*, rapport de recherche, programme REXCOOP, 1987.

Sophie Clément, Pierre Clément et Yong-Hak Shin, *Architecture du paysage en Extrême-Orient*, Paris, ENSBA, 1987.

Réalisations :

Plan de restructuration de Besançon, avec Maurice Rotival, 1970-1971

Concours pour Evry 1, « Agora », avec Jean Le Couteur, 1971-1972

Centre directionnel de Marseille, avec l'atelier 9, 1973-1974

Principaux collaborateurs :

Pierre Clément, Sophie Charpentier-Clément, Christelle Robin, Georges Alexandroff, Bruno de Saint-Blanquat, Charles Goldblum, Xavier Jaupitre, Christian Taillard.

HENRI TASTEMAIN

Né le 20 juin 1922, à Paris (France)

Parti au Maroc en 1948, installation à Paris en 1965

Décédé le 6 mars 2012, à Paris (France)

Formation :

Baccalauréat en mathématiques élémentaires, 1940

Admis en 2^{ème} classe, Ecole des beaux-arts, 10 juillet 1941

Diplôme d'architecte de l'Ecole des beaux-arts, ateliers Perret et Lods, 1950 (Prix Julien Guadet)

Activités :

Forces françaises de l'Intérieure, 1943-1945

Collaborateur de Paul Nelson, 1947 (études de l'hôpital Franco-américain de Saint-Lô)

Architecte au Service de l'urbanisme, sous la direction de Michel Ecochard, Rabat (Maroc), 1948-1949

Collaborateur de Jean Chemineau, 1949-1950

Cofondateur d'un bureau d'architecture à Rabat avec Eliane Castelneau (1951) puis à Paris (1965)

Architecte-conseil auprès de la Mission universitaire et culturelle française au Maroc, 1959-1960

Enseignant à l'UP n°7, 1969-1988

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Certificat « Habitat dans les pays en voie de développement », avec François Herbert-Stevens, Marion Tournon-Branly, Jean Thibeau, Pierre Lery et François Lucquin, 1983-1989.

Recherches et publications (sélection) :

Henri Tastemain, Eliane Castelneau : réalisations, 1950-1974, Chiasso, Ed. Score, vers 1975.

Michel Ragon et Henri Tastemain, *Zevaco*, Paris, Cercle d'art, 1999.

Réalisations :

Architecte en chef du centre urbain d'Agadir, 1964 ; Facultés des Sciences de Fès et de Marrakech, 1975-1980 ; Ecole régionale d'instituteurs à Rabat ; Ecole nationale forestières de Rabat ; Institut national agronomique de Rabat ; dispensaires à Kénitra ; maternité d'Ouezzane ; de nombreux groupes scolaires et lycées à Rabat, Fès, Marrakech ; etc.

Principaux collaborateurs :

François Herbert-Stevens, Marion Tournon-Branly, François Lucquin, Eliane Castelneau, Louis Riou, Jean-François Zevaco, Elie Azagury, André Ravéreau.

Voir le fonds d'archives d'Henri Tastemain et Eliane Castelneau au Centre d'archives d'architecture contemporaine : 420 IFA.

JEAN-FRANÇOIS TRIBILLON

Né en 1940 (France)

Formation :

Diplôme de l'Institut d'études politiques, Strasbourg
Doctorat en droit, Paris, 1969

Premières expériences initiatiques :

Service national en coopération, Service d'aménagement du territoire à Dakar (Sénégal), 1965-1967

Activités :

Enseignant à l'ENSBA, puis à l'UP n°6, 1967-(2005/06 ?)
Cofondateur du bureau d'études ACT-Consultants, à partir de 1970
Membre de l'AITEC

Enseignements sur les pays non-occidentaux :

Participation à l'Institut de recherches d'architecture tropicale, UP n°3, 1969-1970
Groupe de projet « Le Tiers-Monde » (GP6), Georges et Jeanne-Marie Alexandroff, Hervé Filipetti, Jean-Paul Flamand, Nina Heissler, 1970-1971
Cours « Idéologie, cadre bâti et phénomène de domination » (HA2), avec Flamand, à partir de 1970-1971
Groupe de projet « Production du cadre bâti dans les pays dominés » (GP7), avec Nina Heissler, Jean-Paul Flamand, Gustave Massiah et Raoul Pastrana, 1971-1972
Cours « Aménagement et urbanisation dans les espaces en développement (Tiers-Monde) » avec Massiah et Flamand, 1984-85
Cours « Théorie de développement dans le Tiers-Monde » avec Flamand et Massiah, 1984-1985
Certificat « Architecture et société » avec l'option « développement », avec Philippe Nick, Raymond Gili, François Lautier, Bruno de Saint-Blanquat, à partir de 1985-1986

Missions :

Nombreuses missions avec ACT-consultants de réforme du droit urbain ou sur l'habitat indigne, notamment à Libreville, Kinshasa, Bujumbura, Brazzaville, Kigali, Abidjan, Tananarive, Djibouti, Conakry, Papeete, Port-au-Prince, etc.

Recherches et publications (sélection) :

Jean-François Tribillon, « Urbanisation, colonisation et développement au Sénégal : contribution à l'étude des conditions générales d'une politique ouest-africaine en matière d'urbanisation » [3 tomes], thèse de doctorat en Droit, Paris, 1969.
Jean-François Tribillon, *Urbanisme et législation domaniale et foncière en Afrique noire francophone*, Paris, SMUH, 1969.
Jean-François Tribillon, *Eléments de droit foncier urbain africain*, Paris, SMUH, 1972.
Jean-François Tribillon, *Petit lexique urbanistico-juridique*, Paris, SMUH, 1972.
Michel Gosselin, Jean-François Tribillon et Jean-Marc Venuat, *Initiation à l'utilisation et au choix des échelles topographiques*, Paris, SMUH, 1970.
Gustave Massiah et Jean-François Tribillon, *Evaluation des cellules d'urbanisme. Congo, Cameroun, Rwanda, mission d'évaluation et en liaison avec le Département du Développement*

urbain, Ministère des Relations Extérieures, Coopération et Développement, février 1983.

Norbert Chautard, Jean-Jacques Johannet, Mireille Ménard, Jean-François Tribillon, et al., *Pédagogie de l'architecture en milieu rural*, rapport de recherche SRA, décembre 1984.

Alain Durand-Lasserre, Galila El Kadi, A.M. Montenegro et Jean-François Tribillon, « Paraître et géré. La résistible ascension des classes moyennes urbaines dans les pays du Tiers Monde », *Tiers Monde*, n°101, 1985, p. 41-53.

Gustave Massiah et Jean-François Tribillon, « Les différents visages de la planification urbaine », *Politique africaine*, n°17, 1985, p. 8-19.

Gustave Massiah et Jean-François Tribillon, *Villes en développement*, Paris, La Découverte, 1988.

Jean-François Tribillon, « Le logement du peuple par le peuple : le locatif populaire en Afrique et dans le Tiers Monde. Faits et politiques », *Tiers Monde*, n°116, 1988, p. 1135-1146.

Jean-François Tribillon, *Villes africains : nouveau manuel d'aménagement foncier*, Paris, ministère de la Coopération/ADEF, 1993.

Jean-François Tribillon, « Contourner la propriété par l'équipement dans les villes africaines », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°66, 1995, p. 118-123.

Jean-François Tribillon, *Le droit nuit gravement à l'urbanisme*, Paris, Editions de la Villette, 2016.

Principaux collaborateurs :

Gustave Massiah, Jean-Paul Flamand, Michel Gosselin, Alain Durand-Lasserre, Agnès Deboulet.

ADRIANA ARANEDA

Née en 1935 à Santiago du Chili et décédée en 2022 à Ivry-sur-Seine (France). Architecte et urbaniste (université du Chili, 1965). Enseignante à l'université du Chili, années 1960. En France à partir de 1973. Enseignante à l'UP n°6 de 1975 à 2000 (dont le certificat ADELANTE avec Raoul Pastrana et Carlos Martinez).

RAYMOND GILI

Né le 25 novembre 1940 à La Chapelle-Saint-Mesmin (France) et décédé en 2015. Architecte, diplômé de l'UP n°6 en 1970 (après un passage à l'école des Beaux-arts, atelier Louis Arretche, à partir de 1966). Licence de géographie, 1970. Chargé de mission au SESAME/DATAR, 1971-74. Enseignant à l'UP n°6, à partir de 1974, et membre du Laboratoire Tiers-Monde et du Laboratoire d'architecture pratique. Architecte libéral et membre du bureau GRAIN (notamment des études pour le Plan Construction ou le ministère de l'Environnement – et collaboration avec Élisabeth Courdurier). Réalisations : réhabilitation de logements HLM en France et restructuration du quartier spontané de Port-Bouët en Côte d'Ivoire.

MICHEL LÉGER

Architecte-urbaniste de l'Etat. Réalisation d'un couvent à Bouaké (Côte d'Ivoire), avec le bureau d'architecture Kalt-Pouradier-Duteil-Vignal (KPDV), 1960. Directeur de l'école d'architecture et d'urbanisme de Dakar (Sénégal), 1973-1979. Préparation d'une thèse de doctorat d'Etat sur les « Villes moyennes au Sénégal », 1976-1982 (non soutenue ?). Chef de projet pour l'Inventaire des monuments historiques en Haute Volta, UNESCO, 1976. Enseignant à l'UP de Rouen, à partir de 1979 (dont le séminaire « Architecture civilisation et Tiers Monde », avec Paul Revert). Directeur de l'école d'architecture de Paris-Conflans. Sous-directeur à l'Action internationale de la Direction de l'architecture et de l'urbanisme, années 1980.

BRUNO DE LINGUA DE SAINT-BLANQUAT

Né le 21 juin 1940 à Toulouse (France) et décédé en 2009. Architecte (admis en 2ème classe à l'école régionale de Toulouse le 6 juillet 1962) et urbaniste (IUP). Enseignant à l'UP n°6, à partir de 1970, et directeur du Laboratoire Tiers-Monde (en charge des stages de pratiques opérationnelles au Burundi avec l'ACA). Architecte libéral avec des réalisations en France et en Afrique.

CARLOS MARTINEZ

Né en 1930 à Santiago du Chili et décédé en 2011 à Valparaiso (Chili). Architecte et urbaniste (Université du Chili). En France de 1973 à 1993, puis retour au Chili après la fin de la dictature. Enseignant à l'UP n°6 de 1974 à 1993 (dont le certificat ADELANTE avec Raoul Pastrana et Adriana Araneda).

PHILIPPE REVAULT

Né en 1942 (en Tunisie ? et décédé en 2023 ?) Fils de Jacques Revault ? Architecte et urbaniste. Professeur à l'UP de Strasbourg, puis à l'école d'architecture de Paris-La Villette (et participation au CEEA « Villes orientales » avec Serge Santelli). Membre du bureau d'études ACT-Consultants (Massiah et Tribillon). Projets liés au patrimoine et au crise humanitaire en Egypte, en Ethiopie, en Iran, à Sarajevo et à Haïti.

CARLOS REVERDITO

Né en 1924 à Savona (Italie) et décédé en 1994 à Montevideo (Uruguay). Architecte et urbaniste (université de la République de Montevideo, 1953). Enseignant, chargé d'un atelier de projet, puis doyen de la faculté d'architecture de Montevideo (1954-1974). En France de 1973 à 1985, puis retour en Uruguay après la fin de la dictature. Enseignant à l'UP de Strasbourg de 1975 à 1985 (dont la direction de l'Atelier « Projets dans le Tiers-Monde »).

BRIAN B. TAYLOR

Né le 20 avril 1943 à Hanover (Etats-Unis) et décédé le 15 avril 2017. Diplôme d'art du Amherst College, Master of Arts et doctorat à Harvard (1967 et 1974). Enseignant à l'UP n°8 et chercheur à l'IERAU/IPRAUS (dont le programme « Ville orientale »). Mission de conservateur à la Fondation Le Corbusier, 1970-74. Consultant auprès de Michel Ecochard pour la nouvelle capitale d'Oman, 1974. Consultant auprès de James Cubitt and Partners pour le plan directeur de Benghazi (Libye), 1980. Rédacteur en chef de la revue Mimar (Architecture in Development), à parti de 1981. Consultant pour le Aga Khan Award for Architecture, à partir de 1980.

MARION TOURNON-BRANLY

Née le 23 septembre 1924 et décédée le 15 mai 2016 à Paris (France). Fille de l'architecte français Paul Tournon et petite-fille du physicien Edouard Branly. Architecte (atelier Perret, 1948). Enseignante à l'UP n°7 (Paris-Tolbiac), à partir de 1969 (dont le certificat « Habitat dans les pays en voie de développement »). Directrice de la section Beaux-arts de l'Ecoles d'art américaine de Fontainebleau, 1975-1989 (où elle enseigne depuis 1960). Réalisations : nombreuses maisons de campagne, école maternelle rue Boulard à Paris (1956), des écoles d'enseignement technique, le monastère de Saint-Benoit-sur-Loire (1965-67).

LUC VILAN

Né en 1954. Architecte (diplômé de l'UP n°3, 1982 ?). DEA en Histoire et anthropologie à l'EHESS. Enseignant à l'Ecole d'architecture de Paris-Belleville puis de Versailles (dont atelier sur Damas dans le cadre du CEAA « Villes orientales » avec Yves Roujon). Architecte chez Viguiet et Jodry, chez Reichen et Robert, fin années 1970/début années 1980. Chargé de mission à l'IFA, années 1980. Chargé de mission au Plan Construction, à partir de 1988. Architecte libéral.

ENTRETIENS ET RETRANSCRIPTIONS

Entretien avec Pierre Pinon à Paris, 18 janvier 2017.....	198
Entretien avec Alain Borie à Arcueil, le 27 janvier 2017.....	203
Entretien avec Jean-Charles Depaule à Paris, le 31 janvier 2017.....	212
Entretien avec Charles Goldblum à Paris, le 7 février 2017.....	221
Entretien avec Florence Contenay à Paris, le 9 février 2017.....	228
Entretien avec Philippe Panerai à Paris, le 15 février 2017.....	232
Entretien avec Pierre Clément à Paris, le 22 février 2017.....	239
Entretien avec Serge Santelli à Paris, le 2 mars 2017.....	248
Entretien avec Sawsan Noweir à Paris, le 7 mars 2017.....	257
Entretien avec Daniel Pinson à Marseille, le 17 juin 2019.....	253
Entretien avec Michel Montardy à Marseille, 18 juin 2019.....	276
Entretien avec Jean-Baptiste Leccia et Annie-Claire Panzani à Marseille, le 19 juin 2019..	286
Entretien avec Jean-François Tribillon à Paris, le 25 juin 2019.....	308
Entretien avec Gustave Massiah à Paris, le 1er juillet 2019.....	318
Entretien avec Raoul Pastrana à Paris, le 2 juillet 2019.....	325
Entretien avec Jean-Paul Flamand à La Rochelle, le 4 juillet 2019.....	330
Entretien avec Carlos Pizarro à Marseille, le 15 juillet 2019.....	340
Entretien avec Patrice Dalix à Paris, le 18 septembre 2019 et le 12 mars 2020.....	351
Entretien avec Louis Lhopital à Paris, le 25 septembre 2019 (non publié)	
Entretien avec Thierry Paquot à Choisy-le-Roi, le 1er octobre 2019 (non publié)	
Entretien avec Christian Pédelahore à Paris, le 1er octobre 2019 (non retranscrit)	
Entretien avec Pierre Rosier à Saint-Pierre (La Réunion), le 2 novembre 2019.....	367
Entretien avec Catherine Bruant à Malakoff, le 20 novembre 2019.....	374
Entretien avec Jean-Pierre Péneau à Nantes, le 12 décembre 2019 (non retranscrit)	
Entretien avec Luc Vilan à Paris, le 27 janvier 2020.....	382
Entretien avec Jean-Luc Arnaud à Marseille, le 31 janvier 2020.....	390
Entretien avec Ludovic Jonard au téléphone, le 1er juillet 2020.....	413
Entretien avec Elie Mouyal en visioconférence, le 7 mai 2021.....	426
Entretien avec Xavier Ricou en visioconférence, le 11 mai 2021.....	436
Entretien avec Bertrand Reymondon au téléphone, le 21 mai 2021 (non publié)	
Entretien avec Maëlle Tessier à Nantes, le 29 septembre 2021 (non retranscrit)	
Entretien avec Olivier Boucheron à Nantes, le 31 juin 2022.....	442

Entretien avec Pierre Pinon à Paris, le 18 janvier 2017 - durée : 1h20

L'entretien a lieu dans un bar à côté de chez lui, ce qui rend les conditions difficiles.

P.P. - L'année de mon diplôme est 1972

D.A. - Et votre atelier était celui de Jean Bossu ?

- Oui, oui. J'ai fait toute l'école dans l'atelier de Jean Bossu. C'était d'abord dans l'atelier de Jean Bossu et à la fin c'était UP 5. J'ai terminé mes études dans l'atelier Jean Bossu mais dans le cadre d'UP 5, au Grand Palais. [...]

- Dans votre bibliographie, on remarque une première publication sur l'architecture orientale dans *l'Architecture d'aujourd'hui* "Maisons en pays islamique, modèle d'architecture climatique" en 1973...

- Oui c'est mon deuxième article. Il est sur l'architecture climatique dans les pays en Orient. [Pierre Pinon nous renvoie à l'autobiographie qu'il vient d'écrire pour un recueil dirigé par Arnaud Timbert]

- En 1983-1984, vous menez le premier atelier Turquie à Bursa avec Alain Borie et Stéphane Yérasimos..

- Stéphane Yérasimos est arrivé après, mais ce n'est pas grave...

- Vous avez ensuite effectué des recherches sur la ville d'Istanbul au XIX^{ème} siècle...

- Oui. J'étais enseignant à Nanterre mais je faisais la recherche à Belleville. En fait, pendant plusieurs années, j'étais payé par Nanterre mais j'enseignais à Belleville. Officiellement j'étais enseignant à Nanterre mais je donnais pratiquement tous mes cours à Belleville. Et à la fin, j'ai obtenu un changement d'école. Parce que Nanterre était une école complètement nulle – oui complètement à mon avis. Belleville était la meilleure école à l'époque – même aujourd'hui je crois qu'elle se porte bien.

- Commençons par votre formation : être architecte était une vocation ? Comment avez-vous été amené vers l'archéologie ?

- C'est à la fois compliqué et simple. Moi, j'avais envie de devenir archéologue. J'ai pratiqué l'archéologie dès l'âge de 15 ans à peu près. Mais à l'époque, ce n'était pas une profession archéologue. Il n'y avait aucune possibilité de devenir archéologue de profession. Donc j'ai renoncé à des études d'archéologie puisque la seule possibilité de faire une carrière en archéologie était de devenir soi-même professeur en archéologie. C'est une profession qui se reproduit elle-même. Il n'y avait pas d'archéologue à l'époque. Il n'y avait pas d'archéologues municipaux. Il n'y avait pas l'INRIAP. Il n'y avait rien du tout. Donc il n'y avait aucune possibilité de faire carrière comme archéologue. Donc j'ai finalement choisi l'architecture.

J'ai fait un an à l'école spéciale en 1965 et en 1966 je suis passé à l'atelier Bossu. J'ai abandonné complètement l'archéologie. Cela m'est revenu plus tard... dans les années 1970. Enfin plus tard, pas beaucoup. En fait tout a basculé quand je suis parti à la Villa Médicis – basculé non vers l'archéologie mais vers l'histoire de l'architecture. A la Villa Médicis, j'ai pu faire de l'histoire à plein temps. Et quand je suis revenu, j'ai obtenu un poste de professeur d'histoire qu'avant je n'avais pas. Je ne m'étais pas du tout dirigé vers l'histoire dans un premier temps.

- Vous avez enseigné à UP 5 ?

- Oui j'ai enseigné dans un atelier avec Alain Borie. J'ai fait quasiment toute ma carrière avec Alain Borie. Et Pierre Micheloni, et puis...[...] J'ai enseigné à partir de 1973. Jusqu'en 1979, j'ai enseigné le projet architectural et urbain. Je m'intéressais déjà à l'urbain – c'est venu très tôt grâce à Jean Bossu qui n'était pas vraiment urbaniste mais qui avait une sensibilité aux phénomènes urbains.

- D'ailleurs Jean Bossu a participé au chantier 1425 de Georges-Henri Rivière...

- Oui il a fait des relevés en Vendée.

- Cela a-t-il eu un impact dans son enseignement ?

- Non, il ne parlait jamais de cela. Mais j'ai quand même obtenu de lui – quand j'ai appris cela – un jeu de photocopies de ses relevés. Mais ils étaient au Musée des Arts et Traditions populaires. Maintenant là où sont-ils ? Alors là je ne sais pas. A Marseille ? Cela a dû se perdre dans les archives. C'est une catastrophe ce Musée des Arts et Traditions... Il a disparu puisque le Mucem ne s'intéresse qu'à la Méditerranée. Tout ce qui ne concerne pas la Méditerranée est absolument absent. Les armoires normandes ou les coiffes alsaciennes ne sont pas présentées à Marseille. Alors qu'il y a des collections gigantesques.

Il y a un énorme bâtiment tout neuf qui ne sert à rien [Cf. bâtiment de Dubuisson]. C'est l'absurdité du Ministère de la Culture. Je peux vous dire que c'est un Ministère de merde le Ministère de la Culture et qui ne fait que des conneries – encore aujourd'hui. Je l'ai vu fonctionner pendant 40 ans. Je ne crois pas qu'il soit réformable.

- Du coup Jean Bossu n'a eu aucun rôle dans votre intérêt pour l'architecture traditionnelle ?

- Si. Non, il n'en parlait pas directement mais on était plusieurs dans l'atelier à s'intéresser à ces choses-là. Il nous a plutôt encouragé si vous voulez. Il n'a pas joué un rôle direct mais il y avait dans son atelier un milieu favorable. Il y avait plusieurs collègues qui s'intéressaient à l'architecture rurale en France. Borie travaillait sur le Périgord. Il y avait Jean Bouillot aussi – qui était bourguignon – qui s'intéressait à l'architecture rurale de Bourgogne. Il m'a un peu initié à la géographie d'ailleurs. Je suis devenu membre de la CTHM dans la section géographie.

- Et l'architecture rurale française, vous vous y êtes intéressé ?

- Oui, beaucoup. Je me suis intéressé à deux régions. Je me suis intéressé à la Bourgogne et à l'Yonne parce que mes parents avaient une maison de campagne dans l'Yonne. Donc j'ai des milliers de photographies d'architecture rurale que j'ai faites dans les années

1970. J'ai même publié un article récemment dans un bulletin qui s'appelle « étude ville de Vienne » - un bulletin de la société historique et archéologique de Villeneuve-sur-Yonne. Donc j'ai publié un article mais 50 ans après. Ce sont mes premières recherches dans ma carrière de chercheur : l'architecture rurale dans l'Yonne. C'est là que je me suis un peu initié aux études savantes pour la première fois de ma vie. Et puis, j'ai travaillé avec Borie sur l'architecture périgourdine mais cela n'a pas débouché sur une publication. Mais j'ai des centaines et des milliers de photographies et de diapositives d'architecture rurale.

- *Vous faisiez uniquement des photographies ou aussi des relevés ?*

- Oui oui j'ai fait des relevés dans l'Yonne et le Périgord. La Turquie est venue un peu après.

- *Justement comment est venue la Turquie ?*

- La Turquie venait d'un goût pour l'Orient que j'ai eu dès le départ. J'ai fait mon premier voyage au Moyen Orient en 1963. Je suis allé au Liban. Je suis allé ensuite en Syrie en 1965. Et j'ai découvert la Turquie en 1966. Mais ce voyage en Turquie en 1966 était pour aller voir les sites archéologiques antiques. Je m'intéressais surtout à l'antiquité à l'époque. Je suis retourné assez souvent en Turquie après et notamment en 1970 où j'ai pris conscience de l'intérêt de la maison ottomane. Ensuite, on est retournés au Moyen Orient avec Alain Borie en 1973 et on s'est intéressés de plus en plus aux maisons ottomanes.

Je voyageais en auto-stop, je dormais à la belle-étoile comme c'était la mode à l'époque. Je voyageais avec le minimum d'argent. Mais comme les gens sont très hospitaliers au Moyen-Orient, la plupart du temps j'allais loger chez les gens. Si je me couchais sur une place de village, je pouvais être sûr que dans la demi-heure qui suit un habitant m'invitait à dormir et à manger chez lui. Donc j'ai connu un accueil extraordinaire en...en Syrie surtout. Les syriens sont des gens charmants, très hospitaliers. Et je souffre beaucoup de leur massacre actuellement. En Turquie, j'ai dû y aller 70 ou 80 fois. Je ne compte pas le nombre. Autrefois, je disais « j'y suis allé 50 fois ». Je disais cela il y a une dizaine d'années, maintenant cela doit être 70 ou 80. Il n'y a pas de villes où je ne suis pas allé. Même les gens d'Istanbul étaient très étonnés de me voir partir comme ça. Pour eux, c'était un autre monde. Pour les gens très européanisés, très occidentalisés d'Istanbul, le fin fond de l'Anatolie était un pays complètement sauvage. Donc les gens ne comprenaient pas que j'aie en Anatolie.

- *Donc vous pensez que le voyage a un rôle formateur pour l'architecte ?*

- Oui je trouve. L'architecte voyage beaucoup. Je n'étais pas le seul : Jean Bouillot – dont je parlais – a fait un voyage en Turquie en 1965 avec Alain Borie. Donc même des gens pas très aventuriers comme Alain Borie ont voyagé.

- *Alain Borie n'est pas très aventurier ?*

- Non, il n'est pas très aventurier. Il se laissait un peu entraîner.

Voyager est indispensable. Je considère que c'est indispensable à l'architecte. D'ailleurs, je ne connais pas d'architectes célèbres qui ne soient jamais allés en Italie par exemple. Le voyage en Italie au XVIIIème et XIXème siècle est obligatoire. Il faut voir l'architecture. Quand on s'intéresse à la peinture, on peut toujours voir des reproductions de tableaux en gravure. Mais l'architecture, on ne peut pas simplement la regarder en gravure. C'est en 3 dimensions donc il faut être sur place, il faut la voir. Donc les architectes ont toujours voyagé. Il y a même des textes célèbres d'architectes qui ont fait l'éloge du voyage.

- *Au sujet des références littéraires...*

- Un de mes intérêts pour l'architecture vernaculaire – comme on disait à l'époque – est le livre de Rudofsky : Architecture sans architectes.

- *Vous avez vu l'exposition ?*

- Non, non. Il y a eu une exposition à Paris ?

- *Au Musée des Arts décoratifs en 1969.*

- j'ai dû la voir alors. J'étais un fanatique de Rudofsky. C'est un des livres qui m'a le plus marqué. Je dis cela dans mon autobiographie d'ailleurs.

J'ai un mode de fonctionnement complètement instinctif, c'est-à-dire que je ne théorise pas. Je refuse la théorie même d'une certaine manière. Je refuse de théoriser des choses, je prends les choses comme elles viennent. Cette autobiographie a été pour moi l'occasion de me poser un certain nombre de questions que je ne m'étais pas posé à l'époque. Je ne m'étais jamais interrogé sur pourquoi je m'étais intéressé à l'architecture rurale. C'est une question que je ne me posais pas, je me contentais d'aimer l'architecture rurale. Au sujet de mon autobiographie, c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que c'était probablement grâce à Rudofsky.

- *Une autre lecture majeure ?*

- Un article de Roger Dion dans la revue géographique de Lille. Je crois qu'il date de 1986 et qu'il s'appelle « Le rôle de l'histoire et de la géographie dans la connaissance du paysage rural français ». C'est un géographe assez célèbre qui était professeur au Collège de France et qui a écrit « L'Histoire du paysage rural français ». C'est un géographe qui s'est beaucoup intéressé au domaine rural et qui croisait les approches à la fois géographiques et historiques. Et pour moi c'est fondamental, il n'y a pas de géographie sans histoire et il n'y a pas d'histoire sans géographie. Leur association est vraiment fondamentale. On arrive à de bons résultats dans la recherche quand on croise l'approche spatiale et l'approche temporelle. C'est quelque chose de fondamentale que je pratique tous les jours dans tout ce que j'écris.

[...]

La qualité principale, pour moi, est les espaces intérieurs de la maison ottomane. C'est l'espace du *sofa* ou du *bayat* que je trouve extraordinaire. En général, les gens, qui aiment bien l'architecture ottomane, aiment l'extérieur. Ils aiment bien les toitures

débordantes pour les encorbellements. Je trouve cela sympathique mais c'est du folklore. Pour moi, l'essentiel est la distribution intérieure.

-Quelle est votre position sur le qualificatif de cette architecture : primitive, vernaculaire, traditionnelle...

- Je n'ai pas de théorie là-dessus. Les débats théoriques ne m'intéressent pas beaucoup. C'est traditionnel. Mais enfin traditionnel... Cela ne veut rien dire traditionnel. Traditionnel cela veut dire quelque chose quand on ne sait pas à quand remonte la tradition. Mais là, pour la maison ottomane, on sait que cela remonte à la fin du XVII^{ème} siècle – avec les maisons hayat au XVIII^{ème} siècle et puis à la fin du XVIII^{ème} siècle les maisons à sofa [...].

- Au sujet du programme proprement dit, comment avez-vous été amené à l'intégrer ?

- Pierre Clément a pris l'initiative – cela doit être en 1981 – de fonder un enseignement « Ville orientale ». Lui, il s'occupait de l'Extrême-Orient – de la Chine et de l'Indochine.

- Oui, le Laos, la Thaïlande...

- Oui il a commencé par le Laos, notamment parce que sa femme avait fait une thèse sur l'habitation lao. Donc, il a cherché, dans le cadre de Belleville, à fédérer des gens qui pouvaient être intéressés par l'architecture des villes orientales. Alors, il a coopté Serge Santelli qui travaillait sur le Maghreb – sur la Tunisie et après sur l'Algérie et le Maroc. Il a contacté Philippe Panerai, Luc Vilan et Sawsan Noweir qui travaillaient sur l'Égypte avec Jean-Charles Depaule. Et il a coopté Alain Borie et moi qui travaillions sur la Turquie. C'est comme cela que s'est fondé l'enseignement « Ville orientale » par une fédération autour de Clément. Après le groupe Moyen-Orient – autour de la Méditerranée – de Serge Santelli a pris une certaine indépendance par rapport à Pierre Clément. « Ville orientale » était sous la houlette de Serge Santelli à la fin.

L'enseignement de Santelli a disparu quand il a pris sa retraite il y a 3 ans. Il est resté que la Chine, les autres ont disparu [...]. L'atelier Turquie a duré 30 ans quand même. Même quand Borie a pris sa retraite, j'ai continué pendant deux ans. Je suis allé à Tîre et, la dernière année, je suis allé en Cappadoce. Il y a 3 ans.

C'est un petit peu malheureux mais quand Borie a beaucoup insisté pour qu'on publie quelque chose sur la maison ottomane – comme j'écrivais beaucoup de bouquins – je n'avais pas trop le temps. Et quand – il y a deux ans lorsque j'ai pris ma retraite et que j'ai eu un peu plus de temps – j'ai proposé à Borie d'écrire un bouquin sur la maison ottomane, c'est lui qui n'avait plus envie. C'est un peu malheureux parce qu'on a des milliers de relevés de 30 villes différentes. On est allé jusque dans l'Est. [...]

Il y a un colloque qui a été organisé à l'automne par Alastair Northedge. J'ai participé et fait une communication sur les relevés de la Cappadoce. Je pense que vais publier les relevés l'année prochaine.

Certaines années, on partait en Turquie avec 30 étudiants et chacun relevait 2 ou 3 maisons – ce qui fait qu'on revenait chaque année avec une centaine de relevés.

-Quelle dynamique y avait-il au sein du programme ? Existait-il des travaux en commun ?

- Il y a eu très peu de publications communes. Il y a eu 2 publications communes faites par Santelli dans lesquelles on a donné un article. Et puis après Santelli n'a pas trouvé de successeur. Il était vidé. Il n'a pas réussi à avoir une prolongation à Belleville. Il était un peu maltraité par Belleville. Moi, j'étais très bien traité mais lui était maltraité – je ne sais pas pourquoi. Moi, ils m'ont accordé des années supplémentaires. Quand je suis parti à la retraite, ils m'ont publié un volume de « Mélanges », et organisé un colloque qui a duré 2 jours. D'ailleurs, je pense que je vais donner ma bibliothèque à Belleville. Sauf les livres sur la Turquie parce que ma fille étudie l'architecture ottomane. Elle habite Istanbul. J'ai entraîné toute ma famille dans l'aventure Turquie : ma femme qui est tout le temps fourrée en Turquie, ma fille qui y vit. Elle va rentrer en France malheureusement. Elle estime que ce n'est plus possible de vivre dans cette ville. Elle est mariée avec un kurde et il sent qu'un jour il va passer dans un vague d'arrestations – comme il est un peu engagé politiquement. [...]

- Quelles relations vous entreteniez avec le reste du groupe ? Et Christelle Robin ?

- On avait de bonnes relations. Christelle Robin, on avait de bonnes relations mais sans plus. On n'a jamais travaillé ensemble. Panerai est un de mes amis depuis 30 ans, 40 ans. Il y avait des échanges : il y avait des présentations communes. On faisait des journées en juin où on rendait les travaux ensemble. On faisait cela collectivement – une méga-exposition. On faisait des expositions à Belleville ou à Versailles durant lesquelles on exposait tous nos travaux de l'année – avec l'Égypte et le Maghreb. Et je suis très ami aussi avec Charles Goldblum. On s'entendait très bien. On s'était regroupé volontairement.

[...]

-C'est le début de la recherche architecturale, alors il faut trouver comment la structurer...

- Alors notre première recherche – avec Alain Borie et Pierre Micheloni, qui est décédé malheureusement - n'était pas une recherche officielle. On avait proposé une recherche sur « Forme et déformation » au Bureau de la recherche architecturale au Ministère de la Culture. Mais ce programme n'a pas été accepté parce que la première année la responsabilité des choix de projets avait été donné à Manfredo Tafuri – qui dominait le monde de la recherche en Europe à l'époque. Notre projet de « Forme et déformation » n'a pas eu l'air de plaire à Manfredo Tafuri. Bien qu'on ait pas obtenu ce financement, le responsable de la recherche architectural – qui s'appelait Lesterlin – a trouvé que cette recherche était bien et nous a dit : « Je ne peux pas vous la financer, mais si vous la faites, je vous la publierai ». Donc on a fait la recherche « Forme et déformation » rapidement et non financé. Après, on a obtenu un peu d'argent de la Culture. Et puis, l'IPRAUS nous a fait une première édition. Et après elle a été publiée par l'école des Beaux-arts et ensuite par Parenthèse.

[...]

On a lancé un genre là. Jamais personne ne s'était intéressé à la morphologie architecturale et urbaine. C'était l'époque où on était dominé par les sociologues. La théorie de l'architecture était dominée par les sociologues. Et ils pensaient que les formes n'avaient aucune signification, que les formes étaient le pur résultat des fonctions. Donc on ne s'intéressait pas aux formes. On ne s'intéressait qu'aux fonctions parce que c'est la fonction qui expliquait la forme. Et ce monde-là de sociologues crétiens pensaient que d'étudier les formes architecturales et urbaines n'avait aucun intérêt. On a été persécuté en quelque sorte – dans les années 1970 _ parce qu'on s'intéressait aux formes architecturales et urbaines. Donc on s'est accrochés, et maintenant – de nos jours – plus personne ne remet en cause l'étude des formes architecturales et urbaines. Je crois qu'on a été les premiers, avec Castex et Panerai. On était les seuls avec eux à s'intéresser aux formes architecturales dès le début des années 1970.

-C'est une approche que vous partagez avec tout le groupe ? Par exemple, Santelli lui aussi mène des études de typo-morpho...

- Oui, il était l'héritier de Huet – parce que là-dedans, il y en a qui a un rôle gigantesque : Bernard Huet, le père de tous. C'est un de mes pères spirituels. J'avais une énorme admiration pour lui.

-Vous êtes allés à la Collégiale ?

-Non, je n'en ai jamais fait partie. J'étais à Nanterre. J'ai connu Bernard Huet en 1979. Je le connaissais de réputation mais j'ai fait sa connaissance lorsque j'ai organisé un colloque quand j'étais à la Villa Médicis – un colloque sur la morphologie architecturale et urbaine – auquel j'ai invité Bernard Huet. J'ai fait sa connaissance à cette époque et nous sommes devenus très amis par la suite.

- Vous parliez du problème de l'influence des sociologues sur la recherche architecturale. Pourtant, il y a un sociologue dans le programme – Jean-Charles Depaule – et une psychologue – Christelle Robin.

- Depaule est l'exception. Et Christelle Robin était une figure mineure.

Je ne me souviens même plus des noms de ces crétiens [les sociologues]. Ils dominaient complètement la recherche architecturale.

-Vous étiez de jeunes architectes qui essayaient de développer une nouvelle vision de la recherche architecturale ? D'inventer plus ou moins cette discipline...

- Maintenant, il n'y a plus de recherche architecturale – depuis 20 ans. Qui fait de la recherche architecturale ? Il y a des laboratoires mais il n'y a pas de recherches. Ce n'est pas parce qu'il y a des laboratoires de recherche qu'il y a de la recherche. La recherche a disparu le jour où on a décidé de ne plus financer des projets. Autrefois, on finançait des projets sur des appels d'offre. [...] J'ai été énormément financé par la Recherche – tant qu'elle finançait sur appels d'offre, sur projet. Et un beau jour, Jean-Louis Cohen a fait la plus grosse connerie de sa vie – bien que ce soit un ami – et a décidé que la recherche ne serait plus financée sur appels d'offre de projet mais que ce seraient les laboratoires qui seraient financés. A partir de ce moment-là, la recherche a disparu parce que l'argent qui arrivait dans les laboratoires était distribuée entre tous les membres du laboratoire – y compris les ¾ qui ne faisaient rien. Et ceux qui faisaient de la recherche ont eu des miettes. Donc la recherche a disparu – c'est mon opinion. Aujourd'hui, la recherche ne porte plus que sur une chose : le climat. Cela a détruit l'histoire, la morphologie, tout. Il n'y a plus rien. [...] C'est l'environnement à 100%.

- Les sujets de recherche finalement suivent la tendance sociale de l'époque. Par exemple dans les années 1970 et 1980, on parlait beaucoup de Tiers-mondisme, et vous, vous êtes allé dans ces pays-là.

- Moi, je n'ai jamais adhéré au Tiers-mondisme.

- Vous n'avez jamais eu aucun lien avec le ministère de la Coopération ou le Plan Construction et son REXCOOP ?

- Non. [...]

- La recherche vous a amené à être un homme de terrain, un analyste mais aussi un intellectuel. Finalement, en tant que chercheur, il faut porter plusieurs casquettes...

- C'est l'attitude scientifique qui veut que l'on fasse des recherches historiques et sur le terrain. Les historiens vont dans les archives et écrivent leurs bouquins ; les géographes vont sur le terrain et écrivent des livres : il faut les deux. C'est indispensable.

L'architecture est au croisement. Je me suis intéressé aux disciplines qui se croisaient dans l'architecture, pour comprendre l'architecture. C'est mon objectif final. Et je n'exclus pas la sociologie, j'exclus les sociologues. Ce n'est pas pareil. La sociologie est complètement indispensable. Mais c'est une discipline qui a mal tourné – à mon avis _ en ce qui concerne l'architecture. Peut-être que les sociologues sont meilleurs dans d'autres domaines. N'importe comment, je suis contre les gens qui sont déterministes, qui pensent que les choses sont déterminées par d'autres choses obligatoirement. C'est une vision de l'esprit.

-Faisons un petit retour en arrière. Comment avez-vous vécu mai 68 ?

-Pas très directement. J'ai participé à quelques manifestations. J'ai adhéré mais je n'ai pas été spécialement actif. Je n'ai pas été sur les barricades. J'ai fait les premiers défilés avant que cela soit violent. Moi j'étais dans un atelier qui était déjà hors système puisqu'à l'Ecole des beaux-arts il y avait des ateliers officiels – le groupe A – et j'étais dans le groupe C rive gauche. Donc on avait déjà remis complètement en cause l'enseignement.

Je n'ai quasiment jamais mis les pieds aux beaux-arts. Je suis allé aux beaux-arts pour assister à quelques cours de descriptive qui étaient obligatoires. Mais je n'ai jamais suivi de cours de dessins. J'allais à l'atelier tous les jours – on apprenait sur le tas. C'était les anciens qui apprenaient aux nouveaux. C'était le côté positif de l'atelier. On a voulu remettre en cause le système des ateliers mais on a jeté le bébé avec l'eau du bain car les ateliers avaient le côté positif des aînés qui enseignaient aux jeunes. Alors, Borie – qui a 4 ans de plus que moi – a été mon enseignant. Mes deux enseignants ont été Borie et Bossu. Quand je suis rentré en tant qu'admissionniste, il était déjà en seconde. On les appelle les anciens et les nouveaux.

-Stéphane Yérasimos, comment l'avez-vous rencontré ?

- Je l'ai rencontré vers 1983-1984 [...]. J'allais souvent en Turquie et, quand j'allais à Istanbul, je logeais à l'ex-Institut français d'archéologie. En 1979, quand je logeais là-bas, j'ai rencontré François Georgeon – un ottomaniste qui a fait sa carrière comme directeur de recherche au CNRS. Nous avons sympathisé et – grâce à François Georgeon – j'ai été introduit dans le monde des turcologues. Moi, je n'étais absolument pas turcologue, j'étais amateur. Et peu de temps après – en 1979 -, s'est monté un groupe d'étudiant au CNRS avec François Goergeon et Jean-Louis Bacqué-Grammont. Donc je suis entré dans un groupe d'ottomanistes où j'ai été très bien accueilli. Parce que lorsqu'on est architecte, il est très difficile de se faire accepter dans le monde universitaire. [...] Ils [les universitaires] pensent que les architectes sont de la sous-culture. Alors c'est vrai que les architectes sont de la sous-culture. C'est le monde de l'érudition et le monde de l'art – deux mondes complètement différents. La coupure est extrêmement profonde. [...]

- *Justement avec Mai 68, il y avait cette envie de prendre de la distance avec la vision de l'architecte-artiste et de se rapprocher du monde universitaire...*

- Je fais partis de ces gens qui ont essayé de hisser les écoles d'architecture à un niveau supérieur. Le cours sur l'histoire des villes françaises que j'ai fait durant des années à Belleville, je l'ai fait à Chaillot et j'aurais pu le faire à l'université. [...]

- *Et Stéphane Yérasimos ?*

- Il y avait Yérasimos dans le groupe formé avec Baqué-Grammont. Il est architecte de formation d'ailleurs. Mais il a fait sa réputation internationale sur l'histoire de l'économie de la Turquie. Il s'est beaucoup intéressé aux voyageurs – il a fait sa thèse sur les voyageurs européens en Orient. On s'est connus dans les années 1980 et on est devenu très amis. A la fin, Yérasimos participait à l'atelier Turquie et il enseignait à Belleville. On a écrit plusieurs articles ensemble. C'est une grande perte pour la science. [décédé en juillet 2005]

- *Au sujet des personnes avec qui vous avez collaboré, Jean-Philippe Garric m'a parlé de Claude Laroche...*

- Claude Laroche, j'ai dirigé sa thèse. Non, Didier Laroche. S'il y a un Laroche dont je suis très proche c'est Didier – qui est architecte et archéologue. C'est l'architecte du chantier de Delphes. Il habite Ismir. On écrit un article en ce moment sur les villes macédoniennes.

- *Vous l'avez rencontré à quel moment ?*

- J'ai connu Didier Laroche en même temps que Philippe Fraisse, Patrick Weber et Jean-Pierre brun – il y a une trentaine d'années. Je les ai connus parce qu'ils ont fondé un post-diplôme – qui existe toujours – à Strasbourg qui s'appelle « Architecture et archéologie » dont s'occupe toujours Philippe Fraisse. D'ailleurs, je vais une fois par an à Strasbourg parler de la relation architecte/archéologue. Je suis un admirateur de Didier Laroche qui est un architecte-archéologue extraordinaire.

Entretien avec Alain Borie, le 27 janvier 2017. Durée : 2h10

L'entretien a lieu chez lui, dans son bureau. Il commence de manière informelle sans que je ne pose de questions.

Alain Borie. – C'est un enseignement qui s'est éteint. C'est quand même un peu désolant. Il n'y a plus cette préoccupation alors que nous – avec Pierre Pinon – nous l'avons confirmé pendant très longtemps. Et ce programme avait commencé un peu avant nous – 3 ou 4 ans avant. [...]

Alors Philippe Panerai a enseigné un peu moins longtemps que nous. Il a été très important pendant un moment puis après il s'en est détaché. Sawsan Noweir, évidemment. Puis, il y a eu Yves Roujon et Luc Vilan sur Damas. Ce sont les derniers. Ils ont fait un excellent livre sur Damas.

J'ai longtemps été responsable de l'enseignement de l'atelier Turquie mais parallèlement, dans mon école – Malais jusqu'en 2007 puisque je n'étais pas à Belleville – j'ai fait un enseignement un peu similaire. Il était tout à fait similaire même à celui que nous faisons en Turquie mais en Inde. On a surtout travaillé sur Jaipur. Et sur Ahmedabad. J'ai dédié un livre à Jaipur basé sur les travaux que j'ai faits avec mes étudiants.

- C'était un atelier de projet ?

A.B. -Alors, non. J'ai très vite renoncé à faire faire des projets aux étudiants parce que je pense que ce n'était pas la mentalité qui nous habitait. Je vais essayer de m'expliquer. On avait une mentalité de compréhension, d'étude d'un pays qui n'était pas le nôtre, et on ne voulait pas concurrencer les architectes qui étaient là-bas et qui étaient assez grands - selon nous – pour faire leur architecture eux-mêmes. On n'avait pas de leçon d'architecture à leur donner. Par contre, nous, nous avons beaucoup à recevoir, à essayer de comprendre un pays qui nous était *a priori* totalement étranger - surtout des pays musulmans. Quand je débarquais en Inde, c'était toujours plus loin de mes références habituelles. On a découvert des pays autres, c'était le but. On le faisait à travers l'architecture et les formes urbaines – toujours les deux : connaissance de l'architecture et connaissance des villes. On était tous d'accord là-dessus dans le programme, c'est-à-dire qu'on ne pensait pas l'architecture en dehors de son contexte physique et urbain en particulier. C'était fondamental pour tout le monde. Il y avait pas mal d'accord sur le fond entre tous les enseignants de cette formation. Pendant un certain nombre d'années - 6 ans -, j'ai encadré avec Yves Roujon dans le cadre de « Ville orientale » un enseignement qui s'appelait « Morphologie des villes ».

- C'était un enseignement plus théorique ?

- Alors je faisais le cours théorique – l'approche théorique sur la morphologie urbaine – et on l'appliquait sur les villes d'Orient. Les étudiants apportaient les exemples de leur pays – parce que vous savez dans le recrutement il y avait quelques français mais surtout des étudiants étrangers [maghrébins, chinois, etc.]. On a eu tous les recrutements possibles.

- Ils préféraient travailler sur leur pays plutôt qu'un autre ?

- C'est-à-dire que l'on avait surtout des facilités pour les documents. Quand on travaille sur une ville, le problème est d'avoir les fonds de plan, d'avoir quelques informations. C'est toujours la galère.

Donc les cours étaient concentrés au début. Pendant ce temps-là, ils choisissaient leur ville et essayaient de récolter des documents. Ensuite, ils appliquaient les cours et faisaient une analyse de leur ville. C'est un enseignement très lourd, qui préparait un peu à tous les ateliers – du moins sur l'aspect urbain. Santelli faisait un cours général plutôt sur les typologies architecturales.

- Dans les dossiers des archives nationales, lorsqu'on regarde la composition du programme, il y a un cours dirigé par Santelli et un par Goldblum. Après quelques années ces cours ont changé et vous en avez repris un ?

- Je ne sais plus à quelle époque j'ai commencé. Peut-être que Santelli s'en souvient. C'est lui qui m'avait demandé de le faire. Au début, je pensais le faire avec le grand spécialiste de la forme urbaine – Panerai. Mais cela ne s'est pas fait. Philippe Panerai en avait un peu parlé et puis il nous a refilé le bébé, si je peux dire. Et je l'ai fait avec l'ami Roujon. Cela s'est fait comme ça. On s'arrangeait entre nous. C'était assez informel mais en même temps on savait ce que l'on voulait sur le contenu. On savait ce que l'on voulait dire aux étudiants.

- Faisons un retour en arrière et parlons de votre formation...

- Je suis architecte, diplômé des beaux-arts en 1969 en pleine confusion post-68. J'ai fait mes études à l'atelier Lods qui est devenu l'atelier Bossu. J'ai même été moniteur dans l'atelier Bossu pour former les jeunes. Les jeunes c'était Pierre Pinon à l'époque. C'est drôle, c'est comme cela que nous nous sommes connus.

- Etre architecte était une vocation ?

- Non, j'avais une formation littéraire. Je préparais Saint-Cloud à Henri IV en section littérature. Non d'abord en philosophie et ensuite en littérature. Et j'ai échoué. J'ai été un peu dégoûté de cet enseignement un peu élitiste et fumeux. Et puis, mes parents ont vu que j'aimais bien dessiner alors ils m'ont mis aux beaux-arts dans l'atelier Lods pour préparer le concours. C'était un concours très dur à l'époque pour rentrer aux beaux-arts. Cela a été une explosion de joie après les classes d'hypokhâgnes épouvantables dont j'avais eu un très mauvais souvenir. Aux beaux-arts, c'était plus sympathique et j'avais l'impression d'apprendre des choses plus concrètes et qui me convenaient mieux. Il m'est quand même resté quelque chose de ma formation littéraire puisque j'ai pas mal écrit. Beaucoup moins que Pierre Pinon, mais quand même. Le goût pour la réflexion, disons, avant l'action m'est resté. C'est pour cela que j'ai un peu enseigné dans le cadre de l'atelier Bossu. Puis, en 1971, je suis devenu enseignant à UP 5 jusqu'en 2000 et ensuite à Malaquais jusqu'en 2007.

J'ai également travaillé en agence. D'abord chez Georges Maurios. J'étais son premier collaborateur – il venait de rentrer d'Amérique et il cherchait un collaborateur. C'est lui qui a pris ma place de patron des nouveaux – comme on disait à l'époque – à l'atelier Bossu. C'est lui qui m'a succédé en 1967 pour encadrer les admissionnistes, c'est comme cela que je l'ai connu. Après, il m'a embauché dans son agence. Il faisait une architecture modulable très à la page.

Ensuite, j'ai surtout travaillé pendant 5 ans à peu près chez mon professeur Jean Bossu. J'ai fait beaucoup de projets pour l'île de la Réunion, pour l'Algérie et pratiquement pas pour la France. J'ai fait une petite publication sur ce qu'il a construit à La Réunion, et dans cette publication, il y a en parti les bâtiments sur lesquels j'ai collaborés. Cela s'appelle « Jean Bossu à la Réunion », c'est un petit itinéraire.

Je ne suis pas comme Pierre Pinon qui est un grand historien de l'architecture. J'avais un côté plus théorique. Je n'avais pas la mentalité d'un historien, je m'appuie sur les travaux des historiens - comme j'ai beaucoup travaillé avec Pierre Pinon cela tombait bien. Donc je faisais la partie plus théorique sur les formes et la morphologie. Je m'intéressais à la logique dans tout cela, car ce n'est pas du hasard. Il y a des règles, des pratiques que l'on peut appliquer à la morphologie. J'ai fait énormément de cours sur la morphologie architecturale, qui était le cours que je faisais à La Défense et ensuite à Malaquais. Et j'avais aussi les cours sur la morphologie urbaine – les deux.

- Et il y a eu aussi votre recherche « Forme et déformation »...

- Oui c'est un vieux truc. C'est la première fois... Mais c'est un petit phénomène. C'était une étude sur la géométrie, un peu bizarre. Ce bouquin-là était en fait un lot de consolation. C'est une grande recherche que nous avions proposé sur la morphologie. Et finalement cela a bien marché. [...]

- Pour en revenir à Jean Bossu, il a participé au Chantier 1425 de Georges-Henri Rivière, et Pierre Pinon m'a dit que vous aviez fait des recherches tous les deux sur l'architecture vernaculaire du Périgord. Est-ce que votre envie est venue grâce à Bossu ?

- Oui, on ne l'a jamais formalisé d'ailleurs. C'est mon pays, alors j'avais amené Pierre Pinon là-bas et on s'est documenté dessus. Est-ce qu'on a écrit ? Non, ni l'un ni l'autre. On n'a pas publié là-dessus et puis maintenant il est un peu tard. Tout cela est très abîmé, très transformé, très restauré et récupéré par le tourisme. Mais la préoccupation sur l'architecture vernaculaire – surtout à l'époque – était vraiment essentielle pour nous. Mais cela venait aussi de la tradition de l'atelier Lods, qui était un atelier – je dirais – assez progressiste. On s'intéressait moins à l'architecture noble, reconnue, aux grands exemples de la Renaissance italienne, etc., qu'aux architectures vernaculaires, traditionnelles, plus pauvres, plus humbles. Donc c'était une mentalité très connotée socialement et même politiquement.

- Chez Lods ?

- Ah oui. Les exemples qui fleurissaient à l'Ecole des Beaux-arts à l'époque étaient uniquement de la Renaissance italienne, et étaient imités par tous les étudiants. C'était ce qu'il fallait connaître. Mais nous, nous ne les regardions pas. Cela m'a donné une certaine distance par rapport à ces exemples magnifiques. Nous, le culte fondamental était l'architecture vernaculaire – et cela nous est resté. Chez Bossu, cela s'est confirmé effectivement. Mais je pense que tous les grands modernes ont culte-là. Ils ont voulu cassé les codes de l'architecture savante pour se tourner vers des exemples plus humbles, plus simples, plus « vrais ». Et nous, cela nous est toujours resté. Quand nous sommes allés en Turquie, nous avons étudié l'architecture vernaculaire. Quand je suis allé en Inde, pareil. Sauf que nous sommes revenus un peu de nos illusions parce que l'architecture vernaculaire peut être très savante, très élaborée, très fine. C'est tout un sommet aussi. Ce qui fait que c'est toujours dans un second temps que l'on a analysé l'architecture noble, savante. Par exemple, en Turquie, j'ai beaucoup de mal... Evidemment, j'ai beaucoup travaillé sur les grands architectes Turcs – non pas turcs mais ottomans – des périodes anciennes. Mais spontanément ce n'est pas cela qui m'intéressait, ce qui me motivait pour cet enseignement. J'en ai parlé bien sûr, mais je l'ai découvert un peu a posteriori à force de regarder – parce que l'étrangeté de la culture ottomane pour nous est plus visible dans les monuments, dans les mosquées. C'était des choses qui nous déplaisaient profondément au départ. Puis, je l'ai apprivoisé mentalement, j'ai appris le sens. C'est très difficile de comprendre intimement une architecture et de l'aimer. C'est tout une expérience. A force de la fréquenter, je l'ai découverte. Et pareil pour l'Inde. L'Inde, je trouvais cela abominable. Alors j'ai utilisé une astuce pour ma familiariser avec ce pays à travers l'architecture. L'astuce était de commencer par regarder l'architecture musulmane en Inde parce que vous savez qu'il y a eu des tas de conquêtes musulmanes et qu'il y a une interpénétration entre la culture hindouiste et la culture musulmane en Inde. Alors, j'ai commencé prudemment par étudier les cultures que je connaissais un peu – connaissant le Moyen-Orient, la Syrie, la Turquie, l'Irak. Cela m'a beaucoup apporté. De là, j'ai commencé un peu – mais je ne suis pas allé au bout – à appréhender l'architecture hindouiste qui n'est pas très différente car il y avait une grande interpénétration.

C'est important d'être sincère et d'aller jusqu'au bout de sa connaissance. Il y a la connaissance livresque – je dirais intellectuelle -, et puis la connaissance sensible. C'est important de l'avoir puisqu'elle vous motive : si nous travaillons sur des choses qui ne nous plaisent pas, nous n'allons pas loin.

Je ne me souviens même plus de la question... Oui, les ateliers de Bossu pendant la guerre !

Oui, c'est quand même un élément. Mais ce n'est pas le seul. C'était la culture ambiante – chez les professeurs comme chez les étudiants - des deux ateliers successifs que j'ai fait.

Je vais vous raconter une anecdote à propos. Quand j'étais en 3^{ème} année chez Lods – après mes 2 années de préparation de concours -, on faisait ce que l'on appelle des « analos ». Moi, j'aimais bien l'architecture classique. Mais je n'osais pas le dire car il y avait un tel refus de ces architectures-là. Je sais que je montais dans la bibliothèque en cachette pour regarder ces exemples qui me plaisaient. Les livres étaient quand même dans la bibliothèque de l'atelier, mais ils étaient un peu là par défaut, parce qu'il fallait avoir des livres d'architecture officielle. Et j'avais décidé de faire une étude analytique sur le petit Trianon, exemple connu entre tous. Un jour, j'étais en train de dessiner des chapiteaux corinthiens, et Lods débarque dans l'atelier et me voit en train de dessiner des chapiteaux corinthiens : « Oui mon p'tit vieux, ce n'est pas mal mais vous savez, il faut dépasser ça. » Enfin, il m'a traité de ringard. Il a eu un discours assez ambigu mais dont j'ai bien compris le sens profond. Et je me souviens, j'étais là sur ma planche ne sachant plus quoi

répondre – le patron à l'époque ce n'était pas rien. J'ai quand même continué à dessiner mes chapiteaux en secret. Je trouvais cela beau naïvement.

Vous voyez cela allait assez loin. L'architecture vernaculaire était vraiment la culture dominante.

On dessinait des lavoirs, des équipements ruraux, ... Par exemple, lorsque je suis arrivé à l'atelier Lods – je n'en revenais pas –, le patron des nouveaux me dit : « Tu vas aller sur les quais de la Seine et tu dessines les escaliers et les rampes. », et puis une autre fois : « Tu vas Place Furstenberg et tu dessines la Place. » Mais comment on fait ? Dessiner un vide ?

Donc il y avait cet esprit-là. On ne dessinait pas de monuments. On dessinait des équipements utilitaires comme les magnifiques quais tout en pierre de taille ou un espace urbain. Vous voyez, la mentalité était tout à fait autre chose. Les ateliers – disons – traditionnels ne pratiquaient pas du tout cela. Notre formation était plus personnelle, et cela a amené notre conscience urbaine et notre regard assez large sur l'architecture – pas concentré sur des exemples connus. On a toujours été à la découverte de choses un peu plus marginales.

Le seul problème est qu'à l'époque il n'y avait aucun bouquin là-dessus.

- Justement, il n'y a aucun livre qui vous a amené à vous intéresser davantage au sujet ? Comme Rudofsky ?

- Alors bien sûr *Architecture sans architectes* a été un coup de tonnerre pour nous. J'ai parcouru l'Europe à la recherche des exemples cités par Rudofsky. Je me souviens très bien avoir tourné en rond en Espagne pour retrouver les exemples donnés par Rudofsky. On courrait derrière Rudofsky. On faisait des centaines de kilomètres pour aller voir ces exemples.

- c'est le plus connu mais y en a-t-il d'autres ?

- Avant, il y a eu un bouquin – qui paraît extrêmement daté maintenant – qui s'appelle *L'architecture rurale et bourgeoise en France* [1942]. C'était le seul livre à l'époque. J'ai dû l'acheter quand j'étais étudiant. C'était notre seule référence. Il est de Doyon et Hubrecht. C'est un bouquin qui n'est pas inintéressant sur l'architecture vernaculaire en France. Et il n'y a avait que celui-là, à part le Rudofsky mais c'était à la fin de mes études.

Vous dites en quelle année l'exposition ?

- En 1964 au MoMA et en 1969 aux Arts décoratifs à Paris.

- 1969, j'étais diplômé.

[au sujet de *L'architecture rurale et bourgeoise en France*]. C'est un livre très célèbre qui est un peu ringard. Les idées qu'ils développent ne sont pas mauvaises mais nous avons un peu dépassé cela avec l'apport des sciences sociales. C'est un livre intéressant quand même. C'est un peu la culture du guide Michelin. Il y a une vision de la France pittoresque que je ne méprise pas du tout puisque j'adore le pittoresque. Mais bon, il est évident qu'on l'a un peu dépassé depuis l'heure. Mais ce n'est pas inintéressant parce que vous comprenez comment on s'est formé, et formé assez lentement.

Je me souviens aussi des premiers livres que j'ai vu sur l'Italie du Sud. C'était miraculeux. Je me suis précipité dessus. Je devais encore être étudiant ou c'était la fin de mes études, et c'était des livres japonais écrits en japonais. On les achetait quand même et on découvrait des pans entiers d'architecture vernaculaire. Alors vous pensez, quand on a découvert un livre sur la Turquie...

Sur la Turquie, il y a aussi le livre d'Albert Gabriel que j'ai emporté lorsque j'ai parcouru la Turquie avec un copain en 1965 – j'étais fasciné par ce qu'il montrait. C'est un livre de photographies surtout. Gabriel a fait des choses beaucoup plus sérieuses mais c'est tout ce qu'on avait. L'indigence des sources, c'était le problème. Maintenant, nous sommes saturés d'informations. Vous voyez, ce n'était quand même pas la même époque. Nous, nous étions en manque si je peux dire. On aimait cela et en même temps on avait absolument aucun renseignement. Alors les livres qu'on découvrait là-dessus, on se disait : « ce n'est pas possible, c'est formidable ! ». J'ai découvert l'architecture troglodytique de Cappadoce, j'ai découvert Bursa qui était une ville extraordinaire à l'époque avec toutes ces maisons ottomanes colorées dans les rues avec des ruisseaux qui coulaient. C'était absolument magnifique. Et je suis allé les voir sur place.

- Donc vous avez beaucoup voyagé ? Quel rôle donnez-vous à ces voyages ? un rôle dans votre formation d'architecte ?

- le voyage est plus important que cela, c'est-à-dire qu'un architecte qui ne voit pas, ne se rend pas compte par lui-même, ne peut rien dire. Il ne faut pas que de la connaissance livresque. Avec Pinon – bien qu'il soit plus érudit que moi –, nous avons ce point commun : nous sommes bien d'accord pour dire que rien ne remplace le contact direct avec une personne ou avec un lieu ou avec un espace, avec une maison ou avec une ville. C'est-à-dire qu'on peut vous en parler. Et puis, nous ne sommes pas des littéraires fondamentalement, nous sommes des sensuels. Ce sont nos sens qui nous permettent d'appréhender les choses. Tant qu'on n'a pas vu, on ne peut pas en parler. Donc le voyage est plus qu'accessoire, il est fondamental.

Nous avons fait un travail énorme sur la Turquie avec Pierre. Il s'agissait d'aller visiter des maisons, de s'installer chez les gens, de voir comment ils habitaient, de regarder comment étaient leurs pièces, comment on entrait dans leur maison, comment les choses étaient disposées, quelle allure cela avait, si c'était beau...

Un plan est fondamental pour comprendre des choses – mais plus abstraites déjà –, pour comprendre la distribution, la typologie, le type. Mais y aller est indispensable. On ne peut pas comprendre sinon. Surtout dans des pays un peu orientaux où les pratiques des habitants sont assez visibles et différentes des nôtres. Evidemment, Depaule vous en parlera plus savamment que moi.

Je suis aussi allé au Yémen – que tout le monde ne connaît pas – en 1974. J'ai fait un grand voyage avec Pinon en 1973 en Syrie, Irak, Turquie, Grèce, Italie. On avait peur de rien. J'avais déjà fait un voyage un peu plus cours ; j'avais fait Damas, Beyrouth, Alep et ensuite la Turquie en 1965. Donc j'ai fait deux grands voyages qui m'ont motivé. Il y a le côté touristique dans le voyage mais en tant qu'architectes, on voit les choses, on a un filtre qui est assez déroutant parfois par rapport à la population ou même à d'autres

architectes. Le filtre est le suivant : on voit l'intérêt des choses, la beauté des choses, ou l'intérêt d'une architecture en dehors même de son état constructif, c'est-à-dire sur une ruine épouvantable, sur une maison branlante, on peut voir beaucoup de belles choses. C'est cela notre force, c'est-à-dire que l'état de déconiture qui caractérise souvent ces bâtiments ne nous arrête absolument pas alors que pour beaucoup de gens, c'est un barrage.

-L'architecte a tendance à aimé la ruine...

- Oui c'est ce que Perret disait ; l'architecture c'est ce qui fait de belles ruines. Il y a une valeur intrinsèque de l'architecture qui ne dépend pas de ces choses circonstancielles, comme une ruine ou pas. [...]

Quand j'ai commencé à travailler en Inde avec un autre collègue, nous étions à la recherche de maisons pour faire des relevés à Jaipur. Comme nous ne connaissions pas la ville, nous avions vraiment besoin de nos collègues de l'école de Jaipur. Ils nous donnent une liste, on se rend sur place avec l'un d'entre eux, et on s'aperçoit à chaque fois qu'il nous montrait des maisons – pour nous, sans aucun intérêt – impeccablement entretenues ou restaurées, mais qui avaient été défigurées par les habitants ou je ne sais qui. Elles ne représentaient plus rien dans la tradition des maisons de Jaipur. Tout cela pour vous dire que l'on ne s'attache pas aux apparences, au contraire on voit l'essence de la chose, l'idée presque de l'architecture.

A la fois, il y a un côté très concret puisqu'on veut voir, et en même temps, on réalise une abstraction lorsqu'on analyse ces choses-là. On en retient l'essence, les principes architecturaux. Surtout moi qui ai cette tendance à chercher les idées derrière les apparences.

-Alors qu'est-ce que vous alliez chercher en Turquie de plus qu'en France ?

- C'est très simple. Avec Pierre Pinon, une année, nous avons essayé d'entrer chez des gens en Dordogne.

- Et personne ne vous a accueilli ?

- Alors, vous avez vu Pinon avec son look un peu exotique, on s'est fait envoyer sur les roses. Cela n'a absolument pas marché. On n'est pas du tout hospitalier. Le gros avantage de l'Orient est que les gens sont extrêmement accueillants, extrêmement. Donc c'est un atout pour nous. On peut entrer en contact avec eux sans aucun problème et entrer chez eux sans aucun problème. C'est un avantage inouï pour nous parce qu'on voit directement. C'est la raison principale. Sinon, on l'aurait fait en France – cela m'intéresse beaucoup.

Mais pénétrer chez les gens en France, ce n'est pas rien. Ce qui fait que j'ai essayé de le faire. J'ai fait une étude d'architecture vernaculaire en Eure-et-Loir dans les années 1980 – avant de commencer l'atelier Turquie – dans un patelin pas très loin de Chartres. Cela s'appelait les « opérations villages », c'était le ministère de l'Équipement ou de la Culture. Il fallait inciter les habitants à restaurer leur maison et à respecter l'architecture rurale telle qu'elle était. J'ai fait des dessins, des croquis mais je n'ai jamais pu faire des relevés complets. J'avais une mission officielle. C'était plus facile, j'étais introduit, mais je ne suis pas arrivé à faire le travail que nous avons pu faire avec Pierre en Turquie. Sans aucun rapport. Cela restait un peu sommaire, un peu schématique. Et je pense que maintenant cela serait encore moins faisable. Donc là c'est un biais...

-Vous n'aviez pas l'envie de chercher des références ailleurs face au modernisme en crise ?

- Oui. Mais c'est amusant car nous, nous n'avons pas toujours cherché des références. Ce n'était pas notre but. On ne cherchait pas un profit immédiat. De même, qu'on ne cherchait pas à faire des projets d'architecture là-bas pour dire « voilà, c'est ça l'architecture qu'il faut faire ». Au fond, on n'est pas sûr de nous. C'est une certaine modestie. On n'allait pas dire « c'est nous qui avons la vérité, nous autres occidentaux, et vous, vous n'avez qu'à suivre ». C'est une attitude que je ne supporte pas. Je n'ai de leçons à donner à personne. Je fais mon propre profit de ce que j'ai vu et j'essaie de le transmettre mais c'est tout. Ensuite les gens sont libres. On n'était pas là pour imposer une vision. En Turquie, on a trouvé des architectes qui étaient plus en accord avec nous, qui nous comprenaient. C'est plus près de la France, c'est très occidentalisé. Mais en Inde, ils n'ont pas du tout les mêmes préoccupations que nous. Quand on a dit qu'on allait travailler dans la vieille ville de Jaipur, on nous a demandés ce qu'on allait faire là-bas.

- Parce que ce sont des pays « sous-développés » et qu'ils cherchent une forme d'occidentalisation ?

- Mais oui voilà ! Effectivement, on leur a peut-être donné involontairement une leçon parce que je crois que les choses ont un peu évolué. Mais évolué très lentement.

Il y avait une grande différence de point de vue. Cela nous frappait. Pour nous, c'était évident et pour eux, absolument pas. Pour eux, on leur apportait la modernité, l'architecture occidentale, les grands exemples modernes. Et nous, on s'en fichait parfaitement. En plus, ils sont doués les indiens. Ils font une architecture tout à fait intéressante. Ce sont d'excellents architectes modernes.

-Comment êtes-vous arrivé à la Turquie et à l'Inde ensuite ? Pourquoi ces pays-là précisément ?

- Alors, la Turquie c'est à cause des voyages. Le premier voyage s'est fait à cause d'un copain qui s'appelle Samir Abdulac – qui est franco-syrien et qui est le chargé actuel d'établir la liste des destructions de Palmyre. Il était dans notre atelier et nous savions qu'il était syrien. Un jour, il me dit : « mais tu devrais aller à Damas, il y a des billets d'avion pas chers. » Je crois que je n'avais jamais pris l'avion à l'époque

Et je me suis retrouvé, avec un autre ami, largué à Damas – comme cela, d'un jour à l'autre. Cela a été un choc, je ne connaissais rien de l'Orient. Donc c'était l'immersion brutale. Et ensuite, nous sommes revenus en auto-stop jusqu'à Paris. C'était l'avantage de ces années-là ; on circulait beaucoup en auto-stop. C'était une expérience extraordinaire. Et en camion-stop. Ça c'est pour le folklore. Mais à part le folklore, il vous reste quelque chose. J'ai gardé une certaine passion de ces architectures. Je me souviens des mosquées de Damas. J'ai des souvenirs assez précis – surtout des gens qui sont extraordinaires. On m'a accueilli – je me souviens – de façon extraordinaire.

Donc je pense que c'est le contact avec les gens qui nous a beaucoup motivé. On a senti une ambiance et on a découvert une architecture en même temps. Voilà, c'est cela qui nous a motivé. Plus le bouquin de Gabriel. Plus – ensuite – le bouquin de Sedad H. Eldem [*Türk evi plan tripleleri*, Istanbul Teknik Universitesi, 1954]

Ce livre m'a fasciné. C'est un de mes étudiants turcs – au début de mes années d'enseignement – qui m'a dit de regarder ce livre, et j'ai fini par l'acheter. C'est là que j'ai vu les premiers plans des maisons ottomanes, et je suis tombé à la renverse sur la beauté de ces plans, leur complexité et leur qualité architecturale extraordinaire. Je n'avais jamais vu de plans de maison aussi sophistiqués. C'était en dehors de toutes mes connaissances et cela m'a donné envie de les voir. Eldem est un grand professeur, un grand architecte turc. On l'a connu à la fin de sa vie, dans les années 1980. Et il faisait faire des relevés aux étudiants de l'Académie d'architecture. Cela tombait bien puisque nous aussi nous faisons faire des relevés. Eldem a fait faire des centaines et des centaines de relevés – tous plus beaux les uns que les autres – dans un esprit de retrouver le fond de la culture turque – avec une petite ambiguïté entre ce qui est turc et ce qui est ottoman. Il a publié des livres magnifiques mais beaucoup plus récents. Vous imaginez si on avait pareil pour la France ! le travail que cela représente d'avoir une collection sur toutes les villes de Turquie, de relevés, d'architecture, de maisons.

- Les chercheurs que vous avez rencontrés en Turquie avaient la même méthodologie de travail que vous ?

- Pas du tout. A l'endroit où on logeait – qui est l'ancienne ambassade de France, aujourd'hui l'Institut Français d'Etude Anatolienne (IFEA) –, il y avait plutôt des archéologues ou des chercheurs sur la civilisation ottomane, ce qui est tout à fait autre chose. Donc ils ne connaissaient pas du tout l'architecture.

Il y a eu un autre livre sur la Turquie – d'une suisse, Ulya Vogt-Göknil – qui était un des premiers à paraître et qui m'a beaucoup facilité l'approche. Un très joli livre.

Ce sont les 2 bases que j'ai eues. Et je dois dire que ce ne sont pas de mauvaises bases. On peut juger de la portée d'un livre qu'une fois que l'on connaît mieux le sujet, la matière. Eldem, c'est absolument indépassable, et Ulya – a une formation plus moderniste – fait des analyses de l'architecture ottomane un peu comme d'une architecture moderne. Il y a aussi évidemment les textes de Le Corbusier qui a fait son fameux voyage d'Orient et qui a dessiné les maisons ottomanes.

- Je voudrais revenir sur le qualificatif de cette architecture. Vous utilisez vernaculaire mais d'autres parlent de traditionnelle, primitive, etc...

- Oui primitif ce n'est pas très gentil. Je vais vous dire mon sentiment profond et après j'essaierai de corriger : je m'en fiche complètement. Pour moi, bien que je sois obligé de m'exprimer par les mots pour être entendu, les mots n'ont pas d'importance. C'est les choses [qui en ont]. Je suis architecte. Les qualificatifs que l'on peut donner m'importe peu. Alors il y en a des plus ou moins bon effectivement.

Comment dire ? Vernaculaire, ce n'est pas mauvais mais c'est un peu un anglicisme. Tradition, cela a toujours des connotations péjoratives. Ce n'est pas terrible. Donc on ne sait pas trop comment qualifier. Il n'y a pas de bon mot. Si je m'en fiche, c'est qu'au fond je n'ai pas trouvé le bon mot.

En matière formelle, en analyse morphologique, j'ai mis très longtemps à chercher les mots convenables pour décrire les formes que j'observais. J'y suis plus ou moins bien arrivé. Mais dans cette matière-là, c'est très difficile puisqu'aussitôt on tombe dans les connotations. Ce qui est terrible avec les mots ce sont les connotations – on n'y échappe pas.

Je me souviens d'une recherche que nous avons faite avec Pierre Pinon et qui s'appelait « Les maisons à patio ». On a parlé sur toutes les maisons du monde avec Samir Abdoulac. A l'époque, on a été mis au banc des accusés pour une question de mot parce que le mot « patio » déplaisait à Philippe Panerai. Il trouvait que cela faisait patio d'immeuble de bureaux aux galets et fougères. Toute l'image de l'alibi décoratif du patio convenait dans certaines architectures pour les décongestionner un peu. Il avait raison sur ce cas-là. Et, il dit que le mot « patio » est un mot espagnol, et qu'il faut le réserver à l'Espagne. Le vrai mot est « à cour ». Et depuis, je lui ai donné raison et on appelle cela des « maisons à cour ». Je ne parle surtout pas de patio, sauf pour l'Andalousie ou le Maghreb à la rigueur. Donc c'est vrai que les mots ont une importance. Il suffit déjà de bien les définir. On a fait pas mal de recherches et on définissait toujours les mots pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Ils sont plus ou moins bons, plus ou moins connotés. Primitif ou traditionnel, cela ne va pas du tout évidemment. On s'est souvent engueulés comme du poisson pourri avec nos collègues lors des réunions dans le cadre de « Ville Orientale » sur des mots, sur des appellations. Mais je dirais que c'était superficiel parce que sur le fond on était tout à fait d'accord. On avait des pratiques tout à fait équivalentes et on aimait les mêmes choses. On s'est mutuellement révélés des choses. Panerai nous a beaucoup appris à apprécier l'intervention de l'habitants, à voir que la fin du chantier d'une architecture n'était pas une fin en soi mais qu'après la prise de possession de cette architecture par les habitants, la façon dont ils pouvaient soit l'aménager soit la modifier était tout aussi intéressante. Et je pense que c'est une grande leçon – j'en suis resté là. Chacun apportait sa connaissance : moi, j'étais plus tatillon sur la morphologie, etc. Chacun faisait ce qu'il pouvait dans son domaine. C'est vrai que c'était assez stimulant, j'ai beaucoup appris dans cet enseignement. Vous êtes au courant que l'enseignant ne sait pas tout.

- Comment avez-vous été amené à participer à ce groupe ?

- C'est plutôt Pinon qui m'a dit : « il y a ces mecs-là, il faut qu'on aille avec eux ». C'est plutôt Pinon qui m'a poussé parce qu'il les connaissait.

Nous, on n'avait pas encore commencé à travailler [sur la Turquie], on commençait. Si, on avait quand même contacté un groupe de turcologues, en particulier Stéphane Yérasimos. C'est Pierre Pinon qui a organisé cela et ensuite on a fondé l'atelier. Moi, j'étais un peu dépassé par les événements. J'étais plus dans le projet franco-français, dans l'analyse de l'architecture moderne. Je ne pensais pas qu'il était possible de faire un enseignement aussi... Ce n'était pas dans ma tête au départ. J'avais le goût pour ces pays-là mais souvent on ne pense pas à fonder quelque chose de sérieux là-dessus. C'est comme pour l'architecture ; j'aimais bien dessiner mais on m'avait dit « tu seras professeur de français », alors bon... C'est comme cela dans la vie, il y a des choses qui sont sous-jacentes et que l'on n'accomplit pas forcément... Les circonstances, c'est surtout Pinon qui les a provoquées. Moi, quand on me met sur les rails, j'avance.

- Quels étaient vos objectifs une fois que le programme a été lancé ?

- [me tend la brochure descriptive des ateliers de l'année 2005]. Il y a des intentions générales qui doivent ressortir.

- Mais là, on est dans les années 2000, vos intentions n'ont pas changé entre 1981 et 2000 ?

- Ca s'est beaucoup élargi. C'est plutôt Serge Santelli ou Pierre Clément... Parce que moi, le côté institutionnel ne m'a jamais passionné. Serge Santelli est plus institutionnel que moi, d'autant qu'il a dirigé pendant longtemps cet enseignement. L'enseignement est toujours resté à peu près dans son fond, dans ses motivations profondes, le même. Mais il a changé de casquettes ; il a été un DESS, un DPEA, avant c'était un enseignement post-diplôme. Il a changé au moins 5 ou 6 fois de casquettes. Je ne pourrais pas vous dire l'historique, là aussi je m'en fichais puisque cela ne changeait pas nos positions, nos enseignements. Ce qui ne veut pas dire que notre enseignement n'a pas évolué, c'est-à-dire qu'on a intégré au-fur-et-à-mesure les sciences sociales. Il y a eu des séminaires. L'enseignement a fructifié. Il y a eu surtout un apport des sciences sociales, je pense. Après le départ de Jean-Charles Depaule, parce que c'était un manque. Et l'équilibre sciences sociales/architecture était intéressant dès le début parce que c'est cela qui faisait la qualité de cet enseignement. On s'intéressait de très près à l'architecture mais aussi de très près aux pratiques des gens, à leurs modes de vie. Moi, j'ai gardé ça alors qu'avant je ne m'intéressais pas aux modes de vie. On s'ouvre l'esprit au-fur-et-à-mesure. J'étais plus architecte...

- On parle beaucoup de Jean-Charles Depaule, mais il y avait aussi Christelle Robin qui est psychologue-sociologue. Elle aussi a apporté sa vision au programme ?

- Ecoutez, je ne vais pas porter... je ne vais pas soupeser.

- Parce qu'elle proposait un atelier assez différent des autres...

- Elle a fait un atelier ?

- Oui, il s'appelait « Plan de villes ».

- C'est celui que j'avais initié, je pense. Je ne sais plus très bien. L'histoire interne du rôle des enseignants a tellement changé, il y a eu tellement d'apports, dévolutions que je suis incapable de mémoriser le déroulement. Il y a qu'un seul qui peut le faire, c'est Serge Santelli.

Jean-Charles Depaule a beaucoup apporté, c'est un élément déterminant. Et puis, il a dirigé la formation.

- Il y avait une dynamique de groupe ?

- On se tirait dans les pâtes comme tout le monde. On est tous ensemble, on s'aime de loin. C'est comme ça, on a tous des points de frictions. Et il y avait une chose qui était assez désagréable. On ne vous l'a peut-être pas dit d'ailleurs. On va parler des points de frictions. Il y avait une concurrence sauvage entre les ateliers. Le problème pour faire fonctionner un atelier...

- Il faut un nombre suffisant d'étudiants...

- Voilà, vous avez tout compris. Et les étudiants s'inscrivaient librement dans les ateliers. Et après, on donnait la liste.

- Et il y en avait un qui avait le double de l'autre...

- Et bien oui. On n'a jamais vraiment remédié à cela parce qu'en général cela allait toujours. C'est le côté le plus désagréable, je l'ai assez mal vécu. Il y avait quand même beaucoup de gens d'origine maghrébine ou arabe, et en général, la Turquie ne les intéressait pas du tout. On a eu quand même beaucoup de mal à recruter des étudiants intéressants. Très souvent, on se retrouvait en étage. On panachait ces étudiants avec des étudiants qui étaient motivés dans notre propre école. Donc j'amenais des étudiants de La Défense ou de Malaquais pour compléter le groupe sinon on n'aurait pas pu fonctionner. A trois ou quatre, il n'y a pas assez d'émulation ; il fallait une dizaine d'étudiants. Quand j'amenais beaucoup d'étudiants de La Défense, on se retrouvait avec vingt étudiants. C'est très important, c'est des questions idiotes mais qui comptent beaucoup sur le résultat final. J'ai pas mal souffert de ça. C'était idiot cette concurrence. [...]

- Il y avait tout de même des échanges entre les ateliers ou des travaux communs ?

- Oui, il y avait un grand nombre d'enseignements en commun.

- Pierre Pinon me disait que vous faisiez des corrections collectives avec tous les ateliers.

- Oui surtout au début, il y avait des corrections fabuleuses. Je me souviens des corrections de l'IFA qui étaient solennelles et impressionnantes. Ce n'était pas rien pour les étudiants, et pour nous. Et ensuite, il y a eu les expositions. On exposait tous les travaux d'étudiants. J'ai des photographies aux beaux-arts. C'est assez récent. J'ai des photographies à Versailles parce qu'on tournait. A Malaquais aussi. On faisait vraiment beaucoup de boulot, c'était très sérieux.

- Donc le programme a toujours été inter-UP ?

- Oui oui, c'était l'esprit de départ. On savait que tout seul dans une école, on ne pourrait pas le faire. Bien que j'ai réussi à la fin avec Jaipur à Malaquais. Et Serge Santelli l'a assez mal pris...

[...]

- Où été donné les cours ? Parce qu'il y a un peu l'idée que Belleville a centralisé le programme autour d'elle.

- Oui. Mais cela s'est fait petit à petit parce qu'au départ on faisait l'atelier Turquie à La Défense. Et puis ensuite, Serge Santelli a dit : « non, on fait tout à Belleville » [...] C'est vrai que c'était mieux, je ne le nie pas.

- [en regardant les photographies des expositions] Et il n'y a personne du groupe Asie ?

- Le groupe Asie ? Ah non. Le ministère a été terrible. A un moment, ils nous ont trouvé trop fort. Je ne me souviens plus, il faudra demander à Serge Santelli. On travaillait avec le groupe Asie ; c'était intéressant parce que c'est un milieu totalement différent du Moyen-Orient. Et cela n'a pas plu au ministère, et ils ont dit « vous vous séparez et vous faites deux formations différentes ». Et c'est devenu deux formations indépendantes. Charles Goldblum vous le dira peut-être. Et on a regretté parce que c'était intéressant ; l'apport était tout à fait autre chose. Ce n'était pas des pays musulmans Mais on nous a trouvé trop nombreux et trop, trop Notre enseignement a fait peur au ministère Il faut dire aussi qu'il était coûteux parce qu'au départ on payait le voyage aux étudiants

- Le ministère a eu peur de l'enseignement juste à cause du coût ?

- Non parce qu'on était assez fort. Il y avait Philippe Panerai, Pierre Clément, Jean-Charles Depaule, etc. Ce n'était pas n'importe qui alors bon. Serge Santelli, bon.

- Le ministère favorisait un enseignement sur les villes orientales ?

- Nous nous sommes toujours bagarrés. La preuve, c'est que dès qu'on a pris notre retraite, ils n'ont pas dit « ah c'est dommage ». Surtout qu'on a formé des jeunes qui étaient devenus plus ou moins nos assistants. Tout s'est liquéfié. C'est dommage.

C'est vrai au-fur-et-à-mesure on s'est séparé complètement de l'Asie. C'est dommage. C'est ce que j'en ai retenu mais peut-être que je déforme. Les jeux institutionnels m'ont toujours souverainement agacé. Je suis un enseignant de terrain. [...]

- Donc vous ne travailliez pas avec les institutions ? Parce que le programme commence en 1981, année de l'élection de Mitterrand...

- Je n'avais pas remarqué, je ne faisais pas le rapport.

- Mitterrand qui met beaucoup en avant le Tiers-mondisme et qui accorde une grande importance au ministère de la Coopération. Cela n'a pas joué dans vos recherches ?

- Ecoutez, je n'en sais rien. Moi personnellement je ne sais pas, je suis assez naïf sur ces choses-là. Il faudrait que j'analyse. Vous vous avez le recul mais moi je ne l'ai pas. Vous savez lorsqu'on participe à quelque chose, on est tête baissée et on essaye de faire le mieux possible. Ce n'est qu'a posteriori qu'on réalise. Par exemple, ce que je vous dis sur l'architecture vernaculaire et l'importance que cela a eu, je m'en suis aperçu après coup. Pour moi, c'était normal puisqu'on me parlait que de ça, et pour moi, c'était normal de ne pas parler de l'architecture noble puisqu'on n'en parlait pas. Tout ce qu'on vous présente comme évident, ce n'est qu'a posteriori qu'on le réalise. [...]

C'est toujours a posteriori qu'on comprend, jamais quand on est dans le bain. Quand on est dans le bain, on essaye de ne pas couler.

- Donc vous n'avez jamais collaboré avec le REXCOOP du Plan construction ?

- Moi non. [...]

- J'aimerais parler de la recherche architecturale. Elle est à ses débuts...

- A ses débuts...vous exagérez. Il faut revenir à l'histoire. Les beaux-arts était une école autodidacte. On ne nous apprenait rien. Non seulement il n'y avait pas de livres – très peu – mais on ne nous apprenait rien, il n'y avait pas de cours. [...]

Je suis parmi les fondateurs – je peux au moins m'enorgueillir de cela -, parmi les gens qui ont refondé l'enseignement dans les années 1970. Et qu'est-ce qu'il y avait ? Il n'y avait rien. La première chose que je me suis dite est que pour que les étudiants fassent de l'architecture, il fallait qu'ils aient des cours et qu'on leur dise : « voilà, on peut faire ça et ça » ou « il y a tel type de solution en architecture, on peut réfléchir sur ces types de formes et on va essayer de voir comment à partir de ça on peut faire des projets ». Je n'ai jamais lancé directement des étudiants sur des projets en disant ce que l'on me disait toujours : « mon p'tit vieux, allez-y ». Allez-y quoi ? On fait quoi ? Où ? Comment ? Silence. Silence total. Les gens qui ont commencé à enseigner dans les années 1970, ils avaient tout à faire : faire des cours, constituer des disciplines. C'est ce que l'on a tous fait – plus ou moins bien selon nos compétences.

Et pour cela – très rapidement – c'est Pierre Pinon qui m'a poussé et m'a dit : « il y a le ministère qui fait un appel d'offre sur une recherche », la fameuse recherche qui a précédé *Forme et déformation*. Pierre Pinon voulait qu'on se présente, et moi j'ai dit : « Tu crois ? » - parce que je me voyais enseignant et surtout je me voyais architecte. L'architecture, c'est faire des bâtiments. La recherche, c'est quoi ce truc-là ?

- Justement, comment avez-vous été amené à votre première recherche ? Et par quels moyens, méthodes vous pensiez le faire ?

- C'est le besoin de réfléchir avant d'agir. C'est très simple. C'est des motivations, des critères, des concepts de bases qui nous permettent de juger de la qualité de ce que l'on propose ou de la qualité de ce que les autres proposent. C'est très simple comme démarche : il faut des idées pour motiver l'action. Je ne vois pas comment on peut dire le contraire, sinon c'est de l'irresponsabilité. Ou c'est de la créativité. La création, nous n'y avons jamais cru. Nous ne sommes pas des architectes de l'inspiration. Nous sommes quand même rationalistes. Il faut penser, il faut réfléchir, il faut des critères, il faut des concepts et c'est cela que l'on met en œuvre. Et c'est ça qui nous a motivé pour faire de la recherche, sauf que c'était terrible parce qu'on n'avait rien. Très peu de choses. A l'époque, on nous l'a reprochés.

- Vous partiez avec l'idée que vous ne feriez pas appel qu'à l'architecture mais aussi à l'histoire, la géographie, l'étude de terrain, etc. ?

- Bien sûr. C'était une pratique un peu empirique que l'on a prise. J'ai été un élève de Bossu, comme Pinon. Bossu était un type impossible, terrible parce qu'il démolissait les étudiants et il disait « Faites ça », et on se retrouvait avec un nouveau projet. Moi, j'étais là, et j'essayais de comprendre ce qu'il disait – d'intellectualiser, de rationaliser le discours empirique et purement pratique et pragmatique des architectes. Comme je connais très bien Bossu, j'ai réussi à le faire avec mon ancien patron. Ensuite, j'ai travaillé

chez lui, et j'avais beaucoup d'affinité avec lui parce que j'avais compris ce qu'il voulait dire dans un langage tout à fait hermétique et pittoresque. Et c'est toujours cette démarche que j'ai essayé de faire : comprendre pourquoi on fait cela plutôt qu'autre chose. C'est très difficile. Il y a des architectures que je ne comprends toujours pas, que je n'arrive pas à interpréter. C'est toujours évidemment sujet à caution, on n'est jamais sûr. Ce travail de compréhension, d'interprétation des motivations d'une architecture – savante ou pas – est important. C'est cela qui m'a poussé à faire de la recherche personnellement. Pinon, c'est plutôt l'aspect historique évidemment - on est très différents là-dessus -, c'est l'accumulation de faits, de connaissances sur les architectes, les architectures, qui a fait quoi, quand, comment, la chronologie, la synchronie ou pas. C'est un apport fondamental. Mais moi, je voyais les choses de façon plus synthétique, plus globale. On se complétait très bien.

On a beaucoup travaillé sur des questions géographiques, en particulier dans une recherche dans les années 1980 qui s'appelait « Formes urbaines et sites de méandres », qu'on n'a jamais édité mais qui est un livre assez important pour nous. C'est une recherche sur le rapport entre la morphologie des villes et le site sur lequel elle s'implante. On est très sensible à cela, on a toujours fait faire aux étudiants des analyses d'implantation de la ville dans le site : analyser comment cela forme la trame parcellaire, comment se positionne le réseau des voies par rapport au relief. L'interférence géographie/forme urbaine est très importante pour nous, donc cette recherche-là nous a vraiment motivé.

Pinon avait l'aspect historique. L'aspect géographique, on l'avait vraiment en commun. Moi j'aime toujours autant cela, c'est des formes la géographie physique, pas la géographie humaine. Et ensuite, avec le DESS on a au-fur-et-à-mesure des notions plus sociales, humaines. Mais c'est beaucoup plus tardif. Vous savez, on ne peut pas tout comprendre du premier coup. Surtout dans la mesure où personne ne vous l'a appris, ne vous l'a enseigné. Il n'y avait pas de bouquin là-dessus, on travaillait dans le vide total. Donc, nous, nous avons toujours travaillé à partir d'exemples concrets en essayant d'en déduire les raisons.

C'est cela la recherche, c'est les fondements de la pensée architecturale. [...]

-A propos de mai 68, qui a bouleversé la formation des architectes, pour vous plus personnellement quel impact cela a eu ?

- Je n'étais pas très actif. J'ai toujours tendance à être un peu spectateur. Mais j'étais très joyeux – je dirais – de ce qui se passait. Mais bon je n'étais pas un activiste. Je ne m'appelle pas Roland Castro [...]

- Et l'après mai 68 ?

- C'était un bordel pas possible. Ça a été terrible. Mais cela a commencé avant. En 1967, il y a eu des prémices. Et j'y ai involontairement participé parce que j'ai quitté l'atelier Bossu parce que j'en avais marre des patrons – j'étais porté par l'esprit de l'époque – et j'ai rejoint un groupe qui s'appelait « Le groupe C rive gauche ». J'écoutais tous ces braves gens qui étaient des orateurs. C'était de l'architecture parlée. J'ai fait des projets, etc. Et je me suis aperçu qu'il ne m'en restait rien. Le patron Bossu – que j'avais suivi pendant des années, avec qui j'avais lutté au départ parce que je ne comprenais rien à ce qu'il disait et qu'il m'agaçait -, je me suis aperçu qu'il m'a formé. C'est-à-dire qu'être formé par un discours général qui vous parle de tout et de rien, cela ne donne pas grand-chose. S'opposer à quelqu'un qui a un discours très circonstancier, très net – comment dire ? -, qui a une architecture à proposer – qu'on aime ou pas -, cela vous motive parce que cela vous renvoie vers votre propre personnalité. Il était très psychologue, il m'avait bien compris. On avait des tempéraments totalement opposés et il m'a révélé à moi-même. C'est très important pour un enseignant. C'est le fait qu'il avait quelque chose de carré, de dur qui me poussait à m'opposer. [...] Je me suis aperçu qu'il m'avait apporté beaucoup plus que des intellectuels, des gens qui réfléchissent beaucoup mais dont le discours finit par se fondre dans un environnement. Et en 1968, c'était terrible. Alors que Jean Bossu, contre vents et marées, m'a tordu dans tous les sens. [...] Je pense que c'est assez positif. Il me disait : « Borie, vous êtes un romantique ». Un romantique ? [...] Il m'a révélé ce que j'étais. Et cela, je le découvre un peu en vous le racontant. Finalement avoir un maître ce n'est pas si idiot. Même si je n'ai jamais fait cela. J'essayais d'avoir un enseignement plus doux.

[...]

Je divisais le travail en trimestre et non en semestre parce que cela tombait bien. On partait voyager à la fin du deuxième trimestre. Le premier trimestre, je faisais faire une analyse aux étudiants parce qu'ils ne connaissaient rien à la Turquie. Je les faisais travailler sur des villes déjà étudiées. Ils redessinaient des relevés faits pas les étudiants précédents. Ils faisaient une analyse typologique ou un dessin en axonométrie. Pendant le premier trimestre, on téléphonait à Istanbul pour avoir les plans de la ville sur laquelle on travaillait. On obtenait les documents plus ou moins à Noël, et à ce moment-là, on mettait tous les étudiants sur le plan de la ville. [...] Et on essayait de reconstituer le plan de la ville. On partait sur le terrain avec le plan, et on repérait les endroits qui nous intéressaient, les maisons, etc. Au deuxième trimestre, on faisait aussi une analyse morphologique, une analyse sur implantation.

-Donc un premier trimestre plus architectural, un deuxième plus urbain, et le troisième ?

- Le troisième trimestre était la mise en forme des relevés qu'on faisait sur place, et la mise au point de l'exposition finale que l'on faisait avec tous les ateliers. On travaillait une dizaine de jours sur le terrain.

- Chaque étudiant faisait le relevé d'une maison ?

- Cela dépend. J'ai un peu diminué la dose. On a changé – il faut s'adapter, ajuster en fonction de la clientèle. Chacun était responsable d'une maison mais ils en faisaient parce que – comme il faut être deux pour relever – ils faisaient deux maisons à deux.

Moi, je me baladais dans la journée avec Pinon pour aller de groupe en groupe. Et le soir, on se réunissait avec les étudiants pour vérifier le travail, voir si cela avait été compris, si on n'avait pas oublié un truc. Interpréter les minutes des relevés.

Une année, on a eu le plaisir d'avoir Philippe Panerai et Sawsan Noweir qui avaient décidé de travailler sur Istanbul. On ne travaillait pas ensemble, ils ont travaillé sur le bazar. Et il y avait Serge Santelli aussi. Ils voulaient tous travailler sur Istanbul.

Effectivement, il y avait une concurrence sauvage – non seulement pour le nombre d'étudiants mais aussi à l'exposition. A l'exposition, on voyait le travail qu'avait fait les collègues de chaque atelier. C'est normal, c'est humain. On est collègues, on s'aime bien mais on est en concurrence. C'est comme un concours d'architecture.

-Pour les notes, c'était tous les enseignants qui notaient ?

- Je ne me souviens plus bien. Peut-être au début. Mais cela se faisait par atelier parce qu'on connaissait bien les étudiants. On savait très bien ceux qui avaient travaillé et ceux qui n'avaient rien fichu. Surtout quand on est sur place. [...]

Le séjour c'était quand même quelque chose d'épique [...] c'était Pinon qui nous servait de chauffeur. L'institut des études anatoliennes nous prêtait une camionnette, et Pierre Pinon embarquait tous les étudiants et moi-même. On arrivait le soir dans la ville. Je ne sais pas si vous imaginez le truc au fin fond de l'Anatolie. On est allés vraiment très loin. On a fait de tout. Les étudiants qui ont vu une ville comme cela, voient la réalité urbaine et les gens dans la rue. « Ah, c'est comme ça monsieur Borie ? » - « Oui oui, on est en Turquie. »

Le premier jour, on faisait le tour de la ville pour repérer les quartiers intéressants [...] Le surlendemain, on commençait les travaux. C'était très intense. Et tous les ateliers faisaient cela, peut-être avec des méthodes différentes.

-Il y a eu des publications communes de tous ces relevés ?

- Celui qui a le mieux publié c'est Serge Santelli. Il a fait des tas de choses. Il a publié sur l'Inde parce qu'il est allé en Inde aussi. Serge Santelli a été très bien là-dessus. Il a de suite pensé à l'après, à la valorisation de notre travail. Et il l'a très bien fait. Nous – un peu moins – nous passions d'une ville à l'autre, c'était peut-être plus difficile. On a une somme de relevés originaux à Belleville. [...] Mais c'est un problème parce que tous nos relevés sont des originaux. Pour la connaissance... Par exemple, cette ville est la dernière sur laquelle j'ai travaillé et elle est en pleine restructuration. Ils haussmannisaient la ville en faisant des percées modernes qui passent à travers le tissu urbain et détruisent les maisons. Ils ont quand même une légère conscience patrimoniale. Et quelles maisons ils gardent ? Ils gardent les maisons qui sont les plus banales en Turquie – des maisons à sofa central qui ont des caractéristiques assez communes à toute la Turquie. Et nous, nous avons remarqué que systématiquement les maisons peut-être moins spectaculaires mais tout aussi belles étaient détruites. C'est moins spectaculaire mais c'est beaucoup plus caractéristique de cette ville, et cela ils ne s'en sont jamais rendu compte parce qu'il n'y avait pas eu d'analyse.

Entretien avec Jean-Charles Depaule à Paris, le 31 janvier 2017 – Durée : 1h55

L'entretien a lieu chez lui. Il a sorti plusieurs documents à me montrer.

J-C. D. - Avoir des témoins vivants est très bien mais ils peuvent dire des choses approximatives – en dehors de l'interprétation. Il faut toujours recouper. Par exemple, je ne me souvenais plus que je me sois occupé du cycle de conférence avant l'atelier. Il y a une personne clé pour cela : Pierre Clément.

[...]

[Je présente mon sujet de mémoire]

Je ne suis pas architecte, comme vous le savez, donc je n'ai pas un regard d'architecte.

D.A. – Justement, le point de vue d'un sociologue...

- Je ne suis plus sociologue, mais ce n'est pas grave...

[...]

Sawsan Noweir est égyptienne, formée à l'École des beaux-arts du Caire – ce qui n'est pas rien. [...]

Il y a quelqu'un que, à mon avis, vous devriez rencontrer : Yves Roujon. Yves Roujon apparaît à deux titres : il a été associé à l'atelier du Caire et il a mis en place un atelier qui s'appelait « Plans de villes orientales ».

-Il y a un atelier du même nom mais dirigé par Christelle Robin et Yong-Hak Shin...

- Non, là c'était du dessin. Christelle Robin ce n'était pas son truc. Cela dit je vous dis peut-être une bêtise. Enfin Yves Roujon enseignait cet atelier sur le dessin d'architecture. Et il a mis en place, à un moment donné, avec Luc Vilan, un atelier « Damas ». [...]

[au sujet de l'atelier Plans de villes orientales] C'est sur l'empire Ottoman, il n'y a pas d'Extrême-Orient. Et, ça date de 1988. Le principe est d'apprendre aux étudiants de dessiner à la même échelle.

-Pouvons-nous revenir sur votre formation personnelle ?

- Cela n'a pas d'importance. Si, cela en a une.

- Vous êtes, avec Christelle Robin, le seul sociologue du programme ; donc vous avez forcément un bagage différent des autres qui a amené un point de vue et une méthode différente des autres, non ?

- Je ne prendrais pas les choses comme cela. En réalité, ce que je fais est de l'anthropologie urbaine. Mais à l'époque, nous nous parlions pas de cela ; et je n'avais pas de légitimité particulière parce que j'avais fait des études de philosophie et ensuite une thèse de sociologie – mais cela aurait aussi bien pu être de la sémiologie. C'est quand je suis devenu directeur de recherche au CNRS que j'ai été légitimé en tant qu'anthropologue urbain. Avant cela, j'avais l'étiquette de sociologue mais c'était une commodité. Selon les époques où ils m'ont connu, les gens disent que je suis sociologue, anthropologue, etc. Cela m'est égal. Sciences sociales, études de la ville et des espaces habités.

- Comment en êtes-vous arrivé à rencontrer cette équipe ?

- Je ne l'ai pas rencontré, je l'ai constituée.

Alors... c'est un regard entièrement rétrospectif, c'est ce que Bourdieu appellerait l'« illusion biographique » : cela n'a du sens que rétrospectivement, et tout est une série de hasards. Comme j'ai une nature faible, je dis généralement toujours oui – sauf quand je déteste, dans ce cas-là, je fuis. Donc j'ai dit oui à un certain nombre de propositions qui m'ont été faites ; et ce que vous voyez devant vous est le résultat de tout cela.

J'ai fait de la philosophie parce que cela m'intéressait. J'ai fait des études classiques : du grec, du latin, etc. Et au moment où il fallait préparer le concours pour l'agrégation, je n'ai pas voulu le passer. C'était une période où la vie était facile – pas comme pour votre génération. Je ne voulais pas être professeur ; résultat de l'opération, j'ai enseigné pendant vingt ans et je ne m'en plains pas. Donc, j'ai fait de la philosophie et une fois que j'ai eu l'équivalent du master – j'ai fait un mémoire sur Jean-Jacques Rousseau, donc j'avais déjà un pied dans les sciences sociales -, il se trouve que je fréquentais – par celle qui allait devenir ma femme – un professeur qui s'appelait Henri Raymond qui était sociologue et professeur à Nanterre, le fils aimé et maudit d'Henri Lefebvre. Henri Raymond devait être le premier sociologue à enseigner dans une école d'architecture avant 1968, avant la réforme. Il se trouve qu'Henri Raymond était – c'est un hasard - le frère aîné d'André Raymond, le spécialiste de l'histoire des villes ottomanes, celui qui a écrit *Les Grandes villes arabes à l'époque ottomane* [Paris, Sindbad, 1985], une thèse sur les artisans et commerçants du Caire et a été directeur de l'Institut de Damas [IFEAD]. Donc j'ai connu d'abord Henri et ensuite André. Je dois beaucoup à ces gens – pour des raisons différentes mais je leur dois beaucoup. Pas simplement pour l'Orient en ce qui concerne Henri parce qu'il avait une culture énorme ; c'est quelqu'un, pour résumer, qui quand les gens ont fait appels aux sociologues pendant la réforme [de 1968] a dit : « Je considère que pour pouvoir « dialoguer » avec les architectes, il faut que je les inclue dans ma réflexion ». C'était un des seuls à travailler sur ce que le savoir des architectes – même s'il n'en parlait pas comme cela – pouvait avoir de spécifique pour comprendre en quoi le rapport à l'espace des habitants et le rapport à l'espace des architectes – différents – pouvait ou pas s'articuler. Je le dis à ma façon. Et cela n'était pas évident du tout parce que très souvent les sociologues répondaient aux questions. Henri Raymond lorsqu'il lui été demandé ce dont avait besoin les habitants, il répondait : « doucement, parce que même si je vous dis ce dont ils ont besoin, en quoi l'architecte peut-il traduire ce besoin ? ». C'est lui qui a contribué à critiquer l'idée que nous traduisons, que nous mettons en forme – toutes choses qui doivent être critiquées que ce soit pour l'architecture, la littérature ou le reste. [...]

J'ai dû savoir – peut-être par Henri Raymond d'ailleurs – que des postes étaient créés en sciences sociales aux beaux-arts – avant la réforme. Et j'ai dû m'y présenter en toute naïveté parce que je n'avais aucune compétence ; je connaissais des choses mais j'avais juste l'équivalent d'un master. Donc cela n'a pas marché. Et puis, la réforme arrive en 1968 et, à ce moment-là, je cherchais du travail. Donc je m'y suis mis sérieusement ; j'ai fait un stage chez des architectes et urbanistes. Entre-temps, je m'étais inscrit en thèse avec Henri Lefebvre. Et puis, Henri Raymond m'a embauché dans son programme de recherche [recherche pour la fédération du bâtiment, RAUC]. Je me suis formé comme cela à la recherche. Donc Henri Raymond m'a employé et m'a demandé notamment d'aller regarder du côté de l'architecture sans architectes – plus précisément le facteur cheval. Vu que cela me passionnait, j'ai changé mon sujet de thèse – Henri Lefebvre n'était pas très content. [...] Donc je me suis enfoncé petit à petit dans ce domaine. Et à la rentrée de 1968, - j'ai compris après – Henri Raymond me dit : « Depaule, il y a des jurys à l'École des beaux-arts ; je devais y siéger mais je n'ai pas le temps ; il faut que vous alliez me représenter. » C'est aussi simple que cela. En fait, c'était pour valider tous les admissionnistes puisque le concours d'admission était supprimé. Tous ces gens l'ont eu systématiquement ; il n'y a pas eu de refus mais il fallait qu'ils mettent en forme et présentent leur travail. C'était rapide, j'ai vu défiler plein d'étudiants – certains sont devenus mes étudiants par la suite – qui pour l'essentiel venaient de l'atelier Arretche – je pense - et qui allait constituer la base de l'UP 3. Je connaissais déjà un certain nombre de gens : je connaissais Bernard Huet pour des raisons familiales ; et Serge Santelli pour des raisons amicales – il m'avait d'ailleurs emmené voir le bidonville de Nanterre sur lequel il faisait son diplôme.

En Janvier, Henri Raymond me dit : « il y a une école qui ouvre à Versailles, allez voir ce qui s'y passe ». Alors je vais voir ce qui se passe. En fait, j'ai compris que, lui qui aurait dû être le sociologue de cette école, il voulait aller ailleurs – avec Bernard Huet à l'UP 8 – et qu'il pensait que ce serait très bien si je pouvais y trouver ma place. Et en toute inconscience, j'y suis allé et j'ai trouvé ma place. Là aussi, cela a été une formation accélérée avec très peu d'étudiants – dont certains étaient à peine plus jeunes que moi et d'autres plus vieux parce que j'avais seulement vingt-quatre ans. J'essayais de comprendre ce qui se passait, de comprendre un tas de choses ; c'était compliqué. Et, il se trouve qu'est arrivé assez vite dans le paysage un dénommé Philippe Panerai, ainsi que Jean Castex qui était assez loin puisqu'il était au Etats-Unis puis a fait son service militaire. Vous retrouvez le trio. Avec Philippe Panerai, nous avons sympathisés, travaillés ensemble, nous nous sommes opposés à une partie de l'école – nous avons perdu un temps fou quand j'y repense.

- Pour vous vous êtes opposés à une partie de l'école ?

- Parce que Philippe Panerai pensait que l'architecture s'enseignait, qu'il fallait faire de la recherche, qu'il y avait des concepts, des catégories d'analyse, que la dimension historique devait être prise en compte, etc. C'est-à-dire il était en rupture – même s'il est un pur produit des beaux-arts.

- A l'UP 3, il y avait toujours des enseignants qui voulaient suivre les principes des beaux-arts ?

- Plein ! Non, ce n'était pas comme à l'UP 4. Avec un emballage plutôt moderne. Il y avait ceux qui étaient technologiques – c'était plus à l'UP 1 parce qu'ils étaient marxistes. Il n'y avait personne qui disait « ne dessinons plus, allons dans la rue » – c'est à l'UP 6, après ils ont changé.

Je me suis retrouvé à travailler vraiment avec Philippe Panerai avec lequel nous avons formé un groupe d'étudiants qui étaient d'accords – il y avait Patrick Céleste, et Yves Roujon et David Mangin qui sont partis à l'UP 8 parce qu'ils étaient malheureux. [...] J'ai eu beaucoup de chance de tomber sur des collègues qui me posaient des questions pas idiotes, qui me forçaient à me mettre à jour à une vitesse grand V et qui me demandaient de leur fournir quelques armes méthodologiques ou conceptuelles puisque j'avais fait de la philosophie, des sciences sociales. Et eux, ils m'apprenaient l'analyse des formes urbaines, la méthode, la réflexion sur la typologie, la morphologie, etc. Voilà, premier acte.

Je n'avais pas fait pas fait mon service militaire, je voulais le faire au titre du service national. Au bout d'un an et demi, je suis parti. Où ? Au Caire, et c'est un hasard – enfin pas tout à fait un hasard parce que parmi les pays qui m'avaient été proposés, il y avait l'Egypte. Pourquoi j'avais demandé l'Egypte ? Parce que, quand j'étais étudiant, j'avais fait un séjour assez long au Liban qui m'avait beaucoup marqué. Mais j'aurais aussi bien pu partir en Amérique Latine parce que j'y avais des amis. Donc je suis parti en Egypte comme professeur de français dans un collège égypto-égyptien – expérience formidable, mais je ne m'en suis rendu compte qu'après. Pour mes élèves, je ne suis pas sûr que cela a été une expérience formidable ; mais pour moi, c'était l'immersion totale. Il n'y avait pratiquement personne qui parlait français dans cette école. La deuxième année, convaincu que ce que je faisais était inutile et j'avais plutôt envie d'être utile, j'ai demandé à faire autre chose. Et il m'a été demandé de m'occuper pendant toute l'année d'un groupe d'instituteurs d'origine rurale qui étaient détachés pour faire du français intensif.

- Vous parlez arabe ?

- Non mais j'enseignais le français. La méthode est qu'il ne faut pas traduire. Petit à petit, j'ai quand même un peu appris l'arabe. A la fin de l'année, je communiquais assez bien avec mes élèves. C'est quand je me suis rendu compte que ce n'était pas parce qu'ils avaient appris le français mais moi l'arabe, je me suis dit que ce que je faisais servait à rien. [...] c'était des conditions très difficiles pour le professeur. Par exemple, à cinq heures de l'après-midi, le jour tombé très vite et je me suis aperçu qu'il n'y avait pas l'électricité. Donc les gamins rentraient chez eux. Il n'y avait pas suffisamment de chaises donc il fallait répartir les gens autour des tables – le Tiers-monde.

Deuxième hasard. J'avais fait la connaissance d'André Raymond entre-temps, évidemment. Puisque je partais pour le Caire, il m'avait reçu. Donc, je commençais à le fréquenter. André Raymond était déjà un monsieur important dans le paysage. Il dirigeait déjà l'Institut de Damas et avait été pensionnaire de l'Institut français d'archéologie orientale [IFAO] – grand institut – et finissait sa thèse sur les artisans et commerçants au Caire. [...] Donc il m'avait pistonné pour que j'ai un poste d'architecte et ils se sont aperçus que je n'étais pas architecte – je l'ai su bien après. [...] Donc je me suis retrouvé professeur.

Il y avait donc André Raymond dans le paysage, qui était un peu mon protecteur. J'enseignais le français et pour m'occuper... Ce n'est pas par hasard que je travaillais sur les villes, j'ai une vraie passion pour la ville. On s'était organisé pour explorer l'Egypte. Nous ne pouvions pas beaucoup circuler en Egypte ; nous ne pouvions pas aller à Alexandrie par n'importe quelle route ; nous ne

pouvions pas aller en Haute-Egypte, etc. Cela réduisait les activités mais il y avait de quoi faire au Caire. Systématiquement, nous nous sommes mis à explorer les quartiers du Caire – anciens et nouveaux –, à lire des ouvrages historiques. Comme le seul plan que nous avions – plan archéologique établie par Creswell – existait mais n'était pas disponible car l'espionnite faisait qu'aucun document n'était diffusait. Un ami m'avait prêté son plan et on avait fait une brigade et on l'avait recopié. Donc, exploration du Caire. Il se trouve que par des hasards de loisirs, j'ai connu des historiens – plus jeunes qu'André Raymond : Jean-Claude Garcin, spécialiste du Caire mamelouk qui a eu une influence décisive pas seulement sur le Caire mais intellectuellement, du point de vue de la méthode ; et puis Thierry Bianchi qui est devenu le directeur de l'Institut de Damas. Il se trouve que par le biais des enfants et de l'école, nous nous sommes fréquentés. Ils ont compris que j'étais professeur de français mais qu'en réalité, en France, je m'intéressais aux villes. J'accompagnais ma fille à l'école ; Jean-Claude Garcin accompagnait son fils ; et nous faisons les derniers bouts du trajet ensemble puisque la deuxième année j'enseignais au Centre culturel à côté de l'IFAO. C'était un petit rendez-vous quotidien. Et puis un jour, il m'a donné l'accès à la bibliothèque de l'IFAO – elle était très protégée à l'époque. Donc j'ai fait mon éducation ; j'ai lu les classiques sur l'histoire du Caire, j'ai vu des relevés d'architectures superbes, j'ai vu les dessins absolument merveilleux de Pascal Coste. Et puis, j'ai appris l'histoire en train de se faire parce que Jean-Claude Garcin faisait sa thèse, non pas sur le Caire, mais sur une ville qui avait presque disparue qui s'appelait Qûs.

- *Ce n'est pas Garcin qui a fait aussi sur Héliopolis ?*

- Non, c'est Robert Ilbert mais c'est Jean-Claude Garcin qui l'a fait connaître. Donc cette année-là, j'ai non seulement arpenté le Caire mais j'ai beaucoup lu. Et puis, je suis rentré en France et j'ai repris mon travail à l'UP 3 en 1972. A ce moment-là, Philippe Panerai m'a dit : « je crois que nous allons créer un laboratoire de recherche. Qu'est-ce que tu en dis ? cela serait bien que tu en fasses parti. » A l'époque, il y avait un financement possible très régulier de la recherche. Alors je dis oui, évidemment puisqu'à chaque fois qu'on me proposait quelque chose je disais oui. Et le programme était *Formes urbaines, de l'îlot à la barre* où il y avait toute une réflexion sur la méthode qui a donné lieu à *Analyse urbaine* [Parenthèses, 1999] – c'est les annexes de nos travaux de réflexion sur la méthode liée à la pédagogie. [...]

Pas d'Egypte dans le paysage. Il se trouve qu'en 1979 – il s'est passé un certain temps – Thierry Bianchi qui était devenu directeur de l'Institut de Damas me demande où j'en suis dans ma thèse ; je lui réponds que je viens de la soutenir ; et il me dit « cela tombe bien parce que je vais t'employer. Est-ce que cela t'intéresserait de faire partie d'un *survey* sur le vieux Damas ? Je ne voudrais pas que ce soit trop archéologique, je voudrais qu'il y ait un sociologue ». Evidemment, j'ai dit oui. Je continuais à enseigner et je faisais des missions longues pendant six semaines. J'ai vu énormément de maisons à Damas et j'en ai profité pour découvrir Alep où il y avait Jean-Claude David. J'ai fait la connaissance d'architectes qui enseignaient dans des écoles d'architecture donc j'ai vu des programmes de premières années où l'exercice des élèves, par exemple, était de faire l'analyse de leur maison. Donc j'ai vu deux cents maisons analysées, avec le vocabulaire – c'était formidable. Là, j'ai monté une enquête sur le vocabulaire de la maison qui a donné lieu à un article dans le premier Cahiers de la recherche architecturale : « Espaces, lieux et mots » [*Cahiers de la recherche architecturale*, n° 10/11, 1982]. Tout cela vient grâce au travail que Jean-Claude Garcin avait coordonné sur le Caire mamelouk qui comportait un travail extrêmement sérieux sur le vocabulaire de la maison – à travers les sources, avec une approche critique. Je me suis lancé là-dedans, j'ai commencé à écrire. Et j'ai coordonné ce premier numéro des *Cahiers de la recherche*. [...]

Je devenais vraiment un spécialiste. Un jour, [André] Raymond me dit : « mais pourquoi vous ne retourneriez pas au Caire ? » ; je lui réponds « excellente chose mais, moi, à Damas on m'invite ». Alors il me dit : « il y a bientôt une conférence UNESCO à laquelle je participe ; à l'occasion d'un de vos voyages à Damas, faite une escale au Caire et je vous présente les gens qui réfléchissent sur le Caire ancien ». Donc j'ai renoué avec le Caire, mais vous voyez c'était en 1981. Entre-temps, je mettais remis sérieusement à l'arabe en m'inscrivant au Langues' O.

A ce moment-là, Pierre Clément a dû me proposer de monter les conférences. Qui est-ce que j'ai invité ? Les gens que je connaissais : André Raymond, Jean-Claude Garcin, Michael Rogers que j'ai connu par André Raymond, Augustin Berque qui était une gloire, et d'autres gens que Pierre Clément m'a indiqué. Cela a été un cycle tout à fait intéressant ; cela se passait dans la cave et c'était très bien. Et puis un jour, Pierre Clément me dit : « dans le fond, j'ai envie de monter un enseignement sur les villes arabes ; tu ne voudrais pas monter un truc sur Damas ? ». Je lui dis : « tu sais, Damas, cela ne va pas être facile, cela ne va pas bien se passer. Je pense qu'au Caire cela fonctionnerait mieux, ce serait plus facile ». Très bien. Et nous avons monté l'atelier du Caire.

Monter l'atelier du Caire cela veut dire, moi. Et puis comme je travaillais avec Sawsan Noweir, elle en a fait partie aussi. Mais ce qui me manquait – je n'étais pas architecte ; Sawsan est architecte mais n'était pas très conceptuelle, elle avait une formation d'historienne de l'art – c'était un architecte. Donc je suis allé voir Philippe Panerai pour lui demander s'il serait intéressé de marcher dans l'histoire. Et il a dit oui. Voilà comme cela s'est fait !

Donc c'était l'atelier du Caire. Et à partir de ce moment-là s'est branché un atelier Maghreb avec Serge Santelli. Après, je ne peux pas vous donner le détail de l'histoire parce que je n'en sais rien. Il y avait l'Extrême-Orient en même temps évidemment – Pierre Clément y tenait beaucoup. Pierre Clément a eu une enfance algérienne et cela l'avait beaucoup marqué, je pense. Positivement. Et donc, il avait envie que quelque chose sur la ville orientale n'exclue pas le monde arabe. Voilà l'histoire.

- *Comment avez-vous rencontré Sawsan Noweir ?*

- Au Caire. Elle était une amie d'amis. Cet ami nous a présenté parce qu'elle sortait d'une école d'architecture et que, moi, j'enseignais dans une école d'architecture. Et puis, elle est arrivée en France pour faire de l'égyptologie ; nous nous sommes fréquentés ; elle a même été babysitteur de mes enfants. Petit à petit, les choses se sont enclenchées. [...]

- *Quel était l'objectif de cet atelier ?*

- C'était un post-diplôme. Il n'existait pas de doctorat en architecture, il n'existait pas de master, il n'existait rien, il n'y avait pas d'équivalence – ou des équivalences bricolées. Les étudiants qui voulaient faire des études universitaires faisaient des DEA de sociologie – à cause d'Henri Raymond. Donc nous mettions en place une espèce de diplôme professionnel. L'idée était d'armer, de fédérer des gens pour comprendre avec les outils que nous avons mis en place – ce n'est pas forcément la version officielle des

choses – de donner aux étudiants des moyens qu'ils n'avaient pas forcément pour les amener à intervenir éventuellement. Evidemment, ce qui nous a beaucoup plu est que dès le départ nous avons eu beaucoup d'étudiants qui venaient du monde arabe. C'était la guerre au Liban ; nous avons eu des libanais qui ne pouvaient pas rentrer chez eux parce que ce n'était pas prudent et qui étaient tellement contents de pouvoir travailler là-dessus ; ils étaient d'excellents étudiants. Il y a eu des syriens ; les égyptiens, bizarrement il n'y en a pas beaucoup eu. Donc l'objectif était de créer une spécialisation qui profite un peu de ce que nous avons construit. Ce n'était pas théorique. D'ailleurs, cela a été validé à un moment donné comme un DESS. C'était plus pratique et professionnalisant. C'était l'équivalent du master professionnel aujourd'hui. Cela facilitait beaucoup l'étude de terrain. Il y avait de l'argent ; nous embarquions quinze étudiants pendant dix jours. Nous faisons des enquêtes de terrain et deux tiers des étudiants parlaient arabe. Un arabe qui n'était pas forcément l'arabe égyptien mais c'est quand même plus facile pour un marocain de communiquer au Caire que pour un breton qui n'est jamais sorti de chez lui.

Donc c'était formidable pour moi car il s'agissait de la prolongation de mes travaux d'enquêtes. Je n'avais jamais mené des travaux comme cela au Caire. J'ai pu les mener grâce au programme. Après, j'ai pu les mener tout seul quand j'étais chercheur au CNRS. J'avais pratiquement laissé tomber l'atelier quand je suis arrivé au CNRS en 1988. J'y suis resté quatre ans.

Ce qui me ravie – enfin, me satisfait – est que quand... Par exemple, à une époque, j'allais très souvent à Beyrouth et je retrouvais d'anciens étudiants qui travaillaient en tant qu'urbanistes, qu'architectes – il y en a un qui était très bon et qui est devenu directeur de l'Institut d'urbanisme. Ils étaient rentrés au pays et ils avaient des boulots très bien. [...] Je vais à Rabat faire une conférence et je vois un de mes anciens étudiants qui est venu de Casablanca pour me dire bonjour et qui est professeur. C'est très satisfaisant.

- *Et parmi les étudiants français ?*

- Il y en a qui sont intervenus en Egypte. Nous avons mis comme condition que l'assistant de l'architecte chargé de la restauration des maisons anciennes du Caire sorte de l'atelier. Nous sommes tombés sur un attaché culturel particulièrement intelligent qui avait mis cette condition. Un de ses filleuls s'était présenté – un excellent sujet – et il lui a dit : « fais l'atelier du Caire et on en reparle après ». Il y en a eu 4 qui sont passés par l'atelier du Caire. Donc ils arrivaient avec une bonne connaissance du Caire, de l'architecture, de l'histoire, etc. Et puis, d'autres ont dû partir enseigner – je ne peux pas vous dire. Il y en a qui sont devenus des chercheurs ; Jean-Luc Arnaud, par exemple, est maintenant directeur de recherche au CNRS. Il était architecte, un très bon professionnel et il a fait le choix de la recherche – il a pris ce risque-là. Il a fait son mémoire sur Istanbul ; sa thèse sur le Caire et un beau livre sur Damas.

- *Outre le fait que vous aviez déjà commencé à arpenter le Caire, pourquoi ne pas l'avoir fait en France puisque vous vous intéressez aux villes en général ?*

- J'avais travaillé aussi sur la France. J'avais embauché des étudiants pour une enquête sur les nouveaux villages.

- *Vous n'avez pas une volonté particulière de vous intéresser aux pays du tiers-monde ?*

- Non. Le Tiers-monde au sens politico-économique, non. Je vais vous répondre – ce n'est pas une boutade parce que je suis sérieux. Je crois que je me suis intéressé à l'espace parce que j'ai un vrai problème pathologique avec l'espace ; je suis totalement désorienté. [...] J'ai écrit sans doute parce que j'avais un problème avec la langue, et j'ai fait des sciences sociales parce que j'avais sans doute quelques interrogations sur mon insertion dans la société et notamment mes origines. J'en ai parlé avec des amis – dont certains sont des arabes – qui travaillent sur cette région du monde ; il y a cette idée que nous supportons d'autrui – celui qui est de l'autre côté de la mer – beaucoup plus. La mise à distance, la mise entre parenthèse et en même temps l'empathie sont d'autant plus facile qu'il s'agit d'un engagement temporaire – même si c'est un engagement intellectuel permanent, il y a des coulisses pour se retirer. En France, c'est plus compliqué. Donc, je vous fais une vraie réponse – qui peut sembler totalement anecdotique mais j'y ai bien réfléchi. Bon, j'adorais l'Egypte ; j'adorais le Caire, c'est inépuisable. Quand des crétiens me disaient : « alors, vos recherches se terminent quand ? » - quand le Caire se terminera. Toute ville est inépuisable, mais le Caire... Je travaillais sur le Caire en train de se transformer, je n'étais pas archéologue. Par exemple, - c'est une intuition que je suis très content d'avoir eu parce que je pense qu'elle est féconde – quand il m'a été proposé de travailler dans le cadre du *survey* du Damas ancien, j'ai dit « attention, il faut me laisser un peu de temps pour que j'aie regardé autre chose parce que je ne vais pas travailler que sur l'habitat ancien en m'interrogeant sur la façon dont il est habité aujourd'hui, je veux voir comment est habité aujourd'hui l'habitat moderne pour comparer les deux ». J'ai toujours fait cela parce qu'au fond mon objet était ce monde qui se transforme. Alors, c'était peut-être une fuite pour répondre en termes moraux. Enfin, je n'ai pas travaillé devant l'ennemi donc ça va.

J'avais plus été marqué par la question palestinienne que par le Tiers-monde ; découvrir à dix-huit les camps palestiniens au Liban, cela vous fait choisir votre camp – si je puis dire – quelque fois de façon un peu primaire ; mais je n'ai pas varié, je pense toujours que les palestiniens ont des droits et qu'il faut les reconnaître. Est-ce que je me suis posé la question du Tiers-monde ? Non. Je vous dis cela mais peut-être que oui ; je n'en sais rien.

- *A l'époque, le ministère de la Coopération développe beaucoup ses activités et il y a...*

- Le ministère de la Coopération ne s'intéresse qu'à l'Afrique à l'époque – l'Afrique noire.

- *Le ministère de la Coopération soutient le programme REXCOOP...*

- Oui, c'était après. Je n'aimais pas trop leur façon de fonctionner. J'ai un peu travaillé avec le ministère de l'Équipement mais pas sur ces programmes-là. Je n'aimais pas trop la forme de ces programmes. Et puis, je ne produis pas, je ne suis pas un bureau d'étude, ni...

- *Oui, vous faisiez de la recherche...*

- Oui, et la recherche produisait assez pour qu'ils l'utilisent – je ne leur interdisais pas de lire ce que j'écrivais, ce que nous écrivions ; pas seulement moi. Il y a quelqu'un qui a très bien su utiliser cela : Christiane Blancot qui a fait de la coopération avec l'Atelier parisien d'urbanisme [APUR]. Elle a enseigné dans l'atelier du Caire – après moi. [En parlant du projet du projet de Sayeda Zeinab

au Caire] C'est la suite des travaux des étudiants et c'est un programme de coopération officiel dont nous voyons les aménagements aujourd'hui. [...] C'est explicitement dit : « merci à l'atelier du Caire ». C'est un exemple d'effet différé.

La seule chose qui été compliquée était d'expliquer aux étudiants comment il fallait expliquer aux habitants le sens de ce qu'ils faisaient puisqu'ils faisaient des enquêtes dans les quartiers ; de ne pas créer des illusions du genre « nous venons arranger vos affaires ». Cela demandait du temps, ce n'est pas en deux mots que les choses s'expliquent. Je sais qu'il m'est arrivé à plusieurs reprises d'expliquer aux gens – c'est plus facile pour moi puisque j'enseigne dans une école d'architecture – que ce que je fais ce ne va rien changer à leur vie, mais les étudiants qui apprennent en regardant les choses, peut-être qu'un jour, cela aura des conséquences dans leur pratique future. Nous évitions surtout de créer cette illusion – nous n'y sommes pas toujours arrivés. Nous étions quelque fois pris en sandwich entre des aménageurs violents et des habitants qui se révoltaient ; il y a eu plusieurs cas où nous nous en sommes pas très bien tirés.

- *Donc l'idée n'était pas de chercher de nouveaux modèles...*

- Non, pas du tout. D'autant moins que les égyptiens savaient très importer de nouveaux modèles.

- *Non justement, chercher des modèles à l'étranger qui pourraient soit s'adapter soit se retrouver dans une manière de penser en France...*

- Si, mais des modèles architecturaux. Par exemple, Yves Roujon a fait un ensemble de HLM à Belleville ; je suis allé à l'inauguration de fin de chantier et je lui ai dit : « mais tu as fait des ga'a égyptiennes ? » ; et cela marche très bien. Mais c'est de la géométrie. Et Jean-Luc Arnaud a fait un studio et il me dit : « vous avez vu, c'est le rab ! » - l'unité d'habitation de base qui se produit depuis le Moyen-âge au Caire : la mezzanine-chambre en haut, la cuisine derrière, l'escalier qui monte... Le Corbusier mais où l'escalier est dans le bon sens, il ne part pas du fond mais de la porte.

Donc oui bien sûr, mais ce n'était pas des modèles au sens REXCOOP ; c'était des modèles au sens intellectuel, formel. Des modèles comme mes collègues savaient en dégager ; des modèles d'association, de groupement, d'extension, de principe de base. Au départ, ils avaient regardé comme Louis Kahn et Frank L. Wright fonctionnaient pour mettre en place l'idée d'une syntaxe. Cela m'a permis de dialoguer avec une personne comme Jean-Claude Garcin qui se posait une question très simple... Vous voyez ce qu'est une ga'a ? C'est une grande salle avec un espace au milieu ; un élément à deux manches, deux iwans et une durqaa et tout cela est couvert avec une cours en plus. Toute la question de Jean-Claude Garcin était de savoir comment ils en étaient arrivés à ce modèle qui de toute évidence était inspiré d'un iwan sur une cour ouverte. Cela rejoignait complètement ce que nous nous regardions car il y avait cette logique d'engendrement, etc. D'autant plus que je connaissais Damas et Alep où les maisons avaient des iwans ouverts sur la cour et des ga'a qui avaient fonctionné comme cela. Sans faire des hypothèses trop rapides, nous voyions bien qu'il y a des logiques d'engendrement de l'espace qui avaient quelque chose à voir. Et Jean-Claude Garcin parlait dans ces textes d'un manteau à deux manches, etc. Cela nous aidait énormément, d'autant plus qu'il y avait du vocabulaire [...].

Donc je réponds à votre question : oui, mais au sens très précis.

- *Aviez-vous la même méthode de recherche dans toutes les équipes ?*

- Non. Si, je pense que nous étions très proches intellectuellement de Pierre Pinon et Alain Borie, même si leurs méthodes n'étaient pas les mêmes. Ils avaient beaucoup travaillé sur l'espace centré – un travail formidable. Donc je pense qu'il y avait une très grande proximité.

- *Pas avec Serge Santelli ?*

- Serge Santelli, oui. J'aime bien Serge Santelli mais nous nous sommes beaucoup engueulés parce qu'il avait une idée très arrêtée de ce qui est vrai, de ce qui n'est pas vrai, de ce qu'est le modèle authentique, de ce qu'il faut faire. Ses analyses spatiales sont très bien. Il a fait d'ailleurs en Tunisie des architectures, notamment des hôtels, où il applique parfaitement la leçon. Certaines personnes – un peu méchantes – disant que c'était un néo-orientaliste formidable. C'est vrai qu'il connaît très bien l'architecture tunisienne, et marocaine maintenant. [...] Les limites de nos relations avec lui sont qu'il avait un côté idéologique très fort, ce qui l'amenait – c'était un peu le défaut de Bernard Huet qui par ailleurs était un analyste de l'espace absolument époustoufflant – à dire : « l'architecture arabe, c'est ça ! ». Moi, mon point de vue est que la ville arabe est une ville où les gens parlent arabe – en majorité – et qui sont généralement en majorité musulmans. Point. Alors évidemment, au Caire, il est difficile de dire que la ville arabe est une ville musulmane puisqu'il y a entre dix et quinze pourcents de la population qui ne l'est pas. Ce qu'il y a de commun est qu'ils parlent généralement tous arabes. Ce qui l'amenait à avoir des positions bizarres, à dire « ce sont les formes musulmanes qui ont la vérité ». Moi, je ne m'engage pas sur ce terrain-là. Je vous parle sans détour, j'ai beaucoup d'estime pour lui. Mais je me souviens de soirées en Tunisie où nous discutons et je lui disais : « enfin, Serge, on ne pense pas avec des slogans ! ». En même temps, il est très raffiné quand il dessine, quand il enseigne – surtout quand il dessine, c'est un architecte raffiné qui comprend des choses que je serais, moi, incapable de restituer.

- *Quand nous avons trop la tête plongée dans un sujet...*

- Oh, je l'avais aussi. Je l'ai toujours d'ailleurs. C'est assez rigolo parce que les gens me disaient : « au Caire, c'est comme cela » - « excusez-moi mais je ne vois pas ». Peut-être parce que je suis trop près. « C'est sale ; qu'est-ce qu'ils font les gens ? » - « je ne sais pas ».

- *Pour en revenir à la sociologie : après mai 68, il y a une demande forte de la part des architectes auprès des sociologues, et assez rapidement, les avis sont mitigés sur les réponses apportées...*

- Je crois que c'était un malentendu et c'est pour cela que je suis très reconnaissant à Henri Raymond d'avoir dit : « doucement, on va vous répondre mais à condition de vous intégrer dans la réponse. On ne va pas vous répondre sans savoir ce que vous faites, ce que vous entendez et même ce que veut dire votre question ». Il y a un ouvrage qui raconte tout cela : celui de Jean-Louis Violeau. Je le trouve un peu persifleur par moment mais c'est très bien informé – j'étais au jury de sa thèse. Il connaît bien son sujet ; il a bien travaillé. Et il continue, c'est sérieux.

- *Que ce soit Jean-Louis Violeau ou Pierre Pinon, ils parlent de vous comme un sociologue un peu à part des autres...*

- Moi ? Je suis à part des autres de ma génération – quand je dis génération ce n'est pas tout à fait vrai parce que j'ai des collègues qui ont mon âge mais qui sont intervenus plus tard dans l'enseignement de l'architecture et qui ont rejoint ces positions ; donc ce n'est pas une affaire de génération mais de vagues. Pourquoi ? Parce que convaincu par les positions d'Henri Raymond que j'ai dû prolonger ou peut-être creuser. De temps en temps, il me disait : « dans le fond, vous dites mieux certaines choses que moi ». Mais ce n'est pas vrai. Parce que, par ailleurs, je m'intéressais de façon générale aux problèmes de forme. C'est vrai que j'ai porté un intérêt à l'architecture, au bâti, au travail de l'architecte avec peut-être plus d'attention que le faisait la majorité de mes collègues – qui étaient plutôt dans les généralités. Je m'intéressais plus aux « médiations » comme dirait Pierre Bourdieu – Bourdieu, je lui dois beaucoup ; d'abord pour la maison kabyle et ensuite le concept de « chien céleste » où le chien n'est pas le chien qui aboie. Ce qu'il fallait penser était quelles articulations matérielles et symboliques pouvaient exister entre un espace donné – souvent conçu par un homme de l'art, architecte ou artisan – et des gens qui l'habitaient. Il fallait regarder concrètement donc s'intéresser à des systèmes de forme. C'est en cela, qu'à ce moment-là, que j'étais peut-être un peu différent.

Mais depuis, par exemple, Monique Eleb s'y est beaucoup intéressé alors que quand je la fréquentais ce n'était pas encore le cas – c'est pour cela que je distingue génération et vague. Christelle Robin avait un statut très particulier car elle était un peu plasticienne et un peu psychologue ; donc elle avait un pied dans les deux. Elle était assez à part elle aussi mais pour d'autres raisons. Y compris, je me suis quelque fois un peu mouillé – au sens critique du mot –, c'est-à-dire que je suis intervenu pour justifier des projets un peu de façon simplificatrice. Aujourd'hui, je ne le ferais pas comme cela. Peut-être un peu Santelliennement.

Henri Raymond disait que le contenu de l'architecture est sa forme. Il ne se souvenait pas de l'avoir dit mais moi, je m'en suis emparé en me demandant ce que cela voulait dire. Il se trouve que je m'intéresse à d'autres systèmes de forme ; qu'est-ce que s'est un sonnet ou un vers ? Ce sont des problèmes – sans analogie – qui ont quand même des homologues. Cela s'articule, il y a de la distinction, etc.

- *Par exemple, lorsque je compare les dessins de relevés faits dans l'atelier de Serge Santelli et ceux fait dans le vôtre ; au Maghreb, ils dessinaient le détail du linge qui sèche dans la cour, etc. Donc, on a tendance à se dire que l'apport de la sociologie fait que l'on s'intéresse aux usages ; et vous, vous le faites d'une manière totalement différente.*

- Nous avons quand même bien réfléchi, notamment avec Jean-Luc Arnaud. C'est un problème intéressant parce que nous nous étions dit que, dans le fond, il fallait éviter de faire ce que nous appelions des « relevés habités » parce qu'ils immobilisent un moment et posent la question de ce que nous montrons – ou pas. Donc il y avait toute une réflexion là-dessus. Je ne sais pas quoi vous dire dire... Il y avait Daniel Pinson qui faisait aussi des « relevés habités », très... Nous, nous faisons des « relevés habités » mais nous étions très ligne claire – pas d'ombres. [...]

[au sujet de dessin d'intérieur] Parce que cela rend les choses extrêmement lisibles. Et c'est très gratifiant pour les gens, c'est-à-dire que l'espace est propre donc il n'y a pas de raison que nous en rajoutions sur leurs bibelots. Nous avons découvert cette vertu-là : Philippe Panerai s'installait dans la rue pour dessiner une maison et tout le monde s'arrêtait pour voir ce qu'il faisait. Il ne volait rien puisqu'ils le voyaient reconstruire le truc. Yves Roujon vous racontera peut-être que lorsque nous faisons des relevés – je posais les questions et lui dessinait –, deux petites filles lui ont dit : « mais tu t'es trompé, ce n'est pas comme ça », alors il corrigeait. Il y a un travail de sélection dans le dessin et – sans l'avoir théorisé – les gens le comprennent très bien. Il y a un côté gratifiant. Lorsque Philippe Panerai faisait des aquarelles au milieu de la rue, c'était quelque chose.

[...]

- *Tout à l'heure, j'ai parlé d'architecture vernaculaire et vous m'avez reprise sur le terme de vernaculaire. Quel est, selon vous, le terme adapté ? Certains parlent d'architecture sans architectes, architecture traditionnelle, d'architecture primitive...*

- Il se trouve que j'ai travaillé sur des grandes villes – Le Caire, Damas, Alep et Sanaa. Dans tous ces cas, nous sommes dans la ville où il y a des savoirs artisanaux conséquents. Spontanément, j'aurais tendance à parler d'architecture vernaculaire surtout lorsqu'il s'agit d'architecture rurale. Ce que je vous dis, je n'y ai pas réfléchi. Il y a eu des travaux très intéressants – généralement fait par des géographes – sur l'architecture rurale en Egypte et en Syrie. En Egypte, il y a quelqu'un qui a fait toute une étude sur l'architecture rurale et il dit que le paysan construit sa maison – pas de la même façon en haute ou basse Egypte, etc. – et qu'une fois qu'elle est finie, il la modifie en l'habitant. Je trouve cela très intéressant parce que cela veut dire qu'à un moment donné, il irait plutôt du côté de l'artisan qui produit un objet relativement abstrait, et la première chose qu'il fait, quand il s'installe dans une chose qu'il a lui-même construite, est qu'il perce une ouverture, il bouche, etc. Cela montre un type de rapport fondamental entre un espace donné et la pratique qui en est faite. Mais il n'y a pas projection. C'est toutes les limites du projet d'Hassan Fathy, nous imaginons mal que des quartiers de ville entiers puissent être construits avec ce qu'il préconise.

L'architecture que nous avons étudié – lorsqu'il s'agissait d'une architecture ancienne – était une architecture reproductible qui appliquait les savoirs. J'ai travaillé sur la question de la présence de l'équivalent d'un architecte par le passé. Ce n'est pas évident du tout ; il y avait des gens qui avaient un certain savoir. Est-ce que l'espace était dessiné ? Il y avait des gens qui savaient plutôt coordonner des savoir-faire – certains savoir-faire très sophistiqués. [...] Comme il s'agit de construire des choses qui se reproduisent dans des densités plus ou moins grandes, il y a forcément des gens qui ont des savoir-faire particuliers et qui coordonnent. Et là, je ne sais pas s'il est intéressant de parler de vernaculaire.

Quant au contemporain, je m'y suis beaucoup intéressé et ce qui m'intéressait était la façon dont les artisans locaux « savaient », intégraient dans leur production d'artisans des usages. Et donc, ils étaient à cheval entre des éléments – disons de la modernité – et des choses héritées. Il ne s'agit pas de construire des baignoires au Caire, il s'agit de construire un endroit où les gens peuvent se laver en respectant un certain nombre de traditions inscrites dans le corps : des ablutions, des robinets en position basse pour remplir des bassines d'eau avec lesquelles ils vont s'asperger en s'asseyant sur un tabouret – un tabouret qui était en bois jusqu'à une période récente et qui maintenant est en plastique, produits en Tchécoslovaquie. [...] Après cela peut produire des horreurs mais nous n'étions pas dans le jugement esthétique – surtout moi, mais là je mets en suspens. C'est ce que je trouvais très intéressant.

Est-ce que c'est du vernaculaire ? Je ne sais pas. C'est une architecture quotidienne. Quand vous voyez la production au Caire, il s'agit d'une production en série faite en poteaux-poutres en béton. Ce n'est pas de l'auto-construction. Même quand vous prenez de la construction « spontanée » - dite « informelle » - de toute la périphérie du Caire sur les terres agricoles, ce sont des maçons qui construisent cela. Ce n'est pas de l'auto-construction. C'est de l'auto-promotion mais ce n'est pas de l'auto-construction.

Du coup, je ne sais pas s'il faut dire vernaculaire.

-Mais alors quel adjectif ? Par exemple, quand j'ai dit « traditionnel » à Pierre Pinon, il m'a répondu que ce terme implique que l'on ne connaît pas l'origine...

- Pierre Pinon est architecte et archéologue de formation donc il a un rapport à ces concepts-là très particulier. Donc je ne peux pas répondre à sa place ni critiquer ce qu'il dit. C'est facile, les gens mettent traditionnel avec des guillemets. C'est une façon de se dérober à la question.

L'architecture héritée ?

[exemple de Pessac, Le Corbusier]

En ce qui concerne l'architecture, j'aurais tendance à utiliser « tradition » dans le sens des formes, des usages et du vocabulaire – tout cela n'avançant pas à la même vitesse mais ayant des relations – qui sont dans une durée assez longue. [...] Je pense que c'est cela la tradition et un rapport, une représentation à cela. Cela ne me gêne pas dans certain cas de parler d'architecture traditionnelle, surtout lorsque c'est réflexivement pensé. [...]

C'est l'histoire, nous réinventons la tradition. Constamment. C'est fantasmatique diraient des psychanalystes.

-A un moment Christelle Robin et Yong-Hak Shin parlaient d'hybridation.

- Oui, absolument. Je n'étais pas d'accord, mais c'est un détail. Je leur disais : « attention, généralement les hybrides sont stériles ». Mais ce n'est pas vrai. Dans certains cas, des hybrides se reproduisent.

Mais c'est exactement cela. C'est ce que certains ethnologues appellent l'« acculturation ». Cela se discute. Nous nous appelions cela : « l'habitant partagé ».

D'où l'intérêt d'aller voir comment les gens vivent. J'ai fait une recherche là-dessus qui a été intégrée à nos travaux. Je trouvais absolument formidable de voir – peut-être plus au Yémen qu'au Caire – dans une cuisine, deux « stades d'évolution » : la cuisine de la grand-mère et la cuisine de la petite-fille ; donc cuisine basse et cuisine haute. Et cela coexistait jusqu'au jour où éventuellement cela s'intègre l'un dans l'autre. Et puis, une qui disparaît au profit ou au détriment de l'autre. Donc là, il y a une réinterprétation. Mais cela, c'est notre histoire à nous aussi.

-Justement, il y a la question du regard occidental qui se pose sur l'Orient qui revient souvent dans vos rapports de recherche, ainsi que la notion d'ethnocentrisme...

- Oui, c'est le problème.

- Mais vous avez essayé de vous en détacher.

- Bien sûr. Mais vous savez, Jean-Claude Garcin m'a dit très vite : « les orientalistes, il faut quand même voir qu'ils nous ont appris des choses très précieuses ». Et lui, personne ne peut le soupçonner de faire de l'orientalisme.

C'est vrai, mais ce qui est rigolo est que quand un jeune libanais ou syrien va au Caire et qu'il prend un café, il le trouve infâme ! Et quand un égyptien va boire un café en Syrie, il trouve cela absurde ! Et quand un musicien syrien improvise un morceau de musique avec un magrébin qui joue de la percussion, il dit : « mais vous tapez toujours à l'envers, à contre-temps ». Donc vous voyez, la distance... c'est eux qui ont raison. C'est celui qui dit qui a raison. Parce qu'il faut que le marc de café tombe au fond de la cafetière et de la tasse chez les syriens et les libanais, et au contraire qu'il remonte – c'est le visage du café, signe d'un bon café – en Egypte. Donc l'ethnocentrisme est là aussi.

Je pense que nous avons eu beaucoup de chance. Mais il y avait des choses très simples – qui étaient un peu militaires par moment -, dans les méthodes d'enquêtes. Nous donnions des règles. Par exemple, il y avait des choses que nous ne photographions pas.

- Les quelles ?

- Précisément ce que nous serions tentés [de photographier]. Parce que c'est anecdotique. Cela, c'est de l'ethnocentrisme d'une certaine façon. Nous, nous travaillions dans les quartiers où les égouts éclatés, il y avait des tas d'ordures. Evidemment, les gens dès qu'ils pensaient que nous pouvions photographier cela... De tout façon, les premiers jours nous interdisions l'appareil photos, comme ça les étudiants regardaient. Un jour je me souviens... Nous entrions chez les gens – qui sont très hospitaliers. J'étais très content que ce soit au Caire parce que vous trainiez dans la rue et puis quelqu'un vous disait : « je peux vous rendre service ? Qu'est-ce que vous cherchez ? » - j'expliquais – « Ah, venez à la maison alors ! ». Donc, vous êtes son hôte, donc il vous offre quelque chose à boire. Il faut apprendre aux étudiants qu'il faut quand même refuser la première fois et qu'il ne faut pas se gaver de petits gâteaux et d'eau gazeuse – ce qu'ils comprennent très vite. Et je disais aux étudiants : « Regardez comment on va vous faire assoir dans le salon. Vous allez regarder où moi, docteur, on me fait assoir ; où le maître ou la maîtresse de maison se met et où, vous, vous vous mettez. » Et tout d'un coup nous rompions quelque chose, c'est-à-dire qu'ils regardaient dans une relation qui n'étaient pas de curiosité – ils le voyaient physiquement.

Après inévitablement, nous étions dans l'ethnocentrisme. Inévitablement. Y compris quand les choses sont renversées. Je vais vous dire – c'est un peu vaniteux – ce qui m'a le plus touché est quand quelques amis égyptiens m'ont dit d'une certaine chose que j'avais écrite : « ah, ce n'est pas orientaliste ! »

En ethnologie – en sociologie, je ne sais pas – il y a quelque chose de très important, et c'est très frustrant quand vous ne pouvez pas le faire, c'est la restitution. Si vous ne pouvez pas restituer, à celui qui vous a donné l'information, l'image que vous avez construite de lui, il manque quelque chose. Il faut pouvoir le faire – en principe et en réalité si possible.

Nous avons fait une enquête formidable. J'ai passé une semaine dans une maison – le type l'avait vidée, il avait mis sa famille à la campagne –, les architectes faisaient les relevés et je posais les questions. Et le propriétaire m'a dit : « Tu vas donner une bonne image de ma maison ? » Mais il n'était pas inquiet. Je lui ai dit que oui. Je n'allais pas me complaire dans les ordures ménagères, les matelas un peu... Voilà.

Pour les étudiants, c'est une bonne expérience de ce point de vue-là aussi – et pour nous aussi.

Mais des gaffes, nous en avons faites – sûrement. Comme disait un danseur qui avait connu l'Égypte : « Quand nous voyageons, tôt ou tard, nous commettons des impers. » Le tout est de le savoir car de toute façon nous en ferons.

- *Vous, dès le début, vous avez envisagé la recherche comme un travail autant de terrain qu'un travail historique, etc...*

- Oui, c'est pour cela que je me suis beaucoup rapproché des anthropologues urbains qui, en fait, sont des ethnographes. Je ne l'avais pas théorisé comme cela mais dans le laboratoire où j'ai atterri et que j'ai fini par diriger – le Laboratoire de recherche urbaine – il y avait l'idée que nous ne faisons pas d'anthropologie sans une ethnographie rigoureuse. Et la base, c'est la description rigoureuse. Donc nous n'interprétons pas comme cela – ce que j'appelle en roue libre.

- *Et la géographie ?*

- Parmi les étudiants, il y en a toujours eu quelques-uns qui n'étaient pas architectes et notamment un géographe qui est maintenant professeur de géographie à Tours, spécialiste du monde arabe. [...] Ils avaient du mérite parce qu'ils n'étaient pas traités différemment. Ils faisaient des relevés, etc. Ils apportaient quelque chose de plus parce qu'ils savaient lire des cartes. [...] Ce n'est pas seulement des outils intellectuels qu'ils n'avaient pas mais des outils matériels comme le dessin. Le géographe dessine des cartes, pas une cafetière sur une table. C'était bien ; il y a toujours eu des gens qui n'étaient pas architectes. Je ne me sentais pas seul au milieu des architectes.

- *Vous avez mentionné un voyage au Liban alors que vous étiez étudiant. Le voyage a toujours été un élément important pour vous ?*

- Oui, quand j'étais étudiant. Le voyage est quelque chose qui m'a toujours été proposé.

- *Ce n'était pas de votre initiative ? Même le Liban ?*

- Non, non, j'étais en hypokhâgne avec un libanais qui m'a dit : « tiens, il y a des amis à mes parents qui cherchent quelqu'un pour s'occuper de leurs enfants pendant les vacances. Ça serait bien que tu le fasses. Moi je rentre en vacances au Liban ; nous pourrions nous voir ». J'ai accepté. Je n'étais jamais sorti de France.

- *Inconsciemment ou non, ce n'était pas un moyen d'approfondir votre formation ?*

- Non, là [le Liban] je pense que ce n'était rien – je ne saurais pas vous dire. Ce que je sais est que quand je suis rentré, mes amis m'ont dit que j'avais changé. Je ne sais pas ce qu'ils disaient par là. Peut-être que j'étais moins borné. Mais ce sont des choses que nous ne mesurons que plus tard. Comme le fait que j'ai enseigné un an dans ce collège [au Caire], ce n'est que beaucoup plus tard que je me suis dit : « mais c'est formidable, j'ai fait du terrain d'ethnologue » - la fameuse observation participante, je l'ai fait pendant neuf mois. C'est en me mettant à travailler sur l'espace de l'enfance et de la jeunesse dans la ville que toute cette expérience m'est revenue. [...]

- *Parmi vos lectures, il y en a eu des plus importantes ?*

- C'est une question de Télé : quel est le livre qui a transformé votre vie ? Tous les livres que je lis ont transformé ma vie.

- *Avant de m'intéresser au programme « Ville orientale », j'ai effectué des recherches sur l'exposition de Bernard Rudofsky et je sais que c'est un évènement qui a beaucoup marqué Pierre Pinon...*

- Oui, il y a eu tout cela.

Quand je suis allé au Liban, j'étais dans une vision que je croyais pas du tout ethnocentrique mais je trouvais que les libanais étaient des traîtres à leur culture : ils fumaient des cigarettes américaines, ils écoutaient Johnny Halliday ; tandis que je fumais des cigarettes de palefrenier et écoutais de la musique arabe. C'est une forme d'ethnocentrisme. [...] Je ne voulais pas penser... Eux, ils parlaient trois langues, ils switchaient tout le temps. Je ne parlais pas leur langue, mais j'essayais de comprendre des choses. J'ai rencontré des gens intéressants par ailleurs. J'ai lu à ce moment-là du [Jacques] Berque, un livre assez difficile qui s'appelle *Les arabes d'hier à demain* [Ed. du Seuil, 1960]. Je faisais des études de philosophie et là, tout un monde s'est ouvert à moi. Après, quand j'étais étudiant, un livre m'a beaucoup marqué : *L'Afrique ambiguë* de [Georges] Balandier [Paris, Plon, 1957] où il parle de tout cela, d'un monde complexe, d'un monde changeant, etc. Et puis petit à petit, cela s'est construit.

Quand je suis parti au Liban, je n'avais rien lu parce que cela s'est décidé en quinze jours. Quand je suis parti en Égypte, là évidemment, j'avais dû lire des choses. J'avais dû voir des films arabes. Le cinéma a joué un très grand rôle. Nous étions quelques-uns, les mêmes avec qui je faisais les cartes, à avoir envie de connaître le cinéma égyptien. [...] Propos sur Chahine Youssef, réalisateur égyptien...]

Pour l'Égypte, il y a un texte que je relis tout le temps et j'espérais qu'il serait traduit : c'est Lane. [...] [Edward W.] Lane était un orientaliste anglais qui a écrit *An account of the manners and customs of the modern Egyptians* – un livre formidable. [...] Il a fait un livre sur l'Égypte qui est un trésor. [...]

Si bien sûr, j'ai lu Hassan Fathy mais j'ai mis beaucoup de temps à comprendre parce qu'on a une image d'Hassan Fathy – qu'il a contribué à répandre – qui fait écran. [...] Je l'ai vu travaillé sur le terrain. J'ai passé des soirées chez lui. Mais, il mettait en scène un truc qui cachait des choses. Enfin « cachait », qui gommait des choses plus complexes. C'était vraiment quelqu'un de très intéressant. [...] On a oublié plein de choses, on en a fait un architecte aux pieds nus et c'est tout...alors que, bon, il était un peu technocrate sur les bords.

- *[en regardant les travaux des différents ateliers et notamment le Grand plan – travail à partir du cadastre et des relevés sur place sur lequel les bâtiments intéressants comme les mosquées, les palais ou les maisons sont en coupé/poiché selon « l'inimitable dessin de Panerai »] Je me demandais pourquoi tous les ateliers n'avaient pas fait une publication commune ?*

- Je me le demande aussi ; parce que nous n'avons pas était bon...

- *Vous êtes l'atelier qui a le plus utilisé l'axonométrie ; les autres utilisaient plus le plan/coupe...*

- Cela, c'est sûrement parce que mes collègues – surtout Philippe Panerai – étaient très sensibles au travail des anglais. Avant le Caire, nous allions beaucoup à Londres et nous avons beaucoup étudié le *housing* anglais. Nous nous sommes aperçus que l'espace domestique était pensé par les anglais en coupe et en axonométrie. Je dis cela mais Philippe Panerai dira peut-être autre chose.

[...Nous regardons plusieurs documents d'étudiants...]

Je faisais un séminaire en parallèle. [...]

-*Il y a une personne que je n'ai pas abordé, c'est Brian B. Taylor...*

- Il avait des relations très particulières avec le monde en général. A une époque, il était l'homme d'Hassan Fathy. Brian B. Taylor était un historien de l'architecture, spécialiste de Le Corbusier. Il avait des rapports un peu compliqués avec le monde. C'est quelqu'un de savant. Ce qui n'était pas simple est qu'il avait été marié avec une conservatrice de collection d'art islamique et qu'il travaillait pour la fondation Aga Khan ; il y avait des interférences.

[...]

L'atelier durait un an mais certains l'ont fait plus longtemps. En principe, c'était pour des gens diplômés, de chez eux ou d'ici. [...] Ce qui était étonnant est que nous avons les moyens, même si ce n'était pas le luxe absolu, les étudiants ne déboursaient rien.

[Evoque Mona Zakariya, interlocutrice sur place qui a fait sa thèse avec Jean-Claude Garcin et qui travaillait avec Robert Ilbert]

Entretien avec Charles Goldblum à Paris, le 7 février 2017 - Durée : 1h50

L'entretien a lieu dans les locaux de l'IPRAUS. Je présente ma recherche avant de poser une première question.

D.A. - Pouvez-vous m'en dire plus sur votre formation ?

CG. - Oui, mais l'aspect autobiographique ne me concerne peu. Je n'ai pas très envie de rentrer dans l'autobiographie. Je préfère que l'on commence sur les aspects qui concernent la ville orientale.

- Ce qui m'intéresse à travers le programme « Ville orientale », c'est le regard qu'ont pu porter les architectes à cette époque sur les pays dits du Tiers-monde ou en tout cas d'Orient. Donc pourquoi cet intérêt et comment ils l'ont concrétisé. C'est pour cela que votre formation m'intéresse aussi.

- Donc c'est une formation d'architecte-urbaniste que j'ai eu. J'ai terminé mes études d'architecture à l'École d'architecture de Paris-La Villette. Ensuite, j'ai soutenu une thèse en urbanisme mais ce qui était peut-être le plus formateur sont mes activités d'enseignements et de recherches. J'ai commencé assez tôt à enseigner puisque j'ai commencé en 1969 à Paris 8 comme chargé de cours au moment de la création de l'Institut d'urbanisme. Et puis j'ai commencé en 1972 ou 1973 – peut-être même un peu plus tard – à enseigner à l'école d'architecture de Paris-Villemin, à l'époque UP 1. J'ai eu en charge dans ces diverses institutions des enseignements sur les pays en développement, qui était une de mes préoccupations. Mon entrée dans la question du développement s'est fait par l'Asie et notamment l'Asie du Sud-est. J'avais envisagé de faire une thèse sur Phnom Penh. Les événements historiques et politiques qui ont marqué le début des années 1970 au Cambodge m'ont empêché de le faire. Mais j'ai eu à un moment donné l'occasion quand même d'aller voir autour l'évolution des villes. C'est sur cet aspect du développement urbain que j'ai orienté mes recherches – assez rapidement sur Singapour, dans la mesure où c'est un pays où on pouvait enregistrer en vraie grandeur et dans un temps restreint les transformations radicales qui étaient en train de s'opérer à l'échelle de l'ensemble de l'Asie du Sud-est, hors zone de conflit – puisque je sortais d'une zone de conflit qui était le Cambodge et sur lequel il n'était guère possible de travailler. De même qu'il n'était pas encore véritablement possible dans les années 1970 de travailler sur le Vietnam au sein d'un laboratoire – nous étions les architectes : Pierre Clément, Sophie Clément-Charpentier et moi -, qui était principalement orienté vers l'anthropologie et qui s'appelait le CeDRASEMI, dirigé par Georges Condominas.

Pierre Clément était plus dans le volet anthropologie de l'habitat, avec un travail de thèse avec Sophie Clément-Charpentier sur l'habitat lao, l'habitat des ethnies de langue thaï, et moi sur les villes.

Lorsque, avec la création notamment de l'IFA, l'opportunité s'est manifestée de développer des programmes inter-écoles en dehors des écoles d'une certaine manière grâce au département Architecture comparée que Pierre Clément dirigeait, on a pensé à développer quelque chose du côté Extrême-Orient, Asie du Sud-est, Asie de l'Est, et puis au-delà éventuellement.

- Comment avez-vous été amené à l'Asie au début ?

- J'ai été amené du côté de l'Asie par un goût, un intérêt, un engagement social ou politique. Il y a un certain nombre d'éléments de vie personnelle et de fréquentations au cours de mes études qui m'ont conduit sur ces terrains.

Le choix même d'aller au Cambodge dans le cadre de la coopération se situait dans une perspective qui n'était pas simplement d'aller voir un pays, mais d'élaborer une thèse et de me consacrer à une approche et une recherche plutôt intellectuelle dans les questions urbaines en Asie. Il y avait, comme disait une de mes collègues qui travaillait sur l'Afrique, le goût d'un ailleurs après 68 certainement et peut-être dans un mouvement d'idées, de réflexions qui traversait les années 1960. Donc on remonte à avant les années 1980 quand on essaye de voir qu'est ce qui nous portait vers autre chose. Ce n'était pas uniquement une soif d'exotisme mais une interrogation, peut-être une façon de pratiquer ce que Georges Balandier appelle le *Détour*, c'est-à-dire essayer de comprendre peut-être un peu mieux l'évolution des sociétés dans lesquelles nous vivons à partir de sociétés autres. Je pense que dans les travaux de Jean-Charles Depaule ou de Pierre Clément ou d'autres, il y a quelque chose de cette nature. Il ne s'agit pas d'une vision exotique ni d'une vision passiviste : c'est ce que nous avons en partage avec les différentes composantes des équipes qui travaillaient dans le cadre du programme « Ville orientale ».

- Cela se ressent dans vos travaux de recherches à tous. Il y a une notion qui revient souvent, celle de l'ethnocentrisme. Et vous soulignez tous votre attention à ne pas tomber dedans même si on ne peut jamais totalement y parvenir car notre regard d'occidental est toujours présent.

- Oui mais disons que par rapport aux postcolonial studies actuelles, il y avait peut-être moins l'idée que c'était un malheur ou une catastrophe dont nous avions en quelque sorte le poids à assumer que d'être occidental – une culpabilité. Sans aller du côté des sanglots de l'homme blanc, on peut dire qu'il y avait autre chose : l'idée de contribuer à quelque chose qui était plus large que notre univers restreint de travail quotidien.

- Donc vous, avec Pierre Clément, vous avez travaillé avec le ministère de la Coopération ?

- C'est-à-dire qu'on a eu le soutien du ministère des Affaires étrangères. La composante coopération n'était pas vraiment l'Asie du Sud-est. C'est venu plus tard, beaucoup plus tard – au moment où se sont créés les zones de solidarités prioritaires et où certains pays d'Asie du Sud-est ont été considéré comme participants de cette zone. Sinon c'est le ministère des Affaires étrangères qui a apporté un soutien significatif à ce réseau dont l'une des particularités était d'être fondé d'une certaine manière sur des activités de recherches.

Cela ne signifie pas que le travail que nous faisons sur le terrain était uniquement de la recherche puisque nous emmenions des étudiants dans le cadre d'ateliers d'abord au sein du programme « Ville orientale » où j'apparaissais avec une double casquette – celle de l'école d'architecture Paris-Villemin et celle de l'Institut d'urbanisme de l'université Paris 8 [IFU]. Donc les écoles – Versailles, Paris-Belleville, etc. – reconnaissent l'activité, qui était une activité inter-écoles dans le cadre du programme « Ville orientale ».

Alors - la chronologie Pierre Clément en a plus la mémoire que moi - mais sur la succession des étapes, je peux quand même vous en dire un mot car je crois que c'est utile. On a considéré ce programme comme un programme modèle pour la création des Certificats d'Etude Approfondie en Architecture [CEAA]. Donc après avoir rendu hommage à cette invention - c'était une innovation de créer un tel programme -, le ministère a considéré que nous étions trop volumineux et a décidé de tronçonner et de renvoyer les tronçons aux écoles. Donc nous n'appartenions plus à ce système inter-école chapoté par l'IFA mais nous étions redistribués dans les écoles. Ceci dit, dans un premier temps, le ministère des Affaires étrangères a continué à alimenter ce dispositif d'une manière ou d'une autre - en tout cas pour ce qui concerne l'Asie du Sud-est. Mais à un certain moment puisqu'il y avait un retour aux écoles et une affirmation du rôle du ministère de la Culture, le ministère des Affaires étrangères s'est tourné vers le ministère de la Culture pour lui demander des comptes d'une certaine manière. Nous avons continué à être appuyés mais avec plus de parcimonie. C'est à ce moment où les difficultés sont apparues que - pour ce qui est de l'Asie du Sud-est mais je pense que pour nos collègues des autres aires géoculturelles la question s'est posée également - nous nous sommes posés la question de poursuivre ou non. Et l'un des collègues - qui a été un des fondateurs du volet asiatique avec nous - qui est Yong-Hak Shin et nous-même avons pris la décision que ce soit l'école de Paris La Villette qui prenne en charge le programme en association avec les autres écoles partenaires et l'Institut d'urbanisme dont à l'époque j'étais le directeur.

-Alain Borie a également évoqué cet évènement en disant qu'il avait eu l'impression que le ministère avait eu peur du programme qui devenait trop fort et vous avez obligé à vous séparer...

- Oui, c'est certainement juste. Nous avons trop de poids et du poids à l'extérieur des écoles. Mais je crois que cela rentrait aussi dans une logique d'une relative autonomie des écoles, c'est-à-dire de renvoyer aux écoles les différentes activités.

- C'est à ce moment-là que les cours n'ont plus été fait à l'IFA mais dans les écoles ou cela avait commencé avant ?

- Alors il y a peut-être des nuances. Il me semble bien - mais vous pouvez le vérifier auprès de Pierre Clément qui en a meilleure mémoire - que c'est à ce moment-là qu'il y a eu les prolégomènes d'une rupture ou en tout cas d'un découpage - parce que ce n'est pas une rupture, nous avons maintenu des relations amicales.

« Ville orientale » a vraiment été un moment fort, quelque chose de fondateur. C'est sur ces fondements que les autres formes plus restreintes de groupes de travail relatif à des aires géoculturelles plus restreintes se sont constituées.

-Vous avez parlé d'UP 6 tout à l'heure et il y a une personne dont j'ai du mal à obtenir des informations : c'est Christelle Robin...

- Alors Christelle Robin, urbaniste ayant des responsabilités importantes aujourd'hui en tant que chef du département planification à l'APUR. Alors, je ne sais plus si elle était associée... En tout cas dans les premières actions que nous avons mené au titre du programme « Ville orientale » ...

- Alors des informations que j'ai trouvé dans les documents de l'IFA, c'est qu'elle mené un atelier intitulé « Plans de villes orientales » avec Shin...

- Oui c'est cela. Mais à quel moment ?

- Dès le début.

- Mais là où elle a peut-être eu un rôle plus actif... Non, elle a toujours eu un rôle actif. Elle était en début de carrière dans le début des années 1980. Je me demande si elle n'a pas été étudiante de Shin à un moment. En tout cas, là où je la vois vraiment dans mon souvenir - en dehors des cours auxquels effectivement elle a été associée très tôt - avoir une action de terrain, c'était au Cambodge. Cela convergait avec l'ouverture d'un premier atelier sur Phnom Penh - elle a largement pris l'initiative de cela. Notre principe était évidemment de travailler plusieurs années sur le même site, avoir un savoir cumulatif. Mais ensuite de tourner quand même. [NB : il ne s'agit pas de Christelle Robin]

- Il y avait combien d'ateliers ?

- Sur le groupe Asie, je pense que nous avons commencé par en avoir 2. Est-ce que le premier atelier était déjà dans le système « Ville orientale » ? Je pense à Chiang Mai, le premier atelier que j'ai fait.

- Il me semble que Christelle Robin avait un atelier Séoul.

- Voilà, l'autre atelier était l'atelier Séoul. Et ensuite on a tourné jusqu'à la période d'ouverture des anciens pays d'économie dirigée de l'Asie du Sud-est dans la seconde moitié des années 1980 et surtout au début des années 1990 où on a commencé à aller au Vietnam, au Cambodge et au Laos.

- Vous meniez votre atelier seul avec Pierre Clément ?

- Alors en général, on était plusieurs dans les ateliers. Au début, je crois que le premier atelier de Chiang Mai je l'avais fait seul. Mais en général nous étions 2 ou 3, avec des assistants aussi. Les groupes se sont étoffés : des équipes de 10-15 étudiants parfois plus.

- Donc il y avait les ateliers mais aussi des séminaires collectifs ?

- Après la scission - Shin pourra vous raconter cela - le principe était d'avoir un travail méthodologique avec des informations sur les questions de politiques urbaines, d'urbanisme opérationnel, sur certains aspects spécifiques de l'aménagement aussi bien que sur l'histoire des villes. Il y avait tout une série d'enseignements qui étaient des enseignements que certains pourraient qualifier de théoriques. Mais ils constituaient une des assises de l'atelier. L'atelier n'était pas considéré au départ comme destiné à construire un projet final. Il y avait donc toujours ce lien entre enseignement et recherche.

C'était situé à un niveau soit pré-diplôme soit plutôt post-diplôme. Donc il s'agissait d'étudiants qui avaient déjà les outils de la représentation, des connaissances sur l'histoire de l'architecture - sinon sur l'histoire des villes. Certains venaient des pays dont il était question dans les ateliers. Donc ce sont d'autres éléments que nous essayions de mettre en place - disons d'une formation avancée -, et des aspects méthodologiques sur lesquels Shin insistait fortement. Des aspects de méthode qui étaient - il les qualifiait

à sa manière -, si je dois les qualifier je dirais que c'était un peu usés des outils de l'anthropologie de l'espace habité pour interroger des formes contemporaines de développement urbain notamment dans des contextes de ce que l'on appellerait aujourd'hui de métropolisation, d'urbanisation accélérée. Il y avait se soucie de faire travailler à une échelle extrêmement fine, localisée des étudiants qui savaient pertinemment faire des projets, construire. Mais on leur demandait de faire des relevés très précis sur des espaces par exemple sous-intégrés dans des villes. C'est d'ailleurs un des exercices que Shin développait comme une formation à la fois à l'appréhension de la formation urbaine depuis le point le plus localisé jusqu'à l'échelle urbaine en usant des outils particuliers qui sont ceux du relevé ethnographique.

- Donc il y avait des analyses à l'échelle urbaine, des relevés à l'échelle architecturale. Des entretiens aussi ?

- Absolument. Et puis, dans la logique de Shin – mais cela ne s'est pas vraiment développé -, il y avait des études de parenté, des aspects généalogiques. Au départ il y avait cette idée-là. En tout cas, à mon sens, cela illustre assez bien le type de travail. C'est ce qui explique aussi d'ailleurs une certaine convergence de méthode avec les géographes parce que nous faisons varier les échelles avec des observations à différentes échelles. Un géographe comme Christian Taillard nous a accompagné dans plusieurs ateliers et de façon fructueuse.

- La méthode d'analyse urbaine de Philippe Panerai, vous...

- De toute façon – chacun a ses méthodes -, les approches typo-morphologiques étaient vraiment à l'honneur dans l'ensemble du dispositif « Ville orientale » au départ, et cela s'est poursuivi. Alors est-ce qu'on respectait l'orthodoxie de la méthode ou pas ? C'est une autre affaire parce qu'il y a des questions d'adaptation selon les contextes. Mais c'était quand même une des références clés – c'est incontestable.

- Vous parliez des géographes avec lesquels vous travailliez et parliez d'une convergence de méthode... Mais quelle était votre vision de l'architecte-chercheur ?

- Quelqu'un de complet ? oui, il est vrai que cette dimension de l'enseignant-architecte-chercheur est une position qu'avec certains collègues – précisément ceux qui étaient présents dans ce réseau « Ville orientale » - nous défendions. Ce n'est sans doute pas un hasard si certains d'entre nous ont été impliqués dans la création du DEA « Le projet architectural et urbain : théorie et dispositifs » dont l'Ecole d'architecture Paris-Belleville a été le lieu d'accueil physique et qui était évidemment un domaine plus large. C'est quelque chose que nous avions à cœur de développer.

- En tant que jeune architecte-chercheur, vous aviez conscience que vous alliez devoir faire appel à d'autres domaines de compétence ? A quel moment avez-vous des études de sociologie ?

- A la fin des années 1960. Mais ça, cela fait partis de mon parcours mais ce ne sont pas du tout des éléments qui me semblent... Pierre Clément a fait une thèse en anthropologie. Moi, je l'ai faite en urbanisme. L'intérêt pour les sciences sociales s'est développé dans les écoles d'architecture de façon remuante dans les années 1960. Donc ce n'est pas quelque chose que l'on découvre dans les années 1980. C'est quelque chose qui travaille les écoles d'architecture – et qui travaillait nos préoccupations : c'est pour cela que nous nous sommes retrouvés avec Pierre Clément et Sophie dans un laboratoire d'anthropologie ouvert aux sciences sociales. Le CeDRASEMI n'était pas exclusivement occupé par les anthropologues mais il y avait des linguistes, etc. Donc cette idée d'interdisciplinarité est quelque chose qui nous préoccupait précisément parce qu'on avait vu comment la formation des architectes était une formation archaïque, étroite. [...] Alors Pierre Clément vous parlera de son histoire éventuellement à l'Institut de l'Environnement où il faisait déjà de la recherche. Moi, j'ai commencé au CeDRASEMI en tant que chercheur. On n'avait pas une casquette particulière. C'était vraiment de l'interdisciplinarité. On participait à des programmes où il avait des géographes, des architectes, des anthropologues, etc. c'était quelque chose que nous recherchions et que nous avons essayé ensuite de transmettre – pour ceux d'entre nous qui étaient enseignants – dans l'enseignement. C'est vrai que c'était un enjeu.

L'enjeu était aussi celui de l'ouverture à l'université. Alors il y a eu des ouvertures plus précoces pour certains, plus tardives pour d'autres. Ce qui est important est le fait que d'une revendication – qui allait même à revendiquer la tutelle du ministère de l'Education nationale plutôt que celle du ministère de l'Equipement d'abord et puis du ministère de la Culture -, ... La question de la formation doctorale s'est posée à partir de là.

- Tout à l'heure vous parliez des méthodes employées lors des ateliers, ce sont les mêmes que pour vos recherches personnelles ?

- J'ai commencé mes recherches avant les années 1980. Est-ce que c'est le même cheminement ? Disons que du point de vue de l'intention peut-être, plus que de la construction méthodologique. Il y avait quelque chose de commun. C'est assez intéressant d'ailleurs parce qu'assez tôt les questions que je me posais – même si j'ai aussi travaillé sur des aspects de typologies et d'histoire de l'habitat en Asie du Sud-est – à l'échelle du développement urbain, des villes m'ont conduit à travailler sur les typologies. On pourrait dire le mouvement inverse peut-être du côté de Pierre Clément – mais il vous le dira mieux que moi- qui travaillait plus sur des aspects de types architecturaux et d'habitat et qui par la suite a été conduit vers la dimension urbaine.

- Il y a une question que j'aborde avec tous. Vous disiez tout à l'heure que vous n'étiez pas dans une vision exotique de ces pays lointains. Se pose alors la question du qualificatif pour une telle architecture ? Vernaculaire ? Primitif ? Traditionnelle ?

- Est-ce que je la nomme de cette manière ? Elle est difficile cette question. Evidemment, nous sommes piégés par le terme de tradition. Il y a une certaine réticence à parler d'architecture traditionnelle parce que – certes il peut y avoir une transmission des savoirs et des savoirs constructifs – ce qui est gênant c'est qu'on a là une conception un peu fixiste des cultures. J'aimerais mieux que la terminologie soit un peu plus consciente des évolutions.

Alors vernaculaire ? A quoi j'appliquerai le terme d'architecture vernaculaire ? Il se trouve que j'ai fait ma thèse sur Singapour. Qu'est-ce que c'est l'architecture vernaculaire à Singapour ? Est-ce que ce sont les compartiments chinois qui se sont développés surtout à partir des années 1820 en relations avec des implantations portugaises puis hollandaises à Malacca avec des apports de populations chinois ou est-ce que c'est de l'habitat malais puisque Singapour appartient géographiquement au monde malais ? Et

malais, cela veut dire quoi ? Parce que c'est un terme générique qui regroupe des ethnies différentes où l'habitation de base – si nous admettons encore ce terme – varie extrêmement fortement.

Les termes sont piégeant d'une certaine manière. Je ne trouve pas de terme.

- En 1964, il y a l'exposition de Bernard Rudofsky Architecture sans architectes...

- Oui bien sûr, cela a fait partie de nos livres de chevet. Mais...

- Ce n'était pas votre vision... ?

- Non je ne pense pas. Il y avait l'ouvrage de Joseph Rykwert, *La maison d'Adam au paradis* [MoMA, 1972/ Paris : Ed. du Seuil, 1976] – un peu plus tardif dans sa traduction française peut-être – où il donne cette double origine de l'architecture telle qu'elle se pense elle-même : à la fois l'abri, la hutte, et les traités. Une espèce de double origine. Donc je pense qu'il faut penser les choses dans leur complexité et non dans des catégories préconstruites – et surtout les catégories tradition/modernité sont bien sommaires me semble-t-il pour rendre compte de tout cela.

Mais nous parlons avec des mots, nous sommes forcément tenus à des effets réducteurs. Je pense que si vous prenez certains de mes écrits vous allez trouver le terme de tradition ou de modernité.

- C'est un sujet qu'a développé Christelle Robin avec Shin où ils disaient que cette distinction tradition/modernité était mauvaise et parlaient d'hybridation.

- Le terme d'hybridation a été très fortement utilisé par Christelle et Shin. Le terme de « métissage » qui croise un peu les travaux de Ruginski ou des auteurs comme cela. C'est déjà admettre qu'il n'y a pas une langue originelle, il n'y a pas une architecture originelle qui ensuite se pervertirait ou s'hybriderait. Si je prends le compartiment chinois – ce que l'on appelle en français le compartiment chinois et que les anglais appellent shop house sans désignation ethnique -, nous pourrions dire qu'il est né comme hybride. D'ailleurs les auteurs qui se sont attaqués à ce sujet – plutôt anglo-saxons – se sont heurtés à cette question : est-ce qu'on prend une généalogie qui est sous l'aspect des matériaux ? c'est-à-dire qu'on commencerait par les matériaux végétaux donc l'habitation commerciale mais avec des végétaux et on terminerait par l'habitation en béton avec la maçonnerie classique. Est-ce qu'on part de l'histoire de la Chine, des éléments commerciaux de la Chine et ensuite on intègre des éléments portugais, hollandais ?

Ce sont ces différentes figures qu'il faut arriver à penser ensemble. Le travail typologique n'est pas simple mais il est riche et indispensable. Et il est réducteur.

- Nous avons parlé de Rudofsky, ensuite de Rykwert. Il y a eu d'autres lectures qui ont eu une influence sur votre formation, vos intérêts ?

- Je pourrais vous parler des travaux de Paul Mus, de Georges Condominas bien entendu puisqu'il y avait un échange privilégié. Après, Denys Lombard sur le plan de l'histoire – et notamment urbaine – de l'Asie du sud-est. Mais il y a aussi d'autres auteurs anglo-saxons qui sont des auteurs de référence.

- Quand vous avez commencé vos recherches en Asie, il y avait déjà des recherches qui avaient été faites ?

- Non, il y avait très peu de recherches urbaines sur l'Asie du Sud-est.

- Peu de recherches par les chercheurs occidentaux ou les chercheurs locaux ?

- Il y avait des travaux d'anthropologue comme Clifford Geertz qui est une référence, des travaux de géographe comme Terry Mcgee – ce sont des travaux qui sont construits dans les années 1960. Il y a eu des travaux dans les années 1960. En France, malheureusement il n'y avait rien. Si vous prenez le livre [*Cahiers de la recherche architecturale*, n° 35/36, « Cités d'Asie », 1994] que nous avons conçu avec Denys Lombard, Pierre Clément et quelques autres, nous évoquons cela. C'est-à-dire qu'en fait l'un des tout premiers textes sur l'histoire des villes d'Asie du Sud-est en langue française est le texte de Denys Lombard dans les *Annales* [1970] qui s'appelaient « Pour une histoire des villes du Sud-est asiatique ». C'était vraiment un des tous premiers. Ensuite, il y a eu quelques monographies, quelques ouvrages mais pas sur l'ensemble de l'aire. En français, c'est la première approche. Il me semble que sur l'ensemble de l'aire, c'est Terry Mcgee qui a été le premier.

Ce sont effectivement des ouvrages auxquels j'avais eu accès dans les années 1960. Après les livres formateurs, on entre dans une sphère beaucoup plus large.

- Y-a-t-il eu des livres lorsque vous étiez étudiant qui vous ont donné le goût de l'étranger ?

- C'est difficile à identifier. Peut-être les romans.

- Vous aviez déjà voyagé avant votre première mission en Asie ?

- Oui, le premier voyage était en Allemagne, puis en Italie – durant mes années de lycéen et d'étudiant. Pour les voyages les plus lointains – je ne me souviens plus lequel à précéder l'autre -, il y a eu les Etats-Unis et l'Union soviétique : ce qui me donnait une vision du monde occidental qui était assez large. J'avais voyagé aussi en Hongrie, en Slovaquie, etc. avant de voyager en Asie.

- Donc votre premier voyage en Asie s'est fait dans le cadre de la coopération ?

- Oui.

- Dans le cadre de la coopération, vous collaboriez avec quelles institutions sur place ?

- Dans les pays asiatiques, je vais vous donner les principales : l'Université de Chulalongkorn à Bangkok dont mon premier étudiant a été après le doyen de la faculté d'architecture – c'est la première coopération que nous avons eu en Asie du Sud-est et que j'ai établi à partir de l'UP n° 1 au début des années 1980 -, l'Université Diponegoro à Semarang [...]

- Donc la coopération se fait principalement au niveau de la recherche ?

- La coopération se fait dans une relation enseignement-recherche.

- *Vous ne participez pas en tant que conseiller au plan d'aménagement d'une ville ?*

- C'est là toute la diversité des choses. D'abord, pour répondre très directement, l'un des programmes auquel j'ai participé est le schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de Phnom Penh qui était une action de coopération du gouvernement français et à l'époque l'IAURIF. Mais ce n'est pas si fréquent. J'ai participé comme conseil par exemple lorsqu'il s'agissait d'envoyer un expert des questions de réhabilitation à Singapour de façon précoce – fin des années 1980. On a fait à appel à moi pour faire une mission exploratoire pour voir si les partenaires singapouriens étaient vraiment disposés à accueillir un architecte des monuments historiques. J'ai fait quelques missions d'expertise.

Il y a une chose qui mérite probablement d'être signalé, c'est que j'ai présidé une action du ministère des Affaires étrangères qui s'appelait le « Programme de recherches urbaines pour le développement » au début des années 2000, et qui a abouti à des actions de recherches sur plusieurs dizaines d'équipes, et notamment des équipes qui ont travaillé sur l'Asie du Sud-est – cela a été un moment fort pour activer la recherche en direction du Vietnam dans cette période.

-*Et le programme REXCOOP ?*

- Le programme REXCOOP quand il a été lancé, j'avais obtenu – il y avait un appel d'offre du Plan construction au début des années 1980 – lorsque j'avais répondu sur la question des capitales d'Asie du Sud-est, de lancer un programme de recherche qui m'a permis aussi de réaliser un certain nombre de missions en Asie et de renforcer les liens de coopération.

- *Tout à l'heure, vous disiez que beaucoup de vos étudiants dans le cadre du programme venaient des pays que justement vous étudiez. Savez-vous s'ils ont continué à avoir une pratique d'architecte, urbaniste ou s'ils ont été plus institutionnels ?*

- Comment répondre ? Si on prend les étudiants que nous avons dans le cadre du programme « Métropoles d'Asie-Pacifique » [MAP] – puisque c'est le nom qui a été donné ensuite à notre volet de « Ville orientale » -, je pense qu'une majorité est devenue professionnelle mais je n'ai pas de chiffre – il n'y a pas eu malheureusement de suivi. [...] Si je prends plus du côté cette fois-ci des étudiants dont j'ai dirigé les thèses, là effectivement je les retrouve très souvent dans l'enseignement – et pour certains dans l'enseignement et la recherche.

- *Parce que Jean-Charles Depaule me disait que certains étudiants de l'atelier du Caire étaient entrés au CEDEJ...*

- C'est une observation qui est très intéressante. Lorsqu'existe une institution comme le CEDEJ, qui est une institution qui a été fédératrice autour des questions de l'aménagement urbain, d'architecture avec des personnalités fortes, des anciens étudiants et doctorants s'y retrouvent.

Mais cela, malheureusement, n'existe pas dans tous les pays. Là où cela existe dans l'Asie du Sud-est, c'est une création relativement récente – cela doit être un des derniers instituts français à l'étranger -, c'est l'IRASEC [Institut de recherche sur l'Asie du Sud-est contemporaine]. Sa place, ses intérêts sur l'interface enseignement/recherche sont – je pense – limités.

-*Vous n'avez pas essayé de monter avec Pierre Clément un Observatoire français sur l'Asie du Sud-est ?*

- il y avait eu des idées comme cela, oui. Il y avait cette idée-là et je pense qu'il y avait le potentiel pour le faire. L'IRASEC est un observatoire sur l'Asie du Sud-est. Je pense que dans les intentions de son fondateur il y avait l'idée à la fois de soutenir les recherches sur l'Asie du Sud-est contemporaine et de servir de think tank pour la diplomatie française, les ambassades, etc. Mais actuellement, on a du mal à percevoir de façon plus fine sa vocation parce que maintenant il est partagé entre Affaires étrangères et CNRS [maintenant dans le système UMR].

Il y a une chose aussi, c'est que l'Asie du Sud-est est extrêmement diverse. Si on veut avoir une idée de sa diversité, il faudrait se tourner vers l'Europe. On n'a pas à aller très loin, l'Europe est très diverse – diversité des sociétés, des paysages, des architectures, des façons de concevoir les villes, leur développement. L'Asie du Sud-est a vraiment des histoires multiples avec des religions différentes, des cultures, une diversité politique – peut-être ne traine de se réduire avec l'ouverture des anciens pays d'économie dirigée. Néanmoins, le fait même que ces pays se situent dans des dynamiques de transitions, les place dans des modalités différentes d'administration, de gestion par rapport aux pays qui sont ouverts à l'économie de marché depuis fort longtemps comme la Thaïlande. Il y a une très grande diversité avec des territoires immenses comme l'Indonésie qui doit être le 5^{ème} pays de la planète. Donc il est difficile au sein d'une même institution d'avoir sa localisation. L'IRASEC est localisé à Bangkok – c'est un bon choix mais l'Indonésie est loin.

-*Qui est à l'initiative de la création de l'IRASEC ?*

- C'est le ministère des Affaires étrangères à l'origine. C'est un institut français comme l'IFEA, ce qu'on appelle maintenant les UMIFRE. Il y a quelqu'un qui avant avait été attaché culturel à Hô-Chi-Minh-Ville, Stéphane Dovert.

- *Quelles villes avez-vous étudié dans le cadre du programme ?*

- Chiang mai, Bangkok – après la chronologie va m'échapper -, Hanoï, Hô-Chi-Minh-Ville, Hong-Kong, Vientiane et Phnom Penh.

Il y a eu également – mais je n'étais pas sur le terrain avec les étudiants – Manille. Il y a eu Séoul évidemment – je n'étais pas sur le terrain non plus.

-*J'ai trouvé aux archives nationales une trace d'un projet d'atelier de Serge Santelli à Macao avec Pierre Clément...*

- Est-ce qu'il y a eu quelque chose à Macao ? Je n'ai pas le souvenir de cela. Je sais que Macao attirait beaucoup en raison de l'interface sino-portugaise et du classement par l'UNESCO. [...]

C'est vrai qu'il y a des spécialités mais les architectes dans l'exercice plus large de l'architecture ou de l'enseignement ou de la recherche architecturale ne sont pas nécessairement attachés à là où ils ont leur reconnaissance scientifique et spécifique. [...]

Il y avait cette idée d'étendre. Je me souviens d'une réflexion sur la question des tracés, des parcelles. Philippe Panerai se demandait s'il n'y avait une régularité du rôle de l'agriculture dans la détermination du parcellaire que l'on retrouve aussi dans le découpage des parcelles dans les villes. Sur des questions de cette nature, on conçoit fort bien que des vérifications puissent se faire sur d'autres terrains. Je retrouve ce type de préoccupations chez des collègues - éminents géographes - qui définissant des régularités sur des questions telles que celles du compromis territorial - je pense à un de mes collègues et amis qui lie la paysannerie et l'état dans leur façon de gérer les territoires -, trouvent des vérifications dans le travail de leurs doctorants, testent la pertinence de leurs hypothèses sur ces terrains. On peut peut-être dire la même chose du côté des architectes-chercheurs. [...]

Je sais par exemple que Sawsan Noweir a souhaité un moment venir au Cambodge. Moi j'aurai rêvé d'aller au Caire - cela ne s'est jamais fait.

-Il n'y a jamais eu d'échanges ou de travaux en commun dans les ateliers ?

- Chacun a ses contraintes de temps aussi mais c'était quand même ce que nous souhaitions dans l'idéal dans « Ville orientale ». C'était un peu comme je vous disais tout à l'heure à propos du « détour », c'était pratiqué cela - c'est-à-dire ne pas cloisonner, développer des analyses suffisamment fines pour ensuite avoir des échanges croisés. Et il y avait des enseignements communs dans « Ville orientale », qu'il n'y a pas eu après.

C'est ce que je disais à propos des questions de découpage et de tracés avec Philippe Panerai se passe dans ce cadre-là - quand nous échangeons sur des aspects de nos enseignements. Malheureusement, cela n'a pas pu durer.

-Finalement chaque groupe regrette un peu qu'il y ait eu cette séparation ?

- Oui. C'est curieux, aujourd'hui on change un peu le vocabulaire mais on parle des Suds - avant on parlait des pays du Sud. J'avais l'habitude de dire à mes étudiants que pour ce qui concerne l'Europe le Sud commence à l'Est parce que l'un des premiers Sud - ou en tout cas terrain autre pour les occidentaux - est la Turquie, l'Empire Ottoman.

- C'est vrai qu'une année l'atelier du Caire et l'atelier Maghreb se sont retrouvés à Istanbul avec l'atelier Turquie.

- Voilà. C'est vrai qu'il y avait eu la conférence « Habitat » à Istanbul, il y a eu des circonstances qui ont favorisé ce genre de regroupement avec une vision peut-être un peu plus large. L'existence de l'IFEA reste un des pivots de la coopération intellectuelle française à l'étranger. L'un de nos collègues - Stéphane Yérasimos - a été directeur de cet institut. [...] Cela manque un peu en Asie - pas en Asie complètement car au Japon il y a eu Augustin Berque qui a dirigé la Maison franco-japonaise. Cela a été - en dehors des actions que nous menons - une source très importante - parfois sans suite - de formations vers l'Asie d'architectes. Il y avait une convention, quelque chose d'ancien qui liait l'Ecole des beaux-arts à l'université de Kyoto et dont l'Ecole d'architecture Paris-La Villette a été dépositaire. [...]

Ce que j'essaie de vous dire c'est qu'il y a eu cette action qui était quand même unique - « Ville orientale » et ses retombées ensuite -, mais il y a eu à la même période quelques autres approches qui ont aussi enrichi cet échange sur le plan de l'architecture, des conceptions urbaines entre la France et l'Extrême-Orient.

[...]

La connaissance historique ne contraint pas forcément au terrain. L'activité de terrain est autre chose. D'ailleurs le terrain ne dit pas son histoire. Il ne faut pas croire que c'est en allant sur le terrain qu'immédiatement...

[...]

Il y a des continents qui sont beaucoup plus compliqués à investir et qui sont ceux de l'histoire, des religions, de la culture au sens large, de la littérature, de la musique : territoires qui ne nécessitent pas que nous allions sur des terrains mais qui sont néanmoins très enrichissants.

On peut essayer d'avoir une coupe longitudinale, quelque chose qui traverserait. Cela peut-être une ambition : du Maghreb à l'Extrême-Orient - c'était « Ville orientale ». Mais ce n'est pas l'ambition d'une seule personne. A mon sens, c'est une vue de l'esprit. Peut-être qu'il y a des domaines qui peuvent se prêter à ce genre d'exercice. Il faudrait que j'en parle avec mes collègues géographes. [...]

-C'est vrai que l'ambition d'étudier un ensemble de territoire aussi large est grande. Par exemple, j'ai l'impression qu'il n'y a pas eu de publications communes à toutes les aires géographiques pendant « Ville orientale » ...

- Là, vous pointez quelque chose d'intéressant. Vous pointez quelque chose qui s'est posée. La question de la publication est un processus assez lent. Difficile de mener de front une aventure pédagogique où on revendique une part de liberté d'expression, d'analyse, etc. et une certaine rigueur qu'on est en droit d'exiger pour une publication scientifique. Et on n'a pas tranché.

- Cette rigueur scientifique, on la retrouvait dans vos rapports de recherche...

- Certes mais ce n'est pas le travail mené avec les étudiants sur le terrain.

[...]

Pour ce qui est du début - dans les années 1980 -, nous étions dans une dynamique fondatrice, pas dans un processus réflexif de dire le pourquoi et le comment de ce que nous étions en train de faire. Peut-être que cela ne nous aurait pas aidé à produire quelque chose de singulier, original - c'était un ovni cette histoire-là. [...] Nous en parlions avec Pierre Clément et si nous avions été complètement rationnels, nous n'aurions jamais monté des choses comme celles-là. C'était impossible, hors institution.

-Comment est venu l'idée de créer ce programme par le biais du département architecture comparée de Pierre Clément à l'IEA ?

- Comment cela s'est fait ? Vous lui poserez la question. Je suis incapable de vous répondre. Ce qui est certain est que nous nous connaissions. Il y avait une certaine complicité intellectuelle, des idées communes. Je pense que l'impulsion c'est quand même lui qui l'a donné. Comment cela s'est fait ? Est-ce qu'il y a eu des réunions fondatrices ? Je n'en ai malheureusement plus le souvenir.

- Il y a des textes de propositions de cours pour le programme qui datent de mai 1981 au archives nationales – dont certains de vous.

- Vous voyez vous l'avez, moi je ne l'ai pas.

- D'ailleurs dans certains documents d'archives il y a un certain Patrice Dalix qui apparaît mais qui ne semble pas finalement avoir fait partis du programme...

- Patrice Dalix est un architecte-urbaniste qui a passé beaucoup de temps dans le cadre de la coopération. Il a fait un nombre important de missions – y compris au Laos pour le PNUD. Il est venu enseigné dans le cadre d'une formation dont j'avais en partie la charge à l'Ecole d'architecture Paris-Villemin.

- Donc il a été envisagé un moment comme enseignant du programme « Ville orientale » ?

- Il a fait des rapprochements. Là, c'était plus des enseignements sur la question des pays en développement. Mais c'était des choses qui l'intéressaient. Il y a eu des rapprochements mais ce n'a jamais été... La question s'est posée à un moment plus récent. Il se trouve que cette école - qui a été désigné à un moment comme école pilote pour l'enseignement de l'architecture – à la suite d'un malheureux projet d'extension, de déplacement près de la gare de l'Est a été supprimée. L'école Malaquais a pris un peu le relais mais ce n'est pas vraiment la même école. Une partie du personnel à bouger, une autre partie n'a pas voulu bouger.

Moi, j'avais pris de la distance par rapport à cet enseignement parce que j'avais trop de responsabilités du côté universitaire. Mais à ce moment-là, je crois que Patrice Dalix a été conduit à déplacer ses enseignements vers l'Ecole d'architecture de Paris-La Villette. A ce moment-là il a peut-être eu une possibilité dans la mesure où l'école était responsable de la gestion du programme MAP. [...]

[au sujet du programme MAP]. Il existe toujours mais à l'intérieur des écoles sans fédération et finalement il n'existe plus sous ce nom-là car il a été absorbé au sein de DSA qui sont plus vastes. L'identité Asie du Sud-est est plus marquée maintenant du côté de la recherche. Mais il existe des ateliers très actifs. Mais il n'y a pas un système d'enseignements coordonnés spécifiques sur l'Asie du Sud-est. C'est très difficile. D'ailleurs, je ne sais pas si cela serait tenable à l'échelle d'une école parce que l'enseignement supérieur est de plus en plus focalisé. [...] Il n'y a pas les souplesses qui pouvaient exister antérieurement, notamment dans les écoles d'architecture. Il y a les jeux de mise en concurrence des écoles les unes par rapport aux autres comme les universités sont parfois aussi mise en concurrence. Cela ne facilite pas ce type de programme. Le nombre de personne que cela concerne est toujours limité par rapport à un ensemble plus vaste de formation. Donc c'est un peu noyé dans d'autres structures plus larges. En revanche du côté de la recherche, il existe un réseau « Métropoles d'Asie-Pacifique » qui est soutenu par le ministère de la Culture. [...]

De toute façon, nous avons toujours pensé que si nous souhaitions assurer une continuité dans les actions menées à l'extérieur en Extrême-Orient, il fallait que ces actions prennent appuis sur des actions de recherche qui étaient les seules de nature à maintenir une continuité d'une présence et d'une veille scientifique dans les relations avec les divers pays et les institutions homologues.

-Une dernière question. Vous avez bien souligné les changements amenés par mai 68, mais vous plus personnellement cela a eu un impact dans votre pratique ?

- Oui. Cela a eu une place. Je n'ai pas envie de vous en parler mais cela a eu une place importante.

Entretien avec Florence Contenay à Paris, le 9 février 2017 - Durée : 1h20

L'entretien a lieu chez elle, dans son salon. Son accueil est très convivial. Elle avait déjà entendu parler de mes recherches.

F.C. – Alors vous faites allusion dans votre message à l'inter-UP « Ville orientale » qui a été hébergé pendant un moment à l'IFA dans le cadre du département Architecture comparée. Deux remarques : l'IFA que j'ai connu quand j'y étais de 1982 à 1988 était très ouvert sur l'étranger de manière générale et en particulier – c'est la deuxième remarque – dans le cadre du département Architecture comparée.

Pourquoi Architecture comparée ? C'est là que vous allez trouver une connexion avec le vernaculaire parce que le responsable de ce département était Pierre Clément qui avait une double formation d'architecte et anthropologue. Donc il a fait des recherches d'anthropologie – il a passé un an au Laos je crois – et il a été rattaché à une structure éphémère qui s'appelait l'Institut de l'Environnement, puis affecté à l'IFA où il a pris la tête du département Architecture comparée. Et il a hébergé dans le cadre de ce département – enfin l'IFA a hébergé – ce qui était une structure expérimentale. Il y avait 2 programmes : le programme « Ville orientale » et un programme qui était beaucoup plus histoire et forme urbaine – c'était avant la création des CEAA qui étaient les précurseurs de ce qui sera plus tard les doctorats.

Donc c'était un hébergement expérimental et temporaire qui a pris fin quand les CEAA ont été créés en 1985 - me semble-t-il – parce qu'à ce moment-là, la tutelle, c'est-à-dire la Direction de l'architecture a contesté à l'IFA la capacité à héberger de la recherche.

J'en pense ce que j'en pense mais peu importe parce que cela a été quand même très positif d'une part parce que cela a permis d'ouvrir un certain nombre de domaines qui étaient des domaines de recherche et de faire coopérer ensemble des écoles d'architecture.

[...]

Ce qui serait intéressant pour vous c'est de rencontrer les gens qui étaient les actifs dans ce programme à commencer par Pierre Clément.

[...]

Il vous reste Serge Santelli. Et Françoise Ged qui est à la Cité. Elle est responsable de l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine et elle a fait partie de ce programme au départ.

-Mais elle était plus côté recherche qu'enseignement ?

- On ne faisait pas la différence. [...]

C'était à peu près équilibré sur 3 terrains : le Maghreb avec le Maroc, la Tunisie et un peu l'Algérie – mais l'Algérie c'était un peu particulier parce qu'à l'époque il s'agissait du suivi du programme de Boumediène – avec un aspect vernaculaire avec Santelli en particulier ; la Turquie avec Pierre Pinon [...] et la Chine et l'Asie du Sud-est – principalement la Chine où il y avait un énorme investissement intellectuel qui a pris un développement particulier avec l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine.

[...]

Architecture patrimoniale, architecture vernaculaire, tout cela était mélangé à l'époque. A l'IFA, nous mélangions bien les gens. C'était une période expérimentale – une structure organisée mais pas de manière rigide.

-Pouvez-vous m'expliquer comment s'est créé le département Architecture comparée ?

- L'IFA s'est créé avec 4 départements : un premier département « Histoire et archives » qui a donné lieu en particulier au Centre d'archives de la rue Tolbiac, un département « Diffusion et actualité » dont été responsable au départ François Chaslin, un département « Echange et formation » qui brassait très large et concernait toutes les relations avec les professionnels, les maîtres d'ouvrage, les élus avec Jean-Pierre Epron – qui était un personnage considérable -, et puis enfin le département « Architecture comparée » avec Pierre Clément [...].

Mais il n'y avait pas de recherche, l'IFA n'était pas censé faire de la recherche. De toute façon la recherche n'existait pas dans les écoles d'architecture. Enfin, il y avait des esquisses de laboratoires comme sous la forme du programme inter-UP « Ville orientale » mais il s'agissait d'embryons. C'est difficile pour quelqu'un de votre génération de voir d'où nous venons. C'est un peu compliqué parce que la genèse de la recherche est très récente. Justement, je suis au Comité d'histoire du ministère de la Culture et le Comité d'histoire supporte - au sens financier et au sens intellectuel - un gros programme sur l'histoire de l'enseignement de l'architecture au XXème siècle avec en particulier la création de la recherche. La recherche n'existait pas avant le rapport Lichnerowicz qui date de 1972 me semble-t-il et qui a été suivi d'une période d'incitation à la définition de thèmes de recherche et à la structuration d'équipes – mais hors système, en dehors des écoles d'architecture.

Et la structuration de la recherche remonte à 1978 dans le cadre du ministère de l'Environnement et du Cadre de vie, et d'un rapprochement entre l'enseignement de l'architecture et la recherche – avant l'enseignement de l'architecture n'était pas rattaché à la Direction de l'architecture qui était un service autonome, et la recherche faisait partie d'un petit service dont je m'occupais à l'époque mais qui regroupait la tutelle de la profession, de la création des CAUE et des tas d'autres choses.

Je schématise énormément. Et la structuration a été très lente. L'IFA a commencé sous forme de préfiguration en 1980/1981. Donc c'est un calendrier assez serré. Et aujourd'hui, nous sommes au point d'aboutissement. Mais la création des laboratoires est quand même récente.

Pour en revenir au programme « Ville orientale », cela s'est traduit par l'affectation de Pierre Clément à Belleville. Il est resté à l'IFA mais il a été affecté comme enseignant à Belleville. On ne disait pas à l'époque enseignant-chercheur parce qu'il n'y avait pas de statut – il y en a toujours pas. Mais il a créé ce laboratoire qui s'appelle l'IPRAUS aujourd'hui.

- Donc à la création du programme, il y a toujours eu la volonté de développer de la recherche dans les écoles ?

- Bin c'était inter-UP. Les membres du programme étaient des enseignants. Et cela a été structuré quand l'IPRAUS a été créé je pense. [...]

- Comment est venue l'opportunité de créer un tel programme avec le département Architecture comparée de Pierre Clément ? Y avait-il une volonté du ministère de développer un programme sur ces pays-là ?

- Vous croyez à la volonté politique ! L'histoire de l'IFA est quand même une histoire un peu baroque parce que c'est un avatar d'un projet giscardien qui a avorté, et qui a fini par être quand même constitué sur des bases différentes et à partir d'un certain nombre d'amalgames entre des initiatives différentes qui se sont rassemblées les unes par rapport aux autres, avec des personnalités fortes. Quand je suis arrivée à l'IFA – mon prédécesseur, c'est lui qui a vraiment créé l'institution [...] -, il y a eu une opportunité de rassembler des personnalités extraordinairement fortes et intéressantes dont Pierre Clément dans un projet qui a fini par avoir une cohérence et qui était à la fois expérimental, très ouvert, très interactif.

- Il y avait une certaine carte blanche de la part du ministère ?

- Totale. Totale. En tout cas, tant que j'y étais. Une hyper activité assez extraordinaire. Il n'a pas encore été fait une histoire de l'IFA mais c'est une petite période avec une petite équipe qui a été extraordinairement productive. Le programme « Ville orientale » était un tout petit truc dans un ensemble. Il y a aussi le programme sur les formes urbaines avec Bruno Fortier qui était aussi considérable, qui était aussi hébergé à l'IFA et qui fonctionnait – cela va vous faire rigoler parce que c'est vraiment un autre monde – à coup d'objecteurs de conscience. Vous savez qu'il y avait la conscription obligatoire jusqu'à une époque relativement récente. Et il y avait un statut d'objecteur de conscience. Ceux qui refusaient de faire leur service militaire pouvaient faire leur objection de conscience auprès d'associations culturelles, sociales, etc. Et l'IFA – association culturelle – recevait des objecteurs de conscience. Il y en avait plein des objecteurs de conscience. Il y en avait plein chez Bruno Fortier – qui étaient tous des architectes et qu'il faisait travailler sur la genèse des formes urbaines à Paris. Cela marchait très bien – sauf qu'il n'y avait pas de filles. C'est pour la petite histoire. Et en même temps c'était aussi un peu de l'inter-UP avec tous les micros laboratoires qui se créaient et s'intéressaient aux formes urbaines. C'était très à la mode à l'époque la morpho-typologie et compagnie. Cela a permis de faire pas mal d'études urbaines très intéressantes et de renouveler l'approche que nous avons sur les tissus urbains – notamment dans les villes patrimoniales. Cela a alimenté énormément de travaux tout à fait intéressants – à la fois des travaux de recherche avec Panerai mais aussi des travaux très inscrits dans l'action, le lit des ZPPAUP. Ce genre de choses est un peu né à l'IFA, grâce à l'énergie de Bruno Fortier [...]

Et puis ces gens-là sont passés à la pratique : Pierre Clément est maintenant le président d'une des plus grosses agences qui exporte dans le monde entier et surtout en Chine. Il a fait le plan de la baie d'Alger. [...]

- Donc vous dites que le ministère n'avez pas de demande particulière sur un enseignement tourné vers l'Orient ou le Tiers-monde ?

- Mais qu'est-ce que vous appelez le ministère ? C'était nous.

- Vous vous référez bien à des personnes plus hautes ?

- Le ministre ? Alors qui y avait-il comme ministre ? Cela devait être... Je ne sais plus. Le directeur, c'était Jean-Pierre Duport. [...] il me disait : « Ecoute, je vais essayer de te trouver un peu plus de sous. C'est très bien ce que vous faites, continuez. » [...]

- Parce qu'à la même époque le ministère de la coopération se développe avec l'élection de F. Mitterrand, et il y a le Plan construction qui lance le programme REXCOOP. Alors je me demandais s'il y avait un lien.

- Alors oui ! Voilà effectivement. Il y a toujours eu des rapports étroits avec le Plan construction. C'est vrai que Jean-Pierre Cot a illustré – pendant une courte période – un tiers-mondisme militant qui nous a un peu impressionnés, influencés à un moment – mais pas longtemps. Il y a eu un reflux rapide.

- Pourquoi ?

- Parce que le business est quand même plus intéressant que le tiers-mondisme... Vous n'avez pas connu Jean-Pierre Cot. Je n'ai pas dit que c'était un enfant de cœur. C'était un type absolument extraordinaire – d'abord le fils de son père – qui avait une foi dans ses idées. C'était un peu utopique. Mais à l'époque, nous étions un peu dans l'utopie. Les premières années de Mitterrand – du gouvernement socialiste -, c'était quand même plein d'espoirs et d'utopies. Nous en avons un peu profités.

Je sais que sur le rapport que j'avais fait sur « Faut-il supprimer l'IFA » parce que c'est une création du diable – c'est-à-dire de Giscard -, j'avais tout un volet sur l'ouverture vers le Tiers-monde – le flambeau. Mais ce n'était pas une commande politique.

- Pourtant le programme « Ville orientale » apparaît en 1981, la même année que l'élection de Mitterrand...

- Oui mais bon. L'IFA, l'association a été créée en décembre 1979. La préfiguration s'est déroulée sur toute l'année 1980 avec Francis Dollfus. Et puis au moment de l'élection de François Mitterrand, le Président qui était Jacques Narbonne et Francis Dollfus ont donné leur démission. Et moi, on m'a demandé de faire un rapport pour savoir si on gardait ou si on flinguait. Et j'ai dit qu'il fallait garder parce que tout était prêt : les programmes étaient prêts, les équipes étaient constituées, le pognon était là.

- C'est à ce moment-là que l'IFA s'est installé rue Tournon ?

- Oui, grâce à Pierre Clément qui a trouvé les locaux.

Donc je sens que je ne réponds pas à votre question sur la volonté politique.

-Si, si puisque vous me dites qu'il n'y en avait pas, que vous aviez carte blanche.

- C'était [Roger] Quillot qui était le ministre de Mitterrand – après l'alternance. Le conseiller technique au cabinet était un ami et il m'a dit « Florence, est-ce que tu crois qu'il faut ou qu'il ne faut pas garder ? Tu me fais un rapport ».

C'est difficile d'imaginer que c'est comme cela que cela se passe. Mais ce n'était pas du copinage. Parce que, moi, en ce qui me concerne j'avais été proposée par Joseph Belmont – du temps du ministère de l'Environnement et du cadre de vie – avec Max Querrien : le binôme Président-directeur. Et nous avons été jetés comme des malpropres parce que nous pensions mal – nous n'étions pas de droite du tout. [...]

-Donc des programmes comme le REXCOOP n'ont pas aidé la création d'un programme comme « Ville orientale » ?

- Non, non. C'était parallèle. C'était lié, il y avait des contacts bien sûr. Mais cela ne répondait pas aux mêmes objectifs. Le REXCOOP était très orienté vers la production, les entreprises, plus que vers les architectes. Il y a toujours eu une jonction ou information réciproque avec le Plan construction – de l'époque.

- Vous me disiez tout à l'heure qu'à la création des CEAA l'IFA ne s'est plus occupé du programme ?

- Non, ce n'est pas cela. Institutionnellement, il n'y a plus eu de programmes inter-UP mais il y a eu un positionnement dans les écoles. Mais c'était les mêmes personnes qui s'en occupaient. Cela a continué sous la même forme, mais ce n'était plus de l'inter-UP.

- C'est à ce moment-là que l'équipe travaillant sur l'Asie du Sud-est a été séparé des équipes du Moyen-Orient ?

- Ce n'est pas une séparation. Pourquoi voulez-vous qu'il y ait eu une séparation ?

- Il y a eu une séparation. Mais je n'arrive pas à savoir à quelle époque cela se produit.

- A bon ?

- Oui il y a eu une séparation entre les deux : le Moyen-Orient à Belleville et l'Asie du Sud-est à La Villette.

- Demandez à François Ged, elle vous dira cela plus précisément.

Il faudrait voir cela de façon précise dans le temps ; le moment où il y a le décrochage – le décrochage du programme « Ville orientale » est le moment de la création des CEAA – et après le montage des laboratoires. Dans un premier temps, les préfigurations des laboratoires ont été des associations de la loi de 1901 intégrées dans les écoles. Puis la cours des comptes a poussé des hurlements – c'était justifié – en disant que c'était de la gestion de fait, etc. En sachant que les Ecoles d'architecture – les établissements publics – ont commencé à être créés en 1980/1981 – pas avant. C'était complètement du bricolage. Après cela s'est structuré avec des répartitions – mais je ne sais pas si ce sont des répartitions territoriales étanches.

Il faudrait voir aussi les doctorants, ceux qui ont été formés dans ce cadre-là. Il y a eu un essaimage. Ce serait intéressant de suivre à la fois leur sujet de recherche et leur itinéraire.

[...]

-Concrètement le rôle de l'IFA a été d'accueillir les cours du programme ?

- Une mère porteuse. Une couveuse.

-Elle accueillait les cours, les expositions. Mais est-ce qu'un travail de communication et de valorisation du programme a été fait ?

- Il faut demander plus précisément à Pierre ou à Catherine Seyler. [...]

Il n'y avait pas – à ma connaissance – d'expositions particulièrement structurées de présentation des travaux de l'inter-UP. Il ne me semble pas. Mais il y a eu des productions, des publications.

-Charles Goldblum disait que le programme avait été exemplaire et qu'il avait pu initier d'autres programmes d'enseignement ou de recherche...

- Oui, alors l'avantage de l'IFA était que c'était très souple et très ouvert. Il n'y avait aucune contrainte institutionnelle grâce à son statut d'association et une totale liberté – totale, complète -, et des moyens très modestes mais suffisants. Une petite équipe resserrée et des moyens à l'échelle – sans suspicion de l'utilisation des moyens.

- Le programme « Ville orientale » aurait-il pu servir de modèle dans l'organisation ou la méthodologie de recherche ?

- Je serais incapable de répondre à ce genre de questions. Je ne suis pas capable de juger de la méthodologie en matière de recherche. Vous me posez une question un peu gênante puisque comme j'étais à l'IFA à l'époque, je pense que tout ce qui a été fait est épatant, exemplaire – cela a été à bien des égards. Vous prenez l'exemple du Centre d'archives. [...] Cette liberté a permis de faire des tas de choses – et je pense que c'est à cela que Charles fait allusion - qui n'auraient pas été possible autrement. Parce que maintenant, il y a quand même une pesanteur. Je suis très contente que les écoles soient des établissements publics mais quand même...

[...]

...mais la gestion est très lourde. [...] Les laboratoires sont étranglés. Nous, nous n'avions pas ce genre de problème. Nous avions un système de gestion privé et très décentralisé – chaque département avait son propre système de gestion dans un cadre, dans une parfaite transparence. Par exemple dans le département Architecture comparée, comme ils étaient tout le temps dans le monde entier les ordres de missions il n'y avait pas de problème. [...]

-Pierre Pinon me disait que selon lui il n'y avait plus de recherche architecturale depuis que le financement se fait par laboratoire et non par projet...

-[...] Ce qui est vrai – là je le dis à titre personnel -, rétrospectivement nous avons un peu supprimé l'appel d'air qu'étaient les appels d'offre et la recherche incitative – sauf la magnifique consultation sur le Grand Paris. Donc nous avons fait quand même de l'arrosage de laboratoire écoles par écoles avec un soucis d'équilibre politique. Il faut calmer le peuple donc il faut nourrir les laboratoires. Est-ce que cela nuit à la qualité de la recherche ? Je ne crois pas du tout. Cela a supprimé la marge de manœuvre qu'il pouvait y avoir pour innover. Mais c'est un peu la même chose du côté du Plan construction – du PUCA.

[...]

-Pour en revenir au moment de la scission entre le groupe Asie du Sud-est et le Moyen-Orient, certains l'ont vécu un peu comme un moment où le ministère avait eu peur de l'importance que prenait le programme et leur avait demandé de se séparer parce qu'ils devenaient trop forts.

- Qui vous a dit cela ? Cela me semble bizarre. Trop fort par rapport à quoi ?

- *Plusieurs personnes importantes dans le milieu architectural réunis ensemble...*

- C'est absurde...

- *Y aurait-il eu à un moment la volonté de recentrer les recherches sur la France ?*

- [...]

- Je ne pense pas que cela a été formulé officiellement mais certains semblent l'avoir vécu de cette façon... Une séparation du groupe imposée par le ministère.

- Possible mais je ne vois pas, et je n'en vois pas l'intérêt surtout.

Peut-être que c'était de se dire qu'il fallait que les écoles soient arrosées de façon un peu équilibrée, que les crédits n'aillent pas tous aux mêmes endroits. Peut-être ?

Effectivement, l'idée qu'il faut équilibrer les crédits et ne pas trop favoriser une école par rapport à d'autres parce qu'il y a eu des comportements très inégaux par rapport à la recherche dans les écoles. Il y a des écoles qui ont refusé complètement la recherche – les écoles classiques comme UP 2, UP 4, UP 9. Evidemment à l'époque, la recherche était vue comme abominable. Maintenant cela a peu près disparu mais pas complètement – il y a du retard qui a été pris très sérieusement. Et puis il y a des écoles qui se sont engouffrées dans la recherche : Belleville – l'école de Bernard Huet -, La Villette, un peu Versailles – les écoles qui étaient le plus demandeuses de crédits pour la recherche. En province, il y a Nantes, Grenoble, Marseille...

[...]

A part pour la question de l'allocation des crédits, je ne vois pas le ministère imposait une séparation entre deux terrains géographiques.

Entretien avec Philippe Panerai à Paris, le 15 février 2017 - Durée : 1h45

Nous nous retrouvons un matin à son agence.

DA – *Nous pourrions commencer par parler de votre formation. Il me semble que vous étiez dans l'atelier Arretche.*

PP – Oui, vous avez raison. Vous savez comment cela marchait à l'époque ? J'ai été reçu au concours d'entrée en juin 1962.

-Vous avez fait toutes vos études à l'atelier Arretche ?

- Oui, j'ai fait toutes mes études dans l'atelier Arretche. Et, j'ai été diplômé en juin 1967.

- Donc avant les événements...

- Oui, juste avant. Je n'étais pas très pressé de finir mais nous nous sommes rendus compte en 1966 que cela n'allait pas durer. Et indépendamment de cela je devais faire mon service militaire. Et puis, je n'avais pas envie, alors j'ai fini.

-Vous avez beaucoup voyagé pendant vos études ?

- Pas assez, sans aucun doute, parce que les choses étaient moins faciles. Nous voyagions moins facilement qu'aujourd'hui certainement.

Je n'ai pas été un globe-trotteur qui partait à l'aventure. J'avais des copains qui le faisaient mais moi cela n'est pas dans ma nature.

L'Ecole des beaux-arts est une école où nous avons un temps libre très grand, une capacité à décider de notre propre activité – une école absolument pas bureaucratique -, et donc nous avons une habitude des voyages - plus ou moins éloignés – qui était assez ancrée. Une habitude qui pouvait être simplement de se dire : « Aujourd'hui, nous avons du temps libre. Allons voir 15 villages dans la région parisienne ». Il y avait donc une habitude d'une certaine curiosité.

L'Ecole des beaux-arts que j'ai vécue – qui est la fin des beaux-arts – était encore très clairement marquée par le mythe de l'Italie, l'Antiquité et la Renaissance. Donc un des premiers voyages un peu longs que j'ai fait a été d'aller en Toscane, de passer par Ravenne et de remonter par Venise. Il était évident que si nous pouvions emprunter une voiture à nos parents et faire du camping, il fallait y aller.

Mais d'une part, à l'atelier Arretche il y avait un assez grand nombre de gens plus âgés qui allaient travailler chez des architectes notamment en Syrie et au Liban, et d'autre part, il y avait un assez grand nombre – 5 ou 6 personnes, ce qui n'est pas rien – d'architectes égyptiens qui étaient diplômés de l'Ecole des beaux-arts du Caire et qui venaient en 1^{ère} classe. Ils venaient chez Arretche. Pourquoi ? Ils n'étaient pas tous là, mais un grand nombre venait chez Arretche. Cela leur donnait comme l'équivalent d'un doctorat. Il y avait notamment quelqu'un – qui est mort depuis – qui s'appelait El Kafrawi et qui était très brillant. Il a passé 2 ou 3 ans dans l'atelier et après, il a fait partie des fondateurs de l'Ecole de Versailles. C'était un monde dont je n'étais pas familier à l'époque mais qui existait.

Et la raison pour laquelle El Kafrawi et d'autres – pas lui mais les autres – sont retournés au Caire pour enseigner – c'était la même chose avec la Syrie -, tient à Wissa Wassef. Vous connaissez ?

-Non...

Wissa Wassef est une vieille famille copte égyptienne. Lui – architecte - avait fait ses études à Paris dans l'atelier Gromort qui est devenu l'atelier Arretche. Donc je pense que c'est pour cela qu'il y avait des gens qui venaient chez Gromort puis chez Arretche.

Wissa Wassef était un peu l'équivalent d'Hassan Fathy. Sauf qu'étant copte, il n'avait pas la même notoriété - pour des raisons qui tiennent de l'idéologie. Il a construit avec sa famille un petit domaine de 4 ou 5 maisons – dont la sienne et celle de sa sœur - où il a fondé une école dédiée à l'apprentissage des techniques de poteries et de tissages anciens en travaillant sur les modèles anciens, sur l'héritage décoratif copte. [...] C'est un domaine qui s'appelle Harrania. [...]

Pendant mes études, j'ai eu la chance néanmoins de faire 2 voyages : l'un en Andalousie où j'ai découvert l'architecture arabe – la mosquée de Cordoue, Grenade, etc... - et l'autre – plus court mais passionnant – à Istanbul où j'ai été soufflé en rentrant dans les grandes mosquées ou à Sainte-Sophie.

[...]

Dans l'atelier Arretche, il y a eu une scission en 1966 au moment de la crise de l'Ecole et de son découpage en 3 groupes – A, B et C. Il y a eu des gens de l'atelier Arretche – qui sont des gens plutôt de ma génération et un peu plus jeunes – qui sont partis, emmenés par un personnage dont vous avez certainement déjà entendu parler : Bernard Huet. Ils sont partis au groupe C.

-Pour former l'Atelier Collégial...

-Pour faire l'Atelier Collégial. Je m'entendais assez bien avec lui. Il m'a proposé de partir, ce que j'ai refusé parce que cela était trop compliqué compte tenu de ce que j'avais à faire – finir mon diplôme, faire mon service militaire, etc. Mais je l'avais pas mal fréquenté durant les années précédentes. C'est quelqu'un qui était obsédé par la connaissance, la découverte et les voyages. Et notamment aussi, quelqu'un qui est – à ma connaissance – la première personne qui introduit Louis Kahn dans la culture des beaux-arts. Il a fait son diplôme en 1963 si ma mémoire est bonne, un diplôme sur l'extension du cimetière de Toulon [...] qui était de l'architecture kahnienne. C'était la première fois que quelqu'un faisait cela aux beaux-arts.

- Parce qu'il y a plusieurs étudiants qui sont partis étudier à Philadelphie auprès de Kahn...

- Oui, il est parti l'année d'après. Il a été à l'initiative d'aller chez Louis Kahn et a été suivi par pas mal de gens, notamment Serge Santelli, Christian Devillers. [...]

- *Donc au sein de l'Atelier Arretche, il y avait une ambiance favorable à l'expérimentation ?*

- C'était un atelier très ouvert contrairement à d'autres. Il était très ouvert pour plusieurs raisons. La première était qu'il était le plus gros atelier au niveau de l'effectif de l'École. La deuxième est que Arretche n'était pas un homme qui avait lui-même une théorie, mais par contre il avait l'héritage de Gromort.

Gromort était quelqu'un d'une culture assez éclectique - cela se voit dans ses livres -, c'est-à-dire qu'il connaissait très bien la culture classique beaux-arts/italienne tout en s'intéressant aussi à l'Espagne, etc. Il pensait que le monde ne se résumait pas à la Grèce et à Rome, il savait que le reste existait et était aussi important.

Arretche s'était pas mal promené dans sa vie. Il avait été aux Etats-Unis - de même que Gromort. Donc il y avait cette idée que nous ne pouvions pas être prisonnier de...

Pour aller un peu vite, pour situer un peu les personnages, Arretche était l'anti-Lemaesquier. Les Lemaesquier étaient prix de Rome de père en fils. A l'époque où j'étais aux beaux-arts, le vieux Lemaesquier - Charles - et son fils - Noël - étaient tous les deux au jury du prix de Rome car membres de l'Institut. Le jury du prix de Rome devait être composé une dizaine de personnes dont déjà deux Lemaesquier qui contrôlaient quelques autres.

Arretche était le contraire. Il n'était pas au jury du prix de Rome. Finalement, l'idée qu'il avait était que le débat interne à l'atelier était profitable à tous et que, comme il y avait beaucoup d'étudiants, dans le grand nombre il y aurait plus de moteurs. Il ne s'imposait pas comme modèle.

- *Donc, les étudiants pouvaient tout à fait s'intéresser aux éléments plus ordinaires de l'architecture ?*

- Oui absolument. Et il y avait un goût très développé chez Arretche pour ce que nous avons appelé depuis - avec un mauvais mot - l'architecture vernaculaire.

- *Justement, c'est une question qui revient souvent sur le qualificatif employé pour parler de ces architectures, de celles que vous avez étudiées dans le cadre de « Ville orientale ». Parfois les personnes parlent de vernaculaire, de traditionnelle, d'architecture sans architecte...*

- Je n'utilise jamais le mot vernaculaire parce que vernaculus est le petit esclave qui reste à la maison. Mais, avant de parler de « Ville orientale », il y a deux éléments qui marquent cet intérêt pour les choses banales. Il y a d'une certaine façon - même si cela est très critiquable -, les croquis d'Albert Laprade qui, à l'époque de Vichy, a mobilisé de jeunes architectes ou étudiants pour faire ces croquis afin d'éviter qu'ils soient envoyés au travail obligatoire en Allemagne.

- *Il s'agit du chantier lancé par Georges-Henri Rivière ?*

- Non, alors je ne sais pas quels sont les rapports qu'il y a eu entre Laprade et Rivière mais cela va un peu dans le même sens. Cela profite peut-être du même cadre général.

- *Il y avait Jean Bossu qui avait participé au chantier...*

- Oui. Je ne sais pas. Il faudrait vérifier mais je pense que ce qu'a fait Laprade n'est pas du même niveau scientifique - si on veut - que Rivière. Ce n'est pas de l'anthropologie mais il y a quand même de l'observation et du dessin.

Ensuite, il y a un autre livre intéressant - bien que franchement vichiste - qui est *L'Architecture rurale et bourgeoise en France* de Georges Doyon et Robert Hubrecht [1942]. Il n'est quand même pas si mal fait.

Tout cela fait que nous étions attentifs à l'intérêt des fermes, des maisons, des villages. Je me souviens d'avoir fait du ski dans le Queyras à Pâques à Saint-Véran où tous les après-midis nous nous baladions et dessinions les maisons en essayant d'en visiter quelques-unes. Donc cette habitude de regarder des maisons simples, d'en voir plusieurs donc de les comparer, de voir ce qu'elles ont en commun est une chose que j'ai commencé à pratiquer avec des amis aux beaux-arts. Sur des cas français. J'ai des amis en Corrèze, j'y ai fait la même chose. Qu'est-ce que c'est la maison corrézienne ? Dans 3 villages : est-ce qu'elles sont pareilles ? 15 km plus loin, elles ne sont pas tout à fait pareilles mais il y a des points communs, etc. Ce genre de question m'a trotté dans la tête très clairement à partir de 1965.

Et donc je n'appelle pas cela traditionnel. Tout est traditionnel, ce n'est pas du modernisme exacerbé. C'est de l'architecture ancienne sans aucun doute. Elle peut être traditionnelle mais tout ce qui est ancien est traditionnel. Mais c'est un terme qui m'agace un peu. Vernaculaire, je n'emploie jamais le mot. C'est l'architecture courante.

- *Et l'expression utilisée par Rudofsky d' « architecture sans architectes » ?*

- J'y pensais évidemment. La sortie du livre de Rudofsky a été un choc.

- *Vous avez vu l'exposition au musée des Arts décoratifs ?*

- Je n'ai pas vu l'exposition, je l'ai ratée mais par contre j'ai le livre. L'exposition était en 1969, c'est cela ?

- *Oui.*

- Pourquoi je l'ai ratée ? J'étais en camp militaire peut-être. J'ai fini mon service le 27 février. Donc je ne disposais pas tout à fait de mon temps. [...]

Mais effectivement cela a été un choc puisque cela allait dans le sens d'une ouverture.

Alors « architecture sans architectes » est un vrai débat. Nous n'allons pas entrer là-dedans sinon nous y passerions des heures.

Juste un mot. J'ai pas mal fréquenté – à cause de Jean-Charles Depaule et bien avant de monter l'atelier du Caire – le groupe de sociologie de Nanterre. Le groupe d'Henri Raymond pour aller vite.

J'ai été l'élève de Lefebvre à l'Institut d'urbanisme. Il était quelqu'un de prodigieux. Un cours de Lefebvre, d'abord c'était drôle et, ensuite nous sortions du cours avec l'idée qu'il fallait absolument lire les 3 ou 4 livres dont il avait parlé. Donc nous nous précipitions à la librairie de la Hune, nous les achetions et nous les lisions. Et cela recommençait la semaine d'après. Donc il s'agissait de quelque chose d'intensif, structuralo-marxiste si l'on peut dire.

Cela favorisait des rapports avec les sciences humaines, l'anthropologie, etc. Ce qui donnait un intérêt pour la classification – le structuralisme. En effet, classer permet de comprendre. Donc de ce point de vue-là, je n'ai pas changé d'idée.

Comment sont les choses ? Comment les gens habitent dedans ? Comment est-ce qu'ils disposent leurs objets à l'intérieur du logement ?

Donc nous baignions là-dedans en 1969, 1970 et 1971.

-Donc votre diplôme obtenu, vous faites votre service militaire et une fois qu'il est fini vous participez à la création de l'UP 3 ?

- Oui. A vrai dire, j'ai enseigné d'une manière bénévole à l'intérieur de l'atelier Arretche. Cela a commencé l'année où j'ai eu le concours d'admission – j'ai fait 3 ans de classe d'admission. Et d'une manière officielle à partir de 1966, à partir de la crise et de la réorganisation en groupe A, B et C. C'est la raison pour laquelle j'ai été assez logiquement à Versailles qui était une émulation de l'atelier Arretche.

C'est également la raison pour laquelle ceux qui étaient encore étudiants, et qui avaient le souvenir que nous leur avions raconté des histoires qui les intéressaient, étaient favorables à notre enseignement. Parce que pour être enseignants, il fallait être porté par des étudiants.

Donc je suis devenu enseignant alors que j'étais encore militaire. J'ai demandé une permission à mon chef de corps qui me l'a volontiers accordée. [...] J'ai eu le droit à 2 permissions sur les derniers mois – janvier/février -, c'est-à-dire au début de la reprise des enseignements en janvier 1969. [...] Donc je n'ai eu de contrats qu'à partir du 1^{er} mars. [...]

-Dans les années 1970 vous menez vos recherches qui vont aboutir à Formes urbaines : de l'îlot à la barre, pendant ce temps Jean-Charles Depaule fait son service militaire en Egypte...

- Il fait son service militaire comme professeur de français au Caire pendant 2 ans. Mais il faut penser qu'il avait déjà été au Liban. Et puis, il est revenu d'Egypte en ayant rencontré des architectes égyptiens, des architectes français, etc. Donc il nous parlait des relations qu'il avait avec eux.

Nous avons pas mal travaillé ensemble, et fait des voyages. Ceux sont nos voyages avec les étudiants en Angleterre, en Allemagne, en Hollande qui ont donné *De l'îlot à la barre*. [...] Nous nous intéressions aux mêmes questions. Il avait un point de vue philosophico-sociologique qui commençait à devenir anthropologique.

Il m'a à plusieurs reprises un peu sollicité en me disant : « Il y a des choses intéressantes dans l'architecture au Caire, tu devrais regarder... ». Ce à quoi je lui ai répondu qu'arriver à comprendre ce qui se passe en Europe – France et pays voisins – était déjà suffisant pour l'instant, et j'ai un peu refusé d'y aller.

Et il a fait un coup absolument génial – en 1982 -, il m'a dit : « Il y a un colloque organisé par les architectes et historiens français et égyptiens au Caire. On me prête un appartement, donc j'ai un logement qui ne coûte rien. Et le billet d'avion est payé. » Cela tombe pendant les vacances scolaires, donc rien à dire. Donc j'y vais, pour voir. Et j'y suis retourné !

-Ce n'est pas un colloque de l'UNESCO ?

- Non, ce n'était pas un très grand colloque. C'était organisé sans aucun doute par le CEDEJ dont Robert Ilbert était la tête pensante à l'époque. Il y avait André Raymond – le grand mandarin -, Jean-Claude David qui était à Alep, Mona Zakariya, Sawsan Noweir...

Il faut tout de même faire une petite parenthèse. Quand nous avons sorti *De l'îlot à la barre* [rapport de recherche en 1975, édité en 1977] – qui a eu un certain succès – David Mangin faisait son service militaire à Constantine. Et il s'est marié avec Sawsan Noweir.

Il a eu l'idée de monter un petit voyage, une mission dans laquelle j'étais inclus ainsi que Jean-Charles Depaule à l'université d'architecture de Constantine. Donc nous avons fait pas mal de choses à Constantine avec des gens assez intéressants, notamment Warek et un autre qui était enseignant à Constantine et jouait un rôle très important dans le monde intellectuel algérien. Je pense que c'était en 1978 ou 1979. [...] On est descendu en voiture de Constantine jusqu'à Biskra où il y avait 2 jeunes architectes égyptiens qui s'appelaient Hammi et Abderrahmane El Minawi qui s'étaient associés avec un architecte algérien pour monter des choses à la façon d'Hassan Fathy : constructions en matériaux locaux, etc. [...]

Ces 2 architectes égyptiens étaient des amis de Sawsan Noweir, ils avaient fait leurs études ensemble aux beaux-arts du Caire.

Donc nous avons vu et discuté à propos de leur chantier qui était autour de Biskra [...]. Et ces questions toutes nouvelles sur la construction en terre ont fait écho en moi à cette culture de l'architecture ancienne des bergeries, des constructions en pierres sèches du Massif central, etc. sur lesquelles nous avons travaillé. J'ai fait mon diplôme d'urbanisme avec quelques amis sur les villages du nord du Rouergue. En bas dans la vallée, les constructions sont en gré rouge et lorsque nous montons sur les plateaux, les constructions sont en calcaire – ce que l'on ramasse sur le sol.

Ce n'est pas le même matériau mais il s'agit du même genre de questions, donc il y a eu cette entrée sur les problèmes de la construction en matériaux locaux.

Après nous sommes descendus à El Oued dans la région du Souf. C'est un pays absolument étonnant car ils construisent des maisons dont la pièce principale est un cercle avec une voûte en blocs de gypse (fleurs des sables). [...] Nous avons beaucoup travaillé dessus, nous avons fait des relevés. Il y a un numéro d'AMC dans lequel nous parlons de Guémar, El Oued, des relevés et des interprétations que nous avons faits.

[...]

Jean-Charles Depaule avait commencé à vouloir faire un certain nombre de petites recherches avec les crédits de l'ADROS pour lesquelles il s'était associé avec Sawsan Noweir. Nous avons fondé l'ADROS en 1974 et j'en ai été le président à partir de 1975. L'ADROS avait un petit peu de moyens donc cela permettait de rétribuer très modestement un certain nombre de choses.

Durant ces 15 jours passés au Caire, j'habitais la même maison que Depaule, j'avais fréquenté tout ce petit monde qui était là-bas et j'avais visité un nombre incroyable de bâtiments et essayé d'analyser la ville. Quand nous faisons du terrain, nous ne pensons qu'à cela, nous sommes complètement dedans.

La compréhension de l'architecture monumentale avec les palais, les belles maisons et les wakala, m'a été très facile car, dans notre période un peu structuralo-kahnienne avec Jean Castex, nous nous étions intéressés à comprendre le découpage de l'espace chez Louis Kahn. Et les constructions mameloukes ressemblent absolument à du Louis Kahn, mais au XXI^{ème} siècle.

-Donc c'est Louis Kahn qui « est » mamelouk ?

- Oui, bien sûr. En fait, je ne pense pas que Louis Kahn soit mamelouk mais il pense la décomposition de l'espace comme un mamelouk. Alors que – ce que je dis est un peu schématique mais je continue d'y croire fortement – Franck L. Wright, qui a été influencé par les bâtiments japonais de l'Exposition universelle de Chicago de 1893, projette un espace semblable à l'espace ottoman, l'espace construit en bois avec l'intérieur qui se projette à l'extérieur. Il ne le savait sans doute pas lui-même mais c'est évident. Il pensait qu'il était plus japonais...

L'intérêt que nous avons porté avec Jean Castex, et un peu Jean-Charles Depaule, sur comment Kahn et Wright opéraient sur l'espace par des décompositions/recompositions qui n'étaient pas identiques mais un peu voisines, a fait que la première fois où je suis entré dans une maison du début de l'époque ottomane, cela m'a semblé d'une évidence absolue. Il y a un carré, on le découpe, c'est parfaitement symétrique. Cela fonctionne parfaitement.

Donc cela a un peu facilité les choses durant ce voyage de mai 1982. Et c'est en revenant de ce voyage que Jean-Charles Depaule m'a dit... C'est l'IFA ou c'était encore le CERA ? C'était déjà l'IFA avec Pierre Clément.

-Oui avec le département Architecture comparée. Et Jean-Charles Depaule avait déjà commencé à animer un cycle de conférence.

- Oui, et il y avait Serge Santelli qui avait déjà monté un atelier Maghreb dans lequel quelques-uns de nos étudiants de 5^{ème} année avaient participé. Pierre Clément, que j'avais rencontré par hasard à la fondation Le Corbusier à cet époque-là, m'avait dit alors que nous évoquions l'atelier Maghreb de Serge Santelli : « Le prochain atelier que nous montons est avec Depaule sur l'Égypte ».

Et en rentrant de ce voyage d'avril 1982, Jean-Charles Depaule me dit : « Je vais monter un atelier sur l'Égypte avec Sawsan mais il faudrait qu'il y ait un architecte avec nous qui puisse être co-directeur » – Sawsan Noweir était en vacation à l'IFA et à l'ADROS – « Qu'est-ce que tu en penses ? ». Et évidemment je lui dis oui. Donc nous avons monté l'atelier en décembre 1982.

Et Pierre Clément est venu en vacances au Caire pour voir un peu tout cela. Pierre Clément comme vous le savez sûrement est pied-noir. Donc il était à la fois complètement fasciné puisqu'il retrouvait des choses de son enfance, et en même temps c'est un pied-noir qui n'avait jamais directement travaillé sur les pays arabes. Il est parti dans une région plus lointaine, en Asie.

En plus, il se trouve que tout ce monde-là s'entendait bien parce que Pierre Clément n'était pas chez Arretche mais faisait partis des quelques personnes avec qui nous avons encore de bonnes relations à la fin de l'École. Et puis, il s'est marié avec une fille de l'atelier Arretche. [...] Donc cela crée des relations anciennes.

-Nous pouvons peut-être passer au déroulement des ateliers...

- Alors pour le premier atelier en décembre 1982, nous avons monté quelque chose avec Jean-Charles Depaule qui était absolument génial. L'atelier du Caire était à Versailles mais était ouvert aux étudiants volontaires – avec sélection – des écoles de La Villette, Belleville et Villemin [UP 1, UP 6, UP 8 et UP 3]. La même année, ou l'année d'après, a été fondé l'atelier Turquie qui était à l'UP 5. [...]

Donc la première année, il y avait 2 ou 3 étudiants de l'UP 1, 4 étudiants de Versailles en tant qu'assistants – [Jean-François] Mounier, Catherine Rochant, Bruno Lavergne et Jean-Michel [Culas] – qui avaient déjà l'expérience de l'atelier Maghreb et donc avaient déjà une facilité à faire du relevé rapide, et un autre étudiant plus âgé.

Donc nous encadrions ces groupes, et nous nous arrangions pour qu'il y en ait toujours un qui parle arabe.

-Parce qu'il y avait toujours des étudiants originaires de ces pays-là ?

- La première année, il y avait un libanais qui était chargé notamment de négocier tous les échanges de devises, et un algérien aussi.

Après, nous avons eu beaucoup plus de libanais car c'était le moment où le Liban a commencé à être en guerre, et Rafic Hariri - qui était premier ministre - a inondé les étudiants libanais de bourses afin qu'ils aillent faire des études à l'étranger plutôt que de se tirer dessus dans les rues de Beyrouth. C'était très impressionnant. Du coup, cela a aussi facilité les ateliers d'après car les libanais sont assez proches linguistiquement des égyptiens. Ils parlent pratiquement le même arabe, alors que le maghrébin n'est pas tout à fait pareil. Il y a eu des années où la moitié des étudiants étaient libanais, et ils n'étaient pas de même confession. Nous avions très peur au début car leurs cousins se tiraient dessus à Beyrouth, mais eux, pas du tout. Ils attendaient de sortir de cette guerre ; il y avait une solidarité entre eux qui était très forte.

-Du point de vue de la méthode employée lors de l'atelier, l'objectif pour vous était de vérifier la méthode que vous aviez déjà mise en place ? Ou elle est totalement différente ?

- Non, ce n'est pas totalement différent. C'est complètement lié. Mais je dirais que durant cette période – et même avant – à l'intérieur du groupe avec lequel j'enseignais – Jean Castex, Jean-Charles Depaule et quelques autres – ainsi que les étudiants qui s'y rattachaient, l'enseignement se faisait sur des questions. Et je suis convaincu qu'il s'agit de la seule façon d'enseigner dans l'enseignement supérieur. Il faut arrêter de penser que nous avons une science, et que nous la dévidons. Les étudiants partagent les questions. Et comme ils « grattent » et qu'ils sont nombreux, cela fait que tout le monde avance.

Mais c'était déjà évident à Versailles, avant que nous nous intéressions à ce monde égyptien, méditerranéen. C'était la même chose lorsque nous avons fait *De l'ilot à la barre* : des discussions avec les étudiants, recalées par la suite avec des étudiants un peu rétribués pour contribuer à vérifier, à faire des relevés.

L'idée était vraiment de partager des questions sur lesquelles nous avançons. Donc quand nous avons réussi à avancer sur un point – nous n'allions pas recommencer -, il fallait assimiler cet acquis et faire un pas de plus.

Et, dans l'organisation – qui était très bonne mais que le ministère a mis en l'air parce qu'il ne supporte pas que les choses fonctionnent sans lui – de Pierre Clément, nous avions, indépendamment de nos travaux d'ateliers, une réunion par mois sur des thèmes de recherche dont il est sorti 2 ou 3 polycopiés – qui n'ont jamais été diffusés ailleurs qu'entre nous -, notamment un sur les mesures, une comparaison sur les différents types de mesure concernant la construction et la ville. C'était le moment où, avec Sawsan Noweir et quelques étudiants, nous travaillions sur *L'Herbe verte d'Embaba*. C'est très intéressant parce que la construction de la maison paysanne égyptienne est conçue sur une portée de 3.5 mètres car c'est la portée maximum d'un tronc de palmier. [...] 3.5 mètres est la même mesure que la nervure séchée du palmier – la qasaba – qui permet de mesurer les champs. Ce sont des systèmes de coudées, de pieds qui sont plus ou moins inchangés depuis l'époque pharaonique. Quand nous disons « inchangés », il ne faut pas rapporter cela au système des mesures actuelles. La coudée, c'est à peu près 45 cm mais il y a des coudées un peu plus grandes que d'autres. [...]

Donc nous nous intéressions à des tas de choses qui, pour nous, allaient de soi comme étant dans un tout.

-Donc il y avait une dynamique commune et une volonté de réflexion commune à tous les ateliers ?

- Oui. Alors, nous avons des méthodes assez différentes que nous ne cherchions pas à unifier. Par exemple, Alain Borie – surtout – et Pierre Pinon faisait des relevés extrêmement précis, méticuleux. Ce en quoi ils ont eu raison parce qu'ils ont relevé un certain nombre de maisons qui ont disparu depuis. Par contre, nous, nous n'avons jamais fait des relevés d'une grande précision. Il s'agissait plus de relevés un peu approximatifs mais rapides, qui nous permettaient de comprendre. Dans le Rab Qizlar, nous avons quand même beaucoup travaillé. Cela a pris du temps

- Pourtant, lorsque j'évoquais la question de la méthode avec Alain Borie ou Jean-Charles Depaule, l'idée qui revient est que vous étiez les deux groupes les plus proches au niveau de la méthode...

- Oui, sûrement. Intellectuellement, je pense que nous avons beaucoup de points communs avec Alain Borie bien que nous ayons des itinéraires très différents. Avec Pierre Pinon, c'est un peu différent car il a notamment une affection pour [Gérald] Hanning que je ne partage pas complètement car je pense que Hanning, avec sa schématisation du parcellaire, a évité malheureusement que nous regardions comment est réellement le parcellaire – ce n'est pas l'image du parcellaire qui est intéressante mais la parcelle.

- Et avec Serge Santelli ? Et les membres du groupe Asie ?

- Avec Serge Santelli, nous avons des relations qui sont plus confuses et plus complexes car en faisant ses études chez Arretche – donc nous nous connaissons depuis longtemps -, il a été très marqué par Bernard Huet, ce qui fait que nous devrions être d'accords sur un certain nombre de choses...mais il est un peu rigide.

- Dans sa méthode avec les étudiants ?

- Il n'y avait pas la même relation. Dans son atelier, Serge Santelli « sait », et les étudiants exécutent. Nous, nous avons toujours pensé que nous découvriions avec nos étudiants.

Mais une partie du début des histoires d'Embaba, ce sont des étudiants – car dans le système que nous avons monté, les étudiants pouvaient obtenir une petite bourse qui leur permettait de vivre 3 mois au Caire quand ils faisaient leur diplôme là-bas -, Olivier Blin et Rambert [étudiants de l'Atelier Maghreb auparavant], qui avaient défriché cela en nous disant qu'il fallait absolument aller voir car c'était passionnant.

L'atelier du Caire était une grosse machine parce que nous étions 3 à le faire tourner : Jean-Charles Depaule, Sawsan Noweir et moi. Jean-Charles Depaule disposait à l'époque de manière quasiment permanente d'un appartement à des amis au Caire, dans le centre-ville moderne. Nous reprenions des étudiants ayant déjà participé à l'atelier et qui revenaient avec plaisir pour encadrer ceux de l'année d'après. (Nous avons trouvé une astuce absolument géniale – le directeur de l'époque comprenait tout cela et fermait les yeux – qui était de refuser la validation aux meilleurs étudiants afin qu'ils redoublent. Donc, ils avaient à nouveau le voyage de payer l'année d'après.) Il y avait ceux qui faisaient leur diplôme dessus qui disposaient d'une petite bourse pour vivre 3 ou 4 mois au Caire. Ce qui fait que lorsque nous y allions, il y avait l'atelier à proprement dit mais aussi 3 ou 4 autres étudiants ayant des bourses de recherche et des amis qui venaient lorsque nous nous promenions vers Louxor – Jean Castex, Christiane Blancot – architecte diplômée de Versailles qui travaille à l'APUR. L'atelier durait 15 jours.

-L'objectif final de l'atelier était de concevoir un projet d'architecture ?

- Pour les étudiants ? La règle de l'atelier était de faire un projet d'architecture ou d'urbanisme. La première année, nous avons pris la rue Charaïbi et après cela nous avons pris des endroits plus importants. [...]

Il y avait cette idée que ce n'était pas uniquement de l'amour de la connaissance mais la question était posée de ce que nous en faisons – plus ou moins adroitement, c'est une autre question. Finalement, les réflexions que nous avons eues se traduisent dans le projet mais le projet amène aussi d'autres réflexions. Qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui de ce que nous avons compris du passé ? Ou bien nous faisons de l'architecture de monuments historiques, ou bien autre chose – ce qui était notre point de vue. Je n'ai rien contre les monuments historiques mais ce n'était pas l'objet de l'atelier. Cela donne des résultats qui sont variables.

-La méthode d'analyse et de compréhension de ces architectures était-elle plus ou moins commune aux ateliers ? Car vous parlez tous d'analyse typomorphologique...

- Oui, c'était assez voisin si nous comparons à d'autres mais ce n'était pas unifié. Mais la manière dont nous définissons la notion de type n'est, par exemple, pas la même que celle de Serge Santelli. Mais parce que Serge Santelli est un marxiste qui a oublié la dialectique.

C'était la cause d'un certain nombre de nos différents, et c'est pour cela que nous sommes plus proches de ce point de vue-là d'Alain Borie – même si nous n'avons pas les mêmes références. Alain Borie pense avec subtilité : les choses sont comme cela mais elles pourraient être légèrement différentes et des exemples existent. La réalité n'est pas reproductible sans concession. C'est tout le problème de la notion de modèle, le moule.

-Chaque équipe regroupe des personnes qui viennent d'horizons diverses (sociologue-anthropologue, historien, archéologue, urbaniste). Cette interdisciplinarité était-elle nécessaire à une connaissance complète des sujets d'étude ?

- Oui. Si je compare avec l'atelier Turquie, je pense que nous nous intéressions à ce que nous avions appelé des « relevés habités », c'est-à-dire à essayer de comprendre comment les habitants utilisaient et marquaient leur espace. C'est l'héritage du travail sur les pavillonnaires d'Henri Raymond. Ce n'est pas une question qui intéressait véritablement l'atelier Turquie, qui était plus sur une vision de l'architecture pour les architectes, plus conceptuelle et plus distante – pas toujours.

- Serge Santelli, peut-être d'une autre manière, portait également attention aux usages...

- Oui mais elle est dogmatique. C'est la grande différence car, nous, nous avons essayé de ne pas trop l'être.

C'est assez drôle de regarder là où les gens mettent les choses et comment ils placent les meubles, etc. Nous nous étions amusés avec Sawsan Noweir, notamment quand nous étions invités chez des architectes égyptiens arriérés, à constater que les gens pensent vivre d'une manière moderne alors qu'en regardant leur salon, la disposition des meubles fait qu'ils vivent dans une ga'a – sauf que les murs ne sont pas autour, mais la position des personnes est structurée exactement comme dans une ga'a.

-Christelle Robin et Yong-Hak Shin ont beaucoup travaillé sur la notion d'hybridation et sur l'opposition tradition/modernité qui amènent des erreurs d'analyse.

- Oui, nous sommes assez d'accords là-dessus. [...] Les réunions du groupe sur des questions thématiques (les mesures de la ville, les mesures de l'habitat, etc) étaient préparées avec des interventions assez courtes, c'était bien.

-Les réunions étaient uniquement pour les enseignants ou ouvertes aux étudiants ?

-Uniquement les enseignants. Cela faisait déjà du monde. [...]

- Les étudiants avaient, eux, des séminaires communs...

- Oui. Alors, quand nous nous sommes regroupés dans les locaux de Belleville – les ateliers étaient ensemble, les mêmes jours -, cela facilitait un certain nombre de choses. Mais à l'époque où nous n'étions pas à Belleville, il y avait les séries de conférence à l'IFA ainsi que des séminaires.

- Et les corrections ont été communes dès le début ?

-Oui, cela fonctionnait bien comme système.

-Pourtant, à un moment, il y a eu une scission entre le groupe Asie et le reste.

- Une scission imposée par le ministère, pour des raisons que j'ignore. J'ai dû être le responsable de la partie Maghreb et Proche-Orient quand Pierre Clément a été obligé de lâcher. Ensuite, Serge Santelli a pris la direction. (J'avais dit que je le ferai pendant 2 ans et après nous changerions. Serge Santelli l'a prise et il n'a jamais changé.)

[...]

-Nous sommes à une époque où le ministère de la Coopération est bien développé – bien que davantage tourné vers le Maghreb -, un apport important des sciences sociales en architecture. Vous alliez dans ces pays avec l'envie de connaître d'autres cultures...

- Oui, c'est évident. Nous avions dans l'idée qu'il était intéressant de comprendre une autre histoire que la nôtre.

- Et à travers la compréhension d'une autre histoire, la compréhension de notre histoire ?

- il y a plusieurs choses qui se mélangent. D'abord, les gens de ma génération ont été principalement formés dans une vision un peu européo-centriste et dans une filiation qui est l'Égypte ancienne, la Grèce, Rome et la chrétienté – je schématise -, et nous nous apercevons que ce n'est pas tout à fait la même chose même si nous oublions qu'il y a eu des relations. Nous l'oublions sans l'oublier. Il y a eu des influences architecturales dans les 2 sens et des relations scientifiques immenses – les mathématiques et la médecine ne seraient pas ce qu'elles sont s'il n'y avait pas eu toute une période de développement due principalement à la culture arabe. Il y a d'autre part ce qui est de l'ordre de comprendre ce que la période coloniale n'a pas vraiment permis de comprendre, sauf certains qui avaient fait de l'anthropologie et qui s'y étaient intéressés – mais assez isolés.

Nous avons été assez réticents – moi en tout cas – vis-à-vis des choses officielles de la Coopération qui me semble être gentiment une politique néocoloniale. J'ai eu de très mauvaises relations avec certaines personnes du CEDEJ que je trouvais d'une épouvantable prétention. Mais, comme il s'agissait du correspondant officiel pour l'atelier, je ne pouvais pas ne pas accepter un certain nombre de choses. Mais j'évitais d'y aller car nous y perdions notre temps. Lorsque nous partons 15 jours dans une ville, il est plus intéressant de se promener pendant une demi-journée plutôt que d'aller à une réunion de bureaucrates.

-Une fois sur place, vous étiez conscient de porter toujours un regard occidental sur ces pays même en essayant d'être neutre ?

- Oui et non, parce que le regard que nous portons est le nôtre.

- Cette région d'étude est-elle considérée comme une région comme une autre ? L'intérêt et le regard que vous lui avez porté est-il avec la même curiosité des choses que pour les régions rurales de France que vous avez étudiées ? Ou bien la dimension orientale amenait-elle un rapport différent ?

- Non, il y a une différence de fond sur l'histoire proche - qui est d'ailleurs un des problèmes de la société française aujourd'hui – qui est le rapport à la religion et le rapport à l'Islam. Il est vrai qu'il y a une culture propre à l'Islam, que nous essayons de comprendre mais qui est étrangère. Mais c'est assez fascinant parce qu'il y a quand même des éléments communs, des invariants comme le fait que les commerces se mettent sur les voies de passage – c'est la logique du commerce.

Cela dépend vraiment des échelles parce qu'il y a des choses qui semblent sans doute évidentes pour les gens qui sont dedans depuis toujours – sur lesquelles ils ne réfléchissent pas - et sur lesquelles, le regard extérieur suscite des questions.

-Par exemple ?

- Je dis cela d'une manière générale. Je fais un petit détour : pourquoi est-ce que j'aime bien Venise ? Parce que tout ce qui est évident sur la plupart des villes ne l'est pas à Venise, c'est-à-dire que ce qui domine est l'eau. Il y a une autre logique qui est très particulière. Ce qui est naturel ici ne l'est pas là-bas, et le contraire. Je crois qu'il y a des choses un peu du même ordre dans les arrangements urbains, qui nous amènent à la fois à relativiser ce que nous pensons comme évident – puisque c'est évident pour nous mais pas forcément là-bas sinon nous ne le remarquerions pas -, et en même temps que nous pouvons désigner comme une question alors que pour ceux qui y vivent cela n'en ai pas une puisque c'est évident pour eux.

Entretien avec Pierre Clément à Paris, le 22 février 2017 – Durée : 2h05

L'entretien a lieu à l'agence Arte Charpentier. Je commence par présenter mon sujet.

D.A. – Nous pourrions commencer par parler de vos années de formation... Donc vous étiez à l'atelier Vivien aux beaux-arts ; était-ce une ambiance favorable à l'intérêt pour une architecture autre que celle des modèles classiques ?

P.C. – D'abord, je suis né en Algérie et y ai vécu dix-huit ans – à Alger. Ce n'est pas totalement anodin car les hasards de l'histoire ont fait qu'en 1960 j'ai commencé à étudier à l'Ecole des beaux-arts, mais j'avais quand même vingt ans de soleil derrière moi. Donc Paris était choisi – j'avais choisi d'être étudiant à Paris, j'étais content d'être là – mais était pour moi un endroit un peu de passage – même si le passage a duré plus de cinquante ans. Donc j'étais – si j'ose dire – ouvert à voir des choses vers l'extérieur.

Et puis, j'ai eu un peu une fascination pour l'Inde. Nous faisons de la sculpture, du dessin et j'ai été assez séduit par les bas-reliefs d'Inde, d'Egypte... J'ai très vite été intéressé par d'autres cultures, d'autres pays. Et je me suis inscrit à l'Ecole du Louvre pour étudier des choses sur l'Inde. J'avais beaucoup souffert d'un manque d'enseignements à l'Ecole des beaux-arts où nous faisons beaucoup d'apprentissage sur la façon de faire des projets dans les ateliers mais – nous avions quelques valeurs dites scientifiques à passer – il y avait très peu d'enseignements. Personne ne nous disait ce qu'était l'architecture moderne, l'architecture contemporaine. Je n'avais pas du tout vécu dans un milieu d'architectes, je ne connaissais pratiquement pas d'architectes. Mon père était médecin, donc ma voie était tracée pour faire de la médecine et je ne fréquentais quasiment que des médecins. Donc, quand je suis arrivé à l'Ecole des beaux-arts, je me demandais ce qu'est l'architecture. Nous parlions de moderne, de contemporain alors j'ai cherché ce qu'est l'architecture moderne et j'ai trouvé à l'Institut d'art et d'archéologie un cours d'architecture moderne au cours duquel j'ai découvert que l'architecture moderne, pour eux, n'avait rien à voir avec notre architecture moderne à nous. Comme cela, j'ai un peu erré dans les milieux universitaires pour tenter de trouver des compensations.

Les cursus étaient quand même très lourds donc je n'ai pas vraiment continué à l'Ecole du Louvre. Les beaux-arts nous prenaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre trois cents soixante-cinq jours par an, donc toutes les activités parallèles comme le sport, la musique, la fanfare se faisaient aussi aux beaux-arts. Nous y passions notre vie, surtout pour ceux qui n'avaient pas leur famille ici et qui venaient un peu de l'extérieur. Moi, il se trouve que ma famille s'est recomposée à Paris à peu près à ce moment-là mais j'étais quand même beaucoup avec les non-parisiens.

Au cours des études, nous avons eu une très grande frustration qui était de ne jamais situer les choses. Nous avions un programme qui était très abstrait et une feuille qui était toujours blanche. Et ils nous faisaient faire des esquisses pour les projets qui étaient toujours décontextualisées ou dans un parc merveilleux. Nous ne situons cela nulle part. Donc assez vite, nous avons eu l'envie de se retrouver proche de la réalité humaine, sociale, politique. C'est un des courants qui a transformé l'enseignement, l'Ecole des beaux-arts et qui nous a conduit à nous intéresser à autre chose.

Alors, vous évoquiez le fait que j'étais Grand massier. J'étais Grand massier et cela m'a amené à participer à un truc un peu particulier...

- Les réunions de concertations pour les réformes de Max Querrien ?

- Cela, oui... J'ai été pratiquement le seul en tant que Grand massier – avec la responsable de l'enseignement qui venait d'arriver chez Max Querrien, Florence Contenay – à participer aux cinq commissions. Nous faisons pratiquement du secrétariat à la Grand masse parce que le ministère n'avait pas de moyens. Donc cela, c'est une chose qui nous a ouvert à d'autres disciplines – les sociologues sont venus.

Et puis, il y a eu deux choses. L'une d'entre elle est le fait que Bourdieu et le centre de sociologie européenne avait fait leur enquête sur les héritiers montrant que les castes se reproduisaient dans l'enseignement supérieur – chez les médecins, chez les avocats, dans les professions libérales – et ils avaient pensé que les architectes pouvaient être aussi un cas d'étude. Donc ils sont venus se lancer dans l'étude des architectes. C'est madame Raymonde Moulin qui a mené cette enquête avec quelques autres sociologues.

Et quand j'ai eu à faire mon diplôme avec Pierre Lefèvre qui était un de mes compagnons de route de l'atelier Vivien avec qui j'étais assez proche intellectuellement – et qui travaillais avec moi sur la réforme de l'enseignement de l'architecture, sur une transformation un peu culturelle de l'architecture, et avec qui j'avais beaucoup voyagé lors de nos missions pour savoir ce qu'était l'enseignement de l'architecture dans le monde [en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie, aux Etats-Unis en 1967] -, nous avons eu le désir de faire un diplôme localisé et situé dans un grand ensemble à Massy qu'étudier Madeleine Lemaire et Jean-Claude Chamboredon avec qui nous avons commencé à réfléchir. Donc il y avait la volonté d'accrocher notre diplôme avec des gens des sciences sociales, de donner plus de réalité.

La deuxième chose a été le fait que nous nous sommes rendus compte que quand nous étions architectes DPLG, la seule équivalence que nous avions dans l'enseignement supérieur à l'époque était la possibilité de faire une licence en histoire de l'art et d'avoir l'équivalent de propédeutique. Uniquement en histoire de l'art. Donc aucune possibilité pour les architectes de faire quoique soit d'autre. A l'époque, j'avais demandé à Fernand Braudel, président de la VI^{ème} section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes – qui avait créé la Maison des sciences de l'Homme et qui avait créé cette pseudo université très en pointe dans ces années-là à travers le monde et où ils étaient très ouverts - de prendre des personnes qui n'avaient pas des cursus universitaires ; et il avait accepté que les architectes puissent faire des thèses chez eux. Ce qui évidemment était très intéressant – de passer de propédeutique à faire des thèses. Parmi tous ceux qui travaillaient avec moi sur les questions d'art et de formes, il y en a quatre ou cinq qui se sont inscrits en thèse au Hautes Etudes – Antoine Grumbach, Jacques Fredet, etc. L'un était avec Roland Barthes et l'autre avec Marcel Roncayolo. Aucun n'a poursuivi mais cela a commencé à créer une ouverture. Il y a eu évidemment aussi tous les gens que nous fréquentions dans les comités de réforme. Voilà à peu près le contexte.

Moi, mon histoire de l'Inde – qui a un peu continué – s'est reporté pour un intérêt sur l'Asie du Sud-est. Et s'est ouvert à la faculté des beaux-arts de Phnom Penh une section architecture, créée par un architecte DPLG venant de Paris – Vann Molyvann –, diplômé de chez Arretche, qui était ministre de Sihanouk et était l'architecte qui faisait tous les projets au Cambodge qui se voulait être un pays moderne ; et il demanda de l'aide à la France pour trouver des enseignements.

Alors curieusement, Jean-Marie Charpentier qui a fondé cette agence [Arte-Charpentier] a été dans la première génération d'enseignants à Phnom Penh. Donc j'ai été nommé pratiquement en 1967 comme enseignant à la faculté de Phnom Penh. Et puis, il y avait deux architectes - qui avaient d'abord travaillé à la conservation à Angkor - et qui faisaient un enseignement sur la culture khmer traditionnelle et qui se sont retrouvés en rivalité politique et pédagogique avec un jeune qui avait le poste que je devais prendre. Cela a semé le trouble là-bas. Résultat, ils n'ont envoyé personne au moment de mon contingent. Ils m'ont dit que finalement ils ne pouvaient pas m'envoyer au Cambodge. Alors, ils ont voulu m'envoyer au Laos mais j'ai dit non. Je voulais aller faire de l'enseignement – j'avais cette envie un peu chevillée au corps. En fin de compte, ils m'ont un peu mis le couteau sous la gorge : « ou vous partez au Laos comme architecte pour construire une école d'ingénieur agricole ou vous allez retrouver l'armée, et tant pis pour vous. » Donc évidemment, j'ai accepté de partir pour le Laos - ce que je n'ai jamais vraiment regretté. Et depuis, je suis beaucoup allé au Cambodge et je me rends compte la chance que j'ai eu d'être au Laos à cette époque-là. Charles Goldblum aura été sur ce poste après ! il a commencé un peu plus jeune, un peu plus tard, à Phnom Penh ; puis il est venu à Vientiane finir sa coopération car au Cambodge il ne pouvait plus travailler pour des raisons politiques, des changements de régime – un de ces grands amis a été mon successeur à Vientiane.

Vous parlez d'architecture vernaculaire. ..Evidemment, nous connaissions le livre de Bernard Rudofsky, *Architecture without architects*, les travaux de Kevin Lynch sur l'image de la ville [Cambridge, MIT Press, 1960] – j'avais été au MIT et à Harvard où j'avais vu cela d'un peu plus près –, les travaux d'Edward T. Hall sur les cercles de proximités [*La Dimension cachée*, Ed. Seuil, 1971], évidemment Lévi-Strauss qui avait fait *Tristes tropiques* [Paris, Plon, 1955] qui nous avait beaucoup marqué à l'époque...Donc nous avions une petite formation un peu ethno-anthropologique.

Donc nous débarquons au Laos – moi le 4 août 1968 et ma compagne Sophie qui est architecte et a exactement le même cursus que moi est arrivée début octobre - et nous sympathisons tout de suite avec des chercheurs. Il y avait un laboratoire très important à Paris – le CeDRASEMI –, qui était le plus gros laboratoire de sciences sociales pendant longtemps. Il était plus gros que le laboratoire de Lévi-Strauss. D'ailleurs tout le monde en a voulu à Georges Condominas qui en était le patron. Mais il avait essaimé en Asie du Sud-est tout un tas d'étudiants, de chercheurs, de doctorants.

Au Laos, nous sommes tombés sur trois personnes. Dans l'ordre chronologique – peut-être –, il y a eu Christian Taillard qui était géographe et faisait une thèse sur la plaine de Vientiane. Il avait fait des relevés – si j'ose dire –, des études sur l'habitat. Il avait comme modèle le travail de Pierre Gourou, le grand géographe de l'Asie du Sud-est qui a fait sa thèse sur les paysans du delta tonkinois et une thèse complémentaire – comme il se faisait à l'époque – qui s'appelle *Essai sur l'habitat au Vietnam* où il avait travaillé avec le directeur de l'Ecole des beaux-arts – Joseph Inguimberty. Ils avaient fait des relevés extraordinaires. [...] Il y avait eu une collaboration très étroite entre des gens qui s'intéressaient à l'architecture.

Taillard faisait ses petits relevés et puis il a commencé à nous faire aller sur le terrain [...]. Il a commencé à nous donner le goût d'aller dans les villages, d'étudier les maisons, etc. et il a commencé aussi à nous former un peu au travail de terrain.

Il y a eu un deuxième ethnologue qui a joué un rôle très important pour nous : Jacques Lemoine, spécialiste de la Chine et des populations venues en Asie du Sud-est. Ces braves gens avaient de très belles bibliothèques. Donc nous nous sommes formés sur le tas à l'ethnologie et à l'enquête de terrain

Enfin, nous avons rencontré un troisième personnage qui est Amphay Doré. A l'époque Jacques Lemoine était au CNRS, Amphay Doré était au CNRS. Il était métis franco-laotien, sa mère était laotienne et son père français. Sa famille s'était implantée à Luang Prabang, ils faisaient du parfum [...].

Amphay Doré nous a fait venir à Luang Prabang dans sa famille. Nous avons vraiment travaillé avec lui. Quand nous avons eu fini notre temps de coopération – j'ai eu une hépatite virale et je l'ai transmise à Sophie, nous étions convalescents donc il nous fallait être moins actifs –, nous nous sommes mis à travailler sur le terrain et essentiellement à Luang Prabang.

Et puis, il y a eu un quatrième personnage qui était chercheur à l'Ecole française d'Extrême-Orient – Charles Archaimbault – et était un grand spécialiste du Laos qui vivait alors en Thaïlande. Il nous a dit qu'il avait étudié les rituels de construction au sud du Laos, au centre du Laos mais pas dans le nord. Donc il nous a conseillé d'étudier les rituels dans le nord pour pouvoir faire un travail avec lui. Alors nous nous sommes mis à étudier les rituels de construction dans le nord – au départ, sans rien y connaître, sans rien savoir. Tout cela se passait en lao ou en padi – leur latin local – mais aidés par Amphay Doré qui était déjà formé, déjà ethnologue. Il était passionné d'architecture et par ce que nous faisons donc il a beaucoup travaillé avec nous. La qualité du travail que nous avons pu faire lui doit énormément. Au deux autres aussi mais à lui plus particulièrement parce qu'il nous a trouvé des informateurs pour traduire des manuscrits, etc. Notre thèse lui est redevable de beaucoup de choses.

Donc tout cela est le travail que nous avons pu faire pendant l'année et demi où nous étions au Laos. Après nous sommes partis, nous avions prévus de partir voyager pendant un ou deux ans en commençant par travailler au Japon. Mais, arrivés au Japon, ma mère est tombée gravement malade et mon frère m'a recommandé de rentrer au plus vite. Donc nous avons finalement interrompu notre séjour asiatique pour revenir en France. Mais nous étions déjà partis au Japon, à Hong-Kong, en Corée, à Taïwan.

Donc tout cela s'était fait de façon très empirique. Nous sommes revenus le 7 ou 8 juillet [1970] et le 11, nous travaillions chez Joseph Belmont qui avait un concours d'hôpital à faire. [...] Belmont était un des enseignants les plus ouverts aux réformes que préconisaient les étudiants donc il a été un appui très fort durant tout le courant réformiste auquel nous étions attachés. Donc nous avons beaucoup de complicité avec Joseph Belmont. Il avait d'ailleurs sorti un livre qui s'appelait *L'Architecture, création collective* [ed. Ouvrières, Paris, 1970].

Et puis, nous nous demandons ce que nous allions faire de tout ce que nous avons fait au Laos car nous sentions bien que nous avions envie de faire de la recherche. Donc nous nous tournons vers l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales [EHESS] d'où venaient tous nos amis du Laos, et son directeur Georges Condominas – ils étaient quatre co-directeurs : Lucien Bernot, André-Georges Haudricourt et Denys Lombard. Et Condominas nous dit qu'avec notre sujet il nous faut aller voir Lucien Bernot qui s'intéresse aux techniques de consommation, à l'alimentation, à l'habitation, aux vêtements. Lucien Bernot, sa pipe à la bouche, nous reçoit en décembre au CeDRASEMI situé dans le Museum d'histoire naturelle. Il a fait une carrière de typographe et après il est devenu professeur au Collège de France. Il nous a dit : « Vous avez des souvenirs ou des matériaux ? ». Alors nous lui répondons que nous avons fait des relevés, des enquêtes. Et il accepte de nous encadrer. Il était très ouvert aux gens qui avaient une formation autre. Il pensait qu'il était formidable que la profession d'ethnologue s'enrichisse de gens qui étaient commandants de bord, marins, agronomes, architectes... Il y avait un mélange de genre qu'ils appréciaient beaucoup. Il était très intéressé par le fait que des professionnels viennent travailler sur des sujets professionnels.

Donc il nous a pris, et nous, nous avons cru que nous allions travailler quelques mois et qu'ensuite ce serait fini – de décembre 1970 à juin 1971. Je me souviens de la prétention que nous avions ; il y avait deux années de DEA mais une dispense était possible pour le faire en un an et nous pensions le faire en une année. Nous nous arrêtons de travailler et nous ne pouvions pas non plus le faire éternellement. Nous voulions concentrer nos recherches dans le temps. Il commençait à nous dire que pour entrer au CeDRASEMI, il fallait bien maîtriser une langue. Donc nous avons fait un diplôme à l'Institut des Langues Orientales Vivantes [INLOV ou Langues O] qui a été très intéressant car nous avons en tant que professeur de laotien Marc Reinhorn qui connaissait masse de choses sur la culture matérielle, sur la vie, et a été pour nous un informateur extraordinaire sur la culture matérielle des Laos.

Donc cette aventure a duré de 1968 à avril 1975, date à laquelle nous avons soutenu cette thèse. Entre temps, il nous a été proposé un poste aux Hautes Etudes pour continuer à travailler avec les ethnologues que Sophie a pris. Et moi, qui avait toujours des liens dans l'enseignement de l'architecture, il m'a été proposé un poste de chercheur à l'Institut de l'Environnement en août 1972. [...] Institut qui a disparu. C'est un des vrais problèmes de l'architecture ; ces institutions sont de vrais phénix qui disparaissent et réapparaissent sous d'autres formes.

- C'est la période qui veut cela...

- Oui, cette période de foisonnement, de transformation. A l'École des beaux-arts, les professeurs n'étaient pas payés pour la plupart...

- Seulement ceux du groupe A ?

- C'est-à-dire qu'avant les groupes, il y avait des ateliers intérieurs et des ateliers extérieurs. Donc il y avait quelques professeurs payés pour les enseignements généraux – que vous comptiez sur les doigts d'une ou deux mains. A un très haut niveau, c'est vrai qu'il y a eu des professeurs excellents ; des professeurs de géométrie descriptive, de statique, etc... Pasteur avait enseigné à l'École des beaux-arts. Il y avait Gaëtan Picon qui enseignait la culture artistique. Il y en avait qui étaient pour l'École dans son ensemble peintre, sculpteur et graveur, et nous, nous avons nos matières spécifiques. Les patrons des ateliers intérieurs étaient payés mais je crois qu'il y en avait que sept ou dix sur les trente-cinq patrons au total – cela fait une petite minorité. D'ailleurs, j'ai accompagné des patrons chez André Malraux qui étaient en grève pour être payés – avant 68, c'était le monde à l'envers.

Le passage aux UP a fait que nous avons recruté environ un millier de personnes, ce qui fait un événement historique. Je pense quand même qu'il y a viscéralement un problème en France qui est que la profession supporte très mal ses intellectuels. Alors que dans toute discipline, la profession mettrait en valeur ses intellectuels ; au contraire, chez nous, ils sont méprisés. Souvent les praticiens méprisent l'enseignant et le chercheur. Cela a créé des difficultés à supporter la recherche qui était naissante. [...]

*- Justement, dans votre rapport de recherche *Éléments comparatifs*, vous posez la question dans l'introduction : « L'architecture se prête-t-elle à une exploration scientifique ? »*

- Oui, parce que tout cela était dans le contexte des premiers appels d'offre de la Recherche architecturale. Ce travail sur les ethnies des langues thaï est un travail orphelin parce que j'avais comme problématique sous-jacente à ce moment-là la question de l'initiation à l'architecture. Et, nous avons déposé un dossier sur l'initiation de l'enseignement de l'architecture et l'initiation dans une culture où il n'y a pas d'architectes. Donc c'est comme cela qu'un seul de nos programmes a été retenu et pas l'autre. Cela aurait été très intéressant de se poser la question de comment nous initions un jeune lycéen à l'architecture ou la société française à l'architecture ; et d'autre part comment se transmet cette idée de modèle et pourquoi nous le faisons de façon comparative. M'agaçait beaucoup les théories qui faisaient reposer l'architecture sur la tradition italienne car le reste était ignoré. Il était considéré qu'une chose devenait architecture parce que les architectes la regardent ou parce que ce sont des professionnels qui la font. Je comprends ce qu'il y a de sous-jacent mais cela rejette complètement le reste – la moitié du monde, les trois-quarts ou les neuf-dixièmes. Donc en admettant que ce travail de conception individuel dans les sociétés thaïes - dans le cadre des professionnels chez nous – faisait se reproduire des modèles différemment dans chacune de ses ethnies - il fallait bien qu'ils viennent de quelque part, qu'ils aient été conçus, adaptés, transformés et retransmis - j'avais voulu mettre en parallèle cette façon de transmettre de génération en génération, d'adapter. Parallèlement, je m'occupais de la partie asiatique et une équipe de l'Institut de l'Environnement devait s'occuper de l'autre partie. Eux, ils n'ont pas eu le projet et nous, oui. Donc nous avons fait quelque chose qui est un peu bizarre dans le système parce qu'il est bancal pour moi. Du coup, nous avons développé d'autres problématiques.

- Dans vos premières recherches, vous travaillez avec le ministère de la Coopération ?

- Vous savez que nous avions un service militaire obligatoire et que ce service militaire pouvait être fait en coopération, en assistance aux pays. C'était de l'aide au développement. L'endroit où il y avait le plus d'architectes était la Syrie – dix ou quinze architectes – car il y avait un architecte dans toutes les écoles d'architecture, à Alep, à Damas, etc. C'est vrai que c'était un grand privilège de partir en coopération – pas toujours facile. Pour tous ceux qui l'ont fait, cela a modifié totalement leur carrière. Moi, j'ai toujours travaillé sur l'Asie. Nous avons tous été très marqués par ces premières années de formation, d'enthousiasme, d'ouverture au monde.

- Et vous qui aviez vécu en Algérie, vous n'avez jamais eu l'envie d'étudier ce pays après l'Asie ?

- Là, je travaille depuis dix ans en Algérie. J'ai fait le plan d'aménagement de la baie d'Alger. C'est vrai que j'ai fait ce concours parce qu'il démarrait sur la plage du village où j'avais vécu dix-huit ans. Quand j'ai vu que cela démarrait là, je me suis dit que c'était pour moi ! Peut-être que j'ai fait une erreur parce que c'était un travail extrêmement difficile sur beaucoup de plans, mais passionnant.

Une des choses qui m'intéressait dans l'étude que nous faisons sur l'habitat n'était pas du tout de faire une carrière de chercheur. Je n'avais jamais imaginé faire une carrière de chercheur. J'avais imaginé apprendre des populations locales pour construire. C'était une façon d'apprendre comment faire de l'habitat pour des lao puisque j'y étais pour construire cette école d'agriculture. J'ai dessiné des logements pour les étudiants mais pour cela je m'intéressais à comment les gens vivaient. Evidemment, la maison laotienne et les traditions lao à l'époque n'avaient pas grand-chose à voir avec du HLM. Donc c'était cela l'idée. Et pendant longtemps j'ai cherché des appuis, type programme Habitat des Nations-Unies, type programme à l'UNESCO. Il y a des moments où j'ai exploré ces pistes pour aller faire des projets expérimentaux de ce type. Cela ne s'est jamais fait quasiment.

Sauf, en 2010 - n'étant plus chercheur, n'étant plus dans l'enseignement -, Lafarge lance un programme *Affordable housing* dans le monde entier. Ils veulent lancer ce programme à l'occasion d'un colloque à l'université de Shanghai pour Shanghai 2010 – le site d'exposition *Better city, better life*. Ils me demandent de leur monter ce projet. Nous faisons des études sur la construction chinoise, et au bout d'un moment, nous nous rendons compte que nous travaillons les uns et les autres en Algérie. Et, en Algérie, ils étaient très intéressés de tenter des choses dans ce champ-là. Nous avons identifié le fait qu'il y avait deux problèmes au niveau du logement : d'une part, ils en faisaient énormément, à très bas coût et que le gouvernement donnait à la population, mais en revanche il n'y avait pas de logement intermédiaire pour ceux qui n'étaient pas riches et pas pauvres ; et d'autre part, ils lançaient de grand programme de construction auprès des entreprises – chinoises, espagnoles, turques – sans que ces ensembles forment la ville. Donc nous avons imaginé de faire en même temps des logements un morceau de ville, des quartiers ; et donc des projets expérimentaux.

Je caricature un peu en disant que c'est presque le premier projet que nous avons fait en rapport à la démarche que j'avais voulu développée sur l'intérêt du travail anthropologique pour faire de l'habitat où là, je l'ai fait véritablement comme un travail de recherche, expérimental et étant payé pour cela.

- Dans votre demande de financement pour le programme de recherche de 1986/1989, vous mentionnez « une aide à la réhabilitation des quartiers anciens de Shanghai »...

- Oui. Alors en Chine, c'est un cas un peu particulier. Vous avez raison ; quand je vous ai parlé de l'Algérie, je me suis dit que je l'avais fait aussi en Chine. Quand nous avons travaillé en Asie du Sud-est, nous nous sommes très vite rendus compte que beaucoup de choses venaient de Chine. Jacques Lemoine nous a fait découvrir ce qu'est la géomancie, le Feng-shui. Quand nous sommes revenus au CeDRASEMI, nous avons eu un très bon ami qui était sinologue, botaniste, professeur à Paris VII - où nous avons fait du chinois dans le début des années 1970 car nous voulions aller en Chine – avec qui nous avons monté ce programme de recherche au Japon et en Corée parce que la Chine n'était pas très ouverte, encore moins aux chercheurs. Ce qui a donné lieu à *Architecture de paysage en Asie orientale* [Paris, CERA-ENSBA, 1982]

- Vous parlez de Yong-Hak Shin ?

- Une fois que nous avons gagné cet appel d'offre, notre ami n'a pas voulu continuer à travailler avec nous. Mais Shin qui était déjà un grand ami avec qui nous voulions faire des choses a très volontiers accepté de travailler avec nous. Donc le livre est essentiellement sur la Corée. [...]

Il y a quelqu'un qui a joué un rôle important : le professeur de chinois de Langues O', Jacques Pimpaneau – amis de Jacques Lemoine – que nous avons connu en 1970 à Hong-Kong et qui avait découvert un livre d'un architecte chinois pendant la Révolution culturelle – un peu comme les chantiers de Rivière – qui s'appelait *Histoire de l'habitation chinoise*. Pimpaneau est chargé de créer une maîtrise spécialisée sur la Chine et il se pique de vouloir me faire enseigner la maison chinoise à la faculté. [...] je reste surpris ; nous ne parlons pas chinois, nous n'avons jamais été en Chine et il n'y a aucun document autre qu'en chinois. Nous ne croyions pas la chose possible. A ce moment-là nous étions au chômage, en train de faire notre thèse. Il insistait, il a traduit ce fameux livre et nous avons démarré notre cours en 1972 – pendant dix ans. Donc nous avons commencé à travailler sur la Chine à cause de ce Jacques Pimpaneau. [...]

J'ai eu l'occasion de participer à un colloque de la fondation Aga Khan à Pékin en octobre 1981. La Chine s'ouvrait un petit peu. [...] Comme je venais de sortir *l'Architecture de paysage* et qu'il y avait à l'Ecole de Belleville Brian B. Taylor qui travaillait pour la fondation Aga Khan, il m'a emmené en Chine. C'était très intéressant car nous avons fait un voyage exceptionnel à la suite des populations musulmanes – de Pékin à Kashgar – avec tous les grands architectes chinois et du monde. Hassan Fathy était là, Balkrishna Vitaldas Doshi – grand architecte indien – était là. [...] Au même moment, les chinois avaient envoyé du Centre de recherche sur l'architecte qui correspondait au Plan Construction, au CSTB, à l'PIFA, à l'Académie, un ingénieur pour étudier les systèmes constructifs de l'habitat en France pour diversifier le logement en Chine. Il a un peu erré au ministère et il nous a été envoyé à l'PIFA où il y avait Bernard Hamburger qui était très lié au Plan Construction et spécialiste des systèmes constructifs ; ainsi que moi qui m'intéressait à la Chine. Du coup, nous nous sommes mis à travailler avec lui.

- A ce moment-là, vous aviez déjà créé le département Architecture comparée ?

- Quand est-ce que nous avons créé le département ? Je ne sais pas trop. Ce que je sais c'est que quand je suis arrivé à l'PIFA, il y avait Francis Dollfus qui était le directeur. Je me souviens de ma première conversation avec lui, il m'a dit : « Vous allez vous occuper du Tiers-monde et il faut que ce soit le tiers de nos activités. » Pour vous dire qu'il y avait vocation à ce que cela monte en puissance.

Alors, je ne sais pas quand nous avons créé le département « Architecture comparée ». L'enfantement de l'PIFA a été très laborieux. C'est quand même grâce au laboratoire d'Asie du Sud-est [CeDRASEMI] que l'PIFA a été créé. C'est un ricochet très curieux ; je vous ai dit qu'il était au Museum d'Histoire naturelle et un jour, ils nous disent qu'ils vont s'installer au 6 rue Tournon. Condominas me dit de m'occuper du déménagement et de l'installation dans cette fameuse bibliothèque. J'y ai installé la bibliothèque du CeDRASEMI où nous sommes restés jusque dans les années 1970. A ce moment-là a été construit un nouveau bâtiment pour le CeDRASEMI qui était censé partir à Valbonne. Donc ce bâtiment a été construit – un centre remarquable – où tout le monde

théoriquement été censé aller. Mais personne n'y est allé finalement. [...] En plus, des économistes des Hautes Etudes avaient fait de mauvaises affaires, ce qui fait que la Cours des comptes leur a dit de ne plus louer ce bâtiment [rue Tournon] car trop cher. Et moi, j'étais à cette assemblée générale.

A l'époque, nous voulions créer l'IFA mais personne ne savait où le mettre. Et Joseph Belmont, qui était Directeur de l'architecture, voulait le mettre à Marne-la-Vallée parce que la vocation à l'origine était de faire un centre de formation pour les super-architectes. Bofill qui avait suggéré à Giscard d'Estaing que l'architecture française était nulle, qu'il allait, lui, la développer. Il suffisait pour cela de lui donner la commande et de lui mettre à disposition dix ou quinze architectes ayant déjà de l'expérience pour qu'il les forme pour faire tous les grands projets. C'était cela la vocation de l'IFA. Evidemment, tous les gens qui en faisaient partis ont trouvé que c'était absurde. Personne ne voulait le faire. Donc l'IFA n'a pas ouvert tant qu'il y a eu Giscard. Le pauvre Dollfus a fait des dépressions [et s'est ensuite suicidé] parce que son programme lui été refusé. Politiquement, cela n'a jamais marché. Quand la gauche est arrivée, l'IFA a pu ouvrir. Enfin, au début, la gauche a voulu le fermer parce que c'était une création de Giscard. Et puis, Florence Contenay a été chargée de faire l'audit et évidemment, elle s'est rendu compte qu'il fallait le sauvegarder – je pense qu'elle en était bien consciente avant. Et elle en est devenue la directrice. Ce département, je ne sais pas s'il a été créé à ce moment ou avant.

- Florence Contenay me disait qu'il existait avant son arrivée...

- Oui, je ne suis pas arrivé avec elle ! j'étais là depuis deux ou trois ans déjà. Le département est peut-être créé au moment du voyage en Chine parce que, quand je reviens de Chine, ma place était occupée. A l'époque, j'étais avec Maurice Culot – donc pas autonome dans l'institution. Et donc je demande à la personne qui était à ma place ce qu'elle fait là. Elle me répond qu'elle a été mise là pour travailler sur un colloque. Et puis, cette jeune femme est devenue mon assistante – Catherine Seyler – avec qui j'ai travaillé pendant dix ou quinze ans. Le fait que je sois installé chez Culot n'était pas institutionnel donc à mon retour en 1981 nous avons dû véritablement créer le département.

- D'accord, parce que selon la date des documents le département est nommé comme le laboratoire Architecture comparée au sein du département de Maurice Culot.

- Alors, c'est cela l'histoire. [...] En fait, nous étions à peu près sept chefs de département à l'IFA et il y avait trois départements qui n'étaient pas sur le contenu mais sur la formation, la communication et la documentation. Ces départements étaient plutôt des départements de support d'activités. Après, très vite, cela s'est un peu confondu avec l'orientation des gens qui en étaient responsables : Epron travaillant sur les problèmes professionnels, Culot sur les archives et l'histoire, et puis des gens comme Fortier, Bertrand Lemoine, moi, etc. Il y a eu plusieurs orientations comme cela qui se sont développées en cellules très autonomes – chacun faisait ce qu'il voulait.

[...] Nous n'en sommes pas encore arrivés à « Ville orientale » ! [...]

Effectivement, Philippe Panerai a joué un rôle très important dans cette histoire. C'est bien que vous l'avez vu.

- Pourtant, il me disait qu'au départ il n'était pas totalement intéressé de participer au programme et que c'est Jean-Charles Depaule qui l'a convaincu. Comment est venue l'idée de la création ?

- Voilà, l'IFA avait pour vocation de faire de la formation. En fait, tout le monde ne voulait pas faire une super école, un super prix de Rome. Tout le monde avait cette hantise-là. Donc nous n'étions pas contre le fait de faire de la formation mais les écoles étaient naissantes et il fallait les renforcer. Avec Bruno Fortier, nous venions de l'Institut de l'Environnement. Et l'Institut avait été créé pour être un centre de recherche mais aussi pour être un institut pédagogique pour les écoles. Donc il ne s'agissait pas de les vider de leur force mais de les renforcer. Et puis aussi un peu sous le modèle de l'Ecole des Hautes Etudes, de se dire qu'il pouvait y avoir des choses qui prenaient dans l'université. C'est comme cela que nous avons créé le premier programme « Paris, formes urbaines ».

Avant « Ville orientale », Fortier avait débuté le programme sur Paris qui fonctionnait de la façon suivante : prendre des gens qui voulaient travailler sur les mêmes objets, qui étaient dans des écoles différentes, et nous faisons un programme ensemble où nous mettions en commun tous les enseignements généraux avec des ateliers communs, mais néanmoins les gens étaient étudiants de leurs écoles. Alors ce système était très possible parce que nous avions trois cycles d'étude à l'époque. Les études étaient en six ans. Le troisième cycle de spécialisation et de recherche, personne ne savait trop ce que s'était. Donc ils étaient un peu démunis pour les encadrer. Et ce programme inter-écoles sur Paris a été le premier germe de véritables activités de recherche un peu fédérées, un peu coopératives. Et Philippe Panerai participait à ce programme. Il y avait Panerai, Grumbach, Pinon, Huet, Fortier qui pilotait depuis l'IFA.

Et Depaule forçant Panerai, ils se tournent vers moi pour dire : « Mais est-ce que nous ne pourrions pas faire la même chose sur l'aire orientale ? ». Donc nous avons décidé de monter ce programme. Donc à l'origine, c'était l'atelier du Caire. La première année, nous avons fait que l'atelier du Caire avec Panerai, Depaule et Sawsan. En décembre 1982, nous avons passé un mois au Caire. L'école de Versailles allait sans doute déjà au Caire. Je ne sais pas si c'est leur premier atelier ou s'ils en avaient fait avant.

Le principe a été de se dire que les écoles avaient une spécificité ou des rapports avec telle ou telle région – pour Versailles, c'était le Caire ; Pinon et Borie, c'était la Turquie ; La Villette, c'était l'Extrême-Orient avec Shin ; Villemain, c'était l'Asie du Sud-est avec Charles Goldblum et Belleville, c'était le Maghreb avec Santelli. Tout cela a très bien marché parce que les gens se sont très bien entendus, ont eu envie de travailler ensemble et ont mis les choses en commun. C'est sûr qu'aucune des écoles n'avait la force de monter un programme de ce type. Et, c'est vrai que quand vous avez la chance d'avoir Philippe Panerai qui fait un cours de morphologie sur les villes – ou Borie ou Pinon ou Goldblum -, il faut quand même une certaine audience, qu'il n'y a pas dans les écoles. Donc c'était une excellente idée de mettre en commun tous les enseignements généraux et de faire des ateliers dans lesquels se répartissaient les étudiants venant de toutes les écoles.

Une idée aussi assez astucieuse que nous avons eu était de dire que le programme était pour les troisièmes cycles mais que des étudiants du cursus [1^{er} et 2^{ème} cycle] pouvaient être associés à l'activité d'atelier. Il y a des écoles qui l'ont fait et cela a très bien

fonctionné. Moi, à Belleville, je prenais toujours cinq étudiants du cursus que je mettais dans le programme. A Versailles, ils le faisaient. Toutes les écoles ne l'ont pas fait mais certaines l'ont fait.

Pourquoi cela a été possible ? Pourquoi cela a si bien fonctionné ? Le ministère des Affaires étrangères était riche à l'époque et a trouvé l'initiative formidable. Il y avait Philippe Guillemin, qui était le Directeur de la Recherche au ministère des Affaires étrangères, qui faisait beaucoup de choses sur l'histoire, sur l'archéologie mais pratiquement rien sur l'architecture. Donc il a dit « Banco, nous vous aidons », et j'ai eu un million de francs des Affaires étrangères par an pendant un certain temps, ce qui a donné au département ses moyens et son rayonnement. Donc en gros, il y avait un-cinquième par aire géographique. Cela permettait de faire les ateliers, des échanges parce que ce n'était pas très institutionnalisé dans les écoles – personne n'avait trois sous pour faire les choses. Cela nous a permis de créer la série des Portrait de ville de l'IFA. Le premier est celui de mon retour de voyage à Pékin.

- *Oui, sur Pékin avec Philippe Jonathan.*

- Oui, que j'ai connu sur place et qui était déjà étudiant là-bas. Et nous avons décidé de faire ce premier Bulletin. Cela a commencé par une série de bulletins spéciaux « Ville orientale » puisqu'il y a eu, après Pékin, le Caire – en anglais et en arabe -, ...

- *Le Maghreb, la Turquie...*

- Il y en a eu un qui a été fait sur la Thaïlande – sur Chiang Mai – par Villemin eux-mêmes. Ce n'est peut-être pas un bulletin de l'IFA mais c'est exactement la même chose.

- *Je ne l'ai pas vu...*

- Oui, celui-là, il est introuvable et invisible parce qu'il a été fait par Villemin. Et puis, la faculté de Chulalongkorn en Thaïlande a commencé à faire la même chose.

Donc cela a très bien fonctionné quand c'était dans le cursus. Pourquoi ? Parce que les étudiants avaient deux années où ils devaient faire de la recherche, avaient le temps de faire un mémoire et avaient le temps de faire leur diplôme. Et puis, il y a eu cette réforme qui est arrivée très vite – au milieu des années 1980, peut-être 1985 – et qui faisait passer les études à cinq ans tout en devant faire la même chose : son mémoire, son, diplôme, etc. C'était un corset très serré. Evidemment, la qualité des mémoires a beaucoup baissé.

Et puis, ils ont décidé que notre programme était formidable et ils l'ont pris comme modèle pour créer les post-diplômes.

- *Les CEAA ?*

- oui, vous avez raison sans doute. Mais qui étaient des diplômés de spécialisations après le diplôme, ce qui fait que les meilleurs étudiants des écoles n'allaient plus dans ces programmes.

- *Pourquoi ?*

- Parce qu'ils étaient diplômés et, dans notre discipline, personne ne voyait l'intérêt professionnellement de faire un troisième cycle non obligatoire. Donc, à partir de ce moment-là, nous n'avons plus eu d'étudiants de Belleville par exemple. Ce mouvement a été catastrophique. Cela a été un appauvrissement considérable pour la recherche, pour l'enseignement et pour la formation des individus. Avant, tous étaient obligés de faire ce travail depuis 1969. Et là, ce n'était plus le cas.

- *Alain Borie me disait qu'il y avait eu une scission entre la partie Asie et la partie Moyen-Orient, c'est à ce moment-là ?*

- Est-ce que c'est à ce moment-là ? Ou est-ce que c'est un peu plus tard ? Oui peut-être pas tout de suite quand même. Il me semble que nous avons cheminés ensemble encore un peu. Voilà ce qu'il s'est passé. Ce programme dépensait beaucoup d'argent et il en avait beaucoup. Mais un jour les responsables des Affaires internationales à la Direction de l'architecture ont découvert que le ministère des Affaires étrangères me donnait en direct cet argent. Ils ont dit : « Mais qu'est-ce que c'est cette histoire ? Il y a vingt-deux écoles, pourquoi on donne autant à un seul programme ? ». Ils sont allés voir les Affaires étrangères en disant qu'ils allaient faire une commission pour savoir où va l'argent. Le ministère des Affaires étrangères leur dit : « Mais comment ? Vous ne leur donnez rien ? Vous ne mettez pas d'argent sur la table ? Nous, nous sommes prêts à donner de l'argent mais il faut que vous donniez la même chose. Mettez la même chose sur la table et après nous discuterons de ce que nous faisons de l'argent. » Il y a eu des épisodes assez cocasses. Il y en a qui ont voulu m'embêter plusieurs fois sur ce système de « faveurs ». Mais les Affaires étrangères aimaient bien notre programme. Il était géré pas par l'IFA mais par Versailles au démarrage. Il nous avait été imposé que le programme d'enseignement soit géré par une école.

Et puis, des commissions d'évaluation de ces formations ont découvert un jour que nous dépensions plus que tous les autres programmes de CEAA et donc ce n'était pas correct d'affichage. Et ils ont prétendus que les deux aires géographiques n'avaient rien à voir et qu'il fallait couper en deux. Ils n'ont pas imaginé un seul instant que le pays le plus musulmans de la planète est l'Indonésie – qui était dans notre aire géographique. Cela ne les intéressait pas tellement, ils ne savaient pas cela sans doute.

A ce moment-là, j'ai dit que je ne voulais plus porter ce programme parce que je trouvais que c'était une erreur stupide ; nous avions toujours besoin de Panerai, de Pinon et c'était riche comme c'était. C'était une démarche administrative stupide. Et donc, Serge Santelli a repris le bâton de pèlerin pour monter la partie Moyen-Orient à Belleville et Shin a repris le bâton de pèlerin à La Villette pour monter le programme « Métropoles d'Asie-Pacifique ».

- *Certains ont eu l'impression que cette séparation était imposée parce que le ministère de la Culture vous trouvez trop fort avec un grand nombre de personnalités dans le monde architectural...*

- Oui, bien sûr. Mais cela, ils nous l'ont fait à plusieurs coups. Cela a été un problème depuis la création des écoles. Notre principe égalitariste de l'enseignement supérieur français fait qu'il y a vingt-trois écoles et qu'elles doivent faire la même chose. C'est gentil mais il n'y a pas forcément les forces, les moyens. Il se trouve qu'à Belleville, la création même de l'école se fait sur le principe de la

recherche architecturale, d'obliger tous les enseignants de l'école quels qu'ils soient à faire de la recherche. Bernard Huet a instauré deux choses ; la première est que nous sommes des écoles d'architecture donc l'enseignement se fait autour du projet d'architecture – il y avait eu des dérives après 68 où les gens enseignaient tout et n'importe quoi - ; et deuxièmement, l'école est fondée sur la recherche et chacun doit faire de la recherche et des enseignements fondamentaux. Cette tradition, qui a vécu un certain temps, a permis à Belleville de fédérer les écoles parisiennes qui ont accepté que Belleville joue ce rôle dans le programme. Nous avions des locaux dédiés à la recherche ; l'IPRAUS avait des locaux formidables déjà dans la première école. Tous ces enseignements pouvaient se développer en partie.

Alors Serge Santelli en a profité quand il a fait son programme « Villes orientales ». Il a joué une stratégie de le faire dépendre du système universitaire, c'est-à-dire de le faire avec Nanterre – mais avec des gens pas tellement fiables parce que le jour où eux-mêmes n'étaient plus en mesure de le faire, ils ont décidé qu'il fallait arrêter et renvoyer les architectes dans leur foyer. [...]

Nous avons été coupés mais en même temps nous avons créé le DEA [Le projet architectural et urbain] à Belleville, qui a été sur le même principe, fédérant. C'est vrai que toutes ces formations-là ont paru très fortes par rapport aux autres mais c'est aussi parce que nous nous sommes regroupés et que nous avions envie de travailler ensemble – les gens ne peuvent pas être forcés à travailler ensemble s'ils n'en ont pas envie. C'est cela qui faisait cette force. Donc ils ont décidé de couper cela, de séparer les choses, ce qui était bête parce que tous les enseignements généraux sur l'histoire des villes, sur la morphologie des villes, sur la façon d'analyser les choses sur le terrain, sur la méthode de représentation, sur le patrimoine, sur le développement des métropoles mettaient en commun plein de choses.

Alors, j'estime que nous avons refait le travail un peu au rabais. Mais chacun s'est réorganisé.

Au départ, j'avais quand même toujours voulu associer des partenaires universitaires. C'est-à-dire qu'à l'origine il y avait l'IFU de Paris VIII et l'École des Hautes Etudes – ma femme étant à l'PEHESS et ayant de très bonnes relations avec des directeurs d'étude travaillant sur le Japon, sur l'Inde, sur l'Asie du Sud-est et sur la Chine. C'est comme cela que le *Cahiers de la recherche architecturale* « Cités d'Asie » [n°35/36, 1994] représente un peu les forces des gens qui ont travaillé avec nous.

- Vous meniez un atelier de projet lorsque le programme était encore sous la tutelle de l'IFA ?

- Oui, je faisais l'atelier Asie du Sud-est avec Charles Goldblum. Après, quand nous avons fait « Métropoles d'Asie-Pacifique » [MAP], nous n'avions plus la force de faire plusieurs ateliers et nous en avons fait plus qu'un.

L'originalité de ce programme était de le fonder sur la recherche. Toutes les écoles d'architecture faisaient des ateliers à droite, à gauche, à l'étranger – et cela continue – mais ils font des ateliers où ils y vont une fois et lorsqu'ils ont vu le terrain, ils font un projet. Cela ne sédimente rien, ne crée aucun lien. Tandis que nous, l'idée était que des gens faisaient de la recherche sur le terrain et perpétuaient, accumulaient et continuaient. Le Caire, c'est trente ou trente-cinq d'atelier du Caire ! La Turquie à peu près autant ! La Thaïlande, la même chose ! Et cela continue.

Quand nous avons refait le système, nous n'avions plus assez de force pour multiplier les ateliers sur l'Asie. Autant les autres étaient encore quatre ou cinq écoles, autant nous...

- Il n'y avait plus que La Villette...

- Non Belleville. A la création de MAP, il y avait Belleville et l'IFU. Lorsque cela n'a plus été à Versailles, l'un est allé à Belleville avec Serge Santelli... Mais moi, je suis resté à Belleville portant le programme MAP. C'était les deux écoles qui le faisaient même si c'était géré par La Villette. Tous les documents - la responsabilité scientifique – sont à mon nom au départ. Et ils se sont même trompés dans les documents administratifs ; ils l'avaient localisé à Paris VIII au lieu de l'UP 8. C'était les deux écoles mais nous ne voulions pas prendre trop d'étudiants parce que les moyens étaient propres aux écoles à partir de ce moment-là. C'est vrai que les écoles avaient compris l'intérêt de ces programmes et donnaient quand même des moyens. Mais nous n'avions pas les moyens de faire plusieurs ateliers alors nous nous sommes regroupés en un seul atelier. Evidemment Shin n'avait pas envie de faire Vientiane ou Hanoï toute la vie donc nous les faisions pendant trois ou quatre ans. Nous avons fait un atelier itinérant. [...]

- Il y a une personne dont j'ai du mal à saisir jusqu'à quel moment elle a été présente dans le programme ; c'est Christelle Robin et qui mène un atelier « Plans de villes » avec Shin.

- Christelle Robin était professeur de sciences humaines de La Villette - qui était née et avait vécu aussi à Alger –, qui travaillait dans le réseau des sociologues de l'Institut de l'Environnement – comme Monique Eleb, Jean-Charles Depaule – et qui a sympathisé avec Shin et est allée faire les premiers ateliers à Séoul. C'est dans MAP ou à l'IFA que vous l'avez vu ?

- Dès les premières années à l'IFA...

- Oui, parce qu'elle a participé dès les premiers ateliers Séoul.

- Et l'atelier Plans de Villes et l'atelier Séoul sont deux choses différentes ?

- Oui, Plans de Villes est véritablement un atelier sur les plans.

- Et il disparaît après ?

- Non, nous l'avons continué mais sous d'autres noms. Mais Plans de villes n'était pas un atelier comme les autres.

- Ce n'était pas un atelier de projet mais de re-dessin et d'analyse ?

- Voilà, c'était un atelier d'analyse et de réflexion.

Il y a eu un moment à La Villette où il y a eu un ethnologue comme directeur – Jean-Claude Thoret – qui a voulu créer ce laboratoire d'anthropologie. Mais il n'y avait pas d'anthropologue à La Villette donc ils m'ont demandé de les aider à monter ce laboratoire [LAA] que Christelle Robin a dirigé pendant assez longtemps. Elle est morte il y a deux ou trois ans.

[...]

C'est très important que vous voyez Shin parce que la branche asiatique et extrême-orientale, c'est lui qui l'a portée. Il en fait effectivement une affaire très personnelle, il s'y est beaucoup investi et il y a passé tout son temps. Il n'avait pas d'agence, il n'avait pas de structure de recherche donc il a mis toute son énergie dans le programme. Il a été la cheville ouvrière de ce programme – un travail formidable.

- Nous pourrions revenir à vos objectifs et vos attentes pendant vos recherches. A un moment vous parlez de « culture architecturale dominante » et « culture traditionnelle menacée », et même de « nos moyens de destructions culturelles » ; quand vous alliez dans ces pays, vous aviez pour objectif de faire des relevés avant que ces architectures disparaissent ?

- Comme je vous l'ai dit, le démarrage n'est pas dans une perspective de conservation scientifique mais une volonté de comprendre. Il y a une chose que nous avons baptisé « Eléments de structuration de l'espace », c'était de considérer qu'il y avait un vrai langage de l'espace dans les sociétés différentes et qu'il fallait comprendre cela pour au moins faire des projets. Il y avait cette volonté de démarche de conception architecturale.

Nous avons parlé un peu tout à l'heure de la Chine. En Chine, j'ai eu beaucoup de chance parce que, dans les années 1980, j'ai eu les moyens de mener cette politique de coopération avec le gouvernement chinois et de faire toute cette série de colloques. Et à un moment, ils nous ont demandés de faire des projets expérimentaux, de les aider à faire des projets. C'est ce programme de 1986 dont vous parliez. A la suite d'un grand colloque à Pékin, il y a eu quinze ou vingt groupes de gens qui nous ont demandés de venir faire des projets chez eux. Et nous avons choisis de travailler sur Shanghai parce que les gens qui nous l'avait demandé nous disait qu'il s'agissait d'un contexte avec des bâtiments français et se demandaient comment faire pour réhabiliter, conserver, transformer. Donc nous avons décidé de travailler sur un quartier d'une dizaine d'hectares et d'y faire une démonstration que la réhabilitation est quelque chose de très important pour les chinois. Ils n'avaient pas d'argent, beaucoup de main d'œuvre mais pas beaucoup de matériaux. Donc l'idée de réhabiliter était déjà dans le développement durable – quelque chose d'important dans les années 1980. Donc nous essayions de démontrer que malgré cela, il fallait conserver une grande partie parce que leur principe était celui de la Tabula rasa pour repartir à zéro sur des modèles industrialisés. Et nous avons lancé ce concours avec la ville de Shanghai et mis en place un programme de coopération. Malheureusement, tout cela s'est terminé au moment de Tian'anmen.

Et j'ai quitté l'IFA à ce moment-là, quand l'IFA ne voulait plus porter cette coopération avec la Chine. Je suis retourné à Belleville et Jean-Marie Charpentier m'a demandé de venir travailler avec lui à Arte-Charpentier.

Sur la Chine, - le fait d'avoir commencé par travailler sur l'architecture vernaculaire, sur la maison chinoise – nous avons voulu continuer à voir cela sur le terrain et faire des travaux spécifiques. Ce que nous avons fait sur Pékin et sur Suzhou – un territoire sur lequel les questions de morphologie, de forme de ville, de rapport aux infrastructures nous ont beaucoup intéressés.

Ensuite, il y a eu Shanghai où j'ai eu la chance de pouvoir commencer à faire des projets et d'expérimenter cette culture architecturale chinoise, sur les modèles spatiaux et sur les typologies. Nous l'avons fait sur le vieux tissu de Shanghai et sur le premier grand projet d'urbanisme de l'agence.

- Ces modèles peuvent être importé en France ? Parce qu'à un moment vous dites « Cette ailleurs dans le temps et dans l'espace nous servait de miroir » et que vous avez trouvé plus des démarches que des solutions, plus des interrogations que des certitudes...

- Oui, c'est-à-dire que le fait de travailler ailleurs vous oblige à bien connaître les choses chez vous sinon vous ne voyez pas les choses. Donc il est important de bien connaître son terrain pour pouvoir connaître un autre terrain. Et cet autre terrain vous fait aussi découvrir plein de choses chez vous - que vous faites, que vous ne faites pas, que vous faites mal, etc. Donc cet effet miroir est extrêmement important car même si les choses ne peuvent pas se comparer exactement, il donne une démarche aussi bien d'analyse que conceptuelle quand nous faisons des projets. Aujourd'hui, je considère que la Chine est le laboratoire du monde dans le champ de la ville et de la construction ; que c'est là que se passe les choses les plus intéressantes. [...] Il y a aussi beaucoup de choses communes qui sont ré-importables chez nous. Il est clair que nous apprenons sur tous les terrains où nous allons. Toujours dans l'esprit qu'en allant à l'étranger, nous découvrons des choses.

Nous pourrions très bien faire les mêmes expérimentations que nous faisons en Algérie dans des quartiers ici. Evidemment, cela n'aurait pas de sens de réimporter directement les choses. Mais nous pourrions les faire dans un contexte différent avec la même façon dont nous les avons faits.

- Vous parlez dans vos rapports de recherche de « particularismes ethniques » ...Malgré un certain ethnocentrisme dont il est difficile de se défaire, vous essayez de porter un regard occidental plus ou moins neutre et ouvert ?

- Oui, c'est vrai qu'aujourd'hui dans le contexte de mondialisation, de déplacement de populations et de communautarisme il est très difficile de faire la part des particularismes ethniques sur lesquels éventuellement s'appuyer et des discriminations qui en sont faites. Il y a ce danger politique dans lequel il ne faut pas tomber. Mais je pense qu'il y a des cultures de l'espace. Et l'exemple de la Chine est très éloquent ; la Chine fait des villes nouvelles depuis trois mille ans, a des règles d'urbanisme, des façons de faire, des traditions, des superstitions qui lui sont propres.

Alors ce n'est pas l'idée de les transposer ailleurs mais de comprendre quel est le lien entre les individus. Et puis nous sommes à un moment où nous parlons beaucoup de participation alors dans la façon de faire les choses, de concevoir, de les réaliser, il y a des travaux très intéressants en Chine.

[...]

Nous nous sommes repositionnés dans le DEA [Le projet architectural et urbain ?] en faisant un séminaire d'Architecture comparée dans lequel j'avais invité Charles Goldblum et Philippe Panerai. [...] Cela a démarré en 1992.

Il y a un point important aussi, c'est que parallèlement nous avons créé un réseau de recherche « Villes orientales » avec Catherine Bruant – qui a joué un rôle important et nous a beaucoup soutenu. J'ai été responsable de ce réseau pendant longtemps. Peut-être qu'il continue encore ?

- *A plusieurs reprises, nous avons utilisé le mot « vernaculaire ». La question du qualificatif de cette architecture me semble assez récurrente et importante. Dans un rapport, vous écrivez « archaïque, primitive, traditionnelle...on voit la faiblesse de ces qualificatifs » ...*

- Vernaculaire est un peu moins péjoratif - si j'ose dire. C'est clair que primitif fonctionne assez mal ; cela renvoie aux primates et au fait de voir ces populations comme des gens descendus moins vite des arbres.

- *Et traditionnel ?*

- Traditionnel ne me va pas du tout. Qu'est-ce que c'est traditionnel ? Quand nous sommes sur le terrain, nous nous apercevons que les choses évoluent très vite. Ils acceptent des matériaux nouveaux ; ils vont chercher des techniques nouvelles ; le progrès technique se diffuse. La tradition est quelque chose qui se renouvelle en permanence par le fait de devoir refaire.

- *Christelle Robin et Yong-Hak Shin parlaient d'hybridation...*

- Oui mais justement parce que le traditionnel n'est pas immobile. Moderne et traditionnel ne sont pas des qualificatifs qui servent à grand-chose. D'autant que quand vous prenez l'architecture japonaise [Cf. collection Architecture universelle], elle a servi d'inspiration aux architectes modernes et contemporains de l'époque dans le monde entier. Et c'est vrai ; la maison lao comparée à la villa Savoye – les pilotis, les grandes ouvertures, le rapport intérieur/extérieur – tout y est. En ce sens, elle est très moderne. Et c'est un modèle qui a plusieurs milliers d'années et qui est reproduit, testé, adapté aux techniques qui évoluent.

Entretien avec Serge Santelli à Paris, le 2 mars 2017 – Durée : 2h55

L'entretien a lieu dans son bureau. Je commence par présenter l'approche choisie pour traiter le sujet.

S.S. - L'architecture vernaculaire n'est pas du tout à la mode. [...]

Vous avez déjà un historique administratif ? Parce que cela a commencé avec l'IFA, puis c'est devenu un CEAA qui a été dirigé par Philippe Panerai. Après Panerai m'a proposé de reprendre la direction de ce programme qui était toujours un CEAA et s'appelait « Villes orientales – Architecture et patrimoine » - il me semble. Et puis, je l'ai dirigé jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'en 2010 quand je suis parti de l'école. L'École d'Architecture de Paris-Belleville, qui n'était pas du tout intéressée par ce que je faisais, a décidé de clore le programme. Donc le programme a été fermé quand je suis parti.

Au début, il y avait effectivement l'atelier du Caire avec Philippe Panerai, Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir. Après, il y avait l'atelier Maghreb que je dirigeais. Et puis, il y avait l'atelier Pinon et Borie.

[...]

Le quatrième atelier était celui de Damas – qui s'est rajouté quelques années après. A vrai dire, je ne me souviens plus des dates exactement. Il y a eu le programme « Architecture comparée », puis le CEAA dirigé par Panerai, puis le CEAA que j'ai dirigé qui est devenu un DESS avec Paris X – Nanterre.

Donc à l'époque, il y avait deux directeurs scientifiques : un des écoles d'architecture – moi – et un de Paris X – une sociologue appelée Rabia Bekkar. Nous avons eu de très mauvais rapports à la fin parce que, quand il lui a été proposé un poste à Washington, elle a envoyé une lettre au ministère disant que puisqu'elle partait, le DESS n'existait plus – sans me consulter. Elle voulait que le DESS s'arrête pendant son absence. Il a fallu que je fasse un vrai scandale. Rabia Bekkar a été remplacée par un autre enseignant de Paris X.

Après, ce monsieur a été remplacé par Barbara Bonnefoy – je vais vous donner un certain nombre de noms d'enseignants qui ont eu une certaine importance dans la formation et qui ne sont pas des architectes. Entre-temps, il y a eu l'atelier Damas avec Luc Vilan et Yves Roujon. Il faudrait que vous les rencontriez parce qu'ils étaient d'abord avec Sawsan Noweir à Versailles – et ils étaient un peu dans l'opposition. Ils ont mené un atelier exclusivement sur Damas et ses faubourgs pendant de nombreuses années, et ont continué même après la liquidation du DSA. Ils ont été à Hébron. Ils ont continué à faire leur atelier dans le cadre de Versailles.

Mais il n'y avait pas que les ateliers parce qu'en fin de compte, les architectes ne s'intéressaient pas beaucoup à la formation elle-même ; ils faisaient leurs ateliers. Ils vous ont expliqué que cela durait un an, qu'il y avait un séjour de terrain de deux ou trois semaines, qu'ils préparaient le travail avant de partir sur le terrain, etc. C'est une méthode qui était générale aux quatre ateliers – grosso modo. Il y avait une première phase documentaire, cartographique au cours de laquelle Sawsan Noweir faisait des cours sur le Caire pour que les étudiants qui allaient faire leur séjour sur le terrain soient informés de comment cela se passe.

Ensuite, il y avait deux semaines de terrain. Alors, de mon point de vue, il y avait quelques différences entre les ateliers parce qu'il y avait deux parties : une partie analyse et relevés des architectures vernaculaires, [et une partie projet.]

L'intérêt de ce programme était l'étude des formations des tissus vernaculaires, donc les ateliers n'ont jamais abordé les problèmes monumentaux. Nous avons estimé que les monuments étaient suffisamment étudiés et protégés pour ne pas faire l'objet d'études complémentaires. L'idée globale de cette formation était de dire qu'il y a un patrimoine architecturale et urbain dans ces pays-là.

Je pourrais vous raconter pourquoi je suis venu au Maghreb. Pierre Pinon a dû vous le dire. Yves Roujon, je ne sais pas pourquoi il a eu cet intérêt pour Damas. Sawsan Noweir est égyptienne donc c'est elle qui a fédéré Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai avec qui ils ont formé un trio infernal pendant un certain temps. Puis Philippe Panerai est parti, et ensuite Jean-Charles Depaule ; donc il ne restait que Sawsan Noweir qui s'est fait assisté par plusieurs personnes.

L'idée générale était donc d'étudier ce qui n'était pas monumental, des quartiers ou des villes que nous appellerions vernaculaires et qui sont rarement abordés dans ces pays-là parce qu'en général tous ces quartiers ne sont pas protégés, ne sont pas étudiés et n'ont pas fait l'objet de relevés.

- Dans Médinas, vous parlez des « valeurs modernes destructrices qui sont à l'origine de la très rapide dégradation, voire de la disparition des édifices traditionnels en Tunisie ». Donc vous y alliez pour relever ces ensembles vernaculaires pensant qu'ils allaient disparaître ?

- Oui, c'est la vérité. D'ailleurs, je l'ai vérifié. Dans ces pays les monuments sont protégés -plus ou moins bien. Ils ne démolissent pas les mosquées, elles sont rénovées – bien ou mal. Tandis que dans les quartiers populaires – ou pas populaires -, ne le sont pas.

Ce n'est pas le cas dans la médina de Tunis où il y a une Association de Sauvegarde de la Médina [ASM] qui s'est créée et qui a mené une politique de sauvegarde de la médina – une partie.

Quand je suis allé à Tunis avec la formation continue [programme « Ville orientale »], c'était les premières années [de l'ASM, 1967]. Il y a eu un Bulletin de l'IFA sur cela – sur Tunis et sur Mahdia. A Tunis, nous avons étudié les faubourgs, des quartiers qui n'étaient pas protégés à l'époque.

Excepté Tunis qui est relativement bien conservé, j'ai fait des relevés de quartiers qui ont disparu aujourd'hui. Par exemple, j'ai été à Bhopal en Inde – 95% de la ville avait déjà disparu – et j'ai fait des relevés de bâtiments qui ont été démolis. Donc il est vrai que tous ces quartiers - n'étant pas protégés, n'ayant pas été relevés et les gens modifiant leur logement à tort ou à raison en bétonnant – sont à un certain moment défigurés. Le pire de tous est évidemment le village d'El Gourn de Hassan Fathy. Il s'agit du meilleur exemple de la disparition d'un ensemble « vernaculaire » - entre guillemets parce que c'est fait par un architecte. Il a fait une

architecture néo-vernaculaire qui a pratiquement disparu maintenant parce que les gens ont construit des étages, ont bétonné. C'est impressionnant à voir.

Donc la citation que vous avez faite est juste. Mon objectif – ainsi que certainement pour les autres – était de faire des relevés de quartiers ou de maisons qui n'avaient pas fait l'objet d'étude, qui ne faisaient pas l'objet de préservation particulière et qui n'étaient pas inscrits dans une politique de sauvegarde.

Du coup, nous avions deux objectifs dans l'atelier en principe. Le premier était de faire des relevés pour savoir et connaître la typologie et le fonctionnement de ces quartiers populaires. Alors cela a été fait par Pierre Pinon et Alain Borie qui allaient tous les deux ou trois dans une ville différente. J'ai fait la même chose quand je suis allé en Inde ou au Maghreb – à chaque fois j'allais dans une ville différente. Par contre, il est évident que pour les deux ateliers de Versailles – Damas et le Caire – sont restés dans leur ville. L'atelier Maghreb, lui, a beaucoup voyagé. En plus de cela, quand je suis devenu responsable, j'ai eu des occasions d'aller en Palestine, en Iran, en Inde... Donc j'ai élargi l'atelier Maghreb qui est devenu l'atelier Inde.

L'objectif était toujours le même ; à savoir, étudier les quartiers menacés de disparaître – mais en bon état car il aurait été trop difficile pour les étudiants de faire une étude sur un quartier trop défiguré et totalement modernisé parce qu'ils n'auraient pas été capable d'identifier l'original. [...] Nous choisissons des quartiers en relatif bon état, c'est la première règle. C'est-à-dire que nous voulions faire des relevés et des études sur des quartiers qui avaient gardé ce que l'UNESCO appelle l'authenticité. Je pense qu'en général c'est ce qui s'est fait dans tous les ateliers. Nous n'allions pas étudier les quartiers complètement dégradés et remplacés par des immeubles. Donc c'était très intéressant parce que cela a donné, pour les quatre ateliers, une vision relativement élargie du patrimoine vernaculaire de quatre régions orientales – l'Égypte, la Turquie, le Maghreb et la Syrie.

Le deuxième objectif – à part faire des relevés – était celui de faire des projets. Mais là... Que les architectes, à partir d'une connaissance d'un quartier, puissent proposer des interventions architecturales ou urbaines permettant de mettre en valeur le quartier – soit prendre une parcelle et construire un bâtiment, soit aménager un espace public, soit restaurer un bâtiment, etc. – faisait partis des objectifs de la formation. Cela s'inscrivait dans une perspective de mise en valeur du quartier. Certains ateliers l'ont fait mais par exemple – sans que j'en fasse une critique –, l'atelier Turquie n'a jamais proposé vraiment de projet d'aménagement parce qu'Alain Borie et Pierre Pinon n'étaient pas intéressés par le projet. Pierre Pinon est un historien ; Alain Borie est un architecte mais qui ne construit pas. Bon chaque architecte a ses objectifs. Je ne fais pas de critiques, je constate simplement que ni Borie ni Pinon n'ont poussé leurs étudiants à faire des projets. [...] Par contre, à l'atelier du Caire, il y a toujours eu des propositions. L'atelier de Luc Vilan et Yves Roujon l'a fait aussi, et dans une perspective assez moderniste. Il y avait des orientations architecturales un peu différentes ; j'étais plutôt un peu « post-moderne », c'est-à-dire continuité, reconduction à l'identique, etc. [...]

À la fin de chaque année, il y avait une exposition qui était soit dans une école soit dans une autre où les quatre ateliers montraient leurs documents. C'était assez spectaculaire. Il y avait une grande salle remplie de dessins et cela durait toute la journée. Les enseignants présentaient leurs ateliers et puis les étudiants présentaient – plus ou moins bien. C'était fatigant.

- Vous faisiez déjà ce genre d'exposition-rendu lorsque le programme était à l'IFA, non ?

- Oui, oui, c'est une tradition que nous avons eue à l'IFA. Tout a commencé à l'IFA avec le programme « Architecture comparée ». [...] C'est grâce à Pierre Clément que tout a commencé. Et puis, une fois que le programme « Architecture comparée » a disparu – je ne sais plus comment... Non. Nous avons décidé de créer un CEAA « Villes orientales » lorsque le ministère a dit qu'il fallait créer des CEAA.

Et il y a eu des bagarres sur ces mots-là [villes orientales] parce qu'à l'époque, il y avait deux [parti pris différents]. Sawсан Noweir, Philippe Panerai et Jean-Charles Depaule étaient des laïques convaincus. Et ils me critiquaient, moi, d'être un orientaliste. D'abord, j'avais eu le prix Aga Khan qui a une connotation religieuse qu'ils n'aimaient pas du tout. Il y a eu comme cela quelques frictions – pas des frictions, plutôt des points de vue divergents. Ce qui m'a étonné est quand Panerai, qui était très anti Aga Khan – sous prétexte que Aga Khan est un des leaders chiites, il pensait que cela donnait une orientation religieuse à la formation –, m'a demandé de prendre la direction.

Moi, j'ai toujours pensé que l'Aga Khan faisait un très beau travail – enfin pendant vingt ou trente ans.

Il y avait eu des trucs sur les mots. J'avais tendance à parler d'architecture arabo-musulmane et je me faisais insulter par Philippe Panerai et Sawсан Noweir : « Qu'est-ce que c'est que cela, arabo-musulman ? La ville musulmane n'existe pas. Il y a la ville médiévale, la ville moderne, etc. ». Il y a eu des désaccords idéologiques sur des mots. Un type comme Jean-Charles Depaule était évidemment très attaché à la définition des mots. Alors le terme d'arabo-musulman était l'horreur pour lui.

- Et la question s'est posée pour des termes comme vernaculaire, traditionnel, primitif, etc. ?

- J'utilisais le terme d'architecture traditionnelle et je me faisais insulter par Luc Vilan qui disait qu'il fallait utiliser le terme d'historique. Alors évidemment, il y a eu des bagarres sur les mots. L'architecture traditionnelle faisait appel à des valeurs passées, religieuses, conservatrices. Alors que, eux, ils se mettaient dans un courant progressiste, moderne, de gauche. Luc Vilan et Yves Roujon sont des gens de gauche – voire d'extrême gauche – donc parler de tradition n'allait pas pour eux. Il fallait dire que c'était une ville historique parce que cela ne donne pas de connotations religieuses ou traditionnelles. C'est plus « scientifique ». Ils me reprochaient d'être idéologique.

Alors ayant eu le prix Aga Khan, j'étais auréolé d'une dimension religieuse que je n'ai jamais eue parce que je ne suis pas musulman. Il y avait comme cela des divergences entre les personnes, dues à leurs histoires et leurs positions idéologiques, mais cela n'a jamais jusqu'au conflit. Il y a eu des périodes difficiles où j'ai failli être viré – je ne sais plus pourquoi. Mais il y a eu des moments où je sentais très bien que je n'étais plus soutenu.

Par exemple, il y a eu le moment Rabia Bekkar. Cela été un moment difficile pour le DESS parce que, quand elle a eu un poste à Washington, elle a dit qu'elle s'en allait et que donc le DESS n'existait plus – je vous l'ai raconté. Alors, nous avons redressé la barre

et nous avons obligé l'université à continuer le DESS sans Rabia Bekkar. Ce que je voulais dire est que ces ateliers – contrairement à ce que pensaient les architectes, je pense – étaient associés à des cours. L'intérêt de cette formation est qu'il y avait des cours et non que des ateliers. Or, les architectes avaient plutôt tendance à considérer que les ateliers passaient avant les cours.

Alors, au début de la formation, Alain Borie faisait un cours avec Yves Roujon sur l'histoire des villes – je crois. Et puis, quand nous avons fait le DESS, il ne voulait plus.

- Il m'a dit que c'était un enseignement qui demandait beaucoup de temps.

- C'est possible. Il ne me l'avait pas dit comme cela mais effectivement, il en a eu marre. C'est vrai que quand il faut faire un cours sur l'histoire de la ville orientale, il faut accumuler de la documentation. Donc il a été remplacé par Philippe Revault. [...]

Quand je suis devenu responsable, j'ai été contacté par l'UNESCO, par d'autres personnes qui m'ont dit que ce serait bien de faire un atelier à tel endroit parce qu'il y a telle chose à faire. La première opportunité que nous avons eue est Bethléem. C'est monsieur Beschouch de l'UNESCO qui vient me voir en me disant qu'il serait bien de faire un travail sur Bethléem pour Bethléem 2000. Donc nous y sommes allés quatre fois et nous avons fait un livre. Après, il y a des gens d'Ispahan qui sont venus et nous ont dit de travailler sur la ville. Donc nous avons été deux ans à Ispahan. Après, nous avons été à Naplouse pendant une année. Nous n'avons pas fait d'atelier à Hébron. Tous ces ateliers, je les ai faits avec Philippe Revault. [...] Et, nous avons été à Harar. Et, que ce soit pour Harar, Ispahan et Bethléem, nous avons fait des livres avec Philippe Revault. [...] Nous sommes allées trois ou quatre fois à Harar en Ethiopie parce que nous avons été appelés par le Centre d'études éthiopiennes [...]. Et grâce à ce travail, la ville d'Harar est inscrite sur la liste du patrimoine mondial – c'est grâce à nous. [...] Nous avons fait ce livre ; nous avons déposé avec les étudiants un dossier de candidature au patrimoine mondiale. La première année, le dossier avait été considéré comme insuffisant. C'est très compliqué d'être sur la liste ; il y a quatre critères. Au bout de deux ans, nous avons réussi. [...] Donc l'UNESCO a classé Harar comme patrimoine mondial. Et le fait que cette ville soit dans la patrimoine mondiale jusqu'à aujourd'hui est grâce aux travaux du DSA ou DESS.

Après le DESS, le ministère a créé une formation qui s'appelle le Diplôme de Spécialisation et d'Approfondissement en Architecture [DSA]. Le DSA concurrent à l'époque était celui de l'Ecole de Chaillot. Eux, ils existent toujours. Dans le DSA, il y avait deux options : « Villes orientales » que je continuais de diriger – les gens n'avaient pas envie de faire le travail que je faisais - et « Architecture moderne » dirigée par Jean-Paul Midant et encadré par Philippe Prost [...]. Lorsque je suis parti en 2010, l'option « Villes orientales » a disparu mais le DSA est resté.

Sur quoi je veux insister est que l'enseignement ne se résumer pas aux ateliers – bien que l'activité principale fût celle de l'atelier. Il y avait un cours « Morphologie de villes », titre inventé par Alain Borie. Je faisais un cours qui s'appelait « Eléments d'architecture », un cours d'histoire des typologies. Je ne suis pas historien mais je me permettais de décrire les typologies d'édifices que nous trouvons dans les pays orientaux – pour ne pas dire arabo-musulman. Il y avait un cours de psycho-sociologie qui reprenait le cours de Jean-Charles Depaule – repris à un moment par Barbara Bonnefoy. [...]

- En fait, je me concentre surtout sur les débuts du programme, lorsqu'il est encore fédéré par l'IFA...

- Mais c'est jusqu'à quand cela ? Parce que quand il est devenu un CEAA, nous n'étions plus avec l'IFA. En 1985, non ? [...]

Parce que Bethléem, Ispahan et Harar, c'était après. [...] Donc nous sommes devenus CEAA en 1985, moment où je suis devenu le responsable. [...] Il y a eu Architecture comparée, CEAA, DESS, DSA – donc quatre histoires de la formation !

Alors si vous êtes intéressé que jusqu'à 1985... Il n'y avait pas beaucoup d'enseignants en fin de compte. Quand nous avons fait le CEAA, nous étions obligés de dire qu'il s'agissait d'une formation globale, qu'il n'y avait pas que des ateliers, parce qu'ils auraient pu dire au ministère – et ils auraient eu raison - qu'il n'y avait pas besoin de faire une formation uniquement pour des ateliers. Donc il y avait des cours. [...]

- Par exemple, vous, vous faisiez un cours d'initiation avec Brian B. Taylor... B.B. Taylor est resté longtemps dans le programme ?

- Il est allé aux Etats-Unis donc il n'est pas resté longtemps. Il est resté quelques années effectivement. Et je l'ai fait avec lui et sans lui d'ailleurs. Après, lorsque c'est devenu un CEAA, mon cours est devenu « Eléments d'architecture » où en une dizaine de cours, je décrivais les typologies – et ce n'était pas avec Brian B. Taylor. Lui, il a fait un cours plutôt sur les architectures coloniales – c'est ce sujet qui l'intéressait. [...] Qu'est-ce qu'il y avait comme cours encore ?

- Il y avait Charles Goldblum qui faisait un cours sur les politiques urbaines en Asie, il y avait le cycle de conférences mené par Jean-Charles Depaule, et après, il y avait les quatre ateliers...

- Oui, moi aussi, j'ai fait un cycle de conférence pendant quelques années où j'invitais quelques personnes.

Mais je n'ai jamais travaillé avec Charles Goldblum. Le département « Architecture comparée » de Pierre Clément était sur la Chine, auquel il avait intégré le Caire, le Maghreb, etc. Et à partir d'un certain moment, nous avons saisi l'occasion – obligés ou pas – de création du CEAA pour – nous n'avons pas fait de scission – créer un CEAA « Architecture et patrimoine, villes orientales » qui regroupait les quatre ateliers dont je vous ai parlé. Et le groupe de Charles Goldblum n'était plus avec nous.

- Vous dites qu'il n'y a pas eu scission mais d'autres l'ont vécu comme une obligation du ministère qui trouvait que le programme devenait trop important...

- Je ne me souviens plus de ces détails mais il est vrai que le ministère avait toujours peur que ce que nous faisons soit trop grand. A chaque fois que nous nous développons, il voulait nous casser. Et Pierre Clément en a beaucoup souffert. Il avait beaucoup d'ambitions ; il créait des choses qui se développaient et au bout d'un moment le ministère lui disait qu'il allait trop loin.

Mais, moi, je n'en ai pas souffert. Quand le CEAA a été créé, Philippe Panerai a regroupé les ateliers du Maghreb et du Proche-Orient comme le ministère l'avait indiqué mais je ne l'ai pas ressenti comme une frustration, une scission. En fin de compte, Charles Goldblum était surtout un urbaniste, Pierre Clément aussi ; ils ne faisaient pas de relevés d'architecture – ou très peu - ; et en plus,

ce sont des civilisations relativement différentes. Nous – le Caire, la Turquie, le Maghreb et après Damas -, nous étions relativement homogènes parce qu'il y avait l'islam – malgré ce que Philippe Panerai ou les autres peuvent dire – qui unifiait. L'islam est un élément fédérateur quoi que nous disions. Alors qu'en Asie – que ce soit en Thaïlande ou au Cambodge -, il y a surtout du bouddhisme et d'autres religions. Donc il s'agissait de deux mondes assez différents. Ce que certains peuvent appeler scission, je ne l'ai pas ressenti comme cela.

- *Parce que, pour vous, elle préexistait plus ou moins avant qu'elle soit imposée ?*

- Oui. C'est Pierre Clément qui assurait la coordination de ces deux mondes – le monde asiatique et le « monde arabo-musulman », à mettre entre guillemets parce qu'il était pratiquement interdit d'utiliser ce terme.

Quand Philippe Panerai a créé le CEAA, je ne pense pas que la partie Asie ait eu du mal à se séparer.

- *Certains l'ont vu comme une obligation, quelque chose d'imposé par le ministère sans qu'il y ait de discussion...*

- Oui, c'est vrai que nous n'avions pas le choix. Ils ont dû dire à Philippe Panerai – à ceux qui étaient, à l'époque, les leaders – de faire un CEAA mais pas avec eux. Philippe Panerai n'a pas dû trop protester. La preuve est qu'il a créé un CEAA sans eux. Et les autres ont créé un autre CEAA avec l'IFU.

- *Oui parce que Charles Goldblum était à l'IFU...*

- Oui, il était enseignant-chercheur. Donc Pierre Clément et d'autres enseignants de l'UP 6...

- *Oui Yong-Hak Shin et Christelle Robin.*

- Voilà, c'est cela. Ils faisaient partis de ce CEAA – je ne sais plus comment il s'appelait. Et puis, il y avait le nôtre qui s'appelait « Maghreb et Proche-Orient ». Il existe toujours l'autre CEAA ?

- *Oui, c'est une option absorbée dans un DSA.*

- Oui, nous avons tous été obligés de s'intégrer à un DSA. Donc je ne l'ai pas vécu comme un problème imposé par le ministère. Je trouvais cela, à la limite, presque normal parce que nous avions des objets d'étude relativement homogènes dans notre CEAA qui étaient très différents de ceux qu'il y avait dans les villes asiatiques.

Alors, il n'y avait pas que les ateliers mais aussi des cours. Mais avant 1985, il n'y avait pas beaucoup de cours. Ensuite, quand le CEAA est devenu un DESS, nous nous sommes élargis. J'ai engagé, par exemple, Catherine Weill-Rochant qui faisait un cours d'analyse architecturale. Il y avait aussi Céline Chabaud. [...] Avec le DESS, l'idée était d'associer Paris X – Nanterre et les Ecoles d'Architecture pour faire une formation. Donc nous avions des enseignements universitaires qui étaient donnés par Rabia Bekkar – qui faisait un cours de sociologie urbaine -, puis par Barbara Bonnefoy, et enfin Franck Mermier – au tout début. Franck Mermier avait travaillé sur le Yémen. Je ne sais plus s'il faisait un cours ou simplement des conférences.

J'étais très attaché au fait que les ateliers n'étaient pas les seuls éléments de notre programme, mais qu'il y avait aussi des cours. Quand nous sommes devenus un DESS, nous avons presque l'obligation d'intégrer des enseignants de Paris X – Nanterre. Mais les étudiants et les architectes avaient tendance à penser que les ateliers étaient plus importants que les cours.

- *Ce qui revient souvent dans les discussions que j'ai eu avec les autres membres est qu'une grande partie des étudiants venait justement des pays étudiés ou voisins...*

- Oui, la majorité – que ce soit dans le programme « Architecture comparée », mais surtout dans le CEAA et le DESS – venait du Maghreb. Il y avait des libanais, quelques tunisiens, très peu de marocains... Pourquoi ? Parce que nous étions la seule formation qui tenait un savoir et des connaissances sur les tissus urbains vernaculaires des villes orientales ; parce que nous avions une méthode de travail ; parce que nous faisons des relevés. Alors que dans les écoles d'architecture de ces pays-là, il n'y avait aucune étude de faite sur les villes historiques.

- *Ils s'intéressaient à l'architecture moderne ?*

- Oui, essentiellement. L'une des raisons pour laquelle ils ne s'intéressaient pas à leurs tissus traditionnels est qu'ils étaient obnubilés par le modernisme et très peu intéressés par le patrimoine architectural existant – mais il ne faut pas trop le dire parce que si nous le disons, nous nous faisons insulter. J'ai enseigné deux ans en Tunisie donc je l'ai vu.

- *Oui, vous pouvez me parler de vos années à l'ITAAU ?*

- Pourquoi je suis arrivé dans ce domaine ? J'ai fait mon diplôme sur les bidonvilles de Nanterre qui est un travail assez unique jusqu'à ce jour. [...] Je l'ai plus ou moins réécrit parce qu'il va être réédité dans plusieurs mois par la Société Historique de Nanterre. J'ai de très beaux documents, de belles photographies en noir et blanc. Ce travail a été fait en 1968, c'est-à-dire à la même période de la remise en cause générale de l'architecte avec les grands patrons qui faisaient des choses horribles, les grands ensembles, un enseignement complètement déconnecté de la réalité. Je me souviens des programmes du style d'un centre spirituel au Tibet - il n'y avait pas de site, de terrain ; il fallait juste faire de belles images. Et 1968 a liquidé cet enseignement et introduit un enseignement plus sérieux, plus historique, plus scientifique, plus sociologique.

Vous avez parlé de Bernard Rudofsky. C'est très important parce qu'effectivement cette exposition au MoMA sur l'architecture vernaculaire a été une découverte pour beaucoup d'architectes. Quand j'ai acheté le livre, cela fascinait tout le monde. Il doit être très rare maintenant ce livre. [...] Nous baignons à cette époque dans cette culture. Il y avait aussi Amos Rapoport [*Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod, 1972]. C'est un livre de base, très intéressant. Comme le nom l'indique, la maison n'est pas le fait du hasard mais un produit culturel. [...] Il y avait le livre d'André [NB : Henri] Raymond sur le pavillonnaire. Il y avait tout une série d'études sur l'architecture vernaculaire, sur le pavillonnaire, sur l'aspect culturel des maisons qui faisait que nous ne nous intéressions pas aux monuments ou aux objets.

- *Vous étiez dans l'atelier Arretche ?*

- Oui. Mais l'atelier Arretche était la caricature de l'enseignement des beaux-arts. Nous n'abordions aucun de ces problèmes. J'ai un bon souvenir de Louis Arretche parce que c'est là où j'ai appris à dessiner. Mais à part le dessin, je ne sais pas ce que nous apprenions en architecture. Il y avait une petite bibliothèque avec de très beaux livres où j'ai apprécié les livres sur l'architecture du XIX^{ème} siècle.

Alors, j'ai fait ce diplôme parce qu'il y avait cette ambiance pro-vernaculaire. Et puis, j'avais comme ami et professeur Bernard Huet qui m'avait proposé de faire un travail sur les bidonvilles. Nous avions l'intuition que derrière le bidonville se cachait une expression culturelle que nous n'arrivions pas à identifier. Alors, l'étude était très intéressante parce que nous avons découvert que derrière ces barraques informelles, il y avait des rues principales, des maisons à cour, toute une typologie qui n'a rien à voir avec la misère et qui est tout à fait culturelle – nous pouvons dire arabo-musulmane mais si je le dis, je me fais insulter par tout ce beau monde. C'est vrai qu'il y a chez les constructeurs de ce bidonville dans les années 1950, une dimension culturelle très forte – qui n'est pas visible quand nous voyons le bidonville. Et ce travail a permis de voir ce phénomène culturel.

A partir du moment où j'ai fait ce diplôme, je suis allé aux Etats-Unis pendant trois ans parce que j'avais une bourse. Après, il a fallu que je fasse le service militaire. Alors cela a été un drame pour moi parce que je suis très antimilitariste – je n'étais pas le seul à l'époque – et je ne supportais pas l'idée de faire l'armée. Je savais qu'il y avait des possibilités de faire ce que nous appelions à l'époque la coopération militaire. Je suis allé voir le ministère de la Coopération qui m'a dit qu'il y avait deux postes de disponibles : un en Argentine à l'université de la Plata à côté de Buenos Aires et un à Tunis. C'était en 1970/1971. Donc quand j'étais aux Etats-Unis j'ai pris l'avion pour aller voir la directrice de l'école de Tunis. Et je suis tombé sur une dame qui m'a dit être intéressée – je venais d'une université américaine donc un enseignant français qui venait des Etats-Unis, c'était le top. Donc j'ai passé deux ans à l'École de Tunis où j'ai créé – cela n'existait pas à l'époque – un atelier d'analyse architecturale parce que ce qui m'intéressait à Tunis ce n'était pas tellement l'architecture moderne mais la médina. Il y avait un commencement d'étude sur la médina et avait été créé à la fin des années 1960 dans le cadre d'un projet appelé Tunis-Carthage par l'UNESCO et les autorités tunisiennes, l'ASM de Tunis – qui existe toujours. L'ASM a fait un relevé magnifique de toute la médina.

C'est de là qu'est venu mon intérêt. Je n'étais pas allé à Tunis comme beaucoup de coopérants pour faire du surf – non, à l'époque cela n'existait pas ; les coopérants faisaient du golf. C'est vrai que quand nous allions en Tunisie, il y avait de belles plages ; nous travaillions deux jours par semaine et le reste du temps nous n'avions rien à faire. Donc, j'ai utilisé cette période pour étudier avec mes étudiants la médina. Je ne connaissais rien à la médina donc j'en ai profité pour accumuler les connaissances, de la documentation et faire faire des relevés.

Et puis, quand je suis revenu à Paris à l'UP 8 dirigé par Bernard Huet, et qu'il s'est agi de participer au programme « Architecture comparée », j'ai proposé à Pierre Clément de faire un atelier Maghreb.

- *Il y avait eu des prémices avant puisqu'en 1973, et jusqu'en 1975, vous avez organisé des séminaires d'été entre les étudiants de l'ITAAU et de l'UP 8...*

- Oui, le séminaire de Mahdia en 1979.

- *Oui, mais cela, c'est un colloque que vous avez organisé à Mahdia.*

- Je ne me souviens plus. Oui, c'est-à-dire que quand Bernard Huet était à l'École d'Architecture de Paris-Belleville, il m'avait proposé lorsque j'étais sur place...Oui vous avez raison. Il m'a écrit une fois en me disant qu'il voulait faire un atelier à Mahdia. Moi, j'étais à Tunis mais je ne connaissais pas Mahdia. Lui, il connaissait parce que cela faisait longtemps qu'il allait en Tunisie, et il avait découvert Mahdia. Il m'avait proposé Mahdia et Bizerte – je ne suis plus très sûr de la deuxième ville. Donc je suis allé à Mahdia et je lui ai dit que Mahdia était mieux que l'autre ville qu'il me proposait. Il a fait venir ses étudiants ; moi je n'avais pas d'étudiants avec moi mais j'avais loué une maison pour ses étudiants ; et nous avons fait des relevés de la ville de Mahdia. C'est comme cela que cela a commencé. Vous dites que cela s'est passé plusieurs fois ? Je ne me souviens que d'une année.

J'ai été pendant deux ans en Tunisie et le premier atelier avec Bernard Huet était quand j'étais encore là-bas en tant que coopérant. Donc j'avais préparé l'atelier et assuré l'intendance. Cela avait très bien marché. C'était très intéressant. Les étudiants avaient relevé la moitié de la médina. A l'époque, il y avait Marc Bédarida, Marc Breitman, etc. Donc nous avons commencé à avoir une documentation sur Mahdia. Et quand il y a eu le programme « Architecture comparée », j'ai proposé l'atelier Maghreb qui la première année a porté sur Tunis. Il y a eu un Bulletin de l'IFA sur Tunis. Et il y avait Philippe Prost, Catherine Weill-Rochant et d'autres. Je me souviens de ces deux-là parce que depuis ils se sont mariés et que Catherine a enseigné par la suite avec moi. Donc c'est le premier atelier que nous avons fait dans le cadre de « Architecture comparée ». Je me rappelle de Philippe Prost qui se moquait de moi en disant : « Santelli, pour entrer dans les maisons, il donne un coup de pied dans les portes ». Il faut dire que j'avais la manie – que j'ai toujours – de rentrer dans les maisons. Evidemment, cela choquait beaucoup les arabes parce que pour un arabe – maghrébin ou tunisien -, entrer dans une maison ne se fait comme cela. Vous demanderez à Jean-Charles Depaule ce qu'il en pense : « Attention, il faut demander, il faut faire ceci, il faut faire cela, etc. » Moi, je rentrais – avec les étudiants. Et la plupart du temps, je n'étais pas mal reçu. Un tunisien qui voit un étranger débarquer et qui lui que c'est très beau chez lui, il est flatté, intéressé. Alors, ils nous donnent du thé, nous discutons. J'avais une attitude plus ou moins radicale – on se moquait de moi à cause de cela – mais qui était très efficace parce que si les étudiants ont pu faire un grand nombre de relevés, c'est parce qu'ils ont pu entrer dans les maisons.

C'est là, l'approche de cette formation, nous entrons dans les maisons pour faire des relevés. Combien de fois j'ai vu des ateliers organisés dans les Ecoles d'Architecture où ils faisaient des croquis dans les rues sans jamais entrer dans les maisons. J'étais sidéré. Une fois j'ai eu des étudiants de Bordeaux qui étaient allés là-bas pendant un mois et lorsque j'ai vu leur travail, ce n'était que des croquis fait dans la rue – des croquis d'artistes. Ils n'étaient jamais entrés ni dans une mosquée ni dans une maison. C'est aberrant. Quand nous sommes architectes, il faut étudier un peu la formation architecturale du tissu étudié. C'était notre obsession, il fallait que nous rentrions dans les maisons.

- *Vous rentrions dans les maisons pour en étudier la typologie mais aussi l'appropriation des habitants, non ?*

- Oui nous avons mis au point des « relevés habités » - que Daniel Pinson prétend avoir inventé mais ce n'est pas vrai ; c'est nous qui l'avons fait dès les années 1972/1973. C'est moi qui l'ai « initié » ; quand vous regardez mon travail sur le bidonville de Nanterre, il s'agit de « relevés habités », il y a l'emplacement de tous les meubles – les tapis, la télévision, etc. Et en plus, je demandais le nom de la pièce. C'est là que j'ai découvert que la dernière pièce – la chambre des parents – était appelée la chambre de la mère. C'est quand même étonnant que les parents se réduisent à la figure de la mère et qu'il s'agisse de la dernière pièce de la maison. [...]

Et systématiquement, je demandais aux étudiants de faire ce que nous appelions des « relevés habités ». Il ne s'agissait pas seulement de relever l'architecture mais de voir comment elle est habitée, occupée. Et je crois que cela se faisait dans tous les ateliers – y compris l'atelier Turquie. C'est un aspect extrêmement positif.

Contrairement à ce que nos ennemis nous jalouaient en disant que nous allions faire du tourisme et revenions bronzés. Je revenais parce que j'étais tous les jours sur le terrain. Nos collègues se moquaient de nous en disant : « Cela s'est bien passé là-bas ? Je vois que tu t'es bien amusé, etc. » Mais nous étions sur le terrain sans arrêts avec les étudiants – dans les rues, dans les édifices, dans les maisons. C'était beaucoup de travail et c'est cela l'apport de cette formation. Nous avons produit de la connaissance sur un objet particulier qui est l'architecture vernaculaire de toutes ces villes.

Cela serait bien d'éditer un ouvrage...

- Dans vos rapports de recherche, vous parlez d'un grand Atlas...

- Oui, c'était l'ambition. Je l'ai fait d'ailleurs dans un petit livre au format A3 où j'ai remis des plans que j'avais sur la Maroc et la Tunisie – mais il n'a pas été publié. Le problème pour éditer tout cela est que personne – j'exagère – n'est intéressé. Ce n'est pas facile de trouver un éditeur qui accepte d'éditer un travail sur la ville tunisienne ou marocaine. Cela n'intéresse personne, sauf peut-être les tunisiens – et encore. Peut-être que depuis quinze ou vingt ans l'atmosphère a changé parce que nous nous intéressons beaucoup plus au patrimoine, au pittoresque. [...] Il y a des livres qui ont popularisé l'architecture vernaculaire tunisienne, c'est devenu très à la mode. Mais il y a vingt ou trente ans, personne ne s'y intéressait. Il y avait très peu de gens et ils étaient considérés comme des orientalistes ringards passéistes. Moi, j'ai été plusieurs fois insulté dans des colloques. Dans le colloque que j'ai organisé avec Bernard Huet à Mahdia [« Architecture arabe et structure de la médina au Maghreb »], nous nous sommes faits insulter copieusement. Le directeur de l'ASM de l'époque nous a insulté en nous traitant d'orientalistes : « Vous êtes des orientalistes, vous êtes des touristes ». C'est l'insulte suprême.

- C'est la question à laquelle j'allais venir. Nous sentons une volonté de votre part de ne pas être dans l'ethnocentrisme, de – même si le regard occidental est toujours présent – porter un regard plus ou moins neutre. Et pourtant, vous dites que vous avez été qualifié d'orientaliste.

- C'est comme cela, ce n'est pas ma faute. Et même jusqu'à maintenant. Par exemple, quand je suis allé à Marrakech pour la COP 22, l'Ordre des architectes n'avait demandé de faire une intervention sur la médina où j'essayais de montrer s'il était possible que la médina soit un modèle pour les architectes marocains qui voulaient faire de l'architecture durable. [...] Une heure après cette intervention, un architecte marocain qui me dit que c'est intéressant ce que je dis mais que je suis un orientaliste. J'en ai parlé après avec certains qui m'ont dit que ce n'était pas une insulte mais une qualité ; que cela veut dire que je m'intéresse à eux. Mais à l'époque, c'était insultant parce que le livre d'Edward Saïd démontre que l'orientalisme provient d'une vision coloniale impérialiste qui est la construction d'un imaginaire oriental des européens qui n'a rien à voir avec la réalité. Qu'est-ce que c'est la réalité ? Ce sont des arabes qui aspirent à la modernité et au progrès, et qui n'aspirent pas du tout à une identité arabo-musulmane telle que les orientalistes la définissent. Edward Saïd a une telle aura auprès des orientaux, sa définition de l'orientalisme était tellement méchante qu'elle est devenue une insulte pour les gens qui travaillent en Orient comme nous. Jusqu'à aujourd'hui, les européens qui s'intéressent à l'architecture arabe sont encore considérés comme cela – mais il y en a de moins en moins.

- Alors que vous ne le faisiez absolument pas dans la perspective orientaliste d'Edward Saïd...

- C'est-à-dire que dans l'orientalisme, il y a un côté de découverte de choses belles qui ne sont pas de notre culture, et cela c'était vrai. J'ai toujours été fasciné par une culture arabe totalement différente de la nôtre. Cela fait partie de la découverte orientaliste.

Ce n'est pas l'ethnocentrisme que critiquait Edward Saïd. Il disait que les orientalistes construisaient une image de l'Orient qui n'était pas la vraie image mais une image fabriquée par les européens pour satisfaire leurs fantasmes – les harems, etc. C'est cela que disait le livre de Saïd ; qui est un livre très intelligent mais qui a fait beaucoup de mal aux orientalistes puisqu'ils ont été désignés du doigt. Il y a trente ou quarante ans, il y avait beaucoup de personnes comme moi qui allaient sur le terrain. Il faut dire que nous étions les seuls. Il n'y avait pas d'arabes sur le terrain parce qu'ils étaient totalement orientés sur le caractère moderniste, et quand nous leur parlions de la médina, ils avaient l'impression d'un archaïsme rétrograde qui était celui de leurs parents mais pas celui du XX^{ème} siècle. Maintenant, cela a un peu changé. Il y a de moins en moins d'européens qui s'y intéressent. [...] Petit à petit, je ne sais pas pourquoi mais les européens se sont lassés de ces études et s'est recroquevillée sur une sorte d'ethnocentrisme. Et puis, nous ne nous intéressons plus à l'architecture vernaculaire. De plus en plus, a émergé l'idée que l'architecte devait faire de beaux objets d'architecture que « Fuck the context » comme disait Rem Koolhaas. Tout l'enseignement maintenant est basé sur le concept de créativité où il n'est plus nécessaire de connaître quoique ce soit puisque nous sommes des créateurs. [...]

Quand j'ai pris ma retraite en 2010, ils ne se sont pas posé le problème de savoir si le DSA était maintenu ou pas. J'avais beaucoup de difficultés à le maintenir parce que je n'avais pas d'équivalent, un architecte qui avait ma connaissance du milieu arabe. [...] Et personne n'a levé le petit doigt pour que cela continue. Il m'a été fait comprendre que si le DSA avait perduré en 2010, c'était pour me faire plaisir. [...]

Nous étions dans deux mondes séparés [le programme et le reste de l'école] ; le programme « Villes orientales » avait ses ateliers dans l'école. Il y avait une présentation qui regroupée beaucoup de monde parce que l'école faisait beaucoup de publicité. Nous avions des petits budgets qui permettaient d'inviter deux ou trois personnes de Turquie ou je ne sais où. Mais il n'y avait personne de l'école Paris-Belleville, à part nous. Il y avait très peu d'enseignants franco-français – entre autres de Paris-Belleville ou de Versailles. Il n'y avait pas d'enseignants qui ne travaillaient pas avec nous. Nous étions tranquilles parce que nous faisons notre travail à nous ; nous avons des moyens financiers puisque le ministère nous donnait de l'argent ; mais cela se passait dans une sorte

d'isolat. Nous avons eu très peu de rapports avec les autres enseignants parce que cela ne les intéressait pas. Le Maghreb a une image – disons – de plage, de pays de vacances. Les gens n'y vont pas pour la culture locale, ils n'en ont rien à faire. C'était pareil à Belleville. Donc, quand je suis parti, tout le monde a trouvé normal que le programme s'arrête. Les gens n'avaient pas ressenti le besoin de perpétuer cet enseignement, alors que cela aurait été possible – mais difficile parce qu'il n'y avait pas des enseignants avec notre carrure. [...]

- Il y a deux personnes qui ont fait l'atelier Maghreb et ensuite l'atelier du Caire : Olivier Blin et Bernard Tournet...

- Oui. Olivier Blin, je ne sais pas ce qu'il devient. Bernard Tournet a travaillé avec moi sur l'Atlas. Il a fait des dessins assez jolis sur des villes tunisiennes quand nous avions un budget de recherche donné par le ministère. Et puis, il a enseigné avec moi pendant cinq ou six ans dans l'atelier Maghreb.

- Ce ne sont pas des personnes qui auraient pu prendre la relève ?

- Non parce que Tournet avait disparu. Il est allé à Madagascar, puis au Mexique, et maintenant au Caire. [...] J'ai encore des contacts avec des étudiants qui ont eu des postes intéressants. Par exemple, il y a Youmna Tabet qui est à l'UNESCO. Il y a un tunisien qui travaille au patrimoine mondial. Il y a eu quelques-uns de nos étudiants qui ont eu un travail à l'UNESCO, mais ils ne sont pas nombreux malheureusement. [...]

- Vous avez fait une recherche avec Bernard Huet, Saïd Mouline et Marc Breitman intitulée « Recherche typologique sur l'habitation populaire maghrébine, élaboration d'une proposition de logements adaptés au Maghreb ». Elle a été faite dans le cadre du REXCOOP ?

- Oui, exactement. [...] Il y a plein d'études sur l'habitat informel – à Marrakech, à Tunis, à Rabat, etc. C'est un très beau travail qui a été fait. Je crois qu'il y avait Bernard Tournet.

- Vous avez beaucoup travaillé avec Marc Breitman ?

- Non, pas trop.

- Parce qu'il s'intéressait plus à la période moderne...

- Oui, c'est cela.

[Au sujet de la recherche REXCOOP] Il y avait comme chercheurs Mohamed Berdaï, Albert Labib, Bernard Tournet. Directeur de recherche, Bernard Huet – il n'a jamais vraiment dirigé la recherche.

- Et Saïd Mouline ?

- Il a été mon collègue pendant très longtemps. Quand nous avons fait des ateliers au Maroc, il était avec nous. Il me semble l'avoir rencontré à un colloque. Nous avons discuté ensemble et avons eu l'idée de faire des ateliers en commun. Il était à l'époque le Directeur de l'architecture. Nous avons fait des ateliers à Rabat, à Essaouira, à El Jadida [ou Mazagan], Salé. [...] Après le Maroc, je suis allé en Palestine et après de 2003 à 2010, je suis allé en Inde. Du coup, j'ai perdu contact avec Saïd Mouline.

- D'ailleurs, j'ai été un peu surprise en trouvant dans les archives de l'IPRAUS un projet d'atelier à Macao monté par Pierre Clément et vous...

- Je ne sais plus. Je connaissais un architecte à Macao. Cela devait être une idée de Pierre Clément. [...] Mais ce sont des idées ; cela n'a jamais été suivi. Il n'a pas été à Macao en plus Pierre Clément, non ?

[Au sujet de la recherche REXCOOP] Je l'ai utilisé plusieurs fois dans des articles parce qu'il y a de très beaux relevés – des « relevés habités » au Maroc, Tunisie, etc. C'est une vision globale de l'habitat populaire qui reste intéressante. Cela a été fait quand ? 1985.

En 1985, j'avais demandé une prolongation de la recherche. A l'époque, c'était Paul Chemetov qui était directeur – ou vice-directeur – du Plan Construction. J'avais déposé un projet de recherche auprès de Jean-Louis Cohen qui était directeur du Bureau de la Recherche Architecturale [BRA]. Ce dernier m'a montré une lettre envoyée par Paul Chemetov qui disait ne pas comprendre comment le financement public pouvait aider des recherches sur le Maghreb – sans me nommer – ; que cela semblait plus être des demandes de subventions pour passer des vacances dans des lieux de villégiatures ; et que c'était scandaleux. Jean-Louis Cohen m'a montré la lettre en me disant qu'il ne pouvait pas me financer. S'il avait donné de l'argent à cette demande de prolongation de la recherche, Paul Chemetov lui aurait tapé sur les doigts.

Voilà. Paul Chemetov lui-même. [...] Et c'était une attitude générale chez les enseignants – ceux qui ne s'intéressaient pas au Proche-Orient – de dire que nous allions là-bas pour passer des vacances. Il [Paul Chemetov] avait même cité les Club Med. C'était très insultant.

Donc après, je n'ai pas eu beaucoup d'argent. Paul Chemetov n'avait fait qu'exprimer un point de vue qui était partagé par beaucoup de gens.

[Discussion sur Paul Chemetov et Henri Ciriani]

- Donc Ciriani avait un enseignement moderniste dans la lignée de Le Corbusier. Et vous, un enseignement sur typo-morphologique, historique, ...sociologique, géographique aussi ?

- Oui, bien sûr. Cela, c'est le début de l'école de Belleville quand il y avait Henri Raymond.

Au départ, il y a eu l'atelier Collégial. Il y avait d'abord l'histoire avec Roger-Henri Guerrand qui faisait un cours extrêmement brillant sur le logement social au XIX^{ème} siècle. C'était un type assez extraordinaire, qui s'exprimait très bien. Il savait capter son public à l'atelier Collégial.

Quand Bernard Huet a créé l'UP 8 à partir de l'atelier Collégial, il a demandé à Henri Raymond – qui est mort depuis – de venir à l'école. Il était sociologue, et venait de publier son livre avec Antoine Haumont – l'équipe de sociologues. [...] Donc Henri Raymond faisait des ateliers communs avec Bernard Huet sur le logement où ils abordaient les problèmes de modèles culturels, etc. – tout ce que portait Henri Raymond, c'est-à-dire que nous n'habitons pas les logements par hasard, il y a des modèles culturels, des modes d'habiter et des habits.

- Dans la préface de *Médinas* écrite par Bernard Huet, il dit au sujet de votre travail qu'« il ne s'agit pas d'une étude de sociologie architecturale comme on en a tant vu paraître ces dernières années mais d'une approche spécifiquement architecturale et urbaine qui prend en compte certaines données sociologiques sans leur attribuer une valeur déterminante sur la forme. », puis il reprend les mots d'Henri Raymond en disant que nous sommes passés d'une « histoire sociale de l'architecture » à une « histoire architecturale de la société »...

- Oui. Nous, nous n'étions pas sociologues. Nous faisons des études typologiques dans lesquelles il y avait l'idée de forme architecturale. Cette forme architecturale n'était pas vide. [Référence à Christian Devillers] Ce qui nous intéressait dans cette histoire de typologie est que, quand nous étudions une ville, nous nous apercevions que les maisons se ressemblaient toutes, appartenaient à une typologie de maison très spécifique, et qu'elles étaient habitées d'une certaine manière. Mais ce que nous faisons d'abord était le relevé d'architecture, et après nous nous préoccupions de la manière dont elles étaient occupées au moment où nous faisons le relevé – parce que nous ne savions comment s'était habité cinquante ans auparavant [...]. Donc nous faisons une histoire de l'architecture de la société.

Le livre *Médinas* porte essentiellement sur les typologies architecturales – que ce soient domestiques, monumentales, etc. – sur lesquelles vient se greffer une compréhension sociologique et culturelle de l'architecture – ce qui ne se faisait pas avant. Avant, le bâtiment était un bâtiment, et peu d'attention était portée à la manière dont le bâtiment était occupé ou vécu. Cette histoire du « relevés habités » est relativement récente. Je ne suis pas le premier à en avoir fait ; je n'ai pas fait l'historique des « relevés habités » ; mais certainement que mon travail sur les bidonvilles est l'un des premiers. Plus tardivement, il y a Daniel Pinson qui a fait son travail sur l'habitat au Maghreb dans lequel il a fait du « relevés habités » l'essence même de son travail. C'est très intéressant. D'ailleurs, lui, il prétend avoir initié le « relevé habité » mais Bernard Huet m'avait dit : « Ce n'est pas vrai, c'est toi le premier avec ton travail sur le bidonville ». Mais je m'en fiche de savoir qui est le premier.

Daniel Pinson n'a pas enseigné dans notre formation...

- Oui, il était à Nantes et maintenant à Aix-en-Provence...

-Oui. Nous aurions pu. Il a été invité plusieurs fois à faire une conférence. [Référence à Pinson Daniel, *Modèles d'habitat et contre-types domestiques au Maroc*, Tours, Fascicule de recherche n°23, URBAMA-URA 365, 1992, 258 p]

[...]

- Pierre Pinon me disait qu'après mai 68, un rôle trop important a été donné aux sociologues dans le monde architectural, ce qui faisait l'architecture était étudiée à travers ses usages et non par le biais de la forme comme pour l'analyse typo-morphologique...

- Oui, c'est vrai ce qu'il dit mais ce n'est pas vrai pour l'UP 8. Bernard Huet indique bien dans la préface de *Médinas* que nous faisons une histoire de l'architecture d'une société au lieu de faire l'histoire sociale d'une architecture. La particularité de Paris-Belleville était d'insister sur la forme, c'est-à-dire qu'un architecte dessine et crée un objet. Cet objet, nous, nous le connectons à l'histoire, à la connaissance du contexte, de la ville, de l'architecture, etc. Mais, nous avions en face de nous des zozos – de l'UP 6 entre autres. Dont Philippe Revault était un peu l'expression. Nous avions des points de vue un peu différents. [Aparté sur Roland Castro] Il y a eu une différence entre l'UP 6 et l'UP 8. L'UP 8 insistait sur les problèmes de formes et de configurations architecturales parce qu'un architecte est quelqu'un qui fait un projet d'architecture. Donc il y a un côté formel, spatial dans lequel nous avons introduit les dimensions historiques, culturelles et sociologiques.

L'UP 6 n'était pas comme cela. Roland Castro disait à ses étudiants : « Nous allons visiter les chantiers et voir les travailleurs maghrébins, et vous apprendrez ce qu'est l'architecture. » je ne sais pas si c'est vrai ; mais il se disait qu'il allait visiter des chantiers, prenait contact avec les ouvriers portugais ou algériens. A l'époque, les gens de l'UP 6 – beaucoup était gauchistes – considéraient que le projet architectural était, dans son essence, totalitaire et fasciste. C'est-à-dire, qu'à partir du moment où nous dessinons un bâtiment, nous imposons de manière autoritaire un bâtiment à des usagers. Donc, pour eux, l'usager primait sur l'architecte. Il fallait d'abord aller voir l'usager et lui demander ce qu'il veut ; et à l'architecte de se mettre à leur service en oubliant son histoire. L'architecte serait un technicien et un dessinateur.

Donc l'UP 6 privilégiait le social, le besoin exprimé par l'usager au détriment de ce que faisait la spécificité de l'architecte – c'est-à-dire sa compétence à faire des bâtiments sur la base d'une connaissance historique et scientifique de l'architecture, ce que nous, nous faisons à l'UP 8. Il y a toujours eu cette opposition entre l'UP 6 et l'UP 8 – UP 8 étant considéré plus à droite que l'UP 6, l'UP de gauche ayant des enseignants qui parlaient de classe sociale, de révolution. L'essentiel du propos de l'UP 6 est que faire de l'architecture est produire un acte totalitaire – imposer quelque chose à quelqu'un. Donc il était hors de question qu'un architecte le fasse ; l'architecte devait abandonner sa vision totalitaire et sa volonté de produire un objet pour laisser faire l'usager.

A l'époque, j'avais fait le travail sur les bidonvilles. Qu'est-ce que s'est un bidonville ? Il n'y a pas d'architectes ; les gens eux-mêmes le font. L'étude est un document d'extrême gauche – à la limite – puisque j'y montrais que les usagers n'ont pas besoins d'architectes. D'ailleurs, jusqu'à une époque récente, les villes étaient faites sans architectes – c'est ce que dit Bernard Rudofsky. [...] C'était un peu la position de l'UP 6. A l'UP 8, avec Bernard Huet, il y avait une dimension historique – il avait une culture classique. Il ne pouvait évidemment pas abandonner l'architecture aux usagers ; il avait une culture architecturale qui faisait qu'il ne croyait pas qu'un geste architectural soit un geste fasciste. Alors évidemment, il fallait faire un projet qui puisse s'adapter à plusieurs usages, à plusieurs significations – nous parlions d'« œuvre ouverte ». [...]

- Dans tous vos travaux, il y a beaucoup de relevés et vous soulignez que la « méthode est avant tout graphique » ...

- Comme Pierre Pinon, Alain Borie et les autres, nous passions beaucoup de temps sur le terrain. Je voulais que les relevés soient de qualités. [Au sujet de travaux effectués en Inde] Nous passions un temps fou avec les étudiants – sur le terrain et une fois revenus – à vérifier que les dessins soient vrais. La plupart des étudiants ne savaient pas faire de relevés, donc nous avions un cours dessus par Nathalie Wolberg au sein du cours « Morphologie de villes » de Philippe Revault. [...] Nous pensions qu'il était intéressant d'avoir, avec nous, des étudiants et leurs enseignants d'une école sur place. [...] C'était bien comme principe mais très difficile dans l'exécution parce que la plupart des étudiants locaux ne savaient pas dessiner et n'avaient pas de matériels.

- *Parce qu'ils n'étaient pas habitués à ce genre de pratique ?*

- Jamais ils n'étaient allés sur le terrain, jamais ils n'avaient fait de relevés ! Donc, ils faisaient des relevés complètement faux. Les orientaux ont un problème de perception de l'espace, faire un plan et une coupe coordonnés est très difficile. [...] Ils ne comprenaient pas pourquoi il fallait faire des relevés de bâtiments anciens. Ils le faisaient avec nous parce que nous avions traversé des milliers de kilomètres, donc ils se disaient qu'il y avait une raison. Et nous formions des équipes mixtes – un étudiant français et un étudiant local – pour faire les relevés. [...] Tous les soirs, j'avais rendez-vous avec les étudiants pour corriger, et je m'apercevais que les dessins n'étaient pas toujours bons.

[...]

J'exigeais à chaque fois qu'il y ait une certaine mise en page de présentation des planches – avec les plans, les photographies, etc. J'arrivais à avoir une exposition finale relativement homogène. Ce qui fait que, quand il y a eu un colloque organisé par l'UNESCO en Inde, nous avons pu faire une exposition. J'ai un peu amélioré les planches des étudiants quand cela était nécessaire. Mais j'avais l'essentiel. Ce que n'avait pas les autres ateliers, qui avait des dessins un peu bordéliques. J'insistais beaucoup sur la présentation – une charte graphique simple. [...] Donc, il y a une pratique du relevé mais aussi une pratique de la présentation du dessin. [...]

- *Avant votre expérience d'enseignement à l'ITAAU ou vos études aux Etats-Unis, vous aviez déjà voyagé ?*

- Non, très peu. J'avais été avec des étudiants de l'atelier Collégial à Amsterdam. Mais c'était des voyages d'architecture – comme il se fait toujours dans les Ecoles d'Architecture. Amsterdam était, à l'époque, le modèle urbain dont tout le monde parlait. [...] Amsterdam était le modèle de ville. Même chose à Vienne. [...] Cela fait partis de mon histoire urbaine. [...]

[Retour au programme « Villes orientales »]

J'ai réussi à faire des expositions, des petits catalogues – relativement modestes – qui montrent que ce travail a eu un côté très positif. [...]

- *Effectivement, Alain Borie soulignait le fait que vous aviez été celui qui avait le mieux anticipé la nécessité de communiquer les travaux du programme par des publications...*

- C'est pour cela que je faisais systématiquement la promotion de l'exposition finale tous les ans. Cela faisait partis de la communication. Le plus possible, j'ai essayé de faire des catalogues à partir des relevés – Bethléem, Ispahan et Harar. Cela permet de montrer que ce travail fait – comme disait Henri Raymond – « avancer le fond scientifique de la connaissance ». Cela nous apprend des choses que nous ne savions pas ! [...] Ce que dit Alain Borie sur la communication est vrai, j'étais obsédé par l'exposition et les publications que nous avons pu faire. [...]

- *Vous avez étudié l'architecture vernaculaire uniquement dans les pays d'Orient ou vous avez eu également un intérêt pour l'architecture vernaculaire française ?*

- C'est une bonne question. Mais disons, que je ne peux pas tout faire. J'ai consacré beaucoup de temps à l'architecture vernaculaire orientale mais je connais très peu l'architecture vernaculaire française. J'ai les livres de base. Il y a *L'Architecture rurale et bourgeoise en France* [Georges Doyon et Robert Hubrecht, 1942] qui est le premier livre sur l'architecture rurale. J'ai celui de Louis Bouchard-Huzard [*Traité des constructions rurales*, Paris, 1868-1870, 3 tomes]. Mais il y a peu, en fin de compte, de livres sur l'architecture vernaculaire. [...] Il y a des auteurs anglo-saxons. Il paraît qu'il existe une encyclopédie de l'architecture vernaculaire mais je ne l'ai pas.

Je n'ai pas eu l'occasion de travailler sur l'architecture vernaculaire française, pour la simple et bonne raison que toute mon activité d'enseignement a été concentrée sur les villes orientales.

- *Pourtant, j'ai trouvé des traces d'une recherche sur Bourges. Ce n'était pas sur l'habitat rural ?*

- Oui, avec Bernard Huet. Nous avons fait des relevés sur l'habitat ouvrier à Bourges. C'était avant le travail sur l'Orient. C'était très intéressant mais je ne sais ce qu'il vaut. Quand je suis revenu à Paris-Belleville après mon séjour en Tunisie, Bernard Huet m'a fait travailler sur la ville de Bourges. Nous l'avions fait avec Jean-Pierre Prin.

- *Cette étude avait été faite dans quelle perspective ?*

- Oh, une perspective historique. L'ambition était de découvrir le commencement de l'architecture moderne. C'était une étude historique sur le développement de Bourges. Il s'agit d'une ville militaire donc la question était de savoir comment les établissements militaires avaient pu structurer le développement de la ville. Je n'avais pas travaillé sur les établissements militaires mais sur les quartiers ouvriers – d'où les relevés fait par Jean-Pierre Prin que j'avais commenté. [...] Nous avons dû la faire dans les années 1970 ; je suis revenu à Paris en 1972, donc cela doit être en 1974/1975.

C'est le seul travail que j'ai fait sur l'architecture vernaculaire en France, après je me suis orienté vers le Maghreb – et je me suis concentré dessus.

[...]

[Référence au travail de Bernard Huet et Henri Raymond sur la Sicile et la ville de Noto]

[Référence à Pierre Bouché, enseignant à La Villette]

J'étais très directif dans mon enseignement parce que je voulais que les dessins soient de bonnes qualités – c'était plus ou moins apprécié par les étudiants. [...]

- *Les enseignants de Versailles étaient aussi directifs ?*

- Je pense que Philippe Panerai était directif, il savait ce qu'il voulait. Sawsan Noweir, plus ou moins. Oui, oui, elle l'était. [...]

Entretien avec Sawsan Noweir à Paris, le 7 mars 2017 – Durée : 1h42

L'entretien a lieu un matin dans un bar à côté de chez elle. L'ambiance est calme et conviviale.

S.N. – C'est grâce à la persévérance et l'activité de Pierre Clément et de Florence Contenay puisqu'elle a accueilli le programme au sein de l'IFA. C'est grâce à cela que tout ce travail a pu être effectué. L'idée principale venait de Pierre Clément.

D.A. – *Oui, il a fédéré toutes les personnes autour du département Architecture comparée.*

- Absolument.

[...]

-Vous êtes diplômée des beaux-arts du Caire en 1968, ensuite vous faites des études en égyptologie, puis en France des études d'Histoire et civilisations, pour finir avec une DEA en égyptologie. Pouvez-vous me parler de vos années de formation ?

- A l'époque de mes études, l'École des beaux-arts du Caire était appelée « la petite sœur des beaux-arts de Paris ». Elle était la première école d'architecture créée sur le modèle de l'École des beaux-arts de Paris. Il y avait beaucoup d'échanges entre les deux, des professeurs qui venaient assister aux jurys de fin d'année. Nous étions à l'époque très influencés par les beaux-arts de Paris.

-Influencés par les grands patrons promouvant l'architecture classique ou les autres aussi ?

- L'influence se trouvait plus dans le programme pédagogique. Les premières années, nous faisons les relevés de l'architecture classique grecque ainsi que les relevés de l'architecture égyptienne comme Saqqarah. Mais le plus important était le relevé de l'architecture médiévale, ce que nous appelons l'architecture arabe ou islamique.

- L'architecture arabe monumentale ?

- Oui. Monumentale, c'est-à-dire connue. Donc c'était basé sur le relevé de terrain. Très vite je me suis intéressée à l'étude de la vieille ville du Caire, du Caire fatimide. Nous relevions dans le détail les grandes maisons. C'était très formateur. Il en a été de même avec l'analyse de toutes les architectures traditionnelles égyptiennes – notre travail sur les *ga'a* ou les maisons caiotes. Ce n'était peut-être pas une méthode d'analyse encore très aux points mais le fait d'être sur le terrain m'a beaucoup aidé. Parallèlement à cela, nous devions aussi relever un bâtiment religieux.

Donc tout cela était l'étude de base, formatrice. Ensuite, comme à Paris, nous passons à des travaux de projets. Il s'agissait du 2^{ème} cycle. Le 1^{er} cycle était un cycle de formation aux proportions, à l'espace, au relevé, à avoir les mesures « dans les yeux » ou dans la main. C'était cinq ans d'étude, pas 6 comme en France.

En Egypte, il y a un système qui fait que lorsque nous avons étudiés certaines professions – architectes, ingénieurs, médecins -, nous sommes obligés de travailler pour l'Etat pendant quelques années. Donc, nous ne choisissons pas et devenons fonctionnaire. Vu qu'il y avait une situation d'après-guerre – guerre en 1967 – et qu'il n'y avait pas beaucoup de projets, j'ai travaillé au ministère du logement et de la Construction. J'y étais chargée de superviser tous les projets de logements collectifs et sociaux dans tout le pays. C'est drôle parce qu'on voit les traces de mes recherches par la suite.

Mais puisque je m'ennuyais terriblement en tant que fonctionnaire, j'ai décidé de faire des études en Egyptologie tout en continuant de travailler.

Après, je suis venue en France pour continuer mes études d'Egyptologie. Les points de déclenchement de mon retour vers l'architecture viennent d'un voyage en Algérie où je suis restée deux ans. J'ai enseigné l'histoire de l'architecture à Constantine : l'histoire de l'architecture classique, l'histoire de l'architecture médiévale et l'histoire de l'architecture moderne. Et dans l'histoire de l'architecture médiévale, j'ai enseigné plus particulièrement l'histoire de l'architecture arabe et musulmane.

D'un coup, c'était un retour vers l'architecture. J'enseignais également le projet. Et je m'intéressais particulièrement à l'architecture traditionnelle. Je faisais avec les étudiants des projets d'intervention et de réhabilitation dans la vieille ville de Constantine. Projets que les étudiants commençaient évidemment par le relevé aussi bien de l'architecture traditionnelle que le relevé de situations urbaines – le rapport entre l'architecture et la ville -, afin de faire des réhabilitations qui passent au-delà de la réhabilitation purement architecturale.

-Ce goût pour l'architecture traditionnelle vous est venu également à travers des lectures ou autres références en dehors de votre formation ?

- Pourquoi ce goût m'est venue ? Parce que dans les années 1960, années où j'ai fait mes études, nous sommes encore dans cette grosse vague de l'architecture moderne et de la *tabula rasa*. Et, effectivement, à l'École des beaux-arts du Caire – comme à Paris -, il y avait plusieurs tendances ; ceux qui étaient pour l'architecture moderne – l'école Le Corbusier – et ceux qui pensaient qu'il fallait faire avec l'héritage – des choses plus traditionnelles à l'Égypte - et non en faire la table rase parce que l'architecture moderne ne respecte rien et déforme le paysage urbain. C'était un peu l'école de Hassan Fathy, qui était mon professeur.

Donc nous revenions « aux sources », nous commençons par ce que nous avons, par notre héritage au lieu d'aller chercher un modèle – qui peut être intéressant – qui vient d'une histoire architecturale différente de la nôtre. Donc j'étais plutôt de cette école-là.

-Hassan Fathy exprimait ouvertement ces idées-là dans son enseignement ?

- Oui. En fait, deux professeurs m'ont beaucoup influencée dans cette direction. Je commence par un architecte qui est très connu mais malheureusement en France moins que Hassan Fathy : Ramsès Wissa Wassef. D'ailleurs, les gens ne savent pas que tout le travail sur l'architecture vernaculaire et traditionnelle de Hassan Fathy a commencé avec Ramsès – les deux ensembles. Mais pour

des tas de raison – je ne vais pas entrer dans le détail – Ramsès est parti de ce groupe-là et Hassan Fathy l'a proclamé avec l'architecture en terre.

Pourquoi Ramsès m'a beaucoup influencée ? j'ai fait pratiquement mon diplôme avec lui. Après la séparation avec Hassan Fathy, Ramsès a décidé de créer un village de tisserands – il était un artiste aussi – pour lequel il a eu le prix Aga Khan. Personne ne le connaissait et c'est moi qui l'ai proposé au prix.

-Vous avez travaillé pour la fondation Aga Khan ?

- Oui. Donc Ramsès partait d'un principe de base qui est que tout humain – tout égyptien en l'occurrence – est au départ un artiste dans sa manière de vivre. Dans un petit village nommé Harrania à côté des pyramides de Saqqarah, il a commencé à laisser les gens travailler les tissages, les tapis. Il avait fait tout un travail de recherche de matériaux végétaux, des différents métiers à tisser. Et il les donnait à des enfants, à des femmes et à des hommes en leur disant de faire ce qu'ils voulaient.

Au bout d'un moment, il a construit des ateliers...

-Il voulait voir leur façon de travailler avant de construire ?

-Voilà, Comment créer ? Ce n'est pas un hasard s'il a fait cela à côté des pyramides de Saqqarah. Il disait que ces gens-là étaient pétris par la tradition architecturale ancienne et qu'ils avaient sûrement cela dans le comportement, dans la manière de vivre. Donc il a commencé à faire un petit village – qui existe toujours – où il logeait ces jeunes gens. C'était une sorte de coopérative. Cela remonte au début des années 1960. Donc nous, les étudiants, nous allions souvent à cet endroit - chez lui – le week-end. Nous restions avec les gens, voyions les maisons qu'ils construisaient avec les matériaux traditionnels trouvés sur place et avec une perception de l'espace mélangeant l'architecture traditionnelle vernaculaire et l'architecture traditionnelle savante. Il avait su avoir une sorte de synthèse entre ces deux types d'architecture – l'architecture domestique savante et l'architecture domestique vernaculaire. Donc nous étions à Harrania à discuter avec lui, à voir tout cela se construire. Cela m'a effectivement beaucoup formée. [...]

Donc cela c'est sur la formation de base, sur comment je suis venue à cela. [...]

-Il y a une raison particulière à séjour de deux ans en Algérie ?

- Tout simplement parce que j'accompagnais mon mari qui faisait son service civil.

- Finalement, c'est grâce au service civil que beaucoup des personnes du programme ont commencé à aller dans leur pays d'étude...

- Jean-Charles Depaule était au Caire où je l'ai connu. Mon ex-mari était étudiant à Versailles donc aussi bien étudiant de Jean-Charles Depaule que de Philippe Panerai. Donc nous avons profité, lorsque nous étions en Algérie, de l'Ecole d'architecture de Constantine – qui venait d'être créée, il n'y avait pas encore de diplômables – pour faire venir ces gens. Ils venaient de publier *De l'ilot à la barre*, donc nous avons fait des photocopies et nous les avons fait venir pour en parler avec les étudiants.

- Philippe Panerai m'en a parlé. Il me disait aussi que vous les aviez emmenés visiter un village qui était en train de se construire, un village participatif...

- Alors, [...] j'avais des collègues avec lesquels j'avais fait des relevés qui étaient partis travailler en Algérie. Dans les années 1960, il y avait tous les projets de villages agraires de Boumédiène. Eux, travaillaient sur ce village agricole en essayant également de proposer un travail sur l'architecture traditionnelle du pays avec des matériaux locaux. Nous sommes effectivement allés visiter cela, mais aussi visiter certaines architectures assez particulières qui s'appellent les Aouya [?] qui sont une sorte de petite ville dans le désert. L'architecture et l'organisation spatiale y sont très particulières. Cette visite a été assez importante pour moi car elle a été le démarrage d'une sensibilisation à une petite échelle à la configuration architecturale et urbaine.

C'est assez important car ces échanges avec des personnes comme Philippe Panerai et Jean-Charles Depaule – même s'ils n'étaient pas mes professeurs – m'ont permis de me sensibiliser sur beaucoup de choses. C'est cela qui était important dans les années 1970 ; l'équipe de recherche était un véritable laboratoire de savoirs, c'est-à-dire que chacun avec son acquis et sa formation apportait quelque chose au groupe par l'échange.

-Nous pouvons voir chez les autres membres du programme comme un goût de l'ailleurs. Vous, vous vous êtes intéressé uniquement à l'architecture arabe ou à d'autres architectures traditionnelles ?

- Pas vraiment. Il faut dire aussi que dans les années 1970 – période post-coloniale -, il y avait tout ce regard des architectes – jeunes ou moins jeunes – sur l'architecture de ces pays-là. Il y avait des termes qui étaient utilisés par un certain nombre d'architectes – qui travaillaient sur des relevés de maisons en Egypte, en Tunisie – qui me heurtaient beaucoup et notamment le terme d' « architecte arabo-musulmane ». Ils portaient d'un postulat général et généralisant selon lequel l'architecture arabo-musulmane est la même partout, est universelle. Or, j'ai travaillé sur cette architecture dans mon pays d'origine et j'ai pu constater en Algérie que les deux n'avaient rien à voir. Quand j'étais en Algérie, je suis partie à plusieurs reprises en Tunisie pour voir – parce que Constantine n'est pas loin de la Tunisie – et même s'il y a une ressemblance entre l'architecture en Tunisie et en Algérie, je trouvais qu'il y a énormément de différences. Tout cela est parti de la maison. Même si l'architecture religieuse est aussi différente, il y a eu un déclic avec l'architecture domestique.

Je me révoltait scientifiquement contre ce cliché qui est de dire qu'il n'y a qu'un seul type de l'architecture dite arabo-musulmane – avec la cours, le mode de vie, etc. A partir du moment où il y a eu tout le travail fait dans le laboratoire de l'Ecole de Versailles sur l'analyse spatiale sur servis/servants – toute cette analyse qui a commencé en Italie et a continué à Versailles avec l'équipe Philippe Panerai, Jean Castex et Jean-Charles Depaule -, je disais que j'allais voir comment nous pouvions appliquer cette méthode d'analyse sur ce qui est appelée l'architecture arabo-musulmane afin de l'expliquer par un modèle d'analyse et non par une sorte d'estampage qui met tout dans le même panier.

D'un coup, nous avons commencé par les analyser. C'est le fameux article que nous avons écrit sur l'analyse de la *ga'a* et des maisons égyptiennes. Puis nous sommes passés à l'analyse des *madrassa*, qui est une sorte de mosquée-école pour montrer qu'à partir du moment où nous appliquons un modèle d'analyse, nous pouvons les lire différemment parce que même s'il y a une ressemblance dans le mode de vie, cela ne veut pas dire qu'il y a une ressemblance dans le modèle ou dans le type. Cela a donné par la suite le travail sur l'espace centré car nous nous sommes aperçus que la centralité, qui est vue comme le modèle de l'architecture arabo-musulmane, est un schéma spatial et non un modèle en soi.

-En effet, Alain Borie me racontait que, lors d'une réunion, il y avait eu un débat sur le terme de maison à patio ou de maison à cours...

- Absolument. Je reviens à la création de ce programme ; l'idée était de comparer – d'où le département Architecture comparée – et de comparer à partir d'une méthode d'analyse. Nous sommes partis de la généralisation pour parler de cas particuliers.

Il y avait le travail de Serge Santelli en Tunisie ; moi, je parlais du Caire ; et je disais qu'il n'y avait rien à voir. Nous ne pouvons pas comparer une maison cairote avec d'autres maisons arabes – même s'il y a une cour.

Nous sommes allés dans l'analyse très profondément avec des écrits historiques sur la ville du Caire. La cour dans la maison égyptienne est à l'intérieur, et la cour comme imaginée dans la maison à patio est un espace extérieur. Il s'agit donc de la relation entre ce qui est intérieur et ce qui est extérieur.

Donc la comparaison allait au-delà de la Tunisie ou de l'Égypte, et allait en Turquie et même en Asie du Sud-est. C'était une période d'une richesse extraordinaire. Nous partions de l'analyse du tout petit espace domestique jusqu'à l'analyse de la ville. Tout cela a été bien sûr enrichi par la recherche parce que nous poussions les choses aussi bien du point de vue sociologique grâce au regard et à la méthode de Jean-Charles, qu'au point de vue urbain avec l'expérience et l'analyse faite par Philippe Panerai, mais aussi historique – au sens des historiens et aussi dans la tradition de la production architecturale et urbaine.

-Vous me disiez que vous vous révoltiez contre le terme d'architecture d'arabo-musulmane (ou arabo-islamique). Pourtant, dans les différents écrits des différentes équipes, il y a une certaine attention à ne pas avoir une approche orientaliste, une vision européen fantasmée des pays d'Orient. Vous, d'origine égyptienne et travaillant avec des français, vous sentiez une différence de regard ? Cette différence – si elle existait – enrichissait-elle le débat ?

- Oui, cela enrichissait le débat. Sûrement. Le travail de recherche a montré – que ce soit dans le travail de Serge Santelli, le travail de Borie et Pinon ou notre travail sur l'Égypte – qu'il n'y a pas un modèle universel de l'architecture dite arabo-musulmane.

- Il n'y avait pas de distance entre votre regard sur cette architecture et leur regard à eux ?

- La différence venait du fait que les modèles dont nous parlons sont différents. La différence venait aussi effectivement que je viens de ce pays, que j'ai une culture différente. Et dès le début, j'ai refusé de parler d'arabo-musulman. En Égypte, nous n'avons jamais parlé d'une ville arabo-musulmane, mais plutôt de la ville cairote traditionnelle.

Cela m'avait heurtée parce que je disais qu'une ville n'a pas de religion. Il y a des traditions, des pratiques qui forment la ville. Mais ce n'est pas parce qu'il y a un modèle avec des quartiers fermés selon les clans avec la mosquée au centre et le marché. Au Caire, ce n'est pas comme cela. C'est une ville égyptienne, arabe, de culture musulmane – peut-être – mais il peut y avoir un autre modèle n'ayant rien à voir avec l'islam.

Donc c'est vrai que j'avais le regard qui venait de l'intérieur. J'ai habité cette ville pendant vingt-cinq ans quand même avant de venir à Paris.

-C'est de ce point de vue que diffère votre méthode de celle de Serge Santelli par exemple ? Car Serge Santelli utilise le terme d'arabo-musulman...

- Sûrement. J'ai une formation d'historienne donc cela a aussi apportait un regard sur l'histoire. Donc nous faisons une sorte de formation théorique et scientifique assez poussée, c'est-à-dire que nous n'avions pas de parti pris. Comme toute méthode scientifique, elle met les choses à plat. Il y avait aussi bien sûr toute la méthode d'observation avec Jean-Charles Depaule : comment observer, comment regarder les choses, etc.

Donc avec tout ce bagage que nous donnions aux étudiants, lorsque nous allions sur le terrain, les étudiants n'avaient aucun a priori et nous leur disions : « Il faut relever, il faut observer et ce n'est qu'après que nous pourrions proposer ». Relever et observer ne veut pas dire observer seulement l'architecture mais aussi le milieu architectural, ce qui nous a fait passer à la ville.

Au début, nous faisons des projets de réhabilitations architecturales et urbaines. Donc il fallait aussi aller interviewer les gens. (Les architectures traditionnelles savantes – ou connues – en Égypte sont considérées comme des monuments et ne sont donc pas habitées.) Donc il fallait faire des enquêtes auprès des gens sur leur mode de vie – grâce à Jean-Charles – en essayant de faire des relevés habités et de discuter avec les habitants.

Pour moi, c'était assez simple parce que je pouvais parler avec les gens, avoir un contact direct avec les habitants grâce à la langue. C'est en essayant de voir les modes d'habiter et l'architecture vernaculaire de l'époque – du XIX^{ème} et début du XX^{ème} siècle, pas de l'époque médiévale -, que nous avons développé une analyse pour voir s'il y a une coupure entre l'architecture traditionnelle et l'architecture contemporaine ou s'il y a une continuité à partir des modes d'habiter et à partir des espaces – des schémas spatiaux. Et grâce aussi à tout un travail de lectures historiques, nous avons pu constater que cette rupture n'est pas si nette car elle peut être lue autrement par les schémas spatiaux et les modes d'habiter, et qu'il s'agit plutôt d'une réadaptation. Il s'agit de notre travail sur les maisons à sala.

-Sur ce débat entre tradition et modernité, il y a le groupe de Yong-Hak Shin et Christelle Robin qui travaillaient sur la notion d'espace hybride... Vous vous parlez davantage de réadaptation ? Et le terme d'acculturation ?

- Non, je ne parlais pas d'acculturation. En ce qui concerne l'Égypte, c'est un débat qui a été posé bien avant chez d'autres pays arabes parce que la soi-disant modernisation du pays – y compris la modernisation des institutions – a eu lieu au début du XIX^{ème} siècle. La ville moderne du Caire de la fin du XIX^{ème} a été créée avec l'aide et l'influence haussmannienne. Il y a eu une vague de

modernisation. Il été dit du Caire moderne qu'il s'agissait d'une ville haussmannienne mais elle a juste été faite à l'époque haussmannienne.

Donc nous avons aussi commencé à travailler sur cela ; savoir si elle est haussmannienne, et si elle n'est pas haussmannienne, d'où elle vient. Effectivement, il y a tous les principes haussmanniens. Et lorsque le modèle haussmannien rencontre toute une série de contraintes liée à la tradition, au climat, à la géographie, etc., il se réadapte et crée un modèle qui n'est pas hybride. Moi, je parle du modèle et de sa réadaptation.

Quand nous avons visité des appartements dit de l'époque haussmannienne, nous trouvons que cela n'avait rien à voir avec l'architecture haussmannienne de Paris.

Vous m'avez posé la question du regard de quelqu'un qui vient d'ailleurs. Et donc, il y a toujours pour moi un va-et-vient entre deux cultures, entre deux modèles, entre deux modes de vie. Mais cette confrontation – plus qu'une comparaison – me permettait de voir la particularité de chaque modèle ; où ils se rencontrent et où ils se diversifient.

-Donc vous n'avez pas de vision quelque peu alarmiste d'une européanisation de l'architecture égyptienne ? Serge Santelli, en allant au Maghreb, à la sensation que la population locale délaisse la médina et que son architecture tend donc à disparaître.

- Non parce que la modernisation avait eu lieu un siècle auparavant, fin XIX^{ème} siècle.

- Et puisque les modèles et les types se réadaptent, ils sont toujours présents mais d'une façon différente... C'est dans l'ordre des choses.

- Absolument. Je trouve qu'il y a rupture réellement dans les années 1980 et une rupture pour des raisons socio-politiques. [...] Cette rupture a eu lieu parce qu'il y a eu l'ouverture économique – ce que nous pouvons comparer aujourd'hui à la mondialisation – et il y a eu une immigration d'énormément d'égyptiens dans les pays du Golf - qui a amené les problèmes que nous avons aujourd'hui, l'islamisation ou la radicalisation. Donc cette rupture a amené un autre mode de pratiques sociales et religieuses – ce n'est pas un hasard si cela correspond à la période où les femmes se mettent à se voiler. Et cela a eu une influence à l'intérieur du logement avec l'apparition d'une séparation nette de la partie centrale qui regroupait tout le monde en deux parties complètement cloisonnées dont une partie de réception pour les hommes et une partie intérieur pour les femmes. Il y a même eu un autre aspect qui est la disparition des balcons. [...] Vu que c'est une ville méditerranéenne, il y avait des balcons qui permettaient de prendre l'air le soir, de s'asseoir – beaucoup de vie s'y déroulait. Et à partir des années 1980, des immeubles sans balcons se sont construits.

C'est le rapport à l'extérieur qui a changé. L'appartement devient complètement introverti, c'est-à-dire qu'il se ferme. Et il reflète effectivement beaucoup les mentalités et les pratiques sociales qui deviennent de plus en plus religieuses. Donc la rupture est très récente, elle ne date pas du début du XIX^{ème} siècle ou des années 1950.

-Oui, elle n'est pas liée à la colonisation.

-Non, parce que l'éloignement de la tradition a été demandé plutôt par des égyptiens. Il n'y a pas eu en Egypte de construction de villes coloniales.

- C'est également ce que dit Serge Santelli ; que la population locale refuse d'habiter dans la médina car elle y voit un signe de passéisme.

-C'est vrai, je l'ai aussi remarqué à Constantine. Mais c'est lié à la colonisation. Je n'ai pas envie d'entrer dans la discussion des modèles coloniaux différents mais le colonialisme anglais n'est pas le même que le colonialisme français. Les anglais n'ont pas construit de villes pour eux. Il y a eu en Egypte quelques villes nouvelles qui ont été construites au début du XX^{ème} siècle sur des modèles européens comme Héliopolis ou Maadi mais c'était des entreprises mixtes avec de l'aristocratie et de la bourgeoisie égyptienne, et des entreprises étrangères.

Mais là encore, nous ne pouvons jamais appliquer un modèle tel quel.

-Oui, il y a des déformations...

-Est-ce que c'est des déformations ? Moi, j'appelle cela une réadaptation et qui donne après un modèle indépendant qui a eu des influences.

-C'est un modèle qui se décline en différents types ?

-Exactement. Par exemple, Héliopolis était censée être une cité jardin mais aujourd'hui il s'agit d'une ville de quatre millions d'habitants. Est-ce que nous pouvons l'appeler cité jardin aujourd'hui ? Pourquoi pas, mais il faudrait revenir aux principes mêmes d'une cité jardin.

- Justement puisque nous avons parlé des termes et mots à utiliser ou non ; depuis le début nous parlons d'architecture traditionnelle, d'architecture vernaculaire en mettant parfois des guillemets. Comment pouvons-nous qualifier cette architecture ? Certains pensent que traditionnel renvoie à une vision passéiste, que l'architecture étudiée n'est pas toujours vernaculaire...

- Je ne sais pas. J'ai en tête de suite le terme d'architecture locale par exemple mais je ne pense pas que dans nos recherches nous parlions d'architecture traditionnelles. Quand nous parlions de maisons anciennes, nous donnions leur époque. Mais cela ne veut pas dire que je refuse le terme de traditionnel. Cela nous amène à un autre sujet de discussion pour lequel je ne suis peut-être pas assez formée mais qu'est-ce qui est traditionnel ? Cela correspond à quoi ? Si nous disons par exemple, en Egypte, que le modèle a continué à être influencé par les modes de vie ; du point de vue du système constructif, il y a eu une rupture. Nous ne construisions plus avec la même technique en mur porteur mais avec des poteaux-poutres.

Effectivement, cela peut être un débat qui doit peut-être partir de la question sur ce qu'est la tradition, le traditionnel – des pratiques urbaines ou des modes de vie. Evidemment, il y a la tradition – un héritage, une mémoire transmise et réadaptée - dans les pratiques. Donc je ne peux pas réfuter le mot tradition. [...] Moi qui ai beaucoup travaillé sur le patrimoine, je ne peux pas dire que la transmission des savoir-faire n'existe pas. Et ces savoir-faire viennent forcément de la tradition.

-Pour en revenir au programme, comment avez-vous initié l'atelier ?

- Alors, avant de parler de l'Égypte, j'ai commencé un travail sur la maison et son usage dans Constantine – non sur le Caire - avec Jean-Charles Depaule. Après, j'ai commencé à travailler dans le laboratoire de l'ADROS. Je suis restée longtemps chercheuse. [...] J'étais chercheuse à plein-temps et je faisais de l'enseignement à côté. Pour des tas de raisons y compris liées au statut de la recherche en architecture, j'ai passé le concours pour devenir enseignant titulaire. Et avec l'enseignement, nous avons beaucoup moins de temps pour la recherche. En principe, nous avons le statut enseignant-chercheur mais nous ne l'avons jamais vraiment eu.

-Donc vous commencez l'atelier du Caire en 1982 et votre premier rapport de recherche est publié en 1984, donc les deux ont été plus ou moins simultanés ?

- Nous avons commencé par l'atelier. Mais, il y avait bien sûr toute une réflexion préalable, avec le travail sur les maisons et ses usages, de nombreuses discussions, etc. J'ai également fait plusieurs voyages en Égypte pour revenir sur la maison cairote. J'ai fait des voyages en Syrie pour voir si le Moyen-Orient est plus proche architecturalement du Caire. [...] Tout cela, je ne l'ai pas fait toute seule mais en travaillant avec des gens qui mènent des travaux dans leur domaine – Jean-Claude David pour la Syrie par exemple. [...]

Sur le terrain, il y a d'une part tout le travail de recherche et d'investigation scientifique effectué seul, et d'autre part, le travail effectué avec les étudiants qui nous posent des questions. Cet échange avec les étudiants me guide, me permet d'approfondir quelque chose parce que l'étudiant quand il ne comprend pas, il le dit. Le fait qu'il pose des questions ne met pas en cause mais permet d'approfondir, d'aller plus loin et de se poser à soi-même la question autrement. C'est en cela que l'enseignement apporte beaucoup de choses.

Les étudiants étaient très motivés, ce qui n'était pas évidemment parce qu'à l'époque ce n'était pas banal. Nous étions un des premiers groupes à amener des étudiants dans un pays assez lointain. Il n'y avait pas comme maintenant le programme Erasmus. Nous avions des étudiants qui n'étaient jamais sortis de leur petite ville, donc aller en Égypte était quelque chose.

C'est ce mélange entre une méthode pédagogique – les échanges avec les étudiants – et le contact avec le terrain qui a peut-être permis de faire le premier rapport de recherche. Cela vient de là, pas directement mais il y a plusieurs éléments. En tout cas pour moi. Mes collègues avaient déjà leur production scientifique.

Ceci dit, mon mémoire à la Sorbonne et mes études d'égyptologie portaient aussi sur l'architecture vernaculaire [...]

-Mona Zakariya est une personne qui revient assez souvent dans l'atelier du Caire, elle était votre contact sur place ?

- Absolument, Mona Zakariya était sur place et travaillait sur les maisons du Caire. Elle avait fait des relevés avec Jacques Revault qui a publié des livres sur les maisons du Caire. Elle avait une connaissance aussi bien historique que de terrain. C'était plus qu'un interlocuteur puisque nous avons fait avec elle la recherche sur le Rab Qizlar. Elle était un partenaire très important pour nous.

- La méthode suivie lors de l'atelier était-elle la même que celle de vos recherches ?

- Nous ne pouvons pas comparer une méthode d'enseignement pédagogique et une méthode de production scientifique. Ce n'est pas la même chose. Il y a une méthode de penser, de réflexion mais la méthode pédagogique n'est pas la même que la méthode de recherche scientifique – même s'il y a une relation, un va-et-vient. Vous ne pouvez pas écrire comme vous enseignez.

- Mais dans l'analyse de vos objets d'étude ?

- Dans la manière d'analyser les choses, oui. Mais encore une fois : dans l'enseignement, vous essayer de transmettre une méthode d'analyse aux étudiants, et dans la recherche, vous appliquez cette méthode d'analyse pour voir ce que cela donne. Par contre, le résultat de ces recherches peut enrichir l'enseignement.

- Oui, et d'ailleurs, plusieurs des étudiants, qui ont fait l'atelier du Caire, ont participé par la suite à vos travaux de recherche. Il y a même Olivier Blin et Bernard Tournet qui ont fait l'atelier Maghreb, l'atelier du Caire et qui ont fait de la recherche avec vous au sein de l'ADROS.

- Absolument. C'était un des principes, une méthode de fonctionnement au sein de l'ADROS. Nous nous basions aussi sur des matériaux de relevés de terrain faits au sein de l'atelier, donc nous faisons participer les étudiants qui étaient allés un peu plus dans le relevé que les autres – particulièrement dans un mémoire ou un projet de fin d'étude - aux travaux de recherche du laboratoire. C'est le minimum d'honnêteté scientifique. Les matériaux qu'ils ont produits étant utilisés dans le rapport de recherche, il est normal qu'ils participent à la production de ce dernier. [...] c'était une sorte de formation. Le rôle du laboratoire était aussi de former, peut-être pas de former des chercheurs attirés mais de former de futurs architectes à la recherche et à l'analyse.

- Il y en a plusieurs qui aujourd'hui sont chercheurs. Jean-Charles Depaule me parlait par exemple de Jean-Luc Arnaud qui est au CNRS et à l'Observatoire du Caire.

- Il y a aussi Sophie Longeaud avec qui j'ai établi la liste des ga'a du Caire, et qui a mené des travaux de recherche par la suite. Elle a travaillé comme chercheuse associée à LADHRAUS à plusieurs reprises. Comme Leïla Ammar qui est maintenant professeur à Tunis.

- Hormis l'exemple d'Olivier Blin et Bernard Tournet qui ont fait deux ateliers, il y a eu d'autres échanges entre les ateliers ?

- L'échange se faisait par les séminaires communs. Il y a eu aussi peut-être eu début des échanges d'étudiants au début. Mais nous ne pouvions pas généraliser cela. Jean-Luc Arnaud, après avoir fait le Caire, a fait l'atelier Turquie.

Nous avions aussi le « principe » de refuser le mémoire la première année aux étudiants qui avaient montré un intérêt particulier afin qu'ils puissent revenir une deuxième année. Et, ils devaient comme un assistant qui accompagnait les étudiants sur le terrain. Leïla Ammar a fait l'atelier deux fois avec cette manière.

L'échange entre les étudiants se faisait entre eux parce que c'était tout de même une formation pas banale. Le fait que les cours se déroulaient tantôt à Versailles, tantôt à Belleville aidait les étudiants à se connaître.

- Vous avez animé des séminaires, des cours dans le cadre du programme « Ville orientale » ?

- En fait, les enseignants tournaient pour les séminaires.

- Au début du programme, les équipes sont fédérées autour de l'IFA. Les conférences, les cours et les rendus s'y déroulent...

- Les rendus oui, mais pas les cours. C'était une fédération de 4 écoles. Nous n'avions pas encore les CEAA donc le programme était intégré aux programmes de chaque école. L'enseignement se faisait à l'intérieur de chaque école et les séminaires se faisaient à l'IFA – parce qu'il n'y avait pas de place pour l'enseignement à l'IFA. Les séminaires qui se faisaient à l'IFA étaient des séminaires ouverts. Mais ce sont des séminaires différents de ce que nous faisons nous les enseignants. Les séminaires et les cours pour les étudiants se faisaient à l'IFA et l'atelier à proprement dit se faisait dans chaque école.

- Vous venez de parler des CEAA, qui sont créés en 1985 ; c'est à ce moment-là que se fait la séparation entre la partie Moyen-Orient et l'Asie du Sud-est ?

- La rupture venait du ministère, pas de nous.

- Justement Alain Borie me disait qu'il l'avait vécu comme une décision imposée par le ministère.

- Oui, c'est vrai. Notre programme avait de plus en plus de succès. Alors, le ministère le voyait d'un mauvais œil. Alors, il a commencé à dire non au système inter-UP. [...] Il y a eu une attaque du système inter-UP. [...] Ils ont commencé à demander comment nous pouvions parler ensemble du Moyen-Orient et de l'Asie du Sud-est. [...] Je ne sais plus comment mais à un moment donné nous n'étions plus financés par l'IFA. [...] Il y a eu plusieurs programmes.

- Justement, il y avait le programme de Bruno Fortier qui était également accueilli au sein de l'IFA. Vous aviez des échanges avec ce programme ?

- Nous avions un échange parce que nous travaillions dans le même lieu et connaissions les mêmes personnes. Mais je parlais des programmes pédagogiques et de leurs réformes. Nous avons assisté à plusieurs réformes en une décennie. Et effectivement, tous les programmes qui sont particuliers ou spéciaux subissent les réformes en premier.

Et il y a eu toute une campagne contre le programme « Ville orientale » qui était appelé « les ateliers loukoum », c'est-à-dire que les gens disaient que nous allions nous promener entre collègues. Ce qui est assez bizarre car nous faisons des expositions finales à la fin des ateliers pour montrer la production.

- C'est assez étrange parce que, d'après les autres membres du programme, l'intérêt pour l'architecture vernaculaire faisait partie de l'ambiance générale du milieu architectural de l'époque...

- Oui...mais peut-être pas avec les mêmes méthodes d'analyse et de production scientifique – ça, c'est sûr.

- En effet, nous sommes un peu au début de la mise en place de laboratoire de recherche dans les écoles. Vous, vous avez mis en place une méthode d'analyse et de recherche. Elle se différencie des autres ?

- il n'y avait pas beaucoup de laboratoires à l'époque. Il y avait le laboratoire de Versailles, après il y a eu celui de Belleville et celui de La Villette. Philippe Panerai et Jean-Charles Depaule vous ont sûrement expliqué que l'ADROS a commencé en tant qu'association de la loi 1901. Ils cherchaient les financements un peu partout, parce qu'il n'y avait pas de laboratoire d'architecture.

- Donc pour certains enseignants cela paraissait étrange de vouloir faire de la recherche en architecture.

- Oui ! parce qu'il fallait construire. C'est tout le débat, et aujourd'hui encore. Est-ce qu'un enseignant est choisi pour son CV de bâtiments construits ?

[...] Jusqu'il y a deux ans et demi – lorsque j'ai pris ma retraite -, dans la pratique, les enseignants qui n'ont pas une agence, qui ne sont pas dans la pratique, étaient mal vus.

Entretien avec Daniel Pinson, à Marseille, le 17 juin 2019, durée : 1h59

Daniel Pinson et moi-même nous rencontrons dans un bar, en terrasse, près de la préfecture de Marseille un après-midi. Lors de nos échanges par mails, j'avais informé Daniel Pinson que je profitais de mon passage dans la ville pour rencontrer aussi l'équipe marseillaise : Jean-Baptiste Leccia, Annie-Claire Panzani, Michel Montardy et Carlos Pizarro. Daniel Pinson me demande donc si je les ai vus, mais il est le premier que je rencontre. J'avais déjà eu l'occasion de dire à Daniel Pinson que j'avais fait mes études à Marseille. Il me demande si je connaissais déjà cette équipe ; ce n'est pas le cas. On discute alors du groupe Tiers-monde, de la revue qu'il édite ainsi que de Jean-Baptiste Leccia et de son livre. L'entretien s'est déroulé en extérieur à l'ombre des arbres mais il faisait déjà très chaud ; l'entretien a été assez fatiguant pour Daniel Pinson et moi-même.

DA – il a écrit un livre, je ne sais pas si vous le savez, qui s'appelle « A l'école d'architecture, chroniques grinçantes »

DP – Non...et c'est publié où, ça ?

- Peut-être L'Harmattan...

- et le titre, c'est ?

- A l'école d'architecture, ...

-chroniques grinçantes. Oui, parce que les gens que je fréquente maintenant c'est Bonillo, tu le connais ?

- oui.

- oui, oui...alors j'ai oublié leurs noms...Mais Leccia, je n'ai jamais vraiment eu affaire à lui mais enfin j'en entendais parlé par...Quintrand qui ne l'aimait pas ; Bonillo qui était plutôt du parti de Quintrand...euh le directeur d'un laboratoire qui s'appelle ABC, tu le connais son nom ?

- oui, c'était Roger Dabat.

- Oui, Roger Dabat, mais ce n'était pas celui-là que je connaissais bien...

- Oui, ils ont été plusieurs mais je ne les connais pas...Mais oui, le groupe Tiers-monde a un peu plus travaillé avec le groupe ABC. Il y avait Jean-Louis Izard...

- Izard, voilà ! Il était très sympa lui...

- ce ne sont pas des enseignants que j'ai connus, j'ai juste connu Jean-Lucien Bonillo de cette époque-là...

- Ah oui. Il prend sa retraite cette année.

- oui, c'est René Borruey qui prend sa place à l'INAMA.

- Bon...je te laisse conduire la discussion, parce que moi...

- très bien, pourriez-vous me raconter comment vous en êtes arrivé à travailler sur les pays du Tiers-monde ?

- Hé bien...je ne sais pas si tu es allée sur mon...enfin quand tu écris « Daniel Pinson », il y a un site qui s'ouvre directement, il y a mon CV, etc. et à la fin, il y a des documents plus ou moins officieux dont un que j'ai fait, qui retrace ma carrière...tu ne l'as peut-être pas vu parce qu'il est un peu enfoui dans les autres...

- J'ai regardé votre CV qui est très bien détaillé...

- oui, oui, l'article je te le conseille parce qu'il est...disons...c'est à la suite d'un séminaire récent, j'ai raconté ma carrière [...l'article qu'il a écrit après le séminaire nantais de l'HEnsA20 ...]

Moi, j'ai été admis, parce qu'autrefois il y avait un concours d'admission, à l'école d'architecture en décembre 1965.

- Vous étiez à Nantes ?

- J'étais à Nantes, dans l'atelier Guillou, qui dépendait du groupe Lemaesquier, enfin tout ça...Et bin, 1968, j'avais 22 ans [NB : né le 17 avril 1946]...euh non, alors oui...je suis rentré en 1965, j'avais 19 ans, quoi...Et à l'époque, on ne manquait pas de travail donc tout de suite, c'était la tradition, j'ai travaillé chez un architecte avec lequel je me suis très bien entendu et qui a assuré...l'essentiel de ma formation technique puisque c'est vrai qu'à l'école des Beaux-arts, on rendait de beaux projets mais bon...l'enseignement était quand même un peu vaporeux. Mais bon...je pense quand même que sur certains plans...on était formé, sensibilisé à des questions qui peut-être maintenant sont moins un enjeu. Bon alors...en fait...J'étais quand même, ce n'est pas pour me vanter mais on n'était pas très nombreux et j'étais quand même un des meilleurs étudiants. D'ailleurs, j'ai assez rapidement fini l'école puisqu'en 1970, j'étais en 1^{ère} classe, et donc...sous conditions d'ailleurs parce que, je me souviens, il y avait une matière mais je ne sais plus laquelle dont je ne m'entendais pas très bien avec le prof, donc...j'avais retardé l'examen ou le...c'était des unités de valeurs, donc il fallait faire le travail mais...je crois que c'était en histoire de l'art ; on avait un prof qui était complètement [?]...qui était un conseiller municipal de droite de Nantes. Et bon, il se trouve que moi, en 1968, j'avais 22 ans...forcément j'étais entraîné dans le mouvement politique, quoi...maoïste...d'abord, j'ai adhéré aux étudiants communistes mais comme beaucoup d'étudiants de l'UEC [union des étudiants communistes], entraîné par mon frère qui lui préparait Normal Sup⁷ à Louis-le-Grand...Normal Sup⁷ qu'il n'a pas fait d'ailleurs [rires] parce que, lui aussi, il a été embarqué dans tout cette effervescence révolutionnaire...mais donc j'ai rallié un petit groupe qui s'appelait l'UJC-lm, bon. Mais après, j'ai adhéré dans d'autres groupes maoïstes mais là, disons qu'en 1980, c'était fini. Ça a duré quand même assez longtemps. Et à partir de ce moment-là, je me suis engagé dans une thèse qui portait

d'ailleurs sur un quartier ouvrier [« L'annexion de Chantenay à Nantes ou la fin d'un espace d'autonomie », sous la direction d'Henri Raymond, thèse de 3^e cycle, 1982] parce que...enfin bon, si tu veux...on défendait des bonnes causes malgré tout, même si après la lumière s'est faite sur la Révolution Culturelle. Les bonnes causes par exemple c'était la défense du Vietnam, et si tu veux, la défense du Vietnam, c'était l'ensemble de la jeunesse dans le monde, même américaine en premier lieu. Donc...j'étais assez impliqué là-dedans. A l'école d'architecture, je crois que c'est en 1975-76, je me suis associé à des étudiants...j'étais assistant à ce moment-là, je revenais du service militaire, et je me suis associé à des étudiants pour faire un projet pour le Vietnam. C'était la fin de la guerre, je crois ; 1975, c'était la fin de la guerre, et donc l'idée, c'était de faire une école pour la reconstruction du Vietnam [Voir l'article dans Ouest France]. Alors la fin de mes études, c'est 1970, en fait, souvent, tout en continuant à faire ce qu'on appelait « la place », les jeunes...disons ceux qui avaient un peu l'adoubement, enfin la reconnaissance de leurs pairs, des autres étudiants, étaient promus assistant, enfin pas assistant, ça s'appelait « chef de travaux pratiques » ; c'était mon cas. Et puis, après, il y a eu le service militaire. Il y a eu des événements spécifiques à Nantes...

- *C'est-à-dire ?*

- qui étaient liés à la reprise en mains de l'école par le pouvoir, tu vois. Moi, j'ai...Il y a eu un licenciement collectif mais comme je partais en service militaire, ils ne m'ont pas mis dans les licenciés [rires].

- *Cela tombait plutôt bien...*

- Cela tombait plutôt bien, oui [rires]. Donc j'ai...En fait, comme c'étaient des postes contractuels, il a fallu quand même que je repose ma candidature en revenant. Et en 1974 ou 1973, j'étais repris à l'école d'architecture de Nantes comme chef de TP, et après...enfin bon, c'étaient des postes de contractuels, donc en fonction de ton influence dans l'école...tu progressais, quoi.

- *Et votre service militaire, c'était un service militaire « normal » ou un VSNA comme certains ?*

- Non, non, non, j'ai fait un service militaire normal mais un peu particulier parce que, justement, l'architecte qui était...Comme tu dis là...ah non, toi, tu parlais de la coopération ?

- *oui.*

- Non, je n'ai pas fait la coopération, et je n'étais pas non plus officier de réserve...Comment est-ce qu'on appelait ça ? Tu sais, il y avait une voie...je ne sais pas si elle existe toujours...Bin non, elle n'existe plus puisque...Quand tu avais un certain niveau d'études, tu pouvais être officier de réserve, et il y avait un architecte qui avait fait cette préparation et qui était donc architecte aux Génies, parce que j'étais architecte au Génie d'Angers. Et il est tombé malade [rires], alors ils avaient un problème avec un projet de gendarmerie, parce que le Génie offrait ses services qui étaient d'ailleurs...qui faisait travailler des civils...On faisait une gendarmerie à Angers, et ils avaient un petit os, ils avaient été refusés à la commission des sites parce que c'était un dessinateur donc ils ont cherché dans le régiment un architecte et ils m'ont trouvé alors que j'étais, après les classes, secrétaire à l'infirmerie. Ce qui fait que maintenant, je suis quand même sergent de réserve. J'ai terminé caporal-chef parce que j'ai rendu des services à l'armée [rires]. C'est assez bizarre. Parce que le projet a été accepté à la commission des sites. Bon...je n'ai fait que mieux le maquiller, c'est tout. [...la serveuse arrive et nous commandons...] Bon, voilà, le service militaire.

- *Donc, le service militaire fini, vous devenez chargé de TD à l'école de Nantes...*

- ouais, comme...j'avais fait 10 mois de service militaire parce que j'ai été père à 19 ans. Parce qu'autrefois, on avait des pratiques de contraceptions un peu...bon, un peu particulières mais je ne vais pas étaler ça mais...c'est accidentel. Donc j'ai eu un troisième enfant pendant mon service militaire et en fait, ça m'a dégagé de mes obligations. Bon alors, en 1968, je te signale aussi que j'ai eu l'honneur d'être reçu par Christian de Portzamparc. Je raconte...parce que, lui aussi, il était à l'UJC-lm. Il avait un an de plus que moi, il est né en 1945, moi en 1946, et...Bon comme tous les Castro, Grumbach et il y en a d'autres, les gens de cette génération...

- *Le Groupe des 7 ? [Jean-Pierre Buffi, Roland Castro, Antoine Grumbach, Guy Naizot, Christian de Portzamparc, Gilles Olive et Jean-Paul Dollé]*

- ah oui, c'était le groupe des maoïstes...alors on était dans différents groupes : Castro était dans « Vive la révolution » et il se trouve que Christian de Portzamparc était à l'UJC-lm. Je me souviens, il m'avait reçu...[rires]

- *il y avait des grosses réunions maoïstes sur Paris en 1968 ?*

- ah oui, oui, oui. Bon 68, on le faisait à Nantes aussi. C'est, je crois, la ville où il y a eu la première entreprise en grève. C'était une ville...c'est resté une ville ouvrière, mais ça l'était encore plus autrefois parce qu'il n'y avait pas l'université ; elle a été créée en 1964 à Nantes, tu vois. Alors bon, je saute des étapes parce que...En 1975, donc, je monte un petit groupe de travail. On appelait ça les groupes verticaux parce qu'on voulait faire travailler les étudiants de plusieurs promotions, si tu veux, de manière à créer une synergie. C'était sans doute inspiré d'ailleurs par un côté positif de l'école des Beaux-arts qui était le rapport entre les anciens et les « novôs ». Il y avait un peu une fonction de monitorat, si tu veux, des anciens vis-à-vis des « novôs », donc...c'était assorti d'un certains nombres de brimades, c'est-à-dire que, si tu veux, je me suis fait mettre à la porte comme tous mes camarades, d'abord tu baisses ton pantalon, et tu le mets sur ton bras et tu rentres à poil, tu vois par exemple [rires]...ça a peut-être duré dans certaines écoles ?

- *Euh, non, je ne crois pas [rires].*

- Bon d'accord...Mais, si tu veux, c'était le côté un peu folklorique. Il y avait quand même de la part de certains anciens une générosité ; ils t'aidaient à finir tes projets quand tu étais charrette. Tu connais le mot ? [J'acquiesce] Bon. Et...ça, c'est un peu une idée qui est restée avec les groupes verticaux : l'entraide entre les étudiants. Et le prof était là aussi mais, si tu veux, il y avait cette mutualisation des cours...bon alors, cette école pour le Vietnam, c'est dommage je n'en ai pas gardé de traces mais on l'a faite ; il y a eu des articles dans la presse que je reproduis dans cet article...

- *Il n'y avait pas une revue à l'école de Nantes dans laquelle il aurait pu être reproduit ?*

- Non, il n'y avait pas de revues à l'école de Nantes. J'étais un peu seul sur ce thème de l'architecture internationale.

- *il n'y avait pas une association des étudiants qui publiait... ?*

- Si mais pas spécifiquement comme Tiers-Monde [référence à la revue de Marseille], tu vois. Il y avait une revue du CA, et beaucoup plus tard, il y a eu d'autres revues : Coléonne, etc. mais c'est bien après. Alors...il y avait des publications comme ça ; il y a même eu...qui avait été publié dans *Les Temps modernes*, parce qu'après 1970, il y a certains collègues de l'école de Paris qui sont venus, sur notre demande d'ailleurs, pour enseigner : Jacques Dulieu, [?] et qui avaient des relations avec les intellectuels parisiens. Donc ils avaient leurs entrées...et notamment, sur le logement populaire, ils avaient publié un article dans *Les Temps modernes*, dont on parle dans certains écrits. L'autre jour, je regardais un bouquin de Jacques Dreyfus, qui était un polytechnicien qui avait dirigé le CSTB, et il en parle de ce truc-là. Bon voilà. Mais il n'y avait pas de revue comme Tiers-Monde dont, si tu veux, je ne connais pas les autres numéros. Moi, j'ai contribué, à la suite d'une démarche, au premier, je pense.

- *Oui, c'est le premier numéro.*

- Alors il est de quelle année ce numéro ?

- 1983.

- 1983. Donc l'école d'architecture, c'est 1975, 1976 peut-être...l'école, je veux dire, l'école pour le Vietnam [...la serveuse amène notre commande...] Oui, on avait même réussi à faire venir le représentant, qui était architecte, de l'association des amis du Vietnam. [...] Bon, on a fait une exposition pour poser le problème, un travail de projet avec un projet, sur la base de...justement c'est pour ça, je trouve dommage qu'on ne l'a pas conservé...sur la base des techniques locales. Donc bambou et compagnie. Et je me souviens très bien qu'à cette occasion-là, j'étais allé à Paris à l'Institut de l'Environnement où j'avais rencontré un monsieur très connu qui était marié avec la fille d'un architecte non moins connu qui s'appelle Charpentier. L'architecte connu, c'était quand même le Grand massier de l'école des Beaux-arts, c'était Pierre Clément qui s'était spécialisé sur l'architecture vernaculaire vietnamienne [NB : pas de lien de parenté entre Sophie Charpentier et Jean-Marie Charpentier]. Il nous avait passé des tas de documents, et cela avait été une base...Alors je dis ça, si tu veux, parce qu'on nous a fait constamment le reproche de faire de la politique et de négliger l'architecture.

- *Comment ça ?*

- Ah bin si tu veux, à l'intérieur de l'école, les gens qui avaient eu un passé...révolutionnaire comme moi, on nous pointait du doigt et on disait « ils apprennent pas à leurs étudiants l'architecture, le projet », tu vois, « ils les sensibilisent à la politique, ils leur parlent de la guerre du Vietnam, etc. mais ils ne les aident pas à progresser dans des études d'architecture sur la base d'un projet ». C'est faux, c'est faux, c'était...

- *C'est un peu la même caricature qu'on disait à propos d'UP 6...*

- Absolument, avec laquelle j'étais très, très lié d'ailleurs. Moi j'étais...j'ai connu Flamand, j'ai connu Massiah, j'ai connu Tribillon, j'ai connu Saint-Blanquat mais qui a disparu, j'ai connu...Lautier...enfin, oui, tout ça c'était des bons copains.

- *et puis, vous faisiez partie du réseau Architecture-Anthropologie ?*

- Oui, absolument, Christelle Robin...Ah mais tu es au courant !

- *Oui [rires] j'ai commencé mes recherches il y a quelques temps.*

- C'est bien. Ah Christelle Robin, c'était une bonne copine. Elle va bien ?

- *Elle est décédée...en 2015, il me semble.*

- ah...cancer ou... ?

- *Je ne sais pas, c'est Pierre Clément qui me l'a annoncé quand je l'ai rencontré en 2017.*

- Pierre Clément ? Ah d'accord...Pierre Clément...Ah c'est une figure Pierre Clément, hein.

- *Oui, c'est quelqu'un de très intéressant.*

- ah ouais, son interview doit être mieux structurée que moi. C'est un homme de langage [rires]...Il est plus vieux, il doit être de 42 ou je ne sais pas, 40 même peut-être...Hum, ouais, ouais, c'est dommage, il a eu des histoires avec un autre bon copain à moi, qui était Philippe Bonnin...Bon, des histoires de famille.

Bien alors, c'est donc après cette histoire du Vietnam que, moi, je...Si tu veux, sensibilisé par...Je ne voyais plus de perspective pour le Vietnam, tu vois, parce qu'il n'y avait pas d'étudiants vietnamiens à Nantes, il y en avait qu'un...

- *Dans votre article dans la revue Tiers-Monde de Marseille, vous écrivez que si vous avez fait AUMA c'est parce qu'il y avait des étudiants qui venaient de ces pays-là qui vous le demandez...*

- Exactement ! c'est ça.

- *Mais du coup, l'école pour le Vietnam, c'était aussi une demande des étudiants ?*

- Non...C'était plutôt une proposition que j'ai faite aux étudiants, en lien avec les...l'ascension était assez générale, qui existait par rapport à la guerre du Vietnam qui était quand même sanglante, et en même temps...enthousiasmant parce qu'on voyait les maquisards prendre le dessus...Moi, je suis d'une famille modeste. Mes deux grands-pères étaient des paysans prolétariés, donc j'ai un grand-père qui cassait des cailloux sur les voies de la SnCF, et l'autre qui était aiguilleur et qui a fait quelques mois de prison parce que, en même temps, ...Bon il n'en a jamais trop parlé...mais il a fait des « déraillages » sous la guerre...bon. Et mon père, qui était

déjà plus ou moins mêlé à cette affaire-là, était au départ ajusteur mais il a suivi des cours du soir et il est devenu...si tu veux, ingénieur maison à la Sncf...Euh, non mais mon engagement, il est quand même lié à une histoire familiale et à des valeurs ; auxquelles je reste attaché d'ailleurs...

- *et vous aviez monté un groupe avec des étudiants de différents niveaux...*

- Oui, voilà, un groupe vertical...Oh on n'était pas très nombreux ; je ne sais même pas s'il y avait une dizaine d'étudiants, parce que c'est...des choses qu'on proposait, auxquelles les étudiants adhéraient...euh de manière volontaire, tu vois. Si le thème ne les intéressait pas, bon...c'est dommage, je n'ai pas gardé le projet, c'est dommage.

- *ce projet, qu'est-ce que vous en aviez fait ? Vous l'avez envoyé à l'ambassade, à...*

- Oui, oui tout à fait : à l'association, à l'ambassade, il me semble, à Paris...oui, oui. Je ne sais pas si on peut le retrouver ou quoi. M'enfin bon...je n'ai jamais cherché à le retrouver d'ailleurs parce qu'après je me suis vraiment engagé avec les étudiants...euh arabes, qui étaient très nettement marocains parce que...je crois que c'est en 1978...je commençais déjà à travailler avec des étudiants marocains mais il n'y avait pas d'écoles d'architecture. Elle a été créée beaucoup plus tardivement. Je n'ai pas, si tu veux, la date exacte...

Je sors un papier et lui montre le graphique que j'ai fait pour retracer la « généalogie » de l'enseignement sur les PVD à Nantes.

C'est bien, tu travailles bien...Hum, alors André Gunot...

- *J'ai vu que vous aviez passé votre diplôme la même année...*

- Ouais, ouais. Comment tu le sais ?

- *Sur votre site internet, vous avez fait un dossier pdf sur vos années d'étude aux Beaux-arts et vous le mentionnez.*

- Ah oui, d'accord. André Gunot, ouais...Il est mort lui aussi. Ça fait drôle...AVC...Oui, « Architecture en milieu tropicale » ...

- *C'était un « vrai » groupe ? Je n'en ai pas trouvé de traces...*

- Ouais, si...Alors, Jean-Pierre Péneau, c'était un collègue qui...est venu sur notre demande mais avec lequel, je ne me suis pas entendu parce qu'il était très...très techniciste, tu vois. C'est-à-dire que la question architecturale, il en avait une approche technique, ce qui pouvait séduire des gens comme Gunot, qui était martiniquais, mais...alors, il avait un nom : [Modeste] Rasoladera, qui était un malgache et qui a travaillé avec lui...Mais bon, Jean-Pierre Péneau, la dernière fois, je lui ai serré la main mais...[rires] A la fin de ma période à l'école d'architecture de Nantes, je ne lui parlais pas parce que, bon, il y avait un conflit terrible. C'est un peu comme Marseille...Bon et là, on s'est serré la main...Mais c'est vrai que...Et puis bon, moi, je suis peut-être moins anti-technique ; enfin pas vraiment...je suis quand même resté anti-technocratie. La technique pour la technique, je trouve ça...que c'est une imposture, et donc...Par contre, Jean-Pierre Péneau, il s'est quand même ouvert aux sciences sociales, ce qui fait que ça nous a peut-être un peu rapproché...par obligation d'ailleurs, parce qu'il a dû s'associer avec [Jean-François] Augoyard, de Grenoble. Donc Augoyard, tu sais, c'est un philosophe qui travaillait sur les ambiances.

- *Donc, il y avait déjà un groupe, dès 1969, qui travaillait sur ces questions-là ?*

- Oui, oui, il devait y avoir quelques profs...Tu trouveras peut-être même plus facilement par Rosalodera, à mon avis...qui ensuite a travaillé je ne sais pas où. Moi j'étais un peu, un peu seul sur ce truc-là...Et donc, si tu veux, les étudiants marocains avaient une critique que je trouvais juste, qui était de dire, bin justement, « on nous apprend l'architecture du monde occidental et nous, on aimerait bien connaître...l'histoire de notre architecture spécifique, notre patrimoine architectural ». Moi, je ne connaissais strictement rien. Je n'étais pas trop attiré par le monde arabe d'ailleurs...parce qu'il n'était pas spécialement bruyant [rires] dans...dans, disons, le contexte révolutionnaire qui était celui des années 1970 où il y avait la Chine, le Vietnam à cette époque-là...Si tu veux, [Anouar] El Sadate ne faisait pas rêver. Par contre, autre...tu vois là, je réfléchis parce que...Par contre, je m'intéressais à la cause palestinienne ; et effectivement...on a fait un mauvais projet d'ailleurs, c'est très compliqué, mais je sais qu'on a fait un hôpital pour la Palestine. Et on l'avait fait avec le MRAP [Mouvement contre le racisme et pour l'amitié des peuples], et tu trouveras d'ailleurs...dans les textes que j'ai écrits, un travail que j'ai fait pour le MRAP, un colloque du MRAP. Le MRAP c'est le mouvement contre le racisme et l'antisémitisme pour la Palestine, je crois...non, pour la paix... [..] Et j'y parle d'ailleurs d'Hassan Fathy parce que c'était ma grande découverte, comme pour nous tous...Je ne sais pas si tu t'es intéressée au village de Gourna mais c'est...C'est juste après la guerre qu'Hassan Fathy l'a construit. Mais son livre a été traduit très tardivement, en 1969 [NB : publié en 1969, traduit en français en 1970]. Et donc...ça a été une base importante pour aborder la culture arabe de l'habitat, la construction, enfin tu vois, les plans anthropologiques et techniques. Tu l'as lu ce bouquin ?

- *Euh non, jamais en entier. J'ai surtout lu...Hum c'est Antoine Picon qui a écrit sur ce projet en s'interrogeant si c'est vraiment un projet « avec » le peuple ou « pour » le peuple ? [Pas Antoine Picon mais Thierry Paquot]*

- Je t'invite à le lire. Euh je ne sais pas...En tout cas, le bouquin d'Hassan Fathy, je ne crois pas que ce soit le titre en anglais d'ailleurs, « Construire pour le peuple », mais je...C'est un bouquin fantastique parce que, si tu veux, il y a les deux côtés : il y a le côté anthropologique qui est méconnu et le côté technique d'utilisation des savoirs traditionnels, la brique de boue, la voûte nubienne, etc. qui est beaucoup plus connu. Mais à mon avis, c'est la rencontre entre une compréhension, si tu veux, des structures sociales de la société arabe et...des savoirs traditionnels. C'est un bouquin, c'est extraordinaire, c'est formidable.

- *Le travail d'Hassan Fathy a eu plus d'écho chez vous que l'exposition de Rudofsky par exemple ?*

- Euh...non...Enfin différent. Mais, elle est plus tardive l'exposition, non ?

- *1964 au MoMA et 1969 à Paris.*

- Ah oui... Je ne l'ai pas vu. J'en ai entendu parler quand le bouquin a été publié, c'est-à-dire un peu plus tard. Non, par contre, il y a un autre bouquin qui a eu beaucoup d'influence, c'est Rapoport.

- *Pour une anthropologie de la maison ?*

- Oui, *Pour une anthropologie de la maison*. Et alors, il y a eu autre chose aussi, qui est... En 1978, la... comment dire ? La sélection de la médina de Fès au patrimoine universel de l'humanité, et donc ça a été l'occasion d'un petit voyage d'étude, parce qu'à cette époque-là... à mes frais d'ailleurs... pour voir un peu, en étant accompagné de certains de mes étudiants... pour voir un petit peu ce qu'était cette médina, récolter... collecter des documents, voir ce qui avait été fait, parce que l'Association de sauvegarde de la médina existait déjà et avait fait des relevés...

- *Ce voyage, vous l'avez fait avec les étudiants d'AUMA ? Vous aviez déjà créé cet atelier ?*

- Alors, écoute, c'est un voyage que j'ai fait, pendant les vacances, tout seul, sans budget, à mes frais... Mais sur le terrain, j'étais accueilli par mes étudiants, si tu veux, ceux qui étaient retournés là-bas, tu vois. Et voilà... Mais après, j'avais du matériel pour... faire à la fois un cours d'histoire de l'architecture arabo-musulmane, parce que j'ai lu beaucoup, j'ai étudié... les documents de la sauvegarde de la médina, j'ai lu Hassan Fathy, j'ai lu Saladin, j'ai lu d'autres... ce qui me permettait, tu vois, d'avoir de la matière pour réfléchir avec eux ; tout en faisant des exercices qui étaient très axés sur le dessin d'ailleurs... ce qui t'explique que... parce que les étudiants marocains... je pense que ça a changé mais ils n'avaient absolument aucune culture...

- *de géométral ?*

- même pas. Ils étaient très bons en math mais pour dessiner, c'était... très difficiles pour eux. On voyait bien que c'était une culture où le dessin figuratif n'avait pas sa place, si tu veux, dans cette culture. Donc effectivement, ça... on assemble des formes selon des modèles mathématiques ou néoplatoniciens, etc. mais ça ne va pas au-delà de ça, tu vois. Donc pour les dépatouiller un peu, je... on a fait beaucoup d'exercices, donc de représentations de maisons du m'zab, de ksar du Dadès. Il y avait un bouquin là de [Florence] Monier, c'est une femme d'ailleurs ; mais Monier... Il y avait quand même peu de choses, parce que les bouquins de Revault ont été publiés plus tardivement. Tu vois, Jacques Revault, pas Philippe, mais son père, Jacques. Sur Tunis... Et, ouais, un exercice aussi consistait à partir de plans et de coupes à reconstituer un quartier. Alors ça... le groupe... il dépassait la quinzaine [d'étudiants], je pense... Chaque groupe se mettait par trois ou quatre, chacun faisait une maison et après, on les assemblait. Ça permettait de mener une réflexion, si tu veux, sur la spécificité de l'architecture intro-versée de la maison arabe. Voilà. Et puis alors, encore plus tardivement, il y a eu le concours du centre islamique où là bon... J'étais un peu débordé d'ailleurs là parce que le projet ; il est intéressant mais enfin bon, je ne m'y reconnais pas tellement... C'est un exercice pédagogique, quoi.

- *Celui de Madrid ?*

- oui, Madrid... Parce que j'ai travaillé avec deux étudiants justement, un marocain, un tunisien, qui étaient bien sympathiques mais ouff, c'était lourd. Et malheureusement, il y en a un qui s'est servi de ce truc-là pour avoir un poste à Tunis... Il était intelligent mais...

- *Du coup, pourquoi ces étudiants sont venus vers vous selon vous ?*

- Vers moi ? Parce que je suis un garçon sympathique [rires]. Non...

- *Vous aviez commencé vos études de sociologie ?*

- 1982... c'est venu un petit peu après. 1978, ouais... mais c'était antérieur, c'était antérieur. Mais je pense aussi qu'il y avait... il y a tout un processus parce que, en fait... à cette époque-là quand on était étudiant en architecture, c'est vrai qu'on n'avait pas l'idée de faire un doctorat. C'est étrange comme préoccupation [rires]. A force d'assister à des... Il y avait, c'est vrai, une volonté d'être reconnu par l'université et de l'intégrer. Ça, c'est une revendication de 1968. Mais ce n'était pas associé à... à une connaissance de ce qu'était l'université comme institution, tu comprends ? Donc ce qu'on savait de l'université, c'était l'enseignement et la recherche ; et on savait aussi que dans le monde anglosaxon, les écoles d'architecture étaient rattachées aux universités, donc c'est un peu sur ce modèle-là qu'on voulait... qu'on voulait, disons, moins dépendre de l'Ordre des architectes, moins dépendre de... du professionnel, moins dépendre – c'est- ça – des structures professionnelles, être plus autonomes, et joindre l'université, c'était justement aller vers une connaissance indépendante, tu vois, une connaissance neutre, tu vois, pas inféodée aux structures professionnelles comme l'était l'Ordre. Parce que j'ai appartenu à l'Ordre, moi. Mais à ne plus payer ma... ma cotisation, j'en ai été viré, quoi. Je n'ai pas été mis à la porte, j'ai été simplement... ils m'ont dit « vous payez pas votre cotisation, donc merci », quoi. Et puis, je commence... c'est à l'époque où j'ai commencé mon DEA, donc là j'ai arrêté. Et alors... Donc on n'était pas dans cet esprit-là, ça a mis du temps. Et c'est vrai que les occasions qu'étaient la soutenance de mémoire où pour se lier à l'université, on s'attachait à faire venir des profs de l'université, était fructueuse parce qu'ils nous apportaient des éclairages, qui nous faisaient sortir de notre monde, tu vois, de notre entre-soi là d'architectes. Ils nous invitaient à la pluridisciplinarité. Donc c'est à partir de là que cela m'a paru évident, que... ça ne m'a pas paru évident mais il y a des... il y avait toujours un pots à la sortie des soutenances, comme maintenant je suppose, et il y a... je me souviens un collègue de Rennes qui m'a dit « faut que tu fasses une thèse », parce qu'il trouvait que je n'étais pas trop bête quand même dans ce que je disais, et donc il m'a poussé à faire une thèse. Et donc je me suis engagé dans une thèse avec Henri Raymond qui était enseignant à cette époque-là...

- *D'où venait votre choix pour Henri Raymond comme directeur de thèse ?*

- Bin c'était l'un des plus reconnu, il était très ami avec Bernard Huet à Paris-Belleville et... bon c'est vrai que ses écrits qui avaient traits à l'habitat, le pavillonnaire, etc... Excuse-moi, je dois... [il répond au téléphone].

- *Et Henri Raymond, il n'a pas joué une part dans votre intérêt pour ces pays-là ? J'ai rencontré Jean-Charles Depaule qui me disait, par exemple, qu'il s'était aussi lié avec André Raymond, son frère.*

- oui, oui, non pas Henri. Parce qu'André était un frère plus âgé. Je l'ai connu quand je suis venu à Aix mais déjà, je crois qu'il était émérite. Parce qu'il est plus âgé que son frère. Henri [1921-2016] est plus âgé qu'André [1925-2011], je crois. Je ne sais plus. Mais je les côtoyais comme ça. Mais Jean-Charles Depaule avait sans doute beaucoup plus de raisons de le rencontrer parce qu'ils étaient dans la même... Ils étaient à... Jean-Charles Depaule, il a été nommé à Aix très tôt, lui.

- *En 1987/88, je crois.*

- Oui, voilà. Moi, je suis arrivé 10 ans plus tard. D'ailleurs, il... je crois qu'il quittait Marseille pour revenir à Paris. Il va bien, Jean-Charles ?

- *Euh oui. Je l'ai vu il y a un an mais oui, il allait bien.*

- Il fait de la poésie ?

- *oui, toujours.*

- D'accord. Parce qu'il a complètement quitté...euh...la socio et l'anthropologie. [il se mouche] Oui, c'est un collègue que j'appréciais bien mais il est froid, Jean-Charles Depaule, je trouve. Enfin, moi, quand je l'ai connu, il était un peu sur la réserve. Même...je crois que c'était un timide au fond de lui-même. Moi aussi d'ailleurs. Je suis plutôt timide, je n'ai pas l'aisance de Clément par exemple.

- *Du coup, vous aviez des relations avec les autres enseignants qui menaient des enseignements un peu similaires ? Par exemple, Serge Santelli...*

- Alors, plus tard, plus tard. Au début, je crois que j'ai commencé à travailler avec des...des philosophes de Bordeaux et de Poitiers, notamment l'équipe...et de Tours, l'équipe d'Urbama. J'ai beaucoup travaillé avec eux. Et puis après, je suis rentré dans le réseau...de Santelli et compagnie...mais...et...

- *Au début des années 1980, vous avez fait une recherche sur les migrants et sur leur habitations, avec le réseau MIGRINTER.*

- Oui voilà Gildas Simon, voilà MIGRINTER. C'est lui qui m'avait...justement, je l'avais rencontré dans un diplôme ; c'était tout à fait intéressant et lui, il m'a demandé de travailler sur les maison des migrants, tu vois. Donc...C'est très marrant d'ailleurs. J'ai accepté. Ça m'a permis le financement de quelques missions parce qu'il y avait du blé pour les missions. Donc j'ai fait mon boulot. Ça intéressait Gildas Simon. Et puis j'ai fait un papier qui ne devait pas être trop con [rires] et il me dit « est-ce que tu veux qu'on le publie ? », et moi je dis « bof, je vois pas l'intérêt...bof, non. »

- *Ab bon ?*

- ah ouais, tu vois c'est très...Pour te dire à quel point, la recherche était encore...C'était dans les années...Euh je construisais mon DEA, ce n'était pas encore la thèse...Ce qui devait me distinguer de Péneau d'ailleurs parce que Péneau...euh notre collègue-là...il avait plus conscience de ça...je pense, hein. Plus conscience de ça mais...enfin bon.

- *donc c'est avec cette recherche qu'a commencé votre relation avec les enseignants de Poitiers ?*

- oui absolument, parce qu'après donc...c'est des choses que je ne dis pas dans l'article de la revue Tiers-Monde mais j'ai été amené à...comment dire ? à intervenir dans le DEA de Poitiers sur ce sujet-là justement. Comme eux avaient des étudiants de DEA...Ils m'invitaient...ah c'étaient deux séances peut-être, et je leur disais ce que j'avais trouvé, je leur expliquais la chose comme je la voyais à partir d'une analyse qui essayait de croiser mon intérêt, parce que ce n'était pas une formation vraiment de sociologue, mon intérêt pour la sociologie, et ce que j'avais trouvé dans les lectures. Sociologue, c'est plutôt une formation autodidacte. Et puis comment on pouvait le croiser avec les constats que je faisais à la lecture de l'espace, tu vois, qui était un peu ma spécialité comme architecte. Et c'est comme ça d'ailleurs que Gildas Simon m'a demandé de contribuer, d'écrire. Donc ça crée des liens...avec des étudiants...la possibilité d'être dans leur jury de DEA, parce que c'était autorisé d'avoir une personnalité extérieure. Mais jury de thèse...peut-être...une ou deux étudiants, je ne sais pas. Faudrait aller chercher...

- *Et donc le DEA est antérieur ? parce qu'en 1984, vous faites une demande d'habilitation pour un CEAA...vous avez déjà commencé à enseigner dans ce DEA ? et c'est ce qui vous a poussé à proposer un CEAA ?*

- Moi, je n'ai jamais proposé de CEAA, hein.

- *Ab bon ? pourtant j'ai vu un dossier. C'est peut-être au même moment avec la création du DEA ?*

- euh...Bin écoute, là, tu prends ma mémoire en défaut parce que, moi, ce que j'ai le souvenir c'est qu'après j'ai déposé un projet de recherche au BRA qui était...son statut c'était un projet personnel, tu vois ; parce qu'il y avait deux catégories : les projets de labo et les projets personnels. Et donc, le projet a été retenu, ce qui a donné...cette recherche-là sur les Modèles d'habitat et contre-types domestiques. Alors...Par contre, c'est possible que j'aie participé à des CEAA parisiens, mais je n'ai pas le souvenir d'en avoir créé...je n'avais pas les forces moi, si tu veux, j'étais un peu isolé sur ce thème-là, quoi. Mais d'ailleurs, même la recherche, je l'ai faite...en m'appuyant sur des étudiants de Nantes et de Poitiers, qui étaient un peu mes...mes correspondants, mes enquêteurs, mes référents, mes comment appelle-ton ça ? il y a un nom en anthropologie pour dire le nom des gens qui font des...comment dire ? qui apporte de la documentation...bon ça m'échappe. Mais tu vois, je n'avais pas la possibilité de monter un CEAA...ça n'intéressait pas d'autres enseignants avec lesquels par ailleurs je travaillais. J'étais très ami avec un sociologue sur les questions d'habitat. Alors lui, par contre, j'ai travaillé avec lui dans un labo du Cnrs qui est un labo de sociologie : Claude Leneveu. Mais si tu veux, ça ne m'intéressait pas de travailler sur le monde arabe, tu vois.

- *Il n'y avait pas encore Christian Bousquet à ce moment-là ?*

- Alors Christian Bousquet, c'est un étudiant de Poitiers. C'était un architecte qui a fait une thèse sur le m'zab. Très belle thèse d'ailleurs. C'était un gars charmant, et que j'ai dû faire intervenir, mais...que t'as peut-être rencontré, non ? parce qu'il est professionnel.

- non.

- Mais lui, il était étudiant, il faisait sa thèse à Poitiers ; qu'il a faite plus tardivement que la mienne, je pense. Il a dû la soutenir 3 ou 4 ans après. Non, je ne sais pas. Euh...et j'ai dû le faire venir, oui, comme invité, tu vois. Comme j'ai pu faire venir d'autres...et...non...il y a peut-être eu un CEEA mais il est parisien...Un DESS, le seul DESS que je me souviens être intervenu dedans.

- quel DESS ?

- Le DESS de...sur le Monde arabe ?

- Ah, celui de Santelli à Belleville ?

- Alors...je ne crois pas que c'était Santelli...Je n'avais pas des rapports très intimes avec Santelli parce que...des relations pas faciles. Mais...je me demande si ce n'était pas Clément qui avait...bin non...Ecoute, là, pareil, ma mémoire flanche. Je me suis occupé de mes affaires nantaises, mais les affaires parisiennes...parce que j'ai conservé mes cours.

- Le DESS où intervenait Clément, c'est Métropoles d'Asie Pacifique avec Charles Goldblum et Yong-Hak Shin.

- Voilà, et il y en avait un sur le monde arabe. Qui ça peut être ?

- Normalement, c'étaient Santelli, Panerai, Sansan Noweir...

- Alors Panerai, j'ai de très bonnes relations avec Panerai. Mais eux étaient à Versailles, ils n'étaient pas à Belleville. Je me demande si ce n'est pas par l'intermédiaire d'une algérienne qui s'appelait Rabia Bekkar...

- Ah oui ! Ils ont codirigé le DESS avec Santelli. Ça ce n'est pas très bien passé.

- Ah Rabia Bekkar, waouh, waouh [rires]. Oui, j'ai travaillé sur une recherche avec elle aussi et bon...pfiouf. C'est...ouais, ouais.

- je crois que la cohabitation ne s'est pas très bien passée avec Santelli.

- Ouais, et ce n'est sans doute pas de la faute de Santelli, parce que Rabia Bekkar, c'était...excuse-moi mais bon...je ne vais pas dire le mot parce que je suis enregistré. Il vaut mieux l'oublier celle-là.

- Du coup, vous alliez me parler de Panerai et de votre recherche sur les Modèles d'habitat et les contre-types...

- Oui mais ça, c'était une recherche personnelle.

- Oui. J'ai lu un article dans les actes d'un colloque organisé par Pierre Pinon et Jean-Pierre Frey sur la recherche typologique...

- bin oui, oui.

- du coup, comment vous situez vous par rapport aux autres qui ont travaillé sur la typologie comme Jean Castex et Philippe Panerai ?

- Alors euh...bin moi, je me semble de leur école de pensée, si tu veux, mais...la touche que j'ai essayée d'apporter et qui est plus ou moins lisible dans le travail que j'ai fait sur les contre-types ; peut-être moins là, que le travail que j'ai fait ensuite sur la maison individuelle et l'accèsion à la propriété d'ouvriers de la région nantaise, c'est que le type fonctionnel sans doute sur des sociétés industrielles, mais plus sur les sociétés postindustrielles parce que s'y introduit, si tu veux, l'individuation, tu vois. C'est-à-dire qu'en fait...ce qu'a mis au jour Pierre Bourdieu à travers *La Distinction* [critique sociale du jugement], ça s'exprime jusque, si tu veux, dans les milieux populaires. Donc...l'idée d'une typologie qui déjà admet des variations est quand même un petit peu percutée et explosée par le fait que les singularités pénètrent la société, y compris dans les milieux populaires. Par exemple, autrefois, si tu veux...ce que j'ai constaté...les couples d'ouvriers, c'était un modèle dominant qui était : l'ouvrier qui travaille, la femme au foyer. Bon. Ce que j'ai découvert en travaillant sur les ouvriers de la région nantaise des années 1950, c'est que tu as des unions qui associent...enfin qui marient, qui mettent en couple des ouvriers avec une institutrice, des ouvriers avec une coiffeuse. Et si tu veux, nous se qu'on pensait retrouver dans ce qu'on appelait les cultures du travail au domicile, ça n'a plus de sens, quoi. Autant le logement social...alors faut distinguer typification qui est la démarche du mouvement moderne pour créer des modèles en fait...la typification remmenait l'universel du logement à la partition utile à la reproduction de la force de travail : jour, pour manger, pour se nourrir ; nuit pour copuler et récupérer sa force de travail. Tu vois, quand tu regardes les maisons individuelles, c'est fabuleux quoi. Ça va dans tous les sens, quoi. Il y a ceux qui se font une double cuisine...t'as des configurations, c'est...C'est une recherche qui s'appelle « Du logement pour tous ou maisons en tout genre » où justement c'est l'idée, tu vois : le logement HLM qu'occupe les ouvriers, c'est un logement fondé sur la partition...la bipartition jour/nuit, mais quand les gens accèdent à la maison individuelle ce n'est pas le type Phoenix, tu vois. Il y a des configurations qui sont très diverses. C'est là où j'essayais de découvrir quelque chose qui mette en cause l'idée typologique, qui est sans doute approprié aux villes anciennes qu'étudiaient les italiens et sur lesquelles ont embaillé Panerai et Castex mais qui, à mon avis, se discute aujourd'hui. Et d'ailleurs, même maintenant, si on faisait des enquêtes sur des milieux populaires...ce n'est plus ce que j'ai vu moi dans les années 1980, tu vois. Ça a profondément changé.

- Hum, et vous disiez dans ce texte-là que l'analyse typologique ne pouvait pas suffire parce que ça allait unifier les choses et écraser les spécificités, les singularités et qu'il fallait du coup étudier le registre pratico-symbolique...

- ouais, ouais, c'est possible que je disse ça, ouais [rires]. Comme vous l'avez compris, comme tu l'as compris [rires].

- Ah peut-être que j'ai mal compris...mais du coup il y a une méthode que vous avez beaucoup utilisée, c'est le relevé habité.

- hum, oui, oui, parce que...alors, dénoncé par Pierre Pinon d'ailleurs. Pinon, il a quelques mots...Oui, parce qu'il fait peut-être partie des gens auxquels vous vous intéressez, il a travaillé sur la Turquie.

- oui, la Turquie surtout.

- oui, il pense que le relevé doit être architectural...enfin, j'ai lu ça, hein.

- parce qu'il fait de l'archéologie en plus de l'architecture, peut-être ?

- oui, alors, il était, je crois, divergent avec Santelli parce que Santelli, je le rejoignais sur le relevé qu'il fallait peupler pour moi...Maintenant, Santelli, il est très architecte, pas trop sociologue. Donc...quand il voit des objets dans un intérieur, je n'ai pas l'impression que ça lui dise grand-chose...c'est son droit, hein. Mais...pour ma part, quand je m'intéresse à l'usage, j'essaie de voir comment peut exister des décalages, si tu veux, entre des espaces qui...qui est alloué à l'individu et ses pratiques concrètes, ordinaires, banales, etc. et d'autre part, ses représentations. Tu vois. Donc je me suis intéressé à ça. Alors...Henri Raymond...Henri Lefebvre dans son introduction au travail sur les pavillonnaires de Henri Raymond dit qu'il manque à leur travail une enquête photographique. C'est un peu sur cette limite, consciente de la part de Lefebvre, que je me suis appuyé pour essayer de trouver dans l'implicite, si tu veux, le non-dit de l'espace tel qu'il est organisé, décoré, représenté...tu vois, des traces d'une part de...peut-être pas d'indicible ou d'inconscient mais de choses qui, si tu veux, ne sont pas dit dans un entretien parce qu'on n'a pas envie de le dire ou parce qu'on n'y pense pas ou tu vois. Mais...alors, le fait de faire l'entretien en situation des fois te met sur la piste de choses concernant la personne qui sont instructives. Par exemple, si tu veux...j'avais visité un ouvrier ; c'était assez étrange parce qu'il avait...il avait un appartement à La Baule, bon. Un appartement à La Baule, holà, bizarre...En fait, il était devenu tardivement ouvrier en vendant une petite tenue maraichère qui avait été gagnée par l'urbanisation. Il s'était fait de l'argent et il avait pu...alors, si tu veux, ça ce n'était pas dit dans la maison elle-même ; enfin c'était dit à travers le fait qu'il avait un appartement à La Baule et...puis qu'il y avait des parties de la maison qui le prolongeait qui était un hangar...tu vois, je ne comprenais pas. Donc je suis allé au cadastre, au permis de construire, etc. et je me suis aperçu, en fait, qu'il avait loti toute une tenue maraichère qui faisait sans doute...je ne sais pas, il avait réussi à faire peut-être une quinzaine de lots de 2000 m², tu vois, donc ça fait du monde, quoi. Ça fait du pognon. Il y avait peut-être d'autres choses...mais que les gens ne disent pas. Il y a des techniques aussi pour créer une empathie parce qu'il faut être à la limite hypocrite, il faut dire « oh il est magnifique votre renard empaillé là ».

- oui les pousser à en parler un peu plus.

- oui, voilà, qu'ils se dévoilent. Bon. Mais je le fais plus parce que c'est fatiguant. C'est-à-dire que ce n'est pas comme interviewer un prof [rires].

- c'est sûr, ce n'est pas la même difficulté [rires]. Donc le travail de terrain a été très important dans votre démarche. A un moment, j'ai vu dans votre demande justement pour la recherche au BR.A, vous disiez qu'il était très important d'avoir des enquêteurs féminines pour accéder à certains espaces...vous êtes le seul à ma connaissance à le dire explicitement...

- ah oui, oui, bin parce que...la maison dans le monde arabe, si tu veux, est fondée sur un cloisonnement très stricte entre l'extérieur, l'espace public et l'espace intérieur de la maison, et qui est un modèle méditerranéen en fait...sur lequel un helléniste anthropologue qui s'appelle Jean-Pierre Vernant a très bien travaillé, a très bien écrit. C'est un petit livre...Espace et pouvoir, un truc comme ça, dans la Grèce antique [*L'espace et le temps*, avec Pierre Vidal-Naquet] ; et il montre cette séparation entre le monde d'Hermès, qui est le dieu du voyage, du commerce, et Hestia qui est la déesse du feu. Et de fait, ce modèle méditerranéen est très fort ; je pense même en Italie, quoi, même en France...On met des rideaux en France alors que, tu vois, à Amsterdam tu vois les intérieurs, tu vois, il n'y a pas cette transparence. Mais bon...alors je vais y venir mais pour enquêter dans le monde arabe, c'est vrai que...dans la maison surtout, les enquêtrices, les informatrices femmes sont beaucoup plus efficaces que les enquêteurs hommes. C'était beaucoup plus difficile de leur part, quoi...sauf quand ils avaient...si tu veux, par connivence ou par appartenance tribale, un lien avec le chef de famille, ça pouvait ouvrir la porte. Dans le très beau livre qu'on fait Roselyne de Villanova et Bonnin...son prénom à Bonnin, Bonnin...Philippe Bonnin, j'ai fait un article aussi et il y a une page...je crois qu'on le voit sur mon...la première page d'illustration, c'est le propriétaire d'une maison qu'avait dessiné un de mes étudiants d'ailleurs, un des derniers, Belkasmi, dans les années 1990, je crois...au moment où le groupe s'était un peu dissout parce que, si tu veux, on n'avait plus d'étudiants marocains. L'école d'architecture s'est ouverte. Ça doit être dans les années 1985-1990 [NB : l'école de rabat est créée en 1980]. Et donc, il avait fait une maison pour un immigré d'origine marocaine qui était en France et qui avait voulu faire une grande maison pour lui-même et ses deux fils. Alors la maison est grande, et elle a été effectivement réalisée ; il y a des photos dans l'article et la page introductive de l'article – j'y tenais – c'est l'immigré qui est revenu dans son pays, qui est en jellâba et il brandit comme ça une sourate du Coran...Pourquoi s'est fait ? Pour chasser le mauvais œil.

- Ab d'accord...

- Et ouais, l'effet du soleil, l'importance du soleil, tu vois. Quand t'as pas fait d'anthropologie, tu ne comprends rien, tu vois.

- Et cette méthode du relevé, de l'entretien, du terrain, c'est votre méthode de recherche mais est-ce aussi celle que vous enseigniez à vos étudiants à Nantes ?

- oui, oui.

- Cela se passait comment votre enseignement ?

- bin, c'est-à-dire...dans la deuxième partie de ma carrière à l'Institut d'urbanisme, mon approche était plus...moins sur l'habitat lui-même et sur l'intérieur que sa relation à la ville. Donc...j'ai utilisé la méthode mais en la combinant à celle de Lynch qui est une méthode d'entretien et de relevés plus urbaine que...mais c'est la méthode dite des cartes mentales. Les cartes mentales, c'est le nom qu'on donnait les géographes. Je ne sais plus ; il appelle ça des esquisses urbaines ou... je ne sais plus exactement le nom qu'il leur donne dans son bouquin. Mais...dans le livre qui s'appelle *La maison en ses territoires*, je l'ai utilisé d'une manière assez féconde, avec une étudiante qui était en doctorat d'ailleurs. Donc je suis allé voir une ou deux familles avec elle pour lui montrer mais après, c'est elle qui a pondé la chose toute seule. Et elle interrogeait les gens sur la maison...il y avait une part d'enquête sur la maison mais une part d'enquête aussi, beaucoup plus importante, sur les – disons – liens à la villes, les mobilités chez chaque membre de la famille, tu vois. Et elle a fait des cartes...des cartes qui représentaient un peu les lieux d'activités de chaque membre de la famille, qui se distinguaient selon l'homme, la femme, les enfants, avec mise en évidence de certains phénomènes qui...sont significatifs du périurbain, par exemple, la difficulté des jeunes, si tu veux, à vivre leur éloignement de la ville. C'est intéressant quand les jeunes parents ont des bébés parce qu'ils les mettent à la maternelle mais quand les adolescents ont atteint 15-16 ans, ils vivent assez mal

leur éloignement à la ville, à leurs copains, donc ils demandent d'avoir une voiture, ce que les parents peuvent ou ne peuvent pas. Souvent les parents achètent une voiture d'occasion ce qui est la pire des choses, on pollue... Non c'est une étude... Bon pas assez connue à mon avis. Dans sa vie de chercheur, il faut beaucoup pratiquer les colloques et se faire des relations. C'est payant. Tu publies des articles mais faut savoir où les publier. [il se mouche]

- *Et du coup, comment ça se passait à Nantes ? vous aviez un groupe d'étudiants, vous partiez en voyage dans une ville, vous arpentez un site et ensuite ils travaillaient dessus ou chacun était libre de travailler sur la ville ou le sujet qui lui plaisait ?*

- Euh... alors, Architecture et Urbanisme du monde Arabe, c'est en fait... comment dire ? un groupe vertical ou groupe intégré. Alors, je ne sais plus trop comment... ça a évolué avec la pédagogie parce qu'après il y a une quand même une diminution importante du nombre d'étudiants. Donc au début, c'étaient des travaux de groupe pour les former au niveau du dessin, de la compréhension de la ville arabe et... de la production de projet. Mais... les étudiants étaient aussi inscrits dans d'autres modules de formation, ils faisaient d'autres projets selon des... disons, fondés sur des enseignements normaux... du projet ou des matières dans lesquelles ils devaient être formés... bon, ils suivaient des cours de sociologie, ils suivaient des cours d'histoire des matériaux, ils suivaient des cours de ceci et de cela. Donc disons que ça s'est épuisé ; à partir d'un moment, il n'y avait plus d'étudiants. Et le prolongement, ça a été l'encadrement de TPFE, c'est-à-dire que j'ai encadré beaucoup de TPFE. Il y en a un notamment qui... qui a été remarquable et qui m'a fait découvrir des choses, c'était celui d'un gars qui est devenu ensuite député... mais qui a été accusé de... Oh faut pas que le dise... [...] Bon, il y en a d'autres qui ont joué des rôles plus importants ; jamais comme enseignants d'ailleurs...

- *Vous avez beaucoup travaillé avec Zakrani...*

- Zakrani, voilà ! Zakrani, il a été député d'un groupe assez neuf, plutôt démocratique qui n'était ni dans l'Istiqlal, qui est le parti traditionnel, ni le parti socialiste marocain qui porte un autre nom, qui était... qui ressemble un peu, peut-être, au centre gauche. Mais je ne sais pas si l'accusation... tu sais c'est compliqué et on ne parlait pas trop de ça. Je l'ai perdu de vue. Si tu veux, ce que j'ai remarqué c'est que les marocains... ils se font un devoir d'hospitalité mais une fois que ce devoir est soldé, les relations tombent. J'ai pas... Je ne me suis pas fait d'amis... enfin j'ai des bons amis, des collègues qui sont dans d'autres champs... géographes. Je travaillais ensuite dans un Erasmus Mundus [2007-2013] ...et puis à Rabat aussi puisque j'ai travaillé à Rabat.

- *Ab bon ?*

- oui dans un DEA [DESA « Architecture et urbanisation des territoires », Université Mohammed V et école Nationale d'Architecture à Rabat] où j'ai formé une seule doctorante, parce que c'est très difficile de faire habilité les DEA, qui a travaillé sur l'espace public... Karibi, elle s'appelle Khadija Karibi. J'ai d'ailleurs fait la préface de son bouquin [*La mixité urbaine et l'espace public à Rabat*, L'Harmattan, 2015]. C'est une très bonne recherche. [Jean-Pierre] Frey aussi a formé une étudiante. Mais... disons que voilà, ils ont occupé des fonctions ministérielles, ils ont travaillé dans le privé... alors que dans... parmi les autres étudiants, j'ai des types qui ont été... par exemple, j'ai un étudiant qui est devenu directeur de l'école d'architecture de Nantes : Philippe Bataille, qui est resté longtemps, qui était dans mon laboratoire. Ou un autre, très brillant comme chercheur, qui est... qui est même professeur d'université classe exceptionnelle, ce que je n'ai jamais réussi à être... euh il s'appelle Jean-Yves Toussaint qui est à l'INSA de Bordeaux... qui est directeur d'un Labex, c'est-à-dire un laboratoire d'excellence. Et qui a été formé lui aussi... enfin, moi, j'ai suivi son diplôme d'architecte mais il doit avoir dix ans de moins que moi donc, si tu veux... après, il a suivi sa voie et je crois que c'était l'un des derniers étudiants de Raymond. Et, il travaille sur les objets lui.

- *Donc AUMA avait pour vocation de former des professionnels à la construction dans le monde arabe ?*

- avertis de leur culture, si tu veux, tu vois. Je ne prétendais pas avoir la... le monopole de leur formation. Mais sur ce créneau, qui est la connaissance de leur culture... je voulais apporter quelque chose qui répondait à leur demande. Je ne le regrette pas d'ailleurs parce que ça m'a fait découvrir une autre culture quand même très... très différente de la nôtre. Et ça, en anthropologie, je crois que c'est assez fondamental. Parce que je me considère plus comme un socio-anthropologue que comme un sociologue, dans mon autre formation. Et c'est vrai... je pense que ça aide aussi à élargir les questionnements de la sociologie. D'ailleurs, je pense que ce sont deux disciplines qui ne devraient pas être dissociées. Bourdieu, si tu veux, son texte sur la maison Kabyle, c'est... c'est un diamant, c'est extraordinaire, c'est plus un article d'ethnologue que de sociologue. Je crois que ça l'a beaucoup aidé. Et il s'inscrit dans la tradition de Mauss, Marcel Mauss, qui a fait un article qui est pour moi un bijou, c'est sur les esquimaux [*Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos*, 1904-1905]. Donc je suis dans cette veine-là, tu vois. Qui était moins celle de Raymond. Il était un peu en concurrence avec Bourdieu mais bon, l'un et l'autre se sont beaucoup appuyés sur le système des oppositions... binaires : masculin/féminin, propre/sale, etc. tu vois. La maison kabyle, c'est ça. Qui date de 1970. Et c'est la même chose chez Raymond dans son rapport sur le propre, le sale, montrer, cacher, tout ça, mais qui restent pour moi des apports... des apports essentiels. Alors, il y a des gens qui continuent à travailler sur le relevé, parce que j'étais... dans les écoles d'architecture. Euh notamment des groupes qui sont dirigés par Fijalkow, Yankel Fijalkow. C'est un monsieur de la sociologie en architecture [...il m'épelle son nom...] Il encadre des doctorants qui travaillent sur le relevé habité [...] notamment Marguerite Bonnin qui est la fille de Philippe, qui a fait un très bon travail en utilisant le relevé habité et qui est aussi une pratique de Philippe Bonnin. Et puis bon... il y en a d'autres qui m'ont sollicité, notamment une marocaine qui fait sa thèse actuellement à... à Louvain-la-Neuve, tu vois, et qui m'a demandé d'être dans son comité de thèse. Je ne sais plus son nom, c'est juste un premier contact.

- *Tout à l'heure vous disiez que vous étiez proches, enfin que vous aviez beaucoup côtoyé Massiah, Tribillon...*

- non, non parce que, si tu veux, étant nantais... il faut se dire que jusqu'en 1980, tu mettais 4h pour aller à Nantes, tu vois. Donc ça a été réduit de deux heures, de moitié. Donc si tu veux... on allait à Paris mais... c'était quand même plus compté qu'aujourd'hui, quoi.

- *Il y a une question que ce groupe s'est posé, c'est est-ce qu'il existe un enseignement spécifique au pays du Tiers-monde ou est-ce qu'on doit juste prendre la méthodologie qu'on applique normalement à des cas français ou européens en la rendant plus souple et en donnant les connaissances socio-économiques nécessaires aux étudiants.*

- Euh... [...il s'absente quelques minutes...] En fait, je ne vois pas les choses comme ça. Je pense qu'il y a un enseignement intelligent et un enseignement con, ou qui l'est moins quoi. Il y a peut-être des architectes que je connais mal mais que j'aime bien... par exemple, je trouve que Patrick Bouchain, c'est un gars intéressant. Peut-être Glenn Murcutt aussi. Le seul choix qui a eu le prix Pritzker... même Portzamparc, j'ai de l'estime pour lui. Si tu veux, je ne pense pas qu'il faille créer un enseignement spécifique par pays. Par contre, je crois que donner aux étudiants une ouverture sur ce qui est spécifique... d'une culture ou d'une tradition constructive spécifique d'une zone géographique, d'une ethnie, d'un pays ; ça je pense que c'est important. Mais... moi, ce dont je suis partisan, si tu veux, c'est une architecture qui aille dans le sens de la préservation de l'environnement, du développement durable. Donc je me suis toujours intéressée, depuis 1970... parce qu'on ne raisonnait pas seulement avec le Petit livre rouge, si tu veux ; on s'intéressait à Hassan Fathy. Hassan Fathy, c'est absolument une magnifique leçon de développement durable, tu vois. Alors après, il y a ceux qui peuvent dire « c'est un échec, etc. ». Le problème de la production architecturale, c'est qu'en dehors de la bonne volonté du maître d'œuvre, il y a toujours des... un contexte, des conditions qui font que ce n'est pas sûr de réussir. Par exemple, on sait que Hassan Fathy, il a travaillé pour des paysans qui étaient plus des voleurs de tombes que des paysans, et puis d'autre part, le terrain qu'on lui a donné... [...il répond au téléphone et me demande de couper le micro...]

Alors donc... oui, Hassan Fathy, mais il y en a d'autres, si tu veux. Pas forcément dans la même direction, mais John Turner, je considère que c'est type qui a une réflexion brillante, tu vois. Lui, plus sur le côté... en défendant le paradoxe du bidonville, bon c'est peut-être extrême. Mais il y en a d'autres. Donc je crois que c'est plus dans cette direction que je suis intéressé à travailler, même... par rapport à la question du développement durable, j'ai la profonde conviction que, justement, dans les traditions constructives, il existe un fond qui est insuffisamment exploré de solutions architecturales qui soient potentiellement des solutions durables. Je ne cite qu'un seul exemple ; je ne sais pas si tu as entendu parler du puit provençal...

- *Oui, oui.*

- Bien. Bon bin c'est une idée de climatiseur assez extraordinaire. Comme Hassan Fathy parlait du capteur d'air, si tu veux. J'ai lu quelque part, mais je ne suis pas spécialiste de la question, comment faire un puit canadien. Les canadiens semblent s'être inspiré du puit provençal pour en faire un puit canadien, qui inverse le processus, c'est-à-dire que ça réchauffe l'atmosphère de la maison.

- *Ce n'est pas les mêmes climats.*

- oui, voilà. Mais tu vois, je crois beaucoup à ça. Et je pense que là, il y a des recherches à faire, si je... C'est pour ça que j'avais avec Izard une... on s'entendait bien et j'appréciais bien la direction qu'il donnait à ses recherches, tu vois. Maintenant, sur les cultures elles-mêmes, dans le contexte de mondialisation, c'est vrai que ça nous interroge. Il y a beaucoup d'interrogations. Mais il y a quand même une fuite en avant dans la surconsommation, la surproduction, et ça, il faudrait le stopper. Je suis assez partisan d'approcher l'architecture... comme ma mère, qui était couturière, avait une approche du vêtement, c'est-à-dire que ça se repasse, ça se répare, tu vois, ça se retouche... et plutôt que de multiplier les boutiques de mode, je suis plutôt partisan d'encourager, de subventionner les petites boutiques de retouche. Tu vois ?

- *je comprends, oui.*

- et au fond, cette comparaison, on peut la transférer à l'architecture. Bin, la réhabilitation, ce n'est quand même pas si vieux que ça. Mais ça va dans ce sens-là... le réemploi... Réhabilitation, c'est un mot nouveau, d'ailleurs idiot. Réhabilitation, c'est... on réhabilite des personnes et on restaure des habitations.

- *c'est dans les années 1980 ?*

- c'est les années 1980...

- *Dans ces années-là, il y a quelque chose qui se fait beaucoup aussi dans les écoles d'architecture, c'est la pratique opérationnelle. C'est quelque chose que vous n'avez pas forcément fait à Nantes ?*

- Non, bizarrement... Je crois que c'est parce que le rapprochement à l'université m'a obligé à me spécialiser. Ça, c'est une question à laquelle il faut que vous réfléchissiez vous... parce que, enfin bon... il y avait l'idée qu'on ne peut pas faire 36 choses à la fois.

- *ça spécialise plus vers la recherche et moins la recherche-action, vous étiez plus sur de la recherche fondamentale qu'appliquée ?*

- ouais, ouais, parce que c'est celle-là en France qui est reconnue. Alors que j'ai collaboré avec des collègues de Laval, et ils ont même créé une nouvelle catégorie qui est la « recherche création ». Recherche fondamentale, recherche-action appliquée et recherche création. Et bon, ils n'ont pas tort mais ce n'est pas dans la conception française de la recherche, qui est un peu quand même... à mon avis, discutable. Finalement, à la fin de ma carrière, je me dis qu'il y a un problème. Si tu lis le dernier article que j'ai fait sur la question de la normativité, tu verras que je mets en cause cette espèce d'opposition entre recherche fondamentale et recherche appliquée.

- *Hum, les deux doivent être intimement liées...*

- oui. Mais dans la pratique, c'est vrai que c'est difficile de faire... ce qu'a fait Panerai, par exemple, en étant à la fois... un praticien, un chercheur et... oui, d'ailleurs, il a alterné : il a d'abord été praticien chez je ne sais plus quel architecte très connu, Arretche je crois, et puis ensuite il est devenu que chercheur, responsable de labo, peu praticien, puis il est revenu à la pratique, tu vois. Mais j'ai l'impression que quand il est revenu à la pratique son activité de recherche a un peu baissé, quoi.

- *J'ai l'impression, mais c'est une intuition qu'il faudra que je vérifie, c'est que les enseignants qui ont incité leurs étudiants à faire de la pratique opérationnelle sont ceux qui avaient eu des expériences pratiques de coopération pendant leur jeunesse. Par exemple Flamand... enfin Massiah et Tribillon qui travaillaient au Plan au Sénégal et après il y a eu beaucoup de pratiques opérationnelles à UP 6...*

- Flamand, il a eu une pratique dans le Tiers-Monde ?

- Bin plusieurs enseignants d'UP 6 avaient monté un laboratoire qui s'appelait Laboratoire d'Architecture Pratique et avec lequel ils arrivaient à envoyer des étudiants en stage de pratique opérationnelle pendant plusieurs mois.

- Flamand, j'ai une opinion mitigée à son sujet, si tu veux. Et... Actuellement, je travaille sur Michel Ecochard. Et... je suis en relation avec son fils, Marc, qui était assistant en même temps que Flamand l'était à l'école d'architecture...

- Le fils de Michel Ecochard était à UP 6 ?

- à la fin des beaux-arts. Il était géographe de formation. Actuellement, il est facteur de hautbois [rires]. Très sympa, très sympa. Il m'a un peu parlé de son père, avec lequel il a travaillé. Moi, je m'intéresse au schéma qu'il a fait pour la Corse, tu sais. Ce travail en Corse, il l'a fait au mauvais moment, avec les meilleures intentions mais au mauvais moment. C'est-à-dire qu'il travaillait pour la DATAR qui était perçue comme un organisme d'Etat, au moment où il y avait le réveil des nationalistes. Donc...

- ça n'allait pas...

- ça n'allait pas [rires]. Et donc ouais... il a eu... c'est marrant parce que, moi, j'ai fait un projet où justement il fallait répondre à... Comment dire ? une partie de la question était posée par Michel Ecochard. Il fallait placer une bibliothèque dans un contexte urbain. C'était l'introduction de son enseignement à Michel Ecochard, dans l'enseignement des beaux-arts en 1967. Mais bon, il a démissionné en mars 1968, juste avant 68. Et il avait de très mauvais rapports avec Flamand. Et Flamand, après je l'ai rencontré dans des jurys mais il me paraissait un peu hautain et puis, il a produit une œuvre très tardivement. Son bouquin là, sur le logement, est très tardif. Ça n'a rien à voir avec Panerai ou d'autres... Massiah, Tribillon. Alors, par contre, j'ai d'excellentes relations avec Philippe Revault qui est un très bon copain, mais... c'est vrai que la relation se faisait beaucoup par la CFDT interposée, parce qu'on était tous les deux... avec un autre, je ne sais plus son nom. On représentait la CFDT. Il travaillait à Strasbourg et puis après il est rentré dans ACT-consultants. On s'entendait bien. Philippe Revault est un type très agréable, il s'entendait bien avec Santelli...

- oui, ils ont fait plusieurs livres ensemble.

- oui, oui... bon...

- Donc vous, vous n'avez jamais travaillé avec le ministère de la Coopération ?

- non, non.

- ou avec le programme REXCOOP.

- non, non. Personnellement, je n'ai jamais été appelé. Il y avait un peu des programmes réservés pour les parisiens, quoi. Le fait d'être à Nantes... Et puis je travaillais avec des labos universitaires ; ça ne les intéressait pas. J'ai travaillé d'abord avec Poitiers-MIGRINTER, et puis ensuite avec Tours-URBAMA.

- Donc le fait d'être pas parisien et proche du milieu universitaire vous a empêché d'être proche du Plan Construction ou ce genre de chose ?

- non, non parce que j'ai fait des recherches pour le Plan Construction aussi [Habiter, urbanité et trajectoires migrantes Maghreb – Europe, 1996-98], mais plus dans son volet... évaluation... ou recherche fondamentale quand elle existait. J'ai accompagné la réhabilitation de la Cité Radieuse à...

- Rezé ?

- à Rezé. Et puis, j'ai également accompagné un projet lauréat de l'European [Neighbourhood Housing Models, 2003-2005].

- et donc vous disiez qu'il y avait un certain parisianisme...

- ouais, ouais... non, je n'ai jamais senti l'exclusion de la part des collègues, mais bon... Les conditions n'étaient pas réunies... enfin, je pense que c'est la situation française...

- la décentralisation est très peu efficace...

- Non mais pas Marseille non plus. Parce que Marseille, c'est vrai que c'est la... je crois que l'université pesait un plus grand poids. A Nantes, elle est tardive l'université. On a quand même un professeur du Collège de France, que j'ai connu : monsieur Supiot.

- c'est une des raisons qui fait que vous avez créé le LAUA dans les années 1990 ? Finalement, c'est plus tardif que d'autres...

- oui, oui. Ça a été tardif. C'était un peu l'association de gens qui travaillaient avec les sciences humaines. Et... ce qui n'était pas... le cas de Péneau qui travaillait avec les gens du CSTB surtout sur l'effet des vents, les ambiances... Et alors, après... pour répondre au schéma universitaire qui poussait à la concentration, on l'a forcé à travailler avec Grenoble. Mais pas avec nous.

- Maintenant, on est tous réunis.

- Comment ?

- Maintenant, on est tous réunis.

- Ah oui parce que tu es au Crenau, toi ! oui, oui. Bon... je ne sais pas comment ça fonctionnait d'ailleurs mais enfin bon [rires]

- ça fonctionne [rires]. Du coup au LAUA, vous étiez quand même plusieurs à travailler sur des pays extra-occidentaux. Il y avait Jacques Gaucher sur l'Inde, il y avait Michel Boccara sur le Mexique...

- oui absolument. Il y avait justement... c'est pour ça qu'on a introduit dans le titre le concept d'altérité. Je trouve que Devisme qui est un... comment dire ? un étudiant de Lussault aurait pu me consulter plus quand il a changé le nom du labo [NB : le Laboratoire Architectures, Usages, Altérités devient le Laboratoire Langages, Actions Urbaines, Altérités]. Je me suis senti un peu... comment dire ? c'est peut-être par timidité qu'il n'a pas osé. Je ne sais pas mais enfin, il aurait pu, si tu veux, prendre langue avec moi. Peut-

être qu'il suffisait...d'une relation avec Bataille, mais quand même, pour réfléchir à la place de la sociologie dans une école d'architecture. Parce que, à mon avis...je ne sais pas. Je ne veux pas...disons me méprendre mais il y a un risque dans l'enseignement de la sociologie, c'est qu'elle s'autonomise par rapport à l'architecture. C'est-à-dire que, si tu veux, les gens comme moi, c'étaient des passeurs...parce que j'ai une formation d'architecte au départ...on était des passeurs entre architecture et sociologie. Maintenant, en créant des champs disciplinaires, tu vois, on a pris un risque, et je me demande dans quelles mesures d'ailleurs ce risque n'a pas des effets de distance entre ceux qui font de la sociologie et ceux qui font de l'architecture, au lieu de créer leur réunion. Et...je me rends compte à travers les enjeux de carrière, c'est-à-dire que ce que je constate de mes chers collègues aujourd'hui, de mes jeunes collègues, d'ailleurs c'est valable pour moi ; ils suivent leur petit bonhomme de chemin, ils n'ont aucune...comment dire ? aucun soucis de l'institution dans laquelle ils sont, ils font leur carrière et ils déménagent en fonction des postes où ils sont recrutés, tu vois. Par exemple, j'étais étonné parce que Devisme, maintenant, il est à la direction d'une revue d'urbanisme...enfin la direction...en tout cas, il va faire une numéro spécial.

- *il est dans un comité scientifique ?*

- c'était un peu bizarre. Bon, je ne connais pas les enseignements qu'il fait. Bon j'ai simplement un peu le regret qu'il ne m'ait pas contacté pour en parler, parce qu'on a pas mal réfléchi à la chose du côté du projet, hein. C'est un article avec Elisabeth Pasquier qui...je l'ai fait d'ailleurs, parce qu'elle l'a signé mais bon...

- *oui c'est vrai que le fait que les sciences sociales se sont autonomisées par rapport à l'architecture est un grand débat dans les écoles dans les années 1980. On parlait de pluridisciplinarité, de transdisciplinarité, de multidisciplinarité. Mais qu'est-ce que la pluridisciplinarité en architecture ? Bernard Huet disait que les matières dites connexes devaient toujours être au service de l'architecture et du projet.*

- oui, oui, à mon avis, dans une école d'architecture...c'est Bernard Huet et Devillers aussi...Les enseignements qui sont donnés là, pour assurer les bases culturelles aux étudiants en architecture, c'est pas...c'est peut-être pour leur donner des facilités si en architecture ça va mal ; de suivre une autre voie. Mais avant tout, c'est pour que dans le champ de l'architecture, les étudiants soient compétents pour penser celui qui vit dans l'architecture, son rapport à l'espace architectural, tu vois. Ce n'est pas pour devenir un sociologue. Moi, c'était un peu mon chemin obligé parce que...ce qui était dur d'ailleurs ; parce que quand j'ai fait une thèse, il n'y avait pas de thèse de doctorat en architecture, et il fallait que...que je m'inscris dans ce qui était attendu d'une thèse de sociologie.

- *Et alors, qu'est-ce qui vous a poussé à partir de Nantes et à venir à l'institut d'urbanisme à Aix ? Justement parce que vous aviez cette compétence universitaire ?*

- Ouais...il y a plusieurs raisons. D'une part...j'ai fait une thèse, à l'époque c'était très mal vu ; en tout cas par les collègues. Et ils ont essayé de me discréditer, je le dis, c'est-à-dire qu'ils ont contesté mes compétences d'architecte et de dire « oh mais Pinson c'est un sociologue, n'allez pas avec Pinson » ...

- *On n'est plus architecte à partir du moment où on fait autre chose... ?*

- voilà ! tu connais peut-être ça d'ailleurs. Enfin, tu vas le connaître. Quoique, maintenant, vous faites des thèse en architecture, donc c'est moins...Alors bon, ça c'est la première chose. Enfin, j'en avais un...en plus c'était un collègue que j'aimais bien, qui m'avait beaucoup aidé. Il avait un ou deux ans de plus que moi, c'était mon ancien, il m'avait...vraiment, on s'entendait très bien mais après...il m'a vraiment démolé auprès des étudiants. M'enfin, ce n'est pas...ce n'est pas loyal. Bon. Faut dire qu'il était au PC et moi, j'étais maoïste, alors bon. C'était une autre raison, bon. Mais après il y a eu le statut...alors, moi, j'ai beaucoup milité pour le statut de titulaire en architecture. Mais, à un moment, ils nous ont fabriqué un statut qui était un peu bâtarde, dans lequel j'ai été titularisé, mais on avait un service double des universitaires et on n'était pas considéré comme des enseignants-chercheurs. Ce qui vient d'être récemment modifié. Donc je me suis dit « aller, hop, je me tire ». J'ai candidaté...euh dans plusieurs endroits et puis...y compris en sociologie mais je ne crois pas que j'aurais été bien. J'ai eu deux opportunités à Grenoble mais j'ai refusé ; et j'en ai eu une autre à Aix. Comme j'avais beaucoup travaillé...ça, ça m'a aidé ; ma thèse portait sur la ville, sur une banlieue, donc...tout ça a fait que, si tu veux, j'ai voulu changer d'air, quoi.

- *donc finalement, le rapprochement voulu par certains entre école d'archi et université qui ne s'est jamais fait, oblige un peu à choisir son camp...*

- hé oui. Ouais, ouais. Bon, les choses se sont bien améliorées, c'est sûr. Moi, je suis quand même partisan du système canadien ou américain, tu vois, où les écoles d'architecture font partie des universités. Mais là, on a un projet à Marseille qui est bien.

[...on parle rapidement de l'IMVT...]

- *L'équipe marseillaise a travaillé avec l'IGAM, l'institut de géographie d'Aix-Marseille. C'est un institut très différent de l'Institut d'urbanisme et d'Aménagement régional (IUAR) ?*

- oui, je vois. Moi, je n'ai pas beaucoup connu cette période-là. Euh...c'était à l'initiative d'un collègue d'ailleurs, je crois, mais ça n'a pas trop bien marché. Et puis après, on a eu des collaborations ponctuelles...et puis des coopérations obligées parce que le ministère ne voulait pas...qu'on multiplie les formations, donc j'ai travaillé avec des...des géographes. Et même avec l'école d'architecture parce qu'il y a eu un DESS, je ne sais pas si tu l'as connu...un DESS où j'ai enseigné d'ailleurs, de...comment il s'appelait ? Projet urbain et je ne sais plus trop quoi...enfin bon, il y avait un DESS. Pascal Urbain !

- *à l'école de Marseille ?*

- Il y a eu un DESS d'abord, et ensuite un master. Pascal Urbain était là-dedans. C'était [Alain] Hayot qui s'en occupait.

- *D'accord, non, je n'ai pas connu.*

- bon ça marchait pas mal mais...Enfin, ça marchait...il y avait des architectes qui ne jouaient pas le jeu. Savignat, Pascal Urbain, c'était archi, archi, très, très étroits...

- *Ce n'était pas celui sur l'espace méditerranéen avec Bonillo, Chancel...*

- Non je ne crois pas. Je crois que c'était Ville et projet urbain. Je dois avoir encore les fiches.

- *Vous disiez que vous étiez plus partisan d'un système de l'enseignement de l'architecture à l'université. Du coup, je me demandais... parce que je travaille sur les cas français mais je m'intéresse aussi aux cas étrangers. J'ai vu que dans des archives vous parliez de l'IUAV, de l'université de Louvain... ce sont des personnes avec qui vous aviez des relations ?*

- Alors, moi je ne les connais pas. Moi, je connais juste un peu l'université de Genève où il y a une faculté d'architecture... et encore, je la connais parce que j'ai collaboré avec quelques enseignants, 2 ou 3, de cette faculté d'architecture, si tu veux, mais bon... Je n'ai pas eu une collaboration qui me permette de comprendre comment ça fonctionnait. Peut-être qu'avec l'université de Laval... j'y ai vu plus clair. A Québec. En plus, je ne maîtrise pas l'anglais... parce que j'ai fait dans mes études du latin, du grec et de l'allemand. Alors, quand tu ne fais pas de l'anglais quand tu es tout petit... Bon, j'arrive à le lire, si tu veux, mais...

- *et l'arabe du coup ?*

- non plus. Je pense que je ne suis pas très doué dans les langues. Je te le dis sur la base de connaissance d'autres jeunes ou d'autres personnes, comme Cohen par exemple [rires].

- *Bon... pas tout le monde parle 5 langues.*

- ouais, ouais mais j'ai un fils qui parle couramment l'italien et, disons, presque parfaitement l'anglais. Mais ça, c'est vous, les jeunes générations. Je te conseille de te perfectionner en anglais et de voyager. Ça m'a beaucoup nuit dans ma carrière parce que maintenant... il y a plus de colloque en [France].

Entretien avec Michel Montardy, 18 juin 2019, Marseille (durée : 2h26)

Michel Montardy m'accueille chez lui. Il pensait que nous avions rendez-vous le lendemain. Il me propose un café, et avant que je puisse présenter mon sujet de thèse et la raison de ma venue, il me demande des nouvelles de Jean-Baptiste Leccia. Je commence par lui demander de me raconter comment il en est venu à travailler sur les PVD.

MM – Il faut partir du principe que renseigner sur le Tiers-monde, c'est bien ambitieux et un peu arrogant de penser qu'on va parler du Tiers-monde alors qu'il existe tellement de tiers-monde, un peu partout, dissemblable ; mais cependant, un peu comparable dans leur évolution nouvelle vers le haut. Bon, tu connais l'histoire du CHD.

DA – *Oui, ce qui m'intéresse pour commencer ce sont ses origines. Comment en êtes-vous par exemple à vous intéresser aux pays du « Tiers-monde » ?*

- Mes grands-parents, mes parents, moi, mes enfants, tout le monde vit dans le tiers-monde, ou ont vécu.

- *J'ai vu que vous êtes né à Montauban, donc vous n'êtes pas un pied-noir comme Jean-Baptiste l'est.*

- Non. Ma grand-mère est laotienne, ma mère aussi d'ailleurs. Et j'ai toujours vécu... Du temps des colonies, en 1950, je vivais dans la Haute-Volta – qui est devenu le Burkina. A ce titre, j'ai été très sensibilisé premièrement aux populations, et deuxièmement, aux formes. J'ai commencé à m'intéresser à l'architecture à dix ans. Je me suis intéressé aux formes et aux gens. L'agriculture, je m'en foutais complètement.

- *Donc, vous êtes né en France, votre famille a déménagé en Haute-Volta et vous êtes revenu pour les études supérieures ?*

- J'ai fait toutes mes études au Burkina. Et puis, je suis revenu à Toulouse pour faire mes études ; tout seul, dans un pays de blancs. Ça a été assez difficile pour moi. J'ai passé deux ans à Toulouse puis un an en Afrique à me débrouiller, surtout par le dessin.

- *Vous aviez quel âge à cette époque ?*

- Pas tout à fait 18 ans, j'ai passé mon bac à 17 ans $\frac{3}{4}$. Je vais à Toulouse deux ans, je m'en vais un an, je reviens mais je ne me plais pas en France, alors je repars 5 ans. Je suis alors décorateur à la télévision en Côte d'Ivoire ce coup-ci. J'y reste parce que mon père est mort là-bas, ma mère est seule. Je suis décorateur pour une émission d'alphabétisation pour les adultes. De toute façon, pour moi, il faut que cela ait un rapport avec les humains pour que cela m'intéresse. Il faut que je sois en contact avec. Puis, je reviens à Marseille pour finir mes études.

- *Donc à Toulouse, vous aviez déjà commencé vos études d'architecte ?*

- Je n'ai fait que des études d'architecture. J'ai fini par être viré de Toulouse parce que je partais en cours d'année et je ne donnais pas de mes nouvelles. Un jour, j'ai dit « je reviens », ils m'ont dit « non, vous avez perdu le bénéfice ». J'avais des amis à Marseille qui m'ont inscrit, donc je suis entré à Marseille. Je m'étais marié entre-temps avec toujours la même que tu as vu tout à l'heure. Puis, j'ai pris la vie au sérieux et j'ai fini mes études. Mais 48h après mon diplôme, j'étais en Côte d'Ivoire.

- *Oui, dans le même avion que Jean-Baptiste.*

- Dans le même avion ! comment tu sais ?

- *Il le raconte dans son livre. D'ailleurs, il dit que vous avez fait votre diplôme sur l'architecture bioclimatique.*

- Mon diplôme était sur l'utilisation du bois dans l'habitat économique. Cela fait partie aussi de mes évolutions. Je pense que dans les pays du tiers-monde, il faut éviter au maximum d'importer et utiliser les ressources locales à condition de ne pas déforester ou dévaster le pays. Donc je préconisais l'architecture en terre. Je n'étais pas non plus un intégriste : s'il faut construire en béton, construisons en béton, cela a des qualités plastiques. Je n'étais pas un grand prêtre du béton mais quand même. Quand je pouvais utiliser des matériaux locaux, je le faisais : terre stabilisée et bois. A la suite de quoi, je suis allé chercher du boulot en Côte d'Ivoire mais cela ne marchait pas. Puis, j'ai été reçu à la présidence par un ami de Leccia, d'ailleurs. Mais je ne le savais pas encore.

- *Jean-Paul Martin ?*

- Oui ! Pour la petite histoire si tu veux... Jean-Paul Martin était un des trois conseillers du président [Félix] Houphouët-Boigny. J'ai demandé audience. Il y avait un planton qui m'a dit qu'il fallait remplir un papier où j'ai écrit « recherche d'emploi. Présentation de mon diplôme ». Il est parti pour présenter le papier à Jean-Paul Martin et quand il est revenu, il m'a dit « non, il ne veut pas vous recevoir ». Bon je n'avais pas pris rendez-vous. Le planton me dit qu'il faut partir, je réponds « non, je vais remplir un autre papier » où j'ai mis « intérêt pour le bois dans l'économie de la construction en Côte d'Ivoire ». Il part et revient : « Il ne vous reçoit pas ». J'ai rempli un troisième papier où j'ai mis « recherche de piston pour trouver un boulot » ; et Jean-Paul Martin m'a reçu.

- *[rires] C'est vrai ; il y a une femme qui a écrit un livre pour le ministère de la Culture sur les derniers administrateurs sortis de l'ENFOM où elle explique que dans leur milieu, cela fonctionne beaucoup par cooptation.*

- Oui, alors je ne faisais pas partie du réseau. Je ne fais partie d'aucun réseau. Dans le groupe Tiers-monde... Jean-Baptiste est un ami très fort, un ami intellectuel mais je n'avais par contre aucune affinité sur le plan politique, ou sur le plan des affaires en général. Je suis un type trop simple pour m'intéresser aux différentes formes de pouvoir ou d'influence. Donc j'y arrivais seul. Tu connais Pizarro ?

- *Je le rencontre en juillet.*

- Pizarro était plus porté vers le pouvoir, Jean-Baptiste aussi, parce qu'ils avaient beaucoup de choses à dire, à exprimer. Moi non ; ce qui m'intéressait était l'architecture, les élèves quand j'étais enseignant. J'avais mon agence en même temps quand même, je l'ai fermé quand j'ai pris ma retraite.

- *Dès que vous êtes re-entré à Marseille après la Côte d'Ivoire ?*

- Oui, j'ai ouvert une agence tout de suite.

- *Donc, il n'y a eu aucune période où vous avez été politisé ? bien que vous ayez grandi en Afrique ?*

- Oui pour les indépendances.

- *La guerre d'Algérie, mai 68 ?*

- Non, la guerre d'Algérie pas du tout. J'étais en Côte d'Ivoire, on était loin de tout ça, c'est triste à dire. Il n'y avait pas non plus la télé vu qu'elle a dû exister vers 1966. Donc, je ne me suis pas intéressé à ça. J'étais rentré à Toulouse à un moment où il y avait déjà la guerre d'Algérie mais je n'avais qu'une idée, celle de repartir. Et je ne me mêlais de rien ni de personne. Je lisais beaucoup, je suis allé à la fac de science pour voir comment réagissaient les matériaux que je pourrais utiliser en Côte d'Ivoire ; parce que mes parents étaient partis en Côte d'Ivoire à ce moment-là. Je vivais par ou pour l'idée de repartir, d'y travailler et – cela va te paraître naïf – de rendre service. Mes parents et mes grands-parents étaient comme ça. Et mes arrière-grands-parents aussi. Certains de mes arrière-grands-parents étaient bretons et travaillaient sur les Antilles. Mon grand-père était à Madagascar puis à ce qu'on appelait l'Indochine, d'où son mariage avec une laotienne – ma grand-mère. Ma mère est née au Vietnam. Mon père et ma mère sont allés au Burkina quand j'avais dix ans, en 1950. Cela te donne ma date de naissance.

- *Oui, je l'ai déjà.*

- Comment tu l'as eu ?

- *Il y a plein d'archives avec vos CV.*

- Je ne t'embrouille pas avec tout ça ? Ce que tu peux retenir est que génétiquement j'ai été conçu pour le Tiers-monde. [rires]. Après, avec ma sensibilité, affectivement, je m'y suis retrouvé tout de suite. Je suis parti à 10 ans, le 25 décembre 1950. Immédiatement, j'ai su que l'Afrique serait ma patrie. J'ai quitté la France avec un plaisir... Je suis français, je ne renie aucune part de ma culture. Mais je me suis senti libéré dès que j'ai posé le pied en Afrique. J'étais assez solitaire. La guerre [39-45] avait poussé mes parents dans un château où j'ai passé mes 10 premières années en France, dans les gorges de l'Aveyron, sans eau ni électricité. C'était la guerre. Mes parents ont fait des pieds et des mains pour partir - ils étaient professeurs – en Haute-Volta. J'avais horreur de ce château qui était très grand... Maintenant, il faut que je paye pour visiter ma maison natale ! Je n'avais pas de copains parce que les gens pensaient que j'étais chatelain parce que je vivais dans un château. Donc, ils me saluaient... Ce n'est pas mon truc ! Donc, je n'ai pas aimé. Immédiatement, j'ai eu plein d'amis [au Burkina]. J'ai aimé les formes bâties et les formes humaines en même temps.

- *La Côte d'Ivoire et le Burkina faisaient bien parties de l'AOF ? C'est en quelle année leur indépendance ?*

- C'est en 1958 qu'il y a les premières lois, qu'on a appelé les lois-cadres, c'est-à-dire qu'il y a eu les prémices de l'indépendance pour lâcher les rennes, former des cadres, pour ne pas partir comme des voleurs.

- *Ce qu'on appelait la coopération de substitution ?*

- C'est un mot que je ne connais pas en la matière. C'est donc en 1958 les premières indépendances.

- *Vous y étiez ? Vous avez vu les changements ?*

- J'étais là-bas et j'étais partisan [des indépendances]. Là, oui, j'étais impliqué ! Même pas politiquement, parce que c'était tellement normal que je n'avais pas conscience d'appartenir à un pays ou à un autre mais plutôt de participer à une évolution totalement normale. Je n'avais pas d'amis européens, je n'ai eu que des amis africains ; même mes premières copines étaient africaines. Bon, et un peu grâce à dieu, j'ai rencontré Jean-Baptiste par hasard.

- *Vous ne vous connaissiez pas quand vous êtes arrivés tous les deux en Côte d'Ivoire en 1970 ?*

- Si, je le connaissais. A un moment donné, j'ai vu quelqu'un d'exubérant qui jouait au babyfoot dans un café alors qu'il aurait dû être dans son bureau. Mais je n'ai pas su que c'était... Et chaque fois qu'il marquait un but, il faisait un bisou sur la tête de ses joueurs. Je trouvais ça rigolo, il avait une vitalité ! Puis, c'est en partant de l'école d'architecture que je l'ai revu, j'avais besoin d'un papier et il m'a dit « je crois qu'on va voyager dans le même avion ». Il m'avait peut-être sournoisement pistonné, je n'en sais rien... il faudra lui demander s'il m'a aidé à partir. Mais j'avais fait tellement d'efforts moi-même pour partir qu'il y a des chances que ça soit de ma propre initiative. J'ai toujours fait ma vie d'architecte avec l'idée qu'il fallait travailler pour les gens, avec les gens ; qu'ils sachent qu'un architecte n'est pas envoyé par le Pape pour organiser leur vie mais qu'ils peuvent travailler avec, comprendre et même s'y substituer.

- *Vous étiez pour ce qu'on appelle aujourd'hui le participatif ?*

- Oui, voilà. Alors ça loupe généralement ce genre de chose. Quand j'ai voulu les faire travailler, ils n'étaient pas trop d'accord quand même. Ils disaient [imite un accent africain] « oui patron, tu as raison, on va travailler avec toi dans les villages », et puis ils ne foutaient rien.

- *Quand vous partez pour la Côte d'Ivoire en 1970, c'est pour le VSNA ?*

- Je l'avais fait avant, en tant que décorateur à la télévision.

- *Donc Jean-Paul Martin vous reçoit et vous trouve un poste...*

- Alors, ça le fait rire cette candeur, candeur un peu calculée de ma part. Mais c'est toujours bien d'avoir l'air un peu candide. « Je ne partirai pas temps que vous ne m'aurez pas donné un conseil ». Alors que si tu es un peu raisonnable, tu ne dis pas cela à quelqu'un que tu ne connais pas. Alors il me dit « allez voir à l'ARSO ». Je lui réponds que j'y suis allé hier où j'ai reçu une réponse négative. Il insiste pour que j'y retourne : « écoutez monsieur Montardy, allez-y ! ». Il s'était dit « je vais le pistonner ». Donc quand je suis arrivé à l'ARSO, on m'a dit « mais on ne savait pas que vous êtes ami avec Jean-Paul Martin », que je n'avais jamais tant connu que pendant une heure. Il les avait appelés entre-temps. J'ai connu de plus près Jean-Baptiste, qui est un type extraordinaire. Ce que je t'ai dit, je le partage avec lui mais il mêle aussi à sa vie cette facilité qu'il a à diriger, à survoler les problèmes, à les comprendre par le haut. Moi, j'aime les problèmes par le bas. J'aime l'architecture pour la faire. Mais, lui, il n'est pas architecte, il était avocat, juriste, il est bourré de diplômes. Donc on s'épaulait. Il était mon directeur.

- *Vous avez, vous aussi, travaillé sur San Pedro ?*

- Voila. A ce titre-là, j'ai fait 19 villages avec tout ce que je voulais mettre en application : travailler avec les gens. Je faisais quand même partie d'une branche de la présidence avec l'ARSO. On n'avait de comptes à rendre qu'au président, on passait au-dessus des ministres.

- *C'était Emmanuel Dionolo le directeur de l'ARSO.*

- Oui, un type extraordinaire. Il est mort depuis, il est mort parce qu'il a été l'amant de la femme du président... Donc j'ai fait 19 villages, dont certains en terre qui ont été refusés. J'avais tellement gonflé les villageois. En général, dans un village, il y avait quatre chefs de famille. Je les réunissais. C'étaient des migrants, des paysans qui étaient chassés par la montée d'un énorme barrage au centre du pays, un barrage type le barrage d'Assouan en Egypte. Certains se sont réinstallés au bord du lac, et d'autres plus audacieux, sont venus dans le sud-ouest. Un territoire grand comme la Suisse avec deux habitants au kilomètre carré. Ils ne se connaissaient pas, ne parlaient pas la même langue. Il y avait presque autant d'ethnies différentes que de clairières. Les communications n'existaient pas. Donc, je prenais les chefs de famille des migrants venus dans le sud-ouest et la représentante des femmes. J'aime beaucoup travailler avec les femmes parce qu'elles ont une façon de voir que je comprends très bien. Les hommes aussi ; mais les hommes, c'est comment on dirige, comment on assoit une autorité. Les femmes, c'est comment on survit, comment on élève les gosses, parce que les gosses c'est la vie et la sécurité sociale. Et donc, j'arrivais à travailler très bien avec les uns et les autres, jusqu'à leur dire qu'il fallait construire en bois ou en terre. De toute façon, ça leur était donné. J'ai construit deux ou quatre villages. Ils étaient tous d'accord, et après ils ont refusé ! Ils ont dit « non, on n'est pas des sauvages, on ne construit pas en terre ».

- *Justement, j'allais vous en parler. Vous étiez dans une situation où les gens n'étaient pas encore intéressés par le béton ou l'industrialisation ?*

- Ils voulaient construire en agglos. Ils disaient « on n'est pas des sauvages, on ne construit pas en terre ». Pourtant, ils m'avaient dit oui. Donc, j'ai mis du grillage sur les murs en terre et on a projeté un enduit en béton ; et là, ils étaient d'accord.

- *Donc, même dans les régions reculées, ils étaient déjà occidentalisés ?*

- tordus, oui. Enfin, tordus, non. Qui j'étais, moi, pour... Il n'est pas bon d'avoir raison trop tôt. J'aurais mieux fait de leur faire comprendre qu'on va passer par cette phase-là. Parce que climatiquement, l'agglo n'est pas bon. Tu as fait architecture donc tu sais de quoi on parle. On travaillait avec des agglos de 10 cm, il n'y a aucune isolation. D'accord, c'est un pays équatorial, il fait 28 degrés l'hiver, pareil l'été, la nuit et le jour. C'est équatorial donc par définition cela ne bouge pas. Donc même en construisant en terre, tôt ou tard, elle prendra 28 degrés. Bon, il y a une amplitude thermique, une incidence solaire qui fait qu'il y a une paroi chaude et une paroi fraîche. Malgré tout, la terre et le bois sont très bien.

- *Et je suppose que construire en agglos veut dire toiture en tôle, ce qui chauffe encore plus.*

- Tout à fait. Bon, il y a des techniques très élaborées pour éviter que cela chauffe. Contre le bruit aussi, avec l'impact des gouttes d'eau : le traitement des combles, les ouvertures, etc. Il faut toujours mettre des petites ouvertures vers le vent et les grandes à l'arrière du vent, pas le contraire. [...]

- *Combien de temps avez-vous travaillé pour l'ARSO ?*

- 10 ans.

- *Donc, vous êtes revenu en 1980 à Marseille.*

- Voilà. J'avais un fils qui rêvait de repartir. Tous mes enfants sont repartis maintenant : il y en a un en Chine, mon autre fils a fait une maîtrise sur l'économie informelle du tiers-monde et ma fille peint sur l'Afrique. Celui qui est en Chine va au Laos par moment, la boucle est bouclée.

Il y a les villages donc et les 3650 logements qu'on a fait avec Jean-Baptiste. C'est notre grand cheval de bataille, c'est l'habitat économique : toujours en agglos, avec des techniques... Je te fais un croquis [voir dessin]. On donnait la propriété à des gens qui étaient immigrés. On en a logé jusqu'à 100 000 mais dans des conditions décentes, pas des conditions de luxe.

- *Oui, il disait dans son livre que la ville devait être pour 25 000 personnes mais que le projet s'est agrandi à 100 000.*

- Oui ; et maintenant, il y a une fac de lettres.

[...Michel Montardy m'explique le plan des logements en même temps qu'il le dessine...]

- *Comment vous en étiez arrivé à ce plan ? Vous aviez étudié les logements traditionnels ivoiriens ?*

- J'ai pris un bogue terrible. J'avais fait un premier plan où j'avais imaginé...Le terrain faisait 1km800 de long, avec des avenues [...] Au départ, j'avais essayé de faire...de mettre des maisons qui se touchaient par le coin [le premier plan dessiné par Montardy peut faire penser à l'organisation circulaire des cases en terre]

- *Vous reformiez un peu le plan des cases qui s'organisent autour d'un point central ?*

- Voilà ! [il continue de décrire le plan] Il y avait plein d'unités comme ça. J'étais un apôtre de Nelson, qui était un architecte complètement idéaliste comme j'aime.

- *Il était déjà à Marseille ? Vous l'avez eu comme enseignant ?*

- Oui, je l'ai eu comme enseignant. Moi, j'étais révolté contre tout. Un jour, il m'a dit [prend un accent américain] « c'est merveilleux ce que tu fais, on dirait une fleur, il y a une fleur en toi ». Du coup, cela m'a décomplexé. Je savais qu'il n'y avait pas de fleur en moi mais cela m'a décoincé. Je me suis intéressé passionnément à sa méthode.

Donc, j'ai présenté ça tout fier de moi. Et Dioulo m'a dit « vous pouvez repartir, je n'en veux pas ». Pourtant, c'était révolutionnaire. C'était relativement économique en place, mais lui, il voulait une densité plus forte. Bon, je ne suis pas très fier de ça [en montrant le deuxième plan] mais cela a été quand même pendant longtemps les loyers les moins chers d'Afrique. J'ai de la documentation pour toi sur ça. [...]

C'est une expérience marquante ces 19 villages et 3650 logements où il y avait une gare routière, deux écoles primaires et des tas de prolongements sociaux : terrains de sports, commerces. Sur le plan humain, c'était passionnant. 10 000 habitants ont de suite habité là. Quel âge tu as ?

- 25 ans.

- Bin j'avais 25 ans. Non, j'avais 30 ans. J'étais le seul blanc dans ce terrain de 1km800 à surveiller les travaux. Il y avait que des types torse-nu à travailler en plein soleil. Moi, ça allait, j'arrivais dans ma voiture climatisé mais je ne rechignais pas sur le boulot. Je partageais avec les gens. Je me disais que si un type disait « c'est lui qui a dessiné », j'aurais été bien seul. Un peu comme un pharaon qui visitait les pyramides pendant que les autres portent des trucs : « c'est lui le responsable » [rires]. Ça rend humble. Si tu réfléchis, quand tu travailles pour des gens, ça rend humble ; parce que c'est facile d'être isolé, mais si on dit « tiens, allez le voir celui qui vous a construit des clapiers » ...

- *Oui, il ne faut pas oublier qu'on construit toujours pour quelqu'un.*

- Oui, tu ne peux pas penser, ni écrire, ni construire n'importe quoi si tu veux construire pour des gens. Après le deuxième volet de mon activité a été que j'ai été embauché par Thérèse Houphouët-Boigny pour construire pour elle. Et, je me suis laissé faire. C'était officiel mais, en y réfléchissant, je ne suis pas sûr que ce fût très bien. J'ai travaillé pour la présidence et la présidente m'a dit « vous travaillez pour moi en plus ». Bon je l'ai fait : j'ai construit des supermarchés, un bâtiment de 7 ou 8 étages, beaucoup de grands magasins pour Thérèse Houphouët-Boigny qui possédait une chaîne de supermarchés.

- *Je pensais plutôt à des projets privés d'habitations.*

- Si, oui aussi, j'en ai fait des marrants. Je t'en parlerai une autre fois. [...] A trente ans, tu es quand même jeune architecte. Mais tu n'as pas peur parce que tu ne sais pas que tu peux avoir peur. Les 3650 logements, je n'étais pas capable de les gérer mais je les ai gérés. Il y avait une entreprise pilote dans cette histoire ; ils avaient dit à mon insu « cet architecte est trop jeune, si on travaille de travers, tout va se casser la gueule. Alors, on travaille bien ». Et moi je me disais « quand même, je suis bon, ils travaillent bien », mais en fait ils s'étaient dit que je ne ferais pas le poids s'il y avait une emmerde [rires].

- *C'est parce que ces pays-là avaient pris leur indépendance qu'on appelait plus les grosses figures comme Ecochard pour construire ? Finalement, c'est une jeune génération qui en a eu l'occasion.*

- Mais c'est bien que ce soit une jeune génération. Je croyais que tu allais plutôt me demander comment cela se fait que ce ne sont pas des ivoiriens eux-mêmes qui le fassent.

- *Oui, mais...*

- Mais il n'y en avait pas suffisamment. Les premiers ont eu des postes gratifiants, dans des ministères et des trucs comme ça. Il a fallu une bonne génération pour que commence à avoir des architectes ivoiriens.

- *Il n'y avait pas encore d'école d'architecture à ce moment-là.*

- Non. C'est-à-dire qu'il y a une école d'architecture, l'EAMAU, qui au Togo.

- *Oui, à Lomé.*

- Oui, où j'ai fait des cours. Jean-Baptiste aussi. Mais malgré tout, quand je suis revenu ici j'avais l'étiquette d'architecte spécialisé dans la construction en pays tropical et humide. Ce qui fait que j'ai construit à Jakarta, à Cayenne – bon, c'est français -, etc. Et puis, c'est devenu « architecte du tiers-monde ». J'ai construit au Pakistan à Peshawar où il y avait le plus grand camp de réfugié du monde...Mes tropismes, c'étaient les humains. Il y avait plus d'un million de réfugiés à la frontière avec l'Afghanistan. J'ai travaillé aussi au Mexique, au Sénégal, j'ai continué en Côte d'Ivoire...J'oublie quelque chose d'important...Tout cela sous l'étiquette « pays tropical et humide » au départ, puis « tiers-monde ». C'est là où un jour j'ai reçu un coup de téléphone des responsables des jeux olympiques au ministère des sports qui m'a dit « on voudrait que vous fassiez un centre omnisport à Cayenne ». C'était la demande de Chirac, je crois. Il y avait Mitterrand aussi dans l'histoire, c'était un enjeu électoral pour avoir des voix des Antilles. [...] Alors j'ai demandé pourquoi moi, et il m'a dit que c'était parce que j'étais spécialisé dans tout ce qui est tropical et humide. Mais j'ai dit « pourquoi vous ne téléphonez pas en Côte d'Ivoire ? Il y en a plein en Côte d'Ivoire, au Togo, au Bénin, vous avez des tas de gens ». Et il m'a dit de façon cruel « oui mais ce sont des gens qui ne se bougent pas, qui ne se manifestent pas, qui ne sont pas

vraiment actifs ». Bon, j'ai accepté parce que c'est bien aussi d'accepter. Mais mon premier réflexe a été de dire de téléphoner ailleurs. C'était en 1985, vers là.

- *Un peu avant le deuxième mandat de Mitterrand en 1988 ?*

- Ha alors, tu sais. Je sais que l'antagonisme a toujours été un enjeu électoral. Pour mes étudiants, j'ai toujours pensé qu'on ne peut pas s'intéresser aux Tiers-mondes – encore une fois, à mettre au pluriel – du bout des lèvres. Si tu le fais, il faut savoir si tu as le droit moralement de construire. Il ne faut pas toujours construire. On devrait refuser – bon, il faut vivre aussi - ; refuser parce que je sais qu'on faisait beaucoup de choses sur le sida mais, pour le sida, tu ne peux rien faire. Un architecte n'a pratiquement pas de rapport avec le sida, il n'y a pas d'hôpital pour le sida. Il a pratiquement disparu maintenant mais à l'époque, le sida était important. Et il faut se demander, si tu vas faire quelque chose, est-ce qu'il va y avoir des compétences pour soigner, quels soins, est-ce que tu ne vas pas insulariser les sidaïques par rapport aux gens du coin. Tout ça peut faire boule de neige. Je trouve que ce sont des questions à se poser. Tu ne peux pas, encore une fois, pratiquer le tiers-monde du bout des lèvres. Tu vas me dire en France non plus. Mais en France, il y aura toujours quelqu'un pour le faire à ta place si tu ne le fais pas. Beaucoup de gens – parfois mieux que toi – vont réfléchir sur les problèmes. En Afrique, c'est souvent toi qui as le volant. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Est-ce que je le fais seul ? Est-ce que je le parachute ? Est-ce que ça va être tel projet ? Mes élèves je les ai vraiment testés là-dessus par rapport à leur investissement. Je leur disais qu'il fallait toujours respecter les humains mais aussi la géographie pure et simple. Ne pas déforester mais utiliser le point si on peut. Ne pas creuser des trous parce que... J'avais pensé faire les 3650 logements en terre mais c'est impossible ; il faut creuser des trous gigantesques. Les murs en terre font 40 cm d'épaisseur, en plein. Si tu calcules le volume... c'est énorme. [...] Après, il faut trouver des camions pour porter la terre. Il faut des sites aussi où trouver la terre. [...] C'est compliqué, la terre est un peu un luxe aussi. Voilà ce que j'enseignais à mes étudiants : utiliser les matériaux sur place, étudier d'abord les cartes... Je ne travaillais que sur des sujets réels à la demande des pays du Tiers-monde avec qui j'étais en contact, gratuitement bien sûr. Et puis, mes étudiants y allaient après.

- *Justement, vous pouvez m'expliquer comment se déroulaient les cours ?*

- Alors, au début, c'était de la sensibilisation sur ces pays. Je leur donnais quand même un sujet qui venait d'un pays. Il y a eu comme sujet : une bibliothèque à Pikine au Sénégal (c'est plus grand que Dakar), une école primaire en Casamance, un caravansérail à Ghardaïa pour les camions. Ghardaïa, tu vois où s'est ?

- *Oui.*

- Bon, tu connais beaucoup de choses quand même !

- *Ghardaïa, c'est connu grâce à Le Corbusier et André Ravereau.*

- Oui, dis donc tu m'impressionnes. Et puis, sinon, beaucoup de sujet en Côte d'Ivoire.

- *Donc tout le groupe travaillait sur le même projet ?*

- Oui, tout à fait.

- *Comment cela se passait ? Vous alliez deux ou trois semaines sur place pour faire des relevés avec les étudiants puis vous reveniez à Marseille faire un projet ?*

- Non, ce n'est pas possible ça. C'est trop cher. Et cela aurait été antidémocratique parce que certains auraient pu le faire et d'autre non. Je me connais, j'aurais financé le truc... Mais je ne peux pas, je n'ai pas les moyens.

- *L'école n'aidait pas au financement ?*

- Non. Par contre, ils sont tous partis, mais c'était après.

- *Oui, le stage obligatoire en fin de cursus ?*

- Oui. J'ai fait plutôt le mythe de la caverne : ils réfléchissaient dans la caverne puis ils allaient voir sur place ce qu'il en était. Certains projets ont été réalisés à partir des plans, même s'ils ont été un peu déformés. Tu sais, les plans d'étudiants ne sont pas tout à fait réalistes. Il y a eu beaucoup de projets de maternités en brousse avec les problèmes sur le plan sanitaire. Mais tu te heurtes à la médecine traditionnelle qui ne voit pas d'un bon œil un centre de santé s'implanter. Il y avait, par exemple, un bureau pour la sage-femme et un bureau pour la matrone (l'accoucheuse traditionnelle). En espérant, dans la sagesse ivoirienne, qu'ils sachent réconcilier deux aspects de la médecine. [...] discussion sur la médecine traditionnelle à base de plante, les africains étant souvent animistes...]

- *A cette époque, il y a quelque chose qui se fait un peu dans les écoles d'architecture, c'est la pratique opérationnelle. Vous avez eu l'occasion d'en faire ?*

- Non.

- *A Marseille, elle se faisait de manière individuelle pendant les stages de longues durées obligatoires ?*

- Oui, tout à fait. Ils sont tous partis en Côte d'Ivoire, tous. Sauf un. Alors mes projets étaient réels, de sorte que le jour du rendu il y avait le client. Je leur disais que mon jugement en tant que professeur et praticien serait peut-être différent de celui du client lui-même. Il m'est arrivé de croire que mon projet était très bien et qu'il soit refusé par mon client. Donc, on peut avoir deux jugements différents. Ou le contraire : il y avait un projet pas bien et le type me disait « moi, je suis content ». Donc je disais à mes étudiants qu'ils auraient deux jugements, c'est quand même le mien qui comptait. Mais je me suis toujours débrouillé pour que les projets soient primés. Quand on a travaillé sur Ghardaïa, il y en a trois qui sont partis à Ghardaïa au frais du client. Bon, on ne peut pas faire plus que cela. C'était ceux qui avaient les meilleurs projets. En Afghanistan, j'avais fait un centre de vaccination avec mon agence. Mais l'ONG était intéressée de se faire connaître en France donc ils ont payé le voyage jusqu'à Peshawar à trois étudiants pour travailler sur d'autres projets pendant un mois. Bon, c'était au hasard des clients que je pouvais avoir. [...] Être honoré, pour

un étudiant, c'est bien, c'est gratifiant. Tu n'es pas obligé d'avoir de l'argent... Je crois que ça gâche un peu l'argent. Ça gâche par rapport aux autres : tu es payé plus, moins...

- *Comment cela s'organisait avec l'équipe pédagogique ? Annie-Claire et Jean-Baptiste faisait les cours plus théorique de sciences humaines et Carlos et vous faisiez les cours d'architecture ?*

- Absolument. Tu as oublié quelque chose : je me suis battu pour avoir un plasticien avec moi. Parallèlement à l'enseignement, je m'étais vraiment entrepris pour qu'on fasse un rapprochement d'écoles : l'école d'architecture, l'ESIM (l'école d'ingénieurs de Marseille) et les beaux-arts, de façon qu'on puisse allier la force, la sagesse et la beauté. La beauté s'était les beaux-arts – je plaisante un peu -, la force s'était les structures et la sagesse de tout regrouper. C'étaient les mots que j'employais dans ma tête pour piloter tous mes projets et pour enseigner le projet.

- *donc, il y avait un plasticien avec vous ?*

- Oui, Jacky Barthélémy. Tu en as entendu parler ? Il y a eu aussi Lacroix avec qui je ne me suis pas très bien entendu. [...] Je n'ai pas pu travailler avec l'école d'ingénieurs. J'ai fait quelques cours là-bas pour montrer l'intérêt mais bon. Chacun était jaloux de ses compétences. J'aurais aimé qu'on fasse des projets communs. [...]

- *A l'intérieur de l'école, avec le groupe Tiers-Monde, vous avez entretenu des relations avec les autres groupes de travail, non ? Surtout le groupe ABC, plus qu'avec INAMA ou le GAMS AU ?*

- J'étais un peu en dehors de tout cela. J'aimais aller en cours et discuter.

- *Vous n'avez pas travaillé avec Doucier ou Izard ?*

- Non, je n'ai pas travaillé avec eux. J'allais plus à la fac de science où je travaillais sur les performances des matériaux. J'ai un peu travaillé avec Saint-Gobain aussi sur l'effet de serre. [...] Michel Montardy part chercher des livres dans son bureau...]

- *Comment cela se passait avec Carlos Pizarro ? Vous faisiez chacun un cours différent ?*

- Oui. J'avais les troisièmes années. On ne faisait pas les cours ensemble. D'abord, on n'a pas le même tempérament, ce qui est très bien.

- *Vous n'avez pas non plus les mêmes idées architecturales, il est beaucoup plus sur la programmation d'après ce que j'ai compris.*

- Oui. Et moi, je suis plus sur le faire. Le faire n'est pas forcément stupide, c'est le meilleur moyen de se développer et de réfléchir à comment tu fais et pourquoi.

- *Donc, vous étiez loin de ces débats – peut-être plus parisiens – sur la typologie et la morphologie ?*

- Oui, tout à fait. De temps en temps, je croise Carlos. Mais il était un peu plus théorique que moi, donc un peu plus sûr de lui, parce que quand tu es loin du feu, tu ne crains pas de te brûler. Moi, il m'est arrivé de faire des cours de technique. Je mélangeais souvent la technique à l'art conceptuel. Parce que si tu ne sais pas comment on fait, tu peux faire n'importe quoi. J'avais fait un cours magistral sur la façon de faire du plâtre. C'était venu dans la conversation, un étudiant m'avait demandé comment on fait du plâtre. [...] Faire, cela te pose des questions sur comment il faut faire et sur la modestie que tu dois avoir. Carlos n'est pas quelqu'un d'humble – ce n'est pas une critique -, il est quelqu'un de sûr. Moi, je suis plus dans l'interrogation : pourquoi on peut faire ça ? comment le faire ? etc. Pour réfléchir, j'ai besoin d'avoir beaucoup de pistes. Carlos, il a une direction – ce qui est très bien, seulement ce n'est pas la même chose. [...]

- *A cette époque, vous êtes plusieurs dans les différentes UP à travailler sur les PVD. A La Villette, ils se sont demandé s'ils devaient faire un enseignement spécifique à ces pays ou s'il fallait juste donner des connaissances sociologiques, économiques et politiques sur ces pays puis avoir une méthode générale suffisamment souple pour s'adapter à tous les pays.*

- C'est vrai. Mais cela reste un tantinet théorique. On avait discuté au téléphone avec Paris. Moi, je disais qu'à Marseille, nos étudiants étaient souvent étrangers. Les ¾ de nos étudiants étaient issus de pays étrangers, du tiers-monde parce qu'ils savaient qu'on était le groupe Tiers-Monde, puis CHD. J'essayais donc de faire des choses un peu plus pratiques pour qu'ils puissent, en rentrant chez eux par exemple, être plus opérationnels que théoriques.

- *En lisant ce que votre équipe a pu écrire sur le CEAA notamment, j'ai l'impression que vous vouliez surtout leur apprendre à avoir une certaine mentalité, une capacité à répondre aux circonstances aléatoires de la construction là-bas.*

- Oui, tout à fait.

- *Et contrairement au CEAA « Ville orientale », vous étiez plus axés sur l'aspect professionnel.*

- oui. D'abord, moi, j'aime partager. C'était le cercle des architectes disparus. Après les cours, ils venaient tous ici, à mon agence, et on passait la journée à discuter. Normalement, je devais 4h de cours mais j'en faisais 8h. Mais passionnément. Ce que je voulais partager c'est la joie de faire quelque chose. Je suis moi-même devenu un homme de réflexion maintenant. Pourquoi ? Parce que je ne suis plus – enfin moins – un homme d'action.

- *Il y a quelque chose d'assez paradoxale. Vous avez eu beaucoup d'étudiants étrangers venus à Marseille pour suivre vos cours sur les PVD. Et en même temps, vous avez beaucoup participé à former les enseignants de ces pays comme à Lomé, Dakar ou en Tunisie et Algérie.*

- oui tout à fait. En respectant les mentalités. Beaucoup de futurs professionnels ne voulaient pas travailler dans des agences. Je suis quand même de la vieille école : je trouve que travailler en agence est le bâton de maréchal d'un architecte. Je suis resté pétri par le fait que c'est bien si un architecte a une agence. [...] Je suis un *Homo Faber*, j'aime faire et participer. Avec mes étudiants en France, on parlait de ça. Mais quand j'étais à Lomé, je savais que beaucoup cherchaient à se planquer dans des postes pratiquement politique ;

au départ, après cela s'est stabilisé. Au départ, l'appel d'air les poussait à être dans un ministère, etc. Donc quand je les rencontrais, je savais d'emblée ceux qui s'intéressaient ou ceux qui voulaient arriver.

- *Donc à cette époque, c'était « mieux » de faire ses études en France puis revenir dans son pays pour acquérir de meilleures compétences architecturales ?*

- Oui. Je rejoins Paris là. Il fallait leur donner les moyens de prendre du recul et de réfléchir. Ce qu'il faut c'est rendre service. Dans ces pays, cela ne sert à rien de se relever les manches et d'aller en brousse – comme je voulais le faire – s'il y a un manque d'infrastructures. Donc au départ, il fallait garnir les postes de responsables où les gens avaient des connaissances architecturales. Le mieux est qu'ils sachent diriger tout une politique architecturale dans le pays.

- *Le fait d'aider des écoles d'architecture, comme celle de Lomé, à se développer avait-il pour vocation que le groupe Tiers-monde ne soit plus petit-à-petit une « nécessité » pour les étudiants étrangers ou ce sont deux choses qui ne sont pas incompatible ?*

- Oui, ce n'est pas... Tu viens un peu de définir le but des ONG et autres trucs humanitaires. Le but est que tu ne sois plus utile, que tu sois remplacé par des autochtones ou que les maux pour lesquels tu étais venu soient éradiqués. Sauf que, Lomé et Marseille, c'est loin. Il y a des gens qui n'ont pas envie d'aller en Afrique pour faire les études et qui veulent aller à Paris ou à Grenoble. Grenoble a beaucoup œuvré pour l'architecture en terre.

- *Oui, avec CRATerre.*

- *Oui, tu connais tout, c'est embêtant. [rires]*

- *vous étiez en relation avec toutes ces écoles françaises qui travaillaient sur les PVD.*

- *Oui, beaucoup avec Grenoble. Je ne sais plus avec qui.*

- *Patrice Doat ?*

- *Le nom me dit quelque chose. Je travaillais aussi avec des industriels qui faisaient des briques de terre, etc.*

- *Tout à l'heure, vous disiez que vous étiez souvent au téléphone avec Paris. Avec UP 6 ?*

- *Là aussi, si tu me dis des noms...*

- *Gustave Massiah, Jean-François Tribillon, Bruno de Saint-Blanquat... Yong-Hak Shin qui a brièvement enseigné à Marseille avant d'aller à UP 6. Et Sylviane Leprun qui a un peu enseigné avec vous à Marseille.*

- *tu dis des noms qui ne me disent rien. Je ne me rappelle plus. [...] Bon, je crois que j'ai essayé de faire le tour de tous mes enthousiasmes qui ont été le moteur... Mon enseignement était basé sur l'enthousiasme et l'investissement. Et sur la joie de travailler. Et pas du tout sur la sévérité qui fait peur. Même si c'était un boulot : j'étais professeurs, ils étaient étudiants.*

- *Oui, je l'ai vu dans plusieurs dossiers du CHD où vous souligniez que chaque cours prenait la forme d'une discussion avec les étudiants ; une sorte de pédagogie ouverte.*

- *Je leur demandais d'arriver à l'heure, de me prévenir s'ils ne venaient pas parce que c'était comme une invitation. [...] J'arrivais à 9h pile, et on passait 1/2 heure – quelque fois plus – à parler de quelque chose : qu'on avait lu la veille, qu'on avait vu à la télé ou sur laquelle on avait réfléchi un peu, quelque chose de nouveau et disparate. Quelqu'un avait parlé un jour d'un film de Hitchcock qui se passe dans la maison sur la cascade de Wright. Il n'avait pas parlé de théorie mais il parlait des gros plans qui définissent les volumes, de l'effet psychologique que pouvez faire ces volumes en sailli, etc. Quelqu'un m'avait parlé de Jacques Tati et du modernisme dans Mon Oncle. De cela, je m'en emparais immédiatement avec beaucoup d'appétit et de machiavélisme pour trouver le truc qui pouvait faire réfléchir, avoir un impact. Puis cela nous amenait au projet et je disais « allez-y ».*

C'était une bonne époque. Je n'ai pas eu l'impression de faire du mal. On fait toujours du mal à quelqu'un mais j'ai gardé de très bonnes relations avec mes étudiants.

- *Dans les rapports du CEAA, il est beaucoup mis en avant que l'aspect professionnel ait bien fonctionné, que les étudiants ont facilement trouvé du travail dans les secteurs visés.*

- *J'ai dit ça moi ?*

- *C'est dans les bilans du CEAA. C'est sûrement Jean-Baptiste qui les écrivait. Il y a des statistiques.*

- *Jean-Baptiste a toujours eu un faible pour ça. Mais tu sais, il y en a qui ont trouvé du boulot, d'autres non. [...] Montardy raconte une histoire sur une étudiante inhibée qui ne prenait jamais la parole, qu'il a emmené jouer au ping-pong dans la cafétéria de l'école pour la débloquent... On peut aussi faire de l'enseignement avec des choses parallèles. Je me suis toujours basé sur l'échange et les rapports humains.*

- *Donc vous donniez une grande importance à la sociologie et autres sciences humaines ?*

- *Oui. Il y avait des cours de sociologie mais je leur demandais aussi de m'en parler : résumer ce qu'ils avaient compris, comment ils pouvaient l'appliquer au projet. Et puis, ça les faisait réviser d'autres trucs. Je faisais des mathématiques aussi.*

- *Quand vous disiez que vous travailliez toujours sur des projets réels, ils venaient de municipalités et acteurs locaux ou vous travailliez aussi avec des programmes comme le REXCOOP ?*

- *Non. Uniquement avec des entités locales ou des responsables politiques parce que c'est comme cela que ça fonctionnait en Afrique ; par le réseau.*

- *Un réseau que vous connaissiez de vos expériences précédentes ou grâce à la popularité du CHD ?*

- Mon réseau d'avant. Mais, je refuse le mot « réseau » dans ce qu'il a d'hypothèse tournée vers la magouille. S'il y a réseau, pour moi, c'est un réseau d'estime réciproque. Tu as compris que je ne suis pas un type de magouille. J'en ai une sainte horreur. J'ai trop vécu dans des milieux comme cela. J'ai quand même connu l'Afrique dix ans avant les indépendances et vingt ans après. J'ai vu des choses où beaucoup d'africains se sont perdus dans les magouilles. On me dit « oui mais l'Europe c'est pareil ». L'Europe, je m'en fous. Là-bas, cela faisait beaucoup de mal au mètre carré. Ici, ça se dilue.

- *Oui, on parle beaucoup des classes supérieures corrompues en Afrique.*

J'ai vu que le CEAA s'était diversifié au cours des années : en 1986, il s'ouvre à l'Amérique Latine ; en 1992, au Vietnam. Vous, vous êtes resté concentré sur l'Afrique ?

- Oui, l'Afrique, l'Afrique du Nord. Un peu l'Afghanistan mais c'était ponctuel donc ce n'était pas une ouverture mais une opportunité. L'Amérique du Sud, il y avait Carlos. J'ai été envoyé au Mexique mais je ne crois pas avoir intéressé mes étudiants à ça. Il y a les diplômés... pratiquement tous mes étudiants ont fait leur diplôme sur le Tiers-Monde.

- *Donc vous enseigniez autant en cycle DPLG que dans le CEAA. D'ailleurs, le CEAA, si j'ai bien compris, il s'est fait en collaboration avec l'école de Montpellier.*

- Je n'ai pas travaillé avec eux. Je restais dans mon sillon.

- *En 1994/95, le CEAA ferme. Dans un rapport, probablement écrit par Jean-Baptiste, il est dit que la fermeture est en partie dû aux changements dans la politique française de coopération parce que les partenariats s'estompent et l'aide devient moins nécessaire. Vous l'avez ressenti comme ça ?*

- En tout cas, je le confirme. Si je ne l'ai pas ressenti sur le coup, le vivant au jour le jour... Il faut savoir que j'avais une vie très remplie, je m'occupais de plusieurs associations – et toujours de nos jours. J'avais mon agence, j'étais à l'école et j'avais 3 enfants. Tout ce que je faisais me passionnait et m'épuisait aussi. Donc, souvent, je n'ai pas senti venir les coups. Jean-Baptiste, qui est beaucoup plus intellectuel au sens cérébral, prévoyait beaucoup plus les coups ; ce qui est normal, son boulot était d'organiser les choses. Il m'a donné l'opportunité de faire ce qui me plaisait, j'y suis allé. Mes parents étaient professeurs, il y a toute une hérédité de... j'allais dire vieux cons mais non... toute une hérédité de gens qui ne sont pas au service des étudiants, mais il y a un peu ça dans mon idée.

- *d'ailleurs, vous ne m'avez pas dit comment votre recrutement s'était fait en rentrant de l'ARSO.*

- ça, c'est encore un coup de Leccia. [...] Dans les trois premiers jours où je suis arrivé, je suis allé voir Jean-Baptiste qui habite à côté. Sa femme, Sylviane, me dit « attends, il est à Luminy, il faut que y ailles, il veut te voir ». Moi, cela m'embêtait un peu parce que j'avais quitté l'école, je ne voulais plus y revenir, j'étais braqué sur le fait d'ouvrir une agence. Je croise [Georges] Felici. Tu l'as connu ?

- *Non. L'assistant de Paul Nelson ?*

- Oui. On est de la même promotion Felici et moi.

- *Cela s'appelait déjà l'atelier Franco-international quand vous y étiez étudiant ?*

- Oui, tout à fait. Il s'est créé comme ça. Donc je vois Jean-Baptiste qui me dit « viens avec moi, le directeur veut te voir ». Mais, moi, je ne veux pas le voir.

- *C'était toujours François Bret ?*

- Oui, c'était Bret, un type formidable, qui m'aimait beaucoup mais à qui je ne le rendais pas. Je m'en foutais comme beaucoup d'étudiants. Jean-Baptiste me pousse par les épaules dans la salle d'attente. Je me demande ce que je fais là, à attendre, alors que je n'ai rien à lui dire. Au bout d'une demi-heure – j'allais partir -, Bret sort et me dit « alors, il paraît que vous voulez travailler chez nous ? ». Je dis que non, parce que je n'y avais pas réfléchi une seconde. Et puis après tout, je dis oui. Voilà. J'ai eu la chance d'avoir des bons copains, des gens bien disposés. Bret était bien disposé. Un directeur – Helmy - vient me voir un jour et me dit « vous savez, il va y avoir une re-pyramidassions de l'école ». Je m'en foutais, je gagnais assez avec l'école et mon agence, je n'avais pas envie de grimper les échelons. Il me dit « je pense que vous avez du contact avec les étudiants. S'il y a un prof que je vais proposer, c'est vous ».

- *C'était au sujet des titularisation P1, P2, P3 ou P4 ?*

- Oui, quelque chose comme ça. Mais, je ne me suis pas intéressé. [...] la discussion vire vers les autres enseignants de l'école...] Alors, il y avait des groupes politiques, des groupes d'opportunistes politiques – ce n'est pas pareil. Il y avait un noyau de communistes. Je les adorais. Il y avait Perloff, un communiste à 100%, d'une candeur absolue. Il emmerdait tout le monde avec sa morale absolue. Quand une morale est absolue, elle est intégriste et intransigeante, donc elle emmerde tout le monde. Mais je le respectais parce que justement il était un homme de conviction. Alors, il y avait des groupes politiques, à gauche, à droite. Et il y avait les opportunistes politiques : ceux qui étaient pour la mairie ou contre la mairie. Ils n'avaient pas d'idées politiques, ils avaient des idées d'opportunismes.

- *Jean-Baptiste, à la fin de son livre, raconte qu'en 1976 il avait fait un tract pour dénoncer les Khmers rouges, ce qui a mené à une petite altercation avec les communistes de l'école comme Claude Prélorenzo.*

- Oui [rires], pourtant les khmers rouges... Dans les terrains mouvants, moi qui suis né métisse, je sors mes pseudos-podes, je marche sur plusieurs pieds et je ne m'enfoncé pas trop. Je n'y vais pas avec des grands pieds parce qu'avec des grands pieds dans les sables mouvants, tu t'enfonces. Moi, je m'en foutais, je voulais juste faire mon job. Ce qui fait que ça décourageait : avec moi, ce n'est pas la peine d'essayer de critiquer quelqu'un ou de me monter contre quelqu'un parce que je ne veux pas le comprendre. [...]

- A Marseille, il y avait aussi une personnalité forte comme Dunoyer de Segonzac. J'ai vu un document comme quoi il était le président d'un centre d'étude d'architecture et d'urbanisme africains à l'école. Vous en avez entendu parler ?

- ça alors, non. D'autant plus que j'ai hébergé sa fille à Abidjan qui était stagiaire dans une banque. Elle a passé au moins trois mois chez moi mais elle n'en a pas parlé. J'aurais aimé pouvoir te renseigner parce que j'aurais aimé savoir. Cela m'aurait intéressé. Tout ce qui touche à l'Afrique m'intéresse. Je ne le connaissais pas bien. Il y avait deux écoles qui se sont scindées immédiatement après 1968 : Dunoyer et les deux frères.

- les anciens et les nouveaux.

- Oui, les frères étaient nouveaux mais aussi un peu anciens. Ils étaient des fossiles vivants alors que les autres étaient des fossiles agonisants. Dès que j'ai pu je suis passé chez Nelson et cela a été le bonheur.

[...La discussion dérive vers « mes talents d'intervieweuse » ...]

Je peux quand même te dire comment je suis rentré dans le groupe tiers-monde. Quand Bret m'a engagé, il m'a mis chez un type qui était vraiment affreux : Janovitz. Personne ne t'en dira du bien, c'était un tortionnaire, le contraire de ce que je suis. Si tu avais été mon étudiante, je n'aurais pas essayé de t'apprendre ma parole, je veux trouver la tienne pour qu'en tant qu'architecte tu développes ton truc. Lui, c'était le droit divin et un tortionnaire.

- Il est plus âgé ?

- Que moi ? Non, peut-être 3 ou 4 ans de plus.

- Donc, il n'était même pas forcément de l'ancien système beaux-arts avec le grand patron...

- Non, c'est juste quelqu'un de méchant. C'est gens-là n'ont pas d'époque. Tous les étudiants mourraient de trouille. Ils faisaient ce qu'il voulait, ce qu'il ne faut pas faire. A la fin, un jour d'affichage, on a failli se casser la gueule parce que je ne pouvais pas accepter qu'il parle comme ça. Il ne pouvait pas se remettre en question. C'est là où j'ai écrit une lettre à Jean-Baptiste. Tu sais, en 1981/82, on était un peu plus littéraire, on écrivait plus. J'écris une lettre, ma profession de foi sur l'enseignement de l'architecture où je fais une comparaison un peu forcée avec une partie d'échec : comment on peut avancer, comment on peut reculer, etc. Il faut occuper le centre. Si tu occupes le centre, quand tu vas vouloir progresser – aller en terrain ennemi -, tu n'auras qu'un coup à jouer tandis que l'adversaire aura deux coups à jouer pour, d'abord, contourner le centre occupé pour venir sur les flancs. Je disais à Jean-Baptiste que je suis un peu d'accord avec les théoriciens forcenés : il y a des choses qui sont incontournables dans les études d'architecture, les règles du jeu qui t'attendent toute ta vie. Après viennent les véritables enjeux personnel acquis à partir de ce centre de connaissance. [...] Jean-Baptiste était enthousiasmé par cette lettre alors il l'a affiché. [...] Je disais que je ne connaissais pas de professeurs capables de sortir de leurs sujets au profit des étudiants pour faire des rapports entre différentes sciences, la sociologie, l'esthétique, etc. [...] Jean-Baptiste est allé la montrer au directeur ; il a beaucoup d'entregents. Et il m'a dit « c'est bon j'ai l'autorisation, tu viens dans le groupe Tiers-Monde ».

- Ah, je pensais qu'après 10 ans en Afrique vous seriez directement rentré dans le groupe Tiers-Monde.

- Non. Jean-Baptiste me voulait du bien, d'une part. Toute sa vie, il m'a rendu servi quand il pouvait. [...] Il est allé voir Dioulo pour qu'on augmente mon salaire. Je fais une parenthèse : j'avais écrit à la présidence pour que mon salaire, puisqu'il avait été augmenté, soit diminué au profit de mon planton. [...] il m'explique ce qu'est un planton... Et Jean-Baptiste qui me veut constamment du bien me fait rentrer au CHD sur la foi de cette lettre.

- Il faut dire qu'il avait de bonnes relations avec François Bret.

- Oui. Leccia est un parfait honnête homme au sens du 17^e siècle. L'honnête, je ne peux pas la définir sur bien des plans. L'honnête homme est celui qui a une délicatesse morale et des ouvertures sur un peu tout ; c'est le cas de Leccia. Mais c'est quelqu'un de marqué un peu à droite ; mais à droite, on n'est pas forcément mauvais.

- Il était gaulliste ?

- Il était peut-être gaulliste, je n'en sais rien. On en a beaucoup parlé jusqu'à s'engueuler. Il était beaucoup pour la France et sa mission civilisatrice dans le monde, etc. Ce qui n'était pas si mal parce que si tu parles de civilisation, ce n'est déjà pas mal de parler d'influence militaire. Bret était très socialiste. Et pourtant, ils s'adoraient tous les deux ; ce qui prouve qu'ils étaient intelligents. Nos regard ont étaient quelque fois durs avec Jean-Baptiste. Je ne suis lié à aucun parti politique mais je suis quelqu'un qui a une forme de morale. La morale n'est pas axée sur une religion mais sur une déontologie de vie. [...]

- J'ai juste une dernière question. Le CHD ferme en 1995. J'ai vu que Jean-Baptiste continue d'enseigner dans un cours qui s'appelle « architecture et urbanisme en milieu méditerranéen ». Vous aussi ?

- Il le fait avec [Claude] Balansard, sur les îles de méditerranée comme Malte et Chypre. Balansard était un grand ami de Jean-Baptiste.

- Celui qui était psychologue ?

- Non. C'est De la Fourmière qui était psychologue. Ce sont ces grands amis, De la fourmière et Balansard, un peu Montardy.

- Donc vous n'avez pas enseigné dans ce cours à la fin du CHD ?

- Non. J'avais un atelier de projet en cycle DPLG. Je me trompe peut-être, il y a peut-être une ou deux années où je me trompe dans tout ce que je t'ai raconté mais cela n'a pas d'incidence. [...] Michel Montardy me dit qu'il est disponible pour me rencontrer à nouveau, qu'il va me chercher des documents. Puis nous discutons de mon entretien le lendemain avec Jean-Baptiste Leccia et Annie-Claire Panzani...]

Ce que j'ai essayé de te présenter chez moi c'est une espèce d'humilité dans mon métier ; que Jean-Baptiste n'a pas parce qu'il est quelqu'un qui travaille sur les idées, et les idées, il faut les affirmer. Moi, je travaillais sur les réalités. Les réalités t'obligent à avoir un regard sur toi pour te remettre en question. Je dessine beaucoup. Je dessine ce que je vois sans chercher un plan flatteur, sans reprendre mes traits. Je dessine avec une sorte d'humilité de moines copistes. Je ne fais pas un dessin d'artiste même si on nous a appris à en faire. Je ne symbolise pas les arbres, je les dessine.

- D'ailleurs, nous n'en avons pas encore parlé mais il y a la question de l'ethnocentrisme quand on travaille sur un territoire étranger. Jean-Charles Depaule me disait, par exemple, que l'ethnocentrisme ne peut pas être supprimé, il faut juste en être conscient.

- Une fois, j'étais à l'île de Gorée invité par une association qui s'appelle « à la rencontre du livre ». Le thème était l'esclavage. J'ai rencontré les gens de France Liberté, une association montée par [Danielle] Mitterrand. Ils étaient dans un village du centre du Sénégal. Il y avait trois ou quatre européennes et elles disaient aux femmes « vous n'avez pas honte de pratiquer l'excision ». C'est moi qui avais honte ! Je suis resté, j'ai fait semblant de faire autre chose. L'avantage quand je dessine c'est que les gamins viennent voir. On peut discuter, je leur donne une page pour dessiner, les mères viennent. Je t'ai dit que j'étais un peu machiavélique. Evidemment je ne suis pas d'accord avec l'excision mais c'est un acte religieux. Tu ne peux pas lutter contre un acte religieux sans, toi, opposer ta rationalité, ta religion, etc. Ne le fais pas, tu ne gagneras pas. Je suis un peu menteur quand je veux arriver à mes fins. Alors je disais aux mères « oui, on le faisait en Europe mais les jeunes femmes meurent alors... Cela n'arrive pas chez vous ? » Elles disent que oui. C'est pour ça qu'il ne faut plus le faire. Et on s'est quittés bons amis alors qu'elles auraient flingué les trois nénettes tellement elles les avaient heurtées dans leur conflit traditionnel et religieux. Moi, je ne les avais pas pris sur ce ton-là. Je ne leur ai posé que des questions : comment vous faites ? Il n'y a pas des fièvres par moment ? Je leur ai dit qu'on le faisait mais qu'on avait abandonné parce qu'il y a quand même le fait que si le blanc arrête c'est que c'est bien d'arrêter. Je ne leur ai dit qu'ils étaient des sauvages. Je crois qu'en s'asseyant et discutant, on en apprend beaucoup. Au moins, si l'autre ne gagne pas, toi tu vas y gagner : tu vas mieux le comprendre.

- Je suppose que c'est cette mentalité que vous avez essayé de faire comprendre à vos étudiants : on n'arrive pas en terrain conquis, on travaille avec tout ce qu'il y a autour.

- Je ne suis pas un grand théoricien mais je travaille de manière à ne pas te donner quelque chose pour que ça soit toi qui me dises ce que tu veux ou pense. Après on peut discuter. [...] J'ai trop vu d'européens croire avoir la bonne parole. Je ne critique pas les européens : c'était une époque où ils étaient mille fois supérieurs techniquement alors les autres étaient des sauvages. En 1950, j'ai vu un vieil africain qui avait peur de monter un escalier parce qu'il n'en avait jamais vu. Alors tu peux penser que c'est un sauvage ; seulement, au bout de trois jours, une fois qu'il aura monté l'escalier, il en saura autant que toi. Si toi, tu conçois que tu es supérieur, tu vas fausser définitivement... A l'école au Burkina, j'étais le meilleur de ma classe. Je ne comprenais pas que c'était parce que les cours étaient en français, c'était ma langue.

- A l'école au Burkina vous n'étiez pas dans un collège français ? Vous étiez mélangés ?

- Non, cela n'existait pas. On était mélangé. Ce n'est pas difficile : quand j'ai passé le bac, on était que huit et j'étais le seul blanc. L'écrit était à Ouaga [Ougadougou] et l'oral à Bamako parce qu'il n'y avait pas suffisamment d'enseignants. [...]

- Dans Les Sanglots de l'homme blanc, Pascal Bruckner dit que la jeune génération des années 60/70 s'est un peu victimisée en disant « on a laissé nos pères faire ça ».

- Oui, je le comprends de la part de cette première génération. Malheureusement, c'est quelque chose qui dure. Or, on ne bâtit rien sur la culpabilité. Est-ce que tu en veux, toi, aux allemands qui ont quand même emmerdé la France trois fois.

- Non mais je crois que certains allemands portent encore cette culpabilité.

- peut-être, je n'en sais rien. Mais vu de notre côté, je n'ai aucune haine ou rancune historique pour les allemands. Contre les nazis, oui. Mais on peut être nazis sans être allemand.

- Et dans certains pays d'Afrique, il n'y a pas justement ce ressentiment ?

- Si. Mais là c'est pareil, c'est le refus de voir que cela fait quand même soixante ans. Il est temps de ne pas dire que c'est forcément les autres. La colonisation a été ce qu'elle a été.

On reprend un café et la discussion se termine en reparlant du bâtiment en terre construit pour le CHD au sein de l'école où les espaces étaient délimités par des petits murets, ce qui fait que tout le monde entendait le cours qui avait lieu, même les autres enseignants ou les élèves venus travailler sur leur projet.

Entretien avec Jean-Baptiste Leccia et Annie-Claire Panzani à Marseille le 19 juin 2019, durée : 1h44

Jean-Baptiste Leccia habite en Corse, dans le village de Sampolo dont il est le maire. Lors de notre prise de contact par téléphone, il m'a proposé que nous nous rencontrions à l'occasion d'un de ses séjours à Marseille, et de faire l'entretien avec sa sœur Annie-Claire qui faisait également partie de l'équipe pédagogique du CHD. Nous nous retrouvons donc dans un bistrot de Marseille, d'abord Annie-Claire Panzani et moi, puis Jean-Baptiste Leccia arrive quinze minutes après. Bien que nous ayons déjà échangé par mail, je présente à nouveau mon sujet de thèse à Annie-Claire Panzani en attendant son frère et l'informe que j'ai rencontré Michel Montardy la veille.

ACP – Oui, sur le plan de l'organisation et de la direction du groupe, quoi. Et de la politique qu'il [son frère, Jean-Baptiste Leccia] a insufflé au groupe. Mais c'est à la suite de la lecture de son livre que vous avez pensé à...

DA – *Alors, j'ai commencé...Moi, j'ai fait mes études d'architecture à Marseille et ensuite, je n'avais pas du tout envie de travail en agence, et j'ai fait un master en histoire de l'architecture à Paris 1, avec une personne qui s'appelle Eléonore Marantz – elle est aixoise, il me semble, donc aussi de la région. Et j'ai étudié pour ce mémoire le groupe « Ville orientale ».*

- ah oui !

- *donc c'est un projet qui m'a vraiment passionné donc j'ai voulu continuer...*

- avec Serge Santelli ?

- *oui, voilà, toute cette bande-là.*

- [rire] ouais, ouais, c'était le phare.

- *[rire] j'ai voulu continuer par une thèse. J'ai monté mon projet de thèse pendant un an en faisant des recherches, et c'est comme ça que petit à petit, j'ai monté mon corpus.*

- Ha c'est bien, c'est cohérent, c'est bien.

- *Voilà et donc j'ai débuté en janvier officiellement ma thèse. Et c'est vrai que je ne pensais pas qu'il y avait autant d'écoles d'architecture qui s'étaient intéressées à ces questions-là.*

- Bin oui, parce qu'après 1968, après la réforme, toutes les écoles quand même...ont pris le vent, là, des sciences humaines. Alors bon, après, dans des directions différentes ; en accentuant telle ou telle discipline des sciences humaines, quoi. Et nous, ici, à Marseille, bon forcément, on était tourné vers les pays en développement. Enfin, je dis forcément ; ce n'est pas évident parce qu'en fait ça n'a pas intéressé énormément de gens, quoi. Mais on avait beaucoup d'étudiants des pays en développement. C'est vrai que dans les premiers groupes...dans les premiers groupes, ils étaient très, très importants, sinon majoritaires parfois. Et ça, c'était bien. Mais...mais c'est dû aussi à des cheminements très personnels...très personnels, ce genre d'affaires un peu, quoi.

- *Oui, c'est vrai qu'en regardant un peu dans toutes les écoles...bon c'est quand même une tendance qui a été très parisienne, mais je me suis dit que c'était peut-être aussi une tendance aussi méditerranéenne, mais il y a eu Nantes, il y a eu Rouen...donc oui, finalement, ce n'est pas juste en étant proche de la Méditerranée que...*

- Non, non. Sauf que nous, Jean-Baptiste et moi, on est originaires de Méditerranée. Bon, Michel Montardy, il a été élevé en Afrique. Voilà, il y a quelque chose de l'histoire personnelle, des voyages intimes, quoi. Et puis...ouais, c'est, c'est très difficile...bien malin qui peut prévoir après la suite, quoi. C'est vrai parce que, quand on a fondé ce groupe-là au milieu des années 1970, ptfou [petit bruit de bouche pour signifier qu'elle ne savait pas], on ne prévoyait pas ce qu'il allait devenir, quoi. C'est-à-dire qu'il a évolué avec l'histoire en général, avec un grand H, quoi.

- *Oui, et aussi avec les réformes de l'enseignement...*

- avec les réformes. Ah oui, tout à fait. Avec les réformes de l'enseignement, avec la politique de l'école aussi. Voilà. Avec l'histoire de chacun aussi, c'est important ça. Et avec le vivre ensemble dans le groupe aussi ; ensemble ou pas hein. [rires] ça dépendait des moments, quoi. Voilà. Parce qu'après, il est question des individus aussi dans un groupe.

- *C'est vrai qu'à Marseille, vous avez formé un groupe assez important. Alors que, quand j'ai rencontré Daniel Pinson, il me disait qu'au final il était le seul à Nantes et que donc c'était compliqué d'avoir un enseignement qui perdure et prenne de l'importance.*

- ouais, hé ouais. Oui, c'est compliqué. C'est compliqué parce que les gens qui adhèrent à un groupe, ils ont parfois des idées qui divergent, hein. Au départ, on a tendance à trouver un fond commun et puis après...la vie de chacun, le tempérament, la curiosité de chacun, l'implication fait que ça diverge ; d'où...bin c'est la vie d'un groupe de toute façon, c'est normal. C'est riche dans le fond, quoi, si on n'arrive pas au conflit, c'est riche, voilà. Donc, oui, on a fondé ça, c'était...Moi, j'ai commencé à travailler, c'était en 1975. Et Jean-Baptiste avait déjà posé les jalons, je pense, l'année d'avant. Parce qu'il rentrait d'Afrique. Et donc, il rentrait d'Afrique où il avait agi [insiste sur le mot agir] dans un pays en développement, qui était la Côte d'Ivoire. Bon si vous avez lu le bouquin, vous devez tout savoir. Mais c'est pour vous expliquer ce qui l'a motivé, quoi. Il est arrivé ici un peu seul. Seul...ouais. Je dirai même peut-être désespéré parce qu'il revenait dans un pays où il avait quand même travaillé...mais assez peu, parce qu'il avait été sous-directeur à l'école d'archi pendant deux ou trois ans, je ne me souviens plus. Il était fort impliqué parce que c'était juste l'après-68. Et...Voilà. Après, cette expérience en Côte d'Ivoire très forte, puisqu'il était...il dirigeait l'urbanisme, enfin l'urbanisme en devenir de la ville de San Pedro. C'était un gros projet, quoi. Et là, il arrive ici...Bon, il revient dans l'école d'archi...c'est difficile de revenir là où on a presque dirigé, quoi.

- *et en parallèle, il reprend en plus des études en géographie, il me semble.*

- Oui, oui. Il a repris des études en géographie, ce qui était une bonne idée, quoi. Et donc voilà...Et donc c'était une vie matériellement difficile, quoi. Et revenir à l'école d'archi ; bin, il voulait que son expérience africaine serve. Voilà, c'était ça la cohérence, quoi.

- oui, que ce ne soit pas trois ans de sa vie et un changement radical en revenant à Marseille...

- oui, voilà. Bon et puis l'habitude d'être dans les projets, quoi. Bon voilà. Alors il était en devenir là ici, donc il a créé ce groupe. Et moi, j'étais assez proche de lui. Moi, j'enseignais dans le secondaire hein, j'ai une formation d'historienne, et voilà ça m'intéressait ce qu'il faisait. Je ne sais pas comment on a décidé de travailler ensemble. Et on a commencé vraiment dans cette année 1975, quoi. 1975-1976.

- Oui, j'ai essayé de retracer un peu la généalogie de l'enseignement à Marseille [je lui montre le graphique que j'ai fait].

- oui, c'est bien ça.

- donc, il me semble qu'au départ vous étiez un petit groupe avec Franck Casfont et Lucien Tirone...

- C'est ça. Mais eux étaient, si je puis dire...bin, ils ne venaient pas...ils ne venaient pas des pays africains parce que Jean-Baptiste et moi, on a vécu notre jeunesse au Maroc. On a eu dans notre famille beaucoup de gens qui sont partis travailler dans ce qui étaient les colonies, à l'époque.

- Votre père était aux Travaux publics au Maroc ?

- oui, oui, mon père était ingénieur des Travaux Publics. Il était spécialiste dans l'hydraulique, enfin il a fait beaucoup d'autres choses à côté mais sa spécialité, c'était l'hydraulique. Et il a été partie prenante de l'installation hydraulique à Marrakech...dans les années 1930, je pense. Donc on a été bercé par tout ça, Jean-Baptiste et moi, parce qu'on avait notre père qui racontait beaucoup, on l'a vu à l'œuvre aussi puisqu'on a vécu dans le bled avec lui où il avait la Chaouia Sud en charge, là. Et puis, bon, très investi dans son boulot, donc il en parlait tout le temps, quoi. Et puis, le père de ma mère, qui était la génération d'avant, qui était un officier colonial.

- d'accord.

- voilà. Qui avait passé une grande partie de sa vie en Afrique. Il avait fait l'Indochine d'abord, mais son grand amour, c'étaient les pays africains. Et lui aussi, c'était un conteur, quoi. Différent...mais il nous parlait, ouais, de son rôle d'officier colonial, qui est un rôle hallucinant quand même. Avec un pouvoir extraordinaire sur des territoires immenses, bon. Très...un rôle très diversifié. Et donc, nous, on écoutait parce que c'étaient des histoires passionnantes, quoi, des aventures [rires]. Donc, on écoutait. Bon. Sans penser plus loin, bien évidemment. Et puis, après, avec mes parents, on est rentré, revenu ici en France. Enfin revenu, pour nous non, pas revenu, puisqu'on n'y avait jamais habité.

- vous êtes né au Maroc ? tous les deux ?

- oui, oui. Moi, je suis née à Marrakech, et lui, il est né dans la ville de Settat, qui est entre Casablanca et Marrakech, qui était une petite bourgade mais qui était le point important de la Chaouia Sud – c'est pour ça que mon père était là – et qui est devenu maintenant la ville, vous savez, avant Casa, la ville qui a ramassé tout l'exode rural, et maintenant, Settat et Casa sont liées, c'est la même Wilaya. Voilà. Mais à l'époque, ce n'avait pas du tout cette allure-là. Settat a pris cette allure parce qu'elle était le lieu d'origine du ministre de l'Intérieur d'Hassan II.

- d'accord.

- C'est devenu un truc mégalo, quoi.

[la serveuse arrive et prend notre commande]

- Voilà. Donc c'était un peu...On était un peu là-dedans, quoi. Et...Moi, je suis revenue très mal volontiers ici. J'avais dix-huit ans, hein. Je ne voulais pas revenir ici. Jean-Baptiste, il a été un peu plus...curieux, un peu plus, voilà, ouvert. Et on est venu ici, dans cette bonne ville de Marseille, quoi. Qui était complètement différente à l'époque. Vous êtes de Marseille ou non ?

- D'Avignon.

- ah ouais, ok.

- Marseille, c'était juste pour mes études.

- ouais. Donc, c'était la grande métropole qui faisait un peu peur mais...Marseille, au début, c'était une ville très noire, quoi. Rien n'était ravalé, tout était laissé à l'abandon. Je me souviens quand je venais en vacances chez mes grands-parents, qui habitaient ici, tous les deux ans ; on arrivait en bateau du Maroc, et pour moi, c'était un choc à chaque fois parce que je passais d'un univers blanc/bleu à un univers noir, quoi. C'était les années de l'après-guerre et pffou, franchement, c'était difficile, quoi. Je n'aimais pas du tout. C'était sombre. Maintenant, c'est devenu une belle ville, quoi. Enfin avec encore quelques problèmes – grands – mais bon, voilà [rires]. Ça n'a pas la même image, quoi. Alors donc...Oui, bon on a fait nos études à Aix et puis etc. Et puis, on a bourlingué. Moi aussi, un peu partout, en Corse surtout.

- Justement, le choix de vos parents pour rentrer du Maroc ne s'est pas porté sur la Corse mais sur Marseille... ?

- Oui, mais ça aussi c'est un peu...ouais, c'est bizarre, c'est étrange. Enfin oui et non, parce que mon père est quelqu'un qui avait vécu sa jeunesse en Corse. Il était d'un village de montagne, il avait fait ses études à Ajaccio, presque tout seul, logé chez des gens comme ça se faisait en Corse à l'époque, quoi. Donc un garçon très indépendant. Et après, quand il a eu le bac, il est parti à la guerre, la première Guerre mondiale. Donc il a fait une bonne partie de la première Guerre mondiale, qui lui a permis quand même de continuer quand même ses études parce qu'il était devenu officier. Et vu que c'était un matheux, il était dans l'artillerie. Et donc après la guerre, il a eu une opportunité de continuer ses études et il est parti ensuite au Maroc, parce qu'il y avait beaucoup de gens

de son village qui était là-bas, déjà. Et puis, il s'est dit que là-bas, il pourrait faire son boulot, voilà, au mieux. Donc il est parti, et c'était l'époque où le Maroc se construisait, quoi. C'était très intéressant comme projet. Toutes les infrastructures se construisaient à l'époque : les routes, les ponts, les équipements portuaires, les réseaux hydrauliques, etc. Mais le Maroc n'était pas encore pacifié, comme on disait à l'époque. Et c'est pour ça, qu'il nous racontait des histoires, des aventures où c'était très risqué de faire son travail, quoi. Parce qu'il y avait beaucoup de dissidents, comme on les appelait pudiquement, donc des gens qui résistaient à la... au système du protectorat, qui n'en voulaient pas, quoi. Voilà. Mais lui, il avait les contacts avec la population, bien sûr, sur les chantiers. Ce qui fait qu'il parlait arabe, enfin arabe, un arabe utile, quoi, pour son boulot. Et voilà, il a connu ce Maroc en construction. Et je ne crois pas qu'il se soit posé tellement de questions sur le système colonial, le protectorat, etc. Il faisait son boulot, il rencontrait des gens, bon, dont il ne connaissait pas la culture mais dont il était proche, quoi. Ou tout au moins sur le plan professionnel, parce qu'après, sur le plan privé, c'était autre chose hein, il y avait le cloisonnement. Mais voilà, je pense qu'il était heureux de ça. Et il nous racontait ça.

- *Et vous...*

- Et oui, alors, après vous posiez la question ; pourquoi il n'est pas revenu en Corse. Très bonne question. Parce que, comme beaucoup de corses qui avaient appris le français pratiquement à l'école, parce que sa langue maternelle, c'était le corse et tout le monde parlait corse, même si ses parents connaissaient le français. Son grand-père avait le bac quand même, c'était rare à l'époque. C'était une famille où il y avait une culture française et aussi italienne, beaucoup. Il y avait des bouquins chez... dans la famille de mon père, d'auteurs italiens en italien. Bon, tous les corses apprenaient l'italien, bien sûr, comme langue au lycée. Donc, il y avait encore, ouais, cet élan vers la culture italien, mais mon père a découvert la culture française, et il est tombé amoureux de la culture française. Et un amour un peu... difficile parce qu'il se rendait compte un peu qu'en écrivant le français, il ne possédait pas vraiment la langue.

[Jean-Baptiste Leccia arrive et nous rejoint à la table]

JBL – Bonjour, désolé. A force d'habiter la campagne, je ne me rends plus compte de combien de temps il faut pour...

ACP – Ah tu as vu, c'est de pire en pire !

JBL – Oui, j'ai mis 1h30.

ACP – oui, c'est parce qu'il y a les travaux. [...]

JBL – ça va, vous vous êtes trouvées facilement ?

ACP – Bin j'étais en train de raconter... elle m'avait posé une très bonne question : pourquoi votre père est-il, quand il a quitté le Maroc, est-il revenu à Marseille et pas en Corse ? Alors je lui parlais de son rapport avec la culture française, le fantasme de la France, l'attirance pour Marseille aussi où il venait chaque fois qu'il allait en vacances, il arrivait ici. Marseille, à l'époque, c'était une ville fantastique... Enfin, moi, je vous dis qu'elle était noire. Mais ça c'était dans les années 1920, c'était un port extraordinaire. Très mélangé. C'était le rêve de tous les marins de venir à...

JBL – Il y a 150 000 corses à Marseille.

ACP – oui, mais je pense que c'était surtout l'image de la ville : le port en pleine activité avec des gens du monde entier, quoi. Du monde entier qui venaient là. Donc, ouais, mon père, ça le... ça frappait son imagination, quoi. Justement parce qu'il venait d'une île où tout le monde se connaissait, où c'était toujours pareil, voilà.

JBL – ouais et il faut ajouter un truc... il faut ajouter un truc c'est que notre mère a vécu à Marseille...

ACP – oui mais ce n'est pas elle qui poussait tellement...

JBL – Adolescente... Oui mais quand même, elle avait vécu ici. Donc, quand elle s'est mariée, elle habitait Marseille.

ACP – oui, oui.

JBL – C'est là qu'elle a connu mon père, bon quand même.

- *C'était un retour...*

ACP – Elle, oui...

JBL – donc elle retournait où elle avait vécu. Donc ça a dû jouer aussi.

ACP – Oui mais je pense que si mon père n'avait pas eu envie de venir ici, il aurait imposé sa... [rire]

JBL – Ah non, non.

ACP – ...son désir. Et lui, il ne venait pas pour les mêmes raisons que ma mère.

JBL – Mais lui, de toute façon, en Corse, il... l'idée des corses de cette génération-là, c'est qu'en Corse, il n'y avait rien à faire. Et il me l'a répété jusqu'à la fin de ses jours : « surtout, ne t'installes pas en Corse ».

ACP – ajouter à ça des problèmes familiaux...

JBL – plus les problèmes, il disait il n'y avait rien à faire en Corse. C'était dans notre ADN ça : « la Corse, il n'y a rien à faire ».

ACP – Oui, oui c'était... Il y avait un renoncement. Juste l'inverse de maintenant.

JBL – Ce n'est pas un pays où il faut aller s'installer. Surtout pas les corses, enfin...

ACP – oui, il y avait... ce rapport à l'immigration, quoi. Il fallait partir pour faire quelque chose de sa vie, quoi. Voilà, c'était normal.

JBL – ça a changé ça.

ACP – bin oui, ça a changé.

JBL – ça a changé partiel... m'enfin...

ACP – oui, ça a changé.

JBL – enfin, ça a changé.

ACP – D'abord, ils n'émigrent pas loin les Corses parce qu'il n'y a plus de loin ; ça n'existe plus.

JBL – Il n'y a plus de loin. Ça a changé mais je mets un « mais » ...

ACP – Oui rien ne change complètement...

JBL – il y en a pour qui c'est encore la seule solution de s'en aller...

- *J'ai plusieurs amis qui ont passé le diplôme d'archi ici à Marseille avec moi et qui sont ensuite retourné en Corse...*

JBL – Ah oui, les corses, ça oui, il y en a. ça oui. Elle vous a dit qu'on avait monté un... une école... un troisième cycle en Corse ?

ACP – Ah non mais on n'en est pas là ! Moi, je suis à peine...

JBL – Vous avez vu le bouquin là ?

ACP – Oui. On était à peine dans les balbutiements, la création du groupe là. Alors, elle me dit il y avait Casefont et Tirone. C'est vrai, mais j'étais en train de lui expliquer au début que Casefont et Tirone, ils ne venaient pas de...

JBL – Tirone, il y était ?

ACP – Ah bin, il faisait des interventions. C'est tout.

- *La première année de ce que j'ai vu... parce que j'ai regardé les programmes pédagogiques...*

JBL – Non, non, il était marqué mais il n'est pas intervenu. Non, non, il n'est pas intervenu, non, non, non.

ACP – oui parce que moi, j'étais... j'avais des études d'histoire et de géographie...

JBL – Je l'avais consulté, un peu, moi, au début, quand j'ai eu l'idée de monter ce groupe. J'ai... il faut faire avec les gens qui sont là. Bon. Tirone, il était géographe, il était prof à Aix, il aimait bien enseigner les pays tropicaux, des choses comme ça et tout.

ACP – mais c'était un géographe pur, de géographie physique.

JBL – un géographe-géographe. Donc c'était intéressant de pouvoir au moins lui demander des conseils. Ce qu'il a fait. Ce qu'il a fait.

ACP – ouais. Il n'a pas fait partie du truc, effectivement... Casefont, oui.

JBL – Casefont, tout de suite. Non, Casefont, il est resté longtemps comme prof.

ACP – oui, oui. Dans le groupe ?

JBL – Ah ouais ! au moins trois ans ou quatre.

ACP – ah ouais, c'est ce que tu appelles longtemps...

JBL – non, quatre, minimum.

ACP – Parce que quand on est allé en Tunisie en 1976, l'année 1976-1977, il a fait partie du voyage, voilà.

JBL – ah oui mais ça, il était... On a commencé en 1976 ou 1975 ? Rappelle-moi.

ACP – non en 1975.

JBL – En 1975, ouais. Il a fait partie du voyage et il est resté...

ACP – Et après, il a dû rester encore quelques années mais pas tant que ça...

JBL – Il est resté peut-être jusqu'en...

ACP – Jusqu'à ce qu'arrive Montardy ?

JBL – Ouais. Parce que moi, je suis parti au Canada, passer un an, en 1980. Et le groupe Tiers-Monde avait complètement périclité, il n'y avait plus personne.

ACP – Il y avait que moi.

JBL – Euh... Et il n'y avait pas d'élèves.

- *ah oui ?*

JBL – Il restait trois élèves.

ACP – Non, il y avait des élèves, hein. Mais à un moment donné, ils étaient trois.

JBL – Ils étaient trois.

ACP – dont un Sénégalais.

JBL – Dont [Jean-Charles] Tall.

ACP – un Sénégalais, un marocain et un français.

JBL – [rires] voilà...ça avait complètement...

ACP – oui, parce que, parce qu'il n'y avait plus que moi et moi, j'étais prof dans le secondaire et j'avais énormément de difficultés pour trouver des heures pour intervenir, quoi. Voilà. Donc c'était assez difficile.

[Le téléphone de Jean-Baptiste Leccia sonne et il répond. La conversation continue]

ACP- Mais les trois qui venaient, ils étaient motivés, ils étaient tout le temps là. Et ça, c'est déjà dans le début des années 1980. Au début en 1975, le groupe...les étudiants étaient extrêmement nombreux, très, très nombreux. Combien ils étaient ? Quarante, ou même plus.

- *Ab oui, autant ?*

ACP – Ah oui, oui, il y en avait beaucoup.

- *Parce qu'il y avait quand même du choix à Marseille, il y avait plusieurs groupes...*

ACP – oui, oui mais il y avait énormément de gens des pays en développement...de gens de là-bas qui venaient ; il y avait des Français aussi. Oui, il y avait du choix, oui. Il y avait ceux qui étaient un peu amoureux de l'ailleurs, si tu veux, hein.

[La serveuse arrive, Jean-Baptiste Leccia commande et revient dans la conversation]

ACP – oui, je disais qu'au début les étudiants étaient très nombreux. Je ne sais plus...

JBL – Aaah, on avait été obligé de sélectionner. On ne voulait pas en prendre plus de douze.

ACP – Au début, on ne sélectionnait pas. Rappelle-toi.

JBL – Si, si.

ACP – Quand on est parti en Tunisie, ils étaient très, très nombreux.

JBL – Ah, non, non, non. La première année, on a dit « on n'en prend pas plus de douze ».

ACP – oui, mais on en a pris plus de douze...

JBL – Oui mais on a sélé...il y a des gens qu'on n'a pas pris.

ACP – je me souviens des cours que je faisais, il y avait toute la salle là-bas qui était pleine.

JBL – Ouais, ça, c'est peut-être la deuxième année.

ACP – Enfin en 1975. Et en 1976 aussi.

JBL – Non, parce que je me souviens il y avait Boucolori ; on l'avait...

ACP – ça, c'est après...

JBL – non, non, c'est la première année. On ne l'avait pas pris ; il a dit « je m'en fou, je fais les disciplines dedans, je viendrai quand même ». Donc on l'a pris. Le pauvre, après, il a été assassiné...dans une rixe stupide dans la rue. Enfin assassiné...Oui, oui, quelqu'un a voulu lui voler son portefeuille, il s'est défendu, il est mort. Et il était architecte, après, au passager mural ici [?].

ACP – Bon, mais, moi, je vois les premières années avec énormément d'élèves.

JBL – ah oui mais la deuxième année, il y avait...surtout la deuxième et troisième années. Et après, ça a...euh...ça a périclité.

ACP – Ouais, c'est devenu...ouais je ne sais pas...

JBL – Ouais, il y a des modes aussi dans les écoles, il y a des modes. Là, c'était tout nouveau, tout beau, quoi. Et puis c'était...c'était porteur, c'était porteur.

ACP – Bin c'étaient les années 1970, des architectes pieds-nus, etc. bon. Et puis, il y avait beaucoup d'étudiants de là-bas, donc il y avait des échanges. Et ça, ça a été très bien pendant quelques années.

JBL – Il y avait beaucoup d'africains, à l'école. Maintenant, il y en a plus, pratiquement.

ACP – C'était...C'était le début du concept du Tiers-Monde, quoi. Donc on orientait beaucoup les cours sur la géopolitique.

JBL- Mais vous avez les programmes de l'époque ? Vous les avez trouvés ?

- *oui, oui. Ils sont à l'école. Cela fait quelques temps qu'ils ont une archiviste qui est en train d'essayer de classer tout ça parce que Marseille est une des écoles qui n'a pas encore déposé ses archives aux archives départementales. Donc il y a tout qui est à l'école, qui est en train d'être classé.*

JBL – D'accord, c'est bien ça. Et vous, vous avez fait l'école quand alors ?

- De 2011 à 2016 [...].

ACP – Les étudiants étaient assez vieux à l'époque. Il y avait des étudiants qui avaient presque notre âge. Bon, nous, on avait dans la trentaine.

JBL – Ouais, moi, je viens d'avoir René Pasquali [diplômé en 1976] au téléphone, c'est son anniversaire aujourd'hui.

ACP – bin oui, il y était.

JBL – Il y était. Il est de 1943. Lui, il avait passé le BAC à trente ans.

ACP – Et il avait le même âge que toi.

JBL – Ouais, il a le même âge que moi.

ACP – Et il y avait beaucoup d'étudiants qui avaient fait autre chose, qui étaient revenus, parce que les études n'étaient pas encadrées aussi rigideusement que maintenant, quoi.

JBL – ouais, ouais. Et lui, il est d'accord pour répondre à toute interview, et sa femme aussi.

ACP – Ah sa femme, c'était une étudiante.

JBL – Elle est turque, elle est turque. Elle s'appelle Filiz Devecioglu, épouse Pasquali. Elle est architecte avec lui à Bastia. Super architecte.

- D'accord.

ACP - Mais elle, elle était... Pasquali et elle, étaient dans le voyage en Tunisie en 1976.

JBL – ouais, ouais. Et puis tous ces gens-là, après... Il y avait Liounis [Georges Liounis, diplôme en 1979 sur « Nosy-Be, Madagascar : le tourisme, élément de développement, planification et projet »], par exemple, voilà, il y a passé sa vie à Madagascar, il est reparti.

ACP – Ouais, Liounis qui était de Madagascar.

- Dès le début, dès 1975, vous aviez vraiment cette vision professionnalisante de votre enseignement, ou c'est plus venu avec le CEAA ?

JBL – euh... le coup de recherche, on n'en parlait pas trop.

ACP – non, non mais le CEAA, il était loin, là.

JBL – Parce que les CEAA, c'est après.

- Oui en 1984/85.

JBL – parce qu'on appelait ça à l'école d'architecture - c'était l'école de Marseille qui avait le plus de cours de troisième cycle, hein – on appelait ça « groupe de spécialisation et de recherche ». Voilà. Donc nous...

ACP – Donc, les étudiants, ils entraient là en 4ème année.

- D'ailleurs en regardant les programmes, je ne comprends pas très bien la différence entre les ateliers et les groupes. Par exemple, Dunoyer de Segonzac, il avait son atelier, il y avait l'atelier...

JBL – Oui, et ces ateliers, ils étaient verticaux, ils allaient jusqu'en 6^e année.

- D'accord.

JBL – Mais, les étudiants... Ils pouvaient toujours... c'était en plus, ça.

- D'accord, donc ils avaient un atelier plus un groupe de recherche ?

JBL – ouais, ouais. Enfin, un groupe de spécialisation ou recherche [insiste sur le « ou », puisque le groupe Tiers-Monde ne faisait pas de « recherche »].

ACP – Parce qu'en troisième année, il y avait le projet commun où tous les étudiants passaient.

JBL – je crois que c'était en troisième année.

ACP – oui, c'était en troisième année. Et en quatrième année, ils choisissaient...

JBL – ouais, mais ils continuaient dans leur atelier.

ACP – oui, oui, ils continuaient dans leur atelier.

JBL – jusqu'au diplôme.

ACP – oui, c'était en plus.

JBL – mais très souvent, du coup, ils passaient le diplôme au sein du groupe de spécialisation et de recherche, puisque c'était assez... logique. Ils s'intéressaient davantage à une problématique, donc ils passaient le diplôme là-dessus.

ACP – Et dans ces groupe-là, à partir de la 4^e année, il y avait un atelier aussi, hein.

- D'accord.

ACP – Il n’y avait pas que des cours de sciences humaines.

- *D’accord, en fait, ils avaient deux ateliers de projets.*

ACP – voilà, c’est ça.

JBL – Nous, on faisait du projet. La moitié du temps, je pense, c’était du projet.

ACP – oui, c’est ça. Et après, il y avait des heures de sciences humaines pour soutenir le projet. En fait, la conception c’était ça : la science humaine était là pour soutenir le projet, pour... comment dire ? pour éclairer le contexte du projet.

JBL – ouais, c’est ça. C’était indispensable d’avoir une approche sciences humaines dans cette problématique-là, c’était obligé.

ACP – pour éclairer le contexte du projet dans un pays en développement, on faisait – au début, en tout cas – de la géopolitique. On n’intervenait pas au début – après, peut-être oui –, mais au début, on n’intervenait pas sur le projet lui-même.

JBL – non, non.

ACP – C’était une culture plutôt, vous voyez ?

JBL – On faisait... Je me souviens Tirone, il m’avait dit « on ne peut pas parler du Tiers-Monde sans parler de climat et de démographie ».

ACP – ouais... de politique aussi, parce que...

JBL – oui, c’est lui qui disait ça...

ACP – parce que la conception Tiers-Monde, c’est une conception politique

JBL – Oui, il disait ça parce qu’il était géographe. Donc c’était bien ça mais bon... Et moi, je faisais un cours, en gros : « Montage de projet dans les pays du Tiers-Monde ».

ACP – Oui parce que toi, tu connais, tu venais de là...

JBL – appuyé sur mon expérience parce que je revenais de Côte d’Ivoire où j’avais été dans une société d’Etat qui faisait d’énormes projets d’aménagement. J’étais... A l’époque, c’était le troisième du monde. Donc bon... de développement intégré. Donc je leur ai parlé de ça pendant toute l’année, quoi, avec des TD, tout ça. C’était bien hein.

ACP – Moi, je me souviens, je faisais un cours dont le titre était « Qu’est-ce que le Tiers-Monde ? ».

- *D’accord.*

ACP – [rires] Ambitieux, hein. Bon, on est resté plutôt dans les questions que les réponses. Voilà. Et basé sur... parce qu’il y avait beaucoup d’études à l’époque sur cette conception du Tiers-Monde, Ce n’était pas... ce n’était pas très ancien, quoi.

- *Justement, à l’UP 6 où ils étaient quand même assez nombreux à travailler sur le Tiers-Monde, ils se sont posé la question : est-ce qu’il faut faire un enseignement spécifique au Tiers-Monde parce qu’on estime qu’il est spécifique ou est-ce qu’il s’agit surtout de leur donner des données plus économiques et politiques sur ces pays-là et ensuite d’avoir une méthode plus générale mais souple pour s’adapter...*

ACP – bin, c’est plutôt ça.

- *Il n’y a pas un enseignement spécifique au Tiers-Monde ?*

ACP – non, bin non, parce qu’ils vont être des architectes et des urbanistes comme les autres, quoi.

JBL – Mais nous quand même, maintenant qu’on discute, notre ambition c’était quand même que les gens qui passaient par-là aillent travailler dans le Tiers-Monde.

ACP – Ah ouais !!

JBL – ce qu’on souhaitait.

ACP – Ah ouais, bien sûr ! Parce que c’était ça l’élan.

JBL – L’élan, c’était ça, c’était pour...

ACP – L’élan des années 1970, c’était travailler dans le Tiers-Monde.

JBL – ...pour fournir des cadres, des architectes pour le Tiers-Monde.

ACP – C’étaient les architectes aux pieds-nus, quoi.

JBL – Ce que beaucoup ont fait... Pas forcément aux pieds-nus.

ACP – Non mais il y avait beaucoup de ça...

JBL – Non, non, pas forcément. Ça pouvait être un architecte, même...

ACP – On a fait venir...

JBL – ...ça pouvait être un architecte... euh...

ACP – oui, lambda.

JBL – euh lambda, hein. Même affairiste. Peu importe. Non. C'était pour qu'ils ne débarquent pas dans le Tiers-Monde comme ça, innocent, plein d'illusions ou sans bagages intellectuel, technique, etc.

- C'est vrai que quand je lis les rapports d'activités que vous faisiez sur vos enseignements, on a l'impression que c'est surtout une mentalité que vous avez voulu leur apprendre.

JBL – C'est ça, ouais, ouais.

- Et comment affronter l'imprévu...

JBL – Ouais. Et à cet égard, je me souviens, la première année, j'avais consacré... Bon les cours, c'était deux jours par semaine, je crois, ou deux après-midi, je ne me souviens plus. J'avais bloqué toute une année, [se reprend] toute une semaine où le matin et l'après-midi j'avais fait venir des architectes de Marseille, jeunes, qui avaient travaillé dans le Tiers-Monde, et qui avaient exposé ce qu'ils avaient fait. Je me souviens, il y avait Sarle, des types comme ça.

ACP – oui, oui.

JBL – et c'était vachement intéressant. Euh ils... Moi... A l'époque, on faisait beaucoup le service militaire dans la coopération ; maintenant, ça ne se fait plus, dommage. Il y avait des archi, des élèves de Marseille, qui étaient partis et qui étaient revenus, et je les avais fait intervenir. Je me souviens il y en a un il avait parlé de ce qu'il avait fait au Tchad pendant un an, c'était passionnant. Après, je me souviens plus qui j'avais fait venir.

ACP – oui, on faisait intervenir beaucoup de gens.

JBL – on faisait intervenir des gens. Euh... [Jean-Pierre] Frapolli ! Frapolli qui était un très bon architecte ici, pied-noir, qui avait travaillé en Lybie. Bon, il connaissait aussi le Maroc, très bien. Il avait fait un projet là-bas. Il avait fait un projet au Sénégal, qui existe encore. Lui, par exemple, il a fait un projet au Sénégal, c'était le Club Méditerranée. Donc, il n'avait rien d'un architecte aux pieds-nus. En plus, je me souviens, il avait expliqué – c'était passionnant – il avait fait un projet, un hôtel complètement en terre - enfin un hôtel, un club méditerranée, il n'y avait pas que l'hôtel – en terre stabilisée, et il avait monté un atelier de terre avec son frère qui était spécialiste de la terre. C'était une fabrique qui était sur place. Tout, les meubles, la ferronnerie, la menuiserie. Et il avait montré. C'était génial hein. Il avait montré ce projet. Après, je suis allé le voir au Sénégal, ce projet ; effectivement, c'est intéressant.

ACP – Donc c'était aussi... Apprendre les mentalités, ce n'était pas tout à fait ça, c'était donné aussi la parole aux gens du Tiers-Monde, parce que, comme on avait des élèves qui venaient du Tiers-Monde, bin... c'était bien, c'est eux qui parlaient, ils savaient, ils savaient ce dont ils avaient besoin, leurs problèmes, leurs questionnements, etc. Alors, par les élèves, on donnait la parole au Tiers-monde, et par les œuvres... les bouquins, quoi, aussi, qui avaient été écrit au niveau de la réflexion. Voilà. Et puis, aussi de la littérature, mais ça après, c'est venu plus tard. Mai au début, c'était...

JBL – On a fait ça, tous. Au début, avec beaucoup d'enthousiasme. Après, ça s'émousse toujours un peu quand on fait des choses. Et, vous avez entendu parler de [Henri] Berron, qui était un prof, un géographe ?

- Euh, à l'université ?

JBL – un géographe, ouais. Après, il était directeur de l'IAR, l'Institut d'aménagement régional.

- Oui, il participait au CEAA et après vous avez monté le DEA... ?

JBL – Ouais, tout, tout.

ACP – ouais, il venait beaucoup dans les jurys.

JBL – tout, tout. Le CEAA, il... il fait tout l'aspect géographique dans le DEA, dans le CEAA [se reprend].

ACP – oui, il a suivi beaucoup de diplômes aussi.

JBL – ouais, il a suivi beaucoup de diplômes. Franchement, il était... il avait enseigné à La Réunion, parce que l'Université d'Aix intervient... Enfin, c'est une des fondatrices de l'université de la Réunion, et Aix...

- C'est étrange du coup, que ce soit l'école de Montpellier qui ait monté l'école d'architecture à la Réunion...

JBL – mouais, ça c'est, ça c'est... ça dépend de...

ACP – Ouais, pourtant la Réunion, elle dépendait de Bordeaux, non ?

JBL – non, Aix.

ACP – Ah c'était Aix ?

JBL – non, mais ça, c'est des histoires de personnes, c'est des histoires de personnes, uniquement.

ACP – Le hasard des projets.

JBL – Ouais, c'est des histoires de personnes. Nous, on avait voulu monter un master en Habitat à la... parce qu'après, on a monté un master en Habitat, en dehors de ça, avec l'école de Commerce de Marseille. Et on voulait... C'est le montage d'opérations d'habitat, notamment d'habitat social. Et on voulait monter une antenne à La Réunion, donc j'étais allé. J'étais allé avec un collègue à La Réunion, et on était un peu en concurrence avec Montpellier, qui ne nous a pas vu arriver d'un bon œil ; m'enfin bon. Ils nous ont même un peu savonner la planche, bon. Donc ça n'a pas marché ; je pense à cause d'eux, je crois. [rires]

ACP – Alors quand même, au début, se poser la place des sciences humaines, quoi. Parce que c'étaient les débuts, quoi. Il fallait tout construire, voilà. Ce n'était pas facile, par rapport aux archis. Moi, c'est un truc que j'ai tout le temps vécu, pendant trente ans.

JBL – Ouais, ouais.

ACP- c'est-à-dire comment intervenir et comment faire accepter, faire reconnaître aux architectes l'intérêt de ces interventions. Et je vous assure, ce n'était pas évident.

JBL – non, c'était considéré comme...bon...

ACP – Pas évident !

JBL – comme une science connexe, pour pas dire annexe.

ACP – et comment faire pour travailler ? Est-ce qu'on pouvait travailler avec eux ? Est-ce qu'il fallait avoir le contact direct avec les étudiants, leur apporter, et puis après, c'étaient les étudiants qui prenaient ça comme bagage dans l'atelier ? ça a toujours été un questionnement...

- oui, c'est un moment fort du débat, est-ce que l'architecture doit être pluridisciplinaire...

ACP – ah bin, oui, ça, c'est clair ! Oui, mais qui s'est qui la fait ? Être pluridisciplinaire...Souvent l'architecte, il est tellement - comment dire ? – imbu de son rôle, qu'il pense pouvoir tout faire.

JBL – ouais. Et alors, ils voulaient à un moment faire enseigner les sciences humaines par des architectes aussi. Le dessin par les architectes, les sciences humaines par les architectes ; faut arrêter ! Bon quand même ! Ce n'est pas de la pluridisciplinarité ça.

ACP – Mais les sciences humaines ont dû lutter pour...

JBL – On luttait pour notre existence.

ACP – lutter pour exister !

JBL – et après, je crois qu'on a baissé les bras. Mais j'en parle beaucoup dans mon bouquin.

ACP – Mais le problème ne venait pas des architectes, hein. Le problème venait de là aussi, mais le problème venait du rôle : comment on peut faire coexister, faire se nourrir toutes ces disciplines-là.

JBL – ouais, c'était très difficile.

ACP – Ce n'est pas tellement évident. C'était une culture qui n'existait pas.

JBL – Parce que, par exemple dans le projet, bon, c'était l'architecte qui définissait le projet. Bon. Mais alors en définitif, si on veut travailler en pluridisciplinarité, il devrait définir le projet avec les gens qui vont travailler avec lui – prof de dessin, sciences humaines et tout – ce qu'il ne faisait jamais. Bon après, je...le projet, c'était le projet architecture ; et puis, nous, on était là pour occuper les étudiants, à parler de...il s'en foutait de ce qu'on disait, l'architecte ; il ne savait même pas de quoi on parlait.

ACP – Oui, on a rarement eu des conversations, des échanges...sauf je dois dire avec Bertrand Reymondon [diplômé en 1987, « La zone de recasement de Fass M'Bao à Dakar », Michel Montardy ; DEA avec l'IAR en 1990, « Face à Fass : de l'aide charitable à l'accompagnement efficace, la zone de recasement de Fass M'Bao à Dakar »].

JBL – Avec Reymondon ? ouais, ouais.

ACP – ouais, avec lui. Parce qu'il avait une vision du Tiers-Monde...enfin, une vision, une...

JBL – Bin lui, Reymondon, c'était un élève du CEAA, avant il était élève du groupe Tiers-Monde aussi. Tu avais donné son nom, Reymondon ?

ACP – Bin, je, je n'en étais pas encore là, moi.

JBL – Et lui, il avait...pour faire son CEAA, il avait passé un an dans un bidonville à Dakar. Un an ! Complet !

ACP – Et puis, il avait fait des études, des projets. Il a passé sa vie à faire ça.

JBL – ouais. Après, il est allé au Caire. Et il a passé un an aussi dans un bidonville [participation au Projet Grand Caire de l'IAURIF, 1992-1995]. Il était spécialisé, enfin spécialisé, il s'investissait beaucoup dans la réhabilitation de bidonville. Mais, lui, c'est un vrai architecte du Tiers-Monde comme on voulait en former.

ACP – Et lui, lui, il discutait avec les gens des Sciences humaines. Ouais, ouais. C'est une personne que vous pourriez rencontrer parce qu'il a une expérience phénoménale.

JBL – Il est ici, hein.

ACP – Non, il est en Guyane maintenant mais il rentre de temps en temps. Mais il a une grande expérience, il a l'amour de la transmission, de l'enseignement. Il a fait des projets dans le monde entier.

JBL – il ne se conçoit, lui en tant qu'architecte, que travaillant dans des projets de développement, même ici. Quand il est venu ici, il pensait vraiment s'installer ici parce qu'il en avait peut-être un peu marre de tourner, il a travaillé dans l'habitat social, etc. et tout. C'était bien.

ACP – il travaille dans la participation, dans les équipes. Il a travaillé en Lybie les derniers temps de l'époque Kadhafi là. Il a travaillé dans les villages libyens avec...

JBL – Il a travaillé au Vietnam aussi, non ?

ACP – ouais...oui, oui, au Vietnam, en Afrique, à la réunion.

JBL – C'était un peu le profil, un des profils qu'on aurait aimé former, des gens comme ça. Lui, on a contribué à le former, quoi. Mais il demandait que ça. Il y a des gens qui sont très facile à former, ils sont faits pour ça.

ACP – Et après, ils transmettent ces gens-là.

JBL – Et après, il est intervenu. On l'a fait intervenir. Ouais, ouais.

- Au final, cette insertion professionnelle que vous vouliez, elle a bien marché, non ? J'ai vu des statistiques indiquant où avaient atterri vos étudiants...Il y en a beaucoup qui sont retournés dans ces pays et qui ont trouvé des postes souvent assez importants, non ?

JBL – ouais, ouais.

ACP – et alors, le...les études étaient conçues de telle façon que quand même les étudiants passaient beaucoup de temps à faire leur diplôme final.

JBL – un an.

ACP – Pfff, il y en a c'était deux.

JBL – la sixième année. Bon, au moins un an. Au moins un an.

ACP – Et surtout, beaucoup de nos étudiants avaient choisi de faire leur diplôme sur des pays lointains, ils sont allés là-bas, ils sont restés un an, deux ans, et ils ont fait des rendus au niveau écrit très, très importants, quoi. Des études très, très importantes. Et ça, ça a un peu disparu quand il y a eu la réforme du diplôme final.

- Quand les études sont passées à cinq ans ?

ACP – Voilà ! voilà.

JBL – sauf le CEAA. Le CEAA, ils allaient en stage dans le Tiers-Monde.

ACP – C'est après, le CEAA. C'est après. Celle qui a arrêté cette mentalité un peu, où on avait le temps d'approfondir.

- oui, j'ai rencontré Pierre Clément qui a beaucoup travaillé sur l'Asie, et il me disait qu'avec cette réforme où les études sont passées à cinq ans, même si le CEAA a été créé, le problème est que le CEAA n'était pas obligatoire, et donc ce n'est pas forcément les meilleurs étudiants qui venaient et donc on perdait cette obligation à l'approfondissement avec les meilleurs éléments.

ACP – Absolument ! oui, oui.

JBL – Pierre Clément ? Qui s'est Pierre Clément.

- Pierre Clément, c'est un parisien, il était prof à Belleville.

JBL – Ah d'accord, ok.

ACP – non, parce qu'il y a même eu un prof à l'école qui s'appelait Clément...

JBL – Qui s'appelait Claude Clément, et dont le fils s'appelait Pierre Clément, et qui était archi aussi et qui travaillait un peu avec nous.

ACP – un prof qui était très ouvert.

JBL – Ouais, très ouvert. Prof de dessin, d'arts plastiques disons.

- Pierre Clément, il est né en 1940, je crois, pied-noir, il a fait ses études à Paris, puis il a été à l'Institut de l'Environnement, à l'IFA et puis à Belleville.

JBL – A l'époque, nous, où on a fait le groupe Tiers-Monde, le directeur d'UP 6, c'était [Jean-Claude] Thoret et on avait pas mal de rapports avec lui parce qu'il s'intéressait beaucoup à ces problèmes de Tiers-Monde, et maintenant il est à Dakar lui. Je l'ai rencontré à Dakar, il était directeur du centre culturel français. Je pense que maintenant il a dû prendre sa retraite. Et de temps en temps, j'ai des échanges sur facebook avec lui. Il a épousé une Ghanéenne, et ils vivent à Dakar. Après, il est parti au Mexique aussi. Et lui, il avait la vocation particulière aussi. Et à un moment donné, il voulait être directeur de l'école d'architecture de Lomé [EAMAU].

- Ab d'accord.

JBL – Il en avait envie, quoi. Et il commençait à en avoir râle bol d'UP 6. C'est lui qui était le premier directeur d'UP 6.

- Oui.

JBL – il avait les cheveux long à l'époque et le style UP 6, quoi...

ACP – donc c'est intéressant de voir les gens qu'on a fait intervenir ; un peu l'évolution du contenu, quoi. Parce qu'au début, on faisait intervenir des gens de terrain, quoi. Comme...comment il s'appelait ce prof-là, qui avait été, qui avait fait beaucoup de choses dans le Tiers-Monde mais qui avait une conception comme dans les années 1970 où il fallait travailler avec les gens du pays, il fallait les faire participer, etc.

JBL – qu'on a fait intervenir régulièrement chez nous ?

ACP – non, non, qui a fait quelques interventions mais très remarquées parce qu'il était connu, mais son nom m'échappe là.

JBL – Friedman ? Friedman, on l'a fait intervenir.

- *Yona Friedman ? [John Friedmann ?]*

ACP – Oui, voilà c'est lui. Je me souviens plus du prénom que de...Oui, c'est lui.

JBL – oui, il est intervenu chez nous.

ACP – oui, il est intervenu plusieurs fois. Après plus tard, on a fait intervenir Jean-Jacques Deleuze...Deluz qui travaillait en Algérie.

JBL – sur Alger, beaucoup.

ACP – qui était un architecte suisse à l'origine.

JBL – parce qu'il faut dire que le CEAA...ce cours à partir du CEAA, mais un peu avant, comme on avait des relations privilégiées avec l'école de Lomé, qu'on était un peu, même beaucoup, leur partenaire ici, et qu'après on a eu des relations privilégiées avec l'école d'Alger et de Constantine. Très privilégiés. On en avait avec plein d'école, mais là, on formait des gens de ces écoles-là, ça a beaucoup aidé. Le fait qu'on est eu une convention avec Lomé financée par le ministère de...la Coopération. On allait souvent là-bas...A un moment donné, en quatrième année, ils n'étaient pas intégrés au groupe Tiers-Monde mais les gens de Lomé, leur quatrième année, ils la faisaient à Marseille. Vous vous rendez compte, en entier !

- *oui, j'ai vu qu'il y avait une vingtaine d'étudiants de Lomé qui venaient chaque année.*

JBL – Ah oui, toute une promotion. Toute une promotion. Et après, souvent ils sont revenus en CEAA ceux-là. Très, très souvent.

ACP – Après, il y a eu les Algériens.

JBL – après, il y a eu les Algériens.

ACP – Enfin après et en même temps.

JBL – Ou en même temps. Mais à un moment donné, c'était le carrefour du monde...

ACP – Mais au début, au début, ce n'était pas ça, quoi.

JBL – Non, non.

ACP – C'est bien de voir les tranches, les étapes parce qu'elles correspondent à l'évolution de la politique depuis l'histoire, quoi. Au début, on était quand même assez seul, quoi ! Sauf avec des intervenants extérieurs qu'on choisissait. Mais c'était assez théorique, c'était théorie et terrain ; on essayait de trouver des correspondances, quoi. Et c'est les étudiants qui ont porté quand même, je trouve, l'affaire.

JBL – ouais, bin par exemple, l'histoire de notre convention avec Lomé, c'est un étudiant africain qui s'appelait [Ekoué Edmond Maxwell] Kpodar, qui était de Lomé. C'est lui a dit « mais il y a une école qui se fait à Lomé, pourquoi vous interviendrait pas là-bas ? ». C'est lui qui nous a servi de liaison.

ACP – je pense qu'il faut insister sur le rôle des étudiants dans cette affaire.

JBL – Ah oui, c'est eux qui nous ont conduit un peu à changer, enfin...

ACP – et pendant les cours, je me souviens, c'est eux qui donnaient l'élan, qui posaient les questions, qui entamaient le dialogue avec les gens d'ici, etc.

- *d'accord...*

ACP – c'était absolument génial, quoi. Au début, ces premières années-là. C'était ça surtout. C'était le questionnement de tout le monde, quoi. Ils se nourrissaient comme ça.

- *Oui, oui, c'était une pédagogie très ouverte, avec un débat permanent...*

ACP – ah oui, oui, oui. Bien sûr.

JBL – j'en garde un souvenir ému...

ACP – Ils avaient la parole, quoi.

JBL – je garde un souvenir ému de la première promotion. Il y avait Amar, Pasquali, Filiz, euh...

ACP – C'est des gens qui osaient, ils parlaient. On les sollicitait aussi, hein. Et quelque fois, il y avait...des affrontements, hein, entre eux. Il y a un problème de vocabulaire aussi, hein. Et puis finalement, on s'est rendu compte que c'était une interprétation des mots différente selon les endroits d'où ils venaient. Et à la fin, on arrivait à une entente, enfin, à une rencontre, quoi.

JBL – et Van Cappel aussi [François Van Cappel de Frémont, diplômé avec René Pasquali]. Ce qui était bien après, comme ils faisaient les diplômes au sein du groupe, ils présentaient les diplômes devant les gens de cinquième année ; eux, ils étaient en sixième année, et ça bougeait comme ça.

ACP – ouais, ouais.

- *Ah oui, c'est vrai que vous aviez instauré qu'à chaque fois, et même pour le retour de stage, que le rapport de stage soit présenté publiquement devant les années inférieures...*

ACP – oui, des étudiants qui étaient en avance aussi. On les invitait à parler, quoi.

JBL – ceux qui faisaient leur diplôme, ils venaient présenter leur diplôme à ceux qui étaient en cinquième année, au fur-et-à-mesure de leur boulot.

ACP – oui, oui. Et après, quand il y a eu les stages, aussi. Ils venaient faire une communication sur leur stage.

JBL – C'était bien, c'était bien.

- *Vous concrètement c'était beaucoup d'enseignements un peu théoriques, sociologiques, économiques, politiques, et après, il y avait les ateliers de projet qui étaient surtout avec Montardy et Pizarro...*

JBL – Et Casfont au début...

- *Et puis, il y avait les stages de longue durée...*

JBL – ouais, c'est ça.

ACP – Au début, l'enseignement des sciences humaines était assez théorique. Et après, ça a évolué.

JBL – ouais. Mais comme... il y avait quand même... les groupes étaient relativement petits quand même, même si des fois il y a eu... Bon, il y avait beaucoup de contacts personnels. Donc, nous, on était prof des sciences humaines, on faisait passer beaucoup de choses en discutant, quoi.

ACP – Ah oui, il y avait aussi l'à côté, parce que les étudiants on les rencontrait beaucoup, hein.

JBL – on les rencontrait tout le temps, donc... on allait boire un café, on restait deux heures avec eux, quoi.

ACP – il y avait du vécu. Et puis, en plus, comme on a eu cet espace particulier, à part [insiste], à part, et qui était très accueillant... au début. Donc ça a joué, il y avait une grande convivialité, hein.

- *Hier, Montardy me disait que c'était un espace pas du tout cloisonné et que du coup on pouvait entendre les cours de l'autre...*

ACP – [rires] oui, oui tout à fait.

- *Il disait que vous vous moquiez de lui parfois pendant qu'il faisait ses cours [rires]...*

JBL – Exact [rires], gentiment, hein. Vous l'avez vu hier Montardy ?

- *oui.*

JBL – C'est un [?] original.

ACP – Montardy, c'était l'architecte complet, quoi. C'est-à-dire que Montardy, avec ses élèves, il était dans une bulle, quoi. Et franchement, c'était difficile de mettre son grain de sel, quoi.

- *Ah oui ?*

JBL – Ah, ouais, ouais, Montardy... De temps en temps, il était un peu énervant. M'enfin, c'est un ami.

ACP – c'était difficile de mettre son grain de sel...

JBL – Moi, j'ai travaillé avec lui en Côte d'Ivoire. Pendant trois ans. Lui, il est resté plus.

- *dix ans...*

JBL – et on a fait des projets fabuleux. On a construit une ville ensemble. C'est génial.

- *Du coup, c'était assez sectorisé, vous aviez vos cours et les archis les ateliers. Vous n'intervenez pas...*

JBL – Dans l'atelier ? non. La correction des projets, des fois.

ACP – Ah bin ça dépendait. Après, avec Montardy, non ce n'était pas comme ça.

JBL – Non, Montardy, il nous faisait intervenir.

ACP – Montardy, il faisait appel à nous. On avait nos cours et tout, mais il nous faisait venir dans l'atelier.

JBL – Il arrivait et il disait « bon explique-leur ça ».

ACP – donc il y avait des interférences très fortes entre les cours de sciences humaines et l'atelier.

- *Et comment cela se passait avec les autres groupes de Marseille ? J'ai l'impression que vous avez un peu travaillé avec le groupe ABC...*

JBL – un petit peu avec ABC... au niveau du CEAA. Bon, les groupes à Marseille, ils étaient très antagonistes. Les gens ne s'aimaient pas. C'est dit un peu directement, mais il y avait de ça.

- *il y avait des personnalités fortes dans chaque groupe...*

JBL – oui, peut-être et puis il y avait aussi un vieux fond d'antagonisme politique. Nous, on n'avait pas les mêmes... Au sein du groupe, nous, entre enseignants, on n'avait pas de problèmes mais on n'avait pas les mêmes options politiques ni philosophiques, mais ça ne faisait rien. Mais les autres avaient des problèmes là-dessus. Enfin avec moi en tout cas. Et ils voyaient mal, parce que comme j'étais responsable du groupe Tiers-Monde, ça ne leur plaisait pas que je ne sois pas architecte.

- *D'accord...*

JBL – Et ça, c'est mal passé, ça...

ACP – Ah oui, là on retrouve encore la toute-puissance des architectes.

JBL – enfin ça se passait mal... Mais on sentait ça. « Toi, tu n'es pas architecte, de quoi tu parles ? ». Voilà.

- *Il n'y avait pas un certain nombre d'enseignants à Marseille communiste ou maoïste...*

ACP – il y en avait oui.

- *par exemple dans votre livre, vous finissez plus ou moins par cette histoire du tract que vous aviez écrit sur les Khmers rouges avec la réaction de Prélorenzo...*

JBL – ouais, ouais, ça, ça m'a marqué. Vous l'avez connu à Paris ? après, il a été directeur du...

- *Du BRA ? euh non.*

JBL – Prélorenzo, c'est un ami. En plus, j'étais avec lui au lycée.

ACP – Mais Prélorenzo, il était plutôt ouvert, hein.

JBL – bin non, il est communiste [rires].

ACP – Mais peu importe qu'il était communiste...

JBL – Oh non, il était plutôt ouvert, ouais, ouais. Il était communiste, il en parlait tout le temps. C'était un peu...

ACP – Bin...oui.

JBL – Chaque fois qu'on le rencontrait, il parlait de ça. J'étais là « change un peu de disque ». Il parlait tout le temps de ça, de Perloff. Il y avait un groupe...

ACP – Mais c'est, c'est une façon d'être.

JBL – oui, oui. Après, il a peut-être [?]. Un jour... Comme quoi les choses [rires]... Il fait un voyage en Roumanie, organisé par la cellule du parti communiste ici, ils sont en car et le car tombe en panne dans un petit village sur la route principale, ils vont tous au bar, ils attendent là, et lui, il part à pied, comme il y en avait pour deux-trois heures il va faire un tour, et derrière, enfin il fait deux kilomètres et il y a un petit village de Moyen-Age, quoi. Et lui, il croyait que... [rires]. Ça l'a surpris, je ne vois pas ce qu'il y a de surprenant, m'enfin. Lui, il croyait un peu au paradis communiste. Bon, et là, il est revenu anticommuniste [rires]. Il a dit « on s'est foutu de ma gueule... » [rires]

ACP – Ah ouais, beaucoup ont fait cette expérience-là.

JBL – Je ne vote pas tellement... Bon il était un peu comme ça. Après, il a plus voulu jamais entendre parler de marxisme, de communisme et tout.

ACP – Ouais, le type qui a écrit *Rue du prolétaire rouge* [Jean et Nina Kéhayan, 1978], Kéhayan. En communiste très costaud, il est allé vivre un an en Russie parce qu'il voulait vivre... enfin voilà, dans un pays communiste...

JBL – [rires] et il est revenu... [rires] et il a publié un bouquin à succès d'ailleurs.

ACP – Ah oui, un best-seller, un best-seller ! Je ne me souviens plus quelle année mais fin des années 1970, je crois.

JBL – ça ne nous donnait pas envie de... [inaudible]

ACP - Oui, oui, un Best-seller. Mais il est resté... euh à gauche. Bin, c'est-à-dire qu'il est resté communiste mais en dehors du parti, quoi.

JBL – non, communiste comme il aurait aimé que fussent les communistes.

ACP – comme beaucoup, comme beaucoup. C'était l'époque des dissidents la fin des années 1970, les dissidents dans le parti qui disaient « les vrais communistes, c'est nous » mais pas dans le Parti, quoi.

- *Et vous, en ayant grandi au Maroc, comment avez-vous vécu ces années 1960 avec la Guerre d'Algérie notamment, et puis après Mai 68 ?*

JBL – oui... euh... alors...

ACP – On l'a vécu.

JBL – On l'a vécu, personnellement. [Insiste sur « personnellement »].

ACP – On n'était pas de ces étudiants qui restaient aux terrasses des cafés à regarder les manif. On était dans...

JBL – Ah non, moi j'étais, moi j'étais... euh très Algérie française, à fond. Euh militant et tout. Je l'ai vécu comme ça. Bon, après...

ACP – Moi, j'étais en retard d'une période historique, c'est-à-dire [rires] que je m'étais arrêté à Ferhat Abbas dans les années 1930, quoi, avec qui je cherche la nation algérienne et je ne la trouve pas, et qui avait revendiqué la citoyenneté française, la vraie, quoi. Et d'ailleurs, il y avait eu le projet...

JBL – hum, hum, j'en était resté là aussi.

ACP – ...il y avait eu le projet du temps de Léon Blum, là, qui tendait vers ça, mais bon...

JBL – Moi, je voulais que les arabes soient français. Voilà.

ACP – ...que le Front Populaire ayant échoué, le projet est parti à rebond.

JBL – Franchement, franchement, ma vision c'était ça, une vision très humaniste.

ACP – Ouais, et alors, moi je me disais que ces gens-là, il faut tenir les promesses, quoi. Pourquoi ? Ils sont des citoyens comme nous. Mais, je n'avais pas compris qu'en Algérie il y avait un autre mouvement, algérien, quoi.

JBL – Alors que moi, je ne voulais pas le voir ça.

- *D'accord...*

JBL – C'est qu'après, avec le recul du temps. Mais quand même je reste très amer sur cette période, vachement amer, la manière dont ça s'est passé, tout ça...

ACP – ça s'est très mal passé. C'est clair, quoi, ça ne pouvait pas plus mal se passer.

JBL – Comment on a trompé les gens...tout ce sang qui a été versé. Au milieu des ambiguïtés générales. C'est atroce.

ACP – Mais...moi, je pense qu'il y avait surtout une grande méconnaissance. Pendant mes études à la fac d'Aix, j'ai fait des études d'histoire quand même, je n'ai jamais entendu parlé par mes profs de l'Algérie.

- *D'accord...*

JBL – Non, alors que c'était en pleine Guerre d'Algérie.

ACP – jamais, jamais. Et je me suis rendu compte après mais que j'ignoraiiiiiis. Et c'est à l'école d'archi que j'ai appris les choses. Dans ce groupe Tiers-monde, justement, j'ai bouquiné l'histoire du tiers-Monde parce que dans mes études, je ne l'avais pas fait. J'ai bouquiné l'histoire d'avant le Tiers-Monde, la colonisation, les décolonisations. Toute la littérature aussi. Tout ce qui avait été produit, quoi, par ces gens-là. Et je me suis rendu compte que j'ignorais, mais, les trois-quarts des éléments, quoi !

JBL – Après moi ce qui m'a marqué...Je suis allé une vingtaine de fois en Algérie après, dans les années 1990-2000, j'y étais deux fois par an à peu près. Là, j'ai compris autre chose aussi, parce que je...j'ai vu des gens de mon âge à peu près, des Algériens, quoi. Ils avaient des hautes fonctions en Algérie, et j'ai vu comment – ils étaient tous différents – comment ils avaient perçu la période, l'époque, les rapports avec les Français. C'était super enrichissant. Super enrichissant. Ouais, ouais, très, très intéressant.

ACP – ouais, c'était aussi ce qu'on apprenait dans le groupe avec nos étudiants qui venaient d'ailleurs, quoi. Il y avait des Algériens, beaucoup.

JBL – ouais, mais je me suis aperçu que, franchement, tout le monde avait des idées reçues sur l'Algérie. Bon, moi j'en avais mais les autres aussi.

- *c'est-à-dire ?*

ACP – non mais parce qu'on avait une ignorance à la base. L'Ecole de la République n'avait pas véhiculé, n'avait rien transmis...de raisonnable.

JBL – Non, mais attendez, nous, on nous apprenait à l'école que l'Algérie c'était la France. On nous l'apprenait à l'école. C'était un département français. Bon. Donc, quand il y a eu la Guerre d'Algérie, on a envoyé le contingent se battre, pas l'armée de métier, on a envoyé le contingent se battre en Algérie. On a fait tuer des Français, des Français de France, et des Algériens qui étaient mobilisés aussi. Dans ce cadre-là, moi, j'étais...Donc, c'est la République qui nous a appris ça. Moi, j'ai été façonné par ça.

ACP – Les gens de France n'avaient aucune connaissance de ce qu'étaient les territoires français, d'Algérie, le protectorat, les colonies. Ils n'avaient aucune connaissance, sinon les clichés à pause, deux-trois lignes dans les manuels scolaires.

- *Et les expositions coloniales...*

ACP – oui, mais là, c'est le spectacle, quoi.

JBL – Les expositions coloniales, c'est autre chose. En plus, il y avait toujours cette idée que l'Algérie ce n'était pas les colonies. [? inaudible] avec le Maroc, l'Algérie, c'était à part. La preuve, c'est qu'on disait que c'étaient des départements. Ce n'est pas une preuve mais...

ACP – Bin oui mais ce n'est pas une preuve. C'est le problème.

JBL – Ce n'est pas une preuve mais on disait « c'est des départements, de quoi vous parlez ? Donc ils sont français ».

ACP – voilà, c'est ça.

JBL – Moi, j'y ai cru vraiment. Parce que, habitant au Maroc, nous, on a vécu, surtout petits, dans le bled ; ça nous posé aucun problème de voir les petits marocains tous les jours avec qui on parlait marocain dans la rue.

- *Par exemple, au Maroc, vous étiez dans des écoles séparées ? Montardy, lui, hier, me disait que non.*

JBL – oui. Lui, non. En Afrique Noire, non.

ACP – Dans le protectorat, il y avait la séparation des cultures, dans le protectorat.

JBL – Et c'est le maréchal Lyautey qui avait voulu ça. Il y avait deux...au Maroc, c'est comme de l'apartheid mais ce n'est pas de l'apartheid.

ACP – Non, ce n'est pas de l'apartheid. Mais bon.

JBL – parce que c'est connoté négatif.

- *oui, il y avait la ville traditionnelle et ...*

JBL – la ville européenne. Et en urbanisme, la ville européenne, à côté. Et la ville... En Algérie, à part Alger, il n'y avait pas de ville. Donc toutes les villes ont été créées après l'indépendance. Le développement urbain en Algérie, c'était après l'indépendance. Le Maroc, il y avait des villes.

ACP – Non quand même...

JBL – Non, moins ? Le Maroc, c'était un pays de villes.

ACP – il y a par exemple Jean-Jacques Deluz. Il y est allé avant l'indépendance, en Algérie. Et il y avait déjà des grosses agences d'archis qui s'occupaient de développement, hein.

JBL – Mais sous l'Algérie française ? Ah mais je veux dire avant que la France n'arrive en Algérie.

ACP – Ah oui.

JBL - Il n'y avait pas de villes ou très peu. Il y avait Alger.

ACP - Si, il y avait des villes. Non, il y avait Oran aussi, il y avait des villes...les villes de l'Est.

JBL – ah oui. Non mais il n'y avait pas une armature urbaine comme au Maroc.

ACP – Non, ce n'était pas la même chose.

JBL – Au Maroc, il y avait des grandes villes. Et des villes...

ACP – Impériales.

JBL – des villes impériales : Marrakech, Rabat, Meknès, Fès.

ACP – Tanger.

JBL – Tanger. C'était un pays de villes. Mais, nous, on a vécu... ça ne me choquait pas ; m'enfin... Ici quand je vois les gens, quand on parle de racisme et tout, les gens y ne peuvent pas encadrer de rencontrer les arabes dans la rue. Moi, c'est un truc... [son téléphone sonne] c'est mon quotidien. [Il répond]

ACP – Ouais, dans le bled et dans les villes, non. Lui, il parle... parce que dans le bled... Mais dans les villes... A Casablanca, il y avait des casablancais français qui voyaient rarement des arabes, des Marocains, sauf les bonnes qui faisaient le ménage et tout. C'était... Il y avait une différence, oui.

[Jean-Baptiste Leccia est toujours au téléphone]

Oui, alors, justement, quand on a commencé le groupe, là, l'Algérie était en train de se construire. C'était l'époque [Houari] Boumediene, quoi.

- *Justement, la politique de coopération française a dû pas mal participer au confortement un peu du groupe...*

ACP – Ouais mais Boumediene, c'était quand même le socialisme, il était plutôt tourné vers l'URSS, il avait complètement bouleversé toutes les structures, tout nationalisé, créé des villages socialistes, etc. Et je me souviens qu'on avait fait intervenir une fille qui avait fait une thèse sur les villages boumediénistes.

JBL – Elle avait vécu en Algérie, elle. C'était une Française ?

ACP – non, non. Oui française mais d'origine de l'Est parce qu'il y avait beaucoup de gens d'Europe de l'Est qui bossaient là-bas, vu l'orientation politique de Boumediene. Et donc, il avait complètement bouleversé la société algérienne, quoi. Voilà, alors on étudiait ça, et je me souviens – franchement, maintenant, je suis sidérée d'avoir fait ça – avoir donné comme... valorisation, euh... comme travail de valorisation aux étudiants d'étude du discours de Boumediene. Parce que c'était important pour l'urbanisme, l'archi et tout ça. Et il donnait les grandes lignes, quoi. Et le discours était...

JBL – C'est l'opération 1000 villages.

ACP – Vous savez les...les...

JBL – 1000 villages socialistes. Je ne sais pas s'ils en ont fait 1000 mais ils ont en fait plusieurs centaines.

ACP – les leaders socialistes, ils aimaient bien faire des discours. Alors le discours de Boumediene... c'était un patafar comme ça, j'avais passé la nuit à le photocopier.

JBL – ah ouais, ils adoraient ça. C'était l'époque de... Fidel Castro, il faisait des discours qui duraient quatre heures.

ACP – Voilà, c'est ça ! Bin Boumediene, il faisait un peu ça. Et donc, il y avait tout le projet de développement pour le pays. Et donc, j'avais filé ça aux étudiants, ils avaient étudié ça. Les étudiants algériens qui étaient opposants à Boumediene, ils n'étaient pas très contents de ça.

JBL – Je... je pense à autre chose ; une fois, il y avait des étudiants d'Algérie qui étaient venus ici en stage pendant un mois, et on les avait faits aller au... Il y a un village de Harkis qui est en Camargue, un village de harkis. Et ils ne voulaient pas y aller.

ACP – Et il y avait même des étudiants français qui ne voulaient pas y aller.

JBL – Ah, ils ne voulaient pas y aller. Et on les a un peu obligés, et ça s’est très bien passé.

ACP – Ils ne voulaient pas y aller parce qu’ils avaient l’impression que c’était prendre parti...

JBL – « non, on ne va pas voir les harkis qui étaient contre nous » ...

ACP – Mais en fait, le maire d’Arles qui s’occupait de ça, il était communiste et il avait de très bons rapports avec les dirigeants des harkis. Bon, ils essayaient de...voilà...un certain développement. Donc, les étudiants, après, ils avaient dit « d’accord, c’est intéressant ».

JBL – non, ils étaient contents d’être venus.

ACP – Moi, je vais être obligé d’y aller parce que je dois aller chercher ma petite fille.

[...Annie-Claire Panzani s’en va. Jean-Baptiste Leccia et moi restons...]

- oui, on parlait aussi de la politique de coopération qui, j’ai l’impression, a pas mal participé au développement du groupe Tiers-Monde...

JBL – Oui tout à fait. Tout à fait. Parce que, comme on l’a un peu dit là, nous, on était quand même dans l’optique, dès le début, de faire intervenir des gens dans notre groupe qui connaissaient le Tiers-Monde, qui avaient vécu des opérations de développement. C’était assez difficile à trouver. Au début, on s’est retrouvé quelques-uns avec un vécu dans le Tiers-Monde. Bon, il y avait Casfont, Montardy, ma sœur, moi. Et puis bon, après...Euh, la demande était différente aussi et tout. Et puis, on s’est dit, la politique de coopération, pour nous, ça nous permettait d’être plus en contact avec ce qui se faisait, notamment avec l’école de Lomé où on allait tout le temps aux jurys. Donc on savait quel enseignement ils faisaient là-bas, et on les rencontrait là-bas ; c’étaient les mêmes que les nôtres, hein. Les sujets étaient peut-être différents, et encore que.

- A Lomé, c’étaient des enseignants qui venaient...des africains ou des Français ?

- Moitié, moitié.

- Parce que celle de Dakar a fermé, et Michel Coquery disait que c’était parce qu’il y avait quasiment que des enseignants français et peu de...

- Ah, ce n’est pas pour ça qu’elle a fermé.

- ah bon ?

- Non, non. C’est lui qui vous a dit ça ? Mais il est mort Coquery...

- oui, non, c’est dans un article.

- Non, non, moi, j’ai vécu ça, avec lui en plus. Non, Lomé a été monté, au départ...C’est une école interétatique, donc il y avait, je crois, sept ou huit états ; école africaine et mauricienne d’architecture et d’urbanisme. Après, c’est devenu...il n’y a plus l’île Maurice. On l’a appelé Ecole africaine des métiers de l’architecture et de l’urbanisme ; on l’a ajouté lors d’un séminaire qu’on avait tenu là-bas. Et les profs, ils étaient donc moitié-moitié. Il y avait des Français et des africains, qui étaient des archis qui avaient été formés en France. C’était très à l’école française, c’était la même chose : diplôme, projet, sciences humaines, la même chose. Les programmes étaient la même chose. Bon...à la fin, un jury de diplôme ; calqué, comme c’est souvent en Afrique. Dakar, ça a commencé comme ça aussi, l’école d’architecture de Dakar. Et il y avait une majorité de profs français. Ça a été fondé avec des profs français, il y avait très peu de...Alors, il y avait des coopérants et des Français qui habitaient le Sénégal, des archis qui travaillaient là-dedans. Après le ministère a voulu voir plus clair là-dedans, parce que le ministère donnait pas mal d’argent à Lomé et à Dakar. Bon, Lomé, Coquery s’occupait de la section urbanisme, et en liaison avec l’Institut d’Urbanisme de Paris 8. Et la section archi cherchait un correspondant en France, et c’est là que comme on avait un ancien élève qui était de Lomé, il a fait la liaison et ils nous ont demandé à Marseille si on voulait. On a dit oui. Moi, je suis allé assister à un jury de diplôme avec le directeur de l’école d’archi de Marseille qui s’appelait François Bret à l’époque. On était assez copains. Donc on y est allé, et là, on a commencé à mettre au point...Et on a eu un mec au ministère de la Coopération qui nous a beaucoup aidé ; j’ai oublié son nom. Il avait un nom qui était un prénom ; bon ça va me revenir. Et c’est avec lui qu’on a mis au point ça. Et on a eu pas mal d’argent. On avait un gros paquet d’argent pour faire...pratiquement, on le gérait comme on voulait, avec Lomé. Donc on organisait...on faisait venir les étudiants en quatrième année ; tout ça, c’était au frais de l’argent qu’on recevait, on payait tout. Et ça. Documentation. Euh, cours, on envoyait des profs faire des cours là-bas. C’était complet...vraiment une vraie action de coopération en profondeur. Participation aux jurys de diplômes. Pendant ce temps, à Dakar, Coquery trouvait que l’école marchait très mal ; d’une part, elle marchait mal parce qu’il reprochait aux étudiants [se reprend], aux profs français de faire travailler les étudiants de l’école de Dakar sur leurs propres projets.

- Ah...

- ils donnaient en exercice leurs propres projets. Donc, ça ne se fait pas ça.

- une sorte de main d’œuvre gratuite...

- Ou ça se fait, mais bon. Il leur reprochait ça. Donc il a essayé de mettre bon ordre là-dedans, et il a proposé au ministère de virer pratiquement tous les profs français, ce que le ministère a fait. Sauf un, sauf un qui lui est resté, et qui après est allé à Lomé d’ailleurs, que j’ai connu. Là, je n’ai plus le nom en tête. Donc l’école a continué...Mais en plus de ça, il y avait un problème, c’est que l’école, il y avait soixante pourcent de marocains, parce qu’au Maroc, il n’y avait pas d’école d’archi à l’époque. Donc soit, ils venaient en France soit ils allaient au Sénégal. En gros, quoi. Bon, ils ne pouvaient pas aller en Algérie parce que politiquement le Maroc et l’Algérie, ils ne sont pas copains. Donc ils venaient à Marseille, beaucoup, les Marocains, et ils allaient beaucoup à Dakar. Donc le gouvernement français il a dit « bon, nous, on paye une école à Dakar pour que les enseignants français, ils fassent faire leur exercice par les élèves, et en plus, on paye pour que...en cas, il vaut mieux aider à faire une école au Maroc, au lieu de payer... ». Donc, c’est

parti de là. Bon, ça fonctionnait comme ça, donc il a viré et il a engagé des profs locaux, Sénégalais. Le niveau n'était pas super. Euh... Et ça a fonctionné quelques années comme ça, pas longtemps. Et après, le FMI, le Fonds monétaire international, qui a fait un audit sur le Sénégal, avait ciblé l'école de Dakar comme quelque chose qui ne servait à rien, vu qu'ils dépensaient de l'argent pour les Marocains. Donc, ils ont demandé au président de la République du Sénégal, qui était Abdou Diouf, de fermer l'école.

- *d'accord...*

- Donc, ils ont fermé l'école pour ça. Ce n'est pas pour ce que vous dites. Et la meilleure preuve, c'est que j'avais organisé un cimetière... un séminaire [rires], un séminaire à Marseille, c'était en octobre, je ne me souviens plus quelle année l'école a fermé, pour savoir comment on allait mieux coopérer avec l'école de Dakar et celle de Lomé. Et il y avait ici le directeur de Dakar qui était là, il y avait des représentants de l'école de Lomé et tout, il y avait Coquery, moi, et on avait organisé un séminaire d'une sem... des gens du ministère de la Coopération française, et on apprend en plein séminaire que l'école de Dakar fermait [rires]. Le directeur, il n'était même pas au courant. Et Coquery non plus, hein.

- *Ab oui ?*

- Non, non. C'est le président de la République qui a fermé l'école. Donc il rentre au Sénégal dar-dar. L'école fermée. Mais franchement, ils exagèrent de prendre des mesures comme ça. Et les étudiants, qu'est-ce qu'ils devenaient là-dedans ? Personne ne s'en était occupé. Donc...

- *Ils sont venus à Marseille...*

- Ils sont tous venus à Marseille, tous. On a dit « bin vous prenez tous les étudiants sénégalais à Marseille ». On a dit « bon ok », on a obéi mais bon on ne s'était pas préparés, ils sont arrivés d'un coup. Alors en plus, on ne savait pas dans quelle année les mettre ; on en a mis en première année, en cinquième année, on a fait des équipes [?]. Il y en a qui sont restés, il y en a qui ont perdu quatre ans ou cinq ans à cause de ça. Non, vraiment des laissés pour compte. Euh... Les résultats catastrophiques d'une politique non-gérée. On ne ferme pas une école en pleine année, comme ça, du jour au lendemain. Non mais c'est des malades. Et c'est ce qu'ils ont fait. Après...

- *juste parce que le FMI a fait...*

- oui, oui. Et après, les étudiants, on les a envoyés... On a reçu un télégramme « voilà la liste des étudiants qui viennent chez vous ». Mais nous, on aurait pu ne pas être d'accord aussi, à l'école d'archi. On n'envoie pas des étudiants comme ça. Ça a gueulé à l'école, hein. On les a répartis dans les ateliers d'archi. Ils n'étaient pas contents les chefs d'atelier. C'est comme ça.

- *Du coup, le groupe Tiers-Monde, c'est surtout au sein de l'enseignement et de l'aide à la constitution des autres écoles qu'il a été dans la Coopération ?*

- Ouais.

- *Au final, est-ce que vous avez travaillé avec des programmes comme le REXCOOP ou des choses comme ça ?*

- Non, non.

- *Et la Banque Mondiale, non plus ?*

- non, on était vraiment dans des relations bilatérales. Lomé-Marseille, Dakar-Marseille. Parce qu'après, on a eu la même coopération que celle qu'on a eu avec Lomé, sur la section architecture de Dakar, parce que Dakar, il y avait aussi archi et urba. On avait une coopération aussi avec Dakar, pareil. Sauf que les étudiants de Dakar ne venaient pas chez nous. Mais c'est pour ça que, après, quand on a fermé l'école, ils sont venus chez nous. On a dit « ah vous avez une coopération avec Marseille. Vous avez qu'à finir vos études à Marseille ». C'est venu de là. Et c'est là que j'ai bien connu Coquery. On travaillait ensemble, on a bien sympathisé. Euh... il était... il y avait une dame qui travaillait aussi avec lui, qui était urbaniste, avec qui ça ne s'est pas bien passé. On a eu un problème, on s'est un peu fâché, pas avec Coquery mais avec une dame...

- *Il a beaucoup travaillé avec Annick Osmont, je crois.*

- Voilà. Avec Annick Osmont, ça s'est mal passé. Euh je ne sais pas pourquoi... Elle travaillait... Alors moi, j'avais proposé... il nous avait demandé nos idées ; moi, j'avais dit « bin voilà »... parce que l'urbanisme à Lomé, ça ne marche pas du tout. Personne ne voulait faire urbaniste, vu qu'ils n'étaient pas architectes. Donc ils préféraient faire diplôme d'archi, quitte à être urbaniste aussi. Plutôt que de faire urbanisme où il ne pouvait pas être archi. Bon. Eh oui, eh oui. Donc ils allaient tous en archi. Et on essayait de résoudre ça. Et à Dakar, c'était la même chose.

- *Pourquoi ne pas avoir fait directement le double diplôme archi-urba ?*

- Non, parce qu'en France, ça ne se faisait pas. Et comme c'était tout calqué sur l'enseignement français, il n'y avait pas de diplôme d'urba en France, ça n'existait pas. Donc, bon, moi, j'avais proposé... c'était une idée ; on fait toute l'archi à Lomé et tout l'urbanisme à Dakar. On crée une école d'urbanisme à Dakar et, à Lomé, on ne fait que ça. Osmont, elle l'a mal pris, elle l'a pris comme une attaque personnelle, comme quoi je voulais la mort de l'urbanisme. Ce n'était pas du tout ça. Elle a fait un scandale. Et on a eu une réunion à Paris. Elle est montée jusqu'au ministre, je crois. On a eu une réunion à Paris de conciliation ; ça s'est mal passé, on est parti chacun de notre côté ; et Coquery, au milieu, il était un peu gêné. Donc on a été un peu en froid. Un peu. Bon, on s'aimait bien. Mais avec Osmont, on s'est fâché. [rires]

- *D'accord... c'est comme ça. Et à cette période dans les écoles d'archi, il y a quelque chose qui se fait beaucoup, c'est la pratique opérationnelle. Vous, vous avez eu un peu l'occasion d'en faire à un moment ? Vous parlez de Dakar en 1990 [dans votre livre].*

- ouais.

- *C'était quel type de projet ? dans le groupe Tiers-Monde, il y a eu..*

- Non parce que, attendez, en archi, on faisait autre chose, on ne faisait pas que le Groupe Tiers-Monde.

- oui.

- J'étais prof de sciences humaines aussi. Notamment, j'intervenais dans des ateliers de projet qui n'avaient rien à voir avec le Tiers-Monde. Et...on a créé avec un collègue un atelier opérationnel.

- oui.

- où on faisait des projets opérationnels, mais un peu partout, notamment ici.

- *C'était le groupe OPERA ?*

- OPERA c'était un groupe...oui...mais...

- *une association ?*

- oui une association. Oui, OPERA, mais qui apportait...on draguait les collectivités locales ici pour avoir des contrats, et on faisait travailler des étudiants sur des contrats. Donc on les payait. Après, il y a eu un problème - je crois que j'en parle - où on...ça a été mal vécu de dire qu'on payait des étudiants sur des projets du groupe OPERA, un petit peu le truc qui s'est produit à Dakar mais nous ce n'est pas ce qu'on faisait, en disant « ils font travailler des étudiants pour eux, et eux, ils ramassent l'argent », ce qui était archi faux. Mais bon après, on a eu une inspection du ministère - je crois que j'en parle dans mon bouquin -, il y a un inspecteur qui est venu ici ; on a cru qu'on allait se faire virer, tous, hein. Après, on a été tous innocentés [fait un signe de soulagement, pour dire « on a eu chaud », rires].

- *Tant mieux...*

- oui, oui tant mieux. On lui a expliqué ce qu'on faisait, on lui a montré tous les projets, il a voulu interroger les trois-quarts des étudiants qui étaient passés pendant des années chez nous, ils sont venus témoigner. Ça a été dur, hein. Et il est resté quinze jours ici. Tous les jours, on organisait [?] avec les étudiants. A la fin, on a été innocenté en disant que c'était bien mais le ministère nous a demandé d'arrêter. C'était trop ambiguë donc on a arrêté le groupe opérationnel. Ce qui est dommage. Parce que, nous, on voulait faire ça. On était fanatique de l'opérationnel...avec un étudiant. Bon, on peut le voir autrement, les voir autrement les écoles d'archi, les études d'architecture. Nous, c'était une filière qu'on voulait développer, c'est-à-dire on travaille en contact ; surtout l'urbanisme.

- *Et vous n'avez pas énormément mélangé avec le groupe Tiers-Monde ?*

- pas tellement.

- *Parce que, par exemple, à UP 6, c'est arrivé deux années de suite, je crois, qu'ils prennent un groupe de huit étudiants et qu'ils fassent un projet pendant six-huit mois au Burundi.*

- Ouais, ouais. On ne l'a pas fait ça.

- *c'était plutôt chaque étudiant avait son stage personnel et partait pendant...*

- ouais, ouais et dans lequel, on faisait...Par exemple, on a eu des étudiants qui l'ont fait ça, mais au Mexique. Ils ont fait un stage, dans lequel nous, on leur avait donné un projet, et à partir de là, ils ont fait un diplôme. Ça, ça existait. On le faisait couramment.

- *oui, il me semble que vous disiez qu'il fallait que le stage et le projet soient sur la même ville...*

- ouais, ouais.

- *qu'il y ait vraiment une corrélation...*

- oui, oui, mais ça, c'était au côté opérationnel. On a eu un étudiant qui avait fait quelque chose comme ça au Brésil, sur l'architecture en bois. Et après, il a eu des contacts grâce à ça avec Mayotte. Vous voyez où s'est ? Et après, maintenant, je ne sais plus mais après, il a été chef de projet à Mayotte pendant dix ans, quoi. Sur l'architecture en bois et en terre. Il avait fait son diplôme au sein du groupe Tiers-Monde, et au Mexique, il y était allé grâce à ça, grâce au groupe Tiers-Monde. Parce qu'avec Pizarro, on a eu beaucoup de contacts avec l'Amérique Latine. Vous ne l'avez pas vu, Pizarro ?

- *non, pas encore, en juillet.*

- ouais, bon, on a eu beaucoup de contacts avec l'Amérique Latine. Lui, il est uruguayen. Donc on a développé des contacts avec le Mexique...Et dans le CEAA, après, on avait pas mal de gens d'Amérique Latine, à cause, grâce à lui, quoi. On a eu des Uruguayens bien sûr, des Mexicains, des Colombiens, des Chiliens...

- *J'ai vu qu'au départ c'était surtout l'Afrique, ensuite en 1986 ça s'ouvre à l'Amérique Latine et, j'ai vu aussi qu'à partir de 1992, vous vous êtes ouvert aussi à l'Asie et au Vietnam...*

- Ouais, on a eu un...parce qu'après on était tout azimut. C'est là...que je crois qu'on a eu tort de trop vouloir avaler des choses, c'était...l'indigestion est venue, c'est venu de là après quand ça a décliné. On faisait...on allait partout. On a eu une convention de coopération avec l'école de Saïgon, d'Ho-Chi-Minh-Ville. On a fait venir le directeur ici. On a fait un séminaire ici à la Chambre de commerce. On a fait venir en même temps - on était trop prétentieux - tous les architectes de la région qui étaient intéressés par travailler au Vietnam, et à l'époque, le Vietnam s'ouvrait. Donc ça a eu un succès monstre ; il y avait 150 architectes qui sont venus. Et ont assisté à ça, il y avait un prof d'archi d'Ho-Chi-Minh-Ville et le directeur. Après, nous, on a été invité là-bas. Après, bon, ça s'est arrêté parce que, bon, c'était trop, trop embarrassé, le Vietnam.

- *D'accord, vous avez ouvert le groupe à énormément de régions du monde, et en même temps, il y avait le DEA...*

- Ouais, le DEA, euh...il est mort-né.

- *ah bon ?*

- ouais. On l'a fait avec l'Institut de géographie. Et on l'a fait. Mais euh...on a cru que c'était possible. Mais très difficile de travailler avec l'université, très, très difficile, hein. Pourtant, on était déjà en rapport un peu avec l'université. Et l'Institut de géographie...

- *Pourtant certains enseignants intervenaient déjà dans le CEAA ?*

- ouais. Mais en plus, moi, j'avais fait des études de géographie après aussi. Dans...Il y avait des profs de l'Institut qui intervenaient chez nous, mais...faire une...non, ça n'a pas pris. Ça n'a pas pris. On a eu très peu d'inscrit, et ça ne marchait pas. D'abord, Aix-Marseille, il fallait répartir les cours ; ils ne venaient pas.

- *Comment cela se fait que le DEA a été monté avec l'Institut de géographie et pas avec l'Institut d'Aménagement, l'IAR ?*

- parce que...ils ne voulaient pas, je crois, IAR. Ça ne les intéressait pas. Mais eux, ils avaient déjà un DEA. Ils avaient autre chose.

- *oui, ils travaillaient déjà sur la Méditerranée, je crois.*

- Avec l'Institut de géo, je crois, je crois. Et l'IAR...mais tu sais, après, ça dépend beaucoup des personnes. Le directeur d'une institution, après, il...lui, il change d'idées [rires] Non mais ça se passe comme ça, hein.

- *oui, oui, c'est vrai.*

- A un moment donné, on a eu d'excellents rapport avec l'IAR parce qu'arrive chez nous...quand on a eu un...Ah oui, parce qu'on a eu un contrat de coopération avec l'école d'architecture de Constantine aussi. Très important. Très financé. Avec l'ENAU d'Alger aussi, l'école d'architecture et d'urbanisme d'Alger. Mais là, il était moins financé. Mais Constantine...

- *Il n'y a pas eu avec tout l'Est Algérien ? Du coup Constantine...*

- C'était Constantine, Biskra, Sétif.

- *Voilà...*

- Bon. Mais au début, ce n'était que Constantine. Mais comme il y avait Biskra et Sétif à côté, c'est moi qui les...mais je faisais trop de choses. J'ai dit « Pourquoi vous ne vous regroupez pas ? ». Ça a fait des histoires monstres entre eux, dingues. Bon après, ça a mal tourné. Mais on a travaillé dix ans avec eux. Il venait beaucoup d'étudiants de Constantine ici. Moi, j'allais souvent là-bas. On faisait des choses très intéressantes. Et ils venaient... Et à cette époque-là, on travaillait avec l'IAR. Et on a...L'IAR a hérité d'un prof de géographie de Constantine, qui avait pris la nationalité algérienne et qui avec tout ce qui se passait en Algérie à l'époque, c'était la décennie noire, il était menacé de mort sans arrêt, pourtant il était algérien, et c'est la France qui l'a exfiltré et qui l'a nommé à Constantine, [se reprend] euh à Aix. Et du coup, il est intervenu dans le CEAA quand il était là. Et quand on recevait des étudiants de Constantine, il venait nous aider. C'était bien ça. Il s'appelait Côte, Marc Côte [NB : professeur à l'université de Constantine de 1966 à 1986]. Un type très intéressant, Marc Côte. Un type passionné de géographie, un humaniste. Il doit être âgé maintenant. Et lui, il était devenu algérien tellement il avait embrassé la cause de l'Algérie, quoi. Il a pris la nationalité et tout. Après, il est parti la mort dans l'âme mais il risquait sa vie.

- *Il n'avait pas le choix...*

- Non, il n'avait pas le choix. Un type sympa. Je l'ai revu il y a quelques années, là. Il a eu beaucoup de malheurs, il a perdu deux enfants, deux fils : un de maladie, un d'accident. Bon, ça l'a marqué, ça l'a marqué beaucoup, ouais, ouais. Un type très bien, complètement à l'opposé de mes idées politiques, mais super bien, bien [rires].

- *ça n'empêche pas...*

- ouais, ouais, ça n'empêche pas.

- *et comment se passait les relations avec la Direction de l'architecture ? à un moment, vous dites que l'habilitation du CEAA a été épique.*

- ah ouais, épique ! Parce que les premiers CEAA, quand, nous, on voulait être habilité...Donc il y a eu une première vague, et nous, on n'a pas été habilité. Mais il y a eu aucun CEAA Tiers-Monde qui a été habilité ; même « Villes orientales », je crois qu'ils n'avaient pas été habilités, je crois, je crois.

- *si, il a été habilité.*

- Du premier coup ?

- *bin quand j'ai rencontré des enseignants du programme, ils m'ont dit que c'est en parti sur la base du programme qu'ils ont eu l'idée de créer les CEAA. Donc il a été habilité dès le début*

- Ah d'accord. Ok. Bon, nous on n'a pas été habilité parce qu'il y avait « Villes orientales », alors c'est ça, il me semble. Mais de ce qu'on m'a dit ce n'est pas la même chose ; nous, on voulait faire des projets d'archi et d'urbanisme opérationnel sur...ça s'appelait « certificat d'étude approfondie en montage de projets - c'était un nom comme ça – dans les pays en développement ». D'ailleurs, ils nous avaient dit « réduisez le titre, c'est trop long ». Donc on a, on a...La première fois, ça a été refusé, et après, on a fait...C'est Prélorenzo qui était dans la commission à Paris, il était devenu directeur de la recherche, du Bureau de la recherche architecturale, et ça passait par lui. Donc j'étais allé le voir et j'avais dit « écoute, essaye de nous le faire avoir ». Et il avait dit « ouais, je le fais mais sur la base d'un bon projet » ; « notre projet est très bon » [rires]. Et c'est grâce à lui qu'on l'a eu ; enfin, il a poussé, il a poussé beaucoup. Mais il nous avait dit « ça passerait mieux si vous vous associez avec une autre école », donc on avait mis Montpellier dans le coup.

- *Oui, oui. Bin pareil, Montpellier avait envoyé une demande à la première session, je pense...*
- et ils ne l'avaient pas eu...
- *et on leur avait dit que ça serait bien de s'associer avec Marseille.*
- oui. Mais c'est nous qui avions l'essentiel. Et eux, il y avait trois profs de Montpellier : Guez, Mazard et...
- *Perez;*
- Et Perez, qui venaient de Montpellier à Marseille. Mais tout se passait à Marseille. Sauf, on a fait quelques soutenances à Montpellier, voilà.
- *il y avait quand même des étudiants montpellierains qui venaient ?*
- il y en avait quelques-uns, ouais, il y en avait quelques-uns. Et...euh...on l'a eu à la deuxième vague. A la deuxième vague, on a eu l'habilitation. Mais c'était épique parce que...euh...il y avait du piston, il y avait...Et puis tout le monde était pistonné, hein. C'était...ouais, c'était épique. On était content, hein. On avait fait intervenir le maire de Marseille aussi.
- *[rires] ab bon ?*
- [Gaston] Defferre, hein. Parce qu'il avait un premier adjoint qui s'appelait Cordonier, qui était prof d'université. Alors, on était allé le voir, on avait dit « on a été recalé au CEAA par l'institution. Il faut faire quelque chose ». Il a dit « je vais voir qui il y a dans le jury, je vais faire tout ce... » Mais ça se passait comme ça, et ça se passe encore comme ça [rires].
- *Mais, c'est bizarre parce que la Direction de l'architecture a mis en place les CEAA et très vite, elle a voulu les remplacer par des DEA ou des DESS...*
- non, non. Les DEA et les DESS, c'était autre chose. Non, non, ça coexistait. Non, il y avait les CEAA et les DEA.
- *Pourquoi, au bout d'un moment, ils ont voulu arrêter les CEAA ?*
- bin parce qu'ils ont fait un bilan, ils ont estimé que ça ne servait à rien. Bon, bon...On peut tout justifier. A un moment donné, nous, ça s'est arrêté...On a dû le faire fonctionner dix ans, hein. Je crois dix ans. La dernière fois, ils font un audit général. Une fois, ils ont fait un audit général, on était classé premier CEAA de France. On était les meilleurs, c'était bien. Donc on le disait à tout le monde, « on est les meilleurs de France ». Et deux ans après, ils font un audit, ils viennent chez nous, ils ont dit « mais...- c'était la mode de la recherche – mais vous ne faites pas de recherche ? » ; « Non, on ne fait pas de recherche, on fait de l'opérationnel. Mais on a été habilité pour ça ». Et ils nous ont sucré le CEAA. Enfin, c'était à l'époque où les DEA avaient le vent en poupe ; l'esprit recherche. Et en définitive, ils ont supprimé pas mal de CEAA à l'époque, dont le nôtre, et après, ils ont arrêté les CEAA.
- *d'accord.*
- pour faire de la recherche.
- *Je suis tombée sur ce dossier-là. Et ils disaient aussi que surtout vous aviez élargis à l'habitat en général. Et vous, vous disiez que le mal développement était finalement le même dans les sociétés industrielles que dans les...*
- ouais, ouais.
- *et ça, c'est quelque chose que la direction...*
- ouais, ils n'ont pas accepté, ils n'ont pas compris, ou on s'est mal exprimé...Nous, on avait...
- *C'est bizarre, j'ai l'impression que la direction était un peu en retard par rapport aux enseignants, parce que finalement maintenant c'est ce qui se passe dans les écoles d'archi ; on voit que les pays qu'on appelait avant du Tiers-monde, sont étudiés plus ou moins de la même façon que...*
- ouais, ils étaient en retard. Mais, nous, on avait introduit la problématique des banlieues, surtout à Marseille, et de l'habitat ; de la politique de la ville dedans. Et ça, ça n'a pas pris. Ils ont dit « non, c'est n'importe quoi, il faut que ce soit ciblé ». C'est vrai que la recherche, c'est ciblé. Mais nous, ce n'est pas de la recherche qu'on faisait. C'était bien. Bon, ils n'ont pas apprécié, on a arrêté. Ça nous a fait moins de boulot [rires].
- *qu'est-ce qui s'est passé après, quand le CHD a fermé ? J'ai vu que vous avez enseigné dans un atelier qui s'appelait « Architecture et urbanisme en milieu méditerranéen ». C'étaient les suites du CHD ?*
- ouais. Quand le CEAA a fermé, euh...l'option groupe...l'option de deuxième cycle, il n'y en avait plus. Bon, vous savez, il est mort de sa belle mort. On a gardé les locaux. Donc après on s'est regroupé avec des gens qui faisaient...euh...
- *c'était ABC qui travaillait sur la méditerranée ?*
- qui travaillaient sur la Méditerranée. Donc...Mais c'est là où on était en fin de carrière, on s'est dit « bon, on va finir tranquillement, on se met avec les gens de 'Architecture et urbanisme en Méditerranée, bon on peut apporter quelque chose' ». Et là, on a travaillé beaucoup...on a fait travailler des étudiants sur l'Algérie, le Maroc, sur le Maghreb et le Machrek, l'Egypte. On a eu de très bons diplômés. Mais on a continué un peu dans le même esprit, quoi. Mais...c'était plus, c'était plus...une sorte de...Nous, c'était presque un Etat dans l'Etat ; on avait un budget qui était supérieur à tous les autres groupes de recherche réunis.
- *ab oui ?*
- ouais, ouais. On était géré à part dans l'école. Il y avait les groupes de recherche, type ABC, INAMA. Et nous, on était géré à part. Notre budget était...faisait l'équivalent de tous les autres groupes.
- *parce que vous aviez la Coopération qui...*

- à cause de la Coopération...euh...on avait un fric fou. Et à Marseille, on a eu à un moment donné une opération-test dans une...quand on est intervenu sur les, les, les banlieues. Ouais, les quartiers Nord. On a eu une opération – les quartiers Est - à Air Bel, je ne sais pas si vous connaissez, de réhabilitation d'Air Bel, avec un volet étude, un volet participation des jeunes dans des ateliers mixtes avec l'école. On avait créé un atelier au sein de...on s'était fait passer un appartement dans un HLM d'Air Bel où on faisait notre atelier là. Ouais, ouais. Eh bon. Mais, on aimait faire ça. Et on a fait des projets de réhabilitation d'Air Bel, avec un étudiant d'archi qui était un peu le leader, qui était né à Air Bel et qui habitait là avec ses parents. Donc bon, quand même, c'était bien. Et on a fait un projet là-dessus, et on a eu à l'époque un argent fou pour faire ça ; donné par l'Office des HLM de Marseille. Ouais, ouais. Et on faisait des travaux pratiques, c'est-à-dire qu'à un moment donné on a fait un...un jardin d'aventure, et on l'a fait nous, c'est-à-dire qu'on a engagé des ouvriers, on a...c'était...On s'est basé sur une loi sur...la Loi sur l'Architecture, qui permettait aux écoles d'architecture de faire de la maîtrise d'œuvre.

- D'accord...

- On l'avait fait à ce titre-là. On faisait de la maîtrise d'œuvre. On a fait de la maîtrise d'œuvre, ouais, ouais.

- ça devait être hyper intéressant pour les étudiants...

- ouais, c'est bien ça. Et il y avait Montardy dans le lot. Ouais, ouais. Montardy et Pizarro. Mais c'était dans le cadre de l'atelier méditerranéen, le monde méditerranéen. Ouais, c'était ça. C'est la Méditerranée ici. [rires].

- oui, évidemment [rires]. Et j'ai vu qu'à un moment, il y avait Sylviane Leprun qui avait enseigné...

- Ouais, très peu. Une année en deuxième année de CEAA, je crois.

- comment cela se fait ? Parce qu'elle était quand même à UP 6...

- Non, bon, je...je dis tout. Elle sortait avec un type d'ici, de Marseille, qui s'appelait [?], qui était un sociologue. [...] Et, je ne sais pas comment c'était une copine de Pizarro, euh ou...Et Pizarro l'a faite venir ici, il a dit « tiens, il y a Sylviane Leprun qui est là, elle est d'UP 6 ».

- Euh, bin vous l'avez connu Yong-Hak Shin ?

- oui, Shin, il était d'ici.

- oui mais après il est monté à UP 6, et du coup, il connaissait bien Sylviane Leprun, c'est peut-être pour ça...

- Ah peut-être, peut-être.

- vu que Pizarro et Shin ont enseigné dans le même atelier...

- Ah ouais, c'est peut-être par Shin, peut-être c'est par Shin. Avec lui, on était resté très copain. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

- il est décédé...

- Ah ouais ?

- Il y a un an et demi, je crois...

- A Paris ?

- en 2017. Bin Shin était un très bon ami de Pierre Clément dont je vous parlais tout à l'heure.

- Ah bon, d'accord. Il est décédé...

- oui, en 2017, je crois.

- Coréen, coréen. Très sympa Shin, très, très sympa. C'est la vie. Et ouais, peut-être qu'elle est venue par Shin et Pizarro interposé. C'est possible ça. [...]

- d'accord mais tu coup, elle n'a pas joué un rôle important dans...

- ah non, non. Elle a fait deux ans de suite des séminaire d'anthropologie, je crois. Voilà, c'est tout.

- Vous aviez d'autres relations ? A un moment, votre sœur parlait de Santelli, avant que vous arriviez.

- Santelli, ouais. Mais il ne vous en a pas parlé Montardy de Santelli ?

- euh...

- Santelli, il a fait le rapport...le rapport...Santelli, quand on était à San Pedro en Côte d'Ivoire, Santelli, il était très, très jeune à l'époque, il a fait un rapport sur le bidonville du Bardo. C'est écrit à la main, ça fait cinquante pages écrites à la main. Et il avait connu Montardy à l'époque, je crois, à vérifier, mais je suis presque sûr.

- il faudra que je lui demande la prochaine fois que je le vois...

- Santelli, ouais, ouais, il avait fait un rapport sur le Bardo [San Pedro]. Mais, moi, je ne l'ai pas connu là-bas. Mais j'ai repéré son passage. Je ne l'ai pas connu.

- Et après, en tant qu'enseignant ?

- Après, il a été enseignant à UP 6...Il était dans les problématiques du Tiers-Monde et tout, quoi. Mais je ne l'ai pas connu.

- D'accord. Finalement, ceux avec qui vous aviez le plus d'échanges c'étaient ceux de Montpellier...
- régulièrement oui, ouais, ouais. Ah vous avez mis le doigt sur Sylviane Leprun. J'avais oublié.
- oui, c'est assez intéressant de voir que finalement il y a des relations entre les écoles. J'ai rencontré Daniel Pinson lundi...
- Pinson, ouais, Nantes...
- oui, et il me disait quand je lui posais un peu la même question « vous savez, Nantes, c'était à 4 heures de train de Paris. On s'appelait de temps en temps mais on n'avait pas tant de relations que ça ». Il n'y a pas eu un réseau...
- Mais c'est... Je vous coupe parce que je vais oublier. C'est Pinson qui nous a sucré le CEAA, hein ! C'est à cause de lui.
- Mais il n'a pas eu le CEAA...
- Non, à la fin. A la fin, c'est lui qui est venu inspecter notre CEAA. Et c'est à la suite de son rapport que... c'est lui, il nous a reproché de, de, de ne pas être « recherche ».
- ah bon ?
- oui, oui, vous pouvez lui dire. Il s'en souvient peut-être plus mais c'est à cause de lui... [rires] [...] Mais je n'en garde pas un bon souvenir ; le fait qu'il nous ait sucré le CEAA, bon, Pinson. Je ne comprends pas bien, c'était illogique, hein. En plus, ils étaient venus à deux, Pinson et un autre. L'autre, il nous était très [insiste sur « très »] favorable en disant « c'est génial ce que vous faites » [rires] Et puis rapport négatif. Ouais, ouais, donc c'est Pinson qui avait eu le... C'était lui le chef de...
- de l'audit ?
- ouais. L'évaluateur principal, c'était lui, quoi. Voilà.
- Bin écoutez... [...] Ah si j'ai une question. Peut-être que vous saurez y répondre, parce que Michel Montardy hier ne savait pas, j'ai trouvé une lettre de Dunoyer de Segonzac qui parle d'un Centre d'études en architecture et urbanisme africain à Marseille dans les années 1970, dont il aurait été le président. Et j'en trouve aucune trace...
- Dunoyer, il était dans des... Il vit toujours, je crois, Dunoyer, il doit avoir 102 ou 103 ans.
- ah bon ?
- ouais, je crois. Regardez sur facebook, enfin sur wikipedia. Je crois qu'il n'est pas mort. Il a plus de cent ans. Euh... une lettre ? qu'est-ce qu'il dit dans la lettre ?
- C'est adressé à UP 3, et il dit qu'ils ont monté ce centre de recherche sur l'architecture africaine et il demande à toutes les écoles...
- à Marseille ?
- oui. En plus, il y a un en-tête avec vraiment le logo de ce...
- je n'étais pas au courant.
- ...de ce centre. Et il dit – je pense que cette lettre a été envoyée à toutes les écoles d'architecture -, il demande s'il se passe des choses sur le Tiers-Monde dans leur école.
- Ptfou [signe de la bouche pour dire qu'il ne sait pas]. Aucune idée. Sauf que...
- Vous n'avez pas souvenir qu'avant vous, il y avait eu...
- non, je suis sûr que non, avant moi, il n'y avait rien. sûr. Mais Dunoyer, bon il est un peu particulier, il avait tout le temps raison sur tout, alors bon qu'il ait eu cette idée-là, c'est possible. Mais, il n'a rien fait, rien. Parce que, moi, quand j'ai monté le groupe Tiers-Monde en 1975 ou 1976, lui, il était là à me dire ce qu'il fallait faire et tout. C'était énervant comme tout. « Non, ce n'est pas comme ça, c'est comme ça », bon.
- Montardy me disait qu'il y avait sa fille qui avait vécu en Côte d'Ivoire en même temps que vous...
- Ah oui, oui. Parce que, quand je suis parti en Côte d'Ivoire, en 1970, j'ai pris le même avion que Montardy. On a travaillé au même endroit ; lui comme archi et moi comme responsable du montage de l'opération de la ville. Et sa fille, elle est née en Côte d'Ivoire en même temps que mon fils.
- non, la fille de Dunoyer de Segonzac...
- [...] il me parle de la fille de Michel Montardy qui est architecte et a fait ses études à Marseille...]
- Il me disait qu'il avait même hébergé la fille de Dunoyer de Segonzac.
- tout à fait. Elle est venue, elle faisait même un stage dans une banque. Ouais, ouais, j'en parle dans le bouquin de ça.
- Oui, qu'il était venu et que vous lui aviez fait visiter avec Jean-Paul Martin...
- oui, oui. Lequel Jean-Paul Martin, avec qui j'étais fâché, j'explique pourquoi dans le bouquin, je lui ai envoyé le livre, il m'a répondu une très gentille lettre.

On finit l'entretien en parlant un peu de Jean-Paul Martin, qui a passé la fin de sa vie en Afrique, et de Jean-Louis Violeau.

Entretien avec Jean-François Tribillon, le 25 juin 2019 à Paris, durée : 1h42

Nous nous retrouvons dans un bar dans le Marais, non loin de chez lui. Il fait déjà très chaud à Paris, cela ne rendra pas l'entretien très aisé.

JFT – Je vous ai apporté un bouquin qu'on a fait avec Gus...

DA – *Merci beaucoup !*

- ...qui date de 1992, non ?

- *C'est marqué 1988.*

- Il est sur la question des politiques urbaines.

- *Donc Gustave Massiah a été votre grand partenaire dans cette aventure ?*

- Oui, il y a d'autres partenaires, mais c'est avec lui que j'ai écrit ce livre.

[Je présente mon parcours : étude d'architecture, master en histoire de l'architecture et sujet de thèse. On change de table à cause du bruit environnant. Nous commandons un café. Je présente un peu plus en détails mon sujet de thèse]

- *Mon interrogation de départ est de voir s'il y a eu un mouvement « tiers-mondophile » à l'image de l'italophilie et l'américanophilie dans les UP après 1968, et de voir si ce mouvement a participé à l'élaboration d'une nouvelle forme d'enseignement dans les UP.*

- Ah, un nouveau type d'enseignement ? [Ricane légèrement]

- *Par exemple, une des questions que je me pose et que vous vous êtes sans doute posé est s'il existe une méthode spécifique à l'analyse architecturale et à la projection dans les PVD.*

- Après 1968 ou avant ? Parce que ce qui serait marrant serait de savoir s'il y avait un enseignement avant.

- *Oui, il faudrait que je sache s'il y avait des prémices d'enseignements sur cette question aux Beaux-arts.*

- Il n'y en avait pas. Après non plus d'ailleurs. Il y avait quelques groupes de projet qui se sont formés là-dessus, il y a quelques conférences qui se sont prononcées, qui ont été faites. Il y a une espèce de sensibilité qui s'est exprimée. La question d'abord, si on est consciencieux – ce qui n'est pas mon cas -, serait de savoir si la colonisation a eu un impact sur l'enseignement de l'architecture, et par-là, a invité à sortir de cette pensée bloquée.

- *La colonisation ou la décolonisation ?*

- La colonisation et la décolonisation. L'école des Beaux-arts est une école parfaitement aveugle, qui n'entend rien du monde ; jusque dans les années 1967, 1968, voire 1969 ou 1970. Pourtant, une bonne partie du mouvement des CIAM avait une activité en direction des pays du Sud.

- *oui, le Maghreb ?*

- ce qui n'est pas tout-à-fait le sud. C'est extrêmement délicat parce qu'on dit que les derniers CIAM... Non pas les derniers. Par exemple, le Congrès d'Athènes en 1933 a été déjà pas mal animé parce qu'on appelait les « marocains ». Ce sont les architectes qui travaillaient pas mal au Maroc ou au Maghreb.

- *C'est ceux de l'ATBAT-Afrique ?*

- C'est quoi ?

- *C'est la branche africaine de l'Atelier des Bâtisseurs fondé par Le Corbusier.*

- Ah, oui cela doit être en lien avec. Je ne peux pas en dire tellement plus. La tentation d'expérimenter le mouvement Moderne – ou moderniste – en Afrique est évidente. Il y a des gens, proches de Le Corbusier, qui ont pas mal réfléchi là-dessus, notamment un type qui s'appelait Ecochard et qui est venu enseigner en 1967, à l'invitation du chargé de la réforme qui s'appelait [Jean-Paul] Martin. Martin était magistrat colonial.

- *Oui, il avait fait l'ENFOM.*

- Oui, c'est ça. Donc, il y a eu très tardivement une coloration un peu... Les CIAM et les beaux-arts étaient en opposition totale.

- *Oui, mais il y a quand même eu des initiatives comme le groupe C qui invite Candilis à enseigner aux Beaux-arts.*

- Oui mais c'est après 1968, non ?

- *Candilis arrive aux Beaux-arts en 1965, il me semble.*

- Ah déjà ? Candilis était capable de tout. Mais il n'était pas enseignant officiel ?

- *Non, le groupe C est celui du Grand Palais.*

- Candilis était un sacré malin.

- *C'est-à-dire ?*

- c'est-à-dire, comme disait Le Corbusier : « Candilis, c'est le meilleur commerçant de ma bande ». Oui, voilà, c'est très bien. Mais est-ce qu'il s'intéressait déjà à l'Amérique Latine à ce moment-là ? Je crois bien. Je ne connais pas bien sa carrière. Mais ce qu'il a fait au Maroc est très intéressant. C'est dans la droite ligne du mouvement Moderne. Est-ce qu'il se réclamait du Mouvement Moderne ? Oui, je crois.

- *Il faisait partie du Team X, les enfants chéris et maudits du Mouvement Moderne.*

- Si, on pointe Candilis, si on pointe Ecochard, on peut parler d'une influence très, très tardive mais non-déterminante sur l'enseignement de l'architecture. Mais l'architecture se foutait complètement des indigènes. Les colonies, les indigènes... ils étaient tout noir, ils étaient... On pouvait faire quelques affaires éventuellement en allant travailler au Maroc.

- *Alors, vous, pouvez-vous me raconter comment vous en êtes venu à travailler sur ces pays ?*

- Alors, j'ai travaillé avec Ecochard à partir des années 1965 à Dakar. Il était chargé du Plan Directeur. C'est comme ça que je suis entré à l'école [des Beaux-arts ?] ... Comment cela s'est passé exactement ? Je crois que ce n'est pas tout-à-fait Ecochard qui... Je ne sais jamais si c'est Ecochard ou Martin, mais de toute façon, c'est la même bande.

- *Ecochard et Martin avaient de bonnes affinités ?*

- Peut-être pas mais ils se connaissaient. Ecochard connaissait les mêmes personnes que Martin à Dakar ; peut-être pas sous les mêmes étiquettes.

Oui, on peut dire qu'il y a eu tardivement... Mais pas sur l'école elle-même mais sur le processus de changement de l'école, il y a eu quelques poids théorico-pratiques émanant d'Ecochard, Candilis et Martin, dont les rôles devraient être éclaircis. Il faut demander à Gus.

- *Quand Jean-Paul Martin a été chargé d'organiser la réforme des Beaux-arts, j'ai l'impression qu'il est allé chercher beaucoup de personnes ayant travaillé en Afrique. Il y a une cooptation des gens ayant travaillé dans la France d'Outre-mer.*

- Oui, c'est ça. Il a recruté des gens qu'il connaissait. C'était curieux. Il a écrit un article, d'ailleurs, très intéressant.

- *Celui où il compare les Beaux-arts avec la Savane ?*

- [rires] Oui. Cela a beaucoup plu. Mais l'école des Beaux-arts était une école... je ne sais pas quoi dire... à côté de ses pompes, complètement. D'ailleurs, Malraux l'avait dit à Martin : « Il faut réformer cette école. Les architectes français sont les plus mauvais au niveau mondial ». Ce qui n'était pas juste d'ailleurs. Malraux ne faisait pas dans le détail. Et Malraux avait un compte à régler avec l'Ecole des Beaux-arts, avec tous ces vieux cons qui faisaient fortune grâce à leurs relations sociales en s'occupant peu d'architecture. Il y avait quelques gens extrêmement intéressants à l'école : Beaudouin, Gillet... mais ils ne faisaient pas preuves de novations dans le Sud. Ils travaillaient sur la question sociale. Par exemple, Gillet sur les prisons. Beaudouin plutôt sur la question du logement social et des grands ensembles.

- *Il y avait Lods aussi ?*

- Oui, il y avait ces gens-là aussi. Donc ce sont des gens de type Beaux-arts avec une inquiétude sociale mais cette inquiétude sociale est européenne et très peu tournée vers le Sud. Donc leur enseignement - si enseignement il y avait - était très hexagonal. C'était une école complètement repliée sur elle-même.

- *D'accord... Donc vous êtes à Dakar en 1965. Vous y êtes à quelle occasion ? Pour le VNSA ?*

- Pour mon service militaire. Oui, c'est ça. C'est le pas VSNA... mais c'est pareil. Et là, comme j'avais fait de l'urbanisme avant, j'ai participé à l'équipe d'Ecochard, qui essayé de faire de l'urbanisme un peu intelligent.

- *Et vous arrivez aux Beaux-arts en 1967 ?*

- Oui, en 1967, recruté par ce mouvement de réforme qui introduit des assistants - comme on dit - dans les ateliers.

- *Vous étiez assistant ? Dans quel atelier ?*

- Oui, Lemaesquier, Beaudouin et Gillet.

- *Lemaesquier... Et comment cela se passe ?*

- Oh, Le Maresquier est capable de... C'est Noël Le Maresquier, le fils. Il nous a un peu embobiné, il nous a concédé une petite place, juste ce qu'il fallait. Et après, il a récupéré... C'était un pauvre type Le Maresquier mais costaud, quoi. Il racontait aux étudiants comment il avait été en week-end au Palais de Matignon parce que son beau-frère était premier ministre ; c'était Jean-Louis Debré [NB : Michel Debré de 1959 à 1962]. C'était un gars comme ça. Est-ce que c'est un enseignement ? Il enseignait la façon de se comporter pour être considéré comme un architecte de cour. Tout le monde se méfiait ; on a eu un mal de chien à pénétrer l'univers des ateliers. On a été assez bien reçu par les étudiants, qui étaient intéressés d'entendre une nouvelle parole. Une nouvelle parole qui n'était pas spécialement « Sud » parce qu'il y avait des tas de gens qui étaient... c'était une parole nouvelle plutôt, qui s'inquiétait de la sociologie, de l'insertion politique et d'autres choses.

- *C'était le début des sciences sociales aux Beaux-arts...*

- Oui, c'est ça. Sciences sociales au sens large du terme. Moi, j'ai été recruté pour... [Jean-François Tribillon s'absente quelques minutes].

- *Vous étiez en train de me dire pourquoi vous aviez été recruté...*

- J'ai été recruté parce que Martin avait de bons renseignements par moi, par Massiah, par Ecochard. Je ne le connaissais pas spécialement, je l'avais vu une fois ou deux, comme ça. Peut-être même que je l'avais connu par hasard.

- *Massiah était à Dakar en même temps que vous ?*

- Oui, il était avec moi. Il était au cabinet du ministère du Plan. Moi, j'étais au Service d'aménagement du territoire qui, aussi extraordinaire que cela puisse l'être, avait été chargé plus ou moins – plus que moins – de suivre le travail d'établissement du Plan Directeur de Dakar. Ecochard m'avait confié la tâche de rédiger le règlement. On avait vu ça entre nous, à toute vitesse, parce qu'il était pressé ; il lui fallait le règlement pour l'après-midi alors qu'il était 11 heures. On a fait ça au restaurant sur un coin de table. D'ailleurs, j'ai vu qu'il y avait des points de suspension dans mon brouillon, qui sont restés...le règlement a été publié comme tel ; c'est vous dire l'importance. Donc il s'agissait de moderniser l'enseignement, c'est tout.

- *Ecochard a été appelé à enseigner aux Beaux-arts pour y introduire la question de l'urbanisme, non ?*

- Oui, c'est ça. Il était chargé d'un cours sur l'urbanisme, qu'il a fait en 1967 mais il ne l'a pas terminé parce que 1968 est arrivé.

- *Et ensuite, comment vous en arrivez à créer UP 6 et former toute une équipe pédagogique ?*

- Alors, j'ai suivi les mouvements de grève, d'occupation, etc. qui nous ont conduit finalement à créer UP 6 comme on refusait les UP. Donc on a eu ce qui était à ce moment-là la dernière UP, dans l'intention de créer une école, révolutionnaire c'est beaucoup dire, mais au moins moderne, à l'image des écoles américaines ou anglaises, qui mélangeait une réflexion relativement avancée avec une pratique de terrain qui n'ignorait pas les pays du Sud. C'est dans ce cadre-là qu'on a été amené...Je ne me souviens plus très bien comment cela s'est passé. Gus vous le racontera, sa tête est bien faite, il est bien organisé. Disons que plusieurs groupes d'enseignements dits « Tiers-Monde » se sont créés. Moi, j'ai participé à certains, mais assez mollement parce que c'était très spécialisé ; je trouvais ça un peu étroit. Mais quand même le principal cours qui s'est développé c'est l'enseignement d'Alexandroff.

- *Oui, alors j'ai l'impression qu'il y avait l'enseignement d'Alexandroff qui finalement a assez vite tendu vers le bioclimatique, l'écobabitat, le solaire...*

- Oui, c'est ça, il avait fait son diplôme là-dessus. Avant 1968. Il avait un certain courage. C'était un type complètement jeté. Mais un très bon architecte, au sens le plus classique, c'est-à-dire qu'il avait toutes les qualités pour être un architecte beaux-arts mais il avait, en plus, une vraie préoccupation écologique.

- *Il devait faire partie des premiers à en parler dans les écoles d'architecture ?*

- C'est très intéressant pour ça. Il y a des tas d'histoires, d'expériences où ils simulaient le soleil pour suivre le mouvement du soleil sur une construction...c'est pas mal son truc. Il était un peu folkloriste. Il se méfiait beaucoup de Gus et de moi, et d'autres.

- *J'ai vu que, par exemple, Bruno de Saint-Blanquat avait aussi un peu participé à l'enseignement d'Alexandroff avant de se retrouver plus dans votre « groupe » ...avec la Laboratoire Tiers-Monde.*

- J'ai beaucoup de mal à reconstituer cette géographie institutionnelle. Mais effectivement, c'est ça, tout le monde entrait par Alexandroff parce qu'il accueillait beaucoup de gens dans son atelier. Donc il y avait des gens qui venaient, qui s'incrustaient, qui restaient 5 ou 6 ans et puis s'en allaient. Je crois que Saint-Blanquat, qui lui avait une image de maoïste...Il y avait cette tendance-là aussi, une tendance mao. Mais Mao élégant.

- *Oui, UP 6 avait cette image d'être très maoïste ou marxiste...*

- Oui, maoïste, trotskiste, marxiste non-communiste comme nous. On peut dire ça. Il y avait aussi Castro à tendance...

- *C'est le Groupe des 7 ?*

- Oui, c'est ça. C'est compliqué. Il ne faut pas trop vous y perdre parce que vous allez perdre votre Latin...Mais il faut repérer simplement les tendances. Il y avait toutes les tendances politiques et il y avait – dirons-nous – toutes les tendances pratiques ; entre Candilis qui racontait ses histoires d'Amérique Latine - il était un peu délirant -, Alexandroff qui réinventait un peu le monde avec ses héliographes et puis nous qui parlions plutôt de développement, d'antiimpérialisme. Toutes les tendances étaient représentées. Et les étudiants s'y perdaient un peu.

Alors les étudiants, évidemment, il y en avait beaucoup qui étaient africains et maghrébins, et ceux-là étaient très intéressés par ce qu'on racontait. Je me souviens même des paroles d'un de nos étudiants qui venait de Côte d'Ivoire et qui disait qu'il avait été vexé par la connaissance qu'on avait de son propre pays qui était supérieure à la sienne. Ça l'avait mortifié, ça l'avait obligé – en quelque sorte – à venir suivre nos enseignements parce qu'il se disait « ce n'est pas normal que ces « vieux cons » en sachent plus que moi sur la Côte d'Ivoire ». Mais il savait d'autres choses...A un moment, il y a même eu un directeur à l'école qui était anthropologue d'origine.

- *Jean-Claude Thoret ?*

- Oui, et il avait travaillé en Côte d'Ivoire, et il en savait un rayon.

- *Il n'y a pas eu Dominique Bordes aussi à UP 6 ?*

- Oui, au début. Mais il n'a jamais été anthropologue, Bordes.

- *Oui mais il avait travaillé en Afrique aussi, non ?*

- Oui avec Martin justement. J'avais oublié. C'est la même bande tout ça. Je ne sais pas ce qu'il est devenu Bordes. Je ne sais pas s'il a survécu...Vous connaissez bien le paysage, à peu près.

- *Je commence un peu à le saisir.*

- Il y a des écrits sur la transformation de l'école des Beaux-arts, que vous avez sûrement lu.

- *Oui, justement, c'est un des thèmes de recherche de mon directeur de thèse... Et du coup, Jean-Claude Thoret a eu un apport décisif, en tant que directeur, dans le développement des enseignements sur le Tiers-monde ?*

- Non, je crois surtout qu'il a su gérer l'anthropologie de l'école. Il s'est bien débrouillé ; il a essayé de laisser les gens se développer. C'était un pacifiste. Il avait surtout à régler ses propres problèmes.

Alors quel enseignement s'est développé ? Il s'est développé un enseignement à multiples facettes. Entre les récits de voyage de Candilis, avec forces diapositives, qui étaient sensé tenir lieu de cours ; et nous, nos constructions théoriques sur l'impérialisme ; et le bricolage intelligent d'Alexandroff... C'est les trois tendances qu'on pourrait isoler, à mon avis. C'est une assez bonne base de départ. Parce qu'évidemment, Candilis était tout le temps en vadrouille donc c'étaient ses assistants qui faisaient les projections. En revanche, nous, nous avons toujours été très présents ; en tout cas, on assurait les cours avec beaucoup d'assiduité. On profitait des vacances pour aller faire nos aventures en Afrique. Moi, je n'ai pas arrêté de travailler en Afrique, et même en France, sur des questions d'urbanisme. Cela me donnait une bonne base pour en faire des cours. J'ai toujours refusé le compte-rendu d'aventure. C'est très difficile à faire ; cela peut être intéressant aussi mais il faut être intelligent. Il faut être capable de théoriser une pratique et de l'amener à un niveau d'intelligibilité suffisant auprès des étudiants, ce qui n'est pas toujours le cas et pas toujours facile. Parce que le compte-rendu de diapos devient souvent des études de cas. Ce n'est pas évident. C'est ce que faisait Candilis. Il parlait d'expériences de sites, de villes. C'était très intéressant mais cela ne donnait pas du tout un contenu praticable. Nous, nous avions la prétention d'être créateur de concepts - un peu trop peut-être. Et puis, Alexandroff était un bricoleur de génie.

- *Quels types de concepts du coup ?*

- Les concepts classiques des luttes antiimpérialistes, du développement national... que les gens se fassent eux-mêmes, que les peuples se fassent eux-mêmes... ce qui a été complètement balayé par la Coopération internationale qui, au contraire, a conçu le développement comme un branchement sur le marché international, sur le marché mondial. Ce sont des thèses qui ont servi les bourgeoisies locales mais qui n'ont pas servi les peuples. Mais cela ne fait rien, ça occupe encore des gens. C'est très difficile : le décrochement national comme base d'une politique de développement est très difficilement faisable aujourd'hui. On est obligé d'ajouter des branchements sur le marché mondial, ce qui a tendance un peu à enrichir les uns et à appauvrir les autres. Je nage complètement dans ce qu'il faudrait faire...

- *J'ai remarqué qu'à l'UP 6, notamment avec le laboratoire Tiers-Monde et le Laboratoire d'Architecture Pratique, vous aviez donné beaucoup d'importance à la pratique opérationnelle...*

- alors, après, disons dans une deuxième période, avec l'arrivée des crédits aussi... Il y a eu quand même pas mal de crédits alloués, avec la possibilité de prendre des billets d'avion et d'organiser des ateliers sur les sites eux-mêmes. Et cela, ça changeait beaucoup les choses. Il y a eu des choses qui ont été très intéressantes et qui ont été conduites comme ça.

- *par exemple ?*

- Moi, j'ai participé à plusieurs opérations comme ça. Mais c'était surtout à la fin... Avec Agnès Deboulet par exemple [Voir le Centre SUD – Situations Urbaines de Développement], qui avait monté pas mal d'opérations comme ça. Mais elle confondait un peu – ce qui était très intéressant d'ailleurs – les situations de pauvreté et de précarité à l'intérieur du pays avec le sous-développement, ce qui est du point de vue pédagogique extrêmement intéressant. Ça, cela pourrait être une 4ème tendance.

- *C'est plutôt dans les années 1990, non ? Il y a plusieurs enseignants qui disent que le mal-développement en Occident et le sous-développement dans les pays du Sud...*

- C'est le même combat.

- *Oui, voilà.*

- Oui, finalement, c'est la même sensibilisation qu'il faut faire vis-à-vis des étudiants. Voilà, ça, ce serait une 4ème tendance, qui se développe après les trois autres. C'est celle d'un transport sur place et d'un exercice in situ, quoiqu'un peu formel parce qu'on ne restait pas plus de 15 jours, ce qui est très peu pour appréhender une situation. Bon c'est mieux que rien quand même mais cela donne une vision un peu « avion ».

- *Il y a eu aussi quelques projets de réelle pratique opérationnelle qui durait plus longtemps. J'ai vu, par exemple, Bruno de Saint-Blanquat qui allait au Burundi avec un groupe d'étudiants où ils restaient 6 ou 8 mois pour faire des plans directeurs d'urbanisme.*

- Je ne me souviens pas de ça. Mais Saint-Blanquat est capable de ça.

- *Tout à l'heure vous disiez qu'il fallait surtout donner aux étudiants une sensibilité...*

- Oui, c'est-à-dire un entraînement professionnel à appréhender des situations qui ne sont pas répertoriées comme situations sociales auxquelles l'architecture fait face.

- *Donc finalement, il n'y a pas de méthode d'enseignement spécifique au Tiers-Monde mais plus une sensibilité à avoir ?*

- Oui, c'est ce que je crois comprendre. Mais quand même, il y a des gens qui se sont spécialisés dans l'exotisme. Il faudrait faire exactement le compte. Mais je crois que la tendance est plutôt... Agnès Deboulet, mais peut-être Saint-Blanquat aussi. Saint-Blanquat est un être tellement compliqué, qu'il en est mort. C'était un type tellement intelligent qu'il se perdait un peu dans ses histoires. On ne savait jamais vraiment ce qu'il faisait. C'était un drôle de mec. Il était avec Alexandroff dans les années 1980 ?

- *Plutôt au début des années 1970, ensuite il rejoint votre « groupe » et en 1979 est créé le Laboratoire Tiers-Monde.*

- Ah oui, il a fait ça ? ça existe le Laboratoire Tiers-Monde ? il a été monté en quelle année ?

- En 1979. D'après les archives, il y avait Saint-Blanquat, Massiah, vous, Raymond Gili, Pastrana, Tsiomis, etc.

- Moi, je n'étais pas là-dedans.

- Ab bon ? Pourtant vous êtes inscrit plusieurs fois comme chercheurs dans les archives.

- Ah bon ? bin, j'y étais alors. [...] J'ai toujours été rebelle à cette idée parce que l'enseignement était tellement perfectionné que la recherche en appui de l'enseignement n'avait pas, à mon avis, un rôle très clair ; sauf la possibilité de donner une prime aux enseignants. Et je n'ai jamais eu cette prime. J'ai toujours refusé cette idée : l'enseignement, la pédagogie de base avait déjà suffisamment à faire, alimenté par la pratique et la recherche semble superfétatoire. J'imagine fort bien que cela séduise beaucoup de gens. J'étais dans le laboratoire Tiers-Monde alors ? J'ai fait quand même plusieurs publications, recherches là-dessus... papier, quoi.

- Il y avait aussi le Laboratoire d'Architecture Pratique avec Raymond Gili, Philippe Nick, Jean-Paul Flamand, Bruno de Saint-Blanquat et François Lautier...

- Oui, c'est la même tendance. Je ne savais qu'on avait formé des groupes aussi... Le Laboratoire Tiers-Monde faisait de la recherche ? Il ne faisait pas d'enseignement en tant que tel ?

- Oui, je pense que c'était de la recherche, mais je connais qu'un seul rapport de recherche.

- Alors c'est possible que j'y sois. Mais je n'ai jamais tellement marché... En revanche, j'étais plutôt favorable à l'écriture d'articles, de trucs comme ça de mise au point ; périodiquement, pour essayer de voir où on en était de nos concepts. J'ai écrit pas mal de petits trucs à droite, à gauche, dans la revue *Tiers-Monde*, etc. Parce qu'à l'extérieur [de l'école], je faisais partie de groupes de recherche sur les questions foncières.

- GRAIN [Groupe de recherche, d'aménagement et d'interventions nouvelles] ?

- Non, pas GRAIN. GRAIN, c'est un bureau d'études. Nous, on faisait partie d'un autre bureau d'études qui s'appelait ACT [créé en 1970], avec Massiah, qui s'occupait de thèmes mis aux enchères par le PUCA. Et puis aussi des interventions pratiques en Afrique ou ailleurs.

- J'ai vu que vous aviez écrit plusieurs fois avec Alain Durand-Lasserve par exemple.

- Oui, il faisait justement partie de ce groupe de recherche sur la production foncière et immobilière dans les pays du Tiers-Monde.

- Donc vous aviez surtout des relations avec des universitaires qui travaillaient sur ce sujet ?

- Oui, c'étaient souvent des universitaires. Cela n'a pas du tout arrangé ma carrière mais j'aime flotter entre deux eaux : faire le praticien chez les théoriciens, l'enseignant chez les chercheurs, le chercheur chez les enseignants. Je connaissais assez bien l'Afrique francophone et les problèmes d'aménagement urbain en lien avec le droit et les problèmes institutionnels ; c'était un peu ma spécialité.

- Du coup, vous collaboriez avec des instituts comme l'IFU et Michel Coquery ?

- Oui, je le voyais de temps-en-temps, je l'aimais bien. Madame ou monsieur ?

- Les deux.

- Ah, j'aimais bien les deux. Lui est mort mais, elle, elle existe toujours. Elle a l'air toujours active.

- Vous aviez des relations avec d'autres écoles dans les pays du tiers-Monde ? Par exemple, à Marseille, ils avaient une convention avec l'EAMAU de Lomé.

- Des conventions, non, mais j'allais faire des cours de temps en temps. Il y a eu en tout cas des ententes. Est-ce que cela a été formalisé ? Il y avait des ententes, même entre le directeur et le directeur de Lomé. Il y avait des échanges fréquents, des envois de personnes de l'un à l'autre. Est-ce que cela a été formalisé ? Il y a dû y en avoir parce qu'à cette époque-là, on faisait une convention pour un oui ou pour un non.

Moi ce qui m'intéressait surtout était de préparer des étudiants africains, surtout, et maghrébins. Cela me semblait être l'élément essentiel. Il y avait quand même 150 ou 200 étudiants africains donc on peut baratiner un peu sur le développement africain mais il vaudrait mieux les encadrer et les préparer. C'est ce que nous avons fait d'ailleurs, très largement.

- L'objectif premier était de former les étudiants venus de ces pays plutôt que de former des français à aller travailler dans ces pays ?

- Ah non, préférentiellement, c'était plutôt former les africains à revenir chez eux. Pour moi, c'est une expérience éprouvante puisque cela n'a pas marché. J'ai été un des rares à voir ce que faisait les étudiants sur le terrain et, la plupart du temps, ils se sont insérés dans le milieu professionnel national au mieux de leurs intérêts, en conservant une petite pensée émue pour le temps où ils étaient apprenti révolutionnaire à UP 6.

- Ils se sont fait happer par le système...

- On ne peut pas leur en vouloir. On peut un peu nous en vouloir d'avoir été un peu trop irréalistes. Mais bon, je ne vois pas ce qu'on peut faire.

- Que pensez-vous de ce paradoxe de finalement former des africains en France alors qu'à la même époque, les écoles ont du mal à se développer là-bas... par exemple, l'école de Dakar ferme en 1990.

- Bonne question. Poser la question, c'est y répondre. Pourquoi a-t-elle fermé ?

- Dans un article de Michel Coquery, il dit que c'est parce que les enseignants de cette école étaient en grande majorité des coopérants français.

- Il y a eu plusieurs types de logique qui se sont affrontés mais, disons que les architectes nationaux n'ont rien fait pour maintenir l'école. Si, ils étaient contents qu'on leur forme des commis d'architecte... Cela ne s'appelait pas comme ça, c'était « techniciens urbains », je crois. A Dakar, je parle. Là, ça marchait parce que c'étaient des gens qualifiés qui faisaient de bons « nègres » d'agence, comme on disait. Pour le reste, ils n'ont pas tellement bataillé. C'est dommage parce que c'était une école inter-état en principe...

- Il me semble que c'est plutôt celle de Lomé qui est inter-état.

- Ah, c'est celle de Lomé. C'est très difficile de faire vivre une école inter-état. Une école qui est propre à un Etat n'a pas de sens et une école inter-Etat est très difficile à faire vivre. Sauf les écoles qui ont un certain...sauf les écoles qui sont à Paris ou aux Etats-Unis. C'est difficile.

- Celle de Lomé s'en est bien sortie puisqu'elle existe toujours...

- Et vous connaissez des gens qui ont enseigné là-bas ?

- Non. On m'a parlé d'un certain Jean-Charles Tall qui dirige une école d'architecture à Dakar.

- C'est une affaire qui serait intéressante à traiter. Mais l'EAMAU à Lomé a du mal à survivre. Il n'y a plus de coopération française mais elle est quand même soutenue par la France. Vous y êtes déjà allé ? Non, forcément. C'est un petit monde. C'est compliqué d'enseigner. L'enseignement en Afrique est compliqué. En fait, c'est une toute petite base sociale... Je n'ai pas d'opinion. Je suis allé plusieurs fois à Lomé faire des conférences ; cela s'est très bien passé. Les gens étaient vraiment très réceptifs, on a bien discuté ; c'était très rigolo, très spontané. Mais j'étais blanc, j'avais écrit des trucs, etc. Les gens étaient contents de me voir. Ils me valorisaient outre-mesure : le blanc est arrivé pour parler donc on va y aller.

- C'est toujours comme ça ?

- Oh, je crois que ça l'est moins. Mais c'est quand même beaucoup comme ça aussi encore. Réceptionner un étranger dans une école en Afrique, c'est tout un événement ; parce qu'ils ont en marre de leurs enseignants qu'ils voient tout le temps car c'est tellement petit. Qui va leur parler du problème foncier ? Qui est-ce qu'ils ont localement pour leur parler du problème foncier ? Un individu corrompu du service foncier, un géomètre rusé comme un renard et malhonnête comme deux renards...c'est là le problème. La surface intellectuel d'une école est difficile à trouver. Sauf à faire rabâcher au jour le jour les rabâcheurs qui sont dans les services à côté. Ce n'est pas facile. Il faut y réfléchir parce qu'on ne fait de l'enseignement en reproduisant ses propres tares, ses propres étroitesse d'esprit, son savoir vivre qui n'intéresse personne...il faut un peu élever le débat quand même. Et en Afrique, les gens capables d'élever un peu le débat...S'il n'y a pas une université à côté qui puisse nourrir une partie de la réflexion - pas l'enseignement professionnel mais l'autre partie, c'est déjà pas mal. Est-ce que c'est ça qui s'est passé ? oui, je crois. Les géographes à Dakar ont été assez actifs à l'école, je crois. C'est compliqué. Une école à Paris a comme principe d'épauler les écoles qui sont ailleurs, surtout si on se targue de développer un enseignement vers le Sud.

Mais quand j'ai dit que, à l'école, mon travail consistait principalement à former des africains qui étaient là, cela n'a pas été bien compris.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Cela a peut-être été compris comme une ségrégation, que c'était ségrégatif comme démarche. Ce qui n'est pas faux, d'ailleurs, dans une certaine mesure. Mais vous voyez même ce problème-là n'a pas été...Bon, il n'y a pas eu une levée de boucliers mais cela n'a pas...Parce que cette école était une école internationale. J'ai toujours dit que l'école devait trouver en elle-même ses propres forces pour s'internationaliser. Et cela n'a pas toujours été facile parce que les gens qui venaient ne venaient pas pour s'internationaliser : les gens du tiers-monde ou du Sud qui venaient, ils venaient pour s'alimenter à la « parisienneté ». Il y a toujours eu un malentendu fondamental avec lequel il fallait faire. Les étudiants africains, par exemple, venaient chercher dans cette école, comme une espèce d'abeille qui venait distiller le miel parisien pour enfin pénétrer le véritable savoir de cette école.

- Et pour le valoriser une fois de retour dans leur pays ?

- Oui, par curiosité, pour le valoriser quand ils sont chez eux, pour faire l'architecte parisien là-bas. D'ailleurs, ils ont pas mal réussi. Généralement, ils ont mieux réussi que d'autres parce qu'ils avaient une culture politique, économique, sociologique, institutionnelle, juridique que d'autres architectes n'avaient pas.

- Mais pour autant, les étudiants français n'étaient pas interdits dans vos enseignements ?

- ah non, non, parce qu'il y avait énormément d'étudiants français intéressés par ce qui se passait dans le Sud. Pour y faire carrière ou pour aller y travailler un an ou deux ou trois. Il y avait un engouement très fort. Et cette communauté-là était très intéressante lorsqu'elle agissait sur le terrain. Ils s'entendaient très, très bien ; c'était extrêmement intéressant.

- D'avoir effectivement des étudiants...

- mixtes.

- Oui, cela devait faire un débat permanent très intéressant.

- Oui, très intéressant. Finalement, c'est peut-être plus intéressant d'assimiler problèmes de paupérisation nationale avec le sous-développement international, et puis c'est peut-être plus intéressant aussi de mélanger les étudiants nationaux avec des étudiants du Sud. Pourquoi ? Parce que, dans ces conditions-là, il y a un terrain plus facile, plus concret, plus accessible. Parce qu'aller 15 jours faire une visite au Brésil pour en tirer un enseignement, par exemple, sur les favelas ou les squats, cela se discute. Alors que, par exemple, choisir des situations de pauvreté à Marseille ou à Athis-Mons ou derrière l'hôpital Tenon, c'est pas mal. Parce que le raisonnement a des points communs sur la prise en compte des situations [?].

- A Marseille, dans les années 1990, ils ont voulu faire comme ça aussi et mettre ensemble les préoccupations du mal-développement en France avec le sous-développement dans les pays du Sud. Seulement, la Direction de l'architecture leur a dit qu'elle ne comprenait pas le rapprochement et a fini par fermer le CEAA. Finalement, la DAU était en retard par rapport aux écoles sur cette réflexion et ce rapprochement.

- Oui, c'est ça. Mais Marseille a été très en avance à un moment donné.

- Ah bon ?

- Oui, parce qu'ils étaient africanisés un peu. Il faut aussi des gens... Parce qu'à Marseille, il y avait surtout un mec ou deux, que j'ai connu sur le terrain.

- Leccia ? Il était à Dakar aussi.

- Il était en Côte d'Ivoire, non ?

- Oui, il a d'abord fait son VSNA à Dakar en 1966/67. Et de 1970 à 1973, il était en Côte d'Ivoire où il était directeur du plan d'urbanisme de San Pedro.

- à l'ARSO ?

- Oui, c'est ça.

- Il y avait combien d'étudiants à Marseille ?

- beaucoup moins qu'à l'UP 6.

- Oui, c'est sûr. Il y en avait trop à l'UP 6. [...]

- Comment se déroulaient vos enseignements ? Vous faisiez surtout des enseignements théoriques ?

- Non, on avait souvent la capacité de faire émerger dans les cours des cas pratiques qui étaient, justement, présentés par des étudiants du Sud ou bien on prenait des exercices un peu abstraits mais sur un terrain qu'un des enseignants connaissait bien. Donc on limitait les dégâts. Mais [?] c'est une forme d'enseignement qui n'a pas toujours bien marché parce que ce n'est pas facile de prendre un cas et de le présenter, de faire dessiner... parce que les gens n'osaient pratiquement pas dessiner, ils avaient la trouille. Pourtant, en architecture, il faut se lancer, même si c'est critiquable, et au contraire, c'est comme ça qu'on peut critiquer. Je pense que le terrain était évoqué, était évoquait... ce n'est pas suffisant... mais bon, on arrivait à...

- Ces études de cas étaient articulées avec le projet ?

- oui, c'est ça. On a souvent cherché à s'articuler avec un groupe de projet. A la fin, j'étais dans un groupe de projet avec Gili, Saint-Blanquat et... [Philippe Nick et François Lautier, projet option « Développement »]. Et on traitait toute sorte de situations. C'était sympa. Il y avait un enseignement qu'on pourrait appeler global, puis il y avait des études de cas et des projets. Des projets par sites, par situations. Il y avait une douzaine de projets et il y en avait bien 1/3 ou 1/4 qui étaient présentés par des ressortissants ou qui concernaient des pays du Sud. C'était intéressant. Bon de temps en temps, cela dérapait mais bon... Une école d'architecture, ce n'est pas un enseignement de tout repos, parce qu'il n'y a rien à enseigner finalement, sauf des bases. Et plus on enseigne des choses, plus on les éloigne de la pratique architecturale qui est, quand même, la deuxième jambe de l'enseignement. Et ça, c'est difficile à orchestrer : on vous accuse toujours de gagner les partiels, de gagner des hauteurs. Ou bien vous restez river dans une pratique sordide ou bien vous vous envoliez dans la stratosphère. C'est difficile de bien tenir la corde. Je crois que c'est toujours le drame. Je ne sais pas comment vous avez fait vous.

- Je n'ai pas assez de recul pour vous répondre.

- Il faut y réfléchir parce que... J'en garde un bon souvenir mais... pédagogiquement, j'ai toujours tenu à faire des cours d'architecture – c'est le cas de le dire – d'au moins 40 minutes, parce que plus c'est trop demandé des fois à ces cochons d'étudiants. Ils commencent à... et il n'y avait pas encore le téléphone portable... ils commencent à s'impatiser. Bon, ils ne sont jamais hostiles mais...

J'avais un rythme comme ça ; toutes les 10 minutes, je faisais relire. C'était indispensable pour maintenir... c'était un rituel. Qu'est-ce que je vais dire après ? 20, 30, 40... personne n'était dupe, tout le monde rigolait. Mais enseigner le droit est plus facile peut-être... encore que... Parce que la plupart des gens enseignait le droit mais de façon juridique. Ça, c'est mauvais.

- Je ne vous raconterai pas mes cours de droit alors.

- Faire un cours de faculté de droit en école d'architecture, ça n'a aucun sens.

- Oui, d'ailleurs, il y a eu une époque où les UP se sont un peu plus interrogées sur comment devait se dérouler l'interdisciplinarité. C'est Bernard Huet qui disait que les disciplines qui ne sont pas purement architecturales doivent faire un enseignement relatif à l'architecture pour montrer ce qu'elles peuvent y apporter.

- Bien sûr, c'est évident.

- Oui, mais ce n'était visiblement pas le cas dans toutes les UP...

- Oui, il fallait, à mon avis, que tous les enseignants de toutes les matières participent à un groupe de projet et participent à des diplômes. Sinon, il n'y avait pas d'écoles d'architecture... enfin, c'est mon point de vue. Ces gens qui s'enfermaient dans leur spécialité... j'allais dire, y compris l'architecture... c'était pénible, parce que c'est tout de même, l'architecture, un engagement, une prise de position sur un aménagement, sur une forme, sur une organisation, sur une orientation, etc. Ne jamais considérer... Le concept de « Culture architectural » me semblait toujours un peu suspect. C'est une culture qui prépare à une pratique... La culture

d'une pratique, c'est plus proche de la pratique que de la culture...Bon. J'ai toujours dit que je regrette que les écoles d'architecture ne soient pas des écoles professionnelles. Ça ne faisait pas plaisir.

- *Donc vous n'étiez pas tant pour le rapprochement avec l'université à l'inverse de certaines personnes ?*

- ah oui, alors là, j'étais très favorable à ça, parce qu'on peut être dans le cadre université, en profiter, et faire un enseignement adapté. Non, ce que je redoutais surtout est l'isolement de l'école, et sa domination par la profession, par les...

- *Par l'Ordre ?*

- oui, par l'Ordre. Mais l'Ordre avait tellement peur de l'UP 6 que...Par contre, en province, ce n'est pas pareil. [...il me demande l'heure, parce qu'il a un rendez-vous chez le dentiste...puis il parle de la tenue des passants...]

- *J'ai peut-être encore 2 ou 3 thèmes à aborder si vous le voulez bien.*

- oui, allez-y.

- *Vous avez parlé très rapidement tout à l'heure de la politique de coopération française. Vous pensez que cela a joué un rôle dans le développement des cours sur ces pays-là ?*

- bin...l'accueil des étudiants qui relevaient des états avec lesquels la coopération fonctionnait a été assez apprécié pour la préparation, mais cela ne nous a pas valu beaucoup de cadeaux. Est-ce que l'école ne recevait pas une subvention pour l'accueil des étudiants ? Je crois bien. Je ne suis pas sûr.

- *Cela dépend des époques. Dans les années 1970, les étudiants me semble-t-il étaient surtout boursier de leur pays pour venir en France...*

- Ah oui, c'est ça. Malheureusement, après, cela s'est beaucoup dégradé. Le problème est qu'ils ont travaillé pour survivre. Ils n'avaient plus de bourses...ils étaient crevés, ils fréquentaient l'école mais des fois c'étaient des vrais zombies. Ils avaient passé la nuit à être veilleur de nuit. Et ils venaient le matin...Des fois, ils étaient même mariés. Non, ça a été très dur pour eux, très dur. Alors, vous avez une autre question ? ça, c'est un questionnaire que vous aviez rédigé ?

- *C'est un pense bête avec les thèmes que je voulais aborder avec vous.*

- Vous devriez me les envoyer. Prenez les questions qui restent. Je pourrais réfléchir, parce que j'écris volontiers.

- *D'accord, je le ferai mais il faudra que je les améliore parce que là, il s'agit d'un pense-bête où elles ne sont pas formalisées.*

- Si vous choisissez trois ou quatre questions, je peux vous faire un petit baratin en réponse.

- *D'accord, sinon pour enchaîner sur la coopération ; les programmes comme celui du REXCOOP, ce sont des choses dont vous êtes restés éloignés ?*

- REXCOOP a toujours eu très mauvaise réputation pour moi, parce que c'étaient des bandes de parvenus qui...Il y avait des choses intéressantes dans REXCOOP, surtout au niveau des recherches de matériaux. Ça, c'était intéressant. Mais, mon enseignement n'a jamais été couplé à REXCOOP.

- *et la Banque Mondiale, etc.*

- La Banque Mondiale était...nous a toujours ignoré et nous a pris pour des adversaires, ce qui était vrai. Malheureusement, c'était vrai aussi au niveau professionnel.

- *Pourquoi des adversaires ?*

- Parce qu'on racontait des histoires qui étaient insupportables pour eux. On parlait de la montée des luttes antiimpérialistes, du caractère inadmissible du « consensus de Washington ». Il n'en faut pas beaucoup pour la Banque...Moi, j'ai été complètement...pendant pratiquement toute mon activité professionnelle, j'ai été mis de côté par la Banque. Je n'ai pas été crucifié, je ne suis pas un martyr de la Banque mais...Il y avait quelques personnes qui oubliaient de mettre notre bureau d'étude comme destinataire des appels d'offre.

- *Volontairement ?*

- Cela n'a pas été marrant. Mais REXCOOP a été une ouverture intéressante pour pas mal d'architectes, pour Saint-Blanquat notamment.

- *Ah oui ?*

- Oui, c'est dommage qu'il ne soit plus là pour vous expliquer comment il a fait. Mais il a vu dans REXCOOP, une rénovation de la coopération traditionnelle, ce qui était vrai d'ailleurs. Avec toute une bande, des ex-maos reconvertis aux affaires...avec des gens qui ont trouvé le moyens de capter du fric. Ils ont fait ce qu'ils ont pu, ils n'étaient pas loin du GRET. Et à un moment donné, ils ont fonctionné comme des rénovateurs de la coopération.

- *C'est-à-dire ?*

- Moins paternaliste et plus techniciste. C'est-à-dire qu'on peut travailler, par exemple, sur la question des nouveaux matériaux, l'emploi du bambou ou le plâtre, la terre stabilisée, des trucs comme ça...qu'ils voyaient comme une espèce de salut.

- *et j'imagine, plus en collaboration avec les populations locales ?*

- Pardon ? C'est à moi que vous demandez ça ? [rires] C'est ce qu'ils prétendaient. Il y a toujours un peu de démagogie quand on s'adresse au Tiers-Monde. On ne sait jamais ce que vous raconte les gens, si c'est vrai. Ce n'est pas parce qu'on va boire un coup avec un copain rencontré dans une banlieue pourrie d'une ville pourrie qu'on pratique une coopération fraternelle.

- Et j'imagine qu'il y avait aussi cette angoisse, ou alors ce n'était pas aussi explicite à l'époque, de parler un peu de néocolonialisme...

- Bien sûr !

- Travailler sur le Tiers-Monde, c'était le risque d'avoir cette étiquette...

- oui, oui, chacun se renvoyait ces étiquettes-là. REXCOOP, justement, se présentait comme une école – si on peut dire – de pensée exempte de tout néocolonialisme, parce qu'ils étaient récents, etc. En fait...ils ont fait [?] dans les pires conditions, à Nairobi ou ailleurs. [...]

- A Marseille, par exemple, la politique de coopération commençant à s'estomper dans les années 1990, ils ont eu l'impression que cela avait un impact fort sur leur enseignement, jusqu'à se qu'il disparaîsse en 1994.

- oui, oui. Mais est-ce que c'est à la même époque que REXCOOP ?

- le programme REXCOOP a eu une durée de vie limitée, de 1981 à 1987. Et puis, au début des années 1990, la politique de coopération française change [intégration au ministère des Affaires étrangères en 1999] avec les pays du Maghreb notamment. Et à Marseille, ils disent que c'est pour cette raison qu'ils ont fermé le groupe Tiers-Monde, et parce qu'il n'y avait plus assez d'étudiants de ces pays qui venaient.

- Ils ont raison. Aussi, pendant la même période, se montent au Maghreb des écoles d'architecture. Ils voulaient toujours développer les écoles nationales...Aujourd'hui, tous les architectes...Je connais très bien le Maroc, j'y suis allé pratiquement tous les mois pendant une petite dizaine d'années récemment...enfin tous les mois, il ne faut pas exagérer. Il faut que j'exagère un peu pour vous intéresser [rires]. Tous les architectes de là-bas sont formés par les écoles de Rabat, de...Il y a beaucoup d'écoles privées qui sont montées par des [?].

- Cela s'est senti à La Villette cette diminution ?

- Oui, je pense qu'il y a eu...Mais en même temps, il faut bien noter aussi qu'il y a la montée de...Non, c'est plus tard...la montée des projets financés par l'Agence Française du développement, l'AFD [ateliers dans les années 2000 dirigés par Agnès Deboulet à La Villette – réseau Centre SUD]. Dans une certaine mesure, l'AFD a repris en main toutes les fonctions...une bonne partie des fonctions de la Coopération. Il faudrait que je vous retrouve cet espèce d'article que j'avais fait où je m'étais posé la même question.

- Finalement, avec la mondialisation et l'apparition de l'ère numérique, est-ce qu'il n'y a pas une généralisation des échanges qui changent les modalités de travail sur les pays du Sud ?

- oui, ça devient – pourrait-on dire – une spécialisation dans la mondialisation. Et même, c'est mal vu comme spécialité parce que, dans une certaine mesure, c'est la mondialisation qui compte, pas le développement. Parce que le développement, quand même, il doit se faire...il se fait un peu contre la mondialisation. C'est très mal vu. Heureusement qu'il y a des gens dans les pays du Tiers-monde qui sont tellement coupés du reste du monde et qui souffrent suffisamment pour nécessiter qu'on s'intéresse un peu à eux, sans devoir le présenter comme un problème mondial. C'est un sacré truc. Il faut réfléchir là-dessus. On est passé d'un système colonial, c'est sûr, à...Il faut le voir comme ça, je pense qu'il faut ouvrir le champ historique et intégrer le colonial...les gens sont furieux quand on dit ça...il faut intégrer le colonial dans votre raisonnement, en se disant que dans le système colonial il y avait un enseignement du développement colonial qui était assuré et assumé par des cours à l'école coloniale, par des enseignements de l'anthropologie appliquée à la colonisation...il faudrait voir dans quelle mesure – je n'ai jamais retrouvé ça d'ailleurs – un enseignement de l'urbanisme qui aurait été fait par l'école coloniale...Je n'ai pas trouvé, je n'ai pas tellement cherché, je n'ai même pas été à l'ancienne école coloniale...Mais on leur apprenait le droit, l'anthropologie, la sociologie, des rudiments de coutumes...

- Avez-vous lu ce livre de Marie-Ange Rauch sur, justement, comment les anciens de l'ENFOM sont petit-à-petit arrivés au ministère des Affaires culturelles lors de sa création ?

- Comment cela s'écrit ?

- R-A-U-C-H, Marie-Ange.

- Je ne vois pas qui s'est [...Je cherche sur internet le titre du livre, Jean-François Tribillon le note...]

Envoyez-moi quelques questions, je vais essayer de reformuler ça. J'ai un petit papier pour montrer comment on est passé...sur l'évolution du métier de consultant pour l'Afrique francophone, comment on est passé d'un statut de technicien-conseiller des Etats envoyé par l'Etat français au statut de préparateur des projets à financer par la Banque ou par le [?], et comment...ce n'est pas du tout le même métier.

- Oui, je voudrais bien lire cet article !

- Je crois qu'il a même été...vous connaissez les mouvements écolos, vous ?

- oui, certains...

- Je tâcherai de vous le retrouver, sinon il doit être dans la bibliothèque informatique du mouvement 4D. Je l'ai présenté comme papier d'humeur – si on peut dire – dans un colloque de l'ADP [Association des professionnels, Villes en développement] ; Vous connaissez l'ADP ?

- oui.

- L'ADP n'est pas lié aux écoles, très peu. Qu'est-ce que vous pourriez voir aussi ? Alexandroff, ce serait bien. Faites attention, c'est un drôle de mec...s'il vit encore. Je pense que si vous le voyez c'est qu'il vit encore. [sourire]

- Je vais demander à pierre Clément qui m'en avait parlé aussi.

- Et sa femme est très, très bien. Jeanne...

- *Jeanne-Marie.*

- oui, elle est vachement intelligente. Elle est moins folle que...

- *que son époux ? J'ai peut-être une dernière question si vous le voulez bien. Il y a plusieurs personnes qui m'ont parlé de la réforme de l'enseignement de l'architecture en 1984 qui aurait fait du mal à l'enseignement avec l'obligation des certificats. J'ai l'impression que ces certificats imposés ont pu atténuer l'engouement pour le Tiers-Monde en effaçant la possibilité de faire des enseignements sur les sujets qu'on voulait.*

- On s'est arrangé pour tellement ouvrir que ça a été sans conséquence. Flamand, vous allez le voir quand ?

- *La semaine prochaine, à La Rochelle.*

- ah oui parce qu'il ne bouge plus maintenant.

- *si, si, il m'avait proposé de venir jusqu'à Nantes.*

- Ah lui, il en connaît...il va être très précis sur Martin et tout ça.

- *Parce que vous l'avez rencontré à Dakar aussi ?*

- Non, il était déjà parti de Dakar.

- *ah bon ? il m'avait dit qu'il vous avait rencontré en Afrique avec Gustave.*

- ah oui, en Afrique mais pas à Dakar...ah si à Dakar, à l'occasion d'un triste événement. C'était...Je crois qu'il était essentiellement en Côte d'Ivoire pendant que j'étais en...Mais il y avait une espèce d'international...Il y avait deux types de coopérants, quoi. Il y avait les coopérants qui étaient là pour maintenir...pour maintenir la France colonial, et ceux qui luttait contre...qui étaient plutôt en faveur d'une libération africaine. On se connaissait plus ou moins, tous, plus ou moins.

- *Il y avait les pro-France Afrique et les...*

- Oui, c'est beaucoup dire mais c'est un peu ça.

- *un peu comme pour la Guerre d'Algérie avec ceux pour l'Algérie française et...*

- Oui mais c'était moins sanglant que l'Algérie. C'étaient les mêmes tendances.

- *J'ai lu un livre écrit par un coopérant sur ces querelles entre coopérants, surtout par les coopérants communistes, où il disait que les coopérants qui y allaient pour le service militaire étaient mieux vu parce qu'ils n'avaient pas vraiment le choix alors que les coopérants civils qui y allaient pour travailler étaient un peu des traîtres qui se faisaient de l'argent...*

- Exactement. C'est vrai, c'est vrai. On était un peu des boyscouts et les autres, un peu, des légionnaires. Mais finalement, ça, c'est l'essentiel – il n'y en a pas beaucoup – de notre enseignement à Massiah et moi. Et Flamand aussi, largement. Je ne pense pas que...Vous connaissez le bouquin d'Alexandroff sur l'architecture bioclimatique ?

- *Non, pas encore...*

-*Quelque chose comme ça. Si vous voulez opposer les contenus des enseignements, ce serait quelque chose comme ça. [...Il me montre le livre qu'il a écrit avec Gustave Massiah...] C'est rare, vous avez de la chance d'être tombé sur moi. [...Dit-il les yeux à nouveau souriant...]*

Entretien avec Gustave Massiah, 1^{er} juillet 2019, à Paris (durée : 1h38)

Nous nous retrouvons dans un bar à Paris. Je commence par présenter mon sujet de thèse.

- *Pouvez-vous commencer par me raconter comment vous en êtes venu à travailler sur les « pays en voie de développement » ?*

- C'était à peu près naturel parce que cela faisait très longtemps que je travaillais sur les pays en voie de développement. Ce qui était moins naturel, c'était de me retrouver à l'école d'architecture. Jean-Paul Flamand vous racontera ça mieux que moi parce qu'il y a été avant moi. En fait, de mon côté, j'ai fait l'école des Mines à Paris, je suis ingénieur. Après j'ai fait l'ENSAE où je me suis beaucoup intéressé à l'économie du développement. A la suite de mon parcours d'ingénieur, je me suis retrouvé à faire de l'informatique au début. Et après avoir travaillé sur l'économie du développement, je m'étais retrouvé investi dans pas mal d'associations de solidarité internationale. Je suis parti travailler au Sénégal pendant deux ans.

- *Dans le cadre du VSNA ?*

- La coopération. Oui, c'est ça. Donc je travaillais au cabinet du ministre du Plan où je m'occupais notamment des commissions qui concernaient les infrastructures, l'urbanisation, etc. Donc j'étais un peu parti là-dessus. En même temps, à partir des années 1957/58 quand je préparais les grandes écoles, je m'étais beaucoup investi dans le syndicalisme étudiant et je m'étais beaucoup investi notamment sur les questions de la décolonisation, sur les mobilisations par rapport aux deux grandes luttes de libération qu'étaient l'Algérie et le Vietnam. L'Algérie a joué un rôle très important... Cela m'avait notamment amené à beaucoup travailler avec la FEANF et l'UGEMA [union générale des étudiants musulmans algériens]. Donc j'étais un peu dans cet univers. Alors, il se trouve qu'au Sénégal, je me suis retrouvé très impliqué dans beaucoup d'actions ; notamment, nous avons créé un groupe qui travaillait sur les questions de développement avec quelques sénégalaises et sénégalais. Il y avait par exemple Ousmane Sembène, un grand cinéaste africain ; Fatou Sow qui a été la première femme sociologue africaine, etc. Et nous étions quatre ou cinq à faire partie de ce groupe de réflexion [...]. C'est aussi au Sénégal que j'avais rencontré Tribillon. Et j'avais aussi travaillé avec quelqu'un qui a joué un rôle assez important, qui s'appelait Jacques Bugnicourt et qui à ce moment-là avait créé l'école nationale d'économie appliquée et qui a ensuite été le fondateur de ENDA, la première ONG du Sud. Du point de vue urbain, avec Bugnicourt et avec l'urbaniste Philip Langley, nous avons pas mal suivi toute la réflexion sur l'urbanisme de Dakar.

- *Avec Ecochard ?*

- avec Ecochard. C'est moi qui suivais les travaux d'Ecochard au Plan. C'est Bugnicourt et Langley qui ont amené Ecochard dans le bidonville de Dakar [rires].

- *Ce n'était pas le genre d'Ecochard ?*

- Non, Ecochard, je me rappelle très bien : on avait survolé en hélicoptère la presqu'île de Dakar, il avait dit « c'est une main, donc va développer comme ça... ». Donc il avait une vision un peu élevée. Donc, à partir-là, on s'est dit qu'on allait quand même lui montrer la réalité. Il y avait à ce moment-là des débats assez intéressants à Dakar sur la question du développement avec des gens comme Bugnicourt qui a très marqué. L'ENDA est une association assez extraordinaire, elle a été créée à la fin des années 1960 [1972]. Elle se définissait autour de trois propositions : c'est une association du Sud et dans le Sud, c'est une association d'environnement et c'est une association qui s'occupe des bidonvilles, des quartiers populaires.

- *Donc, pour vous, il n'était pas incompatible d'être coopérant et en même temps, critiquer la vision de la politique de coopération française ?*

- ah non pas du tout. Il y a eu un moment où nous avons créé – à Dakar d'ailleurs – une association qui s'appelle le CEDETIM [initialement le Centre socialiste d'études du tiers-monde, devenu le Centre d'études et d'initiatives de solidarité internationale]. Le CEDETIM avait été créé dans le cadre du PSU et regroupait beaucoup de coopérants [NB : « pieds rouges »] parce qu'après la décolonisation, une partie de la jeunesse qui s'était beaucoup radicalisé notamment à travers les luttes de l'UNEF pour la Guerre d'Algérie – et le Vietnam – est parti en coopération avec l'idée de pouvoir, pour certains, construire la révolution, pour d'autres, construire les Etats.

- *J'ai vu qu'à un moment le CEDETIM avait volontairement perdu ses adhérents parce que la politique de coopération s'était durcie contre les militants.*

- Oui, c'était en 1968/69. En fait, le CEDETIM est créé entre 1965 et 1967 et il est créé par un regroupement de plusieurs groupes. Le premier, dans le cadre du PSU, est un centre de documentation et d'études sur les problèmes du tiers-monde créé par Manuel Bridier, un résistant. Jean-Yves Barré et moi avons créé à Dakar un comité Vietnam-Sénégal. Un autre ami avait créé un groupe pour aider à la résistance grecque contre le fascisme grecque. Il y avait un ou deux autres groupes. Donc de 1965 à 1967, on se réunit. Notre premier bulletin s'appelait « Pourquoi coopérer ? comment coopérer ? avec qui coopérer ? ». C'était vraiment un réseau de coopérants de gauche.

- *Donc avant 1968, il y avait beaucoup de coopérants de gauche, socialistes ou communistes ?*

- Enormément.

- *Et après 1968, c'est plus difficile, ils sont surveillés ?*

- En fait, entre 1966 et 1968 – c'est là que la coopération a commencé –, une partie des étudiants qui s'étaient engagés dans l'UNEF, et dont une partie continuait à travailler sur le Vietnam, était tout à fait ouverte à l'idée de la coopération et beaucoup sont partis.

- *Donc vous étiez déjà affilié au PSU avant de partir ?*

- Oui. Enfin, j'étais entre le PC et le PSU en réalité. Donc entre 1962 – fin de la guerre d'Algérie – et 1968, il y a une grande partie de la jeunesse qui s'engage dans la Coopération, avec une ambiguïté. Donc le CEDETIM comprend 2 à 3 milles coopérants dans tous les pays du Sud, essentiellement ceux de l'ancien empire français. Donc on a plein de groupes [du CEDETIM] qui sont très

actifs, un à Tananarive, en Algérie, etc. Ce sont des groupes dans lesquels on retrouve à la fois des nationaux et... Comme, quand même, la coopération est contradictoire – c'est-à-dire à qu'on retrouve des coloniaux qui forme une partie de l'armature de la coopération, notamment les administrateurs coloniaux.

- *les anciens de l'ENFOM.*

- Oui, mais dont une partie n'était pas réac'. Ils n'étaient pas tous réac'.

- *Il y a eu Jean-Paul Martin par exemple.*

- Oui, bien sûr. Mais il n'y avait pas que Jean-Paul. Jean-Paul était un peu une exception parce qu'il est allé plus loin. Il était juge. Il est sorti de l'ENFOM comme magistrat, il est parti au Cameroun et un jour on est venu lui dire que le colonel de gendarmerie avait torturé des gens, il l'a mis en taule, mais il a été exclu de l'administration coloniale. Alors il s'est réinvesti dans la formation. Jean-Paul était un des plus radicaux ! Mais il y avait plein de monde qui n'était pas radical mais qui était attaché au tiers-monde. Par contre, il y avait énormément d'étudiants. Beaucoup avait commencé à travailler sur le développement, la décolonisation. Dans notre groupe du CEDETIM, il y avait quelques chose de particulier, c'est que quand on arrivait, on était confronté à la présence coloniale française qui était restée. Le groupe CEDETIM était à gauche, mais l'ensemble de la Gauche. Donc, quand on était confronté à Tananarive aux réac', venir du PC, des trotskystes, des maoïstes était secondaire, ce qui explique la philosophie du CEDETIM qui est un groupe très unitaire. Alors janvier 1968, le groupe d'Alger avait sorti un texte excellent qui s'appelait « ni missionnaire, ni mercenaire : coopérants ».

- *Où est-ce que je pourrais le trouver ?*

- peut-être que je peux vous le retrouver. Donc c'était un peu ça la ligne du CEDETIM.

- *On parlait déjà de politique de « substitution » quand vous y étiez ?*

- Un peu. C'est-à-dire que chacun parlait de ce qu'il voulait. Au Sénégal par exemple, il y avait un débat très fort sur « qu'est-ce qu'on fait de la coopération ? » ... Mais je vous enverrai, j'ai fait un texte dans lequel je ne raconte pas cette histoire-là mais qui s'appelle « Humanitarisme et altermondialisme » sur l'histoire justement des courants. Dans la coopération, il y avait un débat entre deux courants sur le développement qui était très fort au Sénégal. Les courants de gauche un peu radicale qui avaient soutenu la décolonisation étaient sur une ligne de la construction des Etats indépendants : pour construire les Etats, il fallait de l'industrie lourde, etc. Comme référence, il y avait quelqu'un de très important qui s'appelait Charles Bettelheim qui avait un séminaire à Paris - où j'ai fait la connaissance de Samir Amin – très intéressant parce que c'était un des endroits où il y avait beaucoup d'économistes indiens, parce que la décolonisation avait commencé en Inde en dehors de l'empire français. Il y avait donc tout ce courant marxiste disons qui était pour le progrès [?]. Et puis il y avait un courant chrétien – bon, il y avait des chrétiens marxistes aussi (par exemple, au niveau du PSU, les premières directions de l'UNEF étaient de la gauche chrétienne). Il n'y avait pas donc une coupure complète entre les marxistes et les chrétiens. Mais il y avait des courants chrétiens qui se battaient sur l'idée du développement à la base, de la paysannerie avec notamment au Sénégal – j'ai beaucoup débattu avec lui – le père Lebret. Il était aussi au Plan. Il était conseiller au Plan, c'est-à-dire l'IRFED, la CIMADE, etc.

- *ça existait déjà Economie et Humanisme ?*

- Je ne sais pas. En tout cas, c'est là où nous avons eu ce débat entre les marxistes qui considéraient que les tiers-mondistes étaient à la fois bassistes et ruralistes, et les chrétiens qui considéraient que les marxistes étaient étatistes, pour l'industrie lourde, etc. Tous les deux avaient raison. Et On se retrouvera plus tard, à un autre moment. Mais en attendant, il y avait ces débats-là. Et il y avait un autre débat : « qu'est-ce que c'est le Tiers-monde ? ». Alors, il y avait un livre... J'ai organisé début 1968 un débat avec Pierre Jalée qui avait écrit un très beau livre : *Le Pillage du tiers-monde*. Il y avait eu un débat qui avait beaucoup divisé les gens du CEDETIM dans lequel une partie disait être d'accord avec la thèse de Pierre Jalée – la révolution viendra du tiers-monde et des campagnes – et l'autre partie disait « non, il y a quand même des possibilités de rupture dans le Nord ». C'est dès 1968. Il y avait un débat extrêmement fort.

- *Donc le tiers-mondisme est toujours affilié au catholicisme ?*

- Non, mais pour les anti-impérialistes, le tiers-mondisme était un peu... Ce qui n'était pas tout à fait vrai parce que, vous savez, quand Alfred Sauvy a inventé le mot « tiers-monde » - dans un article du *Nouvel Obs* dans les années 1950 -, il dit approximativement « j'appelle ces pays les pays du tiers-monde, non pas parce qu'ils sont pauvres, non pas parce que c'est le troisième monde par rapport à l'Occident et l'Union soviétique mais par référence au tiers-état qui avait été privé de la parole politique ». Pour lui, le tiers-monde ce n'étaient pas les pauvres. Mais pour une partie des courants catholiques, ça se confondait un peu avec ça, c'était l'idée de l'aide. Donc la coopération, c'était l'aide. Par exemple, un des premiers slogans du mouvement tiers-mondiste était « donne-moi un poisson, je mangerai un jour ; apprends-moi à pêcher, je mangerai toujours » [Si tu me donnes un poisson, je mangerai un jour. Si tu m'apprends à pêcher, je n'aurai plus jamais faim]. C'était l'orientation tiers-mondiste. Et nous, on était anti-impérialiste.

- *deux courants qui ne se confondaient pas ?*

- Non. Le changement a eu lieu à partir de 1967 quand il y a eu le Biafra et donc l'apparition d'un troisième courant, celui des humanitaristes. C'est la création de Médecins sans frontières. Alors au début, MSF n'est pas en opposition total mais plutôt sur une ligne... Mais en 1969/70, avec le Biafra notamment, les humanitaristes se définissent comme anti-tiers-mondistes. Et à ce moment, on voit apparaître un vrai courant anti-tiers-mondiste avec Alain De Benoist – c'est la montée de l'extrême droite aussi -, surtout Pascal Bruckner, etc. Mais ces Libertés sans frontières qui se construisent mènent une bataille contre le tiers-mondisme. Et donc nous décidons d'organiser un meeting qui est convoqué par les associations : le CCFD, la CIMADE, le CEDETIM. Ce meeting s'appelle « Contre les anti-tiers-mondistes », et à la demande de Yves Lacoste, on rajoute « et contre certains tiers-mondistes » [rires]. C'est la création du CRID [centre de recherche et d'information pour le développement], du mouvement de solidarité internationale.

Pour revenir au CEDETIM, nous sommes en 1968... Enfin le CEDETIM, indirectement à travers le PSU, l'UNEF... car plusieurs membres fondateurs du CEDETIM sont le président de l'UNEF, Abraham Béhar qui est secrétaire général adjoint du SNESUP. Une grande partie des gens qui se retrouvent au 22 mars [1968, Nanterre] se trouvent complètement en prise avec les événements. Et fin 1968, surtout en 1969, c'est la « contre-révolution », la victoire électorale de la chambre la plus à droite [UDR]. Et, il y a donc une reprise en main complète de la Coopération. Et donc puisqu'il y a beaucoup de gens qui vont en prison (des nationaux) et que les étrangers sont expulsés, on prend la décision de demander aux nationaux de ne pas adhérer au CEDETIM, de supprimer le mot « coco » et de brûler notre fichier. On passe de 2500 adhérents à 300. Mais ça crée quelque chose de particulier, ça crée une très grande fidélité au CEDETIM, à l'idée du CEDETIM parce qu'il n'y a plus vraiment de CEDETIM mais les gens savent qu'on a fait passer leur sécurité avant l'intérêt de l'organisation. C'est un peu les deux caractéristiques du CEDETIM : unitaire et – quelque chose qu'on avait appris de 1968 – un fonctionnement de type horizontal. Il n'y a pas d'adhésion, c'est un réseau. Un réseau dans lequel plein de gens – sans se dire CEDETIM – reçoivent un bulletin, etc. C'est le CEDETIM comme il est aujourd'hui : un réseau international de solidarité.

- Et donc, au milieu de tout ça, vous arrivez au beaux-arts.

- Alors comment j'arrive aux beaux-arts. Justement, c'est très bizarre. Je rentre en France en 1966 et je travaille dans une boîte d'informatique. Je travaillais sur un ordinateur à l'école des Mines qui faisait trois fois la taille de ce bar et moins puissant qu'un portable. Mais je continue à travailler sur les questions de développement dans une boîte qui s'appelait la CGI. Je suis parti en Algérie notamment pour travailler sur le deuxième plan de développement de la ville.

- Dans quel cadre ?

- Justement, avec quelques jeunes, nous avons créé une coopérative de consultants qui s'appelle ACT sud qui était un regroupement de consultants en profession libérale. C'est dans ce cadre-là.

- Il y avait Tribillon aussi, non ? Il m'en a parlé.

- Oui, il y avait Tribillon. Alors un jour, je reçois un coup de téléphone de Jean-Paul Martin que j'avais très bien connu au Sénégal qui me dit « Voilà, Gus, maintenant je suis chargé de mission à l'école des beaux-arts ». Parce que le directeur de cabinet de Malraux le connaissait bien et surtout, Jean-Paul avait créé l'école d'administration au Sénégal donc il était connu comme étant à la fois un magistrat sérieux et passionné de formation. Il me dit « il s'agit de tout bouleverser. Est-ce que tu viendrais travailler avec nous à la direction des études ? ». J'ai dit « mais je ne connais rien à l'architecture ». Il me répond « Non mais il s'agit de tout bouleverser, tu seras très bon, en plus tu pourras apporter un peu d'informatique ». Une idée qui a servi à rien après. Je réfléchis pendant une semaine et je dis d'accord. Je démissionne de ma boîte et je rejoins la direction des études qui avait été créée. Le directeur en titre des études était Ecochard et l'animateur principal était Jean-Paul Flamand que je ne connaissais pas.

- Vous ne vous connaissiez pas avant ?

- Non. On était tous les deux avec un architecte, Alain Renier.

- Il n'y avait pas Dominique Bordes ?

- Non, Dominique Bordes était à la direction de l'administration. Voilà, c'est comme ça que je me retrouve à la direction des études.

- En plein milieu du bouleversement...

- En plein milieu d'un bouleversement complètement fou... Et là, j'y arrive en 1967. Donc effectivement, ce qui se passe est que la direction des études commence à travailler pendant un an. Flamand introduit les sciences sociales en faisant venir toutes une série de gens de beaucoup de nouvelles disciplines. Ecochard n'est pas très visible. Donc, on est tous les trois puis rejoint par un quatrième, un architecte qui s'appelle Christian [?] pour former la direction des études qui appuie le chargé de mission et le staff qu'il met en place. Mais là, pendant un an, on est en redéfinition, en recherche. Donc on est appuyé par Jean-Paul Martin et haït par l'ensemble des grands patrons.

- Surtout ceux du groupe A.

- Et du groupe B aussi d'ailleurs. Mais, par contre, avec un accord avec les gens du groupe C mais qui nous regardent en se méfiant quand même parce que c'est l'administration. Donc Jean-Paul propose de travailler ensemble sur un premier sujet de concours en travaillant sur une connaissance de la société et du territoire. On prépare des dossiers, on rencontre Malraux qui nous dit – très bonne analyse, un homme très intéressant – « l'architecture française est très mauvaise parce que les architectes français sont nuls, il faut leur enlever l'enseignement ». C'était ça sa théorie. C'était très juste parce que la profession contrôlait les commandes et son rapport avec l'Etat par le contrôle de l'enseignement. Enlever l'enseignement, c'était l'affaiblir. Je me rappelle très bien avoir dit « Monsieur le ministre, pour faire ça, il faut s'appuyer sur les étudiants ». Il avait dit « Allez-y, je vous soutiendrais ». On commence à monter des dossiers, on commence à définir l'idée des écoles d'architecture en Province puisqu'avant il n'y avait que des ateliers. On venait passer ses examens à Paris. Alors on décide qu'il faut créer des écoles indépendantes en Province. Et commence une bagarre assez dingue. Avant, les étudiants venaient de toutes la France et le jury formé de tous les patrons passaient le long de la Melpomène au « pas d'un honnête homme » - c'est ce qu'on disait – devant les panneaux et disaient « four » ou « médaille ». Donc on décide que dorénavant, il faudra passer un quart d'heure par étudiant. Un délire. Le Maresquier dit « mais cela va prendre des heures ! En plus vous le faites le lundi mais c'est la réunion de l'Académie, je ne peux pas venir ! » Et Jean-Paul était très bon, il disait « c'est comme ça, c'est une instruction du ministre ». Je me rappelle un jour où je me retrouve avec La Mache, qui était président du groupe B, et je lui dis « écoutez, dans chaque atelier maintenant, il y aura – c'était une idée de Flamand – un économiste, un géographe et un sociologue ». Il me dit « un économiste, d'accord ; il y a la comptabilité des agences. Un géographe, c'est vrai que les cartes peuvent être importantes. Mais un sociologue, ce n'est pas possible ». Et puis il dit « on peut passer un compromis : le sociologue me dira ce qu'il veut dire aux élèves et moi, je le dirai aux élèves ». [rires]

- Mais il ne rentre pas dans l'atelier.

- Mais il ne rentre pas dans l'atelier. D'ailleurs vous avez raison : dans beaucoup d'atelier où on a des amis des économistes et des sociologues, il y a eu scission.

- *Donc vous souteniez les étudiants pendant Mai 68 ?*

- Bon, les étudiants étaient très divisés, parce qu'ils travaillaient dans les agences. Donc, 1967 est une période très dure. Et éclate 1968. Là, c'est une période complètement folle, une période dont on rêve qu'on n'oublie pas quand on l'a vécu, extraordinaire. L'école est occupée, nous organisons des réunions dans la « Melpo » avec des architectes qui déchirent leur carte du conseil de l'Ordre – qu'ils ont repris après. Et puis, on crée l'atelier populaire d'architecture des beaux-arts. C'est extraordinaire. On voit que c'est vraiment assez fou comme période. C'est jusqu'en septembre. L'école est évacuée, elle est réoccupée par les étudiants. En septembre, le ministère reprend les répressions [?]. On revoit Malraux qui nous dit que cela devient trop politique. Et Malraux, très grand seigneur, nous envoie une lettre dans laquelle il dissout la direction des études « pour des raisons idéologiques », mais au lieu de nous virer pour fautes graves – puisqu'on a occupé l'école – il nous laisse nos postes.

- *du coup quels postes ?*

- des postes de professeur. Donc, l'école est réoccupée. A ce moment-là, le ministère prend une série de décisions – en reprenant les propositions qu'on avait faites : il crée les 13 écoles de Province et 5 écoles à Paris, sur des critères politiques. [...] UP 1 est donné à un groupe d'architectes du PC. UP 3 est donné à Versailles.

- *aux anciens étudiants de l'atelier Arretche.*

- Non, ce n'était pas Arretche. C'était un architecte très connu, ça va me revenir, qui avait créé une école plutôt de paysage. UP 4 est donné à Lemauresquier et Zavaroni. Et UP 5 est donné des constructivistes, notamment Chemetov. Donc, il y a une réunion à l'école qu'on réoccupe et on rédige un texte – qui deviendra la charte d'UP 6 – dans lequel une centaine de professeurs et mille étudiants disent « nous ne rentrerons pas dans ces UP ». Le ministère a dit « ceux qui ne rentrent pas dans ces UP d'ici un mois sont virés de l'enseignement de l'architecture ». Donc on réoccupe l'école et on commence un enseignement libre en s'appuyant un peu sur ce que faisait le groupe C, c'est-à-dire des ateliers, des enseignements subordonnés, etc. Il y a un débat passionnant « est-ce qu'on peut enseigner l'architecture ? est-ce que l'architecture existe ? ». On décide d'organiser des cours sauvages ; on fait un cours où on envahit le cabinet de Chalandon, ministre de l'Équipement ; on va au Monde ; on envahit le Louvre pour faire un cours sur la culture, etc. Puis au bout de trois mois, on négocie avec le ministère qui dit « écoutez, on va passer un compromis : tous ceux qui ne sont pas dans les 5 premières unités pédagogiques d'architecture seront dans l'unité n°6 ». C'est comme ça que naît UP 6. Donc on négocie, avec Bordes notamment qui accepte d'être directeur de cette école, et on obtient quelque chose de formidable : les crédits alloués seront proportionnels au nombre d'étudiants. Donc, on se retrouve avec plein d'argent.

- *Oui, vous étiez très nombreux.*

- Oui, on était nombreux. Donc, c'est là que commence UP 6 mais il y a très rapidement deux groupes qui partent : UP 7 et UP 8. UP 8 qui faisait partie du cœur de la... Ils étaient du groupe C ! Mais ils avaient une vision un peu plus historiciste, très intéressante. Et UP 7, c'était plutôt constructiviste. Puis, après dans UP 4, il y a une scission qui donne UP 9.

Alors, nous, de notre côté, qu'est-ce qu'on fait ? Chacun fait ce qu'il veut. Les professeurs font des propositions, il y a des cours... Avec Annick Osmont, nous créons un cours qui s'appelle « dé-féodalisons la profession », un cours en amphî. Il y a des cours qui parlent un peu de tout, et puis commence à se reconstituer des groupes d'architecture mais avec une proposition – qui tiendra quelques années – qui est que les groupes ne doivent pas comprendre que des architectes comme enseignants.

- *Donc vous vouliez des groupes pluridisciplinaires.*

- Oui, c'était pas mal. Cela avait un avantage énorme car c'est ça qui a formé et créé un corps d'enseignants en architecture parce que tout le monde va se mettre à faire de l'architecture.

- *Du coup, dès la création d'UP 6, il y a des enseignements sur les PVD.*

- Oui ! Alors quand on fait les comptes, quand on ouvre, il y a beaucoup de gens qui s'inscrivent. Au début, on fait un truc un peu fou : on décide de donner le diplôme à tous ceux qui sont là depuis longtemps – il y en avait, ils étaient là depuis 20 ans, c'était complètement délirant. On crée des jurys et on dit « Venez avec vos travaux, passez une demi-heure et on vous donne votre diplôme ». Donc, on dégonfle un paquet de gens qui encombraient l'enseignement de l'architecture. Donc au bout d'un an ou deux, une partie des mille étudiants n'est plus là. Une autre partie continue de se passionner et commence des débats continus en AG. On part du principe que chacun fait ce qu'il veut. Chacun fait ce qu'il veut mais à condition que des étudiants le suivent. La question des pays du Sud : la représentation change puisqu'on passe des pays colonisés aux pays décolonisés, aux pays du tiers-monde, aux pays du sud. D'abord, il y a quelque chose de très important : c'est à UP 6 que se retrouvent tous les étudiants étrangers.

- *Effectivement, j'ai vu 30% des effectifs.*

- Donc UP 6 est une école du Sud ! Enfin, ils ne sont pas tous du Sud mais quand même ! Et avec des paquets : pendant des années, ce sont des iraniens ; après c'est des marocains, après des turques, etc. Bon, et en même temps ça participe à une spécialisation.

- *Pourquoi leur choix portait sur UP 6 et pas une autre UP ?*

- Parce qu'UP 6 est très ouverte, c'est plus facile.

- *Ce n'est pas pour des raisons plus politiques ?*

- Oui, c'était un choix politique et une facilité. Enfin, c'était surtout au départ un choix politique. Les étudiants qui voulaient faire une carrière d'architecte classique ne venaient pas à UP 6 ; après, dans un deuxième temps, oui, quand UP 6 a commencé à...

- Donc, les expériences passées de chacun et le nombre important d'étudiants étrangers a favorisé l'émergence de ces enseignements. J'ai l'impression qu'à UP 6, il y avait surtout deux groupes importants : le groupe des Alexandroff et votre groupe.

- Alors, Alexandroff s'intéressait au Tiers-monde combiné à l'environnement.

- dès le début ?

- Oui. Et ils ont polarisé beaucoup de gens, donc c'est très avancé. Les Alexandroff ont joué un rôle très important parce qu'ils suivaient très bien les élèves tout en étant très permissifs ; ils acceptaient tout ce qu'on leur proposait. Toute idée nouvelle était bonne. Et d'un autre côté, effectivement, avec Flamand, Tribillon et Pastrana, on a commencé à développer des cours. D'abord, avec Tribillon, on a développé un cours de droit. Et avec Flamand, on a développé un module qui s'appelait « Urbanisme et impérialisation » qui était sur la question de l'évolution des villes du sud. C'était un séminaire de recherche. Et avec Tribillon, on a développé planification urbaine avec un cours de droit...qu'on a fini par formaliser dans le livre *Villes en développement*.

- Oui, il me l'a offert.

- Donc vous le lirez, vous verrez, cela donne un peu à voir tout ce qu'on a fait. Après, avec Pastrana, on s'est retrouvé à travailler avec beaucoup d'étudiants étrangers. Donc l'essentiel des travaux de réflexion, de formation étaient amenés par les étudiants. C'était la réponse à la demande des étudiants. D'une part, sous forme de cours et dans les groupes de projet, et surtout dans les mémoires de fin d'étude. Ce qui démontre la richesse et l'intérêt de l'UP 6, ce sont les mémoires de fin d'étude.

- Justement, le laboratoire Tiers-monde d'UP 6 a fait une recherche qui s'appelle Bilan de 10 ans de mémoires dans les PVD. Dans ce Bilan, vous vous interrogez sur l'existence ou non d'un enseignement spécifique aux pays du « Tiers-monde ». Est-ce qu'il faut une méthode « Tiers-monde » ou une méthode souple s'adaptant aux différents pays ?

- Oui et non. Les réalités sont spécifiques donc il faut une méthode spécifique. Mais pas uniquement sur le Tiers-monde, sur l'urbanité, sur l'espace. C'est la prise de conscience de la diversité des espaces. Après il y a des situations spécifiques. Dans ces situations spécifiques, il y a une question qui va être majeure pendant très longtemps c'est la question de la domination : il y a des espaces dominés et d'autres qui ne le sont pas. Mais en réalité, ce dont on va se rendre compte est que l'étude des situations spécifiques des Sud va servir pour comprendre les situations d'espaces dominés du Nord, notamment les quartiers. Ce n'est pas une spécialisation

- Effectivement, vous êtes nombreux à souligner que le sous-développement de ces pays est lié au mal-développement des pays du nord.

- Bien sûr ! Je vais vous envoyer un papier que je viens de terminer pour le CRID – qui va servir au débat pour changer le CRID – qui s'appelle « Repenser le développement ou repenser la solidarité internationale », une remise en cause de toutes les conceptions que nous avons. [...] Donc effectivement, il y a une spécificité mais ce n'est pas une spécialisation ! La spécificité, c'est la domination et l'évolution de la mondialisation. Mais le Nord et le Sud sont les deux faces de la même pièce. Après, il va y avoir d'autres développements. Il va y avoir une autre génération... Un peu de la même génération, il va y avoir des gens comme [Yong-Hak] Shin qui faisait un cours sur l'Asie, Chandhuri... Ces deux-là sont un peu la suite du groupe Alexandroff.

- Chandhuri aussi ?

- Ah oui. Au départ et après il s'autonomise. Chandhuri travaillait beaucoup sur l'Inde, enfin surtout sur la spiritualité. Un jour on m'a demandé comment je définirais UP 6. J'ai dit « C'est très bien parce que la semaine dernière j'ai vu, collé sur une vitre de l'accueil, deux propositions de nouveaux cours : une proposée par Sotchy [?], qui est un ingénieur, intitulée « formation de l'architecte d'exportation » (à partir de ses expériences, comment se former à des grands projets d'exportation), et une proposée par Chandhuri qui était « construction d'une maison pour un natif du verseau » ».

- Justement, cela amène une question : ces enseignements ont-ils été fait pour former des étudiants des pays du Sud ou est-ce qu'ils s'adressaient à des français qui voulaient partir ?

- C'était pour les deux justement. L'idée, c'était le mélange, la diversité et la confrontation.

- Par exemple, à Marseille, ils faisaient attention qu'il y ait 50/50 entre français et étrangers pour ne pas former que des étrangers.

- Ah non, à UP 6, ce n'était pas comme ça. Il y avait très peu de possibilités de gérer les inscriptions, donc s'inscrivait qui voulait... Donc je disais qu'UP 6 est un endroit où ces deux types de cours peuvent coexister. [rires] L'intérêt d'UP 6 est qu'on répondait vraiment à une demande ; une demande qui pouvait venir des professeurs : « j'ai envie de travailler là-dessus ».

- J'étais à la séance inaugurale des 50 ans de La Villette et, je ne sais plus si c'est vous ou Le Dantec qui disait que tout le monde pouvait venir enseigner mais que vous aviez refusé Nouvel et un autre.

- A UP 6, tout le monde pouvait venir. S'il y avait un poste, il était accepté. S'ils étaient plusieurs pour un poste, c'était la bagarre ; tous les courants se bagarraient. Par exemple, il y a quelqu'un qui vient, qui a un poste et, deux ans après, il raconte en AG : « Vous savez, je n'avais pas envie de venir à UP 6. J'avais envie d'aller dans une autre école où j'avais écrit à des amis, mais il n'y avait pas de place. J'ai donc écrit à UP 6 qui m'a répondu que si j'avais un poste, je pouvais venir. Donc, je suis venu. Quand je suis arrivé, j'ai demandé ce qu'on voulait que je fasse. Et, on m'a répondu que je faisais ce que je voulais. J'étais étonné. Mais, au bout de deux ans, je me suis rendu compte que je faisais ce qu'on voulait que je fasse » [rires].

- Il pensait avoir décidé mais, en fait, il y avait une demande sous-jacente.

- Oui, c'est ça. Il y a l'esprit du lieu ! Bon, d'abord, quand on propose quelque chose et qu'il n'y a aucun étudiant qui vient c'est problématique. D'ailleurs, à un moment, on a eu une discussion à UP 6 : « est-ce qu'on maintient le cours s'il n'y a pas d'étudiants ? » ... Au début d'UP 6. S'il n'y a pas d'étudiants mais que c'est intéressant, ils peuvent continuer. Mais après, on s'est dit que s'il n'y avait pas d'étudiants... [rires]

- *A l'école de La Villette, vous avez été une des écoles qui a fait le plus de pratique opérationnelle, notamment grâce au Laboratoire architecture pratique. Comment vous montiez ces projets ?*

- Ca n'a pas duré très longtemps. Il y avait deux ou trois professeurs comme Gili...

- *Philippe Nick, Bruno de Saint-Blanquat, François Lautier, etc.*

- Oui, c'est ça. L'idée était d'avoir des vrais chantiers. Cela a toujours été une question à UP 6. Les gens pensaient que cette liberté était très bien mais que l'inconvénient était qu'on ne formait pas vraiment à la réalité de la pratique professionnelle. Donc, par exemple, au début d'UP 6, les étudiants ont décidé de créer eux-mêmes un cours qu'ils appelaient « grattage », parce que personne ne voulait leur apprendre [rires]. Il y avait donc un cours de grattage comme on gratte dans les agences. Donc, effectivement, ce groupe de pratique opérationnelle a eu quelques chantiers.

- *Notamment dans les pays du Sud : à Aboisso, en Guadeloupe, au Burundi.*

- Oui.

- *Mais il n'y en a pas eu tant que ça ? Ce n'est pas quelque chose qui a réussi à fonctionner ?*

- Non, pas tant que ça, parce qu'à UP 6, il y a eu beaucoup de pratiques ; mais qui étaient des pratiques... Bon, il y a eu à UP 6 des gens qui ont essayé – comme dans d'autres UP d'ailleurs - de lancer ce en quoi ils croyaient... Huet a lancé les théories des survicistes. Donc effectivement, à un moment donné, il y avait ce qu'on a appelé le « Groupe des 7 » avec Castro, Le Dantec, Spinetta, etc. qui développait des théories de l'architecture sur un certain retour à l'ornementalisme, un certain brutalisme dans l'intervention urbaine. Ils n'ont pas développé de chantier à UP 6 mais dans leurs agences. Et puis, il y avait une pratique beaucoup plus militante, d'humanisation. Par exemple, à moment, il y a eu en France une très grande grève des travailleurs immigrés, la grève des foyers « sonacos » au début des années 1970 – très importante, la première grande grève – et à UP 6, certains professeurs décident de créer un comité de soutien technique au comité de grève des foyers. Donc, il y avait un comité de grève des foyers avec deux présidents, un sénégalais et un algérien, qui étaient venus nous voir. Donc, ils avaient demandé si on pouvait créer un comité de soutien technique basé à UP 6. Dans ce comité, il y avait deux professions : les architectes qui passaient leur temps à faire des relevés de foyers, etc., des diagnostics de foyers, et des économistes et comptables qui travaillaient sur la formation des loyers [?]. Il y a eu une autre pratique aussi, au début : on a décidé d'aller rénover des bâtiments... C'était ça qui était intéressant : il y avait des idées, qu'elles viennent de l'intérieur ou de l'extérieur, on pouvait demander à des étudiants de travailler. En général, cela marchait mais pas toujours.

- *Justement, la réforme de 1984, n'a-t-elle pas un peu bloqué toute cette émulation ?*

- Oui mais que partiellement. Même aujourd'hui, UP 6, c'est encore... C'est-à-dire que ce qu'on peut faire dépend beaucoup du contexte dans lequel on est. Ce n'est pas vrai qu'on peut inventer et définir quelque chose tout seul dans un coin. L'oasis socialiste n'existe pas. En revanche, l'école a toujours été renouvelée par les mouvements étudiants. Tous les mouvements se répercutent. Comme l'école était une école que certains définissent comme démocratique, d'autres comme permissive, le recrutement des professeurs se fait au rapport de force. Il ne peut pas être imposé par la direction.

- *Avec 84, il y avait tout de même l'obligation de faire un certain nombre de certificat entrant dans des thèmes généraux. Vous arrivez à détourner tout ça ?*

- oui bien sûr. On en faisait des certificats. Mais, en tout cas, comme il n'y a pas de contrôle sur ce qu'on dit...

- *A la fin des années 1980, début 1990, il me semble qu'il y a un changement dans ces enseignements. C'est intéressant parce que c'est la période où émerge l'altermondialisme pour lequel vous militez. Avez-vous vu ce basculement ? Comment cela se concrétise ?*

- On va évoluer un peu avec l'évolution des idées de la solidarité internationale. C'est l'évolution du CRID disons. On va passer de l'idée « la coopération aide » à l'idée du partenariat, ce qui renouvelle complètement le type des enseignements. Celui qui pourrait très bien vous parler de ça, c'est ceux qui le font en ce moment : Marc Bourdier et Claudio Secci, les professeurs actuels d'UP 6, qui sont complètement dans la continuité et le renouvellement de ce qu'on a fait à UP 6. Chaque année, ils emmènent des étudiants dans des chantiers internationaux.

- *Il y a aussi Christian Pédelabore.*

- Oui, bien sûr, il y a beaucoup de partenariats actuellement. Marc a fait beaucoup de partenariats avec le Japon.

- *Oui, j'ai vu qu'il y avait beaucoup de stagiaires-étudiants japonais à UP 6 dans les années 1970.*

- Oui, ça vient de là. Il y a beaucoup d'étudiants d'UP 6 qui sont partis étudier au Japon. Il y en avait extrêmement brillant qui me dit « Voilà, je reviens de trois ans au Japon. La première année, j'ai travaillé chez un menuisier ; la deuxième, j'ai construit mes outils ; et la troisième, je suis devenu un spécialiste de l'architecture en bois ».

D'ailleurs, Marc [Bourdier] a créé un cours sur l'histoire d'UP 6.

- *Tout à l'heure, vous parliez de la coopération comme aide. Est-ce que vous avez travaillé avec des programmes du Plan Construction comme le REXCOOP ?*

- Oui, il y a des gens d'UP 6 qui l'ont fait. Ce qui s'est passé est qu'il y a eu un changement. Avant, il y avait beaucoup de gens qui venaient à UP 6 parce qu'il n'y avait pas d'écoles ou elles étaient très difficiles. UP 6 a été une école des pays du Sud, on a formé des générations d'architectes de tous les pays. Mais petit à petit les écoles se sont construites dans ces pays donc il y en a eu moins qui sont venus sauf dans le cas de batailles politiques brutales, des réfugiés etc. Donc le travail s'est plutôt fait avec ces écoles. Il y a eu des partenariats avec les écoles des différents pays, d'Amérique Latine, d'Afrique, etc.

- Justement, le changement de politique de coopération pendant le deuxième mandat de Mitterrand, cela n'a pas entraîné aussi une diminution du nombre d'étrangers ?

- Oui, en tout cas tout a été fait pour limiter le nombre de places. Il n'y a jamais eu un appel. Il y a toujours eu une tentative de limiter les places.

- J'avais rencontré Florence Contenay qui me disait « On avait eu beaucoup d'espoir en mai 1981 et on a vite déchanté ».

- Oui, elle était justement de l'autre côté de la barrière donc elle a comme pensée qu'on pouvait changer quelque chose. Nous, on n'a jamais pensé qu'on pouvait compter sur...

A partir de 1981, il y a eu des nouveaux dirigeants un peu partout : au conseil de l'Ordre...et dans les pays aussi ! On se retrouve aussi avec le fait que beaucoup de gens venaient d'une bourgeoisie nouvelle dans leur pays ; alors qu'à UP 6 c'étaient plus des réfugiés.

- Une dernière question peut-être. J'ai vu que vous étiez né en Egypte, cela a-t-il joué un rôle dans votre intérêt pour ces pays-là ?

- Peut-être. Pas sûr, parce que je suis né en Egypte d'une famille un peu compliqué. Mon père était italien. Si on regardait socialement au niveau de l'Europe, il était d'une petite-bourgeoisie mais si on regardait de l'Egypte, c'était grande bourgeoisie. Ma mère est née juive, de l'Empire Ottoman. J'ai fait mes études au lycée français du Caire et je suis venu en France après avoir passé mon bac pour faire une prépa. Donc j'étais assez sensibilisé mais...j'ai redécouvert ma culture liée à l'Egypte après coup, pendant la guerre d'Algérie et tout ça ; c'est-à-dire que je me suis réintéressé à tout ça.

- Vous aviez déjà quitté l'Egypte quand Nasser a pris le pouvoir ?

- Oui. Non, non, je l'ai quitté en 1955.

- Cela ne vous a pas donné envie de travailler plus spécifiquement sur l'Egypte ?

- J'ai travaillé sur l'Egypte, j'ai travaillé sur beaucoup de pays en tant que consultant soit dans un cadre associatif.

- d'ailleurs, vous avez été plusieurs enseignants a monté une société qui s'appelait GRAIN.

- Oui mais je n'en faisais pas partie. C'était Gili et Lautier.

- Je croyais. [Massiah est déclaré comme contrôleur de gestion sur societe.com]

- Enfin, j'en étais très proche mais je n'ai pas travaillé pour. Moi, j'avais participé à la création de ACT consultants.

- Pour finir, je me demandais si vous aviez des relations avec les autres UP qui travaillaient sur les PVD. J'ai vu que vous aviez proposé un CEAA avec Thierry Paquot d'UP 5, Trong Kha Nguyen d'UP 2 et Michel Léger et Paul Révert de Rouen. Il y avait une sorte de réseau ?

- Oui, on se connaissait mais pas plus que ça.

Entretien avec Raoul Pastrana, le 2 juillet 2019 à Paris, durée : 1h39

La discussion commence sans que je ne pose de question. Raoul Pastrana avait fait un entretien avec Ana Chatelier, doctorante, peu de temps avant moi ; il est donc « rompu » à l'exercice et a compris qu'il s'agit d'un entretien biographique.

RP – Il y a deux choses importantes dans la période argentine. Pendant mes études secondaires, je savais déjà que j'allais faire de l'architecture, cela m'intéressait depuis toujours. J'avais un père ingénieur civil, un oncle architecte, un frère architecte... En 1952, est créé à Buenos Aires Emmaüs. J'y adhère tout de suite car celui qui ouvre cette antenne Emmaüs est un jésuite, qui s'appelle José Balista, avec qui j'étais en rapport d'amitié depuis un certain nombre d'années. On était un groupe de jeunes en 3ème année de lycée. Et, on commence à visiter les quartiers illégaux, les bidonvilles de Buenos Aires. Deuxième chose : la formation d'architecte que j'ai suivi en argentine est particulièrement orientée sur les usages de l'espace autant dans les logements que dans les équipements ou l'espace public. Tout le long de ma carrière, ils ont été les trois objets principaux.

DA – En Argentine, il n'y avait pas autant l'influence du mouvement Moderne que dans autres pays d'Amérique Latine comme le Brésil ?

- Bien sûr, si. On était en plein. J'entre à l'école en 1951 avec un examen traditionnel beaux-arts, c'est-à-dire dessiner le style dorique, ionique, corinthien, etc. Mais tous les enseignants adhéraient au mouvement Moderne, et je n'ai jamais fait quelque chose d'autre que de l'architecture contemporaine. Les professeurs étaient assez marqués par les problèmes sociaux car il y en avait beaucoup en Argentine, et par la ville et le processus de création et de développement urbain. Cela se combinait bien avec mes visites dans les bidonvilles.

- Par exemple, votre diplôme portait sur quoi ?

- Sur un centre urbain, une création intégrale, une ville nouvelle on peut dire. C'était en 6^e année de mes études. Entre-temps, j'avais voyagé au Brésil, en Europe et à Tanger. En 1957, quand je sors de la fac, je fais acte de candidature pour enseigner à l'école, et je suis retenu. Je commence à être assistant puis chef d'atelier. Je fais alors acte de candidature pour une bourse en Italie, je suis retenu et choisi l'école d'architecture de Venise.

- Votre choix s'est porté sur l'IUAV par rapport aux personnalités qui y étaient, celles qui parlaient de la ville ?

- Je vous raconte très brièvement. Je suis allé voir l'attaché culturel. Il me demande dans quelle université je veux étudier, alors je lui demande s'il a un livret qui décrit les universités. J'avais en tête Rome, Florence, Venise et Milan. Je consulte ces quatre universités. Il y en avait une où il y avait tout le monde : c'était Venise. En 1960/61, il y avait tout le monde à Venise. Ceux qui n'étaient pas des enseignants ordinaires de l'école venaient donner des conférences, des séminaires. C'était fantastique. Je passe une année universitaire à Venise où je travaille beaucoup sur la ville. Travailler sur la ville à Venise consiste en grande partie à se promener pour la connaître. C'était une période fabuleuse.

- Marquée par Rossi, la Tendenza, etc. ?

- C'est ça. Mais c'était avant Rossi, il commençait à ce moment. C'était plutôt Giancarlo De Carlo, [Guiseppe] Samonà le directeur de l'école, Bruno Zevi, [Lodovico di] Beljoioso, etc. Les historiens étaient déjà à l'école comme... comment il s'appelle [Tafari ?] Après cette année, je voulais rester en Europe. J'avais deux idées en tête : soit Jean Prouvé que je connaissais par ces dessins publiés dans des revues françaises soit Alvar Aalto. Parmi les collègues étudiants à Venise, il y avait un français avec qui je suis devenu très bon copain. On se promenait souvent ensemble. Je lui demande ce qu'il va faire après son passage à Venise et lui dis que j'aimerais travailler avec Prouvé. Il me dit « mais, moi, je travaille avec Prouvé ! »

- Qui est-ce ?

- Alors, il est mort, il s'appelle Michel Mouque. Il m'a invité à passer le Noël avec lui à Paris en 1960. On se promène un peu et il me dit « quand tu reviendras à la fin de tes études en septembre, je te présenterai Prouvé ». Et, on fait comme ça. J'ai fini mes études en septembre. Il me présente Prouvé qui me dit de venir travailler demain. C'était une autre époque. Mais je dis « monsieur Prouvé, je ne peux pas, je n'ai pas de logement, je viens juste d'arriver » ; « bon, viens après-demain ». En deux jours je trouvais un logement dans le 15^e arrondissement. Et je me suis présenté à 8h30 à Aubervilliers où il avait son atelier. Et là, j'ai pas mal tourné en France. Je travaillais avec Pierre Francastel aussi, je suivais ses cours. C'est un historien de l'art remarquable. Il donnait des cours à l'école des Hautes études. Je finis le stage avec Prouvé. Je commence à faire un tour en Europe. Et un jour de passage par Paris, je vais voir Prouvé qui me demande ce que je fais, je lui réponds que j'ai écrit à Aalto et que j'attends sa réponse. Il me dit « mais tu ne parles pas finois, tu ne le verras jamais, il est tout le temps saoul ». C'était vrai. Il me dit « viens travailler avec moi », je lui réponds « Je suis très honoré, oui. Mais pas ici, on est 80 personnes, on ne vous voit jamais ». Il me dit que d'ici un mois il aura un bureau d'étude personnel : « il y aura un architecte suisse – que je connaissais – et toi ». J'accepte immédiatement bien entendu. Tout cela est important parce que cela a directement à voir avec l'école des beaux-arts. Je commence à travailler à l'atelier Prouvé en 1962, pendant 4 ans. Il y avait tout le temps des visites à Neuilly où on était installé. On était 2, puis 3, puis 4 ; on s'est arrêté à 4. Un jour est arrivé une architecte Danoise – Inge-Lise Weeke – qui après était à UP 6. Elle est devenue une très bonne copine. Un jour, elle m'appelle et me dit « Ecoute Raoul, mes étudiants me demande de travailler sur un système d'industrialisation de l'architecture. J'ai pensé à toi ». Alors, je me présente aux étudiants. Depuis très longtemps, les étudiants avaient le droit d'inviter des professeurs et de le mettre à la porte. Je leur racontais ce que j'avais fait, ce que j'étais en train de faire. Ils ont tout de suite été intéressés, et on a commencé à travailler ensemble sur un système d'industrialisation d'une maison en carton. C'était en 1967. En 1967, on se préparait avec le groupe à définir le cadre d'enseignement pour la nouvelle école d'architecture de Versailles. J'étais accepté par mes collègues enseignants parce qu'invité par les étudiants, ils ne pouvaient pas me dire « qu'est-ce que tu fous ici ? ». [rires]. Vient 1968, on travaille beaucoup, on fait des commissions, des jurys, des affiches. Et je signe l'appel du 10 janvier pour la création de l'UP 6.

- Il n'était pas question pour vous d'aller dans les 5 premières UP ?

- Absolument, on se refusait à se donner un nom. Donc le ministère décide qu'on s'appellera UP 6. J'ai commencé très vite à voyager avec l'UNESCO en Amérique Latine. Mes collègues sudaméricains étaient tous très surpris que je sois dans une « UP ». Cette UP me titularise, me nomme en janvier 1969. Je commence à travailler justement avec un certain nombre de collègues : Emmerich, Jean-Paul Flamand, etc. J'étais en train de faire la faculté des sciences humaines à Lyon 2, à Bron. J'avais quitté Prouvé. En 1968, j'étais chez Andrault & Parat où je faisais la faculté de médecine d'Angers. J'employais une méthode testée avec Prouvé pour les « cités éducatives ». C'était un groupe de chercheurs de l'institut pédagogique national qui avait demandé à Prouvé de travailler à une structure pédagogique d'accueil ouverte. [...] C'était extrêmement intéressant parce qu'on menait en parallèle le développement du programme pédagogique, le développement de l'étude technique de la structure et, moi, je testais des propositions de lieux architecturaux. Cela a duré 5 ou 6 mois. Quand je passe chez Andrault & Parat, je propose de travailler en concertation avec les professeurs. [...] On construit avec le système Lift-Slab : on pose tous les poteaux de la hauteur totale de l'immeuble, on met des moteurs au-dessus de chaque poteaux, on coule les dalles au sol et on les monte les unes après les autres. Vous voyez, tout est imbriqué.

Bon, chez Prouvé, j'avais connu tout le monde. Connaitre tout le monde était important en tant qu'argentin issu d'une immigration relativement récente. J'avais besoin de trouver des accroches locales. De son côté Michel Mouque, Lucien Hervé, toute l'équipe du *Carré Bleu*. ...D'ailleurs, je figure parmi les correspondants du *Carré Bleu* pour Cuba, je ne sais pas pourquoi [rires]. Mais c'était d'une certaine façon un peu prémonitoire. A l'école, je travaillais déjà sur des projets sur l'architecture et la ville avec Flamand, Gus... On était un groupe qui marchait assez bien. Et puis, il y avait un groupe Tiers-Monde. Vous en avez entendu parler ?

- *Celui des Alexandroff ?*

- Oui, c'est ça. Il est mort, non ?

- *Gustave me l'a dit hier, oui.*

- Vous n'avez pas vu sa femme ?

- *Je ne trouve pas les contacts. [...]*

- Il habitait ici, juste à côté.

- *Oui, j'aimerais bien rencontrer Jeanne-Marie si possible.*

- Oui, parce que c'est lui qui avait créé le groupe Tiers-Monde auquel il m'invite. Jean-Paul [Flamand] y travaillait. Son système pédagogique ne me convenait pas donc je n'y participe pas. Je suis juste un peu comme ça 2 ou 3 séances. Par contre, en 1983, avec deux immigrés chiliens – Adriana Aranceda et Carlos Martinez –, nous créons ADELANTE. On s'est bien amusé à l'appeler ADELANTE qui est un appel révolutionnaire, mais qui en réalité voulait dire... Vous le savez ?

- *Oui : Aménagement de l'espace latino-américain, nouvelles technologies, écodéveloppement.*

- Bravo [rires]. Comment vous l'avez trouvé ? [...] Les étudiants latino-américains riaient beaucoup quand ils savaient que notre groupe s'appelait ADELANTE. On a mis en place un système en 1983 qui n'est pas fini et continue aujourd'hui avec Juan Luis Morales, Virginia Lagua et compagnie. Ce qui était intéressant, et sur lequel on était tous les trois d'accord est que pour travailler sur un terrain, il faut le connaître. Comment est-ce qu'on allait faire sans connaître physiquement le terrain ? Mais on avait tellement d'informations sur le terrain, son contexte, sa population qu'on pouvait dire qu'on connaissait le terrain. Anecdote en passant, je fais une extrapolation rapide : pour une présentation de l'atelier international du Cerro, j'ai invité l'ambassadeur de Cuba à l'UNESCO. On ne l'avait pas présenté aux étudiants qui présentaient leur projet, mais ils s'en sortaient très bien parce qu'ils connaissaient le terrain. Bon, alors très vite nous est venue l'idée de travailler seulement sur des pays qu'au moins un de nous trois pouvait très bien présenter. On a commencé par l'Argentine à Buenos Aires, Bogota en Colombie.

- *J'ai vu une brochure sur La Boca [quartier de Buenos Aires].*

- Oui, c'est ça. C'est la période en Argentine. En plus, pour La Boca, j'avais une commande du ministère de l'équipement avec mon agence. On travaillait sur le plan de réhabilitation de La Boca lancé par la municipalité de Buenos Aires avec laquelle j'étais en contact. On a créé un groupe qui s'appelait ABAC Argentine - c'est aussi le nom de mon agence – avec un très grand ami et associé sur place, un de mes cousins [Ernesto Pastrana] qui est sociologue urbain qui avait travaillé au Chili [Cf. *Pan techo y poder*].

[il part chercher un rapport et un livre sur ses travaux]

Avec cette étude [celle qu'il me montre dans le rapport], j'avais passé deux mois à Bogota à un an d'intervalle. J'avais déjà commencé à voyager pour l'UNESCO, je travaillais surtout sur le Brésil à la formation des professionnels travaillant sur le patrimoine. J'y passais, en général, un mois tous les deux ans.

Alors, toujours dans l'esprit de la concertation, en 1970, notre agence travaille sur l'Alma-gare à Roubaix. On y passe 4 ans. Dans le principe de dialogue avec les utilisateurs, l'expérience de Roubaix reste un peu un exemple. D'ailleurs, cela m'a fait connaître plusieurs pays parce que j'ai été invité en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Suède, au Canada, en Colombie, au Venezuela, au Pérou, au Brésil, etc. pour raconter l'expérience de l'Alma-gare. C'était impressionnant. A la télévision, à la radio, tout ce qu'on peut imaginer. A un moment donné, on recevait de l'Ordre des architectes des lettres d'un peu partout dans le monde : Etats-Unis, Angleterre, Allemagne, Hollande, etc. C'était une très belle expérience. On a continué certains contacts avec l'APU [atelier populaire d'urbanisme de Roubaix]. On a été avec eux en Belgique et en Hollande. Dans ce contexte de travail avec les habitants, on a voulu mettre en place un enseignement pour les étudiants qui soit constitué d'une part de conférences théoriques illustrées en partie par nous 3. Par exemple, Carlos Martinez parlait des matériaux locaux. Moi, je parlais du contexte social et d'architecture. Graciela Schneider qui travaillait avec nous – vous en avez entendu parler ? Elle est architecte argentine, elle a fait un diplôme de géographe et enseignait à l'Institut des hautes études de l'Amérique Latine. Donc, quand elle est venue travailler avec nous, elle s'occupait de la partie sociologie urbaine. On a donc travaillé sur cet aspect théorique avec des leçons illustrées. On a reçu des gens : chaque

architecte ou sociologue d'Amérique Latine qui passait par Paris, on l'invitait pour présenter ses recherches. Le point positif était l'accumulation de connaissances. D'ailleurs, j'ai fait une donation à Beaubourg sur tout ce qui était architecture contemporaine. [...] L'idée était donc qu'une fois que les étudiants avaient compris l'esprit dans lequel ils devaient travailler, ils commencent par des « projets-tentatives » pour approcher une réalité qu'ils connaissaient mal mais que le projet allait leur permettre de connaître davantage et mieux.

- *Vous n'avez jamais pu partir en voyage d'étude avec les étudiants ?*

- Si, c'est toute la partie La Havane [fin des années 1990, début 2000]

- *Vous les emmenez tous ? combien de temps, deux semaines ?*

- Pas tous. Oui, deux semaines, c'est ça. Mais cela viendra plus tard. On a dû attendre... Vous connaissez Jean-Pierre Buffi ? Jean-Pierre Buffi était allé à Cuba et en rentrant, il me dit « Raoul, c'est fantastique. Il faut qu'on fasse quelque chose ». On s'est mis en campagne et on a obtenu de nos écoles... Il y avait UP1 aussi. Jean-Pierre et moi pour UP6 et deux autres professeurs pour UP 1.

- *Lesquels ?*

- Alors... C'était Patrice Dalix et... [il cherche dans un dossier] Serge Vanneyre. On part à La Havana tous les quatre en 1997 et on rencontre Sergio Baroni. Avec lui, nous avons l'idée de faire un atelier international d'étude urbaine de La Havane qui est devenu l'atelier du Cerro. Mais avant, avec ADELANTE, nous avons déjà travaillé à la pédagogie de ce type d'atelier. Il y a une chose très importante qu'on tenait à obtenir de leur part : d'abord, le fait de ne pas connaître le terrain physiquement pouvait être remplacé par l'approfondissement de la culture locale, les images, les peintres, les écrivains, la musique... tous cela ; et qu'il ne fallait pas copier l'architecture locale mais se servir des matériaux locaux et prendre en considération les pratiques de l'espace urbain. Troisième chose : ces logements à développement progressif devaient être à chaque moment de leur développement quelque chose qui possédait déjà des qualités architecturales ; c'est-à-dire que l'image l'architecture populaire grecque avec les fers qui sortent, c'était niet. Chaque projet offrait à l'habitant qui participait à son développement la possibilité de continuer à se développer. Avec ces éléments-là, on a obtenu, par exemple en 1990/91 des travaux comme celui de Penisson sur Buenos Aires. [en parlant du projet de l'étudiant] Donc, on a le processus de développement de la ville de Buenos Aires, les terrains sur lesquels il travaillaient avec leur contexte, la proposition d'aménagement qui prolonge l'existant avec la trame classique de Buenos Aires. Le travail de ce garçon est assez remarquable. Chaque fois, il propose parce que ce sont des tentatives de projet. Il pensait proposer des schémas d'organisation avec des maquettes pour voir comment les gens pouvaient réagir. [...] Avec l'évolution de l'ilot... Mais attention, la phase 1 est complète, la phase 2 aussi, puis la phase 3 et 4.

- *Les étudiants d'ADELANTE étaient surtout originaires d'Amérique Latine ou il y avait aussi une grosse part de français ?*

- Non, pas d'Amérique Latine. Si, tous ceux qui venaient d'Amérique Latine venaient s'inscrire à ADELANTE. Mais il y avait aussi des ressortissants de pays en développement. C'était un lieu où on pratiquait l'architecture sérieusement, tout le monde sur le même terrain en travaillant avec le même esprit. Ils pouvaient travailler ensemble sur la proposition urbaine mais la proposition architecturale devait être faite individuellement. Cela a eu un succès fou, on devait limiter le nombre parce que l'idée était qu'ils puissent voyager par la suite ; mais on n'a pas pu le faire jusqu'à La Havane. Quand on a commencé à travailler à La Havane, on a obtenu grâce à des contacts au ministère de la Culture un financement qui a duré 4 ans. Puis, après ces 4 ans, on a obtenu de l'UNESCO et de l'Ambassade de France un soutien auprès des compagnies d'aviation pour faire des échanges, y compris pour que les Cubains viennent en France. Les professeurs venaient tous les ans pour la présentation des diplômes, et les étudiants sont venus 3 fois : la première fois, ils étaient 6 et les deux autres fois, ils étaient 3.

- *Ils suivaient vos cours ?*

- Oui, exactement, ils suivaient les cours d'ADELANTE. Donc, voilà l'esprit de nos cours.

- *Du coup, vous me disiez qu'ils n'y avaient pas que des étudiants d'Amérique Latine...*

- Oui, des chinois, des africains, etc.

- *C'était facile pour ces étudiants de s'imprégner des cultures latino-américaines ?*

- Regardez le type de résultats qu'on a obtenu. C'était un cours semestriel, on travaillait 13h par semaine : 2 fois 6h et demi. C'était très intense. On était 4 enseignants, parce qu'après il y a eu cette fille... pendant 1 ou 2 ans. Après Carlos est reparti au Chili. On était tout le temps en train de travailler avec eux. On se mettait d'accord sur ce qu'on demandait avant de commencer. Et à la fin de chaque séance, on corrigeait le tir sur ce qui ne s'était pas bien passé, on revenait sur d'autres formes. L'idée était qu'ils arrivent complètement à comprendre... Il y a eu un Japonais qui a fait un travail sur une maison à Bogota qui était fantastique. Mais comme l'étudiant français [de tout à l'heure] sur Buenos Aires. On a été vraiment très satisfait parce qu'ils étaient complètement emballés. Et, à La Havane, grâce au financement du ministère, on a mis en place le financement du voyage, et la participation au séminaire sur place pendant 15 jours avec des étudiants cubains. Une ou deux fois, on a été un peu nombreux mais sinon ils étaient 6 ou 7 étudiants [de La Villette]. Ça coûtait cher, on demandait un effort financier aux étudiants que tout le monde ne pouvait pas donner. Donc les groupes étaient limités. Mais on arrivait quand même à voyager, et sur place, on trouvait des hôtels accessibles. L'esprit de ces voyages, après le projet, était presque de la vérification, ce qui était génial parce qu'eux-mêmes se rendaient compte des choses qu'ils n'avaient pas comprises ou des propositions pour lesquelles ils s'étaient trompés.

- *Le voyage se faisait donc après les premières propositions de projet ? et en rentrant du voyage, ils finalisaient leur projet ?*

- Oui, exactement. C'était génial.

- *J'ai vu qu'en 1979, il y a un laboratoire d'architecture pratique qui est créé et qui met en place des expériences de pratique opérationnelles pour les étudiants. Il y en a eu pour l'Amérique Latine ? Je demande parce que c'est bien avant La Havane.*

- Non. J'ai participé mais par amitié pour Gili et compagnie mais je n'ai pas envoyé d'étudiants.

- *C'était plus facile d'en envoyer en Afrique parce qu'il y avait la coopération française ?*

- C'est ça, exactement. Bon, qu'est-ce que je peux vous raconter encore ? Cette méthode de participation des habitants a été révélatrice pour les étudiants.

- *Comment cela se passait ?*

- A La Havane, on avait un lieu fixe pour l'atelier où on invitait les habitants. Les étudiants essayaient le matin d'entrer dans toutes les maisons qu'ils pouvaient, et travailler sur le projet l'après-midi. Ils étaient très bien accueillis. Bon, on avait demandé que les étudiants parlent espagnol. Pas tout le monde y arrivait mais ils faisaient un effort. Et il n'y avait aucun problème avec les étudiants cubains, ils se comprenaient en dessinant. Alors, on a fait au même moment un séminaire d'échange avec Tunis et un certain nombre d'universités européennes où on travaillait sur Salvador de Bahia, la première fois, à partir d'un séminaire à Lisbonne. Dans un deuxième temps, on a travaillé sur le développement du port de Buenos Aires à partir de Cambridge et des ports anglais. La troisième fois, c'était à Paris. Alors, il y avait l'université Paris 3 (Institut des hautes études de l'Amérique Latine), Barcelone, La Villette, Venise, Lisbonne, Cambridge et l'AA de Londres. Après, par rapport à tout cela, j'étais invité par Giancarlo de Carlo dans son laboratoire international de projet urbain, pendant 3 ans.

- *Justement, en ayant autant de relations avec l'UAV, comment vous vous êtes positionnés par rapport au travail de Philippe Panerai et Jean Castex par exemple sur la typo-morphologie ?*

- [rires] Bon, Panerai est un ami. Je l'ai invité à La Havane deux ans de suite. Le problème de l'analyse urbaine que je développe est qu'elle a une prétention de globalité, c'est pourquoi je ne le fais jamais seul. J'ai toujours une volonté d'intégrer d'autres disciplines dans l'analyse : associer des sociologues, des historiens, des juristes, etc. C'est un principe qu'on avait travaillé déjà à l'Alma-gare de Roubaix dans les années 1970. Et on a continué à travailler selon ce principe, d'une part, à l'agence, mais aussi dans l'enseignement. Dans notre groupe avec Flamand, sociologue, Gus, économiste urbain, et un plasticien, Gérard Brasel, il y avait cette prise de position de la forme urbaine comme intégrant un certain nombre d'éléments à prendre en considération. Mais, pour moi, le principal est l'usage. C'est ce que j'ai essayé chaque fois de mettre en place autant au niveau professionnel qu'au niveau de la pédagogie.

Vous étudiez toutes les écoles ou seulement celles de Paris ?

- *Non, pas que les UP Parisiennes. Récemment, j'étais à Marseille où j'ai rencontré Leccia, Montardy. Carlos Pizarro, je le rencontre bientôt. J'ai vu Daniel Pinson aussi qui était à Nantes. Mais c'est vrai que cela a été une tendance assez parisienne.*

-oui, c'est très parisien. Mais alors là, ce qu'est en train de faire Claudio Secci et Marc Bourdier, c'est fantastique. Ils travaillent dans toutes l'Amérique Latine, je ne sais pas comment ils arrivent à financer ça. C'est incroyable.

- *Il y a Christian Pédelahore aussi.*

- Pédelahore aussi. Justement, cette histoire ADELANTE correspond pratiquement avec la naissance de ce groupe sur le Laos. Comment il s'appelait ?

- *Yong-Hak Shin ? et Christelle Robin.*

- c'est ça, Shin et Christelle ! On était pratiquement que nous deux, et maintenant, il y en a une flopée à l'école. Vous avez vu les catalogues des relations internationales de l'école ?

- *Non...*

- Je vous les apporte. [...la discussion dérive vers l'atelier de Marc Bourdier...]

- *Du coup, si je comprends bien, la coopération française ne s'intéressait pas au pays d'Amérique Latine, elle n'a jamais participé au développement de vos enseignements ?*

- Pour être honnête, ils me l'ont tellement dit que je ne peux que le répéter : le fait de financer mon atelier à Cuba pendant 4 ans, c'était déjà exceptionnel. La quatrième année, j'ai dû forcer un peu mais bon. Après on a continué grâce à l'UNESCO et l'Ambassade. Mais c'est vrai qu'ils nous ont soutenu. Maintenant, je ne sais pas si Marc a des entrées directes auprès du ministère de la Culture [rires] mais il fait tous les ans des ateliers avec des étudiants.

- *Et certains programme comme le REXCOOP, vous n'avez pas travaillé avec ?*

- Si, mais sur le plan professionnel, pas avec l'école.

- *J'ai vu que vous étiez adhérent à l'AITEC comme Gustave, cela veut dire que vous adhérez aussi à la vision altermondialiste qu'il défend ?*

- Oui, tout à fait.

- *Comment cela s'est formulé dans votre travail au cours des années ? Dans les années 1970, on ne parle pas encore d'altermondialisme mais plutôt de tiers-mondisme. Il y a eu une évolution dans vos enseignements ?*

- Exactement, c'est-à-dire que l'évolution a suivi une attente de notre part, qui était très importante. C'était prendre une position qui soit complètement internationale. On a essayé de raconter chaque fois qu'on l'a pu...c'était un autre monde possible.

- *Cette évolution, elle s'est faite surtout dans le discours ou aussi dans le projet ?*

- C'est ça. Dans le projet aussi parce qu'il y a une économie du projet qui passe par la façon d'aborder les faces capitalistes, c'est-à-dire arriver le plus rapidement possible au but. Dans l'altermondialisme, au contraire, le processus est bien plus important. Quand

on arrive au but, c'est peut-être déjà trop tard [rires]. On a toujours énormément insisté sur la méthode de travail et sur l'erreur dans la démarche comme source d'expérience pédagogique importante. Ce n'est pas du temps perdu, il faut bien parfois aller lentement.

- *Les étudiants arrivaient chaque semaine avec un nouveau projet presque [rires] ?*

- Non [rires], mais on insistait sur la démarche cyclique et itérative dans le projet. La démarche n'est pas linéaire, donc le retour sur les erreurs et les réussites du passé sont aussi importantes pour atteindre un but, partiellement juste à un moment donné de la démarche. C'est ce qu'on a essayé de faire passer.

- *Pour vous, en tant qu'Argentin, cela a toujours été une évidence de travailler sur les pays d'Amérique Latine ? Par exemple, Henri Ciriani n'a pas enseigné sur ces pays.*

- Non, Henri avait un contenu européen. Pour moi, c'était presque... je ne peux pas parler de conséquence parce que c'est arrivé presque en même temps mais quand l'UNESCO me demande d'aller en Amérique Latine tous les deux ans me confronter aux réalités locales, travailler avec des professionnels et des étudiants locaux, voir le niveau d'intérêt profond qu'il y avait et l'ouverture sur un certain nombre de choses rendaient évidemment que je pouvais le faire ici aussi. Au Brésil, par exemple, il y a eu des choses tout à fait intéressantes et particulières. Une anecdote : c'étaient tous les ans des ateliers pour les professionnels et une année, alors qu'on était à Salvador de Bahia où les maisons sont sur des parcelles très profondes ce qui fait que certaines pièces sont éclairées en deuxième jour, une fille me propose de travailler sur la réhabilitation de ces logements. Il y avait trois logements, celui au centre n'avait aucune ouverture. Je me dis qu'il faut en créer, faire des patios, etc. Elle me dit « non, localement, cela se fait comme ça ». Cela a donné lieu à une discussion : quelle est la position du professionnel aujourd'hui par rapport au produit tradition local en ce qui concerne – pas le confort – la santé ? C'était tout à fait intéressant, ils ont quand même accepté des modifications.

- *C'était dû à une tradition constructive ou à la densité qui ne permettait pas d'ouverture ?*

- J'ai trouvé la même chose à Arras. Les parcelles sont étroites et profondes donc l'éclairage et la ventilation sont limitées. [...] je pense que c'est le phénomène de densité locale. [...]

- *A l'UP 6, vous étiez tout de même assez nombreux à venir d'Amérique latine, peut-être plus que dans d'autres UP, non ?*

- Ah je ne sais pas en comparaison.

- *Gustave me le disait aussi hier.*

- Gus le disait ? Je ne sais pas combien on était. C'est possible. On a accueilli ces deux chiliens réfugiés.

- *Vous, par exemple, votre décision de partir à Venise puis en Europe n'est pas liée au contexte politique argentin de l'époque ?*

- Non pas du tout, je suis même parti quand il y a eu un premier gouvernement constitutionnel élu.

- *Oui, c'était pendant vos études finalement.*

- Oui, c'est ça, l'époque des mouvements révolutionnaires et autres étaient pendant mes études. Les autorités avaient occupé la fac. Mon premier contact avec l'Europe était en 1953 et il était évident pour moi que je revienne. Je ne pouvais pas imaginer ne pas revenir. D'ailleurs, c'était ma deuxième candidature ; pour ma première j'avais candidaté pour une bourse d'urbanisme en Angleterre mais je n'ai pas été retenu alors je suis allé à Venise.

- *Vous parliez italien ?*

- J'ai appris, je le parle constamment avec madame [Marina Raggi] mais je ne parlais pas français non plus. [...] la discussion dérive vers les professeurs de Marseille et Rudy Ricciotti...]

Et qu'est-ce que vous allez faire de ça, de votre thèse ?

- *J'ai fait mes 5 ans d'étude en architecture et à la fin je me suis rendu compte que je ne voulais pas travailler en agence.*

- Je vous comprends [rires].

[...Je continue de raconter mon parcours et mes projets...]

Très bien, on a besoin de recherches en architecture en France.

[...Il me parle d'Ana Chatelier...]

Vous aurez besoin d'illustration pour votre thèse ? Pendant la première biennale d'architecture de La Havane, la France a présenté l'atelier du Cerro. Elle a été présentée quelques années après dans le hall de l'UNESCO.

Entretien avec Jean-Paul Flamand, 4 juillet 2019, La Rochelle (durée : 2h40)

La discussion commence sans que je pose de question. Jean-Paul Flamand me demande quelles sont les personnes que j'ai déjà rencontrées. Je lui dis que je me suis entretenu avec l'équipe marseillaise, Daniel Pinson, ainsi que Jean-François Tribillon, Gustave Massiah et Raoul Pastrana. Il commence donc par me parler de Jean-François Tribillon.

- JPF : C'est quelqu'un de très réservé mais que j'aime beaucoup justement pour ça, parce qu'il est très fin en même temps. Sa thèse de doctorat sur l'urbanisme colonial... Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de la voir, mais si vous arrivez à la trouver... C'était une thèse qu'il avait fait à ce qui était encore la fac de droit à Paris. Et il avait obtenu un prix de thèse, ce qui est rarissime ; pour une thèse qui est effectivement remarquable. C'est la première analyse systématique, intelligente, documentée, très solide de l'urbanisme colonial. Alors, il a pris Dakar – parce qu'il connaissait Dakar pour y avoir été coopérant pendant son service – et sa thèse est excellente. J'ai beaucoup appris personnellement, comme approche méthodologique d'un système urbain spécifique qu'est le système urbain colonial. Elle est certainement à UP 6.

[...Discussion sur le centre de documentation actuel de Paris-La Villette...]

C'est deux tomes. J'ai lu ça, il y a belle lurette maintenant mais j'en garde un souvenir fort.

- DA : *Quand est-ce qu'il l'a faite ? Pendant qu'il était à Dakar ?*

- Je pense que quand il était à Dakar, il a commencé à rassembler des documents sur, en particulier, la partie historique de la ville avant d'entrer à proprement parlé dans l'analyse technique et juridique. Je vais vous dire, la première fois que je l'ai rencontré c'était à l'occasion de l'enterrement d'un cousin qui faisait son service à Dakar et qui est mort stupidement sur une table d'opération. Donc j'y suis allé et il était très lié avec tous les autres coopérants de l'époque. C'est comme ça que j'ai connu Gus et un certain nombre d'autres dont Tribillon. Donc en 1966, il faisait son service à Dakar ; il a dû en revenir en 1967, donc il a dû la faire en 1970.

- *Et vous, vous me disiez que vous étiez à Dakar mais pas en tant que coopérant au titre du service militaire...*

- Alors, un peu d'histoire pour situer mon expérience. 1960, je fais les deux ans de mon service militaire. C'est la guerre en Algérie. J'étais père de famille donc je ne pars pas en Algérie. Je suis libéré, quand même au bout de deux ans, le 3 janvier 1962 et j'avais trouvé, par une série de hasard, un job possible à Dakar. Le 10 janvier 1962, je pars pour Dakar. Janvier 1962, on est à l'immédiate après indépendance. Il y a une ambiance assez formidable : Senghor est président et Mamadou Dia est premier ministre, et Mamadou Dia ne parle certainement pas de révolution mais il parle de bouleverser pour le moins, si ce n'est pas mal, le système économique colonial. Bon, je fais des tas de trucs : je fais des études en brousse, etc. Et puis en juin 1962, je suis recruté en free-lance à la Direction du Plan à l'animation rurale. L'animation rurale était une grande idée de Mamadou Dia et de Cheikh Anta Diop. Cheikh Anta Diop, *L'enfant noir* : l'un des premiers grands livres de l'Afrique noire [Camara Laye, *L'enfant noir*, Paris, Plon, 1953]. Cheikh Anta Diop étant d'une grande famille du fleuve, un personnage très brillant qui avait fait l'École nationale de la France d'outre-mer [ENFOM] d'ailleurs et qui était ministre du Plan, et qui était lui aussi sur une ligne très indépendantiste [NB : Alioune Diop]. Voilà. Je suis recruté dans ce qui était ce service, l'Animation Rurale, qui était censé travailler à faire évoluer la base rurale du pays qui était essentielle puisque l'essentiel de l'économie sénégalaise, à l'époque, était l'arachide, dans des conditions de productions qui étaient totalement indignes et malhonnêtes. Donc Dia et Diop étaient d'accord pour essayer de faire évoluer les choses et l'Animation Rurale était un des éléments de cette... révolution c'est trop fort mais, disons, de cette évolution. Parce que Senghor était sur des positions beaucoup plus modérées. Donc je suis recruté par le ministère du Plan en free-lance et j'y travaille jusqu'en mai-juin 1965. Là, je démissionne parce que deux amis avec qui je travaillais à l'Animation Rurale venaient d'être expulsés du Sénégal.

- *Pourquoi ?*

- [Rires grinçants] Pourquoi ? C'est une bonne question. Parce qu'ils étaient allés en Guinée sans en demander l'autorisation et sans en parler. Ils avaient été passer un week-end là-bas pour voir ce qu'il se passait du côté de Sékou Touré qui était, lui, sur des positions indépendantistes dures, anti-françaises, etc. Comme le service de la Françafrique fonctionnait très bien, l'ambassade de France en était informé et en a informé la police sénégalaise ; c'était l'époque où il y avait une rupture totale des relations des pays africains avec la Guinée. Donc ils ont eu deux jours pour décamper. Si vous travaillez sur le sujet, il faut toujours avoir en tête la Françafrique !

- *Justement, Gus me disait que c'était surtout en 1968 que la politique française s'était durcie envers les coopérants.*

- Oui mais dès ce moment-là. D'ailleurs je vais vous en donner un autre exemple. Donc j'ai dit « non, ça ne marche pas comme ça, je démissionne ». Senghor m'appelle et me dit « Flamand – parce que je m'appelle Flamand comme mon oncle Paul Flamand qui a créé les éditions du Seuil qui était l'éditeur de Senghor -, mon cher Flamand, on a besoin de toi. Il n'y a pas de raison... » Mais non, je ne veux pas. Ha, vous me faites revivre des choses assez fantastiques ! Donc je me retrouve viré du jour au lendemain, je prends l'avion en pleurant parce que j'avais vraiment beaucoup aimé ce pays, beaucoup. Le Sénégal est un pays extrêmement attachant. Je crois que ça l'est resté encore aujourd'hui malgré beaucoup de choses. Bon, je me retrouve à Paris avec ma femme et mes trois garçons et je suis contacté par un gars qui cherchait quelqu'un pour aller travailler en Côte d'Ivoire dans le cadre de la création de la SODEPALM (société pour le développement du palmier à huile). Vaste programme créé en Côte d'Ivoire par le Fonds européen de développement. L'Europe avance le fric, la Côte d'Ivoire donne du sol – le sol en question, c'est de la forêt primaire classée du temps de la colonie – qu'on déclassé pour donner 40 000 hectares de plantation industrielle de palmiers à huile, plus des plantations villageoises autour par la suite. Donc un énorme programme. Et ils cherchent quelqu'un pour prendre en charge ce qu'on va appeler pompeusement la mission d'action sociale. C'est-à-dire un petit organisme adventiste, une petite verrue que le Fonds européen de développement exige et finance et qui était composé d'un sociologue qui était supposé avoir des idées pour ce qui allait se passer, d'un architecte et d'un agronome pour prendre en charge la réalisation des habitations dans les plantations pour accueillir les ouvriers agricoles qui viendraient travailler là-dedans. Là aussi c'est intéressant. Comme quoi la Françafrique existait avant 1968, même si de fait, c'est vrai, ça s'est durci avec Mai 68. Je suis à Paris donc et je suis contacté par le directeur de la SODEPALM qui était un français avec un accent redoutable, du fin fond du Tarn. Quelques temps après on m'informe que je vais être recruté, d'ailleurs le

Fonds européen de développement ivoirien s'en occupe. Très bien, j'étais quand même content parce que c'était un job qui me paraissait intéressant et d'autre part, c'était du fric qui rentrait et je commençais quand même un peu à en avoir besoin pour ma petite famille et pour moi [rires]. Donc j'attends et j'attends. Et au bout d'un moment je téléphone, on me dit « attendez, on va vous dire quand vous pouvez venir ». Et puis, au bout d'un mois ou deux, j'en ai eu marre et j'ai pris l'avion pour Abidjan. Je me pointe dans le bureau du directeur qui me dit « qu'est-ce que vous faites là ? Vous rentrez dans votre chambre d'hôtel, vous vous y enfermez, je ne veux pas vous voir vous n'êtes pas là. »

- *Pourquoi ?*

- Parce que l'ambassade de France n'avait pas encore donné son accord. Et j'ai attendu trois semaines dans ma chambre d'hôtel que l'ambassade de France me donne un feu vert ; moyennant quoi au bout de deux ans, la secrétaire fourguait au directeur toutes les notes que je lui donnais à taper et il y a eu des notes qui ont été suffisamment subversives pour que je sois convoqué chez le ministre du Plan – Kofi Anna – qui me dit « monsieur Flamand, ici, on n'a pas besoin des pieds rouges ! ». [rires] Retour à la case départ, je suis reparti en avion, voilà.

Alors entre-temps – on est en mai 67 -, j'avais rencontré Michel Ecochard. Vous connaissez les travaux d'Ecochard ?

- *Oui, quand même.*

- Il a fait de très beaux travaux en Syrie, des relevés du temps de la belle époque coloniale de la Syrie, du Liban entre autres. Alors ma relation avec Ecochard, là aussi, c'est compliqué. Je le rencontre à Dakar, en 1962-1963, lorsqu'il travaille sur le plan directeur de Dakar – d'ailleurs Tribillon y avait travaillé dessus aussi mais il n'y était plus quand j'y étais. Et Ecochard demande à l'Animation Rurale d'un peu s'occuper des problèmes urbains, donc j'entre en relation avec lui, je le rencontre, on discute, les relations se font. Ensuite, en Côte d'Ivoire, quand j'y suis, Ecochard débarque à Abidjan pour construire la bibliothèque de la nouvelle université qui vient de se créer. On peut parler d'architecture coloniale ? Deux petites histoires. On est en Côte d'Ivoire avec un climat tropical humide et une saison des pluies redoutable mais il y fait chaud. Alors, Ecochard en bon fils de Le Corbusier - qu'il adorait, qui était son maître absolu – dit « on va organiser des ouvertures, des circulations d'air, etc. », ce qu'il fait mais en oubliant qu'il pleuvait beaucoup d'une part et que, d'autre part, il y avait beaucoup d'humidité. Et donc une bibliothèque avec beaucoup d'humidité, ce n'est pas fantastique. Il y a une autre histoire qui est rigolote de ce point de vue-là. Nouakchott, une ville totalement nouvelle qui va devenir la capitale de la Mauritanie. Il y avait une caserne militaire et un bordel, ce qui allait bien ensemble. Et donc on crée une ville nouvelle. On quadrillage, il y avait du sable partout, c'est à une quinzaine de kilomètres de la mer : ce n'est pas trop mal. On construit un hôpital. Je crois que c'est [Roland] Simounet qui l'a construit. On est en 1963-64, en Mauritanie. En Mauritanie, il fait chaud mais il peut aussi faire très froid l'hiver parce qu'on est en bord de mer et en saison sèche donc le thermomètre descend à trois ou quatre degrés, pas plus. Là encore, on fait des grandes transversales pour aérer. Résultat des courses, comme il y a du sable partout et du vent, on se rend compte rapidement qu'il y a du sable partout dans les couloirs et on se met à reboucher les couvertures avec des canisses. [rires] Bon, ils ont appris.

- *C'est Santelli qui qualifiait Ecochard, il me semble, de « massacreur du Maghreb ».*

- Je crois que là c'est un peu excessif. Donc Ecochard construit cette bibliothèque. On se retrouve et on sympathise à nouveau. Puis quand je suis foutu à la porte de Côte d'Ivoire et que je cherche du travail, je lui écris pour lui demander s'il n'a pas quelque chose. Ecochard me dit « Ha, je viens d'être contacté par Malraux qui veut créer une chaire d'urbanisme à l'école des Beaux-arts. [mai 1967]. Je lui ai dit que je veux bien mais qu'il me faut absolument un assistant, parce qu'un professeur sans assistant, ce n'est pas un professeur. Pourquoi pas vous ? » Alors je lui dis oui banco ! [rires] Je n'avais aucune idée mais alors aucune du merdier dans lequel je mettais les pieds. Je me retrouve donc début juin 1967 à l'école des Beaux-arts. L'intérêt de tout ça, c'est que j'ai connu l'école des Beaux-arts avant Mai 68 ; c'est-à-dire que j'ai connu les ateliers : l'atelier Zavaroni est l'atelier de Monsieur Zavaroni – c'était écrit en lettre de feu au-dessus de la porte.

- *Donc vous entrez en tant qu'assistant de professeur et aussi à la direction des études ?*

- Alors non, j'entre à la Direction des études avec Jean-Paul Martin et Alain Rénier. Gus arrive plus tard. Et je suis censé travailler avec Ecochard mais il ne fera rien en fait dans l'école des Beaux-arts. Ecochard fera un cours, une conférence inaugurale en grand appareil, une très belle conférence inaugurale parfaitement corbuséenne. Et c'est tout ce qu'il fera. Il ne fera rien d'autre. [rires] Moi là-dedans, je fais des choses à la demande d'Ecochard, c'est-à-dire pas grand-chose. Mais surtout, Jean-Paul Martin avec qui on s'entend bien de suite parce que lui-même revient d'Afrique.

- *Donc vous ne vous connaissiez pas avant ? Je pensais que vous vous étiez rencontrés en Afrique.*

- Du tout, parce qu'il est arrivé au Sénégal après mon départ. C'est un ancien de la FOM. Il avait entendu parler de moi là-bas, etc. Donc Jean-Paul Martin et Alain Rénier dont je fais la connaissance aussi aux Beaux-arts – quelqu'un de très remarquable qui revenait du Québec où il venait de passer deux ans. Martin me dit « on a des postes d'assistants pour les sciences humaines, on va essayer de faire quelque chose ».

Non, avant, avec Ecochard ce qui m'a beaucoup intéressé c'est qu'on a fait le tour de toutes les écoles de Province et de tous les ateliers parisiens en disant « Voilà, on va essayer de faire bouger les choses ». Comme Ecochard était Ecochard, on voulait bien l'écouter. Et quand moi je me ramenaient derrière en disant « on va parler aussi un petit peu de sciences humaines... ». Pour Ecochard, les sciences humaines, c'était la géographie, point barre. Je me rappelle ce professeur à Paris qui m'a dit « c'est très intéressant ce que vous avez à dire là. Ecoutez quand vous avez quelque chose à dire sur les travaux des étudiants, vous venez me raconter tout ça et, moi, je leur expliquerais ».

- *C'est Lemaresquier ?*

- Non, bien pire que ça. Lemaresquier, il n'en avait rien à foutre, il savait très bien que de toute façon... Lemaresquier était au-dessus de tout ça !

- *Académicien...*

- Oui et puis surtout, le beau-frère de Michel Debré. Donc il a construit les hôpitaux en France. Ah les grandes familles... Donc on a commencé à recruter en sciences humaines dont Tribillon et d'autres qui d'ailleurs ne revenaient pas spécialement des pays en voie de développement. Ça s'est fait un peu au hasard. Et puis, on a commencé à grenouiller un peu dans l'école, dans les ateliers ce qui a fini par poser des problèmes avec les architectes...Tiens ça c'est l'histoire pour une autre doctorante à qui j'essayais d'expliquer des choses, qui fait son doctorat sur le texte du groupe qu'on a appelé le « groupe des 7 » et qui tourne autour de cette histoire. Les architectes, après Mai 68, trouvaient que les sciences humaines prenaient trop de place et qu'il fallait qu'ils se calment un peu.

Et puis après il y a Mai 68, et après Mai 68, il y a le bazar. Il y a quelque chose qu'il faut que vous ailliez en tête, c'est que cette période-là est une période d'abord politique, avant d'être pédagogique, une question de contenu ou de quoi que ce soit ou alors très accessoirement. Le débat était d'abord politique et se réglait sur une base politique : « avec qui tu es ? ». C'est ça l'histoire.

- *Oui, toutes les concurrences entre Trotskistes, maoïstes, etc.*

- Oui mais attendez, il y en avait deux de familles trotskistes : les lambertistes et les autres. Ce qui fait qu'aujourd'hui vous avez toujours Poutou et l'autre, je ne sais plus comment elle s'appelle. Des histoires de fous. Et puis il y avait les vrais maos et les maos post-soixante-huitards, ce n'était pas les mêmes. Et le PC, bien sûr, qui était là. C'était le merdier. Et avec Gus qui se ramène là-dedans avec le PSU. On s'est bien amusé avec le PSU, ce n'était pas très sérieux mais on s'est bien amusé.

- *Vous étiez aussi au PSU ?*

- Non, je n'ai jamais été encarté nulle part, sinon à la CFDT. C'est moi qui ai créé le syndicat CFDT à l'école des Beaux-arts, histoire d'emmerder la CGT et le SNESUP. Le SNESUP en Mai 68, c'est [Alain] Geismar qui est un trotskiste. Ce qui n'est pas le cas des autres donc il va y avoir une bagarre féroce au sein du SNESUP entre ceux qui étaient trotskystes et PC. Le PC va récupérer le SNESUP. J'ai eu des discussions sévères et fatiguées avec les camarades. Va ensuite rester les institutions avec un personnage qui s'appelle Allégret – qui est mort, dieu ait son âme – qui ne faisait rien d'autre que faire les couloirs du ministère. Alors là je vais être méchant, pas aimable en tout cas. Il faisait les couloirs du ministère pour pousser les petits copains dès qu'il y avait un poste de libre. A l'époque les postes étaient chers. J'ai, par exemple, été contractuel pendant 35 ans sans être titularisé. J'aurais pu éventuellement l'être mais j'ai refusé parce que ça me faisait chier et puis du point de vue de la retraite, c'est beaucoup plus intéressant. [...] En tout cas, c'était Allégret qui monopolisait complètement les nominations aux postes de première classe, etc.

- *Gus me racontait que vous vous étiez fait houspiller à prendre autant de part pour les étudiants et que donc la Direction des études avait été dissoute tout en maintenant vos postes.*

- Voilà, la direction des études a été dissoute, effectivement, par arrêté du ministre Malraux. C'était [Bernard] Antoine qui était directeur de l'architecture à l'époque, un grand bonhomme : de l'autorité, de la culture, il était bien, il avait vraiment cherché à faire bouger les choses. Mais effectivement après Mai 68...il faut voir le degré de réaction qu'il y a eu.

- *Vous avez été environ 1000 à refuser d'intégrer les premières UP. Et UP 6 a été créée.*

- C'est ça. Effectivement, on a pris parti pour cette UP qui a été créée. Tout cela a été très mal vécu dans la mesure où tout cela restait très politique. UP 6, au départ, va très vite se scinder avec ce qui va devenir UP 8 avec Huet et toute son équipe qui, eux, étaient au Parti Communiste.

- *Alors que ceux qui sont restés à UP 6 étaient quoi ? Des maoïstes ?*

- Un vaste ramassis de tout le monde. Pour prendre des gens qui sont direct venus à UP 6, je pense à Jaupitre ou De Tourtier qui étaient des architectes qui venaient d'ateliers traditionnels. De Tourtier par exemple venait de...Comment il s'appelait ? [Eugène Beaudouin]. Le principal assistant architecte du groupe A. Il y avait des gens aussi comme [Jean-Pierre] Buffi qui était quelque part dans la gauche italienne. Et puis, il y avait effectivement [Gilles] Olive et [Jean-Pierre] Le Dantec qui vont se retrouver en taule, et puis [Roland] Castro, etc. Ce qu'il y avait d'intéressant est que c'était un bouillonnement permanent à la fois politique mais aussi pédagogique : le refus de l'atelier dans sa forme traditionnelle, ce qui s'est en fait très vite retrouvé dans les autres groupes. On en n'a jamais reparlé mais...Quand Huet faisait son enseignement [l'atelier Collégial], ça y ressemblait beaucoup. Donc voilà, il y avait à UP 6 une espèce de fermentation permanente qui va durer plusieurs années et qui va déboucher sur quelque chose que j'ai vécu de façon très heureuse parce que – mais ce dont je vous parle est, je crois, terminé à ce que je crois connaître de l'école – il y a eu une vingtaine d'années où il y avait une véritable tentative de dépasser les barrières des spécialités pour faire quelque chose de transversale ; au minimum pluridisciplinaire, sinon transdisciplinaire. En tout cas que cela circule sans suprématie affichée. Ça donnait lieu à des engueulades gigantesques : « Et toi mon pauvre Emmerich, tu n'as jamais rien construit, tu as juste des allumettes, tu ne sais rien, tu n'as pas un seul chantier à ton actif ». Les assemblées générales étaient homériques, homériques. Comique, drôle. Avec des gens comme Candilis...Emmerich étant un personnage absolument impossible qui étaient les spécialistes du polyèdre sous toutes ses formes - 8, 12, 16 – avec des constructions en bouts de bois, ce qui faisait hurler tout le monde. C'était un ancien déporté à Auschwitz...évidemment pas tout le monde a eu le bonheur - si je puis dire - de l'être. Donc il était inattaquable. Il injurait régulièrement Gus : « Espèce d'antisionisme, propalestinien, tu n'as pas honte de dire ce que tu dis ! » C'était homérique ! La liberté de parole fantastique qui fait que tout le monde rigolait un bon coup et on continuait. Les histoires Emmerich/Massiah...Gus est juif, tout le monde le savait.

Et donc pour y revenir, il y a eu un véritable effort de transversalité des concepts...ce serait trop dire parce que les architectes ont toujours été un peu réticents – pas tous. Mais il y a eu de la pluridisciplinarité assumée et acceptée ce qui était loin d'être le cas dans toutes les autres écoles, je crois.

- *Oui, dans les années 1970, la tendance était plus à la pluridisciplinarité puis dans les années 1980, les architectes reprennent un peu plus le contrôle avec le retour au projet.*

- Oui absolument, alors que là non, à UP 6, il y avait... j'en garde un souvenir très heureux.
- *Gus me disait que le principe d'UP 6 était que n'importe qui pouvait proposer le cours qu'il voulait.*
- Oui, comme dit quelqu'un de connu « qui suis-je pour juger ». Donc vas-y, si tu veux le faire... tu vas te casser la gueule parce que tu es un con mais si tu veux le faire, tu le fais [rires].
- *Du coup, comment vous en êtes venus à vous regrouper, vous, anciens à avoir travaillé en Afrique ?*
- Regroupement non. Ça s'est fait comme cela, en fonction d'affinité, d'expériences. Mais je n'ai pas souvenir de choses très orientalistes à UP 6. Vous avez repris les plaquettes de l'époque ?
- *Oui, j'ai retracé toute la généalogie des enseignements sur les pays du « Tiers-monde ».*
- Qu'est-ce qu'il y avait alors ? Remettez-moi ça en tête.
- *Il y avait plusieurs groupes qui se développaient en parallèle. Par exemple, il y avait le groupe du couple Alexandroff qui travaillait aussi sur ces questions-là puis sur le solaire. Puis, vous étiez un groupe avec Gustave, Jean-François, Pastrana, Martinez, Philippe Nick qui avait des séminaires plus théoriques que des ateliers. Au départ, il y a aussi Candilis qui fait quelques trucs, très rapidement, avec Fassassi.*
- oui, quelques conférences c'est possible. Il n'y a pas eu beaucoup de groupes...
- *Et il y a la partie sur l'Asie avec Shin et Christelle Robin.*
- C'est plus tardif.
- *Oui, dans les années 1980.*
- Oui, donc effectivement notre groupe était certainement le plus politique avec de vrais expériences de terrains en matière de développement, de pays en développement. Avec les 6 années que j'ai passé en Afrique, je faisais en moyenne 30 000km par an de brousse, donc j'avais une petite idée de ce qu'il s'y passait, concrètement, des situations. Gus avait été au ministère du Plan donc il avait aussi un peu les mains dans le cambouis. Tribillon était au Plan mais à l'aménagement du territoire et avait aussi un peu les mains dans le cambouis. Pastrana, lui, avait... c'est vrai qu'on avait fait pas mal de choses. Entre temps, j'avais fait la connaissance à Abidjan d'un jésuite qui quand il est rentré à Paris ne l'était plus. Il y a eu des grandes crises chez les jésuites à l'époque. J'en connais, pour ma part, trois qui étaient en Afrique en ethno-anthropologie et qui à leur retour en France ont jeté la soutane aux orties pour passer à autre chose. Mais ils ne sont pas les seuls.
- *Justement, Gus disait que, lui, il était plus un anti-impérialiste, et qu'en parallèle, le tiers-mondisme était surtout composé de personnes de confession catholique.*
- Absolument. A Dakar, le premier plan quadriennale sénégalais a été mis au point par une équipe sous la direction d'un dominicain - dont je ne me rappelle plus le nom - dans une perspective très idéologie de la libération [Cf. « théologie de la libération », Gustavo Gutiérrez, 1968], qui était née en Amérique Latine. Un catholicisme de gauche, on va dire. Un catholicisme engagé, de gauche de fait, mais engagé d'abord, avec une vision très progressiste. Et cela se retrouvait ailleurs. C'est pour ça que la plupart de ceux qui sont passés par l'Afrique - prêtres dominicains ou jésuites - ont pratiquement tous quitté... Ce n'est pas « idéologie de la libération », je cherche le mot... qui a ensuite été cassé par le Pape, par les Papes successifs qui ont renvoyé les dominicains à leurs études chez eux. Donc j'en avais rencontré un : Henri Coing.
- *Ah oui, qui était aux Pont-et-chaussées ou à l'IFU ?*
- Oui, qui avait fait une très belle thèse sur les bouleversements du 13^e arrondissement. Je ne sais pas si vous connaissez ce livre mais il a été fondateur pour moi et pour beaucoup de monde car il a été la première grande étude sociologie des bouleversements parisiens des années 1960 [Cf. Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, 1966]. C'est par lui que j'étais branché sur le Venezuela. Je suis allé à Caracas travailler avec une femme qui s'appelle Teolinda Bolivar - vous en avez peut-être entendu parlé par Raoul -, Teolinda étant une professeur d'architecture à Caracas qui a beaucoup travaillé sur les barrios. Et avec elle, je me suis intéressé à cette problématique de transformation des barrios, de durcissement des barrios. Il y a plusieurs approches possibles. On travaillait aussi avec Gus sur les problèmes dans les îles françaises, les Antilles... Enfin, on vadrouillait. Je suis allé en Tunisie, en Algérie ; curieusement, je n'ai jamais été au Maroc alors que c'est sans doute le pays le plus intéressant par rapport à ce qui nous intéressait au départ. Mais bon cela ne s'est pas fait, je n'ai pas non plus cherché à le faire.
- Effectivement, notre groupe de travail était très ouvert avec des expériences très diverses ; chacun y apportant son lot d'expériences, ses approches théoriques, conceptuelles - si on veut. Pour ma part, il y avait eu deux livres qui avaient comptés : *L'Afrique noire est mal partie* [René Dumont, 1962] et *Peau noire, masques blancs* [Frantz Fanon, 1952]. C'était les deux livres qui ont fait boom dans les années 1960, qui ont apporté quelque chose. [...pause pendant qu'on interpelle la serveuse...]
- *A UP 6, vous avez participé à créer le Laboratoire Tiers-Monde, qui en 1983, publie un Bilan de 10 ans de mémoires sur les PVD. Dans ce Bilan, vous vous interrogez sur l'existence ou non d'un enseignement spécifique au Tiers-monde.*
- Ah ! Nous avons fait ça ?! Ah qu'est-ce que nous étions intelligents ! [rires] Bonne question.
- *Vous avez écrit : « Y-a-t'il une spécificité tiers-monde ? Doit-il y avoir un enseignement spécifique et spécialisé sur les P.V.D. qui aurait sa raison d'être ? [...] La question est en définitive : faut-il connaître le terrain ou même en être, pour pouvoir saisir les processus de production de l'espace ? Ou faut-il disposer d'une méthodologie souple permettant d'adapter les démarches d'acquisition de connaissances ? »*
- Et on répond ?
- *Non, justement...*

- Une réalité dont on n'a pas parlé mais qu'il faut noter est le fait qu'UP 6 a été un des lieux – il y en a eu d'autres - de convergence des étudiants venus d'ailleurs. On avait tout le monde. On a eu beaucoup d'iraniens à l'époque où les études d'architecture se faisaient beaucoup à cause de la femme du Shah d'Iran qui avait fait des études d'architecture à l'École Spéciale [Farash Pahlavi]. Donc c'était très à la mode dans la haute bourgeoisie iranienne. Je me rappelle ces deux sœurs en manteau de fourrure à l'école des Beaux-arts qui ne foutaient rien. [rires] Sans parler des 200 étudiants grecs qui se renouvelés chaque année parce que l'école polytechnique d'Athènes était trop sélective et difficile, donc ils venaient chez nous.

- *Justement, pour une communication sur le nombre d'étudiants étrangers dans les UP, je me suis demandé si les grecs venaient à UP 6 parce qu'il y avait Candilis.*

- Il y avait Candilis. Non, il n'y avait pas spécialement de rapport. Il y avait Tsiomis aussi.

- *Jean-Louis Violeau me disait que Yannis Tsiomis, dans les années 70, n'avait pas encore...*

- La carrure qu'il a prise par la suite. Oui, absolument. Il a fait une belle carrière de ce point de vue-là. Il a fait une thèse d'abord, une très belle exposition à Athènes à laquelle j'avais collaborée sur la re-création d'Athènes en 1830. Donc, Candilis, non, oui, sans doute. D'abord, c'était Paris. C'était moins chiant qu'Athènes. On sortait des pesanteurs grecques. En général c'était des enfants de bonnes familles qui avaient du fric, donc c'était très bien Paris. [rires] Ils avaient tous le même sujet, ils se pompaient tous joyeusement sur La Plaka [quartier d'Athènes]. Je ne sais pas le nombre de diplômés qu'il y a eu sur la Plaka, c'était nul, ils ne foutaient rien. On en a eu beaucoup d'autres qui sont venus. Un des tous premiers c'est Jacky... qui a fait un très joli travail sur la case antillaise. Jacky comment ? Je n'ai pas pu l'éditer. Je venais de créer les éditions de La Villette, je n'ai pas pu le sortir.

- *C'est vous les éditions de La Villette ?*

- Oui, c'est un peu oublié mais c'est moi. C'est une des choses dont je suis assez fier. Mon oncle n'en a pas voulu donc je l'ai fait. J'avais proposé à Paul [Flamand] une collection d'architecture aux éditions du Seuil. Mais Françoise Choay venait de sortir son livre sur les utopies urbaines et a dit « Flamand, je n'en veux pas. [rires] c'est moi ou lui mais pas les deux ». Pour une sombre histoire de... Elle voulait faire en fait une autre UP avec Emmerich.

- *ah bon ?*

- Oui, cela aurait été assez étonnant. Nous, à UP 6, on a dit « pas question. Si vous voulez, vous allez faire ça ailleurs mais pas avec nous ». Elle en avait gardé beaucoup de rancune.

- *Choay et Emmerich ?*

- Oui, c'est un drôle de mariage. [...]

- *Donc, pour vous, c'est le nombre important d'étudiants étrangers qui vous a poussé à faire ces enseignements ?*

- Qui justifiait aussi. On avait envie de le faire, on avait quelques idées pour, et puis ça s'est fait comme ça, par agrégation d'étudiants présents sur place, d'enseignants que cela intéressait de venir – pour un temps ou pour plus longtemps. Moi, ça m'a donné l'occasion de travailler sur Marx, *Le Capital* ; je ne vous le conseille pas, c'est assez pénible [rires].

- *Parfois, je me dis qu'il faudrait mais...*

- Non ou si, quand vous serez à la retraite, faites-le. Mais de toute façon, c'est hors temps, on peut le lire n'importe quand. Mais c'est une lecture difficile, lourde. La notion de valeur... Bon. Ça m'a donné l'occasion de travailler sérieusement sur au moins deux thématiques : la thématique de l'histoire coloniale – qui est intéressante comme système d'exploitation – et d'autre part, la théorisation de l'exploitation – d'où le passage par Marx entre-autres. Alors en quoi l'histoire coloniale est d'abord essentiellement « basically » comme disent les américains. Les étudiants américains ne peuvent pas commencer une phrase sans dire « basically ».

Oui, parce que c'est moi aussi qui ai fait venir Georgia Tech à UP 6. Vous en avez entendu parler ? Je me suis fait injurier. Spinetta : « Flamand, tu as vendu pour un dollar de plus UP 6 à l'Amérique ». [rires] On recevait une quinzaine d'étudiants de Georgia Tech et ils nous donnaient 4 bourses pour des étudiants chez eux, ce qui n'était pas sans intérêt vu le prix des bourses pour un an. A l'époque, au début des années 1980, on était au démarrage de l'utilisation de l'informatique en architecture ; donc c'était intéressant d'aller voir là-bas. Et les petits français qu'on y envoyait très bien formés, d'autant plus informés que c'était eux qui étaient les meilleurs là-bas, parce qu'ils savaient pourquoi ils étaient là. Alors que les étudiants américains qui venaient à Paris étaient pommés, ils ne comprenaient rien, ne regardaient rien... Basta, revenons au point de départ, qui est je ne sais plus quoi d'ailleurs.

- *Vous me parlez de l'histoire coloniale et de la théorisation de l'exploitation.*

- Oui, c'est ça. Une histoire, très rapidement : au Sénégal, on cultive l'arachide et les gens mangeaient du riz. Alors le riz ne venait pas du Sénégal à l'époque – depuis, ils en ont planté -, il venait de l'ex-Indochine ou de Madagascar. Le système colonial était fondé sur l'impôt ; pas beaucoup mais de l'impôt, et en liquide. Pour avoir de l'argent liquide, il fallait produire quelque chose vous permettant d'acquiescer de l'argent liquide ; donc on était obligé de produire des choses qui intéressaient le colonisateur. Le colonisateur au Sénégal était intéressé par l'arachide qui poussait très bien donc on oblige les paysans à en faire. Mais comme les bonnes terres et l'eau sont rares et le temps de travail limité, en faisant de l'arachide, ils ne font pas du mil, du sorgho et autres cultures traditionnelles qui permettent de se nourrir. Donc on leur propose d'acheter du riz aussi. Mais, le riz, même chose : en Indochine ou à Madagascar, il faut bien payer l'impôt donc c'est le même système. Marseille et Bordeaux (Lesieur) ont beaucoup à voir avec ça. Ailleurs, c'était le cacao ou le café. [...] En plus, au Liban, qui était sous protectorat français, les gens connaissent le soleil et ont le sens du commerce. Donc on les expédiait là-bas. C'est pour ça qu'au Sénégal, vous trouviez dans tous les bleds pommés, des commerçants locaux qui vendaient de l'huile pour faire le riz – excellente cuisine, le tiep : c'étaient des libanais. [...] Donc, le colonisateur, il avait les mains propres. Quelle administration, il n'avait rien à faire, ça marchait impeccablement. Bon, de temps en temps, il y en avait qui râlaient. La guerre de 45 n'a pas été mal au Sénégal de ce point de vue-là. A la fin de la guerre, ceux qui ne sont pas gardés pour partir en Indochine se retrouvent dans le camp de Thiès où, en principe, ils vont être rendus à la vie

civile avec une sorte de solde d'ancien combattant. Mais elle ne vient pas. Révolte. Et on a tiré dans le tas quand même... La solde d'ancien combattant a été reconnue et donnée aux anciens sénégalais ; enfin qu'on appelait sénégalais à l'époque, mais qui venaient aussi bien du Mali ou de toute cette zone de l'ouest africain. Elle n'a été donnée qu'à partir des années 1980/90. C'est scandaleux. On les envoyait en première ligne, en nettoyage de tranchées. Immonde, immonde.

En 1962, quand je suis arrivé, tout ça s'était passé hier et le système était encore fonctionnel.

- *Vous étiez quand même bien accueilli ?*

- Oui, j'étais tout le temps en brousse. Oui, c'était même étonnant. Mais c'est l'hospitalité : le voyageur, on l'accueille, on lui donne à boire (c'était le pire, du lait de chèvre chaud avec quelques mouches dedans. En Côte d'Ivoire, c'était un mauvais schnaps hollandais dans un grand verre à 10h du matin). Mais oui, toujours bien accueilli. Beaucoup de respect, cette façon de tendre la main en soutenant le bras parce que la main de l'autre – du blanc – est lourde. [Raconte son expérience dans les centres de migrants]. Cette salutation vient de très loin : c'est le blanc en tant que blanc, en tant qu'homme de pouvoir. « Peut-être qu'on peut avoir une relation amicale avec lui, on va voir ». C'est très compliqué. C'était même extrêmement émouvant car ce sont des villages très pauvres. En fin de saison sèche, il n'y a plus rien à bouffer, c'est du sable partout, de la poussière. L'eau est à 3km, on envoie les gamines et les femmes. Mais, on tue le poulet qui reste pour vous. Parce que je suis l'hôte. C'est un pays où il y a l'islam aussi, un islam tolérant (pas celui des dingés d'aujourd'hui). J'étais en brousse quand Kennedy est mort en 1963. Il y avait des gens qui déambulaient avec le transistor à l'oreille, et j'en ai vu pleurer à l'annonce de sa mort parce qu'il était l'image du progrès, de la liberté. Très ambiguë tout ça. En même temps, la France était aussi celle qui avait apporté l'école. Compliqué. C'est pour ça que les couillons de Maos s'en foutaient royalement. Ce n'était pas leur problème, leur problème était le petit livre rouge et ce qu'il y avait dedans.

- *Tout à l'heure, vous disiez qu'il était important d'être confronté à la réalité. A UP 6, vous faisiez ce qu'on appelait de la « pratique opérationnelle » notamment avec le Laboratoire architecture pratique.*

- Ça c'est Gili.

- *J'ai vu des expériences où les étudiants sont partis faire le plan d'Aboisso, en Guadeloupe, etc.*

- Oui absolument. Aboisso, j'y étais. Ça, c'était [Raymond] Gili et [François] Philippe qui ont monté ce laboratoire. Alors là aussi, il s'agit de deux personnalités très fortes. Gili était un catalan qui se voulait catalan indépendantiste français, son père était sculpteur avec une vision complètement utopiste d'une Catalogne réunie. [...pause pour regarder le menu du restaurant...] Oui, Gili... A ma connaissance, sa principale construction, c'était une maison pour sa mère. Mais qui était très branché sur construire pour le peuple... alors construire pour le peuple, ça s'est traduit... il y a eu des moments assez folkloriques. [rires] Je pense, au début des années 70, vers 72-73... on est en plein essor en architecture, avec de nouvelles pratiques : l'architecture au service du peuple, etc. Il trouve un truc, une maison du peuple à construire dans une cité perdue je ne sais trop où...

- *Je crois que j'ai vu des photos avec les étudiants au milieu de la cité, oui.*

- Oui, c'est ça : grand débarquement avec étudiants, enseignants dans la cité pour construire une maison du peuple avec de la terre ou je ne sais trop quoi. Enfin bon... [rires, coupure de l'enregistrement]

Gili, c'était une espèce de taureau, quand il entrait dans une salle de cours... une force de la nature. Et Philippe était quelqu'un par contre d'extrêmement discret. Protestant, c'est important. Il avait passé son service militaire en régiment disciplinaire pendant la Guerre d'Algérie parce qu'il avait refusé un certain nombre de choses ; ça vous marque parce que ce n'était pas un cadeau. Tiens, voilà quelqu'un qui avait des convictions ! Et qui suivait aveuglément Gili.

- *Il travaillait aussi avec Alexandroff, non ?*

- C'est possible qu'il ait travaillé avec Alex... Oui donc ils ont fait des choses, entre-autre le montage de ce chantier à Aboisso auquel Gili m'avait associé et qui était un truc assez foireux. C'était au cœur de la saison des pluies. Et la saison des pluies en Côte d'Ivoire ce n'est pas un cadeau, à tel point que je suis rentré avec une valise dans laquelle tous mes vêtements étaient trempés. Je n'étais pas sec moi-même [rires]. Donc, un truc assez foireux avec un maire d'Aboisso qui cherchait à faire des trucs mais qui ne savait pas très bien quoi ni comment, mais il voulait faire quelque chose.

- *J'ai l'impression que presque toutes ces tentatives de « pratiques opérationnelles », en plus en passant par des collectivités locales, ont toujours été compliquées à mettre en place et ont été un peu un échec.*

- Oui. Si, si, pour les commanditaires de ce genre de choses, c'était souvent le prétexte de quelque chose d'autre, une bonne raison pour dire « vous voyez on a fait quelque chose mais cela n'a pas marché » ou « cela a marché mais cela aurait pu marcher mieux, ce n'est pas ce qu'on attendait ».

- *Les partenariats avec les écoles locales ont l'air d'avoir mieux fonctionnés, non ?*

- Ça, oui ! Bon à l'époque il n'y en avait pas ; par exemple en Côte d'Ivoire, il n'y en avait pas. Mais ensuite, effectivement ça a changé des choses.

- *Il y avait juste deux écoles : à Lomé et à Dakar.*

- Ensuite, oui, je ne les ai pas connues. Oui, ce n'était pas la panacée. Et puis « construire pour le peuple », c'est très bien mais le peuple, il s'en fout. Il demande des choses plus immédiates, réalistes, concrètes. On ne va pas attendre, on trouve, maintenant. Il faut être réaliste. Les Gilets jaunes sont là pour le rappeler. D'ailleurs je vous recommande la lecture de la trentaine de pages que Jacques Julliard dans cet ensemble de documents très particulier qui s'appelle *Les lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre Nora. [...] Un article sur le peuple, un article remarquable et d'une actualité extraordinaire alors que c'est un papier qui a 20/25 ans.

- *Daniel Pinson me disait par exemple que Construire avec le Peuple d'Hassan Fatthy avait été très marquant pour lui...*

- Absolument. Je ne sais pas si son village a été habité. Ça, c'est une autre histoire. Vérifiez. Vous avez tout à fait raison, ça a été l'expérience fondatrice à laquelle on revenait toujours. Hassan Fathy l'a fait, on peut le faire. « On peut le faire », ça va être repris de deux façons : la première où on va essayer de refaire cette démarche et la seconde en utilisant les mêmes techniques constructives comme le système de voutain qui remonte à la nuit des temps. Cette technique va être reprise au Sénégal par quelqu'un qui est mort maintenant [...]. Il avait fait des essais de construction en terre avec des dosages de ciments différents pour voir ce qui tenait le mieux à la saison des pluies. Mais tout le monde s'en foutait, ce n'était pas moderne. Là encore c'est l'histoire d'un architecte qui veut imposer quelque chose qui était considéré comme passéiste : « il veut nous ramener à la case, il se fout de nous ». Il y a une autre tentative, à Grenoble. Vous devriez aller voir. [...On commence à déjeuner, la discussion ralentie...]

- avec CRATerre ?

- Oui, c'est ça. [...]

Vous vous êtes embarqué dans un drôle de truc. Je ne sais pas si ça vous emmènera très loin, si ?

- C'est-à-dire ?

- Si, oui en balayant vraiment tout.

- Oui, je m'intéresse du coup à tout le contexte socio-politique et autres français et mondial. Par exemple, on n'a pas encore parlé de la politique de coopération et des liens qu'il y a pu avoir ou non avec vos enseignements. J'ai vu plusieurs textes où des enseignants s'appuyaient sur les directives du Sommet de Versailles pour justifier la création de leur enseignement par exemple.

- Je ne connais rien de tout ça.

- Le Sommet de Versailles c'est le G7 de 1982, juste après l'élection de Mitterrand qui devait changer la politique française de coopération. Par exemple, Michel Coquery a fait un rapport à la demande du ministère sur ce que devait être la coopération dans le domaine urbain et architectural.

- Ha bon ? Je ne suis pas au courant. Il y a eu des choses qui ont suivies ?

- Il y a eu des choses, peut-être moins dans les UP. J'ai l'impression que l'IFU ou les Ponts-et-chaussées ont été plus actifs dans ce domaine. Mais globalement, les interventions sont plus passées par la recherche-action que par l'enseignement. Il y a eu le programme REXCOOP par exemple.

- moi je n'étais pas du tout branché recherche, ça ne m'intéressait pas. Je n'ai pas fait de recherches mais j'ai publié, ce n'est pas la même chose. Et regardez le nombre de rapports de recherches qui ont fait des livres ?

- Il y en a. Pas toujours mais il y en a [rires].

- Voilà. [rires]

- Effectivement, une de mes hypothèses était de me demander s'il y a réellement eu un mouvement au sein des UP qui s'est intéressé aux PVD. Mais il y a tellement de points de vue différents que je ne pense pas qu'on puisse parler d'un « mouvement ».

- Si vous voulez mon sentiment, non. Il n'y a jamais eu de convergence.

- Il y avait quand même des rapprochements de temps en temps. Par exemple à UP 6, vous avez proposé la création d'un CEAA en 1984 avec des enseignants d'UP 6 mais aussi Thierry Paquot qui était à UP 5, Trong Kha Nguyen qui était à UP 2 et Michel Léger et Paul Révert qui étaient à Rouen.

- Possible, tout ça c'est de l'histoire ancienne. Sur le côté institutionnel, je vous fais totalement confiance. Mais je n'ai pas souvenir que ce soit aller très loin.

- C'est vrai, il ne semble pas par exemple que la direction de l'architecture ait beaucoup soutenu ces initiatives. En tout cas, elle a été à chaque fois en retard pour les soutenir.

- Oui ! Parce qu'il n'y avait pas de financement. Et les financements intéressants en matière de recherche étaient à l'Équipement, d'où les Ponts-et-chaussées qui étaient servis en premiers avec tous les ingénieurs qui étaient au ministère de l'Équipement. Avant d'élargir, on se servait d'abord. D'ailleurs, je ne sais pas pendant combien de temps on a fait ce certificat ; autour de Pastrana, architecte, Gus et moi puis des assistants qui sont allés et venus. On s'est orienté très tôt sur des problématiques urbanistico-architecturales sur des problèmes de revitalisation des centres anciens, des problèmes d'urbanisme social - si je puis dire - qui intègre la mixité. On a travaillé sur Montreuil, des lieux un peu comme ça, à une époque où cela ne se faisait pas vraiment. Donc toute la problématique qu'on avait constitué à partir de nos expériences dans les pays en voie de développement aidait, d'une certaine façon, dans ces lieux qui correspondait à toutes choses égales par ailleurs à des délaissés de l'urbanisme officiel, etc. À ce titre, je pense que nos expériences respectives ailleurs nous ont certainement aidé.

- Effectivement, vous êtes plusieurs enseignants à dire que le sous-développement des pays du Tiers-monde et le mal-développement en Europe sont plus ou moins la même chose et peuvent être travailler dans une même optique.

- Absolument.

- D'ailleurs, il y a eu une évolution dans ces enseignements entre les années 1970 et 1990. J'en parlais avec Gustave qui lui prône pour l'altermondialisme. Et aujourd'hui, les enseignements sur les anciens PVD semblent porter sur des problématiques encore plus proches que celles de l'architecture et de l'urbain en Occident.

- Totalement. Il y a quand même une réalité basique : la pauvreté est l'ennemi de tout. De ces lieux dont tout le monde se fout. Les problématiques techniques architecturales se ressemblent beaucoup : comment peut-on faire plus avec moins ?

- *Tout à l'heure, on parlait de l'existence ou non d'une méthode spécifique au « Tiers-Monde ». la réponse alors esquissée est qu'il s'agit surtout d'avoir des connaissances sur le terrain sur lequel on travaille avec une méthode plus ou moins la même mais souple pour avoir une vision à la fois globale et précise.*

- ça c'est nouveau : la notion de terrain. Quand je suis arrivé aux beaux-arts en 1967, cela faisait deux ans qu'on commençait à donner des programmes de logements comme sujet de projet. Et c'était toujours sur un terrain abstrait. La notion de terrain c'est nous, la génération soixante-huitarde, qui allons l'introduire, à travers une revendication politique du « peuple » - quel que soit la définition qu'on en donne et la réalité à laquelle elle renvoie. C'est ça le terrain : je suis où ? qui est-ce qu'il y a ? toi, c'est qui ? qu'est-ce qu'on a ?

- *D'où les sciences humaines.*

- Ce sont les sciences humaines qui vont apporter les moyens de compréhension et d'analyse mais la démarche est avant tout politique de la part des architectes.

- *Un peu après, il y a aussi un courant venu d'Italie qui en France va prendre la forme de l'analyse typo-morphologique, ce qui peut faire penser à un retour à l'abstrait. Donc on a dans les UP, un peu deux mouvements : ceux qui travaillent sur la typo-morpho et ceux qui travaillent avec la sociologie, l'anthropologie, et les usages.*

- La typo-morpho, c'est Huet.

- *C'est aussi Panerai et Castex.*

- Oui mais attendez, ils ne viennent pas de n'importe où ceux-là. C'est quelqu'un dont on parle peu Huet, mais qui a joué un rôle extrêmement important. Il ne faut pas oublier mais c'est lui les Champs Elysées. Personne ne le sait mais c'est lui qui a restructuré les Champs Elysées de façon radicale : le double alignement, etc. Un grand monsieur qu'on oublie soigneusement parce que justement ça permet de se mettre un peu plus en avant. Mais c'est ça qui se passe avec la création d'UP 8...UP 8 va se constituer très rapidement après la création d'UP 6, deux ou trois mois à peine après, parce que justement il y a cette différence-là très profonde. Huet était un historien et un théoricien très centré sur des problématiques théorico-historiques de l'architecture.

- *Et donc quelles étaient les préoccupations à UP 6 ?*

- Aaah le terrain, le terrain, la réalité sociale, le peuple.

- *Serge Santelli et Daniel Pinson, par exemple, faisaient faire à leurs étudiants ce qu'ils appelaient des relevés habités, sur le Maghreb. Le principe était de rentrer dans les maisons pour faire des relevés pièces par pièces avec le mobilier, la décoration, etc. Et à la Villette ?*

- Moi, je ne le faisais pas. J'ai eu un enseignement de sciences humaines – on va dire ça comme ça – dès les années 1970, 72/73 qui était le premier cours qu'avait les étudiants de première année le lundi matin à 9h. J'avais la matinée pour moi. Il a donné lieu à un polycopié qui n'est pas mauvais. J'en suis assez content. [...] je faisais donc ce cours, après quoi j'avais des travaux pratiques qui étaient centrés sur votre lieux de vie. « Allez-y, racontez, étudiez, enquêtez, allez à la mairie, parler avec vos parents, etc. »

- *le lieu de vie au sens large, pas juste le logement ?*

- Oui, l'environnement. Justement, pas que le logement. La centration sur l'usage qui implique l'intérieur ou du moins le contenu est certes intéressant mais trop complexe en première année, le pourquoi du comment. Et puis cela met en cause des choses personnelles qui peuvent être très mal vécues. Ce polycopié doit encore exister quelque part. C'est fou d'ailleurs...Il doit y avoir 150 à 200 pages. On était d'accord avec le directeur qu'on pouvait payer un peu, je n'en ai quasiment pas vendu. Dans l'ancienne école telle que je l'ai connue en 1967, un étudiant qui arrivait avec un journal sous le bras se faisait foutre à poil [rires]. Pas partout mais c'était comme ça. C'est une espèce d'inculture des architectes, faut pas rêver.

- *On était loin des revendications de l'architecte homme intellectuel.*

- Jamais. Huet en était, le premier à l'être. Rédacteur en chef de...

- *L'architecture d'aujourd'hui.*

- Voilà. Qui était la meilleure revue, qui avait de la tenue sous sa direction et qui après est devenue un album de photos avec quelque fois des plans.

- *Comme beaucoup de revues aujourd'hui.*

- Oui. Espace et Société existe encore ?

- *Oui.*

- ça c'est formidable. Mais personne ne le lit. A part des doctorants ou des pommés qui n'ont rien à faire, en tout cas pas les architectes qui, eux, s'emmerdent avec les nouvelles normes [rires].

- *Effectivement, je pense que je ne connaissais pas avant de faire ma thèse ou le master à Paris 1. C'est fou toutes les choses qui peuvent nous passer sous le nez lorsqu'on fait des études en architecture. [...] On discute références littéraires...] Vous ne m'avez pas encore parlé de votre thèse...*

- Ma thèse ? Je n'ai jamais fait de thèse.

- *Pourtant, j'ai vu un de vos CV où il y avait marqué que vous faisiez une thèse sous la direction d'Anatole Kopp.*

- Oui absolument. Une très bonne thèse que j'ai laissé tomber.

- *Sur quoi elle portait ?*

- L'atelier populaire d'urbanisme de Roubaix, de l'Alma-gare, c'est nous au départ. C'est drôle, il y a un petit livre qui est sorti sur l'Alma-gare mais il n'y est pratiquement pas question de l'APU ; comme quoi ça a servi à d'autres... Cette expérience de l'APU... On avait loué une maison dans laquelle on habitait, pas tout le temps bien sûr.

[La discussion dérive vers Castro, Grumbach et Portzamparc et le Grand Paris]

- *Comment en étiez-vous venu à vouloir travailler avec Anatole Kopp pour votre thèse ?*

- Je me suis intéressé à son travail à travers mon travail sur le logement social quand je préparais *Loger le peuple* [La découverte, 1989]. Il a fait des choses intéressantes : d'abord, sur l'architecture révolutionnaire en Union soviétique, et sur la reconstruction en France. Il a fait un livre qui est très important si on s'intéresse à cette période des années 1945/50. Donc, un jour je me suis dit : « Jean-Paul, arrête de bidouiller des petits trucs à droite, à gauche, des articles ici et là, et fais une thèse ». C'est reparti du travail que j'avais fait sur Roubaix qui avait donné lieu à des publications. J'ai beaucoup travaillé sur cette histoire des courées en reprenant cette analyse de la division de classes de l'espace. Roubaix était une ville passionnante pour ça. Roubaix, ville industrielle typique du nord, était la capitale mondiale de la laine. C'est la bourse de Roubaix qui déterminait les prix mondiaux de la laine [...]. La structuration de la ville s'est faite par agrandissements successifs autour des usines. Très grossièrement mais ce n'est pas faux : une usine se crée, la maison du patron avec son jardin, son parc et autour les courées qui s'organisent sur un plan assez simple, un quadrilatère avec les maisons sur rue, aux angles les bistrotts ou des commerces, et à l'intérieur de ces quadrilatères, des courées qui sont des couloirs, des passages de 5 ou 6 mètres de large sur le côté des maisons de 2 ou trois pièces, avec au fond du passage des toilettes collectives et un point d'eau. Au milieu du passage, la rigole s'écoule dans la rue [...]. Avec une structuration sociale de l'espace qui est très intéressante. Il y avait une alliance de classe assez intéressante entre patronat, petite bourgeoisie, commerces et artisans qui aidaient à vivre en quelque sorte les ouvriers parce qu'il y avait un système d'entraide qui aidait à tenir jusqu'à la fin du mois. Et en même temps, les commerçants ou autres étaient propriétaires des courées. En tout état de cause, ils savaient que si l'ardoise était trop lourde, il pouvait récupérer le logement. Donc il y avait une alliance de classe entre patronat et petite bourgeoisie sur le dos des ouvriers. Mais les ouvriers savaient que... Il y a eu des grèves très dures mais, les maisons des patrons qui étaient à porter de mains, ils ne s'y en prenaient pas. C'est dans *Germinal* que Zola parle bien de ces cailloux dans les carreaux de la fenêtre du patron, mais on ne la brûle pas. Ce ne sont pas les gilets jaunes à l'arc de triomphe. [...discussion sur comment la seconde guerre mondiale a été un nouvel équilibre entre les classes grâce à la solidarité...] Quand on arrive début des années 1970, c'est la fin de l'industrie lainière mais la population ouvrière est toujours là ; c'est une population espagnole, portugaise, « arabe » entre guillemets, etc. Donc là, il y a peu de solidarité effective. Et les courées se vident. [...Discussion sur la création des CIL et du 1% patronal... son père était secrétaire du CIL de Charente-Maritime...] Nous avec l'APU, on intervient là-dedans pour essayer de voir quel type d'habitat on peut proposer, à partir de quelles pratiques sociales, quel type d'organisation, etc. Toute une réflexion sur le lieu, la population, etc. Donc ça nourrit notre pratique comme enseignant et ça nourrit ma thèse. [...]

- *Donc le choix d'Anatole Kopp n'a rien à voir avec vos goûts respectifs pour l'Afrique ?*

- Aucun. Je ne sais plus qui nous à... Si, tout vient de Gus. Gus est contacté par Anatole Kopp pour une mission UNESCO à Alger pour la création d'une école de formation d'aménagement du territoire. On n'était pas nombreux à y être allés mais on l'a fait. Je le connaissais mais je ne l'avais jamais rencontré. Quoique, ce n'est même pas vrai. Je l'avais rencontré à l'école spéciale d'architecture, bien sûr ! A l'ESA, pendant les années 1970, il y avait de très gros problèmes de fonctionnement, les directeurs changeaient en permanence. Et ils sont venus me proposer de prendre la direction de l'ESA, ce que j'ai décliné poliment en les remerciant, très flatté de leur proposition. Mais je n'allais pas foutre un pied dans ce bazar totalement ingérable ; dans le genre bagarre d'égo, c'était pas mal. Kopp était à l'ESA à ce moment-là, il en est parti peu de temps après. Je ne sais pas si ce n'est pas Virillio qui a pris la direction. Puis j'ai laissé tomber parce que ça m'emmerdait ; pour faire une thèse, il faut tout mettre en note, tout référencer. [...]

- *Et est-ce que vous étiez au CEDETIM aussi ?*

- Qui n'a pas été au CEDETIM ? [rires]

- *Ha, je ne sais pas.*

- Oui, enfin, encore une fois, je n'ai jamais été encarté sauf à la CFDT. Mais le CEDETIM, j'y ai participé, j'y ai même mis de l'argent et je sais aussi ce que j'y ai perdu [rires].

- *c'est-à-dire ?*

- Oh... Mais je n'étais pas membre statutaire du CEDETIM. Soyons clair, le côté ATTAC tiers-mondiste dur de Gus m'agace ostensiblement, j'ai souvent eu l'occasion de m'en expliquer avec lui. Disons que s'il prenait moins l'avion, ça polluerait moins le ciel. Pour quelqu'un qui se veut écolo pur et dur, il faudrait réfléchir un peu avant de monter dans un avion. Mais ça... On s'en est expliqué tous les deux, on en blague, on s'aime bien. Je n'ai pas ce côté CEDETIM, tiers-mondiste dur.

- *pas tiers-mondiste justement...*

- Oui, on n'en est plus là. Altermondialiste... Je regardais l'émission C à vous où il y avait une madame qui venait attaquer durement le MERCOSUR avec des arguments qui me faisaient chier. Je lui aurais foutu des baffes. C'était tellement téléphoné, on la voyait venir avec ses gros sabots de cet espèce de gauchisme primaire d'antimondialisme basique. « C'est mauvais ». Et on ne réfléchit pas avant ? C'est pour ça qu'avec Gus on s'aime beaucoup, on s'est beaucoup aimé mais on n'a jamais été d'accord sur tout, loin de là. Ce n'est pas pour rien que Tribillon, par exemple, a cessé de travailler avec lui... Gus vous a parlé de ACT, le bureau d'étude qu'il avait créé ?

- *Oui, mais je n'ai pas vraiment compris. Pour moi, leur bureau d'étude c'était GRAIN mais on m'a surtout parlé d'ACT.*

- Oui. ACT était un bureau d'étude qui a beaucoup travaillé. J'ai fait quelques études pour ACT, sur des réalités très françaises, sur la vieillesse d'ailleurs [...discussion sur le déclin de l'architecture actuelle, à Nantes ou Bordeaux, et la perte de la valeur d'usage...]

Pour votre travail, si vous voulez comprendre concrètement ce qu'il s'est passé, n'oubliez jamais le point de vue politique : qui ? d'où ils parlaient ? à ce moment-là, parce qu'ils ont changé depuis ! Les années 1970 ont été des années intensément politiques !

- Oui, et générationnels. Par exemple à UP 7, il y avait Henri Tastemain, Marion Tournon-Branly, etc. qui avaient un enseignement sur les PVD. Mais j'imagine que ce devait être très différent de ce qui pouvait se faire à UP 6.

- J'imagine, je ne suis jamais allé voir ce qui se faisait. C'est probable.

- En revanche, j'ai l'impression que ce qu'ont pu faire Santelli à UP 8 ou Depaule et Panerai à UP 3 étaient moins politiques. Patrice Dalix et Charles Goldblum à UP 1, je ne sais pas.

- Oui. Patrice Dalix, je l'ai connu en Tunisie où il faisait son service. J'y suis allé à l'invitation de l'école d'architecture de Tunis pour discuter de la mise en place de l'enseignement. On avait gardé des relations...amicales, ce serait trop dire. [...]

[...la discussion bifurque vers Lucien Kroll, vers l'école de Marseille et Jean-Charles Franceschi...]

- Une dernière question puisqu'on parle d'anciens étudiants. Savez-vous ce que sont devenus vos anciens étudiants, notamment ceux qui venaient des PVD ?

- Marc Bourdier à UP 6.

- Oui je vais à son rendu demain à La Villette. Il y aura Pastrana aussi.

- Saluez-les de ma part. Non, sinon, très peu.

- Pour vous, il s'agissait plus de former des étudiants venus des pays du Tiers-monde pour qu'ils puissent travailler dans leur pays ou aussi de former des étudiants français qui iraient travailler là-bas ? Ou ce n'était pas une question que vous vous posiez ?

- Non, c'est la même chose. Je ne changerais pas un iota de ce que je pourrais dire aux uns ou aux autres. Si j'essaie de résumer – mais mettez des guillemets : « respectez l'architecture c'est respecter ceux pour qui on construit ». C'est ça l'objectif, alors que ça soit ici ou là, c'est kifkif.

- Vous ne vous disiez pas que, puisqu'ils venaient faire leurs études en France, il fallait les « privilégier » dans ces enseignements ?

- Non, et puis, je vais être méchant mais je pense que le niveau d'inculture au départ est à peu près le même pour des étudiants français et des étudiants étrangers qui débarquent dans une école d'architecture aujourd'hui. Ils ont tous les deux le même smartphone et les mêmes conneries dessus, non ? Donc pourquoi vouloir changer quoi que ce soit ? [rires]

- Pas tant dans l'approche mais plus dans votre volonté. Ces pays-là n'ont pas d'école d'architecture, vu qu'ils viennent en France, on va leur donner une formation et leur donner la priorité dans les enseignements sur les PVD parce qu'on n'a pas besoin d'envoyer des français construire là-bas.

- Oh, la mondialisation, elle fonctionne dans tous les sens. [...] Qu'est-ce que j'ai de plus à dire à l'un ou à l'autre ? « Tu veux être architecte ? alors apprend, apprend à respecter l'architecture, ouvre tes yeux et tes oreilles, écoute ». Que dire d'autre ? Est-ce qu'il regarde le contexte les architectes ? qu'est-ce qu'il y a autour ? Je construis, mais qu'est-ce qu'il y a à côté ? J'ai passé 35 ans à dire ça sous toutes les formes. [...] Maintenant, on est dans des écoles supérieures d'architecture, ça me fait rire. En 50 ans, c'est tout ce qu'on a gagné. [...] c'est vrai que je suis très pessimiste : il y a une perte généralisée des valeurs, une mise en avant de l'image qui font qu'on est dans le n'importe quoi. Et comme maîtrise d'ouvrage et maîtrise d'œuvre, c'est la même inculture architecturale et urbaine... J'ai eu tort de croire aux livres, c'est pour ça que j'ai fait les éditions de La Villette [...]

- les étudiants lisent peu.

- Oui, mais pas d'inquiétude, ils ne l'ont jamais fait. Je vous l'ai dit, ils se faisaient foutre à poil sinon.

- En vous rencontrant, vous et les autres, je trouve que ma génération d'étudiants en architecture n'a pas la même curiosité que ce que vous aviez.

- Oui, vous avez tout à fait raison. Moi, et la génération qui m'a suivi comme les Panerai, etc... J'ai 85 ans, j'ai connu la guerre, ce qu'ils n'ont pas connu eux. Quand je suis entrée dans la vie active dans les années 1960, le monde était ouvert ; j'enchaînais les jobs comme ça, des trucs totalement inattendus pour lesquels j'étais totalement inapte au départ. [...] Le monde était ouvert, ce qui n'est plus le cas pour vous. D'où ce manque de curiosité parce que l'environnement n'est pas porteur vers, d'une part, et d'autre part, parce que tout est dans le smartphone. [...]

Entretien avec Carlos Pizarro, le 15 juillet 2019 à Marseille, durée : 2h12

Carlos Pizarro et moi-même nous retrouvons en terrasse d'un bar à Marseille. La conversation commence sans que je ne pose de question. Carlos Pizarro m'avait déjà dit au téléphone que ma demande d'entretien l'avait fait réfléchir à leur enseignement. Il revient là-dessus.

CP – Tu sais, tu m'as fait réfléchir parce que, pendant une trajectoire aussi longue que celle que nous avons eu, on évolue, on vieillit. Ce n'est pas simplement de perdre ses cheveux ou grossir, on fait aussi un peu un bilan de ce qu'on a fait. En plus, il y a des statistiques qui disent qu'on change de vie professionnelle tous les 7 ans. Et moi, j'ai effectivement changé tous les 7 ans ; il y a eu l'école d'architecture, après l'école d'architecture et les beaux-arts, puis encore l'école d'architecture, et après j'ai été nommé consul où j'entrai dans le monde diplomatique qui est un autre monde. Tout ce mélange, est construit ou détruit. Dans mon sens, je pense que je me reconstruis. Je vais t'expliquer pourquoi. J'arrivais sans connaître le français, juste les rudiments appris à l'école. Mais surtout, je ne connaissais pas la culture française, comment tourne la tête des français, leur attitudes. Encore maintenant, cela me pose des questions. Je suis marié avec une française, une marseillaise ; mes enfants sont nés ici et ont la double culture ; mais pour moi c'est encore difficile. Cela me mène à te dire que le vécu qu'on eut les gens avec lesquels j'ai partagé cette expérience n'est pas exactement le même que pour moi, la vision et le rôle qu'ils ont joué vis-à-vis des pays en développement, et les attitudes qu'ils ont eu ne sont pas les mêmes, parce que ce sont des Français. Même s'ils ont vécu en Afrique, ce sont des français, avec tout ce que cela comporte. Et moi, non, je ne suis pas français. Pour te dire, à chaque fois qu'on était en jury et qu'on nous attaqué, je répondais « Ah, je ne suis pas français, je m'en lave les mains ». Cela te donne beaucoup plus de liberté. Même quand on rentre dans les HLM ici, je parle espagnol avec tout le monde, avec les gitans ; et ce ne sont pas les français qui viennent. Je t'explique ça pour te dire que je ne suis pas tellement content de ce que nous avons fait. [Le serveur nous interrompt]

DA – *Pourquoi en êtes-vous pas si content ?*

- Parce que...J'ai une double formation, architecte en Amérique Latine, architecte ici, plus docteur en aménagement urbain. Tout ça fait que je suis contre l'architecte qui fait sa petite crotte, qui doit être inspiré...Pour moi, ce n'est pas un architecte mais un tricheur avec un discours de n'importe quoi, c'est une question d'ego et de regarder son nombril. Je suis tombé par hasard dans l'enseignement parce que je travaillais avec un type que j'avais connu quand j'ai dû faire 1 an d'équivalence pour avoir le DPLG français. Cela m'a permis de connaître quelqu'un qui était assistant dans l'atelier.

- *Felici ?*

- Oui Felici. Et à un moment donné, la personne qui allait prendre la relève avec lui pour les cours de 3^e et 4^e année lui a fait faux bond. J'étais là alors il m'a demandé si je voulais lui donner un coup de main et j'ai répondu « oui, pourquoi pas ».

- *Vous avez remplacé Yong-Hak Shin ?*

- Non, c'était Jean [Nom ?]. Shin n'était pas à l'atelier mais lui, il avait déjà un contrat. Je me suis lancé là-dedans. J'avais une très bonne formation venant de l'Uruguay qui est « tu n'es pas l'architecte d'un bâtiment, tu es l'architecte de la communauté ». C'est très important. En plus de ça, on est à un moment historique très fort de notre vie parce que l'université jouait un rôle politique très fort parce qu'elle formait à tous les futurs professionnels pour un changement de société. C'est l'époque où il y avait Che Guevara et Fidel Castro. Ils sont venus en Uruguay, je me souviens dans le stade de l'université, il avait ses bottes ; et c'était la construction d'un monde meilleur, d'un homme nouveau, la remise en cause de tout un système qui après en France est sorti avec Mai 68. En plus de tout ça, j'ai été obligé de quitter mon pays, je me suis sauvé juste-juste, je suis parti sans papiers. J'ai connu mon épouse qui passait des vacances à Cracovie. Nous, quand on sort de la fac, on fait un tour du monde.

- *C'est pour elle que vous êtes venu en France ?*

- Non, elle, elle comptait venir mais il y a eu un coup d'état alors je suis parti en bateau. J'avais un faux passeport, de faux papiers. Je suis partie en bateau parce que les contrôles étaient moindres. Il y a eu le coup d'état quand j'étais dans les eaux internationales, je me suis sauvé juste-juste. Je te signale que beaucoup de mes camarades sont portés disparus, et d'autres sont restés en taule pendant toute la dictature, pendant 10-13 ans [1973-1985]. Moi je suis parti parce que ma femme était venue pour rester mais finalement on a été obligé de partir. Je te l'explique parce que c'est une partie de ma vie qui – comment dirais-je – m'a donné une vision différente des choses. Je ne dis pas que c'est mieux, mais différent.

- *Vous avez fui parce que vous étiez très actif politiquement ?*

- Oui, oui. La jeunesse était...Soit tu t'inclinais et tu te vendais, soit tu...A l'époque je travaillais, je m'occupais du chauffage à gaz [...], j'étais cadre, habillé en noir avec une cravate. Et à un moment donné, j'étais confronté, obligé à faire un choix parce que je voyais que les gens partaient en taule, qu'il y avait la répression. Tu es obligé de te mouiller. Bon. Après j'arrive ici. J'ai commencé à travailler à l'école. Le hasard a fait que des uruguayens qui étaient aussi à Marseille avait une fille qui gardaient des enfants qui connaissaient les voisins du secrétaire général de l'école. Felici m'avait dit « bon, on t'a trouvé 2heures », le secrétaire général me dit « 2heures, tu vas mourir de faim » et il m'en donne 8. C'est comme ça que j'ai commencé. Après, j'ai passé le diplôme. Et c'est comme ça que je suis entré dans le système. Puis un jour, quelques années plus tard, cette personne qui était très ami avec Leccia lui dit « Pourquoi tu ne travailles pas avec lui ? ». Comme j'avais le côté « Tiers-monde », c'était bien. Et, on m'avait demandé si je ne voulais pas entrer en politique parce que c'était l'époque de la [P] progressiste. Ils voulaient avoir des têtes étrangères pour cautionner [P], racisme...beaucoup de gens se sont servis de ça. [...] J'ai refusé parce que je ne connaissais pas le système, c'est plus tard que j'ai commencé à comprendre comment ça marchait.

J'ai donc commencé à travailler avec Leccia. On a fait beaucoup de choses, beaucoup...je me suis même occupé d'une publication. La première, c'est moi qui l'ai faite à la main, avec les étudiants. On a fait des propositions pour Africabat aussi. J'ai des documents de ça si cela t'intéresse.

- *Volontiers*

- Après j'ai commencé à aller en Afrique et ça a commencé à aller mal. Chaque fois que j'y allais pour les jurys de diplômes, c'était l'hôtel 5 étoiles, la banque centrale, l'aéroport international, tous les trucs comme ça. Et un jour, je demande « mais vous ne faites jamais de logements sociaux ou des trucs comme ça ? », parce que je voyais la réalité africaine... ça, c'était la première fois. En plus, les africains, ils sont bien pour les architectes ; il y a le ministre, le directeur général, des directeurs, etc. Déjà la première nuit, j'arrive vers minuit à l'aéroport et c'est la voiture du ministre qui vient me chercher. J'ouvre la voiture et je m'assois à côté du chauffeur ; je voulais manger alors il m'amène dans un restaurant d'un cousin à lui ; je lui dis de manger avec moi mais il me répond qu'il ne peut pas, je lui dis de ne pas s'inquiéter et on mange un bon repas. Puis quelques jours après, le directeur de l'école me dit « vous savez, il y a des choses qu'il ne faut pas faire ! d'abord, vous attendez qu'on vous ouvre la portière, vous vous asseyez derrière et vous ne pouvez pas manger avec le chauffeur ». « Mais pourquoi ? » « Parce que c'est le chauffeur ». Il a la gentillesse de venir me chercher, c'est le moindre de [?]... pour te dire le décalage qu'il y avait.

- *C'était à Dakar ou à Lomé ?*

- A Lomé. Un jour, un type présente pour son diplôme un aéroport avec un vitrage magnifique. Alors, je lui pose une question « comment tu fais pour nettoyer ? ». Il me parle d'une raclette qui passe et qui envoie le savon, etc. Bon pourquoi pas mais je lui dis « tu sais, cette vitre là-haut [dans la salle du rendu], l'année dernière, elle était déjà cassée. Une année a passé et elle est toujours cassée. Donc je pense qu'il faudrait penser un peu plus à l'entretien des choses ». C'est bien de projeter mais il faut penser à l'entretien et à son coût. C'est un scandale. En plus c'était une école d'architecture et d'urbanisme donc je me disais qu'il faudrait aussi passer des diplômes d'urbanisme, parce qu'un urbaniste n'est pas un architecte.

Bon, finalement, j'ai coupé. Non, la réalité c'est qu'ils m'ont coupé : « Carlos, ne viens pas puisque tu chiales après le séminaire[?] ». Ma politique, déjà à l'époque, est que le rôle d'un enseignant n'est pas de donner des informations, comment on fait l'étanchéité, etc. Le rôle d'un enseignant est d'aider les étudiants à savoir réfléchir, qu'ils sachent poser un problème. Je considère que si un problème est bien posé, il est à moitié résolu. L'autre chose importante pour moi est qu'il faut transmettre le besoin de savoir ce qu'est la réalité et comment on peut agir dessus ; c'est-à-dire faire une radiographie de la réalité telle qu'on la voit, comment on peut la concevoir et comment on peut, pas aider à la transformer, mais à agir sur elle. Tout cela m'a amené à me spécialiser en méthodologie, de combattre le fait que créer un projet d'urbanisme ou d'architecture est le fait du prince, ce n'est pas le fait de l'inspiration mais quelque chose de rationnel. Ça, je l'ai reçu de l'université française. L'université française m'a donné ça, mais pas la possibilité de projeter. Elle te donne la manière de réfléchir, d'analyser l'information et de la traiter. Et l'architecte, la formation est moins bonne, c'est de projeter. Donc ça, c'était le but de mon enseignement, c'est-à-dire que les types apprennent à réfléchir, à travailler, à faire des synthèses ; et combattre ce geste de... j'écoutais des corrections de professeurs qui disaient « ah, cette fenêtre, je la sens qui chante ! Quel percement ! ». Moi, ça me tombait... j'étais dans un autre monde. Je ne dis pas que j'ai raison mais je suis dans un autre monde. Les autres, ils font ce qu'ils veulent. Après ça donne des merdes de villes dans lesquelles nous vivons, des embouteillages partout, des logements sans équipements, etc. Tout ça, c'est de l'urbanisme à l'école.

- *Alors concrètement, quelle était votre méthode pour que les étudiants se confrontent au réel ?*

- D'abord, l'enseignement ce n'est pas le réel. Tu leurs fait toucher le réel de temps en temps, à des moments précis ; parce que si tu les mets dans le réel, tu les empêches de réfléchir parce que tout est coordonné, tout est haché et réglementé. Donc à un moment donné, il faut s'extraire de la réalité pour pouvoir mener un exercice jusqu'au bout. Ce que je faisais c'est qu'au moment où je donnais le sujet du projet, je donnais aussi la grille des critères sur lesquels j'allais les évaluer. C'est différent ; c'était pour enlever toute la subjectivité. Parce que, quand tu es prof, tu as un discours et tu as un pouvoir énorme vis-à-vis des étudiants ; donc tout ce que tu dis est vrai – même la connerie. Donc, je leur donnais tous les éléments pour que chacun puisse se déterminer. Et j'arrivais même à ce qu'ils s'auto-évaluent, cela marchait très bien. Il y avait même des étudiants qui s'auto-plantaient. C'est un acquis extraordinaire dans ma vie. Je retrouve des anciens étudiants qui me disent aujourd'hui « Carlos, tu m'as donné la possibilité d'apprendre à réfléchir ». Pour moi, c'est... Parce que j'ai fait un effort pour progresser moi-même. Je ne savais pas que je progressais mais j'ai fait un effort pour combattre une chose qu'on m'avait apprise. C'est le combat qu'il fallait mener à l'école. Par exemple, c'est une discussion que je n'ai pas pu avoir avec Leccia, ni avec sa sœur et encore moins avec Montardy, qui est l'image type de l'architecte traditionnel. Si je t'explique ça, c'est parce qu'en définitif le travail qu'a fait le [groupe] Tiers-monde, quand on a participé au montage d'écoles en Afrique, c'était transmettre un modèle, le modèle français, le modèle international, et le modèle bien colonial.

- *On peut parler de néocolonialisme à cette époque-là ?*

- Oui, bien sûr, dans tous les domaines. Je vais te dire ; j'ai la chance de travailler encore en Afrique. Mon siège en Afrique c'est Niamey, mais il y a tous les pays d'Israël. Et beaucoup de gens sont passés par Lomé, par Marseille. Et je vois des gens qui sont sortis de ça et les autres qui répètent exactement les mêmes choses que celles qu'on a apprises ici. Ils mettent des gens en stage dans une agence à Marseille. Mais qu'est-ce qu'il a appris ? Les ficelles du métier ? Mais ça, ce n'est pas former un étudiant, un architecte. Je le vois et je le constate aujourd'hui au niveau de la réalité. Il y en a quelques-uns qui se sont sauvés ; plus les urbanistes que les architectes, et qui sont très critiques vis-à-vis de l'enseignement qu'ils ont suivi.

- *J'ai cru comprendre qu'il y avait les cours de sociologie et d'histoire donnés par Annie-Claire et Jean-Baptiste, vous et Montardy qui aviez chacun un groupe de projet, et ensuite les étudiants allaient sur place pour un stage de longue durée.*

- Oui, ça, c'était dans le CEAA. Mais Montardy n'intervenait pas dans le CEAA. Il y avait l'enseignement de 2^e cycle et après le CEAA, qui était la prolongation du 2^e cycle. Ça, c'est Leccia et moi.

- *Justement, le fait que les étudiants ne soient pas encore allés sur le terrain avant de faire le projet n'était pas dérangeant ?*

- Non parce qu'on faisait toujours des projets réels, c'est-à-dire sur un support réel, cela ne veut pas dire qu'ils ont les contraintes réelles. Parce qu'un étudiant de troisième année ne peut pas conditionner l'apprentissage de tout un métier avec le coût d'un terrain ou la mutation de l'urbanisme. Les grands axes, tu les donnes, le reste est anecdotique. L'important est qu'il comprenne le processus pour faire un projet. C'est différent de travailler sur un projet ou sur un diplôme, sur un projet de fin d'étude qui, lui, a la liberté de prendre les choses qui veut. Moi, j'ai beaucoup encadré, dont quelques projets de réflexion. Je me rappelle d'un qui travaillait sur le

sida, d'autres sur les mères célibataires ; ça, cela m'intéressait. Des logements pour personnes âgées, des écoles pour les enfants handicapés. Mais ce n'est pas la réalité. La réalité c'est qu'il y a des gens qui ne peuvent pas se déplacer et qui ont besoin de soutien.

- *On n'a pas besoin de connaître le terrain du coup ?*

- Non, on a besoin de connaître le terrain ! On a travaillé, par exemple, sur la partie littoral sud. Et on a proposé à la ville de créer la navette maritime, de l'Estaque au Vieux port, qui existe aujourd'hui.

- *Oui, et qui est pratique.*

- Qui est pratique. Tu vois, c'est la réflexion des étudiants. Là, je travaille sur la reconversion de bâtiments industriels au Sud de Marseille, à la Madrague. J'avais déjà travaillé avec les étudiants sur le sujet. Et aujourd'hui, je suis dans une association [...]. A chaque fois qu'on faisait un projet, c'était autant un défi pour les étudiants que pour moi. Jamais je n'ai répété une opération, un truc ; sinon, tu t'ennuies, tu appliques les mêmes choses, le même discours. J'aime bien progresser, ce n'est pas le défi pour le défi. Pour cela il faut être très critique. C'est une question d'attitude. Par exemple, j'avais un directeur d'atelier en Uruguay, ensuite réfugié politique en France – Justino Serralta, qui a fait l'escalier de l'unité d'habitation -, qui me disait « Si tu as une idée, il faut que tu puisses faire un schéma. Si tu ne peux pas faire de schéma, l'idée n'est pas bonne ou pas claire. Alors tu t'en vas, tu prends une bière et tu t'arrêtes de travailler ». Alors, j'ai pris l'habitude de toujours faire un schéma, partout. Des amis m'ont demandé en Uruguay de faire quelque chose, j'ai fait un dessin qui était mon histoire. C'était un schéma ; chaque chose a un sens, un point, une flèche. Je te parlais de la grille de départ qui leur indiquait comment ils allaient être évalué, les échéances et en quoi on allait leur demander, parce que cela n'a pas la même valeur, en expression graphique, quelqu'un qui dessine très bien et un dessin qui montre l'aboutissement des idées. Ce sont des choses qu'il faut distinguer et évaluer. J'écoutais un discours une fois, avec deux filles, où un professeur très connu, directeur d'atelier, dit pendant un projet commun de 4^e année : « C'est foutu les filles, retournez à vos casseroles parce que pour vous, la profession, c'est fini ». Tu te rends compte, qu'un type ose dire ça à ces filles ! A l'école d'architecture !

- *Qui a dit ça ?*

- Non, je ne vais pas te le dire. Parce que toutes ces histoires un peu historiques...même dans le livre de Leccia, je ne suis pas d'accord : la moitié n'est pas la vérité.

- *Ha...chacun sa vérité.*

- Ouais, chacun sa vérité. Non, là, je parle des faits. Ces filles, je les vois encore et elles ont toutes les deux réussi. [...] ça, c'était le contexte de l'école d'architecture. Je ne sais pas s'il a changé maintenant. Je crois que c'est pire maintenant. J'y suis allé deux ou trois fois, j'ai vu que l'école était vide.

[...]

Nous, on avait des contrats de 8h mais on y allait du lundi au vendredi soir, et même le samedi matin. C'était une vie agitée et intéressante parce qu'on se battait pour une nouvelle pédagogie ; les traditionalistes contre les orthodoxes, contre les trucs... Et les étudiants se nourrissaient de ça. Parce que bien sûr, il y avait des chapelles mais il faut les alimenter. Les types te posaient des questions ! En plus, c'était aussi l'époque où il commençait à y avoir des filles. Et les filles, elles ne te rataient pas. Moi, j'étais directeur à la fin, et je fais 10 à 15 travaux d'études par an, tous avec des femmes.

Je suis très désordonné là, non ?

- *Non, je rebondirai plus tard ou maintenant si vous voulez ?*

- Comme tu veux.

- *J'allais vous poser une question relative à vos études en Uruguay. Vous avez mentionné Le Corbusier, il est une référence importante ?*

- Lamentablement, oui. Parce que plus on travaille sur Le Corbusier et plus on va connaître les travers du personnage.

- *Parce qu'à ce moment-là, en France, Le Corbusier est mal compris, comme étant celui qui a mené au grands ensembles et on lutte contre ça.*

- Il a eu de la valeur. Toute chose a de la valeur. La question est que les gens le prennent comme précepte, c'est différent. Il a fait les plans de Montevideo dans l'avion en survolant qui arrivait de Buenos Aires, et il a dit que c'était ça qu'il fallait faire à Montevideo ! C'est toute une génération de gens – le Bauhaus, Gropius – qui sont importants mais tu peux te nourrir en réévaluant les choses, en les mettant dans le contexte, la réalité sociale et politique du moment. C'est de ça dont je te parlais quand je disais qu'il faut apprendre aux gens à avoir conscience de la réalité. Qu'est-ce que la société ? Comment elle fonctionne ? Et où on va ? Et ça, en Uruguay, ils ne l'ont pas fait. On commence, depuis l'époque dorée de notre faculté qui a formé des gens pour la relève et un monde meilleur, c'est-à-dire on est tombé aujourd'hui dans l'architecture internationale. C'est-à-dire que tu vois on voit un bâtiment, tu ne sais pas si c'est New York ou en Uruguay. Et, le gouvernement de gauche, pour lequel on a beaucoup travaillé afin de rétablir la démocratie, a raté un truc très important. Il y a beaucoup de gens qui sont sortis de la pauvreté – il n'y avait pas la misère – mais qui sont entrés dans la pauvreté culturelle, intellectuelle. C'est-à-dire que tout est consumérisme, et ce n'est pas bon.

- *Du coup, j'en viens à la questions que je pose à la fin normalement, mais il y en aura d'autres. J'ai l'impression qu'il y a eu une évolution des enseignements sur les PVD. Dans les années 1990, certains vont dire qu'ils passent à l'altermondialisme. Vous êtes aussi dans cette branche ?*

- Non. Qu'est-ce que tu comprends par altermondialisme ?

- *Ils le définissent comme une alternative plus sociale et écologique à la mondialisation, ils parlent de « solidarité internationale ».*

- Non, je suis pour que chaque société – ou territoire, village – se détermine par rapport à sa réalité, ses besoins et ses possibilités. La question est qu'on impose ce modèle, le modèle de la consommation, de la mondialisation. Tiers-mondisme, altermondialisme,

tout ça, ce sont des manipulations intellectuelles. Quand tu vois des gens en Afrique ou en Amérique Latine qui vivent de façon très modeste et qui n'ont besoin de rien, et on vient pourtant leur amener le « progrès ». J'étais en Amazonie une fois avec ma femme, on était jeunes, on était avec un type qui parlait portugais et on tombe sur un village qui était sans rien. Une fille était très contente parce qu'on lui avait donné une radio portative, un transistor, avec une image de Julio Iglesias qui chantait « je n'ai pas changé ». Et là, je voulais mourir, tu vois. Pourquoi on ne les laisse pas ? Et à côté du village, il y avait la congrégation religieuse, il y avait la machine qui pêchait, etc.

- *J'ai rencontré Gustave Massiah, ancien enseignant à La Villette, qui me disait qu'à l'époque les gens qui s'intéressaient à ces pays étaient divisés en 2 grands groupes les tiers-mondistes et les antiimpérialistes. Vous refusez ce genre d'étiquette ?*

- Oui, ça ce sont des schémas intellectuels qu'on colle mais qui ne correspondent pas à la réalité dans laquelle sont les gens. Comment te dire ? Le Tiers-monde, il est ici aussi, à Marseille. Nous, on a travaillé aussi dans les HLM. Comment on fait pour discuter avec eux ? De quoi ils ont besoin ? Et si tu te mets en situation objective, tu t'aperçois que les gens n'osent pas parler, jamais. Parce que d'un autre côté, tu as les professionnels, les profs qui sont là à donner des leçons de moral. S'il y a un type qui ose dire quelque chose, les autres l'écoutent mais les profs – Paf- ils le descendent tout de suite. On connaît la musique. Donc, pour moi, tout ça, c'est faux. Je peux communiquer avec toi parce que, malgré la différence d'âge, on a les mêmes coordonnées ; on a des points de vue différents, je n'ai pas envie de te convaincre, tu n'as pas envie de me convaincre mais on discute d'égal à égal. Mais, avec les autres, tu ne peux pas faire ça. On n'est pas habitué à l'écoute. J'ai arrêté de le dire. Je vais t'expliquer pourquoi : parce que, chaque fois je lis un bouquin, je me demande pourquoi il le dit de manière aussi compliqué, au lieu d'une page ça prend 2 lignes et c'est fini. Tout le reste c'est du remplissage, parce qu'il faut écrire un bouquin. En plus, avec un discours très compliqué. Pourtant, regardes, comme au niveau du langage on ne progresse pas. On complique les mots mais le fond reste le même et cela n'avance pas. C'est pour ça que je suis très réactionnaire face à l'intellectualisation des concepts.

- *Même dans l'enseignement ? Vous ne cherchez pas à mettre une méthode de relevé, une méthode ethnologique : vous saviez qu'il fallait parler avec les gens, observer autour de soi ?*

- Ce qu'il faut savoir, c'est que quand tu donnes un truc qui est à toi, il y a deux possibilités quand tu es prof. Soit, tu te mets dans la sphère de ne jamais rien donné pour garder la main et être le maître de la situation ; soit tu te mets dans le « faire », ce que j'ai fait, et tu donnes tout ce que tu as à chaque fois, de sorte à te défier toi-même pour essayer d'avancer. Parce que si je n'avance pas, si je ne progresse pas, ils vont me bouffer. J'étais dans cette logique, qui peut être un peu dangereuse si tu n'arrives pas à progresser, mais qui t'oblige à être honnête jusqu'au bout. Tu n'es pas obligé à inventer, tu es obligé à travailler sur des choses solides, qui sont réelles. Les choses sont simples, les besoins des gens sont simples et la façon de les résoudre est simple. Mais la société les complique pour avoir la main mise sur les gens. Si tu donnes tout, tu as un langage simple ; mais si tu ne donnes rien, il faut compliquer l'affaire pour que personne ne te comprenne. Moi, si on m'avait dit quand j'étais étudiant comment fonctionne les choses, j'aurais peut-être été très con mais j'aurais avancé encore plus. J'ai mis des années à m'apercevoir des choses. Cela ne veut pas dire qu'elles sont bonnes. Mais à ma manière, non convenue, parce que j'ai 78 ans, je continue à travailler, je suis en pleine forme, j'ai encore plein d'enthousiasme, et je pousse encore des gens à travailler. Ces 4 derniers mois, j'ai créé un groupe de citoyens du quartier qui sont tous plutôt des bourgeois – il y a deux anciens ouvriers – pour travailler à des propositions sur ce site industriel. J'ai fait un cours de méthodologie, sans qu'ils sachent que c'est un cours. Pendant 4 mois, je leur ai bourré le crâne et, à la fin, on est arrivé à faire que chacun fasse 3 propositions. Concrètes. Sinon, tu compliques les choses. Sinon, tu te mets en position... » A qui c'est ? quelqu'un d'important ? ». A l'école, avant que je devienne consule, personne ne me disait bonjour. Personne – sauf 2 personnes - ne m'invitait à prendre un café dans la cafet', jamais. Tous des amis, des personnes de gauche. Personne. Je n'avais pas un sous au départ. C'est pour ça que les discours je m'en méfie.

- *Pourquoi vous avez atterri à Marseille et pas dans une autre ville de France ou ailleurs ?*

- Parce que ma femme est marseillaise.

- *Parce qu'il y a d'autres villes avec des écoles d'architecture où il y avait beaucoup de latino-américains.*

- Mais l'architecture, je m'en foutais. J'ai trouvé tout de suite du travail. J'arrivais le 3 juillet et, je crois que le 6 ou le 7, je travaillais déjà pour une revue de moto qui s'appelait Motorama. Le type qui faisait la mise en page de la revue partait en congé et, comme je suis fils et petit-fils d'imprimeur, faire une mise en page est facile pour moi. Je ne parlais pas bien français mais j'ai suivi le modèle qu'il m'avait donné.

- *Ab, c'est pour ça que vous avez fait la revue Tiers-Monde ?*

- Voilà. Et comme je travaillais vite, j'ai fait une contre-proposition de mise en page, qu'ils ont accepté. On m'a amené à Paris, on m'a donné une mini cooper et on m'a installé à Orléans. Il fallait aller travailler à Paris. Je suis resté trois jours à Paris, personne ne me parlait, je n'ai pas tenu. Ma femme m'a convaincu de faire l'équivalence [pour avoir le dplg]. Bon alors, je vais travailler sur Chavas [?]. Arrive septembre, je vais à l'école et je retrouve un malgache qui me dit « mais tu es complètement perdu ? ». Je lui explique mon plan et il me dit qu'il connaît quelqu'un – Felici – avec qui on va travailler. Ce malgache m'avait trouvé deux boulot, un avec son beau-père qui était architecte.

- *C'est qui ?*

- Raja Gandji, il est mort. J'ai travaillé un an comme ça. Là, j'ai dit « je ne supporte plus cette architecture à la con ». Il me dit « bon, on va parler à Felici ». Je pose la question à Felici de s'associer et on le fait. On avait une agence à l'époque. [...parle d'un projet avec des colonnes qu'il refuse de faire...] Et un mois plus tard je commençais à l'école. A Marseille parce que ma femme est marseillaise. [...]

- *Donc quand vous faites votre année d'équivalence vous êtes dans l'atelier franco-international ?*

- oui, oui.

- *C'était un atelier destiné à accueillir les étudiants étrangers ?*

- Oui, beaucoup de marocains, de tunisiens, des gens de l'Afrique, beaucoup ; parce que c'était un très bon atelier.

- *C'était toujours Paul Nelson ?*

- Oui, mais ce n'était pas lui qui... Il était la façade, le nom. Nous, on faisait ce qu'on voulait. Et Felici était quelqu'un de remarquable. Il était très bon mais il a mal tourné parce qu'il s'est coupé de la réalité. Tu peux lutter pour changer la réalité mais jamais tu dois t'en couper sinon tu t'isoles. Lui, il s'est isolé, ce qui est dommage parce que c'était un très bon architecte et enseignant. C'est pour cela que je me suis séparé de lui, en bon termes. Je m'en suis séparé parce que sinon intellectuellement... Je suis assez ouvert, cela m'a fait de la peine. Espagnol et italien, ça s'entend toujours.

- *J'ai bien compris que vous ne travailliez pas trop sur les concepts, mais vous avez beaucoup travaillé sur l'urbanisme. Je ne sais pas comment c'était à Marseille, mais à cette époque, dans les écoles parisiennes, on parle beaucoup de la morphologie de la ville.*

- [il souffle en se tapant la joue] Pipeau. Nous, on a fait plus de 250 projets réels avec Leccia dans le groupe opérationnel OPERA. On a travaillé dans les Alpes-Maritimes et le Var avec le CAUE à chaque fois. C'est moi qui m'occupais du projet ; Balansard de la partie politique et Leccia de la partie administrative. C'étaient des projets réels sur la réalité. Et pour les faire, tu n'as pas besoin de... Comment dirais-je ? Un maire, qui vit dans la réalité, il ne veut pas faire un parking et planter des arbres ; la question est d'intégrer un projet de développement urbain de sa commune dans son projet politique. Et c'est notre responsabilité. Et si le type n'est pas con, il s'aperçoit... c'est moi qui présentais les projets - malgré des problèmes d'élocution que je peux avoir en français - parce que je tenais tête. Ce n'est pas lui qui te paye, tu es payé par l'université donc tu n'es pas à son service donc tu peux dire que tu n'es pas d'accord. Et si le type n'est pas d'accord, il faut qu'il réfléchisse pour te répondre parce que tu as toujours 3 longueurs d'avance.

Je me souviens de la caractéristique de l'enseignement et de la responsabilité vis-à-vis des étudiants. A l'école, on jugeait toujours les projets par des valeurs subjectives. Le prof a toujours raison. Et moi, je me suis toujours battu pour l'objectivité. L'objectivité c'est demander « tu n'es pas d'accord ? Pourquoi ? ». Je le pratiquais aussi avec mes enfants quand on discutait à table. Et puis je m'aperçois que j'ai même coincé comme ça quelques pontes de l'architecture, parce que les types quand tu demandes pourquoi ils ne sont pas d'accord ils doivent faire les mêmes opérations que toi et réfléchir pour pouvoir te répondre. Parce que tout ce que tu dis n'est pas la vérité, ce n'est pas une casserole ; la vérité c'est la vision avec laquelle tu vois les choses - elle peut être mauvaise mais c'est la tienne. Au maire, tu dis « c'est ça. Vous pouvez ne pas être d'accord mais en quoi ? » Tu le bouges, tu le fais réfléchir et c'est le but. Un travail universitaire en groupe, comme on faisait, était fait pour faire bouger les mentalités. Ce n'était pas une agence d'architecture ou d'urbanisme où tu fais ce que veut le type. Là, je me suis imposé sur Leccia et Balansard pour faire ça. Et ça a marchait. C'est quelque chose qui me porte encore et donne du crédit à ce que je fais.

- *Avec OPERA, vous avez eu l'occasion de travailler sur les pays du « Tiers-monde » ? J'ai vu Dakar en 1990.*

- Oui, on a fait un truc à Dakar, à Lomé, en Tunisie on a fait 3 ou 4 projets. Il y en a eu un à Sousse. Un autre dans une petite commune à côté de Sousse où j'ai appris un truc formidable qui me fascine toujours : il faut toujours travailler avec un fil conducteur. Il y avait un étudiant algérien qui avait collé un bout de laine rouge sur la couverture de son travail. Je lui dis « qu'est-ce que c'est que ça ? » « Ça, c'est le fil rouge ». Et depuis ce jour-là, j'utilise toujours le fil rouge. Chaque chose que tu fais, tu la pends à ce fil et cela te donne un argument terrible. [...]

- *Question un peu naïve mais je sais qu'il y a eu comme des regroupements. Vous aviez établi des liens avec d'autres enseignants d'Amérique Latine ?*

- Non. Ce que j'ai fait c'est qu'après la fin de la dictature, j'ai fait un accord de coopération avec l'Uruguay pour l'échange de 10 étudiants - les enseignants n'ont pas voulu y aller - de Marseille qui y allaient et 10 étudiants de là-bas qui venaient pendant un an. Dix par an, c'est énorme.

- *[rires] ouï. J'ai un ami - grâce à vous - il est parti un an à Montevideo.*

- Et après, je l'ai ouvert à Erasmus. Et j'ai fait des échanges - pas avec un accord - avec Buenos Aires, avec le Brésil et le Pérou. Mais je ne crois pas à ce type d'enseignements. Même si je suis uruguayen, je suis incapable de participer à un enseignement pour former des gens de là-bas. Il faut qu'ils se forment eux-mêmes ! En revanche, il faut leur donner les moyens de voir un peu de monde, de voir ce qui se fait au-delà des courants officiels donnés par le ministère. Je te signale que le ministère envoyait tous les jeunes architectes comme Ricciotti faire des trucs en Amérique Latine ; Ricciotti m'a demandé la nationalité uruguayenne un jour, je l'ai envoyé cagner évidemment. Parce que, nous, on a plus voulu l'avoir vu qu'il raconte toujours les mêmes salades. Il donne des ordres sans permis de construire avec des travailleurs payés au noir... ha faut pas rigoler !

- *Ab sacré personnage.*

- Oui mais non. Le ministère de la Culture l'envoyait à des ambassadeurs comme ça, tous ces architectures qui font du blabla. Ce n'est pas mon monde. J'étais dans la diplomatie, je sais que j'étais diplomate bien que je ne sois pas très bon diplomate parce que je ne suis pas dans la forme mais sur le fond. C'est-à-dire un diplomate sur le fond, travailler pour que les choses se fassent. Donc « écoutez monsieur, je pense que c'est plus important que ça que les gens puissent se déplacer et être un an ou 6 mois dans un autre contexte social ». J'ai fait un autre travail : ces gens venaient à la maison ou se faisaient héberger par des familles françaises pour qu'ils voient ce qu'est la vie ici.

- *J'ai deux questions du coup. A La Villette, ils se sont posé la question de l'existence ou non d'une méthode spécifique au tiers-monde. Et ils se sont demandé si les enseignements qu'ils proposaient étaient destinés à des étudiants venus de ces pays-là ou à des étudiants français voulant s'exporter dans ces pays.*

- Comment tu peux former un type qui vient de là-bas à travailler dans son pays après si tu ne connais pas la réalité de son pays ? Comment tu vas former des gens ici à travailler sur le tiers-monde sans connaître le tiers-monde ? Tu es architecte, tu vas à Niamey ou n'importe où et tu vois qu'au-delà des chantiers prestigieux, les colonnes tordues, les coffrages pas droits, etc. Que va faire

l'architecte ? Il va téléphoner pour avoir des camions avec du béton pour faire une dalle. Cela ne suffit pas ! Comment tu peux être sérieux et penser à ça ! Tu as parlé de deux possibilités : former des gens de là-bas ou former des gens à aller là-bas. Et l'autre chose que tu as dit, c'était quoi ?

- Existe-t-il une spécificité tiers-monde qui justifierai une méthode spécifique au tiers-monde dans l'enseignement de l'architecture ?

- Et pourquoi il n'existe pas, par exemple, des enseignements spécifiques pour travailler dans des zones d'urgence [?] en France ? Quelle différence il y a entre une personne prioritaire des quartiers Nord de Marseille et une région d'un pays du tiers-monde ?

- Effectivement, vous avez été nombreux à dire que les problèmes de sous-développement dans le tiers-monde et de mal-développement en Europe sont les mêmes. D'ailleurs, en 1994, le ministère vous retire l'habilitation du CEAA car ils estiment que vous perdez votre spécificité tiers-monde en vous intéressant aux quartiers difficiles de Marseille ou ailleurs en Europe. C'est étrange, non ?

- Ils n'ont pas enlevé l'habilitation pour ça. Ils ont enlevé l'habilitation justement pour des raisons politiques, pour ne pas reconnaître des gens qui ont la capacité à travailler à d'autres échelles. Ce sont des manipulations. A un moment, il y avait l'histoire de savoir si les gens qui étaient contractuels devenaient fonctionnaires, avec des concours, etc. C'était une question de gestion du personnel plus qu'autre chose. En plus, les gens qui sont au ministère ne connaissent rien, rien.

- Leccia me disait que c'était Daniel Pinson qui a fait le dossier d'expertise pour l'habilitation du CEAA.

- Oui, mais lui, on lui a dit de faire ça.

- Oui mais c'est aussi en enseignant qui a travaillé sur le Maghreb et l'Afrique.

- Oui, mais tu sais, les gens vont manger la soupe là où il y a la soupe. A un moment donné la soupe est là-bas, puis la soupe est ici. Il ne faut pas oublier que dans les années 1980, toutes les écoles qu'il y avait en Afrique marchaient avec des coopérants français. Et ces coopérants, après, il se sont retrouvés sans boulot, donc ils ont été répartis dans les écoles. Et après, tu fais ce qu'on te dit de faire. Si les choses étaient aussi claires que ça, pourquoi n'ont-ils pas proposé de faire une réunion pour faire un bilan de notre travail. Ils n'ont jamais fait de bilan, ils ne sont jamais venus en discuter.

- Ah bon ?

- Non. Ils sont venus un jour... mais une inspection, ce n'est pas ça. Discuter à un certain niveau, ce n'est pas écouter ce que te dis Paris. En plus, qu'est-ce qu'ils connaissent de la réalité ? Je trouve qu'à un moment donné, la formation était très bonne. Après, elle a déraillé. Et je pense qu'on a tous une part de responsabilité.

- Elle a déraillé au même moment du rapprochement avec l'université et l'institut d'urbanisme ? C'est ce que Jean-Baptiste disait.

- Non, ça a déraillé parce qu'à un moment donné... Tous les apports sont bons. Seulement, il faut les faire cadrer et les mettre dans une case. Tu vois, il y a des choses dans lesquelles tu dois être bonnes et d'autres non. Moi, si tu me fais écrire, je ne suis pas bon. Pour faire des schémas, réfléchir, proposer des trucs, je considère que je suis bon. Quand tu t'associes avec quelqu'un d'autre, si tu ne donnes pas un cadre défini, ce n'est pas bon. Et tu t'aperçois que dans ton équipe, il y a des personnes qui ont un discours... Je n'étais jamais d'accord avec les discours de Montardy et Annie-Claire. Ce n'est pas ça, le tiers-monde. Lui, il a travaillé quand il était jeune en Afrique comme architecte.

- Quel était le discours de Montardy par exemple ? Il m'a beaucoup parlé de l'importance de l'usage et de l'échange avec les futurs usagers.

- Oui mais la discussion quand tu fais une maison pour un bourgeois même s'il est noir, c'est la même discussion que tu peux avoir ici. Ce n'est pas la discussion avec des gens qui n'ont rien.

- Ils avaient des préoccupations moins sociales ?

- Si ce sont des préoccupations sociales, mais tout dépend d'où tu places le niveau social. C'est-à-dire que pour moi, la discussion sociale, c'est la discussion avec les gens dans la rue pour voir comment on fait pour nettoyer les lieux. Qu'est-ce qu'on fait avec la poubelle ? Comment vous pensez l'urbanisme avec la poubelle ? Comment on fait pour récolter les débris ? Bien sûr, il n'y a pas de camion, il n'y a rien. Alors comment fait-on ? Ça, c'est une discussion sociale. Après, parler avec un bourgeois de comment on fait sa maison, cela n'a pas d'intérêt pour moi. Il faut le faire mais ce n'est pas mon truc. Par exemple, j'ai eu une discussion avec un ministre à Niamey, un type qui était architecte, ministre de l'urbanisme. Je suis pour avoir toujours une stratégie parce que c'est la guerre. Et avoir une stratégie, c'est avoir un avis sur le long terme, le moyen terme et court terme. Chacune avec les moyens qui vont, moyens technologiques et techniques, et les moyens de mise en œuvre de ces choses. On a fait un projet sur Niamey extraordinaire, remarquable. Cela fait un demi-siècle et il a toujours de la valeur. J'y vais encore pour voir ça. Et une des choses, c'est l'histoire de la poubelle. Comment on fait ? Est-ce que ce sont les gens du quartier qui payent un type pour ramasser les débris avec un charriot ? Tout ça, en discutant avec eux. Et puis, un jour, je m'aperçois qu'il y avait toujours des jeunes dans la rue la nuit. Alors, je pose la question au maire, et on met un lampadaire. On nettoie les abords. Je suis convaincu que c'est bien. Ils ont piqué l'idée et ils l'ont fait à côté de la poste dans le centre. Bon, ils ont mis du gazon malgré la température qu'il fait... ce n'est pas grave. Mais ils ont mis le wifi et la lumière et aujourd'hui, la place est remplie de jeunes parce que le wifi est gratuit. C'est une réalité ; pour nous ce n'est rien parce que le wifi nous l'avons partout. J'explique toujours que mon combat c'est de nettoyer les choses ; nettoyons. Un espace se dégrade parce que les gens jettent et ils jettent parce qu'il est déjà dégradé. Ça, pour moi, c'est un dialogue social. Une autre fois, je discutais avec le maire au sujet d'un monument parce que c'était la réunion des chefs d'Etat de l'union africaine. Et l'architecte dit de le mettre au milieu de la place. J'ai dit « non, pas au milieu sinon on emmerde tout le monde. On le met sur un côté avec un mur derrière comme ça on sait qu'on le regarde de ce côté-là ». Le maire me regarde [abasourdi], il ne savait pas. Tu vois, ils n'ont aucune idée. Il y a des commerces à côté ; demande aux gens qui vivent là où est-ce qu'on le place ! Et où ils ne veulent pas qu'il soit placé. Ça, c'est du dialogue. Bon, c'est mon opinion.

Attention, ce sont des gens sur lesquels je ne crache pas dessus. On apprend toujours, même qu'on est en contradiction avec les gens. Par exemple, je n'ai jamais compris Annie-Claire, mais qui a des idées intéressantes et une vision de la culture, qui n'est pas la

mienne, mais qui me permet de m'enrichir, de voir comment je peux l'intégrer dans ma dynamique à moi. Comment te dire ? Dans ta tête, tu as comme des cassiers où tu emmagasines les choses, et tout est important. Et quand tu fais un projet, hop, c'est là. Quand tu fais un projet, si tu le fais de manière méthodologique, le jour où tu as une merde dans le projet, tu sais d'où elle vient ; parce que tu as fait un choix dans ton processus qui est linéaire.

- D'ailleurs, je ne sais plus dans quel numéro, mais vous aviez écrit un article dans la revue du CHD où vous décriviez une expérience pédagogique pendant laquelle vous aviez créé 3 groupes d'étudiants : deux qui montaient un projet en collaboration et le troisième qui observait et analysait les échanges des deux autres.

- Je ne me souviens pas. Mais c'est possible. Et alors ?

- Je me suis demandé si c'était un exercice pour leur apprendre à travailler en groupe ou si c'était lié à d'éventuels problèmes d'incompréhension entre étudiants étrangers et étudiants français.

- Le principe est le suivant, et je l'ai toujours appliqué. Au-delà de la grille d'évaluation, je corrigeais le projet avec les étudiants : chacun faisait le prof, tout le monde disait ce qu'il y a de bien dans le projet, que ce soit en 3^e, 4^e, 5^e ou 6^e année. Et je faisais la dernière couche, mon évaluation. Je faisais ça pour leur montrer que quand tu regardes quelque chose dont tu es détaché sentimentalement, tu peux voir les fautes et les erreurs. Et les étudiants le voyaient eux-mêmes. C'est comme ça qu'on a appris, parce que les étudiants sont obligés de violer, pas la personne, pas de faire mal, mais de violer le blanc. Quand tu es tellement dedans, tu ne vois pas. C'est ça la qualité d'un prof. Tout de suite, tu vois les erreurs mais tu ne le dis pas, tu demandes pourquoi ça ou ça. Cela me donnait beaucoup plus de travail, cela me prenait 2 jours que chaque étudiant explique devant les autres. L'exemple que tu donnais je ne m'en souviens pas mais c'est dans ma logique de travail.

- Du coup, comment cela se passait entre étudiants français et étudiants étrangers ?

- Je crois que c'était un mal nécessaire.

- C'est-à-dire ?

- c'est-à-dire que pour comprendre ton conjoint, les gens qui t'entourent, il faut vivre des moments. Tout n'est pas rose. Je ne dis pas que tout est conflit, mais c'est un rapport de force. Et pour les étudiants, c'était certainement pareil. Il y avait un rapport de force parce que c'est différent de venir... J'ai eu une fois un turc d'une grande famille et un palestinien d'une grande famille [...] j'ai eu des conflits qui en définitif... je ne me suis pas aperçu de pourquoi je le faisais sur le moment mais après... en définitif, c'était pour que les gens puissent travailler ensemble bien sûr mais aussi parce que c'est la seule façon de t'enrichir, d'apprendre à écouter. Et je trouve que le jour où toutes les écoles ont commencé à fonctionner ailleurs, cela a été un des appauvrissements de l'école d'architecture [de Marseille ?], parce qu'il y avait de moins en moins d'étudiants étrangers du coup. Il y a des étudiants Erasmus qui ont commencé à venir mais ce n'est pas pareil. Mais autre chose : avec les étudiants Erasmus espagnols qui venaient dans notre atelier, la majorité des élèves faisaient toutes les semaines une grande paëlla dans le campus de Luminy et on mangeait ; c'était extraordinaire. On a fait des trucs extraordinaires avec les étrangers, les français ne sont même pas capables de te donner une chips. Vous avez une éducation qui vous empêche de vivre, de vous exprimer. Vous avez une retenue, ça on ne peut pas le nier.

Et ça, c'est un enrichissement que j'ai toujours eu grâce aux étudiants. Parce que je disais « je ne suis pas raciste mais j'ai une éducation profondément raciste », pour moi un noir, c'est un noir.

- C'est une autre époque aussi.

- Oui mais, après quand on vit avec des étudiants noirs, c'est autre chose. Ce que je ne supporte pas, c'est le voile. Ça, je n'en ai pas eu. Un des derniers travaux que nous avons fait avec l'école de commerce, c'était une fille qui venait d'Algérie – je crois – qui ne parlait à personne, qui ne voulait pas travailler avec les autres parce que c'étaient des hommes... Moi, j'ai craqué. Et Leccia était pour le voile, moi non. Je trouve que c'est une erreur de la France et ne pas avoir une attitude claire et de laisser faire des choses pour ne pas avoir de remous, alors que c'est quelque chose de très négatif dans le fond. Vale [en espagnol] ! Sinon, sauf ce cas, c'est quelque chose qui m'a enrichi parce que cela m'a permis de me déterminer !

- J'ai rencontré d'autres enseignants, et c'est vrai qu'ils me disent souvent qu'il se méfiaient de l'ethnocentrisme, le fait de se référer à ses propres critères ou d'avoir des idées préconçues sur un pays étranger. Tout en sachant qu'ils ne pouvaient pas totalement y échapper. Donc je pense que le fait d'avoir des étudiants étrangers aussi bien que des étudiants français contrebalançait, permettait de lancer des débats.

- Oui mais les gens ne faisaient pas de débat.

- Ah bon ?

- Non, parce qu'il faut le provoquer. Tu le provoques de différentes façons, en invitant à prendre un café. Parce qu'un jour où tu veux prendre un café, il y en a qui ont l'argent pour et d'autres non. Une chose à laquelle je fais toujours attention – parce que c'est un risque qu'il y a toujours – c'est le rapport homme/femme. Il y a des filles qui se servent de ça, de leur pouvoir de séduction pour t'amener dans des trucs [...] C'est quelque chose à laquelle les étrangers ont donné de l'importance : le respect des étudiants. Il y a un respect entre jeunes incroyable, pas seulement au niveau des idées, mais aussi vis-à-vis des filles. Quand les filles d'Amérique Latine venaient, les filles du Maghreb – c'était rare mais il y en a eu quelques-unes -, c'était difficile de les faire travailler avec les autres. Mais eux-mêmes arrivaient à créer une atmosphère de confiance entre eux. Et ça, ce sont les différentes cultures qui prédominent. Il y a autre chose qu'ils apportaient beaucoup, c'est le travail en commun, des défis en commun, des rendus publics entre les étrangers et les français. Et cela marchait très bien. Les compléments de formation. Ils l'ont toujours dit : la richesse de ces échanges est de comprendre l'autre, dans quelle logique il est. Parce que sinon pour un Uruguayen, la France, c'est la Tour Eiffel. On a fait un concours avec le consulat pour les 2500 ans de Marseille. C'était un concours international dans lequel il y avait toutes les communautés de l'école et des étudiants, et de la coopération. Il y avait des colombiens, des uruguayens, des français, des arabes, etc. c'était très intéressant. C'était sur l'espace d'Euromed. Le rendu était extraordinaire parce que les équipes qui étaient au départ nationales, on fait se rencontrer des gens qui ensuite se sont regroupés pour travailler sur la mosquée de Marseille.

- *Celle des abattoirs qui est en stand-by ?*

- Oui. On a fait un mini concours avec l'adjoint. C'était intéressant parce qu'au-delà des nationalités, on mélangeait aussi des religions : un catholique voyait ce que pensait un musulman, etc. C'était très intéressant.

- *Il y a dû y avoir des débats boueux quand même.*

- Oui mais très enrichissants. Ce sont des expériences qui m'ont marqué : ce n'est pas le projet qui me marque mais la démarche que les étudiants mettent eux-mêmes en place. En plus, la meilleure réalisation, c'est quand eux le réalisent. Tu tends la perche et les gens se la réapproprient, s'investissent. Je me souviens que j'avais l'habitude quand ils arrivaient en retard, je disais « salut, bonsoir » et après ils se régulaient tous seuls. [...] Il ne faut pas les engueuler mais leur laisser la responsabilité de devenir responsable. [...] En plus, l'important n'est pas la formation que tu donnes mais la formation que tu te donnes. Que le type construise sa tête, voilà le rôle d'un enseignant. Le reste, pfff... Bon quelle autre question tu as ?

- *J'allais vous parler de la politique de coopération française. Vous m'avez un peu parlé de vos relations lorsque vous alliez aux jurys de Lomé. En tant qu'uruguayen vous avez peut-être une autre vision que les français. Pourtant, avec le Groupe Tiers-Monde vous avez beaucoup collaboré avec la coopération. J'ai l'impression que cela va un peu à l'encontre de tout ce que vous me dites, non ?*

- Oui, c'est pour ça que maintenant je pense comme ça. Mais à ce moment donné, je ne pensais pas ça. Je pensais du bien de la coopération française. Et puis, je me suis aperçu que la coopération française... Je te donne un exemple. Ils mettaient sur un programme 100 000 euros mais ils savaient qu'il ne rentrerait que 90 000. C'est une façon de maintenir la pression sur les autres pays. C'était le piège. Mais je ne le savais pas parce qu'au départ je ne connaissais pas la façon de travailler, la culture française. J'arrivais même à me défendre en disant « je ne suis pas français », à mes dépens. C'est un réflexe ! Une fois, on était à Constantine, j'étais avec quelqu'un qui parlait arabe et une autre personne m'insultait. C'était le directeur et un type qui faisait partie du parti musulman qui avait gagné les élections. C'était avant pendant l'encadrement des diplômés, quand ils faisaient un magistère puisqu'ils étaient tous les deux enseignants. Après, j'ai continué à le voir dans la clandestinité, on parlait de son truc jusqu'à qu'il me dise « non, j'abandonne ». Attends, pourquoi je te raconte ça ? Ah oui. On sort de là, et quelqu'un me parle et l'autre me dit « putain, c'était méchant ce qu'il t'a dit » ; et je réponds « oui mais je ne suis pas français ». Tu vois ? Pour dire, je n'y suis pour rien dans cette affaire, ce n'est pas mon problème. Pas mon problème, non, ce n'est pas vrai. Je n'y suis pour rien. C'est là que j'ai commencé à mettre le doigt sur le truc. La coopération avec Constantine, c'est moi qui avais poussé Jean-Baptiste à la faire parce que, quand je suis allé en Algérie, j'ai trouvé que c'était un pays extraordinaire, plein de ressources, qui avait déjà plein d'instituts pour pouvoir se développer ; et qu'il fallait – comment dirais-je – les aider à se construire. Et après, je riais [?] parce que même les algériens n'ont pas eu, pas la lucidité, mais l'honnêteté d'aller de l'avant, ils sont toujours dans la petite combine.

- *Et la coopération du côté constructif avec le programme REXCOOP ou la coopération internationale avec la Banque Mondiale ?*

- Non. C'est toujours la question d'avoir la mainmise sur l'économie, c'est une question de business. Je crois à la coopération décentralisée, ça oui. La coopération ville à ville, parce que tu as des citoyens qui se mobilisent parce que tu t'appuies sur des associations. Bien entendu, il y en a qui partent, de nouveaux qui viennent, dans l'animation. Mais il y a un tissu qui se lie. J'ai par exemple des expériences magnifiques en Uruguay : des filles d'ici qui sont aller travailler en coopérative avec une usine pour faire des briques en terre stabilisée. Ils ont capitalisé les briques et ils ont construit des logements avec. Les habitants ont fait un local servant de centre médical. Ce qui a manqué après est que le « roturier » [?] avait dit qu'il allait l'équiper, mais il ne l'a pas fait. Il n'est pas équipé comme c'était prévu mais les travailleurs sociaux ont fait un travail d'informations, etc.

- *Et le groupe tiers-monde, vous avez travaillé avec le groupe ABC, non ?*

- Moi, très peu.

- *Parce qu'ils s'intéressaient aussi à l'espace méditerranéen, mais plus du nord.*

- Ce n'était pas ma problématique. D'abord, parce que l'histoire des climats, cela me passait au-dessus de la tête ; parce que – comment dirais-je – ce n'est pas que tu ne peux pas porter toute la misère du monde mais tu as la possibilité de te centrer sur certain type de choses et pas d'autres. Tu as ta vie privée, ta vie de famille, donc tu ne peux pas être partout. En plus, je ne suis pas tellement pour – comment dirais-je – les spécialistes. C'est très réactionnaire ce que je dis, je ne crois pas beaucoup aux spécialistes parce que les spécialistes sont des gens qui vont intervenir à un moment donné dans un processus global que seulement le généraliste voit. Après, tu sais qu'il te faut des spécialistes pour ce point, ce point et ce point. Si on travaille à l'envers [le spécialiste avant le généraliste] ... Les groupes qu'il y avait à l'école comme le GAMSOU, ABC et tout ça, c'est eux qui essaient de faire la globalité sans avoir la possibilité de la faire. Donc tout était spécialiste.

- *Le groupe Tiers-Monde aussi alors était une spécialisation ?*

- Non, on n'était pas des spécialistes. Le terrain d'actions était spécifique mais pas spécialiste. Le problème qui était posé est le même ailleurs comme ici, c'est pour ça qu'on a travaillé dans les quartiers nord. La question est de définir ce qu'est le Tiers-monde ou le sous-développement. C'est pour cela qu'on a changé le nom, le groupe Tiers-monde est devenu Pays en voie de développement puis Habitat et développement ; il y a une logique dans le changement. On progresse, petit-à-petit on s'aperçoit des choses. Soit tu restes dans ton schéma et tu défends ton truc, ton territoire, soit tu ouvres. Et ce qu'on a fait de bien, tu disais tout à l'heure que Leccia disait « pourquoi on a ouvert à l'université ? », je trouve que cela a permis de nous enrichir. Et puis après les choses pètent parce qu'elles ne correspondent pas à la réalité, c'est tout. A la réalité politique même ; parce que la France voulait avoir un autre type de coopération. Ce type de coopération cela ne rapportait pas, c'est l'argent du ministère ou de Pinson dont tu parlais qui ont vendu ... comme le ministre de l'écologie qui un coup est socialiste, après écologiste, de la droite et maintenant... Les gens fonctionnent comme ça, c'est la vérité. [...] Les choses changent.

- *Du coup, qu'est-ce qu'il s'est passé après la fin du CEAA. Dans son livre, Jean-Baptiste écrit que vous avez créé un enseignement conjointement avec l'école de commerce. Il n'y a plus eu à l'école d'architecture d'enseignement sur les PVD ?*

- Non, non. J'étais en plein dans le consulat.

- *Vous êtes devenu consule quand ?*

- A partir de 1985, quand la dictature s'est terminée, je travaillais pour l'Uruguay. Je n'étais pas encore consule. Mais on a fait des accords. Par exemple, quand on a fait Africabat, la femme qui s'occupait des actions internationales de l'école me dit « mais vous êtes d'où avec cet accent ? », « d'Uruguay », et elle me dit que cela l'intéresse. On s'est associé, grâce à la donation de l'Europe, pour construire le terminal des containers du port de Montevideo. Donc j'ai commencé à mettre en place des relations avec des gens, et nous, à faire une coopération avec Montevideo à travers le port. Et après d'autres choses et encore d'autres choses. Je me suis occupé de l'Uruguay jusqu'à que je sois officiellement nommé consule en 1996. Et, l'histoire de l'immobilier avec l'école de commerce, je n'étais pas tellement d'accord.

- *C'est-à-dire ?*

- J'ai levé le pied. C'était Balansard et Leccia, qui étaient de grands amis. Tu voyais un côté, pas tellement politique de la ville, mais plus politique immobilière. L'équipe qu'ils avaient était tarte à la crème. Tu vois, à un moment donné, c'est une question d'argent. La coopération française nous a permis, à nous, d'avoir un complément de salaire. Ce n'est pas que tu es obligé mais, à un moment donné, il faut que tu rentres dans les cases. Moi, j'ai mis les pieds dehors. A Lomé, ils n'ont plus voulu m'inviter parce que je dérangeais, je n'étais pas dans les cases de la coopération. Quand on est allé à des séminaires sur l'habitat économique, il y avait de ces choses... alors que la réalité montre que le moins chers est le parpaing. Le parpaing peut être fiat par n'importe qui et ne coûte rien. C'est fait avec du sable et du ciment. Même sans ciment. Parfois, tu tombes le cul par terre. Tu t'aperçois que pour devenir un expert international ou être dans le milieu des écoles d'architecture et être invité aux congrès, il faut être dans la sauce. Il faut continuer sur le même truc pour avoir les financements.

- *Il y a des modes et il faut les suivre.*

- Oui. Nous, on a fait, entre Marseille et Montevideo, le programme ville/port qui a été financé pendant 4 ans par le ministère de l'équipement ou de la culture, je ne sais plus, parce que Balansard a parlé avec Prélorenzo, un ancien prof de l'école, et parce que moi, j'avais des contacts en Uruguay pour pouvoir le faire. Mais, sinon, ce ne sont pas mes capacités propres d'urbaniste qui m'ont invité à réfléchir sur la ville et le port. Si tu crois ça, tu es perdu. Parce que je connais des jeunes qui pensent comme ça : ils ont fait un très bon projet en Uruguay mais leur projet n'est même pas sorti de l'ambassade. C'est tout un milieu – je vais employer un mot dur – maffieux. Et quand tu es comme ça [naïf], tu ne rentres pas. Parce qu'il y a des types qui ont des valeurs mais ils sont marginaux, parce que le système ne veut pas d'eux. Le système veut des gens qui font de la mousse, qui confortent que tout ce système fonctionne. Le système de la coopération, il fonctionne avec la mafia.

- *Et il ne faut surtout pas le troubler.*

- Oui bien sûr. Et surtout, il ne faut pas dire des choses.

- *Et parmi vos contacts à Montevideo, il y avait Carlos Reverdito ?*

- Bien sûr ! Reverdito était à Montevideo, un directeur d'atelier, de même que Serralata, au même étage. Ils étaient rivaux, parce qu'ils étaient très bons mais il [Reverdito] avait une ligne plus orthodoxe de l'urbanisme. La femme de Reverdito était la grande patronne de l'Institut de la stabilité de la construction, une haute pointure du calcul du béton armé. Ils sont partis pour des problèmes politiques et se sont installés à Strasbourg.

- *Il enseignait déjà avant ?*

- Oui, il était directeur. C'est une génération antérieure à la mienne. J'étais étudiant quand il était directeur d'atelier. Et Serralata était le directeur de l'atelier dans lequel je me suis formé [ancien atelier Alfredo Altamirano]. Serralata est parti aussi et il a atterri à Saint-Etienne, et après à Rennes. Il avait déjà vécu en Europe parce qu'il avait suivi une formation avec Le Corbusier en 1948.

- *Et après, Reverdito revient en Uruguay en 1984/85 ?*

- Il y est retourné quand s'est fini la dictature. Tous les gens qu'on connaissaient nous ont invité à rentrer. Lui, en tant que doyen de la faculté d'architecture. Moi, j'étais fonctionnaire au ministère du logement. On me mettait avec les relations qu'il fallait au ministère. On m'a proposé un poste là-bas mais je n'ai pas voulu parce qu'on avait mis 10 ans pour avoir des enfants, et au moment où on allait adopter – mon père était en poste en Colombie – ma femme tombe enceinte. Mon fils est né en 1985 et ma fille en 1986.

- *Donc ce n'était pas le moment.*

- Ce n'était pas le moment de déménager. En plus de ça, autre chose pratique, en connaissant l'Uruguay, je me suis dit que si ma femme veut faire venir ses parents tous les ans, on n'aura pas les moyens de le faire, surtout s'ils viennent avec les enfants. Pour garder le contact, il faut qu'on reste là. Donc, c'est là que je me suis démerdé de voir comment je peux être utile à mon pays et que j'ai fini consule. C'est comme ça aussi que je continue à travailler en Afrique : l'introduction de l'Uruguay en Afrique, les échanges. Maintenant, je travaille sur les échanges de jeunes producteurs agricoles entre l'Uruguay et l'Afrique.

- *C'est dans quel cadre ?*

- Le ministère des Affaires étrangères.

- *Tout à l'heure, vous parliez de votre projet à Niamey. C'est pareil ?*

- Ca, on l'a fini en 2007. Je l'ai continué et maintenant la coopération a laissé tomber.

- *Mais c'était aussi avec le ministère des Affaires étrangères ?*

- Non, c'est resté la propriété du gouvernement de Niamey. Dans la coopération, avec l'école de Montpellier, on a fait un projet en plusieurs volets, avec des documents et des films. Tout ça reste là-bas. Maintenant, je travaille pour le ministère des Affaires étrangères de l'Uruguay, pour l'échange de jeunes.

- *Annie-Claire et Jean-Baptiste ne m'ont pas trop parlé de Montpellier. Vous avez travaillé avec eux dès la création du CEAA en 1984 jusque dans les années 2000 ?*

- Montpellier venait toujours pour des jurys de diplôme. Au niveau du CEAA, il y a eu des interventions.

- *Oui, il y avait Jean-Paul Guez et...*

- Oui, Guez, Jean-Louis Roux [?], et Perez... et je ne sais pas qui d'autres.

- *Mazard ?*

- Oui ! et un autre qui a été le président du conseil d'administration, qui était très bien ; il a fait le projet de l'école de Montpellier.

Et au niveau de Niamey, on a fait une partie de réhabilitation de logements et de maisons ; ils l'ont fait à Montpellier avec des étudiants africains et français, et d'autres nationalités. Ils ont formé la même équipe qu'on formait ici. Ils ont fait un très bon travail de configuration de l'ilot africain en centre-ville. Les gens du Sénégal avaient été très bien, des filles remarquables.

- *Ab, j'ai un mystère à résoudre. J'ai trouvé une lettre de Dunoyer de Segonzac qui parle d'un centre de recherche sur l'architecture africaine à Marseille qui date de 1973. Vous en avez entendu parler ?*

- Dunoyer de Segonzac avait 50 idées par... Il avait la facilité d'écrire ; une facilité inimaginable. Et c'est l'époque où beaucoup d'architectes marseillais sont allés en Afrique. Donc, je t'en donne un seul et tu verras le personnage et les merdes qu'il a faites : celui qui a acheté la boîte de nuit et avait la maison aux Goudes... qui avait une agence à la Pointe-Rouge... Ah comment il s'appelle. Il a fait 3 ou 4 bâtiments en Afrique, à Niamey.

- *Je ne sais pas, à quelle époque ?*

- Dans les années 1970, où tout le monde allait en Afrique, parce qu'ici c'était un peu la vache maigre alors il fallait chercher ailleurs.

- *Oui, mais en même temps avec les Indépendances, il y avait moins de marchés qu'à l'époque d'Ecochard et tout...*

- La bourgeoisie et l'aristocratie qui sont arrivées en Afrique ont été installées par la France, et ils ont toujours gardé les mêmes relations avec le pouvoir ici. Tu crois qu'en Afrique c'est le peuple qui a décidé de son Autorité au moment de l'indépendance ?

- *Non, je pense qu'il y a eu une évolution entre les années 1960, 1980 et 1990. Il y avait beaucoup moins de français au-fur-et-à-mesure des décennies.*

- Oui ce sont des époques différentes. Mais ce n'est pas parce qu'on ne les appelle pas [les grands architectes français], c'est parce qu'ils n'avaient pas d'intérêt à y aller. Qui voulait y aller alors qu'on commençait à avoir du travail ici ou des projets en Chine, à Singapour ?

- *Vous pensez que c'est ça l'explication ?*

- Bien sûr ! Le marché s'est déplacé ! Il y a des gens qui reniflent ! Tu sais, la méthodologie de travailler dans des pays globaux t'amène à voir de loin. Tu sais je me suis dit... A un moment donné, l'université a fait une étude financée par les Etats-Unis sur comment il fallait attaquer les démocraties sud-américaines pour renverser les gouvernements de gauche qui allaient venir. Et tu sais, une des conclusions – ils l'ont fait dans les années 1962/63 – était par exemple pour foutre la merde au Chili de faire une grève des camionneurs et enlever les pièces des calculateurs des camions. C'est ce qu'ils ont fait en 1973. Et les gens des groupes de pression... Parce qu'il existe des groupes de pression. Par exemple, les francs-maçons travaillent comme ça. [...] Ce sont des stratégies. [...]

[...Il me dit qu'il a jeté quasiment tous les documents qu'il avait du CHD et de ses enseignements...]

Je te remercie parce que tu m'as fait réfléchir, comme je te le disais au début. Ce que je te dis aujourd'hui, bien sûr, je l'avais dans le ventre mais je ne l'avais pas clarifié. Mais s'il fallait le refaire, je ne le referai pas. Cela m'a permis de réfléchir. Je me suis dit que j'étais trop négatif mais, non, je ne suis pas négatif.

- *C'était le risque : vous veniez d'un pays classé « tiers-monde » à cette époque, donc on vous propose d'enseigner dessus.*

- Oui, c'est cela que je n'arrive pas à comprendre : que ce pays soit classé dans le « tiers-monde » alors que j'y ai eu une formation qui n'existe pas ici ! Une université de grand renom dans toute l'Amérique Latine, ce qui ici n'existe pas. Quand je suis arrivé ici, même la formation d'urbanisme, je me suis dit c'est technique mais ce n'est pas de l'urbanisme de concepteur. En plus il y a des valeurs ! C'est-à-dire qu'est-ce qu'on appelle un pays en « développement » ou le « tiers-monde » ? En développement, à la rigueur, tu peux être plus mesuré. Mais, le Tiers-Monde ! Je te signale que je connais encore le tiers-monde en France ! Et, il est très grave. Ma femme par exemple n'a jamais mis les pieds dans les quartiers nord. Et quand tu vas dans le Tiers-monde, des quartiers tu en... [vois]. Parfois, je vais au marché aux puces et je me demande dans quel monde on est. [...] Dans quel pays on est ? Ce sont des gens qui fonctionnent autrement. Je ne dis pas que c'est mieux ou pire. Ce sont des logiques complètement différentes. Et en Uruguay, c'est pareil aujourd'hui ; ce sont les effets de la mondialisation ! Non pas de la mondialisation. Parce qu'on mondialise la précarité et la médiocrité, mais on ne mondialise pas le progrès. Je ne sais pas en quoi consiste la coopération française maintenant mais quand je vois les représentants diplomatiques français en Afrique... C'est comme les gens qui font du tourisme... Enfin bon !

- *Cela fait 50 ans et rien n'a vraiment changé ?*

- Non, c'est pire ! Parce qu'à une époque, il y avait en Afrique – surtout au Sénégal – des gens, des forces progressistes qui cherchaient un monde meilleur dans un pays meilleur. Aujourd'hui, la situation est irréversible. Même les gens qui veulent faire des trucs voient

que la situation est irréversible. Il n'y a pas de sortie, parce que la mutation de la population et la dégradation des conditions de santé sont telles que...

- *Vous êtes assez pessimiste...*

- oui ! Pessimistes parce qu'on n'a pas de réponses. Si tu n'attaques pas le problème par le fond, il n'y a pas de réponses. C'est comme en France : comment faire pour qu'une société puisse progresser ? Quand tu regardes la télévision – qu'on paye avec nos impôts – tu vois des programmes de merde. C'est lamentable sauf quelques émissions sur la 5 et Arte. [...] Le progrès, c'est exploiter un maximum les potentialités d'un pays. [...] Ce n'est pas que je suis pessimiste, je suis réaliste. Pessimiste, c'est dire qu'il n'y a aucun effort à faire. Non, il faut faire ! Le problème est qu'on ne laisse pas faire les gens qui veulent faire des choses, on te lamine. Le pouvoir, c'est terrible, c'est une machine... Si tu lèves la tête, on te la coupe. C'est ce qui est arrivé aux écoles d'architecture. Avant, elles fonctionnaient de façon démocratique, dans lesquelles on avait créé – je me souviens, à mon époque – des structures, pas de divergence ou de convergence, mais de confrontation.

- *En même temps, les étudiants étaient sûrement plus politisés qu'aujourd'hui ?*

- On faisait un projet commun en troisième et quatrième années. Un seul sujet pour montrer comment on pouvait le traiter de façon différente. On confrontait nos idées ! Tu te rends compte que cela fait des années qu'on n'a pas pu faire une grève de profs à l'école ! Depuis, les années 1982 ou 1984, il n'y a pas eu de grève !

- *dans les années 1980, c'était au sujet du statut des profs ?*

- Non, non, on ne l'a pas eu. On voulait marquer les salaires mais personnes n'a voulu. Comme les architectes gagnaient de l'argent ailleurs, ils s'en foutaient. [...]

- *Juste une petite question pour pouvoir bien établir les relations : vous avez connu Yong-Hak Shin ?*

- Oui ! On ne comprenait rien de ce qu'il parlait mais il était très intelligent. On a travaillé ensemble mais le problème était qu'il n'arrivait pas à s'exprimer. On avait des difficultés à le comprendre. C'était un type qui était très bien. Mais – comment dirais-je – c'est comme les chinois aujourd'hui : ils ont une sensibilité et une façon de faire qui est difficile à saisir.

- *Comment avait-il atterri à Marseille ? Je pensais qu'il était de suite arrivé à Paris.*

- Non, c'est après qu'il est allé à Paris. Je ne sais pas, je ne me souviens plus. C'était un type bien. C'était une très belle époque, l'atelier Franco-International ! C'est moi qui avais fait le logo : FI ; que Mélenchon a repris. Le Logo du Tiers-Monde, c'est moi. On a fait beaucoup de chose.

Je n'ai pas aimé le bouquin de Jean-Baptiste parce que ce n'est pas la vérité sur les comment se sont passées les choses. Ce n'est pas l'histoire de l'école, je ne la retrouve pas. Il raconte son histoire à lui mais ce n'est pas l'histoire de l'école ou des gens. C'est dommage parce que c'est le seul ouvrage qui circule. L'école n'a pas gardé de mémoire...

- *Jean-Lucien Bonillo et INAMA ont pour projet de faire un livre sur l'histoire de l'école.*

- Lui, c'est un type bien, assez honnête. C'était une époque riche parce que les gens étaient très différents. [...] Je me suis vraiment régalé pendant des années, jusqu'à 1990/91. Après, le gouvernement, ça a commencé à dérailler. Il n'y a plus d'espoir. Parce que 1981, pour moi, a été un moment extraordinaire. On collait des affiches la nuit, on donnait des roses, etc.

- *Pour Mitterrand ?*

- oui, pour Mitterrand. C'était le moment d'un changement.

- *Justement, l'élection de Mitterrand n'a pas donné un nouvel espoir pour la coopération ?*

- Oui, mais la logique était la même. C'est le ministère de la coopération et le ministère de l'Équipement qui ont donné les moyens à l'école d'architecture pour monter des écoles en Afrique, de Lomé. Le but était qu'en 3 ou 4 ans, ils soient indépendants pour que ce soit eux-mêmes qui fassent l'école. Mais on a continué à faire le séminaire. La coopération avec Constantine dont je me suis occupé c'est le même schéma : donner les moyens de démystifier, qu'ils voient qu'on a les mêmes difficultés qu'eux et qu'ils prennent confiance.

- *Ce n'était pas paradoxal de les aider à monter leur enseignement tout en ayant vous un enseignement sur le sujet où vous aviez des étudiants de ces pays qui préféraient venir chez vous ?*

- C'est le travail de l'affaire [?]. Moi, j'étais contre ça. Mais Leccia était d'accord avec ça, c'est-à-dire avoir les architectes marseillais qui travaillaient comme ça. Je n'étais pas pour ça, j'étais pour mettre le paquet : qu'ils viennent voir comment fonctionne la société. Cela tu ne le vois pas à l'agence où tu t'enfermes et tu as le modèle du patron qui vient avec sa jaguar.

- *Si ces écoles avaient pris leur indépendance au bout de 3 ans, vous n'auriez pas eu moins d'étudiants venus de ces pays ?*

- Non parce qu'on aurait eu des étudiants d'un autre niveau, comme on en a eu, c'est-à-dire des gens qui sont formés. Cela m'intéressait de me confronter à des architectes former à d'autres capacités. Comment fonctionne la tête des autres personnes, c'est cela qui m'intéresse. Après tu fais ton bilan. [...] Le concours de la mosquée était passionnant : comment arrivait à dialoguer un type qui était marxiste, laïque et athée avec un barbu.

- *En Uruguay, il y avait des mouvements maoïstes et communistes aussi forts ?*

- Oui, bien sûr. On faisait partie de la jeunesse communiste. C'est pour cela que nous avons fui.

- *Marxiste-Léniniste, oui. Maoïste, je ne savais pas.*

- Oui. Tu sais l'Uruguay est un pays très développé. On a légalisé le divorce et fait des lois pour la retraite au début du siècle [20^e], comme l'indépendance de la femme par rapport à son mari. On a eu des gouvernements de droite mais sociaux, des gens qui étaient formés en Europe [...].

Entretien avec Patrice Dalix, le 18 septembre 2019, durée : 2h03

Patrice Dalix entame la conversation dès le pas de la porte sans que je pose de question ou que j'ai le temps de rappeler sur quoi je travaille. J'avais pris contact avec Patrice Dalix par mail. Nous nous étions ensuite appelés au téléphone pendant plusieurs minutes, ce qui avait permis de déjà bien présenter mon sujet et mes attentes de l'entretien.

PD - Il y avait beaucoup de choses à faire en 3^e cycle. Il faudrait vérifier en quelle année il y a eu la cassure voulue par le ministère. Je pense que c'est au début des années 2000. A Villemin, il y avait un certain nombre d'étudiants. Il devait y en avoir entre 1000 et 1500. A La Villette, il y en avait plus de 2000. L'idée de la scission de Malaquais est de faire une petite école avec très peu d'étudiants, plutôt culturels, cultivés ou intellectuels. Mais le gros problème qu'ils ont eu est qu'ils avaient une masse d'étudiants qui ne permettait pas d'avoir de vrais accords avec l'université. Parce qu'un troisième cycle qui marche est quand il y a beaucoup de possibilités, quand on fait des échanges pluridisciplinaires. Et La Villette avec ses 2500 étudiants, c'est sûr qu'en 3^e cycle il y a un éventail de possibilités très intéressant.

DA – Quel était le troisième cycle qui vous a intéressé [à La Villette] ?

- Je crois que cela s'appelait « Habitat et aménagement dans les pays en développement ». Alors, les enseignants ; il y avait Massiah, qui est un économiste et qui fait partie des têtes pensantes d'Attac, Tribillon qui a fait science Po' mais qui est juriste (il était plus juriste, il s'est toujours intéressé à l'architecture et à l'urbanisme, il a fait pas mal de missions dans les pays en développement), et Raoul Pastrana qui est d'origine d'Amérique Latine avec lequel on a monté des trucs à La Havane.

- Du coup, pourrions-nous revenir un peu en avant et m'expliquer comment vous en êtes venu à travailler sur ces pays ?

- Alors, j'ai passé mon diplôme en 1967 – 68 arrivait. J'ai eu la chance, au lieu d'être encaserné... A l'époque, le service militaire était obligatoire, et plutôt que d'être encaserné en Allemagne, j'ai proposé d'être coopérant militaire. Mais on n'était pas du tout militaire. Si, on faisait trois jours à Vincennes. On était entre 1000 et 500 personnes ; et on nous disait « messieurs les coopérants militaires, voulez-vous sortir ? ». On sortait, on était une dizaine, ils nous donnaient une cigarette, on signait un papier et on ne faisait pas les trois jours. A l'époque, c'était Mai 68 ; l'école avait explosé et été divisée en Unités pédagogiques d'architecture. Et, un de ceux qui avaient réfléchi à ces UP était un prof qui revenait des Etats-Unis ou du Canada : [Alain] Renier. Comme il s'occupait avec le ministère des relations internationales, qu'il préparait les programmes des UP, il me dit « Il y a l'école d'architecture de Tunis qui est en train de se créer. Si cela t'intéresse, tu peux poser ta candidature ». Et voilà que j'arrive à Tunis et me trouve bombardé Directeur des études de l'école d'architecture de Tunis, qui à l'époque avait 27 étudiants... maintenant il y en a plus de 2000, c'est la plus grosse école du continent africain en nombre d'étudiants. L'école était à l'intérieur des Beaux-arts comme celle de Paris. Il y avait architecture, peinture, sculpture, mosaïque, etc. Le gros intérêt est que, quand je suis arrivé là-bas, il y avait un coopérant américain... c'était un « peace corps », ceux qui ne voulaient pas faire la guerre du Vietnam, des sortes d'objecteurs de conscience, mais qui moyennant une sélection difficile pouvaient aller travailler dans un pays en développement en ayant un salaire pour avoir juste de quoi vivre, sans avoir le droit de conduire une voiture, etc. Ils étaient encasernés d'ailleurs au Etats-Unis. Avant de partir, il fallait qu'ils apprennent l'arabe. Il y en a qui faisait un peu du renseignement... mais ce n'était pas le cas en architecture. Donc, on s'est mis autour d'une table ; il y avait un belge, un suisse, un français (moi-même), un américain et un canadien pour faire le programme de l'école. C'est ça que vous voulez, que je raconte ma vie ? [J'acquiesce] On avait une directrice [Safia Farhat] qui était une femme extraordinaire, qui était une peintre. Ce qui facilitait les choses était que son mari était ministre – du temps de Bourguiba – de l'Intérieur, et elle était la présidente des femmes démocrates tunisiennes. D'ailleurs, un jour, elle revenait d'Iran et elle me dit « J'ai visité les trésors du Shah, je suis sortie par la petite porte et j'ai vu les pauvres qui mourraient de faim dans la rue. Cela ne peut pas durer, ça va péter ». Et puis un peu après, il y a Khomeini qui est arrivé. A l'époque, les tunisiennes ne portaient pas le voile. Il y avait beaucoup d'étudiants en architecture... enfin, beaucoup, une dizaine sur les 27. Elles avaient des mini-jupes et tout ; il y avait que les vieilles qui portaient le voile. Ce qui fait que maintenant quand je vais à Tunis – je suis invité de temps en temps –, c'est l'inverse : maintenant, ce sont les vieilles qui étaient jeunes avant qui ne portent pas le voile, et je suis assez étonné par des jeunes qui le porte. Alors, la plupart des profs – 3 ou 4 – avaient fait leurs études aux beaux-arts à Paris. Je crois que j'ai toujours le programme qu'on avait fait. Ce que je vous raconte c'est en 1969, 1970, 1971. [...il m'amène la plaquette pédagogique...] Donc, j'ai fait 2 ans là-bas. J'ai rencontré mon épouse qui de son côté était coopérante, mais canadienne, qui s'occupait de former les tunisiens dans des laboratoires à l'hôpital. Et, ensuite, j'ai eu une bourse pour aller faire un master dans une université aux Etats-Unis, à Houston, Rice University. C'est une université privée, très chère, et en plus, ils m'avaient donné de quoi vivre. Enfin, j'ai quand même « fait la place » dans une agence.

- Pourquoi vous aviez voulu aller aux Etats-Unis ?

- Parce qu'un des enseignants, architecte, qui avait fait cette université m'avait dit qu'au Texas, ils avaient besoin d'étrangers parce qu'ils sont un peu refermés sur eux-mêmes et « tu as peut-être des chances d'être accepté parce que cela apportera un peu d'oxygène, une vision un peu plus ouverte sur le monde ». Le problème était que je n'étais pas bon en anglais ; mais ils m'ont quand même accepté. Alors, c'était le début de l'informatique. Entre parenthèse : à Paris, on en avait fait mais on parlait toujours de la théorie pour arriver ensuite à la pratique, ce qui fait qu'on apprenait à utiliser des programmes de Fortran, chose inutile puisque c'est comme si on nous disait qu'avant de conduire une voiture, il faut décortiquer le moteur pour savoir le réparer. Et là [aux Etats-Unis], c'était l'inverse. Premier cours, ils disent un truc un peu artificiel mais... « Faites votre déclaration d'impôt ». Tout de suite, tu apprends. La maîtrise, on appelait ça de la recherche opérationnelle en mathématique. L'idée était de trouver des outils de la recherche opérationnelle qui permettaient d'être un bon outil d'aide à la conception. Je prends un exemple : si vous avez un hôpital, il y a le réseau des malades, des infirmières, des médecins, des visiteurs... Comment optimiser les lieux par rapport aux déplacements pour rapprocher les espaces utilisés par les uns et les autres. Il y a plein d'outils mathématiques, des programmes d'allocations spatiales qui permettent en fonction de pommes de terre ou de chartes de rapprocher les choses. C'étaient les balbutiements. Mais quand je suis rentré à Paris, j'avais un copain qui travaillait à l'école des Mines... l'école faisait de la recherche à Fontainebleau, ils étaient à la pointe [...]. J'étais dans le milieu. Donc, je suis rentré à Paris et je me suis intéressé à ça. Et puis... je vous raconte ma vie, c'est un

peu annexe... Avant d'être prof dans une école classique d'architecture... Après 68, il y a eu des idées formidables sur le fait que tout le monde devait avoir la même chance, la promotion sociale, la formation professionnelle, etc. Il y a une école qui a été créée, à la fois par le patronat, c'est-à-dire l'Ordre des architectes et le syndicat – il y avait beaucoup de dessinateurs à l'époque dans les agences – pour créer cette école qui s'appelait Promoca. C'était assez dur d'ailleurs pour ceux qui suivaient les cours parce qu'ils devaient être là tous les samedis : 1^{er} cycle, c'était une année, 2^e cycle c'étaient deux années, et 3^e cycle, je ne sais plus ; à la fin, ils étaient architectes Dplg. C'était très intéressant dans la mesure où c'était un travail de pluri-disciplines. On appuyait leur formation non pas sur une transmission de connaissances mais on partait – parce que j'avais des chefs d'agence qui avaient 60 ans alors que j'avais 30/32 ans – de ce qu'ils savaient faire : ils expliquaient leur métier et on voyait le complément qui pouvait être apporté. Et à l'époque, on avait les moyens : chaque année, on faisait un voyage en Hollande, en Angleterre, etc. C'était la période faste de l'enseignement. Et puis grâce à ça... Bon, il y a eu un appel d'offre pour l'enseignement dans les pays en développement à l'UP n°1, et j'ai été pris du fait que j'avais vécu 2 ans en Tunisie à l'école d'architecture et j'avais commencé à faire des missions dans des pays en développement.

- *Donc, c'est une demande d'UP n°1 ?*

- C'est un appel d'offre d'enseignant. Mais au début, je n'étais que vacataire. A l'époque, on était vacataire et si cela marchait, on pouvait devenir contractuel et puis encore devenir fonctionnaire.

- *D'accord. Donc ce n'est pas vous qui avez dit « je viens à UP n°1 et je veux travailler sur les pays en voie de développement » ?*

- Non, ils ont fait un appel d'offre. Il y avait une petite affiche. J'avais vu cette affiche au ministère des Affaires étrangères parce que j'avais co-fondé le GRET, le Groupe d'échanges et de recherches technologiques dans les pays en développement. Il y avait le GRET dans le domaine de la médecine, le GRET dans le domaine de l'agriculture, et le GRET dans le domaine de la construction. On a fait des trucs marrants. Comme l'informatique n'existait pas à l'époque, sur plein de sujets – par exemple, comment construire un puit sans outils, comment construire une école qui ne s'envole pas pendant les forts orages -, on a fait des petites fiches au format A5, des A4 pliés. Et quand il y avait une demande, on envoyait une petite fiche par la poste. Des fiches comme ça, on en a fait des centaines. Donc, c'est au GRET que j'avais vu cette affiche pour UP n°1 et je me suis dit que j'allais me présenter. Et puis, j'ai été choisi. A l'époque, l'enseignement se faisait essentiellement avec Goldblum, qui est un peu architecte... Il a le diplôme et, tout de suite, il s'est orienté vers l'université. Il a réussi à être assistant, professeur puis directeur de l'IFU. Il était là quand l'IFU s'est créé.

- *Vous l'avez connu à Paris ? Ou vous étiez déjà allé au Laos ?*

- Non, parce que lui... Moi j'ai été rapidement contractuel à UP n°1. Et lui, il venait en tant que vacataire. Et du fait qu'on était très complémentaire, parce qu'il faisait surtout de l'urbanisme disons, avec une approche très cultivée et historique, alors que je suis, moi, plutôt praticien, c'était bien pour les étudiants, je crois. Et ensuite, il manquait un économiste. C'était Éric Laubé. Mais alors, lui, il est parti à droite à gauche dans des boîtes privées. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

- *Dans les programmes pédagogiques, j'ai vu aussi Raymond Fachatte...*

- Alors, Fachatte ! Ce n'est pas notre génération, il est un peu plus âgé. Raymond Fachatte est venu au tout début d'UP n°1. Je pense qu'il était dans le sillage de ce qu'on appelait « l'école du parti ». Il faut dire que, quand l'école s'est créée, les premiers qui se sont précipités à UP n°1 sont ceux de l'AUA. C'étaient des communistes, très sympathiques par ailleurs. Ils avaient une grosse agence mais chacun avait ses propres affaires, etc. Et Fachatte est un économiste ; je ne suis pas sûr qu'il soit formé à l'université mais je le trouvais très bon dans ses cours. Il faisait un tableau, posait des mots clés et les reliait, il expliquait ce qu'était la comptabilité à l'échelle nationale, etc. Je l'ai d'ailleurs emmené plusieurs fois dans des missions : en Tunisie, quand on faisait des séminaires, et surtout, en Algérie, quand je me suis occupé d'une usine de production de logements préfabriqués en béton léger (il y avait un ingénieur, moi et lui en tant qu'économiste pour optimiser l'efficacité de l'usine). Mais Raymond Fachatte n'était pas affecté qu'aux questions de développement au Tiers-Monde, il était le prof d'économie de l'école. Historiquement, c'était le premier. Parce que, vous savez, avant 1968, il n'y avait aucune pluridisciplinarité, c'était que les ateliers.

- *D'ailleurs, petite parenthèse : vous étiez dans quel atelier aux Beaux-arts ?*

- Je suis d'abord allé chez Beaudouin, c'était Lods et Beaudouin. Et puis, je me suis un peu fâché parce que... à l'époque le concours était dur. Il était dans toute la France, il y avait au moins 2000 personnes et seulement 150 places. Enfin, il y avait une session de septembre où il y en avait peut-être 50 ou 60. Il y avait plusieurs épreuves et une des épreuves durait 12 heures et on devait faire un petit projet sur un format raisin, je crois. On était dans les loges. A l'époque, on faisait du moderne ou du régional ou du classique (dorique, ionique, corinthien). Alors j'avais emmené un petit bouquin, même si je n'en avais pas besoin parce que je connaissais les proportions par cœur. Mais il y avait mon nom dessus. Et puis, à un moment, il y avait [Antoine] Grumbach dans un loge un peu plus loin qui vient me voir et me dit « ah, tu m'as dit que tu avais le bouquin. Tu peux me le prêter ? je suis en train de faire un ionique ». Je lui prête le bouquin. Il le laisse sur la table, le gardien arrive et demande à qui est le livre. Grumbach : « ah je ne sais pas ». Mais il y avait mon nom. Du coup, j'ai perdu une demi-année et j'ai demandé à Beaudouin d'intervenir auprès d'Untersteller mais il n'avait pas voulu. En plus, Beaudouin commence à être âgé. Il venait nous corriger à 11h du soir, il avait bien dîné chez des amis... C'était vraiment... Heureusement, c'est ce que 68 a réussi à supprimer : ce qu'on appelle les grands patrons. Donc, je suis allé dans un atelier extérieur chez [Henry] Bernard, celui qui avait construit le truc rond, le RTF, dans le 16^e arrondissement...

- *La maison de la radio ?*

- Oui, c'est ça. Et puis, il est rapidement parti et on a pris un jeune qui s'appelait [Alain] Bourbonnais. Il avait une grosse moustache, c'était un impulsif, un sanguin, avec une manière de travailler... bon... Mais j'ai fait mes études très vite à l'école. Je suis entré, je n'en revenais pas dès la première année. Je faisais ce que je voulais, je passais mon temps à apporter des cafés aux autres et tout. Je n'ai pas subi cette vie d'atelier. Et surtout, comme j'étais sursitaire, je n'étais pas obligé de faire la guerre d'Algérie. J'ai plein de copains qui se sont tapés en plus 2 ans en Algérie ; quand ils revenaient à l'atelier, ils étaient incapables de supporter la hiérarchie, les corrections du prof et tout. Et, il y en avait beaucoup qui avaient la tuberculose.

Bon, donc Villemin. Alors, la hantise des profs en 3^e cycle est de ne pas avoir assez d'étudiants. Moi, j'étais content, j'étais vraiment toujours au-dessus de la moyenne. Il n'y avait pas que des étrangers. A l'époque, il y avait des étrangers mais j'ai toujours eu une majorité de français. Un jour, [Aymeric] Zublena – je ne sais plus ce qu'il avait comme enseignement en 3^e cycle – venait de gagner le concours pour le stade de France, alors on s'est dit qu'il allait nous piquer tous les étudiants mais ils se sont dit qu'il n'aurait pas le temps de s'occuper d'eux... Et là, j'ai créé des échanges vraiment très équilibrés avec l'école d'architecture de Tunis pendant 15 ou 20 ans. Il y avait 15 étudiants français qui venaient à Tunis pendant 10 jours, et 15 étudiants tunisiens venaient 10 jours. On a toujours réussi à avoir un peu de sous du Ministère. On a même fait des projets communs, c'est-à-dire que c'était la même programmation... Parce que les échanges dans les écoles d'architecture sont souvent enseignants-enseignants. Et ce qui se passe avec les étudiants... Bon ma fille était à La Villette, elle a terminé maintenant mais elle est allée en Inde, en Amérique Latine, en Turquie. L'initiation doit être initialisée par l'enseignant ; un groupe de gens qui veulent faire. Mais il ne suffit pas de faire un voyage entre enseignants avec 2 ou 3 étudiants où on s'autocongratule et se satisfait de tout. Là [à Tunis], vraiment, c'était sérieux : les étudiants travaillaient pendant 2 mois, pendant le trimestre, et ils venaient et on allait là-bas. Historiquement, cela a très bien marché. Bon, j'insiste beaucoup sur la Tunisie.

- *Donc, votre enseignement avec Charles Goldblum consistait toujours en un projet réel avec un partenaire local ?*

- Alors, si c'était Tunis, on se mettait d'accord avec les profs tunisiens. On allait toujours sur place. En fait, Goldblum faisait plutôt ce qu'on peut appeler des conférences ; puisqu'il travaillait à fond sur l'Asie du Sud-est, il parlait beaucoup de ça. En revanche, il faisait partie des jurys, en tant qu'architecte et en tant qu'urbaniste. Alors, comme économiste, vous avez eu raison de citer Fachatte parce qu'il est venu très souvent. Alors, comment on continue ?

- *Du coup, vous avez surtout travaillé sur la Tunisie et le Maghreb avec vos étudiants ? pas d'autres pays ?*

- Alors, j'ai fait des missions avec l'EPAU [Ecole polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger]. Mais c'est très compliqué de travailler avec eux. Au point de vue enseignement, les vrais échanges qu'on a créés sont avec la Tunisie, avec La Havane et puis avec le Laos. Goldblum, lui, mais c'était de l'urbanisme, c'était avec la Thaïlande.

- *oui, l'université de Chulalongkorn.*

- voilà. Et il y avait un type qui s'appelait... un architecte qui travaillait avec lui... J'ai un numéro spécial des activités à l'étranger de Villemin.

- *D'ailleurs, j'ai vu dans votre livre que vous faisiez en sorte que les rendus de vos étudiants soient assez normés pour que vous puissiez faire un cahier avec tous les rendus.*

- Oui, c'est ça. Je pourrais peut-être vous préparer des choses et vous les prêter. Moi, grosso-modo, un tiers de mon activité était l'agence, rue Grenelle. J'ai construit beaucoup d'habitats sociaux pour la société immobilière de la ville de Paris entre-autres. Puis, un tiers consistait à des missions dans des pays en développement. Et le dernier tiers à l'enseignement. Et, je dois dire que la directrice de l'époque, madame Clavel... Pour faire des missions, il fallait jouer... On a 15 jours de vacances à Pâques. Et si j'étais absent la semaine d'avant ou d'après, elle le savait et fermait les yeux. Elle n'avait pas tort parce que tout cela était restitué aux étudiants. Ils ont intérêt à ce que l'enseignant sache de quoi il parle ; ce qui n'est pas toujours le cas d'un enseignant qui parle d'un pays étranger. Bon, on a parlé de la Tunisie. Pour La Havane, les échanges avaient commencé... C'est le côté AUA, un peu communiste, du début de l'UP n°1. Puis, ensuite, Pastrana qui était à La Villette... Ils habitent tous pas loin [proche de la rue Turenne].

[...Pastrana, Tribillon, Goldblum habitent dans le quartier... Je lui dis que j'en ai déjà rencontré plusieurs, dont Gustave Massiah]

Quand j'étais à Tunis, j'avais invité Massiah pour qu'il enseigne. Alors, qu'est-ce que je disais ? Oui, Pastrana s'occupait de ça [La Havane]. Donc, on a démarré un truc conjoint entre Villemin et La Villette ; puis quand Villemin a disparu, je suis parti à La Villette.

- *Justement, comment est venu cette idée ? Vous aviez beaucoup d'échanges avec les autres enseignants français travaillant sur les PVD ? Par exemple, Serge Santelli est allé à l'école de Tunis presque en même temps que vous.*

- Alors, Santelli, cela s'est très mal passé. Il n'y était pas en même temps que moi, il est venu après. Il y a eu un moment où les tunisiens ne voulaient plus qu'il vienne parce que – je ne médis pas, je décris des faits – il faisait travailler des étudiants pour ensuite faire des publications à son nom. Et, les tunisiens, comme dans beaucoup de pays en développement, sont très sensibles à ça. Ils n'aiment pas trop les gens qui viennent profiter chez eux et qui ensuite ne donne plus aucun signe de vie. Il y avait [Marc] Breitman aussi ; je crois que c'est son beau-frère. C'est d'ailleurs souvent un problème de ces travaux. Au Burkina Faso, on travaillait avec le ministère de la Construction et il y avait la responsable de l'urbanisme des Ponts, Annick Osmont... ce n'est pas elle mais il y en avait d'autres qui étaient là, et le secrétaire général ou le sous-ministre de la Construction qui me dit « je leur ai prêté des documents, ils sont partis avec alors que je n'avais pas fait de photocopies ». Et au Laos, j'y allais 15 jours tous les 3 ou 4 mois pendant 2 ans, et il y avait sans arrêt des étudiants qui débarquaient et qui essayaient d'avoir des documents. Au début, les laotiens sont tellement fiers qu'ils disent « oui, oui, je vous les prête et vous me les rendrez ». Puis, ils en font une thèse, un doctorat ou autre chose, je n'en sais rien. Je crois que j'en parle un peu dans mon bouquin : le vol des...

- *J'ai commencé mon travail en me concentrant sur le programme « Ville orientale » et j'avais trouvé une proposition de votre part. Vous aviez au départ envisagé d'intégrer l'équipe ? Mais finalement non ?*

- « Ville orientale », il y avait Goldblum, Clément... C'est ça ? Qui d'autres ?

- *Donc, Pierre Clément qui chapotait avec « architecture comparée » à l'IFA, Charles Goldblum, Yong-Hak Shin, Christelle Robin pour l'Asie ; Serge Santelli sur le Maghreb ; Pierre Pinon et Alain Borie sur la Turquie ; et Philippe Panerai, Sansan Noweir et Jean-Charles Depaule sur le Caire.*

- Ok. Ce qui se passe c'est que je travaillais beaucoup, j'étais débordé. Je faisais de l'opérationnel. J'avais des missions qui étaient payées ou bien par une agence des Nations Unies – généralement, Habitat – ou bien par le ministère des Affaires étrangères. Il y a

un cahier des charges, un planning ; il faut tout faire et tout respecter. Et surtout, je crois que j'avais une manière de travailler qui faisait que... Quand Clément, Goldblum ou autres venaient, ils ne restaient 3-4 jours ou une semaine grand maximum et ils restaient avec les étudiants. Et, alors travailler jusqu'à minuit parce que le lendemain il fallait présenter un projet devant le maire... Par exemple, à Luang Prabang... Je suis en train de lire un truc de [Georges] Charpak qui a créé « La main à la pâte ». C'est-à-dire que c'est bien de faire de la théorie mais si on part de la pratique pour faire de la théorie, comme les anglosaxons, c'est peut-être mieux que partir tout de suite sur la théorie. Moi, j'aimais prendre une bière à minuit et réveiller un chinois parce qu'il fallait à tout prix qu'on fasse des photocopies parce qu'on avait une réunion le lendemain à 9 heures. C'était une manière de vivre et de travailler qui était très différentes. Je peux dire que je n'étais pas du tout un universitaire, au sens classique. Je n'allais pas dans le sens d'une recherche de documents, etc. Et je suis honnête, j'étais bien payé quand je faisais ça. On a des perdiem, des contrats. Alors, au Laos, j'aurai très bien pu faire le règlement urbain de Luang Prabang – qui a été inscrite grâce à notre travail à l'Unesco en 1995 – à mon bureau rue Grenelle. Mais l'idée était que ce soit eux-mêmes qui le fasse, c'est pour cela que cela avait d'ailleurs bien plu aux laotiens. Il y avait un québécois qui était là tout le temps, payé par Habitat (ONU). On faisait le point tous les trois mois, mais c'est eux qui ont tout fait.

- *Oui, dans votre livre, vous dites qu'en parallèle Van Molyvann a fait ses plans seul.*

- Oui. Il est mort le grand Van Molyvann. Vous connaissez un peu sa vie ?

- *Vous la racontez un peu dans votre livre.*

- Ha oui. Vous avez vu le film « La déchirure » ? C'est exactement ce qui lui est arrivé, c'est-à-dire que quand les khmers rouges sont arrivés, il s'est réfugié à l'ambassade de Suisse parce que sa femme était suisse. Il s'est fait faire un passeport suisse. Les khmers contrôlaient les passeports. La photo de son passeport n'a pas noirci au soleil, alors que dans le film « La déchirure », il n'y avait pas assez de fixatif sur la photo alors le gars a été emmené dans les camps. Donc, Van Molyvann est parti et il est devenu fonctionnaire international pour Habitat à Nairobi.

- *Quand vous dites Habitat, vous parlez du PNUD ?*

- Oui. Enfin, le PNUD [programme des Nations unies pour le développement] est une agence des Nations Unies qui se trouve dans tous les pays. Et les Nations Unies ont des agences spécifiques : celle pour la culture, c'est l'UNESCO ; il y en a une pour la jeunesse, une pour le travail, une pour l'industrie en Autriche, j'ai travaillé pour eux.

- *l'ONUDI ?*

- Oui, exactement. Et pour tout ce qui est habitat... [...il répond au téléphone...]. C'est bien parce que vous êtes bien au courant de tout. J'arrive à la fin des interviews sans doute. [...] Habitat, en anglais, c'est UNCHS [programme des Nations unies pour les établissements humains – PNUEH / ONU-Habitat].

- *Ha oui, avec Bob...*

- Oui, voilà. Alors, ce que je n'ai pas dit est que quand j'étais à l'école de Tunis avec d'autres coopérants, on a formé tout un réseau de copains : un canadien, un belge, etc. Bob Hardy est devenu, pas fonctionnaire au sens français parce que cela n'existe pas, mais il avait un salaire dans la structure [UNCHS]. Pour en revenir à Molyvann... Il était de la très vieille école. A l'époque, on donnait toujours un prix de Rome à quelqu'un qui venait d'une ancienne colonie. Il y a eu le tunisien... un ami de Chirac. Bon, il ne l'a pas eu [Molyvann]. Un jour, Molyvann vient nous voir dans l'atelier. On voit la directrice de l'école. Et en partant, il s'est mis à pleurer en souvenir de son école, du temps des beaux-arts [atelier Gromort-Arretche]. Ensuite, il est redevenu ministre de l'urbanisme et de la construction. Il a adopté une fille qui a fait UP n°8, je crois. Elle s'est occupée du plan d'urbanisme de Siem Reap [...].

Donc, pour me différencier par rapport à cette équipe d'enseignants-chercheurs : je n'étais pas dans le sillage enseignants-chercheurs universitaires, je mettais vraiment la main à la pâte. Pastrana était un peu comme ça.

- *Justement, et peut-être est-ce aussi pour ça que vous êtes allé à UP n°6, à ce moment-là, plusieurs écoles tentent de réaliser des expériences de pratiques opérationnelles. Il y avait notamment Bruno de Saint-Blanquat.*

- Exactement. Oui, c'était un bon copain.

- *Saint-Blanquat a fait des choses au Burkina Faso, au Burundi avec des étudiants. Vous, puisque vous étiez plus sur l'opérationnel et puisque vous étiez au GRET, ce sont des choses que vous avez eu l'occasion de faire avec vos étudiants ?*

- Alors, vous avez vu, j'ai aussi travaillé au Burkina Faso. Là, j'ai eu la chance d'avoir anciens étudiants qui étaient coopérants militaires. C'était du temps de Sankara, un type formidable, tiers-mondiste. Le problème, qu'on a su un peu après, est qu'il s'était fait un peu acheté par Kadhafi, etc. Bon, c'est de la politique. Sankara voulait que ses fonctionnaires aient un esprit sain dans un corps sain, donc tous les matins dans les ministères, tous les gens devaient faire de la gymnastique dans la cours. Un jour, j'arrive au ministère de la construction où il y avait que des noirs évidemment, et je vois un blanc : c'était mon étudiant, qui était crevé [de faire de la gym]. Il est resté d'ailleurs, il s'appelle Xavier Ricou. Parce qu'évidemment, j'ai gardé contact avec certains étudiants. Par exemple, la présidente de l'Ordre des architectes du Cameroun – je ne sais pas si elle l'est toujours – est une femme qui s'appelle Diwouta-Lota. Alors, pourquoi je parlais du Burkina Faso ?

- *Pour la pratique opérationnelle. Vous avez pu y emmener vos étudiants ?*

- Alors, oui, à chaque fois que je pouvais. Alors ou bien c'était un travail en commun, c'était surtout avec la Tunisie et La Havane. Et au Laos, l'école d'architecture du Laos. Je me souviens, les seuls bouquins qu'ils avaient étaient de Marx. C'étaient les anciens ateliers de constructions que les russes avaient construits. Un jour, je leur demande s'ils veulent que je fasse une conférence et sur quel sujet, ils me disent « n'importe lequel. Du moment que tu parles, cela va être formidable ». Bon, Luang Prabang est à 500 km et ils n'ont pas d'argent. Les perdiem ont permis qu'ils viennent là-bas en donnant un petit peu. Cela les motivait. Donc tout le travail était fait par les étudiants laotiens, avec des étudiants français. Ce n'était pas dans le cadre de l'enseignement mais j'en ai eu

plusieurs qui ont fait leur diplôme sur le Laos. Donc, ou bien c'était un enseignement inscrit dans le programme pédagogique (Cuba) ou bien c'était de la pratique opérationnelle à l'occasion en général du diplôme de l'étudiant français.

- Avec des conventions de stage ?

- Oui. Auf, des conventions de stage avec le Laos... Ce qui fallait, c'était de leur obtenir des bourses pour qu'ils puissent venir ici.

- Il y a une question que je pose à tous. A un moment, ceux de l'UP n°6 ont rédigé un Bilan de 10 ans de mémoire sur les PVD...

- En quelle année ?

- En 1983.

- 1983, je ne devais pas encore être chez eux. Je suis arrivé tard dans l'enseignement, moi. Je crois que je suis arrivé en 1981 à Villemin. Je ne suis pas du tout de la fournie après 68 où il fallait tellement d'enseignants en plus. Saint-Blanquat par exemple. Dieu ait son âme. Il fumait trop. C'est vrai que je l'ai rencontré par hasard à Luang Prabang, mais il faisait du tourisme. Mais, il ne faisait pas que ça comme enseignement à UP n°6. Moi, je faisais que ça. C'est lourd d'organiser des voyages. Il faut préparer, il faut avoir le budget. Quand c'est dans le cadre d'accords avec un organisme d'enseignement, cela se passe bien. Mais quand c'est comme au Laos, c'est-à-dire pratiquement pas avec l'enseignement, c'est beaucoup plus compliqué. [...sa fille arrive...] Alors la question que vous posez à tout le monde ?

- Oui. Dans ce Bilan, ils s'interrogent sur l'existence ou non d'un enseignement spécifique si ces pays-là ont eux-mêmes une spécificité. Dans les programmes pédagogiques d'UP n°1, vous disiez que « ce certificat a pour objectif de préparer les étudiants à ce nouveau type d'intervention qui nécessite une pratique spécifique devant particulièrement intégrer les connaissances urbanistiques et économiques ». Donc pour vous, il s'agit plus d'acquérir des connaissances de terrain préalables qu'une méthode spécifique ? Ou il y a vraiment une méthode ?

- Alors, je peux répondre d'une certaine manière en disant que souvent les gens disaient « ce n'est pas de l'architecture ça. Vous passez votre temps dans les gourbis, les bidonvilles ». J'ai une nièce qui s'appelle Dalix, qui est architecte et qui était à Villemin. Une agence qui marche bien...

- Oui Chartier-Dalix.

- Ha, vous connaissez tout. Son copain, un jour où il était toujours étudiant, me dit « ce n'est pas de l'architecture ce que tu fais ». Au sens où il l'entend de la production économique dans un pays développé, oui. Mais c'était tout le problème de l'habitat du plus grand nombre. A un moment la Banque Mondiale s'est beaucoup intéressée à ça ; les Nations Unies aussi via le multilatéral et le bilatéral. Les trames à assainir dans les villes... J'ai un étudiant, Ricou, qui est parti en Amérique Latine et il a construit une ville d'un seul coup de 30 000 habitants. Il n'a pas créé une ville mais en se mettant d'accord avec les autorités pour qu'elles cèdent les terrains, en se mettant d'accord pour qu'il y ait les VRD, ils ont fait des lots et il y a eu une auto-construction de la ville. Près de la Paz, je crois. Ce n'est pas de l'architecture au sein de l'objet classique, au sens auquel on l'entend en Occident. Donc la spécificité c'est ça... Il n'y a pas que l'économie, il y a les sciences sociales. En prenant l'exemple de l'Afrique, je me suis rendu compte qu'on ne pouvait rien faire dans un quartier si tu ne te mets pas d'accord avec les femmes. Les femmes africaines sont extraordinaires. Les mecs sont assis au bistrot tout le temps, ils ne sont pas alcooliques, ce n'est pas la question. Beaucoup de gens disent que c'est grâce aux femmes que l'Afrique... [tourne]. Et il faut le savoir, il faut créer des comités avec des femmes pour les motiver, etc.

- Dans votre livre, vous dites que pour intervenir dans ces pays il faut à la fois une intelligence sociale et une pensée pratique.

- Exactement, je crois que je l'ai mis en 4^e de couverture. Bon, je prends un exemple exprès pour exagérer, mais je ne vois pas Goldblum boire des bières à minuit avec les types en attendant que le chinois se réveille, qu'il vienne en pyjama allumer la lumière pour qu'on puisse faire des photocopies. Lui, il reste dans un cadre universitaire. Il est très bon pour faire des conférences dans le cadre de l'enseignement, pour faire de la recherche mais la main à la pâte... c'est un problème énorme en France l'histoire de la main à la pâte. [...parle de son livre sur l'enseignement de la physique...] Je l'aime bien Goldblum, ce n'est pas la question. Mais je me suis permis de faire le parallèle.

- Donc vous étiez sur des questions plus concrètes que théoriques. Par exemple, la typo-morpho développée par Panerai et...

- Oh, je l'aime bien Panerai. Vous savez, il est le premier après Le Corbusier qui a écrit un livre sur l'urbanisme en français. Rien que ça ! De Pilot à la barre. Il a une revue qui s'appelle *Tous urbains*, éditée au PUF. C'est de l'urbanisme mais ils se posent des questions qui vont au-dessus des questions que les urbanistes peuvent se poser. Alors, il y a un autre sujet par rapport aux questions de développement qui fait qu'il faut replacer les choses par rapport à l'histoire. Dans les années 1960, tout le monde allait dans le sens de l'homme, pas universel, mais on va tous se comprendre avec les progrès techniques, on va de mieux en mieux, on va être meilleurs. Vous savez que l'enseignement supérieur à cette époque-là était maîtrisé par les communistes. C'était comme une religion, ils y croyaient. Je ne sais pas si vous connaissez l'Affaire Lyssenko. [...il la raconte...] Vraiment, mélanger les idées marxistes avec la science, c'est... Je parle de ça pour montrer le contexte. Même les personnes que je voyais dans les pays en développement, que ce soit le Burkina Faso, La Havane, la Tunisie et le Laos au début, ils y croyaient. Bon, d'abord, on avait affaire aux personnes éduquées. Le meilleur critère pour exprimer ce que je veux dire est les sujets de diplôme. Les sujets sont toujours laissés au choix des étudiants. A la fin des années 60, début 70, ce n'était que des sujets d'hôpitaux dans le pays, d'hôtels pour touristes, des centres culturels, des trucs utiles à tout le monde. Et à moment, il y a eu une sorte de renfermement sur soi. Ils se disaient « mais on a notre culture, notre histoire ». Et cela a commencé à être des réhabilitations de majhala [?] dans le désert, des anciens Ksar Hadada, des trucs en terre complètement abimés ou des petites villas pour un mec qui aimait l'architecture arabisante, la nouvelle bourgeoisie en Tunisie.

- C'étaient les diplômes des étudiants dans ces pays ou en France ?

- les diplômes dans ces pays. Mais même ceux qui venaient de ces pays en France, c'était pareil. Avant, c'était universel ; l'égalité homme/femme on allait y arriver, la mini-jupe, etc. Et puis il y a eu... pas de l'extrémisme religieux... mais c'est rentré comme ça

dans l'enseignement en Tunisie, en tout cas certains. A un moment, je vois d'anciens élèves d'UP n°1, devenus profs à Tunis, qui avaient une grande barbe noire et me regardent avec des yeux noirs. Je fais un topo et, en plein milieu, tout le monde s'est arrêté pour faire la prière. Ils le font moins maintenant d'ailleurs. Mais on a senti qu'ils commençaient à se dire « Bon l'Occident c'est bien mais arrêtons de toujours courir vers le Nord. Il faut peut-être qu'on soit nous-mêmes ». Cela se voit beaucoup dans l'architecture. Il y a le grand architecte burkinabé, qui a fait ses études en Allemagne, pas à Paris... Nous, on insistait beaucoup sur l'utilisation des ressources locales, aussi bien les matériaux que les savoir-faire. Parce que c'était fascinant : une voûte pour une pièce comme ici, ils la faisaient en 3 jours à 2 et sans coffrage. Et puis, cela s'est perdu parce que, surtout au Maroc, il fallait construire en béton, que tout soit en blanc pour faire comme en Occident. Peut-être que les écoles d'architecture en Occident ont été utiles parce que les personnes qui venaient de ces pays, entre-autres Diébédo Francis Kéré, un architecte burkinabé qui a fait ses études en Allemagne et a reçu l'Aga Khan, a construit des trucs magnifiques en utilisant que l'adobe ou du banco et des fers à béton pas chers. Donc, il y a eu un retour vers leurs sources en utilisant l'architecture. Parmi les tunisiens ou les marocains, certains se sont mis à faire des trucs en utilisant les ressources locales. Au début, c'était l'inverse : ils voulaient imiter l'Occident. En cela, je pense que notre enseignement a été très utile. L'Algérie a fait des erreurs énormes. J'ai fait des missions en Algérie sur la préfabrication lourde...non pas lourde, en béton léger. L'Algérie, qui était extrêmement riche, avait des contrats avec des usines de préfabrication de logements brésiliennes, selon un procédé français ; mais ils ne voulaient pas passer par la France. [...] Ils faisaient des usines d'argile expansée [...] Fabriquer une usine de ciment dans ces pays, c'est 2 ans d'étude, 2 ans de réalisation et cela bousille la vallée, etc. Par exemple, une de mes missions s'est passée en Kabylie. Ils gagnent de l'argent en France et ils adorent construire des maisons familiales énormes, souvent avec des croix dessus parce que certains disent qu'ils sont chrétiens d'origine. [...] Ils construisaient beaucoup de maisons en béton armé. Et la mission que nous avons fait pour l'ONUDI était de voir comment utiliser leur argile très bonne. On leur a proposé d'en faire une brique, qui en même temps fait isolant thermique. C'est très léger et ce sont des ressources locales. Beaucoup de pays ont dépensé beaucoup d'argent en se faisant avoir par l'Occident qui cherchait à importer des technologies un peu lourdes.

- Mais, vous, en tant que coopérant et en tant qu'enseignant, c'était votre objectif que ces pays prennent petit-à-petit leur indépendance au niveau architectural ?

- Voilà, c'est ça.

- D'ailleurs dans votre livre, dès les premières lignes, vous dites qu'il faut prendre position en tant que coopérant : « Que l'on soit voyageur, touriste, expatrié ou coopérant dans un pays en développement, l'on est amené à se poser des questions, parmi lesquelles : Qu'est-ce qu'un coopérant ? Quelle différence y a-t-il entre coopération bilatérale, multilatérale et décentralisée ? Y a-t-il différents types d'ONG ? [...] »

- D'abord, il y a des définitions ; il faut bien connaître les acronymes. Les différences que j'ai vues...Le GRET, par exemple, était au début théoriquement une association mais le ministère de la Coopération leur donnait un peu de moyens. Il y avait deux responsables : un qui avait fait l'école des Mines et l'autre avait fait HEC.

- Il y en a un c'est Yves Cabanne. Et le Second ?

- Voilà. Et Guillaume Chantry. Cabanne, il voulait toujours monter des gros trucs, genre HEC. Il a rencontré une brésilienne qui était directrice d'une ONG. Je l'ai perdue de vue. En revanche, j'ai revu Chantry parce qu'il a essayé d'aider l'école d'architecture au Laos – qui était un embryon quand j'y étais. Il leur a construit une école en théorie magnifique où il n'y avait pas besoin d'air conditionné, pas de moustiques, que du bois...[rires] mais personne ne veut aller dans ces locaux. Ils se sont fait construire par les russes un beau truc en béton avec l'air conditionné. Il a rencontré une laotienne avec qui il a eu deux enfants et il est devenu une sorte d'architecte aux pieds nus, c'est-à-dire qu'il bricole des trucs. Il a une petite ONG [...] N'empêche que c'est une des zones les plus dangereuses au monde quand ils ont des cyclones. Les gens ont l'habitude que l'eau monte jusque-là. Et il dit « ce n'est pas grave pour eux puisqu'ils n'ont rien d'électrique, ils attendent que l'eau s'écoule et, comme il fait chaud, ça sèche très vite, et ils continuent à vivre ». Il s'est vraiment mis...pourtant c'est un type qui a fait Central, bien structuré. C'est le genre de personnage qui m'intéresse beaucoup, complètement décalé. Il ne résoudra pas le schmilblick mais il est cohérent avec lui-même. [...] Il a un peu continué l'esprit GRET.

- Mais le GRET existe toujours, non ?

- Oui mais je ne sais plus du tout ce qu'ils font. C'est-à-dire que je ne sais pas si la cellule construction/habitat existe toujours. Ils sont plus sur la santé et l'agriculture, c'est ça ?

- Oui, d'après leur site internet.

- Bon, je vais vous préparer un petit dossier que je vous donnerai la prochaine fois. [...] Il faut bien penser que le monde, les choses et l'histoire évoluent. Les années 1970 c'était il y a 40 ans. Le paradigme était qu'on allait tous... J'ai trouvé remarquable, par exemple, que ce soit en Tunisie, au Burkina Faso, au Laos ou même à La Havane, les gens de ma génération parlent tous russes. On peut dire que ce sont des docteurs plutôt techniciens, ce ne sont pas des intellectuels. Mais, il y en a 5000 ou 50 000 qui sont retournés dans leurs pays [après des études en URSS ?] et qui ont été utiles pour leur pays. Je me souviens d'une fois dans une ville secondaire du Burkina Faso : le préfet vient me chercher à mobyette alors que j'arrivais en autocar et m'emmène dans une vieille maison de colon à moitié démolie et il y avait une photo de Staline dans le journal. Il était bien structuré. La plus belle histoire de connexion mondiale : je travaillais au Laos avec un type très bien, un ingénieur-urbaniste laotien formé à Tachkent, et quelques temps après je vais en Tunisie et je vois un tunisien qui parle bien français mais qui roule les « r » ; alors je lui demande où il a fait ses études et il me répond à Tachkent ; il avait été pendant 2 ans dans la même chambre que l'ingénieur laotien lorsqu'ils étaient à Tachkent. Du coup, ce tunisien m'a transmis un petit mot en russe que j'ai transmis au laotien quand j'y suis retourné. Il existait aussi le développement du côté de l'Est.

- Oui, c'est vrai que la coopération était aussi faite pour lutter contre le communisme qui se rependait dans ces pays.

- Beaucoup d'enseignants avaient des tendances marxistes. Mais globalement vous avez raison. Les Etats-Unis se sont mis d'accord avec la France, après la guerre, pour ne pas l'embêter avec l'Afrique francophone à condition qu'elle y ralentisse le communisme.

Globalement, avec De Gaulle, cela a certainement été comme ça. En revanche, dans les enseignants... Quand je suis arrivé en Tunisie en 1969, il y avait 5000 coopérants français qui enseignaient en Algérie, 5000 ! Et d'un jour à l'autre, pour des raisons politiques, ils sont partis et ils ont été – je dis malheureusement – remplacé par des égyptiens ou surtout par des palestiniens qui évidemment n'ont pas incorporé le 18^e siècle, le siècle des lumières, dans leur enseignement. Il y en avait même certains qui leur faisaient apprendre le Coran par cœur. Donc, le monde a vraiment changé ; à un moment, on croyait qu'on allait tous... A un moment, les communistes aussi bien que les capitalistes s'occupaient de développement.

- Justement, comment vous vous positionnez ? Gustave Massiah, par exemple, me dit que maintenant il est altermondialiste mais qu'à l'époque il était antiimpérialiste ; un mouvement qui s'opposait au tiersmondiste à tendance chrétienne et puis sont venus les humanitaires.

- Moi, j'ai l'impression qu'il s'intéresse aux pays en développement par le biais de la question écologique. Je crois qu'il y a une sorte d'amalgame avec l'écologie. Exemple un peu idiot : nous, on dit qu'on ne veut plus de nucléaire, etc. parce qu'on a réussi à le développer, et les autres disent « vous voulez qu'on fasse pareil que vous alors qu'on est en retard d'un siècle par rapport à vous ». Je vois plus ATTAC comme...

Alors tiers-mondiste... Sankara était un leader tiers-mondiste mais finalement il écoutait un peu Khadafi. De Gaulle a fait son discours tiers-mondiste à Phnom Phen, dans le stade construit par Van Molyvann d'ailleurs. Tendance chrétienne, tiens, c'est la première fois que j'entends ça, c'est marrant. Non, par contre, il y a un phénomène chrétien – pas catholique mais chrétien – ce sont les évangélistes... j'oublie toujours leur nom.

- Parmi les tiers-mondistes, il y avait des jésuites. Vous avez peut-être connu Henri Coing qui était à l'IUP ?

- Non...

- Il a fait son service militaire au titre de la coopération, il était jésuite et, de retour en France, il a arrêté d'après Jean-Paul Flamand.

- oui, c'est vrai qu'il y a pas mal de jésuites qui sont devenus ouvriers. Et qu'est-ce qu'il est devenu ?

- Il a commencé à enseigner et faire de la recherche à l'IUP et l'ENPC où il travaillait sur les problèmes du Tiers-monde.

- Moi, pour les tiers-mondistes, je vois plutôt par exemple Granchamp [?] ...

- Henri Coing a travaillé avec Michel Coquery par exemple, il me semble.

- Ah oui, alors ça c'était la tendance... Pour moi, le tiers-monde, c'est le yougoslave Tito. En république Centrafricaine, j'ai été très impressionné par des espèces d'énormes enclos de religieux avec des enfants mignons et bien nourris, avec des salles de classes très propres. Il y avait quand même une barrière autour mais c'était très grand ; ils élevaient des vaches en même temps. C'était la continuation des Pères Blancs.

Mon éducation, c'est... Mes parents habitaient dans le 5^e arrondissement. C'est une chance que j'ai eue, j'ai rencontré des gens formidables. [...] Régis Debray est d'accord, il me donne des conseils de temps en temps. [...] Tout petit, j'ai été dans une boîte écurie [?] Je suis allé au lycée Montaigne, ensuite Louis-le-Grand. Pourquoi je raconte ça ? Oui, à propos des réseaux qui s'intéressaient aux questions de développement. C'était la fin des Pères Blancs, même en Tunisie où ils ont fait un excellent vin. Le grand spécialiste de l'archéologie était un Père Blanc. La première fois que j'ai rencontré des évangélistes c'était chez des dogons. C'était une famille. Vous voyez comment s'est les dogons ? On dormait n'importe comment à côté des moutons, il n'y avait pas d'hôtel à l'époque. J'avais acheté un petit poignard et, je rencontre un blanc qui me demande où je l'ai eu, on discute. C'était un américain évangéliste, avec sa femme. Et il m'invite chez lui ; c'était un vrai musée. Il me dit qu'effectivement il a beaucoup de conversion. Mon guide rigolait et me dit « oui, enfin bon, on est aussi animiste ». Il partait 1 mois par ans aux Etats-Unis pour montrer des diapos pendant une conférence et faire la quête, puis il revenait. Un jour, il y avait une fête, tout le monde chantait, avec sa femme qui était blonde, etc. J'ai découvert l'influence que la fête, les chansons en commun peuvent avoir ; c'est très important. Et là, j'ai l'impression qu'ils se sont répandus un peu partout, même en Amérique Latine qui est traditionnellement hyper catholique. Il y avait [Helder] Camara, un évêque de Recife qui était tiers-mondiste... Oui, vous avez raison, les tiers-mondistes étaient... Il y avait l'inculturation. Les jésuites, c'est l'idée de l'inculturation, c'est-à-dire s'imbiber de la culture de l'endroit où on va pour mieux les comprendre et s'entendre avec eux.

Je crois que Massiah venait d'Alexandrie. Il a eu tous les problèmes que sa famille a pu avoir. C'était un bon marxiste, lui. Quand je l'ai invité à l'école de Tunis, j'ai adoré. Je l'aime bien.

- Finalement, vous avez été entouré par beaucoup de marxistes ou de communistes... En 1968, aux beaux-arts, vous...

- Oh, j'étais en plein dedans. J'ai eu des problèmes même ; parce que j'habitais la rue Toullier. Une rue connue d'ailleurs... On connaissait tous Carlos. Et, pour aller de l'école à la rue Toullier, il fallait que je franchise trois barrages. Un jour, il y avait plein de CRS dans la rue prêts à bondir et, quelqu'un dans la rue a envoyé un truc qui a blessé un CRS. Ils ont fait une enquête. A l'époque, les concierges avaient énormément d'importance à Paris. Les digicode n'existaient pas. [...] Comme pour toutes les concierges à l'époque, les flics sont venus la voir. Et elle leur dit « oui, il y en a un qui est aux beaux-arts. Il rentre tous les soirs à 2 ou 3h... ». Du coup, j'ai été embarqué au poste. J'étais étonné : au poste, ils en savaient plus sur moi. J'ai compris que c'était elle. Mais ce n'était pas moi qui avais envoyé le truc. J'étais en plein dedans. Castro était un auguste inconnu à l'école, et le jour où je l'ai entendu parler je me suis dit que la psychanalyse doit avoir du bon ; moi, j'étais un horrible timide à l'époque avec mon éducation. Je n'étais pas vraiment un catho pratiquant mais classique, donc tu te tais à table et tu parles quand on te le demande. Ce sont des gens qui n'ont aucun complexe pour s'exprimer pour parler. Cela a été une découverte des gens qui savaient parler.

Je ne vais pas vous raconter ma vie mais ma marraine, qui été notre voisine du dessus, était la directrice de Normal Sup. Je me suis rendu compte qu'elle était juive le jour de sa mort. Son mari était le fameux chercheur [...] Marcel Prenant. [...]. Ils étaient communistes. C'est le côté catho, marxistes... Elle avait adopté le dixième enfant d'une famille de polonais qui travaillait dans les mines du nord. Il était mon ami. Tous les jeudis, elle nous emmené voir des musées, parfois au cinéma, elle nous offrait des bouquins,

etc. Une étudiante qui faisait son diplôme sur le quartier des montagnards à Vitry, je crois, m'a dit que cela commencé à merder sur le plan de la bonuterie [?] le jour où il n'y a plus eu de cellule du parti [communiste] dans les tours.

- *Ah oui ?*

- Oui, avant, il y avait une sorte d'autocontrôle. Les pères se réunissaient le soir autour d'une bière : « qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? » « Ah oui, ton fils exagère, il a marché sur les pousses, il va les abîmer », etc. C'était une sorte de lien social qui existait. On s'en rendait compte à l'école : ceux qui avaient des problèmes avaient une sorte d'aide. En revanche, ce que je ne supportais pas dans les cellules – disons que j'étais compagnons de route pour simplifier mais je ne me suis jamais inscrit au parti – est qu'il y avait un côté moral commune. Un jour, il y avait un copain qui se faisait engueuler parce qu'il sortait avec une copine, avant il sortait avec une autre qu'il avait plaqué, etc. Une autre fois, ils m'avaient fait une remarque parce que j'étais allé voir un film qu'il ne fallait pas que j'aille voir ; un film américain à la con. Marcel Prenant s'est fourvoyé d'ailleurs parce qu'il a confondu la vérité scientifique avec la théorie politique. [...]

Bon, on a parlé pas mal de Massiah. Et vous avez vu Tribillon ? Il a un petit humour, on ne sait jamais ce qu'il pense. [...]

Je ne sais pas ce que peuvent faire les enseignants qui s'intéressent aux pays en développement dans les écoles...

- *De nos jours ?*

- Oui. Je vais être méchant avec Malaquais mais, quand ils l'ont créé [en 2001], ils m'ont fait vraiment comprendre qu'ils ne voulaient pas trop qu'il y ait des étudiants étrangers parce que cela fait baisser le niveau, etc. Ils voulaient jouer aux élitistes. [...]

Cela a toujours été le problème dans les écoles d'architecture : d'un côté, il y a les praticiens opérationnels et de l'autre ceux qui font de l'enseignement, de la pédagogie et de la recherche. Et ce qu'on peut appeler la recherche-action est difficile à monter ; ne serait-ce que les contrats quand tu fais travailler les étudiants. A La Havane, par exemple, il fallait leur donner un contrat mais c'était compliqué à rédiger.

- *Vous avez beaucoup travaillé avec le PNUD ou l'ONUDI. Mais vous avez travaillé avec des programmes comme le REXCOOP ?*

- Qu'est-ce que c'est le REXCOOP ? cela me dit quelque chose.

- *C'était Réalisations expérimentales en coopération, un programme interministériel soutenu par le Plan Construction.*

- Oui, c'est ça. Il fallait déposer un dossier au ministère. Oui, je n'ai jamais répondu à ce genre de truc. Parfois, on te demandait « c'est une vraie recherche ou une recherche papier que vous voulez faire ? ». Je n'ai jamais eu besoin de répondre à des appels d'offre. En fait, c'est le réseau de coopérants en Tunisie dans les années 1970 qu'on a formé – surtout le canadien et l'américain – qui fait qu'on a gardé contact et...voilà.

- *Dans votre livre, vous dites aussi que vous avez travaillé pour Aturba.*

- Alors l'Aturba c'était, comme l'AUUA, communiste. Les deux architectes s'appelaient Le Goas et Lana. Ils avaient un directeur, un type formidable, qui coordonnait tout. Il m'a tout de suite fait confiance. Par exemple, pour les études qu'on a faites en Algérie...Alors, ça, c'était le réseau communiste, parce qu'il y a un type qui avait fait HEC et qui était passé du côté du FLN pendant la guerre d'Algérie. Il était devenu un peu le petit ami d'un colonel qui était PDG de la Direction nationale des coopératives, c'est-à-dire l'intendance du FLN [...]. Je crois que par l'intermédiaire de ce type-là qui était communiste, puisqu'il était passé de l'autre côté, ils [aturba] avaient eu ce contrat de l'ONUDI. Je crois que j'étais le chef d'équipe. Il y avait Fachatte en tant qu'économiste et Serge Lana en tant qu'architecte. Mais Lana était un caractériel qui avait très mal subi la dernière guerre ; il avait vu son papa tout nu se faire flageller, il avait dû marcher dans la rue nu, etc. Le jour où il arrive à l'aéroport d'Alger, il dit « non, je ne peux pas, j'ai autre chose à faire à Paris, je ne veux pas ». Il y avait le français devenu algérien qui nous attendait avec sa bagnole avec le drapeau, etc. Mais il est reparti en avion, ce qui fait qu'on s'est retrouvé à deux...non, il y avait aussi un ingénieur. Le sujet de l'étude était très intéressant, c'était un procédé de préfabrication [...]. C'était dans les années 1980, avant que les Kabyles se révoltent.

- *Vous avez travaillé pour Aturba uniquement pour cette mission ou à d'autres occasions ?*

- Qu'est-ce que j'ai fait à l'Aturba ? La Yougoslavie aussi, mais je n'y suis pas allé, ce sont les yougoslaves qui sont venus. Le problème est qu'il fallait boire un petit peu de vodka le matin avant de travailler au bureau. Je me suis aussi beaucoup occupé de l'informatique à l'Aturba. J'étais une sorte de consultant, parce que je m'y connaissais un peu, avec José Oubrerie qui est le dernier architecte vivant à avoir été un collaborateur de Le Corbusier. [...] Alors tout ça pour raconter quoi ? Ah oui, les relations avec l'Aturba.

- *Vous aviez déjà votre agence ?*

- Oui, oui. En fait, mon agence est un local qu'on partageait à trois. Tantôt, on s'associait sur des opérations, tantôt on était seul. [...]

Le gros truc, c'est ça : le contexte a changé depuis 50 ans. Je pense que La Villette, qui au début était une école ouverte à tous...J'ai un étudiant qui se vante d'avoir été reçu parce qu'il était venu dormir devant l'école avec un sac de couchage la veille. Le directeur de l'époque était Catalano, qui était un bon directeur car il y avait de fortes personnalités à La Villette mais il a toujours réussi à pondérer les choses pour que tout le monde s'y sente bien. [...parle de Catalano et Clavel...] Elle [Clavel] n'a jamais su faire en sorte que les tendances, qui étaient très dures à la fin à l'intérieur de Villemain, s'atténuent. Il y avait des tensions entre d'un côté le niveau universitaire, très éduqué, de Jean-Louis Cohen et d'autres, et d'un autre côté, le vrai début de l'UP n°1, c'est-à-dire l'AUUA où il y avait de très bons architectes constructeurs : Deroche, Chemetov, Kalisz, etc. D'ailleurs j'ai pris la place de celui qui était d'origine d'Amérique Latine. Il paraît qu'ils hésitaient entre lui et moi parce qu'il est originaire du tiers-monde. J'ai oublié son nom mais il est connu [Borja Huidobro]. Donc, il y avait aussi cette tendance d'architecte-constructeur.

[...] Disons que la tendance universitaire, des chercheurs et tout avait le temps de faire les couloirs du ministère, de s'entendre avec le directeur de l'architecture de l'époque. Et c'est ensemble qu'ils ont préparé le coup puisqu'ils voulaient réduire – passer de 18 écoles à 8, je crois. [...] Mais l'erreur de Malaquais, je trouve, est d'abord de ne pas avoir été active sur les questions de développement. Pour faire des thèses, des doctorats, des publications, ils l'ont fait...Et surtout, d'avoir voulu être un petit peu élitiste en voulant avoir un numerus clausus ; je crois qu'ils ne voulaient pas plus de 500 élèves dans l'école. [...]

Il faut un effet de masse. Je parle au niveau du troisième cycle ; si tu veux faire quelque chose, il faut être nombreux. Et comme La Villette pouvait porter cela...Au début, tu pouvais entrer à La Villette facilement, même si tu n'étais pas architecte. Après 1968, il y en a qui sont rentrés...Bruno de Saint-Blanquat, il était spontex, mao-spontex, je crois. Il était maoïste.

- *Sûrement. Il y en avait beaucoup...*

- Il y en avait beaucoup. J'ai toujours adoré ces années. Voilà, mais monsieur Paul [le pseudonyme qu'il prend dans son livre] en dit plus que moi.

- *D'ailleurs, à un moment, monsieur Paul dit que le projet de règlement urbain de Luang Prabang a été une réussite mais qu'il n'en a pas été de même pour certains projets de coopération. Finalement, vous trouvez que la coopération n'a pas si bien marché ?*

- Luang Prabang, cela a marché parce que...Vous êtes déjà allé en Thaïlande ?

- *Oui.*

- A Chiang Mai ?

- *Non.*

- Chiang Mai, c'est un peu comme Luang Prabang mais la différence c'est qu'il y a les Wat et d'un seul coup il y a un hôtel avec les gens en bikinis, etc. A Luang Prabang, il y a vraiment un règlement urbain. C'est d'ailleurs ce que nous demandait l'UNESCO ; que ce ne soit pas seulement un règlement efficace mais qu'il soit appliqué. Comme les laotiens sont un peu disciplinés, au sens chinois, ils ont eu de la rigueur pour faire en sorte que...Le nombre de fois où on me dit « l'endroit que je veux revoir avant de mourir, c'est Luang Prabang ». C'est resté dans l'état dans lequel c'était au début du 19^e siècle ; en cela c'est un succès. Bon, maintenant, il commence à y avoir un afflux de touristes. Le truc classique là-bas est que tous les matins à l'aube, tous les bonzes...Nous, en Occident, la quête, c'est nous qui y allons pour donner. Eux, ils passent devant les maisons et tout le monde se lève pour donner. [...] Un autocar arrive avec les touristes avec les flash ; ça, on a réussi à l'éviter. Dans ce sens-là, c'est réussi. [...propos sur l'ENAL au Laos...]

- *Du coup, la clé d'une bonne coopération est de mettre en place un vrai partenariat avec les locaux ?*

- Alors, le gros problème de la coopération est que du côté des coopérateurs, il y va s'il veut y aller sinon il est remplacé par quelqu'un, et du côté des autorités locales, on peut bien s'entendre avec toute une équipe d'organisation et pour des raisons politiques, etc. on se retrouve avec une autre équipe. C'est ce qui se passait à chaque fois au Burkina Faso ; il faut refaire les choses. Mais si les personnes restent longtemps en place, c'est un bon moyen. Et surtout, c'est le côté « main à la pâte » parce qu'ils savent combien on gagne. Ils le savent par le biais d'une secrétaire, etc. Mais quand ils voient un mec qui accepte d'aller dans un bouiboui avec eux et qui les invite à dîner, et qui travaille tard le soir...Il y a eu un chef de projet qu'ils ont renvoyé parce qu'il travaillait de telle heure à telle heure, etc. [...] Alors, le milieu universitaire est différent. Par exemple, l'équipe qui travaille à Bangkok : c'est l'université, c'est un très bon niveau mais...Je compare beaucoup le Laos avec le Burkina Faso. Ce sont des pays enclavés. J'ai une théorie : il ne faut absolument pas qu'il y ait de décentralisation dans ces pays [...], ce sont des pays tellement petits qu'au contraire il faut renforcer le pouvoir central. C'est-à-dire qu'on ne voulait pas que ce soit que des urbanistes de Luang Prabang, on voulait qu'il y ait un binôme pour que ce qu'ils avaient appris à Luang Prabang soit utilisé dans d'autres villes du Laos. C'est exactement pareil au Burkina Faso. En plus, aujourd'hui – c'est autre chose – avec la pression politico-religieuse qui vient du nord, c'est d'une tristesse. [...]

Alors qu'est-ce que vous allez faire de tout ça ?

[...je parle de la direction que prend ma thèse, de mes premières hypothèses sur l'existence ou non d'un mouvement « tiers-mondophile » ...]

Alors peut-être qu'autour de Goldblum, Clément, etc...Comme ils jouaient le jeu des institutions publiques, universitaires et tout, il pouvait y avoir des mouvements. En revanche, disons que moi, j'étais un peu un électron libre ; ma démarche était personnelle et très individuelle. Des gens comme moi...Il y a peut-être le GRET, mais quand il y en a un qui est parti au Brésil...

- *Vous ne travaillez pas avec d'autres associations ou ONG ? Dans votre livre, vous parlez des Volontaires du Progrès et, dans les recherches que j'ai faites, il y a assez souvent l'ADRET qui apparaît.*

- A Lyon aussi, ils ont été beaucoup, non ?

- *A Lyon, il y avait des « tiers-mondistes » de Economie et Humanisme du père Lebret.*

- Hum. Grenoble, de ce que je crois me souvenir, c'était plus une approche technologiste, c'est-à-dire comment on peut faire de l'adobe, du banco, etc.

- *Oui, CRATerre.*

- Ils continuent d'ailleurs. [...] Non, les éléments structurants se sont les organismes existants que je viens de dire – Goldblum, etc. – quand cela passe par des organismes d'enseignement supérieur et de recherche. En revanche, les autres actions sont des actions ponctuelles et individuelles...atomisées. Franchement, je pense que...bon, c'est bien d'avoir un poste de maître de conf dans sa vie, surtout quand on approche de la retraite. Peut-être que certains percevaient...Je crois qu'une fois j'avais entendu le mot « exotisme ». Mais, moi, je suis sûr de moi ; ce n'est pas du vol, c'est-à-dire que cet enseignement...Il y a d'un côté ceux qui ont envie de faire de

la coopération après, les français de souche ; d'un autre côté, ceux qui sont retournés dans leur pays – j'ai tout un réseau [...] Ce que je veux dire c'est que ce qui a été créé, je crois qu'il y a pas mal de personne qui n'en ont pas un mauvais souvenir. C'est vrai que dans votre enquête, vous rencontrez les enseignants mais il faudrait aussi enquêter sur les anciens étudiants. Cela doit être difficile à trouver. Il y a Xavier Ricou par exemple.

[...]je donne l'exemple de Jean-Luc Arnaud et de Jean-Felix Demba N'Telo, étudiant de l'UPAN, candidat aux élections présidentielles du Congo en 2002...]

Oui, c'est normal, c'étaient les futurs cadres du pays.

Il faudrait faire une sorte d'analyse de retour de la valeur à partir du ressenti des étudiants. J'ai toujours eu beaucoup de bonheur à enseigner là-bas. Bon, il y en a peut-être qui n'ont pas apprécié. Il y en a toujours, comme il y en a toujours qui s'inscrivaient en se disant « chouette, on va passer une semaine à Tunis cette année ». J'ai toujours eu des étudiants au-dessus de la moyenne. Ce n'était pas une angoisse de ne pas en avoir mais cela veut dire que le bouche-à-oreille...

- *Et de la part de vos autres collègues qui ne s'intéressaient pas aux PVD ? Il y en a eu plusieurs qui m'ont dit qu'ils n'étaient pas méprisés mais quand même un peu ignoré par les autres enseignants des écoles.*

- Alors ça, moi, je ne m'en plains pas parce que quand je suis rentré à Villemin, j'ai été élu à la CPR ; tu avais l'impression vraiment d'être dans un aquarium avec les requins mais comme je m'occupais de ça et qu'ils n'y connaissaient rien, j'ai toujours été tranquille. Et directement avec l'assentiment de la directrice qui ne demandait pas mieux qu'on se développe dans les pays en développement. Mais c'est vrai...La remarque que j'ai entendu une fois : « ils font de l'exotisme » ...

- *Serge Santelli me racontait qu'il avait fait une fois une demande de financement pour ses recherches et que Jean-Louis Cohen lui avait dit qu'il avait les mains liées parce que Paul Chemetov avait dit que c'était des vacances de villégiatures.*

- Hum. Bon, Santelli... Vous l'avez vu ?

- *oui, il n'habite pas loin non plus d'ailleurs.*

- Hum...Santelli. Bon, en tout cas, j'ai pu faire mon truc pendant au moins 15 ans, avec les échanges avec les deux écoles : Tunis et Paris. Bon, ce sont des questions de personne. Lui, il n'a pas pu parce qu'il...

L'entretien se termine en établissant la liste des documents que Patrice Dalix conserve dans sa maison de campagne. J'en profite pour lui demander s'il a toujours des contacts avec des enseignants de l'école de Tunis. Je repasse chez lui quelques jours après pour consulter les archives qu'il a sorti. Il y a beaucoup de documents administratifs, de feuilles volantes que je prends en photos pour prendre le temps de les lire ultérieurement. Il y a aussi plusieurs dossiers, compte-rendu de missions. J'en choisis plusieurs que j'emmène chez moi.

Le 12 mars 2020, je retourne une troisième fois chez Patrice Dalix pour lui rendre les documents qu'il m'avait prêtés. J'en profite pour lui demander des informations complémentaires à partir de ce que j'ai trouvé dans ses archives et de la retranscription du premier entretien. En voici la retranscription.

DA – *Dans un document que vous avez écrit durant vos premières années à UP 1 dans lequel vous indiquez que c'est Jean Tribel qui s'occupait de la question du Tiers-Monde avant que vous arriviez à l'UP...*

- Il avait cette fonction, oui. Mais je ne sais pas bien ce qu'il faisait. Et...Tribel, c'était l'AUA, hein. C'étaient des gros constructeurs d'habitats sociaux. Il a peut-être fait des missions en Algérie, un peu, mais...à ma connaissance, ça n'avait pas pris corps, quoi. Ce n'était pas pluridisciplinaire comme avec Goldblum. D'ailleurs, normalement, ils avaient choisi quelqu'un qui était dans leur sillage parce que...c'est souvent les copains de...C'est des réseaux. C'était comment il s'appelle ? un sudaméricain.

- *Borja Huidobro ?*

- Huidobro. Il paraît que quand il y a eu un jury, ils ont discuté et...A UP 1, il y a toujours eu un côté...l'origine d'UP 1 est communiste, ou compagnon de route, et ceux comme [Francis] Quénard, par exemple, qui ne l'était pas du tout. Alors c'est sûr...il y a toujours eu des tensions. C'est une des raisons pour lesquelles, longtemps après, quand le ministère a décidé de passer de 10 écoles dans Paris à 8 je crois, avec la directrice aussi qui ne faisait pas partie d'un corps, qui n'était pas AUE [AUA] ou autre, l'école a explosé. Donc cette tension a toujours existé, et peut-être que dans le jury, ils se sont dit « oh encore l'AUE... [AUA]. Ils ont tous les postes d'enseignants. ». Deroche, pas Chemetov, mais enfin les autres, Tribel...Euh, c'est peut-être pour ça qu'ils m'ont pris. C'est pas...A l'époque, c'était du bricolage ; on était vacataire, on était payé à l'heure et puis petit-à-petit, on pouvait être contractuel, et puis à un moment, d'un seul coup, ils ont ouvert les portes avec les titularisations, qui était quand même un concours.

- *C'était en 1991/1992, c'est ça ?*

- [rires] vous avez plus une meilleure mémoire que moi.

- *Je suis en train de travailler dessus, donc c'est normal.*

- Non, mais...Moi, j'ai été pris comme fonctionnaire ; je n'ai rien préparé, j'y allais en rigolant. Euh...on me dit « mais tu es fou. C'était toi ou moi. Est-ce que ça s'est bien passé ? » En fait, je crois qu'il...Il y avait une hiérarchie en plus, il y avait des points...

- oui, p1, p2, p3 et p4.

- Et euh... moi c'est parce que, quand je revenais des Etats-Unis, j'avais fait un master sur – c'étaient les débuts de l'informatique – l'utilisation, pas de l'informatique d'ailleurs, mais d'outils mathématiques qui pouvaient être des bons outils d'aide à la conception ; comme j'avais été enseignant, pseudo chercheur à tiers de temps, au centre informatique de l'Ecole des Mines de Paris, je crois que c'est beaucoup plus ça qui fait je suis passé sans problème ; alors que d'autres, qui étaient beaucoup plus impliqués que moi dans l'enseignement, qui étaient vachement généraux, qui passent du temps en plus de leurs heures, se retrouvaient un peu après. Donc leurs critères, c'était simplement... pfff, ils commençaient l'erreur qu'ils continuent maintenant, à mon avis ; ce qui compte, c'est les diplômes, quoi. Quand j'allais en Tunisie, invité pratiquement chaque année, pendant les échanges qu'on avait avec les étudiants, on était sans arrêts... on arrivait avec deux enseignants français en général ; par exemple, il y avait Alain Renier ; et les enseignants tunisiens pensaient qu'une chose, c'est pouvoir faire un doctorat parce que ça leur permettait d'augmenter dans la hiérarchie de fonctionnaire. Alors en France, ça comme à être pareil aussi, c'est-à-dire qu'ils comptaient si tu avais fait les Ponts en plus d'être architecte, t'étais surclassé, sinon il fallait... oui c'était en 1991. Mais vous pourriez voir madame Clavel parce que, elle, elle avait fait un gros effort pour que l'école soit ouverte sur plusieurs pays. D'ailleurs, je crois que je vous avais donné un petit papier...

- oui, vous m'avez passé un fascicule sur toutes les actions internationales de Villemin en 1999.

- dans le fascicule, il y avait 3 ou 4 pays.

- justement, vous venez de parler de Quénard et j'ai vu que c'est lui qui s'occupait des relations avec la Chine, cela veut dire que c'est lui qu'il travaillait sur ces questions-là ?

- En fait, c'est un architecte, il était peut-être vacataire ou contractuel, bel homme, j'oublie son nom...

- Francis Quénard...

- Non, non, Quénard, je vois très bien qui s'est. Non, le vrai initiateur des échanges avec la Chine, c'est toujours une question de moyens, c'est un architecte qui était à l'école, vacataire ou contractuel, je ne crois pas qu'il était titulaire, un bel homme, dont l'épouse, c'est elle qui a créé la Maison de la Chine [actuellement, Les maisons du voyage] ; un truc extraordinaire au point de vue agence de tourisme mais qui joue sur la culture, qui ont des conseillers, ils ont pignon sur rue Place Saint-Sulpice, et avec sa femme, il pouvait avoir des avantages au niveau des voyages, des choses comme ça. Donc ça partait de questions basement matérielles pour essayer d'initialiser le truc. Mais alors... ils ont mis un prof qui avait de la bouteille quoi, qui avait un certain âge, qui était ancien et tout, ils l'ont mis dans l'équipe. Mais je crois que l'initiateur... Pour qu'un truc marche, il faut mettre la main à la pâte, pour des questions basement matérielles, d'organisation, de billets d'avion, de visas, de passeports des étudiants, de chambres d'hôtel et tout, pfff.

- oui, c'est plus facile si on a quelqu'un qui a déjà des contacts sur place.

- Alors j'ai perdu son nom. Mais je pense qu'il a le même nom que... Vous voyez où c'est la Maison de la Chine ? C'est un grand truc ; en plus, ils vendent de beaux objets, ils ont une grande bibliothèque et puis, ils sont spécialisés dans plein de pays, c'est formidable.

- Je vais regarder, mais on ne trouve pas toujours le nom des fondateurs ou directeurs des établissements...

- Ouais... Mais on est allé en Iran avec ma femme et ma fille, pas le dernier Noël mais celui de l'année dernière ; je suis tombé sur un type qui connaissait tout. Le premier truc qu'il me dit « mais vous allez à Noël à Téhéran, vous voulez faire du ski ? ». Parce que Téhéran, tu prends un taxi, tu peux en ¼ d'heure... La ville, elle monte, elle monte dans la montagne et puis c'est enneigé. Et puis tout en bas, tu as le grand Bazar et tout. Le gars, il nous a donné plein d'adresses. Finalement, je n'ai rien payé, je ne suis pas passé par eux, j'ai tout pris en individuel, mais le gars, il a passé une heure à... Et il connaissait tout, et il n'était pas iranien. Donc c'est une maison très... voilà. Donc, je crois que l'initiation, c'est un peu ça ; parce que les échanges officiels, les chinois, c'est très complexe. Quand j'étais au Laos, j'ai travaillé avec des chinois... Je vous ai déjà raconté, non ? Un colonel de l'armée chinoise qui était devenu PDG d'une compagnie de construction de voiries et réseaux divers ; c'est eux qui ont fait les travaux d'assainissement pour la capitale du Laos. On est devenu copain après avec lui. C'est un type qui parle un français impeccable, qui a traduit le livre de Marie-Antoinette de Decaux en chinois, 250 milles exemplaires ; qui, quand on allait à Kunming dans le fin fond de la Chine, c'est la capitale du Yunnan, il nous recevait avec la voiture... Il était *go-between* entre la culture française et puis la Chine. Alors, il faut tomber sur des personnes comme ça, qui sont dans une hiérarchie, et on peut faire des choses. Sinon, du côté de l'école, d'UP 1... on parle bien d'UP 1 avec la Chine... je crois bien que l'initiation c'était ça : on a des billets d'avion gratuits, on a des bons hôtels... Ce n'est pas péjoratif ce que je dis parce que ça compte... mais cela n'a jamais été à un très haut niveau d'échanges institutionnalisés quoi ; comme cela a pu l'être, pour ce que je connais mais il y en a d'autres, avec la Tunisie ou... par exemple, avec La Havane, avec Cuba.

- Dans les pays où vous alliez, vous me parliez de l'école d'architecture du Laos. La dernière fois qu'on s'est vu vous me disiez que vous aviez quand même réussi à faire des travaux communs entre étudiants laotiens et étudiants français mais que ce n'était pas vraiment dans le cadre de l'enseignement... c'était dans quel cadre ?

- Alors, euh... D'abord, l'école d'architecture de Laos, c'était anciennement russe, communiste... Euh, c'était plus une école de techniciens ou de construction. Ensuite, alors un des profs, il était directeur de l'école du Laos, il s'appelle Bounleum Sisoulath. On a réussi à faire en sorte qu'il puisse faire un doctorat ; enfin, il l'a fait lui-même quand même, un doctorat en France [« Vientiane, stratégies de développement urbain : processus et acteurs de l'urbanisation dans la capitale de la République Démocratique Populaire Lao », sous la direction de Charles Goldblum et Christian Taillard, 2003]. Et je crois que son directeur d'étude était Charles Goldblum, je crois. En tout cas, il faisait partie du jury et moi aussi.

- Comment ça s'écrit ?

- Goldblum ?

- Non...

- Bounleuam : B-O-U-L-E-U-A-M, Sisoulath, S-I-SS-O-U-L-A-T

- *merci.*

- Là encore, comme c'est très hiérarchique chez les fonctionnaires...il a voulu faire un doctorat parce que ça lui permettait de monter dans la hiérarchie. Ça, c'est un propre, on peut le généraliser ; par tous les moyens, les pays en développement, ils cherchent à se rapprocher des diplômes occidentaux parce que, dans l'organisation de leur pays, qu'il soit structuré ou non, c'est un truc pff pseudo-sérieux qu'ils ont en plus. Alain Renier, qui a été le premier professeur d'architecture habilité à faire passer des doctorats, il était enseignant à La Villette, il est ensuite parti à Strasbourg parce qu'il ne s'entendait pas avec...Je crois que c'est une des raisons...petit ragot...avec Le Dantec. Tout le monde, les étudiants, à chaque fois, il y en avait 2 ou 3 qui disaient « j'ai besoin des coordonnées de Renier, je veux faire une thèse, etc. ».

- *Je ne savais pas que c'était Renier le premier...*

- Renier a été le premier, je crois. Et d'ailleurs, quand il avait l'œil du ministère, après 1968, c'est...Moi, je suis parti comme coopérant militaire en Tunisie grâce à Renier. Il m'avait demandé de faire un papier sur la Coopération...C'est une décision que je n'ai pas...Tout ce qui comptait, c'était le dessin. Je n'ai pas écrit une page entière en français pendant 6 ans, à l'époque c'était ça aussi. Et en 1967-68, je fais un papier de 2 pages, et il me dit « ça t'intéresserait pas d'être coopérant ? », je dis oui, et la semaine d'après on déjeunait avec un prof de l'école de Tunis qui n'avait que 27 étudiants, etc.

- *ça veut dire que c'est aussi Alain Renier qui a fait entrer Serge Dollander à l'école de Tunis ? J'ai vu qu'il y était en même temps que vous...*

- Oui, alors, moi, j'étais prof et le directeur des études, et lui, il était enseignant. Ensuite, Dollander, il a été prof à La Villette, c'est ça. Vous l'avez vu Dollander ? Très...il a, à la fois, le côté cassant de l'alsacien et, en même temps, c'est marrant, il est très cool...il a le côté qu'UP 6 avait au début, c'est-à-dire assez cool, quoi. Mais ma fille, elle a été avec des profs qui s'occupent de développement. J'ai oublié les noms.

- *Oui, c'est assez marrant de voir comment, à La Villette, certaines lignées ont persisté. Il y a Marc Bourdier qui continue à faire...*

- Ma fille a beaucoup travaillé avec Bourdier. Il y a 2 frères Bourdier, il y en a un qui est à l'administration et l'autre qui est prof.

- *Oui, et il continue un peu à faire l'Atelier du Cerro, sauf l'année dernière, ils étaient...en Argentine, je crois [non, Brésil, à Sao Paulo].*

- Ah, il y a Bourdier et il y en a un autre...Pédelahore.

- *Oui, Christian Pédelahore qui travaille sur l'Amérique Latine et l'Asie.*

- Alors, elle est partie, notre fille, avec Bourdier à Ankara. C'était en 3^e année, je crois. Elle a fait son diplôme sur Adana, à 60 km de la Syrie, en Turquie. [...son téléphone sonne, il répond...] On parle de... ?

- *Qu'à La Villette, ils sont encore nombreux à proposer des...*

- Bin, ce qu'il y avait de bien à La Villette, c'était que ce n'était pas un architecte tout seul, pseudo-urbaniste comme moi, qui faisait un enseignement ; c'était très pluridisciplinaire. Vous avez connu l'époque de Massiah ?

- *Je l'ai rencontré, oui.*

- Il va bien ? [rires] Ils vont tous bien ?

- *oui, oui il avait l'air d'aller très bien quand je l'ai vu. En plus, je suis abonnée à la lettre d'information du CEDETIM donc on reçoit beaucoup de mails de Gustave Massiah.*

- Tribillon aussi doit être au CEDETIM, non ?

- *oui, sûrement un peu mais moins actif que Gustave Massiah qui envoie beaucoup de mails avec des articles, des évènements, des pétitions à signer, etc.*

- Vous l'avez vu ?

- *Tribillon, ? oui, je l'ai rencontré.*

- il y a combien de temps ?

- *c'était en juin.*

- Il doit, je ne sais pas quoi...On a fait une expo la semaine dernière, il devait venir, il n'est pas venu...un truc de santé, je ne sais pas quoi. Alors les autres questions ?

- *Oui, alors à propos de La Havane, vous m'avez dit que les échanges avaient déjà un peu commencé avant, en disant que c'était à l'époque de l'AUA un peu communiste du début, et j'ai vu dans la plaquette de Villemin qu'il y avait des échanges d'enseignants dès 1991 avec Claude Schnaidt notamment.*

- Schnaidt, c'est un ancien élève du Bauhaus, de l'école d'Ulm. Normalement, il devait être directeur d'une école d'architecture en 1968 quand les écoles ont explosé. Je crois qu'en 1968, c'était...c'était, le ministre de la Culture...c'était un écrivain...

- *Oui, Malraux.*

- Oui, c'est Malraux qui le voulait mais il n'a pas pu l'être donc il a tout de suite été prof titulaire au premier degré et tout. Oui, c'était un pur et dur. Vachement sympa d'ailleurs. Et effectivement, moi je n'étais pas avec lui, c'était avant qu'on travaille, lui, il y est allé. Euh...Mais alors c'était plus, si je me souviens bien, ce n'était pas la cohorte d'étudiants qu'on trimballe avec soi comme moi j'aimais faire, c'étaient plus des échanges prof-prof, quoi. Alors, il y en avait même d'autres, qui n'avaient aucun rapport avec l'architecture,

qui était prof de math ou de physique, qui étaient dans le même sillage, qui étaient même trotskistes je crois. Il y en a ce prof de math à UP 1...

- *J'ai la liste des noms mais je ne les connais pas : Fornes, March, Gisbert, Laute et Castillo*

- C'est March ! March, c'est un centralien qui... Ah, je ne sais plus s'il était UJC-ml, trotskiste ou... le petit livre rouge-là.

- *Maoïste ?*

- Maoïste ! Je crois qu'il était maoïste, et donc il est rentré à l'école parce que c'était... je crois même qu'il était responsable des finances d'un groupe, d'un groupuscule, auquel il s'adonnait beaucoup de temps et tout. Alors ça, c'était le truc un peu, je dirais, entre-soi, quoi, avec La Havane... à ma connaissance... C'était très difficile de ramener des étudiants de La Havane.

- *Du coup, c'est plus par affinités politiques que ces enseignants y sont allés ?*

- Non parce qu'ils restaient entre enseignants. L'idée, ce n'était pas de faire comme moi j'ai toujours fait...

- *Mais ils étaient invités par des profs cubains ?*

- Oui ou alors ça passait par le Parti, je ne sais pas. Euh bon... Et alors, avec... Euh il habite tout près d'ici...

- *Pastrana.*

- Avec Pastrana... bon, lui, il a quand même été un compagnon de route [du Parti] et plus à un moment [?]... à un moment, il y a eu la volonté de faire un atelier. Il a repris... il s'est beaucoup impliqué, Pastrana. Il y avait beaucoup d'étudiants en espagnol, etc. Et je me souviens, quand on était chez lui, le directeur de la Grande université de la CUJAE [université technique de La Havane] était venu. D'abord, il ne voulait pas boire de l'eau potable, il pensait que l'eau était... il voulait toujours... Bon, et il nous avait fait comprendre – mais ça, on l'avait deviné – que dans le groupe d'étudiant, mais je crois que je vous l'avais déjà raconté, il y en avait toujours un qui était du parti et qui, quand on leur proposait de visiter la Tour Eiffel par exemple, ils ne répondaient pas et se tournaient vers l'autre pour voir s'il était d'accord et il disait oui, etc. Donc tout ça est quand même très...

- *C'était à ce point dans la fin des années 1990 ?*

- Mais même après ! Je ne me souviens plus des dates mais c'est en 2000 que je suis allé là-bas.

- *ça commence en 1997-98, le premier atelier.*

- ouais, ouais. Alors en fait, vous faites mon CV, c'est vachement bien [rire]. Mon frère, c'est extraordinaire, il se souviens de tout ; moi, je ne cherche pas chronologiquement à... Ah non, non, c'était complétement verrouillé... C'était verrouillé là-bas, pas ici. Mais enfin, à UP 1, ça s'appelait Villemin à l'époque, on s'entendait bien, quoi, encore. Quoiqu'il y ait les deux tendances à l'intérieur de l'école.

- *à un moment, vous appelez UP 1, « l'école du Parti », c'est à ses débuts et après...*

- Oui c'est avant que j'arrive. UP 1, ils ont été les premiers au ministère qui... D'ailleurs, on dépendait du ministère de l'Équipement, et le ministre de l'Équipement, je crois qu'il était communiste. Il y avait trois ministres par... Non, je confonds, c'est en 1981... Donc les UP c'est antérieur. En tout cas, ils ont été les premiers à s'inscrire au ministère, parce que c'était la bande de l'UAU, quoi. Moi, j'ai plus travaillé avec l'Aturba que l'UAU.

- *qui était aussi communiste.*

- Ils étaient communiste mais ils n'avaient pas la volonté de recherche architecturale qu'avait l'UAU. C'étaient plus des bons constructeurs de préfabrication lourde.

- *Et pour revenir à l'atelier à La Havane, j'ai vu un document que vous avez écrit au début pour monter le projet, et il y avait marqué l'école de Belleville comme partenaire du projet. L'école de Belleville était prévue au départ ?*

- Euh... en mission avec des étudiants, on les a rencontrés là-bas. Mais ils avaient leur projet à eux et on avait le nôtre.

- *Ab oui ? Qui était l'enseignant ?*

- Je ne sais plus, parce que, moi, c'est surtout le fils d'un ami qui habitait dans l'immeuble que j'ai retrouvé là-bas. On a visité des trucs ensemble... Oui, c'était peut-être un projet initial.

- *Avec Ciriani ? Non, il ne s'intéressait pas à ces questions.*

- Non... c'était peut-être... comment il s'appelle celui qui a fait les Champs Élysées, le sol... ?

- *Bernard Huet ?*

- Euh... De toute façon, à l'époque, il y avait 2 tendances. C'était Ciriani plus du côté de... Je ne sais pas du tout. Non mais on aurait pu avoir... Non, il n'y a pas eu d'étudiants communs, pas de projets communs.

- *non mais je suis juste tombée sur une feuille qui expliquait le montage du projet avec Belleville indiquée comme partenaire et ensuite barré au stylo. Donc j'ai bien compris que... mais je me suis dit qu'il y avait peut-être eu une discussion en amont du projet.*

- Il faudra demander à Pastrana. Vous l'avez vu ? [rires]

- *J'ai dû le voir en septembre.*

- Il allait bien ?

- oui, très bien.
- Il fait toujours ses 6 étages à pied ?
- Euh, je ne sais pas, il m'a reçu directement dans son appartement.
- Oui, c'est ça mais au 6^e étage sans ascenseur ?
- Il me semble qu'il y a un ascenseur.
- Ah c'est bien. Raoul, il doit... Et l'ancien directeur de La Villette, Catalano, vous l'avez vu ?
- Non...
- Pourquoi ?
- Je n'y ai pas particulièrement pensé... J'ai déjà vu pas mal de personnes, et j'en ai d'autres que j'aimerais voir, par exemple, Ludovic Jonard...
- ouais...
- mais je n'arrive pas à le contacter. Vous avez son contact ?
- Ah je l'ai perdu de vue...
- Je me demandais... Du coup, il est diplômé de La Villette, puis il a monté Architecture & Développement à la suite de son diplôme ; est-ce que c'est parce qu'il a fait ses études avec Tribillon, Massiah, Pastrana ?
- Ouais, je l'ai eu. Mais je crois même que je l'ai eu en projet... Non, j'ai dû le connaître avec un groupe qui s'appelle le GRET ; ça te dit quelque chose ?
- oui, oui.
- je crois qu'il travaillait au GRET dans la cellule Habitat-construction. Il est vachement sympa, Jonard, un type très... Tu le connais déjà ?
- bin, non. J'aimerais bien le rencontrer justement [...on discute de mes difficultés à le contacter. Patrice Dalix propose de chercher s'il a son contact...] Donc il y a lui que j'aimerais rencontrer et je pense aussi à...
- ça, c'est des vrais coopérants. Ils mettent la main à la pâte, quoi.
- et les deux derniers que j'aimerais bien rencontrés, c'est Philippe Jonathan et Éric Laubé.
- C'est Jonathan dont je parlais, le bel homme. C'est lui.
- Je l'ai contacté là, j'attends qu'il me réponde.
- Vous le voyez en photo ?
- euh non.
- non... c'est lui... Alors, lui, il vous expliquera très bien pour la Chine.
- oui, et lui, il est diplômé de La Villette, il a fait son diplôme avec Alain Renier [Pékin, la restructuration du centre historique de Pékin : projet d'urbanisme et d'architecture dans le quartier de Shishabai, 1982]...
- Je ne sais pas. C'est possible... Alors là, on parle de Jonathan ? [il écrit son nom sur un carnet] Ne lui dites pas pour sa compagne, sa femme... il est peut-être plus avec...
- Bin il a une agence dans le Sud, pas très loin de là d'où je viens, avec une associée qui s'appelle... je ne me rappelle plus.
- ok... Et Laubé, le dernier, c'est un type formidable.
- Il y était d'ailleurs au 40 ans d'Architectes sans frontières [on avait parlé des 40 ans d'ASF avant que l'enregistrement commence].
- Et je me demande s'il n'a pas été nommé expert judiciaire de la cours d'appel de Paris.
- Euh là, il nous racontait qu'il travaille pour une entreprise pharmaceutique, il me semble.
- Ah, c'est un type qui a tout fait. Il n'a pas le dynamisme de celui qui a fait une grande Ecole... On est toujours obligé de porter un jugement de valeur sur les gens mais on comprend mieux... Bon je peux me tromper mais... il est très vif, très intelligent, il a travaillé en Afghanistan en temps de guerre, dans des moments difficiles, il a rencontré sa femme qui était infirmière. Ils ont vécu à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan. Il... il parle à l'américaine, du genre... comment dirais-je, genre manager... Mais ce qu'il a fait, je ne sais pas pourquoi, il se retrouvait dans des situations assez compliquées, il était obligé de changer, il changeait de boulot sans arrêt. Et c'est moi qui l'ai choisi comme prof d'économie à l'école. Goldblum, c'est plus l'urbaniste, et lui, c'était un prof vacataire, c'était l'économie. Et je ne sais plus, un jour c'est la directrice, elle me dit « mais l'économie, ça sert à rien. Comme c'est un vacataire... ». Alors je lui dis « écoutez, c'est le seul que, quand il fait un cours, tout le monde vient au cours, et il reste 1 heure de plus, il discute avec les étudiants et tout ». Il est d'un dynamisme... On avait fait du ski ensemble.
- Là, il enseigne la HMO à Val-de-Seine.

- il enseigne la HMO à Val-de-Seine ? Ah, j'aimerais bien le revoir. Sa femme est vachement sympa. Elle était infirmière engagée dans je ne sais plus quelle ONG, médecins sans frontières, un truc comme ça. Ça, c'est des vrais coopérants mais coopérants au sens d'autrefois, parce que maintenant... Enfin, c'est un autre sujet mais les choses ont bien changé.

- *Dans vos documents, j'ai vu qu'à un moment... Il y avait donc aussi la partie Asie, avec la Chine, avec Trong Kha N'Guyen, Michel Leduc, Jacques Allégret et aussi Philippe Jonathan, et j'ai vu qu'à un moment vous aviez fusionné dans un même certificat qui proposait plusieurs ateliers : le vôtre, un sur la Chine, un sur le Vietnam et un sur la Thaïlande, il me semble.*

- Je crois, si je me souviens bien, chacun avait son atelier mais au niveau l'acquisition de contenu, de transmission de connaissance, je crois que c'est moi qui l'organisais. C'était une sorte de séminaire ; on invitait des personnes successivement, les unes après les autres. C'était intéressant parce que chacun racontait sa spécialité ou son vécu. Rappelez-moi les noms que vous avez dits ?

- *Il y avait Trong Kha n'Guyen et Michel Leduc qui étaient à UP 2 avant...*

- Ah, N'Guyen, tout le monde était très méchant avec lui. Moi, je n'ai jamais vraiment travaillé avec lui. Il était très gentil, très bien élevé. Enfin, c'était la secrétaire de l'Académie l'avait appelé un jour « boat people », c'était méchant... mais c'est sûr qu'il est arrivé là-bas ; je crois que sa mère avait monté un tout petit restaurant vietnamien sur la colline Sainte-Geneviève...

- *Mais il est diplômé des Beaux-arts de Paris... [admis en 1956, diplômé en 1967]*

- oui, oui, c'est pour ça... Mais je n'ai jamais travaillé directement avec lui. Très bien élevé mais [?].

- *Et Michel Leduc ?*

- Michel Leduc, économiste, plus économiste général à mon avis... un peu comme Fachatte. Fachatte, tu l'as connu ? Non, il doit être vieux maintenant...

- *Non, je n'ai pas cherché à le rencontrer.*

- Ok, il doit avoir 90 ans maintenant. Euh... Bon, il y a 36 manières de... Quand on parle d'économie, ça dépend à quelle échelle on se met ; mais disons, économie à l'échelle des états, à l'échelle nationale, économie générale ; plus qu'économiste genre Laubé qui sur un projet d'habitat en bambou, te fera des calculs de coûts, de combien ça coûte au mètre carré. C'est le souvenir que j'en ai.

- *un plus pratique et l'autre plus théorique ?*

- non, plus général ; t'as des économistes qui parlent à la télévision de manière extraordinaire et si ça se trouve, ils sont incapables de gérer leur budget familial. C'est l'économie... c'est une question d'échelle, quoi. Et... Alors, lui, c'est ça. Mais très agréable... pour travailler avec... Leduc... c'est marrant tous ces noms. Moi, je crois que s'il y a quelqu'un qu'il faut que tu voies en plus, c'est l'ancienne directrice de Villemin.

- *Sylvie Clavel [NB : était directrice d'UP 2 jusqu'en 1983] ?*

- Oui, c'est Sylvie Clavel. Alors, souvent, elle est très disponible. Alors elle a très mal vécu que l'école disparaisse mais elle s'est retrouvée quand même...

- *Elle a été la directrice d'une autre école, non ?*

- Non, elle a été directrice de... à côté du palais de justice, comment ça s'appelle... Le musée, là, où Marie-Antoinette a été enfermée en prison... à côté du palais de justice... Ah elle n'est pas parisienne, ça se voit [rires, en parlant de moi]. Non mais elle est académicienne... enfin académicien, un autre statut... ça ne veut pas dire grand-chose mais enfin... et puis, elle fait partie du jury et tout... parce que, elle, elle a...

- *oui, c'est vrai que c'est intéressant de voir des gens qui sont du côté plus administratif ou institutionnel. J'ai vu Florence Contenay mais c'est à un niveau supérieur, j'ai vu Catherine Bruant qui s'occupait de la recherche au ministère... mais oui, je n'ai pas vu énormément de personne au niveau administratif...*

- Il y a un truc qui serait intéressant... Enfin, je ne sais pas comment vous allez faire votre doctorat ; ça, c'est vous qui décidez mais il y a quand même des données qui me paraissent essentielles, c'est la proportion d'étudiants étrangers, disons dans les années 1980, par rapport à aujourd'hui, et la variation par rapport aux pays. Parce qu'il n'y avait pas d'écoles d'architecture au Maroc ; l'EPAU à Alger, avec leur problème de guerre civile, ils restaient entre eux, ils ne sortaient pas ; la Tunisie a fait un boom extraordinaire avec son école qui a plus de 2000 étudiants aujourd'hui... Bon, on raconte que l'Ecole Spéciale, elle a réussi à vivre – parce qu'il faut payer, c'est une école privée – grâce aux dons des étudiants marocains qui étaient là. On raconte que des diplômés – à l'époque, il n'y avait pas trop de contrôles au niveau du ministère – étaient complètement pompés, recopiés 2-3 ans après, etc. Nous, c'était à peu près moitié-moitié.

- *J'ai récupéré les données du ministère de la culture de 1970 à 1999, donc je connais la part d'étudiants étrangers dans chaque écoles mais c'est qu'au début des années 1990 où ils vont demander aux écoles de faire le détail des nationalités des étudiants étrangers. Et c'est vrai qu'à peu près 50% des étudiants étrangers viennent d'Afrique.*

- A partir de quelle année ?

- *C'est les données des années 1990, parce qu'avant ils ne faisaient pas le détail sur les nationalités.*

- Alors, à vue de nez, avant, il y avait beaucoup plus de maghrébins... beaucoup plus de maghrébins, à cause de l'Algérie, à cause de... Ma fille a fait son diplôme, à deux, sur la Turquie, sur la ville d'Adana, avec un algérien... alors que pourtant, ils ont une école qui existe, mais il a fait toutes ses études à La Villette. En tout cas, dans les années 1980, il y avait beaucoup plus d'étudiants nord-africains que noirs ; ça, c'est sûr.

- oui, oui, dans l'Afrique, ils incluent le Maghreb et c'est 30% de maghrébins et 20% pour les autres pays d'Afrique. Et environ 15% d'Asie et puis 20% d'Europe, et puis, il y a eu un boom en Europe avec le programme Erasmus, etc.

- J'ai eu un étudiant de Wallis-et-Futuna qui est devenu... d'ailleurs, à l'avance, il le savait, qu'il serait Ministre de l'urbanisme. Il y a 70 000 habitants, je crois [entre 14 000 et 11 000].

- Vous vous rappelez comment il s'appelle ?

- Il faudrait que ça me revienne. Mais vous trouverez son nom sur internet, ils ne sont pas nombreux. Il avait une bourse du ministère de l'Intérieur et en plus, il émergeait du ministère de l'Intérieur en même temps. Je ne sais plus s'ils sont 35 000 ou 70 000. Comment il s'appelait... Vous retrouverez sûrement. Il doit être ministre. Ça, c'est un peu... statistiquement, c'est anecdotique.

- pas tant que ça... Enfin, dans certains noms qui reviennent souvent... Il y en a un, par exemple mais je pense que je vous l'avais dit, qui s'est présenté aux élections présidentielles du Congo ; bon, il n'a pas été élu mais...

- non, vous ne me l'aviez pas dit. Comment il s'appelle ?

- Il s'appelle Jean-Felix Demba, il était étudiant à l'école de Nantes dans les années 1970.

- Et il y a la présidente de l'Ordre des architectes camerounais, une ancienne étudiante...

- oui, vous m'avez dit... Diwouta...

- Diwouta- Lotta. Dis donc, vous avez la mémoire des noms, c'est bien. Moi, je n'ai jamais eu la mémoire des noms.

- C'est parce que je commence à me demander si je vais essayer de la rencontrer, elle et d'autres anciens étudiants. Xavier Ricou, aussi, j'aimerais bien le rencontrer. A mon avis, il a un parcours très intéressant.

- très intéressant. Bin lui, un jour... Je t'ai déjà raconté je crois, non ? Il voulait... en Amérique Latine, au Pérou, je crois... un quartier d'habitat, il n'y avait rien, les gens y habitaient, et un type dit « je vous donne tout le quartier si vous votez pour moi ». Alors, il a été élu et d'un seul coup, ils ont fait les réseaux, et Ricou s'est retrouvé coordinateur-urbaniste d'une ville de 10 ou 20 000 habitants... un ancien squat énorme, quoi. Il envoie ses vœux chaque année, Xavier Ricou.

- Vous avez son mail, du coup ?

- oh oui, sûrement [...il cherche dans ses mails...] Là, je suis obligé de partir dans 10 minutes. Mais on peut se revoir après, ce n'est pas un problème.

- d'accord, j'ai juste une dernière question. Je me demandais qui était Ali Djerbi [maître de conférences à l'ENAU et directeur de l'architecture à l'UTC-Université Tunis Carthage].

- Alors, Ali Djerbi, c'est un ancien étudiant d'UP 1 qui a fait son diplôme sur... comment dirais-je ? sur l'importance de la politique sur la conception en architecture, ou la politique en Tunisie et son influence sur l'architecture. Quand il a été nommé directeur de l'école d'architecture de Tunis, c'était...

- PTTAAUT ?

- PTTAAUT, c'est ça... Curieusement, son diplôme a disparu [rires]. Il a dû se dire « je suis directeur, il faut pas que les étudiants... se rendent compte que j'ai fait un truc gauchiste », ou je ne sais pas quoi comme c'était à la mode après 68.

- C'était avec vous qu'il l'avait fait ?

- non, non, il avait fait son diplôme avant. Je l'ai connu quand je venais chaque année, quand il était directeur de l'école.

- du coup, il a été directeur de l'école avant Faouzi Chabchoub ?

- ouais, avant Chabchoub. Chabchoub, vous l'avez contacté ?

- pas encore mais je le garde en tête parce que j'essaie toujours de voir si l'école de Tunis a des archives ou pas. Mais ils ne me répondent toujours pas.

- C'était... c'est un pays de l'oral ; tout ce qui est... [...parle de son expérience pour l'organisation d'un festival du cinéma et des problèmes de gestions des réponses par mail...]

Alors Xavier Ricou ; « vœux désabusés et consternés », voilà ça date d'il y a un mois [...il me montre la carte de vœux envoyée par mail et me donne le mail de Xavier Ricou : xricou@yahoo.fr, ainsi que celui d'Éric Laubé : eric.laube01@free.fr en me demandant de dire à Éric Laubé qu'il a envie de le revoir] Bon de toute façon on garde le contact ? Moi j'aime bien avoir des... vous êtes ma mémoire. Le jury, votre jury, comment il se compose ?

- Oh, je n'y suis pas encore. [...]

La conversation se termine sur le choix de mon directeur de thèse, sur les travaux de Jean-Louis Violeau... il m'interroge aussi sur Philippe Panerai et son rapport avec ces pays... et me parle de son livre qui va bientôt être publié « Ode au quartier latin » ... il me demande aussi si j'ai une bourse pour faire ma thèse.

Entretien avec Pierre Rosier le 2 novembre 2019 à Saint-Denis (La Réunion), durée : 1h08

Je rencontre Pierre Rosier, directeur de l'école d'architecture de La Réunion (antenne de l'ENSA Montpellier), à l'occasion d'un colloque organisée par celle-ci. Après deux jours de colloque, Pierre Rosier et moi-même avons déjà eu l'occasion de discuter de mon sujet de thèse, de l'école de La Réunion, de nos études respectives à Marseille ou de sujets plus personnels (nous nous tutoyons donc). Nous nous retrouvons dans un restaurant de Saint-Denis après les deux jours de colloque pour faire un entretien. Pierre Rosier avait fait une intervention au séminaire de l'PHEnsA20 à Montpellier où il retraçait l'histoire de la création de l'antenne. J'ai donc lu l'article qu'il a écrit à sa suite, avant de faire l'entretien.

DA – Une question que je voulais te poser, puisque tu m'as dit que tu avais fait tes études à Marseille et que tu as une sœur à Roquemaure, est-ce que tu étais un métropolitain, mais Yves-Michel [autre enseignant de l'école réunionnaise] m'a déjà dit que tu es réunionnais...

PR – Exactement. Alors pas né à La Réunion, mais mes parents, grands-parents, arrières grands-parents de La Réunion, voilà.

- D'accord, donc tu pars à Marseille faire tes études...

- oui...

- Tu les finis, et tu reviens ici ?

- oui...

- Et c'est à ce moment-là, quand Jean-François Rostand arrive à La Réunion pour faire son étude sur l'habitat, que tu le rencontres et que le projet émerge ?

- exactement. Moi je suis revenu, donc, avec un objectif de... Enfin dans le cadre du service militaire, qui n'était pas dans l'armée, mais qui était dans le Conseil Général...

- c'était le VSNA ?

- euh oui, mais là, c'est VAT, Volontaire d'activité technique. Donc je fais deux ans au Conseil Général, en tant qu'architecte du département, et l'enseignement de l'architecture m'intéressait déjà. J'étais jeune diplômé mais ça m'intéressait. Et puis, l'évolution de ce qu'on pouvait faire sur La Réunion m'intéressait également. Et donc je questionne à droite, à gauche, et on me dit, on me met en contact avec Jean-François Rostand, et voilà, qui est devenu un... un bon copain, pas un ami mais presque. Et, euh, il avait besoin de monde pour créer une école, donc on était une petite équipe de trois ou quatre, de trois. Et on a commencé à faire jouer nos relations et notre réseau pour pouvoir recruter localement.

- Dans l'article que tu as écrit pour l'PHEnsA20, tu disais qu'il y avait un enseignant titulaire et ensuite des enseignants vacataires qui étaient des architectes réunionnais...

- Le titulaire, c'était Jean-François.

- D'accord, donc il a quitté son poste à Montpellier pour venir ici ?

- bin non parce que c'était Montpellier, il était juste délocalisé à La Réunion.

- d'accord, mais il a quitté Montpellier pour venir ici ?

- Exactement. Et l'école s'est créée par... Tu sais comment l'école s'est créée ? En fait, il est venu, ils sont venus à deux en 1986, et euh, en 1986, ils ont fait une étude sur, euh, sur le logement social, avec des étudiants. L'étude a été présentée à des élus locaux, qui ont été séduits et qui se sont dit « bin ça serait bien de... qu'il y ait une formation en architecture à La Réunion ». Donc avec l'école de Montpellier, ils ont, euh, demandé au ministère de pouvoir avoir l'autorisation de créer une antenne. Le ministère - alors, à l'époque c'était le ministère de l'Équipement - a dit « Ok, feu vert ». Le projet a eu des appuis de plusieurs ministres, euh, ministre d'Outre-mer, ministre de l'Équipement, ministre de... il y en a un troisième [NB : Michel Debré, ancien premier ministre et député de La Réunion]. Mais je te donnerais mon écrit si tu veux, parce que j'ai écrit plusieurs pages dessus. Je te le passerai...

- C'est ton article ?

- un peu plus. Oui, il a été ré-absorbé par... Mais en fait, j'ai écrit un article que j'ai fait pour la présentation...

- d'accord, c'est dommage parce que j'étais à Marseille la veille et j'ai un peu eu la flemme de venir le lendemain à Montpellier...

- Ah d'accord, j'étais... donc on était dans la même salle. D'accord. Et hum... Je te passerai les éléments si tu veux.

- volontiers, oui.

- Tu as les chiffres, tu as les dates, tu as tout. Voilà, bref. Donc il a l'autorisation. Donc on ouvre l'école en 1988.

- Et tu disais aussi que c'était beaucoup lié avec la loi de Défisicalisation...

- Exact. A La Réunion, à l'époque, il y avait une loi... Alors les politiques publiques en général, bon, il y a une défiscalisation, c'est-à-dire qu'une personne qui investissait 100 000 euros, à l'époque c'était des francs, mais bon, 100 000 francs, euh, défiscalisait 100 000 francs d'un coup, donc, euh, tout ce qui étaient charges fiscales ici étaient défiscalisées simplement. Donc c'était quand même très avantageux. Euh... et alors, ça, ça a permis de booster les constructions. Deuxième politique publique, c'est LBU, ligne budgétaire unique, qui permet... enfin, c'est l'Etat donc débloque, à travers la LBU, à travers ses fonds, des subventions qui permettent aux OLS, les opérateurs de logements sociaux, de pouvoir, euh... monter des opérations de... sociales, de logements sociaux. Et il y a toujours actuellement cette ligne, ces subventions de l'Etat. Voilà. Donc en fonction de la surface, on fonction de... enfin de plusieurs paramètres, l'Etat débloque par logements une certaine somme. Donc voilà. Donc les élus locaux se disent

« il y a un développement de la construction et, euh, sur le territoire, on n'a pas la compétence ». La compétence en interne, c'est-à-dire au sein des collectivités, il peut y avoir à encadrer, contrôler, etc. ce qui peut être produit, et compétence chez les archis qui avaient besoin de plus de main d'œuvre...

- *Tu disais qu'il n'y en avait qu'une soixantaine à cette époque-là sur l'île...*

- A l'époque, ouais. Je pourrais te retrouver... Là aussi, j'ai les chiffres exactes, je pourrais te les redire. Mais donc, en fait, il y a très peu d'archis, et après ça explose. Voilà. Donc les élus avaient besoin en fait de ce vivier. A l'époque, c'était, la formation était de trois cycles de deux ans : 2, 4, 6. Le premier c'était le diplôme d'étude fondamentale en architecture, le DEFA. Et nous, on enseignait le DEFA.

- *D'accord, oui, j'ai vu que ce n'est qu'à partir de 2008 que la L3 est ouverte...*

- oui, oui. [Nos plats arrivent]

- *Comment cela se fait que ça a mis jusqu'à 2008, donc trente ans pour...*

- Alors parce que, il y a la réforme... euh non, 2008-1988, vingt ans.

- *oui, vingt ans.*

- parce que, déjà la réforme LMD, enfin trois ans, elle date de 2005 je crois. Donc jusqu'à 2005, personne ne s'était posé la question de ce que devenait l'école ; ça ronronnait, voilà. Mais la volonté de l'époque, c'était de servir, que l'école serve d'ascenseur social, euh, aux jeunes de La Réunion, quoi.

- *Alors, ça amène une question un peu délicate. Yves-Michel me disait que cela ne faisait pas si longtemps que ça, et que c'est toi qui avais milité pour que cela le devienne, que l'école était ouverte aux réunionnais, créoles, voire marrons ; qu'il y avait une ancienne vieille garde qui voulait que ça reste...*

- ...oui, on... Il y avait, il y a eu une démocratisation et une ouverture à l'ensemble des réunionnais, et beaucoup plus d'engagement, finalement, depuis ces dernières années.

- *D'accord... Oui, sinon, à un moment tu évoques Florence Contenay, elle a joué un rôle ?*

- Oui, oui, que j'ai revu d'ailleurs il y a quelques mois à Paris. Euh, Florence était la directrice de l'enseignement au ministère de l'Équipement, et à ce titre, elle était chargée d'évaluer le niveau de ce qu'il se faisait à La Réunion, et si on était apte vraiment à ouvrir l'école. Donc c'est elle qui est venu à un moment pour faire ses, son audit préalable, pour dire « bon ok, c'est bon, vous avez suffisamment de professionnels de qualités, vous avez suffisamment de personnes, il y a suffisamment de candidats, vous pouvez ouvrir ».

- *d'accord, parce que tu disais aussi qu'il y avait eu un peu de résistance, pour deux raisons qui viennent du coup de deux groupes de personnes différents, qu'il y avait des personnes qui avaient peur qu'il n'y ait pas assez de références architecturales pour qu'une école s'ouvre, et d'autres personnes – je suppose la soixantaine d'architectes présente sur l'île – qui avait peur que cela crée trop de concurrence...*

- Exactement. Et, euh, c'est vrai que ça a été un frein au début. Les gens, les confrères avaient peur, euh, parce que c'était nouveau, donc ils avaient peur de se faire, euh, prendre le travail par les gens. Moi, j'étais au conseil de l'Ordre à l'époque, donc j'ai milité aussi parce que... je leur ai dit « mais non au contraire, ça va nous... ». Enfin, d'abord c'est que les deux ans, donc bon, trois ans après... ce n'est pas, même s'il y a des difficultés encore aujourd'hui, ce n'est pas les jeunes archis qu'on a formé ici qui créent le problème, ce n'est pas ça. Euh, donc il a fallu les convaincre que, eux, il n'y aura pas de problèmes de concurrence, etc. Et puis le deuxième aspect, c'est « oui mais la Réunion, il n'y a pas grand-chose... » parce qu'à l'époque, même encore maintenant, dans les écoles métropolitaines, les étudiants on les amène voir des grands monuments, euh voilà, le Panthéon, euh, Notre-Dame, enfin des bâtiments de référence anciens et des bâtiments de référence contemporains. Donc, nous, on est un petit territoire, donc forcément il y a moins de... il y a un panel beaucoup plus serré, mais ce n'est pas pour ça que, qu'il n'y a pas d'essence qui permet un apprentissage. Alors, la contrepartie qu'on, qu'on a mise en place et qui est toujours d'actualité, c'est un voyage d'étude obligatoire, c'est-à-dire qu'on oblige l'école, chaque, année, a organisé un voyage d'étude, et de façon naturelle maintenant et régulière pour amener nos étudiants...

- *des voyages d'étude qui sont quand même le plus souvent en Afrique ou Asie, non ?*

- voilà. Alors au début, on n'avait pas créé IONAS, on y allait un petit peu comme ça... Enfin, moi, entre 1988 et 1998, je les ai amenés en... à Madagascar, il y a eu Mada, il y a eu le Mozambique, et puis après quand j'ai repris l'enseignement, je les ai amené au Japon, deux fois, mais on les a amené à Singapour, on les a amené à Hong-Kong, en Australie, en Afrique du Sud, euh, Mayotte...

- *Donc pas forcément en Europe...*

- Non. Non parce que, euh, on part du principe que, euh... ils pourraient plus facilement y aller dans le cadre de leur mobilité, euh, ils auraient plus facilement accès à l'Europe plus tard.

- *du coup, c'est quoi IONAS exactement ?*

- Indian Ocean Network of Architecture Schools.

- *C'est un réseau ?*

- C'est un réseau, euh, que j'ai monté en 2013. Euh... moi, j'ai pris la direction en 2009, euh, je me suis fait titulariser dans l'école. Et je me suis dit « ça serait quand même bien d'avoir un lien entre toutes les écoles, euh pour ouvrir », parce que, comme on est un petit territoire, si tu ne t'ouvres pas et si tu ne te nourris pas des autres – c'est ce que je dis dans ma conclusion... - si tu ne te nourris pas des autres, tu régresses, quoi. On a besoin de, de s'ouvrir, d'aller au-delà de notre petit périmètre. Néanmoins, on a quand même

une expertise locale, donc on a une expertise qu'on exporte – comme là par exemple, ce qui se fait dans le colloque – et il y a aussi ce qu'on prend des autres, voilà.

- donc ce réseau, c'est aussi un échange d'étudiants, un échange d'enseignants, de recherche... ?

- Tout. Voilà, étudiants, enseignants, voyages d'étude, workshop... Alors, pour l'instant, on n'a pas tout fait mais le but est de faire ça à terme.

- d'accord...

- Pour l'instant, c'est voyages d'étude, workshop, un peu de réflexion à travers des écrits, euh, des enseignants qui viennent ici... Voilà, il y a déjà ça en place. Euh voilà, donc, euh IONAS ça a servi à ça, ça a servi, ça servait, enfin ça sert d'ouverture à... d'ouverture de l'école sur un périmètre beaucoup plus large que le territoire de La Réunion.

- et du coup, au début, l'école était liée à la pédagogie, enfin, avait le même système pédagogique et les mêmes programmes que Montpellier, donc pas pensé localement, et ça a évolué petit à petit ? comment ça a évolué ?

- Alors, euh, les enseignants, euh, de plus en plus pris des exemples locaux ; la production locale aussi a évolué, avec les techniques de conception, les matériaux, [?] d'écoconstruction, et on a... et puis nous même on a pris conscience de l'enjeu de l'école, et l'ensemble de la communauté enseignante s'est saisi du problème. Donc on a commencé par prendre des exemples, des terrains locaux, de plus en plus. Ensuite, on a adapté certains cours à des problématiques locales, des sujets de ventilation, d'enseillement...

- Et ça... parce qu'il y avait déjà en 1988 des enseignants à Montpellier qui travaillaient un peu...

- aucun...

- sur ces questions-là. Et ils ne venaient pas ? Et bin, il y avait un groupe que j'étudie un peu dans le cadre de la thèse avec Jean-Paul Guez et Jean Perez-Ferrer... Je ne sais pas si tu les...

- Guez, il est venu une fois. Mais il n'y avait pas, euh, il n'y a pas eu de grands... beaucoup d'échanges avec les enseignants de Montpellier. L'école s'est vraiment formée, euh... On va dire s'est auto-formé, euh, avec son expérience, plutôt du terrain.

- donc l'objectif, petit à petit, c'est d'avoir une réelle autonomie par rapport à Montpellier ?

- Alors, depuis trois ans, enfin, deux ans et demi on va dire, on a écrit notre propre programme, qui n'est pas celui de Montpellier donc, qui est un programme qui soit un peu innovant, qui s'applique certainement à d'autres écoles, je n'ai pas toutes les connaissances, mais on a écrit un programme qui s'appuie sur la, sur, un projet de, euh, un projet, qui est d'enseignement par la pratique du projet. Je vais te passer aussi notre projet d'établissement.

- ah oui, volontiers.

- que je viens de faire passer, parce qu'on n'en avait pas, tu vois ; je viens de l'écrire. Et euh, donc le projet scientifique et pédagogique qu'on a écrit, c'est « on enseigne par le projet, et on a une transversalité de tous les enseignements, tous les enseignements ».

- C'est-à-dire ?

- Je te prends un exemple. Le projet va, euh, mettre comme sujet la réalisation d'un musée de l'art [?], les projets seront présentés [?] et l'étudiant aura des cours qui vont... Si tu veux, quand on aura des cours de paysagisme, le paysagiste aura une partie des cours sur les connaissances globales, générales, et il aura des cours en lien avec le projet, voilà. [...] Donc une partie des cours générique, voilà, et une appliquée, sur ce même sujet des musées [?]. On va dire au prof d'histoire de l'archi, Yves-Michel, « bin tu vois le projet... », on va lui demander une partie de ses cours d'ajuster en fonction de la...

- ...thématique...

- voilà. Pareil pour, pour, enfin, pour tous les...

- c'est pour la licence et le master ?

- Euh oui. Alors de plus en plus, si tu veux ; mais on aura, euh... l'idée, c'est que l'étudiant ne se sente pas perdu et qu'il arrive à faire un lien entre « ah on m'apprend ça, et je comprends l'application réelle, donc je suis plus intéressé au cours d'histoire, même si l'histoire ça ne m'a pas plu... ».

- Du coup, ça valorise plus les disciplines annexes et pas uniquement le projet...

- voilà.

- Et statutairement, au bout d'un moment, ça va devenir une... ENSA, plutôt qu'une antenne ? C'est possible ?

- Le but est de... C'est pour ça qu'on a signé la convention, mercre... mardi soir. Euh... le but est d'avoir une autonomie vis-à-vis de Montpellier. Alors, ce n'est pas du tout une question de fâcherie ou de volonté de se couper de Montpellier pour se couper de Montpellier ; c'est tout simplement parce que Montpellier est à 10 000 km, qu'ils ne connaissent pas La Réunion, que les membres du conseil d'administrations, il n'y en a pas beaucoup qui sont venus à La Réunion, il y en a deux, hum... que c'est très difficile de percevoir les besoins d'une école et de connaître le territoire, les enjeux du territoire, quand on est à 10 000 km et quand on... donc il nous fallait une... territorialisation, en fait, de l'école. Voilà, une fois que tu dis ça, on ne peut pas – à ce jour en tout cas – imaginer la création d'une nouvelle école. On est trop petit, même si à terme, on a comme objectif d'aller à 250, de monter à 250 étudiants. Il nous est difficile d'imaginer la création d'un établissement public uniquement pour 250 étudiants. [...] Dans la politique actuelle d'économie d'échelle, etc., c'était un peu difficile. Donc l'idée est d'être innovant, d'essayer de faire, euh, une école avec un nouveau

statut, qui pourra être expérimental, etc. Et une des hypothèses – ce n'est pas arrêté encore – ce serait une école d'architecture, euh, une école, une école intégrée à l'Université.

- *C'est une question qui se pose un peu aussi à Nantes par exemple... Elle deviendrait une sorte d'UFR ?*

- Alors, ça ne serait pas, non, ça ne serait pas une Unité de formation, ça ne serait pas un département, ça serait une école intégrée. Alors, il y a un article, 713.9 je crois, euh, qui permet si tu veux de garder, euh, qui permet au ministère de garder le contrôle.

- *oui parce que ce n'est pas les mêmes ministères...*

- sinon, ça veut dire que l'UFR, le diplôme est donné, délivré, par l'ensemble de l'université. Or, nous, ce qu'on souhaite c'est garder le même type de, de diplôme que ton diplôme, que celui qui sera délivré à Paris, Grenoble, Marseille, etc.

- *d'accord... Et actuellement, les étudiants, quand ils sortent de l'école, ils restent à La Réunion ou... ? Tu connais le pourcentage de ceux qui partent en métropole ou ailleurs même, en Asie ou en Afrique ?*

- Alors, je... Nous, on a inscrit dans notre règlement une mobilité obligatoire parce qu'on ne veut pas faire une école à La Réunion réunionnaise, ça serait un échec : il ne faut pas qu'un étudiant qui soit né à La Réunion fasse sa maternelle, son élémentaire, son collège, son lycée, fasse ses cinq ans chez nous, et puis qu'il traverse la rue. Ça serait un non-sens. Bon ça, c'est l'image type, euh... caricaturale. Et en fait, la question ne se pose quasiment pas parce que les étudiants aiment bien partir en voyages, donc ils vont en Erasmus ou dans d'autres écoles. Il y en a qui sont allés à [?]; il y en a qui sont allés à Chandigarh, il y en a des mobilités, il y en a qui vont à Cape Town. Hum, la mobilité ce n'est pas un problème aujourd'hui.

- *Mais une fois diplômé, pour le travail ?*

- 60% de nos masters, des effectifs étudiants, 60% vient de l'extérieur. Donc voilà.

- *oui, c'est vrai. C'est génial, ça.*

- Bin oui, et c'est ce qu'on voulait. C'est... le but, c'est de dire « on a une expertise à La Réunion, on s'adresse à l'ensemble du réseau des écoles, euh, française, - et on dit – vous, vous faites ça, vous faites ça, vous faites ça, et nous, on fait ça, donc vous pouvez venir chez nous ». Et cette année, on en a plein. Voilà.

- *super. Du coup, des étudiants qui demandent leur transfert pour le master...*

- exactement. On a deux allemandes, là. On a eu l'année dernière une, euh, lettone, on a eu une colombienne, on a eu une brésilienne.

- *ah ouais !*

- On a eu, euh... Ouais. On n'en a pas beaucoup mais... on en a comme ça. Là, on a deux allemandes. Parce que, ce qu'on fait aussi, c'est que... on fait en sorte que... on a 33% de nos cours en master qui est célébré en anglais par des anglophones. Je crois qu'on doit être la seule école, euh, française à faire des cours dans leur plaquette, parce qu'on affiche dans la plaquette : « 33% des cours c'est en anglais ».

- *hum, c'est énorme. Du coup, il y a vraiment une volonté de former des professionnels internationaux...*

- voilà. Et maintenant qu'on est, qu'on a renouvelé notre habilitation à l'UIA, notre diplôme est reconnu dans tous les pays du monde. Donc c'est quelque chose d'important, et du coup, ça permet naturellement d'avoir des étudiants, une fois diplômés, bin ils repartent. Il y en a qui repartent, qui sont repartis à Mayotte, t'en a qui sont repartis en métropole, t'en a qui sont restés ici.

- *oui, il y a une grande diversité...*

- Et autre activité ; l'année prochaine, on ouvre le double diplôme archi-ingé. Ce qui va permettre à un étudiant d'ingé d'avoir le diplôme d'archi, et inversement. En fait, on part du principe que, euh, l'étudiant fait, tu fais tes cinq ans, tu as ton diplôme, une fois que tu as ton diplôme, tu te présentes aux admissions, hop, et tu postules pour rentrer dans l'école d'ingé ou d'archi. A ce moment-là, tu as un prof de l'école qui va être un peu ton tuteur, qui va avoir une, un entretien avec toi, qui va déceler, euh, tes manques ou tes points forts, et on va te faire puiser dans la licence... donc tu es diplômé à +5, d'accord ? On va te renvoyer, euh, à hauteur de... je ne sais plus ce qu'on a dit, je crois, d'une cinquantaine d'heures ou une centaine d'heure – je pourrais te passer la maquette, si tu veux – euh, dans la licence, pour pouvoir puiser tes manques, quand t'es ingé, c'est-à-dire que tu as peut-être des manques en art, en... histoire de l'archi, etc. Et donc on va puiser, on va aller chercher tes manques, et d'un commun accord, on va dire « bin écoute, je te propose de suivre ces cours-là, de suivre ces cours-là », aussi bien en première, deuxième, troisième année ; tu vois ?

- *d'accord...*

- Donc tu vas être inséré, toi en tant qu'étudiants, tu vas être inséré dans les effectifs de l'école qui te reçoit. Et après, tu continues ton master. Et on demande un stage obligatoire, je crois, qui est fixé à huit semaines, pendant cette année de transition, en fait. Euh... huit semaines dans une branche opposée, c'est-à-dire que si tu es archi, tu vas faire huit semaines dans un bureau d'études, euh, technique ; si tu es ingé, tu vas faire huit semaines en agence d'archi.

- *du coup, pour avoir le double diplôme, ça veut dire qu'après le bac + 5, on arrive à deux ou trois ans de plus ?*

- tu vas faire 5+3.

- *d'accord. A Marseille, je crois que c'est 5+2, mais ce n'est sans doute pas plus mal + 3.*

- Bin l'année intermédiaire, nous, on la juge, on la juge utile. Alors, on pourrait très bien commencer, après les étudiants, ils ne font plus rien quoi, ils font que ça. Et on pense qu'il faut aussi donner le temps de l'apprentissage, et puis souffler aussi, quoi. Tu vois. Parce que tu as besoin de te construire aussi dans, dans la vie du travail, quoi, pas uniquement dans la vie universitaire. [...] Alors

que cette année intermédiaire, euh, l'année intermédiaire, elle te permet de faire du stage en bureau d'études ou en agence d'archi. Ça donne une expérience de terrain, qui est non négligeable. Et puis...et ça te permet de te...euh ouais voilà de te gonfler sur des sujets qui te... Voilà.

- *Du coup, tu disais que quand même vous n'avez pas trop de relations avec Montpellier. Mais par exemple, ils ont un master qui s'appelle Métropoles du Sud...vous ne travaillez jamais avec eux ?*

- On a aucun profs...

- *Ne serait-ce que des workshops... [Pierre Rosier fait non de la tête avec un léger sourire] ...Hum d'accord.*

- On a organisé la semaine des outre-mer à Montpellier, et...bon, bin il y avait, euh...[son téléphone sonne, il répond] Euh, oui donc, la semaine des outre-mer, je l'ai organisé...avec plusieurs choses à Montpellier exprès pour faire connaître l'école...et il n'y a pas eu, on n'a pas été forcément accueilli...Enfin, il a fallu qu'on, qu'on mobilise les gens, quoi. Mais voilà.

- *et en étant une antenne de Montpellier, c'est compliqué d'établir des réseaux avec d'autres écoles d'architecture...*

- euh, oui et non, parce que finalement je l'ai fait, hein, je l'ai fait. On essaye de faire des...[le serveur nous interrompt]. Oui, euh, avec les autres écoles, alors pour l'instant, on n'a pas, euh...de liens particuliers, si ce n'est par exemple avec Serge Briffaud, l'école d'archi et de paysage, mais c'est plus sur le volet paysage. Euh ensuite, c'est des personnes qui interviennent, euh...qu'on interpelle pour des jurys. Par exemple, on a eu une fois quelqu'un de Saint-Etienne. Là, on a eu quelqu'un, Alexandre De La Foye, qui a été cité...

- *oui, je le connais bien, c'était mon enseignant à Marseille, et maintenant, on est tous les deux au CRENAU à Nantes [rires].*

- Ah bin oui ! voilà.

- *il était même dans mon jury de PFE.*

- ah oui, bin nous, il est venu pour notre PFE au mois de juin, il est venu à La Réunion. Donc voilà. Donc tu vois, c'est le genre de relations qu'on a en place. Euh là avec Emmanuel Dufrasne de Strasbourg, on devrait monter quelque chose. Euh voilà. Maintenant, on est ouvert à tout le monde, euh, tous ceux qui veulent bien travailler avec nous, intelligemment. Euh, on a aucune exclusivité. Plus il y a des passerelles et plus il y a des échanges comme ça.

- *Alors sujet qui fâche un peu, dans mon intervention quand je citais Farrah, une enseignante à Maurice, elle disait que l'objectif c'est de former les étudiants aux problématiques locales qui sont actuelles vu notre monde mondialisé. A La Réunion, même si ce n'est pas de la même manière, c'est quand même un même objectif, j'ai l'impression...*

- Bien sûr, ouais.

- *il y a tant de différences ? Je parle purement pédagogiquement...*

- alors, je ne sais pas, je ne connais pas les détails du projet pédagogique de, de Maurice, donc...Et...alors, c'est vrai que cette histoire de Maurice, elle s'est mal enclenchée pour moi, parce qu'on a été surpris, on l'a su deux mois avant l'ouverture, quoi. Et Montpellier aussi, les gens de Montpellier aussi. Donc, euh, c'est vrai qu'on l'a un peu mal pris. Non pas qu'il faille empêcher quelqu'un d'aller où il veut ; Christian Dautel l'a bien dit. Euh, il s'est fait un petit peu...enfin, il y a eu une grosse réunion de, de mise au point au ministère, euh, quelques semaines après, parce que le préfet a été informé de la création de cette école par moi.

- *ah oui.*

- Donc, il n'a pas tellement apprécié que personne ne le tienne au courant qu'il se passait quelque chose à une demi-heure d'avion [le serveur apporte nos cafés]. Donc c'est monté très vite, hein, c'est monté jusqu'au question qui été au gouvernement, euh, au parlement. Les députés de La Réunion sont montés au créneau en disant « qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est que ça ? on veut avoir des explications ». Voilà. Ce qui est dommage c'est que ça n'a pas été fait en amont...

- *avec des discussions préalables...*

- voilà, parce qu'on aurait pu trouver, euh, une synergie intéressante, vu que nous même nous étions...nous avons été contacté par Maurice. Et, euh, ça a permis d'accélérer aussi cette, l'autonomie dont on parlait tout à l'heure, parce que c'est un projet dont j'avais parlé, moi, à Montpellier. Le conseil d'administration de Montpellier n'avait pas jugé bon de rebondir sur l'opportunité de s'investir à Maurice. Donc finalement...bin comme Montpellier, euh, trainait des pieds, Maurice s'est adressé à Nantes. C'est de bonne guerre. Par contre, Nantes aurait pu nous informer, et Maurice aurait pu nous informer ; c'est-à-dire que moi, à l'époque j'avais...c'était en deux milles, euh, c'était en 2007, non 2014, donc...

- *elle ouvre en 2016, l'école à Maurice...*

- Euh alors je ne sais plus...bon ou alors ça devait être deux milles...bref, je vais me tromper, je vais être honnête, je ne vais pas dire de bêtise. Euh, j'avais demandé à...à l'architecte, ancien président de l'UIA, euh, un architecte mauricien qui m'avait interpellé, qui m'avait sollicité pour cette création de l'école. Et je lui avais dit...Moi, quand on a fait les entretiens du patrimoine de l'océan Indien, n°2, je l'avais invité...je l'avais proposé comme président d'honneur de notre entretien du patrimoine. Lui, il savait déjà mais il ne m'en a pas parlé alors que je l'avais...donc voilà.

- *tout le monde savait que ça serait un peu délicat et faisait l'autruche...*

- Bien sûr, exactement ! Et ça, ça nous a, ça ne nous a pas plu. Euh voilà...en prenant un peu La Réunion de haut en disant « bon, ce qui se passe à La Réunion...ça n'a pas trop de poids, et puis finalement, vous n'avez que la Licence », parce qu'à l'époque, on n'avait que la Licence. On a été, un sentiment d'être pris de haut, voilà quoi. L'impression qu'à La Réunion, il n'y avait pas...il n'y

avait pas l'étoffe, il n'y avait pas les connaissances, il n'y avait pas le...suffisamment de compétences pour...Et à partir de là, tout s'est accéléré pour nous. Le Ministère a bien vu les limites de fonctionnement de l'école, à 10 000 km de Montpellier quoi.

- ça a été un mal pour un bien...

- voilà. Mais je te donnerais le...mais tu veux...c'est pour ta thèse tout ça ?

- oui, parce que j'essaie de remettre un peu en perspective avec ce qui se fait maintenant, pour ne pas avoir un regard purement historique. Parce que je trouve que, même si les enseignements que j'étudie c'était il y a 30 ou 50 ans, ils sont encore très actuels. Et puis, dans les écoles d'architecture françaises, il y a toujours des enseignements spécialisés sur...maintenant, on ne parle plus de Tiers-Monde, mais il y a toujours des enseignements sur ça. Et c'est même ces enseignements qui m'ont amené à interroger de manière historique leur création. [on discute – surtout moi - encore un peu de mon sujet de thèse] Donc, la création en soi...se dire de créer une antenne - même si ce n'est pas les mêmes époques, 1988 et 2016 – que les écoles françaises créent des antennes dans les DOM, je trouve ça assez étrange que ce soit des antennes et pas une école en soi, même si effectivement il y a des questions de...

- il y avait, il y a plusieurs choses, il y a plusieurs paramètres, en fait. C'est que pour créer une école, il faut...ça demande de l'investissement, ça demande de mobiliser des budgets. Nous, on est seulement, là, sur un budget à peu près stabilisé. Il a fallu beaucoup de temps, ouais, ouais. Donc ça demande du temps, tu ne peux pas créer une école comme ça. Tu as la question des locaux, là aussi, c'est des investissements. Là, on est sur des nouveaux locaux là. Mais tu ne mobilises pas là non plus des, des fonds pour créer des locaux aussi facilement. Il faut être sûr d'avoir le public, que tu aies suffisamment de demandes.

- c'est pour ça qu'il y a eu un audit aussi avant...

- oui, mais entre l'audit et la réalité des choses, tu sais, des fois il y a des petits écarts. Et puis le quatrième point, c'est la compétence des enseignants [le serveur revient], la compétence de l'équipe enseignante. Comment tu dispenses l'enseignement ? Avec des forces locales ? Avec des forces extérieures ? Tu vois, ce n'est pas...

- par exemple, en 1988, même avant dès 1986, quand le projet de créer une antenne à La Réunion, avec en plus un titulaire qui est de Montpellier, métropolitain, les réunionnais ne se disent pas « bon, on n'est pas dans le néocolonialisme, mais presque... » ?

- Huum, non, parce que Jean-François était quelqu'un de très, de très, euh...enfin qui avait une approche, lui-même, très facile, très intégrée, et euh, il n'avait absolument pas la posture du conquérant qui, du métropolitain qui arrive et qui impose, voilà...donc ça s'est fait relativement, enfin ça s'est fait...enfin, sous cet aspect, ça s'est fait facilement. Euh, et puis il y avait quand même la majori...les enseignants qui étaient locaux, donc finalement...L'approche à l'île Maurice est complètement différente, tu vois, ce n'est pas du tout les mêmes...ce n'est pas les mêmes enjeux, ce n'est pas le même public, ce n'est pas...bon, on en a parlé, ce n'est pas le même coût, enfin, ce n'est pas du tout...

- et du coup, si le programme au départ été calqué sur celui de Montpellier, il a fallu combien de temps pour se dire « nous, on veut plus faire face aux enjeux locaux » ? C'était quoi les références au départ ?

- 1988, c'était vraiment...apprendre l'architecture, c'était vraiment sur des programmes nationaux, quoi.

- Et vous leur enseigniez...c'était Bossu et tout ça ?

- A l'époque, ce n'était même pas...parce que Bossu, l'identification, l'intérêt de Bossu est arrivé dans les années 2000, hein.

- hum, dans les années 1980, c'était un moderne, Le Corbusier...

- ouais, ouais, il n'y avait pas de...il n'y avait pas...il y avait une production mais qui n'était pas une production, euh, très...très réfléchi, non je ne dirai pas ça ; ça ne serait pas très gentil pour notre profession, mais c'était une...c'était de la production. Ensuite, il y a eu un temps – je te dis à peu près vers les années 2000 – de prise de conscience que, bin, on avait un patrimoine quand même important dans [?]. Et il y a eu une troisième étape, avec l'arrivée de nouvelles politiques publiques, etc. comme la RTAA DOM et les études pérennes, euh, de faire émerger une autre approche de l'architecture.

- d'accord...

- Même si, il y en avait qui le faisait avant, mais pas autant qu'aujourd'hui. Et l'école a été un catalyseur, a permis de, de...oui, de matérialiser tout ce qui se faisait, de mettre en avant.

- Donc au début de l'école, les étudiants n'allaient pas relever des cases ou des...

- si, oui, des cases créoles, voilà, des cases créoles, mais pas...l'étude même, le sens même de cette architecture-là n'était pas forcément bien identifié. C'étaient les prémisses, si tu veux, on savait que, mais voilà. On faisait de la [?], sans le savoir, c'est plutôt ça. Et puis les choses se sont construites, euh, la pensée s'est construite, et on a réussi à travailler les choses.

- et vous n'avez jamais eu le passage de personnes comme Georges Alexandroff et sa femme ?

- non.

- d'accord, c'est compliqué de faire venir des gens...

- on a eu...alors, on a mis en place, là depuis quelques années, des cycles de conférences. On a pu faire venir euh...Paul Andreu, Philippe Madec, euh...Borel, euh qui on a fait venir encore ? Enfin, voilà quelques grands noms. Euh...Patrick Blanc. Et puis bien d'autres. Euh...des, des Sud-Af aussi, des australiens. Peter Stuchbury aussi, de l'équipe de Glenn Murcutt. Voilà. Et Richard Wright, celui qui...Et Richard, en fait, fait partie de l'équipe de Glenn Murcutt. Ils sont quelques-uns. [...] Il y a un autre Sud-Af qui fait partie de la bande aussi, qui est venu. Donc il y a cette ouverture-là.

- bon, je crois que j'ai à peu près toutes les informations que je cherchais, je comprends un peu mieux comment fonctionne l'école de La Réunion.

- tant mieux [sourire]. Donc je te donne quoi, moi ? je te donne...

[On finit par faire la liste de documents que Pierre Rosier propose de m'envoyer. Puis on discute, de sujets plus personnels comme mes études à Marseille, de ma thèse et de la thèse que souhaite faire Pierre Rosier]

Au sujet de son projet de thèse – Alors, je vais te dire de quoi s'est parti. J'ai participé à plusieurs réunions, séminaires, débats publics, et dans lesquels la population, le grand public s'exprimait. Et souvent, j'ai entendu le grand public dire « vous, les architectes, vous faites de l'architecture importée – alors c'était il y a quelques années, il y a une dizaine d'années – vous faites de l'architecture importée, vous faites de l'architecture internationale. Nous, on perd notre âme, on perd l'identité réunionnaise, etc. ». Euh, et quand on les pousse dans leurs retranchements, on leur dit « mais, c'est quoi pour vous l'architecture réunionnaise ». Et pour eux, c'est les cases créoles [...]. Donc c'est...c'est cette identification-là qu'ils ont en tête. Sauf que ce type de bâtiment, ça fait appel à une fonction particulière qui est l'habitat domestique ; et aujourd'hui, on a du collectif, qu'il n'y avait pas à l'époque ; on a du tertiaire, des bureaux, etc., des centres commerciaux, enfin tout une série de bâtiments qui ont des fonctions qui n'existaient pas à l'époque des cases créoles. Les gens, eux, sont restés... Tu dis à quelqu'un « c'est quoi pour vous l'identité architecturale de La Réunion », bin ils vont dire « la case créole ».

- Oui, ils voudraient que le modèle de la case soit développé pour tout types de fonction, alors que...

- voilà ! et quand tu prends conscience qu'ils ont ça en tête et que pour eux, c'est leur référentiel, bin, y'a un schisme, quoi. Parce que tu dis, ah, bin oui, ils ont ça en tête... si tu veux, c'est vraiment une approche affective, c'est la tête qui parle, la case des parents, la case des grands-parents, c'est...voilà, la petite case, quoi.

- oui, on l'a vu avec l'intervention de Manon. Après, tout le monde venait lui raconter son histoire avec la case Tomi.

- bin voilà. Alors que...Donc on a, on est passé...bin justement par l'époque de défiscalisation où il fallait construire, construire, et c'est vrai qu'on a fait...On a répondu à un instant T à une...c'est...il faut toujours contextualiser les réponses ; pout tout, mêmes les grands faits de l'histoire. C'est facile de dire « ah pourquoi ils ont fait ça à l'époque et tout ? ». Bin parce qu'à l'époque, il y avait un état de connaissances qui était celui-là, et des besoins qui étaient ceux-là, et des pensées qui étaient celles-là. Peut-être que dans, dans...dans 100 ans, on va dire « mais attends, pourquoi en 2019, ils bouffaient des légumes alors que les légumes c'est du vivant ? Ils bouffaient...ils se sont mis à arrêter de manger des animaux mais ils mangeaient les légumes. Les légumes, ça vit ». Si t'as le bouquin de Peter, enfin sur le réseau des arbres, enfin bon. Mais on n'a pas de connaissances...Donc imagine. Enfin voilà, j'ai fait une digression, mais pour te dire que voilà : on répond à un instant T à un problème donné. Et aujourd'hui, on a, on se repose des questions autrement et on adapte l'archi autrement, quoi. Et du coup, j'ai dévié, je ne sais plus ce que je voulais te dire sur les...On a...Donc, oui, il y a eu tout une partie, tout une époque où finalement les réponses d'archi étaient déconnectées du local. Et il me semble qu'aujourd'hui, avec la RTAA DOM et d'autres outils qu'on a et d'autres obligations, l'architecture produite est plus, euh, conforme au territoire. Et ma question, elle est de savoir si est-ce que cette nouvelle architecture produite engendre une image qui pourrait plus parler aux gens, et si les gens se sentent appartenir à ce territoire bâti, là aujourd'hui. Est-ce qu'ils arrivent à s'approprier cette... ? Est-ce que ça devient une référence, pour dire l'architecture de La Réunion, c'est ça ? Oui, c'est ça, je me retrouve dedans, je retrouve la case créole, enfin tu vois ce que je veux dire...

- Si tu te poses cette question, c'est que tu as une première intuition de réponse ?

- [rires] oui !

- en plus en ayant une agence, tu as des retours des habitants...

- oui, oui, je pense, je pense que ce qui est produit aujourd'hui peut, à terme – je pense qu'on est encore dans la construction de l'image – mais je pense qu'à terme, ça permettra de donner une autre image, et une, un ciment, en fait, à tout...un ciment à toute cette image d'architecture produite, et qui devrait devenir une nouvelle référence de l'architecture créole. Enfin, je pense.

- hum, hum. Il y a un truc qui m'a un peu...Je pensais qu'on en parlerait, mais c'est peut-être mon regard d'historienne...parce qu'on a beaucoup parlé d'architecture tropicale, mais on n'a pas parlé des tropicalistes de l'Amérique Latine des années 50-60, alors que c'est quand même lié...

- on ne peut pas tout faire. Non, non, mais il y a plein de sujets qui n'ont pas été abordés, hein. Il y a plein de choses qui auraient pu être développées, mais bon, ça fera peut-être l'objet d'un prochain colloque. Et non, ouais, tu as raison. Et en Australie aussi. Il y a des choses issues de l'Australie...J'avais invité Bruno Stenlo, qui est architecte et qui a une école d'archi avec sa femme en Colombie.

- Ah ouais ?

- Ils font des trucs vraiment super.

- du coup, une école privée ?

- Oui. Tu fais « Bruno Stenlo », tu verras. Euh, ils sont vraiment dans, dans tout ce qu'on a dit là. C'est...Voilà. Je l'avais invité comme conférencier, et il ne pouvait pas. J'avais invité...parce que je voulais avoir quelqu'un de...je voulais avoir un homme et une femme dans chacune des présentations. Je n'ai pas réussi tout à fait, mais presque. Je voulais avoir quelqu'un de, euh, d'Afrique, mais j'ai oublié son nom...j'ai oublié, c'est une femme...

On finit l'entretien en parlant des difficultés à contacter les architectes africains, puis nous rejoignons les autres intervenants du colloque pour une visite de Saint-Denis.

Entretien avec Catherine Bruant, le 20 novembre 2019, durée : 1h30

Catherine Bruant entame la conversation au sujet de mon article sur le programme « Ville orientale » dans les CRAUP. La discussion dérive vers Sawsan Noweir qui suit David Mangin qui part faire son service militaire à Constantine.

CB – Finalement, toute ma génération – enfin Mangin est un peu plus vieux – est partie, dont beaucoup à Constantine. Donc à l'époque, il y avait d'autres gens. Ils ont tous travaillé à l'université de Constantine et, donc, à ce moment-là, on est allés les voir. Oui, il y a eu ce petit article. Mais à l'époque l'ADROS ne travaillait pas du tout sur ces questions, pas du tout. La preuve est que quasiment la même année – c'est moi qui avais piloté les deux projets qu'on avait déposés pour des subventions du ministère – les deux projets de recherche étaient sur la Banlieue et l'autre sur [Alfred] Agache. Vraiment rien à voir. Et on a un peu l'impression en lisant vos articles que les choses se sont installées comme ça...

DA – Oui, c'est plus tardif. D'ailleurs, quand j'ai rencontré Jean-Charles Depaule, il ne m'a pas parlé de Kamal El Kafrawi alors qu'il a un peu enseigné avec lui à son retour du Caire. Ce n'est que Philippe Panerai qui m'en a parlé.

- Oui, et Panerai est arrivé très tardivement sur ces thématiques aussi.

- Oui, il me disait même qu'au départ, il n'en avait pas vraiment envie.

- Bin non. En plus – vous prenez une période finalement assez courte du point de vue de l'histoire en général bien sûr – entre le début des années 1980 et la fin des années 1980, il s'en est passé des choses. C'est une période extrêmement riche en événements, notamment pour les écoles d'architecture avec la mise en place des réformes, etc. Donc, on ne peut pas mélanger comme ça. Le plus important est de faire une chronologie, pour que vous puissiez poser les choses pour ne pas mélanger les choses. [...] C'est au début des années 1980, certes, mais après 1982. Or, le Cahiers de la recherche sort en 1982 ; cela veut dire qu'il a été fait en 1981. Il y a une année de battement, et donc, il s'en est passé des choses. Il n'y a pas qu'un ministère, il y en avait plusieurs : il y avait donc une volonté politique. Je ne sais pas si vous vous souvenez mais Mitterrand a été élu en 1981.

- oui Mai 1981.

- Voilà. Donc il y a eu un peu des choses qui se sont passées de ce côté-là. Donc ce n'est pas une émergence spontanée, juste parce que les gens y sont allés faire leur service militaire. Certes, cela a joué : parce que pour certains, c'était la première fois qu'ils voyageaient vraiment. Mais ce n'est pas exactement comme cela que les choses se sont passées, c'est-à-dire qu'il y a eu une volonté politique dans l'affaire.

- Oui, il y a aussi le sommet de Versailles en 1982.

- Oui mais de 1981 à 1982, il s'est passé des tas de choses.

Voilà, donc, moi je suis arrivée au ministère en 1980. J'ai été embauché au CNRS assez tôt, début 1980. Et j'ai été détachée immédiatement au ministère pour filer un coup de main à Jean-Louis Cohen qui venait de débarquer, pour récupérer les Cahiers de la recherche architecturale puisque François Chaslin s'en allait (il a fait quelques mois en fait), et pour m'occuper d'organiser la recherche dans les écoles... c'était le début de la recherche. On était sur les financements du CORDA. On était très peu, on pouvait compter les chargés de mission sur les doigts : il y avait [Pierre] Granveaud, [Claude] Genzling, [Claude] Soucy qui s'en allait... En tout cas, c'était vraiment le début de la recherche, après [Jean-Paul] Lesterlin qui était mort [1979]. Mais tout cela s'est passé en quelques mois finalement. A ce moment-là, en novembre 1980, j'ai vraiment pris un domaine en charge et j'ai été appelée par le ministère des Affaires étrangères parce qu'ils avaient été contactés pour la question des archives de Michel Ecochard. Il essayait de joindre dans tous les sens, parce que Michel Ecochard était un personnage extrêmement compliqué. Un architecte – je ne sais pas si vous voyez – qui a travaillé sur Casablanca, sur le Liban, sur Paris, qui s'est beaucoup disputé avec les différents gouvernements successifs. Bref. Il avait des archives monstrueuses et il n'avait surtout plus un rond. Il avait un atelier dans le 14^e arrondissement rempli, rempli de dessins, de photos, surtout des photos, des photos de ses campagnes en Syrie puisqu'un de ses premiers postes était en Syrie. Il faisait de l'avion donc il y avait des photos prises d'avion. Je vous dis cela parce que cela a été un événement un peu déclencheur. Il fallait que ce vieux monsieur – qui est mort quelques années après [1985] – trouve un moyen de décharger tout ça, parce qu'il ne pouvait plus louer son atelier. C'était assez énorme, il y en avait dans tous les sens. Donc ça, c'était une chose.

La deuxième chose est qu'il y avait des problèmes sur des sites, notamment en Syrie et en Egypte du point de vue du ministère. A l'époque, c'était madame de Cossé-Brissac [Marie-Pierre] qui dirigeait le service. Je ne sais pas si vous savez mais la France avait des Instituts... bon il y en a encore quelques-uns.

- Oui, ce qu'on appelle aujourd'hui les UMIFRE... ?

- Oui, enfin, il y en a beaucoup qui ont fermé. Il y avait des écoles aussi. Le problème était que les équipes de recherche... cela concernait surtout les archéologues mais pas qu'eux. Les français étaient très bons en archéologie ; peut-être moins bons que les italiens mais bon. Il y avait de bonnes équipes mais sur le terrain cela se passait assez mal entre les équipes. Notamment avec des équipes qui commençaient à travailler sur le développement urbain, des choses comme ça. En tout cas, cela se passait mal. C'étaient surtout des géographes, ou des historiens... il y avait déjà André Raymond. Cela ne se passait pas très bien donc ils ont contacté le ministère, et c'est moi qui ai été chargée de ce problème. Qu'est-ce qu'on fait ? L'idée était d'aller voir. Et d'un coup, je tombe sur quelqu'un qui me parle d'un problème en Egypte parce que mère Thérèse qui travaillait sur les décharges du Caire et il fallait, je ne sais pas quoi, essayer de coordonner tout ça. Donc il y avait un problème politique importante. Voilà, ça, c'était une chose.

- Donc, ça, c'est le début des observatoires urbains ?

- Non, pas encore.

- Oui, je veux dire que c'est ce qui va les lancer, plus tard.

- pas du tout. Pour l'instant, c'est ça la demande. D'un autre côté, effectivement, Jean-Charles Depaule qui, lui, au LADRHAUS où, malgré la belle image que l'on veut en faire, les gens ne se sont jamais bien entendus. Après De l'ilot à la barre, il y avait beaucoup de tensions et Jean-Charles Depaule n'avait plus envie de rester à l'école d'architecture de Versailles. Il était mon ami. On en a discuté. A l'époque, il avait plein de contacts en Egypte puisqu'il y avait fait son service militaire. Il était rentré avec dans ses bagages Sawsan Noweir, qui gardait ses enfants, et qui s'était inscrite – puisqu'il fallait bien qu'elle ait un statut en France pour un visa – à la faculté pour faire un master, auquel on a tous aidé d'ailleurs. Bref [...]. Sawsan n'était pas professeur au départ. C'est moi qui lui ai donné un contrat d'ingénieur de recherche, bien après. Donc vous voyez, elle n'était pas du tout liée à l'école. Voilà, les choses. Jean-Charles Depaule, comme vous savez, fait de la poésie depuis longtemps. C'était son hobby et c'est devenu son activité principale. Donc, il avait des contacts aussi en Syrie. Or, il se trouve que j'ai fait « tilt » : des contacts en Syrie, il avait envie de refaire un certain nombre de choses, il voulait peut-être développer des enseignements...il voulait développer un enseignement sur le relevé habité. Des relevés habités, j'en ai fait sous sa direction mais en France, en banlieue. L'idée était, comme à l'ambassade de France en Syrie il y avait toujours la question des archives d'Ecochard dont une partie était restée en Syrie, d'une première chose. Et l'idée à émerger d'ailleurs dans une réunion, je ne sais plus exactement mais fin 1980 [...cherche quelques lettres de Jean-Charles Depaule...] ...C'était un petit mot dans lequel il disait que les propositions que j'avais faites...j'avais fait deux numéros des Cahiers de la recherche, sur un sujet sur lequel j'avais déjà travaillé, et après il fallait bien trouver un sujet donc je lui dis « pourquoi on ne ferait pas le numéro Syrie ? ». Bon, il n'avait pas l'air fortement chaud. [elle lit une lettre du 20 janvier 1981] « Pas tout à fait satisfait de l'entrevue d'hier. La faute du manque de sommeil pour sûr. Oui à ta proposition ». L'idée était que pour faire exister les choses, il faut publier. Donc il fallait essayer de faire quelque chose. Et si vous regardez bien ce numéro des Cahiers, il y a très peu de liens aux écoles. Quel est le lien aux écoles ? On va regarder. [...] Donc voilà, on est parti sur cette idée-là. J'ai fait immédiatement un voyage en Syrie et Depaule m'y a rejoint. Je suis allée voir Irène Labeyrie. Je la connaissais bien puisque j'étais à l'Union des étudiants communistes quand j'étais étudiante et qu'elle était responsable de l'Union des étudiants communistes à UP n°1.

- *D'ailleurs, petite parenthèse : vous avez fait vos études à UP n°1 ou UP n°3 ?*

- Non, à UP n°3.

Donc Irène Labeyrie habitait à Damas avec son mari, puisqu'elle avait épousé en France un syrien qui avait fait ses études en France (et qui n'était pas du tout architecte). Donc on s'est retrouvé à Damas, juste en plein milieu des premiers événements de Hama...Ils étaient en train d'encercler la ville et de la faire brûler...j'étais bouclé pendant un mois et demi là. Donc j'ai passé mon temps à travailler sur les archives d'Ecochard que j'ai rencontré parce qu'il était venu aussi à ce moment-là. Bon donc cela a donné ce numéro. Et j'ai rapporté tous ces fameux dessins que j'ai fait sortir de Syrie ; ce qui d'ailleurs m'a valu une journée au poste où j'ai eu la peur de ma vie parce que j'avais un rouleau de dessin. Qui y avait-il en Syrie ? Il y avait Jean-Claude David, géographe, à Alep qui est devenu un ami et Dominique Hubert, qui a fait ses études avec moi, et qui lui était à Alep en tant que VSNA.

Donc tous ces dessins ont été fait soit par Dominique Hubert soit par des gens de Syrie. Irène Labeyrie est en France maintenant, elle est la fille d'un écologiste et communiste aussi [Vincent Labeyrie]. Muhammad Roumi, malheureusement, je ne suis pas sûre qu'il soit toujours vivant. Et puis, il y avait Robert Illbert à qui on a demandé un article plutôt sur le Caire puisqu'à l'époque il était au CEDEJ au Caire. Non, il était à l'université du Caire, pas encore au CEDEJ.

- *Il faisait sa thèse sur Héliopolis.*

- Voilà, tout-à-fait. Il n'avait pas encore fini sa thèse puisque je suis allée à sa soutenance. Donc on a fait un numéro qui est parti de la Syrie mais où on a mixé...Et puis vous pouvez voir qu'il y a très peu de gens [du programme « Ville orientale »]. Effectivement, Philippe Panerai a fait un article ; mais parce qu'on lui l'a demandé et il l'a fait à propos d'un livre et non sur une étude. Quant à l'introduction qu'on a signée tous les deux, comme à son habitude, Jean-Charles Depaule était prudent et n'écrivait donc pas grand-chose. C'est la grande prudence de Jean-Charles Depaule, même quand on parle avec lui, parfois il ne dit rien. Donc c'est grosso-modo moi qui ai écrit l'introduction. Et pourquoi j'ai écrit cette introduction comme ça ? Premièrement parce que j'étais militante de gauche. Et deuxièmement parce qu'à la même époque, on fermait des écoles en France, et j'avais été chargée...parce qu'à l'époque il n'y avait pas grand monde dans les ministères. Disons que quand la Gauche est arrivée, elle n'a pas mis ses cadres. Souvent, les gouvernements mettent leurs cadres dans les ministères et virent les autres. La Gauche a choisi de garder les cadres dans un premier temps. Donc il n'y avait pas grand monde à qui faire confiance pour écrire des choses. Donc je me suis retrouvée à écrire des choses pour Mitterrand, et notamment des discours. Et donc à un moment, il devait aller au Caire pour parler du développement du français à une époque où on fermait des écoles. Donc il y a des trucs qui sont un peu agressifs, tout en restant calme puisqu'il s'agit d'une revue qui était publiée par un ministère.

Bon, il y avait dans la boucle des gens qui travaillaient déjà sur ces questions. Il y avait Samir Abdulac essentiellement. Serge Santelli était déjà allé en Tunisie et s'est marié quand même...donc il est très lié à la Tunisie ; mais il faisait de la recherche, c'était les débuts des crédits recherche. [...me montre le n°13 des Cahiers recensant toutes les recherches financées...]. Sauf que là [dans ce numéro], il s'agit des financements CORDA ; mais il y avait d'autres financements comme ceux de ce qui va devenir le Plan Construction. Et les premières recherches d'Abdulac, Santelli, etc. sont plutôt financées par là.

- *Oui, et certaines équipes, comme à La Villette, feront des recherches quasiment qu'avec le Plan Construction.*

- Oui mais le Plan Construction, c'est après. Il ne faut pas mélanger.

Alors qu'est-ce qui s'est passé à la sortie de ce Cahiers ? Il a eu un impact important parce qu'à l'époque il y avait un intellectuel qui s'appelait [Jean-Pierre] Péroncel-Hugoz à qui j'ai envoyé un exemplaire. Je ne doutais de rien donc j'envoyais la revue très largement, à toute la presse. Et on a eu une « Une » du Monde, on a fait la première page. [...] Ce numéro a donc d'un seul coup lancé le domaine, ce qui a permis d'ouvrir une sorte de boîte avec des crédits qui permettaient de faire fonctionner la recherche, sur quelque-chose qui effectivement s'appelait « Architecture comparée ». A l'époque, on faisait de la littérature comparée, etc. ; c'était copié sur d'autres domaines. Donc là, il y avait Pierre Clément qui avait travaillé sur la Chine. Mais pourquoi Pierre Clément s'y intéressait tant ? C'est un immigré d'Algérie. Donc Pierre et Sophie, Charles Goldblum, Santelli bien évidemment, Abdulac, etc. Bon les choses se sont mis en place mais il n'y avait pas qu'eux. Il y avait déjà beaucoup de monde à l'ESA.

- *Oui, il y avait un Labo Tiers-Monde avec Michel Jausserand.*

- Et Fouad Awada, vous le connaissez ? Quand j'étais étudiante, je faisais des classes de loisirs ; j'étais monitrice avec Fouad Awada. Et puis, il est devenu le directeur de l'APUR pendant plus de 20 ans. Voilà son mémoire de diplôme.

[...On commence à regarder les documents qu'elle a sortis pour les commenter en même temps...]

Voilà, donc « Maisons à patio » (Abdulac, Borie, Pinon, 1982). C'est le Plan Construction déjà...Il y avait déjà Claude Genzling. C'est le CORDA.

Et puis, il y a eu la thèse de Mercedes Volait. J'espère que vous êtes allés voir Mercedes ?

- *Pas encore non.*

- C'est important quand même. Dès qu'elle a soutenu son mémoire de diplôme sur le Caire où elle avait invité Jean-Charles Depaule, on s'est vu et je l'ai envoyé en Egypte quasiment tout de suite après. [...]

[...Evoque Bruno Lavergne, Jean-François Mounier, Catherine Rochant qui a continué...]

Donc qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? tout s'est enchaîné très vite. En 1983, toujours dans cet élan de rapprochement avec les différents ministères, j'étais allée voir le ministère de la Recherche. A l'époque, il y avait un contact tout-à-fait intéressant, que j'aimais bien et qui m'aimait bien, qui était Antoine Haumont, le frère de Bernard (ancien directeur du SRA). En 1983, ce n'était pas encore Bernard mais Claude Prélorenzo. On a organisé à l'IFA...puisqu'effectivement on a accroché à l'IFA en 1982 cet enseignement « Architecture comparée », c'était un moyen technique car c'était inter-UP. Il fallait pouvoir donner l'argent quelque part et puis il fallait alimenter l'IFA puisque c'était le tout début. Florence Contenay venait d'en prendre la direction. Donc on a accroché là « Architecture comparée » avec un département tenu par Pierre Clément. Et en 1983, une journée a été organisée à l'IFA sur le Caire, sur les questions des différentes équipes présentes au Caire. Il y a eu beaucoup d'équipes présentes. La journée était coorganisée avec le ministère des Affaires étrangères et le ministère de la Recherche. A la fin de la réunion, on s'est réuni avec Robert Ilbert et j'ai proposé un texte de synthèse qui était la déclaration de l'Observatoire urbain. L'Observatoire urbain, c'était calqué sur les observatoires agricoles qui existaient déjà et qui permettaient de mettre en relation des équipes, de créer une structure d'accueil. Parce que quel était le problème ? Le problème était qu'il y avait des conflits de terrains entre les équipes qu'on ne peut pas imaginer, c'est-à-dire qu'il y avait des gens qui interdisaient aux autres d'aller sur un terrain, « c'est mon terrain ! ». Mais il y avait d'autres problèmes comme simplement le fait qu'il était très compliqué d'avoir des informations, d'avoir des cartes pour les géographes, etc. C'était impossible au Caire à l'époque. Donc l'idée était de faire une structure cofinancée par plusieurs ministères qui permettait d'être une espèce de structure ressource, qui fasse de la cartographie, de l'archivage, qui crée une bibliothèque, etc. pour aider les équipes locales. Ce qui permettait aussi de mettre en relation les gens et de finalement faire un peu le tampon entre les équipes.

- *J'ai regardé la table ronde organisée au 2015 à l'Institut du Monde arabe sur les Observatoires urbains, où il y avait justement Mercedes Volait, où une personne expliquait que le but était aussi de mettre en relation les chercheurs et les praticiens.*

- Oui, oui, quand je vous dis « les équipes », il ne s'agit pas que des équipes de recherche. Le ministère des Affaires étrangères avait géré les français qui débarquaient au Caire et faisaient n'importe quoi. La première fois, ils m'ont parlé de Mère Thérèse et ce n'est pas une chercheuse. Qu'est-ce qu'on fait ? ça part dans tous les sens, il y avait des plaintes quand même. Donc, moi, je l'ai évidemment axé plus sur la recherche. Et ce texte a donc été le texte fondateur des Observatoires. Depuis, le CNRS a dit que c'était eux qui avaient tout fait et que c'était Jean-Charles Depaule. Mais Jean-Charles Depaule est arrivé bien après. Il n'était même pas à cette réunion. Mais évidemment, c'est plutôt mieux que ce soient les garçons plutôt que les femmes, et puis ça les arrangeait de dire que c'est le CNRS alors qu'il n'était pas du tout impliqué dedans. Donc Robert Ilbert était au CEDEJ et il fallait faire les choses. Et il y avait Mercedes Volait qui voulait y retourner. On a fait un deal et elle est partie un peu comme ça, c'est-à-dire sans aucune garantie. J'avais trouvé trois francs six sous mais je n'avais pas de garantie de la pérennité de la chose : pas de garantie sur son salaire, sur la pérennité de l'institution, etc. On a lancé le truc comme ça avec Robert et Mercedes qui est partie pour le monter. C'était une folie furieuse mais voilà comment ça s'est passé.

[...on regarde ce qu'elle a dans ses archives...]

J'ai suivi de près l'observatoire puisqu'il fallait le doter, trouver de l'argent, trouver des locaux. Je me suis super bien entendu avec Jean-Claude Vatin, qui a pris la direction du CEDEJ et qui a ensuite enseigné à Londres. J'ai fait venir Frédéric Edelmann au Caire. C'est-à-dire que pendant longtemps j'ai continué à faire du lobbying pour que les choses puissent exister. Avec Jean-Claude, on a réussi à se débrouiller pour impliquer différents ministères. Après, il y a eu l'arrivée de Jean-Luc Arnaud. D'abord, celle de Jean-Charles Depaule. L'arrivée de Jean-Charles Depaule, pourquoi et comment ? Jean-Charles n'en pouvait plus d'être enseignant à l'école [de Versailles] et a donc déposé un dossier de demande d'intégration au CNRS, en tant que Chargé de recherche 2 (CR2). Il a été retenu en première instance puis rejeté, donc cela a été tout un bins pas possible. C'était le début de la Commission transversale où je siégeais. L'idée était qu'on fasse recruter Jean-Charles Depaule par la commission transversale et qu'ensuite on le fasse détacher du CNRS. Les gens de la commission transversale étaient d'accords qu'on le fasse détacher pour qu'il aille à l'Observatoire, ce qui lui permettait d'intégrer le CNRS et ce qui nous permettait d'avoir quelqu'un de sérieux. Ce n'est pas que Mercedes n'est pas sérieuse mais elle était encore très jeune. Il fallait surtout quelqu'un qui soit capable de discuter avec les autres équipes. C'est donc ce que nous avons inventé avec Vatin et Haumont. Cela ne s'est pas passé comme ça exactement au départ... il devait d'abord être affecté à l'école d'architecture de Versailles puis être attaché immédiatement...enfin bref, cela a pris quelques mois ; il a fallu taper un peu du poing sur la table lors d'une réunion pour que cela se passe comme ça. Et Jean-Charles n'en parlera jamais parce que, pour lui, c'est comme s'il n'avait pas gagné ses médailles parce qu'on est un peu intervenu. Mais il y a plein de gens comme ça, ce n'est pas dramatique. Je sais qu'il était un peu fâché mais c'est néanmoins comme ça que ce sont passées les choses. Et tous ces documents sont des preuves [lettres et rapports de Jean-Pierre Dupont et Bernard Haumont]. Ensuite les choses se sont ouvertes. Non, même avant 1985. L'observatoire ouvre en septembre 1984, Mercedes débarque. En décembre 1984, je fais venir Le Monde et Frédéric Edelmann fait encore une « Une ». Les choses prennent de l'ampleur et la première lettre d'information sort en 1985. Ensuite, il y aura des lettres continuelles. Après, c'est l'histoire de l'Observatoire du Caire. Pendant ce

temps-là, on fait les mêmes opérations sur Istanbul. Je pars avec Pinon et monte une opération cette fois-ci à l'Institut français d'archéologie orientale [IFAO]. Puis, il y en a un qui ouvre dans la foulée au Liban. Et parallèlement, après une réunion qui a eu lieu à la bourse du commerce dont je ne me souviens plus la date, avec Pierre Clément et les acteurs économiques d'échanges France-Chine, on décide d'un Observatoire sur la Chine, et c'est Françoise Ged qui était toujours étudiante. C'est pour ça que François Ged dit toujours « C'est Catherine Bruant qui m'a donné mon premier emploi ». Le problème est que j'avais beaucoup d'années d'avance mais j'avais quasiment le même âge que ces gens-là. Sauf que j'avais beaucoup d'années d'avance, c'est comme ça. Donc, c'est vrai ; je suis allée chercher Françoise et c'est comme ça qu'elle a monté l'Observatoire de la Chine [1997]. Au départ, c'était un Observatoire urbain pareil.

- *D'accord, parce que maintenant c'est l'Observatoire de la Chine contemporaine.*

- Oui, c'est après. En revanche, c'était en France parce qu'en Chine c'était impossible. Et sur la même idée, j'ai envoyé Christian Pédelahore au Vietnam mais cela ne s'est pas fait. Voilà donc la politique des Observatoire, qui était parallèle à une politique de l'enseignement et de la recherche. Sur la recherche, effectivement les choses se sont un peu séparées mais c'était logique qu'elles se séparent parce qu'il y avait des gens qui travaillaient beaucoup sur l'espace, les tracés, etc. surtout au LADHRAUS et puis des gens comme Pierre Clément qui travaillait autrement. Et puis les aires géographiques et les aires politiques avaient effectivement rien à voir. Et puis, il y avait Christelle Robin et... mince.

- *Yong-Hak Shin ?*

- Oui mais... Je vais vous dire son nom, j'ai écrit un livre avec elle.

- *Sylviane Leprun ?*

- Oui voilà, qui est morte il y a quelques années. Christelle aussi, il y a 2 ou 3 ans.

- *Il me semble en 2015.*

- Oui peut-être. Je la voyais assez souvent parce qu'elle habitait Montrouge. J'étais plus proche d'eux, plus proche de l'anthropologie. On a ouvert deux réseaux : « Villes orientales » d'un côté et « Architecture Anthropologie » de l'autre. Et je suivais les deux réseaux. J'ai des rapports sur le réseau Architecture-Anthropologie. Pierre, Sophie et Charles ont été plutôt dans le réseau Architecture-Anthropologie avec les époux Sigler en Suisse et plein de monde. Cela a donné le numéro « Architecture et culture » des Cahiers, parce qu'après « Architecture Anthropologie », on l'a appelé « Architecture et culture », ce qui correspondait mieux à l'ouverture interdisciplinaire qu'on souhaitait. C'est à peu près le dernier numéro que j'ai piloté [1992, n°27-28]. Et entre-temps, il y avait eu « Espaces centrés ».

- *Oui et « Cités d'Asie ».*

- Voilà. Peut-être que vous avez des questions ?

- *Pour en revenir à la recherche liée à l'enseignement et votre rôle au SRA, j'ai dépouillé quelques fonds de la DAU aux Archives nationales...*

- Oui le reste est bloqué malheureusement.

- *1982 est une date importante puisqu'apparaît le financement triennale et en même temps un thème entièrement dédié aux « pays en voie de développement » (thème 6) que vous coordonnez.*

- Oui, moi, je trouvais que ce n'était pas du tout un très bon thème... enfin la formulation n'était pas bonne. En tout cas, politiquement, je trouvais qu'elle n'était pas correcte et c'est pour ça qu'on l'a changé après avec « Architecture et culture ».

- *Oui et même avant. J'ai trouvé des notes de Claude Prélorenzo en 1986 qui disait que les « pays en voie de développement » n'étaient pas un thème de recherche en soi mais simplement des aires géographiques qu'il fallait problématiser. Et dès l'appel d'offres suivant, ce thème disparaît...*

- Non mais Claude Prélorenzo n'était pas là en 1982.

- *Non, non, en 1982, c'était Jean-Louis Cohen.*

- Euh, ce n'était pas Jean-Louis Cohen non plus. Il n'était pas chef du BRA, c'était un gars qui s'appelait Moracchini (qu'on appelait moracrédi). C'était un administratif qui était chef du BRA. Jean-Louis était comme moi, chargé de mission. On était à la même table, et comme il est très grand, il me marchait sur les pieds. On a été pendant des années comme ça. Il n'était pas du tout chef du BRA. Le chef était un administratif, Moracchini, un corse qui ne faisait pas grand-chose. En fait, on avait assez de liberté finalement ; jusqu'au moment où Jean-Pierre Dupont a trouvé que ça allait bien et a donc voulu qu'on s'appelle Bureau de la recherche et plus Secrétariat de la recherche [1982]. C'était au même moment que la commission transversale et tout ça, dans un colloque. Il a tapé un peu sur les doigts. Il fallait rentrer dans l'Administration, ce qui était logique.

- *Ce qui m'a frappé est que bien que ce thème PVD disparaisse pour l'appel 1986/89, un thème transversal « International » est instauré pour que les recherches financées avec le thème n°6 ne se retrouvent pas sans financements.*

- Oui, voilà, c'est « Architecture et culture », une espèce de grande thématique dans laquelle il y avait l'ensemble de ces recherches et qui était énorme. Cela coûtait beaucoup d'argent. Et surtout cette thématique a toujours été cofinancée par plusieurs ministères. C'est-à-dire que si je suis partie du ministère, c'est à partir du moment où l'interministériel n'a plus été possible. Je suis partie en 1993. Quand la crise a commencé à arriver... Déjà en 1991/92, cela devenait compliqué parce que tout le monde essayait de se désinvestir des programmes interministériels. Moi, j'étais chargée de mission interministériel, pas au SRA, donc c'était à la fois le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche avec Antoine Haumont, le ministère des Affaires étrangères avec De Cossé-Brissac et au ministère de l'Équipement qui changeait tout le temps d'appellation. Et puis, il y a eu un moment où tout le monde essayait de reprendre ses billes parce qu'on n'avait pas d'argent et qu'il n'était plus possible de faire de l'interministériel.

- Comme le programme REXCOOP qui été un programme interministériel et qui a duré pendant juste 5 ou 6 ans ?

- Non, ça c'est une chose mais bon... De toute façon, à cette époque-là, tout ce qui est interministériel s'est cassé la figure parce qu'il y avait des restrictions budgétaires drastiques et quand il y a des restrictions chacun essaye de garder ses billes. Donc au début, c'était « ah non mais là c'est vous...là, ça va être vachement compliqué pour l'observatoire ». Et là, c'était Bernard Haumont qui était là et ce n'était plus possible de faire quoi que ce soit. D'ailleurs, il y a eu aussi moins d'argent pour les écoles.

- Oui, Pierre Clément me racontait que certains ministères se rendaient compte que d'autres donnaient de l'argent et voulaient donc que chacun donne pareil.

- oui, c'est exactement ça. Avec « Architecture culture », on a fait un gros colloque et cela a peut-être été la dernière grosse opération cofinancée comme ça, avec une bonne entente. Mais après tout le monde a essayé de reprendre ses billes : le ministère des Affaires étrangères en mettant l'argent plutôt sur l'archéologie, la commission transversale du CNRS s'est repliée au même moment sur la géographie. Finalement l'ouverture à l'architecture a été avec Mercedes et puis, après, cela s'est réduit comme peau de chagrin. Donc il n'y avait plus l'ouverture qu'on avait, et à laquelle on avait participé pour sa création. Une ouverture à la fois interdisciplinaire et politique, c'est-à-dire que l'idée était bien qu'il y avait une parole française, qu'on créait une politique française. Ce n'était pas que chacun bidouille dans son coin. Mais on est revenu après à des points de vue très administrativo-locaux, donc il n'y avait plus trop d'intérêts pour moi dans tout ça.

- Dans une note que vous avez écrit en 1986, vous dites : « Aussi, et peut-être en raison du manque d'initiative ou de l'intérêt tardif du C.O.R.D.A. puis du S.R.A. pour les pays en développement, les potentiels existants dans les écoles et les chercheurs se sont « positionnés » à l'extérieur de la recherche-enseignement. ». D'où vient selon vous ce retard d'intérêt ? Cela semble bien français puisque d'autres architectes étrangers s'intéressaient depuis longtemps aux PVD.

- Oui, c'est français. Il se trouve aussi que c'est vraiment lié à des gens, vous savez. C'est très bête. C'est-à-dire que tout cela s'est enchaîné très vite. Le CORDA, c'était Lesterlin qui s'est intéressé à la maison individuelle et à un certain nombre de choses... mais voilà, ça [les PVD] ne l'intéressait pas. Les réunions du CORDA auxquelles j'ai assisté étaient quand même hallucinantes, chacun y allait de ses idées et puis voilà, il sortait de ces réunions une espèce de synthèse et on distribuait les thématiques à financer. Il n'y a pas eu... Et puis, tout s'est créé quand même très vite ; les écoles d'architecture entre 1968 et puis les années dont on parle – cela fait 10 ans -, il y a eu une direction de l'Architecture au ministère de l'Équipement, dans les écoles il y avait les réformes et là il ne se passait pas grand-chose, et puis la recherche a démarré, et création d'un SRA qui relayait le CORDA. Le CORDA était une espèce de comité qui avait de l'argent... C'est toujours comme ça, en France l'argent de la recherche vient de la DGRST et après il y a des relais. Donc le CORDA était un relais, c'est tout. Mais le CORDA n'était pas fait que pour les écoles d'architecture ; on pouvait répondre à un appel même si on était une association ou n'importe quoi. Les écoles d'architecture, c'est vraiment avec la création du SRA. Il y avait déjà des associations qui faisaient des choses au sein des écoles d'architecture, l'ADROS par exemple, qui répondaient à des appels d'offres du CORDA ou de ce qu'il y avait avant le Plan [Construction]. Mais il y avait très peu de choses. C'est le SRA qui a mis en place une politique de recherche dans les écoles ; il a été créé pour ça.

- Oui, c'est lié à l'histoire de la création des écoles et de la recherche.

- Oui, c'est lié à une histoire institutionnelle. Après, s'il y avait eu un grand militant tiers-mondiste, il aurait peut-être imposé quelque chose... mais il n'y en a pas eu, c'est tout.

- oui et la difficulté des écoles d'architecture à intégrer l'université n'a pas aidé.

- Ce n'est pas une difficulté, c'est que personne n'a voulu. Moi, il y a deux fois quand j'étais au ministère, la première au début des années 1980, où ceux qu'on croyait vouloir porter ce projet ont finalement fait marche arrière et ont eu très peur.

- ah bon ?

- Bin, Bernard Huet n'en voulait pas. Évidemment que non.

- Donc cette légende que les architectes voulaient intégrer l'université...

- C'était compliqué parce que cela voulait dire que... Il faut savoir que tout cela s'est passé en quelques années, très vite. Entre on fait de la recherche et on enseigne, et puis dès la fin des années 1970, on fait des projets, le star-system se met en place au début des années 1980. Il y avait des aides de l'État, etc. Et on a envie d'être dans des agences. Bernard Huet a créé son agence. Et créer son agence, qu'est-ce que cela veut dire ? Si les écoles avaient intégré l'université, cela aurait voulu dire que les enseignants ne pouvaient plus être dans les agences. C'est tout. On dit que c'est l'Ordre. Oui, mais ce sont surtout les écoles. Elles n'ont pas voulu. Après, si on écoute les uns et les autres ; ils ont tous étaient pour mais cela ne s'est pas passé. C'est bien facile mais franchement je sais exactement ce que j'ai vu. Évidemment que l'Ordre n'était pas pour, évidemment que la profession n'était pas pour mais les enseignants-chercheurs non plus. Enfin pour la plupart, du moins ceux qui étaient architectes – et donc ceux qui étaient entendus. Bernard Huet était super en colère. Cela arrangeait bien tout le monde comme ça. Donc c'est pour ça que si on était un peu tiers-mondiste, on allait chercher des gens à l'extérieur. C'est pour cela si on est allé chercher Robert Ilbert, André Raymond... c'est pour ces raisons-là aussi. Et Pierre Clément, par exemple, qui était déjà chez Arte-Charpentier a fait un truc avec la Chambre de Commerces. Ce n'est pas méchant de dire ça, et c'est n'est pas non plus laid. Mais oui, il était quand même aussi dans les affaires. Et l'Agence Arte-Charpentier a beaucoup construit en Chine. Il faut regarder les choses d'une manière un peu froide. C'est des gens que j'adore, c'était des amis.

- Et la création des CEAA dans tout ça ?

- Alors, c'était bien compliqué. D'abord cela n'a pas concerné que ces problématiques, il y a eu « architecture de terre » à Grenoble, etc. La date exacte, je ne m'en souviens plus mais je peux la retrouver.

- Alors il y a une première habilitation en février 1984 et ensuite une deuxième en juillet 1984.

- Oui, ça c'est l'habilitation. Moi, ce dont je vous parle c'est comment on en est arrivé là. En gros, il n'y avait le doctorat. On était un certain nombre à pousser au ministère, et c'est bien là-dessus que Duport nous calmait un peu. Et il calmait aussi Jean-Louis. On avait toujours le modèle universitaire avec le doctorat, etc. On a largement poussé pour tout ça. Des choses après le diplôme. L'idée est venue un peu comme ça, c'était une espèce de coupe mal taillée dans des formations spécialisées que les écoles ont acceptées très vite. Elles étaient très demandeuse parce que c'était aussi un moyen de rentrer de l'argent parce que les gens qui venaient de l'étranger payaient, et ils payent toujours pour faire un DSA – et parfois, ils payent très cher. Moi, j'en suis revenue depuis. A l'école, j'ai toujours soutenu qu'un master est égal à un master, et qu'un master n'est pas dévalué par un espèce de pseudo master + qu'on avait créé. Mais à l'époque, j'étais vachement là-dessus, comme tout le monde.

- *Et la question se posait de savoir si un CEAA devait prendre la forme d'un DESS, d'un DEA, d'un doctorat...*

- Bin, oui. Un doctorat, non. Mais d'un DEA ou DESS, oui puisque notre modèle était le modèle universitaire ; jusqu'à ce que les choses ne se passent pas exactement comme ça, et que cela s'installe. Il y a eu beaucoup de réticence. De tout façon, il faut se dire aussi qu'il y a un pouvoir des administrations très fort qui est celui de la résistance. On peut toujours vouloir quelque chose... Je le dis beaucoup à mes directeurs d'écoles quand ils avaient des positions contraire à tout le monde : « mais vous savez, c'est difficile de faire bouger l'institution ». Donc on peut toujours s'énervier mais il y a une forme de résistance énorme. Donc les écoles ont toujours résisté à l'introduction à l'université, et de toute façon, il n'y avait plus grand monde pour pousser non plus.

- *Pour en revenir aux Observatoires urbains, dans la table ronde organisée à l'IMA, une personne parlait de l'atelier du Vieux Damas créé dans les années 1970 et qui aurait été un peu précurseur dans la création des Observatoires.*

- C'est complètement faux.

- *D'accord... parce que je connais le travail de Luc Vilan et Yves Ronjon mais c'est après.*

- Oui, c'est bien plus tard. C'est complètement faux. Les premières à avoir fait des relevés, c'est moi avec Irène [Labeyrie]. Il se peut que Roujon dise des choses comme ça parce qu'il dit n'importe quoi souvent mais ce n'est pas grave.

- *Ce n'était pas Yves Ronjon, c'est quelqu'un qui y travaille en ce moment.*

- C'est complètement faux. S'il y avait eu un atelier Damas, on l'aurait cité dans le numéro.

- *Ce n'était pas un atelier en lien avec les écoles. Il a cité le nom d'une femme. Je pense que ce sont plutôt des géographes. Il l'a intitulé l'atelier du Vieux Damas. Et après, il a parlé du travail de Luc Vilan et Yves Ronjon mais comme deux choses distinctes.*

- Mais qui aurait pu faire un atelier dans les années 1970 ?

- *Je ne sais pas.*

- Dans ce cas-là, quel lien cela aurait pu avoir avec les Observatoires ? C'est bizarre. Peut-être que des gens avaient fait des relevés, c'est possible mais je suis un peu étonnée. Je suis beaucoup restée en Syrie, on l'aurait su. Ou alors ce ne sont pas des français. Jean-Claude David a fait des relevés sur Alep. Franchement, je ne vois pas du tout. Il y avait Samir Abdulac mais il a travaillé plutôt sur les années Ecochard, pas sur le vieux Damas. Et Irène avec Muhammad Roumi. [...] Il y avait aussi des allemands qui ont fait un relevé de la vieille ville de Damas. Si les travaux précurseurs, ce sont ceux d'Ecochard.

- *Dans les IFRE et notamment avec les Observatoires, l'APUR ou l'LAURIF sont beaucoup intervenus. Comment cela se passait ?*

- Mais c'est bien après.

- *Oui dans les années 1990/2000. Mais comment cela s'est mis en place ?*

- L'observatoire urbain était fait pour être une structure ressource. Donc à partir du moment où il y avait une structure ressource sur place... Je suis allée une fois avec eux [l'APUR ?] au Caire. Ils faisaient une présentation au CEDEJ et ils utilisaient le matériels rassemblés à l'Observatoire.

- *Donc cela a favorisé leur présence et l'existence de projet français ?*

- Bien sûr. Pour le ministère des Affaires étrangères et pour l'Etat, c'était évident que créer une structure comme ça... C'est un peu ce que je racontais sur les écoles françaises : si on veut faire du développement, il faut qu'on ait une présence. Et la présence de l'Observatoire urbain a été une présence importante pour un développement de la recherche ou même de travaux faits par les équipes françaises. C'est évident, bien sûr. C'est comme une école française qui permet le développement économique de la France dans un pays.

- *Oui tout à fait, mais j'ai parfois un regard encore assez naïf : cela m'a surpris que ce soit l'LAURIF qui fasse le plan d'urbanisme du Caire.*

- Oui, et c'était à la demande de l'Egypte. Bon d'abord, l'APUR a été dirigé par Fouad Awada pendant très longtemps, qui été... Bon il y a toute une convergence de choses. Et puis, c'est Paris quand même. Et il y a toujours eu des échanges Paris-Le Caire. Donc ce n'est pas...

- *Non, mais cela aurait pu être fait par une agence égyptienne.*

- Non, non [rires]. Oui, je pense que vous êtes un peu naïve [rires]. C'est ce que j'ai voulu vous dire : ce n'est pas un sujet facile, c'est un sujet éminemment politique donc tout ne sera pas dit, forcément. Quand j'ai débarqué en 1982, je me suis dit « oulala, je suis en train de me mettre dans un truc, je ne suis pas préparée ». J'avais un diplôme d'architecte et j'avais fait une licence et un DEA de sociologie. C'est aussi pour cela que j'avais été embauché au CNRS, parce qu'à l'époque il n'y avait pas grand monde qui avait ce cursus. J'ai fait les deux en parallèle. Et j'ai fait Sciences Po quand même pendant 3 ans, en même temps, parce que je me suis dit qu'il fallait que je comprenne. C'était une session de Sciences Po faite pour les Hauts fonctionnaires qui travaillaient à l'international parce que, d'abord il y avait des problèmes de langues, mais aussi des problèmes de compréhension politiques des

jeux stratégiques de la France à l'étranger. Bref, oui, un Observatoire, cela fait parti des jeux stratégiques. D'ailleurs le terme a longtemps posé un problème. J'étais un peu embêté à une époque parce que, suivant les relations politiques qu'on avait avec certains pays, le terme « Observatoire » pouvait poser problème et prêter à confusion. C'était quoi ? On allait observer là-bas ? Bon c'est parti comme ça. A l'époque on est parti complètement naïvement parce qu'en 1983 encore... Bon il y avait les Observatoires agricoles donc je me disais que cela pouvait le faire puisque c'était déjà quelque chose qui faisait l'objet de politiques interministérielles. Mais bon, c'est vrai que ce n'était pas le terme le mieux choisi.

- *Et il y en a eu d'autres ailleurs qu'au proche et Moyen-Orient ?*

- Je vous l'ai dit : un à Istanbul qui existe toujours, au Liban à Beyrouth, Le Caire... Il n'y en a pas eu en Syrie, c'était juste impossible et ce n'était pas forcément utile. Nos relations avec la Syrie étaient un peu différentes. Et puis, après les événements de Hama, la Syrie avait déjà basculé dans autre chose. Il y en a un sur la Chine donc, mais c'est un Observatoire depuis la France. Et la tentative sur le Vietnam et c'est tout.

- *Donc pas au Maghreb ou en Afrique occidentale ?*

- Non. On a travaillé...

- *Pourtant le ministère des Affaires étrangères était particulièrement présent en Afrique.*

- Oui, certes. Mais ce n'est pas lui qui a poussé les Observatoires, c'est nous. Et il fallait d'abord qu'il y ait une demande locale, c'est-à-dire qu'il y ait une surface suffisante d'équipes, d'investisseurs et d'intérêts français dans les villes – parce que c'est quand même urbain – pour qu'il y ait un intérêt de créer ces structures qui demandaient quand même des financements. Même si pendant très longtemps, cela a été trois francs six sous. Enfin pour Mercedes, cela a été ça. Et après, s'est passé à autre chose. Après, ils étaient trois. Mais bon, les gens ne donnent pas de l'argent juste comme ça pour le plaisir. S'il n'y a pas de demande, il n'y a pas de demande et il n'y en a pas eu. J'ai piloté des recherches... Au Yémen, il y a eu des trucs aussi avec [Franck] Mermier, [Paul] Bonnenfant. Mais il n'y avait pas une demande énorme. On ne va pas créer un Observatoire dès qu'une équipe française va travailler quelque part. Il faut qu'il y ait beaucoup plus que ça. Sur le Caire, il y avait plus que ça. Sur le Caire, cela a fonctionné assez rapidement même si localement, il y avait des gens qui étaient très réticents. Mais il y avait Jean-Claude Vatin qui était quelqu'un de complètement ouvert à la pluridisciplinarité. Cela fonctionnait bien, les institutions s'entendaient. Il y avait de la confiance, et c'est comme ça que les choses se font. [...] Et Jean-Claude, quand il y avait un problème, il m'envoyait un mot. C'était ouvert, parce qu'au ministère le courrier ne vous arrive pas directement, il y a un peu de contrôle, de flicage... Mais tout le monde faisait confiance et il était capable de me dire « là, il y a un problème. Est-ce que tu peux faire ci, faire ça ? ». Et on réglait ça comme ça. Ça allait très vite.

- *Il y a une personne du CEDEJ qui revient souvent pour le programme « Ville orientale » au Caire, c'est Mona Zakaria.*

- Elle n'était pas au CEDEJ. Elle était à l'université. C'était une grande diva, savante mais une grande diva quand même. Elle faisait de la recherche mais elle n'a jamais été au CEDEJ.

- *Oui, donc il faut que je me méfie aussi dans les papiers administratifs car certains statuts sont donnés aux personnes mais ce n'est pas toujours vrai.*

- Bien sûr, c'est facile comme ça. Elle avait besoin d'un rattachement. Le problème est qu'il n'y avait pas de recherche en Egypte. Mais Mona Zakaria n'a pas eu de rôle déterminant. D'abord, les français sont très grégaires, donc ils sont ensemble. Ce qui m'agaçait profondément. Par exemple, la première fois où j'étais au Caire, je n'acceptais pas les invitations. C'était dur, une femme toute seule dans le Caire. J'étais logée à l'IFAO, un peu à l'extérieur, sur Garden City. Je n'acceptais pas les invitations parce que c'était effrayant : les français étaient tous ensemble et en même temps, ils se tapaient dessus. C'était monstrueux. J'ai vu ça aussi en Syrie mais il y avait moins de monde. Au Caire, il y avait la bande à [Alain] Roussillon d'un côté, la bande à machin. Mona me disait du mal de trucmuche, etc. Donc j'avais trouvé la solution de ne jamais répondre aux invitations, à part celles de Jean-Claude Vatin auxquelles je ne pouvais pas échapper. Et il était au-dessus de tout ça et faisait attention à ne pas rentrer dans ses conflits, des conflits qui pouvaient être sur les terrains. « Il m'a piqué mon terrain », etc. Quand on voit la difficulté qu'il y avait à faire du relevé, à obtenir quelque chose ; pourquoi les gens s'engueulaient ? tout cela était ridicule. Vous pourriez demander à Mercedes, elle pourrait vous en dire. Mais cela n'a en même temps pas beaucoup d'intérêt pour votre recherche mais il faut que vous le sachiez en toile de fond. Et puis, il y avait des gens plus politisés que les autres. Et puis, il y a les français et les locaux... avec toujours du côté des égyptiens, à la fois, une espèce de déférence vis-à-vis de l'institution française et, à la fois aussi, beaucoup de haine... enfin de haine...

- *de résistance ?*

- de résistance et de voilà... « c'est chez nous, c'est nous qui connaissons et pas les français ». Et il faut gérer tout ça. C'est pour ça que j'avais souhaité faire une formation à Sciences Po.

- *Et l'Observatoire a beaucoup de relations avec les universités du Caire ?*

- Evidemment.

- *Des relations qui fonctionnent vraiment ?*

- Qui ont fonctionné. Cela dépendait des projets. Et avec l'Aga Khan aussi par exemple. On a oublié un élément très important, parce que j'étais déléguée pour l'Aga Khan aussi.

- *Oui mais l'Aga Khan n'était pas toujours bien vu... Par exemple, certains enseignants que j'ai rencontrés me disait qu'avec Brian Taylor c'était parfois compliqué parce qu'il faisait partie de l'Aga Khan, ce qui pouvait fausser son jugement.*

- Oui, c'est vrai. Sauf que l'Aga Khan avait de l'argent et il fallait bien qu'on aille chercher de l'argent. Et de mon point de vue, de celui du ministère, il fallait qu'on joue avec tout cela sinon ce n'était pas possible et il n'y avait rien. Donc il fallait jouer avec tout ça ; en faire participer certains aux colloques de l'Aga Khan, récupérer un peu d'argent, etc. tout en gardant son autonomie et donc sa liberté. C'est pour ça qu'il fallait des gens de confiance localement. Mercedes a été quelqu'un de confiance, mais elle n'avait pas

le pouvoir. Jean-Claude Vatin, oui. Il avait le pouvoir et c'était un personnage... Peut-être même plus que Robert Ilbert qui était un peu tout fou.

- Et à quel moment il est parti enseigner à Aix ?

- Dans les années 1990 mais il a fait rapidement un AVC, et après, il n'était pas bien. Aujourd'hui je ne sais pas où il en est mais il est en retraite bien sûr. C'était un personnage brillant mais un peu tout fou : « Ah faut faire ça, j'y vais ! ». Il n'avait pas la prudence de Vatin, qui est quelqu'un de déterminé mais prudent. Il était, à mon sens, la bonne personne pour gérer tous les conflits qu'il y avait à l'intérieur. Parce qu'il y en avait aussi à l'intérieur de l'Observatoire, parce qu'après Mercedes, Jean-Luc, etc. je ne suis pas sûre que cela marchait très bien.

- Justement, Jean-Luc Arnaud arrive au CEDEJ puis il va à Beyrouth...

- Il va à Istanbul. Mais Jean-Luc Arnaud était un homme de terrain. Il faisait du relevé, il dessinait bien. Mercedes est quelqu'un qui est plus dans la réflexion, dans les concepts. Cela faisait un peu tilt entre les deux. Il fallait gérer ça aussi. Mais comme dans toute institution, comme dans toute équipe. C'était pareil à Istanbul. Je pense que c'est redoublé dans des lieux un peu clos. Mine de rien, même si Le Caire est très grand, le milieu français au Caire est un milieu un peu clos. Tous les milieux d'expat' sont des milieux un peu clos, même si ce sont des gens ouverts sur le monde. Donc ça créé des petites choses ; ça a fini que Depaule ne parlait plus à Sawsan... si vous voulez tout savoir [rires]. C'est très compliqué tout ça. Et Sawsan, vous l'avez vu ?

- Oui, pendant que je faisais mon master à Paris 1. Depuis que j'ai commencé ma thèse, je n'ai pas refait d'entretiens avec ceux du programme « Ville Orientale ». J'ai privilégié les autres enseignants de mon corpus que je n'avais pas encore rencontré : Daniel Pinson, les marseillais avec Leccia, Panzani, Pizarro et Montardy, de l'UP n°6 Jean-Paul Flamand, Jean-François Tribillon, Gus Massiah, Raoul Pastrana, puis Patrice Dalix à l'UP n°1 et Thierry Paquot pour l'UP n°5.

- Pourtant Paquot n'était pas dedans...

- Il avait un atelier sur le Tiers-Monde avec Olivier Dugas. Mais justement, parce qu'il était peu être moins impliqué dans ces questions-là, il a eu un regard plus critique que les autres sur ces enseignements.

- Ah bien sûr. Je vais vous dire, j'ai un regard assez critique sur tout ça. Mais bon...

- De ceux que j'ai rencontré, il y a Carlos Pizarro qui était assez critique et qui me disait que si c'était à refaire, il ne le referait pas au regard de comment était mené l'enseignement. Sa condition d'uruguayen expatrié en France y joue sans doute.

- Oui, je suis d'accord. Quand je vous dis que je suis partie parce qu'il n'y avait plus de financement interministériel, je suis partie aussi parce que cela heurté complètement mes... Mon approche était plus tiers-mondiste, complètement. Donc, après, cela ne m'intéressait pas.

- oui, parler parfois de néocolonialisme reste délicat.

- oui, bien sûr. Et puis, par exemple, la première guerre du Golfe est quelque chose qui m'a profondément choqué. Pour moi, cela signifiait l'arrêt. L'arrêt de plein de choses, pas seulement de ça [rires]. Mais bizarrement, j'en ai parlé un peu autour de moi avec ceux qui travaillaient au Moyen-Orient et ils disaient « non, non, tout va bien, on peut y retourner ». Je veux dire que c'était comme si rien ne s'était passé. Pourtant, on voit bien ce qui s'est passé après. C'était incroyable d'être aussi peu politisé que ça, quand on veut aller sur des terrains qui ne sont pas les siens. Voilà, cela m'a profondément choqué. Depaule, lui, s'est mis en réserve. Il a tout arrêté. Puis, il est parti au CNRS en Anthropologie. Panerai a continué un peu mais...

- Ce n'est pas vraiment l'Égypte qui l'intéressait...

- oui, ce n'est pas vraiment ce qui l'intéressait. [...] L'Herbe verte d'Embaba, c'est un moment où on peut aller sur le terrain tranquillement. [...] Les écoles d'architecture, à cette époque, était un très petit milieu.

- Oui, ce sont des relations assez personnelles. Même si cela ne me regarde pas en soi mais il y a effectivement des frères, des sœurs, des maris et femmes qui sont dans les mêmes écoles et travaillent parfois sur les mêmes thèmes.

- non cela ne vous regarde pas mais il faut le savoir. Parce que c'est le début des Unités pédagogiques d'architecture. Je vais vous dire, c'est assez étrange ; on avait 10 ans de moins que nos profs, même pas. En plus j'avais de l'avance. C'était très étrange. Les personnes qui ont fait tout ça étaient très jeunes. Tout le monde se connaissait. On allait chez nos profs, ils venaient chez nous.

- Justement, lorsque vous faisiez vos études à Versailles, il y avait toujours l'atelier d'El Kafrawi, de Ducharme, etc. sur le Tiers-Monde ?

- Non, ils n'étaient pas à l'école à ce moment-là.

- d'accord, parce qu'il avait un atelier « architecture tropicale » en 1971/72.

- Je suis rentrée en 1971 mais ils n'étaient pas à Versailles. Je ne sais pas où ils étaient mais pas à Versailles.

- Pourtant, ils apparaissent dans les programmes pédagogiques.

- Non, c'est vrai qu'El Kafrawi est intervenu à Versailles mais je ne l'ai jamais eu comme enseignant. [...] la conversation finit sur l'existence ou non de l'atelier « Architecture tropicale, pays en voie de développement » d'El Kafrawi à Versailles... Pour moi, El Kafrawi, c'est l'atelier Arretche. Effectivement, il donnait un peu des trucs à l'école mais on ne l'a jamais eu comme enseignant. Tout ça, c'est un peu le reste de l'ancienne école. L'unité pédagogique, c'est des cours institués, ce qui est construit, et c'est plutôt sur le premier cycle.

Entretien avec Luc Vilan, le 27 janvier 2020 à Paris, durée : 1h25

Nous nous retrouvons dans un café non loin de chez Luc Vilan, vers Voltaire, dont il est un habitué. Je commence par présenter mon sujet de thèse et ses bornes chronologiques. Puis je débute l'entretien.

DA – Pourriez-vous commencer par me raconter comment vous en êtes venu à travailler sur ces pays-là ?

LV – Sur le programme « Villes orientales » ? Qui avez-vous rencontré pour l'instant ? Vous avez rencontré Jean-Charles Depaule ?

- *J'ai rencontré, mais pendant le master, Jean-Charles Depaule, Philippe Panerai, Samsan Noweir, Serge Santelli, Pierre Clément, Charles Goldblum...*

- Donc vous savez déjà tout...

- *Pierre Pinon et Alain Borie.*

- Bon, vous avez vu tout le monde. Alors comment je suis rentré ? Je suis rentré en 1983, j'ai été appelé à l'IFA comme assistant de Pierre Clément. Bon, c'est aussi par l'intermédiaire de Jean-Charles Depaule qui me connaissait et qui savait que j'avais travaillé sur l'Algérie parce que j'avais fait un mémoire sur la maison mauresque, sur la maison du Centenaire [Léon Claro, 1930] qu'il avait bien aimé. J'avais fait ce mémoire suite à la coopération que j'avais fait en Algérie de 1979 à 1981.

- *C'est le VSNA ?*

- Oui c'est ça. Donc j'ai écrit ce mémoire qui était mon mémoire de diplôme, de TPFE, parce qu'à l'époque on pouvait faire le projet avant le mémoire. Donc, j'avais fait le projet. Mais il fallait que je parte pour la coopération, donc j'ai fait un mémoire en étant en Algérie.

- *Justement, en regardant sur Archirès, j'ai vu aussi une publication avec Christiane Blancot intitulée « la ville analogue » sur l'ilot Vercingétorix dans le 14^e arrondissement ; c'est votre diplôme ?*

- Oui, c'est le diplôme. Ah, il y est sur Archirès ? Il y a beaucoup de choses. [...] Donc c'est comme ça que je suis entré à l'IFA, notamment pour participer au montage du programme des CEAA, qui était le programme des trois CEAA : Archéologie [Archéographie, UP n°8, Strasbourg et Nancy], Villes [Architecture urbaine, UP n°1, n°3, n°5, n°6 et n°8] et Villes orientales. Donc, j'ai participé au montage ; j'étais la petite main, mais pas seulement. Et dès la mise en place du programme, en 1984, j'ai enseigné ; j'avais la responsabilité du cours qui s'appelait « Monographies de villes », qui était un cours commun à l'ensemble des étudiants et qui était un ensemble de série de monographies de villes.

- *Quelle était la différence avec le cours « Plans de villes » que faisait Christelle Robin et Yong-Hak Shin, et Yves Roujon après ?*

- Plans de Villes ? Oui, alors, il y avait plusieurs enseignements communs. Il y avait deux cours, Monographies de villes et Plans de villes qui était un cours-atelier et qui a été repris par Yves Roujon, si je me souviens bien. Je ne sais plus mais j'ai l'impression qu'il y était depuis le début. Donc c'étaient les deux cours communs aux ateliers ; il devait y en avoir quelques-autres.

- *Dans les premiers programmes, avant que cela devienne un CEAA, il y avait un cours sur les structures de la ville avec Serge Santelli et un sur les dynamiques politiques de l'urbanisme par Charles Goldblum.*

- Ah, oui, mais cela ne s'appelait plus comme ça. Vous avez raison. Ça a évolué. Ce qu'il faut voir est qu'effectivement il y a eu une année préalable et puis il y a eu la mise en place officielle, le programme officiel, au moment du décret sur les CEAA. Donc à partir de là, j'ai enseigné et j'ai eu la responsabilité de cet atelier. J'étais à l'IFA et je devais déjà être vacataire à Versailles... Vous avez fait vos études à Versailles ?

- Non, à Marseille.

- Ah d'accord. J'étais vacataire mais je ne sais plus exactement à partir de quelle date.

- *D'après votre CV, en 1985.*

- Si c'est dans mon CV, cela doit être ça. Enfin, ce que je sais, c'est que j'ai enseigné – je ne sais pas avec quel statut – dès les premières séances du CEAA en tant que tel. Ah si, avant, j'ai même participé, un peu à moitié étudiant, à l'atelier Turquie.

- *Le premier à Bursa [mars/avril 1984] ?*

- oui, le premier à Bursa. Mais je n'ai pas fait tout l'atelier, juste un petit peu. Et puis, ensuite, je ne sais plus à partir de quand, j'ai dû participer... Non, Le Caire, j'y allais mais en vacances ; cela ne compte pas. Mais j'ai commencé à participer aux ateliers Maghreb de Serge Santelli. J'y ai participé... Qu'est-ce qu'on a fait ? Je l'ai fait deux fois. On a fait Tlemcen et Tanger. Ça, c'était juste avant que je fasse l'atelier Damas donc ça doit remonter à 1989, à peu près. Ensuite, avec Yves Roujon, on a mis en place l'atelier Damas [1992]. Je ne sais plus qui était le responsable à l'époque... cela devait être Panerai. Ou Depaule, je ne sais plus.

- *C'était Panerai ; Depaule est parti au CEDEJ en 1987.*

- Oui, donc Panerai était le responsable. En fait, dans l'ensemble des ateliers, il y avait un trou en gros au Moyen-Orient, entre la Turquie et l'Égypte. Et, comme l'année précédente, il y avait eu un voyage de l'ensemble des enseignants justement en Syrie, avec l'hypothèse de préparer cet atelier.

- *Est-ce que cela un rapport avec la création de l'Observatoire urbain de Beyrouth au Liban ? Parce que finalement, votre atelier démarre en 1992, quelques mois après la création de cet Observatoire...*

- oh tout cela était... Qui était le responsable ?

- Euh, Jean-Luc Arnaud arrive à l'Observatoire de Beyrouth en 1993, il me semble.

- Oui, il arrive plus tard. Parce que Jean-Luc Arnaud... Tout ça, ce sont des étudiants du CEAA : Jean-Luc Arnaud, Mercedes Volait, et il y en a eu d'autres. Donc c'est peut-être Jean-Luc Arnaud qui fait l'Observatoire... Alors quel est le rapport entre l'Observatoire et l'atelier ? Pierre Clément, qui est meilleur sur la technostructure que moi, pourra vous le dire. Je ne sais plus bien... Enfin tout ça, oui, c'est la DAPA... Je ne sais plus comment la DAPA est mêlée à tout ça mais toujours est-il qu'à la DAPA, il y a Catherine Bruant qui s'occupe des actions orientales et qui a monté le Cahiers de la recherche 1 et le Cahiers de la recherche 2, et que tout cela fonctionne avec le réseau « Villes orientales » qui est le réseau des écoles d'architecture plus large. Donc, il y a plusieurs trucs qui se croisent. Le CEAA « Villes Orientales » est effectivement le lieu de l'enseignement, et en même c'est un réseau qui a à la fois des contacts recherche et autres. Et qui est lié aussi à des séries de conférences à l'IFA. Par exemple... ce sont des choses que je montre quand je suis à l'IFA ; j'y suis jusqu'en 1987 je crois. Je suis à l'IFA de 1983 à 1987 et, effectivement, pendant toute cette période, il y a un certain nombre de conférences qui sont montées à l'IFA, qui sont parfois intégrées au CEAA « Villes orientales » ou qui sont autonomes. On a monté quelques colloques aussi, notamment celui qui s'appelait « Villes de Méditerranée ». C'est moi qui m'occupait de ces choses-là, c'était mon d'assistant du département. Après, il y avait aussi les journées d'évaluation communes, qui étaient des grands moments et qui se tenaient à l'IFA, et qui à la différence des évaluations aujourd'hui où on ne tient qu'une journée, se développaient sur deux à trois jours. A l'IFA, c'était vraiment un lieu de débat. C'était un moment important. Après, cela s'est poursuivi mais s'est allé à Belleville. Et puis, les jurys ont tourné mais c'étaient des jurys qui duraient qu'une journée ; ce n'était pas des moments comme à l'IFA où il y avait des invités avec l'occasion de débats assez riches.

- Donc vous faites un premier voyage en Syrie avec tous les enseignants qui va lancer l'atelier Damas ; vous n'y étiez jamais allé avant ?

- Non, je ne connaissais pas la Syrie. Je connaissais l'Egypte... Enfin du point de vue de ce que je connaissais avec le programme « Ville Orientale », j'étais allé en Turquie, en Egypte... Je connaissais bien l'Algérie depuis longtemps, et j'étais allé au Maroc. Et puis, il y a eu un voyage qui a été fait en Espagne... mais c'était deux réseaux ; organisé par Marcelle Demorgon. Bref, effectivement, ce voyage est la première fois où je vais en Syrie. Yves Roujon connaissait un peu parce que Dominique Hubert – qui a écrit un article sur les hammam dans le Cahiers de la recherche – avait été VSNA puis coopérant pendant 2 ou 3 ans à Alep, à la faculté d'architecture. Et donc, Yves Roujon été allé à Alep ; il connaissait un peu. Bon, on était dans le réseau « Villes orientales » et on avait la connaissance ; à la fois, Yves Roujon avec tout le travail qu'il avait effectué sur les Plans de villes et, moi avec les travaux que j'avais fait sur le monde oriental.

- Et Yves Roujon, vous le rencontrez au sein du programme, quand il se met en place ?

- Yves Roujon, je le rencontre... j'ai dû le rencontrer dans quelques moments à l'école, oui. A peu près dans ces années-là...

- Ce n'est pas pendant vos études puisqu'il était à Belleville ?

- Non, non, il était à Belleville effectivement. Mais j'ai dû le croiser... Je ne sais plus la chronologie exacte mais je le vois aussi quand je rentre en tant que vacataire à Versailles. J'entre comme vacataire sur le cours de dessin qui était organisé par Patrick Céleste avec Yves Roujon... et Harmey, à un moment où il y a un changement. J'entre en tant que vacataire en 1987 puisque mon CV le dit. Donc j'ai rencontré Yves Roujon avant dans le cadre du CEAA « Villes orientales ».

- Il a fait une partie de ses études à Versailles avec vous ?

- Il a commencé ses études à Versailles mais il les a faites un peu avant moi. Il a commencé ses études à Versailles en 1969, je crois, ou 1970. Il a dû passer sa première année à Versailles et ensuite, il est allé faire ses études à Belleville.

- D'accord, parce qu'il a participé à l'étude « Morphologie urbaine et typologie architecturale » sur les HBM de François Laisney.

- Oui, c'est ça.

- Donc, il y a quand même ces deux écoles...

- Oui, mais ça, cela remonte aux ateliers. Il faudrait connaître l'histoire des ateliers. Panerai a dû vous en parler, et si ce n'est pas Panerai, il faut voir Bresler sur la question... c'est une histoire de cousinage, voilà. Belleville est cousinage et concurrence... Et aussi lié au milieu de la recherche parce qu'effectivement... Je ne sais plus comment cela s'appelait, le centre de recherche dans des préfabriqués près de Luxembourg...

- L'Institut de l'Environnement ?

- Oui, voilà, qui était un grand lieu très bouillonnant de ces années post-soixante-huit où se retrouvait effectivement beaucoup d'enseignants-chercheurs. Les enseignants-chercheurs, c'étaient les grandes équipes ; essentiellement Versailles et... les équipes qui travaillaient sur des questions typologiques et morphologiques avaient des débats, et c'était essentiellement Versailles et Belleville.

- Justement, ce sont deux écoles sur l'architecture urbaine qui sont assez différentes. Du coup, en ayant travaillé un peu à l'une et un peu à l'autre, on se demande si vous vous rattachez à une école de pensée de l'architecture urbaine...

- Qui ? [rires]

- Justement en étant un duo...

- ah nous ? Non, on ne s'est pas posé la question comme ça. Nous, on regarde les villes et on apprend de tout le monde. C'est vrai qu'on regarde les villes à partir du tissu urbain. Après, il y a quelques histoires de détails sur la typologie et des choses comme ça. Mais, les ateliers « Villes orientales » ne se posaient pas la question comme ça. C'est vrai qu'il y avait des ateliers plus du côté du tissu urbain et des ateliers qui étaient peut-être plus du côté de l'édifice. Et encore, c'est-à-dire que l'édifice ne se concevait pas sans le tissu urbain. C'est peut-être la différence dans la manière de s'intéresser aux villes dans l'atelier du Caire et notre atelier, et celle des

ateliers Maghreb et des ateliers Turquie. Bon, les ateliers Turquie... Vous avez dû voir les publications de l'IFA... effectivement, les ateliers Turquie et Maghreb tiraient sur la typologie. Alors que dans les autres ateliers, on travaillait sur les formes... [urbaines]

- *Ce qui peut être un peu étonnant pour l'atelier Turquie lorsqu'on connaît le travail de Pierre Pinon et Alain Borie, Formes urbaines et sites de méandres ou Forme et déformation...*

- Oui ! Mais ce qui les intéressait était l'évolution de la maison turque dans l'empire ottoman. Et à partir de ça, effectivement, ils travaillaient sur le tissu urbain. Puis cela évolue un peu. Mais c'est vrai... Enfin c'est vrai et c'est faux, c'est plus compliqué que cela. Dans les jurys, il y avait effectivement moins de plans à la manière de Nolli, peut-être... et encore. C'est pour ça que c'est très compliqué. Après, on peut chercher les différences... Cela me semble terriblement éloigné, c'est-à-dire que ce sont des différences dans lesquelles se glisse une feuille de papier à cigarette à côté des nuances qu'il peut y avoir entre des gens qui s'intéressent à la ville et aux tissu urbain et des gens qui voient la ville comme une accumulation d'objet.

- *Il y a des personnes qui travaillent actuellement sur les personnalités qui travaillaient sur la ville et l'architecture urbaine et qui mettent en avant des différences comme le fait qu'à Versailles, on analyse la ville plutôt par rapport à la ville et à la structure urbaine, et une équipe comme celle de Belleville qui va en quelque sorte coupler l'analyse typo-morphologique à celle des modèles d'habiter.*

- Effectivement, il faut faire des thèses, donc il faut des cases. Sauf que c'est un peu plus compliqué que ça. Quand vous prenez Serge Santelli ou Marc Breitman ou Christian Devillers, il y a aussi des différences entre tous ces gens. C'est-à-dire que Marc Breitman en arrive à faire du néoclassique. Serge Santelli a fait de l'architecture, il a fait son hôtel et des choses comme ça ; et c'est vrai qu'il y a une inspiration qui est sur ce que raconte [François] Béguin.

- *L'arabiscance ?*

- Oui ! Après, cela ne s'affirmait pas comme ça dans la réalité. Nous, quand on travaille sur Damas, on n'a plus rien à affirmer de cet ordre-là. Et on ne se posait pas la question. Il y a eu un moment effectivement où il y a eu des débats. Mais il y a un moment où la question était de produire de la connaissance, c'est-à-dire qu'on ne se posait pas la question parce qu'il y avait un consensus sur l'idée que pour travailler sur la ville, il fallait comprendre le territoire, que l'histoire n'était pas quelque chose du passé, qu'on regardait la ville d'aujourd'hui mais que l'histoire pouvait servir d'information. Donc là-dessus, il y a eu un consensus. C'est-à-dire que nous, on fait notre diplôme sur la radiale Vercingétorix [« La ville analogue : Paris 14^e, îlot Vercingétorix » avec Christiane Blancot, 1979]. En 1979, il était encore question de faire passer la radiale Vercingétorix mais il y avait des mouvements sociaux qui s'étaient levés contre. Bon, j'ai tendance à dire que ce qui diffuse c'est *De l'îlot à la barre* ; qui diffuse notamment auprès des architectes qui sont dans la fonction publique, c'est-à-dire qui diffuse de manière large, et ne se pose plus la question théorique de la différence entre Belleville et... Cousinage parfois compliqué : est-ce qu'on va faire la différence entre Panerai et Mangin qui font *Projet urbain* ensemble ? C'est un peu compliqué. Je pense qu'il y a besoin de remettre ça dans le temps pour se poser la question aujourd'hui. [...] Dans ce sens-là, je ne peux pas vous dire de quelle école... Il faudra regarder les dessins et se posait la question. C'est plus compliqué que ça. Je pense que, passé une certaine période, notamment quand nous faisons l'atelier dans les années 1990, on n'a pas à faire la preuve du bien-fondé de la lecture typologique et morphologique. Elle a été faite précédemment, par la critique de ce qui se faisait avant 1968. Après, il y a toutes les analyses de l'architecture urbaine ; Mangin a écrit un article dessus. Et il a raison ; c'est une critique de ce qui est employé. Toujours est-il qu'avec ça, on ne détruit plus les villes comme ça et qu'on se pose des questions avant. C'est la diffusion large : vous ne voyez plus un seul architecte municipal tracer des voies autoroutières dans les villes. [...] Il y a Banlieue 89 qui hérite de ça aussi. Notre atelier, il faut le placer là-dedans. Il a été publié, donc il y a tous les éléments. On n'a pas publié les projets mais il y a tout le travail. C'est le seul atelier à avoir été publié comme ça.

- *Ce qui est très pratique pour moi.*

- Oui, c'est pour ça. Vous avez tout. C'est tout un retravail mais, effectivement, chaque année, il y a un travail de relevés. Et l'écriture se fait 10 ans après. C'est pour ça que sur l'école de pensée... c'est bien compliqué. La question qui a fait débat dans les années 1970 s'est diffusé à un moment donné, puis il est devenu tabou de parler dans les écoles d'architecture de parler de typologie et de morphologie. C'était un gros mots à partir des années 1990/1995. On n'en parlait plus, j'étais très prudent. Et puis, avec les thèses, c'est redevenu à la mode. Parce que si on s'intéresse à l'architecture, on est bien obligé de retomber dans ces débats. Bon, il y a Koollaas mais cela ne suffit pas et cela ne marche pas tout le temps. Aujourd'hui, dans les écoles d'architecture, on voit les gens parlaient à tort et à travers de typologie. Tout le monde parle de typologie. Les étudiants parlent de typologie comme ils parlent de types. On parle de typologie comme on parle de types ; c'est-à-dire que dans les travaux d'étudiants, le type est souvent un exemple. On confond exemple, type, typologie et modèle. Donc aujourd'hui, on peut en reparler mais la plupart du temps ce n'est pas clair. Il y a un manque de définition, comme pour la parcelle qui est quelque chose d'abstrait. Il y a un retour des mots mais avec... une petite difficulté sur le contenu. Je ne sais pas ; peut-être que dans les travaux de recherche, tout cela peut se développer ; mais dans le sens commun et dans les écoles... ce n'est plus tabou. Avant, il y avait encore des débats forts entre, notamment, des questions de typo-morphologie, c'est-à-dire qui était l'héritage, et l'autre héritage qui était de Belleville, de la « pièce urbaine » [H. Ciriani]. Là, il y avait de gros débats parce qu'on ne parlait pas de la même chose. Avec la « pièce urbaine », on était un peu dans le règne de l'objet. Mais c'est aussi Belleville. Les cousinages deviennent compliqués. Vous voyez, Panerai et Castex sont certainement plus proche de Santelli, etc. que de Ciriani.

- *Oui, mais Ciriani c'est une branche totalement différente de Belleville et qui n'est pas là dès le début.*

- Oui, c'est l'histoire des ateliers d'avant 1968 qui fait ça. Donc où classer l'atelier Damas ? Moi, je serais ravi de vous lire !

- [Rires] *J'ai peur de m'y aventurer. Donc l'atelier Damas débute en 1992, mais il y avait déjà le programme « Vieux Damas » de l'Institut français avec Sarab Atassi. Vous avez collaboré avec ?*

- Je ne sais plus exactement quand est-ce qu'est monté l'atelier « Vieux Damas » avec Sarab Atassi.

- *Il commence en 1979, il me semble.*

- Voilà, vous savez tout. Donc il y a déjà l'atelier du « Vieux Damas ». Oui, parce que dans le parcours du voyage de 1991, effectivement, on va à Alep... Bon, il y a un certain nombre de références. A Alep, il y a Fawaz Baker, un ancien étudiant [qui deviendra musicien et directeur du conservatoire d'Alep], qui doit être à cette époque assistant à la faculté. Sur tout l'histoire préalable d'Alep, il faut voir Dominique Hubert. [...] Donc c'est comme ça, il y a des réseaux ; c'est-à-dire que Fawaz Baker a été étudiant de l'atelier Le Caire. Donc, quand on arrive, il y a Fawaz Baker d'un côté et puis... parce qu'on a eu beaucoup d'étudiants libanais et syriens dans le CEAA « Villes orientales », de la Fondation Hariri [Rafiq]. Vous devriez pouvoir retrouver ça dans les archives administratives. Donc il y a notamment des étudiants à Damas, d'anciens étudiants qui sont devenus professeurs à la faculté. Et puis, il y a le réseau « Villes orientales », dans lequel Depaule s'inscrit, de celui des Instituts français d'études à l'étrangers [UMIFRE]. Donc c'est comme ça qu'on rencontre effectivement Sarab Atassi. Mais dès le début ce voyage avait été décidé dans la perspective de monter un atelier Damas dont on prendrait la responsabilité, Yves Roujon et moi-même. Et c'est à la suite de ça qu'on monte l'atelier. A l'époque, je travaillais à l'agence d'urbanisme de Belfort, donc j'avais peu de disponibilité. Donc la première année, je n'ai pas fait tout le voyage, j'étais à mi-temps. Yves Roujon a fait un voyage préalable en septembre pour préparer. Après, on a travaillé de 1991 à 2010...

- *Le livre est publié en 2010 [Les faubourgs de Damas. Atlas contemporain des faubourgs anciens. Formes, espaces et perspectives]*

- Oui, donc on a travaillé jusqu'en 2009. Et 2010, on commence un autre atelier en Palestine.

- *Oui, vous êtes allés à Bethléem et, maintenant vous êtes à Naplouse ?*

- Maintenant, on est en train de publier. On a fait Hébron, Bethléem, Naplouse et on travaille maintenant sur une synthèse sur les trois villes, qui va être publiée. Ce n'est pas la même chose, parce que c'est trois villes, mais c'est dans le même type de maquette avec une grosse base de dessins de relevés, qui sont faits à l'ordinateur cette fois. Les temps changent. Mais, il y a un creux parce qu'effectivement, on arrête l'atelier sur les faubourgs de Damas 5 ans avant ; parce que pendant 4 ou 5 ans, on a fait un atelier sur l'Oasis. Mais il n'y en a pas de traces parce qu'on n'a pas publié.

- *Sur l'Oasis ?*

- Oui, l'Oasis de Damas, sur la Ghouta. La perspective changeait un peu. A l'époque, cela faisait un moment que je travaillais sur la question de la périurbanisation, donc cela m'intéressait de croiser ces questions. Damas et la Ghouta nous intéressait beaucoup parce qu'il y a un mouvement où on a l'impression que la Ghouta n'existe plus – c'est ce qui était dit partout – et on s'est aperçu qu'il restait des grands pans de Ghouta avec une irrigation ; on retrouvait les canons des années 1930, etc. et en même temps, une urbanisation qui se faisait. Mais pour l'instant, il n'y a pas de traces [de ce travail]. C'est intéressant parce qu'on travaillait sur la Ghouta Ouest, qui a été très bombardée pendant la guerre.

- *Si on revient à une histoire plus institutionnelle, le CEAA est créé en 1984, puis cela devient un DESS en 1999 et ensuite un DPEA et enfin une option du DSA « Architecture et patrimoine ».*

- Vous devez avoir raison. Après, Serge Santelli part à la retraite, et plus rien de commun n'existe et on continue en Master à Versailles.

- *Donc, c'est avec le départ à la retraite de Serge Santelli ?*

- Oui, c'est ça. Je ne sais plus quand s'arrête l'atelier de Pierre Pinon et d'Alain Borie.

- *Ils partent à la retraite un peu plus tôt, avant 2010.*

- Oui, c'est ça. Ça s'arrête, il ne reste plus que deux ateliers qui sont dépendants du DSA « Architecture et patrimoine » pendant quelques années, et puis voilà.

- *Il n'y a pas eu de relève ?*

- Non, il n'y a pas eu de relais et puis Belleville n'en voulait plus. Clairement, Belleville n'en voulait plus. Enfin, ils l'ont gardé parce qu'il y avait Serge Santelli mais autrement... Ils n'ont pas souhaité continuer et l'école de Versailles ne souhaitait pas non plus s'inscrire dans un DPEA.

- *Donc, finalement, du CEAA, il ne reste plus ou moins aujourd'hui que la partie Asie à La Villette ?*

- Oui, si on veut. Je ne sais pas, je ne connais plus bien la partie Asie à La Villette.

- *Il y a Christian Pédelabore mais il a élargi : c'est l'Asie et l'Amérique Latine.*

- Oui, il faut bien que les gens bougent. Cela fait partie des niches. Je ne sais plus quelle est la relation avec l'ancien atelier de Shin. [...]

- *Il y a une question que je pose à tous ceux que je rencontre, notamment Gustave Massiah, Jean-Paul Flamand, Jean-François Tribillon, Patrice Dalix, etc. Est-ce qu'il y a une méthode spécifique à ces pays ? C'est le Laboratoire Tiers-Monde de l'UP n°6 qui dans un rapport de recherche dit : « La question est en définitive : faut-il connaître le terrain ou même en être, pour pouvoir saisir les processus de production de l'espace ? Ou faut-il disposer d'une méthodologie souple permettant d'adapter les démarches d'acquisition de connaissances ? ». Est-ce que, parce qu'on est dans un pays qu'on ne connaît pas, il y a une méthode ou une approche spécifique ?*

- L'approche est toujours la même, celle du dessin. Enfin c'est notre approche. C'est le territoire et le dessin de relevés, c'est l'arpentage. Notre travail passe par le dessin, la connaissance passe par le dessin. Après, il est vrai aussi, qu'à Damas, on a des relations avec des gens qui nous expliquent, qui sont du pays comme Sarab Atassi. Dans le CEAA « Villes orientales », il y avait aussi le rôle de Depaule, qui parlait arabe... Sawsan Noweir aussi... donc, il y avait une diffusion qui existe. Après, la méthode, c'est d'observer le territoire en étant sur le territoire. Est-ce qu'elle est spécifique ? Oui et non. Les territoires sont spécifiques, les manières de produire ne sont pas les mêmes, et donc on regarde les choses un peu différemment. Nous, la méthode a toujours été de partir

du relevé. Concrètement, quand on est à Damas, on part des cadastres des années 1930, ce qui nous permet de retrouver les traces. Et c'est à partir de là que vient la connaissance. Mais on ne prétend pas expliquer la production. On la décrit. Ce qui n'est pas la même chose. Et là, ce n'est guère différent de ce qui a pu être écrit dans les années 1970 sur la méthode d'analyse de l'espace. C'est-à-dire qu'on décrit et, à partir de la description, on comprend un certain nombre de choses. La spécificité c'est quoi ? C'est essayer d'être attentifs, c'est le relevé habité aussi. Pour décrire... voilà, on est dans des civilisations de cultures différentes donc pour les comprendre – surtout quand on ne parle pas la langue – on dessine. Cela permet de comprendre beaucoup de choses et cela permet aussi un certain recul. Et puis, il y a la littérature sociologique qui peut nous donner des informations. Mais la spécificité... Je ne sais pas si dans l'étude la question se pose. Est-ce qu'on ferait différemment ? Oui. D'abord, c'est de l'enseignement, ce qui veut dire qu'on n'est pas dans une perspective professionnelle, on n'est pas dans une perspective de production mais dans une perspective de compréhension, d'analyse et, du point de vue des étudiants et de la formation, de s'interroger sur la manière dont s'intéresser à un espace différent permet de mieux comprendre quels sont les outils propres de l'architecte et oblige à mieux regarder. Mais, ça, c'est l'histoire du département « Architecture comparée », qu'a dû vous raconter Pierre Clément. C'est ce regard-là, c'est-à-dire l'idée de regarder à l'extérieur parce que le décalage permet de mieux comprendre, à la fois, la situation mais aussi, en retour, une situation française, parce qu'on a d'autres outils et parce que les choses ne semblent pas aller d'elles-mêmes. L'idée est que les choses ne sont pas naturelles. Donc, la méthode est celle-ci au départ. Après, est-ce qu'elle est spécifique aux pays en développement ? Oui, on n'irait pas faire ça sur la France. Enfin, bien que ça puisse se faire maintenant ; on commence à s'intéresser à des relevés habités en France, notamment dans le mouvement HLM ou des choses comme ça. Dans la réorganisation des logements, on s'intéresse à la manière... donc, de ce point de vue-là, on n'est pas loin. Et puis, de manière opérationnelle, il est vrai que le travail qu'on a fait sur une révélation, enfin une description qui peut révéler certains éléments, est un objet de dialogue sur place. Et encore, ce n'est pas toujours facile. Mais à Damas, c'était bien.

- *Au départ, avant même qu'il devienne un CEAA, le programme inter-UP avait pour vocation d'être une initiation à la recherche. Ensuite vers la fin des années 1980, dans des rapports probablement écrits par Pierre Clément, on sent la volonté de rendre la profession plus pratique et plus professionnalisante. Et en même temps, dans les écoles, il y a le retour aux projets. Dans l'atelier Damas, qui est plus tardif, il y avait plus ce rapport à la pratique ?*

- Oui, c'est vrai. Mais il y a toujours eu des projets dans les ateliers. Alors, ils ne sont pas publiés parce que les projets sont éphémères. Ce n'était pas très intéressant, sauf si on fait un travail spécifique dessus. Mais depuis le premier atelier au Caire, qui était le premier atelier, il y avait des projets. Non, l'atelier Maghreb. On est proche des ateliers de Bruno Fortier sur l'Atlas de Paris, qui ont un peu anticipé. Il y a toujours eu cette question. Après, c'est vrai que... c'est la réflexion de Pierre Clément, et de Jean-Charles Depaule. Ce sont les réflexions de l'époque, c'est-à-dire : comment inscrit-on la recherche dans les écoles d'architecture ? Et donc, avec des domaines différents. C'est pour ça que ce que fait Bruno Fortier ou d'autres... Mais ce que fait Panerai aussi. A l'école de Versailles, il y avait des exercices sur la Banlieue, sur la typologie, et qui en même temps aidaient à la réflexion qui faisait les ouvrages. On est dans une période où les recherches se produisent dans les écoles de manière naturelle.

- *En incorporant les étudiants ?*

- oui, les étudiants y sont mais sans se poser de questions. Alors qu'aujourd'hui, les étudiants se méfient un peu : autant, ils peuvent aller dans les agences d'architecture faire des stages non-payés, autant quand il s'agit de la recherche, ils ont l'impression de travailler pour les enseignants. Enfin, ce sont parfois les impressions qu'on peut avoir. Mais c'est vrai que ce n'était pas la même chose. Et à l'époque la recherche n'était pas institutionnalisée comme elle l'est à travers les doctorats, etc. C'était un aller-retour : l'enseignement était une manière de s'interroger, de valider, etc. puis tout cela passait à la recherche qui ensuite descendait à l'enseignement [cyclique]. C'était quelque chose de connu. C'est vrai que ces éléments étant posés, les ateliers – et nous, l'atelier Damas qui se prolonge au-delà de ça – servent à la connaissance du territoire, à apprendre les éléments d'une ville. Pédagogiquement, pour les étudiants, c'est toujours un peu la même chose : comment projeter ailleurs interpelle sur ces situations et comment le relevé rend attentif au réel. C'est un des gros enjeux. Par exemple, depuis quelques années, on est obligé de faire des séances de relevés avant de partir sur le terrain ; à la main dans Paris, pour les préparer. Parce que les étudiants, dans notre école, n'ont plus l'habitude de pratiquer le relevé. Il y a d'autres écoles où ils le font plus facilement. Il y a un vrai enjeu sur le regard. C'est peut-être ce qui a changé aussi ; aujourd'hui, dans ces ateliers sur la Palestine, il y a un vrai enjeu sur la manière dont on perçoit l'espace urbain, ce qui était moins présent avant.

- *Et dans vos ateliers aujourd'hui, il y a toujours une part importante d'étudiants étrangers ou ce sont surtout des français ?*

- Ce ne sont pas que des français, il y a des Erasmus mais...

- *Il n'y en a plus comme avant ?*

- C'était l'apport du DESS. C'était ceux qui s'inscrivaient en DESS puis ensuite en DPEA. Mais cela s'est tari pour deux raisons. D'une part, de plus en plus d'écoles à l'étranger ont exigé que leurs enseignants soient titulaires de doctorat. C'est important. Or, le CEAA, dans différentes écoles – notamment en Syrie -, faisait équivalence. Enfin, il ne faisait pas vraiment équivalence mais il était admis pour enseigner. Mais cela s'est rarifié et l'existence du doctorat en France fait que maintenant... Et puis, il y a aussi certainement la restriction des cartes de séjours. Aussi, l'arrêt des financements de la fondation Hariri car cela faisait beaucoup de monde ; enfin surtout pour les ateliers... non pour tous les ateliers. Cela faisait peut-être une dizaine d'étudiants. Je ne sais pas, il faudrait voir les archives à Belleville. [...me conseille de voir Christine Belmonte, la responsable administrative des CEAA à Belleville...]

- *Cela fait plus de trente ans que vous enseignez sur ce thème, est-ce que vous avez vu une évolution des rapports entre pays dits industrialisés et pays dits en voie de développement ?*

- Oui, cela a changé. Mais je ne sais pas si ce qu'on observe à changer.

- *Et dans vos approches, quelque chose a changé ?*

- Oui. A Damas, le fait de faire la Ghouta ; on ne l'aurait peut-être pas fait dix ans plus tôt, parce que dix ans plus tôt, il n'y avait peut-être pas la périurbanisation qu'on avait déjà en France. Il y a eu une globalisation. Donc effectivement, cela a changé. On a vu l'évolution sur Damas et on l'a retranscrit. Ce qui a changé aussi est que notre approche dans les premières années était territoriale et elle a eu tendance à porter dans nos ateliers sur une approche patrimoniale, c'est-à-dire que cela a été versé à l'approche patrimoniale. Et pour ça, il y a plusieurs facteurs. A Damas, on est passé à une approche patrimoniale parce que les secteurs sur lesquels on travaillait étaient des secteurs d'enjeux patrimoniaux. Et par ailleurs, la question du patrimoine se mondialisait. C'est aussi l'histoire du Patrimoine Mondiale, les grandes missions du Patrimoine. C'est la même chose pour les ateliers d'Asie Pacifique ; le rôle de Christiane Blancot, le passage au Cambodge, etc. Il y a des changements qui se passent, aussi bien au niveau national où le patrimoine est une question d'identité et de « combat ». Donc, effectivement, on a vu les choses un peu changeaient. C'est vrai qu'on ne posait peut-être pas la question de la même manière que s'était posé au Caire... La question qu'on se posait transparait dans le bouquin [*Les faubourgs de Damas*]. Ce sont des choses qu'on voit arriver petit-à-petit. Quand on travaille sur le Midan, notre premier atelier, on relève ce qui se passe. Puis, petit-à-petit au bout de 4 ou 5 ateliers, on s'aperçoit que dans les conflits entre ce qui est ancien et ce qui est nouveau – formule de Sarab Atassi -, il y a quelque chose à laquelle on n'avait peut-être pas été assez attentifs : c'est qu'il y a aussi la part que prennent les habitants dans la réhabilitation et reconversion de leur habitat lorsqu'ils sont propriétaires. Ce qui est très intéressant à Damas parce que beaucoup sont propriétaires. Aussi, parce qu'on est dans les faubourgs. C'est une question qui est posée au départ. La partie centrale, intra-muros, est Patrimoine mondial avec des missions qui s'en occupent, tandis que l'atelier du « Vieux Damas » travaille sur l'extérieur, sur les faubourgs qui sont aussi anciens (13^e siècle) mais où la problématique est différente parce qu'ils ne sont pas préservés. L'idée du début est un travail d'enquête, comme il se fait à Mahdia, au Caire... où il y a un travail d'enquête et de production de connaissances. Mais petit-à-petit, il y a la question du patrimoine qui intervient à tel point, effectivement, que certains débouchés des ateliers... à la fin de chaque chapitre du bouquin, il y a deux cartes.

- *J'ai surtout regardé celui sur le Midan...*

- Ha, il faut regarder l'autre si vous travaillez sur l'atelier Damas, parce que le Midan, c'est...

- *Les premières années ?*

- Le Midan, c'est la deuxième année. On le fait en une année et puis on revient un peu dessus. Le Midan en 1994 puis multisites en 1999, et on refait une partie en 2002. On doit aller jusqu'en 2003 [sur les faubourgs] et après c'est la Ghouta. Ah non, entre-temps, il y a une année de césure de l'atelier. Et après, il y a un atelier en Inde avec toutes les équipes [de « Villes orientales »]. Je voulais vous montrer les deux cartes. On a un résumé à chaque fois. C'est lié à un travail autonome des ateliers, c'est-à-dire que c'est la conséquence de nos relations avec l'IFEAD qui est sur la problématique de l'atelier du « Vieux Damas », qui est une problématique de conservation. Le rôle de Sarab Atassi est de faire l'interface entre nos ateliers et la municipalité. Ce n'est pas son rôle unique mais elle le fait. C'est-à-dire que tous les ateliers qu'on fait, années après années, sont transmis. Mais on n'est pour rien là-dedans : on les donne à Sarab qui les transmet. Donc petit-à-petit arrive la question du débouché opérationnel. C'est pour ça qu'on fait un état des lieux à chaque fois.

- *Et il n'y a pas une sorte de redondance avec le programme « Vieux Damas » ? Ils font du relevé aussi ?*

- Non, ce n'est pas un programme... Enfin, ils font un peu de relevés mais il n'y a pas de redondance ou de concurrence. Le programme du « Vieux Damas », c'est deux ou trois personnes.

- *Sur quoi travaillent-ils ?*

- Ils ont des missions historiques. Si vous regardez la publication faite par l'IFPO et le « Vieux Damas »... Et puis Sarab Atassi a eu des missions thématiques. Ils ont des missions plus précises, alors que nous, on a plus d'autonomie. C'est dans ce sens-là. Après, il y a des échanges. Et il y a certain secteur. Mais ils n'ont jamais... parce qu'ils n'ont pas pu ; nous, on arrive avec 15 étudiants ! [...] Donc de l'état des lieux, on est toujours passé à la fin du chapitre à faire une carte comme celle-là, qui est une production totalement autonome faite par Yves Roujon et moi-même, qui est une « option » dans la perspective de face à cette situation, comment on peut travailler. Ici, cela consiste à décrire des secteurs qui sont propres à être conservés avec des phases intermédiaires, etc.

- *Vous proposez une sorte de plan de sauvegarde ?*

- Oui, et ce plan de sauvegarde a été intégré. Pratiquement tous les périmètres que nous avons identifiés ont été intégré dans le Plan du Grand Damas au titre des plans de sauvegarde. Donc, ça, c'est un prolongement. Après, personne n'a jamais rien dit là-dessus. Effectivement, il n'y avait pas de commandes. Mais cela a été possible par l'intermédiaire de Sarab Atassi. On a fait des textes de conclusions. On avait fait un rapport à la municipalité. Les cartes qu'on a faites ont été données. Le plan a été publié en 2008, et après, il y a eu la guerre. Mais effectivement, ce travail a eu des débouchés opérationnels qui sont ceux-là. Mais qui ne sont pas les grands débouchés qu'on imagine dans la Coopération, avec des contrats, etc.

- *Mais par exemple, le travail de l'atelier du Caire a aidé un projet de l'APUR avec le gouvernorat du Caire...*

- Oui, c'est ça. Mais ce n'est pas la même chose ; l'APUR n'agit que par commande. Pour qu'un organisme français intervienne... La différence est que, effectivement, c'est quelque chose qui est passé dans le système interne syrien et qui a été effectif. Bon, ça a été inscrit dans le PLU. C'est une chose qui nous semblait assez importante parce que c'est un débouché. Après, quels sont les effets, etc. ? Cela soulève les difficultés. Mais c'est lié aux changements, à l'intérêt – qui est très spécifique... A Damas, contrairement au Maghreb sur lequel j'ai aussi travaillé et où on peut avoir des choses très différentes... Ce qu'on constate est que les grandes maisons sont abîmées et que les petites maisons, habitées par leur propriétaire, sont en bon état. Maintenant, qu'est-ce qu'il en est ? Je ne sais pas.

- *Et votre changement de pays, en travaillant sur Hébron, Bethléem ou Naplouse, est dû purement à des questions... [liées à la guerre]*

- Non. On avait décidé d'arrêter. Ce n'est pas opportuniste. On a décidé d'arrêter en 2009 parce qu'on avait fait le tour, des faubourgs et de la Ghouta. On ne se voyait pas... Sarab Atassi aurait aimé qu'on continue. Nous aussi ; on aimait bien Damas. Mais ce n'est

pas la question de la guerre civile ; elle n'existait pas quand on est parti. On a décidé d'arrêter et, à ce moment-là, la ville de Belfort qui était en coopération avec Hébron, nous a demandé si on ne pouvait pas faire un atelier à Hébron comme celui qu'on avait fait à Damas. C'est parce que j'avais des relations professionnelles avec la ville de Belfort [responsable Projet urbain à l'Agence d'urbanisme de Belfort, 1991-1994]. Donc ils connaissaient notre travail, qui n'était pas encore publié en 2009. Et puis, a commencé des relations... En Palestine, il faut des relations officielles. Des relations qui changeaient à chaque fois : des comités de réhabilitations mis en place par Yasser Arafat, avec la municipalité, à Bethléem avec le CCHP (Center for Cultural Heritage Preservation, organisme public). On a toujours présenté nos travaux. A Bethléem, on les a présentés à la municipalité, au maire qui était intéressé. Et à Naplouse, on était en lien avec l'université An-Najah, la grande université palestinienne. Mais bon, on est allé une fois à Hébron sans savoir si cela allait continuer, et on a passé trois ans à Hébron. Puis, on a eu l'occasion, par la coopération française avec [?] qui travaillait à Bethléem et s'intéressait à nos travaux, de passer à Bethléem. Et ensuite, on est allé à Naplouse. C'est comme ça que se sont fait les choses. Là, on est sur des questions de patrimoine. Hébron, c'était clairement la question du patrimoine. C'était plus centré dessus. Alors qu'à Damas, on était sur les faubourgs historiques ; et ensuite, la Ghouta qui est contemporaine et historique. A Hébron, Bethléem et Naplouse, on était sur les questions de l'actualité de la vieille ville. De la même manière qu'on s'est posé la question de l'actualité des faubourgs anciens. Cela ressortait dans les projets, mais pas forcément dans notre livre. Quelle est l'actualité ? Comment s'appuyer sur du tissu ancien pour, à la fois préserver leur qualité et, en même temps, intégrer les développements contemporains ?

- *Quand j'ai rencontré Gustave Massiah, il me disait qu'un des changements avait été de passer du tiers-mondisme des années 1970 à l'altermondialisme des années 1990 à nos jours... Mais cela concerne peut-être plus des personnes ayant des objectifs de développement, non ?*

- c'est pour les ONG. Oui, c'est sur des questions de développement social. Parce qu'on ne s'est jamais senti très tiers-mondiste quand, dans les années 1980, on allait dans le monde arabe. Je pense qu'on n'était pas dans ces questions-là, on était dans des questions de ville. Oui, ce n'était pas une question politique. Même si on avait des points de vue politique.

- *Cela aurait pu être d'autres pays ? Finalement, c'est un peu le hasard des choses qui a fait...*

- Est-ce que c'est le hasard ?

- *Cela aurait pu être l'Amérique Latine ?*

- Oui, si j'avais fait la coopération en Amérique latine, cela se peut que je me serais occupé de l'Amérique Latine. Après, c'est aussi une question de compétence, c'est-à-dire qu'à la base, il y a des compétences qui sont les connaissances. C'est la coopération : Jean-Charles Depaule au Caire, Panerai par les études sur la morphologie, Sawsan Noweir parce que le Caire est sa ville, Serge Santelli, je connais moins son histoire...

- Pareil, il fait sa coopération en Tunisie à PITAAUT.

- Oui, voilà. La coopération est après les études d'architecture donc tout cela fait qu'on s'intéresse, on développe des compétences, etc. Et on n'est pas tiers-mondiste quand on fait le VSNA. On fait le VSNA parce que c'est la coopération.

- *Par exemple, Gustave Massiah, fait la coopération pour ça... Mais c'est une génération avant...*

- Oui, parce que c'est son truc. Une génération avant, oui. Nous, on n'allait pas faire la révolution en Amérique Latine. En plus, c'était simple : soit vous étiez VSNA soit vous interrompiez vos études pour un an et demi.

- *Pour faire un vrai service militaire ?*

- Oui, c'est pour ça qu'on était VSNA et c'est pour ça qu'il faut le remettre dans la situation. C'est pour ça que les choix... [fait un bruit avec sa bouche]. Le VSNA, c'était vers 25 ans. Ce n'était pas le service militaire à 18 ou 20 ans où on interrompait ses études. Et puis, on n'avait pas trop envie parce qu'on n'était pas trop militaristes. On n'était peut-être pas tiers-mondistes mais on n'était pas militaristes. Donc c'était un choix. Il faut regarder cette chose-là, c'est-à-dire que des étudiants de tout bord demandaient la coopération. Dans toutes les facultés, ils demandaient à être VSNA. Et avant de demander, on ne savait pas dans quel pays on allait. On demandait, on remplissait trois choix ; évidemment, on mettait la Chine, Tombouctou ou bien la Suède. Et on finissait, pour les étudiants en architecture, à 50% en Algérie. Donc je pense que par rapport à cette réflexion, il faut regarder comment était réparti les VSNA et ce que s'était.

- *Vous, par exemple, où l'avez-vous fait en Algérie ?*

- Je l'ai fait à Tlemcen.

- *A la faculté d'architecture ?*

- Non, parce que j'avais retardé mon mémoire – pour différentes raisons –, je n'étais pas totalement diplômé, donc je n'ai pas eu le droit à la fac. Ou je ne sais plus quoi, bref. [...] J'ai enseigné dans ce qui était appelé un Institut d'urbanisme mais qui n'était pas une faculté d'architecture. C'était bien ; Tlemcen est une belle ville. Donc, c'est pour ça que ce choix est totalement indépendant. La question tiers-mondiste vient peut-être après. Mais ce n'est pas une question de volonté.

- *Oui, je pense qu'il y a aussi une question de génération. Jean-Paul Flamand est allé en coopération mais pas avec le VSNA.*

- Oui, mais c'est très différent. Et cela change beaucoup les choses. Je pense que Jean-Charles Depaule a été VSNA, il faudrait vérifier.

- *Oui, il enseignait le français au Caire.*

- Oui, voilà. Tout ce qui est « Villes orientales » vient des VSNA. Le rapport au pays vient du système des VSNA ; ce n'est pas du tout le système de la coopération volontaire. On était même très critique vis-à-vis, c'est-à-dire que quand on voyait le comportement

de certains coopérants civils...C'est un peu particulier. Pour ce qui concerne « Villes orientales », je pense qu'on ne s'est jamais posé la question comme ça. Après, oui, c'était le Tiers-monde, oui. Et puis, cela a changeait de nom.

- *Oui, je comprends. Il fallait tout de même composer un peu avec la coopération française lors des ateliers ?*

- Pourquoi ?

- *Vous disiez pour Hébron ?*

- Oui mais c'est les années 2000. A Hébron, il fallait surtout composer avec les israéliens. On n'arrive pas à Hébron comme ça. Composer ? oui mais pas sur le travail qu'on fait ; on est beaucoup plus libres que les palestiniens. Non, on n'a jamais eu à composer. On était dans un pays, il fallait en connaître les règles. Quand on était en Syrie, on n'allait pas bomber les murs le matin pour dire « A Bas Assad ». La Syrie nous paraissait...c'était très libre : on savait ce qui se passait mais pour des étrangers, ça allait bien. A la limite, on était moins fliqué – c'était plus discret – qu'en Algérie ou au Maroc. En Algérie, on les voyait, on les connaissait. Voilà, c'est pour ça. Il y a beaucoup de mythes là-dessus mais, en fait, c'est très simple. Il n'y a pas d'histoire. Alors, le tiers-mondisme et quoi ?

- *L'Altermondialisme.*

- Je ne sais pas. Peut-être chez les étudiants. Mais on n'en a pas eu beaucoup l'impression ; on a surtout eu l'impression que c'étaient les voyages [qui les motivaient], plus que l'altermondialisme. C'est Erasmus en gros. Est-ce que Erasmus est l'altermondialisme ?

- *Non mais cela se ressent peut-être plus dans certaines écoles et certains projets....*

- Oui mais là, ce sont de vieilles histoires de 1968. Je suis d'accord mais cela n'a pas duré si longtemps que ça. Dès 1981, les choses ont bien changé. Vous voyez, cela ne fait pas si longtemps que ça. Cela ne fait même pas le temps des CEAA. C'était peut-être même avant. Je pense que si on ne veut pas faire d'erreur, il faut s'intéresser à ça. Il faut s'intéresser aussi à la manière dont les gens sont entrés dans la profession au moment de Mitterrand et des changements. Et derrière, il y a le Collectif des Ateliers Publics. C'est très compliqué. [...] Mais l'altermondialisme, ce n'est pas la question du programme « Villes orientales ». Tribillon et tout ça n'étaient pas dans le programme. Ils étaient sur des questions plus autogestionnaires, notamment sur les ateliers publics. C'est intéressant parce que c'est là qu'on voit les différences. Ils étaient beaucoup moins sur les questions du territoire, sur la morphologie. Ils étaient plus sur la question des acteurs. C'est ça qui fait que, effectivement, ils peuvent...Mais je ne sais pas s'ils faisaient des ateliers à l'étranger.

- *Si, mais plus tardivement avec « Architecture et développement ». Et Raoul Pastrana faisait un atelier sur l'Amérique Latine avec Adriana Araneda et Carlos Martinez.*

- Ah oui d'accord. Mais effectivement, c'est une autre branche. Peut-être effectivement qu'il y avait cette autre branche sur des questions ouvertement politiques. Après, cela ne veut pas dire qu'on n'avait pas des investissements politiques. Mais c'est vrai qu'on faisait la différence. On pensait que nos étudiants ne partageaient pas forcément nos opinions donc...Et puis faire de l'altermondialisme en Syrie...Faut voir ce qu'il en est. Même en Egypte à l'époque. L'altermondialisme en Tunisie ou au Maroc...en Algérie encore moins. Il y a aussi cette question des territoires. L'Amérique Latine était peut-être plus propice à ce que cette question surgisse. Même historiquement, la question de l'altermondialisme ne se pose pas. Elle se pose peut-être aujourd'hui à travers les ONG et la question de la Méditerranée. Mais à notre époque, elle ne se posait pas. De la même manière que le tiers-mondisme se posait moins, parce que, nous, on a tout le temps parlé de « pays en voie de développement » puis très rapidement de « pays en développement ». C'était le vocable de la DAEI qui changeait. Vous pouvez suivre la DAEI, direction des affaires économiques et internationales au ministère de la Culture. Je me souviens qu'on allait les voir avec Pierre Clément.

Entretien avec Jean-Luc Arnaud à Marseille le 31 janvier 2020 – durée : 2h16

Jean-Luc Arnaud me reçoit chez lui, dans son bureau, à Marseille, en début d'après-midi. Jean-Luc Arnaud avait déjà fait l'objet d'un entretien dans le cadre du projet de recherche ANR « Histinéaires » (Maison méditerranéenne des Sciences de l'homme – MMSH), et m'avait conseillé de l'écouter avant notre rencontre. Ce dernier est écoutable en libre accès sur la plateforme Huma-Num : <http://phonothèque.mmssh.huma-num.fr/dyn/portal/index.seam?page=alo&aloId=12297>. Durant l'entretien, je ferai parfois référence à cet entretien afin de demander des précisions. D'ailleurs, Jean-Luc Arnaud débute notre entrevue en me demandant si je l'ai bien écouté.

DA – Oui, j'ai écouté, et c'était parfait parce que, du coup, j'ai des questions plus précises que d'habitude. Si je pouvais avoir une interview comme ça pour toutes les personnes que je rencontre, ce serait merveilleux.

JLA – ça a été... ça évacue plein de choses en fait. Et je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'erreurs de chronologie. Sur ce point, je pense que Jean-Charles, Depaule, se plante sur la chrono... sur un truc ou deux, notamment sur le premier atelier, etc. J'ai l'impression qu'il confond des choses. Bon, je n'ai pas voulu ressortir les documents avec... parce qu'un jour, on en a discuté...

- Mais à peu près tous les enseignants pensent que le premier atelier du programme « Ville orientale » a été celui d'Égypte, alors qu'en fait Serge Santelli est parti avant.

- Aaaah comme quoi...

- Le premier, c'était celui de Mahdia...

- Mahdia, d'accord, en Tunisie.

- parce que, du coup, il y a les Bulletins d'informations architecturales de l'IFA où ils sont retranscrits et, on voit bien que le premier c'est... Mais vu que l'idée du programme « Ville orientale » a un peu émergé entre Jean-Charles Depaule et Pierre Clément, et que Jean-Charles Depaule a commencé le cycle de conférences avant les ateliers...

- Les conférences à l'IFA ? ouais, c'est ça, je me rappelle.

- Le programme a commencé avec les conférences, dès 1981. Et du coup, je pense que dans leur mémoire c'est l'Égypte qui a débuté...

- Et puis Depaule pesait plus que Santelli, à ce moment-là. Forcément. Enfin Depaule et Clément. Clément était à l'IFA, mais Clément était aussi à Belleville, donc... Bien sûr, c'est ça qui pesait. En plus, c'est eux qui se sont occupés des aspects institutionnels. C'est pas du tout Santelli, qui n'en avait rien à foutre.

- Il l'a fait après, quand il a pris la direction plus tard.

- Oui, bien sûr, bien sûr. Bon allez, dites-moi. Quelles sont vos questions.

- Alors vous commencez par des études à l'école Boulle, ensuite et un peu simultanément vous commencez vos études à l'école d'architecture de Versailles...

- Non, ce n'est pas un « peu simultanément ». Je fais trois ans à l'école Boulle, plein pot, que ça. Et c'est en quatrième année... en commençant ma quatrième année que je commence à faire des choses en parallèle. Euh, attendez, non, je ne sais pas. Non, non, non, c'est en commençant ma cinquième année à l'école Boulle. Parce que la quatrième année, c'était l'année du diplôme, c'est une année plein temps. Plein temps, plein pot où on n'a pas le temps de faire quoique ce soit. Déjà, on ne dort pas la nuit, donc... Donc j'ai fait mes quatre ans à l'école Boulle. Et la cinquième année était réputée assez facile. Et je me suis dit « je vais commencer archi », ne sachant pas si j'allais continuer Boulle. Vraiment. L'idée, c'était peut-être de lever le pied de Boulle. Si l'archi m'avait demandé plus de travail, j'aurais quitté Boulle. Il se trouve que j'ai pu le faire en parallèle.

- et pourquoi votre choix s'est porté sur Versailles ?

- Ahaha, c'est vraiment... Alors ça, on en parlait encore avec Jean-Charles, il y a quelques semaines, je crois. C'est avec lui ? En tout cas, j'en parlais il y a quelques semaines. C'est très bizarre. J'habitais rue du... euh pas rue du Chevaleret ; rue Dunois, c'est-à-dire une parallèle à la rue du Chevaleret, juste derrière UP 8, en gros, ou presque. A dix minutes à pied d'UP 8. Et... Pourtant, j'ai fait les choses me semble-t-il sérieusement. J'ai visité des écoles d'archi avant de m'inscrire, je suis allé au moins [insiste sur « au moins »] à UP 8, à UP 2 à Nanterre, à UP 3 à Versailles. Et je ne sais pas comment ça s'est passé ; bon, les locaux étaient exécrables à UP 8 mais bon, j'ai eu un mauvais contact, voilà c'est tout ce que je peux vous dire. J'ai eu un mauvais contact, et ça ne m'a pas intéressé... enfin, ça ne m'a pas plu. Euh, je suis allé à UP 2 et là, j'ai compris qu'il ne fallait pas que je m'y inscrive. UP 2 c'était une ancienne qui était vraiment ; une école, pardon, qui était vraiment une héritière de l'ancien régime. Et là, j'ai compris que ce n'était pas pour moi. Euh... UP 5 était dans les mêmes locaux mais ce jour-là, je... il ne me semble pas les avoir vu alors qu'il y avait Borie qui était, que je considère comme un génie, enfin comme quelqu'un de très bien. Euh... mais je ne les ai pas rencontrés. Et UP 3, je ne sais pas pourquoi, j'ai eu un bon contact.

- d'accord.

- Mais en arrivant à UP 3, j'en ignorais tout, en quelque sorte. Donc ce n'était pas un bon choix d'un point de vue géographie, ça c'est sûr, parce qu'habitant Paris... c'était dur...

- il fallait faire les allers-retours...

- Et l'école Boulle, elle était place de la Nation, hein. Donc... mais j'avais choisi ça parce que... je ne sais pas, j'avais un bon... Mais ce n'était pas plus que ça. Voilà. Et en arrivant à Versailles, je n'ai pas tout de suite compris qu'il y avait plusieurs factions... euh... parce que, bin, j'arrivais de l'école Boulle et que, et que je n'étais pas du tout connecté sur ça, quoi.

- oui, sur tous les débats sur l'architecture...

- à [?], j'avais très peu lu de choses à cet égard. Bon, voilà, je ne savais pas, et ça s'est construit doucement. C'est-à-dire que, en fait, j'ai découvert Panerai parce que...c'est, c'est vraiment le fait du hasard. Euh...j'étais en parallèle avec l'école Boullée, mais je m'étais dit...alors attendez, je ne sais plus. Oui, c'est ça. Alors première année, il y avait le concours, je l'ai faite en entier. Cinquième année à Boullée, première année d'archi. Je l'ai faite, j'ai eu le concours. Et puis deuxième année d'archi, sixième année à Boullée, mais au bout de la sixième année, j'avais mon BTS. Donc je me suis dit « il faut que je bosse un peu à Boullée, et donc je vais lever le pied un peu à l'école d'archi. Je me donne deux ans pour la deuxième année ». Voilà. Là-dessus, donc je fais une deuxième année...euh comment dirais-je ? partielle, et je me retrouve en seconde deuxième année, avec les redoublants, en quelque sorte, et on se retrouve avec Panerai qui dit « bon alors, les mauvais élèves... ». Bin oui, ceux qui avaient redoublés. Donc on avait six mois avec Panerai, pour un projet, pour rattraper ce qu'il nous manquait. Alors, moi, je ne sais plus ce qu'il me manquait mais il me manquait des choses en archi, donc je me suis retrouvé avec Panerai, d'autorité, parce que c'est lui qui...c'est lui auquel on avait attribué ou qui avait décidé de prendre les mauvais élèves. Donc j'étais dans cette fourmille de mauvais élèves qui avaient raté leur deuxième année, enfin qui n'avaient pas eu toutes leurs UV à la fin de la deuxième année, voilà. Et c'est comme ça qu'on a commencé à échanger.

- D'ailleurs dans l'entretien que j'ai écouté, vous dites que c'est Panerai qui vous donne un peu l'idée de travailler sur l'Égypte...

- Ah pas seulement l'idée...

- qui vous incite à travailler...

- oui, oui, il m'embarque !

- et en plus, il a comme argument un peu l'effet miroir : de travailler sur étranger qui vous ferez...

- ouais, complètement. Et l'idée, c'était vraiment : je vais au Caire, et puis, je reviens en France. Moi, quand je suis parti au Caire, c'était vraiment ça. Euh voilà. Mais mon premier contact avec Panerai, c'était ça. Alors, après...après, ça a été compliqué parce que, à la fois, je travaillais à l'AUA...

- Ah, vous étiez à l'AUA ? pourtant c'est plus UP 1...

- Ah non. Enfin...Il y avait boo...Chez Ciriani, c'était UP 8 ! quand même ! Chez Fabre et Perrottet, c'était l'UP 1. Chez Chemetov, ce n'était pas très marqué. Et chez Huido...Alors chez Devillers, il y avait Roujon et Vilan qui étaient d'UP 8 ; n'oubliez pas ça. Et chez Huidobro, chez qui j'étais, il y avait Louison Gorgiard, qui était ancien de UP 3, ancien étudiant de Panerai, dont la sœur, étudiante attardée, était aussi étudiante de Panerai. Alors, en même temps que moi mais avec dix ans de plus que moi. Laurence, elle a dix, sept-huit ans de plus que moi. Voilà. Donc, il y a eu un lien qui s'est créé avec Panerai, extraaaa...euh voilà, parce qu'en fait, il a su - évidemment - que je travaillais à l'AUA avec Louison, et par son étudiante, qui était la sœur de Louison, mais qui était déjà à l'AUA ; parce que c'était vraiment une étudiante attardée. Euh voilà. Donc avec Panerai, assez vite, s'est construit une espèce...un lien double.

- d'accord à l'école et en dehors de l'école...

- eh oui. C'était un prof que j'appréciais à l'école. Mais...euh...Il savait aussi que je bossais à l'AUA, et on en avait parlé. Alors, est-ce qu'il y a eu d'autres chose qui font qu'avec Panerai, on s'est rapproché ? ...oui, sans doute, quand on a préparé le contre-projet à 1989, les projets d'expo universelles, où il était assez engagé dans les Ateliers Publics. Moi, j'étais un des rares étudiants à être membres du collectif Ateliers Publics ; ce qui fait que là aussi, on buvait des bières. Euh voilà. Je dis « on buvait des bières », mais vous voyez, il y avait l'aspect...

- Vous étiez membre du collectif Ateliers Publics ?

- alors, je n'étais pas membre parce que statutairement, ce n'était pas possible. Mais je suivais toutes les réunions...du collectif. Et c'est comme ça que j'ai fréquenté - je dirais en-dehors de tout autre contexte - des gens comme Vilan, euh... oui, Vilan, comme Roujon. Euh, ça vous parle, hein, tout ça ?

- oui, oui bien sûr. Je viens de rencontrer Luc Vilan, lundi dernier.

- Ce n'est pas la peine que je donne des détails. Bin oui, Luc, bien sûr. Son...sa compagne que vous...mais si, qui était à l'APUR, et qui depuis a repris un des ateliers avec Sawsan.

- C'est Christiane Blancot ?

- Christiane, c'est ça, voilà. Euh...que j'ai rencontré...Hariri, il n'est pas dans le circuit, lui. Mais, [? inaudible] pas dans le circuit non plus. Il y avait Mangin bien sûr, Mangin mais qui n'était pas « Villes orientales ».

- Mais qui était avec Sawsan...

- Ouais, bin vous savez tout [rires]. David, il était...Il était sur le point de se séparer de Sawsan. Et je crois qu'ils habitaient déjà indépendamment. Voilà. Voilà. Donc avec Panerai, on avait déjà une relation qui était prof et professionnelle, voilà, pédagogie et professionnelle. Euh...ouais, je n'ai pas les détails mais c'est à peu près ça.

- Donc fin 1983, vous faites un premier atelier au Caire, et quelques mois après, en mars, vous faites un deuxième atelier en Turquie... ?

- Ouais. Je suis le seul à avoir fait ça [rires].

- Euh, c'est Jean-Charles Depaule qui m'expliquait que, bon, c'était tellement libre à cette époque-là l'organisation que les bons élèves, ils faisaient semblant de les faire redoubler, enfin de pas tout valider, pour les faire répartir... [Je me trompe, c'est Panerai qui disait ça]

- Oh, non, ce n'est pas ça. Ah c'est drôle, c'est le point de vue de Jean-Charles. Mais ce n'est pas ça, c'est que cette année-là, ils ont ouvert ce qu'on a appelé les ateliers inter-UP. Et les ateliers inter-UP, on faisait son marché dans les UP parisiennes, euh, comme on voulait. Et moi, la même année, j'ai fait donc Le Caire, mais j'ai fait aussi avec Prélorenzo et Monique Vidal, euh...l'atelier inter-UP « Architecture domestique »...

- *ab d'accord !*

- A Paris 1, aux beaux-arts, enfin je crois que c'était aux beaux-arts.

- *oui, je vois. Donc la même année, vous avez fait Le Caire, Bursa et Archi domestique...*

- La même année, j'ai fait toutes [insiste sur « toutes »] à l'extérieur. Enfin, quasiment. Par ailleurs...alors là, il y avait une espèce de prime à la délocalisation, si je puis dire. C'est-à-dire que c'est au Caire que j'ai appris que Bursa existait, hein. Donc ce n'était pas un coup monté. Non, c'est étant au Caire, ou juste avant, que j'ai appris qu'on pouvait s'inscrire à UP 8, enfin UP 2...

- UP 5

- UP 5, pardon, avec Borie et Pinon - ça, je me rappelle d'eux - pour suivre l'atelier Turquie. Je me demande même si ce n'est pas Panerai qui me l'a dit, ou c'est Vilan. Je crois que Vilan nous accompagnait au Caire.

- *oui, c'était la première fois qu'il venait dans...*

- oui, voilà. Et lui, Vilan, il nous accompagnait et comme il était à l'IFA, il était dans...il était un peu à un niveau au-dessus et donc il savait ces choses-là, et il m'avait dit ça. Donc aussitôt rentré du Caire, je me pointe chez Borie et Pinon qui me disent « bienvenu ».

- *d'accord...*

- Voilà. Et quand je parle de prime, c'est très intéressant parce que - je ne sais plus combien d'UV cela valait cette...- mais en fait, les équivalences n'étaient pas tout à fait correctes. Enfin pas tout à fait alignées ; de telle manière que, je me rappelle, les étudiants de Pinon et Borie qui, eux, bossaient depuis septembre...moi, j'allais avoir plus d'UV qu'eux en commençant en janvier.

- *ab bon ?*

- ouais. Parce que...c'est la prime, c'est la prime à la délocalisation, une espèce de truc...le taux de change, on aligne un taux de change par le haut, si je puis dire [rires], en disant « il y a des élèves qui ont le courage de sortir de leur UP, donc même si ce n'est pas tout à fait aligné, on lui donne le nombre d'UV supplémentaire ».

- *pourtant avec le programme « Villes orientales », on aurait pu penser que les UP s'alignaient...*

- ouaiiiiis, c'était super flou tout ça. Et puis j'aurais dû commencer en septembre, ils m'ont accepté en janvier ; moi, je n'allais pas reculer, c'était super.

- *Et dans l'interview, vous dites que Panerai était là aussi...*

- ouais, à Bursa...

- *comment ça se fait ?*

- ...et qu'on a fait sécession [rires].

- *oui [rires] comment ça se fait ?*

- ça se fait que lui-même disait, [se racle la gorge] « je ne sais pas. Pinon m'aime bien il m'a invité ». Et c'est vrai que...Alors il est arrivé un peu en retard. On a travaillé à Bursa d'abord, et moi, j'avais des problèmes avec la manière dont Pinon et Borie concevaient, enfin...de la manière dont Pinon et Borie considéraient les objectifs du travail sur la typologie. Ils faisaient de la typologie pour la typologie.

- *D'accord...*

- Et j'ai découvert qu'Alain Borie, à cet égard, est un champion. Mais vraiment. Il est super [insiste sur « super »] fort. Euh...il est remarquable.

- *Vous voulez dire pour tout ce qui est déformation...*

- Voilà. Bin oui. Mais en fait...Voilà. Mais on en reste à la typologie. Alors que, moi, je venais de Versailles...alors maintenant je le formule, à cette époque-là, je ne le formulais pas très, très bien. Mais quand même. Et ça me turlupinait. Et quand Panerai est arrivé à Bursa, parce qu'il est arrivé trois-quatre jours plus tard peut-être, on a eu de longues discussions en soirée...euh là-dessus, où je disais « mais est-ce que tu... » Je crois qu'on partageait la même chambre en plus, c'est pour vous dire, oui je crois. Euh...je lui dis...mais parce que pour moi, je n'étais pas sur la même, la même finalité [insiste sur « finalité »] du travail de la typo, du travail sur la typologie. Et il me donnait raison, mais en même temps il me donnait raison mais comme j'étais son élève, ce n'était pas difficile de bon, voilà...c'était comme ça.

- *donc il y avait quand même ces deux écoles de pensée, même si Pinon, Borie, Panerai, Castex, etc. sont quand même deux pôles différents mais assez proches...il y avait quand même deux écoles...*

- hum, hum, il y avait deux écoles...alors de pensée ? oui, mais Borie, il n'a jamais rien écrit, c'est ça qui est extraordinaire, quoi.

- *bin, il a quand même fait Formes et déformations, et Sites de méandres...*

- oui, oui, mais ça, c'est ancien ! C'était déjà... c'est très ancien. Et puis, là, ils sont plus morphologiques dans Sites de méandres. Là, on était vraiment dans de l'architecture, on ne sortait pas de la parcelle, quoi. Hum... Et moi, ça me turlupinait un peu, quoi.

- justement, je posais la question à Luc Vilan lundi, en ayant deux pieds entre Belleville et Versailles, justement, est-ce qu'on ressentait d'un côté la pensée de Huet d'un côté et de l'autre de Castex et Panerai. Il me disait que pour lui c'était des cousinades et qu'il n'y avait pas tant de différences.

- hum, oui, ça, je veux bien le croire, parce que j'avais aussi suivi des ateliers de Huet les années précédentes. Euh... en fait, quand je vous ai dit que c'était l'année où on fondait les inter-UP, ce n'est pas vrai ; ils ont été fondés l'année précédente. Parce que moi, j'étais donc en deuxième-deuxième année, et que donc j'avais du temps libre parce que je n'avais que cinq ou trois UV a passé, et que donc, à titre complètement individuel et personnel, j'avais suivi les ateliers inter-UP de...

- Fortier sur Paris ?

- Non, ce n'était pas Fortier. C'était Huet, Grumbach et Micheloni.

- tiens, je ne le connais pas celui-là...

- ils sont deux frères, hein.

- oui, non, enfin je les connais mais pas ce programme inter-UP...

- Le Micheloni de l'APUR, c'était... c'était Pierre Micheloni, je crois.

- oui, parce qu'il y a Michel et Pierre. [NB : Serge et Pierre]

- c'est ça. Bon vous vérifiez, mais c'est celui de l'APU en tout cas. Qui avaient un atelier ; comment il était intitulé ? « Formes urbaines », quelque chose comme ça [NB : CEAA « Architecture urbaine » de l'UP 1, 3, 5, 6 et 8 ?], qui se tenait à UP 6 et que je suivais très régulièrement, et c'est à ce moment-là que j'ai découvert Huet. Mais effectivement, il a raison Luc, il n'y a pas de différences fondamentales. La différence fondamentale, elle était plus avec UP 5.

- Ah bon ? parce qu'on pourrait voir la pensée de Huet comme plus... une analyse typologique architecturale via les modèles culturels, notamment avec son travail avec Henri Raymond...

- Ah oui mais moi, ça, je n'étais pas au courant à ce moment-là. Et... et ça ne transparaisait pas, parce que, effectivement, même la thèse de Santelli, on n'en avait pas connaissance. Vous voyez ? Donc, c'est après que j'ai appris, enfin, que j'ai appris tout ça. Mais ça, on n'en avait pas connaissance. Et Santelli, nous apparaissait un peu comme une espèce de... pfff... comme une espèce de comment dire ? Il avançait un peu avec la casquette baissée sur les épaules, enfin sur les oreilles, quoi, enfin sur les yeux. Euh, c'était un fonceur. Et il ne questionnait pas beaucoup. Il faisait faire les travaux aux étudiants, et le reproche qu'on lui faisait - enfin « on », c'est vraiment générique - c'est qu'il faisait bosser les étudiants à faire ses rapports de recherche. Et de ce point de vue-là, il n'avait pas bonne presse auprès des... Et après, ça s'est confirmé... euh, ça s'est confirmé ; il a quand même rendu deux fois le même rapport avec deux titres différents, hein, Santelli. [Réagissant à mon visage] Si, si, il l'a fait.

- ah oui ?

- oui, oui.

- J'ai l'impression que c'est plus ou moins le même principe mais il change de villes.

- oui, oui mais il a aussi fait le même deux fois ! Euh... et André Raymond s'en est rendu compte. Euh bon. Et Santelli est une espèce de fonceur comme ça qui était plus... qui cherchait plus... Enfin, de notre point de vue étudiant, qui cherchait plus de la main d'œuvre pour ses travaux de recherche que les aspects pédaço. Il était pas si... il n'était pas hyper pédaço, me semble-t-il, pour le peu que je l'ai entendu. Moi, je n'avais pas envie de m'inscrire avec Santelli, par exemple. Il y a Bernard Tournet qui s'est inscrit avec Santelli derrière, euh... je ne sais pas s'il a vraiment...

- Bernard Tournet, il a aussi un peu travaillé au LADRHAUS, non ?

- oui, alors après, il a été embauché au LADRHAUS, ouais. C'est ça.

- il y a Olivier Blin aussi, il me semble.

- Alors... on va faire la liste après si vous voulez [rires] mais, moi j'ai la mémoire qui flanche, et puis on était quatorze par an, alors je ne me souviens pas. Je reviens en arrière sur la question d'école. Santelli nous n'apparaissait pas comme une école, il nous apparaissait - je vous dis - avec cet aspect-là.

- Donc Santelli était très différent de Bernard Huet ?

- Je ne peux pas vous dire, parce que, moi, j'ai suivi Bernard Huet sur cet atelier une année avec Grumbach et Micheloni, où il est évident que Micheloni était complètement à la traîne, du point de vue... du point de vue, euh, intellectuel si je puis dire. Bon voilà. Enfin, Bernard Huet il a toujours écrasé, il a toujours été... Euh voilà, ça, c'était un aspect. Et comme c'étaient des aspects, c'était sur Paris, sur la barrière des Fermiers Généraux, je dois dire que j'ai un peu de mal à comparer avec ce que j'ai entendu de Santelli sur Mahdia ou sur autre chose. Donc je ne peux pas vous dire. En même temps, je vous dis ça sur la différence entre Panerai et UP 5, mais j'étais bien le seul à être au courant puisque j'étais le seul étudiant à être passé de l'un à l'autre... euh à être assez proche de Panerai d'un côté, à avoir suivi les cours de Borie et de Pinon de l'autre. Donc différentes écoles, c'est mon point de vue, et je suis le seul à l'avoir. Bon, il se trouve qu'on a eu une longue discussion avec Panerai, à Bursa. Et qu'il me dit « tu sais qu'ils ont laissé deux filles - ils, Pinon et Borie - deux filles à Galata, que j'ai vu en arrivant, qui sont complètement perdues », ce n'est pas hyper correct.

- des enseignants qui laissent des étudiants seuls dans une ville... ?

- des étudiantes. Deux jeunes filles grecques. En plus deux grecques en Turquie, enfin, non, c'était, ce n'était vraiment pas correct. Mais bon, ils l'avaient fait. Et Panerai me dit « bin elles vont venir nous rejoindre, là, à la fin du séjour », parce qu'en fait à l'issu du séjour à Bursa, il était prévu de louer une voiture ou un petit mini car dans le cadre de... et de faire un tour de Turquie. Là-dessus, les deux étudiantes grecques laissées à Istanbul nous rejoignent à Bursa, et on devait tous partir en excursion avec Pinon et Borie ; Panerai, je ne sais pas ce qu'il faisait, je ne sais pas comment c'était prévu mais peu importe. On discute un soir avec les deux filles, et Panerai dit « allez, on retour à Istanbul et on va travailler tous, tous les quatre ». Donc on a fait sécession. Et le lendemain matin, j'ai dit à Pinon et Borie « je crois que je ne vais pas aller avec vous », parce que la taille de la voiture était évidemment conditionnée au nombre d'étudiants qui allaient faire l'excursion, et ils me disent « bon bin très bien », et je dis « non, je vais aller travailler avec Panerai, Dimitra et Maria à Istanbul ». Fiiiiou, ça ne s'est pas très bien, bien passé, enfin bon, il n'y a pas eu de clash mais de toutes évidences, je me marginalisais. Euh mais je l'étais déjà parce que les étudiants d'UP 5 qui, eux, étaient là depuis septembre m'avaient déjà bien [insiste sur « bien »] marginalisé. Ceci dit, comme je bossais et que je bossais plutôt bien, euh... je n'étais pas si marginalisé que ça. Voilà. Et donc, on est parti tous les quatre à Istanbul pendant que les autres prenaient le mini bus.

- *d'accord, et donc là, vous avez plus travaillé la relation...*

- Et donc là, on travaillait sur Galata, sur la forme urbaine !

- *morphologie et...*

- là, on a fait... Non mais en même temps, on a fait un travail dont on n'a rien publié. Voilà, c'est comme ça. Toute façon, on ne publiait rien...

- *j'allais dire, au final, de votre expérience à Bursa, dans le Cahiers de la recherche, l'article c'est sur le relevé habité de Bursa. Donc c'est vraiment l'exercice fait avec Pinon et Borie ?*

- Hé bin, oui et non, encore celui-là, parce que mes petits camarades, ils relevaient quoi ? du bâti. Et moi, j'étais passé entre les mains de Depaule, et je relevais l'occupation de l'habitat.

- *d'accord, donc les autres étaient vraiment sur la typologie, alors que vous, vous étiez sur les modèles d'habiter...*

- ouais, ouais. Mais oui ! Mais comme j'avais quand même relevé quinze maisons à Bursa, euh... finalement, ils m'ont demandé mes relevés, et que j'avais... parce que je ne relevais pas des maisons, parce que là aussi, il y avait un truc, il y avait Borie qui disait « ah, elle est belle, il faut la relever ». Et moi, je disais « ce n'est pas celles qui sont belles qui m'intéressent ; ce qui m'intéresse c'est de construire une typologie, je veux commencer par les maisons les plus étroites et voir comment ça se construit, comment ça s'élargit ». Bon. C'était bien ou ce n'était pas bien, mais c'est comme ça que je faisais. Et comme j'avais une tête de mule, j'allais tout seul visiter les maisons, relever des maisons, indépendamment de mes petits camarades, qui eux étaient beaucoup plus inféodés à... à Borie et Pinon, et qui allaient relever ce qu'on leur disait de relever, etc. Mais quand même, j'avais fait un beau chantier, j'avais relevé plein de choses, et en fait, je leur ai transmis mes relevés pour qu'ils puissent compléter la construction de leur typologie. Ça veut dire que je ne m'étais pas complètement planté non plus.

- *d'accord.*

- Voilà. Mais je n'en ai rien fait en termes de publications. Mais à l'époque, ce n'était pas le but de toute façon ; on faisait... on voyait, on travaillait dans le cadre de la formation. C'est mon premier article Bursa, hein. Il doit faire cinq pages au total, ou peut-être sept. [rires]

- *[rires] il fait trois double pages, je dirais...*

- mais j'ai passé un temps fou à l'écrire, quoi. [rires] Voilà, c'est comme ça.

- *Hum, hum, et donc après vous revenez, et puis vous obtenez une bourse pour faire votre diplôme, enfin pour aller faire votre diplôme sur Le Caire au CEDEJ...*

- ouais, voilà. Alors... ouais, voilà, c'est ça. Alors je ne suis pas candidat, hein, on n'est pas candidat en fait. C'est Panerai et Depaule qui décident. Et un jour, je reçois un coup de fil...

- *Ab d'accord, ce ne sont pas les personnes du CEDEJ qui décident, c'est Panerai et Depaule...*

- Mais non, mais...

- *parce que c'est un partenariat entre le CEDEJ et Versailles...*

- Oui mais le directeur du CEDEJ, c'était Jean-Claude Vatin. Jean-Claude Vatin et Jean-Charles s'appréciaient énormément. Et donc, Jean-Claude Vatin avait dit, avait sans doute dit à Jean-Charles – mais ça, Jean-Charles vous le confirmera – « vous choisissez, c'est vous qui savez, vous choisissez ». Voilà. Et j'ai la même bourse que celle qu'on eut Blin et [?] avant moi, qui est une bourse LADRHAUS-CEDEJ. Je crois qu'il y a deux montants, enfin, je ne sais plus. Ce n'était pas riche, ce n'était pas grand-chose. Je pense que c'était un billet payé par le LADRHAUS, un billet d'avion, et de quoi vivre localement, très chichement...

- *c'était combien de temps ? trois-quatre mois à peu près, non ?*

- Ah c'était un peu ce qu'on voulait, mais plus on restait, plus on tirait la langue, enfin c'était... [rires]

- *Et dans l'interview, vous dites que vous êtes parti, du coup, pour travailler sur votre diplôme mais qu'avec la réforme de 1984, il n'y a plus besoin de faire de diplôme ?*

- Ouiii. Ouais, je ne sais plus. Je ne me souviens plus du détail...

- *parce que les études passent de six à cinq ans...*

- En tout cas, je suis parti pour faire mon diplôme, mais à ce moment-là, le diplôme, c'était un projet d'architecture et un mémoire. Et le mémoire devient non-nécessaire.

- *d'accord.*

- Voilà. Et tout ce qu'on avait concocté avec Depaule sur les transitions entre espaces intérieurs, enfin entre intérieur et extérieur, qui a donné lieu à A travers le mur, devient inutile. Mais en même temps où Depaule me dit « ce ne sera pas la peine de faire un mémoire... » - on était voisin avec Depaule aussi, ce qui mettait de l'huile dans les rouages, j'étais souvent fourré chez lui. Euh...il habitait sur le boulevard Richard Lenoir et moi, j'habitais Faubourg du Temple, donc euh voilà. Et je croisais ses enfants dans la cours de mon immeuble parce qu'ils étaient copains avec des enfants du rez-de-chaussée.

- *[rires] d'accord...*

- Non mais vous voyez, ça compte. Alors, ce n'est pas les enfants qui comptent mais ce qui compte c'est effectivement cette relation de voisinage avec Depaule.

- *oui, oui, je me rends compte de plus en plus que ce sont des histoires très personnelles, tout ça.*

- mais oui ! C'est, c'est incroyable. On se demande comment on en arrivait là, en fait. Par la suite de hasards qui font que voilà. Ça ne se construit pas en amont. Je ne sais pas pour vous, mais moi, je peux vous l'assurer que ce n'était pas en amont. Euh...et donc...Attendez, votre question c'était...Oui, c'est ça, donc j'abando...Donc au moment où Depaule me dit « vous n'aurez plus besoin de faire ce mémoire, mais il se trouve que je viens de signer un contrat avec le Centre Georges Pompidou pour faire un livre. Et si vous voulez y apportez votre contribution sur Le Caire, euh, bienvenu ». Voilà. De toute façon pour le diplôme, on n'avait pas besoin de faire trois mois de terrain, hein, enfin pour le projet architectural. Je veux dire, ce n'étais pas grand-chose les projets architecturaux. Euh...c'était beaucoup de temps de dessin, quoi. Mais de temps de terrain...En, en une bonne semaine sur le terrain – sachant que j'avais fait l'atelier avant – en une semaine sur le terrain, j'aurai pu faire mon diplôme sur le Midan. Enfin vous l'avez vu mon diplôme. Bon, voilà. Donc, les trois mois, je les passe à travailler pour A travers le mur, et à construire...Alors là, je suis parti sans aucune [insiste sur « aucune »] hypothèse, et j'ai construit doucement...Voilà. Heureusement, pendant mon séjour, la troisième fournée [de l'atelier du Caire] est passée, cela veut dire qu'il y avait Jean-Charles, Panerai, Sawsan et les étudiants, et que du coup, j'ai vu Jean-Charles pour me...parce que, quand même, on n'avait pas de mails pour s'envoyer en temps réel...des hypothèses, etc. Le courrier, c'était compliqué avec Le Caire ! Euh voilà...Donc ça, ça a été utile parce qu'ils sont venus en janvier, ils sont venus en décembre, je crois, enfin entre décembre et janvier en tout cas. Et voilà, et puis c'est tout. [rires] Et puis, ça a fait A travers le mur, voilà.

- *Et donc après votre diplôme vous poursuivez, en fait vous poursuivez l'évolution de ce programme quand il devient un CEAA-DESS, et là vous faites ça donc avec l'IFU et avec Panerai et Stéphane Yérasimos...*

- hum voilà. Et vous allez répondre à une des questions que je me pose : on est combien à avoir ce double diplôme ?

- *Franchement, je ne sais pas...*

- Je me demande si je ne suis pas le seul.

- *Je ne suis pas sûre...*

- Mais qui il y a eu à l'IFU, d'autres ? Vous ne savez pas ?

- *Je ne sais pas, mais si, parce que d'un autre côté, il y a toute la partie Asie qui fait aussi un DESS avec...*

- Goldblum ! vous avez raison !

- *à l'IFU...*

- vous avez raison. Mais est-ce que c'est le même cadre ?

- *bin...*

- ils ne font pas un CEAA-DESS, ils font un DESS avec Goldblum ?

- *Euh est-ce qu'ils ne font qu'un DESS ? En fait c'est très compliqué à comprendre parce que...*

- ça n'existe pas [rires].

- *Voilà, c'est des statuts flous...*

- Si, si, il y a des papiers...

- *oui, mais même les réformes quand on lit, c'est compliqué entre les CEAA, les DESS, les DEA, puis les DPEA, etc.*

- mais le CEAA trait d'union DESS, je me demande si je ne suis pas le seul à l'avoir.

- *Possible, je vais enquêter.*

- Mais je veux bien ! parce que ça m'amuse. Parce qu'il y avait...avant moi, il n'y a eu personne en tout cas, ça c'est sûr. Et après moi, je ne vois pas qui. Et puis très vite, ça a été abandonné au profit d'un DEA, enfin...Donc...

- *Bin pour la partie avec Santelli, si quand même ça devient un DESS, mais...*

- Un DESS commun avec qui alors ?

- l'IFU aussi je pense.

- aaah, alors peut-être il y a eu des étudiants plus tard.

- et après, ça devient un DPEA, et après, ils se tournent vers la patrimonialisation.

- Ecoutez...c'est pour l'anecdote, c'est vrai. Mais en tout cas, on n'a pas été très nombreux à avoir ce truc. Mais c'était un accord entre l'IFU et l'IFA, hein. Ce n'était pas monté au niveau du ministère, enfin, c'était vraiment un accord...Parce qu'en fait on délivrait deux diplômes, ce n'était pas un diplôme, c'était deux diplômes qui étaient conduit simultanément dans deux établissements différents avec une seule soutenance. Euh...mais c'était vraiment deux diplômes séparés. Bon, moi, je ne les ai jamais demandés les diplômes, au sens propre du terme, donc je ne sais pas quel tête ils ont, mais ce n'était pas un diplôme commun. C'était deux...C'est comme une cotutelle aujourd'hui : une cotutelle avec la Tunisie, l'étudiant, il a deux diplômes, il n'a pas une thèse franco-tunisienne, il a une thèse en Tunisie, une thèse en France. C'était la même chose. Euh voilà. Oui, je poursuis là-dedans, pourquoi ? ...je voulais faire de la recherche. J'avais pensé faire de la sociologie, et Depaule m'avait un peu déconseillé. Voilà.

- d'accord, pourquoi ?

- Bin, vous lui demanderez. Je ne sais pas [rires]. Non, je ne me rappelle plus, vraiment, je ne sais plus. Euh...bon, ça ne semblait pas être...parce que je considérais que le travail que j'avais fait sur le Caire, sur A travers le mur, c'était de la sociologie. Or, ce n'était pas de la sociologie. Je le faisais avec un prof de socio mais ce n'était pas de la sociologie. Et je ne savais pas ce qu'était la sociologie. Donc voilà. Et...voilà, donc je me suis inscrit dans ce CEAA-DESS. Pourquoi ? parce qu'il y avait ce diplôme commun. C'était la continuité...on le prenait pour la continuité naturelle, en fait. Et puis j'étais tout le temps fourré à l'IFA, parce que j'y faisais mes photocopies, avec la complicité de Vilan. Euh...donc, étant toujours fourré à l'IFA, j'étais au courant, ce n'est pas beaucoup plus compliqué que ça.

- oui, c'était une suite logique.

- c'était une suite logique ! c'était la suite naturelle. Voilà. C'est à l'IFU que ça s'est gâté...

- oui, vous dites que ça ne se passe pas forcément bien...

- Bin, on s'inscrit en DESS. Bon ça, c'était réglementaire, etc. Et puis je vais voir Pierre...Bon six mois ou quatre mois, je me rends compte que le DESS, c'est professionnalisant, que ce n'est pas ce que je veux faire. Et je vais voir Pierre Merlin, donc le patron de la boutique, qui me dit « ah non, non, mais nous, on a décidé en interne que de toute façon il fallait faire un DESS avant de faire un DEA », ce qui est scandaleux ! J'aurais dû le dénoncer à ce moment-là, j'aurais dû vraiment...Mais évidemment, il n'y a aucun texte ! Et je lui dis « mais si je m'inscris en DESS et que je laisse tomber et que je passe un DEA », il me dit « on vous coïncera », « très bien monsieur, je vais voir ailleurs ». Voilà. C'était vraiment...On a vraiment affaire à des gens qui sont bornés, hein ! Mais Merlin, dans le genre, quand même, il était connu pour ça. Mais voilà. Donc j'ai fait mon DESS d'urba, qui est un DESS qui est plus de recherche que DESS, mais là, avec la complicité de Yérasimos en quelque sorte, enfin, la bienveillance de Yérasimos. Et je suis parti ailleurs, je suis parti planter mes choux à l'université de Provence.

- Et vous disiez aussi que ce n'était pas toujours facile d'avoir et Panerai et...

- Alors ça je l'ai dit dans l'interview, ça ?

- oui.

- Oui, ça a été très compliqué.

- a cause des approches, des méthodes...

- Ah c'est deux approches complètement différentes. Euh Panerai était vraiment sur des questions de formes urbaines pour dire les choses très rapidement, et Yérasimos, c'était plus sur des questions d'histoire. Donc euh...c'était très compliqué, à tel point que j'ai dû menacer Yérasimos de faire deux...de séparer mon mémoire, de couper mon mémoire en deux, de faire un mémoire de CEAA et un mémoire de DESS avec deux soutenances différentes. Et c'est...je n'ai jamais réussi à les avoir ensemble ! En correction. Je les avais l'un après l'autre. Comme j'habitais au Caire, c'était super pratique ! Euh voilà. Ah non, non ça a été très tendu avec Yérasimos à un moment donné. Euh il a fallu que je le menace de faire deux diplômes séparés. Et je pense que...c'est la preuve que c'était important cet accord, parce qu'ils tenaient à ce qu'il y ait quelque'un [rires]...que cet accord soit mis en acte, si je puis dire. Et donc on a eu une soutenance CEAA-DESS, une seule soutenance, mais ça a été aux forceps. Je l'ai obtenu vraiment en menaçant Yérasimos de passer à autre chose, quoi.

- Pourtant, vu que le DESS a une visée professionnalisante, il était logique que...

- Oui mais Stéphane, c'était aussi un OVNI [rires]. Je veux dire...[rires] Voilà.

- il était diplômé de...

- il était architecte de formation.

- oui, et puis, il avait fait l'IUP aussi, il me semble.

- Alors, je ne sais pas...Ah peut-être. Mais en tout cas, il a fait une thèse en géo chez [Yves] Lacoste, parce que j'étais à sa soutenance. Enfin, géo historique, puisque la thèse est sur le voyageur. Euh voilà. Dans l'empire Ottoman. Euh...voilà. Et c'est...très tôt, avant ma soutenance...en même temps, j'ai soutenu avec un peu de retard parce que je me suis cassé une jambe l'été, enfin, je suis allé soutenir avec des béquilles, mais...c'est des détails mais ce qui fait que j'ai soutenu, je pense, en septembre...non...

- C'est...ah, c'était deux ans, c'est 1985 à 1987 ?

- Ah bin j'étais au Caire quand même.
- *le CEAA c'est un an mais le DESS c'est deux ans ?*
- oui, mais en même...non pas vraiment, parce que...euh, j'ai fait un an à Paris 8, qui était une année lourde effectivement, mais en fait j'aurais pu aller plus vite, et puis après, je suis parti au Caire.
- *d'accord...*
- euh, ouais, je pense. Je suis parti au Caire en janvier, et j'ai soutenu qu'en septembre suivant mon DESS. Donc j'avais toutes mes UV et tout ça à Paris 8, il ne me manquait rien, il me manquait juste un truc que j'avais, un mémoire mais que...bon, je ne sais plus pour tout vous dire...
- *Donc quand vous arrivez à l'Observatoire urbain...*
- je suis en train de rédiger mon, mon DESS.
- *le DESS...*
- oui, absolument. Le DESS il a été tapé sur la machine à écrire de l'Observatoire.
- *[rires] d'accord. Et comment se fait votre arrivée à l'Observatoire urbain ?*
- Euh...alors avant ça, je termine, parce que...Ah bin oui, non d'accord attendez, j'arrive à l'Observatoire. On va reprendre dans l'ordre. Parce qu'il y a une anecdote assez, assez, assez intéressante : c'est que je soutiens mon DESS, je fais une fête chez Mangin – pour vous dire les relations, j'habitais chez Mangin, on fait une fête chez lui – et pendant la fête, j'ai un coup de fil, c'était Robert Ilbert qui me dit [prend un accent du sud pour l'imiter] « bon alors ton DESS, c'est vachement bien. Bon tu fais ta thèse sur Le Caire, hein. Je t'ai fait une lettre pour avoir ton équivalence de DEA, je te la lis ». Il me lit au téléphone une lettre dithyrambique, il me dit « ça te va ? » [rires] Qu'est-ce qu'on peut répondre à ça ? [rires] C'était typique de Robert. Mais Robert, en un tour de passe-passe, m'a transformé ce DESS en DEA. Voilà, ça, c'était le soir de la soutenance. C'est incroyable. C'était le soir de la soutenance, quoi. Alors que je lui avais envoyé mon mémoire un mois plus tôt, que vous savez quand on est au Caire, on envoie un truc, on ne sait pas quand ça arrive, etc. Euh bon, voilà. Et donc je suis arrivé à l'Observatoire. Vous voulez savoir comment ça s'est passé, mon arrivée à l'Observatoire ?
- *oui, oui ça m'intéresse.*
- ça ne s'est pas très bien passé...
- *Mercedes Volait y était...Est-ce que Mercedes Volait y était déjà ?*
- Voilà [rires] Voilà [rires] bien sûr.
- *Elle y était déjà quand vous étiez boursier pour le diplôme d'archi ?*
- Alors, quand j'étais boursier, elle y était déjà. Est-ce qu'elle était responsable de l'Observatoire ?
- *Elle est arrivée en 1985. Elle est arrivée pour l'Observatoire pour le mettre en place, non ?*
- non, non. Mercedes, elle était au Caire depuis très longtemps. Alors peut-être avec des allers-retours mais elle était au Caire depuis plus longtemps que ça.
- *Bin elle avait fait son diplôme à UP 1 dessus...*
- oui, et ensuite elle était inscrite en Master 1, enfin en DEA pardon, avec Robert Ilbert. Et je ne connais pas son histoire précise à Mercedes, je suis désolé. Mais, mais en tout cas, elle était au Caire quand j'ai fait...quand j'étais boursier, ça, c'est sûr, parce que...euh...oui, oui, je ne l'ai pas beaucoup vu mais elle était là...
- *il me semble qu'elle est arrivée en octobre 1985 pour l'Observatoire...*
- C'est possible, c'est possible. Là-dessus, je vous laisse regarder de plus près avec elle ou avec qui vous voulez, mais moi, je n'ai pas l'info là-dessus. Euh...en tout cas, elle était responsable de l'Observatoire quand, euh, je lui ai succédé dans le poste. Ça, c'est très clair.
- *D'accord, quand vous arrivez en 1987 à l'Observatoire, c'est pour lui succéder ?*
- C'est 1987 ? Vous avez une chronologie, une vraie ? parce que moi, je n'ai pas les dates en tête. Oui, c'est pour lui succéder. C'est tout à fait clair. Et là, j'arrive et Mercedes me dit ce que je dois faire. Les premières semaines, euh, ça va. Et puis, très vite, je me dis que ça ne va plus, parce que je ne suis pas le...suppléant de Mercedes Volait. Voilà. Donc ça ne se passe pas très bien.
- *si vous venez pour la remplacer, elle était sensée partir après ?*
- oui, sauf qu'elle était toujours au Caire ! et qu'elle avait toujours la clé du bureau, et que, et que, et que ! Euh voilà...Et puis, vous connaissez un peu Mercedes ou pas ?
- *Euh...non, enfin je ne lui ai jamais parlé, je la vois juste faire des communications...*
- Ah ! et qu'elle a une capacité à faire les questions et les réponses. Euh voilà. Et très vite, quand...euh parce que, j'étais en fait nommé au Caire avec pour mission principale, alors faire tourner l'Observatoire, mais aussi monter un fond cartographique des villes égyptiennes. Et très vite, je me rends compte que Mercedes est en train de m'instrumentaliser pour...pour que je lui fasse le job, quoi. Euh...Et assez tôt, moi, je commence à me plonger dans l'histoire de la cartographie de l'Égypte, à trouver des trucs, etc.,

à me rendre compte qu'il y avait de la littérature, euh, qu'elle connaissait, qu'elle ne m'avait pas indiquée, donc je me dis « tiens, ça, ce n'est pas normal », euh, parce qu'il y avait une grosse bibliothèque des jésuites qu'elle connaissait bien de toute évidence, euh, dans laquelle je découvre des trucs qu'elle avait déjà vu mais qu'elle ne m'avait pas indiqué...

- *il y avait une guerre des territoires...*

- il y avait quand même une guerre des territoires, et euh...

- *que d'après Catherine Bruant, l'Observatoire urbain était censé un peu endiguer...il avait été conçu pour ça...*

- Il avait été conçu pour ça mais quand ses, ses, ses responsables eux-mêmes sont euh...sont en bisbille, ce n'est pas...En même temps, je n'étais pas sur son terrain, elle fait de l'histoire de l'archi, elle. Elle voulait tout, hum...tout piloter. Et puis, elle avait le projet avec Robert Ilbert de faire un bouquin sur les plans du Caire. Voilà. Qui n'a jamais vu le jour. Mais elle avait ce projet, les plans du Caire et d'Alexandrie. Donc, ils y avaient déjà passé beaucoup de temps, ils avaient fait beaucoup de travail, mais ils n'avaient pas travaillé en histoire de la cartographie. Et moi, j'ai attaqué par ce biais-là.

- *vous avez postulé pour...*

- pour l'Observatoire ? mais non, jamais on ne postule, on ne postule jamais, on vous téléphone [rires].

- *Du coup, c'est Catherine Bruant, Jean-Charles Depaule...*

- C'est Jean-Charles je pense. C'est Jean-Charles...Là, je ne sais plus pour l'Observatoire...Mais oui ! C'est Jean-Charles, forcément !

- *Mais il arrive un peu après vous à l'Observatoire ?*

- Jean-Charles ? Ah oui ! Il devait arriver en même temps. En fait, il devait prendre la direction de l'Observatoire. Oui, c'est ça. Et...il est candidat au CNRS, et c'est l'année où le concours a été dénoncé par les syndi, a été dénoncé par les syndicats et annulé. Et donc Jean-Charles, qui était classé et qui devait entrer au CNRS, se retrouve entre deux-eaux. Je ne sais...Et je crois qu'il n'a pas démissionner de l'école de Versailles ; heureusement ! Mais que...Enfin, il est partant de l'école, il y est encore parce qu'il n'a toujours pas son poste au CNRS, et en plus comme il est sur une commission transversale qu'était la 39, c'est celle qui est réexaminée la dernière dans le calendrier, donc il a le bec dans l'eau pendant...plus longtemps que tout le monde, quoi. Et après, il arrive au Caire. Et quand il arrive au Caire, dans un accord avec Jean-Claude Vatin, ils estiment que je fais l'affaire à la direction de l'Observatoire, qu'ils ne vont pas me...me dégrader en quelque sorte, et nomme...Et Jean-Charles devient responsable du programme « Le Caire contemporain », voilà. Mais c'est vrai qu'il aurait dû...c'est l'intérim que j'assurais en toute rigueur. Et puis comme...très clairement, Jean-Claude Vatin m'avait repéré et mis dans ses petits papiers, euh...me dégrader, ça n'aurait pas été bien pour ma carrière ensuite, et donc, euh, je ne sais pas ça, je l'imagine, je l'imagine, mais ils ont dû se décider avec Jean-Charles assez vite, et donc ça s'est bien passé. Oui, c'est Jean-Charles qui devait venir prendre le...et moi, je devais être l'assistant de Jean-Charles.

- *d'accord...*

- Ouais, c'est ça le projet de départ. C'est Jean-Charles qui a dû me l'annoncer. Mais je n'ai pas été candidat, ça, c'est certain. Voilà. Et avec Mercedes, ça se passe mal parce que je décide de faire le petit bouquin cartographie de l'Égypte, et qu'un jour, elle me dit « mais t'es pas là pour ça ». Alors que Jean-Claude Vatin m'encourage. Donc voilà, à partir de ce moment-là, la rupture, elle est consommée, avec Mercedes. Ça n'a pas cessé depuis.

- *très bien...et donc les objectifs de l'observatoire, c'est...*

- Monter un fonds cartographique des villes égyptiennes, euh, entretenir le réseau et monter une petite bibliothèque de littérature grise, c'est-à-dire récupérer au passage – si possible – les mémoires, euh, de maîtrise, de DEA, euh, les thèses, et avoir la lettre d'information. Et animer, enfin, rédiger, préparer, euh, la lettre. C'est ça les missions principales, à l'Observatoire.

- *Et donc par exemple, le Grand Plan du Caire que fait l'UP 3 avec l'IFAO [NB : Institut français d'archéologie orientale]...*

- On n'est pas dedans.

- *Ah oui ?*

- Bon, avec l'IFAO...

- *C'est surtout UP 3 mais...*

- ...ça vient plus tard, hein. Je pense que l'IFAO...parce que le Grand Plan du Caire, moi, j'ai dessiné dessus. Après, il y a toute une phase - quand je suis au Caire - de tentative d'informatisation...dont on n'a jamais vu le résultat, euh...c'était je ne sais plus qui qui s'en occupait...

- *oui, j'ai vu plusieurs demande de subventions de Panerai en 1987, en...*

- oui, ça n'a jamais vu le jour. Et je pense que – a posteriori, maintenant que je commence à bien maîtriser les questions de carto – je pense qu'ils étaient mal partis. Voilà. De toute façon, ce plan ne se montait pas : euh, on pouvait monter quatre feuilles, mais dès qu'on en montait six, ça partait, euh, à volo. Parce qu'il n'avait pas été pensé au début ; c'est-à-dire qu'on a pensé par addition, alors qu'il fallait procéder par division, et là-dessus, ils n'étaient pas au point, pas du tout.

- *Bin au final, je crois que Jean-Charles Depaule en a, enfin des versions papiers, mais...*

- Bah moi aussi je dois en avoir, mais je ne sais pas où sont les calques. Aujourd'hui, aujourd'hui, ça n'a plus beaucoup de sens. Et puis, on avait tout hachuré. On avait passé des heures à faire des hachures. Et apparemment, c'était ça qui posait le plus de problème

pour récupérer en informatique, enfin bon. Mais ça n'avait pas de sens de l'informatiser. Ils cherchaient des automatismes, ils n'étaient pas au point à ce moment-là. Même aujourd'hui, l'infor ; l'informatiser, ça serait compliqué, avec les supers outils dont on dispose et les machines qui sont à peu près cent ou deux cents fois plus puissantes que celles qu'on avait à ce moment-là. Euh... il fallait tout se recoltiner, c'est tout. Voilà. Moi, je l'ai fait faire à Alexandrie, après, ce travail-là. Euh... et ça marchait très bien.

- d'accord...

- Voilà. Euh le Grand Plan du Caire, enfin alors ça, je ne sais pas, mais à ma connaissance, ce plan n'était pas trop en relation avec l'IFAO. Voilà. Ce que j'en sais. Mais il y a peut-être un accord derrière.

- Euh dans les demandes de financement de Panerai au ministère de l'Équipement, il dit que c'est en relation avec l'IFAO... mais justement l'IFAO et le CEDEJ, bon ce sont deux entités différentes, mais...

- Ce sont deux établissements différents.

- qui communiquent quand même ?

- qui communiquent, ça on ne peut pas dire le contraire, qui travaillent ensemble, pas vraiment. Voilà. Jean-Claude Vatin avait réussi à convaincre la directrice de l'IFAO, qui était égyptologue, madame Posener, de faire un séminaire commun, un séminaire hebdomadaire commun et qui se tenait à l'IFAO. Mais le CEDEJ avait besoin de ça, parce que le CEDEJ, c'était quand même une petite maison par rapport à l'IFAO qui est une voilà. Et les gens de l'IFAO venaient de temps en temps au séminaire. Ils participaient très rarement, mais madame Posener, quelques fois, elle donnait à diner, mais ce n'était pas plus que ça, quoi. Euh, les relations étaient – je dirais – diplomatique, euh, mais cela n'allait pas au-delà. On a eu une toute petite coopération pour faire les livres, euh, avec Sylvie Denoix et Michel Tuchscherer, et les immeubles de rapport au Caire. Ça vous parle ça ? [NB : *Le Khan al-Khalili. Un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle*, Le Caire, IFAO, 1999]

- Euh non...

- [il se lève pour chercher un livre dans sa bibliothèque] Ah bin, c'est important parce que c'est peut-être la coopération plus importante qu'il y a eu entre le CEDEJ et l'IFAO ; et ce n'était pas grand-chose [rires]. Voilà, Khan Al-Khalili, c'est ça [il marmonne en cherchant le livre puis me le tend lorsqu'il le trouve]. Voilà ça. Sous la direction de Sylvie Denoix, Jean-Charles Depaule et Michel Tuchscherer.

- D'accord ...

- Donc deux IFAO et un CEDEJ. Vous voyez ? Et moi, j'ai été éditeur cartographique là-dedans – à peu près. Et j'ai fait deux articles. Et dans les auteurs, il y a des gens qui étaient financés par le CEDEJ- « Le Caire contemporain » et des gens qui étaient financé par l'IFAO. [...il énonce quelques noms en regardant le sommaire...] Les égyptiens étaient des collègues de l'IFAO. Tuchscherer, Tuchscherer... Mais par exemple, Marianne Petit était du CEDEJ, Marianne était anthropologue. Leila Ammar... Ah ils ont été boursier de l'IFAO parce que l'IFAO avait du fric, mais en fait, aussi bien Leila que Mona [Charara] étaient des architectes, euh, d'UP 3.

- Oui, Leila Ammar, elle va faire l'atelier avec Sansan plus tard.

- Ah peut-être. Et Anna Madoeuf, elle a aussi fait le CEAA « Villes orientales », quelque chose comme ça. C'est une géographe.

- Ab elle l'a fait ?

- oui, bien sûr. Elle l'a fait.

- justement j'allais y venir après, parce qu'elle prend votre succession...

- ma succession. Et c'est au moment du CEAA que je l'identifie, et que je lui propose de prendre ma succession.

- d'accord ! parce que géographe, je me disais... Si elle prend votre succession, et en plus, j'ai un peu l'impression qu'après dans tous les Observatoires urbains, finalement, il va y avoir assez peu d'architectes de formation et plus des universitaires...

- hum, ouais. Ouais, Bien sûr.

- ça montre que les architectes n'arrivent pas à se rapprocher de l'université...

- Ce n'est pas facile ! et puis, on est marginalisé ! Et puis qu'on ne sait pas écrire, et tout ça aussi. Faut pas non plus...

- Non, mais on aurait pu croire que pour les Observatoires urbains on aurait eu des urbanistes ou des architectes...

- ouais, ouais. Mais il y a eu très peu d'urbanistes à part [Eric] Huybrechts à Beyrouth. Euh... [Éric] Verdeil est géographe.

- oui, il y a beaucoup de géographe. Ou de démographe un peu aussi, non ?

- Je ne crois pas. Caecilia Pieri, elle est quoi ? à Beyrouth. Pas grand-chose en fait, mais bon. Vous voyez. Et il y a Jean-Claude David, par exemple, qui est un spécialiste d'Alep et qui [un ami ?] de Jean-Charles. Donc, on est vraiment là sur un truc, une coproduction CEDEJ, hum... CEDEJ-IFAO. Et c'est sans doute à peu près la seule. [...il range le livre...] Donc voilà, elle est là, elle tient là-dedans la coopération entre les deux. Euh, j'exagère à peine. Il y a eu très peu de choses.

- Et l'Observatoire urbain, n'est pas là que pour être un soutien aux équipes de recherche mais aussi pour les équipes plus pratiques. Par exemple, le projet du Grand Caire avec l'AURF...

- Mais on... oui, il y a un soutien. Bien sûr qu'on les soutien, en ce sens qu'ils ont accès à notre bibliothèque. Mais ce n'est pas grand-chose...

- *Il n'y a pas plus d'échanges... ?*

- La bibliothèque de l'Observatoire, c'était long comme ça [en montrant la pièce où on est]. Hein ! donc faut pas se raconter d'histoire.

- *Il n'y avait pas plus d'échanges entre vous et les gens de l'APUR ou de l'LAURIF ?*

- Non, quand ils veulent un peu de carto, ils nous consultent. Mais la carto ancienne, ça ne les intéresse pas. Nous, on n'a accès qu'à de la carto ancienne. La carto contem... Et puis, ils sont dans un ministère eux ! Ils sont en coopération dans un ministère avec... Ils ont milles fois plus [insiste sur « milles »] de moyens que nous. Non, par contre, quand c'est Marcel Belliot [NB : directeur de l'Atelier d'urbanisme d'Abidjan entre 1984 et 1988, directeur du projet du Grand Caire pour l'LAURIF entre 1989 et 1993, directeur du projet du plan de transport du Grand Beyrouth pour l'LAURIF entre 1993 et 1995, membre de l'association « ADP – villes en développement », comme Louis Lhopital et Xavier Ricou, et rédacteur en chef de la revue de l'association], ça se passe extrêmement bien. Il vient régulièrement au séminaire nous présenter l'avancement de son travail, euh, etc. Euh, il suit le séminaire quand même ; ça l'intéresse, mais ça, c'est Marcel, c'est un cas : c'est un urbaniste pas comme les autres, c'est un centralien qui a choisi de ne pas faire du fric, mais qui avait choisi de faire des choses intéressantes. Bon, pour vous donner une idée, c'est un centralien, euh, qui travaillait à l'LAURIF, qui a lu toutes la correspondances de Cicéron ; ça donne juste une petite idée, entre autres, hein, mais vous voyez. Et Marcel, c'est un très bon copain. Mais c'est un cas parmi les urbanistes. Avant lui, c'était Laurent Bécard. Laurent Bécard, il disait « oui, c'est vachement intéressant ce que vous faites », mais il le disait parce que, parce que quand un urbaniste voit des urbanistes, il dit, il doit dire « c'est très intéressant », hein.

- *Et comment il s'appelle cet ancien directeur de l'APUR qui est égyptien... [Sur le moment, je ne retrouve pas le nom de Fouad Amada, directeur de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme d'île-de-France].*

- euh, je ne vois pas, ça ne me dit rien, pas vu.

- *qui a fait... diplômé de l'ESA je crois.*

- Je ne sais pas. Et puis il y a eu [Joseph ?] Berthet avant lui, avec lequel on avait des relations extrêmement cordiales et polies, mais ça n'allait pas au-delà [insiste sur « pas au-delà »]. Le seul avec qui on a eu vraiment des échanges, c'est Belliot. Mais c'est un cas Belliot. C'était aussi une affaire de personnes, mais ce n'était pas l'affaire d'établissements. Vous voyez.

- *Je comprends. Et il y avait aussi l'accueil des étudiants...*

- il y a eu quelques étudiants, ouais, qu'on, qu'on... français et égyptiens.

- *A un moment dans un rapport d'activités de l'Observatoire, je crois celui de 1988-89...*

- ouais [rires, il est amusé par la précision des dates].

- *vous dites qu'il y a, bon forcément, que vous avez reçu des étudiants de Versailles, mais aussi de Tolbiac, de l'école de Lyon et de l'IUP.*

- Ooof, c'est possible. Je ne me rappelle pas.

- *Vous ne savez pas qui ?*

- non.

- *Bon, de Lyon, après, il va y avoir Véronique Miguet [NB : diplôme « Aménager un quartier populaire du Caire : el Sayyida Zeinab », Michel Paulin (EA Lyon), 1988]*

- Ah oui Véronique. Ah oui, comment elle arrive, elle ?

- *Elle a fait son diplôme à Lyon...*

- Ouais, je sais, j'étais membre du jury.

- *à Lyon, il y avait Michel Paulin qui avait un...*

- oui, c'est ça ! Alors comment est-ce qu'il nous l'a envoyé ? Moi, il m'arrivait de recevoir des lettres de profs en France qui disaient « voilà, j'ai un étudiant en thèse... ». [Claude] Chaline par exemple, Jean-Pierre Frey, nous ont envoyé... Jossifort est passée par l'Observatoire. Sabine Jossifort, ça vous dit quelque chose ?

- non...

- non. Euh... pas mal d'autres. Jossifort était étudiante de Chaline, je crois. Urbaniste. Euh Deboulet aussi, Agnès Deboulet.

- *Ah oui ? ok...*

- ...est passée. Alors ça, c'est des gens qui n'étaient pas dans l'Observatoire, que je recevais plus ou moins aimablement. Je n'étais pas forcément très aimable, et je le regrette un peu, hein, ce n'était pas... ma qualité première. Euh je n'aurais pas... des fois, je n'étais sans doute pas très bien vu, pas très bien aimé, euh, pas très apprécié je veux dire, bon voilà. Vous allez peut-être l'entendre, vous l'avez peut-être déjà entendu.

- non.

- Non ? bon. Mais vous allez peut-être l'entendre, hum, c'est possible. Euh oui, il y avait tous ces gens-là qui venaient. Alors qui avait une bourse du CEDEJ, et on les inscrivait dans « études urbaines », donc ils... mais ils dépendaient plus du programme de Jean-Charles, qui était donc... dont je parlais tout à l'heure...

- *Le Caire contemporain ?*

- Le Caire contemporain. Voilà.

- *justement, vous pouvez me parler un petit peu de ce programme ?*

- Bin vous lui demanderez à lui.

- *Euh oui...*

- Mais c'était surtout un séminaire. Et puis surtout, c'était, voilà, des bourses du CEDEJ qui étaient, qui étaient – je dirais – orientée, qui étaient dédiée...

- *C'était vraiment pour les archis ?*

- Non, archi, géographes, urba, non, non. Pas du tout, ce n'était pas pour les archis. Euh Agnès Deboulet, Sabine Jossifort ; l'une était... une géographe, une urbaniste, vous voyez. Elles ont bénéficié des bourses ou en tout cas du souti...oui de, de, ce n'était pas grand-chose, mais des bourses du programme « Le Caire contemporain », je pense. Euh, je ne me rappelle plus exactement comment ça se passait. Mais c'est Jean-Charles qui gérait.

- *D'accord.*

- Le programme, c'était ça, sa matérialisation principale, c'était un séminaire. Euh, toutes les deux semaines, je crois, avec alternance entre des gens locaux, et puis, des gens qu'on invitait de France.

- *D'accord. Donc vous êtes à l'observatoire, et après, au bout d'un moment, vous devenez chercheur au CEDEJ.*

- Ouais, c'est ça. Là, je suis candidat.

- *Là, vous êtes candidat ?*

- Ah ouais.

- *D'ailleurs, chose importante, ou pas, vous allez me dire, vous passez d'un contrat avec le gouvernement égyptien à un contrat avec le ministère des Affaires étrangères...*

- Non, non, je n'ai jamais eu de contrat avec le gouvernement égyptien. Euh, quand je suis arrivé au CEDEJ, j'avais un contrat local, et au bout, à l'issu de ma première année, enfin même pas la première année, six premiers mois d'exercice, je participe au congrès de l'AFEMAM [association française pour l'étude du monde arabe et musulman] à côté de Lyon, et je me casse une jambe. Et là, tout le monde est dans tous ses états : est-ce que Jean-Luc Arnaud a une couverture sociale ? Eh ouais...

- *ah ok...*

- Et à l'hôpital, j'ai un coup de téléphone de Françoise Dumoulin qui était au ministère, et qui me dit « je suis très contente de vous parler, on m'a dit que vous étiez dans le coma » - je n'ai jamais été dans le coma [dit-il en riant] mais je ne sais pas comment s'est arrivé – elle me dit « ah je suis contente de vous parler, vous ne pouvez pas imaginer, etc. ». Et Jean-Claude Vatin en profite, il dit « bon maintenant ça suffit, le responsable de l'Observatoire, je veux un poste », et Vatin pouvait dire ça, et à l'époque, on pouvait dire ça. Et on me fait un poste d'allocataire. Donc j'étais un contrat local CEDEJ, euh, mais ce n'était pas un contrat égypt...enfin, et je ne sais pas ce que j'avais en fait. Je ne saurais pas vous dire [rires]. C'était un contrat de droit égyptien, sans doute, oui, mais avec un établissement français.

- *d'accord...*

- euh avec un supplément de salaire payé par chèque, tous les trois mois, complètement... [fait un geste pour signifier la désinvolture des formalités à l'époque, tout en souriant]. Vous voyez, c'était ça aussi à l'époque. Aujourd'hui, c'est strictement impossible. Jean-Claude Vatin avait un chéquier !

- *Ah oui mais non, c'est...*

- Le monde a changé, hein.

- *complètement !*

- Le monde a changé... Parce que le salaire n'était pas... ne me convenait pas, et c'est vrai que des, pleins d'étudiants auraient accepté ça mais moi, j'étais architecte, je gagnais ma vie et plutôt bien, donc je n'aurais pas accepté un salaire de misère, quoi. Donc voilà, j'avais un supplément payé par chèque, comme ça. Voilà. Et autrement, mon salaire, il était quand même pris sur les subventions. Donc j'avais trois subventions de... ce n'était pas 5 000 euros, 5 000 francs sans doute – c'est beaucoup 5 000 francs ? vous êtes encore plus jeunes que moi, vous savez encore moins que moi... ou 50 000, non 50 000 francs chaque année. Euh, il y a le ministère de la recherche, euh le ministère où il y avait Catherine Bruant... Et il y en avait un troisième. J'avais trois...

- *Euh ministère de l'Équipement, ministère de la Recherche et ministère des Affaires étrangères.*

- Oui, c'est ça, voilà. Il y avait trois subventions de 5 quelque chose en francs [rires].

- *Je pourrais vous dire, j'ai retrouvé les...*

- Ah bin ça, j'ai les rapports qui le disent... Enfin, il y a des rapports. Euh voilà. Et je vivais là-dessus, enfin, j'étais payé là-dessus. Et il y avait un peu d'argent de fonctionnement. En fait la plus grande part de la subvention partait dans mon, dans mon... Et puis j'ai commencé à répondre à des appels d'offres, donc du coup j'avais des financements un peu plus gros [insiste sur « un peu plus gros »], et moi aussi, je me suis mis à distribuer des bourses. Je pense que soit Deboulet soit Jossifort, est venue pour la première

fois avec une bourse que je lui ai...ou Anna Madoeuf, je ne sais plus, bon. Voilà. Euh pardon, je n'ai pas tout à fait, j'ai un peu dévié...

- non, non, et du coup, vous êtes chercheur...plus à l'Observatoire.

- donc je suis chercheur, je deviens chercheur [NB : 1990, après 3 ans à l'OUCC] et j'arrive aux Affaires étrangères. Voilà. Donc j'ai un contrat avant d'être chercheur, je suis allocataire. Statutairement, c'est le même statut que les allocataires. Voilà. Donc c'est un contrat des Affaires étrangères.

- Très bien. Et donc quand vous êtes chercheur, c'est là que vous faites votre thèse.

- bin oui. [rires] J'étais payé pour ça comme dirait l'autre. Sachant que j'avais commencé six-huit mois plut tôt à vraiment sérieusement travailler, quoi.

- Et vous dites [dans l'interview] que donc vous faites votre thèse, et après vous partez à Beyrouth, et entre-temps vous soutenez plus ou moins...vous racontez que vous venez un peu à Marseille, enfin à Aix, pour soutenir...

- ouais, je reviens, je reviens à Marseille depuis Beyrouth. C'est-à-dire, je pars du Caire fin août [1993] avec ma thèse sous le bras, non reproduite, et je la reproduis sur la photocopieuse de, du CERMOC [Centre d'études et de recherche sur le Moyen-Orient contemporain, créé en 1977 au Liban, et fusionne dans l'IFPO en 2003]. Ah je me souviens très bien. Et je la porte à la poste libanaise, et les timbres sont tellement pas chers, et il faut tellement de timbres que ça couvre tout le paquet [rires]. Ça je me rappelle de ces détails-là. On a du mal à mettre les timbres sur tout le paquet et laisser une petite fenêtre pour l'adresse.

- Et donc votre départ du Caire pour Beyrouth, c'est parce que votre thèse est finie, donc une période s'achève...

- Ah ouais, ce n'est pas « donc », c'est...Il y a eu des candidatures avant. Euh, c'est-à-dire que je suis à Beyrouth pour la première fois – je pense – l'hiver précédent, parce qu'il faisait vachement froid, euh, à l'invitation de Jean Hannover, qui dirigeait le CERMOC qui à ce moment-là était seulement à Amman, mais dont ils prévoyaient de rouvrir, non pas l'antenne parce qu'Amman, c'est une antenne transformée en principal pendant la guerre, mais de rouvrir le CERMOC à Beyrouth. Il monte un petit séminaire, euh...sur les question du projet en centre-ville, euh, auquel il m'invite...Il faudrait le questionner, mais Jean, il a un peu perdu la boule, enfin, il a fait un gros AVC ; je ne sais pas s'il se rappelle de ça. Il avait sans quelques arrières pensées, en m'invitant...

- L'observatoire urbain de Beyrouth existait déjà ?

- Mais non, bien sûr que non, il n'y avait rien à Beyrouth.

- ah bon ?

- Hé non, rien n'existait. Et Jean me connaissait puisque Jean-Claude Vatin, Jean Hannover me connaissait puisque Jean-Claude Vatin a eu la bonne idée de créer le réseau – très informel au début, mais qui s'est formalisé – des, des directions de Centre français à l'étranger autour de la Méditerranée. Et comme il en était l'initiateur, la plupart des réunions avaient lieu au Caire. Et, et bin, chaque année, je rencontrais tout le gratin, euh, parce que, comme j'étais en plus...et ça c'était Jean-Claude qui me mettait en avance, au début, je ne m'en rendais pas compte à ce moment-là ; mais Jean-Claude disait « Ah bin Jean-Luc, vous êtes responsable de l'Observatoire, donc vous allez le présenter », et à chaque fois, au conseil scientifique, partout. Donc tout le monde me connaissait, c'est-à-dire c'était, c'était assez étonnant mais j'étais dans une toute petite position mais Jean-Claude faisait qu'à chaque fois on présentait l'Observatoire et me donner la parole, aussi bien au Ministère à Paris, une fois par an où j'allais, aussi bien dans toutes ces réunions où j'allais aussi. Euh, et donc, tous les directeurs de Centre, qu'il s'agisse de [prénom ?] Tate, de [Jean-Louis] Bacqué-Grammont, de [Bernard] Hourcade à Téhéran, euh etc., savaient qui était Jean-Luc Arnaud. Alors que d'autres chercheurs, qui étaient beaucoup plus gradés que moi, qui faisaient des choses en fait beaucoup plus importantes que ce que je faisais moi, étaient moins connus. Voilà. C'était vraiment cette position...La manière dont Jean-Claude Vatin, euh, me mettait en avant, au titre de ma responsabilité de ce tout petit machin de rien du tout, fait que les gens me connaissaient. Euh, [Gilber] Delanoue à Damas, enfin, tous. Voilà. Et donc, Jean Hannover m'invite pour ce séminaire à Beyrouth et me dit « on réouvre le centre, si tu veux être candidat, tu peux ». Voilà. Là-dessus, moi, je n'ai pas encore soutenu ma thèse, je me dis « j'ai aucune chance au CNRS, je pars à Beyrouth, et depuis Beyrouth, je ferai des candidatures ». Voilà. Donc ce n'est pas « comme ça », c'est...Et Bacqué-Grammont me voulait aussi à Istanbul...parce qu'on avait de bonnes relations ; j'avais travaillé sur Galata, etc. Et là, j'ai un peu lâché ; alors est-ce que c'était encore Bacqué ? je ne sais plus. Il n'y avait peut-être plus Bacqué à ce moment-là à Istanbul, c'était l'autre [rires]...bon, un directeur pour lequel j'avais très peu d'estime ; le successeur de Bacqué-Grammont, je pense. Et du coup, ça a été, ça a facilité mes choix, pour aller à Beyrouth.

- Du coup, quand vous arrivez à Beyrouth, c'est pour monter l'Observatoire urbain ?

- ah ouais, c'est pour le monter. Ah ouais, le créer de toutes pièces. On arrive dans des bureaux vides [insiste sur « vides »], euh, une bibliothèque en cartons. Euh, il faut, il faut commencer par aller acheter une chaise, enfin pour aller récupérer une chaise et un bureau. Ah non, ça commence comme ça Beyrouth.

- D'accord, parce que d'après le site de l'IFPO, ils disent qu'ils avaient l'autorisation de créer l'Observatoire fin 1991, début 1992...

- Bin, je ne sais pas, c'est à quel moment que j'y suis moi ?

- 1993. Mais je pense que c'est parce qu'il a fallu un certain temps pour...

- Non mais...

- une fois qu'il y a l'autorisation...

- Non mais pas du tout ; il n'y a rien avant que j'arrive ! Il n'y a strictement rien ! Il y a eu une réunion, à laquelle j'ai participé. Mais il n'y a strictement rien. C'est une erreur, hein. Alors là, c'est imparable.

- d'accord...

- Il n'y a strictement rien. On arrive, je ne sais même pas si les murs sont peints. Non, non vraiment. Il n'y a rien du tout. Et je monte et le séminaire, et du coup, là, je me dis « je monte un Observatoire mais, euh, maintenant que je suis un grand garçon, que je n'ai plus de thèse sur le dos, je fais l'équivalent de ce que faisait Jean-Charles au Caire, plus l'Observatoire à proprement dit ». C'est-à-dire que je groupe l'Observatoire et le programme « Le Caire contemporain » en montant à la fois un Observatoire, donc avec des aspects documentaires, et puis un séminaire et un programme de recherche.

- d'accord...

- qui s'appelle « Beyrouth et ses territoires », dont vous avez sans doute lu des choses. Voilà. Et le séminaire, deux fois par mois : une fois un français, une fois un libanais, pendant trois ans.

- oui, d'ailleurs dans l'entretien que j'ai écouté, vous disiez que vous étiez le seul chercheur français en arrivant à Beyrouth... ?

- oui, bien sûr. Il y avait Jean et moi. Et il y avait Joseph Bahout, qui était chercheur libanais.

- D'accord...

- Voilà. Ah oui, bien sûr, ce n'était rien. Mais faut bien le comprendre, c'était le CERMOC. Parce qu'aujourd'hui c'est l'IFAPO [NB : IFPO est la fusion du CERMOC, de l'IFAPO et de l'IFEAD], l'IFAPO, il y a les archéologues, les arabisants, il y a tout ça. C'était le CERMOC !

- Le CERMOC, il y avait trois personnes ?

- Oui, plus Margaux la secrétaire. Plus les bibliothécaires, plus, voilà, le personnel local qui faisait tourner la maison. Mais on était deux français, plus un chercheur libanais pour – je dirais – pour les aspects académiques. Ce n'était rien !

- d'accord, oui, oui...

- Et donc avant ça, le site de l'IFPO, je ne sais pas ce qu'il raconte, mais c'est faux ! Et quand je suis allé l'année dernière à Beyrouth pour parler de ça – parce qu'ils ont fait un truc sur les 20 ans ou les je ne sais pas combien -, euh, donc je me suis trouvé invité à Beyrouth, où j'ai repris un peu cette histoire, et personne n'a contesté ça. Il n'y avait rien avant. Strictement rien. Il y avait eu un colloque à Amman sur la question de l'architecture, auquel j'avais aussi participé à l'invitation de Jean Hannoyer, mais c'était sur l'architecture domestique, et je pense que ça portait sur, oui, principalement sur la Jordanie en plus. Donc il n'y avait pas de...rien sur Beyrouth. Avant. Voilà.

- et c'est pendant cette période que vous travaillez sur Damas aussi ? [NB : le premier atelier Damas de Luc Vilan et Yves Ronjon est en 1993]

- non.

- C'est plus tard ?

- C'est plus tard. Ah non, parce qu'à ce moment-là, c'est très difficile d'aller à Damas, très compliqué. C'est des heures de frontières, de douanes. Euh, moi, j'avais imaginé un peu naïvement qu'on pouvait faire une séance séminaire à Damas, une à Beyrouth, en arrivant.

- En même temps, l'atelier Damas de Luc Vilan et Yves Ronjon, il commence en 1992/93...

- Oui, mais, eux, quand ils y vont, ils y restent. Moi, j'habite à Beyrouth...

- oui, c'est de passer la frontière qui...

- c'est de passer qui est compliqué ! c'est de passer qui est compliqué. On a quand même, on a quand même, avec nos deux enfants, on s'est un jour pointé sur la frontière, on s'est fait refouler ! Refouler ! Parce qu'on avait des nouvelles cartes d'identités libanaises que les douaniers syriens ne connaissaient pas. Ah non mais c'était n'importe quoi !

- d'accord, ça ne devait pas être facile...

- non, non. Et j'ai failli une fois me retrouver en taule aussi, enfin sur la même frontière, parce que le matin, j'étais passé en voiture, avec ma propre voiture, et je n'avais pas fait ce qu'il fallait mais ils m'avaient laissé passer, et le soir quand je reviens – le jour même hein -, le douanier syriens me dit « il est où ton papier », « je n'ai pas de papiers, je suis passé ce matin ». Et, et j'ai vraiment cru qu'ils allaient me foutre en taule, et il y a un douanier qui passe qui m'avait vu le matin, qui dit « non mais laisse-le, je l'ai vu passer ce matin, laisse-le », et fiout, on est parti.

- d'accord, ça aidait quand même d'être français...

- d'être français, d'être passé le matin.

- chercheurs...

- Oui Bien sûr, j'aurais été, euh, palestiniens, ça aurait été moins drôle. Mais, mais c'était vraiment n'importe quoi le passage à la frontière. Donc compliqué. Alors, Jean Hannoyer, lui, il disposait d'un passeport diplomatique, et d'une plaque diplo sur sa voiture ; il passait plus facilement. Parce que lui, il fallait qu'il aille à Amman [Jordanie], donc il passait deux frontières. Euh...heureusement qu'il avait ça. Mais, moi, j'avais une plaque normale et un passeport de service, euh.

- oui, il n'y avait pas de laissez-passer pour les chercheurs...

- Alors, j'avais une carte d'identité libanaise. Alors avec les libanais, ça se passait bien, mais avec les syriens, on remplissait des papiers, mais on avait mal au poignet tellement on remplissait des pages et des pages pour...quand il y avait la famille dans la voiture,

on remplissait des pages. Et c'est toujours très long de toute façon. Donc je ne travaillais pas sur Damas, voilà. Pas du tout. Je connaissais peu...Damas. Si j'y étais allé parce que j'avais rangé la cartothèque depuis Le Caire, mais voilà c'est tout. Et puis, il y avait Fries, Franck Fries, qui travaillait sur Damas [NB : thèse soutenue en 2000, sous la direction de Stéphane Yérasimos, Paris 8]. Franck, j'étais... Je ne voulais pas monter sur ses plates-bandes. Dans un premier temps. Et puis comme après, il n'avancé vraiment pas, je m'y suis mis.

- *Il n'y avait pas encore Sarab Atassi qui travaillait dessus ?*

- Ah mais Sarab, elle travaille toujours.

- *oui.*

- oui, c'est ça. Et dans un siècle, elle travaillera encore. Ça fait...peut-être trois siècles qu'elle travaille, je n'en sais rien ! Sarab, euh, voilà. Vous avez vu des choses sortir vous ? Bin non. Voilà. Donc. Bon ça aussi, je veux dire au début ils m'ont fait tout le...J'y ai cru au début, hein ! Le « Vieux Damas » ...Euh Jean-Paul Pascual est mort, depuis déjà cinq ou six ans. Pascual, il a quand même réussi à aller pendant vingt ans un mois en Syrie ! Pour publier quoi ? rien !

- *D'accord...*

- Mais rien ! C'est zéro publication. Ah non, le « Vieux Damas », c'était un truc incroyable. Mais qui a bloqué plein de gens ; et puis à un moment donné, j'ai décidé de passer outre. Mais ça c'est plus tard. Voilà.

- *C'est quand vous arrivez à l'IREMAM ? [NB : chercheur, CNRS, à l'IREMAM, Aix-en-Provence, de 1996 à 2002]*

- c'est quand je suis à l'IREMAM, oui.

- *Donc vous arrivez, euh, on est en 1996, et là, vous passez les concours pour le CNRS ?*

- Je les ai passé...Dès la fin de ma première année, j'ai passé les concours. Vraiment quand je vous dis Beyrouth, l'année, enfin, c'était vraiment pour me préparer à passer des concours. Euh, je passe le concours des écoles d'archi, la première année. Euh, et comme j'ai du culot, je me présente comme prof, en me disant ptfou...C'était possible, il n'y avait pas besoin d'HDR à ce moment-là.

- *oui, ils venaient de faire les titularisations P1, P2, P3, P4...*

- Mais oui, ils avaient besoin de profs. Ils avaient besoin de profs, etc. Je me présente, et là, je ne sais plus si je suis classé ou pas, je ne me rappelle plus. L'année suivante, bin, je ne sais plus. Mais la troisième année, je suis pris au CNRS. L'année suivante, en tout cas, je suis classé second au CNRS, commission 39, ça c'est sûr. Et la troisième année, je rentre au CNRS. Mais je suis aussi candidat sur les postes de profs à l'école d'archi, et je suis candidat à Aix-en-Provence sur un poste de maître de conf. Euh, et ce salaud de Santelli – il n'y a pas d'autre façon de le dire [sourit en le disant] -, je suis auditionné sur les postes de prof à l'école d'archi, et ce salaud de Santelli dit devant le jury « mais dis-moi – parce qu'on se tutoie ! – on nous a dit que tu avais un super poste au CNRS, que tu as été - alors, il ne savait pas que j'étais classé premier, etc. mais... - que t'as un super poste au CNRS. Si tu as les deux, tu choisis quoi ? »

- *aah...*

- c'est une question dégueulasse, mais je m'y attendais ! Mais, mais...Et j'ai dit « bin, les écoles d'archi, bien sûr, c'est mon milieu d'origine, et tout ça ». Ce n'était pas vrai, j'ai menti ce jour-là. Mais...

- *ah, ça aurait été forcément le CNRS ?*

- bien sûr. C'est cent fois plus tranquille. Enfin, on fait ce qu'on veut. C'est la...quand même. Et puis, me retrouvait avec tous ces vieux, non, non, qui ont été mes profs et qui n'étaient pas encore à la retraite. C'est vachement compliqué ! de prendre son autonomie dans ce monde-là. Vraiment !

- oui, j' imagine.

- Euh, non, non, non, je n'avais pas envie. Je l'aurais pris bien sûr, je n'aurais pas craché dans la soupe, mais euh, mais ça n'aurait pas été facile. Et puis, moi, je n'étais pas d'accord avec la manière dont travailler Vilan et Roujon à Damas, euh, enfin, j'avais, j'avais des grosses critiques, quoi.

- *Ab bon ? pourquoi ?*

- A l'égard du travail de Sawsan aussi. Alors Lequinoux [?], je ne sais pas ce qu'elle a fait. Lequinoux, j'aime bien son travail mais je le connaissais avant. Parce que Roujon et Vilan, bin, ils font de la typologie, euh, brutes de décoffrages, sans date, sans rien, sans la raccrocher à une histoire de la ville, et je trouve que ça ne construit pas grand-chose. Leur bouquin sur le Midan, euh, je trouve que c'est un coup éditorial ; ils en avaient besoin. Le « Vieux Damas », c'est génial parce que, du coup, le « Vieux Damas » sortait quelque chose sans rien faire. Donc là, c'était super, pour le « Vieux Damas », c'était un coup inespéré, quoi. Euh, Roujon et Vilan sortent ça, ils les sortent, euh, très bien mais le compte n'y est pas. Le compte n'y est vraiment pas, je suis désolé. Ce, ce n'est pas admissible. Dans le cadre d'une formation, très bien ; dans le cadre d'une publication de l'Institut français de Damas, euh, ce n'était pas...Moi, il ne m'a servi à rien ce bouquin, pour moi. Ce n'est pas normal.

- *parce qu'il est plus envisagé, effectivement, comme un compte-rendu de dix ans d'atelier...*

- Bin voilà, mais ça fait beaucoup de papiers, je trouve. Hein. Vous voyez, y'a un côté, y'a une disproportion. Un compte-rendu de dix ans d'atelier, ça ne se publie pas comme ça, je suis désolé. C'est...non, non, y'a un truc bizarre, là. Et je trouve que ce n'est pas, que la façon dont ils travaillaient n'était pas...c'est-à-dire qu'ils ne s'accrochent pas assez à l'histoire de la ville. Ils étaient trop typo-typo, quoi. Enfin, c'est le reproche que je faisais à Borie aussi.

[...]

- *Donc pour en revenir, vous obtenez le concours du CNRS, et là, vous faites trois choix : l'IREMAM, Urbama et un autre...*

- Ah vous savez ça ?!

- *Vous le racontez dans la... [rires]*

- Ah oui, je le raconte. Ah oui, oui, oui. Bin voilà.

- *Et vous dites que vous êtes reçu à Urbama mais que vous ne voulez pas y aller.*

- Bin non. Et que Pierre Signoles, qui était le directeur, ne me veut pas non plus.

- *D'accord...*

- Ce n'est pas parce qu'on ne s'aime pas. [...] L. Arnaud m'explique les raisons... Et donc Pierre me dit « moi, je sais que si tu viens à Urbama, ça va exploser. Euh, donc, je ne veux pas que tu viennes mais je ne peux pas le dire au CNRS parce que ça fait des années que je demande un poste fléché, et pour une fois qu'ils me le donnent, je ne peux pas... enfin classé labo prioritaire, et si je refuse, je suis déclassé pour dix ans. Donc je ne refuse pas que tu viennes ». Le CNRS me disait euh... d'Orléans, je recevais des trucs qui me disaient « faut que vous vous inscrivez et tout ça. Si vous ne vous inscrivez pas, vous êtes radié ». Vraiment c'est... [rires]. Je ne sais plus comment ça s'est passé, mais voilà. Et en fait, ils ont accepté parce que, et c'est un argument incroyable. Ils ont accepté parce que j'ai dit « mais, moi, je vis à Marseille, j'ai loué un appartement, j'ai inscrit mes enfants à l'école, j'ai meublé mon appartement, et donc, si vous me mettez à Urbama, je prendrais le train ». Ils ont dit « bon d'accord, on laisse tomber, on le met à l'IREMAM ».

- *donc, c'était là où vous vouliez être...*

- bin, c'est là où je voulais aller, bien sûr. Il y avait Jean-Charles...

- *Il y avait Jean-Charles Depaule, il y avait Jean-Claude David, non ?*

- Non, Jean-Claude est à Lyon.

- *Ah non, il y avait Jean-Claude Garcin, excusez-moi.*

- Il y avait Jean-Claude Garcin, bien sûr. Enfin, ce n'est pas un copain, Jean-Claude Garcin. Quand même, c'est un monsieur. C'est... [rires]. Il y avait André Raymond aussi. C'est pareil, lui, ça n'a jamais été un copain. Autant, je peux dire, Robert Ilbert était, est un copain. Autant, je n'ai jamais été copain... Enfin avec Garcin, ça va beaucoup mieux. Mais avec Raymond, je n'ai jamais été copain. Avec Raymond, on n'est pas copain, on est collègue. Et encore, et encore. C'est un grand monsieur. Enfin voilà, il y avait du monde qui m'intéressait, voilà.

- *Je suis un peu perdue dans l'histoire de l'IREMAM. En fait, c'est un regroupement de plusieurs laboratoires. Par exemple, le GREPO, le CERMOC, non pas le CERMOC, le CEROAC...*

- Oui, c'est ça. Mais, moi, je ne la connais pas bien cette histoire. Mais ils sont morts là. [...]

- *Non, c'est juste parce que je vois dans la formation avec « Villes orientales », au tout début ce n'est pas encore l'IREMAM, je vois le GREPO, je vois Paul Bonnenfant avec le CEROAC...*

- Ouais ! Voilà ! [il se lève et va vers sa bibliothèque]

- *Et au final, toutes ses équipes-là font faire...*

- l'IREMAM. Et ça, c'est André Raymond. C'est André Raymond qui, en fait, a été mandaté par le ministère pour faire un rapport sur les études arabes en France, et qui en profite pour dire « il faut monter un gros pôle études arabes sur Aix-en-Provence, euh, pour dépasser les parisiens ». Et effectivement, le pôle « études arabes » à Aix-en-Provence, il est supérieur à ce que peuvent aligner les parisiens. Euh, et c'est une belle, belle idée de Raymond en disant « on va mettre tout ça là-dedans ». Ce qui fait qu'on avait un labo qui était... mais avec des gens mais qui se détestaient, ils avaient fait de la coopération ensemble quand ils étaient partis en Algérie, avec des vieilles rancœurs, des vieilles histoires de cul, c'était incroyable. Mais j'ai vu des réunions, mais les gens, mais c'était... c'était inimaginable ! [...il cherche un livre du GREPO...]

- *Et si j'accélère un peu...*

- oui, allez-y...

- *Du coup, 2002, vous partez de l'IREMAM, et vous allez à Tunis, et du coup vous allez à l'Institut de recherche sur le Maghreb Contemporain [IRMC]...*

- c'est ça, pour quatre ans.

- *il y a une question que je me posais, je ne sais pas si vous pourrez y répondre, mais j'ai l'impression que les Instituts français sont beaucoup plus au Proche et Moyen-Orient qu'en Afrique...*

- Oui, bien sûr.

- *Pourquoi ? Est-ce qu'il y a un peu cette peur du néocolonialisme plus fort en Afrique...*

- Ouais. Oui, je pense. Il n'y en a pas en Algérie par exemple.

- oui, il y en a au Maroc et en Tunisie.

- oui, mais au Maroc, c'est très récent.

- oui, ils sont plutôt des années 1990, alors que les autres sont beaucoup plus...

- anciens. Bien sûr. Bin à Damas, c'est historique. Parce qu'il y a eu une continuité, en fait. Il y a une continuité entre l'Institut des monuments de l'art arabe, ou quelque chose comme ça, et l'IFEAD, qui maintenant a été fondu dans l'IFPO. L'IFAPO, je ne saurais pas vous répondre, qui était à Amman et à Beyrouth, qui est maintenant fondu dans l'IFPO aussi. Le CERMOC est une création plus récente, puisqu'il a été fondé par Michel Seurat, et...avec André Bourget. Mais chaque centre résulte alors d'une histoire particulière. Il n'y a pas eu décisions de créer des Centres un jour, mais il y a eu quelqu'un qui s'appelait Philippe Guillemin, dont vous avez peut-être entendu parler...

- non...

- qui a été sous-directeur aux Affaires étrangères, sous-directeur des Sciences sociales aux Affaires étrangère [NB : sous-direction des Sciences sociales et humaines, direction de la Coopération Ministères des Affaires étrangères, de 1971 à 1987]. Et qui est quelqu'un qui avait bien compris l'importance de ces Centres, et qui a saisi toutes les opportunités pour les fonder, les transformer, etc. par exemple, au Caire, le CEDEJ, c'était la bibliothèque de l'ancienne école de droit fermée en 1956. Vous voyez. A Istanbul, c'était un petit centre d'archéologie. A, à...à Beyrouth, le CERMOC, c'était la bibliothèque de géographie de l'école des Lettres. Il y avait des profs français qui donnaient des cours régulièrement, etc. Ça ferme, toc, Guillemin profite de ça.

- Et si on va plus loin dans les raisons géopolitique, on ne peut pas se dire que la France veut une mainmise sur le Proche t Moyen-Orient... ?

- Ce n'est pas ces centres qui font une mainmise. C'est que dalle ces centres. Mais...mais alors ces centres jouaient un rôle, et ça, Bernard Hourcade qui a été directeur de l'IFRI à Téhéran, euh, l'explique bien. Les relations diplomatiques étaient coupées avec l'Iran, à un moment donné. Hé bin, les réunions se passaient à l'IFRI, c'est-à-dire que, quand il n'y a plus de relations diplomatiques, plus de représentations, plus rien, les Centres de recherches continuent à être des lieux où on peut se parler en toute sécurité, où on peut dire des choses. Et ça, c'est important. Voilà. Je ne pense pas qu'au Caire, ça ait joué ce rôle-là, jamais, pas que je sache. L'IFRI à Téhéran jouait ce rôle-là. Il est possible qu'à Damas ça ait aussi joué ce rôle-là à certains moments. Et peut-être même à Beyrouth pendant la guerre, mais pas que je le sache, mais encore avec des gens comme Michel Seurat [NB : sociologue enlevé par le Hezbollah en 1985, mort en 1986], etc., politiquement, ils étaient hyper, hyper impliqués. Donc, c'est possible, vous voyez. Euh...voilà. Tunis, c'est aussi une histoire particulière, c'est l'histoire d'une femme qui s'accroche, c'est Anne-Marie Planel, qui est prof de français, euh, qui épouse un universitaire, euh, tunisien, et qui euh...je veux dire aux forceps, mais vraiment aux forceps, en galérant, réussi à faire fonder un petit truc dont on met Michel Camau, le premier au moment de la fondation, et puis ça finit par se consolider doucement. C'est encore très fragile, hein, l'IRMC de Tunis.

- et je vois qu'il n'y en a pas dans les anciens pays d'Afrique occidentale française...

- Non, il y en a un à Nairobi. Mais là, aussi, parce qu'il y a les « pays du champs », et c'est le ministère de la Coopération. C'est les pays dits « du champs ». Il y a l'IRD, qui, elle a des centres : Dakar, tout ça. Et je pense qu'il y a un partage comme ça aussi à un moment donné.

- Donc l'IRD c'est plutôt...

- Quand, ça s'appelle l'ORSTOM...

- c'est plutôt Coopération...

- Hé oui. L'IRD avec mission sur les pays dits « du champs ». Les « pays du champs », c'étaient les anciennes possessions françaises. Possessions avec tous les guillemets,[?], colonies, etc. Donc l'IRD, ils sont où ? Ils sont au Vietnam, enfin, ils sont en Indochine, dans tous les pays. Ils sont, euh, à Mada. Et ils sont en Afrique de l'Ouest. Et aussi [insiste sur « aussi »] en Tunisie, en Algérie et au Maroc. Et par exemple, nous, on a vu arrivé quelqu'un de l'IRD en Egypte. Le bureau de l'IRD en Egypte, ce n'était rien ; alors que le bureau de l'IRD à Dakar, c'est cinquante personnes. Vous voyez ? Euh, ils sont aussi dans le Pacifique, l'IRD. Et je pense qu'il y avait un partage du Monde. Parce que, par exemple, il y avait un Centre des Affaires étrangères à Nairobi, donc Afrique anglophone. Il y a un Centre des Affaires étrangères à La Paz, je crois. Enfin, vous voyez, des endroits où les français n'ont jamais mis les pieds, en quelques sorte [NB : les UMIFRE en Afrique sont au Kenya, Nigeria et Afrique du Sud...des anciennes colonies britanniques]. Alors Damas, c'était un peu ambiguë. Nécessairement. Bon, Le Caire, il y avait l'école de Droit. Mais bon, ce n'étaient pas des pays dits « du champs ». Voilà, je pense qu'il y avait ce partage, qui explique pourquoi il y avait plus de choses en Orient...Euh, il y a eu peut-être plus d'opportunités quand Guillemin était, était aux Affaires étrangères, tout simplement. Voilà. Mais tout ça reste des hypothèses, hein.

- hum, hum, oui, il faudra que je creuse.

- Mais en tout cas, il y a eu ce partage du Monde, hein, qui maintenant n'a plus cours bien sûr. L'IRD travaille en Egypte très fortement, travaille en Tunisie, mais peut-être pas...bon voilà, je ne connais pas très bien l'IRD.

- Et l'IRD et les Instituts français ne travaillent pas forcément ensemble ?

- Hé non, parce qu'ils sont dans des lieux différents. A Dakar, il n'y a pas d'Instituts français. Les gros centres de l'IRD, ils sont où aujourd'hui dans le Monde ? Hé bin, ils ne sont pas dans les pays où il y a des centres français. Donc je ne sais pas...Est-ce qu'il y a un IRD en Turquie par exemple ? Je ne pense pas. Vous voyez. Et puis, l'IRD, ils sont quand même sur de la Science dure, ils sont quand même sur les petites bestioles qui mangent le...

- Oh, ils avaient quand même des trucs sur l'urbanisme...

- oui, mais, oui mais...

- *Il y avait Isabelle Milbert, je crois, par exemple...*

- Et puis, il y avait le grand patron de l'urba...comment il s'appelle ?

- *Euh, il y avait Emile Le Bris et tout ça...*

- Emile Le Bris, bien sûr. Et je pense que c'est un aspect qui n'est plus très développé à l'IRD. Maintenant, ils sont pays en voie de développement, ils sont...Alors, sur les questions d'urbanisme, je dirais, opérationnel, ils sont dessus. Mais tout ce qui était anthropologie à l'IRD, ça s'est hyper marginalisé par exemple. Il y avait des anthropologues, un vrai...mais je crois que c'est complètement marginalisé. Maintenant, ils sont plus sur des choses, euh, de développement. Institut de recherche pour le développement...

- *oui, complètement.*

- Donc, euh... [...la discussion continue sur l'IRD...] Donc l'IRD, ils sont très développement-développement. C'est pour ça aussi que, quand bien même il y aurait un IRD, euh, à Tunis – il y en a un d'ailleurs – les contacts avec l'IRMC sont très faibles, parce que, bin voilà quoi.

- *Justement, un peu sur ces questions de politique et en même temps de développement et de présence française, il y a par exemple le livre d'Yves Lacoste, c'est Contre les anti-tiers-mondistes et certains tiers-mondistes, et il y a vraiment ce courant années 1960-70, le tiers-mondisme, puis années 1980, il est critiqué, après années 1990, on passe à l'altermondialisme...c'est des choses qui se ressentent dans les...*

- Je ne suis pas très...je ne pense pas que ça se ressent très fortement dans l'histoire des centres, qui s'inscrivent dans une durée beaucoup plus longue que ces mouvements-là. C'est très compliqué de faire vivre des centres. Les centres ont eux-mêmes leur propre chronologie, en fonction des directions.

- *Mais en même temps, en tant que chercheurs, ce n'est pas anodin de décider d'aller dans ces pays-là...*

- [silence] je ne sais pas, je ne saurais pas dire. Moi, je me suis laissé porter tout le temps.

- *d'accord...*

- Bon, euh... et je ne suis sans doute pas une exception. En fait, c'est des espèces de jeux d'oppor...On ne choisit pas ! Vous avez choisi vous ?

- *[rires] oui, je crois.*

- Bon, bin tant mieux pour vous. Pfoou. Alors après, on fait des choix, mais quand, quand Panerai m'entraîne au Caire, je ne suis pas obligé d'y aller.

- *oui, vous saisissez des opportunités qu'on vous offre.*

- ouais, voilà. Mais il n'y en a pas tant que ça. Alors, effectivement, à un moment j'ai eu le choix entre Istanbul et Beyrouth. Puis après, il y a une affaire de personne qui fait que je choisis Beyrouth. Et puis les centres, ils sont quand même extrêmement liés au charisme de la direction. Euh...et ce n'est pas seulement vrai pour les centres des affaires étrangères. Même des grosses boîtes comme l'Ecole de Rome, dont on se dit l'école de Rome, elle est déjà sur des rails depuis un bon moment, et puis devant on ne voit pas le bout, hé bin, il se trouve que c'est une maison que je connais bien, il y a vraiment eu des hauts et des bas, depuis vingt ans que je la connais. C'est-à-dire que quand c'était [Claude] Nicolet, c'était génial. Nicolet, il allait presque taper dans le dos de Mitterrand ; ça aide ! Euh...après ça, il y a eu un mec qui était transparent ! Il ne s'est strictement rien passé. Il y a eu Michel Gras qui a trouvé des financements pour rénover toute la place Navone ! C'est incroyable ! Il y a eu un creux, et maintenant, il y a Brigitte Marin qui est en train de faire tout feu, tout flamme. Donc euh...Et au CEDEJ, ça a été pareil, je veux dire ! Entre Philippe Fargues...

- *et justement, à un niveau supérieur, il y a eu un changement assez remarquable entre Mitterrand, président, et après le retour à la droite ? ça se ressent au sein des...*

- Hum, non. Non, et on pensait par exemple que certains...En fait, non, mais quand on voit la politique palestinienne de Chirac, par exemple...je veux dire...on, on, à un moment donné on discutait avec des collègues, on se demandait...enfin, on a envie de voter Jospin, mais il est tellement exécrable par rapport au Monde arabe qu'on a envie de voter Chirac ! Enfin...Euh, voilà ! euh...ce n'est pas si simple. Et en tout cas, il y a des durées qui font que ; on a vu des choses comme ça, on a vu des réformes arriver, on s'est dit « on est mort », et puis en fait, ce n'est pas à ce moment-là qu'on nous a tué. Vous voyez, c'est-à-dire que les meurtres, ils arrivent à des moments où on ne les attend pas. Euh...quand Lothmann est directeur des sciences sociales et humaines au ministère, quand il est nommé, on craint, les craintes sont les pires qu'on n'ait jamais eus ! Lothmann a renforcé les SHS ! Quand c'est [Philippe] d'Iribarne, sociologue, sociologue du travail, etc., on se dit « ah ! enfin quelqu'un de chez nous ! », et il tire à la Kalash. [sourire] C'est vachement dur ! Et, et, à mon sens, alors peut-être dans la longue durée ; là, de toute façon on va vers...en fait, là, ce qui va jouer, enfin, ce qui joue, c'est que la recherche est maintenant contractualisée - il n'y a plus de postes, il n'y a plus rien - et que la recherche se fait toujours, enfin de plus en plus, sur appel d'offres. Euh, ça, je pense que c'est une tendance lourde. Et ça se ressent forcément dans les centres. Euh...mais le changement de politique...euh...

- *oui, il n'est pas perceptible...*

- non, non, je sais que j'avais [mot inaudible], on attendait de tel pouvoir qu'il nous soutienne, et en fait, il nous a...Je ne sais plus quand c'est, mais...

- *Bin, il y a eu le grand espoir avec Mitterrand mais c'est...*

- non, j'étais trop petit, je n'étais pas là moi. Mais c'est avec Hollande, je pense, qu'on a cru, et puis finalement, rien. Et Jospin qui se fait lancer des cailloux en Palestine, mais la honte pour nous, quoi ! Et Chirac qui arrive au Liban, il fait un dîner avec cinq mille personnes, et nous, on est invité, on n'y va pas. Mais les libanais disaient « mais vous n'y allez pas ? », et tout le monde, tous les libanais étaient à genoux pour y aller, quoi ! Il a serré cinquante mille paluches apparemment. Mais c'est voilà ! Et donc Chirac était plus prêt à mettre du fric dans le CERMOC, non pas parce que c'est le CERMOC avec une demande de gauchos, parce que, évidemment, que personne ne votait Chirac de le CERMOC [dit-il en riant]. Mais, euh, il était plus prêt à mettre du fric parce que c'était le Liban et son copain Hariri, euh que pour des raisons politiques. Il y en a qu'un dont j'ai dû serrer la main, c'est Fillon, c'était dur, hein. C'est encore plus dur maintenant que je sais ce qu'il... [rires] Voilà. Mais quand il y a trois personnes et qu'il vous tend la main, c'est difficile de... de ne pas le faire. Mais quand Chirac est venu, il y avait Fillon avec lui.

- donc, oui, finalement il n'y a pas tant d'impact...

- non, non, je ne crois pas, et ça vient d'ailleurs. Le démantèlement d'Istanbul, il s'est fait indépendamment du politique. Il y avait une mauvaise image, euh, de cet Institut, des directeurs successifs qu'on, qui n'ont pas fait ce qu'il fallait. Et puis voilà. A la fin, ils n'avaient plus de photocopieuses, donc... Enfin, il existe toujours, mais c'est moribond, quoi. C'est moribond. Mais il suffit d'y nommer un directeur qui a un copain ministre !

- [sourire] oui...

- voilà. Ça tient plus à ça qu'à – je dirai – la chronologie politique.

- D'accord, hum c'est vrai qu'en étant dans un pays précis... Je pense à ça parce que c'est Catherine Bruant qui me disait qu'elle a quitté ses questions-là au ministère à partir du moment – bon, c'était une des raisons, pas la seule – mais avec la première guerre du Golfe, elle avait vu une géopolitique qui lui déplaisait énormément... mais c'est une autre échelle...

- elle est partie ? et alors ? ça n'a rien changé. [rires] [...] ça, c'est une décision personnelle de Catherine Bruant. Hum... Bon, moi, par exemple, j'aurais bien été en Turquie, euh, en poste, et je n'ai plus envie à cause d'Erdogan. Voilà. Mais, mais ça ne changera rien.

- oui, et donc pour finir, 2006, la HDR...

- oui, si vous le dites [rires].

- qui donnera le livre *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*... Et là, du coup ça m'a intéressé avec le passé, avec UP 3, du coup vous faites la distinction entre analyse spatiale et analyse morphologique, et c'est...

- hum, ce n'est pas une distinction que je fais dans le livre aussi formellement... Si, si, c'est vrai que je discute un peu de cette question-là ! Euh, bin oui.

- et c'est à dessein que vous n'utilisez pas le terme « analyse urbaine » ?

- ça veut tout, ça veut trop dire analyse urbaine.

- c'est-à-dire ?

- c'est, c'est un mot fourre-tout. Moi, je ne sais pas ce que ça veut dire. Et l'analyse spatiale, ça prend toutes les échelles ; c'est ça qui m'intéresse. Et je pense que l'intérêt, c'est de changer d'échelles. C'est ce que ne faisait pas Borie, à mon sens. C'est de changer d'échelles pour questionner à une échelle en observant une autre, etc. Il n'y a pas de bonne échelle d'observation, il y a des échelles d'observation. Et, et les échelles d'observation se complètent. Et en plus, il faut... il est nécessaire, à mon sens, d'examiner toutes les échelles d'observation, et voir à quelles échelles sont les ruptures, euh, et en fonction des villes, des lieux, des périodes, les ruptures ne se font pas au même endroit. Enfin, ça signifie, ça a du sens. Euh voilà. Non, c'est l'articulation des échelles qui m'intéresse. Mon livre sur Damas, il est très clairement construit ; on commence avec Damas sur la route de La Mecque, hein, et puis on termine par les petites maisons et les hauteurs des fenêtres. Et pour moi, c'est, c'est toute cette continuité d'échelles qui me semble importante. Alors, non pas que ça se... et ça, je le dis quelque part, peut-être pas dans le bouquin sur Damas mais ailleurs. Euh... je ne pense pas qu'il y ait une relation de causes à effets, il n'y a pas de causalité, mais... il y a certains liens, il y a des liens à certains moments entre les échelles. Voilà. Et il ne faut pas, il ne faut pas passer à côté.

- d'accord...

- Mais ce n'est pas ; disons que je ne fais pas une espèce de, de, de déterminisme absolu, hein, des grands vers les petits, tout le voilà. Mais, euh, toujours heuristique, d'articuler, de regarder immédiatement à l'échelle au-dessus, immédiatement à l'échelle au-dessous, à chaque fois qu'on saisit quelque chose. Ça, c'est un point de vue que je ne lâche pas.

- du coup, en faisant de l'histoire urbaine, qui n'a pas... qui n'a pas comme on peut le faire en école d'architecture, de visée ensuite pour faire un projet, ça change votre approche ?

- bin oui. Parce que je pense que quand on a un projet en visée, on ne fait pas de l'histoire urbaine. On fait autre chose, mais ça ne s'appelle pas de l'histoire urbaine. Voilà. C'est-à-dire que faire de l'histoire urbaine, c'est justement ne pas avoir un projet, un objectif. Sinon, ce n'est pas de l'histoire urbaine. Sinon, on fait des relevés, de l'analyse...

- Donc quand Panerai faisait de l'analyse typo-morphologique avec de l'histoire urbaine...

- Et c'est tout le reproche que je fais à Roujon et Vilan, par exemple. C'est qu'ils ne font pas de l'histoire urbaine, mais... au contraire ! Quand je dessine une maison à Damas, je m'attache à regarder sur les plans et sur les périmètres d'urbanisation à quelle date on a construit ; quand j'ai une date, là, je suis super content, mais c'est rare. Et là, je suis en train de travailler à un programme à Tunis sur la mise en place de l'architecture domestique contemporaine, euh, à partir de 1850 ; parce que personne n'a regardé comment on passait de la maison à cours à la villa à Tunis. Et quand même, ce n'est pas rien. Euh, et je ne m'intéresse qu'aux bâtiments datés !

Alors, soit par le permis de construire, soit par une date qu'il porte ; mais si je n'ai pas de date, ça ne me sert à rien, je ne peux rien en faire. Mercedes...alors, alors, c'est le reproche que je fais à Roujon et Vilan, c'est le reproche que je faisais à Borie, c'est le reproche que je fais aux historiens de l'art en général, qui ne sont pas toujours bien accrochés. Ah non, pour moi, c'est extrêmement important. Alors, non pas que la chronologie soit un truc...je sais bien qu'on peut construire des choses ringardes à un certain moment, et que donc du coup elles sont datées récemment alors qu'elles ressortissent à des...Mais si on n'a pas une date ! on peut mettre – et Borie le faisait très, très bien – on peut mettre des plans comme ça dans l'ordre sur la table. Euh, c'est extrêmement intéressant du point de vue de l'histoire des formes : on fait de l'histoire de l'art, on fait de l'histoire de l'art. Et ça, ça me donne un peu d'urticaire de temps en temps. En tout cas, je pense que ça, que ça, que c'est très limité, quoi. Faut pas...Voilà, pour moi, faire de l'histoire urbaine, c'est surtout pas avoir de projet en vue [rires].

- d'accord...

- Voilà, ça inverse peut-être un peu les propositions, les éléments de votre question, les termes de votre questions. Mais c'est vraiment comme ça que je vois les choses.

- Je comprends...

- Voilà. Bon, vous êtes historienne de l'art, je sais. Mais ça a l'air d'aller.

- Oh architecte un peu aussi quand même...

- ouais, ouais. On a tous ses séquelles, hein.

- Et historienne de l'art, pas vraiment. En histoire de l'architecture, j'ai du mal à considérer que je suis une historienne de l'art...

- ouais, bien sûr.

- d'ailleurs, ça rend les choses...vous l'évoquiez un peu dans l'interview, vous disiez que c'était difficile d'être dans un milieu universitaire quand on a une formation d'architecte...

- ouais, ouais...

- il y a une reconnaissance assez particulière...D'ailleurs, si je repense à l'histoire du CEAA, au départ quand il est créé, « Villes orientales », c'est vraiment une initiation à la recherche, et puis assez vite, il se tourne plus vers la pratique architecturale...et finalement, vous, vous en sortez...

- Mais, mais c'est, ça, c'était plus...alors, je pense que le basculement s'est fait aussi avec des gens comme Santelli. Plus que...Et moi, c'est Jean-Charles, qui là-dessus donnait la ligne recherche. J'étais le seul ! Et c'est là-dessus où Roujon et Vilan n'ont pas été à la hauteur [...] euh, et c'est pour ça que Roujon et Vilan n'ont pas tenu la longueur, à mon sens. Et c'est pour ça que Sawsan, elle s'est...fourvoyée avec Quinou derrière : une urbaniste et Sawsan, ça ne peut pas faire affaire. Ou que ce soit avec Leila Ammar, c'est pareil. C'est Jean-Charles qui, qui tenait la roue. De toute façon, c'est lui qui écrivait tous les textes, hein. C'est lui qui tenait tout. Panerai, il n'avait pas le temps. Sawsan, elle était nulle. Non, mais Sawsan, elle n'écrivait pas le français. Elle écrivait un français, euh enfin extrêmement approximatif, quoi. Jean-Charles, il écrit bien ! En plus, lui, il écrit mieux que...

- c'est un poète...

- oui, voilà, c'est un écrivain, c'est un poète. Euh donc voilà, ce n'est pas compliqué. Mais, mais, c'est...Je pense que si j'avais fait le même cursus depuis UP 8, je n'en serais pas là aujourd'hui. Qui est devenu chercheur des étudiants du CEAA ? Vous le savez, vous ?

- bin vous...

- non, attendez, qui d'autres ?

- euh franchement...

- ah oui, c'est ça...non, je ne sais pas, je vous pose vraiment la question. Mais moi, je n'en connais pas d'autres.

- après on me parle de...

- Vous avez fait un peu un suivi des, des...

- Je commence un petit peu mais c'est compliqué, euh, de trouver les noms, les listes. Et sinon, en général, les enseignants me parlent surtout des étudiants étrangers qui sont venus et qui ensuite sont rentrés dans leur pays...

- d'accord...

- et qui là, certains sont devenus profs. Et c'est vrai que je vais peut-être plus m'intéresser à ces étudiants, en Afrique notamment. On voit vraiment l'importance d'avoir fait ses études en France, euh, une fois de retour...

- c'est ça. Ouais, ouais. Il y a un effet, quoi. Il y a un effet d'ascenseur.

- il y a un étudiant de Marseille, qui était dans le groupe Tiers-Monde de Marseille, qui a créé une école d'architecture à Dakar...

- Carrément ?!

- oui.

- Ah ouais !

- une école privée, parce qu'en fait l'école de Dakar a fermé en 1990-91, et il n'y a pas d'école nationale qui a réouvert depuis. Euh... il y a, à un moment, je suis aussi tombé sur un étudiant nantais qui appartenait à un groupe Tiers-Monde à Nantes dans les années 1970, qui s'est présenté aux élections présidentielles du Cameroun [NB : erreur, du Congo]. Enfin, il y a vraiment, on voit que...

- ça prend l'ascenseur, quoi. Ah d'accord. Bon, Leila Ammar... Mais elle, elle est... Elle a beaucoup vécu en France, Leila. Je crois qu'elle a fait son diplôme à Tunis, son premier diplôme.

- Je ne sais pas...

- Vous ne savez pas... Et sinon, les étudiants étrangers, je n'ai pas, je n'ai plus de relations, enfin, je n'ai même plus leur nom en tête, quoi. Et donc il n'y a pas, il n'y a personne d'autre qui est devenu chercheur derrière ? parce qu'il y a eu quand même quatre ou cinq fournées.

- bin après, il y a des noms d'étudiants, dont on a déjà parlé, qui reviennent parce qu'ils ont participé à la rédaction de certains rapports de recherche comme Olivier Blin. Et Bernard Tournet, Serge Santelli me disait qu'il n'avait plus de nouvelles. Euh, il y a Philippe Prost qui avait participé à un atelier mais...

- il est architecte, Philippe. [...] Et Catherine Rochant ?

- Catherine Rochant, oui, elle a continué les recherches dessus sur la Palestine...

[... la conversation diverge vers l'ensemble de mon corpus, en dehors de « Villes orientales », où je fais un tour d'horizon...]

- Alors ce qu'il faut dire aussi, c'est effectivement à Paris, il y avait l'IFA, et il y avait Clément à l'IFA, qui a été un booster incroyable. Qui était un lieu qui n'était pas associé à une école, et c'était vachement bien. C'était où donc la salle de réunion au rez-de-chaussée, enfin au sous-sol. Euh, il y avait là-haut les bureaux de Clément avec Vilan, euh, et puis je ne sais pas qui d'autres. Euh, il y avait la femme de Pinon. C'était assez rigolo, on avait, on avait... oui, c'est ça, on avait des portes d'entrées, quoi, dans ce truc-là. Il y avait des expos, tout ça. Ça, les parisiens ont beaucoup bénéficié de ça, et de la dynamique Clément, qui était quelqu'un qui avait quand même le bras long.

- C'est un peu pour ça que j'ai commencé mon Master... le premier dont j'ai entendu parler, c'était...

- ah ouais, c'est ça. « Villes orientales » ! et pour cause !

- parce que c'était le plus gros, le plus important, celui qui s'est peut-être le plus inscrit dans la durée... quoique, peut-être pas. Mais oui...

- d'accord...

- Alors qu'à Paris, il y en avait d'autres...

- oui mais qui étaient beaucoup moins visibles.

- bin qui n'étaient pas regroupés ensemble, c'était chaque école. [...]

- ah non, mais la force c'était l'inter-UP, aussi. La force, c'était l'inter-UP ! Vraiment, hein. Et puis cette idée de mobiliser les étudiants, alors qui n'était pas très pratiqué par les étudiants, hein. Euh, je pense que je suis le seul à avoir fait deux ateliers la même année, que bon, il y a eu Bernard qui est passé à UP 8 derrière. Mais en fait, il y avait très peu de mobilité, mais elle était possible, et c'était bien. Ça comptait. Et puis, le fait que tout ce petit monde se retrouvait à l'IFA pour des séminaires communs, c'est-à-dire que même s'il y avait les étudiants de Panerai, les étudiants de Santelli, les étudiants de Borie, euh, tout le monde était au séminaire de Jean-Charles ou d'autres, euh, à l'Institut français ; et ça, c'était important. [...]

- J'ai une dernière question. Du coup, dans ce panel très large d'enseignements, avec des visions très différentes, il y en a certains, parce que c'était un peu la question qu'ils se posaient d'après leurs écrits à cette époque, c'est de la spécificité ou non de l'enseignement quand on travaille sur les pays en développement, et du coup, il y en a qui disent que leurs enseignements n'étaient pas spécifique mais, au regard du terrain, ils formaient des spécialistes, il y a en qui disent que le terrain d'étude était spécifique mais que ça ne formait pas pour autant des spécialistes...

- [rires] Qu'est-ce que je dois répondre à ça ?

- qu'est-ce que vous en pensez ?

- [silence amusé] Les questions de Panerai étaient les questions de Panerai. Il avait ses questions avant d'aller au Caire, ses questions, ses obsessions, ses certitudes, etc. Ça, c'est certain. Euh... il se trouve qu'au Caire, ça marchait bien, c'est-à-dire qu'une ga'a ça se démonte vachement bien, et que du coup, pour les étudiants c'est plus facile d'aborder la décomposition à travers une ga'a qu'à travers un salon du XVIII^e, voilà. Alors... mais je ne réponds pas à votre question. Non, alors, alors, je vous dis pour Panerai. Mais ça peut être très différent. Panerai ne connaissait pas l'arabe, Panerai ne connaissait rien du Caire, c'est Mangin... Est-ce qu'il est venu ? Non, il n'est pas venu voir Depaule quand il était prof. Donc il arrive au Caire sur le tard. C'est Mangin, le premier qui est venu voir ; enfin, quand Depaule était prof au Caire, mais qu'il était déjà avant à l'école de Versailles, Mangin est venu le voir. Mais c'est le seul.

- David Mangin est venu voir Jean-Charles Depaule pendant qu'il faisait sa coopération, son VNSA, euh, son VSNA ?

- VSNA, ouais. Je ne sais même pas si ça s'appelait comme ça ; VSNA, c'est un truc qui a dix ou quinze ans, mais avant ça s'appelait encore autrement. Mais bon. Mangin est venu. Je ne pense pas que Panerai soit venu. Euh... donc voilà. Par contre, Jean-Charles, lui, connaissait bien le Caire ; il connaissait l'arabe – mal mais, enfin, il a fait beaucoup de progrès – mais il connaissait déjà l'arabe dès le début. Euh... il avait rencontré Jean-Claude Garcin, André Raymond – et Henri aussi, mais André... Et euh, des gens du Caire, et Ilbert ! Bien sûr ! Et ça, c'était... Et Jean-Claude Vatin. Et donc, Jean-Charles, il y avait une dimension culturelle dans son enseignement. Sawsan aussi, elle était égyptienne, elle nous parlait de l'Égypte, bon. Euh, mais Sawsan, il n'y avait pas d'objectif pédagogique, elle disait ce qu'elle savait, enfin, elle racontait sa vie. Euh... Donc entre Panerai et Depaule, on avait déjà deux

approches pédagogiques extrêmement [insiste sur « extrêmement »] différentes. Panerai avait trouvé un terrain sur lequel ses grands principes s'appliquaient vachement bien, c'était un bonheur. Quand on a travaillé sur Galata, avec notre dissidence, quand on a cherché les enceintes de Galata, c'était absolument génial, ça marchait à tous les coups ! Euh...les théories sur...la conservation des murs dans l'épaisseur, etc. On a restitué l'enceinte de Galata, enfin, c'était absolument extraordinaire ! Moi, j'en garde un souvenir extra, vraiment !

- oui, on a l'impression que pour Panerai c'était vraiment exploiter tout ce à quoi il avait réfléchi pendant les années 1970 sur d'autres territoires...

- oui, c'est ça. Bon, euh voilà. Avec...Et moi, je vous dis, quand il m'a convaincu, c'est « viens, tu comprendras mieux en retour », et c'était complètement ça ! Donc pas d'objectif de former des spécialistes, et pas d'enseignements spécialisés, sinon que les exemples étaient des exemples, euh...locaux ! C'est-à-dire qu'évidemment, ils ne nous expliquaient pas les ga'a avec le, le Capitole à Washington. Mais, c'est tout. Après ça, les cours de Santelli, je ne saurais pas vous dire. Borie, c'était la même chose.

- que Panerai ?

- ouais, Borie, c'était la même...Borie, il avait ses certitudes, il avait effectivement fait Formes et déformation et Formes urbaines et sites de méandres, avant. Il avait ses certitudes sur ce que c'est le tissu urbain, et ce que c'est la typologie architecturale, et donc Borie...De toute façon, Borie, il avait une telle capacité qu'on pouvait lui donner une série de plan, et comme je vous disais tout à l'heure, il avait une capacité à les mettre dans l'ordre, à en écarter quelques-uns [tape sur son bureau pour mimer le rangement, la répartition]. Enfin, voilà quoi. Il avait cette capacité, peu importe le terrain sur lequel il, il est. Euh, il n'y avait aucun enseignement...En plus, nous, autant il y avait Sawsan et Depaule, autant Borie et Pinon [rires], ils arrivaient en Turquie, la bouche en cœur, hein.

- Il y avait un peu Stéphane Yérasimos...

- Est-ce que Yérasimos était là ? Il n'était pas là à la première, euh, à la première fournée.

- Il n'y avait pas Samir Abdulac ?

- Euh non...ça, je n'aurais pas pu y aller. Non, avec Samir Abdulac, j'ai une autre histoire, mais bon. Non, non, il n'était pas là. Et ils avaient invité Panerai, donc...non, non, il y avait eux deux ; mais qu'est-ce qu'ils savaient de la Turquie ? Rien ! Pinon en savait un peu parce que, depuis l'école d'Athènes, il avait été architecte sur des fouilles, et que l'école d'Athènes avait beaucoup de fouilles du côté de...en Anatoli, en Asie mineure. Mais je pense que c'est tout. Est-ce qu'ils étaient même allés à Bursa avant ? Il y avait un collègue turc...

- Bursa, je ne sais pas, mais ils avaient...leur premier voyage en Turquie, c'est en...1963 pour Borie, je crois. *Quand il est étudiant.*

- bon, d'accord, d'accord. Euh, mais est-ce qu'ils vont le préparer sur place cet atelier ? Je ne sais même pas. Il y a un correspondant au Caire, qui est Attila Yucel qui leur fournir des plans. Donc il y a un plan de Bursa, un plan de 1860-1880 qui traîne en photocopie dans...euh l'atelier Turquie. Il y a un plan de Galata qui traîne aussi, qui est un vieux tirage bleu, et ils mettent deux filles dessus. Euh...mais ce n'est pas plus que ça leurs connaissances. Bon Pinon va voir des bouquins, il a des bouquins de partout, forcément. De toute façon, il a tout acheté, il a tout, voilà. Mais...Et quand même ce qu'ils faisaient faire ; il y avait toute une collection qui était, euh...en Turquie, qui étaient le long d'une ville, les maisons, les maisons de telle ville ; et ce qu'ils faisaient faire aux étudiants turcs, ils les faisaient traduire, ils leur filer leur diplôme là-dessus, enfin leur diplôme, leurs UV là-dessus, sur des traductions ; c'était dégueulasse ! Il y avait Natasha Paker - maintenant ça me revient - qui était étudiante, qui était turque - que son nom ne l'indique pas, mais russe blanche, euh, parents installés à Istanbul, etc. -, donc connaissant le turc, et son travail c'était de traduire, pour Pinon ! enfin, c'était vraiment dégueulasse comme, comme...anti-pédago, quoi ! Euh voilà, quoi. Donc...ils ne formaient pas des spécialistes non plus. Goldblum, de son côté, c'est autre chose ; Goldblum, c'est son terrain de recherche. Et puis Panerai et Depaule, ils en ont fait leur terrain de recherche à un moment donné. Pinon, jamais vraiment.

- Euh, ils avaient une recherche, avec Borie, sur l'occidentalisation d'Istanbul, pendant trois ans...

- ouais. Euh l'occidentalisation d'Istanbul ? ah ouais, c'est vrai, avec Yérasimos. Oui, oui, c'est vrai. C'est un rapport qui n'a jamais donné lieu à un bouquin. Ce n'est pas par hasard. Hum...il y avait aussi un projet de Pinon et Samir Abdulac, de bouquin...

- sur la maison à patio ?

- sur la maison à patio. Vous savez quoi de cette histoire, vous ?

- Euh, bin, j'ai vu un rapport de recherche, final ou intermédiaire. C'est une recherche sur SRA...

- ouais, et ça devait devenir un bouquin. Il devait y avoir des dessins qui étaient fait. Et c'est moi qui devais les faire, qui a commencé à être payé pour les faire ; et le bouquin n'a jamais paru. Parce que la question était complètement ringarde, et complètement déplacée. Si vous regardez ce rapport - ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu et en plus, je ne l'ai pas - mais ça commence par la maison romaine, et puis, on crée une espèce de, on décline comme un historien de l'art ! On oublie la période byzantine, on oublie la période noire, on oublie que, quand les romains sont partis, c'était déjà complètement dégradés, les tissus, etc. Enfin, depuis, on a quand même avancé, quoi ! Et en fait, ce bouquin n'est jamais paru parce que, bin parce qu'il n'avait plus aucun sens au moment où il serait paru. Mais Samir Abdulac, Samir Abdulac il a toujours eu vingt ans de retard, quand même, c'est...euh le pauvre.

- Et Ahmet Gülgönen, il n'intervenait jamais ?

- ah non, il n'était pas là-dedans Ahmet. Et non, il n'y était pas du tout, pas du tout. Lui, il était turc, un vrai turc avec son accent à couper au couteau [rires], et, et hum...on avait de bonnes relations, et je l'ai invité à ma soutenance de diplôme, enfin il était membre du jury, mais...

- il ne faisait pas parti...

- non, non, il devait regarder ça en rigolant. Mais Gülgönen, il avait son agence. Donc c'était un archi qui construisait, il ne faisait pas de recherches. Ou si un peu parce que, parce qu'il avait voulu m'embaucher une fois. Après mon diplôme, il m'avait appelé une fois en disant « j'ai besoin de quelqu'un pour faire je ne sais pas quoi », et j'avais décliné, je ne sais pas pourquoi. [...] Alors, il était à UP 8, lui. Est-ce qu'il avait été évincé ? est-ce qu'il n'avait pas été invité ? ou est-ce qu'il avait refusé ? Je ne saurais pas vous dire. [...] Mais quand même, il y avait quand même un prof dans les écoles d'archi parisiennes qui devait savoir deux-trois trucs sur la Turquie, et il n'était pas dedans ; c'est quand même quelque chose, ça ! Parce que Sawsan Noweir, c'est un autre cas : elle est rentrée à l'école par là. Gülgönen, il était dans l'école. [...] et puis des gens comme Attila Yucel, on dînait ensemble, c'est tout, enfin, il y avait un dîner des profs avec lui, et puis c'est tout. Il n'y avait pas du tout d'échanges avec les étudiants locaux, il n'y avait strictement rien. Alors qu'à Versailles, ils avaient essayé avec Al Azhar, ils avaient des relations avec l'université Al Azhar, avec le département architecture, et on avait eu une rencontre avec les étudiants. On ne comprenait rien, mais bon. En plus, c'était tout en arabe, enfin, c'était compliqué. Mais ils avaient essayé avec l'atelier du Caire. [...]

Alors, il y avait des étudiants marocains, et c'était compliqué. En ce sens que, étant marocains ils connaissaient l'arabe bien sûr, et ils pensaient savoir. Et donc, quand on posait des questions aux habitants - mais j'ai eu le même problème en Turquie avec une étudiante turque qui nous accompagnait, euh, elle répondait à leur place, l'étudiante - et là, l'étudiant marocain, comme il était arabe et que donc il savait comment ça se passait dans le monde arabe, il avait tendance soit à déformer nos questions, soit à répondre, euh, à leur place. Et en plus, il était hyper condescendant en disant « mais ces égyptiens, c'est des merdes, c'est des arabes de merde ». Et il les détestait de toute évidence. Et c'était très compliqué, parce qu'à notre égard, il disait « moi, de toute façon, je sais parce que j'en suis », et il maltraitait les égyptiens. C'était compliqué les étudiants arabes dans le certificat d'études approfondies, pas dans les ateliers inter-UP.

- Je trouvais ça intéressant dans l'entretien que j'ai écouté que vous aviez donné ; à un moment, vous racontez votre première rencontre avec Robert Ilbert où vous présentez vos travaux de l'atelier du Caire, et vous expliquez que vous ne vous sentiez pas forcément légitime à proposer quelque chose que vous ne connaissiez pas, et bon, Robert Ilbert vous dit que de toute façon vous ne connaîtrez jamais tout, peu importe votre culture...

- Ouais, mais, moi, c'était décisif ça. Parce que, moi, j'étais très gêné quand, au Caire, - j'étais très gêné - on nous demandait de faire un projet après une semaine de terrain, quoi. Euh, et je ne trouvais pas ça très correct en fait. Et on arrive ; Robert Ilbert toujours aussi brillant, nous fait, enfin, nous souhaite la bienvenue, nous dit « ce que vous faites, c'est extrêmement important, etc. », et je lui dis, en gros, parce que je ne lui dis pas comme ça, « arrête de déconner, ce qu'on fait ce n'est pas important, ça fait une semaine qu'on est là, on va faire un projet, on n'est pas légitime », et il me répond « il y a toujours un niveau de légitimité et ça a quand même son importance ». Et c'est vrai que ça m'a turlupiné, je m'en rappelle très bien. Après je n'ai pas revu Robert pendant des années, et puis on s'est revu après, mais euh, c'était très important. Et je crois qu'il avait raison. Je crois qu'il avait raison. Et l'expérience des étudiants marocains et/ou algériens qui venaient au Caire, euh, montrait la complexité des choses, justement, et l'effet de légitimité ou de légitimité... incorrecte ou...

- oui, que peu importe la culture, il n'y a pas plus de légitimité qu'une autre...

- oui c'est ça. C'est-à-dire qu'in se retrouvait à égalité. Ils connaissaient l'arabe, ça, c'est sûr ; mais devant la culture égyptienne, on était à égalité en fait. Sauf que, eux, ils avaient un handicap, c'est qu'ils pensaient savoir. [...]

[Au sujet du Grand plan du Caire par l'IAURIF] Ils étaient consultants, après le gouvernement égyptien décidait. Et c'est de la coopération, c'est-à-dire que c'était quelque par offert par la France sous la forme de... alors il y a des tas de truc, mais vous savez la balance du commerce n'était pas égale, donc il y avait des choses à rembourser, et en fait, on remboursait sous cette forme. C'était une bonne façon d'enrichir ces quelques français, euh, sur le dos des égyptiens, enfin sur le dos [rires]. Bien sûr, on a toujours fait ça. Et ça, c'était typique, c'est-à-dire qu'on fait de la Coopération dans les domaines où ça nous intéresse [insiste sur « nous »], pas les domaines où ça intéresse les, les... On ne demande pas, on propose nos services de coopération en disant « nous, on peut vous faire de la coopé dans tel truc », mais on ne dit pas « de quoi avez-vous » - on ne pose pas « de quoi avez-vous besoin ? qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? ». Parce que là, ça serait très différent, mais nous ça nous intéresse moins. Et quand on fait de la coopération, les gens prennent Air France et ils vont au Méridien, donc ça revient en France, hein. C'est des grosses part de budget ça déjà : les billets d'avions, les trucs. Les salaires, les billets d'avion et les hôtels, euh hein, fiout [signe d'un trajet] : retour ! retour direct. Donc on s'auto-subventionne, enfin, la coopération, c'est beaucoup ça.

La conversation se termine en parlant de Philippe Guillemin des Affaires étrangères, les expositions des travaux des étudiants de « Villes orientales » et le rôle pivot de PIFA.

Entretien téléphonique avec Ludovic Jonard, 1^{er} juillet 2020 , 1h45

Je commence par expliquer à Ludovic Jonard que je l'ai contacté au regard de son parcours en tant qu'ancien étudiant de l'École d'architecture de Paris-La Villette, fondateur par la suite de l'association Architecture & développement, et enseignant à Paris-La Villette sur les thématiques de développement – à la suite de quoi il me demande si j'ai déjà eu une expérience dans les pays en voie de développement ou si je le contacte uniquement en vue de cette recherche. Nous évoquons rapidement ma formation à l'ENSA Marseille et le peu d'enseignement lié au problème des pays en voie de développement dans cette école durant mes années d'étude.

DA - Peut-être que vous pourriez commencer par me raconter comment vous en êtes venu à vous intéresser à ces questions de développement, et notamment pendant vos études d'architecture ?

IJ – Bin moi, en fait, je suis...je viens, avant de rentrer comme étudiant, j'ai eu une expérience africaine dans le cadre de la Coopération.

- *Le VSNA ?*

- Oui, voilà le service militaire civil. Donc j'étais enseignant dans...pendant deux ans en Afrique. Donc ça m'a exposé dans ces...dans la brousse [rises], carrément.

- *C'était où ?*

- En Guinée équatoriale, donc un tout petit pays, compliqué, un peu perdu, isolé, pas francophone...euh ça parle espagnol. Et donc je suis, j'étais plongé très jeune, voilà, dans cet environnement complètement inédit. Et puis en fait, ce n'est qu'à mon retour que j'ai entamé les écoles, des études d'architecture.

- *D'accord...*

- Avec plutôt déjà une activité militante euh...on va dire sociale ou voilà, associative assez forte. Enfin politique, associative assez forte, mais sans lien direct. Et donc, comme je suis arrivé à La Villette, je me suis retrouvé dans un environnement plutôt...je suis arrivé, pas complètement par hasard à La Villette, c'est parce qu'en fait...enfin, c'était à la fois parce que c'était une école qui était très ouverte sur ces questions sociales, euh, mais aussi parce qu'elle était grande et qu'on pouvait piocher, et aménager son temps d'étude, parce que moi, je travaillais par ailleurs. Je continuais...Non, à mi-temps. Donc j'ai fait mes études à mi-temps...Enfin, j'ai fait mes études en temps, en temps réel, mais à mi-temps, donc grâce à des aménagements d'horaire possibles. Donc voilà, ça, c'était une des raisons de mon entrée à La Villette. Et dans La Villette, je me suis retrouvé très vite, euh, proche de certains enseignants qui, à la fois étaient très militants, investis socialement. Voilà, sur du logement social, sur quelque chose comme ça. Et euh, très vite bien sûr aussi, dans ce qui tournait autour de l'Afrique et des pays en développement. Donc moi j'ai été un étudiant très tôt de Massiah et Tribillon, de Flamand, de Pastrana, qui eux avaient déjà le groupe de projet qui s'appelait « Ville et quartier en développement »...Enfin, vous les avez rencontrés, c'est ça j'imagine ?

- *Oui, oui les quatre.*

- Voilà, euh après, il y avait...alors Martinez, je ne sais pas qui c'est celui-là.

- *Euh, il avait un atelier avec Adriana Araneda et Raoul Pastrana, mais qui était tourné sur l'Amérique Latine.*

- D'accord ! Oui, parce que Araneda, oui la mère et le fils. Il y avait Christelle Robin, oui. Euh Sylviane Leprun, oui...ça c'était le LAA. Donc moi j'ai été un petit peu dans le LAA à un moment donné, hein, évidemment. D'accord...Euh donc moi, j'ai suivi leurs enseignements, j'ai hum...j'ai terminé...Donc je devais passer mon diplôme sur du logement social dans la banlieue de Clichy où je travaillais en tant qu'enseignant, enfin à Clichy, dans les quartiers, dans les quartiers, dans les ZAC. Et hum, il s'est trouvé que – je vais faire cours -, mais il s'est trouvé que j'ai eu l'occasion de partir en mission humanitaire pendant l'été pour un ancien...pour un copain...Pour Action contre la faim, euh, dont j'avais un très bon copain qui avait fait avec moi le même service militaire, le service de coopération en Guinée équatoriale, qui m'avait demandé mon appui pour recruter des gens sur des questions de logement, et c'était dans le Cocasse. Et de fils en aiguille, je me suis retrouvé à faire la mission à la place de...Moi je venais juste en appui pour recruter des gens, et en fait, je me suis dit « je veux le faire moi-même » parce qu'on ne trouvait pas les gens, enfin, je trouvais que ce n'était pas terrible, et surtout j'ai trouvé que le milieu humanitaire n'était pas du tout investi de questions sensibles d'architecture, alors qu'on touchait à des questions très importantes notamment de réfugiés, de logement, d'abris temporaires et tout ça.

Donc moi comme il se trouvait que j'étais quand même aussi très lié...A l'époque c'était la grande, c'était le début de « Droit au logement », des occupations...On était rue du Dragon, on faisait beaucoup d'activités en tant qu'étudiants ou...lié à ces questions de droit au logement. Donc euh, ça m'a...J'ai transposé un peu cette envie militante, enfin cette pratique militante que j'avais à Paris, en me disant « bin tiens, je vais aller voir ce qu'il se passe dans ces milieux humanitaires » qui étaient complètement démunis, on va dire. Et je suis resté plus d'un an à faire plusieurs missions là-bas pour euh...en tournant, en étant un peu le conseil euh. Alors j'avais zéro expérience, mais j'ai à la fois réfléchi sur les questions stratégiques, sur le rôle de l'architecture dans ces questions humanitaires avec la temporalité que cela suppose, et puis finalement à mon retour, Massiah – qui était mon directeur d'étude – m'a dit, Massiah m'a dit « tu laisses tomber, tu laisses tomber le...tes logements », voilà, parce que « en fait, cette expérience que tu as, cette expérience en direct que tu as, elle est tout à fait valable, valide ». Et donc j'ai changé mon sujet de diplôme et j'ai fait mon diplôme sur ça, sur une sorte de journal de bord, un peu problématisé, pas théorique hein. Ce n'était pas du tout...mais très pragmatique, très lié à la réponse. Donc je crois que ça s'appelle « réponse humanitaire pour les populations déplacées...réponse architecturale humanitaire pour les populations déplacées ». Et c'était sur 3-4 territoires très différents : la Géorgie, la Yougoslavie et puis le sud Soudan. Donc voilà j'ai fait ça. Donc j'ai passé mon diplôme dans la foulée, je dis dans la foulée parce que le cycle de l'année s'est terminé, j'ai passé mon diplôme en juin et je suis rentré comme vacataire enseignant dans le groupe de projet de Massiah et Tribillon, comme enseignant.

- d'accord, je peux juste vous interrompre ? parce que j'ai consulté les programmes pédagogiques de cette époque-là, et il me semblait qu'il y avait d'un côté un groupe avec Raymond Gili, Philippe Nick et Jean-François Tribillon...

- oui, tout à fait...

- et d'un autre, il y a un groupe avec Gustave Massiah, Raoul Pastrana et Jean-Paul Flamand...

- oui tout à fait, j'étais dans les deux en fait [rires]. J'ai été, j'ai fait un an avec Gili et Nick, mais Gili et Nick, il y avait un passif africain, en fait, complètement refocalisé sur des, du logement précaire mais en France. Et donc, et en plus, c'étaient des personnages pas faciles à gérer. Euh, donc je les trouvais pas très gentils avec les étudiants, enfin voilà. Et du coup, je n'ai fait qu'une année avec eux. Mais eux, ils ne faisaient pas du « Tiers Monde », ils faisaient du « Quart Monde » j'allais dire peut-être. Alors qu'avec Tribillon, Flamand, Massiah, il y avait un peu d'Amérique Latine grâce à Pastrana, il y avait du social, du très social avec Flamand en tant que sociologue, et puis Massiah, Tribillon qui étaient très Afrique. Donc là, c'est dans ce groupe de projet, tout de suite en... moi j'avais les 4^{ème} et les 5^{ème} années en groupe de projet, et là, on faisait travailler les étudiants sur des projets simulés mais contextualisés... parce qu'on ne se déplaçait pas malheureusement, on n'avait pas les moyens, et voilà. Donc c'est comme ça qu'on a commencé l'enseignement, et donc ça, ça devait être en 98. Quelque chose comme ça.

- d'accord...

- Mais il y avait déjà, euh... Pastrana faisait déjà un autre, un autre cours sur l'Amérique Latine avec Araneda justement. Et puis plus tard, Graciela Schneier qui était liée à l'HEAL, l'institut d'études d'Amérique Latine, et deux-trois personnes dont j'ai oublié le nom là présentement. Mais moi, j'ai jamais été trop sur l'Amérique Latine en fait.

- d'accord, et il n'y avait plus Bruno de Saint-Blanquat à La Villette ?

- Alors, Saint-Blanquat c'était un peu la fin, mais il était du côté de Gili et Nick. Bon, tout ça, c'est des histoires d'affinités politico... des passés post-68, hein. Donc je pense que les affinités n'étaient pas... se traduisaient aussi dans les enseignements, par les regroupements d'enseignants. Mais Saint-Blanquat, moi, je l'ai jamais... Je pense que Saint-Blanquat a beaucoup travaillé sur le Maroc, au Maghreb...

- Oui, en Afrique, je sais qu'il est allé au Burundi aussi par exemple.

- Ah bin ça, par contre... j'ai jamais échangé avec Saint-Blanquat. C'étaient des gens avec qui c'était compliqué, hein, difficile à aborder. Et qui racontaient leur, leur... ça a toujours été des gens un peu limite, euh... en terme de, en terme de retour d'expérience, la façon de parler de l'Afrique, euh, assez, finalement assez pfffff, ancienne école, pour ne pas dire... [rires]

- assez paternaliste ?

- [rires] un peu, ouais [rires].

- une autre génération...

- on peut dire ça, mais bon, moi, la génération qui était la même que Massiah et Tribillon, ils avaient un discours beaucoup plus, on va dire, éthique dans les problématiques, et puis surtout une vision du... enfin, moi, c'est ce qui m'a toujours intéressé, et c'est ce que je fais toujours d'ailleurs, c'est une vision globale dans laquelle l'architecture est un élément, mais n'est pas l'Alpha et l'Omega. Or, les autres, l'autre école de pensée, c'était plutôt la transformation par l'architecture, et uniquement par l'architecture. C'est la force de la forme, de la construction, du programme qui va transformer les gens, ce qui est quand même... assez simpliste et un peu un leurre, mais bon.

- et vous n'avez jamais fait de passage dans le groupe Alexandroff ?

- Alors Alexandroff, il était catalogué « solaire », avec Liébard et tout ça. Alors lui, il était en fin... avec sa femme aussi, Jeanne-Marie. Euh, mais bon lui, il était complètement, alors il était toujours super respecté, mais un peu has-been quoi. Enfin, un peu, un peu décalé. Mais le génie, euh, le génie qui avait vingt ans d'avance quoi. Et ses cours étaient complètement, enfin étaient pas du tout tenus, et du coup, il n'avait pas une bonne réputation en terme pédagogique disons. C'était quelqu'un qui était respecté pour son, pour sa posture et sa vision, mais c'était pas un enseignant... Ses cours, c'était un peu le dépôt-quoi. Un peu n'importe quoi. Malheureusement. Je pense que c'est des gens qui n'arrivaient plus à transmettre leur... Malheureusement, c'est ça en fait. Comme Saint-Blanquat, Gili et Nick, pour moi, c'est des gens qui n'arrivaient plus à transmettre leur expérience. Ils étaient passés à autre chose, je pense. Alors que pour moi, Massiah – enfin, c'est ma perception -, euh pour moi, Massiah et Tribillon, qui de toute façon avaient une activité toujours plus ou moins cachée, enfin pas cachée mais disons très discrète, ils avaient une activité de consultants dans un...

- ACT, c'était « caché » ?

- bin, c'était pas du tout connu à l'école. Ils ne parlaient jamais... Moi, je ne les ai jamais... Moi, je les côtoie toujours, je les connais très bien, enfin, surtout Massiah et Tribillon. Euh... c'est des gens qui ne parlaient jamais, jamais de leur pratique professionnelle à l'école. Enfin très bizarre. Moi ça m'a toujours un peu... euh jamais.

- surtout que ça devait leur fournir, euh, en quelque sorte des armes pour les cours...

- ouais, ouais bien sûr. Donc il y avait tout une... il y avait des invités, on parlait, il y avait des... mais il n'y avait pas... Moi, je ne les ai jamais vu exposer un de leurs projets par exemple.

- d'accord...

- c'était très bizarre. Pastrana, plus, parce que, lui, il avait plus le côté... il aimait bien ce qu'il avait fait dans les projets. Bon Flamand, il était pas... je pense pas qu'il était dans ACT directement. Il y avait plus tard, qui est arrivé plus tard, mais qui a fait la transition

quand le cours c'est transformé, il y a eu Philippe Revault, qui venait de Strasbourg, mais qui est arrivé à peu près au même moment que... qui est arrivé vers les années 2000-2005, je dirai par-là. En gros. Et qui est arrivé en même temps que – comment elle s'appelle ? – Agnès Deboulet. Voilà. Donc c'est avec eux qu'il y a eut, voilà, un peu un renouvellement. Et bon pareil, Revault, il était à ACT. Et il faisait beaucoup d'activités professionnelles par ailleurs, donc ça c'est plutôt riche. Mais par contre, il n'a pas... on n'a pas enseigné ensemble, tous ensemble. Euh...de mémoire, je crois qu'ils étaient déjà partis, Massiah et Tribillon. Le cours n'existait plus en tant que tel, je crois.

- d'accord, comment ça se passait les cours avec Massiah, Tribillon et Flaman si...

- Alors je pense que ça s'appelait « ville et quartier en développement », c'est ça la plaquette – il me semble que c'était ça qui était marqué.

- hum, hum, mais comment ça se passait ? Ils ne vous donnaient pas un sujet, qui même s'ils ne le disaient pas, venait de leur travaux d'expertise ? ou c'était chacun était libre ?

- Ah non, non, on donnait...il y avait un sujet, il y avait une thématique et il y avait un cours qui était associé parce que Tribillon faisait du droit, mais euh...faisait des cours de droit, mais il y avait des options. Moi, je faisais des TD dans ses cours de droit sur les questions de développement ; Jean-Baptiste Héroult sur les questions de droit au logement, voilà...Donc on était deux ou trois à faire des petites choses à côté, sur le...Donc il y avait des enseignements annexes. Il devait y avoir un autre TD – je ne sais pas, j'avoue que moi j'enseignais...On était vacataire à temps plein en fait hein, on n'avait pas de poste, ni rien, mais j'avais un maximum d'heures, donc j'avais plusieurs cours : j'avais des TD et j'avais le cours de projet. Mais je devais avoir un autre TD qui devait être relié à...que j'avais dû appeler...je pense qu'à un moment donné, il s'est même appelé « Architecture et Développement » parce que, en fait, comment ça s'est organisé après ? C'est que, moi, quand je suis revenu à l'école, on a fondé avec quelques-uns Architecture & Développement dans l'école...On a fondé sur les cendres d'Architectes sans frontière qui venait de fermer et qui avait un bureau dans le petit pavillon à l'école, et qui était...enfin qui était fermé, qui avait un problème et tout ça. Donc moi, quand je suis venu, j'ai dit « tiens, on va relancer Architectes sans frontière », et puis quand j'ai vu que c'était compliqué, qu'il y avait des lettres d'huissiers dans la boîte aux lettres, j'ai dit « bon, bin on va changer ». C'est nous qu'on a...on s'est retroussé les manches pour dire « bin on va refaire une petite association qui redémarre dans l'école », donc c'est comme ça.

Donc très vite, grâce à un directeur qui était quand même très bienveillant, euh, on a pu à la fois exister en tant qu'association, mais surtout avoir...une offre pédagogique, puisqu'en fait, on accueillait des stages, on validait des stages dans des projets que l'association portait, et aussi on gérait une petite enveloppe financière pour des bourses pour permettre à des étudiants de faire leur terrain pour leur diplôme parce qu'à l'époque – c'était avant la réforme – le mémoire et le sujet de diplôme étaient connectés. Ce qui était quand même génial ! C'était parfait...bon après, l'histoire nous a rattrapé autrement mais...

Donc je suis devenu aussi directeur de mémoire sans être prof ou quoi, ni machin, mais comme il manquait de monde et que j'étais le seul un peu compétent et investi...Moi, je ne prenais que des étudiants qui passaient leur diplôme sur les pays en...sur les problématiques que j'enseignais, contrairement à...Comme je n'avais pas d'obligation comme les autres profs d'avoir un volant d'étudiants, je prenais, je choisissais et on venait me voir pour ça. Donc c'est comme ça que l'articulation s'est faite. Donc par rapport au sujet, les sujets étaient pris, euh, sur des pays qui nous intéressaient ou sur lesquels, bien sûr, on avait des contacts. Mais ce n'étaient pas des projets sur lesquels ils travaillaient Massiah et Tribillon, ni les nôtres de A&D. Donc on prenait des projets pour lesquels on avait des documents - parce qu'on voulait des documents réels, des données – sur lesquels on pouvait faire venir des invités qui pouvaient être des acteurs d'ONG, des gens de passage, des chercheurs, des gens qui, voilà, permettaient d'alimenter...Donc le cours se construisait à la fois sur des prestations, des papiers donnés à tour de rôle par les enseignants, et sa transcription dans un projet. Donc je pense qu'on avait un ou deux sujets par an seulement. C'était des cours à l'année, et on avait des rendus...on avait du temps pour faire à la fois de la programmation, des études un peu environ...enfin plus larges que...avant de passer à l'architecture propre. Et en général, c'était souvent des questions liées à l'habitation, du recasement, des choses ou des bidonvilles, voilà, jamais un bâtiment, mais des problématiques d'habitat au sens plus large. Et surtout l'idée que ce n'était pas simplement des plans, mais qu'il fallait rentrer dans le processus, dans la conception, l'auto-construction, tout ça.

Mais il n'y avait pas d'étude de cas, et on ne faisait pas beaucoup de...on faisait pas beaucoup d'histoire, enfin, de lectures sur des projets...d'analyse de projet. C'était pas structuré comme ça.

- D'accord...Et ces projets-là, ils ont donné lieu à des réalisations concrètes ?

- non, non ! Ca par contre, c'était pas euh...c'était des projets qui étaient, euh, qui restaient...bon c'était très frustrant pour nous, pour moi en tout cas, de faire, de, de...moi, je voulais m'approcher le plus possible de la...de sortir de la simulation du projet. Bon après c'est tout le débat du projet. Mais moi, je voulais vraiment que ça reste dans un principe de réalité. Donc on faisait le maximum pour donner des contraintes, même fictives, mais pour que ce soit de vraies contraintes, pour que les étudiants ne s'amuse pas à faire des gadgets ou des projets utopiques, etc. Bon alors évidemment, le seul truc qu'on arrivait pas trop à faire, c'était déjà de faire produire un projet fini en fin d'année à un étudiant, bin c'est compliqué en école d'archi...même, et surtout à La Villette. Parce que ça reste de l'intention, des esquisses, des trucs pas aboutis. Mais surtout le fait de le passer avec un budget, avec les vrais coûts, ça aurait été vraiment une manière aussi de rendre un peu plus concret et concrétisable. Et ça c'était difficile, on a essayé plusieurs fois : on donnait des bordereaux de prix, tout ça, pour aller un peu au bout du truc mais, premièrement, ça devait être difficile pour les étudiants – je pense – de rentrer là-dedans, ils étaient pas outillés pour ça, et puis peut-être que parfois, ils n'avaient pas forcément envie, hein. Mais on avait la chance...enfin, l'intérêt de ce cours, c'est qu'il venait aussi des étudiants étrangers. Beaucoup. Et ça, c'était quand même une richesse incroyable parce que ça permettait d'avoir une lecture Sud-Sud, tout en étant technique, et surtout en empêchant les archis du Sud d'avoir des postures du Nord sur leur propre pays – qui est un truc toujours pervers, notamment dans certains pays, ils ne voient l'architecture que par la modernité occidentale. Donc tout type sort de son pays, va se former en France et revient s'imposer comme celui qui sait comment moderniser son pays à la française quoi, enfin à la mode...

Donc ça c'était toujours un peu compliqué. On avait beaucoup de soucis...enfin, on avait parfois des soucis avec certains étudiants qui ne voulaient pas sortir de ce carcan. Alors nous, dans le sens contraire, on avait l'autre idéologie de dire « bin non, il faut que ça

soit une architecture – on va dire – endogène », en tout cas le plus endogène possible, mais ce n'est pas toujours évident de tenir la distance, surtout qu'on allait pas sur place.

Alors ça, ça a changé quand...

- Il y en avait quand même certains qui avaient des bourses... ?

- Oui, mais alors ceux-là, c'était au moment du diplôme. Donc ceux-là c'était les plus accrochés. Enfin, de toute façon, ils sont en mode diplôme. Alors certains faisaient des projets, euh bin je sais pas, normaux on va dire. Et d'autres continuaient, continuaient... alors pas forcément sur les sujets qu'on leur avait fait travailler dans l'année, mais parce que c'était leur pays d'origine – ça, ça reste quand même, je pense, la plupart des cas – ou un pays sur lequel ils avaient... c'était pas leur pays d'origine, mais un pays qu'ils avaient connu, parce qu'ils y étaient partis en vacances ou en voyage dans un pays exotique et qu'ils avaient envie de faire quelque chose un peu, voilà... Donc il y avait toujours des raisons, et donc ça donnait des choses quand même intéressantes. Et de toute façon, c'était quoi ? Quatre ou cinq bourses par an qu'on donnait, donc... c'était très modeste, hein. Mais ça a permis... il y avait un petit comité, hein, de sélection tout ça, et ça permettait quand même de s'assurer que les diplômés avaient bénéficié d'un terrain, quoi. Ce qui était quand même... Et là pour le coup, les diplômés étaient souvent [insiste sur souvent] des projets réalisés, ou à réaliser. Donc ça par contre, on a des traces : moi-même, j'ai... après, il y a des moments où parfois c'était des projets très proches d'Architecture & Développement, donc je sais qu'il y avait des étudiants qui se sont diplômés sur un projet qui était en cours et qui sont repartis finir leur projet pour le construire, quoi. Donc ça, on a eu ces moments un peu incroyables où... Moi je disais toujours « votre diplôme, c'est votre premier projet en tant qu'architecte » - c'est pas un truc de spéculation... En tout cas, moi, je ne le voyais pas comme ça. Donc ça, c'est arrivé quelques fois.

Et c'est arrivé aussi – grâce à l'association – qu'on pouvait suivre un peu, enfin on avait les moyens, on avait les stages, on a pu avoir aussi un peu de suivi et savoir que certains avaient fait carrière à droite, à gauche. Donc ça a vraiment produit quand même une petite génération de gens un peu mieux équipés avec un peu de changement dans la façon de faire, de produire de l'architecture dans ces pays. Mais ce qui a surtout changé c'est qu'à un moment donné, moi, je travaillais, on travaillais pas mal avec l'Inde, et puis on a eu l'occasion avec Architecture & Développement... Enfin, j'ai proposé à l'école de faire un projet type Erasmus, mais en Inde.

- c'est l'Atelier Mumbai [février 2005] ?

- oui, voilà, qui a conduit à ça, Donc ça, c'est un projet que j'ai fait complètement seul, enfin une initiative personnelle que j'ai fait porter par l'école – qui parlait même pas anglais, c'était un peu catastrophique, hein, le service international ne parlait pas anglais – et donc, j'ai monté tout le projet avec l'Union européenne, ce qui était quand même très lourd. Mais c'est devenu un projet académique dans lequel on a mis le Polytechnique de Milan, Cambridge en Angleterre et puis deux universités en Inde. Donc moi, j'avais beaucoup de liens avec l'Académie en Inde, donc c'était assez facile pour moi. Mais du coup, ça a permis pour la première fois, dans notre contexte, ça nous a permis de déplacer des étudiants pendant deux fois, pendant deux années là-bas et de faire venir des Indiens en France. Enfin, pas exactement sous le même régime : ils n'ont pas pu faire exactement le même type d'atelier parce que, évidemment, les centres d'intérêt sont différents. Autant, nous, nos français s'intéressaient au développement, autant les indiens ne sont pas venus en France pour s'occuper des bidonvilles, quoi. Donc ça, ça n'a pas marché de manière équitable, on va dire. Mais on a réussi à entrer dans des problématiques banlieues urbaines, avec moins de temps sur place, et puis avec des enseignants indiens qui n'étaient pas forcément sur les mêmes longueur d'ondes. Bon. C'était super intéressant. Donc ça, ça a produit... c'était super intéressant.

Et puis, on a eu en parallèle un autre projet, qui là pour le coup, est resté Architecture & Développement, mais qui a permis des échanges de jeunes professionnels. C'était un peu une sorte de Leonardo, dans lequel on sélectionnait des stages professionnalisants. Et ça, c'était aussi sur l'association au sein de l'école. Donc voilà comment l'articulation a eu lieu dans notre enseignement.

Et moi, j'ai arrêté d'enseigner à La Villette après 2-3 changements de directeur, et le dernier qui nous a bien... un peu Sarkozyste sur les bords, qui nous a bien... Sarko-compatible, on va dire. Qui nous a dit « bin si vous êtes pas rentables dans l'école, vous sortez et puis voilà ». Donc on est sorti. Voilà, ça c'est la vie institutionnelle ! [petit rire ironique]

- oui, et d'ailleurs, finalement c'est en inscrivant le projet dans une coopération de l'Union européenne que vous avez réussi à avoir des financements suffisamment importants pour faire voyager tous les étudiants...

- Oui, ça c'était pour l'école, et puis après pour les autres, on a eu un moment de... on va dire un peu euphorique, où on a été capables de rebondir d'un projet UE sur un autre, entre – je pense – 2000 et 2000... assez tôt en fait, entre 2002 et 2008, par-là, on a pu... on a fait 2 ou 3 projets de l'Union européenne. Au moins. Pas tout seul mais avec des partenaires, donc ça nous a évidemment... là, on a eu des salariés, on est devenu plus puissant. Et moi, ça ne m'a pas changé mon statut d'enseignant puisque j'ai jamais eu de poste, on m'a jamais... J'ai pas assez, suffisamment [? inaudible], y compris avec mes collègues, entre collègues. J'ai pas du tout eu accès à des postes d'associé, ni quoi. Du coup, ça ne s'est pas bien terminé pour moi, dans le sens où je n'ai pas réussi à pérenniser le... Même Revault qui a repris... j'ai fait un peu de suivi de PFE, il y a eu la réforme, tout ça. Donc c'était compliqué, et après, bin d'autres gens arrivent. Moi, j'ai pas de diplôme ou de chose comme ça, ou de recherches pour voilà. Le recrutement était un peu différent. Et puis, je pense que du coup Massiah... le jour où Massiah et Tribillon sont définitivement partis de l'école, euh, j'ai pas été... Mon statut ne suffisait pas. Et je pense qu'il y avait d'autres centres d'intérêt, et puis voilà. Donc l'enseignement est un peu parti en quenouille. Ce que je sais c'est que, aujourd'hui, c'est Jean-Marc Lalo qui reprend quelques petites choses à La Villette. Et puis [?] qui fait un peu des choses. Bon...

- Et Marc Bourdier ?

- Marc Bourdier aussi, que je connais bien. Mais, euh, c'est pas les mêmes... ça reste assez éloigné... Enfin, Bourdier, il s'est plutôt mis sur l'Amérique Latine avec... avec euh, comment il s'appelle ?

- Il travaille avec Claudio Secchi, mais il y a aussi Christian Pédelabore qui travaille...

- Oui, avec Pédelahore ! Voilà, Pédelahore, c'est pareil, c'est quelqu'un avec qui, moi, j'ai jamais d'échanges directs, que ce soit au moment il y avait MAP [métropoles d'Asie Pacifique]... Euh moi, c'est avec Shin que j'avais beaucoup de liens, avec MAP, mais pas avec Pédelahore. Et après sur l'Amérique Latine pas trop non plus.

- *Vous avez travaillé avec MAP ?*

- J'ai un peu été avec, euh, avec MAP au moment où avec Shin, moi, je voulais relancer des projets en Asie, ouais. Mais on n'a pas, j'ai pas fait d'enseignement ni rien. Et puis bon, MAP était trop...était trop lié avec, toujours lié ou était lié avec Belleville et compagnie, donc d'autres gens qui n'étaient pas...qui ne venaient pas du même rayon que le mien, et donc j'arrivais pas...

- *C'est plutôt des chercheurs...*

- oui voilà. Alors, moi, le seul lien que j'ai avec Belleville, c'est que j'ai enseigné avec Revault, grâce à Revault, et Santelli surtout...

- *oui, sur le Maghreb ?*

- Voilà, sur le « Patrimoine Maghreb-Proche Orient », et je m'occupais des stages, je m'occupais de leurs projets de stage et de l'insertion professionnelle là-dedans. [rires] Et aujourd'hui, je ne suis plus à La Villette, je donne un cours par an – enfin pas cette année, il n'y en a pas eu – à la HMO, sur l'international. Donc ça, c'est grâce à Elise Macaire qui est toujours un peu là-dedans, qui me met un peu là-dedans. Et puis Jean-Marc Lalo aussi ; on fait toujours un binôme chaque année là-dessus. Et puis sinon, en fait, j'enseigne un peu dans le DSA à Belleville sur les Risques majeurs.

- *Ab bin oui, justement, je me demandais quelles étaient les relations entre Architecture & Développement et l'asso Risques majeurs.*

- Et bin, on est là. On a fourni – là, pour le coup, il y a deux ans, on a fourni un site : on a fait travailler le DSA sur un de nos sites au Népal sur lequel on travaillait. Là c'était super intéressant, ça a vraiment bien marché. Là on est en stand-by parce qu'on est sur Mayotte, et c'est un autre enseignant, qui lui pratique là-bas. Ce qui est intéressant c'est qu'on fait travailler – avec les limites que ça peut avoir parfois -, on fait travailler les étudiants sur des vrais projets en temps réel, là pour le coup. Donc là, au Népal, le DSA a travaillé à faire du mapping et du relevé pour documenter le projet qui était en cours de montage, et qui s'est réalisé puisque nous, on est resté au Népal en tant qu'association. Donc ça, ça marche vraiment bien. Et c'est ce qu'on souhaite monter, enfin lier de manière plus structurante. On a failli le faire à Saint-Martin après le cyclone, euh, parce que là où on travaille avec A&D c'est plutôt les catastrophes naturelles. Et du coup, c'est des territoires tout à fait intéressants pour le DSA Risques majeurs. Donc on est en train de réfléchir à ça, et là pareil, il n'y a pas trop de moyens d'enseignement, et puis...bon y'a un peu d'argent, on peut se déplacer, mais euh voilà. En tout cas, ça fait un bon...c'est une bonne collaboration ça.

- *Hum, hum, et il y a des collaborations qui se font avec d'autres ONG, par exemple Architectes sans frontière ou le GRET ?*

- Alors, euh, c'est pas pareil. Architectes sans frontière, donc toute l'épopée de renaissance après 97-98 a été portée par des petits groupes de Province ; c'est devenu un peu une fédération avec des groupes autonomes, donc Strasbourg...Je sais qu'il y a Bordeaux, mais il y en a plusieurs. Il y a Grenoble quand même, tout ça. Mais...

- *Marseille aussi, le président est...*

- Marseille un peu. Lyon, voilà. Bon tout ça, ça a été un peu compliqué. Nous, on a été très, très compliqué dans le...dans ce réseau parce qu'on a été à l'origine du réseau international. Donc nous, on est cofondateur avec les brides d'ASF France d'Architectes sans frontière International, qui est quand même finalement un résultat intéressant sur le papier pour garder le nom et l'esprit, mais sachant que c'est simplement un regroupement, qu'il n'y a pas d'activités en commun. Et que c'est très lourd, moi j'en suis sorti un peu parce que c'est trop lourd à porter pour avoir un projet d'échelle. Et puis, il n'y avait pas le même engagement politique partout, il y avait beaucoup de contraintes, tout ça. Mais bon...Donc Architectes sans frontières, malheureusement, en France survit, renaît, ressurvit...C'est très lié à des personnes. Et puis, ils ont pas forcément le temps. Et peut-être qu'il y a un positionnement dans les écoles qui n'est pas facile. Mais en tout cas, ça mène plus forcément à beaucoup de projets alors que, je pense, il y avait un positionnement important en France. Il y a beaucoup d'activités à Toulouse, ou à Strasbourg même. Ils ont fait pas mal d'activités locales, on va dire. Mais je pense qu'ils s'y sont un peu mal pris, et puis c'est très architectes, quoi. Enfin, ça, c'est ma lecture classique, c'est-à-dire que moi, je revendique d'être architecte, je suis architecte, je fais de l'architecture, mais l'architecture ça ne se fait pas qu'avec des architectes. Ça, quand on a dit ça, on a déjà beaucoup d'ennemis [rires].

- *effectivement [rires]...*

- enfin pas des ennemis, mais des gens qui ne veulent pas travailler avec vous [rires], on va dire ça comme ça [rires]. Donc c'est dommage. Mais en tout cas, oui. Et puis après, évidemment, dans l'urbain...Alors il y a CRATerre qui est un peu le...l'électron libre historique. Alors moi je connais très bien les anciens de CRATerre, et les récents en plus. Enfin bon, mais je n'ai jamais réussi à travailler en tant qu'ONG avec eux. Jamais. Et je pense que je ne suis pas le seul. Donc c'est des entités qui ont leur propre histoire, leur filière...C'est un peu, pas des sectes, mais c'est un peu comme ça en...ça a l'avantage d'être un labo de recherche dans l'école et à la fois d'être autonome. Après maintenant, ils ont un positionnement, euh, assez agressif – on va dire – par rapport à la concurrence internationale sur les questions de développement, opérateur. Donc ils sont à la fois experts, opérateurs, ils se désécialisent : ils sont passés de la terre à plein d'autres choses. Donc tant mieux, pourquoi pas, mais ça ne les rend pas légitimes sur certains territoires...Or, ils bénéficient quand même d'une bienveillance un peu trop facile, parfois, des autorités, mais ils accèdent à tout. Sur les réseaux, donc ils publient, c'est super mais...

- *Grâce à l'UNESCO surtout...*

- Bin c'est surtout qu'ils ont quand même une force de frappe avec, euh, leurs étudiants, et ils publient et tout ça, ce qui est très bien mais...par contre, ils envahissent quelques territoires, tant mieux, mais pas forcément en ayant l'entière histoire de tout ça...

Et le GRET, ils le font. On les a retrouvés d'un seul coup sur des territoires, euh, catastrophes naturelles, tout ça, alors que bin voilà, ils avaient pas de...de compétences particulières là-dessus. Après pourquoi pas, mais ils n'ont pas non plus le mode opératoire

d'ONG, ils ont plutôt une posture toujours savante, un peu comme ça, longue, qui coûte assez chère par rapport à leurs prestations locales si on raisonne qu'ONG, hein – après l'enseignement, ça reste intéressant.

- Hum, hum, ils sont plus développement à long terme... ?

- [grande inspiration] Oui ! et puis quand même des visions parfois un peu trop technicistes et toujours un peu dans des modèles qui sont quand même largement subventionnés, c'est jamais répliquable. Je veux dire même la terre n'est pas répliquable, pour plein de raisons, c'est pas leur faute, mais à un moment donné, ça manque un peu de pragmatisme. Donc ils ont un agenda, ils développent de la compétence, euh, ils développent de la connaissance pardon. Beaucoup. Mais est-ce que ça a un levier sur la transformation du logement du plus grand nombre en Afrique ? Je suis pas sûr. Euh en tout cas c'est des débats qu'on peut avoir d'ailleurs.

Et le GRET, le GRET, c'est des gens que je connais très, très bien, dans les réseaux militants puisqu'en fait, Massiah, Tribillon ont aussi une activité associative dans les réseaux forte – comme Coordination SUD dans lequel on était bien sûr nous aussi associés. Donc c'est des ONG militantes...les fondateurs, enfin les anciens directeurs ; Serge Lalou, tout ça, sont des gens qui ont vraiment changé...ce qu'on fait dans les ONG, des outils d'expertise professionnelle au service d'intérêts collectifs et des représentants de la société civile. Donc ça c'est un vieux débat toujours actuel sur l'expertise des citoyens par exemple, et la participation des habitants, ainsi de suite. Tous les sujets sur lesquels tout le monde se retrouve à un moment donné. Donc le GRET en a fait partie. Ils étaient beaucoup...ils étaient un peu sur l'urba mais sur des problématiques plus planification et autre. Et après, ils se sont mis aussi...Donc après le sectoriel sur l'eau, des choses comme ça, et puis petit-à-petit, ils ont construit de manière beaucoup plus structurante que la compétence sur la fabrication de la ville avec tous ces enjeux : la promotion sociale, l'auto-construction, les matériaux locaux améliorés, voilà. Donc ça, ça fait...Par contre, ils sont eux-mêmes associés plutôt à l'Ecole d'urbanisme de Paris – si je ne m'abuse -, et après chacun donne des cours à droite, à gauche, j'imagine : Virginie Rachmuhl [chercheuse au LATTIS] et autres.

Euh, je sais pas s'ils sont liés...Alors il y a l'IDS auquel ils sont peut-être liés, pour des raisons y compris géographiques, sur le campus à Vincennes [...]. Mais voilà, ça fait partie des opérateurs qui ont une préoccupation - on va dire - pédagogique, et aussi de capitalisation, qui est pas...qui est intéressante. Nous par exemple, on n'a jamais fait...déjà on est resté petit : on a grandi et on est retombé plus petit et on est resté petit. Donc, nous, on est plutôt maintenant devenu, en tant qu'association, un poulx de personnes et on fait les projets à la demande, on va dire. On n'a pas du tout la même force de frappe, ni la même vision ni la même la force, la capacité là-dedans. Mais l'enseignement reste à la dimension...modèle et répliquabilité, les choses comme ça, reste une formation – sur le tard. On a beaucoup fait ces dernières années des projets dans lesquels on a fait de la formation, des chantier-écoles, des manuels, des choses comme ça, pour les gens. Dans chacun de nos projets. Donc nos projets, y compris les constructions, se transforment en terrain de pratique et de formation. Donc on peut dire que c'est des écoles hors-les-murs, un peu des territoires, des pratiques. C'est un peu ça le compromis qu'on fait. Voilà, on s'éloigne un peu de l'enseignement...

- Non, non les pratiques concrètes m'intéressent aussi beaucoup. Justement, vous parliez tout à l'heure des conférences HMO que vous donnez. Il y en a une qui est en ligne, que j'ai écouté. Vous y parliez de la question des financements, notamment entre les financeurs privés et les financeurs publics. Vous avez travaillé avec pas mal de personnes, par exemple, la fondation Abbé Pierre, Handicap international, la Croix rouge, la fondation de France, mais aussi avec l'ADEME, le PUCA...

- oui...

- ça change beaucoup ?

- euh...C'est-à-dire ? c'est quoi la question dans les changements ?

- Dans les attentes pour les projets ou comment sont conduits les projets...

- Alors, euh, oui, ça change parce que par nature, la commande est différente, en fait. La commande ou...c'est toujours la question qu'on me pose en HMO à la fin ; on a l'impression que quand on raconte que c'est magique, que l'argent tombe tout seul, qu'il y a des gens qui attendent qu'on leur soumette des projets pour les financer. Bon évidemment, c'est...[rires] malheureusement, le monde est bien plus compliqué, donc on souffre beaucoup pour monter des projets. C'est très rare d'avoir un riche mécène qui dit « tiens voilà un million, amusez-vous ». Euh, donc en fait, les stratégies, c'est...j'ai toujours dit ça d'ailleurs...je renvoie toujours ça aux étudiants quand ils me demandent à la fin « mais d'où viennent vos financements ? », je leur dis « mais comment vous faites, vous, quand vous avez une agence ? enfin si vous voulez monter une agence ? bin vous faites des concours, vous faites du networking, vous faites des cocktails le soir, vous appelez votre famille... ». Enfin, il y a cinquante stratégies qui sont toutes valables d'ailleurs ; c'est le copain-copain, c'est « je connais le ministre » ou je fais du web, j'en sais rien, je vends un produit, ou voilà. Bin, nous, on fait un peu ça. Donc parfois, on répond à des appels d'offre, et on n'a pas la force, la capacité de prospecter et répondre tout le temps. Parfois, on est sollicité parce qu'on a un réseau, une ancienneté et on nous dit « tiens, pourquoi vous ne feriez pas avec nous ? ». Et donc...Et parfois, on a une force proposition – c'est plutôt ça qu'on fait parce qu'on est quand même, on va dire, on se refait pas, quoi. On a envie de faire des choses qui nous plaisent donc on préfère passer du temps gratuit pour poser des projets, ce qu'on fait toujours, ce que je fais encore là aujourd'hui [rires]. A part quelques-uns, même à quelques-uns, parce qu'on a envie de monter des projets, de les faire d'une manière qui nous correspond. Quand je dis ça, c'est évidemment bien plus qu'un projet de construction, à chaque fois. C'est ça qu'il faut que les gens comprennent : le projet se construit parce qu'il y a autre chose derrière. Ou alors, ou alors, je fais une agence...C'est ça la fonction-même, la nature-même de l'association, sinon je ferai une agence d'architecture. Il y a plein d'agences d'architecture qui font des projets de développement, et ils ne font que l'architecture quand les choses ont été défini en amont, en aval. Donc la phase d'architecture pure, elle devient...Ca, c'est un peu le soucis dans les générations actuelles d'architecte qui ne sont pas formées, ou pas conscients que s'ils veulent avoir de bons projets, il faut maîtriser des projets, il faut qu'ils soient à l'initiative, qu'ils prennent la commande en amont, qu'ils la transforment, qu'ils aient la capacité d'analyser la commande et de la détourner.

Donc là, typiquement, je peux vous en parler en direct, je suis en train de monter – pareil, par un concours de circonstances : une connaissance que j'ai perdu de vue depuis des années et qui revient – un projet à Madagascar. Bon, bin là, on est en train de détourner

un projet de l'AFD – l'agence française de développement – pour le détourner au sens de l'organiser de manière à ce que le projet de la prison devienne autre chose que simplement fournir du m² sécurisés aux prisonniers. Évidemment, c'est beaucoup plus puissant mais c'est plus périlleux – mais c'est comme ça qu'on travaille. Donc ça, on le fait avec... on réorganise, nous, la maîtrise d'ouvrage, la maîtrise d'œuvre, les partenaires, les usagers, et on met tout ça dans la même moulinette d'un projet avec des enjeux stratégiques, politiques, des opportunités de partenaires. Donc ça, ça ne s'apprend pas, je pense. C'est quelque chose qui... Alors ça s'apprend mais en diffusant. Je reviens à ce que j'enseignais : j'ai toujours dit qu'on enseignait des postures et des processus, et je continue à dire que je ne vends pas des produits, des projets. Donc je suis en train de faire un autre projet sur du logement abordable en Afrique ; j'essaie de mobiliser des gens, j'essaie de mobiliser - alors là, pour le coup, c'est pas le PUCA mais c'est au ministère de la Transition écologique, il y a un fond de l'Environnement mondial qui est disponible... Donc voilà, soit avec les grands mots « sauvez la planète et empêchez le CO2 », on contextualise ça sur un territoire, on a une analyse, on a un diagnostic et des acteurs. Après, on insère dans le cadre bâti, des gens, et après éventuellement de la construction, et même la construction devient prétexte pour faire de l'économie circulaire, des choses comme ça. C'est tout un mécanisme, une pensée... Et ça, je crois que je le dois à la fois – enfin, chacun se construit personnellement mais, si je reviens à ma formation et ce que, moi, j'ai enseigné – ça, je le dois vraiment à mes deux maîtres, qui sont Massiah et Tribillon. En tout cas, dans leur façon de problématiser, dans la dialectique obligatoire... avec moi, pas du tout la même... j'ai pas du tout la même capacité, je dirais... parce qu'ils ne sont pas de la même, évidemment, génération mais aussi de la même formation. Donc moi, j'ai pas le bagage – j'allais dire académique, pas académique mais la culture dont ils sont sortis. Parce que, eux, ils ont vraiment fait la révolution, au sens de... Je pense qu'ils ont été formés de manière classique, et ils ont fait la révolution de la pensée. Moi j'ai pas eu à la faire, j'ai toujours dit « je suis derrière et j'accompagne ». Donc moi, j'ai été dans des mouvements altermondialistes, et tout ça... Mais enfin, pour moi, c'était juste un territoire qui me, auquel j'adhérais d'emblée, mais j'ai pas... j'ai rien fait pour en arriver là. Eux, ils ont participé à la transformation des mentalités, de la façon de faire de l'architecture et de l'enseigner. Donc, moi, j'ai bénéficié de ça : j'en suis très conscient. Je me suis vraiment pris, comme enjeux de relais, de transmettre – autrement, à ma manière. Et ça, je leur dois ça aussi. Contrairement à un Gili ou à un Nick par exemple, ils n'ont jamais cherché à formater des étudiants, ils ont laissé libre cours. Et moi, ils m'ont laissé libre quand j'étais étudiant – ce que j'ai apprécié -, ils m'ont laissé libre quand j'étais enseignant avec eux : libre au sens de l'espace de la construction, le projet, autour du projet – le projet était partagé, partageable. Et moi, j'ai toujours fait ça aussi avec mes étudiants. Moi, j'ai jamais fait de corrections en disant « ça, c'est bien, ça, c'est pas bien ». Moi, je suis dans le questionnement permanent, j'apprends tout le temps – autant quand j'enseigne que quand j'étais étudiants.

Ca, par contre, je pense que c'est une posture... c'est une vraie rareté, enfin, c'est un privilège pour moi d'avoir été dans ce monde-là. Pour moi, parce que ça me correspondait, et je pense aussi que c'est ce qui manque cruellement aux écoles : c'est une capacité de critiques, pas pour critiquer, mais pour construire des gens qui pensent par eux-mêmes, qui ne sont pas... qui ont la capacité de questionner y compris la commande, la pertinence, les raisons, et qui en même temps produisent. Ça, c'est très important : moi, je dis toujours à la fin « on papote, on est entre architectes, mais à un moment donné, on produit, on construit pour des gens ». Et ça, c'est un peu le drame des architectes, c'est que quand on laisse les architectes entre eux, ils changent tout le monde et tout ça, mais il y a qu'eux qui vont changer parce qu'en général les architectes ne construisent pas pour eux-mêmes, ils construisent pour les autres et ils habitent jamais ce qu'ils construisent – ou sa propre maison, mais je veux dire, ils habitent pas où... Donc c'est trop facile ! enfin, moi, ça m'exaspère ça ! Donc penser à la place des autres tout en disant je pense pour les autres, avec les autres : bin non, ça marche pas. Donc ça, c'est une vraie – comment dire ? – humilité, tout en ayant une exigence, une ambition extrêmement grande. Moi je dis toujours qu'il faut être très ambitieux sur les enjeux, sur les visions, et pragmatique dans la réalité. Si on a que 2000 euros pour construire une maison, on fait pas un dessin qui coûte 20 000 en se bagarrant pour en avoir 15. Au bout d'un moment, non. Enfin, je pense qu'à un moment donné, c'est pas notre rôle. Mais bon...

Donc les échelles, elles sont là aussi – c'est que les échelles, elles sont dans le financement. Donc évidemment, on continue de travailler avec la fondation Abbé Pierre. Ça continue, on est au Maroc : on fait des projets qui nous coûtent, qui nous coûtent du temps, de l'argent parce que ça nous rapporte rien, on n'en vit pas, c'est pas viable. Mais on le fait parce que c'est dans notre aspect militant. Donc on le fait dans des conditions ambitieuses parce qu'on le fait, on travaille avec une commune rurale marocaine... C'est quand même une commune rurale marocaine qui nous paye, nous une ONG internationale. Donc rien que ça, ça fait deux ans à un moment donné pour avoir l'argent sur un compte en banque au Maroc – bien sûr – pour pouvoir construire avec des gens. Mais, mais ça nous intéresse de donner l'opportunité à une petite commune de dire qu'elle peut être un maître d'ouvrage et gérer de l'argent dans une relation d'assistance à maîtrise d'ouvrage et de maîtrise d'œuvre, et de chantier en régie, parce que ça se finit comme ça. Donc ça, c'est des choses qui sont complètement en rupture avec des choses qu'on enseignerait dans n'importe quelle école d'archi de base... parce que dès qu'il y a un mec de l'Ordre des architectes qui passent, c'est incompatible, on peut pas mélanger, tout ça. Alors que, moi, ce que je disais toujours – je le dis moins parce que je fais moins de conférences -, je disais « déjà, il y a que des archis dans la salle qui discutent entre eux, donc ça suffit. Où sont les gens ? On parle des gens mais ils sont jamais là. Et deuxièmement, 99% de la construction dans le monde se fait sans architectes, et ça se passe pas si mal ». Enfin je veux dire, ça se passe pas si mal, c'est comme ça quoi. Donc, si on était des génies et que nos pensées étaient aussi opératoires que ça, il y aurait des architectes partout. Pourquoi on a du mal à se faire payer ? Pourquoi on a du mal à exister dans le monde du BTP ? Pourquoi on a du mal avec un maître d'ouvrage ou un promoteur ? bin parce qu'on est pas bon, parce que notre métier ne correspond pas à une demande sociale réelle. Donc ou on transforme les gens ou on dit qu'ils sont cons, mais du coup, on travaille pas. Ou alors on s'adapte et on rentre dans le système, enfin le système... dans le jeu d'acteurs et on prend notre part et on assume, quoi. Et on ne peut pas avoir des postures trop faciles, powerpoint quoi. Enfin c'est ça que je vois, moi, aujourd'hui : tout le monde a un avis sur tout mais personne sait comment faire. Et surtout personne met la main dans le cambouis, quoi.

Donc ça, c'est un peu ce qui manque dans l'enseignement actuel, je pense. Même pour ceux qui auraient de l'expérience en pays en développement. Après ce qui a changé depuis que, même moi, je le vois en une génération, une vingtaine d'années, c'est qu'il y a des architectes locaux. Et ça, on l'a toujours revendiqué, avec beaucoup de difficultés...

- Et de plus en plus formés dans leur pays, je suppose...

- Voilà ! Alors ça, ça a toujours été un enjeu pour nous. Alors malheureusement, les écoles sont compliquées à faire survivre dans ces pays-là, parce que c'est quand même considéré, voilà, comme des études un peu élitaires. C'est vrai – pour ces pays. Mais, il y a de

plus en plus de gens...Moi je sais que j'ai diplômé beaucoup de sénégalais qui sont maintenant au Sénégal. Donc ça, ça me fait plaisir et puis, c'est bien. Mais je pense que là-dessus, il y a encore de l'espace. Il faut aussi apprendre à ne pas exporter l'architecture...donc par rapport à ce qu'on dit, les messages que l'on porte à la HMO, c'est travailler avec d'autres gens et puis laisser...apporter là où les gens n'ont pas la compétence. Il faut être complémentaire. Donc une des complémentarités aussi – malheureusement – c'est être capable en tant qu'ONG, c'est être capable d'amener de l'argent : il n'y a pas d'argent pour les pauvres en Afrique, c'est pas les chefs d'Etat africains qui vont leur donner. Donc s'il faut soutirer de l'argent à l'Union Européenne, à des pays riches pour aller faire des choses plus intéressantes dans les pays pauvres, c'est déjà ça de gagner. D'ailleurs, c'est de l'argent mieux utiliser. Donc là, notre responsabilité, c'est prendre l'argent là où il y en a et le transformer pour le rendre performant dans des projets qui ne sont pas des fantasmes d'occidentaux, mais qui améliorent concrètement la vie des gens, autant que faire se peut. Donc évidemment, quand on a ce discours-là, c'est pas compliqué d'obtenir...enfin, quand on a ce discours-là et qu'on montre qu'on est capable de travailler dans ce sens-là, on est capable de convaincre assez facilement la fondation Abbé Pierre. C'est normal. Ils sont là pour ça.

Mais je vois que ce que je découvre aussi par rapport aux bailleurs publics ou les fondations privées ou la fondation de France, c'est que malheureusement aussi parfois ils ont des enjeux de communications, de médias...Parce que même la Fondation de France – que je connais très bien, j'ai été leur architecte conseil par exemple pour Haïti. Pendant toute la période d'Haïti, ils ont levé des millions d'euros, j'ai conseillé et piloté – encadré, on va dire, et instruit – les ONG qui étaient bénéficiaires des financements de la Fondation de France pour Haïti. Mais eux-mêmes, parfois la Fondation passait sur des projets parce qu'il y avait besoin de rendre des comptes...tout en tenant un discours de responsabilités, tout ça, mais il y a une pression qui dépassent les bailleurs aussi, quoi. [...] Ca je le vois aussi maintenant parce qu'en parallèle...enfin, on peut pas...On a renoncé à vivre vraiment de notre travail dans l'ONG, bien qu'à un moment donné, on a pu le faire : on avait une dizaine de salariés à un moment donné. Mais c'était trop compliqué, c'était une gestion d'entreprise qu'on n'était pas capable d'appréhender. Donc maintenant, on est devenu tous un peu consultants indépendants ailleurs, et on fait des projets de temps en temps, en utilisant l'outil de l'association. Et moi, par exemple, je travaille pour des bureaux d'études, en tant que freelance, hein, des bureaux d'études dans lesquels je fais partie de l'équipe, je suis consultant senior, machin...mais pour des gros projets, des gros projets que moi-même en tant qu'ONG, je ne pourrais pas avoir de toute façon. Donc c'est la Banque Mondiale, l'Agence française du Développement, la Coopération allemande, tout ça. Donc je découvre de grosses machines, euh, qui sont blindées d'argent et qui sont d'une efficacité, euh bin, dramatique, redoutable, mauvais. Donc c'est vrai que là...mais en même temps, ils ont un levier, et on arrive à aller aux niveaux des ministères, de transformer des choses et tout ça.

Par exemple, là je travaille sur des projets au Sénégal sur lesquels je suis en train de transformer – sans le dire vraiment, parce que évidemment je suis un peu pervers, j'arrive bien à cacher -, je travaille à des documents d'urbanisme, sans changer le code d'urbanisme, je suis en train de modifier profondément certaines clauses d'outils d'urbanisme pour les rendre compatibles avec du développement durable ou préventions des risques majeurs, tout ça, sans remuer ciel et terre et passer par des trucs trop compliqués. Donc ça, ça passe par des stratégies, justement, parce que c'est l'intérêt de comprendre où sont les acteurs, les mécanismes. C'est l'intérêt de s'y intéresser. Ça n'arrive pas comme ça, c'est parce que ça m'intéresse.

- oui, ça m'a surpris tout à l'heure quand vous avez dit que vous détourniez en quelque sorte un projet de l'AFD, je me suis demandé comment c'était possible.

- oui, on les détourne parce que, eux-mêmes, ils sont pris dans des logiques unilatérales de faire plaisir...Eux, ils ne peuvent pas financer directement des projets parce qu'ils passent toujours par le gouvernement local, c'est des banques, hein. Donc la banque finance le ministère de l'Urbanisme local ou de la Santé, ou de la Justice en l'occurrence, pour construire une prison. Donc la France dit « on va aider Madagascar à avoir de plus belles prisons pour respecter les Droits de l'Homme », ça c'est le niveau politique. Niveau banque, c'est « oui, il faut qu'on trouve le mécanisme », donc il y a un appel à projet qui est formulé par des types qui sortent de Sciences Po. L'AFD, ils recrutent que des Sciences Po aujourd'hui, hein. C'est fini, il n'y a plus de petits...Donc il y a plein de gens brillants qui ont fait 4 séries en 3 mois, 4 stages, qui savent tout sur tout mais qui n'ont jamais eu d'expériences, qui savent produire des textes, des documents et des procédures. Donc ça, ça donne des projets qui sont peut-être plausibles sur le papier, parfois pas vraiment, et après la réalité, c'est autre chose. Donc il y a de l'argent ; quelqu'un décide qu'il faut mettre 2 ou 3 millions, on sait pas pourquoi. Et puis voilà. Ça passe quand même entre les mains du ministère de la Justice du coin, et qui lui va manger un peu, cherche à faire d'autres choses...Et à un moment donné, il faut à la fois répondre – pour avoir une chance de faire quelque chose que, moi, j'estime mieux que le business as usual, il faut que je réponde comme si je faisais du business as usual pour avoir le marché, et après je fais autre chose dedans. Ou alors je fais un concept suffisamment fort pour dire « bin oui, votre commande était pas si bonne ». Bon ça, c'est pas si évident. Et puis, il se passe plein de chose que nous, on voit jamais dans les couloirs et les machins. Après, ça demande évidemment...des grosses machines comme le GRET ont des projets de grés à grés avec l'AFD sans passer par la case marché par exemple. Je dirais...C'est pas illégal, hein, c'est juste parce qu'à un moment donné c'est les réseaux, les connivences qui jouent. Bon bin...Quand on est un petit joueur ou alors quelqu'un qui n'est pas connu dans le pays – comme c'est notre cas à Madagascar par exemple – on peut pas faire comme ça. C'est sûr. Donc on passe par d'autres canaux. Mais ça marche pas à tous les coups, hein...En tout cas, il y a de la marge, il n'y a pas de concurrence, il y a de l'espace, de l'argent, il y en a. Malheureusement, faut dire ça comme ça. Il y a de l'argent. Moi, en ce moment, je vois beaucoup d'argent passé qui n'est pas décaissé parce qu'il n'y a pas de bons projets. Donc il y a un vrai problème de faire des projets. Quand je dis « faire des projets », c'est pas faire des plans.

Et là, je reboucle sur l'enseignement. Je pense, j'ai toujours dit qu'il faut...on fabrique pas des architectes, on fabrique des Faiseurs de projet, Faiseurs avec un F : des gens qui savent, qui ont l'art de monter des projets. Ça, c'est un vrai métier, et ce n'est pas de la maîtrise d'ouvrage, ce n'est pas découpé : c'est pas découpable entre maîtrise d'ouvrage, promotion, architecture ou construction. C'est un ensemble, c'est une stratégie.

- A un moment dans votre conférence, vous parliez – d'ailleurs c'est un terme qu'on commence à beaucoup entendre – de maîtrise d'usage...

- [grande inspiration], oui alors ça c'est un peu...c'est le jargon. Moi, je l'utilise pas trop parce que je trouve que c'est un peu trop facile, entre guillemets. C'est un truc de, ouais...c'est un truc d'universitaires ça, si je peux me permettre [rires]. Ça existe, mais le cataloguer comme ça me paraît parfois un peu condescendant. Mais c'est vrai que remettre les gens...en anglais, on dirait « honor

dream », c'est-à-dire... je l'ai toujours dit, c'est le client qui paye qui commande. Donc quand on fait quelque chose, il faut savoir qui fait quoi. Donc une Fondation de France qui finance en Haïti, elle finance au départ, mais après l'argent, il doit arriver chez les gens. Alors le GRET avait fait quelque chose de bien en Haïti, ils avaient dit « on donne de l'argent aux gens pour qu'ils fassent leur réhabilitation ». Sinon l'ONG garde l'argent, elle distribue, elle contrôle, et on paye des entreprises pour le compte de... bin non ! Il faut donner l'argent et outiller le ménage pour qu'il devienne lui-même son propre maître d'ouvrage, comme moi quand je répare ma maison, quoi. Je vais moi-même acheter mes matériaux à Leroy Merlin et je bricole. Après, j'ai besoin de conseils – ou pas. Et si j'ai besoin d'appuis, j'ai besoin de savoir si l'entreprise est fiable. C'est là que c'est important.

- hum, hum c'est vrai. J'ai rencontré Louis Lhopital qui me disait que Haïti avait été une catastrophe par rapport à comment les ONG avaient réagi et comment...

- oui, c'était un business. Après faut pas se leurrer, l'humanitaire, c'est un business comme d'autres. Et surtout en Haïti... Haïti, c'est quand même le lieu, le marché des Etats-Unis depuis deux siècles, enfin depuis un siècle, donc on peut pas changer les choses comme ça. Mais ouais, ouais, Louis, il avait été particulièrement, euh, frappé par ça, ouais. On a continué à travailler un peu après – lui aussi d'ailleurs – donc, on a pris des pays qu'on a « accompagné » pendant plusieurs années, donc on voit bien les effets – ou pas. Ou le peu d'effets, c'est sûr.

- D'ailleurs, par rapport à ça, dans la conférence à La Villette, vous disiez que quand vous aviez créé Architecture & Développement dans les années 1990, on était sorti du mythe un peu des années 1960 d'une sorte de solidarité, de développement qui va arriver, si j'ai bien compris...

- Euh, je sais pas dans quelle circonstance j'ai dit ça, mais oui. De toute façon, c'est sûr que... Bon ça, c'est Gus, c'est Massiah qui avait écrit un papier là-dessus, sur l'évolution des ONG, de l'humanitaire par rapport à ne serait-ce que l'ingérence, le rôle politique, et puis surtout, le rôle des ONG du Sud par rapport au Nord : le plaidoyer, mais aussi la capacité, hein, le renforcement des capacités, le fait de cette dépendance des financements du Nord pour faire des choses au Sud, et l'engagement... Je pense que j'ai dit ça dans le contexte où nous, la situation ne s'est jamais vu comme une situation humanitaire, jamais. Il s'est trouvé que j'ai fait de l'humanitaire et ça m'a questionné sur la place de l'architecture dans l'humanitaire. Mais ce n'est pas pour autant que... Et c'est un peu ça les débats que j'avais eu avec Architectes sans frontière, ou d'autres... ou encore pire, avec les Architectes de l'Urgence, parce qu'eux c'est carrément le modèle qui dérape pour moi. Mais sur le fond, c'est de dire « ce n'est pas une architecture caritative qu'on fait, c'est pas une architecture low cost, c'est pas une architecture pour les Noirs ou pour les pauvres » - je force les mots, hein, exprès. Parce que, moi, je sais de quoi je parle quand je dis ça. Moi, c'est pas ethnique, c'est pas sympathique les gens qui dansent dans la rue en Afrique. Ça m'intéresse pas ce folklore ; ce qui m'intéresse, c'est la dignité humaine de base. Donc c'est quoi le Droit de base d'un Homme d'habiter dans un environnement sain et digne, et puis c'est quoi les problèmes qu'il a dans ma compétence qui est l'architecture, entendu au sein large. Donc moi, l'association n'est pas une compensation culpabilisante, bienveillante, caritative, esprit d'amour de mon prochain... C'est pas ça. Il y a des gens qui le font. Ça veut pas dire que les projets sont toujours mauvais. C'est pas vrai non plus : j'ai vu des choses très intéressantes faites par des gens très croyants ou très investis dans... auxquels j'adhérais pas dans leur idéologie, mais qui produisaient des choses intéressantes. Faut pas non plus, voilà, tout rejeter. Par contre, moi, j'ai toujours dit – et c'était le sens de mon enseignement –, alors c'était un questionnement au départ mais c'est devenu une affirmation par la suite : l'hypothèse c'est qu'il fallait spécialiser, un enseignement spécial pour traiter les questions de l'architecture dans les pays en développement parce que ce n'est pas la même architecture. Enfin, c'est pas la même architecture : c'est pas la forme, hein... mais c'est pas la même façon de pratiquer l'architecture, c'est pas les mêmes besoins, donc ça nécessite une formation spécifique dans plein de domaines (constructif et autres).

Mais j'ai découvert après, en m'y intéressant, notamment par le réseau Architectes sans frontière International, notamment nos amis espagnols, avaient depuis longtemps à Madrid et à Barcelone des écoles qui formaient des gens pour les pays d'Amérique Latine. Mais pas dans une vision coloniale. Dans une vision sociale, économique, locale et autoproduction, voilà. Donc ça, c'est des choses qu'on n'a pas du tout en France. Jamais... Nous, nos projets de développement dans nos ex-colonies sont des projets français, postcoloniaux, néo-postcoloniaux, euh, tout ce qu'on veut, mais ils ne sont jamais fait localement avec des gens, vraiment. Et qui n'ont jamais donné des modèles pérennes, on va dire. Or l'Amérique Latine se développe sans les espagnoles – c'est ça que je veux dire. Alors que nous, cinquante ans après, même les écoles d'archi en Afrique attendent toujours que la France viennent les aider pour faire une école d'architecture... ce qui est quand même, euh, un drame politico... enfin, là j'y peux rien, je veux dire c'est un constat. Mais c'est un drame de vivre ça. Quand j'entends des collègues, des universitaires qui me racontent ça, c'est terrible.

Alors le paradoxe de ça – moi qui circule quand même pas mal toujours dans les écoles quand j'ai l'occasion, au Maroc ou ailleurs – ceux que je croise qui s'intéressent à ce que je fais ou ce que fait l'association me citent toujours le livre Villes en développement de Massiah et Tribillon. C'est quand même incroyable ! C'est un livre qui a... un peu le Hassan Fathy à la française, quoi, d'une certaine manière. C'est un livre qui a laissé des traces. Et je pense que personne n'a écrit un livre... pas meilleur, mais disons, personne n'a écrit, personne n'a eu ce geste d'écrire sur ce moment de réflexion du rôle du développement, euh, personne ne l'a renouvelé aujourd'hui à ma connaissance. En tout cas en France. C'est-à-dire qu'il n'y a pas eu de, malheureusement, de pensée qui se soit... enfin, elle est toujours actuelle, quoi. Ce que je veux dire c'est que l'analyse est peut-être un peu datée sur certains aspects, mais je pense que l'analyse et la posture de ce livre est toujours valable aujourd'hui. Ce qui montre quoi ? Qu'on n'a pas fait beaucoup évolué l'enseignement de l'architecture sur ce sujet-là. Ça c'est votre sujet de thèse. Et deuxièmement, c'est que les pays malheureusement dont parlait ce livre, il y a... je sais pas quand est-ce qu'il est sorti...

- 1987 je crois.

- bin voilà. Il y a quoi, 30 ans ? Bin, il y a 30 ans, je pense – et c'est ce que je vois beaucoup au Sénégal parce que maintenant j'y suis beaucoup et j'y travaille – j'ai connu ce livre il y a 20 ans, mais je pense que... ce qui est frappant quand on va dans ces pays-là – ou équivalent – c'est qu'on soit il y a 30 ans ou maintenant, bin, c'est les mêmes pays, au sens du bâti, du cadre bâti. Il y a pas grand-chose qui a changé. Donc ça veut dire qu'ils ne se sont pas développés, pour moi.

- Surtout que le Sénégal, son école a fermé en 1990...

- oui, voilà. Et là, alors la conclusion n'est pas ça manque d'architectes ou quoi. Je pense que c'est un vrai problème. Parce que l'EAMAU au Togo a formé des gens et tout ça. Mais c'est petit. Euh, il faudrait parler avec Monica Coralli aussi, ça me fait penser. Vous la connaissez ?

- non, qui est-ce ?

- Voilà, elle était au LAA, elle est de La Villette aussi, elle a été à Architecture & Développement.

- ah si, si. J'ai lu un article d'elle où elle parle de...

- oui, voilà. Elle a 3-4 diplômes en plus d'archi, elle a géographe, je sais pas quoi, socio, tout ça. C'est une spécialiste de l'Afrique. Elle était à Marseille d'ailleurs avec je sais pas qui... Le Bris, c'était son directeur de thèse, je crois. Elle a un DEA, enfin bref, elle est très bonne. Et elle enseigne à l'EAMAU et à d'autres, dans d'autres endroits. Elle est maintenant à Bologne un peu. Elle est à cheval avec l'Italie.

- oui, faut que je la contacte parce que j'ai essayé de contacter l'EAMAU pour voir s'ils ont des archives...

- bon, elle, elle va être bien plus précise parce qu'elle connaît le système de l'intérieur. Elle enseigne aussi au Sénégal, à l'UCAD [Collège Universitaire d'Architecture de Dakar, CUAD] [...] Il n'y a pas d'école d'archi, mais elle connaît bien l'école d'archi qui est pas une vraie école d'archi à Dakar.

- oui, le collège de Jean-Charles Tall ?

- oui de Jean-Charles, voilà. Elle connaît très bien ce milieu. Faut que vous lui en parliez. Bon après, je pense qu'elle est un peu aigrie, un peu traumatisée, mais elle connaît très bien Et c'est une vraie enseignante, chercheuse, tout ça. [...] Donc voilà, je dirai que le problème... enfin le problème, ce que je vois par rapport à votre sujet, c'est que l'enseignement – moi, je pense, il faudrait, c'est nécessaire et d'autres pays l'ont fait : il faudrait créer des masters, et tout ça, en Angleterre et ailleurs, sur la problématique des pays en développement, parce que ça nécessite des compétences particulières. Et elles doivent sortir de l'architecture. Donc, moi, je me suis toujours posé la question... d'ailleurs c'est un peu ce que je voulais faire avec le DSA, c'est de dire « associions-nous avec d'autres » comme l'École d'urbanisme de Paris ou des choses comme ça, pour sortir les architectes vers les questions plus sociales, de géographie, d'économie. Parce que sinon ça va se finir que c'est Sciences Po Paris, qui d'ailleurs développe le cycle en urbanisme, qui va se spécialiser sur l'international et qui va nous sortir les futurs... Et après les architectes vont se plaindre que « oui, on fait pas appel à nous, on est marginalisé ». Bin ouais ! Mais les gars, il faut un peu réfléchir, quoi. Moi, je pense que c'est un problème, hein. On a un problème d'isolement... les écoles d'archi sont toujours ballottées entre la Culture et le ministère de l'Équipement. Moi, j'ai connu ça. En 10 ans, on a été ballotté, y'a pas de corps enseignants, la recherche... bin vous savez ce que c'est, ça peine, hein. Ça a mis du temps. On était les minables, on était les seuls pendant longtemps à ne pas avoir de Phd en architecture – ce qui était incompréhensible de n'importe quel petit... même en Albanie, je suis sûr qu'il y a un doctorat qui est possible. Donc ça, c'est catastrophique pour nous parce que ça produit pas... alors ce qui est bien, oui, c'est les sociologues, les géographes, MAP [métropoles d'Asie Pacifiques], tout ça, Goldblum, compagnie, mais ça produit de la théorie ça. C'est pas... Alors maintenant ça change, ça bouge : l'IPRAUS fait plein de choses, heureusement, mais quand même c'est pas à la hauteur de notre histoire en architecture, quand on voit ce que font les autres pays à côté, c'est... c'est pas glorieux, quoi. Et puis notre passé, notre redevabilité, enfin, je pense qu'on est aussi redevables de tout ce qu'on a fait et pas fait, dans les pays dont on a toujours... sur qui on a toujours la main. Ils sont pas colonisés mais c'est tout comme, hein. Donc je pense qu'il y a un enjeu là-dessus. Fort. De continuer à spécialiser cet enseignement et de l'élever en l'élargissant bien sûr.

- Après, il me fallait bien une limite donc je m'intéresse aux enseignements dans les années 2000 seulement en guise de conclusion, mais c'est vrai que ce que je constate c'est plus le voyage qui est mis en avant... un peu la carotte pour faire venir les étudiants mais qu'il n'y a rien de pérenne... C'est un pays différent chaque année, il n'y a quasiment pas de partenariat avec des universités, des écoles ou des associations locales... Donc comparer aux enseignants que j'étudie qui restaient 10 ans dans le même pays qui pérennisaient des coopérations avec des conventions... de nos jours ce n'est plus du tout ça... a part certains exceptions.

- exactement, tout à fait. Oui, alors ça dépend des personnalités et tout ça. Moi, je connais bien le côté UNESCO par exemple. Il y a eu beaucoup d'échanges avec la coopération décentralisée. C'était des élus, donc ça c'était adossé à des villes ou des régions, hein donc Luang Prabang et tout ça. D'ailleurs MAP a un peu joué là-dessus, je pense. Donc ça, en Inde par exemple, j'ai fait beaucoup de choses avec des villes. Donc ça c'est intéressant parce que ça structure des enseignements. Donc des écoles d'archi sont venues à Chandigarh ou je sais plus quoi avec l'Agence urbaine de Lyon, avec des choses comme ça. Ça produit des documents, hein, ça publie. Euh Santelli a fait ça aussi. Et puis après les types, ils changent quoi, ils changent de crèmerie, ils épuisent le sujet, ils passent ailleurs. Donc qu'est-ce qui reste ? Pas grand-chose effectivement. Ça c'est dommage.

Mais ça, c'était le dogme des années 70, post-soixante-huitarde : on s'installait, on restait sur place, on avait du temps... ça c'était super ! Enfin, moi, j'ai pas connu mais je pense que ça, ça avait... c'était un autre temps, c'était une autre temporalité, je veux dire. Aujourd'hui, effectivement, on fait un petit voyage et on met sur le CV « j'ai fait 4 pays, c'est bon, j'ai vu comment ils étaient les pauvres, c'est bon, maintenant je passe à autre chose, je fais ma carrière ».

- [rires] Vous venez de me parler de la coopération décentralisée. Et c'est vrai qu'il y en a d'autres qui m'ont dit que pour eux, la coopération décentralisée est bien plus efficace que la coopération bilatérale ou multilatérale classique...

- bin, je suis assez d'accord.

- parce que du coup l'argent va plus directement au projet - si je comprends bien, si je simplifie - et donc il y a plus de possibilités ?

- bin aussi, c'est surtout que la ville, c'est aussi un acteur. C'est pas une politique nationale qui... la politique nationale, elle décrit éventuellement des financements principaux, des choses comme ça, mais après, celui qui met en jeu, en scène, une agence urbaine, un plan directeur, un plan d'aménagement de quartier, c'est la ville ou l'intercommunalité. Donc finalement, quand la ville décide

de coopérer avec une autre ville sur des questions de...sur des thématiques dont ils ont la prérogative, ça devient intéressant parce que ça devient opérationnel, ça devient possible.

- hum oui, on évite tout l'échelonnement d'interlocuteurs et décisionnel...

- donc au-delà de la performance budgétaire...bon par contre, il y a moins de budget dans une ville qu'un gouvernement, bien sûr. Mais finalement...il y a certainement des gens qui font des calculs là-dessus : pour 1 euro dépensé, c'est probable que ce soit plus efficace quand c'est géré au niveau communal. Mais c'est logique, hein. Ça me paraît très logique. D'ailleurs le projet que j'essaie de mener – en parallèle, je fais du consulting à la Banque Mondiale sur des problématiques de villes durables et résilientes dans le cadre des inondations, des machins, tout ça. Ça produit des cadres, planifications urbaines et tout ça. Mais en fait, ce que j'essaie de faire derrière, c'est trouver des projets, et là, je les fait au niveau des villes, je négocie sur la décentralisation, dans ces pays qui arrivent – bien après nous, mais avec peut-être plus de chances que ça se passe mieux, parce que nous la décentralisation, c'est quand même du millefeuille par exemple, comme ça on disperse encore plus l'énergie...hum par contre, ça peut devenir des projets super efficaces, concrets, parce que, justement, il y a une volonté politique, il y a des services techniques. Alors, ils sont faibles ou ce qu'on veut, mais c'est là que ça se passe, le projet, c'est là que les acteurs se retrouvent de manière concrète sur le terrain. Ils connaissent le terrain, ils ont pas d'avis, euh, stratosphériques sur comment doivent vivre les gens dans la ville africaine de l'an 2050. Ils savent comment ils vivent déjà. Donc ça, c'est intéressant, ça donne des bons projets, ouais. Donc là, effectivement, c'est une tendance qu'on voit : les villes commencent à prendre le dessus.

- Et la Banque Mondiale est favorable à ce type de coopération décentralisée ?

- La Banque Mondiale n'est jamais défavorable à un projet où elle peut se valoriser et dire qu'elle a l'expertise et que c'est bien pour le business et le développement – au sens du développement de l'économie. Parce que c'est quand même ça, la Banque mondiale. Donc ils sont pas contre...Vraiment, je parle sérieusement quand je dis ça : tant qu'ils ne se sentent pas menacés, ils sont pour. Et ils raisonnent vraiment comme ça. Donc tout est bon pour eux, tout est bon à prendre. Et encore une fois : c'est des banques. Les banques, elles veulent prêter de l'argent – on l'oublie toujours. Moi le premier, j'ai longtemps pensé que j'étais une victime quand j'allais demander à ma banque un découvert de 3 euros, et que c'était pas bien. Parce que, justement, on est...c'est inversé. Or les banques, elles ont besoin des gens pour pouvoir tourner. Donc les banques, elles ont besoin de projets. Et aujourd'hui, quand les projets marchent pas – pour des questions macros, de sécurité ou juridiques, de corruption, tout ce qu'on veut -bin...c'est pour ça qu'elles prospectent...c'est pour ça qu'elles viendront bon grés, mal grés, au vert, au durable, à l'énergie grise, tout ça : c'est pas par idéologie ou par militantisme ou par vision...rien à foutre, c'est pas leur problème. Par contre, ils trouveront toute l'expertise qu'il faut pour trouver le type qui fera le bon projet qui va dire « je fais une ville verte en Afrique ». Ça, c'est...ça leur pose pas de problèmes [rires].

- Parce que Tribillon me disait qu'ils avaient quand même tout le temps été boycottés par la Banque Mondiale, que la Banque mondiale ne voulait pas envoyer les appels à candidatures à ACT, ce genre de choses...

- oui, mais ça...Ca, c'est vrai, mais il y a peu de bureau d'études comme ACT. D'ailleurs ACT a terminé, a fait faillite, hein...au sens où...Malheureusement, c'est aussi ça. Le modèle de ça, c'est que c'étaient des gens qui étaient beaucoup...qui étaient très puissants. Moi, je dois dire que c'est des gens qui sont intellectuellement puissants, techniquement puissants, politiquement puissants. Donc, ils ont eu cet agenda toute leur vie d'être à la fois des professionnels, des pédagogues et des acteurs, mais aussi des militants politiques engagés : et ça, c'est super mal vu, c'est clair.

Donc, on peut toujours en vivre...Moi, je le fais autrement. J'ai pas le même...je considère que je suis un architecte engagé avec beaucoup de choses à...mais je le transforme de manière plus fluide – je dirais – dans ma pratique professionnelle, avec parfois peut-être, un côté plus « caché ». C'est pas que j'ai honte de ce que je fais, c'est juste une stratégie. Mais bon, c'est tout. Eux, ils étaient plutôt dans une posture domatique aussi. Donc, si à un moment donné, ils sont pas capables de négocier, bin...c'est un choix – j'allais dire – classique des années 68 : c'est la révolution du soir, ou pas de révolution. Donc, il y a des gens qui pourront dire « c'est la révolution qui n'a jamais eu lieu ». C'est un peu ça. Bon. On va pas entrer dans ces commentaires-là, mais c'est un peu ça qu'il faut dire. Donc effectivement, oui, on peut avoir raison avant tout le monde, trop tôt. C'est possible. Mais on peut aussi avoir fait des choix stratégiques, euh, difficiles parce que...parce que, bin voilà, la mentalité fait que, voilà. Et d'ailleurs, il y a eu beaucoup de débats dans ACT sur des gens qui s'entendaient pas sur des questions...d'ailleurs, je me souviens très bien...enfin, moi par exemple, j'étais très, très sceptique sur la posture de ACT en Haïti par exemple ; sur la vision décalée de quartiers dans...que proposait ACT en Haïti avec l'AFD. Donc comme quoi...et pourtant c'est l'AFD qui poussait. Donc comme quoi, ça peut même s'inverser. Avec un soutien d'un bailleur un peu classique, conservateur, ils étaient complètement, euh...ils avaient oublié certaines choses, quoi. Bon euh...oui, oui, c'est sûr que la Banque mondiale peut arbitrer. Mais après, ils en ont vécu d'autres projets. Je pense que c'est pas si simple, mais bon, je comprends que Tribillon soit...soit fâché, enfin soit aigri plus exactement. Mais Tribillon, il a toujours eu un regard...Tribillon, quand il critique, c'est bon signe : c'est qu'il a fait le travail de comprendre pourquoi ça marche pas. Et ça, c'est vraiment sa force ; c'est quelqu'un qui a une vraie analyse stratégique visionnaire qui est puissante. Et ça, c'est toute la différence entre un enseignement et des idées autour d'une table, et puis la vie, la vie du projet, enfin la résilience, au sens de la résistance du territoire. On peut souhaiter tout ce qu'on veut, avec tout le monde d'accord : le territoire, à un moment donné, s'il veut pas, il veut pas quoi. Et le territoire, c'est pas une personne, c'est pas quelqu'un qu'on convainc. C'est un ensemble, c'est un système qui reste toujours assez...Mais, je pense qu'il faut revendiquer quand même cette complexité. Et ça, c'est le problème aujourd'hui : les gens, ils ne veulent plus de complexité, ils veulent juste inventer des concepts, mettre des mots et puis après, fffuuit [siffle], on balance le tout-venant, le produit tout prêt. L'offre, elle est déjà là – la plupart du temps. Donc, c'est vrai que la Banque Mondiale fonctionne avec des modèles, des offres, des convictions qui sont imposés, qui marchent plus ou moins, parce que statistiquement...Enfin, au bout d'un moment, les financements, ça roule : ils ont trouvé des opérateurs qui sont pas trop remontrant, et puis voilà, du coup ils développent, ils décaissent, ils font des emprunts, hein, c'est une banque. Enfin des prêts, je veux dire. Et ils endettent les pays...Et le business continue, hein. Ça fait 50 ans que...Et puis les pays qui sont endettés continuent d'être endettés, et ils se développent pas pour autant. Et la Banque survit très bien [rires].

- *Toujours [rires]. Et j'ai remarqué – c'est peut-être un détail d'historienne – que Architecture & Développement est créé en 1997, plus ou moins au même moment où le ministère de la Coopération va fermer. Du coup, vous n'avez jamais travaillé avec le ministère de la Coopération, mais ce n'a pas été un moment de battement, de flottement dans l'aide au développement en France qui a pu être difficile pour le lancement d'A&D ?*

- Euuuuuuh, alors premièrement, je n'avais jamais fait ce lien. Euh, mais bon, je vois pas de rapport direct en tout cas. Euh non, je pense qu'on était complètement inconscient, c'était pas du tout... On n'a pas... c'est une association qui est née dans l'école d'archi, mais avec la bienveillance des enseignements, de nos aînés. Mais on n'était pas des intellectuels du développement. J'étais pas avec des gens de l'humanitaire ou quoi. Je connaissais des gens mais j'ai pas... on a jamais eu de personne de notoriété, on avait pas de sponsor, euh voilà, de référent. Donc je pense qu'on est parti vraiment comme n'importe quelle association, avec cette idée forte qui était un outil pour créer une spécialité et puis un outils de travail – un outils de production de connaissance et de travail. Et puis, un autre mode de fonctionnement qu'une agence, bien sûr, c'est quand même une volonté aussi de voilà... Mais non, la Coopération... Alors c'est pas complètement vrai quand même, parce que grâce à Tribillon et Massiah, j'avais eu contact... un des premiers projets qu'on a eu, c'était, euh, financé par la Coopération justement, par un gars qui s'occupait de la ville au ministère de la Coopération. Donc, moi, j'ai souvenir... On a eu un tout petit truc, et d'ailleurs, c'était un projet un peu... qui s'appelait France-Afrique-Inde. Ca, je dois dire que c'était quand même assez puissant, parce que j'avais quand même fait... alors c'était un truc sur le truc triangulaire ; alors c'était pas le commerce triangulaire, mais c'était un peu ça. C'était la question des échanges de pratiques architecturales, mais en mettant 1/3... 2 autres tiers par rapport à la France, quoi. Parce qu'il fallait quand même des trucs français : évidemment, la France voulait financer des trucs français. Donc voilà. Mais après, nous, on n'a jamais euh... On n'a eu très peu d'argent du ministère de la Coopération et des Affaires étrangères. Donc ça nous a pas... Non, ça nous a pas impacté, pas plus que ça. Parce que l'argent, on n'a pas eu d'argent là-dessus. C'était pas gênant.

Après ce qui s'est transformé, c'est que évidemment la Coop est passée aux MAE, mais surtout l'expertise est passée à l'AFD en fait. La réalité, c'est que maintenant c'est l'AFD qui a capté l'expertise – ou Expertise France, mais bon disons que voilà... les anciens, le monde d'avant, il est arrivé chez l'AFD, chez les banquiers quoi. Bon ça, c'est des logiques de politiques et de transferts de compétences des ministères. Bon, oui par contre, Louis Lhopital qui était l'AFVP [association française des volontaires du progrès], les Volontaires du Progrès, tout ça, lui, il est vraiment Coopération, il bénéficiait de... Mais ça, c'est tout le côté formation-éducation. Moi, j'ai travaillé avec des enseignements sur des financements publics, mais via de l'enseignement sur l'insertion, ces choses-là. Donc là, il y avait des programmes pour les jeunes... ça s'appelait « jeunes solidarité internationale » et c'était des bourses. Donc ça, c'était le ministère de la Coopé qui faisait ça.

Mais sinon sur les projets de financements après, c'est pas des projets d'ONG. Il y avait pas d'ailleurs, je crois, de financements vraiment pour les ONG comme ça qui tombaient. Je pense que c'était des prestations. Et j'ai connu ce monde que très tardivement. Nous en tant qu'asso, on n'a pas été du tout là-dedans ; on a été très vite vers les fondations et puis l'Union européenne. J'avoue que je ne sais pas trop en quoi ça change... le fait que le ministère soit passé ailleurs. Euh je sais pas. Il faut demander plus à Tribillon qui connaît mieux ça, je pense.

- *Oui, Tribillon me disait que pour lui, l'AFD jouait plus ou moins le rôle du ministère de la Coopération aujourd'hui.*

- oui, c'est ça ! Je suis d'accord, tout à fait. Avec des logiques de banques et pas des logiques d'Etat, on va dire peut-être. Mais bon, pas toujours.

- *Et est-ce que vous pouvez me parler un peu du réseau Centre SUD ?*

- Ah ! alors le réseau Centre SUD, c'est aussi un truc dont on est un peu à l'origine quand même. Mais ça, c'est le moment où je suis parti de La Villette, donc... Euh, on avait identifié qu'il y avait besoin d'un... alors il y avait le LAA, hein, avec Christelle Robin, et il y avait aussi Jacqueline Lancelot, euh, il y avait 2-3 autres personnes là-dedans. Et on avait identifié qu'il y avait besoin de créer un petit labo adossé... qui permettait de poser la connaissance. Donc on avait un centre de ressources quand même, qui est resté... dans des cartons, dans un garde-meuble, là quelque part, qui a été à La Villette, mais qui est notre fonds documentaire à nous, qu'on avait inventorié et qui était le début du Centre SUD. Ca, ça a été aussi l'endroit de la capitalisation de la littérature grise, par exemple. Et après quand il s'est agi de le monter, d'institutionnaliser, et voilà, bin ça, c'est pas moi qui l'ai fait parce que j'avais pas de statut. Donc c'est Agnès [Deboulet] qui a fait ça ; qui l'a repris, qui l'a monté et qui l'a un peu accaparé et qui l'a associé au réseau universitaire. Parce que c'était à l'époque où il fallait s'asso... enfin, c'était compliqué : La villette devait s'associer, de grès ou de force, avec des universités. Donc comme Agnès venait de ce monde-là, c'était plus facile pour elle. Après, il y a eu... un thésard ou deux, là-bas. Mais on partageait les mêmes locaux, hein. On a été dans les mêmes endroits pratiquement au début. Et c'est nous qui avons un peu – c'est nous, A&D, avec les anciens, Massiah, tout ça, Agnès est arrivée un peu après... bon elle, elle dira pas ça parce qu'elle dira que c'est elle qui l'a monté, mais bon, on était là avant [rires]. Mais en gros, oui, c'est bien que ça se soit monté. Après, moi j'avoue que j'ai pas... on s'est pas bien entendu... Enfin, Agnès a travaillé avec moi en Inde, et elle avait pas les mêmes agendas, les mêmes enjeux. Après, elle a continué son travail, et puis c'est normal. Enfin, c'est logique dans sa carrière. Donc moi, j'ai pas été actif là-dedans mais je trouve que c'est intéressant.

- *hum, hum, bin le site internet n'est pas à jour, soit le réseau n'est plus très actif... Je ne sais pas. Je n'ai pas encore rencontré Agnès Deboulet...*

- ça, je peux pas vous dire. J'ai croisé Agnès il n'y a pas très longtemps, et j'ai aussi vu... Comment elle s'appelle ? la thésarde qui est devenue prof maintenant, comment elle s'appelle ? [...] Après, Agnès est partie de La Villette. Parce que tout ça, ça a été quand même une sorte d'effervescence, et après elle est partie. Donc l'enseignement... avec Revault étant aussi parti à la retraite, je crois – tout ça est tombé à l'eau. Mais du coup... pour une fois qu'il y avait un labo de recherche, il n'y a pas eu d'ancrage : c'est resté un enseignement, donc des entités portés à bout de bras par des personnes, un enseignement bizarre, un enseignant-chercheur, un livre de temps en temps, un colloque par-ci par-là... on méritait mieux, quoi. Enfin c'est dommage. Je pense que l'idée reste bonne est que ça a drainé quelques personnes. Mais je ne sais pas ce qu'ils font.

- *Philippe Revault, il était à La Villette et en même temps il faisait le DSA avec Santelli, à la même période ?*

- Euh, oui, parce que, moi, je... Il a était prof à Strasbourg, il est arrivé avec Gilles Bouché, ils étaient tous les deux, et ils ont repris le relais quand Massiah et Tribillon sont partis. Moi, j'étais déjà parti, je crois. Mais par contre, je fais déjà Maghreb-Proche Orient avec lui, et c'est Revault qui me... Pourquoi je suis arrivé là moi ? Je connaissais Santelli par Revault, je pense. C'est Revault qui m'a introduit là-bas. [...] Revault c'était typiquement... c'est quelqu'un que j'aime bien mais... euh, j'étais très déçu de son... il faisait partie de l'équipe en Haïti par exemple. J'étais très intéressé intellectuellement ; c'est quelqu'un de vraiment brillant, fort, puissant, tout ça. Enfin un peu différent de Massiah et Tribillon, mais quand même très engagé politiquement, enfin de manière assez tolérante, pas trop... voilà. Plutôt conciliant. Mais par contre, j'ai trouvé que... alors niveau patrimonial, j'ai pas d'avis ; je suis pas un expert en patrimoine. Ca m'intéresse mais j'ai pas d'avis particulier. Par contre, en tant qu'urbaniste, j'ai trouvé que c'était quand même pas du tout à la hauteur, quoi. C'est très conventionnel. C'est un peu euh... C'est ça aussi souvent que j'ai appris, c'est qu'il y a un grand décalage entre le discours et finalement le terrain, alors que c'est pas le terrain qui lui imposait d'être de telle ou telle manière. La traduction, la spatialisation des idées n'était pas à la hauteur des ambitions intellectuelles. Ca, ça m'a toujours frappé... dans ce genre de profil. Il y a toujours des choses un peu survendues, super bien léchées intellectuellement, documentées, historiquement balisées, mais... finalement, bin pas forcément brillant localement... Enfin, en tout cas, pas au niveau, n'amenant pas d'alternatives très puissantes quand il s'agit de travailler sur le terrain. On se dit un peu « tout ça pour ça, quoi... ». Bon je le dis avec une posture de non-chercheur, hein, je parle, je conceptualise, mais j'écris pas. Et j'ai pas – encore une fois – le bagage théorique de départ. [...] Donc je peux pas me mettre à leur place. Par contre, je suis un praticien. Et j'ai un discours sur ma pratique, je suis capable d'analyser et de questionner ma pratique. [...]

L'entretien se termine en discutant au sujet des débats entre chercheurs et praticiens dans les ENSA. Ludovic Jonard me quitte car il a un double appel, et me demande de le tenir au courant car ça l'intéresse de « savoir ce que vous ont raconté mes maîtres ».

Entretien téléphonique avec Elie Mouyal, le 7 mai 2021, durée : 1h37

Je commence par me présenter, ainsi que l'objet de ma thèse de doctorat et les enjeux de cet entretien. Elie Mouyal, résidant au Maroc, l'entretien se fait sur WhatsApp. La connexion internet est assez mauvaise, ce qui a compliqué notre échange. Elie Mouyal a participé au premier atelier conduit par Serge Santelli dans le cadre du programme « Ville orientale », durant le 2^{ème} semestre de l'année 1981/1982. D'après ces souvenirs, il y avait d'abord eu un atelier à Mahdia auquel il avait pris part. Il peut s'agir du colloque organisé par notamment Serge Santelli « Architecture arabe et structure de la Médina au Maghreb » à Mahdia en juillet 1979 ou bien d'un séjour informel entre étudiants et enseignants dans la lignée des séminaires d'été organisés par Serge Santelli à Mahdia alors qu'il y fait son VSNA entre 1971 et 1973.

DA – Ces entretiens, je les imagine un peu comme des récits de vie, donc tout d'abord, je me demande si vous pouviez me raconter comment vous en êtes venu à faire des études d'architecture, et notamment à l'UP 8 ?

EM – Alors, euh, c'est vrai qu'on peut dire presque que j'ai eu une vocation, puisque j'ai décidé peut-être dès la seconde... Et j'ai commencé à lire un petit peu sur le Mouvement moderne, c'est ce qui me paraissait... A l'époque, c'est ce que je trouvais dans les bibliothèques à Marrakech, qui m'intéressait. Donc je suis arrivé... Au Maroc, il n'y avait pas d'école d'architecture au moment où j'ai passé le Bac, en 76. Et donc, naturellement, c'était la France. Ça aurait pu être la Belgique, mais dans mon cas, c'était la France. Bon, on faisait une pré-inscription. C'était pas toujours évident. [rires] Moi par exemple, on m'avait proposé de faire autre chose parce qu'en architecture il y en avait trop. Je ne sais pas bien, mais à un moment, on m'a dit « bin non, il n'y a pas de places en architecture. Il faut prendre autre chose ».

- Qui vous a dit ça ?

- Bin c'était dans l'orientation. On faisait une sorte de pré-inscription. Et bon, vu que je passe quelques semaines – voire quelques mois – à Paris, à batailler pour obtenir mon inscription... Ca a dû prendre, ouais, deux mois. J'ai campé rue de Vallois au ministère de la Culture, puisqu'à l'époque c'était le ministère de la Culture qui dirigeait les écoles d'architecture. Et à force d'opiniâtreté, il y a un haut fonctionnaire qui était chargé des écoles qui m'a dit « bon bin très bien, je t'envoie dans l'école la plus difficile, à UP 8 » [rires].

- D'accord [rires]. Donc ce n'était pas particulièrement votre choix d'aller à UP 8 ?

- Non, à vrai dire, je n'avais aucune idée de... enfin, on ne m'a pas donné le choix. On demandait « architecture » et on pouvait avoir « architecture » à Paris, à Nantes ou à Rennes. On n'avait pas le choix.

- D'accord... parce que, officiellement, dans les textes de loi à cette époque-là, en 1976, il n'y avait pas encore de règles pour limiter le nombre d'étudiants étrangers... Et pourtant, ça a été difficile pour vous...

- Bin apparemment, il y en avait parce que j'ai eu beaucoup de mal à obtenir l'architecture. Je vous dis, ça a dû durer entre... pff... Je suis rentré d'ailleurs à UP 8, très en retard – peut-être une quinzaine de jours en retard, avec une dérogation du ministère. Vous voyez. C'était ric-rac d'accéder à l'école. Voilà.

- D'accord, parce qu'il y avait quand même des accords entre la France et le Maroc, notamment pour des étudiants boursiers du gouvernement. Ce n'était pas votre cas ?

- Bin tous les étudiants marocains étaient boursiers, en fait. On avait tous une bourse. Euh très maigre, mais on avait tous une bourse.

- Du ministère de l'habitat et de l'urbanisme ?

- non, c'était une bourse donnée aux étudiants. C'était une bourse presque – j'allais dire – automatique, qui ne faisait pas trop la différence entre ceux qui avaient besoin ou pas. Bon c'était une bourse assez modeste, mais bien utile quand même. Et donc voilà comment je suis arrivé à UP 8. Donc c'était réputé, à ce moment, par le ministère, comme une des écoles les plus exigeantes. Et donc, bon, ça ne m'a pas posé de problèmes plus que ça. C'est vrai qu'il y avait très peu d'étrangers. Quelques libanais parce que c'était l'époque de la guerre. Il y a eu quelques libanais qui sont arrivés. Euh, je pense que je devais être le seul marocain pendant un temps. On était peut-être un par promotion, un ou deux par promotion.

- Oui, c'est vrai qu'UP 8, par rapport à UP 6 par exemple, était une école plus petite avec moins d'étudiants étrangers.

- En fait, UP 8 était difficile d'accès mais aussi difficile d'y rester [rires]. Et tout était fait pour passer le tamis.

- D'accord. Surtout que vous étiez à une période... non peut-être que vous ne l'avez pas eu, une sorte d'examen à la fin de la première année pour passer en deuxième année ?

- Euh, alors ça, non, ça ne prenait peut-être pas cette forme. Mais dans tous les cas, le passage en deuxième année n'était pas évident. Et de la deuxième à la troisième non plus. Il pouvait y avoir beaucoup de casse.

- D'accord. Et du coup, quel type d'enseignement vous avez suivi à UP 8 avant de rejoindre l'atelier de Serge Santelli ?

- Bin la première année, c'était une année avec plutôt un peu les bases, avec beaucoup d'apprentissage basique : dessin, les différents types de dessins, y compris le dessin industriel... Donc c'était beaucoup axé sur le dessin. Alors je pense qu'on était la dernière école en France, peut-être au monde, à avoir fait des dessins sur des panets, des grandes planches très lourdes à transporter, avec papier-gomme canson, etc. Donc on tendait des panets et on travaillait au graphos.

- au graphos ?

- c'est l'ancêtre du rotring.

- *d'accord, je ne connaissais pas.*

- bin dans l'ordre, il y avait le tire-ligne mais ça, c'est au 18^{ème} siècle. Après, il y a eu le graphos au début 20^{ème}, et le rotring est arrivé très, très tard. Mais le graphos était un très bel instrument parce que c'était l'instrument parfait pour faire des traits parfaits à l'encre de Chine sur papier. Et donc l'idée d'UP 8 était de dessiner l'architecture, briques par briques. Donc un enseignement basé sur l'observation, le dessin exact. C'est-à-dire il n'y a pas un dessin technique et un dessin d'architecture : il y a un dessin tout court. Et ça, ça m'a beaucoup servi par la suite parce que...je reconnais qu'une partie de mon travail ensuite est venu de cette philosophie de ne pas distinguer le dessin technique du dessin d'architecture, et que la représentation exacte et détaillée fait partie de l'enrichissement de l'architecture. Ça m'a été inculqué durement mais je l'ai retenu.

- *Et dès les premières années vous receviez l'enseignement de Bernard Huet, mais que Huet, sur cette idée de l'architecture urbaine et l'influence des architectes italiens ?*

- C'est la troisième année. En tout cas, pour moi, c'est arrivé en troisième année – si je me souviens bien parce que je me mélange un peu. Mais je pense bien que c'était la troisième année, euh, avec Bernard Huet et Serge Santelli qui était son assistant – on va dire. Son élève-assistant. C'était Bernard qui faisait le programme générale et...[...coupure de son...] c'était Santelli. Ça a toujours été un enseignement assez scolaire, assez exigeant. C'était une constante. Et c'était vrai avec Santelli...

- *C'est-à-dire scolaire ?*

- Et bien, c'est-à-dire qu'il y a des devoirs à rendre [rires], des choses à rendre, des échéances, et puis ça passe ou ça ne passe pas. Il y avait un suivi très étroit de ce qu'on faisait. C'est ce que j'appelle scolaire. Je sais qu'il y a d'autres écoles où ce n'était pas le cas. Il y a toujours eu une forte exigence. Et à vrai dire, cela ne m'a pas trop gêné, mais après coup, je trouve que c'est [...coupure de son...] indispensable. Et je vois l'enseignement aujourd'hui ; par exemple, au Maroc, on n'a pas cette exigence.

- *Ab bon ?*

- On n'a pas le même niveau d'exigence et donc la [...coupure de son...] s'en ressentira. Et largement.

- *Parce que du coup, vous enseignez ?*

- Bin j'ai un petit peu essayé mais...mais la méthode UP 8 ne prenait pas [rires]. Il n'y avait pas d'adhésion naturelle à l'exigence, donc j'ai laissé tomber.

- *D'accord, mais c'est quelle méthode, en dehors du manque d'exigence ?*

- Bin en fait, à UP 8, l'exigence, c'était les ¾ du programme. Après les idées et tout ça, ça vient en plus. Mais voilà, l'exigence de produire des projets à intervalles réguliers, des projets bien finis, bien dessinés [...coupure de son...] chaque trait, en fait. Ce qui était demandé à UP 8 en particulier, c'est de justifier : le geste gratuit était éliminatoire. C'était une exigence, une éthique de l'architecture, parce qu'en fait, c'était lié aussi aux idées de Bernard Huet. Mais bon, même la partie moderne – disons – d'UP 8, la partie d'UNO/Ciriani, ils étaient dans la même philosophie pédagogique, on va dire. Mais c'est sûr que Bernard Huet, son discours sur la modestie de l'architecte, pour ne pas dire la modestie de l'architecture qui est nécessaire dans la ville...un discours d'une architecture dans la ville, ce n'est pas une architecture dans l'espace, c'est une architecture dans l'espace urbain, et donc la nécessaire primauté de l'urbain sur l'architecte, sur son œuvre ou sur son égo. Donc on a été imbibé de cette philosophie. Et l'exigence de dessin en faisait partie, mais aussi la rigueur : l'architecte, ce n'est pas un artiste libre de ses mouvements ; tout doit être justifié, et techniquement, et architecturalement. Et comme je vous ai dit, le geste fantaisiste ou gratuit était sévèrement [...coupure de son...]. Et j'ai perdu un semestre sur un projet qui était pas – comment dire ? –très folichon, d'aménagement du métro aérien au Quai de la gare ; il fallait dessiner toute la station avant de rajouter sa création – on va dire - et [...coupure de son...]. Donc on nous a habitué à l'idée que d'abord il faut réellement saisir la réalité de l'existant très en détails, et puis son intervention, elle est modeste, elle est réfléchie. Et j'ai quand même raté le coche, j'ai quand même perdu ce semestre parce que...je sais pas, quelqu'un dans le jury a estimé que ce n'était pas assez justifié, que le geste n'était pas assez justifié. Bon.

- *Bon, il y a une part de subjectivité dans tout ça aussi...*

- La subjectivité est...J'ai rencontré cette prof une dizaine d'années d'après, parce qu'elle a fait venir des étudiants chez moi [rires]. Et évidemment, elle ne se rappelait pas de cet épisode puisque c'est elle qui m'avait sacqué, et elle me dit « de toute façon, t'en es pas mort ; t'es plutôt un bon architecte. A l'époque, j'ai bien fait [rires] ».

- *C'était qui ? [rires]*

- Bin, en plus, elle n'était même pas architecte, mais c'était la terreur d'UP 8, c'était...Elle s'appelait [Ginette] Baty-Tornikian.

- *Ab oui...*

- La terreur d'UP 8...Alors, elle faisait un peu office de gourou dans ce jury, et je ne sais pas pourquoi ça lui a pris de...ça faisait partie de l'enseignement à UP 8, c'est que vous avez beau travaillé beaucoup, vous êtes peut-être doué, mais vous allez quand même faire des erreurs, et vous allez les payer. [...coupure de son...] Et même si ce n'est pas une erreur et que vous êtes...brimés, ce n'est pas autre chose...et bien même si on vous sacque dans un jury, et bien, ça fait partie de l'apprentissage de l'architecture : il y a des situations arbitraires, voilà, il faut apprendre à faire avec.

- *Oui, effectivement, c'est un bon exercice pour l'après, dans la vie professionnelle...*

- c'est ce qu'on nous a dit [...longue coupure de son...] Allo ?

- *oui, excusez-moi, ça coupe..*

- oui, non, je disais qu'ils appelaient ça la méthode petit chien.

- *La méthode petit chien ?*

- oui, oui, on jette un chien à l'eau, il apprend à nager – ou il coule [rires].

- *C'est une façon de voir...un peu dure.*

- Bin en fait, UP 8 avait voulu reprendre une partie des Beaux-Arts [...longue coupure de son...]

- *tout en voulant faire rupture dans le discours...*

- [...coupure de son...], le beau geste gratuit était absolument proscrit. Euh, ce qui n'était pas le cas à l'école des Beaux-arts. Donc de ce côté-là, c'était...Mais il y avait d'autres aspects qui étaient...Voilà, en particulier, cet...il y avait une certaine intransigeance. C'est-à-dire que les jurys de semestre, les jurys d'architecture, ce n'était absolument pas acquis d'avoir son semestre, quel que soit la masse de travail. Et il y avait cette notion que ça n'a rien à voir avec le travail, ça n'a rien à voir l'effort. C'était, voilà...vous avez [...coupure de son...]. Et les profs aussi se battaient entre eux. On pouvait parfois en faire les frais : si dans le jury, il y avait une discussion houleuse qui se déclarait et que vous étiez au milieu, bin vous en faisiez les frais.

- *j'imagine...*

- Mais ça avait été intégré à la pédagogie de l'école. Voilà, ça fait partie de la formation des architectes : il y a un débat et on ne sait pas ce que le débat va produire ; est-ce que le parti était intéressant ou pas ? Bon voilà. On peut perdre si le parti n'est pas compris.

- *Oui, et avant de commencer...donc en troisième année, vous êtes dans un atelier avec Bernard Huet et Serge Santelli, mais ce n'est qu'en cinquième ou sixième année que vous rejoignez l'atelier Maghreb de Serge Santelli ?*

- non, en troisième année, tout de suite. Je l'ai fait en troisième...Moi, je l'ai fait deux années de suite [...coupure de son...]. Deux années de suite, je pense troisième et quatrième. Euh, le premier, le premier...je crois que j'ai dû participer au premier « ville orientale », au tout premier.

- *Celui à Tunis ?*

- Non, c'était Mahdia. Le premier.

- *Ab en 1979 ?*

- Euh je suis sûr qu'on a commencé par Mahdia et je devais être [...coupure de son...].

- *Alors, c'est vrai que...ce n'était pas des séminaires d'été plutôt ?*

- Oui ! C'était ça oui. C'était plus qu'un mois – un bon mois, euh, en été.

- *D'accord, avec des étudiants aussi de l'ITAAUT du coup ?*

- Exactement. Euh oui, à Mahdia, ils étaient là. On a fait un atelier commun. Et ensuite, l'année d'après, c'était Tunis, la médina de Tunis. Euh, et le premier à Mahdia, il y avait eu aussi...une sorte de présentation des projets, et du travail, parce qu'il y avait une partie travail et une partie projet. C'était très productif parce que la médina de Mahdia...A une douzaine ou une quinzaine de personnes, on avait quasiment couvert le relevé de toute la médina. Et alors, ce qui était intéressant, c'est qu'on a pu présenter les travaux dans la [...coupure de son...] la ville. Le [mot inaudible], c'est une sorte de grande antichambre voûtée, et donc – si je me souviens bien – on avait fait un accrochage. Un accrochage des travaux. Et puis, il y avait aussi une sorte de petit séminaire, et à ce séminaire, sont venus des gens de différentes [mot inaudible], mais aussi il y avait quelques invités...je me souviens de quelques invités, des professeurs ou des architectes, invités.

- *D'accord, comme qui par exemple ?*

- bin, alors, je me souviens de quelqu'un qui deviendra le directeur de l'école d'architecture au Maroc, le premier : Saïd Mouline. A l'époque, il habitait encore en France. [...coupure de son...] Et donc il avait écrit un petit papier, il avait été invité. Je sais que, moi, j'étais en contact avec un architecte, l'architecte de ce qu'on appelle la division de l'urbanisme de la ville de Marrakech. Et il était venu. C'était un coopérant belge [Jean Hensens ?]. Euh fonctionnaire...et il était venu. Alors je ne me rappelle pas comment ça avait été organisé, mais toujours est-il qu'il était venu à la fin de nos travaux. Je ne me rappelle pas, je pourrais retrouver mais bon...et ensuite, alors peut-être pas un accrochage, mais on avait fait un petit fascicule qui avait été présenté à l'IFA.

- *oui, le bulletin d'information architecturale ?*

- voilà. Donc après chaque workshop, voilà, on produisait un résumé des travaux. Je m'en souviens bien. On était très lié à l'IFA parce qu'il y avait beaucoup de conférences, de...L'IFA nous servait un peu de plateforme entre les différentes écoles qui participaient.

- *Oui, et quand vous avez commencé, il y avait déjà le cycle de conférence animés par Jean-Charles Depaule et des cours de Brian Bruce Taylor et Charles Goldblum ?*

- Alors, Goldblum, je ne me rappelle pas. Taylor, oui, puisqu'il était à UP 8. Depaule, aussi, je me rappelle. Et ça, ça se passait à l'IFA. Donc c'était quand même...non seulement le workshop de l'été, mais même dans l'année, il y avait des prolongations. Enfin, il y avait une intense activité de...un débat, il se passait beaucoup de choses autour de « Ville orientale ».

- *Mais si c'était pendant l'été, cela voulait dire que pendant l'année, vos ateliers de projet n'étaient pas liés à « Ville orientale » ?*

- Alors je pense... il faudrait que je retrouve, je n'arrive pas à me rappeler... Dans l'année... si on faisait au moins... Si, je sais que sur Tunis, j'ai fait un projet, et je pense que c'était plus que le workshop parce que le projet, on ne le fait pas en quelques jours.

- *Justement, dans ces fascicules de l'IFA, j'ai trouvé celui sur Tunis et il y a un projet de vous avec Mohamed Berdaï...*

- Ah oui ? [rires] Bin je voudrais bien le retrouver. [...] oui, enfin pour vous dire, que moi... ce workshop était vraiment fantastique ; en particulier le premier qui m'a laissé des souvenirs les plus forts, même si après Tunis, c'était aussi très, très bien. C'était vraiment une méthode d'apprentissage pour les architectes formidable, vraiment formidable.

- *Le fait de faire ces relevés sur le terrain pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, et ensuite de proposer un projet ?*

- Moi, je venais de Marrakech, donc c'est une matière que j'avais sous la main à Marrakech. Euh, j'aurais pu aller dans la médina, je veux dire... mais c'est d'être dans ce workshop à Mahdia qui m'a fait découvrir la médina. Alors que j'en avais une sous la main à Marrakech. Parce que c'était l'immersion complète, avec les professeurs qui étaient là, beaucoup d'étudiants, des débats... euh, je veux dire c'était vraiment une confrontation, et puis le projets derrière, tout ça, ça, ça m'a fait vraiment connaître ma propre culture – que j'ignorais jusque-là, parce que jusque-là j'étais focalisé – disons – sur le Mouvement moderne. C'est à ce moment-là aussi qu'on a vraiment compris le message de Bernard Huet.

- *Il était là du coup à Mahdia ?*

- oui, oui. Et oui, c'est-à-dire que c'est vraiment un enseignement qui se fait sur le terrain, en réagissant à des situations ou à des configurations, des explications qui tiennent à l'histoire, qui tiennent à... C'est vraiment un moment fondateur. Et comme je vous dis, pour moi, je l'ai utilisé... ça m'a servi de guide pendant toute ma carrière, cette immersion dans la médina et d'avoir compris – ce que je n'aurais pas compris à Paris, et ce que je n'aurais pas compris non plus chez moi, à Marrakech... il a fallu rentrer comme ça, dans une ville que je ne connaissais pas, et l'étudier, pour vraiment comprendre rapidement la cohérence de cette civilisation et de l'architecture – qu'on pouvait toucher encore – qui était encore parfaitement authentique à cette époque-là. La ville de Mahdia était miraculeusement préservée de toute... Vraiment, elle était dans son jus. Et la totalité de la ville, pas quelques maisons par-ci, par-là. Lorsqu'on va à la mosquée, lorsqu'on va au hammam, lorsqu'on fait la sieste sur la place du village, euh, vraiment tout était d'une authenticité parfaite. Alors que... c'est ça, pour moi, qui a été la chose déterminante : c'est de comprendre la cohérence de tous les..., c'est-à-dire que la ville était le résultat d'une histoire, le résultat de pratiques qui n'étaient pas seulement architecturales, mais qui étaient constructives, qui étaient culinaires, sociétales, musicales, enfin tout. On pouvait voir – on a eu de la chance, parce que, je crois que ça va devenir de plus en plus difficile –, on a eu la chance de voir, de vivre un moment complet.

- *oui, des workshops de cette durée avec une immersion pareille, de nos jours c'est assez rares.*

- Ah bon ? Ce n'est pas très compliqué à mettre en œuvre pourtant.

- *Bin financièrement, je pense... En général, les voyages durent maintenant plutôt une semaine.*

- oui, alors ce qui a fait le caractère probablement, c'est le un mois. Un mois pour vraiment avoir une expérience. Ce n'est pas du tourisme, ce n'est pas... c'est déjà un séjour, un mois.

- *Mais du coup, comment ça se passait ? Vous étiez hébergés par des habitants ? Par...*

- Bin il y avait des petits... oui, peut-être que certains étaient chez l'habitant. Euh, on avait des petits hôtels, pas chers, qui étaient dans la ville. Mais c'était comme si on habitait dans la ville, rapidement : on avait nos habitudes, on connaissait les voisins... D'abord, on est rentré dans toutes les maisons. Il faut imaginer que notre équipe est rentrée dans toutes les maisons de la ville. Donc toute la ville nous connaissait.

- *Ce qui a dû participer aussi au fait qu'au bout d'un moment les gens vous ouvrent leur maison plus facilement.*

- bin, bizarrement, on dit que les maisons maghrébines sont très fermées : bin, bizarrement, on est rentré dans toutes les maisons. Et pas deux minutes, parce qu'on entrait dans une maison, on faisait quelques photos, et puis on avait notre décamètre et on faisait un relevé. Un relevé : tout mesurer, tout dessiner, faire les coupes. Euh, ça prenait... ça pouvait prendre une matinée ; on squattait chez des gens pendant une bonne matinée à chaque fois. Donc étonnamment, aucune maison n'est resté fermée. Euh, je ne suis pas sûr qu'on puisse le refaire [rires].

Bon les gens savaient qu'il y avait une équipe de jeunes architectes qui était dans la ville – tout le monde le savait – et donc, on tapait à la porte ; « ah oui, si vous êtes l'équipe, bon très bien, allez-y ».

- *Et à Mahdia, il n'y avait des étudiants d'UP 8 ou il y avait d'autres UP parisiennes ?*

- Non, il y avait d'autres UP puisque c'était un programme inter-UP. Il y avait 3 ou 4 écoles associées.

- *Oui, je pensais que cela avait commencé avec Tunis...*

- oui, bon alors là, là vous me posez une colle, parce que est-ce que à Mahdia ça avait commencé ? Je ne fais pas la différence. Mais les étudiants de Tunis étaient déjà à Mahdia.

- *Du coup, les équipes étaient mixtes ou c'était une équipe d'étudiants de Tunis et une équipe d'étudiants de Paris ?*

- bin, ça m'a pas marqué qu'il y ait eu vraiment une fusion, ça m'a pas marqué. Moi, par exemple, j'ai plutôt travaillé avec des étudiants d'UP 8. D'ailleurs, ça m'amuserait de retrouver un certain Martini, si vous le retrouvez [rires].

- *Martini ? Euh ça ne me dit rien, parce que j'ai la liste des étudiants pour Tunis mais je ne l'ai pas pour Mahdia.*

- Et puis, bon, on a tous fait en plus après le workshop, on a tous gambadé à travers la Tunisie. Donc, bin avec Martini justement, on est allé à Sfax et à Djerba, enfin, on a crapahuté partout.

- Ça vous a permis du coup de voir les différences entre les médinas à l'intérieur même de la Tunisie.

- oui, euh, Tozeur, Nefta, tout ça. C'était vraiment un enchantement. Ça a été vraiment un enchantement de bout en bout. La découverte de l'architecture tunisienne avec tout son raffinement constructif, toutes les subtilités, tout ça. Il fallait y vivre pour les voir, pour ne pas passer à côté [...coupure de son...].

- Et je suppose qu'il y a des différences, par rapport à la culture, entre l'architecture tunisienne et l'architecture marocaine...

- bin oui, parce que la Tunisie est réellement méditerranéenne, elle est andalouse et méditerranéenne. Euh le Maroc n'est pas vraiment méditerranéen, il est andalous et berbère. Donc non, oui, cela fait une grande différence. Une grande différence mais en même temps, cela permet de comprendre que les racines sont communes. C'est-à-dire qu'on identifie finalement mieux les racines, en ayant deux versions d'un même tronc. Donc c'était aussi un effet révélateur : c'était différent mais en même temps c'était fondamentalement pareil. Je ne sais pas si j'ai bien expliqué la chose [rires].

- Si, si je comprends [rires]. Et du coup, ces deux ateliers, vous, vous les avez réinvesti pour votre diplôme ?

- Alors, euh, oui, je pensais le faire. Et j'avais commencé, j'ai fait une recherche sur au moins six mois... J'avais fait une recherche en bibliothèque, etc. pour faire une sorte de compilation de vocabulaire de l'architecture maghrébine, des éléments de l'architecture maghrébine à travers tout ce qui avait déjà été publié, euh, en France en particulier. Et donc je fais cette énorme compilation en bibliothèque... Mais bon, c'était trop ambitieux. Huet m'avait prévenu que c'était l'œuvre... que c'était un travail de titan. Mais bon, moi, j'étais bien décidé à le faire. Une sorte de dictionnaire raisonné. Bon ça m'a beaucoup amusé, mais bon, je me suis quand même cassé les dents au bout d'un moment ; j'ai été dépassé par le sujet, quoi. [...coupure de son...] C'était un prolongement un petit peu du travail qu'on avait fait à Tunis.

- Mais vous avez décidé de le faire avec Bernard Huet plutôt que Serge Santelli ?

- Bin le grand professeur, c'était Bernard Huet. Et Bernard Huet avait aussi le goût de cette architecture, le goût de cette culture architecturale. Bon, il avait aussi le goût de l'architecture baroque, Renaissance, etc. C'était quelqu'un qui dominait beaucoup de sujets. Et donc j'ai gardé... Donc il y a eu cette tentative-là. Bon, au bout d'un moment, on voyait que je n'allais pas y arriver. Et en fait, je suis rentré au Maroc pour continuer à travailler dessus pendant l'été, et je suis parti brusquement sur autre chose.

- D'accord...

- C'est-à-dire que je suis parti... j'avais l'autre corde à mon arc, qui était la recherche sur l'architecture de terre, euh, que je cultivais depuis la deuxième année. Mais un peu en parallèle parce que, ça, ça n'intéressait [...coupure de son...] Bernard Huet : la culture constructive en terre, bon, ce n'était pas son truc. Je l'avais développé un peu de différentes manières. Et donc quand je suis... plutôt que de faire mon diplôme sur ce dictionnaire raisonné de l'architecture arabe ou maghrébine, je me suis retrouvé à construire en terre. Euh, j'ai pris un chantier. J'ai pris un chantier expérimental de constructions en terre, et puis, ça a débouché 4 ans et quelques après sur un diplôme sur l'architecture en terre.

- Un chantier d'un projet que vous avez conçu ou un chantier que vous avez observé ?

- En fait, j'avais donc cette idée de construire en terre, et j'ai de bonnes connaissances - disons - techniques chaudronneries... parce que mon père dirigeait une usine, donc j'avais accès à toutes les techniques métal, et les années précédentes, j'avais déjà mis au point une presse à blocs de terre compressée.

- D'accord !

- Donc, j'avais cette presse que je voulais expérimenter, et donc j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit « banco, tu me construis une maison avec ta presse ! » Et donc, j'ai tout abandonné et je me suis occupé de ça. [...coupure de son...]. Et chaque année, j'allais voir Huet qui se désespérait [...longue coupure de son...] : « tu vas jamais faire ton dictionnaire machin, tu vas jamais le faire. Euh, puisque tu as commencé à dessiner des maisons et tout, rends compte de ton expérience, et tu finis - parce qu'on peut pas maintenir un diplôme pendant 5 ans de préparation ». Et c'est comme ça qu'on a fait, au bout de 4 ou 5 ans, j'ai présenté les... j'ai fait un diplôme en présentant les projets et les techniques que j'avais mises en œuvres, dont certaines étaient originales, enfin disons que c'était des avancées techniques, on va dire, ou architecturales. Et donc j'ai présenté un diplôme avec voilà... Parce que j'aurais pu ne pas le passer ; je m'étais retrouvé avec 200 ouvriers que je devais payer chaque semaine, donc c'était très difficile de faire un diplôme dans ces conditions.

- Vous étiez entrepreneur...

- oui. Là, oui.

- Avant d'avoir votre diplôme d'architecte, et vous gériez une entreprise de 200 artisans ?

- oui [rires], c'était... Bin ça faisait partie de l'expérience terre. C'est-à-dire que de la même manière qu'il avait fallu fabriquer la presse pour pouvoir produire des blocs... C'était une des techniques ; c'était celle que j'avais... voilà. Euh, j'avais choisi cette technique parce qu'il y avait un aspect mécanique qui me plaisait bien. Donc de la même manière que j'avais fabriqué la presse, ensuite il a fallu l'utiliser. Et puis, dès le début, c'était évident que les plans ou dessins que j'allais faire, que personne n'allait se hasarder à les construire, parmi les entrepreneurs classique, quoi, je veux dire... Donc il a fallu... Je me dis « bon, c'est pas très grave, je vais enrôler quelques paysans du coin et on va... ». Et puis, voilà, ça a fait boule de neige ; cette équipe a grossi ensuite. Des commandes d'autres maisons sont arrivées, que j'ai accepté, et voilà [rires].

- Je ne connais pas bien l'histoire des techniques constructives en terre, mais faire des briques en terre compressée, ça se faisait déjà ou c'était novateur ?

- Alors, en fait, ça s'est fait à Marrakech dans les années 60. Et j'avais eu l'occasion de... Bon, comme tous les étudiants, on avait tendance à aller aux services de l'urbanisme pour récupérer des documents d'études, etc., donc... et on était plus ou moins accepté

à l'époque. Euh, je vous ai dit que [Michel] Van der Meerschen, l'architecte de l'urbanisme, était devenu un ami. Et donc, l'urbanisme à Marrakech avait dans les années 60, 62, avait fait une très grande opération de constructions en blocs de terre compressée, avec des machines et des méthodes qui avaient été recommandées par l'ONU – l'ONU-Habitat.

- oui, comment elle s'appelle cette opération ?

- Alors, cette opération s'appelle Daoudiate, 62 ou 63, je crois. [...] Donc, moi, j'avais trouvé une de ces machines – en piteux état, mais j'avais trouvé une des machines. Je l'ai photographié, j'ai fait le relevé. Et je me suis dit que j'allais en fabriquer une, mais une meilleure, avec un objectif de doubler le rendement de cette machine-là, et avec un mécanisme plus sophistiqué. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai dessiné – je pense quand j'étais en troisième année -, j'ai dessiné ce mécanisme, cette machine avec son mécanisme, et ensuite, je l'ai fait réaliser. C'est pour ça que quand je suis arrivé au diplôme, j'avais déjà une machine sous la main. Mais ensuite, quand j'ai eu la possibilité de construire, je n'ai pas utilisé uniquement cette machine, mais j'ai commencé à essayer d'introduire toutes les techniques, euh, connues de la construction en terre, c'est-à-dire l'adobe, la terre cuite aussi, et la brique sarrasine, euh, que j'ai fabriqué aussi. Parce qu'en fait, tout ça, c'est... Moi, j'ai toujours aimé fabriquer les choses, donc je suis allé dans la fabrication.

- Et du coup, vous aviez des relations déjà – même s'il était naissant – avec le CRATerre ? ou, par exemple, est-ce que Jean Dethier était toujours au Maroc à cette époque ?

- Jean Dethier avait quitté le Maroc depuis longtemps, mais j'avais vu, j'avais vu, hum, l'expo de 81 à Beaubourg. Bon [...coupure de son...] monde. Euh, j'avais des relations avec le CRATerre quand j'étais étudiant ; j'étais allé les voir, et quand j'ai commencé, c'est eux qui sont venus me voir. Ils sont venus me voir, et je suis encore reparti à Grenoble – je pense que c'était au tout début de mes chantiers. Et on s'est observé pendant quelques années comme ça.

- D'accord, en fait, vous avez eu avec Bernard Huet et Serge Santelli un enseignement plutôt sur l'histoire de la ville, avec les usages et tout ça, et par contre, c'est plutôt en autodidacte que vous vous êtes intéressé aux systèmes constructifs et à la terre ?

- oui, c'est le... on peut dire ça comme ça parce qu'à UP 8, la construction en terre, ce n'était pas du tout l'objet. Non, c'était vraiment autonome, euh, vraiment autonome. Mais dans la construction en terre, j'ai tiré vraiment un très grand profit de l'enseignement du dessin - comme je vous disais tout à l'heure - briques à briques. On nous a obligé à dessiner des façades entières briques par briques ; ce n'est pas une image, c'est vrai, hein. On devait dessiner toutes les briques [rires]. Et... Mais j'ai compris cet enseignement parce que je l'ai beaucoup utilisé parce que l'architecture de terre, c'est aussi une grande rigueur constructive. Ou alors c'est du n'importe quoi. Mais si on veut faire quelque chose qui tienne la route il faut une grande rigueur constructive. Et le dessin, cette manière de dessiner en allant, euh, en détaillant les éléments, les matières, les matériaux, ça m'a permis de faire une architecture qui respecte le matériau et, euh, les lois de l'apesanteur, on va dire. C'est-à-dire que l'architecture, c'est le reflet des efforts dans la nature, et sur les matériaux. C'est pas... Et donc ça, ça a orienté tout mon travail ; les deux parties : c'est-à-dire, en fait, il y avait le côté matériaux et le côté « culturel », et c'est les deux qui m'ont permis, bin, de créer quelque chose.

- Et avec cette idée dès le début que cela pouvait être une réponse plus écologique ? Ou l'écologie n'était pas encore un discours très répandu chez les architectes ?

- Alors au tout début, au tout début, il y avait... Bon d'abord, le fait de s'intéresser aux médinas et de comprendre leur valeur, le fait de vouloir faire une architecture modeste – ça, ça vient de Huet -, c'est-à-dire que la tradition n'est pas rejetée, la tradition constructive est un vivier dans lequel il faut puiser, et les formes urbaines doivent tenir compte de leur contexte culturel. Donc ça, c'était très fort, et pour l'architecture en terre, cela m'a beaucoup aidé parce qu'au lieu de partir dans toutes les directions, je suis parti dans l'idée qu'il fallait, pour des raisons culturelles et pour des raisons techniques, puiser dans le patrimoine, le savoir-faire, les gestes, les coutumes – on va dire, presque – de l'architecture traditionnelle. Et ensuite, le faire évoluer avec le besoin ; tout dépendait du besoin. La modernisation... la modernisation n'était pas un but en soi. C'était un moyen de faire des choses plus grandes, plus hautes ou plus... confortables. Alors, maintenant votre question était plus pointue que ça...

- C'était par rapport à l'écologie ; est-ce que la dimension écologique du matériau terre est intervenue dès le départ ?

- Alors pas vraiment sous cette forme-là ; sous une autre forme, c'est... j'avais lu le livre d'Hassan Fathy en deuxième année, *Construire avec le peuple*, et lui aussi prône cette modestie dans... cette modestie, la forme juste. Bon, il y a tout cet humanisme – disons – de l'architecture traditionnelle qu'il explique bien et auquel j'ai adhéré. Et donc il y avait l'idée [...coupure de son...] dans Construire avec le peuple, c'est que, effectivement, c'était un des moyens du développement. Que le développement pouvait... C'est-à-dire qu'il y avait l'idée – en tout cas, à l'époque, elle était assez répandue – l'idée qu'il fallait refaire... que chaque pays devait refaire – peut-être en accéléré – mais devait quand même refaire le parcours de modernisation. Il ne fallait pas sauter les étapes, en adoptant des standards tout fait simplement parce qu'ils étaient prêts à l'emploi. Donc c'était une sorte de combat – on va dire – culturel, et en même temps un combat économique. Enfin... c'est, et de l'économie politique, et de la culture, de dire on se réapproprie les choses, on les fait évoluer, en accéléré mais on ne saute pas les étapes. Et donc, construire en béton armé, c'était évident que c'était une acculturation, une énorme acculturation. Il suffisait de voir ce qui était produit pour dire « mais c'est pas possible ! ». Lorsque j'étais à Mahdia, j'ai vu des maisons très modestes, j'ai vu des maisons – on pourrait peut-être dire – presque misérables, mais dans lesquelles il n'y avait aucune faute, aucune faute de goût, aucune faute architecturale : c'était la perfection-même, quelque soit la modestie de l'objet. Et dans le monde moderne du Maroc à ce moment-là, tout heurté l'œil, tout heurté l'intelligence.

- Dans les années 1980, au Maroc, il y avait encore toujours l'influence du GAMMA par exemple ? Et d'Ecochard, etc. ?

- Non mais ça, ce n'est pas ce qui est gênant, ce n'est pas le genre de chose qui peut être gênant. Ce qui peut être gênant, c'est la production du tout-venant soit disant moderne, mais qui n'est pas moderne, qui est simplement en béton armé, c'est tout. C'est évident que la production de ces architectes visionnaires a été utile, a été utile et reste... a sa pertinence. Même s'ils ne se sont pas rendus compte, à l'époque, ils ne se sont pas rendus compte – justement – qu'ils voulaient sauter des étapes : sauter des étapes dans le développement et penser être universel tout de suite en étant simplement mondialisé. Ils n'étaient pas universel, ils étaient mondialisés. C'était le début de la mondialisation. Et ça, moi, j'ai vite été vraiment militant contre ça. Pas contre les bons exemples de la modernité, mais contre les avatars de la modernité.

- D'accord... Parce que la politique publique, à cette époque-là au Maroc, c'était construire vite, rapidement et pour le plus grand nombre...

- Euh... je parle du résultat. Maintenant, la politique, je ne saurais pas dire s'il y avait vraiment une politique pour faire autrement. Mais c'est une lame de fonds : la modernité, c'est une lame de fonds. En matière d'architecture, Bernard Huet, c'était le dernier des Mohicans, finalement. Après ça, il a été dé... Après ça, on n'en a plus parlé. La résistance à la modernité, euh, brutale ; Huet, c'était le dernier rempart – après ça, ça a cédé... il y a une bonne modernité, mais la plupart du temps, la modernité, elle est maniée par des apprentis sorciers, par des... ou par des gens qui n'ont pas la capacité des maîtres, mais qui y vont quand même ! C'est ce qui s'est passé au Maroc. C'était une production, euh, une production en béton armé parce que tous les autres matériaux sont trop difficiles à manier, donc on a manié celui qui était le plus facile à manier, qu'on enseignait dans les écoles d'ingénieurs, et puis voilà. Donc...

- Et sans vouloir faire des catégories, au Maroc à cette époque, les architectes étaient plutôt Marocains ou c'était des coopérants français ou d'ailleurs ?

- Non, c'était le début de l'architecture par des Marocains... dans les années, fin des années 80. C'était déjà les premiers architectes sortis des écoles françaises. [...longue coupure de son...]

- Ah je ne vous entends plus...

- Je disais que l'enseignement dans les écoles françaises, à cette époque-là, pouvait être même très mauvais. En fait, il était particulièrement mauvais, euh, lorsqu'il a été... lorsqu'il a été formateur des architectes du Tiers-Monde. C'est-à-dire que UP 8... UP 6, par exemple, pour le comparer : UP 6 était d'un laxisme tel qu'on a distribué des diplômes DPLG à beaucoup d'architectes du Tiers-monde, et du Maroc en particulier - mais il y avait d'autres écoles du même genre -, et donc on a eu des architectes qui ne maîtrisaient pas, euh, qui ne maîtrisaient pas leur art, leur métier. Et le résultat, bin c'est une catastrophe nationale.

- Bin par exemple, parmi tous les enseignants que j'ai rencontré, il y a cette question qui émerge : est-ce qu'il faut faire un enseignement de spécialisation par rapport aux problématiques du Tiers-monde pour vraiment former les futurs architectes à construire dans ces pays, et donc spécialiser, ou est-ce que c'est juste un enseignement où il faut mettre en avant les spécificités culturelles, géographiques, etc. de ces pays, mais cela n'en fait pas pour autant une spécialisation et ces architectes peuvent construire aussi bien dans les pays occidentaux que dans les pays non-occidentaux...

- Ah, ce n'est pas à ça que je pensais. Moi, je dis que l'enseignement a été de mauvaise qualité, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas suffisamment appris leur métier pour être autonome et pour pouvoir créer dans leur pays ; faire l'adaptation dans leur pays. Parce que, c'est un effort supplémentaire de... Vous avez un enseignement qui est – on va dire – universel – c'est pas important : si la qualité de l'enseignement est bonne, vous pouvez aller n'importe où et vous allez refaire votre logiciel pour produire dans le pays concerné ; par contre, si vous n'avez pas les outils, si vous ne maîtrisez pas bien le dessin, si la technique vous rebute, si la méthode de projet n'a pas été vraiment acquise, et bien, vous faites du bavardage, vous faites un diplôme bavard, et donc des gens arrivés avec des manettes entre les mains, ils font une mauvaise architecture. [...coupure de son...].

- Donc il n'y a pas de spécialisation, il faut une bonne formation, et une fois qu'on l'a, on est capable d'adapter à tout terrain ?

- Exactement, exactement. Il n'y a pas mille manières d'apprendre l'architecture, il y a la bonne et la mauvaise.

- Et UP 8, c'était la bonne ?

- UP 8, par son exigence, c'était la bonne... Je dis que c'était la bonne après-coup. Sur le moment, on considérait qu'on n'avait pas assez de moyens, qu'on n'avait pas vraiment... Euh, on considérait qu'il y avait beaucoup de déficiences dans l'enseignement, même à UP 8 ! Et les étudiants n'étaient pas contents.

- Comme quoi par exemple ?

- ...non, on avait le sentiment d'avoir des écoles au rabais. Euh, si on comparait avec les écoles d'ingénieurs, on avait des écoles au rabais. Et...

- Par manque de moyens financiers ?

- Oui, bin de toute façon, on savait que les écoles d'ingénieurs avaient des budget par étudiant de 4 ou 5 fois... ils avaient des laboratoires, des enseignants, des conférenciers qui viennent, etc. Nous, on l'avait mais à petite... pas à la même proportion. Et encore, UP 8, avec le recul, je me rends compte qu'on était quand même bien doté ; on avait... c'est-à-dire que pour faire des expérimentations, pour faire... Bon, les écoles d'archi étaient pauvres, quoi ! [...]

Sinon, pour revenir à l'écologie, alors oui... bin, vous savez, l'idée d'Hassan Fathy, il y a tout dedans : c'est-à-dire ce qui est séduisant dans la construction en terre, c'est que vous utilisez juste le matériau que vous avez sous les pieds. Donc cette idée, elle est fondamentalement écologiste. Et dans le refus des... dans le refus de l'industrie du bâtiment, il y a le refus du béton armé, mais il y a aussi le refus des catalogues de l'industrie du bâtiment. Donc moi, ce qui m'a plu dans l'architecture en terre et dans le recours à des artisans, c'est que finalement on travaille avec ce qu'on a autour de soi, avec le bois qu'on trouve localement, avec la terre cuite qu'on est capable de faire localement. Donc on est capable de tout utiliser et de tout mettre en œuvre, et on se rend compte qu'on peut construire sans avoir recours, sans rien acheter sur un catalogue. Et ça... Moi, j'aimais bien fabriquer, et donc voilà... ça a rejoint ce qu'aujourd'hui on appelle l'écologie, mais en fait, c'était simplement du bon sens quand on construit avec ce qu'on a et on évite d'acheter des choses sur le marché international, si on peut s'en passer. Si on peut s'en passer, évidemment.

- Et ça a été bien reçu ? Enfin, vous avez eu des grosses commandes assez rapidement, mais il n'y a pas eu une sorte de communication/ médiation à faire pour faire revenir la terre...

- non, parce que j'ai eu la chance – je pense qu'on peut appeler ça de la chance – de rencontrer des gens, des clients, quoi, un à un. Donc ça n'a pas été un travail de communication, juste le bouche à oreille, et puis de convaincre des gens. Et il y avait déjà, il y a 30 ou 35 ans, des gens qui venaient à Marrakech avec un goût de ne pas se tromper sur les choix culturels... Donc ça existait déjà il y a 35 ans des gens qui appréciaient ça. Voilà.

- *Il y avait une culture, enfin une culture, un peu une pensée du panarabisme au Maroc ?*

- non, pas... Enfin, moi, je n'ai pas été trop concerné par ça, non, je ne m'en rends même pas compte. Non pas tant que ça. Il faut dire qu'au Maroc, le panarabisme est confronté aussi à la berbéricité, ce qui ne fait pas bon ménage [rires]. Enfin disons que [...longue coupure du son...]

Allo ?

- *Oui, là, c'est bon, je vous entend.*

- Bon, on a parlé de l'écologie, voilà. En fait, j'en ai fait sans le savoir [rires]. Et comme beaucoup de gens d'ailleurs à l'époque, on pouvait être écolo sans le savoir. [...]

- *Du coup, vous avez ouvert votre agence en 1987, après ces 4 années...*

- oui, en fait, je l'avais ouvert avant, mais c'était pas une agence d'architecture, mais c'était une agence quand même.

- *oui, et vous avez continué dans cette voie-là, et j'ai vu sur votre site internet que vous avez eu très rapidement un prix Aga Kabn.*

- Alors, non, je n'ai pas eu le prix, j'étais nominé... j'ai eu plusieurs projets qui ont été nominé, ce n'est pas pareil – ou alors c'est mal écrit. J'ai été nominé, c'est-à-dire que j'ai été choisi et ça arrive jusqu'au stade final, jusqu'à la délibération, la short list. Et en particulier, un projet agricole à Ait Ourir, bon, qui était exemplaire – disons. Euh, ça, c'était en 83-84. Bon mes premiers projets étaient très intéressants parce que c'était un défrichage – disons – d'un domaine.

- *Vous étiez le seul au Maroc à construire en terre ?*

- Ah bin, j'étais le seul pendant longtemps !

- *Et de nos jours, vous êtes nombreux ?*

- Je ne dirai pas nombreux, mais il y a beaucoup de gens qui font des tentatives, mais pas de manière suivie. C'est-à-dire ils font un bâtiment une fois parce que c'est à la mode, et puis, ils passent à autre chose.

- *Donc vous êtes l'expert qu'on vient voir si on veut construire en terre ?*

- Alors, en dehors des grands bâtiments ou des projets d'urbanisme qui sont différents, j'ai essayé pour tous les projets – disons – de taille genre villas ou autres, je me suis appliqué à ne faire qu'en terre, des années durant. Donc ça m'a donné un... Voilà, beaucoup de gens savent que je ne ferai pas une villa en béton. C'est une obligation que je me suis donné : quand c'est possible, je le fais en terre – ou je ne le fais pas. Bon, maintenant... j'ai pu tenir ce discours pendant quelques décennies quand même.

- *Et si vous êtes amené à faire un projet ailleurs qu'au Maroc, par exemple dans un autre pays africain, la terre peut être aussi bien mise...*

- bin, si... il faut... Je vais dire que, euh, je ne crois pas tellement à ces projets qui se veulent intégrés et qui se font dans une agence à des milliers de kilomètres. Je n'y crois pas parce que tout ce qui s'est fait dans ce domaine ; je veux dire il y a quand même des tares originels – travailler à distance, euh, parce qu'on maîtrise la technique dans un pays donné, on pense qu'on va pouvoir le faire partout, ça participe d'une idée de la mondialisation qui, moi, me déplaît. Il faut avoir un minimum d'implantation locale pour dire qu'on va construire dans un matériau local. D'abord, parce qu'il y a l'aspect culturel qu'on ne maîtrise pas bien lorsqu'on est à distance. Ensuite, il y a l'aspect technique aussi ; on peut faire des grosses bévues quand on est à distance. Donc, moi, je crois que si... Ce que j'ai fait, c'est-à-dire de travailler avec des artisans dans un lieu que je connaissais bien, et de développer une technique là : ça, c'est pertinent.

Après, d'exporter, c'est possible... J'y ai cru, j'ai été tenté – on va dire – par ça, mais finalement, je me suis toujours gardé d'aller trop dans ce sens-là parce que je vois bien qu'il y a pas mal de gens qui sont basés à Berlin ou à Paris et qui vont faire, généralement pour des ONG ou des... oui, généralement c'est des ONG, c'est des fonds ou publiques ou caritatifs, qui vont faire un projet en Afrique comme une sorte de trophée.

- *Oui... Du coup, vous n'avez jamais travaillé avec ce type d'ONG comme le GRET ou autre ?*

- bin, j'en ai croisé une ou deux au Maroc qui m'ont guéri, parce que j'ai bien vu que le principe même de l'ONG qui vient construire pour faire construire dans un pays du Tiers-Monde, j'ai bien vu que c'était complètement vicié comme philosophie, quoi. Il y a une dimension, euh... inévitablement, ils adoptent des travers détestables. Le fait d'être comme ça, d'avoir l'argent et de venir – j'allais dire en pays conquis, mais bon ce n'est même pas ça le problème... Moi, finalement, j'ai fait l'expérience au Maroc, j'ai été approché par des gens comme ça et j'ai vu que c'était pas du tout ça comme démarche. La vraie bonne démarche, c'est soit l'Etat du pays fait construire, ou une collectivité locale, où on a de vrais acteurs là ; ou c'est le privé, ça, c'est un vrai acteur. Maintenant, les ONG, elles faussent complètement le jeu parce que, bon... elles distribuent de l'argent qui a été collecté... Euh, ce qui les intéresse, c'est de faire la photo pour collecter à nouveau des fonds. Ce n'est pas sain comme... Et d'ailleurs, au Maroc, il y a très, très peu de projets d'ONG qui ont abouti. La ferme d'Ait Ourir que j'ai construit en 84, c'était porté par SOS enfants. Bon, ça, c'est une ONG qui tient la route, mais parce qu'aussi elle avait une implantation locale, elle avait beaucoup de relais locaux. Ce n'est pas vraiment une ONG au sens ONG internationale.

- *Et par contre, dans les programmes internationaux, notamment de l'ONU... vous avez parlé tout à l'heure de l'ONU-Habitat ou le PNUD...*

- Non, je vous dis, j'ai été rapidement contre ce genre de démarche en privilégiant la démarche locale. Donc je me suis coupé peut-être de choses intéressantes mais je n'y ai pas cru. Parce que j'ai eu quelques expériences au Maroc qui m'ont vite montré les limites. Vous savez, je dis toujours que dans le projet... je veux dire si l'architecte n'est pas capable de reposer le problème que lui pose son client – enfin la problématique que lui pose son client -, si on n'est pas capable de le reformuler et d'agir dessus, le projet est à moitié raté. Le projet est intéressant si on réinterroge le besoin du client et on trouve une réponse globale. Si on ne fait qu'une réponse

architecturale, ce n'est pas un bon projet. Donc partant de la commande, si la commande n'est pas légitime – on va dire -, le reste suit. Mais bon, c'est un avis, ce n'est pas...

Non vraiment je me méfie de toutes ces... En plus je vois bien que ça n'impacte même pas. Euh, nous, on a eu une expérience avec CRATerre justement. CRATerre a été nommé dans le cadre de l'opération REXCOOP..

- Ah, c'est Marrakech 83 ?

- oui, voilà. CRATerre a été nommé pour construire en terre au Maroc, construire de l'habitat. Donc c'était un programme qui avait beaucoup de financements français, importants – je ne me rappelle pas les chiffres, mais bon, importants. Euh, des gens de grande qualité qui ont été mobilisés pour cette opération ; bon, CRATerre dont le professionnalisme n'est pas à démontrer. Et tout ce beau monde a réussi à foirer, a réussi à foirer la filière de construction en terre économique.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire que, moi, j'étais là au milieu... D'ailleurs, je m'étais présenté comme entrepreneur parce qu'ils ne voulaient pas de moi comme architecte [rires], à l'époque.

- Parce que vous n'étiez pas encore diplômé ?

- Euh, je n'étais pas diplômé, mais j'aurais été diplômé, on ne m'aurait peut-être pas fait de place ! Mais effectivement, techniquement, je n'étais pas diplômé, mais j'étais là, j'avais déjà construit, j'avais ma machine à blocs que j'avais développée. Donc, lorsque le REXCOOP est arrivé à Marrakech, j'ai halluciné, j'ai pensé que, ça y est, on allait construire [rires] le Maroc comme ça. Et l'opération a quand même foiré. Et elle a foiré, pas parce que ce n'était pas le moment technique ou pas parce que... pour des raisons... elle a foiré parce que c'est la qualité-même de gens extérieurs qui viennent dans un pays, qui mettent de l'argent dans le process, et une fois que l'argent s'arrête, il n'y a plus rien. Il ne s'est rien passé après, mais rien ! J'ai même... je crois qu'en principe j'aurais dû arrêter l'architecture de terre à ce moment-là parce que le champ a été dévasté, quoi !

- Oui, ce discours « on va faire de la formation, on va faire un chantier-école », finalement ça marche peu...

- Tout ça, c'est des belles paroles... Euh, il faudrait analyser cette opération pour savoir pourquoi elle a foiré à ce point, parce que c'était quand même... c'était quand même terrible comme... En principe, ils avaient grillé... et c'est ce qui s'est passé. Du point de vue institutionnel et autre, la filière construction en terre a été grillée, définitivement grillée. Elle ne s'en est pas relevée. Il ne s'est rien passé après ! Et il ne pouvait rien se passer, parce que quand vous faites une opération pilote et qu'elle ne réussit pas à atteindre ses objectifs, et bien, ça y est, c'est fini. Et c'est ce qui s'est passé.

- c'est marrant, enfin ce n'est pas marrant, mais côté France, le programme REXCOOP a considéré que c'était une grande réussite et ça été un des projets mis en valeur lorsqu'ils ont fait une exposition sur le REXCOOP...

- oui, mais qu'est-ce qu'il en est sorti au Maroc ?

- oui, il y a vraiment un décalage, deux visions, deux retours...

- oui. Moi, j'étais pas vraiment partie prenante puisque j'étais entrepreneur, c'est-à-dire que ce que je pouvais pas faire... Moi, j'avais proposé mon... expertise, c'est un grand mot, j'étais débutant. Mais j'ai proposé d'intervenir dans l'opération auprès des uns et des autres. Je l'ai proposé à CRATerre, je l'ai proposé à... Et en fait, on ne m'a pas fait de place. La seule place que j'ai obtenue, c'est d'être entrepreneur ; c'est-à-dire d'acheter du matériel – et même, je ne pouvais pas utiliser la presse que j'avais inventée, il a fallu que j'achète une presse en France, pour pouvoir être entrepreneur de cette opération et construire une partie de cette opération. L'opération-pilote.

- Et comment vous l'expliquez ce manque de place qui vous a été fait ? Une petite guerre des territoires pour la filière terre ?

- Euh tout agent, tout intervenant extérieur apporte plein de mauvaises manières. Et crée une distorsion dans les marchés... Et donc REXCOOP arrive avec des experts, avec toute sorte de sachants. Et puis, s'ils trouvent quelqu'un sur place qui a déjà fait un peu son trou tout seul, euh, c'est la négation de leur utilité. Et donc, ils vont l'ignorer ou le casser. Et moi, ça a été le cas. On m'a dit « non, ces machines bricolées là, on peut pas sérieusement construire comme ça ». Et donc, ça a été [rires], c'était éliminé d'avance. Il a fallu acheter une presse française, qui était aussi expérimentale d'ailleurs, qui m'a coûté... je vous dis pas, le prix actuel en euros, ça serait le prix d'une Mercedes. Il a fallu que j'achète la machine pour pouvoir m'imposer comme entrepreneur. J'étais le seul entrepreneur qui avait cette machine de toute façon.

Donc en fait, on a consommé notre énergie à des sortes de guéguerres. Euh, non, je veux dire, j'ai vu ça de l'intérieur, j'ai vécu ça au jour le jour de l'intérieur et j'ai vu que toutes ces actions qui viennent de l'extérieur, la plupart du temps, elles foirent parce que les gens, ils ont beau être intelligents, compétents et aguerris ; en fait, ils font plein de conneries.

- Il y a une historienne, que vous connaissez sûrement, Catherine Coquery – la femme de Michel Coquery – qui a écrit dans un livre que le problème de tout ces échanges est qu'ils sont liés aux relations internationales, aux relations diplomatiques, alors que si c'était vraiment les acteurs de ces échanges, par exemples les architectes ici, qui géraient ça, ça marcherait beaucoup mieux comme partenariat et expérience.

- Vous savez... Bon, on va peut-être finir avec ça si ça vous va... Il y a eu... Pour illustrer à quel point ça a foiré, pendant cette opération, au lieu de... CRATerre devait réunir et former des compétences locales. Mais au lieu de me tendre la perche – ou à d'autres gens comme moi – qui étions sur le terrain, on va dire, ils ont lié des relations uniquement avec des fonctionnaires ou d'anciens fonctionnaires, parce qu'évidemment, les fonctionnaires, ils se tiennent entre eux, et ils étaient... C'est-à-dire que ces fonctionnaires ont cru qu'en investissant une institution... Ils ont créé une association [...coupure de son...], une sorte de mini CRATerre [...coupure de son...], des architectes-ingénieurs. Bin, ils ont pensé qu'ils allaient faire une OPA sur la construction en terre au Maroc pour une décennie. Et de toute façon, CRATerre n'a pas eu le choix ; ils ont été obligé de les adouber, de leur donner du financement, de l'importance, enfin de la reconnaissance, voilà. Ils n'ont rien fait et ils n'ont jamais rien fait. Mais c'était comme

ça, c'était voilà « le développement va passer par des associations », et en particulier une association qui avait été créée pour l'occasion. C'était complètement bidon, et la suite de l'histoire l'a bien montré. Mais voilà, ils tombent dans des travers... Je veux dire, on tombe dans des travers qui foirent les meilleures bonnes intentions. Du côté du ministère de l'Habitat, tout ça, ils en ont fait une opération de com' mais, en fait, ce qui les intéressait c'était l'opération de com' et d'avoir quelques voyages en France pour visiter l'Isle d'Abeau et autres [rires]. Au final, tout le monde y trouve son compte [rires ironiques].

- *oui, pas tout le monde...*

- [...coupure de son...]. Moi, je sais que la réalité m'a déçu, que ça m'a [...coupure de son...]. Ecoutez si vous voulez refaire une séance, je suis ouvert, si vous pensez qu'on n'a pas épuisé le sujet.

- *Est-ce que je peux vous poser une dernière question.*

- Allez-y.

- *Question un peu idiote, mais est-ce qu'il y a une certaine valorisation d'un diplôme français ?*

- Euh à l'époque oui.

- *Parce que, peut-être que ça ne se faisait pas à l'époque, mais il y avait quand même les écoles de Dakar et de Lomé qui étaient déjà créés, et ce n'était même pas une possibilité ?*

- Non, non, nous, on regarde vers le Nord, on ne regarde pas vers le Sud – en tout cas, à l'époque ! Mais euh... Bon au Maroc, ça a été un peu valorisé les écoles françaises, mais je crois que maintenant ce n'est plus vrai.

- *D'accord, mais vous cela vous a aidé au début ?*

- Arff, je ne suis même pas sûr que l'étiquette école française ait joué vraiment... Non, moi, j'étais dans un domaine tellement marginal – on va dire -, la construction en terre... d'abord, ça n'intéressait personne. Donc on me l'a laissé gentiment [rires], puisque moi, je voulais le faire [...coupure de son...]

Bon si vous voulez, on peut remettre ça si vous pensez qu'il y a d'autres choses à creuser.

L'entretien se finit sur l'hypothèse d'un prochain entretien si nécessaire. Elie Mouyal connaissant Daniel Pinson, j'en profite aussi pour lui demander s'il connaît Mohamed Zakrani, ancien étudiant de l'UP de Nantes installé au Maroc.

Entretien avec Xavier Ricou en visioconférence, le 11 mai 2021, durée : 1h12

Xavier Ricou vit sur l'île de Gorée, une île appartenant à Dakar au Sénégal, à laquelle il a consacré son diplôme d'architecture sous la direction de Patrice Dalix en 1984. Nous faisons donc une visioconférence, mais une mauvaise connexion internet rendra l'entretien difficile avec de nombreuses coupures, ce qui fait que nous n'entendons pas toujours ce que dit l'un ou l'autre et que nous nous coupons parfois la parole. Bien que je me sois déjà présentée lors de la prise de contact par mail, je débute l'entretien en retraçant rapidement mon parcours, le sujet de mes recherches et les objectifs de l'entretien. Xavier Ricou fait partie des personnalités interviewées par Laura Rosenbaum dans le cadre de sa thèse de doctorat « La condition internationale des architectes » (2017), qui a rédigé un portrait de celui-ci sur Archibat, « Xavier Ricou : France-Sénégal, itinéraire d'un passionné », m'ayant aidé à préparer l'entretien.

Xavier Ricou – D'accord, d'accord. Et alors vous avez des questions précises ou vous souhaitez qu'on bavarde sur ces sujets-là ? Comment ça va se passer ?

DA – Alors, j'imagine ces entretiens comme des sortes de récits de vie où j'aimerais – et puis je complèterais avec des questions – que vous me racontiez comment vous en êtes venu à faire des études d'architecture, à rentrer dans cet atelier avec Patrice Dalix, et ce que cela a pu amener dans votre pratique après le diplôme jusqu'à aujourd'hui.

XR – D'accord, d'accord. Euh, je ne suis pas sûr qu'il y ait un fils conducteur très logique dans tout ça puisque [...coupure de son...] mais ça sera à vous de voir ce que vous pourrez en extraire, en tirer. Mais enfin, je peux essayer de raconter ma propre expérience.

Euh, je n'ai pas été – comment dire ? – attiré spontanément par l'architecture. C'était...d'ailleurs [...coupure de son...] bin, pendant toutes mes études d'architecture, j'ai fait tout autre chose que de l'architecture, des petits [...coupure de son...] publicité, n'importe quoi. L'architecture était pour moi [...coupure de son...]. Lorsque j'avais le choix entre plusieurs...Je veux pas dire que j'ai choisi par défaut l'architecture, mais j'ai choisi l'architecture, euh, parce que c'est la première école qui m'a répondu « oui », tout simplement. Je crois que c'est quelque chose comme ça. Donc ce n'est pas une motivation d'enfance. Maintenant, c'est quand même, malgré tout, une...une filière, des études qui me plaisaient, qui m'ont plu énormément et que j'ai [...coupure de son...] beaucoup apprécié parce que ça correspond, ça a correspondu tout simplement à mon tempérament, à ce que j'avais envie de faire. Mais je ne l'avais pas...en tout cas, à cette époque-là – bien que je ne sois pas sûr que ce soit plus clair maintenant -, je ne l'avais pas formalisé ou conceptualisé, voilà.

Bref, j'ai suivi ces études-là, de la première à la quatrième ou cinquième année. Euh, je ne me souviens plus exactement ; je crois que l'atelier de Patrice Dalix, c'était les deux dernières années, hein. Donc jusqu'à la quatrième année, un cursus commun – je veux dire. Peut-être, peut-être qu'avant ça, je peux rappeler qu'une fois qu'on a choisi les études d'architecture, de faire des études d'architecture, il faut aussi choisir son école, et moi, je n'avais pas la moindre idée [...longue coupure de son...]

- Ah, je ne vous entend plus.

- Voilà, UP 1, UP 2, UP 10, UP 15 j'avoue que je [...coupure de son...] ici non plus, donc je suis pris là, j'ai fait mon choix. Donc je suis rentré à UP 1 [...coupure de son...] de cette façon-là, et j'ai suivi les quatre premières années d'étude sans trop me poser de questions. Euh, mais quand même avec un intérêt toujours présent, euh...du fait que...enfin pour, pour [...coupure de son...] les pays du Tiers-Monde, comme je suis né au Sénégal et que j'y ai vécu une grande partie de mon enfance ; j'y retournais régulièrement ; ma mère y vivait toujours. Donc j'avais, j'avais quand même des attaches assez précises avec le Sénégal en particulier, et puis évidemment [...coupure de son...].

- Justement, la question ne s'était pas posée d'entrer à l'école d'architecture de Dakar qui existait encore à ce moment-là ? Ou à l'école de Lomé ?

- [...coupure de son...] tous les jeunes de cette époque-là voyageaient, donc je voyage. Et je n'avais pas spécialement envie ou besoin de retourner au Sénégal à ce moment-là. C'était...c'était un pays dans lequel j'avais des attaches, mais j'imaginai pas...enfin, je n'imaginai pas tout ma vie, tout simplement. Je n'avais pas de projets à très long terme, etc. Donc voilà, ce n'était pas un besoin. En tout cas, à cette époque-là, ce n'était pas du tout un besoin. Et moi, je voyais plutôt le Sénégal comme un endroit agréable à vivre, dans lequel on pouvait aller à la plage en rentrant du travail. Enfin, vraiment, c'était juste un endroit où j'étais bien, point barre. Je me posais pas plus de questions.

Euh, ensuite, l'envie de voyager, l'envie de bouger, l'envie de connaître d'autres cultures, et puis l'envie de...euh, voilà, c'est ça qui m'a fait choisir quand j'ai...euh d'intégrer [...coupure de son...] l'atelier de Patrice Dalix, quand celui-ci a été ouvert et créé – je pense que c'était à cette période-là. J'ai dû le fréquenter les deux premières années de cet atelier Tiers-Monde, comme on l'appelait à l'époque. Et j'étais ravi. Ravi parce que, d'abord, il n'était composé que d'étudiants qui venaient de tous les pays du monde, et ça, c'était vraiment très chouette. Euh de pouvoir fréquenter des gens qui venaient d'Haïti, du Congo, enfin je ne sais plus d'où, d'un peu partout, d'Iran, etc. Mais chacun ayant envie de travailler dans son propre [...coupure de son...], sur des projets qui [...coupure de son...]. En plus, on a fait des voyages d'études. Je me souviens que...C'était vraiment une période très agréable. Je ne parle pas de l'enseignement pour l'instant, je parle du cadre : c'était une période très agréable et j'ai vraiment beaucoup apprécié ce moment-là, ces deux dernières années à l'école d'architecture. Euh...

- Et Patrice Dalix me disait que Jean Tribel avait déjà un atelier Tiers-Monde, avant même que Patrice Dalix arrive à UP 1 : vous n'en avez pas entendu parler ?

- non, j'en ai pas [...coupure de son...], j'en ai pas entendu parler, pas du tout. Non...Euh, je me souviens de [...coupure de son...], je me souviens des enseignements avec des gens comme ça ; j'y pense parce que, moi-même étant devenu enseignant en architecture, ça fait partie des...voilà, des cours que je revois ou des personnes que je suis, pour moi-même transmettre, pour retransmettre des connaissances, voilà. Donc ça c'était, c'était des périodes...Alors cet atelier Tiers-Monde, je ne savais pas qu'il y en avait eu un avant,

j'étais pas au courant. Euh cet atelier Tiers-Monde [...coupure de son...] était bien dans la pratique mais je ne peux pas dire qu'on nous ait appris beaucoup de choses. C'était quand même assez sommaire. On avait des monographies, des...c'était quand même assez light comme enseignement, c'était pas vraiment...ça m'a permis de travailler tranquillement sur mon projet de diplôme, où évidemment, comme tous les étudiants de cette époque-là de l'atelier, j'ai choisi un diplôme qui concernait mon pays de naissance, donc le Sénégal, et en particulier l'île où j'habite encore aujourd'hui, l'île de Gorée. Euh donc ça aussi, ça fait partie des trucs très bien, d'avoir pu vraiment reprendre pied avec le Sénégal en choisissant un sujet qui concernait l'île de Gorée. Ça m'a obligé à faire des recherches...

- *Il y avait déjà Charles Goldblum et Raymond Fachatte qui enseignaient dans l'atelier Tiers-Monde avec Patrice Dalix ?*

- Charles Goldblum, oui. Euh, l'autre nom ne me dit rien.

- *Un économiste. Raymond Fachatte.*

- Ah oui ? C'est très lointain [rires], c'est très lointain. Oui, oui, certainement ; ça ne doit pas être des cours qui m'ont beaucoup marqué. Mais Goldblum, oui, effectivement.

- *Qui apportait plus une dimension théorique ?*

- oui. [long silence voulu]. C'était plus...Je ne peux pas dire vraiment de la théorie...mais en tout cas, ce qui est clair, c'est que dans tout ce cursus, de six années d'études à l'école d'architecture, à UP 1, euh, on nous a pas appris...on nous a appris...enfin, on nous a pas appris à gérer une agence d'architecture, on nous a pas appris à remplir une feuille d'impôt, on nous a pas appris la pratique, la pratique quotidienne du métier d'architecte. On nous a appris à concevoir, on nous a appris à, voilà...Et puis, quant à l'atelier de Dalix, c'était plutôt quelque chose où...du genre « faites-vous plaisir, travaillez sur des sujets qui vous intéressent », et puis, on était tellement libres qu'on avait pratiquement pas d'encadrement dans ce travail-là.

- *J'avais l'impression que Patrice Dalix était quand même...*

- ou alors, c'était...Oui ?

- *qu'il était très porté sur l'opérationnalité, vu ses expériences. J'avais l'impression que c'était ce qu'il mettait en avant dans son enseignement.*

- Euh, je n'ai pas ce souvenir-là...mais il est vrai que...parce que, à la fin de...à la fin de mes études, ça oui...à la fin de mes études, j'ai été Volontaire du Service National au Burkina Faso. J'ai passé donc un an et demi là-bas [...coupure de son...] à travailler au Ministère sur des missions d'habitat principalement, un peu d'architecture. Et Patrice Dalix avait des projets au Burkina Faso, et j'ai eu l'occasion de le rencontrer là-bas, sur place. Je ne sais plus exactement ce que c'était ; des projets de l'ONU-Habitat, il me semble – en tout cas, des projets d'habitats. J'ai eu l'occasion de le rencontrer là-bas, et d'ailleurs, c'est un peu pour ça qu'on a gardé le contact jusqu'à présent. Euh, et effectivement, il travaillait sur des projets concrets. Mais je ne peux pas tellement dire que c'était opérationnel [insiste sur le mot], je n'ai pas ce souvenir en tout cas. C'était...il avait certainement une sorte d'atavisme par rapport ce qui est opérationnel de par son métier, son activité professionnelle. Donc il était peut-être moins...plus pratique qu'enseignant, certainement. Mais...bon, je peux pas dire que j'en ai tiré...En fait, de cette expérience, de mon expérience professionnelle, euh, si je veux simplifier ou caricaturer ce que j'ai appris à l'école : il n'y a pas grand-chose de ce que j'ai appris à l'école qui m'a servi par la suite. Et il n'y a pas grand-chose de ce que j'ai appris dans un pays donné qui m'a servi dans un autre pays. En fait, à chaque fois, à chaque fois, on se retrouve dans du sur-mesure, on doit inventer de nouvelles pratiques, inventer de nouvelles méthodologies, inventer des nouveaux...c'est des nouveaux contextes, c'est du sur-mesure, on ne peut pas le dire autrement. Donc bin voilà [rires].

- *d'accord...non, je pensais mais peut-être...Vous avez dit que vous aviez fait des voyages pédagogiques pendant ces années avec l'atelier Tiers-Monde ?*

- Au moins un dont je me souviens ; c'était en Tunisie.

- *Ab, d'accord, il travaillait déjà avec la Tunisie ?*

- à Tunis. Oui, oui. Et...Ca, c'est un moment fort parce que ça permet justement de lier, de nouer des liens plus forts avec les autres étudiants. Et avec pas mal d'entre eux, j'ai encore gardé contacts, à cause de ça ; c'est des moments de rapprochements entre les étudiants. Ouais...je me demande si on n'y est pas allé deux fois en Tunisie ; j'ai un petit doute là-dessus, c'est bien possible.

- *C'était un voyage pédagogique comme on peut l'entendre de nos jours ; on y reste une semaine, ou deux, on aborde un terrain, on fait du relevé, et ensuite en rentrant, on fait un projet ?*

- Absolument, absolument. C'est ça. Et c'était tout-à-fait passionnant là aussi ; ça stimule le goût du voyage, ça stimule l'apprentissage, voilà, de nouvelles pratiques ; comment ça se fait ailleurs, comment on vit ailleurs. C'était vraiment très bien. Mais encore une fois, très bien mais [...coupure de son...]

- « très bien mais » ? Je suis désolée ; ça a encore coupé...

- [...coupure de son...] éloigné, très éloigné de ce que j'ai [...coupure de connexion et interruption de la visioconférence...]

- *vous me disiez que ce voyage avait été très intéressant mais pas vraiment un moment d'apprentissage ?*

- C'était pas vraiment tourné vers la pratique, mais, mais...je ne sais pas si je peux dire ça comme ça ou si je peux dire ça maintenant, mais à la suite du Burkina Faso, j'ai eu une expérience au Pérou de trois ans et demi – quelque chose comme ça – assez traumatisante. Quand je dis traumatisante, c'est au sens positif du terme, c'est-à-dire que j'ai travaillé sur un projet d'habitat, d'urbanisme, euh, absolument passionnant. Et pendant trois ans à peu près, j'ai travaillé sur un projet dans un pays complètement nouveau pour moi [...coupure de son...] sur des aspects d'urbanisme que j'avais jamais [...coupure de son...] école. Il y avait des innovations en terme d'urbanisme, en terme d'habitat, en terme de construction, en terme de tout. Et je me suis dit « bin voilà, c'est ça ! » - c'était ça que j'attendais en fait. Et cette expérience au Pérou, il se trouve que je ne l'ai jamais revue depuis, ni avant, ni après. Donc c'était quelque chose d'un peu hors...hors contexte. Et j'ai compris que la façon dont on pouvait concevoir des projets d'habitat à l'école et...enfin,

j'ai compris au Pérou qu'on pouvait faire complètement autre chose ; on pouvait faire... on n'était pas obligé de faire des pâtés de maisons avec des rues qui tournent autour, on pouvait faire autre chose que, voilà... Et ça, on ne l'apprend pas à l'école. On ne l'apprend pas à l'école, et puis, on ne l'apprend même pas dans la vraie vie parce que, après dans la vraie vie, eh bin, il y a des contraintes avec les bailleurs de fonds, avec les appels d'offres, avec tout un tas de choses qui font qu'on est obligé de resté tout-à-fait cadrés, encadrés, voilà. C'est en ce sens que je dis une expérience traumatisante, mais c'était tout-à-fait passionnant.

- *Et c'est le manque de réalité et de pratique pendant les études qui vous a poussé justement à partir en coopération pour votre service militaire et ensuite continuer dans la coopération internationale ?*

- [...coupure de son...]

- *Alors là, je ne vous entends pas. Vous m'entendez ? [...]*

- euh, non, je disais que c'était juste le plaisir de voyager, de découvrir d'autres cultures, d'autres manières de pratiquer [...très longue coupure de son...] par rapport à mes aspirations en France, dans une agence d'architecture ; j'avais pratiquement jamais fait [...coupure de son...]

J'ai enlevé la vidéo, peut-être que le son est meilleur ?

- *oui, oui, j'enlève aussi [...]* Je n'ai rien entendu de votre réponse précédente...

- Je ne sais même plus de quoi je parlais [rires]. Euh, est-ce que c'est l'envie, le besoin de pratiquer qui m'avait poussé à aller à l'étranger, c'est ça ?

- *Oui, vous me disiez que c'était surtout pour la découverte d'autres cultures.*

- oui, c'est ça, l'envie de connaître d'autres cultures et de pratiquer dans un autre [...coupure de son...] Dans les faits [...coupure de son...] tout au long de ces expériences professionnelles [...coupure de son...] je n'ai pas utilisé véritablement ce que j'ai appris à l'école, ou alors je l'ai utilisé instinctivement, sans le savoir. Je n'ai pas eu vraiment l'impression que les enseignements que j'avais reçus m'ont été utiles dans mon parcours professionnel. Euh, parce que, c'est pas des postes où on réclamait, où on avait besoin d'un architecte ; c'était des postes où on avait besoin de quelqu'un qui comprenne le contexte, la façon dont les choses fonctionnent... où on fait, en fait, de la maîtrise d'ouvrage, voilà. Or, on nous apprend pas à l'école à faire de la maîtrise d'ouvrage. Euh c'est un... tous ces postes-là, effectivement, c'était de la maîtrise d'ouvrage : travailler pour un ministère au Burkina Faso ou pour un ministère au Cameroun ou pour tel autre ministère en Côte d'Ivoire, c'est toujours de la maîtrise d'ouvrage, alors de temps en temps qui déborde un peu sur de la maîtrise d'œuvre, mais il y a peu de, voilà... C'est le métier de maîtrise d'ouvrage qu'on ne nous apprend pas du tout.

- *Et donc, pour commencer, au Burkina Faso, qu'est-ce que vous avez fait ?*

- Et d'ailleurs, je pense que ça ne s'apprend pas vraiment parce que... bin au Burkina Faso, c'est peut-être le seul pays où j'ai fait véritablement de la maîtrise d'œuvre, c'est-à-dire que j'étais dans un service technique et j'avais des plans, je dessinais des plans, des plans d'urbanisme et des plans d'architecture, etc. Là c'était vraiment un travail – on va dire – un travail d'architecte et d'urbaniste, parce que j'ai fréquenté deux Directions différentes, celle de l'Architecture et celle de l'Urbanisme. Et donc là, véritablement, je pratiquais mon métier de base. Après, dans tous mes postes suivants que j'ai eu occupé, c'était plus du tout... c'était plus : on est dans le rôle du maître d'ouvrage et on va recruter des architectes, des ingénieurs ou des urbanistes qui vont faire les études nécessaires pour les projets qu'on a à suivre.

- *D'accord... Par exemple, Patrice Dalix me disait que vous aviez vécu au Pérou une expérience folle – vous vous me dites traumatisante – parce que vous aviez pour mission de créer une ville plus ou moins ex-nihilo de je-ne-sais-plus-combien de milliers de personnes, c'est ça ?*

- [...coupure de son...] Moi non plus, je ne sais pas parce que c'était vaste : 50 000 puis 75 000 puis 100 000, et maintenant c'est une vraie ville avec sa municipalité. Euh donc... ouais, je crois que c'était 125 000 l'idée ; 125 000 personnes. Mais ce n'est pas parmi les plus gros projets encore, même au Pérou, hein. Parce que, après avoir travaillé pour la municipalité de Lima, j'ai travaillé pour la, euh, l'ENACE, l'Entreprise nationale de construction, qui prévoyait des projets d'hôpital de plusieurs centaines de milliers de parcelles, un peu partout dans le pays... Donc entreprise nationale de construction mais pour le coup, eux, ils travaillaient de manière tout-à-fait, tout-à-fait orthodoxe, tout-à-fait conventionnelle : par processus d'appels d'offres, par processus [...coupure de son...] Oui, c'est ça, sans aucune originalité ; j'allais dire sans aucune réflexion, ce n'est pas tout-à-fait ça mais tout-à-fait un des [...coupure de son...] des projets d'habitats, des programmes d'habitats [...coupure de son...] pas du tout avec ma première expérience avec la municipalité de Lima où on a planifié, euh, la conception, euh, planifié l'urbanisation de cette zone-là, en tenant compte des possibles glissements de terrain, en tenant compte de l'organisation des familles, en tenant compte des ressources naturelles du site, en tenant compte de tout un tas de choses. Et ça, c'était dû principalement à l'architecte ; c'était un architecte péruvien qui était responsable de ce projet-là qui était quelqu'un de tout-à-fait [...coupure de son...]

Alors, en termes d'enseignement [...coupure de son...] enseignement de mon métier, de ma pratique mais plus d'ouverture d'esprit ; c'est ce qu'ils m'ont le plus appris, voilà. J'ai un certain nombre de gourous comme ça tout au long de ma [...coupure de son...] et ce sont ces gens-là qui m'ont le plus appris dans ma pratique professionnelle d'aujourd'hui.

- *Comment ça se passait ? Vous étiez envoyé par le ministère des Affaires étrangères français dans un service publique péruvien, avec une équipe internationale ?*

- Euh non, il n'y avait que moi d'international. Euh les... En fait, c'est un peu plus compliqué que ça. Euh quand... Donc la première fois que j'y suis parti, c'était à la requête du programme REXCOOP...

- *Ah d'accord !*

- Je ne sais pas si ça vous dit quelque chose...

- c'était la fin du programme REXCOOP alors...

- oui, c'est ça, c'est un peu ça. Dans le cadre du programme REXCOOP, il y avait eu des expériences de matériaux, d'utilisation de matériaux locaux, un peu partout dans le monde, dont au Pérou. Et il y avait...le responsable de ce programme au Pérou devait s'appeler Jean-Marie Bireaud [voir la fiche descriptive du projet d'aménagement du quartier Huaycan dans le catalogue de l'exposition REXCOOP]. Et c'est Jean-Marie Bireaud qui a fait ma connaissance – alors je ne sais plus trop comment...euh peut-être par Jean-François Tribillon, je ne sais plus trop comment. En fait, moi, je revenais du Burkina Faso, je vais montrer ma tête dans les ministères, on me dit « va voir Jean-Marie Bireaud, il travaille sur un projet intéressant au Pérou ». Donc en gros, on fait connaissance comme ça, et il me dit « je pars la semaine prochaine, accompagne-moi », et puis voilà, c'est comme ça que ça s'est goupillé. Et donc je l'ai accompagné dans une première mission, et puis une deuxième mission, et puis...euh, j'ai été son correspondant sur place pour l'ACA, l'Agence coopération aménagement, c'est ça ?

- oui.

- L'Agence coopération aménagement, donc responsable des activités de ce...de l'ACA au Pérou. A la suite de quoi, mon contrat a basculé sur un poste d'assistant technique pris en charge par le Ministère des Affaires étrangères.

- Et c'est ce même réseau qui vous a amené ensuite à travailler en Côte d'Ivoire ?

- oui, alors je ne me souviens plus du déroulé des événements, mais ça se passe à une époque où on n'avait pas vraiment besoin de beaucoup chercher pour trouver du travail. Je revenais d'une mission, je vais voir Jean-Marie Bireaud à l'ACA, on me dit « poste au ministère des Affaires étrangères » – enfin au ministère de la Coopération à l'époque – « il y a un poste qui peut t'intéresser en Côte d'Ivoire ». Voilà, c'est comme ça que je me suis retrouvé pendant six ans en Côte d'Ivoire. Euh, je ne me souviens plus exactement dans quelles circonstances ça s'est passé, mais c'était d'une manière très fluide ; il n'y a pas eu de recherches spécifiquement d'un job quelque part, je sais que j'avais juste envie de continuer à travailler à l'étranger, que le programme au Pérou se terminait. Voilà, c'est juste ça. Donc, pendant six ans sur trois contrats successifs, j'ai travaillé en Côte d'Ivoire. Mais là aussi, sur un projet totalement différent de ce que j'avais eu à faire jusqu'à présent ; c'est un programme de santé, un projet de santé. Donc j'étais affecté au ministère de la Santé, sur un projet où, cette fois-ci, il y avait une grosse équipe d'assistants techniques français qui travaillaient. Il y avait surtout des médecins d'ailleurs, et moi, j'étais le seul architecte. Ça s'appelait le projet, le programme « Santé Abidjan ». Donc j'étais dans la Direction de l'Équipement du ministère de la Santé, et à partir de cette Direction de l'Équipement, j'ai eu à nouveau à pratiquer un peu d'architecture. C'était toujours de la maîtrise d'ouvrage, mais j'ai quand même un peu pratiqué d'architecture parce qu'il fallait concevoir des hôpitaux, des postes de santé, etc. dans le cadre de ce programme.

- Et dans ces expériences de maîtrise d'ouvrage, de l'autre côté, en maîtrise d'œuvre, il s'agissait d'étrangers ou de locaux que vous aviez en face de vous ?

- Euh, majoritairement des locaux, bien sûr. Non, non, pas du tout des étrangers. Non, c'était pas des très, très grosses opérations en terme de chiffre, de financement, et donc on ne lançait pas des appels d'offres internationaux, hein. On lançait des appels d'offres restreints auprès de cinq/six entreprises locales moyennes.

Bon j'ai eu à faire là-bas beaucoup d'autres petits projets parce que j'ai été sollicité par ailleurs par l'ambassade de France pour les appuyer sur...je ne sais pas comment on appelle ça, j'ai oublié le terme. Il y avait des programmes de financement de l'ambassade de France qui permettaient de financer des petites opérations. Et donc, aussitôt qu'il y avait de la construction, on me sollicitait pour coordonner un petit peu tout ça. Et donc voilà. J'ai eu à suivre des projets un peu dans tous les domaines, et pas simplement dans le domaine de la santé. Je me souviens qu'il y avait des problèmes dans la Justice aussi, il y avait des prisons à réhabiliter, des choses comme ça.

- Et donc ces petits programmes liés à la Santé, c'est des dispensaires, à travers toute la Côte d'Ivoire, pas seulement à Abidjan ?

- oui, euh, ça s'appelait « programme santé Abidjan », donc effectivement, c'était surtout sur Abidjan. Un certain nombre de petites formations sanitaires communautaires – c'est comme ça que ça s'appelait –, des postes de santé pris en charge par les habitants eux-mêmes. Et ça a vraiment très, très bien marché. Je ne sais plus combien il y en avait ; il y en avait une demi-douzaine ou une dizaine, je ne sais plus. Et puis...plus un ou deux grands hôpitaux qu'on a eu à [...coupure de son...] Et là, évidemment [...coupure de son...] Il est clair qu'on ne nous apprend pas ça en architecture, on apprend sur le tas...avec les collègues ivoiriens, avec les experts de passage, etc.

- Justement, quels sont...un peu le réseau de personne que vous rencontrez durant ces différentes expériences ? Vous étiez plutôt côté institutionnel, vous rencontriez aussi de la maîtrise d'œuvre mais est-ce que vous étiez aussi en lien avec toutes les ONG et le côté associatif ?

- Oh oui, certainement. C'est des souvenirs un petit peu lointain pour moi, mais oui, oui, bien sûr le côté associatif, c'est clair, hein. Mais ces formations sanitaires, ces petites postes de santé étaient des postes de santé qu'on allait implanter dans les quartiers, et donc forcément, avec des gens qui étaient amenés à les gérer, qui ensuite avaient des problèmes de maintenance ; il fallait les voir régulièrement. Donc les ONG évidemment très fréquemment. En plus avec tous ces petits projets qui m'étaient confiés par l'Ambassade de France, j'avais aussi [...coupure de son...], j'étais en lien très fréquemment avec le milieu associatif, donc...je n'ai pas de souvenir très précis en tête mais si je cherche dans mes notes ou mon CV, j'aurais certainement des choses à...des souvenirs qui vont se raviver sur ces questions-là. Mais oui, oui, bien entendu. Mais on est toujours une interface, en quelque sorte, entre les décideurs, entre les collectivités locales, les associations et les populations. [...coupure de son...] Certes, maîtres d'ouvrage [...coupure de son...] Et j'ai aussi travaillé au Cameroun [rires], je perds un peu le fils. Mais ces expériences en [...coupure de son...] Au Cameroun, c'était pas exactement la même chose : des projets d'urbanisme.

- Excusez-moi, je vous entends très mal.

- Oui, après la Côte d'Ivoire, c'était le Cameroun, mais ce n'était plus des projets de santé, c'était des projets d'urbanisme, dans l'ensemble du pays.

- D'accord, donc d'une expérience à l'autre, les échelles changent complètement.

- Oui, les échelles... le type d'expérience, en fait. Lancer un appel d'offre au Cameroun, ça ne se passe pas de la même façon qu'en Côte d'Ivoire : tout le processus décisionnel est différent, la liberté que, moi, je peux avoir dans mes activités - qui est toujours très grande soi-disant en passant -, elle est différente, les mécanismes sont différents, les lieux sont différents, les populations sont différentes. Donc c'est pour ça que je dis qu'on peut difficilement... Enfin pour moi en tout cas, j'ai toujours eu beaucoup de mal à utiliser une expérience précédente dans les postes successifs que j'ai occupés.

- *Donc ça demande quand même une capacité d'adaptation très grande qui...*

- Ah bin oui ! Absolument, oui. C'est de l'adaptation en permanence. Mais c'est ça aussi qui est intéressant ; pouvoir se renouveler, apprendre de nouveaux métiers, etc., même si ça ne sert pas directement, ça sert au moins intellectuellement à savoir que tout est possible.

- *Et puis peut-être que ça amène une capacité, que vous aviez déjà peut-être par rapport à votre enfance, à s'ouvrir à une culture et à la comprendre peut-être plus rapidement dans sa différence ?*

- Euh c'est possible. J'ai rencontré des assistants techniques qui avaient beaucoup de mal à s'adapter à ces changements...oui, beaucoup de mal à ne pas faire comme ils avaient appris à l'école ou comment ils avaient appris dans leur pays respectif. Oui, oui, on en rencontre des gens comme ça. Mais bon, ça fait partie des...il faut beaucoup de souplesse, je crois, dans tous les cas.

- *Et puis vous arrivez à une époque de la Coopération où elle est déjà bien transformée mais quand même dans les années 1980, il y avait encore un peu ce débat sur une politique étrangère parfois néocoloniale et le militantisme des coopérateurs qui se confrontaient à cette politique, amenant des déceptions chez certains coopérateurs, avec ce qu'on appelait la coopération de substitution...Quelle type de coopération finalement vous avez vécu ?*

- J'ai l'impression d'avoir un peu tout vécu sur ces questions-là. En fait, pendant très longtemps, j'ai travaillé sans me poser de questions. C'était quelque chose...j'essayais de faire au mieux le travail qu'on me donnait et les aspects institutionnels et autres me passaient au-dessus de la tête. J'avoue que je n'étais pas très, très intéressé par ça. J'ai compris, euh, assez tardivement qu'il y avait une sorte de guéguerre entre, déjà entre le ministère de la Coopération et le ministère des Affaires étrangères...euh j'ai compris aussi assez tardivement tous ces aspects politiques qui pouvaient y avoir sous-jacents derrière cette politique, euh, cette politique d'affaires étrangères ou de coopération ou de néocolonialisme comme on peut le dire. Mais en tout cas, je n'ai jamais eu l'impression dans aucun de mes postes d'être utilisé à des fins politiques...ni d'être en train de prendre le travail de quelqu'un d'autre, et donc j'étais plutôt bien dans ma peau comme...euh voilà, j'ai...En ne se posant pas de questions et en faisant correctement son travail, euh, peut-être que je suis passé à travers des états d'âme que j'aurais pu avoir...ou c'est des réflexions que j'ai eu après, donc...Oui, je n'ai pas du tout l'impression d'avoir senti ces pesanteurs politiques, et ouais, cette question politique, je ne l'ai pas du tout senti - en tout cas à cette époque-là.

- *Peut-être aussi...il y a des témoignages de coopérateurs, mais dans les années 1970, qui évoquent les mauvaises relations avec leurs homologues locaux, justement parce qu'on était à une époque de volonté d'africanisation des postes, etc. Peut-être que à la fin des années 1980 et début 1990, il n'y avait plus ces rivalités-là ? Vos relations avec vos collègues locaux se sont toujours bien déroulées ?*

- Oui, toujours. Je ne sais pas comment on peut analyser ça, c'est peut-être des questions de caractère mais il n'y a jamais eu de difficulté sur ces points-là. Je n'ai jamais été jaloux ou...enfin, je n'ai pas l'impression en tout cas. Ça s'est toujours bien passé, toujours correctes, c'était des relations très, très harmonieuses. Et dans un esprit - je ne sais pas comment dire...J'ai toujours eu l'impression, à la fois, d'apprendre et d'enseigner, c'est-à-dire que j'étais à la fois dans des nouveaux contextes où j'apprenais moi-même beaucoup, et en même temps, j'apportais certaines expériences - bon relatives évidemment - aux collègues avec lesquels je pouvais travailler. Et en tout cas, ça s'est toujours bien passé ; il n'y a jamais eu aucun problème. Je n'arrivais pas comme un donneur de leçon en disant « c'est comme ça qu'il faut faire », etc. On essayait, dans tous les services où je suis passé, de faire au mieux le travail qu'on nous confiait ; faire au mieux, au plus vite, dans les meilleures conditions possibles [...coupure de son...] Voilà, c'est...le désengagement progressif de la France dans le système de Coopération, avec la réduction progressive des effectifs d'assistance technique dans tous les secteurs ; ça, je l'ai vécu puisque j'ai moi-même fini par ne plus avoir de poste, tout simplement, quand j'étais à [Yaoundé ?]. Et comment je peux dire ? Mouais, enfin voilà. Ça je l'ai senti, mais alors je l'ai senti plus...je l'ai ressenti plus comme un manque de moyen financier de la [mot inaudible : politique ?] française, plus qu'une volonté des Etats dans lesquels j'intervenais de faire partir les coopérateurs. [...] Je l'ai vécu, moi, plutôt comme un désengagement financier de la France, plutôt que comme une volonté des Etats dans lesquels j'intervenais de se séparer des assistants techniques.

- *D'accord, ça c'est au moment où disparaît le ministère de la Coopération ?*

- oui, c'est ça, c'est ça.

- *Du coup, vous disiez que vous n'avez plus eu de poste lié à la coopération française. Donc c'est à ce moment-là que vous travaillez pour l'UNESCO que vous faites le plan de sauvegarde de Saint-Louis ?*

- oui, alors, il y a eu un épisode quand même de deux ans, de 90 à 92 - je crois que c'est après la Côte d'Ivoire -, euh, en Guadeloupe.

- *Et donc là, vu que c'est un DOM-TOM, ce n'est pas la...*

- voilà, exactement. Euh alors là, je ne sais plus non plus dans quelles circonstances ça s'est goupillé cette affaire-là, j'avoue que je ne m'en souviens plus très bien. Mais on m'a dit qu'on cherchait...je revenais de Côte d'Ivoire et...parce qu'il venait d'y avoir en 89 un cyclone, le cyclone Hugo, en Guadeloupe, et il y avait des opérations de restructuration de bidonvilles, de quartiers précaires, à conduire. Et il n'y avait personne pour coordonner ces opérations-là. Euh...c'était l'époque de la politique de la ville, c'était l'époque où on avait des crédits qui arrivaient pour les résorptions d'habitat insalubres, des RHI. Et donc on m'a demandé d'aller au ministère de l'Équipement pour rencontrer une personne qui s'appelait Patrice Lapoque...Areslapoque [?], et qui cherchait quelqu'un pour aller faire une mission en Guadeloupe. Donc j'ai évidemment accepté. Il se trouve qu'ils hésitaient entre deux personnes pour ce poste-là, et qu'on nous a...on avait un contrat tous les deux pour une mission de reconnaissance, et c'était très bien, c'était aussi bien comme ça. Euh parce qu'on a pu travailler en binôme de manière beaucoup plus efficace que si j'avais été

tout seul, en tout cas. Et pendant deux ans, on a travaillé...alors là aussi, des crédits français, des appels d'offres français, des procédures d'urbanisme françaises, etc. et donc...Et dans une agence départementale d'aménagement et d'urbanisme qui était française – d'urbanisme qui avait été [...coupure de son...] dirigée par des Guadeloupéens, et qui était pas du tout, du tout à ce que j'ai appris à l'école.

Donc on a lancé plusieurs opérations de résorption d'habitats insalubres, on a obtenu des financements pour réaliser lesdites opérations, euh, pendant deux ans. Et au bout de deux ans...Au bout de deux ans, il s'est passé...il y a eu un épisode un peu...un peu curieux, c'est-à-dire que mon ami-collègue architecte avec lequel j'étais arrivé, a été recruté dans la Société d'économie mixte qu'on avait contribué à monter pour mettre en œuvre ces opérations-là. Et quant à moi, on a voulu me faire intégrer la direction, euh, départementale de l'Urbanisme, qui était en train de se mettre en place. Enfin qui était en train de se restructurer en tout cas à ce moment-là. Et c'est quelque chose que je n'ai pas voulu parce que c'est vraiment travailler dans un contexte encore plus bureaucratique, encore plus administratif, qui ne me plaisait pas du tout. Donc j'ai préféré à ce moment-là rentrer. Et c'est à la suite de quoi, on m'a recruté pour partir au Cameroun.

- *Au Cameroun ? Donc la Guadeloupe, c'est entre la Côte d'Ivoire et le Cameroun ?*

- Oui, c'est ça.

- *Et avec ces missions, courtes et à la fois longues, en étant plutôt côté maîtrise d'ouvrage, vous avez le temps de voir la concrétisation de ces projets ?*

- Bin...tout dépend de la durée. Tout dépend de la durée et de la...oui, de la durée et puis de la mission qui est confiée. Il est clair qu'en passant six ans en Côte d'Ivoire, j'ai eu le temps de voir les réalisations. Oui, beaucoup. Beaucoup de réalisations se faire. Euh, au Pérou...arrivé dans un projet en cours, j'ai vu le projet évoluer...qui n'est toujours pas terminé, hein. Mais effectivement, j'ai vu pas mal de...parce que je suis resté quand même presque quatre ans au Pérou donc j'ai vu des choses s'achevaient et se faire. En restant deux ans en Guadeloupe, bin non, j'ai vu des appels d'offres se lançaient, des entreprises être recrutées, et puis, c'est tout. Je n'ai pas vu la suite ; deux ans, il est clair que c'est beaucoup trop court. Là, j'ai travaillé au Sénégal sur des projets d'infrastructures qui mettent quasiment dix ans à sortir ! Donc...Enfin en tout cas, qui mettent plusieurs années à sortir et à se concrétiser. Donc là aussi, tout dépend du projet, de la durée pendant laquelle on reste en poste.

Alors pour en revenir à votre question précédente, [... longue coupure de son...]. En rentrant du Cameroun, je n'ai pas retrouvé de poste pour repartir. Donc je suis resté un petit moment à Paris. Et puis, en ayant une expérience professionnelle absolument inutilisable en France.

- *A ce point ?*

- Mon expérience professionnelle est absolument inutilisable en France !

- *Même dans une agence d'urbanisme, par exemple à l'APUR ?*

- En tout cas, j'ai démarché beaucoup de structures, j'ai démarché des ONG...Enfin, des ONG, oui, ça pouvait éventuellement les intéresser, mais enfin...En tout cas, je n'ai pas trouvé de boulot en France à cette époque, ou alors des toutes petites missions, euh très courtes et pas forcément très...enfin des petites missions intéressantes mais la plupart du temps très courtes. Donc, en tant que consultant individuel, j'ai pu travailler un petit peu mais j'imaginai quelques chose...Je n'avais pas envie en fait de rester basé en France. C'est à ce moment-là qu'a pris le relais mes centres d'intérêts personnels. Autant, auparavant, j'étais promené ou baladé de postes en poste au gré des postes qui s'ouvraient ou qu'on me proposait. Je ne réfléchissais pas vraiment ; ça m'intéressait ou pas, j'acceptais ou je refusais, mais j'avais pas beaucoup de...c'est encore une fois, une époque où trouver du travail n'était vraiment pas très difficile. Euh, dans les années 2000, c'était différent. Dans les années 2000, il n'y avait plus de boulot en France ; ça devenait très difficile, même avec une expérience comme la mienne. Et donc, a pris le relais mes centres d'intérêts personnels – personnels véritablement. Donc je me suis intéressé, euh parce que j'avais le temps, à la généalogie de ma famille, beaucoup plus à l'histoire du Sénégal. J'ai même écrit un livre sur l'iconographie du Sénégal à l'époque coloniale. Je suis revenu au Sénégal à cette occasion-là pour rencontrer des oncles, des cousins, des tantes, que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vu de ma vie, pour essayer d'en savoir plus sur cette histoire familiale. Et c'est dans ce cadre-là, en venant au Sénégal, que j'ai appris que l'UNESCO cherchait un architecte pour faire le plan de sauvegarde de Saint-Louis. Et comme, non seulement je connaissais assez bien la ville de Saint-Louis mais que j'avais eu à faire mon diplôme sur l'île de Gorée et que je connaissais un petit peu les personnes en charge du Patrimoine culturel ici au Sénégal, euh, ma candidature a été retenue pour faire ce travail-là.

- *d'accord.*

- Et donc je me suis retrouvé toute l'année 2005 à travailler à Saint-Louis pour, euh...Alors sur un financement de l'UNESCO, à travailler pour la direction du Patrimoine culturel dans la ville de Saint-Louis. Alors direction sénégalaise bien sûr hein, du Patrimoine culturel. Donc c'est un travail qui m'a pris un an, c'était une mission courte – c'était convenu comme ça. Lorsqu'elle s'est terminée, que j'ai achevé mon travail, on m'a proposé aussitôt d'intégrer l'APIX à Dakar [Agence nationale de promotion de l'investissement et des grands travaux], qui était en train de travailler sur un projet de nouvelles villes.

- *Qu'est-ce que c'est l'APIX ?*

- Alors l'APIX, c'est une agence sénégalaise créée en 2000 par le président [Abdoulaye] Wade lorsqu'il est arrivé au pouvoir pour développer des projets d'infrastructures – je vais dire un peu entre guillemets – « à la place » des services des ministères techniques, qui normalement en ont [...coupure de son...] après voilà, qui peut contrôler directement parce que l'APIX dépend directement de la Présidence de la république.

Donc je suis arrivé dans cette agence comme [agent ?] général, à travailler sur le projet de nouvelles villes, mais aussi sur un projet – surtout même – un projet d'autoroute, sur lequel au bout du compte on m'a confié la partie « libération des emprises », c'est-à-dire déplacer les populations, etc. Et donc [...coupure de son...] un poste de conseiller du directeur général, un poste au grand travaux, et puis après ça a changé au fils du temps aussi. Et je suis resté jusqu'à il y a deux ans, quand j'ai pris ma retraite, parce qu'au Sénégal, c'est à soixante ans. Parcours professionnel très, très diversifié. Et à l'APIX, j'ai eu à suivre plein de grands projets [...coupure de son...] de toutes sortes. [...coupure de son...] C'était pas seulement de l'architecture : des autoroutes, des zones économiques spéciales, des ports, des affaires, des nouvelles villes.

Après une longue coupure de son de 10 min, nous mettons fin à l'entretien car nous n'arrivons pas à rétablir la connexion internet. Xavier Ricou m'envoie alors un mail me proposant de lui envoyer les questions manquantes.

Entretien avec Olivier Boucheron, le 31 juin 2022 à Nantes, durée : 2h59

Je rencontre Olivier Boucheron dans les locaux du CRENAU, le matin du 31 juin. Je commence par présenter mon parcours et mon sujet de doctorat, puis la discussion s'enchaîne de manière fluide.

DA – *En montant mon projet de thèse, j'ai bien vu que quasiment toutes les écoles avaient eu un atelier dit « Tiers-Monde » dans ces années-là...*

OB – Ouais, et ça continue apparemment. J'ai vu que Montpellier avait des choses sur des villes d'Asie récemment.

- *Oui.*

- Avec plus une entrée singapourienne, pas vraiment...

[Je vais chercher un tableau avec tous les enseignements sur les pays non-occidentaux présents dans les ENSA en 2019]

- *Oui, Montpellier, c'est le Master « Métropoles du Sud ». Mais, oui, à peu près dans toutes les écoles...mais bon, il y a des choses qui sont quand même très temporaires. Je pense qu'il y a pas mal d'ateliers qui ne se tiennent qu'une fois ou de manière occasionnelle. Par exemple, à Versailles, j'avais vu Djamel Klouche sur la Casbah...je pense qu'il n'y est pas forcément retourné plusieurs années de suite.*

- Non...Je ne sais pas s'il n'était pas en relation avec Edouard Ropars, qui y avait un truc aussi, qui était allé sur la Casbah d'Alger aussi. Si ça se trouve ils ont fait ça en commun, mais je ne sais pas si...Il est parti Ropars de La Villette. Je ne sais pas. Oui, Djamel Klouche, c'est peut-être...D'ailleurs, lui, il a un lien avec l'Asie, hein, puisqu'il a travaillé...il a été envoyé à une époque sur Hanoï. Et il avait fait une étude sur Hanoï, qui moi, m'avait...qui se baladait à une époque et qui a servi à des gens qui travaillent sur Hanoï. Euh, il me semble qu'il avait été envoyé par la ville de Paris, parce que Christiane Blancot – avec qui j'enseigne – m'en a parlé. Et il avait fait un rapport sur la ville d'Hanoï, et ensuite il avait été publié...Ils étaient plusieurs, il y avait Klouche et son acolyte...

- *Ab, c'était au nom de l'AUC ?*

- Non, l'AUC n'existait pas. Ils étaient à Sciences Po'. Je crois qu'ils faisaient leur formation à Sciences Po', et c'est dans ce cadre-là qu'ils avaient été envoyé avec je-ne-sais-plus-quel-financement sur Hanoï où ils ont fait donc ce rapport, qui donnait un panorama en fait sur la ville. Et ça a été publié ensuite dans un « Portrait de Ville », parce qu'à l'époque il y avait les « Portrait de ville » de l'IFA.

- *Ab d'accord, c'est eux qui ont fait le « Portrait de ville » sur Hanoï... ?*

- Bin Klouche et comment il s'appelle ? Ils sont deux à l'AUC. [...] Et ce truc circulait. Moi, je l'avais identifié...

- *C'était il y a longtemps du coup ?*

- Ouais, c'était...bin, moi, j'avais dû tomber dessus en...je dirais 97, un truc comme ça.

- *Ab oui, pas si longtemps que ça...*

- Non, pas si longtemps que ça. 1997, je pense. Oui, d'ailleurs, ils se disaient chez les spécialistes du Vietnam que c'était pas si bien que ça. Bon, c'était plutôt un bon travail. Et d'un seul coup, ils avaient publié sur Hanoï alors qu'il n'y avait aucune publication évidemment de ceux qui connaissaient très bien la ville. Evidemment, ça avait...Mais bon, ils n'étaient pas spécialistes d'Hanoï. Ils avaient sorti quelque chose de plutôt bien, que moi, j'avais regardé – je me souviens – quand j'avais commencé à travailler sur Hanoï. Voilà, je ferme la parenthèse [rire].

- *[rire] Justement, vous pouvez me raconter comment vous en êtes venu...aux études d'archi ?*

- sur l'Asie ?

- *oui et ensuite l'Asie.*

- Alors, moi, je rentre en archi...Moi, je veux être vétérinaire quand je suis enfant, jusqu'en terminal. J'ai plutôt un rapport au vivant. Et bon, pour des questions de mathématique, des choses comme ça, des rencontres aussi en terminal qui m'amène plus vers des questions de l'art...une culture que j'avais, mais plus classique dans ma famille. Je décide de rentrer en école d'archi pour, ensuite, intégrer l'école du paysage de Versailles. Donc je rentre en école d'archi pour être paysagiste.

- *D'où le choix déjà de faire une école parisienne pour...*

- Alors, non, parce que je n'ai pas du tout commencé à Paris. Euh pour d'autres raisons. Je me plante une première année à Bordeaux. Puis je fais un an d'histoire de l'art en attendant, et je suis admis l'année d'après à Nantes, à Rennes, là où j'avais quelques accroches – je ne sais même plus comment ça s'est passé – et à Montpellier, là où je voulais aller. Donc je suis rentré en école d'archi à Montpellier pour faire le DEFA et me dire qu'après je bascule sur le concours de Versailles. Ça, ça vient notamment d'une mère et d'un grand-père qui est très jardinier, et qui lui n'avait pas pu intégrer l'école d'ingénieurs horticoles de Versailles, parce que c'est tombé pendant la deuxième Guerre mondiale. Et il devait aller à Versailles mais à l'école d'ingénieurs horticoles donc – formation qu'a fait Gilles Clément avant d'être paysagiste. Gilles Clément va revenir parce que...Et donc je rentre là. Mais Gilles Clément faisait partie d'ailleurs de mes motivations parce qu'à l'époque il commençait à y avoir des publications sur son travail ; son travail sur le jardin en mouvement dans les revues types *Maisons et Jardins* au début des années 90, je pense. Et ça, ça avait circulé, je l'avais vu passé, enfin voilà, c'est des choses qui m'intéressaient. En plus, il travaille aussi sur les plantes qui venaient d'ailleurs, enfin...Donc je rentre là-dedans et, finalement au bout d'un moment, je me dis que...après avoir commencé les études d'archi que j'ai beaucoup apprécié à Montpellier, notamment sur la question de la fabrication, de la culture architecturale, technique, à Montpellier. Bin je me dis que je continue et que la question du vivant je l'intégrerai par la suite. Donc finalement, je ne vais pas à Versailles, je continue. Euh je pars à Paris à un moment donné effectivement, mais je pars à Versailles puisque Versailles m'avait pris sur mon book, donc

je pensais que ça allait bien matcher et puis ça n'a pas trop matché [rires]. J'ai fait un an à Versailles, avec de bons souvenirs, mais...notamment le fait d'avoir suivi le cours de Panerai sur Venise à l'époque – il était encore à Versailles. Bon, il s'avère que j'étais parti à Paris avec ma compagne qui était elle aussi en archi. On était en archi ensemble, et elle, elle était partie à La Villette directement. Et l'année suivante, en fait, je pars à La Villette. Et j'arrive à La Villette, donc, en équivalent de la quatrième année.

- *Et ni à Montpellier ni à Versailles, il n'y a eu cette thématique Asie ou...*

- l'Asie ? Alors si, si. Ça a commencé assez tôt. C'est-à-dire que pour des raisons personnelles [sourire]...En fait, le père d'une autre compagne avait vécu au Vietnam, s'était marié avec une vietnamienne ; j'ai vécu chez eux, et lui, il m'a donné...Alors c'est quelque chose qui existait chez moi, ça m'intéressait, j'avais voyagé avec mes parents – pas en Asie mais j'avais voyagé. J'avais des images comme ça notamment ; j'avais le journal de Mickey quand j'étais petit ; il y avait Disney World et cette image du Bayon, des temples d'Angkor. Il y a une partie de Disney world qui est tropicale et il y a ça, les têtes qui sont prises dans la végétation. J'avais ces images en tête qui m'intéressaient et, euh, donc avec lui je découvre des choses : le Vietnam, parce que c'était un passionné. Il était rentré un peu après, en 73, quand les choses commençaient à tourner mal au Vietnam. Ils étaient à Saigon ; elle était de Saigon, la famille a tout laissé, enfin bon une histoire assez classique mais une famille avec assez de moyens pour que les gens partent. Et elle était déjà marié donc avec lui. Il était prof de math en coop.

- *Oui comme beaucoup de français à cette époque.*

- oui, voilà. Donc il était parti lui aussi à un moment donné pour plusieurs raisons, enfin : mariage malheureux, enfin bon. Et donc lui, il me parle beaucoup du Vietnam, me parle de beaucoup de gens avant même que je les aborde autrement comme Condominas. J'avais *L'exotique est quotidien* [Plon, 1965]. Euh, c'était un passionné de Duras aussi, Marguerite Duras, donc je découvre ça aussi avec lui : toute l'histoire asiatique de Marguerite Duras. C'est aussi l'époque où il venait d'y avoir *L'Amant* [Minuit, 1984], enfin tout un tas de choses comme ça. Indochine, on se réintéressait au Vietnam. Ces films, voilà...Et par ailleurs, il m'initie – enfin ça m'intéressait – mais il m'initie vraiment à la photo. Donc je commence ça aussi qui est un aspect important de mon travail. Et voilà.

Et donc, à l'école, il s'avère qu'il y a des étudiants comme moi qui ont...l'un a son père qui est en poste pour ALCATEL à Saigon, et l'été 95, bin ils partent et ils me proposent de partir au Vietnam. Donc je pars au Vietnam pendant deux mois en 95, puis en 96, puis en 97. Euh plusieurs fois, enfin voilà, je fais le voyage un peu classique. Je vais jusqu'au Cambodge en 97 alors qu'Angkor est encore, enfin, est contrôlé parce qu'il y a encore les khmers rouges. Enfin bon, des voyages assez marquants. Au Vietnam, j'ai la chance aussi de partir dans les montagnes au contact des populations dites des « montagnards ». Donc toute cette architecture, ces villages, qui étaient assez peu visités à l'époque, euh, parce que justement on avait rencontré...Enfin ils connaissaient un Vietnamien qui venait de Nouvelle-Calédonie et qui parlait français, qui était devenu guide – Jean-Paul Tine, il s'appelait. Et on partait, on rentrait dans les villages alors que c'était interdit normalement. On ne pouvait pas dormir chez l'habitant au Vietnam à l'époque.

- *Ab bon ?*

- On peut toujours pas d'ailleurs, hein. C'est très contrôlé. Enfin, le régime vietnamien n'est pas spécialement...voilà quoi. Parce qu'ils ne voulaient pas qu'il y ait de contacts directs entre les étrangers et les villageois, surtout...enfin les ethnies dites minoritaires au Vietnam, il y a quand même encore des tensions avec l'Etat vietnamien centralisé, avec les Kinh, donc les Vietnamiens. C'est un peu l'équivalent de la question des Han en Chine, c'est...Les Vietnamiens se comportent un peu comme ça. Et donc là, pareil, entre la photo, ces voyages ; ça nourrit tout mon imaginaire.

A l'école d'archi, en plus, j'avais cette tendance à aller voir plutôt les bouquins que l'architecture dite vernaculaire, lire *Shelter* [Paul Oliver], euh, découvrir André Ravéreau, euh, assez tôt, Lucien Kroll aussi, enfin voilà, c'est ces gens que je regardais à la bibliothèque. Euh, en même temps, il y avait les publications qui étaient sorties sur Phnom Penh, par exemple, par l'APUR coordonné par Christiane Blancot que je ne connaissais évidemment pas à l'époque. Mais j'ai acheté le premier bouquin, j'ai acheté aussi *Villes d'Asie* avec Clément et Shin [« Cités d'Asie », *Cahiers de la recherche architecturale*] à cette époque-là, sans les connaître. Et donc voilà. Tout ça fait que mon intérêt grandit pour l'Asie, et en 97, je...Enfin dans ces périodes-là, je repère aussi les KTT [Khu Tap Thê], donc les quartiers de logements collectifs transformés par leurs habitants – sans les étudier évidemment, mais je les vois dans la ville donc ça m'interpelle. Et donc j'arrive à La Villette en voyant notamment qu'il y a une formation sur les villes d'Asie.

- *D'accord, vous ne le saviez pas avant ?*

- [souponner en réfléchissant] Je ne sais pas, je ne crois pas trop. Non, par contre, j'avais repéré qu'il y avait la villa Kujoyama au Japon, qui est autre chose mais que j'avais repéré, comme résidence possible un jour.

- *C'est ce qui a été mis en place par Marc Bourdier ?*

- Non, non. La Villa Kujoyama, c'est l'équivalent de la villa Médicis Mais au Japon. Et il s'avère que je vais être pensionnaire à la Villa Kujoyama un peu plus tard. Mais je repère plutôt ces choses-là. Je n'ai pas le souvenir que je connaissais la formation...ouais, il y avait le bouquin de Phnom Penh, mais c'était autre chose, hein : c'était la ville de Paris et l'APUR, c'était de la coopération décentralisée. En tout cas, je vois le genre de travail qu'ils font...Non, je pense qu'en arrivant à La Villette, je découvre ça dans la plaquette. Et par contre, je ne percutais pas qu'il y a « Métropoles d'Asie pacifique » en tant que formation post-diplôme, qui était assez hybride puisqu'ils prenaient aussi des diplômables. Et ça, je passe à côté. Euh, on passe à côté avec ma compagne à l'époque, parce qu'elle aussi voulait travailler sur l'Asie. Et on s'inscrit simplement dans l'équivalent du master, donc le cours de projet que tient Shin et son optionnel « Espaces hybrides ».

- *Ok, avec Christelle Robin ?*

- Non. Christelle Robin ne travaille plus avec Shin à l'époque, pas du tout. Euh, je choisis d'autres cours ; c'est là que je rentre en contact avec Christelle Robin et l'anthropologie, où j'ai particulièrement accroché. Mais j'ai envie de dire Christelle Robin et Jacqueline Ancelot, qui travaille avec elle et qui est vraiment...Enfin, toutes les deux sont...On était à égalité dans ce cours, c'est autant l'une que l'autre. Il y en a une qui a évidemment plus de visibilité, même si ce n'est pas celle qui est la plus visible parmi les

chercheurs qui ont compté, mais Jacqueline Ancelot était hyper présente. Et Jacqueline Ancelot a amené une autre partie du monde, à savoir l'Afrique, puisque depuis des années, elle finissait une thèse – qu'elle n'a jamais fini – sur le Burkina Faso, euh sur l'ethnie...aïe, ça va me revenir, enfin bon, j'ai toujours mes cahiers. Et donc c'est la découverte de l'anthropo...Donc voilà, il y a ce cours sur l'Asie, il y a la découverte de l'anthropologie, et donc des cours et de Christelle et Jacqueline qui vont me suivre sur tous mes mémoires jusqu'à mon diplôme.

- *Il n'y avait plus Sylviane Leprun ?*

- Non, elle n'était plus là, elle n'était plus là. Alors, je crois qu'il y a une histoire compliquée à un moment donné entre Christelle et Sylviane Leprun, il y a eu à un moment donné... Je n'ai jamais vraiment su ce qui c'était passé mais en tout cas, à partir du milieu des années 90 ou quasiment, elle n'était plus là. Vraiment, le cours et le labo, c'était Christelle, c'était Jacqueline – plus dans les cours Jacqueline. Et le labo, il était moins visible qu'aujourd'hui : moi c'est dans les cours que... Et puis, il y avait toute une initiation à l'anthropologie qui n'existe plus aujourd'hui à La Villette, qui n'est pas dispensé de cette façon-là. Euh les cours d'anthropologie – qui était fondamentale parce que c'était une discipline que je ne connaissais pas. Euh, et là, elle a posé des noms, des façons de faire. Ça s'est complété donc avec l'Asie où je me sentais assez à l'aise puisque, bon, ça me parlait évidemment. J'avais pris des cours après des Alexandroff, qui ont eux-mêmes... Il y avait encore elle. Comment elle s'appelle, son prénom ?

- *Jeanne-Marie ?*

- Jeanne-Marie Alexandroff. Donc j'ai fait mon cours avec Jeanne-Marie Alexandroff d'ailleurs, en faisant des projets sur le Vietnam. Euh donc c'est toute l'approche qui m'intéressait aussi, dite bioclimatique, écologique, qui venait de ma culture aussi de Montpellier – où d'ailleurs j'avais repéré qu'il y avait eu des ateliers avec le Cambodge, avec l'école royale du Cambodge, je crois que c'était avec l'urba – pas sûr. Mais j'avais repéré ces trucs-là. Bon j'avais déjà pas mal de choses à faire. Donc Alexandroff, ça a été une autre approche, qui elle avait beaucoup travaillé aussi en Iran, enfin pas mal de pays. Donc j'ai eu ça. J'avais aussi un cours sur le bâti ancien, vernaculaire, sur la restauration qui était tenu par Filippetti. Alors qui était franco-français mais qui n'est pas anodin en termes de formation. Voilà les enseignements qui m'ont marqué. Il y avait Philippe Sers en histoire de l'art ; Patarin en philosophie, voilà. C'est principalement ces cours-là qui m'ont marqué. Et donc Shin qui faisait partie des cours. Alors, qui était assisté par Christian Pédelahore, mais...mais qui pour moi, n'était pas signifiant dans ce cours, enfin, je n'ai jamais trop...enfin voilà, c'est mon avis personnel, mais celui qui problématisait, celui qui apportait des choses, c'était Shin. Par contre, j'avais compris que Pédelahore avait travaillé sur le Vietnam. Et donc, en 99 quand il s'est agi de faire mon diplôme, euh, j'ai voulu... On devait aller au Vietnam – je dis on, donc avec ma compagne. Elle, elle travaillait sur l'espace social des enfants des rues, donc elle avait déjà fait son mémoire là-dessus, son mémoire de je-ne-sais-plus ce que c'était, quatrième année, je crois. Moi, j'avais travaillé sur les questions de l'auto-construction. Donc là aussi, un panel de références qui est plutôt, euh, Sud. Et on demande à Christian Pédelahore si c'est compliqué, enfin s'il y a des choses à faire pour rester à Hanoï. Parce que, s'il ne m'avait pas apporté grand-chose dans le cours, il pouvait au moins me dire ça. Il me dit « non, non pas de problème. Vous y allez comme ça et vous allez pouvoir rester, il n'y a pas de soucis ».

- *Parce que, lui, quand il est parti c'était avec une bourse de l'IFA ? Je ne me rappelle plus...*

- Euh, lui, je ne sais pas, je ne connais pas particulièrement... Enfin, je ne connais pas suffisamment, je ne me suis pas penché sur son histoire personnelle ; j'ai récupéré des brides parce que c'est principalement ça qu'il transmet quand même : son histoire personnelle. Donc oui, j'ai entendu des trucs mais je ne connais pas ça en détail. Et donc on décide de partir. Et dans l'entre-temps, ce qui s'est passé aussi, c'est que c'est à La Villette aussi que je croise Architecture & Développement, par Jacqueline Ancelot qui faisait partie du conseil d'administration.

- *d'accord !*

- Et qui me dit... Donc ça, c'est le côté africanisme, *Villes en développement*... Donc qui me dit « il y a l'association dans le pavillon et qui donne des bourses »...

- *Toute jeune asso à l'époque...*

- oui, à l'époque, oui ! Oui, c'est ça. Qui à l'époque donnait une petite bourse pour ceux qui voulaient faire un diplôme sur les pays du Sud, pour la valoriser ensuite sur leur site. Bin j'ai dit Ok. Et donc on y va. On a une demi-bourse parce qu'on en a une pour deux, avec Valérie ma compagne à l'époque. Et donc sur Hanoï : moi, sur les KTT, et elle, sur l'espace social des enfants des rues – sachant que dans l'entre-temps, elle avait obtenu la bourse De Quelen, Besnard de Quelen, qui est la bourse des Arts et métiers et qui était assez connu pour pouvoir financer ce type de projet pour les diplômés. Moi, j'avais postulé également mais je ne l'avais pas eu. Et donc on part, euh, on part au Vietnam, on part à Hanoï avec une connaissance qu'on avait déjà. Dans les cours de Christelle j'avais croisé quelqu'un qui est devenu un ami, qui s'appelle Zhang Liang, qui avait sorti une thèse un peu plus tard sur la question du patrimoine en Chine, plutôt dans l'orbite IPRAUS [« De la modernité à la modernisation : la genèse du patrimoine historique bâti et des conceptualisations en Chine, 1900-1998 », sous la direction de Pierre Clément, 2001]. Donc j'identifie aussi à peu près l'IPRAUS, euh...mais sans plus.

- *Il n'y avait pas Pierre Clément ou Charles Goldblum qui venaient faire des interventions de temps en temps ?*

- Alors si, si ! Euh, mais moi, je n'étais pas dans la formation principale donc je ne les ai pas vu. Moi, j'étais vraiment dans le cours qui était lié à la cinquième année.

- *Mais ils n'intervenaient que dans le...*

- voilà, on les voyait pas. Donc, moi, mon référent c'était Shin. Euh voilà, ses cours. Je pense que je faisais partie de ceux qui saisissaient ce qu'il voulait transmettre, parce que ce n'était pas toujours évident avec Shin ; il y'en a beaucoup qui sont passés complètement à côté de ce qu'il expliquait parce qu'il a une élocution particulière, parce qu'il a une façon de penser un peu particulière – et moi, ça m'avait parlé. Mais j'avais pas vu... Alors, non, Pierre Clément, je pense que... ce que j'avais croisé à l'époque – outre Villes d'Asie – c'était le travail sur le Laos, donc le travail ethno-architectural que j'avais dû regarder. Mais pas plus que ça.

Et puis Christelle Robin avait dû évoquer, enfin, on avait dû en parler parce que, elle, elle avait cette... elle le connaissait bien ; ils se respectaient mutuellement même s'ils étaient dans des labos, quand même, plutôt rivaux – parce qu'il y a ces logiques-là quand même. Euh...notamment d'autres chercheurs. Même si bon, le LAA n'était pas non plus ce qu'il est aujourd'hui. L'IPRAUS était beaucoup plus important à l'époque. C'est après qu'est venue plutôt la rivalité, d'ailleurs. Et eux, ils avaient ce passé de pieds-noirs commun. Donc bon. Non c'est plutôt après d'ailleurs qu'est venue la question des rivalités [rires], que j'ai compris ces choses-là. Donc je suis parti et quelques temps après être arrivés, bin je me rends compte qu'on ne va pas pouvoir rester, parce qu'il aurait fallu avoir une invitation de l'école, que Pédelahore savait très bien ça et que bon...il avait fait le choix de ne pas nous le dire pour je-ne-sais quelles raisons, enfin. Enfin si, je vois bien mais...Voilà déjà [rires] il y a eu ce truc-là. Et finalement, c'est par Zhang Liang – cet ami chinois – qu'on avait eu le contact du directeur, non du prof qui avait travaillé d'ailleurs sur les terrains hanoïens de « Métropoles d'Asie pacifique » qui avait eu lieu en 96-97, je pense...qui me donne le contact de ce monsieur - Huyen Quoc Tong - et, bin, il a été très cheville ouvrière quand MAP a débarqué à Hanoï. Ils ont fini plutôt fâché, mais comme ça peut arriver avec MAP. Et lui nous permet de rester parce qu'il nous fait une lettre qui permet d'avoir un visa de six mois renouvelable.

- Ah, c'était ça le problème ; le visa ?

- Ah oui, c'était ça, pardon. Pour pouvoir rester, parce qu'on avait décidé de rester quasiment un an. [rires] Et donc au bout d'un mois et demi, on risquait de rentrer, quoi. Donc voilà. Après, le terrain se passe bien ; on passe pas mal de temps avec des enfants, avec le groupe d'enfants qui avait été identifié par l'intermédiaire d'une association, enfin bin, sur place. Moi, je fais mon travail sur les KTT. On voyage aussi un peu en Asie, dans les montagnes on continue.

- Vous parliez un peu vietnamien ?

- non, j'avais appris brides. Très honnêtement [rires], c'est aussi une des raisons pour lesquelles je ne peux pas me prétendre spécialiste [rires], c'est que si j'avais dû apprendre toutes les langues de tous les pays où je suis allé...Et je ne fais pas forcément cet effort-là, effectivement. Alors après, je me dis...non, non, je n'avais pas appris le vietnamien. Mais on est tombé sur...on a fait connaissance avec des gens par les contacts qu'on avait, qui parlaient français, donc tout de suite ça a...et le groupe des enfants, on arrivait à parler avec eux malgré tout. Et on a passé beaucoup de temps avec eux. Ils étaient basés au bout d'un moment – enfin c'est toute une histoire ça – à Phuc Tân, qui est le quartier interloque d'Hanoï, enfin bon. Donc voilà, je me suis intéressé à ce quartier-là aussi. Et puis on est allé au Laos aussi à un moment donné, à Vientiane. Et quand on passe à Vientiane, on se balade dans les rues et on tombe sur Shin. Et je ne savais pas qu'il venait à Vientiane. Bon Shin me connaissait évidemment ; il m'avait eu en cours, il savait que je partais à Hanoï. Je crois que je lui avais déjà demandé d'être mon co-directeur de diplôme avec Christelle. Et voilà, c'était le groupe de l'année sur Vientiane, donc on s'est croisé...

- Ah c'était MAP ?

- C'était MAP, avec Dalix...Comment elle s'appelle ? Que j'ai recroisé plus tard et je me suis dit « ah mais c'est là que je l'ai vu ! », enfin bon il y a des gens comme ça.

- Pascale ?

- Pascale Dalix, qui devait faire MAP cette année-là et à Vientiane. Je me souviens avoir discuté un peu. On les a croisé mais on n'est pas resté, on est reparti à Hanoï après. Et donc au retour, j'ai finalement passé mon diplôme en 2002 – le temps de le mettre en forme, le temps de travailler aussi en même temps – euh, sur Hanoï avec Shin et Christelle comme directeurs. Et Valérie, mon amie, elle avait croisé, et on avait croisé – par le labo et par les cours de Christelle – Agnès Deboulet, qui avait repéré le travail sur les enfants des rues.

- D'accord ! Qui était déjà à La Villette ou qui était encore à Nantes ?

- Je pense qu'elle était à La Villette, je sais qu'elle était dans la soutenance de diplôme de Valérie, ouais, ouais. Donc là aussi, clac, j'identifie. On rentre ; Ludovic Jonard, on rend nos trucs ; on passe nos diplômes et se pose la question de qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On n'avait pas l'intention de travailler en agence [rires]. Euh, et se pose la question des labos. Christelle, elle...Bon après, j'ai des changements personnels, on se sépare avec mon amie, et bon, je décide de partir un an et demi pour voyager et travailler en Asie. Donc en 2002, je pars. Et entre-temps, j'avais établi le contact avec l'IPRAUS parce que Huyen Quoc Tong m'avait dit qu'ils avaient des plans notamment. Parce que, à Hanoï, avoir un plan à l'époque : impossible. Très peu d'informatique donc rien de numérisé. Je suis même allé chercher en vélo aux archives de la ville des photos aériennes des KTT, que j'ai eu entre les mains, que je n'ai jamais pu acheter ou enfin voilà. Et donc je rentre et il me dit « il y a quand même de la ressource que j'avais donné à l'IPRAUS ». Et le jour où j'y vais-je tombe sur Emmanuel Cerise, et on s' sympathise. Lui était en train de faire son DEA sur les KTT puisqu'il était allé là-bas avec le programme, euh comment il s'appelle ? Les ateliers de Cergy. Il venait de Nancy lui. Et voilà, on se croise, on sympathise ; je lui dis que je fais mon diplôme ; on échange un peu ; lui est en train de faire son DEA. Et là, à l'IPRAUS, de proche en proche...Eh oui, il s'avère que je discute avec eux et ils sont en train de préparer une expo sur Hanoï : le fameux « Miroir de l'architecture indochinoise », un truc comme ça. Ce bouquin sort aux éditions de la recherche architecturale. Oui, c'est ça ? L'IPRAUS publie a peu près toujours dans ces genres de trucs. Et en même temps, se prépare une expo à l'IFA sur Hanoï. Et dans les anciens locaux de l'IFA dans la rue...

- Tourmon ?

- Ouais, c'est ça, Tourmon. Et ils m'embarquent là-dedans : « ah tu viens d'Hanoï ? Qu'est-ce que t'as fait ? nanana ». Bon je faisais pas mal de photos, et j'avais décidé de me mettre au film documentaire et, pour mon diplôme, je faisais un film documentaire qui devait être d'ailleurs LA proposition – justement pour arrêter de dire...enfin mettre l'accent sur le fait de prendre le temps de révéler avant de se positionner. Donc la partie la plus importante, c'était « KTT Kim Liên » qui était le film documentaire que j'avais fait. C'était les débuts du mini-DV ; on avait une caméra, donc j'avais commencé à travailler comme ça. Moi, je venais de la photo, enfin j'avais une culture photographique, et j'avais monté ce film pour mon diplôme. Et il y avait essentiellement d'ailleurs une partie de terrain et des propositions qui étaient juste énoncées – ce qui m'a valu d'ailleurs les félicitations parce que Shin aurait voulu que ce soit quand même un peu plus évolué au niveau architectural.

- *Shin n'était pas quand même pour un projet dessiné ?*

- Bin si, ça a été... Je sais – parce qu'il me l'a dit après – qu'il avait beaucoup aimé mon diplôme. Il avait beaucoup aimé le film parce que, après, je l'ai présenté dans cette espèce d'entre-deux, quand je suis revenu, j'étais pas encore prof, j'étais revenu une ou deux fois présenter ce film dans son cours « Espaces hybrides ». Mais oui, il aurait voulu que je passe à l'acte ! Je pouvais passer à l'acte ; parce que maître d'œuvre, c'est toujours mon métier, donc ça m'intéresse. Mais j'avais mis un point d'honneur... Enfin mon diplôme, ça s'appelle « Enoncer une attitude ». Et voilà, j'étais allé jusqu'au bout du truc. Ça m'avait coûté les félicitations. Sur le coup, j'étais un peu déçu, mais enfin bon, ce n'était pas très grave. Et donc j'avais tout ce matériel-là, et c'est là qu'Emmanuel Cerise me fait rencontrer Nathalie Lancret qui travaille aussi sur ce truc, que Pierre Clément, je ne crois pas l'avoir rencontré, enfin si je dois l'avoir croisé mais il était toujours un peu à distance, Pierre Clément.

- *Avec beaucoup de choses à faire...*

- oui, toujours. C'est le propre des mandarins. Et ils me demandent... En fait, je fais un autre montage qui est présenté dans l'exposition, qui s'appelle « Hanoï 2000 », qui est un petit truc...

- *A partir du film que vous aviez déjà fait ?*

- Non, à partir d'autres rush que j'avais aussi parce que j'avais filmé ailleurs.

- *Mais vous ne repartez pas du coup ?*

- non, non, je ne repars pas, c'est vraiment avec ce matériel. Bin c'est 2000, donc c'est quand je rentre que ça a lieu. Je ne sais plus quelle est la date exacte, mais voilà. Je prends part à cette exposition de façon assez officieuse – plutôt officieuse, mais ça, les gens de l'IPRAUS savent faire ce genre de choses : utiliser les gens officieusement. Et donc voilà, je suis là-dedans, je suis là le jour du vernissage, je crois. Bon après, moi, je m'entends bien avec Emmanuel Cerise, et quand je pars, il me dit : « ah, on vient de gagner un appel d'offre du PRUD [Programme de recherche urbaine sur le développement] », euh c'était l'ancien ISTED à Nanterre. Goldblum était plus ou moins aux manettes là-derrrière, et il y avait un espèce d'appel d'offres ad hoc, notamment pour les asiatiques de l'IPRAUS pour répondre. Et il y a eu deux projets de l'IPRAUS qui ont été retenus, avec Pédelahore et des Japonais sur je-ne-sais-pas-quoi et un autre avec Nathalie Lancret et Karine Peyronnie, qui est de l'IRD, qui était en poste à Vientiane, sur en gros la dynamique autour de deux rues – une à Hanoï, une à Vientiane -, dynamique commerciale, dans la plus pure tradition typo-morpho que développait depuis un moment l'IPRAUS.

- *OK, l'IPRAUS s'associait déjà à cette époque avec l'IRD ?*

- bin oui... Enfin, je ne sais pas si c'est la première fois mais en tout cas, oui sur ce projet-là, via Karine Peyronnie qui était en poste au Laos pour l'IRD. Euh ouais, ils font ce truc-là et Emmanuel me dit avant de partir « écoute, si tu pars en Asie, nous, on va avoir ça. Peut-être que ça serait bien que tu nous rejoignes sur le terrain pour travailler avec nous... nanana ». Ok. Et je n'avais pas encore rencontré Nathalie Lancret, je l'ai rencontré sur place – maintenant que j'y pense.

- *Parce que, avant de rencontrer Emmanuel Cerise, quand vous dit « je pars travailler pendant un an, un an et demi »...*

- Ah je parlais comme ça.

- *Pour travailler en agence ou pour... ?*

- Non [rires], plutôt pas en agence [rires]. Enfin si, j'avais l'idée quand même de ponctuellement croiser des gens que j'avais envie de croiser ; j'avais en tête d'aller travailler à Angkor peut-être ; euh, l'EFEO était quelque chose que j'avais identifié aussi depuis longtemps - l'Ecole française d'Extrême-Orient -, ça faisait partie des possibilités. J'avais quand même... j'avais travaillé avant donc j'avais suffisamment pour tenir. Enfin voilà, tenir a minima dans des hôtels parfois un peu miteux mais ça allait [sourire]. Voilà, l'idée était aussi de partir, de faire une rupture, et de voyager. Et ça faisait un mois et demi, deux mois que j'étais arrivé au Laos ; j'étais reparti à Hanoï ; qu'Emmanuel me dit « voilà on fait le terrain – je sais plus – de juin, ou juillet/août à Vientiane ». Et donc j'allais les rejoindre. On se met d'accord ; je suis payé suffisamment pour survivre, je suis logé au truc de l'IRD – moi, ça m'allait -, et je fais l'intégralité du terrain avec Nathalie Lancret que je rencontre à cette occasion, Emmanuelle Cerise, René de Maximy – qui était un ancien de l'IRD, directeur de thèse de Karine Peyronnie sur Quito en Amérique Latine. Et donc j'ai joins l'équipe et je travaille, voilà, ça se passe bien. Euh ça se passe bien ; j'en profite pour filmer à nouveau sur une partie du quartier qu'on étudiait, mais plutôt sur le marais qui était un ancien quartier précaire qui avait été rasé – dont j'avais vu passé l'étude à l'époque, quelques années avant, de « Métropole d'Asie Pacifique », parce qu'ils l'avaient vu encore debout alors que nous, on y était c'était quasiment la fin. Donc l'étude parlait de ça mais sans rentrer dans les détails. J'avais notamment filmé, euh, sur le marais de Vientiane, ce qui va devenir le deuxième film à la suite des KTT, qui s'appelle « 24 heures dans la Dongpalane ».

- *Parce que, du coup, toute la production de MAP était assez facilement accessible ?*

- Bin... A la bibliothèque, oui dans mon souvenir, c'est à la bibliothèque. Si on avait... Moi, j'avais regardé ça notamment quand je faisais mon mémoire. Et enfin oui, ils ne les avaient pas directement, il n'y avait pas une salle... Il y avait des salles dédiés MAP, mais ce n'était pas spécialement dans la salle, dans mon souvenir. Mais si on demandait à Shin, il nous disait « oui, on a fait ça en telle année... ». Voilà, et on allait voir. Mais non, ce n'était pas valorisé. Shin n'a jamais pris le temps de valoriser tout ce qu'il faisait. Et personne ne l'a fait pour lui. Parce que celui qui... enfin, maintenant apparemment, ils sont en train de le faire – paraît-il.

- *oui, il paraît qu'ils vont faire un livre sur cette histoire...*

- oui, c'est ça. Oui... Christiane Blancot n'a pas été spécialement convoquée alors qu'elle a juste enseigné six ans avec Shin, mais bon c'est un détail ! [renifle] Bon, moi, évidemment pas. Mais, euh, ils... non, Shin, le problème de Shin, c'est que c'était la cheville ouvrière ; c'est quelqu'un qui était très dédié à son enseignement. Alors, après, je ne sais pas... Il a essayé de faire des choses par ailleurs mais ça... c'était des études, des choses comme ça. Et c'est lui, lui, sur le terrain – je vais revenir à ça, hein, parce qu'en 2004 j'ai assisté, j'ai suivi tout le terrain de MAP à Bangkok... sur le terrain, c'est Shin ! Il était déjà diminué en plus physiquement, donc

il allait moins la journée voir les étudiants ; il les voyait plutôt le soir, mais les autres...ils passaient, quoi, enfin...Euh, je sais ce que je fais, moi, sur le terrain [rires], je peux comparer, je sais ce que fait Christiane Blancot sur le terrain ; ça n'a rien à voir ! Je pense que ce qui a beaucoup marché avec MAP, d'abord, c'est l'appel de l'Asie ; on avait des étudiants très motivés qui produisaient...

- *Qui étaient à cette époque-là des étudiants étrangers...*

- Mais pas que !

- *asiatiques ou....*

- Euh, justement, on était encore avec pas mal de français. Euh, pas mal de français. La rupture, elle se fait avec la LMD aussi – je pense que c'est dans ces années-là que ça bascule. Et donc il y avait beaucoup d'étudiants très, très motivés. Donc motivés. Avec Shin. Et ça roulait un peu tout seul ! Il y avait évidemment des cours, avec des gens qui amenaient des cours. Mais il y avait des cours - de mon point de vue, sur l'année que j'ai vu, celle de 2004 – qui étaient de niveau assez contrastés. Euh, je me souviens des interventions de Pierre Clément, par exemple, qui étaient plutôt de l'ordre du récit de voyage que d'une vraie problématisation de quelque chose, alors que pourtant on peut imaginer qu'il portait quand même un certain nombre de choses. Moi, je n'ai jamais rien perçu de bien pertinent, mais c'est mon point de vue. Non, vraiment, celui qui apportait - et puis quelques intervenants extérieurs, comme Pierre [Christian ?] Taillard, qui venaient avec leur discipline, leur point de vue sur l'hydro-géographie, sur...enfin, c'était des choses qui étaient très pertinentes. Mais il y avait aussi un noyau...un noyau IPRAUS, plutôt au manette, voilà, qui était dans une forme de relâchement plutôt pendant les ateliers...et qui passaient en plus, hein. Personne ne restait les 15 jours, à part Shin ! Il était le seul ! A l'époque de Christiane Blancot, il faudra lui demander, si elle faisait les 15 jours ou si elle faisait une semaine. Avec moi, elle faisait plutôt une semaine parce qu'elle a les obligations de l'APUR, mais elle les fait à fond, voilà. Elle est avec les étudiants, elle prend le crayon s'il faut. Shin prenait peut-être pas le crayon mais il était là...bon après il a été vraiment diminué physiquement, mais il était encore là. Moi, les autres...

- *Peut-être plus pendant toute l'année, dans les cours...*

- Bin non, pas plus ! Enfin, quand je dis les autres, il y en a trois : c'est Pierre Clément, Nathalie Lancret et Christian Pédelohore, qui pour moi...

- *Et Goldblum ?*

- Bin Goldblum, moi, je ne l'ai jamais trop croisé Goldblum. Je ne l'ai pas vu en deux milles...Bon Goldblum, on ne peut pas lui enlever le fait qu'il a produit des choses [rires], ça c'est certain. Mais je ne le connais pas, je ne pourrais pas trop en parler. Je ne l'ai pas croisé dans ces moments-là, mais après je n'étais pas non plus, euh...Je pense qu'il était moins opérationnel sur l'atelier lui-même. Je ne sais pas sur lesquels il est allé vraiment. Je ne sais pas, je ne pourrais pas en parler. Moi, je peux parler de ceux qui prétendaient représenter MAP.

- *Au départ, il y était, mais après, ça a été peut-être plus quand ils ont essayé de faire le DESS...*

- Ouais, je pense.

- *en lien avec l'IFU...*

- Il y avait des gens de l'IFU. Bin notamment, l'IFU drainait des français aussi. Donc, moi, j'ai connu cette époque où il y avait des gens qui passaient par l'IFU.

- *Les étudiants de l'IFU en même temps que les étudiants de...*

- ouais, voilà, de La Villette et de Belleville. Et donc, là, il y avait quand même une majorité de français. Et ça bascule après quand le CEEA devient DPEA puis ça bascule en LMD puis rupture puis voilà.

Euh donc tout ça pour dire... Je ne sais plus trop où j'en suis ; il faut m'arrêter de temps en temps. Euh...ouais, non, pour moi, la personne qui avait un regard pertinent – dont je ne partageais pas forcément tous les points de vue, notamment parfois sur la mise en perspective plus globale, enfin, un peu plus politique...euh, il y a un côté plus consensuel aussi chez les asiatiques. Enfin, je ne veux pas tomber dans les clichés mais il y a quand même parfois de ça. Dans sa culture à lui, il y avait probablement de ça. Mais en même temps il était très affirmé sur ses...mais bon, lui, il m'a...

- *Et il devait avoir plusieurs approches, Shin, entre ce qu'il avait pu faire avec Georges Alexandroff sur le village solaire en Corée ou « Espaces hybrides ». C'est quand même...*

- oui, oui, alors c'était...Je ne le percevais pas trop sur ce qu'il avait fait avec Alexandroff, j'étais passé à côté, je l'ai vu après. Je savais qu'il avait fait, qu'ils étaient allés ensemble avec Christelle Robin, mais finalement ça a été un one shot cette histoire-là, ça ne s'est pas vraiment prolongé ; il y a le gros rapport.

- *pas si gros...enfin c'est un rapport préliminaire...*

- enfin, oui, y'a le rapport. Oui, non, oui, il n'est pas gros, c'est vrai. Il est... [rires]

- *En plus, ils n'ont même pas fait de terrain dessus parce qu'ils n'ont pas pu partir...*

- Oui, parce qu'en plus, lui...ouais, c'est-à-dire que, elle, elle est partie mais avec un autre [Bernard Jeannel], parce que, lui, il a été malade au moment où ils devaient partir ensemble. Donc ils ont préparé ensemble, ils ont échangé ensemble. Et finalement, cette jonction-là, anthropologie-architecture, qui est quelque chose revendiquée par MAP, pratiquement, elle ne s'est jamais faite. Elle s'est faite sur les intuitions de Shin et de Christelle, mais elle n'a jamais été mise en œuvre. L'anthropologie était plutôt convoquée chez Clément par Condominas, par leur travail sur le Laos. Puis après les autres, pas vraiment ; ce n'est pas forcément dans leur culture, de ce que moi j'ai compris. Et donc, il y a effectivement ce rapport que j'ai à la maison en ce moment d'ailleurs, qu'il faudrait

que je rende à la bibliothèque [rires]. Et où il est explicitement dit que Shin a été malade et qu'il n'a pas pu être avec eux sur le terrain. Au début, ils sont partis ensemble...c'est 83, je crois.

- 85 ?

- 85, oui, c'est ça. Et il n'a pas pu faire le terrain avec eux.

- Non, et juste après, le LAA a eu des problèmes, ils n'ont pas été accrédité par le BRA.

- ouais, possiblement, il y avait ces histoires-là. Donc, pour moi, ce n'était pas allé au bout cette histoire-là. Et il y avait quand même une emprise typo-morpho par un certain nombre de figures, notamment de l'IPRAUS, qui...même s'ils étaient allés aussi vers l'anthropo...enfin, il me semble, pour finir avec ça, que la générosité qu'avait Shin n'existait pas chez les autres. Et il y avait une façon de gérer ça - comme je le dis - plutôt en mandarin qui organise, qui utilise, qui prend, qui jette, euh, que j'ai ressenti assez fortement. Euh, qui voilà, qui m'a fait aller au clash avec eux, euh, parce que voilà, là où l'un était complètement désintéressé et transmettait sans prendre le temps de valoriser pour lui, les autres faisaient tout pour tout valoriser pour eux en transmettant ça [fait un signe zéro avec les doigts]. Bon voilà, ça c'est mon point de vue. Ce qui n'enlève rien à l'intuition, au fait d'avoir créé ce truc-là, d'avoir mis les gens en relation : ça, évidemment, c'est intéressant. Mais je trouve que, quand on était étudiant, l'apport était assez minime, enfin voilà, au regard de ce qu'aurait pu encore plus produire cette formation. Et c'est vraiment Shin qui avait tout problématisé : « espaces hybrides », c'était tous les cas problématisés au retour par Shin.

- Et du coup, dans son cours « Espaces hybrides », là, il allait vraiment beaucoup plus loin que ce rapport préliminaire ?

- oui, oui, bien sûr.

- Ça consistait en quoi ? c'était des cas d'études ?

- C'était des cas d'étude. Et il était capable d'expliquer, voilà, ce qu'il y avait à retenir de ces situations-là, ce que ça disait sur ces villes asiatiques, sur l'évolution, qui était probablement aussi à une autre échelle ; l'évolution des façons d'habiter, l'importance de l'espace domestique, euh, la question des formes et des modèles architecturaux et urbains. Mais bon, il fallait aussi...Enfin, encore une fois, il fallait tout saisir chez Shin, hein, c'était pas forcément toujours évidemment. Moi, c'est aussi avec un peu de recul qu'il y a des trucs que j'ai compris. Et puis, il y avait son exercice qui était formidable sur le quartier de la Libération, sur le village, secteur Chongchon, qui était un plan qu'il avait fait faire à l'époque d'un des premiers ateliers en Corée sur un quartier illégal constitué après la réunification des deux Corées - tout une histoire autour de ça. Et il donnait ce plan, relevé par un étudiant très précisément, et il fallait que petit à petit on arrive à comprendre de quoi il s'agissait, avec des séries de calques...Alors, j'en parle d'autant plus facilement que cette exercice je l'ai repris, moi, après quand je suis rentré dans le DSA parce qu'il me semblait très important. Je l'ai même un peu modifié, j'ai fait travailler un peu différemment et je l'ai fait faire pendant plusieurs années. Je l'ai même fait faire en master. Et en parallèle - j'y reviendrais peut-être après -, j'ai demandé à Shin quand je suis rentré dans le DSA de venir dans les cours, et je lui ai demandé...l'idée, c'était de l'aider à produire une publication sur son travail, et donc, j'ai fait la saisie audio de ses cours, qui aujourd'hui il n'y a que moi qui les ait. Enfin non, il y a aussi Wong Sang qui les a aussi. Euh, et ça n'a pas abouti. Ça n'a pas abouti aussi parce qu'il ne voulait pas que ça aboutisse, et il est décédé peu de temps après. Lui était un peu retissant, enfin [souffle]...Alors que je voulais juste lui permettre de publier ces choses-là. D'ailleurs, je ne les ai pas utilisés ensuite. Si ce n'est que, moi, dans mon cours aujourd'hui, qui s'appelle « l'infra-ordinaire de la modernité », sur des cas justement qui sont classés selon des entrées particulières - entre-deux-barres, village urbain, enfin qui sont mes objets d'étude, de recherche, dits de recherche -, je parle du quartier de la Libération avec les archives que m'avait donné Shin, et voilà j'explique le travail qu'il avait fait. Et d'ailleurs, j'ai toujours en tête d'y retourner un jour pour faire l'après de ce truc-là.

- Et vous qui avez connu Shin 10-15 ans après ce fameux rapport « Espaces hybrides », et donc tous ces développements dans son enseignement...j'ai émis une hypothèse, enfin la concomitance : c'est au même moment que Homi Bhabha va parler d'hybridité. Est-ce qu'il y avait ce lien avec les Postcolonial studies ? qui est peut-être arrivé plus tard puisqu'au final le livre de Bhabha a été publié très tard en français.

- Euh alors, ouais, je ne pourrais pas vous dire. Euh, bha, je...Ce qui est arrivé avec Shin, c'est qu'on ne s'en rendait pas forcément compte mais il se tenait au courant, donc j'imagine qu'il a dû voir passer ce truc-là. Euh, tous ces emprunts aux sciences dites dures, qu'il y a eu à un moment donné dans les sciences sociales, et notamment cette question de l'hybridation, c'était dans l'air du temps. Mais je pense qu'il a dû, effectivement...Je ne pourrais pas le dire. Ça, je n'ai aucune idée là-dessus. Il ne l'explicitait pas en tout cas. Il expliquait pourquoi hybridation. Euh, ce qui a d'ailleurs aussi inspiré Christian Pédelahore, hein, au contact de Shin. Hum, non, je ne sais pas. Je ne sais pas comment ça s'est passé. Pareil, j'aurais dû en parler plus avec Christelle parce qu'on l'avait avec Christelle. Je suis resté assez proche d'elle jusqu'à son décès, elle aussi malheureusement est partie. Il faudrait que je relise le rapport. Enfin, ils le définissent mais ils ne le mettent pas en référence dans ce rapport, hein ?

- non, non, ils disent effectivement que ça vient de la biologie, et en disant bien que ce mot hybride est provisoire...parce que j'en ai parlé avec Jean-Charles Depaule, vu qu'ils étaient encore ensemble et faisaient des réunions « Ville orientale », qui leur avait justement un peu tiqué sur le mot hybride.

- hum oui, alors que, moi, je n'utilise pas effectivement, avec le temps...enfin, je ne l'ai jamais vraiment utilisé. Mais avec le temps, c'est pas...enfin, ce n'est pas mon registre cet...enfin, qui est très en vogue chez les archis, qui marche très bien pour pas mal d'archis, mais...Effectivement, je serai assez d'avis avec Jean-Charles Depaule sur cette question. Ce qui n'enlève rien à la qualité du travail de Shin. Voilà, il le disait comme ça, mais bon, une fois qu'il avait dit que ça s'appelait « espaces hybrides »...bon, c'est vrai que hybridation revenait dans ce qu'il disait, mais il avait quand même mis à jour tout un tas de situation vraiment très intéressantes, et ça jusqu'à la fin, jusqu'au dernier terrain sur Manille. Et puis, il avait le goût pour aller chercher ces choses-là...du terrain, vraiment. Ce qui n'était pas le cas d'autres enseignants. C'était plutôt...Enfin, faire du terrain vraiment, c'est contraignant, c'est...Non, mais on peut avoir le goût mais si on n'a pas le goût, aller dans les quartiers dits précaires, y passer du temps, s'intéresser vraiment à ce qui s'y passe, passer du temps avec les gens ; y'en a qui pilote ça à distance mais qui n'y vont pas.

- Surtout, pour faire un atelier comme ça, avec des étudiants sur le terrain, ça se prépare en amont, donc il faut déjà un peu connaître le terrain avant, avoir une idée du terrain...

- oui, mais alors, la préparation, et je le dis aussi d'expérience, il y a effectivement la question de la préparation mais il y a aussi l'envie de se coltiner l'inattendu, de passer du temps dans situations pas forcément très confortables. Et ça, y'en a, ils n'ont pas envie d'y aller.

- *Ça se passait comment justement le terrain avec Shin et MAP ?*

- Alors, moi, je n'ai vraiment qu'une expérience sur 2004, donc je ne pourrais pas parler en général. Shin était déjà malade.

- *C'était plus des relevés à l'échelle urbaine ou des relevés habités comme pouvait faire Santelli au Maghreb ?*

- C'était les deux. Euh, ça se passait avec une première semaine, les premiers jours, dans mon souvenir sur Bangkok, où il demande d'aller faire des relevés un peu partout dans la ville, plutôt habités. Et là, on se débrouille [rires], on y va, enfin, ils y vont. Les groupes y vont. Vous rentrez, voilà, vous rentrez quoi. Les étudiants partaient seuls, hein. Je ne sais même pas s'il y avait Davisi [Boontharm] à l'époque, sur Bangkok. Je crois qu'elle était déjà pas là. Elle avait été assistante longtemps mais, en 2004...

- *Mais à Bangkok, vu qu'il y avait le partenariat avec l'université de Chulalongkorn, il y avait des étudiants...*

- non. Alors ça, c'est aussi quelque chose qui – de ce que j'ai vu – ne marchait pas toujours. D'ailleurs, il y a eu des relations compliquées, notamment avec Hanoi. [Huyen Quoc] Tong m'avait dit « on a le sentiment qu'ils sont venus prendre les trucs, et puis, nous après, on ne voit pas ce qui se passe ». Il n'y avait pas de réciprocité... Shin ne gérait pas forcément cette partie-là. Ce n'est pas qu'il ne voulait pas le faire – j'ai l'impression –, mais il avait... Voilà. Et ceux qui auraient pu la gérer, ceux qui avaient les entrées dans les pays – le Vietnam, Pédelahore ; l'Indonésie, Nathalie Lancret –, la réciprocité... [se frotte les mains pour dire qu'ils ne s'en préoccupaient pas]. Et ça, c'est une des leçons que j'ai eu de MAP. Je me suis dit que si un jour je fais des choses comme ça, surtout ne jamais faire ça [rires]. Bon après, ils gardaient de bonnes relations aussi, parce qu'il y a des enjeux universitaires, parce qu'il y a des échanges de doctorants, il y a commencé cette histoire à avoir des doctorants. Enfin bon tout ça a fait qu'on s'entendait bien. Apparemment à Bangkok ça se passait bien mais, moi, à Bangkok, on est allé une fois à Chulalongkorn mais il n'y avait pas d'étudiants thaï. Il y avait un étudiant thaï qui était de Chulalongkorn mais qui était en France, à MAP.

Et donc, ça se passait la première semaine, enfin au début, aller chercher ces relevés. Et après il y avait un secteur... bin c'était très ouvert sur Bangkok, c'était très large. Je crois qu'ils avaient pris toute la ville. Et voilà, selon les intuitions des uns et des autres – parce qu'ils avaient un peu travaillé en amont sur la ville quand même, parce qu'il y avait cette histoire qui s'appelle « plans de villes », dont j'avais officiellement assuré les cours cette année-là, euh, notamment en travaillant sur Vientiane pour alimenter éventuellement des plans qui serviraient au rapport PRUD, donc diligenté par Nathalie Lancret mais reconnu par personne [renifle], enfin parmi les instances décisionnaires de MAP. Et ça, c'était assez fréquent, je n'ai pas été le seul à...

Et donc le terrain, il y a d'abord ces relevés et puis après, ouais, ils identifiaient des secteurs et là, justement aussi beaucoup avec les capacités des étudiants – c'est là aussi qu'il y a eu probablement après un peu une rupture – la capacité des étudiants à produire, voilà, de la photographie, des plans, aller chercher des archives... alors ils avaient eu une entrée pour aller chercher des photos aériennes qui étaient plutôt tenues par l'armée à Bangkok, je m'en souviens. Et voilà. Après le soir, on voyait Shin jusque tard et il disait ce qu'il en pensait, il orientait. Mais il ne pouvait physiquement pas aller sur le terrain, autant qu'il le souhaitait – parce qu'il le souhaitait. Et dans ce moment-là, on a vu passer... cette année-là, je ne sais plus qui. Je ne sais pas si Nathalie Lancret est passée, je ne me souviens pas. Ça me dit rien, je ne crois pas. Peut-être mais je n'ai pas de souvenir. Si, je crois, je ne sais plus. Clément et Pédelahore a un moment donné.

- *Et Emmanuelle Péchenart, elle n'a jamais travaillé dans MAP ?*

- Je ne connais pas. Ça ne me dit rien.

- *Elle a fait un rapport de recherche avec Pierre Clément.*

- Après, c'est possible. Moi, j'ai vraiment...

- *Avec Françoise Ged.*

- Alors François Ged, je la connais par ailleurs. Mais après, je l'ai connu après. Je ne sais pas sur MAP. Après, il y a un antagonisme Ged/Clément à un moment donné. Je sais que ça a... je ne sais pas pour quelles raisons. Mais peut-être. Et voilà, ça se passait comme ça. La difficulté qu'il y avait en rentrant c'était de passer à la phase projet parce qu'il y avait un tel travail pour remettre au propre des documents qui servaient à l'analyse – ce qu'ils appelaient l'analyse – que finalement, ça accouchait souvent d'une souris sur les projets, et les étudiants mettaient beaucoup plus d'énergie dans l'analyse parce que c'était aussi ce qui était nouveau pour eux. Et c'était la limite qu'il y avait. Mais pour autant, c'était pas vraiment problématique, et puis il y avait quand même des propositions, mais qui étaient souvent des échelles... Enfin, moi, ça me posait pas de problème, mais je sais que Shin essayait de pousser sur le projet et qu'il y avait toujours... [se tape les mains pour dire que ça ne fonctionnait pas], le temps faisait que...

- *S'il y avait eu un semestre de plus...*

- ouais, probablement. Et puis, ouais, ouais, et peut-être... [rires] Non, j'arrête [rires]. Et, mieux accompagnés au retour dans le corps enseignants, mais euh... Donc voilà. Les autres sur le terrain ? Non. J'ai Pierre Clément, un jour, qu'on a baladé...

Alors, moi, j'y suis arrivé en 2004 parce que... euh quand j'ai voyagé en Asie, que j'ai travaillé donc avec le groupe sur le PRUD à Vientiane puis ensuite à Hanoi quelques mois après quand Emmanuel Cerise est revenu sur Hanoi, là, j'ai rencontré mon ex-femme, Rozenn Kervella, qui était là-bas par je-ne-sais-plus quel biais, par la ville de Dinan qui faisait un truc avec le Laos, qui avait croisé Pierre Clément. Elle se retrouvait en stage, en gros, à l'Atelier du Patrimoine de Vientiane. Voilà, donc on s'est rencontré là. J'ai travaillé ensuite à l'Atelier du Patrimoine pendant deux mois parce qu'ils préparaient l'expo et un bouquin, piloté par l'IPRAUS aussi. Et j'ai fait toute la partie sur le patrimoine moderne de Vientiane. Je m'étais entendu aussi, j'étais payé localement, voilà, ça m'allait bien. [...] Ensuite, je suis allé à Hanoi finir cette histoire de PRUD. Après, j'ai continué ma route. Je sais qu'il y a eu l'expo à Vientiane, et j'avais demandé à Nathalie Lancret si ça s'était bien passé. J'étais en bon terme avec Nathalie Lancret et Emmanuel

Cerise encore à l'époque. Et je leur avais demandé s'ils pouvaient me payer le bus pour venir à l'exposition parce que ça m'intéressait de la voir, j'y avais contribué. J'avais demandé à Pierre Clément qui avait dit non, qui savait pas qui j'étais. Euhh donc voilà, ça avait acté un certain nombre de choses. J'étais resté à Hanoï : pas de problèmes, j'avais des choses à faire.

Et donc, Rozenn, ensuite, quand elle est rentrée, étant donné qu'elle avait croisé tout ce monde-là en même temps que moi, elle a voulu faire MAP en étant inscrite à Belleville. Elle venait de Rennes. Elle a fait MAP Bangkok. Et donc, moi, j'étais assistant sur « Plans de villes » - officieusement avec cette histoire de PRUD - et j'ai demandé aussi « est-ce qu'en tant qu'assistant de Shin - parce qu'il n'y en avait pas à l'époque - je pourrais partir ? ». Pareil, j'avais demandé à Nathalie Lancret : « est-ce qu'on peut me payer le voyage pour aller à Bangkok ? », et il y avait aussi eu « non », mais j'étais quand même parti. Donc j'avais travaillé avec le groupe où était Rozenn. [...] C'est pour ça que j'ai fait le terrain, c'est pour ça que j'étais là quand les autres sont passés, mais je n'étais pas prévu au truc.

Moi, j'avais commencé à me dire, entre-temps, je voulais donner des suites à mon travail sur Hanoï, sur cette question des transformations des quartiers de logements collectifs et je voulais faire un DEA. Mais à l'EHESS. Parce que, pour en avoir discuté avec Christelle et Jacqueline, Jacqueline surtout - je me souviens - me disait : « tu vas à l'université, tu ne fais pas ça en architecture. C'est bien l'université, tu vas chercher la discipline ailleurs, et tout ». Et donc je m'étais inscrit à l'EHESS.

- *En Anthro avec Augustin Berque ?*

- Alors, c'est plus compliqué que ça. Euh oui, mon entrée, c'était pour être en anthro. Moi, j'avais identifié le cours d'anthropologie visuelle qui était tenu par Jean-Claude Penrad et Jean-Paul Colleyn. Mais j'avais aussi Michel Agier dans mes cours. Et Descola. J'avais pris la totale. Et j'étais par contre dans l'entité « étude du développement », coordonné par Jacques Sapir - spécialiste de la Russie -, et dans lequel il y avait aussi [Alain] Musset, sur l'Amérique Latine, géographe qui par ailleurs avait une passion pour Star Wars [...]. Donc j'avais tous ces cours-là, c'était bien dense. Toujours l'entrée visuelle plutôt parce qu'il y avait cette histoire de cinéma documentaire qui me travaillait toujours et qui, d'ailleurs, me travaille toujours [rires]. [...] Parce que, quand j'étais à Bangkok, j'ai fait simplement un saut de puce à Ulaanbataar, puisqu'entre-temps... donc je n'ai pas fait la première semaine avec eux, je suis arrivé à la deuxième semaine. Je suis arrivé, je suis parti à Ulaanbataar en repérage. Ça avait déjà été le cas dans mon voyage de 2002-2003, j'avais fini à Ulaanbataar. Parce qu'avant, j'étais tombé dans *Géo* où il y avait une image avec des barres et au pied des yourtes. Donc j'avais décidé que mon DEA, ça serait à la fois Hanoï et Ulaanbataar. Voilà. Sans être spécialiste évidemment de la Mongolie. Et donc, j'ai fait un premier saut en 2003 ; j'étais passé par plein de pays, plusieurs fois à Hanoï, enfin pas mal de choses, Hanoï, Saïgon, le Cambodge où je n'avais pas pu travailler pour l'Autorité. Nathalie Lancret m'avait conseillé d'aller voir Ros Borath qui était un ami du réseau IPRAUS : j'avais dit que je pouvais travailler bénévolement, il m'avait dit qu'ils ne prenaient pas les gens qui se recommandaient de, j'ai dit « ok, d'accord, très bien ». [...] J'étais quand même resté deux mois à Angkor, et j'avais fini en train jusqu'à Ulaanbataar. J'étais passé par Pékin aussi où j'avais fait notamment, continué tout mon travail photographique qui était un truc qui me... et j'avais fini un mois et demi de repérage à Ulaanbataar avec cette idée ensuite d'y revenir. Et donc, en 2004, j'y reviens faire du terrain en allant à l'université. Je n'avais pas de contact à Ulaanbataar, du tout. Je suis allé direct à l'université de langues et je suis allé dans le cours de français. Et j'ai demandé parmi les étudiants s'il y en avait que ça intéressait, que je pouvais payer comme interprète. Et j'ai rencontré Luya qui était mon interprète sur le terrain, avec l'idée d'y retourner plus longuement. Ça s'était le repérage, avec l'idée d'y retourner plus longuement, parce que... [rires].

- *Le repérage en 2004, vous n'êtes pas encore à l'EHESS ?*

- Non, je m'inscris en rentrant. Je dois suivre les cours en - faudrait que je vérifie - en 2005, je pense. Donc je suis dans ce cours-là. J'ai Georges Condominas aussi. Donc je vais dans le cours de Georges Condominas où je croise tous les asiat', enfin les [Jacques] Ivanoff, tous ces gens qui sont sur l'Asie. Je parle des KITT, Condominas trouve ça horrible - évidemment [rires]. Mais bon, c'était bien. On parle cinéma dans le cours de Colleyn. J'ai Berque aussi dans les cours parce qu'il fait partie de cette entité « études sur le développement ». Mais il n'est pas question pour l'instant qu'il soit mon directeur. Et suite à ça, je m'inscris pour faire... et là, on repart avec Rozenn, qui entre-temps a eu, elle aussi, la bourse Besnard de Quelen pour faire son diplôme sur Bali, sur les conseils de Nathalie Lancret qui avait travaillé sur Bali et qui avait fait sa thèse sur Denpasar, et qui lui dit que ça serait bien de réactiver ce terrain. Et Rozenn part pour faire son diplôme sur la ville du nord de Singaraja. Et là, il y a aussi tout un truc ; c'est que dans le même temps, Architecture & Développement me recontacte. Donc là, on est en 2004-2005. Et Architecture & Développement, ils sont en rade avec un projet financé depuis 2-3 ans par France Liberté notamment, sur la promotion du bambou au Timor Oriental. Et moi, le bambou, ça fait aussi des choses que j'avais regardées dans mon cursus, sans être spécialiste vraiment. Et en gros, je revois Ludovic Jonard : il me fait passer un test d'anglais, il me demande comment je vois le projet, il me dit « banco, tu pars ».

- *J'ai fait un entretien avec Ludovic Jonard aussi... Il n'y a pas des bénévoles permanents ? ou c'était un moment un peu...*

- Non, il n'y a pas de bénévoles. C'était un moment High pour Architecture & Développement, c'était le moment où ils avaient attrapé l'Asia Link avec l'Inde.

- *Ah, je ne me rappelle pas...*

- Qu'il avait monté avec Agnès Deboulet notamment. Mais après, ça a claché avec Agnès Deboulet. Et donc, je recroise aussi Agnès Deboulet, qui fait autre chose mais qui est... Ce monde du Développement avec Revault, Deboulet, Tribillon, tout ça, j'y ai...

- *Justement, le réseau Centre SUD...*

- ouais, il se crée à ce moment-là. D'ailleurs, je suis dans les membres, à l'origine, hein. Après, on m'a enlevé mais j'y étais au départ. Vous allez croire que je me clache avec tout le monde, mais non je ne me clache pas avec tout le monde [rires]. C'est qu'il s'avère que quand... enfin, j'ai du mal à rentrer dans les fourches caudines des uns et des autres [rires] quand ça me paraît pas... non, enfin, je fais ma route, quoi.

- *Je pense que vous êtes juste celui qui le dit le plus ouvertement...*

- ouais, bien sûr, ça ne se dit pas. Mais c'est comme quand on veut parler d'architecture et qu'on ne vous parle pas des réseaux francs-maçons, quoi. Enfin voilà, évidemment que pour la commande publique ça compte. Personne n'en parle mais tout le monde le sait. Donc, non, Architecture & Développement était à fond là, il y avait plein de monde. Mais plein de monde qui était payé sur les...

- oui, il m'a dit qu'à un moment, ils étaient une dizaine d'employés.

- oui, voilà, c'est ça. Bin j'arrive à ce moment-là. Et notamment ce projet bambou dont personne ne voulait se saisir parce que personne ne savait comment manipuler cette histoire de bambou. Il avait été lancé je-ne-sais-pas comment. C'était une fille qui s'appelait Sandra D'Urzo qui était sensée s'en occuper mais qui n'était pas restée après, qui a fait d'autres choses. Il y avait déjà Tiago [Vier]. Il y avait les secrétaires, du monde, machin, bidule. Donc je redébarque là-dedans. Il y avait Merrill Sinéus qui était proche d'Agnès Deboulet, qui avait beaucoup travaillé sur le projet en Inde. Et voilà, je pars, on négocie – je crois – 7 ou 800 euros/mois sur la période où je devais faire le projet. Ça tombe au moment où Rozenn doit aller à Bali, elle a la bourse. Et on part, basés à Bali, avec moi faisant des séjours plus ou moins longs au Timor. C'est à 1h30/2h d'avion, hein. Et on repart avec ça et avec l'idée qu'à la fin, on voyagerait quand elle aura fini son terrain et que j'aurai fini ma mission avec Architecture & Développement et on passerait par la Mongolie.

- Et cette mission avec A&D, la concrétisation, ça a été des prototypes ?

- ouais, ça a été des prototypes que j'ai construits, ce qui m'a servi par la suite comme seule réalisation pour pouvoir postuler aux AJAP, aux NAJA. Parce que j'ai été, à la fois, chef de projet, chef de mission, concepteur et chef de chantier [sourire].

- C'était quoi comme construction du coup ?

- Alors, pff, je vais pas rentrer dans...là, ça a été intéressant parce que j'ai vu de près le grand cirque notamment des Nations Unies, dans une situation qui était assez proche du Cambodge 91 après les Vietnamiens et les khmers rouges et une reconstruction d'un pays avec plein de problèmes juridiques. C'est ce qui s'est passé au Timor puisqu'il y a eu un coup de projecteur après l'auto-détermination, quand il y a eu des milices pro-indonésiennes qui ont mis le souk là-bas. Et donc j'arrive là-dedans, dans l'après de ça. Il y a eu aussi des problèmes à un moment donné puisque l'école où on avait fait le prototype a dû être évacuée à un moment donné. Ça, c'est en 2006 ou 2007. [...] Ce qui est intéressant c'est que j'ai vu d'assez près le monde expat' [rires], de l'économie du développement, parce que c'est ça en fait. Et c'est là que j'ai commencé à avoir quelques réticences à continuer là-dedans, parce qu'au début je me disais pourquoi pas. En même, je ne voulais pas non plus être cantonné et réduit à ne faire que ça. Moi, j'étais architecte et je travaillais à l'étranger. Il y avait l'idée aussi...Peut-être, je ne sais plus, s'il y avait l'idée d'André Ravéreau qui était architecte et qui travaillait à l'étranger, voilà. Il était architecte en Algérie, il était architecte au Mali mais il pouvait être architecte en France. J'avais déjà du mal avec des choses comme Architectes de l'Urgence, ouais, qui me semble une entrée assez délétère.

- qui existait à peine...

- oui ! qui était en train de se créer et qu'on a vu grandir avec un discours, en gros...enfin, qui appelle, qui crée ses besoins, quoi. Un truc...on sait ce qui s'est passé à Haïti. Passons.

Et donc, voilà, je pars là-bas. J'ai des amis, je rencontre des gens qui sont Ayoundipi [?], Triangle génération humanitaire. Donc différents aspects de cette coopération mais avec, enfin voilà. Moi, je repars de zéro et je-ne-sais-plus comment, avec quelques contacts, on décide de faire ça dans le centre de formation professionnelle qu'avait créé la Coopération portugaise, qui était vraiment très bien. Et on fait un prototype, qui a mis beaucoup plus de temps à faire que prévu. Il y avait un type qui coupait du bambou et qui le traitait comme il fallait. Mais ça a mis énormément de temps, enfin bon. Ça a été assez épique ; on ne l'a pas complètement terminé d'ailleurs ce prototype. J'avais fait la maquette. On avait fait des prototypes de tressage pour les panneaux chez les Bali Aga, donc les balinais d'avant l'arrivée des javanais [...]. Et quand je pars en 2005, je crois qu'on a fait que la plateforme, qui doit recevoir le truc, qui est faite en béton parce qu'ils avaient une filière de fabrication de parpaings dans le truc, que ça avait du sens...Enfin, c'est après que j'ai compris aussi que je négociais avec ces trucs-là alors que c'est pas ça que je défendais. Mais le ciment était là, on était pas plus bête que d'autres [...] Et on s'arrête là parce que les bambous ne sont pas arrivés, qu'il ne reste plus de temps, et on se donne rendez-vous pour un peu plus tard. J'y retourne après en 2006. Et donc, entre-temps, on finit le voyage, on finit par Ulaanbaatar. Euh, je ne me souviens même plus comment je suis rentré à l'époque [...] Et par contre, je dois y retourner pour finir le prototype.

- Et en même temps il y a le DEA ?

- Je rentre, et voilà, je travaille sur le DEA en même temps, en faisant plein de petits boulots qui n'ont rien à voir avec l'archi. Rozenn prépare aussi son diplôme, on est basé à ce moment-là à Nantes. [...] Non à Rennes. [...] Elle fait un DEA aussi dans la foulée, avec plutôt le monde indonésien et les héritiers de [Denys] Lombard – chose qui m'intéressait aussi. A l'époque, se pose la question d'un labo ; j'en parle avec Christelle, je me rapproche du LAA...Je rencontre Pierre Clément, je rencontre Pierre Clément avant de partir en 2005 justement. Bien avant même.

- D'accord, vous n'avez pas eu de rencontre jusque-là ?

- non...pas vraiment, non, non. Non, je ne sais pas. Après, ils se parlaient peut-être entre eux, je ne sais pas. Vu l'estime que devait avoir Pédelahore pour moi, j'imagine que ça se transmettait ; ils étaient assez proches quand même.

- Euh...

- Bah, ils parlaient entre eux, hein. Sur le terrain, il y a une proxi...enfin il y a eu un moment où ils étaient quand même...il y avait des moments où ils étaient quand même ensemble, ponctuellement, mais il y avait des moments. Enfin voilà, ça fait partie de l'IPRAUS/Asie ; ils se croisaient. Il y avait parfois certains degrés de connivences, mais après pff, je ne sais pas trop. C'était un peu attraction/détestation – enfin, je ne sais pas trop comment ça marchait leur truc.

Et j'avais rencontré avant de partir, mais bien avant. Ouais parce qu'il y avait eu un autre truc [rires]. Je lui avais dit que je voulais faire mon DEA, à la fois, sur Ulaanbataar et sur Hanoï sur ces problématiques. Il m'avait dit pfoou que c'était n'importe quoi, que c'était trop, que je mélangeais tout, que c'est pas conciliable, qu'il y voyait pas trop. Donc il voyait pas pourquoi je serai en thèse, parce que c'était posé la question d'être en thèse à l'IPRAUS, voilà. Et puis, en fait, ça... Et puis j'avais testé, je ne sais plus, le terrain pour savoir... Nathalie Lancret avait voulu que je le rencontre, elle avait fait plutôt – je pense – des compliments sur ce que j'avais fait avec eux sur le PRUD et j'avais été reçu mais suuper froidement par Pierre Clément. Et c'était fin de l'histoire ; je me suis définitivement basculé côté LAA, même si c'était assez informel. Je me suis inscrit à l'EHESP, je suis parti avec Architecture & Développement et en revenant, j'ai fait mon taff un peu de mon côté. Berque, je l'ai vu une fois pour présenter ; il m'a dit « ah c'est ça que vous allez faire ? bin c'est bon ». Et puis après, je l'ai un peu revu à la fin. Celle qui a vraiment corrigé mon manuscrit c'était Christelle. Parce que, oui, j'avais demandé à Alessia De Basse, qui venait de reprendre le labo, si elle voulait me suivre. Et puis finalement, elle avait refilé la patate chaude à Christelle, elle était sur d'autres logiques ; elle ne voulait surtout pas qu'on identifie le LAA comme géographique avec des... Ca, c'était son truc : en finir un peu avec l'anthropologie de l'espace tel que ça avait été défini par Christelle – parce qu'il y avait une autre personne que je croise aussi au labo, c'est Jean-Paul Loubes.

- *Où, qui est arrivé assez tardivement...*

- bah...

- *enfin qui n'était pas là au début du LAA.*

- je suis d'accord mais il était là quand, moi... milieu des années 90, il était là. Et je l'ai rencontré, enfin, je l'ai vu la première fois dans le cours de Shin qui l'avait convié dans « Espaces hybrides », sur les transformations du vieux Xi'an, ouais, des musulmans, qui était vachement intéressant. Je le vois là, et puis plus, et je le recroise ponctuellement au LAA. Mais bon, lui, ça va revenir après. Et donc, 2005, je deviens membre du labo comme ça, sans thèse, avec mon diplôme et en étant en DEA à l'EHESP. Donc je passe mon DEA, qui du point de vue de la problématique n'était pas abouti mais qui était bien au niveau descriptif [rires] mais c'était pas complètement abouti du point de vue de la problématique.

Là, on est en 2006. Je continue les projets d'Architecture & Développement qui me prennent pas mal de temps, je travaille ponctuellement en agence. On vient sur Nantes parce que Rozenn voulait plutôt travailler dans le bureau d'études d'ingénieurs parce qu'elle avait le double diplôme. Je retourne au Timor plein de fois entre 2006 et 2008. Donc, non seulement je finis le truc mais j'obtiens des financements pour une autre phase où on envoie des timorais en formation en Inde. J'avais repéré un centre de formation. Et ça se passe plus ou moins bien avec la personne que je recrute sur place en cheffe de projet, une Portugaise. Euh, ça finit pas très bien mais le projet va au bout. Et finalement, c'est transmis, enfin ce groupe qui avait été formé et l'idée de machine qui avait été amené par UNIDO, une des antennes des Nations Unies. Ils avaient livré tout un atelier avec plein de machines pour transformer le bambou mais plus rien derrière, zéro. Donc les machines dormaient depuis deux ans. Et j'avais repéré ça avec les gens du centre de formation, les Portugais. Et on avait monté la deuxième phase du projet là-dessus en se disant « on va les former et ils seront en mesure de mettre en route les machines » pour produire notamment les contreplaqués, des choses comme ça, du mobilier, voire des éléments d'architecture, et en cherchant aussi des financements peut-être pour avoir un projet pilote plus important sur la question de l'habitat. Le projet pilote n'aboutira pas. Ça finira plus ou moins bien. C'est assez fatigant, enfin c'est assez compliqué d'être... je bascule plutôt chef de projet, de programme chez Architecture & Développement – payé pas grand-chose encore une fois, mais ça m'allait.

- *Parce qu'à chaque fois, il n'y a qu'une seule personne sur un projet chez Architecture & Développement ?*

- Ça dépend. Moi, je suis vraiment tombé dans une phase... Enfin, personnellement, à part le départ où il y avait l'argent de France Liberté sur le projet, tout ce que j'ai fait par la suite, je suis allé chercher les financements pour financer mon poste. Je suis dans cette phase-là, hein, d'Architecture & Développement, ce qui n'avait pas été du tout le cas de ceux d'avant. Ceux d'avant, il y avait eu une manne à un moment donné. D'ailleurs, quand les deniers, enfin, quand le robinet s'est fermé et que ces programmes ont été finis, tout le monde s'est barré. Et personne n'a anticipé la suite, personne n'est allé chercher d'autres projets pour financer l'équipe, ce qui était hallucinant. Je suis tombé à Architecture & Développement à ce moment-là. Donc le programme, on le fait. Ça se finit plutôt pas mal parce que, finalement, le ministère du Travail timorais reprend l'équipe et le truc. Et ça a continué ; j'ai eu des nouvelles de mon chef de chantier, Rofino, qui était ensuite dans la formation des années après, qui me dit « ouais, ça a continué, je m'occupe du truc ». Donc j'étais plutôt content. Après, voilà, j'y retournais pas... Alors l'intérêt qu'il y avait aussi avec Bali, c'est qu'il y avait tout un truc sur le bambou : il y avait plein de gens qui avaient travaillé sur le bambou, notamment dans la ville d'Oboude. J'étais allé les voir aussi. Bon, c'est la petite histoire de choses que je connectais à partir du bouquin de Frei Otto sur Bambousse bambou, qui était un bouquin qui faisait partie de ceux que j'avais regardé à l'école d'archi. Et quand j'arrive à Architecture & Développement, c'est vraiment la... enfin, c'est en train de descendre, quoi.

- *Et en même temps, vous refaites une mission avec le Maroc, non ?*

- Bin oui, parce qu'avec Ludovic, il me parle d'un appel à projet de la Méditerranée, IBMED. Et alors, non, la première mission que j'avais faite pour Architecture & Développement, c'était avant le Timor... Ou non c'est après ? Où j'avais conçu l'histoire du prototype pour le Pakistan, avec cette histoire des gabions, qui a donné lieu à une publication d'ailleurs. Euh, attendez. Je crois que c'est 2004.

- *Euh, 2006, d'après les informations...*

- c'est simple, je peux vous le confirmer après. Oui, donc, c'est au retour qu'il y a cette histoire du gabion. [...] Oui, je fais la jonction puisque le Timor, c'est fini. Il y a un petit bout de financement, je ne sais plus combien je suis payé. Et je fais cette conception d'un prototype parasismique, parce qu'il y a une équipe qui est sur place. Et ils veulent absolument utiliser le gabion, parce qu'il y a un type qui s'appelle Besasier [?], un ingénieur qui était proche d'Architecture & Développement, qui avait réfléchi ; il voulait même utiliser du téflon. On part sur le gabion et je fais ce truc-là qui aurait pu être en pierre armée, d'ailleurs, avec le mode constructif traditionnel – qui est d'ailleurs ce qu'a mis en valeur l'équipe qui était sur place. Donc tout ça se finissait. C'était après le tremblement

de terre de Battagram (Pakistan) en 2004 ou 2005. Il y a cette histoire de gabion qui traîne, tout le monde est en train de se barrer. Et on postule à ce truc IBMED avec l'ADEME sur la mise au point d'habitats dans des zones sismiques, avec cette histoire de gabions. Là aussi, j'écris l'intégralité du truc avec Ludovic ; on va chercher un ingénieur à l'INSA à Rennes qui était une connaissance de Rozenn qui travaille sur le parasismique. On fait l'étude et on se lance dans ce truc-là. Et il s'avère qu'à un moment donné, on a un vrai désaccord avec Ludovic, puisque, lui, il voulait absolument qu'on mette au point un cahier des charges de mise en œuvre du gabion pour pouvoir le répliquer partout ailleurs – notamment en Haïti.

- *ce qu'ils ont fait.*

- ce qu'ils ont fait. Et moi, j'étais pas d'accord avec ça. Je voulais d'abord faire de l'architecture, faire un projet architectural utilisant le gabion, mais voilà. Enfin, un peu retourner le truc parce que cette histoire des recettes miracles, j'en avais vu passé plein : des sacs de sable et des trucs, enfin, une histoire du développement est ponctuée de dispositifs soit disant miracles qui servent surtout après à une sorte de rente pour ceux qui les mettent au point – de mon point de vue. Et donc, il y avait pour moi un déficit architectural. Et je dessine deux prototypes ; un pour Figuig dans le Sud et un à Alosema, qui sont d'abord des projets architecturaux. Et c'est là aussi que je me remets dans... je repense à André Ravéreau. C'est une époque aussi où j'en parle à Rozenn, qui elle fait – ce que je n'avais pas fait – la démarche de le rechercher. On tombe sur l'association ALADAR dont on va être membres tous les deux, dont je suis toujours membre et elle aussi sûrement, qui va nous amener à rencontrer André Ravéreau, vraiment, physiquement. Et ça, c'est, ça a été... Moi, je lui ai fait découvrir André et elle, elle a fait la démarche de le contacter.

- *Vous êtes allés chez lui en Ardèche ?*

- Oui, bien sûr, ouais. Et voilà, bon, désaccord. Je me fais débarquer du truc – vraiment.

- *j'ai réécrit l'entretien que j'ai fait avec Ludovic Jonard. C'est peut-être là aussi l'influence de vos enseignants respectifs ; lui avec Tribillon et Massiah... De ce qu'il me disait, il faut mettre en place un modèle qu'on puisse reproduire...*

- hum, hum, j'entends, j'entends, mais moi, il y avait l'histoire de modèle mais par l'architecture. Enfin on n'avait pas la même façon de... Non, et puis, à un moment donné, il a trouvé que ça n'allait pas dans le sens qu'il voulait. Il était quand même omnipotent dans une association dont il était fondateur, président et le seul aux manettes finalement à cette époque-là, parce qu'on était quasiment que tous les deux.

- *Il dit qu'il l'a cofondé mais je ne sais pas avec qui.*

- Je ne sais pas. Bin, je pense avec Tribillon, Massiah. Mais après, il était aux manettes. C'est lui, c'est son truc, c'est sa vie, Architecture & Développement. Il l'incarne, comme Alessia de Biasse incarne aujourd'hui le LAA, c'est-à-dire que... c'est pas des trucs collectifs. Donc bon, ça se passe pas bien [rires] avec Ludovic à la fin. Ça a été assez douloureux d'ailleurs, pour moi. Je me fais débarquer. Et ils finissent le truc avec des prototypes que je ne peux absolument pas cautionner. Et voilà.

- *Ils font peut-être même breveter ça vu que...*

- Ils le font... bin voilà.

- *Au lieu d'appeler ça des gabions, ils appellent ça des...*

- oui, c'est l'autre nom, des maçonneries en pierres confinées. Oui, il y a un article que j'ai écrit dans *La Pierre d'angle*, à l'époque du Pakistan, sur cette question-là. Euh maçonnerie en pierres confinées, MPC. Que je ne pratiquais pas ; c'est vraiment en ayant cette commande que j'ai regardé le truc de près. Le parasismique, ça m'intéressait, mais voilà. Le truc se finit.

- *C'est le moment où vous souhaitez retourner à l'enseignement ?*

- Mais ça, je me suis toujours dit qu'il faudrait que je tente parce que ça me... j'ai toujours pensé que je voulais être maître d'œuvre, je voulais écrire donc faire de la recherche [rires]. Et c'est que maintenant d'ailleurs que je commence à publier vraiment. Et je voulais transmettre parce que ça me plait. Ça me semblait... je ne voyais pas comment faire autrement. Et puis, pour avoir des effets ; c'est les questions d'exemplarité, c'est les questions de démultiplicateur qui viennent aussi du jargon du développement mais toutes ces choses-là passent aussi par la transmission, quand on essaie de porter un certain nombre de choses. Et alors, entre-temps, oui, je me suis fait débarqué, mais entre-temps, j'avais été lauréat donc des NAJA. Donc un coup d'éclairage évidemment. Alors, j'étais un peu atypique dans la sélection. Ça n'a pas forcément... enfin c'était bien. C'était un moment aussi où j'avais plein de gens... enfin, plein de gens, non parce que je ne côtoyais pas dix milles architectes. Il y avait quelques architectes, qui sont d'ailleurs enseignants ici à Nantes aujourd'hui, qui étaient dans le... des amis d'enfance de Rozenn. Et bon, le sentiment qu'on savait pas trop où j'allais avant que j'ai ce truc-là. Ça part dans tous les sens. Moi, je savais que... je savais ce que je ne voulais pas faire au départ, mais je savais aussi que je tenais, enfin, que c'était cohérent ce que je faisais. C'était peut-être d'un certain point de vue un peu dispersé, pour beaucoup, mais il y avait une cohérence. Et je savais que j'étais en train de construire quelque chose qui tenait la route. Et ces NAJA, paf, je suis lauréat. Voilà, après, évidemment, on me disait plus bonjour dans les quelques fois où je croisais ces gens-là. Enfin, non, il y en a qui me disaient bonjour de toute façon, mais il y en a d'autres qui sont venus me dire bonjour, et qui ont d'ailleurs étaient NAJA par la suite, de Nantes, sur leur production à eux. Rien à voir avec moi évidemment [sourire]. Donc, j'avais eu ça et se pose la question de créer la société. Je crée une société donc je facture aussi à Architecture & Développement. C'est aussi le changement. Et ça, ils n'avaient jamais... si, il y en a d'autres qui avaient fait ça sur l'Afghanistan, il y avait eu un gars qui était super en Afghanistan quand ils avaient retapé le cinéma et tout ça à Kaboul. Et donc ça correspond à ça ; je crée la SARL, euh, EURL, Nelobo. On est installé à Rezé. Et donc la relation avec Architecture & Développement, enfin, toujours assumé comme étant « je travaille avec Architecture & Développement », mais je ne suis pas... je suis Architecture & Développement quand je représente, mais... Comme le Bambou. Le prototype, c'est moi qui l'avait conçu, hein, qui avait fait tout le taf, donc il n'y avait pas de... Je n'ai jamais eu de problème d'ailleurs de ce point de vue-là. Et c'était l'époque où Ludovic se posait la question du modèle parce qu'il avait bien vu que le volontariat [gonfle les joues pour dire qu'il n'y a plus rien], les gens étaient là tant qu'il y avait des financements. Mais quand il n'y en avait plus, ça se cassait la figure. C'était aussi les limites de l'associatif. Donc c'était une réflexion

que j'avais aussi, sur aussi le modèle d'avoir absolument un truc à vendre et rechercher, enfin bon, ça posait plein de questions. Je savais qu'il voulait transposer le gabion en Haïti, où ils avaient déjà été plus ou moins partie prenante. Par ailleurs, par le LAA, j'avais des échos d'Haïti par Monica Coralli qui avait été avec Revault là-bas, parce qu'elle avait cette connexion-là, elle. Je ne la connaissais pas encore très bien. Voilà, tout ça faisait que ça s'est fini un peu douloureusement. Mais dans cette période-là – c'est 2010 -, je commence à avoir des projets avec Nelobo. Il s'avère qu'en 2010, je suis lauréat de la Villa Kuyoyama, donc je pars six mois à Kyoto, qui est une autre partie de l'Asie que je voulais découvrir et que je découvre. Avec un projet centré sur la question de la relation entre technique, architecture et nature. Un truc un peu, une forme de récit qui, à la fin, aboutit sur l'idée que... l'idée était que le bâtiment pouvait acquérir un fonctionnement quasi biologique, et dans le même temps, les plantes se substituaient aux éléments structurels du bâtiment – une espèce d'interdépendance entre le bâtiment et les ficus étrangleurs, que j'avais vus à Angkor, qui pouvaient dans une certaine partie du Japon parce qu'ils existaient. Enfin, j'ai fait plein de choses, j'ai fait ce truc-là mais j'ai fait plein d'autres trucs aussi au Japon. Tout ça pour dire que, enfin, cette foi dans une technique hyper fragile n'avait aucun sens. Donc c'était le postulat, enfin, l'hypothèse que j'avais au départ évidemment. Mais c'était aussi pour arriver à ça et passer à une autre... pas à une autre période, mais à une continuité. C'est aussi l'époque, 2009-2010, où je me documente, je regarde plus toutes ces questions d'écologie politique. Et je parle de ça dans mon travail... bin avec la création de Nelobo en fait, parce que c'était aussi finalement dans les premiers projets que j'avais. Et je tombe notamment sur Jacques Ellul, voilà [rires], qui a été déterminant pour moi. Dans cette période-là, je me rapproche de Jean-Paul Loubes qui était encore au labo – qui se sentait un peu isolé dans le labo, plutôt dans cette tradition de l'anthropologie de l'espace, de l'anthropologie, de la question des cultures...

- *Ce que faisait avant le LAA... ?*

- Bin qui a changé avec Alessia parce qu'elle arrive avec des références, avec Marc Augé, avec l'anthropologie des mondes contemporains... avec, à mon avis, une tendance quand même un peu à forcer la disparition de cette héritage. Moi, en plus, j'étais un peu satellisé, je n'étais pas à Paris. Ça se passait plutôt bien avec Alessia mais bon, je n'étais pas spécialement considéré, je venais un peu. Et Jean-Paul, je le croise là, et il s'avère qu'avant de partir au Japon à la villa, j'avais... Comment j'étais tombé là-dessus ? Oui, parce que dans ce délire du technicisme, de cette histoire de discours technologie/nature/biologie/machine, j'avais été lecteur de Deleuze, de Guattari. J'avais ponctuellement utilisé ces trucs-là. Mais j'étais plutôt revenu à l'anthropologie, et en plus, avec la découverte d'Ellul, voilà, tout ça a été mis vraiment de côté. Mais cette histoire de machinisme, j'avais regardé à une époque ce que faisait l'agence de François Roche, R&S(n), qui s'est considéré comme le plus grand architecte français à une époque, qui était dans cette tendance-là, qui allait toujours plus loin dans le délire. Il y avait un ou deux projets au départ qui étaient assez intéressants. Enfin... Donc j'avais regardé ça. Je l'avais croisé ponctuellement d'ailleurs à un colloque où on était allé écouter un ami de Rozenn sur Architecture et Mathématiques, où il avait été infecte. Infecte. Il avait pourri tout le monde, il n'avait pas fait sa présentation parce qu'il considérait qu'il n'avait pas assez de temps, enfin bon. J'ai dit « ok, d'accord », parce que le paramètre humain est quand même important pour moi [rires]. Vous avez compris que ça m'a posé des problèmes ça [rires]. Donc j'arrivais au bout de ce truc-là, enfin voilà. Je le faisais à ma façon.

Et non, oui, je disais. Et donc, lui, il avait été convié à un projet qui s'appelait Ordos 100, qui est un projet complètement délirant à la suite des jeux olympiques de 2008 à Pékin. Donc on est 2008-2009. Herzog et de Meuron et Ai Weiwei lancent un appel pour les jeunes architectes talentueux du monde entier pour venir faire une villa de 1000m², soit disant dans le désert dans la ville d'Ordos qui est une espèce d'immense conurbation qui est en train d'être créée par Pékin dans cette région qui est stratégiquement très importante pour des raisons de ressources minières, principalement. [...] Cette histoire d'Ordos, en rentrant, je dis à Jean-Paul « bin on va voir ». Lui, il travaillait sur la Chine depuis des années. Donc on est parti faire un terrain à Ordos. Et de là, c'est Jean-Paul qui a écrit au retour plutôt ce qu'on avait vu. On est passé par Pékin, on a rencontré les gens de l'Institut d'urbanisme qui avait planifié ce truc. Après, on est allé sur place constater, on est allé jusqu'à Ordos 100 qui n'avait pas abouti. [...] parle des agences françaises qui ont participé à Ordos 100 : Encore heureux, Jean-Christophe Hutin. Puis parle de Patrick Bouchain qu'il a rencontré à la Courneuve, mais avec qui « ça n'a pas accroché non plus [rires] ». [...] Donc, on fait ce terrain ; ça se passe super avec Jean-Paul. Mais bon, on n'arrive pas à créer un moment de suite, mais on est toujours, enfin, on est amis. Lui est allé en Mongolie par la suite. [...] Et quand j'étais au Japon, je rencontre les gens de l'EFEO, je rencontre Benoit Jacquet, Nicolas Fiévé qui est aujourd'hui directeur de l'EFEO. Et voilà, ces gens-là, je les côtoie quand je suis là-bas et je participe au concours du nouveau bâtiment de l'EFEO. Parce que Benoit me dit « fais-le mais mets-toi avec un architecte japonais, je vais t'en présenter un ». Effectivement, on fait ça, on fait le concours. Alors ça se passe bien mais finalement pas bien avec le japonais [rires], c'est-à-dire qu'on présente le concours avec deux variantes d'un même principe parce qu'on n'arrivait pas à se mettre d'accord. Et on gagne le concours [rires].

- *Du coup, il faut choisir !*

- il faut choisir, et puis, c'est lui qui est mandataire, qui a le marché. Moi, au Japon... et nous, petite agence avec assez peu de moyens à Rezé, on se met à bosser comme des ânes là-dessus avec très peu d'honoraires. Et ça finit pas très bien : lui se fait débarquer, avec nous, et le projet est ensuite refait par Manuel Tardits qui est là-bas, que je ne connais pas mais que connaît bien Benoit. [...] Voilà, c'est cette période, c'est 2010-2011-2012. J'y retourne au Japon pendant cette période. Et un jour, y'a Françoise Ged qui débarque et, en gros, Benoit et Nicolas étaient occupés et on est allé faire le tour d'un certain nombre de résidences avec elle. C'est là que je rencontre Françoise Ged, que connaissait Jean-Paul Loubes par ailleurs – par la Chine forcément. Et il connaît Clément aussi, hein. Et donc, je rentre fin 2010 du Japon. Je postule aux écoles d'architecture. Première fois. Je postule à Nantes, à Belleville, à Versailles et à La Villette, sur le poste qu'occupait Shin qui part à la retraite. Je suis à l'oral en TPCAUI ici à Nantes où on est 49 ou 39 ! Je ne sais plus, un truc hallucinant. Poste qu'a eu Maëlle Tessier. Maëlle étant une amie de Rozenn. [rires] Donc je passe le concours. Bin à Nantes, l'oral se passe moyennement. Alors oui, entre-temps, avant de partir, j'avais fait six mois ici parce que [François] Andrieux était encore ici et j'avais postulé à un truc d'associé. J'étais allé à l'oral mais c'était pour une des enseignantes qui était là, donc voilà. Et quelques mois après, il me demande de venir comme vacataire. Et il m'avait appelé le NAJA qui pense [rires]. [...] En tout cas, grâce à lui, j'enseigne pendant six mois à Nantes, ça se passe bien. J'étais allé voir Laurent Devisme avant, à l'ancienne école. Alessia, quand je suis venu à Nantes, m'avait dit d'aller le voir. Et puis bon, je l'avais rencontré mais il n'y avait pas encore de... si, j'avais fait un article pour le LAUA, deux fois.

- *Dans les Lieux communs ?*

- ouais, pour *Lieux communs*, j'en avais fait un sur... parce que j'avais rencontré Emmanuelle Chérel, en fait. Que je fréquente toujours – alors on ne s'est pas vu depuis un moment mais on a Dakar en commun à un moment donné. Et je suis rentré par Emmanuelle, oui.

- *Parce qu'ici, à un moment mais c'était dans les années 90, il y a eu quelqu'un qui avait des liens avec l'EFEO.*

- oui, c'est Gaucher ?

- oui.

- Gaucher qui... bin Maëlle Tessier est partie là-bas, elle est partie avec Tanguy. Ils sont partis faire le terrain de Gaucher, le fameux terrain de Gaucher. [...] Bin Gaucher, je l'ai croisé justement quand je voulais travaillé à l'EFEO. Mais j'ai peut-être raté quelques coches là-bas. Je ne sais pas comment je m'y suis pris. En fait, je suis allé voir plein de sites qui étaient inaccessibles à l'époque, enfin non pas inaccessibles puisque j'y suis allé mais qui allaient devenir très accessibles alors qu'ils ne l'étaient pas. Donc j'ai fait plein d'autres choses, avec des cambodgiens plutôt. C'était très bien. Et Gaucher, oui, il était connu. Alors ça, je l'avais vu passer ce truc-là ; Gaucher, c'était le serpent de mer ses études sur Angkor Thom. Je ne sais même pas s'il a publié à ce jour un bouquin parce qu'il aurait tout le plan d'Angkor Thom mais on ne l'a jamais vraiment vu. Donc oui, Gaucher était là. Pascal Royère était parti par Gaucher, Pascal Royère était passé par Nantes. [...] interruption par deux personnes de l'ENSA...] Je ne sais plus où j'en étais.

- *Eub, le passage entre Nantes et La Villette ?*

- Non mais, François, ça a été important parce que j'avais des heures de vol en enseignement, ce qui n'est pas quand même négligeable, parce que ce que je disais jusque-là c'est que j'avais été ponctuellement en intervention avec Christelle, parce que j'intervenais dans ses cours après. Elle m'avait fait venir mais 2-3 fois. Shin, 2 fois. Et puis, j'avais cette histoire quand même officielle où j'avais tenu « Plans de villes », mais c'était officieux – ce qui va me revenir en boomerang dans la tronche au moment de mon truc. Et donc, François me donne cette opportunité. Non seulement, il me donne l'opportunité mais après, il me donne son dossier de concours quand, moi, je prépare mon concours, qui était hyper bien structuré. Donc ça m'a aidé, évidemment. Donc ça, je lui en serai toujours reconnaissant. [...] Donc je pars avec ça. Sur les postes TPCA, il y avait dans le jury... comment il s'appelle ? Celui qui est devenu directeur de l'école de Versailles, qui était très jeune.

- *L'actuel directeur ? Quinton ?*

- Quinton, ouais. C'est Quinton que j'avais en face de moi, qui m'a demandé tout de suite « est-ce que vous avez des productions de vos étudiants ? ». Pptt, alors ça, j'étais complètement passé à travers – non. Mais bon, je pense qu'il n'y a pas eu photo. Et puis, il y avait ce poste qui avait reculé, parce que ce que je ne savais pas c'est qu'il y avait des problèmes autour de la sélection pour l'oral de « Métropoles d'Asie Pacifique ». Et ça a lieu en fin septembre, un truc comme ça, l'oral. Je savais depuis plusieurs mois que j'étais admissible, et on était deux en fait : Emmanuel Cerise et moi. Sachant qu'entre-temps, on s'était... enfin, ça avait claché avec Emmanuel Cerise, ça avait claché avec Nathalie Lancret parce que... enfin, ça avait commencé quand Rozenn – peu de temps avant de partir à Bali, alors qu'elle faisait des cours d'indonésien et tout ça – Pierre Clément lui avait dit « bin non, tu vas plutôt aller au Cambodge. On a un projet pour toi là-bas », et elle avait dit non. Donc derrière, on s'est fait descendre. Et elle s'est fait descendre jusqu'à son diplôme, par sa directrice de diplôme, Nathalie Lancret. C'est pour la petite histoire, qui n'est pas confidentielle parce que c'est des choses qui arrivent à pas mal de gens malgré tout, hein. C'est des choses qui arrivent. Je pense que ça ne leur est pas réservé mais ce genre de comportement, on le retrouve assez régulièrement : les manipulations, les histoires de chapelle, les histoires politiques, les gens qui font de leur position dans les écoles une histoire hallucinante parce qu'ils n'ont que ça, c'est assez terrible. Ils détruisent plutôt que de construire. Et donc ça avait été allé au clash avec Emmanuel aussi parce que, lui aussi, me disait que je pouvais pas tout faire, que je ne pouvais pas faire recherche, pratique et truc. Je me souviens d'une séance à Belleville où on l'avait vu - quand Rozenn préparait son diplôme -, hallucinante, super agressif. Et après, ça s'était... Et il est en face de moi. J'arrive le jour de l'oral. Je prépare mon oral avec Alessia, je lui fais un oral avec Alain Guez et Alessia, qui n'était pas bon. Et ils me disent « tu aurais dû dire ça comme ça, comme ça ». Super, c'est ça qui me remet dans le... parce que parfois, j'ai tendance à un peu partir dans mon truc. Donc j'ai écouté. Je vais à l'oral. Jury plutôt [...] s'interrompt pour regarder son téléphone...]. J'arrive donc, il y avait Yves Lion, Jodelle Zetlaoui qui n'était pas encore à La Villette, il y avait un gars qui est... comment il s'appelle ? Qui travaillait sur l'Asie. Enfin, un jury qui était... [rires] Et ça commence, je commence un tout petit peu à me présenter, et Yves Lion me dit « il faut que je vous dise. Il y a quelque chose de très désagréable, qui vient de La Villette, qui s'est passé ce concours, ce jury ». Je sava, enfin, je subodorais que ça ne plaisait pas trop à certaines personnes que je connaissais, le fait que je sois à l'oral, mais bon. [...]

- *de toute façon, que ce soit vous ou un autre, quelqu'un aurait été recruté sur l'Asie...*

- Oui, mais en face de moi, c'était Emmanuel Cerise. Et il voulait que ce soit Emmanuel Cerise.

- *ah, ils sont amis ?*

- Bin ils étaient dans ce groupe IPRAUS. Amis ? Je ne suis pas sûr qu'ils soient vraiment amis, enfin amis par moment, ils sont en concurrence sur Hanoi à d'autres moments... Enfin, je connais assez bien la petite histoire. Avec Emmanuel, quand on était à Hanoi, il y a eu des moments comme ça. Je me souviens même l'avoir aidé à finir d'écrire son sujet de thèse qu'il devait envoyer à Pierre Clément, parce qu'il ne savait pas trop comment le faire, parce que ce n'était pas son truc l'écriture. Enfin bon, passons.

Et donc, il me dit ça. Enfin un truc hallucinant. Je ne me démonte pas, je fais mon oral ; ça se passe bien. Emmanuel était dehors, je lui souhaite bon courage après. Apparemment, il foire son oral lui. Et puis surtout, les gens n'imaginaient pas que j'avais mon parcours, enfin voilà qui m'était propre. Evidemment, j'ai eu des rencontres qui ont été importantes. Mais c'était des choses que je ne devais qu'à moi-même. Personne ne me cooptait. Même Alessia n'avait pas de prise là-dessus. J'étais au LAA, voilà, mais j'aurais pu être ailleurs, c'était pareil. Et c'est moi qui obtient le poste. Bon évidemment, en sortant, je prévient Alessia, je lui dis « voilà, il s'est passé ça... ». Et là, elle remonte auprès du directeur en disant « c'est toi qui a dit ça ? », il dit « non pas du tout ». Bon, ça se finira que Pédelahore sera juste reçu par la direction qui lui dira que ce n'est pas bien, et puis basta. Le truc étouffé. Alors qu'il y

avait corruption de jury, hein. Bon passons. Donc, j'arrive à La Villette dans ce climat-là puisque j'arrive dans le DSA et que le responsable de « Métropoles d'Asie pacifique » depuis le départ de Shin, c'est Christian Pédelahore. Et donc voilà.

- Dès que Shin part, Pédelahore va le transformer en « Arc pacifique » pour s'intéresser aussi à l'Amérique Latine ?

- oui, oui. Je pense, je ne sais pas trop. C'est-à-dire qu'il y a surtout eu ce montage foutrac pour mettre toutes les formations post-diplômes de La Villette dans un seul, avec l'arrivée de gens comme Duguet, le paysage qui était un peu à part, qui essayait un peu de garder sa partie... et nous, où finalement je rencontre Christiane Blancot avec qui ça se passe bien.

- Elle était déjà...

- bin elle était avec Shin, donc elle intervenait avec Shin sur l'atelier. Donc contractuelle, donnant plus que ses heures, étant présente sur le terrain et par la suite, avec tout son bagage : Phnom Penh, l'APUR. Et je la rencontre et ça se passe bien. Je prends ce truc comme ça. Enfin, ça commence par une séance avec Pédelahore sur fonds d'interrogatoire, sur tout ce que j'avais fait depuis qu'il m'avait vu passé à La Villette. Je joue le jeu, comme je vous explique les choses-là presque [rires]. Et puis, on devait aller à Canton, on va à Canton. On fait un premier atelier. Je fais les 15 jours à fond ; lui, il est là, un peu forcé de faire le terrain quand même. L'année d'après, j'organise... j'étais allé en Birmanie donc j'organise la Birmanie. Enfin, avant, j'étais allé en Birmanie et j'avais envie d'y retourner ; à Rangoun, c'est une ville qui m'avait frappé. Et j'organise tout. Notamment, je me rends compte en plus que le chargé de Coopération à l'ambassade, c'est un gars que j'avais rencontré au Timor – qui était chargé de Coopération au Timor, mais il n'y avait pas vraiment une entité comme ça, il faisait aussi consulat pour la France ; une espèce de baroudeur de la Coopération ; il s'appelait Bonhomme. Et voilà, je monte le truc, et ça dérangeait évidemment certains du groupe MAP, les officiels, hein, ceux qui recrutaient les étudiants, tout ça. Parce que moi, on était jamais convié pour ça. Et notamment, il y avait des gens comme... Comment il s'appelle ? Euh... un des types qui gravitait autour de MAP, sans fonction précise à l'école d'ailleurs.

- Il y a quelqu'un, je ne sais pas si vous l'avez connu ; Pierre Bouché ?

- Pierre Bouché, je l'ai connu en tant qu'enseignant en même temps à La Villette. Mais pas plus que ça. Enfin, on a une espèce d'estime réciproque. Il enseignait avec Secci. Mais il est resté quelques années. Comme Revault que j'ai croisé, parce que je sais que pendant la formation HMO, il y a Agnès Deboulet qui m'avait fait intervenir sur mon travail dans les pays du Sud, euh... dans la formation HMO, avec Revault. Et c'était avant que j'arrive à La Villette, ça. Et Revault, d'ailleurs, m'avait dit qu'il était dans le jury des NAJA, et que j'avais failli ne pas passer la première sélection, et que c'est après... Parce qu'apparemment il était cette année-là dans le jury, je ne le connaissais hein à l'époque. Il m'avait dit « après ça avait été évident, mais le premier écrémage, vous avez failli passer à la trappe ».

Bon voilà j'arrive là-dedans, mais comment il s'appelle ? Bon un des types qui gravitaient autour de MAP, qui avait été proche, membre de l'ISTED [Institut des Sciences et des Techniques de l'Équipement et de l'Environnement pour le Développement] et tout ça, qui en gros commence à écrire directement à l'ambassade en disant qu'il voulait organiser tel et tel événement, qu'il s'occupait du futur atelier alors que c'était moi qui m'occupais de l'atelier. Enfin, me faire doubler par la bande.

Et là, je commence à mettre les pieds dans le plat en en référant directement à la direction, parce que j'en avais un peu marre – ça commençait à faire beaucoup. Je vois que dix ans après ça continue, mais bon [rires]. Et je dis « bin non, c'est pas comme ça que ça se passe ». Ah oui, c'est Bonhomme qui me dit « bin, j'ai été contacté par ce gars-là, il me dit qu'il est dans la formation, qu'il travaille avec toi, qu'il veut faire ça, ça et ça, pour présenter l'architecture française... ». Et je dis « bin non, pas du tout, c'est pas du tout les objectifs. Nous, on est là pour un atelier avec des étudiants, avec des étudiants birmans si on arrive à le mettre en place, mais non sûrement pas ». Et donc j'augmente le niveau d'inimité envers moi avec ces gens-là, qui évidemment raconte que je suis incompetent, que je suis trop jeune... même auprès des étudiants, enfin bon. L'ambiance parfaite. Et on mène cet atelier à Rangoun. Et en fait, sous couvert de réforme au sein de MAP, on se fait débarquer avec Christiane du jour au lendemain, en supprimant l'entité « Métropoles de l'Arc Pacifique », alors qu'on s'occupait de A à Z de l'atelier. J'étais sur le point de faire le deuxième atelier birman et... [signe de la tête signifiant que ça s'arrête].

On n'est jamais convié quasiment aux réunions globales avec [Jean-Michel] Coget, Pédelahore, et d'autres que je ne connaissais même pas, euh, ce type... Comment il s'appelle déjà ? Un professionnel de la Coopération, qui fait à peu près rien dans toute sa vie, si ce n'est aller à des réunions, des symposiums et des trucs.

[je souris]

Non mais c'est des profils ; le gars en lui-même... bon, passons.

- Et donc ça, c'est en 2011-2012 ?

- Non, c'est en 2013-2014. On se fait débarquer en 2014, à la fin de l'année.

- D'accord, mais vous aviez quand même fait le premier Ulaanbataar ?

- J'ai fait deux fois Canton pour MAP, et une fois Rangoun. C'est-à-dire qu'en général ça durait deux ans sur le même terrain. Donc je fais deux fois Canton. Le premier, je suis là, c'est déjà organisé, mais bon je prends les choses en main sur le terrain. Le deuxième, je prends un peu plus les choses en main. Il y avait Wong Sang avec moi qui était chinoise. Et puis après, je décide d'aller sur la Birmanie, et on se fait débarquer dans une réunion hallucinante [insiste sur hallucinante] : toutes les entités du DSA sont présentes, la direction, la sous-direction – donc l'actuelle directrice. Et où, en gros, tout le monde valide ça, personne ne bronche. Christiane, après huit ans de présence, se fait débarquer avec moi, par soli... enfin voilà. Première fois que je la voyais les larmes aux yeux. Et tout le monde trouve ça normal. On se fait dégager.

Et je dis à Christiane « non mais tu vas continuer ». Parce qu'entre-temps, j'avais créé aussi les masters, enfin j'avais repris les masters mais je les avais complètement transformés, et j'avais appelé Maria Anita Palumbo pour enseigner avec moi. Et c'est là que se crée la connivence avec Maria Anita que je connaissais du labo – avant, mais pas tant que ça. Et je sais pas, j'ai l'intuition de la faire venir

avec moi, et c'est là que non seulement on enseigne comme un vrai binôme architecte/anthropologue en direction de notre master ; ce qui est un truc qui avait eu existé, mais nous, clairement, on le fait. On le fait évidemment sans que ce soit reconnu par l'école, nanana. Et c'est là aussi où on commence à croiser nos envies, nos objets sur l'architecture, euh, sur la recherche ! C'est là que va se développer l'idée de « l'entre-deux barres », donc la recherche qui a mené au colloque de 2017.

- J'y étais...

- Et le livre qui est en train d'arriver, on croise les doigts pour fin juin.

- *Parce qu'au moment où vous faites le premier atelier de master à Ulaanbataar, il y a déjà le master sur les villes d'Amérique Latine avec Virginia Laguia et tout ça ?*

- Probablement, mais c'est quelque chose que je ne connaissais pas en fait ! Virginia Laguia, on se dit bonjour... Mais l'Amérique Latine, je ne regardais pas parce que, déjà que je me faisais taper dessus sur l'Asie avec Pédelahore, si jamais je regardé l'Amérique Latine ou que j'approchais les gens d'Amérique Latine, c'était fini ! Donc j'ai développé d'autres choses, d'autres aspects de mon travail tout en continuant à travailler sur l'Asie, mais sans affirmer vraiment [insiste sur vraiment] que mes cours étaient sur l'Asie, parce que je savais que c'était le meilleur moyen pour continuer à avoir tout un tas de problèmes – ce qui n'a pas empêché les problèmes mais... Euh Marc Bourdier, oui. Mais Marc Bourdier est un ancien... sur le Japon, il était là évidemment. Marc Bourdier, je l'avais croisé par Architecture & Développement, chez Ludovic...

- *Ab bon ?*

- oui, parce qu'il était proche de Ludovic à un moment donné.

- *oui, c'est ce que j'appelle les « héritiers » de Massiah et Tribillon ?*

- voilà ! Mais Bourdier, on se parle, on s'est parlé aussi quand je voulais organiser le Japon cette année, mais on n'a pas pu le faire. Mais je n'ai pas plus de relations avec lui. Je dois faire un truc avec l'Entre-deux barres en Asie ; je l'inviterai, sur les cas qu'il a étudiés. Mais je n'ai pas plus de relations avec lui, j'ai du mal, enfin non, j'ai pas eu d'interconnexion avec lui.

Et voilà, à La Villette, il y avait ça. Laguia, oui, je l'identifie mais je ne sais pas exactement. Il y a Luis aussi sur le Mexique, qui est un ancien du labo, mais que je ne connais pas beaucoup. Et puis, il y avait cette histoire de Pédelahore qui était partout : dans les commissions internationales, dans tout, qui était le spécialiste du monde, quoi ! Donc, moi, je faisais mes trucs, avec un capital sympathie auprès de tout un tas de monde... pas de Christiane Blancot ! [rires]

- *Du coup, le premier atelier à Ulaanbataar, c'est un moyen de faire « passer les pilule » pour que ça ne soit pas tout à fait l'Asie ?*

- noon, non, même pas. C'est que je continue dans ce que je fais. Et qu'il y a cette opportunité qui se révèle parce que Christiane, avec l'APUR, est envoyée à Ulaanbataar pour de la Coopération décentralisée. Et elle me dit « ah tu connais la Mongolie ? ». Je lui dis « oui, je connais un petit peu quand même, Ulaanbataar bien sûr » [il sourit]. Je lui donne des billes, elle part, et quand elle rentre, elle me dit « j'ai trouvé les moyens d'avoir de l'argent pour financer pour partie l'atelier international ». Et on part à Ulaanbataar. Bingo, on part : Maria Anita, Christiane et moi, plus Léa Hommage, qui est une paysagiste nantaise qui a eu les JAPL récemment, qui m'avait contacté quand elle faisait son diplôme justement sur Ulaanbataar. Et contrairement à ce que fait MAP, j'avais eu plaisir à l'inviter et à payer son voyage sur place pour qu'elle nous accompagne. Bon.

Et voilà, on part, ça se passe bien. On le fait en 2013, en 2014, en 2015, en développant tout un tas de truc, en travaillant bien avec les mongole, si bien qu'aujourd'hui Amgalan [Sukhbaatar] il est en thèse en France, avec une bourse de l'ambassade. Entre-temps, on avait monté un projet pour un pavillon mongole à la Biennale de Venise, qui a capoté pour des histoires de financements et parce qu'on avait... côté mongole, ils avaient omis de passer par certaines portes... on avait loué le lieu quand même, et ça s'est arrêté quelques mois avant... on est dans le programme, hein, de 2018. Avec aussi des voyages là-bas pour organiser ça. Euh pas mal de choses autour. L'entre-deux barres qui se formalisent aussi avec ça. [...] Et donc voilà, on fait une super coopération, qui aujourd'hui est remise en question par les réformes et les décisions de la CFVE de La Villette : notamment de semestrialiser à tout prix les PFE, ce qui casse notre continuité S9/S10, qui est pour moi absolument nécessaire pour avoir le temps de tout faire.

Et donc on fait ça. Avant, on avait fait un premier atelier entre New York – qui n'est pas vraiment une ville du Sud -, entre New York et La Courneuve. Cette histoire de La Courneuve qui traîne pour moi depuis 2010 ; je suis impliqué depuis 2010 avec l'association FACE. C'est là que j'ai croisé Bouchain - qui m'avait d'ailleurs testé sur ma loyauté à l'association.

- *La semestrialisation des PFE à La Villette, c'est pour ça que vous faites un atelier à Dakar au printemps et à l'automne Ulaanbataar ?*

- C'est master 1 [Dakar]. Ouais, parce qu'en fait, je me suis retrouvé en arrivant en DSA et Master. Et puis finalement, j'ai jamais basculé en licence. Quand s'est posé la question, il y a 3-4 ans... En gros, les gens qui tiennent le semestre 6 de licence n'étaient pas intéressés par ce que je faisais qui était qualifié de trop vernaculaire, trop à l'extérieur...

- *Pourtant, c'est un petit peu l'histoire de La Villette...*

- oui, mais pas pour là. Je ne suis pas identifié comme un tenant d'une histoire noble de l'architecture, avec des bonnes, grandes références... Après, je peux discuter de ces questions avec eux sans problème mais bon, passons. Notamment un enseignant qui est un ami de Djang Yang [?] – cet ami qui ne m'a plus parlé à partir du jour où j'ai eu le poste à La Villette parce qu'il considérait que c'était pour lui, voilà. Des petites histoires mais qui sont tellement... enfin pour moi, c'est tellement révélateur de ce milieu qui est souvent très édulcoré, très... enfin voilà.

- *Je ne suis pas encore complètement dedans, mais ça ne donne pas très envie [rires]*

- Bin, très honnêtement, je pense qu'il faut vraiment marcher par les intuitions qu'on a dans les bons affects qu'on a avec les gens, comment on sent les gens. Il faut éviter de devenir la chose de quelqu'un, ça c'est certain. Et puis, il faut être tenace, parce que si

vous n'êtes pas tenace...ou alors, il faut être très conformiste. C'est pas que je me sens très anticonformisme, enfin, je ne prétends pas du tout à ça, mais la voie que je me trace en cohérence avec ce que je peux penser par ailleurs sur le rôle de l'architecte et de l'individu dans la société, fait qu'on fait des choix à un moment donné. On ne peut pas cautionner certains trucs. Enfin, sinon, c'est pas cohérent : on peut pas enseigner des trucs qu'on ne pratique pas par ailleurs, enfin, ça me semble impossible. Et évidemment, ce genre de...et y'en a plein d'autres...ça fait qu'à un moment donné, ça dérange. Je ne sais pas pour quelles raisons mais ça dérange. Après, sur l'histoire de l'Asie, c'est clairement qu'il y avait une chapelle ; des gens qui doivent être identifiés par certains passages, par certains, et que quand on a un autre parcours, on n'est pas légitime. Et de toute façon, certains raconteront toujours tout et n'importe quoi pour vous délégitimer.

- Mais, c'est quoi, c'est l'approche qui ne plaît pas à certains dans vos cours ? Par exemple si on compare rapidement avec...

- Avec MAP ?

- Avec Maëlle. Par exemple, pour ses workshop, ils partent trois semaines, et elle refuse de faire des projets. C'est des workshop de trois semaines sur place avec partenariat, ils font du relevé, de la cartographie avec des étudiants d'une école locale, mais elle refuse de faire des projets. Vous...

- Ah non ! Moi, j'oblige les étudiants à travailler...je vais jusqu'à l'échelle architecturale, évidemment. Je leur fais faire ce que je n'avais pas fait, moi, pour mon diplôme. Mais parce que je sais que c'est nécessaire et qu'il y a aussi un vrai déficit aussi en culture architecturale aujourd'hui à La Villette. Et que je pense aussi que si on ne se positionne pas en architecte – je ne suis qu'architecte, hein – en face d'autres architectes, on n'est pas audible. Et ça crée tous les problèmes qu'il y a avec une certaine pratique, qui émane de cette conjonction entre le développement...enfin, cette tendance vers l'architecture et le développement, cette tendance qui est née avec le pavillon de Bouchain à la Biennale de Venise sur l'éphémère, sur...et ça créé tout un tas de pratiques, qui pour moi sont totalement délégitimes. Non, j'ai besoin qu'ils sortent en tant qu'architectes. Enfin, j'ai les idées assez claires là-dessus, et...Ouais, c'est intéressant ce que dit Maëlle parce qu'à une époque on a échangé sur ce que je faisais à l'international...

- En soi, je pense que ce n'est pas tant le rôle de l'architecte qu'elle remet en question – de toute façon avec TACT...

- oui, TACT voilà, et puis In-Situ auparavant...

- mais c'est plus le fait qu'en trois semaines sur place, elle estime que ses étudiants ne peuvent pas assez connaître le terrain pour proposer quelque chose...

- ça, je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas d'accord parce qu'on a un moment...bon, après, on ne peut pas prétendre avoir une vérité absolue, mais quand on passe quinze jours en intensité...justement, dans cette intensité – mais c'est ce qu'apportait aussi l'approche anthropologique : cette capacité à déstabiliser ses aprioris, d'être toujours plus curieux, d'aller encore un peu plus loin, enfin à travailler intensément. Ils viennent avec...Ecoutez, moi, c'est simple : les diplômés, il y a un jury qui lit, qui vient regarder tous les ans - Il y a eu Dalix d'ailleurs, Dalix à un moment donné – et à chaque fois, les gens trouvaient ça plutôt bien, ce qu'on arrivait à sortir. Si a minima, les architectes faisaient ça à chaque fois qu'ils devaient intervenir quelque part, je pense que ça serait déjà pas mal.

- Et en même temps, vous l'avez intitulé « détour » - enfin en tout cas pour Dakar...

- oui, en référence à Balandier.

- oui ! Du coup avec cette idée que, même s'ils vont à Dakar, ça peut aussi les aider en France...

- oui, évidemment : ça les construit. C'est-à-dire que, oui, en allant loin, ça rend plus évident ce qu'on a sous les yeux, ce qu'on ne regarde pas habituellement. Surtout, qu'il y a quand même un effet d'universalisme et d'un modèle global qui est assez...qui s'impose partout. Donc...et puis, on voit les circulations, on voit comment les trucs apparaissent : les tics et les tocs de « Réinventer Paris » qui débarquent à un moment donné à Rangoun, dont ce saisit l'AFD – ce machin horrible. Enfin, c'est des trucs...Et en même temps, évidemment, on les oblige à être attentifs à l'espace au niveau du domestique et sa relation avec les espaces extérieurs et urbains, qui sont des choses beaucoup plus séparées aujourd'hui, même ici – enfin ici. Qui font que, évidemment, j'insiste sur le fait que tout ça, ça doit les construire pour regarder les choses différemment ici. Dans mes cours, il y a des gens comme Jean-Baptiste Eyraud qui interviennent – de Droit au logement. Donc, on essaie aussi de faire comprendre en quoi - enfin, c'est évidemment pas de l'exotisme – mais ça...Enfin, moi, ça a contribué, évidemment, à me construire donc c'est ça aussi que j'essaie de...

- Mais pour autant, ils ont quand même un site défini de... ?

- Non ! Dans la temporalité, il y a l'atelier qui est préparé en amont ou pas – selon si c'est Ulaanbataar ou Rangoun ou aujourd'hui Phnom Penh. Donc si c'est Ulaanbataar, ils partent de but en blanc, sans connaître. On leur dit qu'est-ce que c'est la Mongolie, qu'est-ce que c'est Ulaanbataar, d'écrire tout ça sur leur cahier, enfin on leur explique comment préparer les cahiers, tout un tas de choses comme ça. Et ils font le terrain, où là, au-fur-et-à-mesure je donne des billes sur le relevé, le relevé habité, le relevé à l'échelle urbaine...je sais pas, on est tout le temps avec eux ! donc on est tout le temps en train de donner des trucs. On a déterminé un grand secteur, nous, et puis là-dedans, après deux jours de visites générales, on détermine - les groupes se font avec les mongoles – et on identifie des sous-secteurs avec eux. Enfin voilà, souvent on oriente. Et après, ils partent en groupe sur ces sous-secteurs, et là, c'est tout le reste du temps à faire des relevés, à faire des entretiens, à repérer : repérage photographique, filmique si possible. J'essaie de changer de casquette, Christiane aussi a plusieurs casquette. Et ils reviennent avec tout ce matériel, et là, viennent plusieurs semaines où ils doivent mettre ça au propre. D'abord, c'est une simple description, la mise au propre. Ils créent leur propre fonds de plan, parce qu'en général ils ont des cadastres qui disent à peu près rien. J'ai un truc que j'explique sur ça, qui vient en partie aussi de cette histoire du plan MU [?] et de Shin – pas que, mais ça a contribué à développer aussi certaines méthodes que j'avais testées avant sur mon diplôme et que j'ai évidemment après amélioré – avec Maria Anita aussi. Donc ils remettent au propre d'abord toute cette description, et jusque-là, ils ne disent rien : ce qu'on leur demande c'est de nous raconter des choses particulières, donner leur point de vue sur des situations à différents niveaux, urbains, architecturaux, sociales. Et là, ils doivent problématiser leur document, donc avec le temps, où ils font des claques, où ils mettent en relation certains documents et ils doivent faire parler ça pour mettre en problème ce terrain. Et à partir de là, on leur demande de faire un bilan de ce qu'ils apprennent de cette situation : il y a tout un truc

avec un cercle qui explique – description, problématisation, les leçons. Et comment je me positionne en tant qu'architecte par rapport à ça. D'abord, quels principes ? Qu'est-ce que j'apprends qui peut me servir en tant qu'architecte ? Qu'est-ce que j'apprends globalement ? Et comment je me positionne ? Parce que j'ai gardé de Lucien Kroll qui est le véritable maître de l'ouvrage : et si, on ne répond pas à ça, on est mort. Donc on leur demande pour qui ils vont travailler. En général, on est plutôt proche des populations, sans pour autant romantiser ce rapport-là ou l'instrumentaliser par une pseudo-participation, hein. Kroll disait que la participation, c'est quand on fait du terrain ! Je l'ai appris, je l'ai lu plus tard. Donc ça, c'est très bien : ça colle très bien avec la démarche du terrain telle que je l'entends. Ils posent des principes, et à partir de ces principes sortent différents niveaux de propositions qui peuvent aller du montage d'une opération, convoquer d'autres disciplines à ce moment-là : du paysage, la question du social, montage économique. Euh... par exemple, je sais pas, pour arriver à transformer un quartier considéré comme précaire, pour que les gens le reconstruisent. S'intéresser à ces exemples-là qui viennent aussi du développement.

- *Ce n'est pas une obligation : les étudiants peuvent choisir l'orientation ? ça peut être un projet très opérationnel comme un projet... ?*

- Non, il faut qu'il y ait toutes les échelles, pour nous. C'est un peu la difficulté de notre cours, c'est-à-dire qu'ils doivent travailler à toutes les échelles, mais on leur demande... Ouais, on est assez exigeants sur ce qu'on leur demande. Et en fait, les choix de lieux d'intervention et de types d'intervention émanent absolument de leur terrain. Donc on ne demande rien : s'il y a du sens à faire une salle de spectacle à tel endroit parce qu'ils nous prouvent que ça a du sens, ça sera une salle de spectacle, et on les suit sur la salle de spectacle.

- *Et si elle est en béton armé...*

- Non ! Alors après, on porte aussi un rapport à l'architecture, c'est-à-dire que moi aussi, je me positionne dans une forme de critique de la modernité. D'ailleurs mes cours s'appellent maintenant « Par-delà la modernité, détour en Asie ». J'ai remis Asie en gros vu qu'on commençait à dire qu'il y avait rien sur l'Asie à La Villette – je l'ai entendu dire, qu'il y avait personne qui continuait le travail de Shin. Bon c'était peut-être le moment quand même d'affirmer ce qui se passe à l'école. « Détour en Asie » et « détour en Méditerranée », maintenant, après Dakar. Et donc non, je défends ce que je défends dans mon travail de maître d'œuvre, c'est-à-dire que ma critique de la modernité, elle va dans la matérialité de l'architecture, dans ses processus de production, mais également dans sa matérialité. Et évidemment, être en rupture avec le tout-industriel, c'est plutôt ce que je prône, sachant que j'ai cette culture qui vient de Shelter, du vernaculaire, de l'auto-construction, de choses que j'ai tout le temps regardé dans mes études, de tous ces réseaux de matériaux qu'on regardait pas mais qui sont maintenant biosourcés et merveilleux [renifle pour montrer son ironie] pour tout le monde. Enfin toutes ces choses-là. Qui avait du sens aussi avec Architecture & Développement puisque je défendais l'idée de construire avec ce qu'il y avait localement : c'était le principe du projet bambou, mais qui me parlait évidemment. Donc non. Et puis après, évidemment, la question de la matérialité, les modes constructifs, et évidemment, la spatialité – j'ai une culture anthropologique : l'habiter comme technique anthropologique. Leroi-Gourhan, toutes ces choses-là qui viennent de Christelle, enfin de ces cours-là : l'espace social à propos de l'Asie du Sud-Est. Et également la question du confort, le relativisme du confort et en même temps, une maîtrise du confort par une approche dite naturelle. Et là, c'est le Manuel d'architecture naturelle qui s'appelle autrement, de David Wright. L'un des bouquins que j'ai regardé dès le début de mes études à Montpellier, qui est une espèce de manuel d'architecture dite bioclimatique. Sachant en plus que ces choses-là sont revenues par moment, enfin, elles ont toujours été là. Et Jean-Paul Loubes, par exemple, a été dans une petite agence – Ensor – qui à un moment donné avait participé aux 100 maisons solaires, concours de 1981. Et il est arrivé sur la Chine par le troglodyte. [...] Donc je défends l'idée de construire de cette façon-là, ce que je fais par ailleurs. Et qui a été en plus renforcé par mon rapprochement avec le milieu de la décroissance – qui ne plaît pas !

- *Qui ne plaît pas à La Villette ?*

- Ah non, la décroissance ne plaît pas de toute façon. Non mais le mouvement de la décroissance politiquement parlant, c'est complètement ostracisé en France. Ils ne sont jamais invité nulle part ces gens-là. On commence à en parler mais c'est hallucinant.

- *Sans vous revendiquez forcément comme tel, est-ce que vous inscrivez tout ça dans des mouvements altermondialistes ou autres ?*

- non... j'ai pas, j'ai pas de passé militant [rires]. C'est ce que me demandait Jean-Baptiste Eyraud l'autre jour ; on discutait, il me dit « mais toi, t'es militant ? » - je dis « bin non, pas vraiment » [rires].

- *et, je sais pas, les théories décoloniales avec toutes ces questions géopolitiques...*

- Euh non, les théories décoloniales, je ne suis pas... Je ne suis pas passé à côté parce que je regarde ce qui se passe, mais ce n'est pas mon entrée. Non, mon entrée, c'est vraiment la critique de la modernité. Enfin, je suis très solide maintenant là-dessus, c'est [Jacques] Ellul, c'est Charbonneau, c'est Pasolini, c'est Illitch, c'est tous ces gens-là, c'est François Partant sur l'anti-développement...

- *Que ce soit les postcolonial studies ou les études décoloniales, c'est aussi une critique de la modernité...*

- Bien sûr ! Mais, c'est pas forcément exactement la même menta... c'est-à-dire que, moi, mes repères... enfin, quand on prend Ellul et Charbonneau, ils annoncent des trucs en 1930, donc à partir de là pourquoi... Enfin, je regarde évidemment ce qui se dit aujourd'hui mais pour répéter ce qui a été mieux dit auparavant [grosse inspiration], et puis avec une telle force, une telle puissance que non. Enfin, après, il y a plein d'autres auteurs qui m'intéressent. Après, ça croise Latouche aussi, notamment les débuts de Latouche quand il était plutôt dans ce registre, sur l'économie du développement. Tout ça, j'ai regardé. Avec Jacqueline aussi j'en ai parlé. Moi, Tribillon et Massiah, pppt, je passais complètement... Enfin, si j'identifiais mais j'ai pas...

- *Oui, et puis les références de Massiah et Tribillon, c'est justement plutôt la Théorie de la dépendance avec Samir Amin...*

- Ouais, moi après, c'est plus... Christelle avait parlé du Déracinement de Bourdieu, qui est tellement révélateur, qu'on a utilisé pas mal pour l'entre-deux barres. Moi, ça vient de ces gens-là. L'anthropologie, c'est les classiques, c'est Lévi-Strauss – même si on peut faire une critique du structuralisme -, c'est Pierre Clastres, c'est des gens comme ça qui sont aussi... qui remettent en question, enfin, qui posent la question de l'Etat. J'ai plutôt des... enfin, le mouvement Anarchiste m'intéresse. C'est plutôt ces choses-là qui se sont,

vraiment dans les années 2009-2010...certaines lectures ont été révélatrices pour ça, et pour trouver cette cohérence-là. Non, mais je pourrais citer d'autres gens plus récemment : Francis Hallé sur la condition tropicale, bin, c'est un bouquin qui est super, c'est vraiment intéressant ce qu'il raconte. J'ai regardé ce qu'a publié Gilles Clément aussi et son jardin planétaire. J'ai rencontré Gilles Clément, enfin ! Parce que je lui avais demandé d'être dans mon jury de diplôme, et j'avais été très étonné à l'époque, il avait rappelé chez moi, chez mes parents à l'époque, pour s'excuser. [...] Et j'ai pu enfin le rencontrer quand je l'ai invité à venir à Ulaanbataar. On a trimballé sur Mars – comme il disait – Gilles Clément à Ulaanbataar. [...] Après, il est aussi connecté avec la sphère Bouchain, tout ça, qui n'est pas du tout la mienne, mais...avec laquelle je suis très en délicatesse. Il y avait quelqu'un d'autre aussi que j'avais croisé au labo et avec qui je suis toujours en relation, c'est Christophe Laurens qui a créé la formation alternative urbaine – qui est assez proche de Bouchain -, alternative urbaine, dans un lycée à Vitry. C'est un DEAA, un diplôme en Art appliqué.

Non, au final, je reprends un truc qu'on attribue à Ellul, c'est-à-dire qu'il parle d'agir localement et penser globalement. Si on n'a pas l'un des deux, quand on prétend agir localement mais qu'on a pas le penser globalement, on est mort – parce qu'on ne sait pas dans quel cadre on se débat. Et je l'ai repris pour dire « agir évidemment, comprendre localement et penser globalement ». C'est ça aussi que j'essaie de transmettre, alors, de façon plus ou moins explicite mais...En entrant par cette idée de la modernité et de sa phase contemporaine. Il y a ces deux aspects : ça, et le fait de la nécessité de connaître l'altérité même quand elle est lointaine.

- *Et du coup, ces idées que vous véhiculez d'une certaine façon, c'est aussi ça la condition des partenariats que vous allez établir ? Par exemple, avec Dakar, c'est parce que vous avez des accointances avec...là, c'était le Collège... ?*

- non, justement, j'étais pas au Collège ; on s'est fait jeter du Collège.

- *Le Collège avec Jean-Charles Tall ?*

- non, alors, ça s'est très mal passé eux [rires]. [...]me conseille de rencontrer Monica Coralli... C'est une amie de Maria Anita aussi ; c'est comme ça qu'on est arrivé sur Dakar. Et si j'ouvre la parenthèse Dakar, oui effectivement, c'était le Collège d'architecture qui était identifié comme notre partenaire. Et quand on a débarqué, on a présenté notre façon de faire du terrain, et on nous a mis...on devait travailler avec un certain...Je ne sais plus comment s'appelle ce prof, qui était un Sénégalais de France, qui était revenu à Dakar et qui était architecte. Avec des enjeux de commandes. Parce que, voilà, il y a les mêmes là-bas, hein [rires]. Comme dit Philippe Papin : « les Vietnamiens n'ont pas attendu pour être modernes », et il bat en brèche la certaine condescendance qu'il peut y avoir dans la façon d'appréhender le Vietnam – en citant par exemple Pédelahore. [...] Donc on arrive là-bas, et au CUAD on tombe sur ce gars, on fait un jour de marche et le lendemain, on se fait jeter, il nous dit que c'est pas possible, qu'on pourra pas travailler ensemble.

- *C'était quoi le reproche ?*

- Bon, c'est qu'il imaginait plus un truc : un terrain, un projet – pas trop de mobilisation enseignante. Alors que nous, c'est chronophage évidemment. Quand je vais là-bas, je peux rien faire d'autres. A chaque fois, je me dis que je vais faire des trucs le soir, mais pfou, on finit trop tard, on commence trop tôt. C'est très bien, parce que ce qu'on revendique aussi c'est que, nous, on fait, on partage nos enjeux de terrain avec les étudiants. Evidemment, on fait du terrain en même temps. On n'utilise pas ce que font les étudiants, mais on est en train de faire du terrain et on partage ça. C'est ça aussi qui est particulier à notre cours – on espère renseigner ensemble avec Maria Anita : on fait, je fais du terrain quand je vais avec les étudiants, ce qui n'était pas du tout le cas de MAP. Il n'y avait pas du tout d'enjeu de ce type-là, à part pour Shin. Mais qui est celui qu'on n'a jamais fait parlé.

Voilà, donc, on se fait jeter. Jean-Charles Tall disparaît dans la nature, qui était censé...

- *Donc pour des questions plus d'investissement pédagogique ?*

- Investissement pédagogique, enjeu du moment pour l'enseignant, et puis voilà...délit de sale gueule, je sais pas ! Je comprends pas... enfin, je ne peux l'expliquer que comme ça, je...Parce que Monica connaissait bien Jean-Charles Tall, elle connaissait aussi le directeur du CUAD, et elle s'est fait jeter elle aussi, et elle a fini en larmes. On s'est fait jeter. Et par un autre biais, on a croisé une autre école qui est l'IPP [Institut polytechnique Panafricain], avec qui on a fait 3 ou 4 ateliers sur Dakar, jusqu'à ce que là aussi ça finisse...école privée, Monica s'est fait jeter, donc j'ai dit « stop, on arrête ». Monica n'est plus là, les enseignants sénégalais avec qui on travaillait ne sont plus là, j'arrête. Et j'ai arrêté Dakar parce que ça ne se passe pas comme ça, alors qu'on commençait à discuter master commun et tout ça ! Mais ça s'est arrêté parce qu'en face, il n'y avait pas la...Ouais, c'était géré comme une entreprise. Enfin, d'un certain point de vue. Le directeur – pas côté CUAD, mais l'IPP -, c'était un gars qui investissait dans l'enseignement. Et puis, je sais pas encore ce qui s'est passé. [...]

- *Parce que ce que disent en général les enseignants de l'autre génération, vos anciens professeurs, ils disent que lorsqu'on veut faire un truc en Afrique dans les années 1980 en parlant de terre, etc., les gens disent que non, ils veulent du moderne, du béton, etc.*

- Oui, ça c'est le discours classique. Quand on regarde l'histoire de ce truc-là, il y a quand même pas mal de truc à la marge, d'architectes qui ont réussi à faire d'autres choses. Mais c'est vrai aussi. Effectivement, la colonisation des imaginaires est bien présente partout, ici comme ailleurs.

Mais le métier d'architecte est quand même un métier très particulier [rires]. Enfin, non, il y en a plein, mais ce que je veux dire c'est que ça appelle une certaine connivence...A partir du moment où on veut une agence qui tourne...Enfin, combien d'architectes, même de bonne foi, sont partis faire du logement social super mal vécu ensuite par ceux qui y habitent...

- *Et en même temps, je trouve qu'il y a – c'est peut-être un peu péjoratif de parler d'effet de mode – de valorisation de toute cette architecture africaine, en terre, entre Kéré qui vient d'avoir le Pritzker, Lesley Lokko qui va s'occuper de la Biennale de Venise...*

- oui, bien sûr...

- *qui je pense aussi, dans les écoles d'archi, change l'imaginaire des étudiants.*

- oui, probablement ! Mais ça, j'avoue, je ne le mesure pas encore. Après je me méfie des effets de mode, il faut voir sur le temps. Le problème, c'est que le système global ne change pas ; que le fait que l'architecture soit inféodée à la production industrielle, à une certaine commande, avec la promotion immobilière internationale et multisite. Enfin, ça change rien. Regardez la majorité de la commande comment ça se passe, regardez ce que l'on fait, ce qu'on inflige aux villes et aux quartiers. C'est bien effectivement de se battre ponctuellement. Après le problème, comme disait Jacques Ellul, c'est qu'il y a les francs-tireurs qui sont en général assez massacrés au final – je me mets pas dans cette catégorie-là, il parlait pour des choses bien plus importantes que ça – et puis, on récupère tout ce qu'ils ont fait de bien, on le vide de sa substance et on le réutilise au service du système. Et je crains que dans beaucoup de cas – pour avoir vu de plus ou moins loin des initiatives du type AfrikArchi -, c'est rien, mais c'est rien, c'est vide, c'est juste un gars qui veut se faire mousser, qui veut avoir des publications. Sans parler qu'il y a ce système médiatique omniprésent, et notamment pour les architectes, qui fait qu'il y a cette recherche de reconnaissance, pour la position. Et ça, dans ce métier, c'est quand même flagrant. Si bien que quand vous faites par vos propres codes et que vous n'allez pas voir les gens qui publient, ptt, vous n'existez pas. Moi, je sais que je n'existe pas. Alors, le livre va peut-être changer certaines choses. Mais j'ai décidé que je mettais zéro temps ; enfin, c'est pas mon métier, c'est pas à moi d'aller raconter ce que je fais. Si ça intéresse personne, bin voilà, je fais rien, c'est pas grave. Et on se rend compte que c'est comme ça, il y a un effet médiatique, de la récupération. Non mais c'est de la récupération. C'est pour ça que faire du terrain, ça permet aussi de regarder ces cas soit disant vertueux, et de vraiment regarder. Alors, il y en a qui marche, il y en a qui ont été bien, mais c'est pas forcément ceux qui sont les plus médiatisés.

Après, cette histoire du Sud, de tout ça... puis pour les architectes, le problème – je pense – c'est quand on devient spécialiste de ces trucs-là. Enfin, je suis pas spécialiste : je suis là-bas selon certaines conditions et je produis avec une certaine façon de faire là-bas, mais c'est pas pour autant que je développe un discours sur le Sud. Je peux parler du développement mais à un échelon supérieur dans une critique plus globale. Et évidemment, on voit les effets sur place.

- Justement, c'est une question que j'ai posé pas mal aux enseignants des années 80 ; est-ce que c'était un enseignement spécifique avec une méthode propre ou est-ce que c'est juste un enseignement qui peut amener éventuellement une spécialisation professionnelle mais avec une méthode qui pourrait être la même ailleurs ?

- Je pense que le fait d'aller ailleurs libère [rires]. C'est-à-dire que oui, effectivement, à un moment donné, ils se sont permis de tester parce que l'altérité appelait à aborder les choses de façon différente. Je pense que ça a pu se justifier comme ça à un moment donné.

- et vous, avec vos étudiants, que ce soit à Dakar, Ulaanbataar, New York...

- La Courneuve...

- ou La Courneuve, c'est pareil ?

- Bin on a fait le terrain à Paris pendant la covid, et on a fait exactement la même chose. On est allé voir les mêmes choses : les choses qu'on ne regarde pas. On travaillait à Vitry sur des anciennes emprises maraichères qui sont bouffées par le parc régional aujourd'hui. Tout le monde est content, il y a un parc ; sauf qu'il y a plein de gens qui sont dégagés, enfin bref, on a vu les mêmes choses ! Les questions de classes, elles changent pas : les questions de domination, de dépossession, elles sont là, partout. Simplement, elle n'ont pas la même saveur... je sais pas, elles sont pas... Et puis, ici, c'est compliqué parce que la commande publique c'est une part importante pour beaucoup d'agences et donc d'enseignants qui ont des agences. Donc c'est touchy. Si on dit qu'on est contre l'idée du logement social – moi, c'est ce que je dis -, il y a pas grand monde qui va me suivre. Il y a une chaire sur le logement social à La Villette. Ils m'ont pas invité hein [rires]. Donc si j'y vais et que je leur parle de Turner, de Pétonnet et Jacobs, ils récupéreront quelques trucs mais pas l'entièreté et le fonds de la question.

Donc je pense que oui, ça a été plus facile de tester des choses. Après, pour moi, ce cours-là, il est transposable ici, évidemment. Simplement, j'ai pas fini mes questions des détours, donc j'aimerai bien qu'il n'y ait pas d'autres enseignants de l'école qui m'imposent le fait de me rapatrier à Paris pour me conformer à un enseignement de licence. Parce que je pense qu'ils ont aussi 2-3 trucs à apprendre de ma façon d'enseigner. Et moi, je peux apprendre de leur façon d'enseigner même si c'est pas les mêmes. C'est un peu ce qui s'est passé ces derniers temps. Donc non, ça change pas. Après c'est des histoires de temporalité. Mais c'était vraiment bien le terrain qu'on a fait à Paris.

Après, j'ai le goût du voyage donc je vais pas... J'aime aller voir ailleurs comment ça se passe ; j'ai un tropisme Sud, oui probablement ; méditerranéen d'abord, et puis... Donc ouais, j'ai ce goût d'aller voir ailleurs comment ça se passe, même si c'est pour retrouver l'équivalent – ce qui n'est pas rassurant [rires].

Mais ça a très bien marché à Paris. On a fait ça avec Christiane, elle a identifié des coins, on a fait pas mal de truc. Et ça a super bien marché. L'île Saint-Denis, Vitry, le fond de Nanterre ; ce réceptacle de tout ce qu'on voulait pas, qu'on est en train maintenant de remoderniser, bien propre au carré. A coup de « Réinventer » ou pas d'ailleurs. Ouais, ces trois diplômes-là, c'était chouette, vraiment bien : à questionner la ferme du bonheur, à questionner tous ces trucs. Ouais, le travail de terrain : ethnographie du temps présent. Mais avec une structure, une colonne vertébrale solide. C'est ce qu'on essaie de transmettre ; avec les outils de l'architecte, d'arriver à appliquer ça dans différents types de projet. Avec une vraie culture architecturale. Là aussi, ça j'insiste. Voilà, ça prend pas mal de temps [rires] mais après, je l'ai voulu. C'est très bien comme ça.

Et l'Asie, c'est pas fini, parce qu'il y a Ulaanbataar en septembre – normalement, si tout va mieux ! J'ai une bourse pour retourner au Japon.

- Vous on avez les étudiants ?

- Moi, moi. Avec l'Ambassade. Je vais faire un cas de l'Entre-deux barres au Japon, puisque c'est une situation assez similaire à la France : tout est, tac-tac, bien contrôlé [fait des carrés avec ses mains]. Et puis, après, il y a Phnom Penh où on est arrivé un peu incidemment, hein, l'année dernière. Mais bon, préparé parce que Christiane. Et bon, on va y retourner maintenant qu'on y est allé une fois.

- *Du coup, c'est toujours en lien avec l'APUR ?*

- Hum bin... Alors, Ulaanbataar, il y avait ce lien-là. Donc Christiane faisait des bouts de missions. Elle, elle était financée par l'APUR pour y aller, donc ça nous arrangeait bien. Sur Rangoun, on est rentré aussi comme ça. Euh, moi, j'y étais retourné en 2015 avec Maria Anita pour faire du terrain, justement sur les quartiers collectifs. Elle, avec trois anciens étudiants avaient décidé de faire un tour d'Asie pour aller aux endroits où notamment j'étais allés, pour avoir cette connaissance de l'Asie puisqu'on travaillait ensemble. Elle a fait du terrain à Rangoun. [...] Bin Rangoun, je sais plus si ça s'est fait en même temps, mais en tout cas, ils [l'APUR] ont eu un projet-pilote en même temps sur en gros proposer une règle urbaine sur un secteur de la ville, là où il y en a pas trop aujourd'hui au YCDC, donc l'autorité municipale. Et ça s'est monté un peu en même temps. Mais ouais, on est parti d'abord avec les ateliers, et elle a eu ça un peu après. Mais on était financé en coopération décentralisée, à l'époque où Aung San Suu Kyi était en odeur de sainteté à la mairie de Paris. Et puis après, elle a été destituée, enfin, dégradée, donc ils ont arrêté parce qu'il y avait un enjeu politique : les écolos voulaient qu'on arrête avec la méchante Aung San Suu Kyi – enfin voulait que la mairie de Paris... nous, on a continué. Et donc, ce projet s'est fait notamment avec une de nos anciennes diplômées, ce qui est aussi une des particularités : c'est qu'on a aussi réussi à embarquer d'anciens étudiants. Trois-quatre étudiants sur le colloque « L'Entre-deux barres », deux-trois étudiants assistants à Ulaanbataar quand on avait un peu plus d'argent, euh, certains qui sont rentrés à l'APUR sur le projet-pilote, puis une qui aujourd'hui a un CDI à l'APUR.

- *D'accord, mais c'est pas pour autant comme ça se fait surtout dans les Instituts d'urbanisme, où c'est une étude urbaine de l'APUR ou autres...*

- faite par les étudiants ?

- oui.

- non. On est complètement indépendant. On fait notre terrain... non, ça justement : et Christiane et moi, on est bien clairs là-dedans. Si bien qu'une fois d'ailleurs [rires], où j'avais proposé... Parce qu'à Ulaanbataar, il pouvait se faire peut-être des trucs qu'on pouvait faire avec les mongoles, mais appart des ateliers, avec d'anciens étudiants, mais appart des ateliers... bon, ce qui n'est pas... enfin, voilà, moi, j'ai une certaine connaissance de la Mongolie. Bon ça n'a jamais abouti ces trucs-là [rires] parce qu'on est très mauvais pour faire ces trucs-là. Et j'avais présenté une fois un projet, une étude que j'avais faite pour Nantes Aménagement sur un immeuble en particulier, enfin un truc qui pouvait être intéressant parce qu'il y avait pas mal de problématiques de montage d'opérations notamment – parce qu'en gros, ils avaient acheté le foncier trop cher -, et j'ai présenté ça, et en sortant de là... C'était la première fois et l'unique où je parlais de ma casquette d'architecte - alors que Christiane parle tout le temps de l'APUR -, elle m'avait sorti un truc... bon ça lui arrive parfois à Christiane mais c'est pas grave, on s'entend très bien. Elle m'avait dit « j'ai cru voir Pierre Clément... ». Et puis bon, je l'avais mal pris, on s'était expliqué après et elle s'était excusée. Donc il y a vraiment aucun risque de ce côté-là. Moi, j'ai le sentiment qu'on donne... on reçoit évidemment, mais parce qu'on fait ce temps du terrain, mais j'ai quand même le sentiment – alors il faudrait demander aux étudiants ce qu'ils en pensent – qu'on donne surtout beaucoup de ce que l'on fait, qui n'est pas forcément d'ailleurs diffusé. Enfin voilà. Ce que me dis ma femme aussi : « ça serait bien de passer du temps à valoriser ce que tu fais et pas le transmettre direct » [rires]. Et Christiane est dans cette générosité aussi, ce qui fait qu'on s'est fait débarqué tous les deux à un moment donné, et qu'on s'entend pour faire le terrain.

- *Et vu qu'il y a les étudiants mongoles avec vous sur le terrain, ils font aussi le projet après ?*

- Alors, ça, c'est... oui, ils ont fait. Mais ça, c'est des choses justement qui ont mis du temps vraiment à s'articuler, parce qu'il a fallu quand même que Amgalan... il a mis du temps pour rentrer et comprendre ; aujourd'hui encore, il me dit [...] « ah ça y est, je commence à comprendre, mais je comprenais pas au début... ». Et lui, voit comment... Et c'est que maintenant...

- *C'est-à-dire ? la façon de concevoir ?*

- la façon d'enseigner, la façon de transmettre, d'arriver à la conception, de voir comment il peut articuler ça avec ses cours. Il me dit « c'est que maintenant que je vois comment les choses peuvent se faire ». et je crois qu'on fait, et on met pas la charrue avant les bœufs, c'est-à-dire qu'on fait – comme disait Kroll là aussi. Moi, ma théorie, elle vient de la pratique ; je ne théorise pas et j'applique pas. Ma théorie, elle est venue par ma pratique. Donc elle met peut-être un peu plus de temps à mûrir ou à être transmissible, mais ça vient comme ça.

Et je pense que, ouais, il y avait quand même besoin d'assimiler tout ça parce que ça fait pas mal de choses quand même. C'est vrai qu'au départ j'ai eu la prétention de prendre à bras le corps tout ce que je connaissais, qui m'intéressait, plus ce que je portais, et d'arriver à tout tenir ; et c'est vrai que... même pour les étudiants c'est compliqué, parce qu'on les déplace énormément d'un point de vue disciplinaire, d'un point de vue... alors pour les ramener [insiste sur « ramener »] après au projet, tout en étant toujours cohérent, c'est compliqué. Mais on a eu de très belles réussites sur les diplômés, donc j'imagine que pour certains ça passe, ouais bien sûr. [...]

Et avec la Mongolie, justement, c'est maintenant qu'on peut arriver à discuter de ces choses-là. On va le faire là. Je veux qu'on signe une convention pour que les étudiants de La Villette puissent aller là-bas et suivre des cours en anglais. On va le faire – ce qui est peut-être un moyen de continuer avec la Mongolie d'ailleurs, parce que je pense qu'il va falloir que j'arrête l'atelier avec les étudiants parce qu'on m'oblige à arrêter un de mes ateliers, on trouve que j'en ai trop. Et je voudrais continuer en suivant simplement les étudiants qui sont là-bas. Qu'ils soient là-bas et que j'y aille peut-être ponctuellement – on verra -, et qu'on l'articule très bien avec Amgalan à l'université. Et avec eux, ça marche très bien. Dakar, ça n'a pas abouti pour les raisons que j'ai évoqué. Rangoun, c'était compliqué parce qu'ils sont quand même très contraints et qu'aujourd'hui toute l'université – quasiment – est en résistance. Ils sont en dehors de l'université, et c'est pour ça qu'on a arrêté. Mais je suis en relation, on a une réunion pour faire un cours en ligne d'une semaine avec différents intervenants... pour le gouvernement birman en sécession. [...] Euh, sur Phnom Penh, bin, on démarre. En même temps, c'était un peu une chasse gardée de Belleville, donc il faut faire gaffe. Mais maintenant... Christiane a toute la légitimité, mais elle ne voulait pas y aller parce que Belleville devait y aller. Et puis Belleville n'y est pas allé, et on y est allé, voilà. Sachant que là aussi, il y a des gens qui sont proches de l'IPRAUS, qui sont fils-de en plus, enfin bon. Donc il faut faire gaffe. Je n'ai toujours aucune légitimité à aller en Asie donc évidemment, à chaque fois, on me voit comme un...

[je souris]

Non mais ça fait des scandales ! Elle a même été obligée de dire à un des...Cyril Ros pour ne pas le citer, fils-de et frère-de... Elle lui dit « mais qu'est-ce que vous avez contre lui ? Il ne fait que... ». C'était le scandale ; c'était le scandale que j'ai eu mon poste et c'est le scandale, là encore plus, si je vais à Phnom Penh. Et on en est là.

- *Ils peuvent accueillir autant Belleville que La Villette...*

- Oui tout-à-fait ! Mais c'est surtout qu'ils n'y sont pas allés pour des histoires de covid. Et, nous, c'est tombé à un moment où on devait aller à Ulaanbataar, mais il y a eu la guerre : on ne pouvait plus passer en Russie. Et du jour au lendemain, avec Christiane, on a décidé d'aller à Phnom Penh puisqu'on l'avait déjà évoqué. On est parti comme ça. Et voilà, maintenant, on a fait le travail, avec des gens qui nous ont reçu – d'ailleurs le collègue de Lisa Ros qui était super gentil. On a fait notre boulot. Je prétends rien, je n'ai aucun...voilà, on fait juste notre travail ; ce pour quoi j'ai été recruté en école d'architecture.

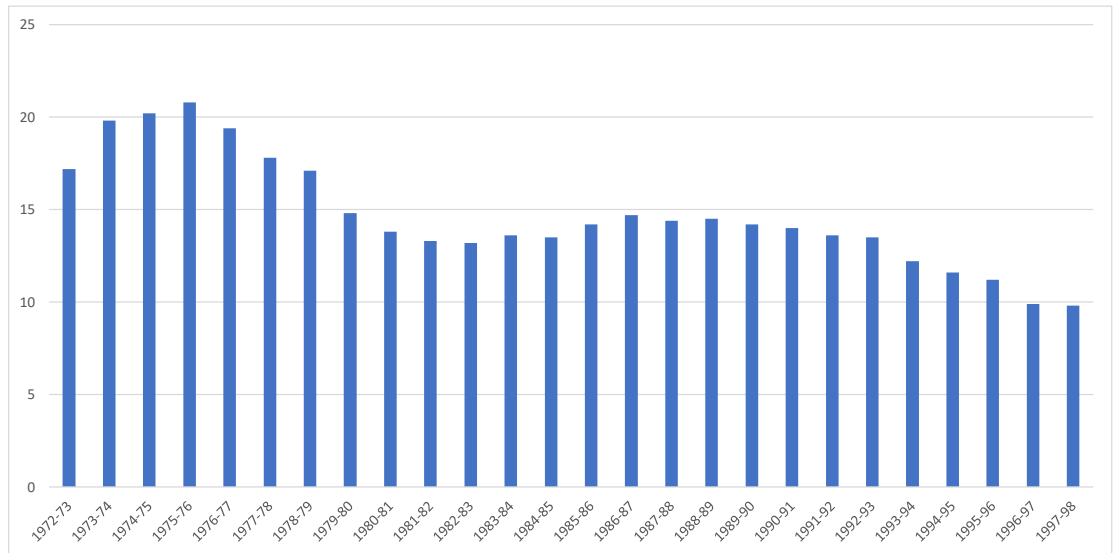
Mais voilà, ce qu'il y a de particulier, je pense que...je suis pas en train de dire, hein ; il y a plein de cours où les enseignants pensent avec les étudiants. Il y en a, il y en a d'autres ; on est pas unique. Mais je pense que particulièrement là, et notamment quand on était avec Maria Anita...alors peut-être que c'était pas évident tout de suite pour les étudiants parce que ça mûrait pour nous aussi, mais je pense que maintenant que j'arrive à un certain niveau de maturité – ça fait 10 ans que je suis à l'école : je vois que cette façon de faire, elle marche plutôt bien. Elle marche plutôt bien. Après les étudiants en feront ce qu'ils veulent mais...

La discussion se termine par les futurs jurys de diplôme de juin, et des difficultés et de l'ambiance « épuisante » à l'école de La Villette.

DONNÉES STATISTIQUES SUR LES ÉTUDIANTS

Pourcentage des étudiants étrangers dans l'effectif total des étudiants des écoles d'architecture françaises, de 1972 à 1998.....	466
Nombre et pourcentage des étudiants étrangers par écoles d'architecture, de 1972 à 1998.....	467
Répartition géographique des origines des étudiants étrangers dans les écoles d'architecture françaises, de 1991 à 1998.....	468
Nombre d'étudiants français et étrangers en première inscription dans les formations post-diplômes, de 1990 à 1998.....	469
Répartition des origines nationales des étudiants du CEAA « Villes orientales. Maghreb et Proche-Orient », de 1989 à 1991.....	470
Répartition des origines nationales des étudiants du CEAA « Villes orientales. Maghreb et Proche-Orient », de 1991 à 1993.....	471
Répartition des origines nationales des étudiants du CEAA « Villes orientales. Métropoles d'Asie Pacifique », de 1989 à 1991.....	472
Répartition des origines nationales des étudiants du CEAA « Villes orientales. Métropoles d'Asie Pacifique », de 1994 à 1997.....	473
Répartition géographique des origines des étudiants du CEAA « Habitat et développement », de 1984 à 1995.....	474
Répartition géographique des origines des diplômés du CEAA « Habitat et développement », de 1984 à 1995.....	475

Années	% total
1972-73	17,18
1973-74	19,8
1974-75	20,2
1975-76	20,8
1976-77	19,4
1977-78	17,8
1978-79	17,1
1979-80	14,8
1980-81	13,8
1981-82	13,3
1982-83	13,2
1983-84	13,6
1984-85	13,5
1985-86	14,2
1986-87	14,7
1987-88	14,4
1988-89	14,5
1989-90	14,2
1990-91	14
1991-92	13,6
1992-93	13,5
1993-94	12,2
1994-95	11,6
1995-96	11,2
1996-97	9,9
1997-98	9,8



Pourcentage des étudiants étrangers dans l'effectif total des étudiants des écoles d'architecture françaises, de 1972 à 1998. Tableau et graphique réalisés à partir des données conservées au ministère de la Culture.

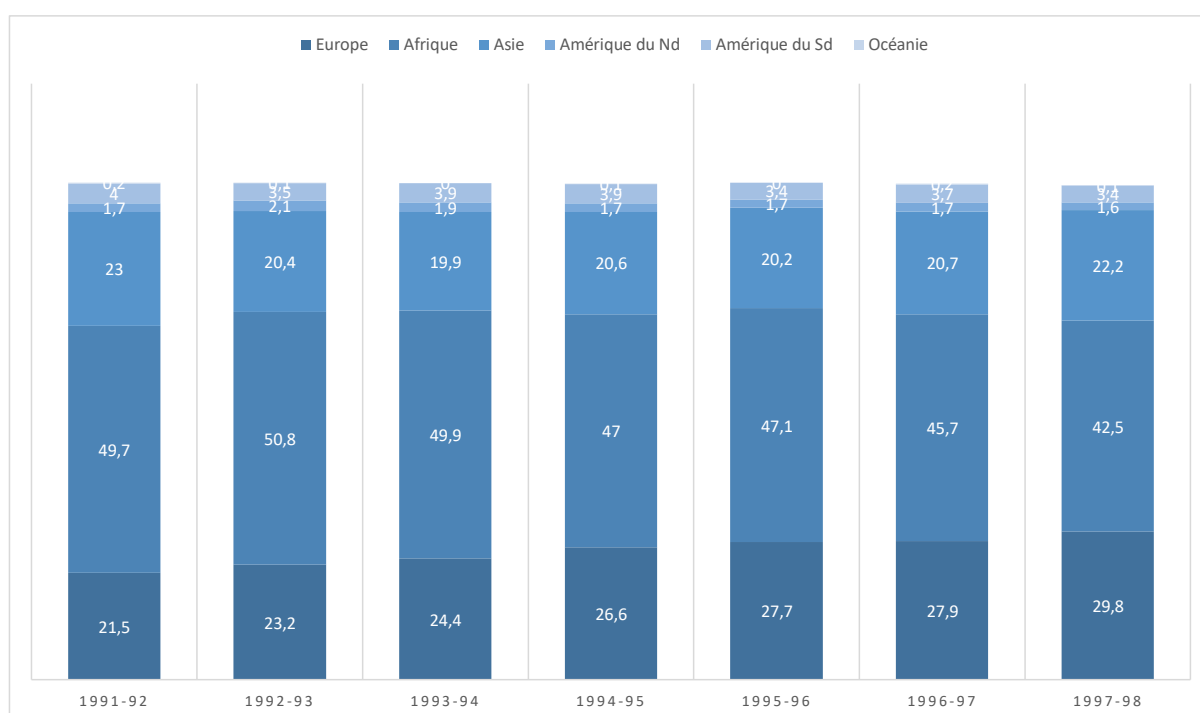
	1972-73	1973-74	1974-75	1975-76	1976-77	1977-78	1978-82	1982-83	1983-84	1984-85	1985-86	1986-87	1987-88	1988-89	1989-90	1990-91	1991-92	1992-93	1993-94	1994-95	1995-96	1996-97	1997-98	moyenne	
UP 1	220	366	367	434	406	369		237	232	167	148	151	139	122	135		139	141	136		139	128	127	215,15	
UP 2	40	45	44	52	33	31		69	77	74	67						74	80	77		71	64	59	53,2	
UP 3	85	102	130	137	49	132		60	54	62	116	54	43	44	63		74	80	77		71	64	59	77,8	
UP 4	90	147	166	156	129	91		91	95	81	82	96	88	91	90		117	123	115		86	77	63	103,7	
UP 5	68	62	76	92	87	103		114	128	131	117	124	126	125	131		122	132	124		122	111	108	110,15	
UP 6	490	574	835	1013	918	873		512	488	431	391	405	388	402	418		427	443	414		420	371	375	529,4	
UP 7	45	39	54	56	60	60		48	56	71	68	85	103	98	90		100	95	101		107	95	101	76,6	
UP 8	20	18	37	62	71	59		81	90	112	102	123	122	123	130		142	144	138		149	151	149	101,15	
UP 9					37	38		66	85	57	91	136	105	129	117		136	141	99		109	79	78	93,9375	
Bord.	34	58	66	68	58	33		44	39	47	48	55	55	62	74		80	70	77		69	46	37	56	
Cler.	28	18	22	18	38	29		35	36	30	27	30	34	31	33		42	42	41		82	29	23	18	30,2
Gren.	120	142	125	111	121	100		71	63	58	67	77	79	85	103		106	92	92		82	77	84	92,75	
Lille	21	37	46	54	55	55		61	64	61	54	47	46	40	39		44	59	58		59	54	59	50,65	
Lyon	58	81	6	52	46	52		30	37	43	39	43	37	40	53		48	54	56		66	62	54	47,85	
Mars.	75	109	82	133	130	125		100	109	122	75	71	59	59	51		72	NC	85		81	65	76	88,3684211	
Monp.	22	31	36	33	40	38		65	56	62	60	64	72	83	78		89	108	90		69	61	53	60,5	
Nancy	22	22	27	37	51	54		63	50	38	24	27	24	25	27		36	45	34		27	31	28	34,6	
Nantes	33	55	66	88	88	93		78	85	89	79	62	51	47	43		59	71	65		43	38	36	63,45	
Rennes	25	31	24	26	32	37		40	44	45	26	22	29	21	19		18	21	18		19	14	18	26,45	
Rouen	18	22	42	45	32	51		45	41	50	59	57	56	57	49		59	57	55		56	47	44	47,1	
St Et.	0	0	3	5	3	7		21	13	14	23	21	21	25	32		29	32	39		32	22	28	18,5	
Stras.	65	82	91	103	94	95		68	79	77	74	66	66	66	73		83	84	77		78	70	58	77,45	
Toul.	70	86	128	209	193	185		138	142	113	107	107	104	90	81		100	111	97		102	86	91	117	
Réunion																	6	3	2		2	0	1	2,125	
TOTAL	1649	2127	2473	2984	2771	2710		2137	2163	2035	1944	1923	1847	1865	1932		2128	2148	2090		2017	1772	1745		

	1972-73	1973-74	1974-75	1975-76	1976-77	1977-78	1978-82	1982-83	1983-84	1984-85	1985-86	1986-87	1987-88	1988-89	1989-90	1990-91	1991-92	1992-93	1993-94	1994-95	1995-96	1996-97	1997-98	Moyenne	
UP 1	21	26	25,5	28	27,8	24,2		18,9	19	15,5	15,7	16,5	16,4	15,3	16,6		14,9	15,5	14,9		15,1	14,4	13,9	18,755	
UP 2	10	20	8,5	12	7,7	8,2		16	19,3	22,3	23,9						11,3	12,4	11,5		9,4	8,4	8	14,79	
UP 3	19	19	18,9	18	13,7	15,8		7,6	7,3	8,8	18,6	10,2	8,1	8,6	11,2		16,6	15,5	13,5		??	10,3	9,9	8,7	15,089474
UP 4	12	16	15,2	17	15,2	12,1		13,8	15,9	14,5	16,9	19,4	18,1	19,1	17,3		23,7	21,9	19,4		17,7	17,2	18,2	23,57	
UP 5	14	13	15,3	18	17,8	19,8		23,4	23,9	29,9	31,2	35,7	38,2	35,7	33,3		23,4	21,4	18,8		18	16	16,1	26,51	
UP 6	34	32	40,3	40	36,6	34,7		8,4	10	13,2	13,5	17,6	20,8	19,8	17,6		18,3	16,9	17		16,8	15,4	16,7	13,805	
UP 7	8	9	9,1	10	9,8	8,2		11	11,8	13,7	13,1	14,8	14	14	14,7		15,5	14,8	13,7		13,4	13,1	13,3	13,345	
UP 8	11	8	10,9	17	14,8	14,3		10,8	13,1	8,4	13,7	18	13,9	16,6	14,9		15,4	15,2	10,8		12,9	10	9,7	12,425	
UP 9					7,6	7,8		7,1	6,4	7,8	8,5	9,6	9,6	10,4	11,8		11,6	9,6	11		9,3	6,4	5,1	9,565	
Bord.	10	14	13,7	13	10,3	6,1		8,7	9	7,5	6,9	7,6	9,1	7,6	8,1		9,6	8,9	8,1		5,2	3,9	3	8,205	
Cler.	13	8	9,6	7	13,5	9,8		10,1	8,8	8,7	9,8	12,1	12,4	12,4	12,7		10,3	9,7	10,3		8,7	8,3	8,9	15,64	
Gren.	37	35	30,8	30	26,3	10,5		10,1	10,5	10,1	9,9	8,5	8,3	7,1	7,2		8	10,1	9,2		8,3	7,6	8	10,085	
Lille	9	13	14,6	15	14,3	12,9		6,2	7,8	8,8	8,4	9,7	8,6	8,3	10		8,7	8,8	8,8		9,4	9	8	9,54	
Lyon	13	15	11,6	11	10	9,7		8,3	9,3	11,8	8,6	9,2	8,3	8,8	7,1		8,2	NC	9,1		8,7	7,1	8,1	9,4578947	
Mars.	10	10	11,7	11	14	11,9		10,6	9,1	9,7	11	11,3	12,9	13,9	12,6		12,6	14,6	11,8		9	8,2	7,7	11,18	
Monp.	10	10	11,7	11	14	11,9		11,6	10,4	8,8	6,9	9	7,6	8,7	7,5		8,5	9,7	7,1		5,1	5,3	4,7	8,125	
Nancy	8	7	7	8	10,4	11,2		12,5	12,4	13,4	12,6	10,5	9,2	8,8	7,8		9,5	10,3	8,7		5,4	4,8	5,1	11,84	
Nantes	16	19	18,4	19	17,4	16		11,9	13,7	15	9,7	8,1	9	6,5	5,5		4,8	5,2	3,9		3,8	2,7	3,3	9,495	
Rennes	17	13	13,5	13	14,4	15,9		11,7	11,4	14	16,3	15,8	14	13,9	10,5		9,4	8,5	7,8		7,7	6,5	5,9	12,125	
Rouen	9	11	16,9	17	18,6	16,6		7,8	5,1	5,5	9,8	8,9	9,1	9,4	11,7		9,9	10,6	11,7		9,7	6,6	8,4	6,79	
St Et.	0	0	3,3	3	1,9	3,4		10,7	11,9	11,5	12,2	11,2	11,5	11	11,8		13,9	13,4	12,5		12,2	11,1	9,3	14,27	
Stras.	20	20	20	23	20,2	18		12,3	12,5	11,6	11,5	12,6	13,8	13,7	11,6		12,2	13,6	11,6		10,9	9,1	9,9	13,345	
Toul.	11	12	15,8	22	20,8	18,4								0	15		17,2	7,1	4,4		11,1	0	3,2	7,25	
Réunion																									

Nombre et pourcentage des étudiants étrangers par écoles d'architecture, de 1972 à 1998.

Tableaux réalisés à partir des données conservées au ministère de la Culture.

	1991-92	1992-93	1993-94	1994-95	1995-96	1996-97	1997-98	Moyenne
Europe	21,5	23,2	24,4	26,6	27,7	27,9	29,8	25,87142857
dont CEE	14,9	15,9	16,5	19,3	19,9	19,2	19,7	17,91428571
Europe de l'Est	4,3	5,6	5,1	5,1	4,9	6,6	8,3	5,7
Afrique	49,7	50,8	49,9	47	47,1	45,7	42,5	47,52857143
dont Maghreb	29,8	32,1	31,6	29,7	31,1	31,1	28,2	30,51428571
Asie	23	20,4	19,9	20,6	20,2	20,7	22,2	21
Amérique du Nd	1,7	2,1	1,9	1,7	1,7	1,7	1,6	1,771428571
Amérique du Sd	4	3,5	3,9	3,9	3,4	3,7	3,4	3,685714286
Océanie	0,2	0,1	0	0,1	0	0,2	0,1	0,1



Répartition géographique des origines des étudiants étrangers dans les écoles d'architecture françaises, de 1991 à 1998. Tableau et graphique réalisés à partir des données conservées au ministère de la Culture.

Nombre d'étudiants en première inscription dans les formations post-diplômes

	1990-91	1991-92	1992-93	1993-94	1994-95	1995-96	1996-97	1997-98
	français lère inscript.	français lère étrangers lère inscript.	français lère étrangers lère inscript.	français lère étrangers lère inscript.	français lère étrangers lère inscript.	français lère étrangers lère inscript.	français lère étrangers lère inscript.	français lère étrangers lère inscript.
CEAA Architecture urbaine-composition urbaine (Belleville)	6	8	11	7	3	8	2	7
CEAA Villes Orientales / Maghreb et Proche Orient (Belleville // Versailles en 90-91)	1	3	4	4	10	5	6	8
CEAA Villes orientales / Métropoles d'Asie Pacifique (La Villette)	NC	5	10	6	5	9	7	2
CEAA Architecture de Terre (Grenoble)	2	0	3	0	6	0	7	0
CEAA Habitat Tiers-Monde (Marseille) - Habitat et développement (92-93)	10	6	10	8	5	19	X	X
CEAA Formes urbaines et cultures méditerranéennes (Marseille)	5	8	9	5	4	6	8	5
DEA Le projet architectural et urbain, théories et dispositifs (Belleville)		27	28	12	22	17	20	15
				28	24	21	15	18
								17

Nombre d'étudiants français et étrangers en première inscription dans les formations post-diplômes, de 1990 à 1998. Tableaux réalisés à partir des données conservées au ministère de la Culture.

ANNEE UNIVERSITAIRE 1989/90 CEEA "VILLES ORIENTALES"



■	ALGERIENNE	36,4%
■	BULGARE	4,0%
■	EGYPTIENNE	2,0%
■	FRANCAISE	2,0%
■	IRAKIENNE	8,1%
■	IRANIENNE	2,0%
■	LIBANAISE	8,1%
■	MAROCAINE	9,1%
■	SYRIENNE	22,2%
■	TUNISIENNE	2,0%
■	TURQUE	4,0%
■	NOMBRE D'ETUDIANTS INSCRITS	49 0%

ANNEE UNIVERSITAIRE 1990/91 CEEA "VILLES ORIENTALES"



■	ALGERIENNE	57,1%
■	ARGENTINE	2,4%
■	BULGARE	2,4%
■	EGYPTIENNE	2,4%
■	FRANCAISE	2,4%
■	IRANIENNE	4,8%
■	LIBANAISE	9,5%
■	MAROCAINE	2,4%
■	SYRIENNE	11,9%
■	TUNISIENNE	2,4%
■	YOUGOSLAVE	2,4%
■	NOMBRE D'ETUDIANTS INSCRITS	42 0%

Répartition des origines nationales des étudiants du CEEA « Villes orientales. Maghreb et Proche-Orient », de 1989 à 1991. AN : 20100187/149.

ANNEE UNIVERSITAIRE 1991/92 CEEA "VILLES ORIENTALES"



NATIONALITE SEXE MASCULIN SEXE FEMININ

■	ALGERIENNE	35,7%
■	EGYPTIENNE	7,1%
■	FRANCAISE	7,1%
■	IRANIENNE	2,4%
■	LIBANAISE	14,3%
■	MAROCAINE	2,4%
■	PERUVIENNE	2,4%
■	ROUMAINE	2,4%
■	SYRIENNE	16,7%
■	TUNISIENNE	4,8%
■	TURQUE	4,8%
■	NOMBRE D'ETUDIANTS INSCRITS	42 0%

ANNEE UNIVERSITAIRE 1992/93 CEEA "VILLES ORIENTALES"



NATIONALITE SEXE MASCULIN SEXE FEMININ

■	ALGERIENNE	34,1%
■	CAMEROUNAISE	2,4%
■	FRANCAISE	9,8%
■	JORDANIENNE	2,4%
■	LIBANAISE	26,8%
■	MAROCAINE	2,4%
■	PORTUGAISE	2,4%
■	ROUMAINE	2,4%
■	RUSSE	2,4%
■	SYRIENNE	7,3%
■	TUNISIENNE	2,4%
■	YOUOSLAVE	4,9%
■	NOMBRE D'ETUDIANTS INSCRITS	41 0%

Répartition des origines nationales des étudiants du CEEA « Villes orientales. Maghreb et Proche-Orient », de 1991 à 1993. AN : 20100187/149.

(Rapport d'activité) **BILAN PEDAGOGIQUE 1993 / 1996**

Année	Dossiers de candidature	Admis	Inscrits	Réinscriptions	Effectif	Diplômés
Année 93 /94	97	17	14	1	15	7
Année 94 /95	78	23	16	2	18	8
Année 95 /96	36	25	19	2	21	13
Année 96 /97	40	24	22	2	24	

nota : Le nombre d'inscrits s'accroît sensiblement, cet accroissement s'accompagne de la progression du nombre de diplômés

EFFECTIFS DES DIPLÔMES (C.E.A.A.)

ANNEE	NATIONALITE	NOMBRE	HOMMES	FEMMES
Année 94/95	Algérienne	1	1	-
	Chinoise	1	1	-
	Française	5	2	3
	Thaïlandaise	1	1	-
	Total	8	5	3
Année 95/96	Américaine	1	-	1
	Béninoise	1	1	-
	Chinoise	2	-	2
	Française	7	4	3
	Marocaine	1	-	1
	Vietnamienne	1	1	-
	Total	13	6	7

EFFECTIFS PAR NATIONALITÉ

ANNEE	NATIONALITE	NOMBRE	HOMMES	FEMMES
Année 94/95	Algérienne	5	5	-
	Bénoïse	1	-	1
	Chinoise	1	1	-
	Iranienne	2	2	-
	Française	5	2	3
	Roumaine	1	-	1
	Thaïlandaise	1	1	-
	Turque	1	-	1
	Vietnamienne	1	1	-
	Total	18	12	6

EFFECTIFS PAR NATIONALITÉ

ANNEE	NATIONALITE	NOMBRE	HOMMES	FEMMES
Année 95/96	Algérienne	1	1	-
	Américaine	1	-	1
	Bénoïse	2	1	1
	Chinoise	3	1	2
	Française	9	6	3
	Marocaine	2	1	1
	Roumaine	2	1	1
	Vietnamienne	1	1	-
	Total	21	12	9
Année 96/97	Algérienne	2	2	-
	Américaine	2	1	1
	Allemande	1	1	-
	Bénoïse	1	-	1
	Camerounaise	1	1	-
	Chinoise	3	2	1
	Dominicaine	1	-	1
	Française	7	3	4
	Iranienne	1	1	-
	Israélienne	1	-	1
	Italienne	1	1	-
	Roumaine	1	-	1
	Sénégalaise	1	1	-
Taïlandaise	1	-	1	
	Total	24	13	11

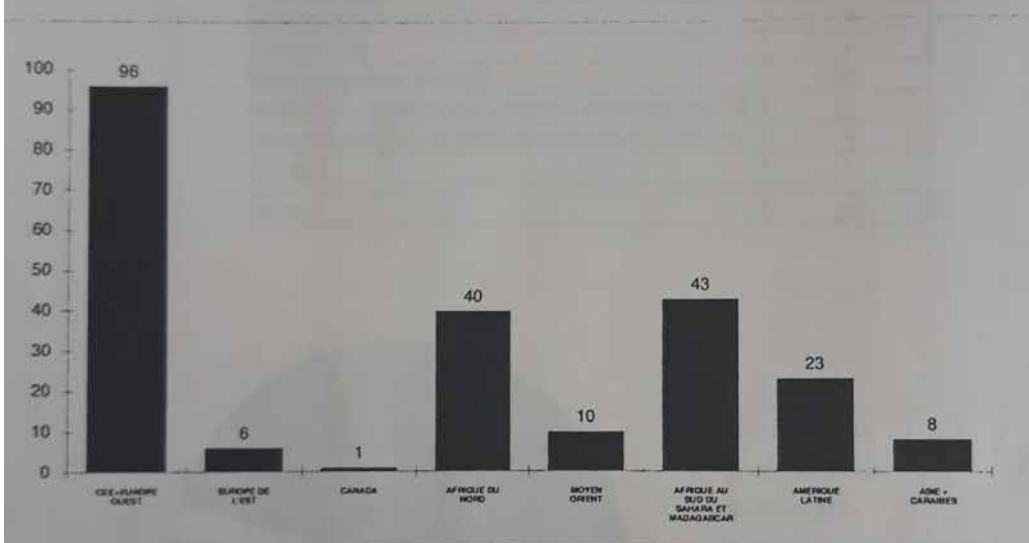
nota : Deux observations concernant les présents tableaux . Outre la progression des effectifs, on notera :

- 1 - La diversification du recrutement des étudiants étrangers (y compris en dehors de l'Extrême-Orient);
- 2- L'existence d'un fort noyau d'étudiants français.

1 < données statistiques de synthèse

13 < la composition des promotions: nationalités des étudiants inscrits

ETUDIANTS INSCRITS 1984-1995



remarques: les grandes tendances des onze ans de fonctionnement

Les tendances des inscriptions ne recoupent pas forcément celles signalées pour les demandes de renseignements. La politique de sélection et la qualité des dossiers sont les facteurs principaux de cette différence. Il faut y ajouter, pour les étrangers, la plus ou moins grande facilité à obtenir des bourses et des visas.

FRANCE: baisse régulière de 1984 à 1990 puis tendance à la remontée.

EUROPE COMMUNAUTAIRE: encore trop anecdotique pour en tirer une tendance.

EUROPE DE L'EST: très en retrait par rapport au nombre de demandes de renseignements

AFRIQUE DU NORD: très forte poussée récente volontairement limitée.

MOYEN ORIENT: pratiquement inexistant

AFRIQUE SUB SAHARIENNE: irrégularités constantes et importantes

AMERIQUE LATINE: stabilité

ASIE DU SUD EST: trop anecdotique pour en tirer une tendance

* NB: Le CEEA a accueilli 49 nationalités différentes depuis sa création

1 < données statistiques de synthèse

17 < les diplômés: nationalités, lieux de stage et lieux des activités actuelles

	NATIONALITE	LIEUX DE STAGE	LIEUX ACTIVITES ACTUELLES
FRANCE	37	35	49
(dont DOM)		3	4
CEE sauf France	2	1	0
EUROPE EST	4	0	3
AMERIQUE NORD	1	1	2
AFRIQUE DU NORD	14	16	7
AFRIQUE NOIRE	24	32	13
OCEAN INDIEN	2	3	1
MOYEN ORIENT	7	4	4
AMERIQUE LATINE	14	7	8
CARAIBES	1	2	2
ASIE	3	4	3
OCEANIE	0	1	1
inconnu			12
TOTAL	109	109	113

remarques: les grandes tendances des dix premières promotions

Les tableaux ci-dessus donnent la photographie actuelle de l'état des diplômés en ce qui concerne leurs lieux d'activités. Un certain nombre ont connu plusieurs emplois dans différentes parties du monde; La France fournit plus d'emplois qu'on compte de français diplômés. A noter qu'il ne s'agit que de la France métropolitaine.

Titre : Une mouvance « tiers-mondophile » et ses ambiguïtés (1968-1998).

Vers un décentrement géographique et épistémologique de l'enseignement de l'architecture en France

Mots clés : Architecture ; enseignement ; Tiers-monde ; France ; post-colonialisme

Résumé : Deux « évènements » marquèrent la France durant les années 1960 : les indépendances, dont la guerre d'Algérie fut l'ultime funèbre étendard, et la révolte ouvrière et étudiante de Mai 68. Liés d'une manière complexe et peut-être paradoxale, ils firent naître dans les décennies qui suivirent une mouvance « tiers-mondophile » - plus qu'un mouvement tiers-mondiste - au sein de la discipline architecturale. Si le voyage et la découverte de l'Ailleurs étaient déjà d'usage au XIX^{ème} siècle dans la formation des architectes, l'intérêt pour les pays non-occidentaux participa au renouveau de la discipline française qui se trouvait alors en crise, autant en raison de la fascination qu'inspiraient leurs architectures passées qu'au travers des questions que posait leur développement futur.

Durant près de trois décennies, différents groupes d'enseignants consacrèrent leurs activités pédagogiques et scientifiques à cette aire géographique aux limites aussi vastes que floues, développant divers théories, méthodes et outils, au regard de la multiplicité des positions idéologiques et politiques de ceux-ci.

Cette thèse propose de dresser tant une cartographie de cette mouvance, comprise dans son ensemble, que le portrait de ces enseignements, en révélant la singularité de chacun, afin de montrer qu'ils doublèrent le décentrement géographique amorcé au siècle précédent par un décentrement épistémologique, dont les Ecoles nationales supérieures d'architecture demeurent de nos jours les héritières.

De la genèse de ces enseignements au cours des années 1960-1970 et de leur relation organique avec la politique de Coopération, il en fut issu des théories développées au sein des UP (aujourd'hui ENSA) ainsi qu'un rapport complexe à la notion d'altérité. Mais tandis que le tournant des années 1980-1990 coïncida avec un bref âge d'or, il fut suivi d'un déclin de l'intérêt pour ces pays. Avec cette séquence chronologique, c'est aussi la question de l'ambiguïté de l'ethnocentrisme et de l'hégémonisme que nous avons voulu explorer au fil de ces enseignements et du décentrement épistémologique qu'ils initièrent.

Title : A « tiers-mondophile » awareness and its ambiguities (1968-1998).

Towards a geographical and epistemological decentering of architectural teaching in France

Keywords : Architecture ; teaching ; Third-World ; France ; postcolonialism.

Abstract : Two « events » marked France during the 1960s: the independences, of which the Algerian War was the ultimate mournful banner, and the worker and student revolt of May '68. Linked in a complex and perhaps paradoxical way, they gave rise in the following decades to a « tiers-mondophile » awareness —more than just a third-worldist movement —within the field of architecture. While travel and the discovery of the 'Elsewhere' were already common in the 19th century for the training of architects, the interest in non-Western countries contributed to the renewal of the French discipline, which was then in crisis, due both to the fascination inspired by their past architectures and the questions raised by their future development.

For nearly three decades, different groups of teachers dedicated their pedagogical and scientific activities to this geographical area with boundaries as vast as they were vague, developing various theories, methods, and tools, in light of the multiplicity of their ideological and political positions.

This thesis aims to map this movement, understood as a whole, as well as to portray these teachings, revealing the uniqueness of each, in order to show that they supplemented the geographical decentering initiated in the previous century with an epistemological decentering, of which the Ecoles nationales supérieures d'architecture remain the heirs to this day.

From the genesis of these teachings during the 1960s-1970s and their organic relationship with the policy of Cooperation, theories were developed within the UP (now ENSA) as well as a complex relationship with the notion of otherness. And, while the turn of the 1980s-1990s coincided with a brief golden age, it was followed by a decline in interest in these countries. Through this chronological sequence, we also sought to explore the question of the ambiguity of ethnocentrism and hegemonism over the course of these teachings and the epistemological decentering they initiated.